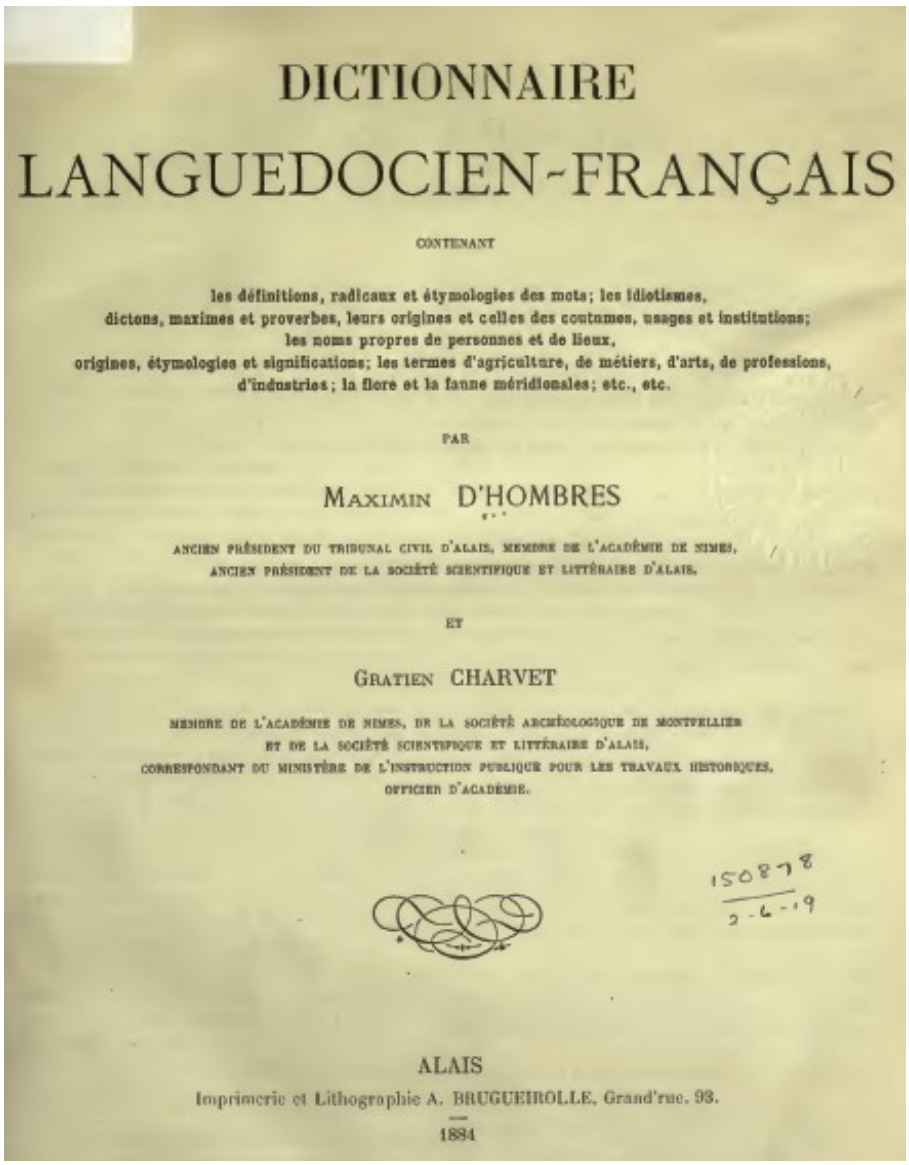
Institut d'estudis occitans de París
Documents per l'estudi de la lenga occitana
N°80

Maximin d'HOMBRES & Gratien CHARVET

Dictionnaire languedocien-français - 2 (F-Z)



DICTIONNAIRE

LANGUEDOCIEN-FRANÇAIS

CONTENANT

les définitions, radicaux et étymologies des mots; les idiotismes,
dictons, maximes et proverbes, leurs origines et celles des coutumes, usages et institutions;
les noms propres de personnes et de lieux,
origines, étymologies et significations; les termes d'agriculture, de métiers, d'arts, de professions,
d'industries; la flore et la faune méridionales; etc., etc.

PAR

MAXIMIN D'HOMBRES

ANCIEN PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL D'ALAIS, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NIMES,
ANCIEN PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS.

ET

GRATIEN CHARVET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NIMES, DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE MONTPELLIER
ET DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS,
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES,
OFFICIER D'ACADÉMIE.

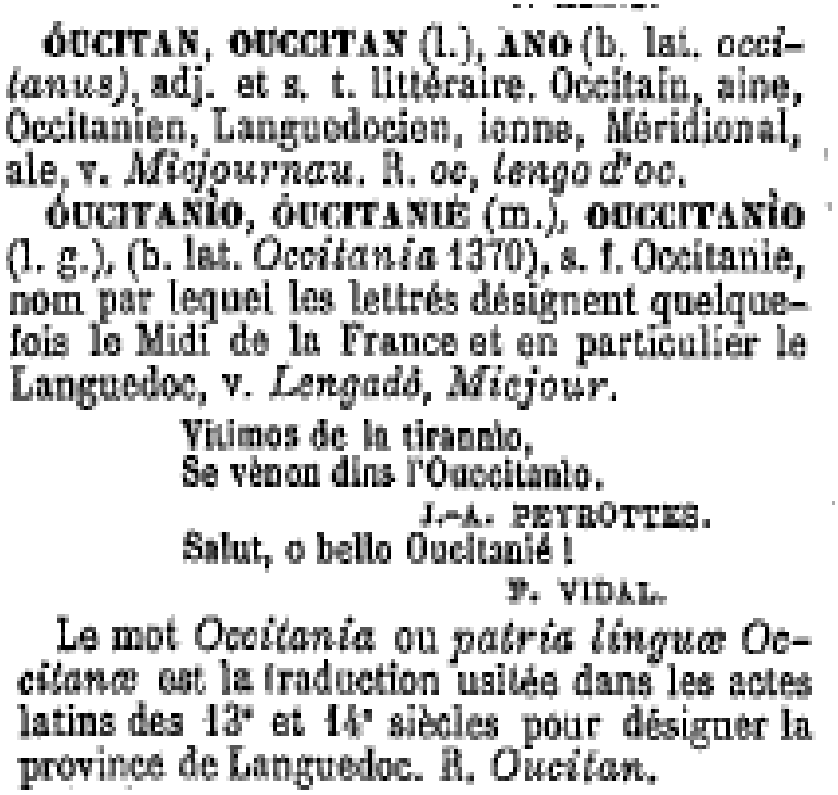
150878
2-6-19

ALAIS
Imprimerie et Lithographie A. BRUGUEIROLLE, Grand'rue, 93.
1884

Edicion originala Alais, Brugueirolle, 1881
Document dins lo maine public numerizat per Microsoft

Documents per l'estudi de la lenga occitana

Daus libres de basa numerizats e betats a dispausicion sus un site unique.



ÒUCITAN, OUCCITAN (l.), **ANO** (b. lat. *occitanus*), adj. et s. t. littéraire. Occitain, aine, Occitanien, Languedocien, ienne, Méridional, ale, v. *Miejournau*. R. *oc, lengo d'oc*.

ÒUCITANÌO, ÒUCITANIÉ (m.), **OUCCITANÌO** (l. g.), (b. lat. *Occitania* 1370), s. f. Occitanie, nom par lequel les lettrés désignent quelquefois le Midi de la France et en particulier le Languedoc, v. *Lengadò, Miejour*.

Vitimos de la tiranno,
Se vènon dins l'Ouccitanio.
J.-A. PEYROTTES.

Salut, o bello Ouccitanié !
F. VIDAL.

Le mot *Occitania* ou *patria linguæ Occitanæ* est la traduction usitée dans les actes latins des 13e et 14e siècles pour désigner la province de Languedoc. R. *Ouccitan*.

Des ouvrages fondamentaux numérisés et mis à disposition sur un site unique.

ieo institut d'estudis occitans París

Mesa en linha per :
IEO París
http://ieoparis.free.fr

Évangile, *s. m.* Évangile; partie de l'évangile qu'on récite à la messe.

Dér. du lat. *Evangelium.*

Évéïa, évéïado, *adj.* Éveillé; vif, alerte; gai; espiègle.

Évéjo, *s. f.* Envie. — *Voy. Énvéjo.*

Évéjoùs, ouso, *adj.* Dim. *Évéjousé, éto; Évéjousò, oto.* Envieux. — *Voy. Énvéjoùs.*

Évès, évèsso, *adj.* Couché sur le dos; à la renverse. — Ne s'emploie guère que dans ce dicton : *S'aparo coumo un cat évès,* il se défend des griffes et des ongles.

Dér. du lat. *Eversus,* renversé.

Ézan, *adj. masc.* Exempt; exempté du service militaire par le conseil de révision.

Mot nouveau : mais il est facile de voir comment cette idée et beaucoup d'autres du même genre ont pris place dans le langage populaire.

Ézancîou, *s. f.* Exemption; cas, motif d'exemption.

Ézantl, *v.* Exempter, dans le sens du recrutement : dans tout autre, préserver; défendre. — *Sé moun capèl m'avié pas ézantì lou co,* si mon chapeau n'avait pas paré le coup.

Ézate, ézato, *adj.* Exact; parcimonieux; qui exige rigoureusement tout ce que la légalité lui accorde; qui partagerait un poil en deux pour en avoir sa quote-part.

Ézémple, *s. m.* Exemple; modèle d'écriture.

Pr'ézémple, par exemple. — Se dit quelquefois interjectivement : *Ah! pr'ézémple!* Ah! pour le coup!

Ézinla, ado, *adj.* Exilé; proscrit; banni.

F

F, *s. f.* F, sixième lettre de l'alphabet et quatrième des consonnes. Se prononce dans l'épellation languedocienne *Èfo,* et prend le genre féminin.

La classification grammaticale des consonnes range F parmi les Labiales, aspirée forte, parce que, pour la prononcer, dit un savant grammairien, « la lèvre inférieure se retire sous les dents incisives supérieures qu'elle presse avec quelque force, et ne laisse qu'une très-petite ouverture des deux côtés de la bouche vers les dents canines; l'air, chassé des poumons avec une certaine énergie, s'échappe avec vitesse par ces deux issues, en produisant une sorte de souffle assez fort, dont le bruit est tout à fait semblable à celui que fait entendre un chat qu'on irrite. »

La disposition de l'organe buccal reste à peu près la même, quoique avec un amoindrissement sensible et plus de faiblesse, pour la labiale aspirée faible V; et c'est ce qui explique pourquoi entre lettres ou consonnes de même organe, la permutation se fait assez volontiers. Mais comme nos dialectes n'ont pas, comme le fr., des mots terminés par F, cette permutation n'apparaît qu'au féminin ou dans les composés, où une terminaison adoucie peut trouver place; et de plus, comme il est rare qu'une forte se change en faible, tandis que la permutation contraire est plus fréquente, il en est résulté que, dans les recherches étymologiques, on n'est pas surpris, à propos de notre consonne, de rencontrer, par exemple, le lat. *Vivus,* donner *vif* au fr. m., et au lang. *Viou,* faisant *Vivo* au fém., et de voir *Nóou,* de *Novus* ou *Novem,* en fr. neuf, donner au fém. *Novo; biôou* de *bos, bovis,* en fr. bœuf; etc., et aussi *vices,* lat. faire en lang. *Fés,* en fr. Fois; *Vervex,* lat. *Fédo,* lang. etc. Mais une autre transformation de F se rencontre encore dans quelques mots de notre dialecte : elle est très-répétée dans l'espagnol, et dans le béarnais et l'armagnac : c'est celle de F en H, et *vice versâ.* Les dispositions de prononciation l'amènent naturellement partout où l'aspiration de H est plus recherchée. Nous, qui la cultivons moins qu'ailleurs, nous n'en pouvons offrir beaucoup d'exemples : cependant les mots *Fartaïo, Fardos, Fénno,* et autres que nous relevons au passage, présentent de curieux spécimens.

Fa, *v.* Faire. Contraction de l'infinitif *Faïre;* dans d'autres dialectes *Far.* — Ne s'emploie pas indistinctement pour le verbe qu'il représente, mais seulement dans certaines locutions, sous certaines conditions, qu'il est impossible de préciser et de citer en règle. *Pode pas fa dé mén qué dé...,* je ne puis me dispenser de... *Ou vole pas fa,* je ne veux pas le faire. *Y vouïèï pas fa mâou,* je n'avais pas l'intention de lui faire du mal. *T'ou vôou fa vêïre,* je vais te le faire voir. *Fa fio dé tout bos,* faire feu de tout bois. *Fa l'ase pér manja dé brén,* faire l'âne pour avoir du son. *Fóou fa jo qué dure,* il faut faire jeu qui dure.

Fa, facho, *part. pass.* du v. *Faïre.* Fait, faite; achevé, exécuté. — Ce participe n'a point de dim. ni d'aug m.; mais quand il est pris adjectivement par une adjonction comme *bièn fa, mâou fa,* il est susceptible de prendre l'un et l'autre : *Aquél drole és bièn fachè dîn touto sa pér-sounéto,* cet enfant est très-bien pris dans toute sa petite personne. *Aquél home és mâou fachas,* cet homme est vilain et mal fait.

Le prvb. dit : *Éntre lou fa et lou di y-a cènt lègos dé camì,* entre la promesse et l'exécution, entre la parole et

Digitized by Microsoft ®

l'action, il y a cent lieues de chemin. *Ni fa ni fa,* rien de fait; je retire ma proposition; tout marché est rompu entre nous : espèce de formule sacramentelle.

Dér. du lat. *Factus, facere.*

Fabïargue, *s. m.* n. pr. de lieu. Fabiargues, hameau de la commune de Saint-Ambroix (Gard). Autrefois, dans un cartullaire de la seigneurie d'Alais, en 1345, il était appelé *Mansus de Fabayranicis.* Le roman lang. était conduit par là à *Fabayranègues,* qui a donné le mot actuel par les transformations déjà expliquées sous le suffixe *Argue.* Ce nom est le même avec évidence que celui de *Favédo;* même racine, même origine, même signification. — *Voy. Favédo.*

Fablo, *s. f.* Fable; apologue. — Le languedocien cite souvent des traits pris dans les fables de La Fontaine : *Aquò's éscrì din la fablo,* c'est écrit dans le fabuliste. La Fontaine a un tel crédit dans l'opinion du peuple, non pour les faits qu'il rapporte, mais pour la leçon morale qu'il en déduit, que ses maximes sont citées comme articles de foi, et qu'on dit de ses œuvres comme de la Bible : c'est écrit.

Dér. du lat. *Fabula,* m. sign.

Fabrarìè, *s. f.* n. pr. La Fabrerie, nom d'une rue d'Alais, parallèle à la Grand'rue.

Ce nom, comme tant d'autres noms de rues, dérive de l'époque où les différents métiers étaient cantonnés chacun dans un quartier spécial *(V. Bouquarìè);* celui-ci était le quartier des forgerons, qui se nommaient *Fabres.*

Il est singulief qu'on dise : *Démoro én Fabrarìè, vôou én Fabrarìè,* il habite la rue Fabrerie, je vais à la rue Fabrerie; tandis qu'on ne se sert pas également de la prép. *én* pour les autres rues qui ont une origine semblable. Ainsi on dit : *à la Tëissarìè, à la Bouquarìè,* et non *én Tëissarìè, én Bouquarìè;* on dit aussi : *én Sabatarìè* et non *à la Sabatarìè; én carièïro Drécho, én carièïro Bâoubèlo,* et non *à la carièïro Drécho, à la carièïro Bâoubèlo.* Ce sont là de ces anomalies dont on ne saurait rendre compte, mais que l'usage prescrit impérativement.

Fabre, *n. pr. m.* Au fém. *Fabrésso;* dim. *Fabroù, Fabrouno.* Fabre et Favre.

Ce nom n'est plus qu'un n. pr. : il signifiait autrefois forgeron, taillandier, dér. du lat. *Faber,* artisan. Le forgeron se disait en lat. *ferrarius faber;* on a supprimé l'adj. et cet ouvrier est resté *faber* par excellence.

Fabrégo, n. pr. d'homme et de lieu. Au fém. *Fabrégueśso;* dim. *Fabrégoù, Fabrégouno.* Fabrègue.

Dér. du lat. *Fabrica,* fabrique; nom qui plus tard a signifié exclusivement Forge, atelier de forgeron.

Fabriqua, *v.* Fabriquer; faire certains ouvrages manuels. Au fig. et par ext. inventer; imaginer; intriguer; tatillonner; tramer quelque chose en cachette.

Fabriquan, quanto, *adj.* Fabricant, celui qui fabrique ou fait fabriquer. Au fig. tatillon; intrigant; qui aime à se mêler de tout, à fourrer le nez dans tous les secrets.

Fabriquo, *s. f.* Fabrique; manufacture; principalement dans ce pays, moulin à soie. — *Ès à la fabriquo,* elle est occupée au moulinage de la soie. *Aquélo histouèro és dé la fabriquo,* c'est un conte de votre fabrique, de votre invention.

Dér. du lat. *Fabrica, Fabricare,* m. sign.

Facha, *v.* Fâcher; faire de la peine; donner de l'humeur; choquer; chagriner.

Sé facha, se fâcher; se mettre en colère; témoigner de l'humeur; se chagriner.

Dér. du lat. *Fascis,* charge, fardeau.

Fachignè, ignèïro, *s. m. et f.* Sorcier, magicien, qui donne ou jette des sorts, et non devin : c'est le *Jettatore* ital. — Quelquefois on l'adjective : *Un règar fachignè,* un regard qui fascine; un mauvais œil.

Dér. du lat. *Fascinare,* fasciner, ensorceler.

Facho, *fém. du part. pass. Fa.* — *Voy. Fa.*

Fachoùs, ouso, *adj.* Fâcheux, en parlant des choses et non des personnes; désagréable; malheureux. — *Aquò mé séguè dé fachoùs,* cela me fut très-désagréable, ce fut un soufflet pour moi. Cette part. *dé,* qui est là une complète superfétation, est tout à fait du génie particulier du languedocien, et comme elle se reproduit en mille circonstances où elle joue un rôle à peu près aussi inutile, on peut la considérer comme une constante protestation contre le fr., alors qu'on est obligé de lui emprunter une locution.

Facinle, inlo, *adj.* Péj. *Facinlas.* Facile, aisé, qu'on peut faire sans peine, sans efforts, en parlant des choses : lorsqu'on parle des personnes, on ne s'en sert qu'au péjoratif : *Aquélo drolo és facinlasso,* cette jeune fille prête une oreille trop docile, trop facile aux amoureux; elle est aisée à séduire, à amener à mal.

Dér. du lat. *Facilis,* m. sign.

Facios, *s. f. plur.* Figures d'un jeu de cartes, roi, dame et valet; faces des cheveux, c.-à-d. cheveux au-dessus des tempes.

Dér. du lat. *Facies,* face, figure.

Faço, *s. f.* Face; visage; partie antérieure de la tête, d'un édifice. — *Dé faço,* en face. *Soun oustdou mé faï faço,* sa maison est vis-à-vis la mienne.

Autrefois on disait *Facio,* mot qui n'est plus consacré que dans l'acception de l'article précédent : c'est une des nombreuses dégénérescences que nous fait subir le fr.

Dér. du lat. *Facies,* m. sign.

Façoun, *s. f.* Façon; manière de faire une chose; manière dont elle est faite; façon d'agir, de parler, de vivre; tour convenable; prix de la main d'œuvre sans égard à la nature de la matière. — *Dé façoun qué...,* de sorte que. *Sans façoun,* sans façon, naturellement, sans gêne, sans hésitation. *Y-més bièn la façoun,* il tourne agréablement la chose, il la présente convenablement, ou il y prend peine.

Au plur. *Façouns* se prend comme en fr. pour : façons,

Digitized by Microsoft®

manières affectées, un peu minaudières; civilité, recherche dans les procédés. — *Fagués pas tant dé façouns,* ne faites pas des façons, ne vous faites pas prier. *Ah! qué diable tant dé façouns!* C'est assez faire de façons et de grimaces!

Dér. du lat. *Factio,* action, manière d'agir.

Façouna, *v.* Façonner; donner un tour gracieux à un ouvrage; le charger d'ornementations. Au fig. façonner; habituer quelqu'un, lui donner de l'usage; le styler.

Sé façouna, être maniéré; prendre des airs, des manières affectées de fatuité, de minauderie, de coquetterie.

Façounoùs, ouso, *adj.* Cérémonieux; qui aime à se faire prier; qui met trop d'apprêt et d'étiquette dans ses manières; affecté; qui craint toujours de paraître indiscret.

Fada, *v.* — *Voy. Fadïa,* qui est mieux.

Fade, fado, *adj.* Péj. *Fadas.* Fade; insipide; fat ennuyeux et plein de roideur.

Dér. du lat. *Falcius,* m. sign. dans les deux acceptions.

Fadéja, *v.* fréq. Badiner; folâtrer; faire l'imbécile; perdre à demi la tête, extravaguer.

Dér. de *Fado,* fée, dont le caractère était badin et folâtre, et qui jetait des sorts : cette dernière faculté répond à la dernière acception de *Fadéja.*

Fadéjaïre, aïro, *adj.* De fée, qui tient aux fées, qui fait comme les fées; badin, folâtre, qui aime à s'amuser.

Fadïa, *v.* Charmer; ensorceler, jeter des sorts; enchanter. — *Quâouquo fachignièïro l'a fadïa,* quelque sorcière lui a jeté un sort. *Ès tout fadïa,* il est pétrifié, il semble sous l'empire d'un charme.

Dér. de *Fado.*

Fado, *s. f.* Dim. *Fadéto.* Fée, être fantastique, du sexe féminin, qu'on suppose doué d'un pouvoir surnaturel.

Cette fiction des fées est sans contredit la plus originale et la plus gracieuse des créations mythologiques du moyen-âge. Ces sortes de divinités jouent un grand rôle dans les contes, les légendes et les veillées du peuple qui en conserve encore le souvenir. Il est peu de contrées qui n'aient leurs légendes de fées : notre charmant poète des *Castagnados* a consacré à celles de nos environs, dans la *Bâoumo dé las Fados,* la grotte des fées, une de ses plus touchantes, comme de ses plus mélodieuses inspirations.

Quand on admire un ouvrage d'un fini exquis et d'une merveilleuse délicatesse d'exécution, on dit : *Sémblo qué las fados y-an bouta las mans,* c'est un ouvrage de fées; mais quand on dit : *Quâouquo fado l'âoura vis,* quelque fée lui aura jeté un sort, un mauvais coup-d'œil; ce n'est pas des fées de la légende dont on entend parler : c'est un retour vers les sorcières qu'on traduit là par *Fado,* à cause de la parité de pouvoir surnaturel de ces deux espèces si différentes d'ailleurs dans leurs attributs et dans leurs actes.

Dér. de la bass. lat. *Fata,* m. sign.

Quelques étymologistes font dériver ce dernier mot lat. du v. *Fari,* parler; mais il semble plus rationnel de le faire descendre de *Fatum,* destin, au plur. *Fata,* dont l'analogie avec le pouvoir et l'influence des fées est plus naturelle.

Fagò, *s. m.* Dim. *Fagoutè.* Fagot; faisceau de menu bois, de branches, etc., charge, paquet.

Dér. du lat. *Fagus,* hêtre.

Fagoutiè, tièïro, ou **Faïssïaïre, aïro,** *s. m.* et *f.* Fagotier; faiseur ou ramasseur et vendeur de fagots. — S'applique surtout aux pauvres gens de la ville qui, les jours où l'ouvrage manque, vont faire des fagots de menu bois, soit dans les bois communaux, soit même chez les particuliers où le service des gardes-champêtres n'est pas bien fait.

Fagoutièïro, *s. f.* Fagotière; grenier, galetas où les boulangers renferment leur provision de fagots.

Faï, *s. m.* Au plur. *Faïsses.* Dim. *Faïssé;* augm. *Faïssas.* Faix; charge; poids; fagot; paquet. — *N'aï moun faï dé tout aquò,* j'en ai par-dessus la tête. *Pichò faï et bièn lïa,* prvb. qui revient à : Qui trop embrasse mal étreint. *Caréja à bèles faïs,* transporter à dos d'homme.

Dér. du lat. *Fascis,* fagot, charge.

Faï, 3me pers. sing. prés. de l'indic. du v. *Faïre.* Il ou elle fait. — *Voy. Faïre.*

Faï, *s. m.* Hêtre. — *Voy. Faïar.*

Faïa, *v.* Fêler; fendre légèrement. — *Uno carto faïado,* une carte retournée dans le jeu.

Dér. du lat. *Fallere,* faillir, manquer.

Faïanço, *s. f.* Faïence, poterie de terre fine, émaillée et ordinairement blanche.

De l'ital. *Faenza,* ville de la Romagne où cette poterie fut inventée, vers l'an 1299.

Faïar ou **Faï** ou **Fâou,** *s. m.* Dim. *Faïardé.* Hêtre, fau, fayard, foulcau, *Fagus sylvatica,* Linn., arbre de la fam. des Amentacées. — Cet arbre joue un grand rôle dans la poésie bucolique, soit parce que c'est sous son ombre que le père des bergeries place la scène de sa première pastorale, soit aussi, je m'en doute, parce qu'en fr. il rime admirablement à champêtre. Il est vrai que de nos jours, pour cause d'abus, cette rime n'est plus admissible, au même titre que celle de guerrier et de laurier.

Ce mot est un de ceux qui se sont le mieux prêtés à des appellations de localités et de personnes : les variantes mêmes les indiquent. La raison en est simple : cet arbre était commun, d'une venue remarquable, d'une grande utilité pour les divers usages de son bois; il était naturel qu'il servit sous différentes formes aux désignations locales, comme le chêne, le châtaignier, le frêne, etc. Son nom celtique paraît avoir été *Fao,* qui se rapprochait du lat. *Fagus;* aussi, sur ce radical similaire, quand il s'agit de dénommer un lieu, un domaine où il se trouvait en abondance, le suffixe collectif celtique *ec* = *ac* se rencontrait au bout de concert avec le suffixe latin de collectivité *acus, acum, etum,* qui le représentait exactement; et dans la moyenne latinité se trouvent naturellement les noms géographiques *Faiacus, Faiacum, Fagetum,* traduits par le roman, par le languedocien et par le français en

Digitized by Microsoft®

Fay, Faï, Fays, Fey, etc., qui signifient, pour peu que le signe partitif s'y joigne, une réunion de hêtres, une foutelaie, lieu planté de hêtres, et plus tard le nom du propriétaire de ce domaine. Les altérations, sans s'écarter beaucoup, ont créé des variantes; les aptitudes ethniques ont fait préférer certaines formes au Nord ou au Midi, comme on le remarque dans tous ces noms collectifs; l'influence latine a plus ou moins imprimé son cachet sur telle ou telle dénomination à la désinence; mais la racine apparaît avec une identité constante. Nous n'en citerons que les exemples le plus près de nous, et quelques analogues, pour rappeler ce que nous avons dit de la composition des noms propres.

Dans le département du Gard seulement, comme noms de localités, montagnes ou hameaux, *la Fajo,* La Fage se trouve dans les communes de Cambo, de Cruviers-Lascours, de Mialet, d'Anduze, de Cézas et Cros, de Sumène; *La Fajé,* La Faget, commune de Malons-et-Elze; *Lou Fdou,* Le Fau, communes d'Aujac, de Saint-Sébastien d'Aigrefeuille; *Lous Fdous, Le Faus,* commune de Martin de Corconac; et comme noms d'homme très-répandus, *Faje,* Fage, Fages, *Faïé,* Fayet, *Fagé,* Faget; donnant naissance à La Fayette, Fayel, Fayelle, Fajon, Fageon, Fayon, Fayollat, Fayolles; et sans doute à Faugières, Falguières, même Fargeau, d'où aussi Farjon et Fargeon; remontant tous également à notre *Faï, Fdou, Faïar,* fayard, hêtre, du lat. *Fagus* ou du celt. *Fao,* avec la marque plus ou moins profonde du suffixe de collectivité.

De même en fr. Fay (Sarthe), en lat. de cartulaire *Faiacus;* Fays (Vosges), *Fagetum;* Les Faix (Doubs); et les nombreux Faux, Le Faux, Les Faux, Fay, Faye; Fey, Feys; noms propres de lieu, et les noms communs Foutelaie et Fouteau, pour la pluralité et le sujet isolé.

Faïno, *s. f.* Fouine, *Mustela foïna,* Linn.—*Voy. Martro.*

Faïoù, *s. m.* Brandon; botte de foin, de paille ou de toute autre matière menue inflammable, dont on se sert à la campagne, après l'avoir allumée, pour transporter du feu d'un endroit dans un autre, pour s'éclairer pendant la nuit en guise de torche, et pour écarter par la fumée les abeilles dont on châtre les ruches ou dont on enlève le miel.

La pêche aux brandons, qu'on dit *Pésquo à la luminado,* se fait à la lueur de brandons composés de brins de bruyère sèche ou de roseaux dits *Canisses :* ces torches s'appellent *Faïoù,* sorte de dim. de *Faï.*

Dér. de *Faï,* hêtre, parce que c'était en général de menu bois de hêtre, dans nos pays où cet arbre est commun, que se faisaient les brandons.

Faïre, *v.* Faire; agir; créer, former, produire; fabriquer; composer; opérer; exécuter, etc. — Sa signification, comme en fr., est très-étendue : des exemples peuvent donner une idée des formes qu'il prend à ses divers temps, comme de l'emploi varié qu'en fait notre langue. — *Fasès-vous-én-laï,* reculez un peu; poussez-vous par côté. *Faï-t'én-çaï,* rapproche-toi d'ici; serre-toi plus près. *Chaquo jour qué Diou a fa,* tous les jours de la vie. *Sou-faï, sou-fasiè,* dit-il, disait-il. *Déman fara hiué jours,* il y aura huit jours demain. *Fasès voste camì,* passez votre chemin. *M'a pas soulamén dì : Bèstio, dé qué fas?* Il n'a pas pris la peine de me demander si j'étais chien ou loup. *Qué té faï faï-li,* c'est le *Par pari refertur* des latins : œil pour œil, dent pour dent. *A pas rés fa qué noun siègue dé faïre,* il n'a rien fait de mal; rien que de très-convenable. *Aquél méssaje faï foço mèstres,* ce valet change souvent de condition. *Faï dé soun home,* il fait l'important, l'entendu, le fier-à-bras. *Faï damo,* elle s'habille comme les dames. *Faï capò, faï tartan,* elle porte des chapeaux et des châles comme les dames. *Sé faïre émbé,* hanter, fréquenter, faire sa compagnie de... *Faï michan èstre pdoure, tout vous bèquo,* la pauvreté est une fâcheuse condition; tout le monde vous marche sur le pied. *Faï bon pas rés sdoupre, qu'on aprén toujour quicon,* il est bon d'être ignorant, on apprend toujours quelque chose de neuf. *Aquò mé farié gdou,* voilà qui me ferait plaisir. *Vouè! sé fasias lun,* holà! si vous éclairiez un peu. *Lou bla a fa d'un dès,* le blé a rendu dix pour un. *M'a fa coumo un méloun,* il m'a trompé, flibusté comme un juif. *Aquél méloun ès trop fa,* ce melon est trop fait, il est passé. *L'ase d'Aoubarno sé faguè én manjan dé pousses,* l'âne du Gascon s'engraissa avec de la paille. *Nous fasèn bièn tard pér séména,* la saison est bien avancée pour semer, je crains qu'il ne soit bien tard. *Sé faï din l'aje,* il avance en âge, vers la vieillesse. *Pode pas faïre dé mén,* impossible de me dispenser de.... *Dé qué faïre aquì?* Que faire à cela? *Faïre dé mita* partager, être de moitié. *Faï luno,* la lune éclaire.

Dér. du lat. *Facere,* m. sign.

Faïsséja, *v.* fréq. Porter à plusieurs reprises des charges à dos d'homme, le faire habituellement; exercer cette industrie illégale indiquée à l'art. *Faïssïaïre.* — *Voy.* c. m.

Faïssèlo, *s. f.* Écuelle sans anses et percée de petits trous au fond, où l'on met le caillé à égoutter, et qui donne au fromage frais cette forme sous laquelle nous l'appelons *Toumo.*

Dér. du lat. *Fiscellus,* forme à faire les fromages.

Faïssïaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Fagotier, faiseur de fagots; celui ou celle qui exerce l'industrie plus ou moins licite de ramasser du bois mort ou vif, gros ou menu, et d'en faire des fagots pour vendre, sans en rendre compte au propriétaire du bois. — *Voy. Fagoutiè.*

Faïssïâou, *s. m.* ou **Pagnè-lon** ou **Païaron,** qui semble une corruption du précédent. Panier long, sorte de manne faite de côtes de châtaigners sauvages, deux fois plus longue que large, à bords relevés, propre à porter différentes charges sur les épaules.

Dér. de *Faï,* faix.

Faïssiè, *s. m.* Porte-faix, crocheteur, dont le métier est de porter d'un lieu dans un autre les ballots de marchandise.

Dér. de *Faï,* faix.

Digitized by Microsoft ®

Faïssino, *s. f.* Fascines pour les vers-à-soie. — On sait que pour ramer les vers, on emploie des brins de bruyère qui, s'appuyant sur la table inférieure, s'arrondissent par la cime et forment le berceau au-dessous de la table supérieure. Mais lorsqu'on est arrivé au dernier ou au plus haut étage, on ne peut suivre le même procédé, puisqu'il n'y a plus rien au-dessus pour fixer le haut bout de la bruyère. Alors on prend des fagots de sarments, ou de vieux élagage de mûriers que l'on relie en bottes de la grosseur de la jambe et d'une longueur égale à la largeur de la table. On les place sur celle-ci à la distance d'environ soixante-et-quinze centimètres l'un de l'autre, après avoir piqué dans leurs interstices des brins de bruyère qui s'y fixent ainsi en se tenant debout. Ce sont ces fascines ainsi disposées et garnies de leur bruyère qu'on appelle *Faïssino*.

Dér. du lat. *Fascis*, dim. *Fasciculus*, dans la bass. lat. *Faxina*, botte, fagot.

Faïsso, *s. f.* ou **Bancèl**. Terrasse ou bande de terrain soutenue par un mur de revêtement; plate-bande de jardin. — C'est par ce procédé, fort coûteux et fort pénible du reste, qu'on parvient à transformer un terrain en proclivité, les flancs d'une montagne, en parcelles nivelées, s'étageant pour ainsi dire les unes sur les autres : seul moyen de retenir la terre de nos plantations et de nos vignes, qui sans cela serait constamment ravinée et balayée par les grandes pluies, le terrain en étant toujours meuble à cause des œuvres qu'on est obligé de lui donner. La plupart des montagnes de nos Cévennes sont coupées ainsi en terrasses disposées en amphithéâtre.

Le mot *Bancèl* tient au dialecte cévenol ou raïol. *Faïsso* est plus usité dans les environs d'Alais.

Dér. du lat. *Fascia*, bande, lanière.

Falaï, falaïso, *adj.* Péjor. *Falaïsas*. Nonchalant; indolent; insouciant; qui ne s'émeut de rien, ou plutôt qui prend le masque de ces défauts pour faire des dupes.

Dér. du lat. *Fallax*, trompeur.

Falbala, *s. m.* Falbala; toute garniture au bas d'une robe; bande d'étoffe au bas d'une robe, d'une jupe. Au fig. pompons, fanfreluches; tout ce qui constitue la toilette des dames du grand ton.

Quelques étymologistes assignent une origine tout à fait fantaisiste à ce mot qui aurait été imaginé par hasard et accepté pour sa singularité insignifiante. Les antiquaires font remonter l'ancienneté de cet ajustement aux Parthes et aux Perses. D'autres le font venir de deux mots allemands *Fald-plat*, feuille plissée. Nous le tenons tel quel du fr. sans altération.

Falèto, *adj. f.* Boiteuse, à demi-paralysée. — Ne marche qu'ávec *Cambo*. — *V.* c. m.

Falì, *v.* Faillir; manquer; s'évanouir. — *Jour falì*, crépuscule du soir, entre chien et loup.

Dér. du lat. *Fallere*, tromper, manquer.

Faloupado, *s. f.* Grosse vague; masse d'eau torrentielle ou d'inondation, qui arrive soudainement et se retire avec promptitude.

Ce mot paraît dérivé par corrupt. du fr. *Envelopper*. Dans certaines localités voisines on dit *Valoupado*, qui se rapproche davantage de cette origine : simple permutation d'ailleurs de la labiale *F* aspirée forte, en *V* aspirée faible. — *Voy.* lettre F.

Falour, ourdo, *adj.* Péj. *Falourdas*. Gros lourdaud; butor; grossier et inepte; sot renforcé.

Formé, paraît-il, par corrupt. de *Fol* et de *Lour*.

Famïè, famïèïro, *adj. m. et f.* Familier, qui se familiarise aisément; qui en use familièrement; privé, apprivoisé, en parlant des animaux.

Dér. de *Famïo*.

Famino, *s. f.* Famine, disette générale de vivres, dans un pays, dans une ville, dans une place forte. Par ext. simplement, faim, grand'faim. — *Bramo famino*, il crie famine.

Dér. du lat. *Fames*, m. sign.

Famïo, *s. f.* Dim. *Famïèto*. Famille, tous ceux du même sang; race, lignée; les personnes d'une même maison. — *Acampo dé famïo*, sa famille augmente beaucoup.

Dér. du lat. *Familia*, m. sign.

Fanabrégou, *s. m.* ou **Bélicouquiè** ou **Piquopouïè**. Micocoulier, bois de Perpignan, *Celtis australis*, Linn., arbre de la fam. des Amentacées. — *Voy. Bélicouquiè*. Ne pas le confondre avec l'alisier, quoique son nom lat. *Celtis* soit le même; mais ce n'est là sans doute qu'un nom générique. C'est avec les scions de cet arbre aménagé en taillis, que se fabriquent à Sauve (Gard), ces fourches à trois fourchons pour remuer la paille et le foin, qui sont supérieures à toutes les espèces fabriquées ailleurs. Autrefois cet arbre était fort estimé dans ce pays parce qu'on en faisait des cercles de futailles préférables à ceux du châtaigner sauvageon. Les cercles de fer battu ont dépossédé cette industrie, et les micocouliers tendent à disparaître chaque jour de nos contrées.

Dér. du celtique *Fana-bren*, m. sign. *Bren* ou *Pren* est le nom général des arbres en gallois et en breton : on les distingue par le fruit : arbre qui produit la micocoule.

Fanâou, *s. m.* Fanal; falot; grande lanterne d'écurie, composée d'une cage de fer, recouverte d'une toile très-claire, au centre de laquelle se place une chandelle.

Dér. du gr. Φανός, de Φαίνω, luire.

Fandalado, *s. f.* Plein un tablier. — Les femmes du peuple font volontiers de leur tablier un sac pour transporter du linge, des vêtements, de la soie, etc.; celles de la campagne en font leur cabas pour transporter les légumes et les herbes, sans pour cela le détacher de la ceinture.

Fandâou, *s. m.* Dim. *Fandalé*. — *Voy. Davantâou*. Tablier de femme, grande pièce d'étoffe ou de toile, avec ou sans poches, que les femmes portent devant elles sur la robe, dont elle recouvre tout le devant depuis le cou, ou seulement depuis la ceinture; tablier de cuir pour cer-

Digitized by Microsoft®

tains artisans. — *La novio porto milo écus din soun fandâou*, la future apporte mille écus comptant, au jour du mariage, dans son tablier.

Ce mot semble une corrupt. du mot *Fâoudâou*, qui paraît avoir existé autrefois avec la m. sign. et qui dérivait évidemment de *Fâoudo*, giron : le tablier étant le vêtement propre de cette partie du corps.

Fanfaro, *s. f.* Fanfare, air de trompettes martial. Par ext. tapage, bruit. train bruyant; éclat avec ostentation.

Emp. au fr.

Fanfaroù, *s. m.* ou **Lanfaroù**. Dim. *Fanfarouné*. Coupe-bourgeon, bèche, lisette, insecte du genre des Rynchytes. — Ces dénominations désignent, ainsi que *Fanfaroù*, un scarabée moins gros qu'une mouche ordinaire, revêtu d'une écaille verte, relevée d'un bout à l'autre par l'or le plus éclatant. Ce coléoptère porte au-devant de la tête une espèce de trompe, longue, armée de dents, avec laquelle il scie le pétiole de la feuille encore tendre de la vigne, qui se dessèche; il la roule autour de lui comme un cornet et la tapisse d'une sorte de toile ou duvet pour y déposer ses œufs. Le cultivateur ne s'émeut pas des dégâts qu'il peut ainsi causer, car un de ses prvb. dit : *L'annado dâou fanfaroù, lou pëïsan béguè prou;* c.-à-d. l'année où cet insecte est abondant, la récolte du vin l'est aussi.

Quelquefois *Fanfaroù* s'applique au hanneton, *melolontha*, Linn., coléoptère lamelliforme.

Dér. probablement de *Fanfaro*, à cause du bourdonnement de cet insecte en volant.

Fangas, *s. m.* Dim. *Fangassoù*. Grand bourbier; large creux plein de bourbe. Au fig. mauvaise affaire; gâchis; embarras. — *Ès din lou fangas*, il est dans le pétrin.

Dér. et augm. de *Fango*.

Fangastièïros, *s. f. plur* Pare-crotte des charrettes, qui consiste pour elles en une bande de cuir ou de feutre qu'on cloue au-dessus de l'ouverture intérieure au moyeu de la roue pour empêcher.que la boue, qui tombe des jantes, ne pénètre dans la boîte.

Fango, *s. f.* Dim. *Fanguéto;* augm. *Fangasso*. Fange; boue; crotte; vase; limon; matières corrompues des rues et des chemins, délayées par l'eau de la pluie ou des ruisseaux.

Dér. sans doute du lat. *Fimus*, d'où la bass. lat. *Fangus*, m. sign.

Fangoùs, ouso, *adj.* Fangeux; boueux; couvert de crotte; bourbeux.

Fanguè, *s. m.* — *Voy. Patroun-fanguè.*

Fantasquariè, *s. f.* Bizarrerie fantasque de goût et d'humeur.

Fantasquo, asquo, *adj. m.* et *f.* Fantasque; capricieux; bizarre; extraordinaire; bourru; qui est fort délicat pour son manger; qui n'a que des goûts bizarres.

Dér. du lat. *Phantasma*, fantôme, illusion, chimère.

Fantastì, *s. m.* Farfadet; lutin; esprit follet; être imaginaire; génie, démon familier: être fantastique, qui, dans les idées du peuple, est cependant encore plus malfaisant que le *Gripé*, mais moins redoutable que le *Dra*, *Draqué*, et surtout que la *Roumèquo* et la *Babarogno*. — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Phantasticus*, fantastique.

Fantastissiè, ièïro, *adj.* Fantastique; qui tient du *Fantastì;* ensorcelé; qui ensorcèle.

Fâou, *s. m.* Hêtre. — *Voy. Faïar.*

Fâou, fâousso, *adj. m.* et *f.* Faux; contraire à la vérité; supposé; altéré; de mauvaise foi; traître: discordant; qui manque de justesse. — *Ès pas fâou*, phrase habituelle pour confirmer un fait, ou une opinion d'une autre personne : c'est bien vrai.

Dér. du lat. *Falsus*, m. sign.

Fâou ou **Fòou**, *v.* impers. Il faut. — *Fâou faïre, fòou dire, fòou marida la Jano*, il faut faire, il faut dire, il faut marier Jeanne. C'est le lat. *Oportet*, avec le même sens. *Fâou bé qué siègue vous*, il faut bien que vous soyez de mes amis.

Fâoucïo, *s. f.* Faucille; petite faucille qui sert à couper des herbes, du fourrage en vert, et non du blé.

Fâoucïo, par un jeu de mot, se dit aussi d'une personne un peu fausse, qui caline les gens pour les duper, qui dit blanc et pense noir. — Ce mot devrait s'écrire préférablement *Fâoussïo*, eu égard à son origine de *Fâou, fâousso:* nous le plaçons ici pour faire sentir le jeu de mot.

Dér. du lat. *Falcicula*, m. sign.

Fâoudèto (Faïre), *v.* Au jeu de la main-chaude ou de cligne-musette, c'est recevoir sur ses genoux la tête du joueur qui doit deviner, en lui mettant son tablier sur la tête pour lui ôter la vue de ce qui se passe.

Fâoudo, *s. f.* Dim. *Fâoudèlo*. Giron; espace de la ceinture aux genoux d'une femme quand elle est assise; généralement, les genoux d'une femme assise. C'est l'espèce de siége à angle droit que décrit ainsi sa taille avec ses jambes. Cependant on dit : *Pourta din sa fâoudo*, porter dans son tablier retroussé, en parlant d'une femme qui marche. — *Sus la fâoudo*, sur les genoux. *Fâoudo dé caréto*, tablier de charrette, intervalle entre la caisse et l'ouverture du brancard : place que prend le conducteur quand il voyage à vide, contrairement aux règlements de police.

En esp. *Falda*, jupe de dessous.

Fâoufila, *v.* Faufiler; bâtir les pièces d'un habit, d'une robe, d'un ouvrage de couture, à longs points, pour les assembler avant de leur passer le point de couture.

Fâoufilo, *s. f.* Faufilature; fausse couture à points espacés.

Formé de *Fâou* et de *Fiou*.

Fâou-fiò (Faïre), *v.* Faire faux-feu; râter, ne brûler qu'une amorce sans que le coup parte; ne pas réussir.

Fâouquièïro, *s. f.* Bacule d'un bât; croupière de bois courbée en arc, fixée au bât par des courroies, ce qui l'empêche de retomber sur le cou aux descentes. Elle ne porte pas sous la queue comme la croupière ordinaire, mais sur

Digitized by Microsoft ®

les deux cuisses de l'animal qu'elle entoure complètement.

Formé de *Fdou* et de *Quuïo,* faux-cul, ou bien de *Fdousso* et de *Quiou,* fausse queue, ou fausse croupière.

Fâoussa, *v.* Fausser; faire plier; faire courber. Au fig. nier: fausser sa foi, son serment, sa parole; les enfreindre, les violer.

Dér. du lat. *Falcare,* plier comme une faux.

Fâoussïo, *s.* des deux genres. — *Voy. Fdoucïo.*

Fâousso-coucho, *s. f.* Fausse-couche; avortement; accouchement prématuré.

Fâousso-mounèdo, *s. f.* Fausse-monnaie; monnaie contrefaite.

Fâousso-quuïo, *s. f.* Queue postiche; allonge d'une queue de cheveux, fort en usage pour les hommes, quand il était de bon ton et de mode de porter la queue, et un point de vanité de la porter longue et fournie: aujourd'hui les femmes usent fort du mot et de la chose avec l'amplitude de leurs chignons. Au jeu de billard, fausse queue.

Fâousso-sièfro, *s. f.* Sous-ventrière d'un cheval de charrette, qui est la contre-partie de la *Sièfro (V.* c. m.). Dans le langage usuel des charretiers, on la nomme simplement *la Fâousso.*

Fâoutèrno, *s. f.* ou **Pantèrno.** Aristoloche champêtre, *Aristolochia clematitis,* Linn., plante de la fam. des Aristoloches, fort commune dans nos vignes, et qui, dit-on, lorsqu'elle n'est pas extirpée avec soin, communique au vin une saveur amère et désagréable. — Comme nous ne faisons pas ici un cours de botanique médicale, nous nous abstiendrons, comme pour toutes ses sœurs, d'énumérer ses vertus curatives qui paraissent nombreuses.

Son nom, d'après Sauvages, est formé d'une des appellations latines que la nomenclature lui donne, *Fel terræ,* fiel de la terre, à cause de sa grande amertume.

Fâouto, *s. f.* Faute; manquement contre une loi, une règle; imperfection, manque; absence de jugement, d'ordre, d'économie; maladresse, sottise, bêtise, imprudence, imprévoyance. — Se prend souvent adverbialement pour marquer la privation, le manque. *Aï fa la fdouto, faraï la pénitènço,* j'ai commis la faute, je ferai la pénitence, je la réparerai. *Ès dé ma fdouto,* c'est ma faute, tant pis pour moi. *Véndraï sans fdouto,* je viendrai sans manquer. *Ès mort fdouto dé préne,* il est mort d'inanition, faute de soutenir ses forces par une nourriture quelconque. *Té vóou métre én fdouto,* je vais te mettre dans ton tort. *Aquél home fara bièn fdouto,* la mort de cet homme fera un grand vide dans sa famille.

Dér. du lat. *Fallere,* manquer.

Fâoutul, *s. m.* Dim. *Fdoutulé;* péj. *Fdoutulas.* Fauteuil; siége à bras avec un dossier.

Corrupt. du fr.

Faquin, quino, *adj. m. et f.* Petit-maître; élégant; recherché dans sa mise.

Ce mot est un emprunt évident au fr.; mais avec un singulier adoucissement de signification.

Faquino, *s. f.* Redingote, vêtement. — Ne se dit que d'un habit un peu fringant, d'un habit de dimanche: c'est le costume à peu près habillé. Mais le languedocien l'emploie dans un sens ironique, comme pour se moquer d'un artisan endimanché, qui sort du costume ordinaire de sa classe.

Fara, farado, *adj. m. et f.* Qui a le teint très-rouge; haut en couleur. Au fig. effaré; animé.

Viendrait-il de *Faro,* ou bien peut-être du lat. *Fera,* bête fauve, exprimant toute l'extension du sens?

Faragousto, *s. f.,* ou **Chabrolo.** Framboise, fruit du framboisier. — Ce nom n'est pas usuel dans nos plaines où la framboise est rare et exotique; il lui est donné dans les hautes Cévennes où le framboisier vient spontanément dans les bois. — *Voy. Chabrolo.*

Dér. du lat. *Flagrare,* sentir bon.

Farandèl, èlo, *adj.* Péj. *Farandélas.* Niguedouille; dégingandé; sans tournure, sans manières; gauche et décontenancé; sans gêne et un peu niais.

Farandouna, *v.* Danser, sauter la farandole.

Farandouno, *s. f.* Farandole, sorte de danse d'origine provençale: c'est une longue file de jeunes gens des deux sexes qui se tiennent par la main, ou plutôt par le bout d'un mouchoir, et sautent en cadence par les rues et les champs, au son du tambourin, en exécutant mille figures et passes différentes. C'était surtout dans les réjouissances publiques et politiques que cette danse avait lieu. L'usage s'en perd aujourd'hui et pour cause.

La racine de ce mot paraît être le vieux lang. *Faro,* phare, torche, brandon, parce que probablement cette danse s'exécutait jadis aux flambeaux, ou que les acteurs portaient un brandon. Le fr. nous a évidemment emprunté ce mot qu'il a accommodé au génie de sa prononciation. L'étymologie du gr. Φάλαγξ, phalange, et Δοῦλος, esclave, assujéti, parce que la *Farandouno* ou *Farandoulo* représente une troupe de danseurs liés ensemble, a été aussi proposée. Nous la relevons pour ne rien laisser perdre.

Farcèja, *v.* fréq. Faire des farces; folâtrer; faire le badin, le railleur; faire des niches bouffonnes.

Farcèjaïre, aïro, *adj.* Farceur; jovial; qui aime à faire ou à dire des farces. — Il a un sens un peu plus étendu que *Farceur,* dont il est en quelque sorte l'augm., et ne se prend d'ailleurs qu'en bonne part.

Farcì, *v.* Farcir; bourrer; gorger; remplir jusqu'aux bords; remplir d'un hachis.

Dér. du lat. *Farcire,* m. sign.

Farço, *s. f.* Farce, bouffonnerie, niche; plaisanteries. — Mélange de viande hachée menu, avec ou sans herbes. — On le dirait pris adjectivement dans ces locutions: *Aquò's bièn farço,* c'est bien drôle, bien plaisant. *Qué siès farço, péraquò!* Pourtant, que tu es plaisant, comique!

Dans la première acception, l'étym. du lat. *Farsum,* supin de *Farcire,* farcir, est aussi certaine que dans la seconde. La bass. lat. avait fait le mot *Farsa,* tiré du

Digitized by Microsoft ®

même verbe, pour désigner certaines pièces dramatiques où se mêlaient non-seulement les lazzis burlesques et les facéties les plus hasardées, mais aussi toute sorte de langages et d'idiomes. C'étaient là des pièces qu'on appelait farcies, par ressemblance et par comparaison avec les pièces de cuisine dans le hâchis desquelles entre un peu de tout. De là le rapprochement des deux mots et des deux sens.

Farcin, *s. m.* Farcin, maladie cutanée des chevaux.

Dér. du lat. *Farciminum*, m. sign.

Farçur, çurdo, *adj.* Farceur; plaisant; bouffon; qui aime à faire des farces.

Farda, *v.* Habiller; équiper; parer; ajuster; faire enrager; frissonner.

Sé farda, mettre ses habits de dimanche; s'atifer; soigner sa mise; se laver la figure comme font les chats qui se débarbouillent le museau du bout de leur patte.

Ce dernier sens du v. est emprunté au fr., le premier dérive de *Fardos*.

Par une extension singulière, l'idée du mot *Fard*, qu'on dit venir au reste du celtique *ffard*, m. sign., semble avoir déteint sur une signification du v. *Farda*, par ext. dans la phrase suivante très-bien reçue: *Aquò mé faï farda*, cela me fait enrager, me met hors des gonds. Il est évident que c'est le rouge de la colère qui monte au visage. Cette association d'idées et de mots est curieuse.

Fardétos, *s. f. plur.* Layette, trousseau d'un enfant nouveau-né; linge, lange, maillot, béguins, etc.

Fardos, *s. f. plur.* Hardes de toute espèce, habits, linge, robes; bagage; trousseau d'une nouvelle mariée. — *Éspoussa las fardos*, au fig. secouer les puces, étriller quelqu'un.

Ce mot paraît emprunté au fr. *Hardes*, en changeant *H* en *F*, métaplasme fréquent dans le dialecte gascon, ainsi que le *vice-versâ*.

Farèlo, *s. f.* dim. Petite tour. — *Voy. Faro.*

Farfantaïre, *s. m.* Charlatan; batteleur; tout individu de cette gent nomade, qui hante les foires et les places publiques pour montrer un spectacle quelconque.

Ce mot est sans doute un réduplicatif formé du lat. *Fari*, parler, donnant au part. prés. inusité *Fans, fantis*, comme pour désigner un grand parleur, un braillard. L'ital. *Farfante*, qui signifie fripon, doit avoir la même origine. Comme en fr. juif est synonyme d'usurier, en ital. charlatan peut bien s'étendre à fripon, faiseur de dupes.

Farfantéja, *v.* fréq. Faire le charlatan, l'empirique; hâbler; faire le discoureur.

Farfantèlo, *s. f.* Berlue, éblouissement passager, qui semble faire danser et sautiller les objets devant les yeux. — *Mous ièls mé fan farfantèlo*, j'ai la berlue, j'éprouve un éblouissement.

Il n'est pas impossible que ce mot vienne de *Farfantaïre*, ou du moins qu'il ait une racine commune avec lui; cet éblouissement étant pareil à celui que procurent certains empiriques qui font voir les objets différents de ce qu'ils sont au naturel au moyen de quelque procédé physique et que le vulgaire appelle la poudre de perlinpinpin. Dans ce pays on appelle l'action de sortilége *Émbloui*, éblouir. Dans cette hypothèse, *Farfantèlo* aurait été l'éblouissement fantastique produit par le charlatan *Farfantaïre;* et son acception se serait plus tard élargie.

Fargnè, fargnèïro, *adj.* Qui sert à la farine. — *Sa fargnè*, sac à farine.

Faribolo, *s. f.* Faribole; parole légère et oiseuse; choses vaines et frivoles; niaiserie; sornettes.

Dér. du lat. *Fari*, parler, et *Bulla*, bulle de savon.

Fariboulèja, *v.* fréq. Dire des fariboles; s'amuser de niaiseries; folâtrer: fariboler.

Farignèïro, *s. f.* Grande caisse, coffre à tenir la provision de farine et de blé suivant le cas.

Farinèl, èlo, *adj.* Dim. *Farinélé;* péj. *Farinélas*. Farineux; de la nature de la farine; blafard. Au fig. niais, niguedouille, Gille, Jean-farine. — *Péro farinèlo*, poire de la vallée, espèce à pulpe grossière, âpre et farineuse.

Son acception figurée vient évidemment de l'usage admis dans la comédie italienne de barbouiller de farine la figure des pierrots et des gilles.

Farinéto, *s. f.* Bouillie faite de farine de maïs, assaisonnée d'huile, quelquefois de sel seulement, comme la *Polenta* des Italiens.

Farino, *s. f.* Farine, grain réduit en poudre, principalement pour faire le pain. — *Passa la farino*, bluter, sasser la farine.

Dér. du lat. *Far, faris*, nom d'une sorte de blé qu'on employa d'abord pour faire de la farine.

Farloquo, *s. f.* Faribole. — *Voy. Faribolo.*

Dér. du lat. *Fari* et *Loqui*, m. sign. redoublés l'un et l'autre: parler.

Farluqué, quéto, *adj.* Freluquet; petit-maître, petite-maîtresse.

Emp. au fr.

Farna, *s. m.* Breuvage épaissi par la farine, surtout par la farine de châtaignes blanches, dont on empâte les pores que l'on engraisse; buvée de farine.

Farnoùs, ouso, *adj.*, au plur. *Farnouses*. Dim. *Farnousé;* péj. *Farnousas*. Blanc de farine; sali par de la farine, comme un sac ou l'habit d'un meunier; couvert de farine. — *Éndèrvi farnoùs*, dartre farineuse.

Lorsque les vers-à-soie sortent de leurs mues, leur nouvelle peau est plissée, blafarde et d'une couleur farineuse. Cette dernière qualité est un signe de santé; au contraire une peau lisse, tendue et luisante, dénote une constitution adémateuse qui tourne bientôt à la dissolution. C'est donc très-bon signe quand *lous magnas sortou toutes farnouses*.

Faro, *s. f.* du vieux lang. Dim. *Farèta*. Phare; tour de signal. — Le Languedoc était semé de ces tourelles, qui étaient destinées à prévenir le pays de l'approche de l'ennemi. Vers le milieu du XIV^e^ siècle, et durant la captivité du roi Jean, le vicomte de Narbonne, capitaine général de

Digitized by Microsoft ®

la Langue d'Oc, fit construire un grand nombre de ces tours dont quelques-unes subsistent encore et ne paraissent pas, par leur isolement, avoir servi à d'autres usages.

Beaucoup de noms pr. de lieux et de personnes ont conservé ce nom, et même son diminutif : La Fare, La Farelle avec ou sans l'article.

Dér. du gr. Φάρος, nom d'une île d'Égypte proche d'Alexandrie, où Ptolémée Philadelphe fit élever une tour servant de phare, qui prit le nom de l'île et fut classée au nombre des sept merveilles du monde.

Faro, *s. f.* Figure rubiconde; face enluminée; visage réjoui, haut en couleurs.

Dér. de *Fara*, adj.

Farò, roto, *adj.* Dim. *Farouté*. Qui a une mise élégante, à la mode; élégant d'une toilette campagnarde; petit maître de campagne, endimanché.

Farouche, *s. m.* Tréfle à fleur pourpre, *Trifolium rubens*, Linn. Plante de la fam. des Légumineuses; bon fourrage artificiel.

Ce mot est probablement une altération de *Farouge*, venant de *Farrago*, foin sauvage, donnant *Féraje*.

Fartaïa, *v.* Cueillir et parer les herbages, les légumes verts d'un potager; les laver et les disposer pour la vente.

Fartaïo, *s. f.* Herbes; réunion de plusieurs sortes d'herbes et de légumes verts; jardinage. — Ne s'emploie que relativement à la vente de ces mêmes objets, on à leur consommation dans une ferme ou un ménage. Par ext. on l'applique à la réunion de toute sorte de menus ustensiles en bon et mauvais état et pris collectivement.

Au sens positif, ce mot est le même que *Hourtoulaïo*, que nous employons indifféremment; mais ils ont dû appartenir à deux dialectes différents. L'un et l'autre ont leur racine dans le lat. *Hortus :* les changements de *H* en *F*, comme nous l'avons remarqué, étant très-communs et dans le génie propre du dialecte gascon proprement dit.

Fasti, *s. m.* Dégoût; répugnance. — N'est guère employé que dans la phrase suivante : *Faï vèni lou fasti*, ou *dono lou fasti*, cela est dégoûtant, cela soulève le cœur.

Dér. du lat. *Fastidium*, m. sign.

Fastì, *v.* Dégoûter; répugner; causer de l'aversion, de l'horreur, de la répulsion. — Il a un peu plus d'extension que le subst. précédent, dont il n'est que le composé, et signifie au besoin : indigner, exciter le mépris. — *Aquò mé faï fastì*, cela me répugne. *Lèvo-tè d'aquì qué fas fastì*, va t'en, tu fais peur et horreur. On dit proverbialement : *Aquò faï fastì et régoulije*, cela soulève le cœur, lorsqu'une personne se conduit ridiculement, ou qu'elle veut prendre des airs qui ne conviennent ni à son rang ni à sa fortune.

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer le déplacement de la syllabe tonique dans le substantif et dans le verbe, l'un sans accent sur l'*i* final, l'autre portant l'accent grave, qui a pour effet immédiat à la prononciation de rendre brève ici la première syllabe, et là de la faire longue.

Fastigoùs, ouso, *adj.* Au plur. *Fastigouses*. Fastidieux; dégoûtant; ennuyeux; importun. — Se dit d'un mets trop gras ou trop sucré; même d'une terre trop humide ou trop molle pour pouvoir être travaillée.

Fata, *v.* Envelopper d'un linge; faire une poupée à un doigt qui a quelque bobo; étouper, calfater, étancher une futaille qui fuit.

Dér. de *Fato*.

Fataïre, aïro, *s. et adj.* Chiffonnier; crieur de vieux drapeaux, de chiffons; qui les achète pour les revendre aux papetiers. — *Bada coumo un fataïre*, crier comme un aveugle, parce que les chiffonniers font leurs criées à grands éclats de voix, quand ils crient par les rues : *Dé fatos, dé fère vièl, dé vèire rou*.

Fatamol, *s. m.* Laurier-thym. — *Voy. Favéloù*.

Fatéto, *s. f.* Dim. de *Fato*. Petit chiffon. C'est aussi le pécule secret d'une femme, ramassé à l'insu du mari, parce que d'ordinaire elle le cache dans un peloton de chiffons, afin que si on le découvre on ne se doute guère du magot qu'il renferme. — *Amassa sas fatétos*, faire son paquet, et au fig. être à l'agonie, faire son paquet pour l'autre monde.

Fatigo, *s. f.* Fatigue; lassitude; préoccupation. — *Ès én grand'fatigo*, il fait de grands préparatifs, il est en grand travail.

Le verbe est *Afatiga* (*V.* c. m.), et non *Fatiga*, barbarisme *franchiman*.

Dér. du lat. *Fatigatio*, m. sign.

Fato, *s. f.* Dim. *Fatéto*. En provençal, on dit *Pato*, qui est aussi, dans quelques-uns de nos cantons cévenols, adopté comme variante. Chiffon; vieux drapeau; linge à panser une plaie; petits coupons d'étoffe dont les enfants habillent leur poupée. — *Fato dé magnaguiè*, nouet ou sachet de magnassier : petit sac où l'on tient au large la graine du ver-à-soie pendant la couvée. On en emploie un grand nombre pour que la graine soit plus divisée, et qu'il soit plus facile en la remuant souvent de la faire participer également à un même degré de chaleur. On ne met guère que deux onces de graine par chaque sachet. *Acampa sas fatos*, ramasser ses guenilles. *A dé mans dé fato*, il a des mains de beurre; tout lui échappe des mains. *Ès un home dé fato*, c'est un homme délaissé, sans force, sans courage. *A toujour uno fato qué trèmpo, l'àoutro qué sé bagno*, il est toujours empêtré; il trouve des anicroches à tout; il n'a jamais le temps de rien. *A pèr dous iars dé mâou, pèr cinq sôous dé fato*, il fait grand bruit pour peu de mal. *Fato crémado*, linge brûlé, de la mèche, sur laquelle on bat le briquet pour avoir du feu. *Fato-brulo*, jeu innocent, où celui qui cherche un objet ou un gage caché, est dirigé par un des joueurs en suivant l'indication *fato-brulo*, ou *brulo pas*, suivant qu'il approche ou s'éloigne du but, jusqu'à ce qu'il l'ait découvert.

Chaquo fato a soun sén : dicton qui revient trop souvent pour mériter une explication. Le mot à mot est : chaque chiffon a son sens; la signification : rien ne se fait sans motif, tout à un secret motif; et cela se dit quand on voit

Digitized by Microsoft®

quelqu'un faire quelque chose dont on ne saisit pas bien la portée.

Si l'on pouvait supposer que le mot *Fato*, à cause de sa grande ressemblance de configuration, vient du lat. *Fatum*, l'antique Destin, formé lui-même de *Fari*, parce qu'il était fort bavard, on dirait que ses oracles qui avaient le même nom, *Fata*, et dont il s'agirait ici, quelque obscurs qu'ils fussent d'habitude, n'en avaient pas moins un sens, une signification; car le Destin ne parlait pas pour ne rien dire: alors l'étymologie serait toute trouvée, et elle sonnerait assez bien; mais *Fato* n'a pas de si hautes prétentions: les modestes industriels, *Fataïres*, qui crient dans nos rues le chant qu'on sait, ne débitent point d'oracles, pas même la bonne aventure, et leur inharmonieuse mélopée avertit seulement qu'ils achètent des guenilles, du vieux fer et du verre cassé. Prenons donc *Fato* dans son humble condition, sans nous occuper de son étymologie, qui n'est nullement nécessaire pour expliquer notre dicton.

Un chiffon, — je ne parle pas de ceux auxquels les dames attachent si justement une grande importance, — un chiffon ordinaire est de bien mince valeur, sans importance aucune, une vétille, un rien, et qui dit l'un dit l'autre. *Chaquo fato a soun sén* doit donc s'interpréter, se traduire ainsi: la moindre chose a sa portée, la plus futile en apparence peut avoir et a souvent son utilité. Suit le commentaire: vous ne comprenez pas ce que je fais, ni pourquoi je le fais; vous le jugez insignifiant et inutile, mais dans une affaire, aucun détail ne doit être négligé pour la faire réussir, tout concourt à l'ensemble, tout contribue à la faire marcher: une montre s'arrêterait si la plus petite aiguille n'était pas à sa place: *Chaquo fato a soun sén*.

Quant à la dérivation du mot, nous sommes fort tenté de considérer *Fato* comme une corruption de *Pato*, et celui-ci comme de même origine que l'anglais *Patch*, pièce, morceau. Il en est de même du mot *Pétas* qui est évidemment de la même famille et que le fr. nous a à coup sûr emprunté comme racine du verbe Rapetasser. Cet emprunt ne peut être douteux pour nous qui connaissons le mot *Pétas* et qui ne pouvons faire aucun état des étymologies qui prétendent faire descendre Rapetasser du gr. Ῥάπτειν, coudre, ravauder, rapiécer. Il nous semble donc plus rationnel de croire *Pato* formé d'une racine commune avec l'anglais *Patch*. Après cela, les uns et les autres pourraient bien venir vraiment du gr. Πατέιν, fouler aux pieds, d'où Πάτημα, chose vile et abjecte, sans consistance, comme un chiffon, une guenille, du vieux linge.

Fatoù, *s. m.* Facteur de la poste; facteur de camion, de roulage; agent; intendant.

Emp. au fr.

Fatras, *s. m.* Dim. *Fatrassoù*. Mauvaise pièce de linge; grande loque déchirée, mise en pièces; écouvillon de four de boulanger; haillon. Au fig. avec le sens à peu près du fr., chiffon, personne mal mise, mal tenue; indolente; malingre.

Ce mot est un augm. de *Fato*, et il est probable que c'est de lui que s'est formé le mot fr. *Fatras*, quoiqu'il ait aujourd'hui une signification plus métaphorique.

Fatrassado, *s. f.* Tas de vieux haillons, de vieilles hardes, de loques usées, en lambeaux. Par ext. quantité considérable d'objets réunis pêle-mêle, en désordre. — *Fatrassado dé papiès*, gros fatras de paperasses. *Fatrassado d'hèrbos*, brassée d'herbes.

Fatrassariè, *s. f.* Fatrasserie; médisance; niaiseries; tracasserie; le défaut d'un tatillon, d'un homme qui se mêle de tout ce qui ne le regarde pas.

Ce mot, ainsi que les deux suivants, nous viennent du fr. *Fatras*, qui lui-même est emprunté à notre idiome.

Fatrasséja, *v.* fréq. Baguenauder; dire des niaiseries; semer des cancans; faire des paquets; s'occuper beaucoup des autres dans ses propos; mettre la main à tout, même au pot au feu.

Fatrassiè, ièïro, *adj.* Dim. *Fatrassiéïré;* péj. *Fatrassiéïras*. Faiseur de paquets; commère; cancanier; chipotier; tatillon; tracassier.

Fatrimèl, èlo, *s. et adj.* Péj. *Fatrimélas*. Longue loque de linge déchirée; harde quelconque en lambeaux et qui perce de tous côtés; dégingandé, mal vêtu; mou, indolent, avachi.

C'est l'augm. de *Fatras*, au pr. et au fig., qui même participe un peu quelquefois au sens de *Fatrassiè*, toutes ces significations se ressentant les unes des autres par communauté d'origine.

Favarôous, *s. m. plur.* Fèves sèches de haricots dits *mounjétos*. — *Voy.* c. m.

Favédo, *n. pr.* masculin ou féminin, suivant qu'il est porté par un homme ou qu'il s'applique à une localité, et fort usité dans notre pays: en fr. traduit par *Favède* ou *La Favède*.

Ses analogues se trouvent dans *Fabïargue*, Fabiargues, hameau de la commune de Saint-Ambroix (Gard), dit *Fabayranicæ*, en 1345, par une transformation de désinence dont nous avons cité beaucoup d'exemples; et dans les n. pr. d'homme, Fabier, Favier; et de lieux, Le Favarol et Le Faveirol, ruisseaux, Faveirolles, hameau, commune de Saint-Marcel de Fontfouillouse; Favet, commune d'Aiguesmortes; Favier, de Saint-André de Majencoules; Les Favières, de la Rouvière; auxquels la différence des suffixes n'a point enlevé les signes de parenté qui les font tous remonter à la même souche. Ici la forme du suffixe de collectivité *Édo* est parfaitement saisissable, pour indiquer un champ de fèves. — *Voy. Édo, suffixe*, et passim.

Favéloù ou **Fatamol** ou **Tassignè**, *s. m.* Laurier-thym, Viorne-laurier-thym, *Viburnum tinus*, Linn. Arbrisseau de la fam. des Caprifoliacées, commun dans nos jardins, toujours vert, donnant des fleurs vers la fin de l'hiver.

Favéto, *s. f.* Fèverolle, gesse tubéreuse, *Lathyrus tuberosus*, Linn. Plante de la fam. des Légumineuses; petite fève.

Dim. de *Favo*.

Digitized by Microsoft®

Favièïro, *s. f.* Champ semé de fèves, abondant en fèves.

Dér. de *Favo*, avec le suffixe collectif *ièïro*. — *Voy. Favédo.*

Faviôou, *s. m.* Dim. *Favioulé*. Haricot, *Phaseolus*, Linn. Plante de la fam. des Légumineuses.

Faviôou est le nom générique qui s'applique à plusieurs variétés et espèces : *lou faviôou rouje*, dont la plante n'est pas grimpante et qui forme les meilleurs haricots en vert; *las mounjétos*, haricot blanc ou haricot proprement dit; *faviôous garèls*, le haricot bigarré, grossier à manger en fève, mais en très-grande estime à la campagne, parce qu'il produit énormément en vert; *faviôous prountes*, haricots hâtifs, qui donnent des cosses bonnes à manger au bout de quarante jours après la semaille : ils sont de couleur olive, roux et aplatis par les bouts; *faviôous sans fiou*, ainsi nommés parce que la cosse n'a pas comme dans les autres espèces une fibre épaisse et dure sur la jointure de la cosse, ce qui les rend plus délicats en vert : leur fève est peu estimée.

Au fig. *Faviôou*, qui s'adjective très-bien en *Faviolo*, signifie : nigaud, bénêt, niais, imbécile, simple.

Dér. de *Favo*, dont il est un dim. et une variété.

Favo, *s. f.* Dim. *Favéto;* péj. *Favasso*. Fève, fève des marais, *Vicia faba*, Linn. Plante de la fam. des Légumineuses. — *Manjo-favos*, bredouilleur, qui a toujours la bouche empâtée. *Aï* ou *avès prou manja dé favos*, est un de ces dictons qui se répètent à chaque instant, qui se comprennent aussi vite, mais dont l'origine n'est pas facile à trouver. Dans le jeu que nous entreprenons à la piste des origines, — je suppose la partie acceptée — plus d'une fois, après avoir longtemps et vainement cherché une énigme qu'on appelle étymologie, il m'arrivera de dire, si je ne l'ai déjà fait trop souvent, non point je jette ma langue au chat, ce qui serait tout à fait la même chose, mais *aï prou manja dé favos*. Je crains même, sans aller plus loin, d'être obligé de le dire justement à propos de l'origine de ce dicton. S'il s'agissait de fèves sèches et crues, qui doivent être aussi peu faciles à mâcher, à avaler et à digérer que les pois de frère Tuck, je comprendrais qu'on en eût bientôt assez. Mais il n'est pas question dans cette circonstance de les manger ainsi, car on l'aurait dit: et assaisonnées à la manière ordinaire, si je ne m'explique pas l'antipathie de Pythagore, je ne vois pas non plus qu'il y ait à les préférer aux lentilles et aux haricots. Il faut donc chercher ailleurs que dans nos potagers, et je pense qu'une locution vulgaire, qui vient d'être rappelée, nous viendra en aide.

On appelle *manjo-favos*, mange-fèves, un bredouilleur, celui qui en parlant semble avoir la bouche pleine : on suppose que c'est de fèves, crues cette fois, ce qui n'est pas commode pour bien articuler. Or, on a dû remarquer que si l'on donne un problème à résoudre, une charade à deviner, par exemple; le chercheur, machinalement, tandis que son esprit est occupé ailleurs, parle entre ses dents, marmotte, répétant, scindant, essayant d'arranger des chiffres, des mots, et semble en effet bredouiller ou manger des fèves. Un jour un sphinx, voyant son Œdipe faire ainsi, et voulant lui donner enfin le mot qu'il ne trouvait pas, dut lui dire : As-tu assez mangé de fèves, comme cela à mâchonner à vide entre les dents, à bredouiller? Et depuis, d'une manière générale, qu'il y ait ou non bredouillement, *As prou manja dé favos?* signifie : as-tu assez cherché, donnes-tu ta langue au chat? et *Aï prou manja dé favos*, j'ai assez cherché, je ne trouve pas, j'y renonce; dites ce que c'est. L'anecdote s'est répandue, et la locution est restée.

Dér. du lat. *Faba*, m. sign.

Favoù, *s. f.* Faveur; action, bienveillance purement gratuite, en accordant à quelqu'un plus qu'il n'a mérité.

Ce mot est un pur emprunt au fr. que notre langue n'admet qu'assez difficilement, et dont il n'est pas bon d'abuser : aussi a-t-elle repoussé le verbe et l'adjectif composés.

Favourì, *s. et adj. m.* Favori.

C'est encore une exception franchimande, proscrite au fém., à peine tolérée au masc. dans le sens du fr.

Fazéïre, fazéïro, *adj.* Faiseur; grand faiseur; qui fait et sait faire un peu de tout.

Dér. de *Faïre*.

Fazèndos, *s. f. plur.* Industrie; savoir-faire. — Mot du vieux lang. qui ne s'est conservé que dans cette phrase prvb. assez souvent citée : *Fóou réndos ou fazéndos*, il faut être riche ou être industrieux, il faut avoir ou savoir faire.

Dér. de *Faïre*, ou du lat. *Faciendus*.

Fé, *s. f.* Foi; vertu théologale, croyance, confiance en Dieu; bonne foi, sincérité, confiance; croyance. — *Pér ma fé!* sur ma foi! *Y-aï pas la fé*, je n'y ai pas confiance, je n'en crois rien.

Dér. du lat. *Fides*, m. sign.

Fé, *s. m.* Péj. *Fénas*. Foin, herbe fauchée et séchée, qui sert à la nourriture des animaux. — *Vira lou fé*, faner le foin, le retourner avec la fourche pour le faire sécher. *Cacho pas lou fé*, dit-on d'un vieux cheval qui se fait rosse, et n'a plus de dents pour mâcher.

On remarquera à propos du rapprochement de ces deux mots, *Fé*, foi, et *Fé*, foin, que les homonymes parfaits, tant pour la prononciation que pour l'orthographe, sont fort rares en languedocien : ce qui est une preuve de richesse qui manque bien à son rival. — Quant au mot suivant, quoique avec les mêmes lettres, son accentuation le distingue suffisamment.

Dér. du lat. *Fenum*, m. sign.

Fè, *s. m.* Fait; action; chose faite, accomplie. — *Aquò's un fè*, c'est un fait, c'est évident, hors de doute. *Dé fè*, de fait, par le fait, en effet. *Pér fè d'aquò*, à l'égard de cela, pour ce qui est de cela. *Èn fè dé ..* en matière de... *Aquò's pâou fè, aquò's pichò fè*, c'est une bagatelle, une vétillle, un fait de peu d'importance. Surtout dans l'appréciation

Digitized by Microsoft®

d'un marché, cette locution est fort employée : *Aïçò's pichò fè,* c'est une petite différence qui nous sépare, cela ne vaut pas la peine de marchander.

Dér. du lat. *Factum.*

Fèbre, *s. f.* Fièvre; mouvement déréglé, circulation accélérée du sang avec fréquence de pouls, chaleur et frisson. — *Las fèbres,* fièvre intermittente; accès de fièvre. *Trambla las fèbres,* avoir des accès de fièvre. *Coumo van aquélos fèbres?* comment va cette fièvre? dit-on familièrement et par antiphrase à une personne très-fraîche et d'une santé incontestable. *Fèbre gaïoufardo,* fièvre goulue est une expression prvb. de même nature que la précédente, et qui a la même portée. *Toumba dé fèbre èn mdou cdou,* prvb., tomber de fièvre en chaud mal, de Carybde en Scylla.

Dér. du lat. *Febris,* m. sign.

Fèbriè, *s. m.* Février, second mois de l'année, composé de 28 jours, et de 29 dans les années bissextiles. — *Miè fèbriè, journdou éntiè,* prvb., à la mi-février, la journée d'un journalier est entière, c.-à-d. que les jours sont assez longs pour pouvoir remplir sa journée autant qu'en été et au printemps, époque où s'il travaille plus longtemps, le nombre des repas, des repos et la sieste compensent la longueur du temps.

Dér. du lat. *Februarius,* m. sign.

Fèbroùs, ouso, *adj.* Fiévreux, tant pour les personnes qui ont la fièvre que pour les choses ou les pays qui y prédisposent.

Fédaïro (La), *s. f.* La gent des brebis prise collectivement et par comparaison ou plutôt par distinction d'avec les autres espèces de bétail.

Dér. de *Fédo.*

Fédo, *s. f.* Dim. *Fédèto;* péj. *Fédasso.* Brebis, femelle du bélier. — *Fédo countado, lou loup l'a manjado,* prvb., brebis comptée le loup la mange.

Dér. du lat. *Feta,* pleine, qui porte des petits.

Fédoù, *s. m.* Sauvages prétend que ce mot signifie petit agneau, comme son nom diminutif semble l'indiquer. Cependant un agneau ne se dit jamais ainsi. *Fédoù* est au contraire un jeune poulin, une jeune pouliche, cheval ou mule, tiré des pâturages natifs de la montagne, pour le former et l'élever. Au reste, son nom est entré dans une seule locution, qui ne fournit pas de grands éclaircissements et dont l'intelligence est difficile quoiqu'elle soit très-usitée. On dit : *Péta dou sôou coumo un fédoù,* pour tomber à terre lourdement et avec bruit. A coup sûr, ce terme de comparaison ne désigne pas un agneau, mais il ne caractérise pas davantage la lourdeur de la chûte d'un poulin, si tant est même qu'il tombe plus lourdement qu'autre chose. Nous ignorons de la manière la plus complète à quoi peut tenir le mot et son acception dans cette phrase.

Fégnèïro, *s. f.* Fenil, grenier à foin; grande meule de foin construite avec art pour le préserver de la pluie et qu'on laisse passer l'hiver sur le pré pour le vendre au commencement du printemps; usage pratiqué en Provence.

Féjes, *s. m. plur.* Foie, organe secréteur de la bile, situé sous le diaphragme, au-dessus de l'estomac. — *Sé manjarièou lous féjes,* ils sont toujours prêts à se dévorer, ils se mangeraient le blanc des yeux. *A lous féjes ataquas,* il a un vice organique quelque part : il se dit bien qu'il ne s'agisse pas du foie. *A lous fèjes ddou diable,* dit-on d'un homme très-robuste et qui résiste soit à une fatigue, à un travail ou à un effort surhumain, soit à une maladie terrible.

Fémélan, *s. m.* La gent, l'espèce femelle, surtout en parlant des femmes. — C'est un terme de dérision qui ne se prend qu'en mauvaise part, ou en faisant le détracteur du beau sexe : tout à fait style narquois.

Fémèlo, *s. f.* Femelle d'un animal; femme; mais dans ce dernier cas c'est un terme de dérision ou de mépris.

Dér. du lat. *Fœmina,* m. sign.

Fén, *s. m.* Fumier; excrément des animaux, et en général tout ce qui sert d'engrais aux terres.— *Li faï vëïre lou fén énd'uno floundo,* il engraisse sa terre bien faiblement, il y jette le fumier avec une fronde. — *Voy. Fumiè.*

Dér. du lat. *Fimus,* m. sign.

Fénaïra, *v.* Faire les foins. — *Voy. Aféna'ira.*

Fénaïraïre, aïro, *adj.* — *Voy. Aféna'iraïre.*

Fénassa, *v.* Mettre un champ en pré. — *Voy. Afénassa.*

Fénassiè, *s. m. Fenassier,* celui qui reçoit chevaux et mulets dans son écurie, et leur fournit le foin, sans loger les voyageurs.

Fénasso, *s. f.* Graine de foin; qui se traduit volontiers par *Fenasse,* mais qui n'emprunte pas pour cela le sens du fr.

Dér. de *Fé,* foin.

Féndascla, *v.* Fendre; fendiller; diviser, séparer. — Au part. pass. fêlé, crevassé légèrement, fendu.

Féndasclo, *s. f.* Petite fente; crevasse; fêlure.

Formé de deux mots qui ont à peu près la même portée : *Féndo* et *Asclo.* — *V.* c. m.

Féndo, *s. f.* Fente; crevasse; fêlure.

Féndre, *v.* Fendre; diviser, disjoindre sans couper, mais avec des coins ou par un effort. — *Sé féndre,* se fendre, s'entr'ouvrir, se gercer, se fendiller.

Féndu, udo, part. pass. de *Féndre.* Fendu, ue.

Dér. du lat. *Findere,* m. sign.

Fénéstrièïro, *adj. fém.* Qui aime d'être, ou qui est souvent à la fenêtre. — *Fïo troutièïro ou fénéstrièïro, raramén bono mëïnajèïro,* prvb., fille qui aime à courir et à rester à sa fenêtre fait rarement une bonne femme de ménage.

Je crois que ce proverbe est le seul où ce mot soit employé. Les proverbes inventent souvent ainsi des mots pour donner plus de concision à la phrase; quoique étrangers à l'idiome, s'ils sont accommodés à son génie et d'une facile intelligence, ces créations sont toujours d'un effet pittoresque et se retiennent aisément. La Fontaine et

Digitized by Microsoft ®

Molière ont enrichi le fr. de bien des locutions qui sont restées; notre langue d'Oc a bien le droit d'user du même privilége que les maîtres.

Fènèstro, *s. f.* Dim. *Fènèstréto, fènéstroù.* Fenêtre, croisée; ouverture faite dans un mur pour donner du jour dans une maison, un bâtiment. — Se dit à la fois de la baie ou ouverture, et de la fermeture, bois ou vitrage, qui la garnissent.

Dér. du lat. *Fenestra,* m. sign., qui vient lui-même du gr. Φανός, diaphane, de Φαίνω, luire, briller.

Fènèstroù, *s. m.* Dim. *Fènéstrouné.* Lucarne; petite fenêtre. — Il est lui-même un dim. de *Fènèstro.*

Fèni, *v.* Finir. — *Voy. Finì.* — *Fèniras lèou?* Auras-tu bientôt fini?

Fènna, *s. m.* Le sexe féminin, la gent féminine, en général; mais c'est plus particulièrement l'ensemble des femmes d'un pays, d'un lieu déterminé. Le mot n'est pas très-révérencieux. — *Voy. Fèmèlan.*

Fènno, *s. f.* Dim. *Fènnéto, fènnoù*; péj. *Fènnasso.* Femme, compagne de l'homme; femme mariée, qui se dit aussi *Mouïè,* en lat. *Mulier,* épouse, moitié *(V.* c. m.); femme, en général; dame, autrefois *Dono, Domina,* inusité. — Lorsqu'on appelle une femme dont on ignore le nom, on lui crie : *Fènno! Digas, fènno!* et pour qu'elle comprenne que c'est à elle qu'on en veut, on la désigne par ce qu'elle porte ou ce qu'elle vend : *fènno dâou pagnè, fènno das iôous,* hé! la femme au panier, la femme aux œufs! *Fènnéto* et surtout *fènnoù* se disent moins d'une femme de très-petite taille que comme termes d'amitié, ou pour désigner une très-jeune femme qui est mariée fort jeune et qui a encore les allures, la vivacité ou la mignardise d'une jeune fille. *Fènnasso,* péj., grosse et laide femme, sans trop d'égard à la taille, le plus souvent.

Dans toutes les langues, par tous les pays, de tous les temps, les femmes ont été le sujet le plus riche, le plus fécond de proverbes, d'aphorismes, de maximes, de sentences : c'est hommage rendu à la place et au rôle qu'elles occupent dans le monde. Mais on croirait que partout on a voulu le leur faire payer chèrement, tant on leur a ménagé la flatterie et les éloges et insisté au contraire sur le dénigrement et la moquerie. La plupart des proverbes s'en vont donc répétant, depuis que le monde est monde, plus de mal que de bien sur la plus belle moitié, comme on dit, et la meilleure moitié du genre humain.

S'il y a injustice ou abus, ce n'est pas à ce point de vue psychologique que nous avons à examiner le fait : il faut s'en tenir à constater que le fonds se trouve partout le même, la tendance générale partout uniforme et constante, sans en rechercher la cause. Il serait facile d'en avoir la preuve en rapprochant des citations ou même seulement en traduisant. Nous ne l'essaierons pas ici, peut-être l'avons-nous fait et le ferons-nous encore sous le mot principal de chacun; mais pour le moment notre but a été de réunir les dictons populaires qui ont le plus de cours. L'expression en appartient tout entière à la langue et ressort du dictionnaire : ce sont ces formules vives, ce tour pittoresque que nous voulons faire remarquer : l'esprit, la malice, le bon sens, la raison de ces proverbes viennent presque toujours d'ailleurs; la langue ne répond que de ses œuvres, et c'est pour cela qu'on excusera plus aisément le défaut de galanterie et de délicatesse qui pourraient parfois s'y faire trop sentir; nous n'y voulons voir que le moyen de donner une plus juste idée du langage qui a mis là son cachet le plus original.

Proverbes sur les femmes.

— Aïgo, fun, michanto fènno et fiò, fan fugi l'home dé tout iò.

— Aï! qué vaï mâou, quand la galino faï lou gâou!

— A la candèlo la dono és pu bèlo.

— A la fènno coumo à la barquo toujour y-a à faïre quâouquo rén.

— A la tèsto et as pès sé counouï, dono, quâou sès.

— Amour dé courtisan, caréssos dé p..., bé dé vièlan, et fé dé fémélan noun durou pas passat un an.

— Aou més dé juïè, ni fènno ni câoulé.

— Après trés jours l'on s'anuïo dé fènnos, d'hostes et dé plèjo.

— Aqui ount'és lou gâou fôou pas qué la galino cante.

— Argén dé fènno et bé dé campano noun flouris ni grano.

— Bèlo à la candèlo, lou jour ou gasto tout.

— Bèlo fènno, michanto éspigno.

— Bèlo fènno, miral dé nécis.

— Bèouta dé fènno, miral dé fol.

— Bèlo fènno, fachoûs révéïo-matî.

— Bono fènno, marido tèsto; bono miolo, michanto bèstio; bono tèro, michan camì.

— Coussél dé mouïè és pichò, qué noun lou prén és un cho.

— Coutèl qué noun taïo, fènno qué noun vaïo, sé lous pèrdes noun t'én chaïo.

— Dâou tén qué la fènno és malâouto, y-a dos pôous à l'oustâou, l'uno qué morie, l'âoutro qu'écape.

— Dé bèlo fènno et dé flou dé maï, én un jour la bèouta s'én vaï.

— Dé dos fènnos dins la méïsoû, dé la mita gn'a bien proû.

— Dé marido fènno gardo-té et dé la bono noun t'én fises.

— Dono fougassièïro al cap dé l'an manjo sa bérquièïro.

— Dono gaïo mé plaï bé, mais qué jamaï noun mé siègue ré.

— Dono qué noun manjo, lou béoure la mantèn.

— Dono viano qué faï lous éfans sans home.

— Doulou dé fènno morto passo pas la porto.

— Doulou dé mouïè, doulou dé couïde.

— Dous bèous jours à l'home sus tèro, quan prén mouïè, et quan l'éntèro.

Digitized by Microsoft®

— Éfan nouri dé vi, fénno qué parlo lati, faguèrou jamaï bono fi.

— Émb'un home riche sa fénno li mourìs, émb'un pâour'home sa miolo.

— Én grans caloùs, sé m'én vos créïre, quito la fénno et prén lou véïre.

— Fénnos éncéntos et poulé, âou més d'aoûs an toujour fré.

— Fénno dâourado és lèou counsoulado.

— Fénno dé bé et dé bono mino, noun vaï pu iuèn qué la galino.

— Fénno et vi émbria ïgou lou pu fi.

— Fénno faï ou désfaï l'oustâou.

— Fénno malâouto et qué siè grosso, a un das péses din la fosso.

— Fénno mudo fougué jamaï batudo.

— Fénno qu'a un bon marl âou visaje ou porto pér éserl.

— Fénno qué coï et faï bugado és miéjo folo ou énrajado.

— Fénno sé plan, fénno sé dòou, fénno és malâouto quant-ou vòou.

— Grando sartan pér fricassa, émbourdo primo pér tamisa, uno mouïé déspénsiéïro, an lèou vouïda uno pagnèïro.

— Las fénnos soun coumo las coustélétos, dounmaï on las bat, dounmaï soun téndros.

— La mort d'uno fénno és coumo un co âou couïde.

— La bousso fournido faï la dono éstourdido.

— La dono pot et âouso quan soun marì la lâouso.

— La fénno et la tèlo màou sé caousis à la candèlo.

— La fénno et lou ris én aïgo sé nourìs.

— La fénno és coumo la castagno, bèlo déforo, dédin és la magagno.

— La fénno és un màou nécéssari dinc un oustâou.

— L'aïgo gasto lou vi, las carétos lous camis et las fénnos l'home.

— Las fénnos et lous éfans soun tâous qué lous homes lous fan.

— L'home és éndigne d'home rèstre qué dé sa fénno noun és mèstre.

— L'home n'a résoù ni bon-sén qu'à sa fénno faï tout sabén.

— L'home, quan-t-és pla marida, sa pas cé qué Dìou i-a douna.

— Limassos et fénnos à véndre, miél courou, miél sé fan préndre.

— Luno mércrudo, fénno bécudo, dé cént én cént ans gn'a trop d'uno.

— Maridas n'an qu'un més dé bon tén.

— Mourgo qué danso, tâoulo qué brando, fénno qué parlo lati, faguèrou jamaï bono fi.

— Nâou et fénno, y-a toujour à réfaïre.

— Noun sé podou counouïsse dé iuèn lous mélouns et las fénnos.

— Noun sé podou counouïsse bèn bon méloun et fénno dé bèn.

— Home dé païo vòou fénno d'or.

— Home rous et fénno barbudo jamaï dé près noun lous saludes.

— Oumbro d'home vôou cént fénnos.

— Parâoulos dé fénnos, béssinos d'ase.

— Pér avé l'oustâou né tout l'an ni fénnos, ni capélans.

— Pér vioure bé ségu, préngues pas pu grando qué tu.

— Plous dé fénnos soun lèou éssus.

— Qu'a grando padèlo et prin tamis et fénno déspénsièïro, mostro lou quiou nus pér cariéïro.

— Quan-t-uno lèbre prén un chi és contro naturo, quan-t-uno fénno faï bé és pér avanturo.

— Qué fénno et sâoumo méno és pas sans péno.

— Qué pérd sa fénno et quinze sòous és gran dâoumaje dé l'argén.

— Qué sa mouïé noun honoro él mémo sé déshounoro.

— Qué vôou réloje mantène, viél oustâou éntrétène, jouïno fénno counténta et pâoures paréns ajuda, és toujour à récouménça.

— Sajo fénno, ournamén d'oustâou.

— Sé flatéjas fénnos et goutos, boutas lou fiò à las éstoupos.

— Toutes lous marìs qué soun counténs dansarièou sus lou quiou d'un véïre.

— Trénto cabros et trénto fénnos soun dos tréntanios.

— Un fiò dé fénno véouso, uno brouquéto et dos païos.

— Un home qu'és mâou marida voudrié maï qué fougués néga.

— Uno bono fénno, uno bono cabro, uno bono miolo, soun trés maridos bèstios.

— Vôou maï un capèl qué dos coïfos.

— Voulés arésta un fol, carga-li uno fénno âou col.

— Y-a gés dé vices qué las fénnos et las mouninos noun sachou.

Dér. du lat. *Femina*, m. sign. Court de Gebelin et Nodier pensent, non sans raison très-plausible, que le mot *Femina* est dérivé de *Homo, hominis :* on a dû dire *homina* au fém., delà *Femina*, par la permutation ordinaire de *H* en *F*. En ital. *Femmina;* en catal. *Femna;* en esp. *Hembra*, m. sign.

Fénoudéïo, *s. f.* n. pr. Fenoudeille, par traduction littérale en fr. Nom d'un quartier au territoire d'Alais : il signifie lieu couvert de fenouil ; et cette circonstance lui a valu sa dénomination. C'est la corruption de l'ancien langage *Fénouïado*, qui avait la même acception, tirée de *Fénoul*.

Fénouïèïro, *s. f.* ou **Fèou dé tèro** ou **Fumotèro**. Fumeterre, *Fumaria officinalis*, Linn., plante de la fam. des Papavéracées, commune dans les champs.

Pline dit que le suc de cette plante appliqué sur les yeux les fait larmoyer, *undè nomen*, de là son nom lat.

Digitized by Microsoft ®

et gr. *Capnos* et Καπνός, fumée, à cause du même effet produit par la fumée; mais elle a aussi un goût de fumée assez prononcé, ce qui peut avoir contribué à la faire dénommer. Quant à la variante *Fèou dé tèro,* fiel de la terre, elle lui vient de son amertume.

Fénoul, *s. m.* Fenouil, anet doux, anis sauvage, *Anethum fœniculum,* Linn., plante de la fam. des Ombellifères, qui croit dans les terrains pierreux.

Dér. du lat. *Fœnum,* à cause de son odeur de foin.

Fénta, *v.* Fienter, jeter son excrément, en parlant surtout des animaux.

Fèou, *s. m.* Fiel, vésicule où se secrète la bile. — Il sert comme en fr. de terme de comparaison très-usité de toute saveur amère. *Ama coumo lou fèou,* amer comme le fiel.

Dér. du lat. *Fel, s. m.* En ital. *Fele;* en esp. *Hiel.*

Féouse, *s. f.* Fougère, *Polydium filix,* Linn., plante de la fam. de Fougères; cryptogame. L'alcali contenu dans les cendres de ce végétal entrait dans la fabrication du verre blanc et vert. — *Ana à las fèouses,* aller à la recherche ou à la cueillette de la fougère, qui croit en grande quantité dans les châtaigneraies et fournit une litière saine et fraîche en même temps qu'un bon engrais.

Féousièïro, *s. f.* Lieu couvert de fougères.

Formé du radical *Féouse* avec le suffixe de collectivité *sèïro.*

Féra, *s. m.* Dim. *Fératé;* augm. *Fératas.* Seau à puiser l'eau, ordinairement en bois relié par des cercles de fer. On donne aussi ce nom au seau à anses qui est en cuivre étamé, dans lequel les femmes portent l'eau sur la tête. Ce dernier ustensile se nomme également *Jèrlo* ou *Sèïo (V.* c. m.); mais ces deux derniers noms s'appliquent au même ustensile quand il est en bois, tandis que celui de *Féra* ne convient dans ce cas qu'au seau de cuivre. — *Né bojo à plès féras,* il pleut à seaux.

Dér. du v. *Féra,* parce qu'il est cerclé en fer. Par la permutation constante et fréquente dans les langues où l'aspiration est plus sensible comme en esp., on dit *Herada,* seau.

Féra, *v.* Ferrer; ferrer un cheval, une charrette, un meuble quelconque; cercler en fer; marquer un animal avec un fer rouge.

Dér. du lat. *Ferrum.*

Férado, *s. f.* Ferrade, fête agricole fort en honneur en Camargue et sur le littoral de la Méditerranée, dans le département du Gard. L'objet en est la marque au fer chaud des jeunes taureaux sauvages qui paissent dans les marais. Comme ces animaux sont fort sauvages, difficiles à conduire et à terrasser, cette fête est un second spécimen de la course des taureaux. Des jeunes gens, enrôlés volontaires, vont à la recherche des taureaux dans les marais, à cheval et armés du trident; à force d'adresse et d'évolutions, ils parviennent à les acheminer vers un point désigné où toutes les populations voisines se rassemblent. Une enceinte en fer à cheval s'ouvre devant les arrivants. On ménage une entrée au moyen d'une barrière pour laisser passer un seul bœuf à la fois : il s'y précipite, et l'un des toréadors qui l'attend à l'extrémité opposée, l'abat en le terrassant par les cornes. Sitôt l'animal abattu, on lui applique le fer rouge avec dextérité et sans remise, car il se remettrait bientôt sur pied. A peine touché, il s'élance par l'issue qu'on tient ouverte à cet effet, et court se précipiter dans le premier courant, la première flaque d'eau, d'où il regagne bientôt et sans guide ses pâturages paternels.

Féraje, *s m.* Action de ferrer les chevaux; frais de mise et d'entretien de ces fers.

Féraje, *s. m.* Fourrage vert, produit par des plantes fromentacées, comme orge, avoine, vesce, escourgeon. — On l'appelle ainsi même lorsqu'il est mangé sec, pourvu qu'il soit produit par les plantes ci-dessus coupées en vert. Ce mot n'a donc pas la portée générale du fr. Fourrage, qui s'étend à toute sorte d'herbes sèches ou vertes servant à la nourriture des chevaux. Les plantes qu'on emploie le plus dans ce pays pour produire *lou féraje,* sont un mélange d'orge et de vesce noire, si l'on sème avant l'hiver, d'avoine et de vesce blanche, en mars.

Dér. du lat. *Farrago,* mélange de plusieurs céréales coupées en herbe.

Féraménto, *s. f.* Ferrure, garniture de fer; tout ce qui compose la ferrure d'un meuble, d'une porte, d'une fenêtre, etc.; vieille ferraille.

Féramio, *s. f.* Bête fauve, dans le principe; aujourd'hui, fantôme, loup-garou.

Ce mot, qui est d'origine gasconne, dér. du lat. *Fera,* bête fauve.

Férâou, *s. m.* n. pr. d'homme. Féraud.

Ce nom, originaire du Velay, signifie dans le dialecte de ce pays, une sorte de basalte ou pierre volcanique d'un gris d'ardoise, et que sa couleur et sa consistance font ressembler à du fer. Cette pierre, qui est extrêmement commune dans les montagnes du Vivarais, du Velay et de la haute Auvergne, est taillée par les mains de la nature en prismes pentagoniques, et conserve cette forme dans ses subdivisions à l'infini.

Le nom provient sans doute de *Fère,* fer, avec lequel cette pierre offre tant d'analogie.

Fératado, *s. f.* Contenu d'un seau, plein un seau.

Dér. de *Féra.*

Fère, *s. m.* Dim. *Fèré.* Fer, en général, métal fort dur, compacte, peu malléable, d'un gris argenté ou noirâtre; fer à cheval; fer à repasser. — *Ès un bon fère,* se dit ironiquement et par antiphrase pour : c'est un homme de peu de consistance et de valeur, un homme peu loyal et peu franc, un piètre sujet.

Dér. du lat. *Ferrum,* m. sign.

Fère-blan, *s. m.* Fer-blanc, fer en feuilles minces qui a été recouvert d'étain.

Digitized by Microsoft®

Fère-blantiè, *s. m.* Ferblantier, ouvrier qui travaille en fer-blanc.

Fèrén, énquo, *adj.* Ferrugineux; qui contient du fer. — Ne se dit que des terrains, des couches minérales.

Fère-vièl, *s. m.* Vieux fer, ferraille. — Se joint d'ordinaire à *vëire rou*, pour former le cri des chiffonniers autochtones qui achètent les vieux chiffons, de la ferraille et du verre cassé. Au fig. on donne ce nom à toutes sortes de vieilleries, de loques, d'oripeaux et à d'antiques rabacheries.

Fèrme, *adv. interjectif.* Ferme! Allons, courage! frappez fort!

Dér. du lat. *Firmus.*

Férnétégo, *s. f.* Frénésie; impatience; démangeaison, envie démesurée de dire ou de faire. — *Aï dé férnétégos din mas cambos*, j'ai des inquiétudes dans les jambes.

Corrupt. du fr. *Frénésie.*

Férnétégoùs, ouso, *adj.* Chatouilleux; irritable; qui a des tics nerveux. — Se dit d'un jeune chien, d'un jeune chat, d'un jeune cheval, qui ont l'impatience, l'inquiétude de leur âge, qu'ils traduisent par des passes, des voltes nerveuses.

Fèrnì, *v.* Frémir; éprouver une horripilation; trembler dans sa peau; avoir chair de poule de frayeur. — *Mé faï férnì*, il m'effraie par sa hardiesse, par le danger auquel il s'expose, par l'histoire qu'il me raconte, par l'entreprise où il se hasarde.

Dér. du lat. *Fremere*, m. sign.

Férnimén, *s. m.* Frémissement; émotion; tremblement de frisson; horripilation.

Féroù, *s. m.* Dim. *Férouné.* Ferret d'aiguillette ou de lacet, ordinairement de fer-blanc, de cuivre ou même d'argent.

Dér. de *Fère*, dont il semble un dim.

Féruro, *s. f.* Ferrure: tout le fer qui entre dans la garniture d'un meuble ou d'une fermeture.

Fés, *s. f.* Fois, qui désigne le nombre, la quantité, le temps des choses, des actions. — *A bèlos fés*, de temps à autre; un après l'autre. *Dé fés*, parfois, quelquefois. *A la fés*, à la fois, en même temps. *La fés qué vénguè*, le jour où elle vint. *Y-avìè uno fès*, il était une fois. *Aquò faï las dos fès*, ceci fait la seconde fois.

Dér. du lat. *Vices*, m. sign.

Féstadiè, ièïro, *adj.* De fête; qui appartient aux fêtes; qui court, qui aime les fêtes; qui prend des airs de fête.

Dér. de *Fèsto.*

Féstéja, *v.* fréq. Festoyer; fêter; chômer; faire fête à quelqu'un; se régaler; festiner.

Dér. de *Fèsto.*

Fèsto, *s. f.* Fête; solennité; jour consacré au culte, en mémoire d'un mystère ou en l'honneur d'un saint; réjouissance publique ou particulière dans les grandes occasions. — *Faïre fèsto*, fêter, chômer une fête. *Pér las fèstos*, suivant l'époque de l'année, signifie: au temps des fêtes de Pâques ou de Noël, qui duraient trois jours chacune avant le concordat. *Passa las fèstos*, fêter les fêtes de Pâques ou de Noël en famille. Il est assez ordinaire que les membres d'une famille qui sont dispersés, à une distance peu éloignée, se réunissent à cette époque dans la maison paternelle. *Lou jour dé sa fèsto*, le jour de sa fête. *Après la fèsto lou fol rèsto*, prvb., après la joie, l'ennui. *Moun chi mé faï bé dé fèstos*, mon chien, par ses caresses, fête mon retour.

Dér. de lat. *Festum*, m. sign.

Fésuso, *s. f.* Tailleuse de robes; couturière en robes.

Empr. au fr. Faiseuse de robes: on retranche le mot robe, comme si c'était la faiseuse par excellence.

Féta, ado, *adj.* Futé; rusé; adroit.

Corrupt. du fr.

Fétiblamén, *adv.* Effectivement; en effet; réellement.

Corrupt. du fr. Effectivement.

Fi, *s. f.* Fin; bout; extrémité; par ext. mort, fin de la vie. — *A longo fi*, à la longue. *A la fin finalo sès arivu*, enfin, à la fin des fins vous êtes arrivé. Cette expression a dû être empruntée au vieux fr., chez lequel elle était reçue: cela se voit au mot *Fin* qui n'est pas languedocien: la locution a été prise en bloc. *Vole faïre fi dé iéou*, je veux mettre fin à mes jours, me tuer. *A fa pâouro fi*, il a fait une triste fin, une fin misérable. *A la fi, té taïsaras saïque?* te tairas-tu enfin?

Dér. du lat. *Finis*, m. sign.

Fi, fino, *adj.* Dim. *Finé;* péj. *Finas.* Fin; délié; rusé en affaires; adroit; subtil; menu; lisse; poli; doux au toucher; soyeux; délicat. — *Pésa fi*, peser extrêmement juste sans que la balance trébuche: ce qui annonce de la parcimonie et peu de loyauté chez le vendeur. *Ès pas d'aquéles tant finasses*, il n'est pas des plus lurés. *Faïre finé à quâouquus*, cajoler quelqu'un, lui faire patte de velours.

Dér. du lat. *Finis*, fin. En teuton *Fein;* en angl. *Fine;* en ital. *Fino.*

Fiala, *v.* Filer à la quenouille ou au rouet, et non filer de la soie, qui se dit *Tira*, ni filer pour marcher, décamper. — *Marida-mé, ma mèro, qué tant prin fiale*, prvb., mariez-moi, ma mère, car je file assez fin pour cela. Cette locution prvb. se rapporte à l'époque où la quenouille était l'occupation presque exclusive des femmes après les soins du ménage. L'habileté à ce travail était donc une des qualités requises pour former une bonne ménagère; et quand une jeune fille était arrivée à filer assez fin pour se passer de professeur, elle était apte à se marier.

Dér. de *Fiou*, fil.

Fialaduro, *s. f.* Action de filer; profession de fileuse; frais du filage; matière à filer et matière filée. — *Prén vin sôous dé fialaduro*, elle fait payer son filage vingt sous la livre. Autrefois on disait d'une servante: *la fialaduro ès pér élo*, pour exprimer qu'en sus de ses gages tout ce qu'elle gagnait en filant était pour elle.

Fialaïre, aïro, *adj.* Fileur, fileuse: ce qui ne s'applique

Digitized by Microsoft®

ni aux fileuses de soie, qui se disent *Tiraïros*, ni à l'industriel qui fait marcher une filature de soie à ses risques et fortune, qui se dit *Filur*.

Fialandièïre, *s. f.* Filandière; fileuse de profession au rouet ou au fuseau.

Fialas, *s. m.* Filet de chasse ou de pêche; réseau, fils enlacés pour prendre des animaux ou des poissons.

Dér. de *Fiou*.

Fialousado, *s. f.* Quenouillée, matteau de chanvre ou de lin dont on garnit en une fois une quenouille; quantité de matière à filer dont peut être chargée une quenouille. — *A acaba sa fialousado*, elle a achevé sa tâche, sa quenouillée.

Fialousèïo, *s. f.* Filoselle; soie grossière et commune, qui provient des côtes ou des cocons de graine cardés et filés au rouet ou à la quenouille.

Fialouso, *s. f.* Quenouille; bâton ou roseau auquel on attache la filasse qu'on veut filer. — *Fialouso émboutido*, quenouille pansue, ventrue, faite en roseau refendu pour filer les cocons de graine en filoselle.

Dér. de *Fiou*, fil:

Fïan, *s. m.* La gent fillette; les filles considérées en masse, collectivement.

Dér. de *Fïo*, fille.

Fiançe, *s. f.* Confiance; sûreté; foi; assurance. — *Vous ou done à fiançe*, je vous le donne en ami, en toute confiance. *Prénès aquél cadïs à fiançe*, prenez ce cadis en toute sûreté, je vous le garantis. *Dé grano à fiançe*, de la graine de vers-à-soie de confiance, c.-à-d. celle qui a été soignée et confectionnée par quelqu'un qui présente des garanties tant pour la sélection et la qualité des cocons destinés au grainage, que pour l'attention scrupuleuse et consciencieuse donnée à leur bonne éclosion et à ce travail délicat. Hélas! depuis bien des années que l'invasion de maladies inconnues ravage nos chambrées de vers-à-soie, que les importations et la spéculation ont envahi l'industrie des grainages, la graine de confiance est devenue un mythe : c'est le *rara avis in terris*. Cependant des expériences poursuivies avec science, intelligence et succès ont enfin appris quelques procédés qui relèvent un peu l'espoir de nos contrées séricicoles : quand ces procédés se seront vulgarisés davantage, il n'est pas douteux que le mot oublié dans la langue des éducateurs de *grano dé fiançe* ne revienne et ne trouve encore comme autrefois son application.

Grammaticalement on aura remarqué que *Fiançe* ne forme que deux syllabes comme tous les autres mots où se rencontre la diphthongue *ia*, prononcée en une seule émission de voix, à cause de l'accentuation imprimée par l'*i*. Partout où se rencontre au contraire l'*ï* tréma avant la voyelle *a* ou autre, il y a séparation. Nous rappelons ce qui a été dit à l'art. *Acén* (*V.* c. m.).

Dér. du lat. *Fidentia*, confiance.

Fïastre, *s. m.* Fillâtre; beau-fils; fils de la femme.

Dér. de *Fil*, fils.

Fïastro, *s. f.* Belle-fille; fille d'un autre lit.

Roquefort dit que les deux mots qui précèdent sont formés du lat. *Filius*, ou *Filia alterius*; leur terminaison se prête à cette interprétation étymologique.

Fibla, *v.* Faiblir; fléchir; lâcher; plier; mollir; s'affaiblir.

Fible, fiblo, *adj.* Faible; qui manque de courage ou de nerf; qui n'a pas de force, au physique comme au moral.

Il est quelquefois subst. au masc. pour : défaut principal, mauvais penchant, passion irrésistible, côté faible. — *Prène pèr soun fible*, prendre par son faible. *A un fible*, il a du penchant, une faiblesse, un faible ou du faible.

Fiblèsso, *s. f.* Faiblesse; faible; défaillance; action indélicate; manque de force, de caractère, de conduite; mauvais penchant.

Dér. du lat. *Flebilis*, employé dans la bass. lat. dans le sens de *Debilis*.

Ficéla, *v.* Ficeler; entourer, lier avec de la ficelle. Au fig. équiper; organiser avec soin, avec élégance.

Ficèlo, *s. f.* Ficelle; petite corde formée de deux brins tordus. — *Alounga la ficèlo*, au fig. différer, prolonger.

Dér. du lat. *Fidicula*, petite corde à boyau.

Ficha, *v.* Donner; jeter; lancer; mettre; appliquer. — *Ficha un co dé poun*, donner un coup de poing. *Mé souï ficha dou sôou*, je me suis laissé tomber. *Ficha lou camp*, décamper, s'enfuir.

Ficha'n caïre pour *ficha én caïre*, veut dire : fatiguer, ennuyer, scier le dos, et aussi contrarier, vexer, *ficher* malheur, ce dernier verbe mis par amendement, bien entendu, comme dans le lang. Maintenant *Caïre* a plusieurs significations, selon l'occurence : coin, sens, côté et carreau du jeu de cartes. — Il n'est pas absolument impossible que la locution vienne d'une partie de cartes, dans laquelle un joueur aurait été obstinément poursuivi et battu par la couleur carreau. Cependant, il y a une autre explication, assez simple, assez naïve, si ce n'est davantage, pour être tout aussi vraisemblable. Lorsqu'un enfant n'est pas sage, on l'envoie en pénitence dans un coin de la chambre, où il doit rester, jusqu'à l'expiration de sa peine, debout, sans bouger et tourné vers le mur. Il est clair que cela doit l'ennuyer, le vexer, lui *ficher* malheur, si vous voulez. Ces souvenirs d'enfance restent en grandissant, et, quoique plus sage alors, on a pu, si on éprouve quelque contrariété, quelque ennui, quelque vexation, les assimiler à ceux du jeune temps, quand on vous flanquait dans un coin pour punition, et les appeler du même nom en salant tant soit peu l'expression.

Mais il ne faut rien garder sur la conscience. Cette dernière explication, qui me revenait assez, je dois convenir qu'elle ne peut être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Le dicton est exclusivement languedocien et de vieille date. Ceux qui font les dictons étaient, en matière d'éducation, pour l'ancienne méthode de M. Cinglant, et je crois même qu'ils le sont toujours : comment auraient-ils fait

Digitized by Microsoft®

celui-ci sur une nouvelle pénalité qui n'a été édictée que depuis et seulement dans le code des salons? C'est assez difficile à arranger, et il faudra sans doute revenir à notre partie de cartes, au risque de la perdre encore.

Sé ficha, se moquer; braver; mépriser. — *M'èn fiche bé*, je m'en soucie fort peu; je m'en fiche. *Sé ficha dé quâouquus*, se moquer de quelqu'un, le narguer, en faire peu de cas. C'est le lénitif du verbe malséant F ... qu'on emploie dans les mêmes acceptions en fr.

Dér. probablement du lat. *Fixare* ou *Figere*, mais singulièrement détourné dans quelques-unes de ses acceptions.

Fichan, anto, *adj.* Fichant; contrariant; désagréable; fâcheux; qui cause du dépit, du désapointement. — Il est encore un lénitif.

Fichouïro, *s. f.* Fichure, espèce de bident ou de trident avec lequel on darde le poisson dans l'eau.

Dér. du lat. *Fixorius clavus*, fiche.

Fidèl, dèlo, *adj.* Fidèle; exact à garder sa foi, à remplir ses engagements. — Se dit principalement de la fidélité ou plutôt de la probité des domestiques ou gens de confiance, dans le sens de l'attachement; probe et intègre. — *Ès fidèl*, il est probe, il ne toucherait à rien de ce qui ne lui appartient pas.

Dér. du lat. *Fidelis*, m. sign.

Fidèou, *s. m.* Vermicelle, sorte de macaroni pour potage. On le fabrique avec la farine de riz qu'on teint le plus souvent avec une décoction de safran. On lui donne cette forme de fils ou de petits vers en le faisant passer, à l'aide d'un piston, à travers les trous d'une filière. On dit en esp. *Fideos*.

Dér. du lat. *Fides*, corde d'instrument de musique.

Fièïa, *v.* Pousser des feuilles; se garnir, se couvrir de feuilles, en parlant des arbres.

Fièïaje, *s. m.* Feuillage; quantité de feuille de mûriers que contient un domaine. — *Y-a un for fièaje dinc aquél mas*, il y a une grande quantité de feuille de mûriers dans cette métairie.

Fièïas, *s. m.* Amas de feuilles sèches pour litière. — *Coucha âou fièïas :* dans les Cévennes les valets de ferme couchent dans des amas de feuilles sèches de châtaigniers, comme ailleurs dans la paille.

Fièïo, *s. f.* Dim. *Fièïèto*, péj. *Fièïasso*. Feuille, en général. — *Fièïo*, tout court, signifie, dans nos contrées séricicoles, la feuille par excellence, celle du mûrier. Or, le mûrier, pris ainsi au singulier, ne signifie pas seulement un individu de l'espèce, mais la récolte en entier: c'est pour cela que *Fièïo* participe à cette extension. *La fièïo ès déjà bèlo*, la feuille est déjà développée. *La fièïo a prés mâou*, la feuille a souffert; elle est tachée ou brouie par la gelée. *Achéta à fièïo morto*, acheter de la feuille en hiver et sur l'estimation qu'on fait des arbres; c'est aussi la retenir et arrher en hiver sur l'estimation ou pesage qui en seront faits à l'époque de sa maturité. *Faïré manja sa fièïo*, c'est faire une éducation de vers-à-soie avec la feuille qu'on possède: c'est dit par opposition à celle qu'on vend en tout ou en partie; dans ce cas, on emploie aussi: *Faïre touto sa fièïo. Ana à la fièïo*, aller cueillir de la feuille de mûrier. *Ana à las fièïos*, aller ramasser des feuilles sèches pour litière.

Fièïo dé rèsso, allumette, lame d'une scie.

Fièïo d'hdouboï, anche de haut-bois.

Fièïo dé papié, feuille de papier.

Dér. du lat. *Folium*, m. sign.

Fièïrâou, *s. m.* Champ de foire pour le bétail gros et menu. — Ne s'applique pas aux lieux où s'étalent les autres marchandises en temps de foire.

Fièïréja, *v.* fréq. Acheter à la foire, y faire des emplettes; fréquenter les foires. — *Crèse qu'âouraï bien fièïréja*, je crois que j'aurai fait un bon marché. Au fig. *a bièn fièïréja*, il a eu un bon lot en mariage; il a rencontré une femme de mérite.

Fièïro, *s. f.* Foire, grand marché public qui se tient à des époques fixes. — C'étaient autrefois certains jours de féries ou de fêtes patronales, pendant lesquels tous les droits de lods, d'entrée, de péage étaient suspendus, ce qui attirait la foule des acheteurs et partant celle des vendeurs. *Faïre fièïro*, acheter à la foire. *Té dounaraï ta fièïro*, je t'achèterai un cadeau à la foire: les cadeaux à l'époque des foires, comme les étrennes du jour de l'an, sont d'un usage ancien qui commence à s'effacer; on les fait aux enfants, aux amis intimes, aux domestiques un peu anciens dans la maison. *Pér un écu né vèïrès la fièïro*, pour un écu vous en serez quitte, ou vous pourrez vous satisfaire. A Alais, lorsqu'on dit: *Pagaraï à la fièïro*, cela signifie: je paierai à la foire de Saint-Barthélemy, le 24 août, qui est la plus considérable, la foire par excellence.

Dér. du lat. *Feriæ mundinæ*, m. sign. On n'a fait que supprimer le dernier mot.

Fièl, *s. m.* Feuillet d'un livre; feuille de papier. — *Viro fièl, mèstre Grabièl*, passons à autre chose, à un autre discours: tournons la page: loc. prvb.

Dér. du lat. *Folium*, feuille.

Fièr, fièro, *adj.* Fier; superbe; orgueilleux; arrogant; hautain; altier. — *Faï dé soun fièr*, il prend des airs.

Fièr, fièrto, *adj.* Grand; considérable; fort; d'une fameuse dimension; bien étrange. — *Âquò's uno fièrto cdouso*, voilà qui est bien étrange, bien extraordinaire; c'est une bien singulière affaire. *Un fièr home*, un terrible homme. *Un fièr malhur*, un bien grand malheur. *Uno fièrto michantiso*, une cruelle malice.

Cet adjectif ne s'emploie que devant le substantif avec lequel il s'accorde.

Dér. du lat. *Ferus*, fier, intrépide.

Fièramén, *adv.* Fièrement; avec orgueil; beaucoup; en grand nombre; très; fort. — *Ès fièramén bo*, c'est bien bon, d'une très-grande bonté. *Fièramén iuèn*, excessivement loin. *Siès fièramén abéstl*, tu es grandement sot, ignare, grossier, impoli.

Digitized by Microsoft ®

Figaré, *s. m.* Espèce de châtaignier hâtif.

Ce mot vient sans doute de *Figo*, figue, sans qu'on puisse déterminer le motif de cette origine.

Figarèto, *s. f.* Fruit du *Figaré*, châtaigne hâtive, bonne, fine, de moyenne grosseur. Elle tombe des premières; elle est de vente facile, et se dépouille bien lorsqu'elle est sèche.

Fignoula, *v.* Fignoler; faire le petit-maître, faire le beau; se pavaner; prendre des manières affectées, un ton prétentieux.

Dér. de *Fì*, fin, avec la terminaison réduplicative et augmentative.

Fignoulur, urdo, *s.* et *adj.* Petit-maître; prétentieux, affecté; beau-fils; muscadin populaire; élégant vulgaire.

Figo, *s. f.* Dim. *Figuèto;* péj. *Figasso.* Figue, fruit du figuier. Au fig. nez d'homme ou de chien. — *Dé figos pér toun nas*, des figues pour ton nez : ce n'est pas pour toi que le four chauffe. C'est par contraction de cette phrase qu'on dit interjectivement : *Figos!* Nenni!

Les variétés sont nombreuses : nous les indiquons sous leur dénomination spéciale.

Dér. du lat. *Ficus*, figue.

Figo-lôouriôou, *s. m.* Loriot, *Oriolus galbula*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Conirostres. C'est par son plumage un de nos plus beaux oiseaux : d'un jaune d'or; une tache entre le bec et l'œil, les ailes et la queue noires, mais celle-ci terminée de jaune; bec rougeâtre; iris d'un beau rouge; longueur 24 centimètres. Sa chair est fort estimée, surtout à l'époque de son second passage, dans les premiers jours de septembre. Le loriot vit en cage, mais plus difficilement que le merle et l'étourneau.

Ce nom de *Lôouriôou*, comme celui lat. *Oriolus*, que lui donne la nomenclature scientifique, dér. du lat. *Aureolus*, couleur d'or, à cause de la couleur de son plumage. Le mot *Figo* a été ajouté en lang. parce que cet oiseau est très-friand de ce fruit, et qu'on l'aperçoit souvent sur les figuiers.

Figuièïro, *s. f.* Dim. *Figuièïréto;* péj. *Figuièïrasso.* Figuier, figuier commun, *Ficus carica*, Linn., arbre de la fam. des Urticées, cultivé de temps immémorial. — *Figuièïro-Cabrôou*, figuier sauvage, dont les fruits avortent sans mûrir. *La figuièïrasso* est une expression tout alaisienne pour désigner le fort d'Alais qui sert de prison. On voyait, il y a quelques années encore, un immense figuier sur le préau de la citadelle, au-dessus de la porte qu'on appelait le petit poste : de là l'allusion. *Mounta à la figuièïrasso*, c'était simplement aller en prison.

Dér. du lat. *Ficaria* venu de *Ficus*.

Figuièïroù, *s. m.* Arum, ou pied de veau, ou verge d'Aaron, *Arum vulgare*, Linn., plante de la fam. des Aroïdes. Sa racine est caustique quand elle est fraîche; séche, elle est un bon cordial. La colocase d'Égypte et le chou caraïbe sont des variétés de l'arum, bonnes à manger.

Le nom de *Figuièïroù* lui vient probablement de sa sève laiteuse et caustique comme celle du figuier.

Figuro, *s. f.* Dim. *Figurèto;* péj. *Figurasso.* Figure; visage; forme extérieure d'un corps.

Dér. du lat. *Figura*, m. sign.

Fil, *s. m.* Dim. *Fïé*, *fïoù;* péj. *Fïas.* Fils; enfant mâle; garçon. — *Pichò-fil*, petit-fils, le fils du fils ou de la fille, par rapport à l'aïeul ou à l'aïeule. *Ès un brave fil*, c'est un brave garçon.

Dér. du lat. *Filius*, m. sign.

Fila, *v.* Filer; décamper; cheminer; marcher vite.

Dér. du lat. *Filum*, fil, par métaphore dévider son fil, fuir. Filer à la quenouille se dit *Fiala;* mais l'étymologie est la même.

Fin, finto, *adj.* Extrême; jusqu'à la fin. — Ne s'emploie guère que joint aux mots *Foun* ou *Soun*, *Cimo* ou *Ciméto*. *Aou fin foun*, au plus profond. *A la finto cimo*, à la cime extrême. *Fin-z-et un dignè*, jusqu'au dernier denier, sans rabattre une obole.

Dér. du lat. *Finis*. En ital. *Fino*, jusque.

Finablamén, *adv.* Finalement; en dernier résultat; enfin; à la fin.

Dér. du lat. *Finalis*, de *Finis*.

Finamén, *adv.* Délicatement; tendrement; doucement. — Se prend souvent ironiquement en antiphrase : *Y-vaï finamén, émbé touto la banastado*, il n'y met ni délicatesse, ni finesse, ni précaution : il n'y va pas de main morte.

Dér. de *Fi, fino.*

Finanço, *s. f.* — Ce mot n'a rien de commun avec le mot fr. *Finance.* C'est une espèce de jeu de mots pour désigner la finesse, l'élégance de manières. *Vaï sus la finanço*, il est vêtu comme un prince, comme les personnes de haut rang, de haute position. *Canta sus la finanço*, chanter comme les messieurs et les dames, chanter l'ariette et la romance et non les airs et chansons populaires.

Dér. de *Fi, fino.*

Finèsso, *s. f.* Finesse; astuce; ruse; artifice.

Finì, *v.* Finir; achever; terminer; cesser; prendre fin. — *Finissès*, cessez, assez, laissez donc. — *Voy. Fénì*

Dér. du lat. *Finire*, de *Finis*.

Finissanço, *s. f.* Fin d'un livre, d'un écrit, d'une scène.

Finò, finoto, *adj.* Finaud; rusé; qui finasse.

Finocho, *s. m.* Finasseur; madré compère; rusé.

Dér. de *Fi, fino.*

Finto, *s. f.* Feinte; ruse; emploi d'un moyen apparent pour masquer le but occulte qu'on poursuit. — *Finto caludo*, ruse de guerre à certains jeux d'enfants : traduit du lat. *Callida*, rusée. *Ana pér finto*, employer la feinte, la fourberie; ne pas aller droit son chemin.

Dér. du lat. *Fingere*, au supin *Fictum.*

Fiò, *s. m.* Dim. *Fiouqué;* augm. *Fioucas.* Feu, principe de la lumière et de la chaleur; chaleur. — *Faï fiò*, allume le feu, fais du feu. *Y-a fiò ènco dé...*, il y a un incendie

Digitized by Microsoft

chez... *Fiò dé joïo, dé Sén-Jan,* feu de joie, de Saint-Jean. *Y-a lou fiò dou bla,* le blé est d'une grande cherté. *Ès él qué y-u més lou fiò,* c'est lui qui a fait renchérir cette marchandise.

Dér. du lat. *Focus.*

Fïo, *s. f.* Dim. *Fïéto, Fïoù;* péj. *Fïasso.* Fille; enfant, personne du sexe féminin par rapport à ses père et mère; femme non mariée. — *Bèlo-fïo,* belle-fille, bru. *Pichoto-fïo,* petite-fille, fille du fils ou de la fille par rapport à l'aïeul ou à l'aïeule. *Fïo dé cambro,* femme de chambre.

Comme nous l'avons fait à l'art. *Fénno,* nous réunissons sous le mot *Fïo* les principaux dictons que la malice, l'esprit d'observation, la sagesse aussi des âges passés leur a consacrés. Ces petits proverbes n'ont point de date: ils ne sont pas non plus particuliers à notre dialecte, ni même à la langue d'Oc, qui n'y ont mis le plus souvent que le tour et la vivacité de l'expression. On rencontre leurs équivalents dans les autres langues et dans le français, qui se pique cependant de raffiner la galanterie. Ils ne représentent donc pas la civilisation d'une époque ou d'un pays. Mais, puisqu'ils se sont reproduits et qu'ils se conservent, puisqu'ils sont encore souvent cités et appliqués, il sera peut-être curieux de les rassembler à peu près tous dans la même page, et de les apprécier au moins au point de vue de la linguistique, sans y mettre autrement de malice ni de commentaire.

Proverbes relatifs aux filles.

— Bé vèn quan garçoù naï, s'uno fïo vèn, bé s'én vaï.

— Ciél pouméla, fïo fardado, soun dé courto durado.

— Entre fïos et capélans sabou pas ounté manjaran lus pan.

— Entre fïos et éscoubïos, pourién pas èstre trop iuèn dé l'oustâou.

— Fïo, léntïo et pan câou soun la ruino dé l'oustâou.

— Fïo troutiérro et fénéstriérro raramén bono maïnajérro.

— Fïos d'hoste et figos dé caml, sé noum soun tastados dé vèspré ou soun dé matl.

— Fïo d'hoste et dé bouché, agués pas gâou qué rés noun té siè.

— Fïo d'hoste et figo dé cantoù soun pu lèou maduros qué dé sésoù.

— Fïo és coumo la roso, és bèlo quan-t-és éscloso (pour *éncléouso*).

— Fïo maduro porto l'éfan à la cénturo.

— Fïo pâou visto és dé réquisto.

— Fïo poulido sans habls, maï dé calignaïres qué dé maris.

— Fïo qu'agrado és mita maridado.

— Fïo qué prén, sé vén.

— Fïo qu'éscouto, vilo qué parlaménto, soun lèou présos.

— Fïos qué soun à marida, michan cabâou à garda.

— Fïo qué vôou èstre présado, ni visto, ni visitado.

— Fïo sans crénto vôou pa'n brou dé ménto.

— Fïo à marida, chival à véndre.

— Fïo coumo és élévado, éstoupo coumo és fialado.

— Fïo laïdo, bién parado.

— Fïo maïgro émbé dot gras, à cade jouïne-home plas.

— Fïos et véires soun toujour én dangè.

— Las fïos fôou pas qué parlon qué lou fiò noun siègue acata.

— Ni trop fïos, ni trop vignos.

— Nose, fïo, castagno, sa râoubo cubrls la magagno.

— Pan frés, pron fïos et bos vèr boutou l'oustâou én désèr.

— Pâou vignos, pâou fïos, et bé téngudos.

Dér. du lat. *Filia,* m. sign.

Fïolo, *s. f.* Fiole, petite bouteille de verre blanc.

Dér. du gr. Φιάλα, m. sign.

Fïolo, *s. f.* Filleule, celle dont on est le parrain; œilleton ou filleule d'artichaut; drageon enraciné du talon d'une plante qu'on arrache pour transplanter.

Dim. de *Fïo,* dans l'un comme dans l'autre sens: l'œilleton étant à vrai dire la fille, la pupille de la souche-mère.

Fïou, *s. m.* Dim. *Fïoulé.* Au plur. *Fïousses.* Fil; filasse du chanvre, du lin, du coton, de la soie, de la laine, etc., tordue en brin délié et continu; tranchant d'un outil; fibre de certaines plantes; courant d'eau; fil, cours, suite de choses, d'une affaire, d'un discours. — *Lou fïou dé l'aïgo,* le fil, le cours de l'eau. *Aquò vaï à fïou d'aïgo,* cette affaire marche que c'est un charme; elle va d'elle-même comme le courant de la rivière. *A trop lou fïou,* il est trop rusé, trop fin. *Douna lou fïou,* aiguiser, émoudre un instrument tranchant, lui donner le morfil. *Li coupè lou fïou,* il l'interrompit, il l'interloqua. *Tèn pas qu'émb'un fïou,* cela ne tient qu'à un fil, à rien, à presque rien. *Dé fïou én aguïo,* d'une chose, d'un propos à un autre, de fil en aiguille.

Fïou dé richar, fil d'archal, de laiton, passé à la filière: en lat. *Auricalchus.*

Fïou dé fère, fil de fer; *fïou d'aran,* fil d'archal.

Fïou dé vigno, vrilles ou mains de la vigne.

Fïousses dé majoufo, trainasses des fraisiers, par où ils se provignent d'eux-mêmes.

Dér. du lat. *Filum,* m. sign.

Fïoucado, *s. f.* Feu de paille; feu passager et de courte durée, tel que celui qu'on produit avec une bourrée. Au fig. vivacité; mouvement passager de colère.

Dér. de *Fïò,* feu.

Fïoula, *v.* Siffler la linotte; boire à longs traits; siroter.

Ce mot nous vient peut-être de *Fïolo,* fiole, peut-être aussi du gascon *Fïoula,* siffler.

Fïoun, *s. m.* Adresse; biais; habileté; manière de s'y prendre. — *A lou fïoun,* il sait donner la tournure convenable.

Peut-être n'est-il qu'une corrupt. de *Fïou* dans une de ses acceptions.

Digitized by Microsoft ®

Fiqua, *v.* Placer dedans; faire entrer adroitement quelque chose.

Dér. du lat. *Figere*, piquer, fixer.

Fisa, *v.* Fier; confier une chose à quelqu'un.

Sé fisa, avoir confiance; se reposer sur quelqu'un avec sûreté. — *Li fisariëi pas la quuïo dé moun ase*, dit-on en parlant d'un médicastre, d'un empirique : je ne lui confierais pas la vie de mon chien. *Mé fise sus él*, je me repose sur lui en toute confiance.

Dér. du lat. *Fisum*, supin de *Fidere*, m. sign.

Fisable, ablo, *adj.* Qui mérite toute confiance; à qui on peut se fier; personne sûre et fidèle.

Fiso-tè-li, *phr. faite interjective.* Ah ! bien oui ! va t'en voir s'ils viennent, Jean ! Fiez-vous à lui, à cela.

Fissa, *v.* Fixer ses regards; fixer les yeux sur quelqu'un; piquer, enfoncer un aiguillon.

Dér. du lat. *Fixus* de *Figere*.

Fisso, *s. f.* Gardes de la houille ; pierre noire, le plus souvent feuilletée comme l'ardoise, qui forme les assises supérieures et inférieures des filons de charbon, et quelquefois se trouve intercalée dans le bloc lui-même. Elle est de la nature du charbon ; mais elle est peu poreuse et brûle mal. Sauvages la nomme en fr. *Fisse*, mot qu'on ne rencontre pas dans les dictionnaires, et c'est sans doute un emprunt qu'il fait à l'idiome local; mais dans la langue parlée aux mines de houille même, on emploie le mot *Ficho*, qui s'est francisé en *Fiches*, lesquels n'ont certainement pas d'autre origine que le vrai languedocien *Fisso*, plus ancien et meilleur, venant du lat. *Fixa*, plantée, enfoncée.

Fissoù, *s. m.* Aiguillon d'abeille, de guêpe, de frelon.

Dér. du lat. *Figere*, piquer.

Fistra, *v.* Filtrer; distiller goutte à goutte; suinter; s'écouler comme en passant par un filtre, ou par une fuite insensible.

Corrupt. du fr.

Fistre, *interj.* Juron. Fichtre ! certes ! peste ! dame ! diable ! — Ressemble fort à l'adoucissement d'un mot grossier, un juron aussi de plus belle maille.

Fïun, *s. m.* La gent fille, la généralité des jeunes filles d'un endroit donné. — Ne se prend qu'en mauvaise part, c.-à-d. en style narquois.

Fla, flaquo, *adj.* Dim. *Flaqué ;* péj. *Flaquas.* Flasque; mou; sans vigueur; lâche; sans force; indolent. — *Dé cars flaquos*, chairs flasques, molasses. *Fla coumo la bano d'un biôou*, par antiphrase pour exprimer une vigueur à toute épreuve. *Fla coumo uno tèlo, coumo uno simousso*, sans force, mou comme de la chiffe.

Dér. du lat. *Flaccus* ou mieux *Flaccidus*, m. sign.

Flaïra, *v. a.* Flairer ; sentir par l'odorat : au fig. pressentir, prévoir; et *v. n.* Fleurer; avoir de l'odeur; exhaler une odeur. — *Flaïras aquél bouqué*, sentez cette fleur. *Aquò flaïro pas bo*, cela ne sent pas bon.

Dér. du lat. *Flagrare*, m. sign.

Flaïre, *s. m.* Flair ; odorat.

Flama, *v.* Flamber, produire ou donner de la flamme.— Flamber, pris activement, ne se dit pas *Flama*, mais bien *Uscla* ou *Chabuscla*. — *Voy.* c. m.

Flamado, *s. f.* Flamme; feu vif et clair, tel que celui qu'on produit avec de la bourrée, des sarments, du menu bois, etc. — *Coïre à la flamado*, faire rôtir à la flamme.

Flamba, *v.* Flamber, jeter de la flamme, des flammèches Au fig. perdre; ruiner. — *Soüi flamba*, je suis flambé, perdu, ruiné.

Dér. du lat. *Flamma.*

Flambéja, *v.* fréq. Flamboyer; jeter de la flamme, un vif éclat.

Flaméja, *v.* fréq. Flamber, commencer à flamber; produire des flammes. Au fig. être irrité, enflammé; donner une vive ardeur, causer une inflammation. — *Moun dé flamého*, mon doigt est brûlant d'irritation.

Flame-nôou, flame-novo, *adj.* Tout neuf, entièrement neuf; tout battant neuf; qui n'a jamais servi.

En esp. on dit dans le même sens *Flamante;* cela signifie : qui est dans tout son lustre, qui flamboie de lustre et de nouveauté.

Flamo, *s. f.* Dim. *Flaméto;* augm. *Flamasso.* Flamme, partie subtile et lumineuse du feu.

Dér. du lat. *Flamma*, m. sign. En bas-breton, *Flam.*

Flan, *s. m.* Crème faite avec du lait et des œufs, qui a la consistance d'une gelée.

Flana, *v.* Flaner; ne rien faire; se promener par désœuvrement; perdre son temps par les rues, en déambulant. — C'est, avec un résultat identique, presque l'opposé de *Duga*, qui suppose la flanerie sans la locomotion.

Flandrin, drino, *adj.* Péj. *Flandrinas.* Flandrin; grand efflanqué, paresseux et indolent. Plus usité au fém., grande femme sans maintien, sans grâce; lâche; nonchalante; à qui tout traîne par indolence ou maladresse; une marie-chiffon.

Il est probable que ce mot est dérivé de *Flandre*, et a désigné autrefois ses habitants.

Flandrouïo, *s. f.* Péj. *Flandrouïasso.* C'est un augm. de *Flandrino*, avec une certaine aggravation de mauvaise tenue.

Flanqua, *v. Flanquer*, donner un coup, jeter. — Lénitif d'un mot plus énergique, comme *Ficha.*

Flanur, urdo, *s. et adj.* Flaneur; musard; paresseux; qui se promène par désœuvrement.

Dér. de *Flana.*

Flâougnar, gnardo, *adj.* Flagorneur; enjoleur; cajoleur; courtisan; patelin; chien-couchant.

Dér. du lat. *Flare*, souffler, enfler de vent, parce que les flatteries enflent la vanité.

Flâougnardariès, *s. f. plur.* Flatterie; flagornerie; chatteries; patelinage.

Flâougnardéja, *v.* fréq. Flatter; faire des chatteries; flagorner.

Digitized by Microsoft ©

Flâougnardijo, *s. m.* Caractère flatteur, patelin, flagorneur, complimenteur doucereux.

Flâoujos, *s. f. plur.* Contes, sornettes dans un but de flatterie, tels que les propos hyperboliques d'un séducteur.

Flâousino, *s. f.* Coutil, toile croisée à larges raies, dont on fait les lits de plume et les taies d'oreiller.

Ce mot doit sans doute son origine à une circonstance anecdotique ou à quelque nom fr. de cette étoffe, qui a disparu.

Flaqua, *v.* Faiblir; fléchir de faiblesse; manquer de force; mollir; devenir flasque. — *Mas cambos mé flaquou,* les jambes faiblissent sous moi.

Dér. du lat. *Flaccidus.*

Flaquéja, *v.* fréq. Manquer de force, de courage; lâcher; fléchir; flageoler, en parlant des jambes.

Flaquéto, *s. f.* Ne s'emploie qu'avec le v. *Faïre.* — *Faïre flaquéto,* faiblir; s'affaisser; flageoler.

Flaquije, *s. m.* Faiblesse; indolence; mollesse; lassitude.

Flaquo-lamo, *phr. faite.* Lâche au travail; sans énergie; nonchalant; indolent; poltron; lâche.

Flasquo, *s. f.* Poire à poudre, exclusivement.

Flasquou, *s. m.* Flacon, bouteille de verre blanc à large goulot terminé en entonnoir; génériquement, toute bouteille à vin qui est en verre blanc. — *Flasquou païa,* flacon clissé.

Dér. de la bass. lat. *Flascus* ou *Flasca, Flasco,* m. sign. En ital. *Fiasco.*

Flassado, *s. f.* Couverture de laine. Au fig. homme faible, sans énergie morale; poule-mouillée, qui, cédant à toute pression, se laisse facilement aller et retourner. La couverture aussi est essentiellement molle, flasque. — *Flassado* vient en effet du lat. *Flaccida,* et son radical lang. *Fla* a la même signification; — elle se laisse aisément plier, rouler, tourner et retourner, et l'on comprend que, par une juste comparaison, pour l'homme en question l'on dise : *és uno flassado,* lorsque c'est son caractère habituel, et *a fa la flassado,* lorsqu'il a fait comme elle dans une occasion particulière.

Dans la bass. lat. *Flassada* ou *Flasciata,* m. sign., contraction de *Filassata.* En esp. *Fracata.*

Flata, *v* Flatter; caresser de la main; traiter avec douceur, et non dire des flatteries. — *Flata l'aïgo,* ne pas trop contrarier le courant d'une rivière en faisant des digues ou fascines pour la réparation des propriétés riveraines. *Flata jo,* jouer lâchement, sans application : ce que font les fripons pour allécher leurs adversaires. — Cependant on le dit bien dans un certain sens de dissimuler, leurrer; vanter : *Vous ou flate pas,* je ne vous le dissimule point.

Sé flata, se dorlotter, se choyer à la moindre incommodité.

Dér. peut-être du lat. *Flare, Flatare,* souffler, donner du vent.

Flèoumo, *s. m.* Flegme, impassibilité; lenteur; indolence. — Ne s'emploie qu'au fig.

Flèoumo, *s. f.* Flegme, pituite; glaire; humeur qui est qualifiée de froide, et qui, dit-on, joue un grand rôle dans l'économie animale.

Les deux mots m. et f. ont la même origine du lat. *Phlegma,* du gr. Φλέγμα, pituite, parce qu'on croit que l'abondance de cette humeur est la cause du tempérament flegmatique.

Flèquo, *s. f.* Paquet de chanvre ou de laine cardée, tel qu'il est posé sur la quenouille; boucle, mèche de cheveux.

Flètoù, *s. m.* Boulet d'un cheval : la jointure qui sépare le tibia du paturon.

Dér. du lat. *Flectere,* plier, tourner.

Fli-fla, *s. m.* Terme de danse, jeté-battu.

Flin-flan ! *interj.* Flic-flac : onomatopée pour imiter le bruit d'un soufflet qu'on applique sur l'une et l'autre joue.

Flisquo-flasquo, *interj.* Augm. du mot précédent, plus énergique et plus imitatif que lui. — S'applique encore au bruit que fait un liquide secoué dans un vase à moitié plein, des vagues sur le rivage.

Flo, *s. m.* Dim. *Flouque;* augm. *Flouquas.* Morceau, lopin, pièce de quoi que ce soit; flocon de soie ou de laine; houppe de bonnet, bouffette. — Au moyen-âge, c'était un luxe d'orner les équipages et les haquenées de main d'un nombre infini de houppes, surtout en Italie chez les cardinaux et les princes de l'Église, en très grande cérémonie : de là l'expression italienne *in fiochi,* qui est passée telle quelle dans le fr.

On appelle particulièrement *Flo,* la houppe de laine qu'on laisse sur les plus beaux moutons et les agneaux lors de la tonte et qu'on teint en rouge ou en vert : c'est le luxe des bergers. — *Lou fiou émporto lou flo,* la couture emporte ou déchire la pièce. *Aquélo éstofo s'én vaï à bèles flos,* cette étoffe s'en va par loques. *Un flo de pan,* un morceau de pain.

Très-certainement le primitif s'écrivait *Floc,* conservé encore dans quelques dialectes, que le nôtre, qui a horreur du *C* final dans la prononciation, ne peut admettre que l'étymologie indique et qui se retrouve d'ailleurs dans les composés.

Dér. du lat. *Floccus,* flocon de laine.

Flèousouno, *s. f.* Espèce de tarte à la crême, qui n'est autre que du fromage frais de ceux qui sont nommés *Toumo,* qu'on renferme dans une légère pate de farine et qu'on fait cuire au four sans sucre.

C'est un mets et un nom qui appartiennent à la Lozère et à l'Aveyron.

Floto, *s. f.* Dim. *Floutéto.* Grand écheveau de soie écrue telle qu'elle est dévidée à la filature sur la roue du tour à filer; poignée de chanvre peignée; mèche de cheveux.

Dér. de la bass. lat. *Flotta,* m. sign., pris du lat. *Fluctus,* flot, parce que la *Floto* est ondée lorsqu'elle est libre, comme les flots de la mer.

Flou, *s. f.* Dim. *Flourèto;* péj. *Flourasso.* Fleur : terme générique comme en fr. et qui prend la plupart de ses ac-

Digitized by Microsoft ®

ceptions figurées. Cependant lorsqu'il s'agit d'une individualité du genre des fleurs, on dit plutôt *un bouquè* (*V.* c. m.): *un jardì plé dé bouquès*, un jardin plein de fleurs. *Coumo apélas aquél bauquè?* Comment nommez-vous cette fleur? — Au fig. la fleur; la crème; la partie la plus précieuse d'un tout. *La flou dé la pruno*, le duvet, la petite poussière qui se forme sur la prune à l'état naturel, et qui se déflore au contact.

Dér. du lat. *Flos*, m. sign.

Floundéja, *v.* fréq. Gambiller; jouer des jambes, en ayant le corps renversé sur le dos, comme font les enfants au maillot, lorsqu'on leur enlève momentanément les entraves de leurs langes. — Se dit aussi: *léva las floundos, jouga dé las floundos;* tout à fait synonymes.

Floundo, *s. f.* Fronde à lancer des pierres. — Longtemps les enfants d'Alais se sont battus à la fronde, et il se faisait ainsi des campagnes fort curieuses, souvent très-savantes en stratégie, quelquefois sanglantes. *Uno floundo dé quatre*, une fronde tressée à quatre brins, était alors la plus recherchée.

Dér. du lat. *Funda*, m. sign.

Flouqua, *v.* Garnir de houppes; orner, parer de houppes; tondre un mouton en lui laissant des houppes de laine.

Dér. de *Flo*.

Flouquaran, àraudo, *adj.* Péj. *Flouquarandas.* Très-grand, très-élevé, mais sans tournure, sans grâces.

Dér. de *Flo*, c.-à-d. un très-grand morceau d'homme: une très-grande taille n'étant pas toujours le type de la grâce.

Ce mot peut venir aussi du n. pr. *Fulcrand*, qui est celui d'un saint évêque de Lodève, patron de l'église de cette ville. Il n'est pas impossible qu'à Montpellier on désignât les Lodéviens sous le nom de *Fulcrans*, comme épithète ironique: d'où ce sobriquet aurait été formé.

Flouquarìè, *s. f.* Loquettes, crottins ou flocons de rebut d'une toison, qui ne font pas corps avec la toison entière: c'est la laine du ventre et des cuisses, toujours chargée de crottins.

Dér. de *Flo*, flocon de laine.

Flouquéja, *v.* fréq. Couper menu, en petits morceaux; morceler; déchiqueter.

Floura, ado, *adj.* Fleuri; vermeil; velouté comme un fruit qui a conservé son duvet, sa fleur. — *Ès floura*, il a un teint de lys et de rose, comme on disait.

Flourado, *s. f.* Premier choix; fleur d'une marchandise quelconque; élite de ce qu'il y a de meilleur, de plus fin, de plus délicat. — *Y-an léva la flourado*, on a déjà enlevé la fleur, ce qui avait le plus de prix. *Aï prés pas qué la flourado dé sous moutoùs*, j'ai acheté tous ses plus beaux moutons.

Flouré, *s. m.* Padou, ruban de fil ou de coton. — *Voy. Cabiè.*

Flouréto, *s. f.* Dim. de *Flou*, Petite fleur; fleurette. — *Voy. Flou.*

Flouri, *v.* Fleurir; être en fleur; pousser des fleurs; orner de fleurs.

Sé flouri, moisir, chancir. — Cette expression rend d'une manière plus explicite que le fr. cette opération de la décomposition des corps; la moisissure indique l'efflorescence qui se forme en poussière blanche et ressemble à une végétation; dans tous les cas, elle a beaucoup de rapport avec celle de toutes les espèces de fungus, qui n'est aussi qu'une efflorescence causée par l'humidité et un commencement de décomposition dans les corps ligneux.

Flourido, *s. f.* Fleuraison; saison, époque de la formation des fleurs.

Flouridun, *s. m.* Moisissure, chancissure.

Flouriè, *s. m.* Charrier; drap de toile grossière qu'on étend sur le linge rangé dans le cuvier d'une lessive, et qu'on charge de cendres pour séparer le linge de leur contact immédiat.

Flouroun, *s. m.* Furoncle, clou, flegmon enflammé, abcès très-douloureux.

Flurdalis, *s. f.* Fleur de lis, considérée comme armes de France. Altération en un seul mot de *Flou dé lis.*

Flurdalisto ou **Frâoudulisto**, *s. m. Féodiste*, qui exerçait la profession, aujourd'hui perdue, de lire, de déchiffrer, de traduire, d'expliquer les vieux titres, les anciens actes.

La variante, dérivant de *Frâoudo*, est inspirée par une sorte de jeu de mots avec le premier qui n'est qu'une corr. du fr.

Flus, flusso, *adj.* Fil qui n'est point tors. — *Sédo flusso*, soie plate, non tordue.

Dér. du lat. *Fluxus*, mou, lâche.

Fluté, *s. m.* Dim. de *Fluto.* Flageolet; octavin.

Fluto, *s. f.* Flûte, instrument de musique à vent, en forme de tuyau.

Foço, *adv.* Beaucoup; en grande quantité; en grand nombre; extrêmement.

Contraction de *Forço.* —*V.* c. m.

Fogo, *s. f.* Fougue; presse; ardeur; empressement. — *La fogo das magnas*, l'époque où les vers-à-soie occupent le plus activement, c.-à-d. quand ils sont en fraise. *La fogo dâou mâou*, au fort de la maladie. *Laïssa passa la fogo*, laisser ralentir le premier empressement.

Dér. du lat. *Focus*, feu, foyer.

Foïre, *v.* Marer, houer, fouir la terre, la remuer à la mare ou à la houe et non à la bêche, *luché;* car on dit alors *luchéta.* Au fig. prendre quelqu'un dans tous les sens, le tourner et le retourner pour le décider à quelque chose. — *Aïmariéï maï ana foïre*, j'aimerais mieux bêcher avec les dents.

Dér. du lat. *Fodire*, fouir, bêcher.

Fol, folo, *adj.* Dim. *Foulé;* augm. *Foulas.* Fou; enragé; atteint de la rage; insensé, qui fait des folies. — *Un chi fol*, un chien enragé. *Un foulas* n'est point un fou, mais un écervelé; les femmes appellent *Foulassas*, celui qui se porte envers elles à quelques privautés dont elles aiment mieux rire que se fâcher.

Dér. du lat. *Follis*, ballon à vent.

Digitized by Microsoft®

Fon, *s. f.* Dim. *Fountéto.* Fontaine, source; eau vive qui sort naturellement de la terre ou d'un rocher.

Les dénominations de lieux et ensuite de personnes sont très-nombreuses, dans lesquelles est entré ce mot, soit simple avec la forme latine au nomin. précédé ou non de l'article, ou celle de l'accus. marquée du T, soit composée et s'ailiant à des situations caractérisées par l'adjectif. Il en est résulté des variétés dont nous indiquerons quelques-unes des principales, et qui, pour ne former qu'un seul mot, n'en laissent pas moins apercevoir leur origine. — Fons, commune de Saint-Mamert; Fons-sur-Lussan; *Las Fons,* commune de Molières; *la Fons,* ruisseau, à Saint-Julien de Valgalgues; à la Salle; et *La Font,* dans les communes d'Arre, de Cambo, de Laval, de Rogues; *La Fous,* près le pont du Gard; sans compter les noms propres d'hommes : Lafont, Fontanes, Fontaine, La Fontaine; puis, en composition, avec ou sans séparation, *Fountarano,* ruisseau, *Fons arenæ; Fountarécho,* Fontarèche, *Fons erectus,* fontaine élevée; *Fountdoubo,* Fontaubo, *Fons albus; Fon-bouïéu,* Font-Bouillant, *Fons ebulliens; Fon-cdoudo,* Font-chaude, *Fons calidus; Founcluso,* Font-Cluze, *Fons Fclausus; oncouvèrto,* Font-Couverte, *Fons coopertus; Founfrédo,* Fonfrède, *Fons frigidus; Founfouïouso,* Font-Fouillouse, *Fons foliosus,* feuillue, ombragée; *Founmogno,* Fonmagne, *Fons magnus; Fonvivo* Fonvive, *Fons vivus,* etc.

Fôou, *v.* impers. 3me pers. indic. prés. de *Foudre.* Il faut. — *Fôou dire,* il faut dire.

Fóou est aussi la 1re pers. indic. prés. du *v. Faïre.* Je fais. — *Fôou pas qu'ana et vèni,* je ne fais qu'aller et venir.

Fêoure, *s. m.* Provisions; hardes; bagage, ustensiles de ménage, d'une maison; le nécessaire, ce qu'il faut. — *Récata soun fôoure,* soigner, renfermer ses provisions, ses hardes.

Dér. du *v. Fondre* ou *Foure,* falloir.

For, *s. m.* Fort; citadelle; lieu fortifié. — A Alais, où l'ancienne citadelle a été convertie en maison d'arrêt et de justice, il signifie prison. *Mounta dou for,* mettre en prison, parce que le fort est élevé au-dessus de la ville.

Dér. du lat. *Fortis,* fort.

For, forto, *adj.* Dim. *Fourté;* péj. *Fourtas.* Fort; robuste; qui a de la force, de la consistance; de haut-goût, âcre, piquant; extraordinaire. — Se prend quelquefois substant., le fort, la partie principale, le plus haut degré. — *Dé vi for,* du vin tournant à l'aigre. *Aquéto cébo és forto,* cet oignon est d'un goût fort et piquant. *Aou for dé l'éstiou,* au plus fort de l'été.

Sé faïre for, se prévaloir; s'engager à; cautionner; répondre pour quelqu'un. — *Sé faï for qu'és cousi d'un tdou,* il se prévaut de la parenté d'un tel.

Forço, *s. f.* Force du corps; vigueur; énergie; solidité; puissance. — *Forço mé séguè,* force me fut, je fus bien forcé de... *Forço dé né faïre,* à force d'en faire. *Vous séra forço,* force vous sera.

Pér forço, adv. Forcément, par force, par contrainte. — *Pér forço tous pénjou,* par force on les pend; que voulez-vous y faire?

Dans la bass. lat. *Fortia* ou *Forcia,* m. sign.

Forço, *adv.* ou **Foço**. Beaucoup; extrêmement; en grand nombre; en grande quantité. — *Voy. Foço.*

Forjo, *s. f.* Dim. *Fourjeto;* pej. *Fourjasso.* Forge, lieu où l'on fond le fer; atelier de forgeron.

Dér. de la bass. lat. *Forgia,* m. sign., venant de *Fabrica.*

Formo, *s. f.* Dim. *Fourmeto;* pej. *Fourmasso.* Forme, configuration des corps; manière d'être d'une chose; forme de soulier, morceau de bois façonné de manière à représenter le pied; embouchoir de bottes.

Dér. du lat. *Forma,* m. sign.

Foro, *adv.* Dehors; hors d'ici; loin d'ici. — *Ou vése d'aïci'n foro,* je vois cela d'ici. *Y-anarén d'aïci'n foro,* nous irons en sortant de là et sans désemparer. *D'aïci'n foro,* de ce pas ci. *D'hiuï én foro,* à partir de ce jour. *Aquò's foro man,* cela est hors de portée, en dehors de la main. *Foro visto,* hors de vue.

Dér. du lat. *Foràs,* dehors.

Fos, Fosso; au plur. *Fosses, Fossos, part. pass.* du *v. Fcïre.* Labouré, creusé, fouï. — *Voy. Fcïre.*

Fosso, *s. f.* Fosse, lieu creusé dans la terre pour ensevelir un corps mort. — Nous n'enregistrons ce mot que par souvenir d'un prvb. cité à propos des femmes : il n'est pas de notre dialecte, qui dit *Cros* ou *Tdou;* mais il est reçu en provençal, d'où nous vient aussi le prvb.

Dér. du lat. *Fossa,* m. sign.

Fouchol *interj.* Dim. *Fouchéto!* Peste! Diantre! Foint Malpeste! — Juron qui est aussi un déguisement anodin.

Fouchouïra, *v.* Ravauder; mettre sens dessus dessous, sans but, sans nécessité ou à contre-temps.

Foudre ou **Foure**, *v. imp. irrég.* Falloir, être de nécessité, d'obligation. — *Foudre mouri,* être obligé de mourir.

Foué, *s. m.* Fouet, lanières de cuir tressées et attachées à un bâton pour fouetter; verges à châtier. — *Vaï coumo un foué,* il va comme le vent; il fait vite et bien. *Faïre péta soun foué,* faire claquer son fouet, au prop. et au fig. faire l'important; faire grand bruit.

Dér. peut-être du lat. *Fagus,* qui a donné le vrai mot *Fouteau, Fau,* hêtre, parce que c'était, dans l'origine, des verges ou houssines de hêtre dont on se servait pour fouet.

Fouétéja, *v.* fréq. Jouer du fouet, le faire claquer souvent; agir plus du fouet que de la voix pour conduire un atelage.

Fougasso, *s. f.* Dim. *Fougassèto;* augm. *Fougassasso.* Fouace; gateau; galette; espèce de pain très-aplati, cuit au four; morceau de pâte très-mince et découpé en différentes figures qu'on place dans le four avant d'y mettre le pain, afin d'en éprouver le degré de chaleur : pâte mal cuite, indigeste et peu économique. Aussi le prvb. dit il : *Fénno fougassiéïro, pdouro ménajéïro,* femme qui fait des galettes est une pauvre femme de ménage. Par ext. *Fougasso*

Digitized by Microsoft ®

s'applique à toute sorte de gâteaux au beurre, au gras et au sucre. — *Fougasso dé rèis,* gâteau des Rois. *Dé la pasto dé moun coumpaïre, bono fougasso à moun fiéou,* prvb., du cuir d'autrui large courroie. *Vous réndraï pan pèr fougasso,* je vous rendrai la pareille avec usure. *Faïre dé fougasso,* en terme d'agriculture, effleurer seulement la terre avec la houe, ou en laisser une certaine longueur sans la fouiller, et la recouvrir ensuite avec de la terre remuée pour qu'il n'y paraisse pas. *Faïre fougasso,* c'est éprouver une averse de pluie pendant les travaux de l'aire, après qu'on a foulé le blé et avant que le grain soit nettoyé.

Dér. du lat. *Focus,* foyer, parce que, dans le principe, cette galette se cuisait sous la cendre.

Fougna, *v.* Bouder; faire la moue à quelqu'un; être de mauvaise humeur. — On dit d'une souche, d'un arbre, *Fougno,* il boude, lorsque, sans être mort, sa sève est engourdie, et qu'il pousse des bourgeons beaucoup plus tard que les autres de son espèce : il se dit également d'une ente paresseuse.

Astruc prétend que le mot vient du celtique.

Fougnadisso, *s. f.* Bouderie; mauvaise humeur apparente; mécontentement manifesté.

Fougnaïre, aïro, *adj.* Boudeur; renfrogné; qui fait la moue; qui fait mauvaise mine.

Fouguo, *s. f.* Mine boudeuse; grise mine; moue. — *Faï la fougno,* il ou elle me regarde de mauvais œil; me boude.

Fougu, udo, part. pass. du v. *Èstre,* et du v. *Foudre.*

Fouguè, 3me pers. sing. prêté. défini du v. *Èstre.* Il ou elle fut.

Fouguè, *v.* impers. prêt. déf. du v. *Foudre.* Il fallut.

Fouguèïroù, *s. m.* Foyer d'une cheminée; âtre; fourneau.

Dér. du lat. *Focus,* dont il est un dim.

Fouguèja, *v.* fréq. Cuire, ressentir une cuisson, des élancements de douleur; éprouver ou causer une douleur âpre, aiguë, brûlante. — *Ma gorjo mé fouguèjo,* j'ai la bouche en feu.

Dér. du lat. *Focus* ou de *Fego.*

Fouï, fouïsso, *adj.* Trouble, louche. — *Voy. Fous.*

Fouïa, *v.* Fouler; écraser; enlever la fraîcheur et la fleur d'un fruit délicat en le maniant ou le transportant sans précaution, comme les raisins, les fraises, les fruits très-mûrs. — Ne se dit que d'un acte involontaire : lorsqu'on veut parler d'un fruit qu'on écrase à dessein, on se sert de *Èsfouïa* — *V.* c. m.

Dér. de la bass. lat. *Fullare,* fouler, fait du lat. classique *Fullo,* foulon.

Fouïè, *s. f.* Folie; démence; extravagance; passion excessive. — *Faïre dé fouïès,* faire des folies, des extravagances. *Èstre én fouïè,* être en chaleur, en rut, en parlant de certains animaux dans la saison de leurs amours. *Ès bé fouïè,* c'est peine perdue, c'est inutile.

Dér. de la bass. lat. *Follicia,* fait de *Follis.*

Fouïè, 3me pers. sing. de l'imp. du v. *Foudre.* Il fallait.

Fouïétéja, *v.* fr. Chopiner; siroter; hanter les cabarets, les bouchons.

Dér. de *Fouïéto.*

Fouïétéjaïre, aïro, *adj.* Ivrogne; qui aime à gobelotter; qui aime et fréquente les tavernes.

Fouïéto, *s. f.* La quatrième partie d'une pinte du pays, qui équivalait à la double pinte de Paris. — *La fouïéto* répond à la chopine de Paris et contient en mesure métrique de litre 0,48.

Ce mot est emprunté au fr. Feuillette, qui est aussi une mesure de capacité du vin, quoique les deux mesures soient fort différentes d'importance : cette dernière contenant 144 pintes de Paris, soit 138 litres 25.

Fouïna, *v.* S'enfuir lâchement; reculer devant un danger, une menace; fuir; s'esquiver. — *Fouïner* est pop. en fr., mais l'Académie l'enregistrera.

Le mot pourrait avoir été formé du lat. *Fugere;* mais il est plus probable qu'il descend de *Fouine,* imiter la fouine.

Fouïo-mèrdo, *s. m.* Escarbot, scarabée stercoraire, pillulaire, fouille-merde, *Scarabæus pillularis,* Linn., insecte de l'ordre des Coléoptères, et de la fam. des Lamellicornes. — On connaît ce scarabée, assez désigné par son nom, qui fait de si singulières boulettes pour loger sa progéniture, et qui, dit-on, déteste la rose, dont l'odeur le fait mourir. Il est vrai de dire cependant que si son goût est certain, son antipathie l'est beaucoup moins.

Fouïra, *v.* — *Voy. Èsfouïra, s'ésfouïra.*

Fouïralado, *s. f.* Produit d'une décharge de ventre liquide et en diarrhée.

Fouïro, *s. f.* Foire, diarrhée; cours de ventre; selles fréquentes et liquides. — On dit d'une personne malingre et d'une santé chancelante : *A toujour pét ou fouïro.* On emploie la même expression au fig. en parlant d'une personne qui a toujours quelque mal en poche, un faux prétexte pour se dispenser d'une corvée.

Dér. du lat. *Foria,* m. sign.

Fouïta, ado, *adj.* Terme de tailleur et de couturière, étriqué; affamé; qui manque d'ampleur.

Fouïta, *v.* Fouetter; battre de verges; fesser; donner le fouet. Au fig. agiter, purifier. — *Fouïta uno bastisso,* crépir avec un balai. *Aquò fouïto lou sang,* cela fouette et purifie le sang.

Dér. de *Fouè.*

Fouïtado, *s. f.* Coups de fouet; correction à coups de fouet ou de verges; fessée. — Ne s'applique guère qu'aux enfants.

Fouïtéja, *v.* fréq. de *Fouïta.* Fustiger; fouetter rudement et à plusieurs reprises.

Fouïto, *s. f.* Le même que *Fouïtado,* avec un peu de lénitif peut-être. — *Voy.* c. m.

Foulas, asso, *adj.* Augm. de *Fol.* Folâtre; qui aime à folâtrer; plaisant grossier, lourdaud et maussade, en

Digitized by Microsoft®

mauvaise part; mais suivant le ton, badin. — *Qué siès foulas!* que tu es sot!

Foulastrado, *s. f.* Balourdise; bêtise; ânerie: incartade; trait d'étourderie, de folie.

Foulastréja, *v.* fréq. Folâtrer; batifoler. — *Voy. Fouligâoudeja.*

Foulastrije, *s. f.* Étourderie; habitude de folâtrer, de batifoler.

Fouló, *s. m.* Tourbillon de vent; petite trombe d'air qui tourne en volute et enlève le sable, la poussière et les feuilles sèches.

Dér. de *Fol,* dans le même sens que esprit-follet, feu-follet, etc.

Fouligâou, âoudo, *adj.* Folâtre; écervelé; étourdi; volage; enjoué.

Dér. du lat. *Voluticus,* léger, insouciant: permutation de *V* en *F,* assez fréquente.

Fouligâoudarié, *s. f.* Jeux folâtres; acte d'étourderie.

Fouligâoudas, asso, *adj.* Augm. de *Fouligâou.* Le superlatif de Folatre: volage; enjoué; souvent flatteur, surtout adressé à un jeune homme par une femme qui ne hait pas les folies.

Fouligâoudéja, *v.* fréq. Faire le fou; sauter; gambiller; folâtrer; batifoler.

Fouligâoudije, *s. f.* Étourderie; folâtrerie; caractère léger et turbulent.

Foumme, *interj.* Juron qui ressemble à *Fichtre!* — C'est encore un voile sur le mot grossier.

Foun, *s. m.* Fond; la partie la plus basse d'une chose creuse; mais dans cette acception on dit mieux *Soun (V.* c. m.). Fond ou enfonçure d'un tonneau, d'une cuve; ampleur d'une robe, d'un habit; fond de terre; propriété; nature du terrain. — *A foun,* adv., à fond, en allant jusqu'au fond. *Aquì lou foun dé l'afaïre,* voilà le point important de la question, le fond de l'affaire. *Aquò's dé bon foun,* c'est du terrain excellent. *Dé bé foun,* du bien fond, un fond de terre. *Siéï din moun foun,* je suis chez moi, dans ma propriété.

Dér. du lat. *Fundus,* m. sign.

Foun, 3me pers. sing. indic. prés. du v. *Foundre.* Il ou elle fond.

Founça, ado, *adj.* De couleur foncée, sombre, chargée.

Founça, *v.* Creuser profondément; foncer, mettre un fond à un tonneau, le démonter pour reformer le jable ou réparer les douves, ou seulement pour le nettoyer et resserrer les cercles; donner, mettre des fonds, contribuer de son argent; débourser.

Dér. de *Foun.*

Founcié, ciéïro, *adj.* Propriétaire foncier ou d'immeubles. — Ne s'emploie guère qu'en parlant d'une femme mariée dont la fortune ne consiste pas en constitutions dotales, mais en biens fonds, en immeubles, ou d'une rente, d'une pension.

Dér. de *Foun.*

Founciou, *s. f.* Fonction; profit; usage; volume. — *Aquél pan faï foço founciou,* ce pain est très-nourrissant: par sa bonté et ses qualités nutritives il épargne beaucoup d'autres aliments. *Moun cadis m'a bién fa founciou,* ce cadis m'a fait un long usage. *L'oli dé pèts faï maï dé founciou qué l'oli d'én bas,* l'huile de pays foisonne, se gonfle davantage dans la poële que l'huile du pays bas.

Empr. au fr.

Founçuro, *s. f.* Enfonçure d'une futaille; ensemble des pièces qui en composent le fond; mairin, bois scié et destiné aux enfonçures de futaille.

Founda, *v.* Faire fond; compter sur; se fier; donner de l'ampleur à un vêtement. — *On po pas li founda,* on ne peut pas faire du fond sur lui, compter sur lui. *Té foundes pas aqui,* ne te fie pas à cela, ne compte pas là-dessus.

Foundaménta, *v.* Creuser, établir, bâtir les fondements d'une construction en maçonnerie, lui donner un bon pied.

Foundaménto, *s. f.* Fondement d'une bâtisse, la partie qui est bâtie sous terre en assises sur la rue.

Dér. du lat. *Fundamentum,* m. sign.

Foundre, *v.* Fondre; faire fondre; mettre en fusion; faire liquéfier. — Au fig. ruiner, se ruiner; démolir, détruire; dissiper. — *A tout foundu,* il s'est ruiné, il a tout dévoré. *A foundu soun bure,* il a mangé son avoir.

Sé foundre, fondre; se liquéfier; se consumer. — *La candèlo sé foun,* la chandelle fond.

Foundre, *interj.* Juron édulcoré et mal déguisé du mot grossier F...

Foundu, udo, part. pass. du v. *Foundre.* Fondu.

Foundudo, *s. f.* Fondue, œufs brouillés, préparation culinaire.

Foundur, *s. m.* Fondeur d'étain; potier ambulant, qui refond les cuillers d'étain. Par ext. et par un jeu de mots ironique on appelle ainsi celui qui mange son blé en herbe, qui fond son beurre.

Fountagné, *s. m.* Fontainier; qui cherche ou qui creuse les sources; particulièrement, cette espèce d'empiriques qui courent les campagnes avec la prétention de découvrir les sources cachées à l'aide d'une branche fourchue de coudrier ou de figuier sauvage. Ils ont, à l'appui de leur sortilége de baguette divinatoire, une sorte de théorie bâtarde sur les courants magnétiques qui n'a rien de commun avec la belle théorie géologique de l'abbé Paramelle.

Dér. de *Fon.*

Fountanieu, *s. m.* n. pr. d'homme. Fontanieu. — Ce mot porte évidemment la marque diminutive du radical *Fon,* de même que Fontenelle, Fontenille, Fontettes, Fontanouille, qui indiquent tous une petite fontaine. Ils appartiennent à la même famille que les n. pr., communs dans notre pays, de *Fountano,* Fontanes; *Fountagna,* Fontagnac; *Founsanjo,* Fonsange autrefois Fonsanche; Fontaine; *Fountanès,* Fontanès; *Fountaré,* Fontaret; *Fountanaï,* Fontenay; Fontézy; etc., tous formés des mêmes éléments primitifs, dont les conditions, les situations diverses ont

Digitized by Microsoft ®

amené les variétés de désinences. Ce sont de nouveaux exemples à joindre à l'étude des noms, de l'action et de la transformation des suffixes.

Founzâou, *s. m.* Dim. *Founzalé;* augm. *Founzalas.* Fond, lieu bas; bas-fond; fond d'un vallon; terre plus basse que les autres.

Augm. de *Founzo.*

Founzélu, udo, *adj.* Creux; profond; ventru; qui a une certaine profondeur, en parlant d'un ustensile, d'un engin. — *Siéto founzéludo* ou *crouséludo,* assiette creuse, assiette à soupe.

Dim. de *Founzu,* qui a plus d'extension.

Founzïo, *s. f.* Effondrilles du vin ou de tout autre liquide; lie, marc qui tombe et reste au fond d'un vase; sédiment, dépôt d'une liqueur.

Founzo, *s. f.* Bas-fond; terrain creux, plus bas que ceux qui l'avoisinent. — *Voy. Founzâou.*

Founzu, udo, *adj.* Creux, profond, qui a de la profondeur. — Se dit généralement de tout ce qui a un fond bas et profond. — *Voy. Founzélu.*

Fouquo, *s. f.* Foulque, Morelle, Foulque, Mairoule, *Fulica atra,* Linn. Cet oiseau est aquatique, quoiqu'il n'ait pas les pieds entièrement palmés; il est sédentaire et très-abondant dans les étangs de notre département. On peut le conserver en domesticité dans une basse-cour. Sa chair est, à ce qu'on dit, réputée aliment maigre par les Canons. On en fait des chasses vraiment royales, où il s'en tue quelquefois au-delà de deux mille dans une journée. Ces expéditions renommées s'appellent chasse à la macreuse, mais à tort: la macreuse, canard macreuse, *Cinas nigra,* Linn., est un oiseau différent, rare dans notre pays, de dix-huit pouces de longueur, ayant le bec à sa base surmonté d'une protubérance arrondie, et dont tout le plumage sans exception est d'un beau noir profond et velouté. La Foulque, au contraire, plus petite, a la tête et le cou d'un beau noir, la queue et le dessus du corps ardoisés, le dessous d'un cendré verdâtre avec une plaque blanche sur le front. La Foulque ne doit pas être non plus confondue avec la Poule-d'eau. — *Voy. Poulo-d'aïgo.*

Dér. du lat. *Fuligo,* noir de fumée.

Four, *s. m.* Dim. *Fourné;* augm. *Fournas.* Four à pain; lieu voûté en rond et ouvert par devant, où l'on fait cuire le pain. — *La gorjo dâou four,* la bouche, l'entrée du four. *Lou fandâou dâou four,* la tablette, l'autel du four, la porte-bouchoir; c'est la pierre qui en forme le seuil et sur laquelle s'appuie la pelle lorsqu'on enfourne le pain. On dit d'une personne très-grosse: *Sémblo un four;* le point de similitude n'est pas facile à saisir, si ce n'est par rapport à la rotondité de l'une et de l'autre forme.

Four d'acâou, four à chaux. *Four à briquo, à patò,* four à briques, à tuiles, etc.

Dér. du lat. *Furnus,* m. sign.

Foura ou **Foudra**, 3me pers. sing. fut. du v. impers. *Foure* ou *Foudre.* Il faudra.

Fourbia, *v.* Éviter; esquiver; changer de route, de direction pour éviter un danger, un importun. — *Fourbia quâouquus,* éviter quelqu'un, esquiver sa rencontre. *Fai fourbia toun ase,* détourne ton âne.

Formé du lat. *Foràs viam,* hors la route, qui a donné naissance aussi au fr. *Fourvoyer.*

Fourça, *v.* Forcer; contraindre; appuyer avec force; employer ses forces à un ouvrage. — *Fourça uno clâou,* tordre les dents d'une clé. *Un outìs fourça,* un outil quelconque en fer qui a été faussé par un effort.

Dér. de *Forço.*

Fourcado. — *Voy. Fourquado,* et de même pour les autres mots où se trouve le *C* dur, exprimé par *Qu.*

Fourçamén, *adv.* Forcément; par force; obligatoirement.

Fourchétado, *s. f.* Quantité d'aliments qu'on peut prendre en une fois avec la fourchette.

Fourchéto, *s f.* Fourchette, ustensile de table, en forme de petite fourche.

Dim. de *Fourquo.*

Fourçu, udo, *adj.* Taillé en force; bien membré; qui a beaucoup de force, soit en parlant des personnes, soit de choses solidement établies et qui présentent une bonne résistance.

Dér. de *Forço.*

Foure ou **Foudre**, *v. impers.* Falloir. — *Voy. Foudre.*

Fourèje, èjo, *adj.* Farouche; intraitable; peu civilisé; mal apprivoisé; sauvage.

Dér. du lat. *Fera,* bête fauve; ou de *Furor,* fureur.

Fourél ou **Fousél**, *s. m.* Cocon de ver-à-soie.

Ce terme tient à l'idiome vivarais, qui s'étend aux pays circonvoisins, les cantons de Saint-Ambroix et de Barjac. — *Voy. Fousél.*

Fourés, *s. m.* n. pr. de lieu. Le Forez, ancienne province de France. — Ne s'emploie que dans ce sens: *Marchandiso* ou *Traval dè Fourés,* marchandise de pacotille, peu solide et fabriquée en masse à bas prix; tels sont les ouvrages de serrurerie, de coutellerie, qu'on fabrique à Saint-Étienne et dans la plupart des villages du département de la Loire.

Fourés, *s. m.* Foret, outil d'acier servant à percer des trous dans des corps durs.

Dér. du lat. *Forare,* percer.

Fouréso, *adj. fém.* Grosse femme ou fille robustement et grossièrement charpentée, aux formes carrées et puissantes. — C'est un terme de comparaison pris sans doute chez les habitants du Forez.

Fourfouïa, *v.* Farfouiller; fouiller en mettant tout sens dessus dessous; brouiller avec désordre en furetant.

Fourfoul, *s. m.* Fouillis; plus particulièrement, foule en désordre; cohue; grand rassemblement tumultueux; pêle-mêle d'individus ou d'animaux, comme les abeilles, les insectes, etc., en masse compacte et embrouillée.

Fourgnè, ièïro, *s.* et *adj* Fournier; boulanger, qui tient un four public pour cuire le pain des particuliers et qui n'en vend pas. — *Sa fourgnè,* sac à pain.

Digitized by Microsoft®

Il a donné naissance à quelques noms propres, tirés de cette profession : Fornier, Fournier.

Dér. du lat. *Furnurius,* ouvrier de four.

Fourjoù, *s. m.* Remuant inquiet et inquiétant; tatillon; qui fourre le nez et les doigts partout.

Fourjouna, *v.* Fouiller avec un bâton ou un outil quelconque là où la main ne peut atteindre, ni pénétrer. — Au fig. remuer; brouiller; mettre sens dessus dessous.

Corr. et ext. du fr.

Fourlèou, *s.* Mercuriales; registre municipal où sont constatés par des préposés les divers prix des denrées dans les marchés publics.

Fourma, *v.* Former. — Ce mot qui serait du mauvais languedocien dans cette acception générique, est tout à fait technique pour désigner, chez le ver-à-soie, le moment où, après avoir jeté les premiers fils d'attache de son cocon, il commence à former son orbe et à tracer sa forme. Cette première enveloppe, étant encore fort légère, est assez transparente pour qu'on voie l'architecte travailler intérieurement, quoiqu'on juge très-bien extérieurement de la forme du vaisseau *Couménçou à fourma,* les vers commencent à former leurs cocons. *Fourma* est absolu et se dispense fort bien du régime cocon, qui reste le plus souvent, sinon toujours, sous-entendu.

Fourmèn, *s. m.* Froment barbu, à épi gris et à longue barbe. Il ne faut pas le confondre avec le froment proprement dit, qui s'appelle ici *Tousèlo (V.* c. m.). Le premier, qui a le grain plus gros et plus grossier, sert particulièrement à faire ce qu'on nomme *lou Gruda. — V.* c. m.

Dér. du lat. *Frumentum,* m. sign.

Fourmo, *s. f.* Dim. *Fourmèlo.* Grand fromage d'Auvergne qui est pétri en très-gros pains pesant jusqu'à 25 kilog. — Ce fromage, qu'on appelle aussi *Froumaje dé pâoure,* parce qu'il est grossier, débeurré et d'un prix très-modique, est le dessert de la classe ouvrière dans nos pays. *La fourmèlo dè Baro* est un fromage de forme beaucoup plus petite qui se fabrique dans une partie de la Lozère : il a la prétention d'imiter le Roquefort, dont il a à peu près la forme, mais non la qualité. Il est sec, friable, débeurré, fait avec du lait de vache, tandis que le Roquefort est le fromage rouergat, tout fait de lait de brebis.

Fourmo est une corrupt., du fr. Forme, à cause du vaisseau où il prend sa forme et qu'on appelle *Formo.* Au surplus, le mot Fromage a la même origine.

Fournado, *s. f.* Fournée de pain; cuite; quantité de pains qu'on enfourne à la fois, ou celle que peut contenir le four. — *Faï trés fournados pér jour,* il fait trois cuites de pain par jour.

Fournaje, *s. m.* Droit du fournier sur le pain qu'il fait cuire; prix qu'il est en droit d'en exiger.

Fournèja, *v.* Cuire le pain au four; enfourner. — *Couro fournejas?* Quand faites-vous cuire du pain; quand faites-vous votre fournée de ménage ?

En terme de magnanerie ou de filature de soie, *Fournéja* signifie : étouffer au four les chrysalides dans leurs cocons. Autrefois c'était le seul procédé connu pour cette opération. Aujourd'hui l'étouffage à la vapeur est un procédé à la fois plus prompt, plus économique, et il éloigne le danger de brûler le brin de soie par une chaleur trop forte et trop sèche, qui se produisait souvent par l'ancienne pratique à la moindre étourderie, oubli ou inadvertance de celui qui présidait à l'opération.

Fourné, *s. m.* Fourneau, principalement celui qui dessert les bassines de filature de soie. — C'est un procédé qui n'est plus usité que chez les particuliers et les paysans qui font filer le produit de leur propre récolte. Dans les filatures à la Gensoul, qui sont généralement adoptées dans la fabrication en grand, la vapeur a remplacé *lou Fourné.* Celui-ci est un petit fourneau carré en maçonnerie, placé sur une grille et surmonté d'une bassine en fonte ou en cuivre : au fond du fourneau s'élève une cheminée conique, haute d'environ trois mètres. Dans les campagnes, dans les Cévennes, on rencontre partout autour des habitations, ces grossières constructions ou la trace de leurs ruines.

Fourné est encore le fourneau, œil de bœuf, où l'on brûle la houille dans les appartements.

Dim. de *Four.*

Fournèl, *s. m.* Fourneau de gazon écobué.

Fournéla, *v.* Écobuer; construire des fourneaux, *Fournèls,* en forme de voûte avec des mottes de terre garnies de gazon, séchées au soleil, et qu'on garnit intérieurement de bourrée sèche. Ces fourneaux brûlent très-lentement, le feu ne trouvant pas d'issue ni de courant d'air et consumant petit à petit la terre du gazon, qui réduite ainsi en cendre volcanique, fertilise singulièrement le terrain où elle est répandue.

Fournì, ido, *adj.* Au propre, personne qui a un embonpoint raisonnable, dont les membres sont bien fournis en chair. Au fig. nipé; équipé; pourvu. — *Voy. Prouvésì.*

Fournigo, *s. f.* Dim. *Fourniguèlo.* Fourmi, *Formica,* Linn., insecte de l'ordre des Hyménoptères et de la fam. des Formicaires ou Myrmèges, dont il y a beaucoup d'espèces.

La société des Fourmis paraît constituée à peu près à l'instar de celle des abeilles. Il y a les fourmis mâles et les fourmis femelles, qui toutes deux sont ailées et ne s'occupent que de voler et de reproduire l'espèce. Puis vient le peuple nombreux des fourmis ouvrières; celles-ci n'ont point d'ailes et ce sont celles qu'on nous propose comme des modèles de diligence et de prévoyance. Les fourmis, restant engourdies pendant l'hiver, n'ont point besoin de faire des provisions pour le temps où vient la bise; les grands convois de vivres qu'on les voit continuellement charrier, ne sont que la nourriture d'un jour, d'elles et de leurs sœurs dispensées de travail. Voilà donc leur mérite réduit de moitié : diligentes, elles le sont pendant la belle saison; prévoyantes, inutile qu'elles le soient si ce n'est

Digitized by Microsoft ®

quelques jours au plus en cas de mauvais temps accidentel. Ainsi l'on voit que si la cigale était venue, pendant l'hiver, emprunter à sa voisine le plus petit vermisseau, dont par parenthèse elle n'avait nul besoin, attendu qu'elle ne mange point, elle l'aurait trouvée endormie et aussi dépourvue qu'elle même.

Dér. du lat. *Formica,* m. sign.

Fourniguèja, *v.* fréq. Fourmiller; démanger; faire éprouver des fourmillements; picoter entre cuir et chair.

Dér. de *Fournigo.*

Fourniguiè, *s. m.* Fourmillière; retraite des fourmis. Au fig. foule innombrable; multitude de personnes.

Fourniguiè, *s. m.* Torcol, oiseau. — *Voy. Bénourì.*

Fournimèn, *s. m.* Fourniment d'un soldat, ses armes, ses vêtements; tout ce qui constitue l'ameublement d'un appartement; trousseau d'une fille à marier.

Fourqua, *v.* Donner un coup de fourche; frapper, piquer avec une fourche.

Sé fourqua, se diviser en fourche, en deux branches; se bifurquer.

Fourquado, *s. f.* Coup de fourche; fourchée, quantité de fourrage ou de paille que l'on peut piquer et emporter en une fois avec la fourche.

Fourquaduro, *s. f.* Fourchure des branches d'un arbre; bifurcation. — *Voy. Énfourquaduro,* m. sign.

Fourquas, *s. m.* Charrue à brancard, tirée par une seule bête; fourchure d'un arbre; fourche en fer à deux pointes, emmanchée d'un très-long manche, avec laquelle on charge le foin sur une charrette ou sur une meule, et on garnit de fagots un four déjà allumé; étai de bois terminé en fourche pour supporter une branche qui menace de s'écuisser ou de rompre sous le poids de son fruit *(V. Fourquèlo);* pieu fourchu, dont on se sert pour fixer les claies d'un parc à moutons. — *V. Gudos.*

Fourquéja, *v.* fréq. Remuer à la fourche; faner le foin en le retournant à la fourche; piquer avec les pointes d'une fourche.

Fourquèlo, *s. f.* Étançon fourchu qu'on emploie pour soutenir les branches d'un arbre que les fruits surchargent et font plier; étai de bois en forme de fourche.

Fourquo, *s. f.* Dim. *Fourquéto;* augm. *Fourquasso.* Fourche, instrument de bois ou de fer, composé d'un manche et terminé par deux ou trois pointes, nommées fourchons. — La fourche à fourrage, dans ce pays-ci, est un trident en bois à branches recourbées, fait d'une seule pièce avec une pousse de micocoulier: elles viennent toutes de Sauve ou de ses environs *(Voy. Fanabrégou).* La fourche à fumier est un trident en fer, garni d'une douille où s'emmanche un manche en bois légèrement incliné.

Dér. du lat. *Furca,* m. sign.

Fourtèja, *v.* fréq. Tourner à l'aigre; prendre une saveur acide. — Ne se dit que du vin.

Dér. de *For, forto.*

Fourtoù, *s.* f. Aigreur, acidité du vin; rancissure de l'huile; piquant de l'oignon ou du radis.

Fourtuna, ado, *adj.* Riche; qui vit dans l'aisance; qui est au-dessus de ses affaires; qui a de la fortune.

Dér. du lat. *Fortunatus.*

Fourtunèja, *v.* fréq. Chercher fortune, aventure; s'ingénier à gagner quelque chose. — Il se prend en mauvaise part pour : faire un commerce de gagne-petit; vivre au jour le jour d'expédients.

Fourtuno, *s. f.* Fortune; richesse; biens; hasard; bonheur; état, condition où l'on est. — *La bono fourtuno,* la bonne aventure. *Pèr fourtuno,* par hasard; par bonheur. En ital. *Fortunache...* heureusement que...

Dér. du lat. *Fortuna,* m. sign.

Fous, fousso, *adj.* Louche, qui n'est pas clair; trouble; nébuleux; couvert. — Se dit du vin et de la vue.

Dér. du lat. *Fuscus,* sombre, obscur.

Fouségu, udo, *part. pass.* du v. *Foïre.* Cultivé; travaillé. — *Voy. Foïre.*

Fouséïa, *v.* Faire un cocon, terme technique dans ce seul sens. — *An émbruga tro cla, an fouséïa din lou jas,* on a mis la bruyère trop clair-semée, les vers ont fait leur cocon dans la litière.

Dér. de *Fousél.*

Fouséïre, *s. m.* Journalier qui travaille à la mare, à la pioche, à la houe.

Dér. du v. *Foïre.*

Fousél, *s. m.* Dim. *Fouséïé;* péj. *Fouséïas.* Cocon du ver-à-soie.— Dans ce pays-ci, on dit indifféremment *Fousél* et *Coucoù;* cependant on emploie ce dernier plus génériquement et lorsqu'il s'agit de la récolte entière; on se sert du mot *Fousél* en parlant d'un individu ou de l'espèce, ou d'un grand nombre considérés comme individus. *Lous coucoùs séran chèrs,* les cocons seront chers; *aquò's uno poulido formo dé fousèls,* c'est une belle forme pour les cocons.

Fousésoù, *s. f.* Œuvre, labour à la pioche, à la houe; différentes façons qu'on donne à la terre; saison de ces œuvres.

Dér. du v. *Foïre.*

Foussaje, *s. m.* Action de labourer la terre à la houe ou à la pioche; frais de ce travail. — *Y-a dès journados dé foussaje,* il y a dix journées de travail.

Foutèso, *s. f.* Minutie; niaiserie; chose de peu d'importance ou de peu de valeur; bêtises.

La racine de ce mot et des suivants, sur lesquels il faudra bien s'expliquer, est certainement de celles qu'on doit traiter avec le plus de réserve et de circonspection; mais il ne faut pas la tenir, sur la simple étiquette, pour aussi abominable que de méchantes allusions l'ont faite. Notre langue vulgaire l'a fait entrer dans beaucoup d'expressions pittoresquement composées et énergiques sans peut-être trop songer à mal; et notre lexique, sans vouloir les réhabiliter absolument, ni en conseiller l'usage trop répété, ne

Digitized by Microsoft ®

pouvait néanmoins les passer sous silence par une affectation trop timorée qui eût donné lieu à des interprétations plus compromettantes que n'en doit être le vrai et simple commentaire. — *Voy. Foutrâou.*

Foutèsqué, èsquo, èsquéto, *adj.* Dim. *Foutriquet;* cogne-fêtu; trotte-menu; qui s'occupe de vétilles, de petits détails et exagère leur importance.

Foutèsquéja, *v.* fréq. Vétiller; s'occuper de niaiseries, de minuties; perdre son temps à des bagatelles; baguenauder.

Foutimar, ardo, *adj.* Indécis, chancelant dans ses idées; qui ne sait jamais prendre une décision tranchée.— Ne se dit guère que négativement : *Souï pas foutimar,* je suis très-décidé; je ne vais pas par quatre chemins.

Foutimassa, *v.* Déranger; mettre sens dessus dessous; inquiéter; tourmenter. Au passif : être inquiet, malingre, indisposé. — *Souï tout foutimassa,* je suis mal à l'aise, mal en train.

Foutimasséja, *v.* fréq. Baguenauder; niaiser; s'amuser à des riens. — Il a la même acception que *Foutèsquéja,* à la différence qu'il est actif et prend souvent un régime. Dans ce cas, il se rapproche davantage de *Foutimassa* et signifie : déranger, bouleverser; tarabuster.

Foutrâou, *s. m. et adj.* Dim. *Foutralé, éto;* péj. *Foutralas, asso.* — Adj. disons-nous, au simple et dans ses composés dim. et péjor., qui, comme bien d'autres, passe substantif dans l'occasion.

Ce mot signifie simplement : niais, nigaud, niguedouille, imbécile, *pauper spiritu,* et pas autre chose. Nous avions bien raison de remarquer que ce mauvais garçon n'était pas aussi diable qu'il en avait l'air; tant est vrai, comme on dit encore, que rien ne ressemble plus à un fripon qu'un honnête homme. Ce vocable fort bien porté est, cela va sans dire, très en usage; mais parmi ceux qui l'emploient il n'en est pas un peut-être qui ne croie dire une sottise en s'en servant; c'est ce qui fait son malheur. Ce que voyant, un dictionnaire est là, à éprouver toujours une certaine hésitation pour l'admettre dans ses colonnes : Sauvages n'en fait pas mention et c'est grand tort : que l'on ne nous en veuille point de ne pas partager ces scrupules. Car tout cela parce qu'on croit que l'expression appartient, et elle semble en effet appartenir à une famille de mots grossiers que repousse la bonne compagnie. Cependant je suis sûr qu'il n'en est rien.

Les choses ne se passent pas différemment entre mots qu'entre gens : une ressemblance physique n'établit pas seule une parenté entre eux. Ici cette ressemblance existe sans doute, mais c'est tout. Je crois même que le fr. nous a gâté celui-ci et en a perverti le sens pour son compte d'abord, puis en l'aggravant d'une fâcheuse allusion. La signification précise du mot en lang., qui ne peut être, qui n'est jamais déterminée, exclut en effet toute possibilité pour lui d'une origine compromettante. Mais d'où vient-il alors s'il ne vient pas de là, d'où vous pensez peut-être?... Genin ne serait certainement pas de trop pour nous aider à débrouiller cette généalogie, lui qui, dans ses *Récréations philologiques,* a si habilement et si heureusement réhabilité quelques expressions analogues. Son succès dans cette œuvre réparatrice doit encourager à en tenter une pareille. Je souhaite pour la justice qu'elle réussisse aussi bien. Pour moi, qui ne suis ni si heureux, ni surtout si habile, il faut que je me contente de protester contre une médisance, de signaler une injustice, en appelant un autre vengeur.

La preuve, en tous cas, qu'aucun sens honteux ne se cache, ni de près ni de loin, derrière la locution traduite du latin, classique ou barbare, *Fatuus,* peut-être, et tant soit peu déformée à la vérité, c'est son application même. Si elle était autre chose qu'une ironie, aurait-elle servi dans cette phrase par exemple : *dâou pu foutrâou n'an fa lou baïle,* du plus sot on a fait le commandant, qu'on prétend avoir été souvent si bien méritée? Puis encore, le diminutif aurait-il trouvé place dans ce surnom de *Foutralé dé Bésiès,* sobriquet donné aux habitants de Béziers, que leur sottise ne distingue nullement et qui ne l'accepteraient pas sans doute même avec l'atténuation des malins du moyen-âge?

Ce que je dis de l'adjectif regarde également le substantif devenu et restant invariablement masculin dans une autre acception. On dit : *un foutrâou dé co, un foutrâou dé gigò, un foutrâou dé miracle, un foutrâou d'home* et même *un foutrâou dé fénno,* ce qui se rend exactement par : un terrible coup, un énorme gigot, un étonnant prodige, un colosse d'homme et un colosse de femme; car le fr. applique aussi sa désignation masculine aux deux genres. Ce sens n'a rien de commun, ce semble, avec le premier, à moins qu'on ne suppose qu'on veut exprimer ainsi une grosseur, une grandeur, une forme hors de l'ordinaire, exagérée, excessive, folle, insensée, *déraisonnable* en un mot et qui *n'a pas de bon sens,* comme on dit vulgairement, *Fatua,* dirait le latin.

Bien que ce soit un peu tout cela que l'on veut dire, je ne sais pas si mon explication paraîtra satisfaisante et sera suffisante; mais je ne crois pas non plus qu'il y ait moyen de donner davantage à ce dernier mot la fameuse racine dont il est question. Il faut donc aussi lui en chercher une autre si mon étymologie latine n'est pas la bonne; et il en a été dit assez pour indiquer au moins la voie et rétablir la réputation d'un terme, à tort ou à raison, fort répandu.

Foutrassâou, *s. m.* Péj. *Foutrassâoudas, asso.* — C'est l'augmentatif du précédent dans toute son étendue, qui a lui-même son amplificatif également usité. Celui-ci seulement n'a cours qu'adjectivement, tandis que le premier et son correspondant restent le plus souvent substantifs.

Mais *Foutrassâou* a encore une acception, que prend au reste quelquefois *Foutrâou,* surtout employés l'un et l'autre au pluriel, et il signifie : coups, coups de bâton, de poing; volée. — *Y-a agu dé foutrassâous pér toutes,* il y eut des

Digitized by Microsoft®

coups, des éclaboussures pour tous. *Quintes foutrassâous!* Quelle distribution de bois vert! *Et zou! foutrassâou* ou *foutrâou sus sa fenno!* Et en avant! de rosser sa femme: ce sont les procédés caressants de Sganarelle.

Ce dernier sens des deux mots est de nature, paraît-il, à lever les dontes sur leur radical, qui n'est point tel que le fr. le ferait croire, et à réconcilier avec lui, sinon tout à fait la bonne compagnie et sa langue un peu prude, au moins le parler vulgaire et courant.

Foutre, *s. m., v. et interj.* Mot, juron grossier et bas, sur lequel il a été assez et même trop dit pour n'y plus revenir. C'est le radical de la famille plus ou moins honnête qui précède.

Foutringuèlo, *interj.* Juron diminutif ou plutôt concentratif de *Foutringo.*

Foutringo, *interj.* Juron qui correspond à Diantre! Peste! Malpeste!

Foutu, udo, *adj.* Perdu; déconfit; mort.

Fracha, *v.* Rompre; briser; casser; fendre; ébrêcher.

Dér. du lat. *Frangere,* briser.

Fracho, *s. f.* Dim. *Frachéto.* Brèche; fente; fissure; cassure; défaut dans une pièce de menuiserie ou de charpente; trou, cavité; scorie dans une pierre de taille; écornure; crevasse dans un mur. Au fig. fente; accroc à l'honneur, à la probité; frasque.

Dér. du lat. *Fractus,* de *Frangere.*

Fraï, *s. m.,* ou **Fraïsse.** Frêne, *Fraxinus excelsior,* Linn. Arbre de la fam. des Jasminées. — Cet arbre, commun dans nos pays, fournit d'excellent bois de charronage. C'est d'une variété de cette famille que, dans la Calabre et aux maremmes de la Toscane, on tire la manne des pharmaciens par une incision faite à l'écorce.

Dér. du lat. *Fraxinus,* m. sign.

Fraïrastre, *s. m.* Frère d'un autre lit; frère utérin ou consanguin.

Fraïre, *s. m.* Frère, qui est né du même père et de la même mère. Par ext. pareil, semblable.

Ce terme, qui n'est usité exclusivement que dans les hautes Cévennes, dans son acception usuelle, est encore ici employé dans le style pittoresque et poétique, surtout en genre goguenard. On dit dans le style ordinaire, *Frèro.* — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Frater,* m. sign.

Fraïssiné, *s. m.* Frênaie, lieu planté, couvert, abondant en frênes. — Ce mot, qui a existé longtemps avec cette acception dans la langue d'Oc, n'est plus employé que comme nom propre d'homme ou de lieu, rendu par Fraissinet. En l'analysant, il est facile de se rendre compte des procédés et des combinaisons qui ont servi à former les dénominations. Nous venons de voir le radical *Fraï* ou *Fraïsse,* abrégeant le lat. *Fraxinus* et le reproduisant, qui veut dire *Frêne,* écrit autrefois *Fresne.* Maintenant il s'agit d'une collection de ces arbres, d'un bois où ils sont plantés en grand nombre: le suffixe latin *etum* s'ajoute au radical et donne *Fraxinetum.* Cette marche du mot est bien simple. Dans le roman, les deux idiomes du Nord et du Midi restent longtemps confondus; mais la séparation en langue d'Oïl et en langue d'Oc s'accuse peu à peu et devient tout à fait tranchée; celle-ci reste plus fidèle au type latin et sa déformation paraît moins sensible: de là *Fraïssiné* et *Frênaie.* Sans vouloir insister davantage, cette succession ou mieux les divergences se dessinent nettement sur le mot qui nous sert d'exemple. Nous avons au surplus indiqué ailleurs par quels procédés rapides de contraction et de retranchement des finales latines, notre langue était arrivée à se donner des formes et à imaginer des combinaisons propres à son génie, à ses aptitudes de prononciation.

Ici c'est le suffixe collectif latin qu'elle adopte dans sa simplicité: *Fraxinetum* répond à *Fraïssiné,* comme *Fraxinus* lui avait donné *Fraï* et *Fraïsse:* la désinence romaine disparaît, mais le caractère tonique et collectif du mot se conserve. La langue d'Oïl et le français suivent la même voie: au-delà de la Loire, à l'est et à l'ouest, la consonnance du suffixe rappelle quelquefois son origine, d'autres fois elle s'en éloigne davantage; la forme surtout, ou mieux l'orthographe obéit à d'autres tendances. Ce que, au midi, nous exprimons par les finales *é, ié, iè, édo, ièïro,* etc., signes de collectivité, est représenté, au nord, par *ai, aie, ay, ée, ei, ey, oi, oie, ois, oy,* etc.; nous avons signalé déjà ces différences. Elles sont peut être plus frappantes sur le mot actuel, parce que sa composition est plus simple et plus directe. Il résulte donc de là, d'abord, une nouvelle preuve de l'équipollence des suffixes de même ordre dans les deux langues; puis, que les mots terminés par une de ces syllabes, en lang. comme en fr., représentent presque toujours une idée collective, alors surtout qu'ils dérivent d'un nom d'arbre, les arbres étant de leur nature les objets qui se montrent le plus fréquemment en collection; enfin, qu'il est possible de déterminer par la désinence l'origine régionale de bien des noms de famille, quand ces mots deviennent noms propres d'homme. C'est en définitiv le profit le plus intéressant de ces curieuses études sur la composition des noms, sur les suffixes et sur les étymologies. Il n'y a pas à s'y tromper: une ressemblance de physionomie existe sans doute entre tous ces mots, frères d'origine, mais le cachet de race les distingue et les fait reconnaître, les uns pour être nés sous le ciel du Midi, les autres comme élevés dans le Nord. Les désinences servent, pour ainsi dire, à chacun d'acte de naissance et les localisent.

Quant à l'orthographe du corps du mot lui-même, elle offre aussi ses variétés; si elle est fixe en lang., il n'en est pas tout à fait de même dans les reproductions en fr. Peut-être trouverait-on encore là quelque indication; mais elle nous paraît un peu subtile et pas assez certaine pour être autre chose qu'une altération dialectale. On jugera mieux au surplus de ces observations en mettant en paral-

Digitized by Microsoft®

lèle les appellations identiques, avec leurs formes diverses et leurs altérations ethniques.

Ainsi, pour nous et dans le Gard, *Lou Fraïssiné* se rencontre dans cinq ou six communes; dans celle de Bordezac, il est nommé, en 1251, *Fraissenetum*, lat.; dans celle du Vigan, en 1381, *Mansus de Frayssetо;* en 1444, *Frayssinetum;* en 1513, *Mansus de Fraxineto:* le fr. les écrit aujourd'hui uniformément *Le Froissinet;* mais il n'est pas rare de voir, quand les noms propres d'homme s'en sont emparés, les traductions fantaisistes Fraycinet, Fressinet, Freyssinet, Freycinet, et autres. Malgré ces nuances qui ne changent pas la prononciation, la formation méridionale est trop saisissable, pour ne pas apporter la pleine certitude que tous ces noms désignent des localités, des individus, des familles originaires du Midi. Au contraire, on peut être assuré que jamais ne lui ont appartenu, comme noms de lieux ou d'hommes, les appellations analogues qui suivent, bien que signifiant aussi une frênaie ou le propriétaire d'un domaine remarquable par ses frênes: Franois (Doubs), Frenai (Orne), Fresnay (Seine-Inférieure), Frenay (Loiret), Freney (Savoie), Frenois (Côte-d'Or), Frenoit (Belgique), Frenoy (Doubs), Fresnais (Ille et Vilaine), Fresnay (Aube), Fresnaye (Sarthe), Fresney (Calvados), Fresnoy (Aisne), répondant au lat. par le même mot *Fraxinetum*.

Et, parmi les noms d'hommes, Fray, Du Fray, Fraisse, Dufraisse, comme Fraissinet, viennent de source méridionale: du Nord, sont sortis les Dufrêne, Du Fresne, Du Fresnoy, Du Fresny, Frenée, La Frenay, Lafrenais, Freney, et une foule d'autres.

Ces distinctions par zones, qui établissent la démarcation de l'idiome, en remontant à la source commune, nous ont paru utiles à noter: elles pourraient être reproduites sur une foule de dénominations semblables, mais il suffira d'indiquer les analogies et les concordances sans revenir sur les détails.

Fraïssinèto ou **Pimparèlo**, *s. f.* Pimprenelle, plante. — *Voy. Pimparèlo.*

Fran, *s. m.* Franc, monnaie. — Ce mot n'a pas attendu la promulgation du système décimal pour être national et exclusivement employé dans son acception actuelle. On ne s'est jamais servi du mot *Livre* à sa place; toujours on a dit: *milo frans, un écu dé siёï frans,* et non *milo liouros, un écu dé siёï liouros,* comme en fr.

Fran, franquo, *adj.* Dim. *Franqué;* augm. *Franquas.* Franc; sincère; loyal; de bonne foi. — *Fran coumo un bèmi, fran coumo un cèrquo-pòus,* franc comme un bohême, franc comme un croc à puits, contre-vérités; on comprend facilement la première; la dernière est plus difficile à expliquer.

Dér. du lat. *Francus,* Franc, peuple de Germanie, qui signifiait libre.

Fran-carèou, *s. m.* Jeu d'enfant qui consiste à jeter en l'air une pièce de monnaie qui retombe sur un pavé de grandes dalles. Le joueur dont la pièce se rapproche le plus du centre de la dalle, et est le plus éloignée de ses lignes de jointure, a gagné une mise ou un point.

Francés, éso, *s. et adj.* Français, habitant de la France, né en France; qui appartient à la France; langue française. — *Lou parla francés,* ou simplement *lou francés,* le français, le langage français.

Dér. du lat. *Francus.*

Franchiman, ando, *s. et adj.* Français d'outre-Loire, soit l'habitant, soit le langage: nom, épithète un peu ironique, subst. ou adj., que nos Languedociens donnent à la fois à ce français dont le peuple du Nord a fait une sorte de jargon et qui est son patois, et à celui que nos compatriotes rapportent de leurs voyages ou de leur séjour dans les garnisons d'outre-Loire et qu'ils affectent au retour de mêler, non sans emphase, à l'idiome natal. L'expression s'applique également à ceux qui parlent cet argot défiguré soit par leur ignorance, soit par leurs prétentions au beau langage.

En consacrant un terme particulier au parler qui n'est pas le sien, notre langue d'Oc a voulu, semble-t-il, marquer plus expressément sa séparation avec la langue d'Oïl. Quand on la qualifie de *patois,* elle riposte par l'épithète de *franchiman;* et ce mot a, dans son vocabulaire, une pareille signification: c'est l'altération, la corruption de sa langue par l'immixtion de la langue étrangère qui cherche le plus à l'envahir. Ces distinctions entre les deux idiomes rivaux et leurs patois, trouveront à se développer davantage aux articles *Lénguo* et *Patouès,* auxquels nous renvoyons et qui nous paraissent le complément nécessaire de ce que nous avons à dire du *Franchiman.* Nous voudrions ici reprendre quelques-unes de nos observations préliminaires, appuyer sur certains traits du tableau, et, puisqu'enfin il passe en force de chose jugée que les dialectes méridionaux ont mérité l'ostracisme, apprécier les motifs de la sentence et avoir le signalement des coupables.

Il n'y a pas d'illusions patriotiques à se faire ni à exagérer: pour être une langue contemporaine du français, issue de la même source que lui, pour avoir partagé l'empire avec lui, notre langue d'Oc est loin d'avoir eu d'aussi brillantes destinées; mais elle en est entièrement distincte. Si la perte de sa nationalité l'a laissée quelque peu à l'écart et en arrière, elle ne lui a rien ôté au fond de son caractère et ne lui a point fait abdiquer son génie. Elle a été moins favorisée par les circonstances; elle est déchue de sa condition sociale; et cependant, avec le sentiment de son infériorité, elle n'a pas voulu rester immobile, parce qu'elle n'entendait point mourir; et, quand il lui a été donné de prendre la parole et de se faire entendre, elle a protesté de son éternelle jeunesse, de sa verve harmonieuse, de sa vigueur, de son abondance, avec tant de vitalité et d'entrain, qu'elle a étonné la littérature et fait envier ses richesses et ses ressources. Elle s'est classée au moins; et,

Digitized by Microsoft ®

maintenant, bien qu'elle n'aspire point à reprendre son sceptre provincial, elle restera dans sa dignité et méritera encore d'être étudiée et conservée comme un monument historique, toujours debout, de notre gloire nationale.

A part le rôle littéraire qu'elle remplit et qui lui a valu tant de faveurs dans ces derniers temps, la langue d'Oc, avec la variété infinie de ses dialectes, est toujours parlée et comprise dans le tiers de la France. L'attachement du peuple méridional à son vieux langage prouve au moins qu'il le croit bon et suffisant à ses besoins : il en vit et il s'en sert. Sa persistance démontre encore que cette langue ne s'est pas plus immobilisée que l'esprit même des populations, et qu'elle a mesuré sa marche à celle des idées qu'il leur convenait d'exprimer. Une foule de termes nouveaux sont devenus nécessaires : il fallait les prendre où ils se trouvaient et s'enrichir de ces emprunts forcés. Elle n'a point hésité; et ce n'est pas de cet accroissement qu'il y a à se plaindre; seulement elle a voulu en approprier les formes à son génie : elle leur a imprimé le sceau de l'adoption en les façonnant suivant ses aptitudes; elle les a naturalisés languedociens en les soumettant à ses règles d'accentuation et leur imposant son cachet de race et de famille. Ce n'est pas non plus d'avoir usé de ce droit souverain qu'elle peut être blâmée, tant elle y apportait d'ailleurs de réserve et de discernement et mettait de délicatesse à en ménager l'exercice et les procédés. Ce n'était pas là faire du patois ou du *franchiman,* mais simplement monter au niveau du progrès qui amène toutes les langues à se transformer, et se tenir au courant des idées nouvelles en s'emparant de mots nouveaux, qu'elle s'assimilait.

Cette élaboration naturelle se faisait à bon escient; alors que la langue d'Oc était la bienvenue dans toutes les classes de la société, admise à tous les foyers, reçue dans toutes les relations. En plein crédit dans sa province, ses emprunts n'éprouvaient aucune peine à être légalisés et à prendre cours. A tous les degrés et dans tous les rangs, tout le monde s'entendait avec le même idiome, et l'introduction ou la mise en circulation d'un vocable étaient soumises au contrôle de tous, des lettrés et des ignorants, des grands seigneurs, des bourgeois et du peuple; de telle sorte qu'aucune innovation n'aurait pu s'impatroniser, pour si peu qu'elle eût été en désaccord avec l'esprit général et l'instinct natif qui maintenait et caractérisait la langue. Ce fut cet état de choses que vint sanctionner Sauvages dans son Dictionnaire avec l'autorité de sa science de linguiste et d'observateur judicieux. Il fixa le pur languedocien de son temps, tel que le mouvement des idées et des besoins l'avait fait, dans son individualité propre et originale; et il le fit avec le dessein arrêté de ne pas le laisser confondre avec le français, dont il voulait surtout protéger et sauvegarder la diction.

Mais une langue vivante ne s'arrête point au milieu de populations vivantes et indépendantes, puisqu'elle représente nécessairement leurs mœurs, leur esprit, leurs tendances. L'ordre social, le régime politique, les divisions territoriales ont éprouvé de profonds changements : la langue a suivi l'impulsion. A ne les considérer qu'au seul point de vue de la linguistique, les révolutions qui ont passé sur notre pays, ne pouvaient manquer d'exercer la plus grande influence sur l'idiome. Le français est devenu le maître : il a commencé par se rallier les hautes classes et la bourgeoisie; le peuple l'a subi et force lui a bien été d'en adopter aussi une certaine nomenclature d'expressions techniques, sous peine de rester en dehors de tout mouvement et de se taire sur des matières portées à chaque instant à l'ordre du jour, et qui remuaient toutes les âmes et tous les intérêts.

De là sont venues ces concessions à la politique, à l'organisation administrative, au système décimal, à la procédure, qui ont créé ces séries de mots, d'abord comme *patrioto, assigna, aristocrato, sans-culoto, émigra, massimoun, distrì,* etc.; puis *préfè, sous-préfè, couscrì, ézantì, réformo, otroué, azouèn,* etc., et après *charto, députa, prougramo, éléciou, las cambros,* et *lou mèstre, un litre, un kilò, camì vicinâou, sustitu,* etc. Il fallait s'entendre à toutes les époques; et le languedocien ne dérogeait pas, ne se convertissait pas, en imitant le français lui-même et en lui prêtant en même temps ses termes d'agriculture, par exemple : magnanerie, canisse, mort-flac, flâcherie, araire, etc.

C'était bien encore; car la langue d'Oc, abandonnée depuis longtemps comme langue officielle, avait cependant conservé assez de son prestige pour se mêler, disions-nous, aux relations privées et familières du grand et beau monde qui n'en connaissait guère d'autre, et à celles du populaire et des villageois qui n'entendaient que ce langage. Sans doute, elle n'avançait pas vers les perfectionnements et n'y tendait par aucun sérieux effort littéraire; pourtant son culte n'était pas tout à fait délaissé. *Franchiman,* au témoignage de Sauvages, il y a une centaine d'années, ne désignait que la différence d'accent entre le langage du Nord et celui du Midi.

Le mot garde toujours ce sens, mais il a pris plus d'extension; car il signifie aussi une altération de la langue méridionale par un autochtone même qui affecte, en se servant du parler maternel, de le prononcer à la mode française, dans l'intonation et dans le tour de phrase.

Cette définition n'est malheureusement que juste. Le mal a empiré et il attaque le fond même, la substance de l'idiome, par une mixtion informe et inintelligente des anciennes racines romanes et des déformations du français qui s'infiltre insensiblement dans ses veines; et cela sans regarder aux antipathies qui les séparent. Le *Franchiman* actuel est une corruption du languedocien et du français à la fois; il est produit par une alliance journalière, par un frottement incessant des intérêts et des rapports des deux langages; il pense en français, il traduit oralement en languedocien, et il apporte dans celui-ci la physionomie, la

Digitized by Microsoft®

construction, le génie du premier, et jusqu'à la plupart de ses formules parasites; à peine même si les désinences conservent leur cachet d'origine.

La dégénérescence était peut-être fatale : elle a pris de notre temps une intensité sans frein et sans vergogne, contre laquelle il ne faut cesser de s'élever. Depuis que le français est devenu la langue universelle, depuis qu'il s'est vulgarisé davantage, qu'il passe pour être seul de bonne compagnie, et qu'à ce titre il est reçu parmi les classes élevées et la bourgeoisie, qui veulent faire preuve par là d'instruction et d'éducation, il est de bon goût de renier l'idiome natal comme un des patois barbares du français et de n'en faire qu'une de ses corruptions viciées, au lieu d'une langue originale. Sur cette idée fausse, le dédain et l'abandon : et c'est ce qui nous rappelle une de ces spirituelles boutades du maître, quand il représentait au vif les causes de la décadence de sa langue tant aimée et faisait le portrait de nos *franchimans*. Ce qu'il y a de plus fâcheux en cela, disait-il, c'est que l'exemple est donné de haut en bas; de bas en haut la séduction serait moins à craindre.

Ce sont, parmi le peuple, les hommes qui ont reçu ce commencement, j'allais dire cette fausse couche d'éducation, qui est le type particulier de notre siècle; ce sont les militaires voyageurs qui ont puisé à toutes les sources, à tous les jargons, à tous les baragouins; ce sont les demoiselles de magasin qui se pincent la bouche en cœur et lèchent leurs paroles sur leurs lèvres, pour ne pas être confondues avec la classe des taveleuses, race vive, alerte, un peu débraillée, andalouse du pied jusqu'à l'œil; ce sont les demi-savants des campagnes, tribuns du conseil municipal, qui ont appris le français dans le code de procédure; c'est toute cette petite aristocratie populaire qui déforme notre pur languedocien pour en faire le laquais brodé du français.

Aussi distingue-t-on deux classes bien tranchées de puristes *franchimans* dans notre idiome. La variété dont il vient d'être question, forme ce que le bas-peuple appelle très-logiquement *d'avoucas*. Ceux-ci reculent devant un technique pur languedocien et font des détours risibles pour tourner la position; ils craindraient, par l'emploi d'un terme authentiquement du crû, de déroger à leur dignité de citadins et d'être salués de l'épithète de *raïöous*, la plus flétrissante des injures à leurs yeux; ils sont heureux quand ils peuvent amener à bien et colloquer convenablement un technique bien français qu'ils ont recueilli dans leurs rapports avec les gens de science et de bon ton; ils appuient glorieusement dessus, ils le renflent d'une accentuation sentencieuse, et semblent n'y accoler qu'à regret la désinence languedocienne. Inutile de dire que la construction est toujours française ou à peu près. Qu'ils tombent, par hasard, sur un technique bien local, ou mieux encore sur une de ces phrases faites et proverbiales qui abondent dans l'idiome, ils ne les lâchent alors qu'en les accompagnant d'un sourire sardonique ou dédaigneux, qu'avec une rudesse affectée de prononciation; ils ont l'air de les souligner oralement, pour qu'on ne les confonde pas avec le reste de leur phraséologie; et quand ils reviennent à celle-ci, ils ont grand soin de signaler la différence par un redoublement de sifflotterie, de syllabes susurrantes et de vocalisation emmiellée.

La seconde espèce de puristes est plus logique et plus patriote : elle tient à conserver à l'idiome sa pureté originelle et le cachet de son indépendance; elle se compose, quoiqu'en petit nombre, de gens instruits, mais ils doivent être du crû, c'est là une condition exclusive, car l'homme du terroir peut seul avoir la chaleureuse affection qui pousse à défendre une cause juste, mais condamnée d'avance. C'est là le bataillon sacré.

Viennent ensuite les vrais autochtones du pays : cultivateurs ou petits propriétaires, et les habitants, non déclassés, des communes rurales. Les puristes dans cette classe sont particulièrement ceux que leurs voisins gratifient aussi du titre *d'avoucas*. Bien différents des premiers que nous avons déjà signalés par cette appellation, ceux-ci se préoccupent quelque peu de codes, de législation et de politique générale; ils sont surtout un recueil vivant des théorèmes, des apophthegmes de la sagesse du vieux temps. Leurs codes sont : Pierre Larrivay, Mathieu Lansberg; leur doctrine, les recueils des dictons ou proverbes agricoles, astronomiques et météorologiques; leur politique, la diplomatie municipale, ou quelque boniment en vue d'élection. La race menaçait de s'en perdre; mais les événements ont formé quelques élèves non moins prétentieux, qui s'exercent dans les clubs ruraux. Ceux-là sont les savants de l'endroit, les fortes têtes, les importants, les discoureurs diserts, frottés de lecture et d'instruction primaire. C'est par eux que l'antagonisme du français se maintient vif et constant, comme entre Rome et Carthage. Grands parleurs d'ordinaire, leur verbe a une certaine énergie, leur pensée de l'image, leur phrase de la métaphore; la forme comparative est dans leur génie particulier, comme dans celui de la langue elle-même; ils n'évitent pas sans peine tout retour vers la pensée française inculquée par leur journal, et lorsque les besoins du moment les contraignent à l'emprunt de quelque expression inévitable, ils mettent une sorte de coquetterie maligne, de raffinement instinctif à la torturer, à la défigurer, à la rendre méconnaissable pour des oreilles françaises. Quelquefois même ils l'étendent sur le lit de Procuste, la mutilent ou l'étirent, suivant les cas, pour le seul plaisir de faire affront à l'académie; c'est ainsi que des mots bibliothèque, locomotive, cartouche, pour ne parler que des plus innocents, ils ont fait *bliotèquo, comotivo, cartatoucho*.

A un degré un peu plus élevé, se rencontrent les puristes écrivains, praticiens émérites, rédacteurs de correspondances d'affaires, de pétitions et même de mémoires; et au-dessus les poètes de l'endroit, faiseurs d'épithalames ou de chansons charivariques, aux locutions fantaisistes et sou-

Digitized by Microsoft ®

vent originales comme leur orthographe. Toutes ces catégories professent au fond le respect de la langue.

Or, comme tout purisme est toujours entaché de fanatisme, il s'en est suivi quelquefois des excès que le bon goût doit condamner, quand ils s'avancent sur le terrain littéraire, mais qui n'en restent pas moins liés indissolublement aux destinées de l'idiome. Montrer trop de sévérité pour leurs créations déformées ou dissimulées aurait bien pu n'être pas toujours justice. Le français n'a-t-il pas fait pire quelquefois dans ses emprunts grecs ou latins pour ses classifications scientifiques, et dans son anglomanie pour toutes ses industries depuis ses vêtements jusqu'aux chemins de fer, pour sa langue parlementaire et son argot commercial? L'omnipotence et l'impunité, l'exemple et l'initiative ne sont pas des droits, mais on s'en est toujours servi depuis qu'il y a au monde des forts et des faibles; et en dernière analyse, il faut bien accepter, sous bénéfice d'inventaire toutefois, quelques-unes de ces locutions qui ne heurtent pas trop le génie de la langue.

Les néologismes de cette sorte ne sont pas les plus à redouter; et ce n'est pas contre eux que l'auteur des *Castagnados* eût dégainé, comme il disait, son grand sabre *pèr sé garda dâou franchiman*. Dans la nomenclature qu'il a laissée et que nous suivons, il en a été enregistré un certain nombre : c'est l'acte de leur légitimation. A l'article *Patouès* nous signalerons les motifs qui leur ont fait trouver grâce et les raisons qui ont dû faire proscrire les autres.

Ce qui a jeté les premiers et les plus dangereux ferments de décomposition dans l'idiome méridional, est venu de cette erreur qui a fait imaginer que deux langues, coexistant sur le même sol, gardant certaines affinités d'origine, avaient cependant la même nature et le même caractère; que l'une, n'étant que l'altération de l'autre, la plus vulgaire et la plus pauvre devait prendre modèle sur la plus élégante et se vêtir de ses ajustements; que forcer les rapprochements serait avoir raison d'antipathies inconciliables. Mais par le mélange on n'est arrivé qu'à la confusion : les plus habiles ne savent plus ni la langue française ni la langue d'Oc : certes, il n'y a pas à se vanter du résultat. On a été plus loin : du langage courant, qui se livrait à tous ces amalgames inconscients et souvent inintelligibles, le mal est passé et s'est propagé dans les livres, les traités, les compositions écrites, où l'on n'a pas craint de professer hautement l'assimilation du français et du languedocien. C'est contre ce débordement qu'on ne saurait trop protester, en creusant plus profondément que jamais la ligne de démarcation qui sépare les deux langues.

Des principes, des natures, des types disparates et opposés ne peuvent évidemment se concilier et se fondre. On ne l'a point vu, on n'y a point songé : le même vocabulaire ne saurait être commun aux deux idiomes. Mais la langue d'Oc dépérit, dit-on : soit; et cela ne l'empêche pas de servir encore d'instrument de relations à huit ou dix millions d'hommes; elle est pauvre et infeconde dans sa sénilité : cependant elle n'en a pas moins enrichi la littérature nationale d'admirables et harmonieux chefs-d'œuvre de poésie. Mais n'est-ce pas là ce qui lui donne le droit d'être fière de sa pénurie, de refuser l'aumône en fausse monnaie qu'on lui jette, de repousser la livrée et le vasselage qui l'humilient, de vouloir être rendue à elle-même? Ces levées en masse chez le voisin, qu'on lui conseille et qu'on lui amène de force, ne feraient que la trahir et hâter sa déchéance. Il est sans doute des auxiliaires dont le concours lui a été utile et qu'elle a accueillis; mais ces recrues exotiques, hybrides, à constitution peu saine, raccolées un peu partout, au hasard, que, pour la vanité du nombre, on essaie d'affubler de quelque lambeau de costume provincial, et qui se croient déguisées sous la cocarde d'une désinence caractéristique, une consigne inexorable doit les bannir à jamais des rangs où ces intrus font tache.

Que peut donc en ces circonstances se proposer notre lexique? Rien de plus que faire de l'histoire. La langue d'Oc et ses dialectes n'ont pas pour eux l'avenir, en ce sens que l'avenir ne peut rien leur donner et qu'ils en ont tout à craindre. Ils vivront en se souvenant d'avoir vécu : leur raison d'être est d'avoir été. C'est pour cela qu'il y a un si grand intérêt, non pas à tenter un impossible rajeunissement en leur insufflant un esprit nouveau, antipathique à leur génie natif, mais à revivifier leurs éléments d'origine et leurs principes vitaux en les retrempant à leur source pure et vraie.

A deux époques critiques dont nous venons d'indiquer l'influence, notre dialecte a eu cette rare bonne fortune que deux maîtres, Sauvages et La Fare-Alais, ont dressé l'inventaire de son entier et légitime patrimoine. Le dernier contrôle a dû nécessairement écarter les archaïsmes hors d'usage, atteints de désuétude, comme il a dû consacrer les acquêts récents, avec un savoir et une autorité incontestables. Dans cette classification se trouve la règle, et elle est si bien la loi, que tout ce qu'elle embrasse et ce qu'elle sanctionne est l'état de notre langue, son seul avoir, sa propriété véritable; tout le reste ne serait pour elle que du bien mal acquis, dont elle ne veut pas. Notre lexique, qui l'a adoptée, sera donc à ce titre pur languedocien et non *franchiman;* sa devise sera : parlons notre langue et non son patois. — *Voy. Lénguo* et *Patouès.*

Franchimandèja, *v.* fréq. Imiter grotesquement la prononciation française : ce qui arrive au peuple du Midi quand il veut se mêler de parler français, surtout aux militaires du terroir, retour des garnisons d'outre-Loire, qui prétendent faire croire avoir oublié l'accent natal.

Françouès, *n. pr. m.* Au fém. *Françouèso.* François, Françoise.

Françoun, *n. pr.* de femme. Dim. *Françounéto.* Françoise, dont il est lui-même un dim.

Franja, ado, *adj.* Frangé, orné de franges; bordé d'une frange.

Corrupt. du fr.

Digitized by Microsoft®

Franjo, *s. f.* Bord; bordure; frange, tissu d'où pendent des filets servant d'ornement.

Corrupt. du fr. qui vient lui-même du lat. *Fimbria*, m. sign.

Franquéta, *s. f.* Franchise; loyauté.

Dér. de *Fran*, adj.

Franquo-païardo, *s. f.* Espèce de figue hâtive et de couleur grise.

Frâouda, *v.* Frauder; employer des moyens détournés pour frustrer quelqu'un de ce qui lui appartient, pour éviter les droits de régie ou d'octroi; sophistiquer le vin ou autre marchandise.

Frâoudo, *s. f.* Fraude; tromperie cachée à l'effet de soustraire certains objets soumis aux droits à la connaissance des employés à la perception; contrebande.

Dér. du lat. *Fraus, fraudis*.

Frâoudulisto, *s. m. Féodiste.* — *Voy. Flurdalisto.* — Ce mot est une corruption du vieux terme fr. auquel le peuple a voulu attacher ironiquement une racine injurieuse tirée du mot *Frâoudo*. Le peuple et les interprètes du droit féodal n'étaient pas fort amis.

Frâoudur, *s. m.* Fraudeur, celui qui fait et pratique habituellement la fraude, surtout en matière de droits d'octroi ou de régie.

Corrupt. du fr.

Frâoumina, *v.* Flavir, brûler, dessécher, brouïr par le brouillard, en parlant des feuilles des arbres; rendre vermoulu, quand il s'agit du bois, du fromage, etc.

Fré, *s. m.* Froid, froidure; hiver. — *Faï un fré qué ploumo*, il fait un froid à faire tomber les ongles. *Un paro-fré*, un vêtement bien chaud, un manteau. *Un pisso-fré*, un homme sans vigueur, sans énergie; flegmatique; indifférent; indolent. *Un fré*, un catarrhe, un rhume, toute espèce d'indisposition causée par une transpiration arrêtée. *Fré dé pèses*, froid aux pieds.

Fré se prend aussi adverb. pour froidement, d'une manière froide, sèche, glaciale. — *Botre fré*, battre froid, recevoir froidement, sans démonstration amicale.

Fré, frédjo, *adj.* Dim. *Frédjé;* augm. *Frédjas*. Froid, qui a perdu sa chaleur, qui est à une température peu élevée. Au fig. froid, indifférent pour ceux qui l'aiment; qui n'a pas d'entrailles ni de chaleur de cœur.

Dér. du lat. *Frigidus*, m. sign.

Frèchan, *s. m.*, ou **Frèchïo**, *s. f.* Fressure d'agneau ou de chevreau; ensemble du cœur, des poumons, de la rate et du foie de ces animaux. C'est un friand morceau pour les campagnards, qui mangent rarement de la viande.

Dér. du lat. *Frixum*, supin de *Frigo*, fricasser.

Frèchïo, *s. f.*, ou **Frèchan**, *s. m.* Même mot que le précédent.

Frédjâou, âoudo, *adj.* Qui est d'une température, d'une exposition de site froide, glaciale. — *Aquélo cambro és bién frédjâoudo*, cette chambre est glacée. *Pëïro-frédjâou*, pierre froide, pierre calcaire. C'est par une exception bizarre qu'ici l'adj. ne s'accorde pas en genre avec son subst.

Frédjon, *s. f.* Au propre, douleurs rhumatismales, catarrhe causé par le froid; au fig. froideur, indifférence; air froid, sérieux et composé.

Dér. du lat. *Frigus, frigoris*.

Frédjoulado, *s. f.* Redoublement de froid; froid plus intense; recrudescence de l'hiver qui se fait ressentir souvent aux premiers jours du printemps.

Frèro, *s. m.* Frère, né du même père et de la même mère. — *Voy. Fraïre.*

— *Lous Frèros*, les frères de la Doctrine chrétienne. *Lou Frèro*, le frère qui dirige spécialement ou l'école ou la classe.

Il est probable que, avec l'établissement des frères de la Doctrine chrétienne dans nos pays, a commencé la substitution du mot *Frèro* à celui de *Fraïre*, du moins l'habitude de ne parler que français aux enfants, de n'employer que le français dans leurs classes, a-t-elle contribué pour une grande part à ce changement tout à fait passé dans la langue.

Frès, frèsquo, *adj.* Dim. *Frèsqué, éto;* augm. *Frésquas, asso*. Frais, fraîche, dans toutes ses acceptions, soit pour la température, le vent, l'eau, le vin, soit pour la fraîcheur des fruits, légumes, viandes, poissons, étoffes, et pour le teint des personnes. — *Frèsquasso*, en parlant d'une femme, une grosse mère bien fraîche et pourvue d'embonpoint.

Pris subst. ou adv. au masc. Frais; froid agréable; fraîcheur. — *Faï frès*, le temps est frais. *Prène lou frès*, se mettre à la fraîcheur, au frais.

Dér. du lat. *Frescum*, supin de *Frigeo*.

Frésïa, sïado, *adj.* Crêpé; crêpu; frisé comme les feuilles d'un certain chou qu'on appelle chou frisé.

Dér. de *Frisa*.

Frèso, *s. f.* Fraise, fruit du fraisier, qui se dit techniquement *Majoufo* (*V.* c. m.); ris de veau, fraise; fraise de collet, ornement du cou, plissé et empesé.

Dér. du lat. *Fraga*, m. sign.

Frèso, *s. f. Frèze*, temps du plus grand appétit des vers-à-soie. — Ce redoublement d'appétit, qui précède chaque mue, croît à chaque âge proportionnellement à la grosseur du ver.

Frésquaïroûs, ouso, *adj.* Frais, humide, en parlant d'un site, d'une maison, d'un appartement, où l'on respire la fraîcheur.

Frésquéja, *v.* fréq. Reverdir; être verdoyant; se couvrir de verdure, de fraîcheur.

Frésquiëïro, *s. f.* Fraîcheur; temps frais. Au fig. froideur; indifférence. — *Prène la frésquiëïro*, prendre le frais. *Las frésquiëïros arivou*, les premières fraîcheurs de l'hiver arrivent. *Faï frésquiëïro*, il fait frais, presque froid, humide.

Frésquoû, *s. f.* Fraîcheur; froidure; fraîcheur de l'eau; fraîcheur du teint.

Frésquun, *s. m.* Odeur de viande fraîche. — Cette odeur est insupportable aux habitants des Cévennes, qui, accoutumés à une vie frugale et aux assaisonnements au porc salé, ont du dégoût pour la viande fraîche et le potage

Digitized by Microsoft ®

de cette viande, en même temps qu'ils font grand cas du porc un peu rance, qu'ils nomment *sabourun*.

Fréta, *v.* Frotter; essuyer; oindre; enduire. Au fig. battre, rosser quelqu'un; lui gagner son argent au jeu.

Sé fréta, hanter; fréquenter; avoir à faire; se faire des frictions; se battre. — *Sé fréta dé qudouquus*, fréquenter quelqu'un. *Sé soun bé frétas*, ils se sont bien houspillés, pelottés, battus.

Dér. du lat. *Fricare*, m. sign.

Frétado, *s. f.* Coups; rixe; volée de coups de poings ou de bâton.

Frétadoù, *s. m.* Frottoir; linge qui sert à frotter, à essuyer; essuie-main.

Frèto, *s. f.* Terme de charronnerie, frette, lien de fer ou virole autour du moyeu d'une roue.

Fricandèou, *s. m.* Hachis ou godiveau de viande maigre du porc, mêlé du ris et des caillettes, quelquefois avec la fressure et le foie, et qui n'a rien de commun avec ce qu'on entend en fr. par Fricandeau. *Lou fricandèou* se façonne en boules de la grosseur d'une pomme, qu'on recouvre avec une enveloppe de cette membrane graisseuse que les anatomistes appellent épiploon, et qu'on nomme ici en terme de ménage *crèspino*. Ces sortes de godiveaux, que l'on fait cuire dans la graisse et quelquefois en terrine, se conservent longtemps et sont fort estimés.

Fricâou, fricâoudo, *adj.* Dim. *Fricâoudè*. Gentil; éveillé; friand; ragoûtant; délicat. — *Un moure fricâou*, un minois friand.

Ce mot est plus usité au dim. fém. *Fricâoudéto*. — Friquet, le nom du moineau, n'aurait-il pas une origine commune à cause de ses qualités?

Dér. du lat. *Fricatus*, frotté, nettoyé.

Fricassa, *v.* Fricasser; accommoder; frire; faire cuire à la poële. Au fig. manger son bien en folles dépenses. — *A tout fricassa*, il a tout dévoré, tout flambé.

Fricassèïo, *s. f.* Fricassée, gibelotte.

Fricasso, *s. f.* Ragoût de viande en morceaux, cuit à la poële; galimafrée.

Dér. du lat. *Fricare*.

Fricô, *s. m.* Dim. *Fricouté*. Ragoût; mets cuit; régal; repas de gourmand.

Fricoutéja, *v.* fréq. Fricotter; fréquenter les guinguettes; avoir l'habitude des repas de tavernes. — S'entend aussi des petits repas d'amis et de gourmands.

Fricoutiè, *s. m.* Gargotier; cuisinier de taverne.

Fricoutur, *s. m.* Gourmand; qui aime les bons morceaux; qui fréquente les gargotes.

Frigouloùs, *s. m.* Terre en friche remplie de thym.

Frigoulo, *s. f.* Dim. *Frigoulèto*. Thym, *Thymus vulgaris*, Linn., plante de la fam. des Labiées, aromatique et fortifiante, dont on parfume les agrès de magnanerie, soit en en frottant les planches et les traverses, soit en la faisant brûler dans l'atelier.

Dér. du gr. Φαλάγγιον, plante salutaire contre les venins.

Frimo, *s. f.* Frime; semblant; mine; feinte. — *Tout aquò's uno frimo, dé frimo* ou *pér la frimo*, tout cela n'est que semblant, que jeu, que vaine apparence; bon pour la frime.

Frimousso, *s. f.* Mine; air du visage; trogne. — *Té cope ta frimousso*, je vais te souffleter.

Fringa, *v.* Faire l'amour; faire la cour; avoir des fréquentations en vue du mariage. — Se prend en général en bonne part et pour le bon motif, du moins en apparence: c'est une fréquentation qui s'opère en public et la plupart du temps sous les yeux des parents. Le terme *Parla à...* est encore plus explicitement consacré à la recherche pour le bon motif.

Dér. du lat. *Fringultire*, frétiller, jaser, coqueter.

Fringadisso, *s. f.*, ou **Fringaje**. Action de faire sa cour; temps où l'on se fréquente avant le mariage.

Fringaïre, *s. m.* Au fém. *Fringaïro*, subst. Amant; amoureux; galant; soupirant. — *Voy. Calignaïre.*

Fringaje, *s. m.* — *Voy. Fringadisso.*

Fringarèl, èlo, *adj.* Qui a le cœur disposé à l'amour; qui aime à coqueter auprès des femmes; d'humeur amoureuse; l'amoureux des onze mille vierges.

Fringo, *s. f.* Dim. *Fringuèto*. Bande; lanière d'étoffe prise sur une grande pièce. — *Fringo dé tèro*, lisière, langue de terre.

Dér. du lat. *Fimbria*, frange, ou mieux de *Frangere*, diviser, déchirer.

Fripa, *v.* Friper; gâter; chiffonner ses hardes, ses habits; gaspiller, dissiper sa fortune.

Friparié, *s. f.* Friperie; magasin de vieux habits; boutique de bric-à-brac; commerce de friperies.

Fripié, *s. m.* Au fém. *Fripiéïro*. Fripier; marchand de bric-à-brac; qui fait commerce de vieux meubles, de vieux habits.

Fripoun, ouno, *adj.* Dim. *Fripounò, oto*. Fripon; trompeur; qui vole avec adresse; fourbe. — On ne se sert guère que du dim. *Fripounò, oto*, dans le sens de galant ou coquette, éveillé ou luronne, appliqué à une personne jeune ou à son air et à ses manières.

Fripouna, *v.* Friponner; escroquer; dérober par adresse; attraper par fourberie.

Fripounarié, *s. f.* Friponnerie; action, manœuvre de fripon.

Frisa, *v.* Friser; crêper; boucler en parlant des cheveux; raser, toucher superficiellement; broyer, pulvériser, ameublir la terre; émietter.

Frisa, ado, *adj. et part. pass.* Frisé, crêpu; émietté.

Frisos, *s. f. plur.* Frisure; cheveux bouclés par le fer.

Frisoun, *s. m.* Terme de filature de soie, frison; filasse de soie mêlée et brouillée que l'on tire en mèche avant d'obtenir le brin pur soie. Plus la soie qu'on file est fine, plus elle doit être purgée du frison.

Le frison diffère des côtes en ce que celles-ci sont formées de la bave du cocon, qui s'enlève par longues filasses,

Digitized by Microsoft®

qu'on carde ensuite et dont on fait du fleuret grossier; au lieu que le frison contient beaucoup de bonne soie à laquelle il est mêlé et qu'on ne peut purger à cause d'un agglutinement trop considérable.

Fron, *s. m.* Dim. *Frounté;* péj. *Frountas.* Front, partie du visage qui s'étend d'une tempe à l'autre et depuis le cuir chevelu jusqu'aux sourcils. — Lorsque le mot Front fr. est au fig. pour exprimer hardiesse, effronterie, notre dialecte le rend par *Froun.* — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Frons, frontis,* m. sign.

Froumaje, *s. m.* Dim. *Froumajoù.* Fromage, lait caillé, égoutté et salé. — Le fromage des Cévennes est le plus souvent fait de lait de chèvre; il est du volume et de la forme du fromage du Mondor. Quand il est frais, on l'appelle *Toumo;* quand il est demi-sec et gras, *Froumaje adraqua;* quand il a subi une opération de fermentation particulière, on le nomme *Péraldoù,* espèce très-appréciée et fort estimée, mais des indigènes seuls.

Au surplus la réputation du fromage de nos montagnes date de loin : Pline, dans son *Histoire naturelle,* affirme que le fromage le plus vanté et le plus recherché à Rome, ce rendez-vous général de tous les produits du monde, provient de la contrée de Nimes, de la Lozère et du pays des Gabales, le Gévaudan, bien que son mérite supérieur ne dure qu'autant qu'il est frais et que sa préparation gauloise lui donne une saveur médicamenteuse : *Laus caseo Romæ, ubi omnium gentium bona cominùs judicantur à provinciis, Nemausensi præcipua, Lesuræ Gabalicique pagi : sed brevis, ac musteo tantùm commendatio... nam Galliarum sapor medicamenti vim obtinet.*

Froumaje cacha se dit d'une sorte de préparation de lait caillé fermentée, assaisonnée fortement de poivre, d'eau-de-vie ou de vinaigre, qui se conserve dans les campagnes en pots comme une bouillie, d'un goût très-piquant, et qu'on appelle aussi *Rubarbo (V.* c. m.). *Viro-froumaje,* espèce de saut périlleux qui s'exécute en se tenant suspendu par les poignets.

Les étymologistes donnent des origines diverses à ce mot, qui, selon les uns, viendrait du celt. *Fourmaich,* m. sign.; suivant d'autres, du gr. Φορμός, natte, panier de jonc où l'on met égoutter le fromage et qui lui donne sa forme, d'où la bass. lat. aurait tiré *Formaticum, Formago,* changé en *Fromago,* par métathèse, du lat. *Forma.*

Froumajèïro, *s. f.* Fromagerie, lieu où l'on fait et où l'on conserve le fromage; grand panier en forme de cône où l'on met sécher et égoutter le fromage du pays; fromagère, femme de la campagne qui vient vendre journellement en ville les petits fromages frais dits *Toumos.*

Froun, *s. m.* Front; hardiesse; effronterie; audace; impertinence. — *Voy. Fron.*

Frounzi, *v.* Froncer; rider; plisser; faire un froncis.

Dér. du lat. *Frons, frontis,* front, par imitation des rides et plis qui s'y forment lorsqu'on fronce les sourcils.

Frounzidüro, *s. f.* Froncis; ride; plis; rides de la peau.

Frucha, *v.* Fructifier; porter du fruit. — *La vigno a bièn frucha aquèst'an,* la vigne a fait beaucoup de raisins cette année.

Dér. du lat. *Fruges* ou *Fructus.*

Fruchè, *s. m.* Arbre fruitier; fruitier, jardin planté d'arbres à fruits; lieu où l'on serre le fruit.

Fruchè, fruchèïro, *adj.* Qui porte beaucoup de fruits; qui aime beaucoup le fruit; fertile. — On le dit aussi par ext. et ironie de qui aime le fruit défendu.

Frucho, *s. f.* Fruit en général; les fruits pris collectivement. — *Souï pas for à la frucho,* je ne suis pas très-amateur de fruits.

Frui, *s. m.* Fruit, production des végétaux, arbres et arbustes, servant à leur reproduction.

Emp. *franchiman* au français.

Fu, 3me pers. sing. du prétér. défini. Il ou elle fuit. Variante ou contraction du v. *Fugì, Fugìs.* — *Dâou tén qué lou chi pisso, la lèbre fu,* prvb., pendant que le chien baguenaude, le lièvre fuit. On dit aussi : *S'en-fu* pour : il s'en fuit.

Fugì, *v.* Fuir; prendre la fuite; courir pour se sauver; passer rapidement.

Dér. du lat. *Fugere,* m. sign.

Fugidìs, isso, *adj.* Fugitif; proscrit; qui est obligé de se cacher; qui passe vite.

Fugido, *s. f.* Fuite ou déchargeoir d'un moulin; canal de fuite.

Fulobro, *adj. de tout genre.* Dim. *Fuloubréto.* Paresseux; fainéant; qui craint la peine toutes les fois qu'il faut la subir dans un but utile.

Composé des deux mots *Fu,* il fuit, et *l'obro,* le travail.

Fuma, *v.* Fumer, jeter de la fumée; engraisser la terre avec du fumier; fumer du tabac. Au fig. s'impatienter; être vexé, ce qu'on appelle vulgairement, fumer sans pipe. — *A las cdoudétos qué fumou,* vite, aux châtaignes bouillies toutes chaudes, qui fument.

Dér. de *Fun.*

Fumado, *s. f.* Dim. *Fumadéto;* augm. *Fumadasso.* Fumée, vapeur épaisse que le feu ou la chaleur fait exhaler. — *Las Fumados,* les Fumades, n. pr. d'un hameau et de sources minérales dans la commune d'Allègre, où l'on a découvert une piscine antique, des monnaies romaines, des vases, patères, tuiles gallo-romaines. Ce nom est encore celui de plusieurs localités dans le Gard, ruisseaux, montagnes ou quartiers.

Fumadisso, *s. f.* Grande fumée, persistante, incommode.

Fumarésto, *s. f.* Grande et épaisse fumée, comme celle d'un four ou des fourneaux d'écobuage, des herbes et des racines qu'on fait brûler sur la terre.

Fumè, *s. m.* Hirondelle de mer, mouette, oiseau de l'ordre des Palmipèdes et de la fam. des Longipennes. — Les espèces de ce genre d'oiseau, qui vit autour des étangs,

Digitized by Microsoft ®

sur l'eau desquels il se repose sans nager, sont assez nombreuses. *Fumé* désigne principalement, tout en s'appliquant aussi aux autres, l'espèce la plus commune qui est l'hirondelle de mer à tête noire ou Gachet, hirondelle de mer épouvantail, *Sterna nigra*, Linn., tête et partie postérieure du cou d'un noir profond, poitrine d'un blanc pur, le reste du corps noir cendré ou bleuâtre, bec noir, vingt-quatre centimètres de longueur; ainsi nommée à cause de sa couleur enfumée. — *Voy. Gabian*.

Fumèïroù, *s. m.* Fumeron; flambart; petit charbon à demi consumé qui jette de la fumée.

Fumèlan, *s. m.* Femme, femelle, ou plutôt femmes en général. — Se dit ironiquement et en mauvaise part. — *Voy. Fémèlan*, qui est le même mot.

Fumèlo, *s. f.* Femelle, compagne du mâle; qui appartient au sexe féminin. — Appliqué à la femme, c'est un terme de mépris ou d'ironie. — *Voy. Fémèlo*.

Fumèto, *s. f.* Camouflet, bouffée de fumée; niche qu'on fait à un dormeur, en lui soufflant de la fumée dans le nez.

Fumiè, *s. m.* Fumier, mieux dit *Fèn* (*V.* c. m.); trou, fosse à fumier. — *Fòou traïre aquò âou fumiè*, il faut jeter cela au fumier, dans la fosse à fumier.

Dér. du lat. *Fimus*, m. sign.

Fumièïro, *s. f.* Fumée qui se répand dans un appartement; celle qu'on voit dans les claies ou séchoirs à châtaignes; fumée déviée de son cours ordinaire et qui incommode.

Fumotèro, *s. f.* Fumeterre officinale, *Fumaria officinalis*, Linn., plante de la fam. des Papavéracées, commune dans les champs. — *Voy. Fénoudèïo*, qui est un de ses noms.

Fun, *s. m.* Fumée, vapeur plus ou moins épaisse qui s'élève d'un corps brûlant. — *Faïre foço fun*, faire l'important, faire claquer son fouet. *D'aquì mounté déou sourtì lou lun, sor lou fun*, prvb., ceux qui devraient donner le bon exemple sont les premiers à scandaliser. *Un fun dé mounde*, une foule, une infinité de personnes. *Un fun dé tèsto*, un étourdissement, un éblouissement.

Dér. du lat. *Fumus*.

Fur, *s. m.* Fouille; recherche dans une maison opérée par l'autorité municipale ou de police pour découvrir un vol. — *Faïre fur*, faire des recherches.

Dér. de *Furga*.

Fura, *v.* Ronger en dedans, comme font les vers ou les fourmis. — *Fura d'acâou*, faire fuser la chaux, c.-à-d. la réduire en poudre en y jetant une petite quantité d'eau. *Pèïro furado*, pierre gercée, calcinée, rongée en dedans.

Dér. du lat. *Forare*, percer, faire un trou, forer.

Furé, *s. m.* Au fém. *Furèlo*. Furet, *Mustela furo*, Linn., mammifère onguiculé de la fam. des Digitigrades ou Carnivores. Il est trop connu des chasseurs (et qui n'est pas chasseur?) pour le décrire. Le furet ne peut subsister chez nous qu'en domesticité; c'est ce qui le distingue notamment du Putois, *Pudis*, avec qui on pourrait lui trouver d'autres rapports soit de forme, soit quelquefois de pelage, mais qui ne vit qu'à l'état sauvage.

Dér. du lat. *Furo*, m. sign.

Furé, *s. m.* Souris de la plus petite espèce. — C'est en quelque sorte une classification par taille, de manière qu'une souris qui grossirait un peu trop deviendrait *Ra*, qui est le nom générique de ces rongeurs; celui-ci qui s'appelle le plus ordinairement *Furé* est le rat souris, *Mus musculus*, Linn.

Furé, *s. m.* Furet, pris au fig., curieux; qui s'enquiert de tout dans l'intérieur des familles; qui fourre son nez partout.

Furétèja, *v.* fréq. Faire la chasse au furet. Au fig. fureter; chercher à découvrir; courir partout pour savoir des nouvelles; s'introduire partout.

Furga, *v.* Fouiller; chercher dans les poches, au fond d'un trou, d'un lieu bas et où l'on ne peut pénétrer qu'avec les mains ou un outil quelconque.

En espag. *Hurgar*, m. sign., permutation de *F* en *H*. En bas-bret. *Furguein*.

Furgaïre, aïro, *adj.* Fouilleur; fureteur; qui aime à fouiller partout, à mettre la main à tout; tatillon.

Furoù, *s. f.* Fureur; emportement violent; violente agitation; passion excessive; rage.

Empr. au fr. ou du lat. *Furor*, m. sign.

Fus, *s. m.* Dim. *Fusé;* péj. *Fusas*. Fuseau, instrument qui sert à filer à la quenouille. — *Tout aquò apouncho pa'n fus*, dicton, mot à mot: tout cela n'apointisse pas un fuseau; ce qui signifie: tout cela est bien inutile; c'est en vain que vous cherchez, que vous vous escrimez, que vous voulez démontrer quelque chose, tout cela ne prouve rien. La corrélation entre ces idées et cette locution, qui revient souvent, est difficile à saisir: ce qui n'empêche nullement de comprendre.

Dér. du lat. *Fusus*, m. sign.

Fusa, *v.* Terme de chasse ou d'armurerie, faire long feu; fuser; brûler lentement, en parlant d'une amorce. — *Sé fusa*, se consumer à petit feu, se calciner.

Dér. du lat. *Fusum*, supin de *Fundi*, se répandre, s'étendre.

Fusado, *s. f.* Fusée; quantité de fil qui peut se dévider sur un fuseau; épi de maïs; pièce d'artifice.

Fusïa, *v.* Fusiller; passer par les armes. Au fig. tirer aux jambes; ce que fait un vendeur de mauvaise foi vis-à-vis d'un chaland qui ne peut se passer de l'objet qu'il demande, ni se le procurer ailleurs.

Fusïado, *s. f.* Fusillade; plusieurs coups de fusil tirés à la fois, soit dans une bataille, soit à la chasse par amusement.

Fusil, *s. m.* Dim. *Fusilé;* péj. *Fusïas*. Fusil; arme à feu composée d'un canon allongé, d'une platine ou batterie, d'un fût et d'une baguette. — Avant l'invention de la poudre, le fusil n'était qu'un briquet, et ce mot était emprunté à l'ital. *Focile* qui a la même acception. Lorsqu'on donna ce nom au mousquet, au fusil à chien, c'était

Digitized by Microsoft ®

pour indiquer la manière identique d'y mettre feu, par opposition à l'arquebuse qu'on allumait avec une mèche. Le fusil à percussion, à piston, le chassepot du nom de l'inventeur, à longue portée, le fusil à double canon, sont des perfectionnements successifs qui n'ont pas encore dit leur dernier mot.

Fusté, *s. m.* Petite cuiller en bois, et par extension toute cuiller d'enfant ou à café, qu'elle soit en étain ou en argent.

Dér. du lat. *Fustis,* bâton, baguette de bois.

Fustiè, *s. m.* Au fém. *Fustièïro.* Charpentier, artisan qui travaille le gros bois; tonnelier. — Il est devenu n. pr. d'homme, rendu littéralement en fr. par *Fustier.*

Dér. de *Fusto.*

Fusto, *s. f.* Dim. *Fustéto;* augm. *Fustasso.* Poutre; solive; grosse pièce de bois de charpente qui sert à soutenir les toitures, les planchers, à former les échafaudages.

Dér. du lat. *Fustis,* m. sign.

Futa, futado, *adj.* Futé; rusé; adroit, plus que ne le comporte la probité.

Dér. du lat. *Fustis,* bâton, par allusion aux oiseaux qui perchent et fréquentent les bois, et qui sont plus rusés, plus difficiles à attraper que ceux qui n'ont pas encore quitté leur nid.

Futur, uro, *s. et adj.* Futur, future; futurs époux et l'un d'eux.

Emp. au fr.

G

G, *s. m.* G, septième lettre de l'alphabet, cinquième des consonnes. Isolément se prononce *Gé.* Les grammairiens le rangent dans la classe des Palatales, qui comprend aussi le *C* et le *J.*

Le *G* n'existait pas dans l'ancien alphabet latin; il n'avait pas, avant la première guerre punique, de caractère spécial qui le distinguât du *C,* et ce fut Spurius Carvilius qui inventa la figure par laquelle il est représenté; ce qui toutefois n'empêcha pas les deux lettres d'être souvent confondues dans leur prononciation. Au contraire les idiomes celtiques l'avaient toujours admis, et il était une de leurs articulations naturelles. Cette prédilection se manifeste dans les langues néo-celtiques, et dans notre dialecte comme dans le français, ce qui prouverait une fois de plus leur primitive et originelle attache. Le bas breton et le gallois, en effet, ne trouvant pas dans leurs aptitudes de facilité à articuler le *V,* lui ajoutent un *G* pour adoucir une aspiration trop forte: du lat. *Velum,* ils font *Gwél;* de *Vinum, Gwin;* de *Ventus, Gwent;* de *Viridis, Gwer;* de *Vanus, Gwan;* de *Vacuus, Gwag;* de *Verus, Gwir,* etc.; comme nous avons fait, sur une pareille flexion, *Gas,* Gué, fr., du lat. *Vadum; Gardoù* et ses dérivés, Gardon, du lat. *Wardo* ou *Vardo.* A la vérité, l'effet inverse se rencontre : le lat. *Gyrare* est devenu pour nous *Vira,* et en fr. Virer; *Gyrus,* en fr. Virole; etc., etc.

Comme le *C* chez les Grecs, les Romains et les Gaulois, le *G* avait toujours le son dur devant toutes les voyelles. Mais quand la langue se renouvela, le roman, qui cherchait à se dégager de l'oppression du latin, tout en utilisant ses débris et ses altérations devenues barbares, obéit à un désir instinctif d'adoucissement dans la prononciation, autant qu'à des préférences d'organisme vocal, à des influences climatériques peut-être, que rien ne comprimait plus. La force ou la faiblesse des voyelles agit sur la nature des articulations et particulièrement sur celle du *G* et du *C,* selon qu'ils étaient suivis d'un *A,* d'un *O* ou d'un *U,* voyelles au son grave et plein; on les prononçait différemment que suivies d'un *E* ou d'un *I,* voyelles faibles; et le *G* doux, prononcé comme *J,* n'imprima plus à l'*E* et à l'*I* de consonnance rude qu'à la condition d'interposer un *u (Gu),* entre lui et ces dernières voyelles.

Cette affinité des deux Palatales les portait facilement à se substituer l'une à l'autre *(V.* lettre *C)*; mais les permutations qui amènent le G, de beaucoup mieux connu, sont aussi plus fréquentes. N'est-ce point pour cela que les désinences de tant de noms propres et de noms communs en *anicus, enicus, inicus, onicus,* presque toujours au pluriel fém. *anicæ, enicæ, inicæ, onicæ,* sonnant en *kæ* à la finale, furent changées des premières par la langue romane en *anègues, énègues, inègues, onègues,* d'où le *C* latin avait disparu? Cependant cette combinaison présentait encore deux flexions antipathiques au nouveau langage, celles de *N* et de *G* durs; mais elle mettait presque en contact les deux lettres séparées seulement par un *I* faible. Il est permis de croire que ce rapprochement rappela une ancienne articulation celtique qui manquait au latin et que le roman se hâta de reprendre par une mouillure nasalisée avec l'alliance du *Gn;* et l'on voit en effet les appellations latines *Martinianicæ,* répondant en roman *Martinianègues,* devenir en lang. Martignargues, en fr. Martignac, Martignan, Martigny; *Salvinianicæ, Salvanègues,* Saviguargues, Salvagnac, Sauvigny, Savigné, etc. Si l'idiome méridional affecte

Digitized by Microsoft ®

ces terminaisons d'une forme particulière, rude encore, ce n'est peut-être qu'un souvenir étymologique du latin dans la Narbonaise, où il fut plus cultivé que dans le reste de la Gaule; mais la permutation ne s'en fait pas moins sentir; et ce n'est pas notre dialecte qu'on peut accuser de négliger cette vocalisation caractéristique du *Gn* gaulois.

Au reste, il est probable que cette forme amena, par une légère inversion, celle du *NG* avec toutes les voyelles, sur laquelle l'adoucissement du *G* fut encore plus marquée par les finales en *ange, enge, inge, onge, ounge,* qui n'étaient que des variantes identiques aux précédentes, et qui passaient par une permutation déjà expliquée, en *anche, enche, inche, onche,* dérivant toutes du même principe. — *Voy. Agno,* suff., les mots *Canounge, La Canourgo,* et la lettre *N.*

Tel est le chemin qu'a parcouru le *G* et les transformations par lesquelles il a passé pour venir dans notre alphabet. Le son qui lui est propre est guttural devant les voyelles fortes *a, o, u, ou, Gani, Gonle, Gulo, Gounèl* .

Devant les voyelles faibles *e* et *i,* il se modifie comme en fr. et prend la même prononciation que le *J,* c.-à-d. à peu près comme le *J* fr. précédé d'un *D : Géngivo* qui se prononce *Djéndjivo,* et en ital. Geronimo, Gurgio.

Devant la consonne *N,* lorsque celle-ci est suivie d'une voyelle, le *G* ne se fait pas sentir, mais il mouille l'*n* comme en fr., c.-à-d. qu'il lui donne la prononciation qu'elle aurait si elle était suivie d'un *I* se liant avec elle, sans former deux syllabes. On prononce *Gugna, Paynè, Cougné, Mignò, Sègnur, Vignoù,* comme s'il y avait *Gania, Paniè, Counié, Miniò, Séniur, Vinioù,* tous dissyllabiques, et comme en ital. *Agnello, Ignado, Ogni.*

Dans beaucoup de mots, le *G* doit conserver l'articulation dure et gutturale, même devant les voyelles *e* et *i :* en ce cas, on place un *u* entre cette voyelle et le *g,* ce qui est usité aussi en fr., *Langue, Guerre, Guider,* et on écrit *Guèto, Guiché, Guènche, Guingoï,* etc.

D'après ce principe, il faudrait absolument bannir la voyelle *u* de tous les mots où le *g* serait suivi des lettres *a, o, u;* car pour eux le *g* n'a nullement besoin de cette intercalation pour être guttural. Le fr. la supprime le plus souvent; mais nous avons éprouvé quelque hésitation à appliquer cette règle générale. Le languedocien, qu'on lit moins et dont l'orthographe est moins familière aux yeux, a besoin, pour l'intelligence de certains mots, de rappeler leur racine, leur étymologie, et leurs rapports de famille. Dans les divers temps d'un même verbe, par exemple, on pourrait ne pas saisir de prime-abord la parenté entre l'infinitif terminé en *a* et le prétérit défini au milieu duquel intervient un *e* avant ces terminaisons, comme *Carga* et *Carguère.* Il en serait de même de la plupart des mots qui ont des dimin. en *éto : Fournigo, Fourniguéto,* etc.

Ces considérations nous ont frappé, sans nous déterminer absolument. Nous n'adopterons donc l'intrusion de cet *u* parasite que comme une exception et toutes les fois que la clarté du sens ou le besoin de mieux indiquer la dérivation d'un mot nous paraîtront nécessiter cette combinaison, sans l'ériger en principe d'orthographe.

Gabiaïre; *s. m.* Fabricant ou marchand de cages.

Dér. de *Gabio.*

Gabian, *s. m.* Hirondelle de mer; mouette; goëland; petite mouette des rivières; nom commun à un certain nombre d'oiseaux aquatiques du genre *Larus,* Linn., de l'ordre des Palmipèdes et de la fam. des Longipennes ou Macroptères. — *Voy. Fumé.*

Autrefois, le peuple donna, comme appellation de dénigrement qui s'est conservée, le nom de *Gabian* aux préposés de la gabelle, commis aux fermes, douaniers de l'époque, qui exerçaient sur nos côtes de la Méditerranée. Pour se mettre à l'abri des injures du temps, sur une plage déserte, comme aussi pour surveiller la fraude de plus loin, ces employés avaient des cahutes élevées, sortes de hunes ou gabies, ou bien *gabios,* cages, d'où leur nom fut tiré. — Le fr. a de même ses matelots gabiers, et en terme populaire le mot *Gabeloux,* pour désigner les mêmes préposés. — L'analogie fut facile entre eux et ces oiseaux que l'on voyait, comme les commis, sans cesse allant, venant sur la plage, et *Gabian* devint le nom générique de ces hirondelles de mer, de ces mouettes dont les espèces sont très-nombreuses et qu'on appelle encore *Fumé, Vanèlo* ou *Guféto,* appliqués à peu près indifféremment à toutes.

Une autre étymologie, la contre-partie de la première, se présente aussi naturellement. Mouette se dit en lat. *Gavia;* de là à *Gabian* il n'y a qu'un pas. Ce serait alors l'oiseau qui aurait donné son nom au douanier qui venait, concurremment avec lui, s'établir sur le bord de la mer.

Cette étymologie est sans doute la bonne; mais il est certain qu'à son défaut l'autre aurait pu utilement la remplacer, et dans aucune troupe il n'est pas ordinaire de voir une utilité approcher autant du premier rôle.

Gabio, *s. f.* Dim. *Gabiéto;* augm. *Gabiasso.* Cage, petite loge en fil de fer ou d'osier pour les oiseaux, en fer pour les animaux et les captifs. — *Gabio dé manéchal,* travail de maréchal, espèce de cage où l'on enferme une bête rétive pour la ferrer ou pour lui faire subir une opération douloureuse.

Dér. du lat. *Cavea,* m. sign., par la permutation du *C* en *G* et du *v* en *b.* En ital. *Gabbia.*

Gabre, *s. m.* Dim. *Gabroù;* péj. *Gabras.* Jeune fille effrontée, garçonnière et étourdie. Par ext. le mot *Gabre* s'applique indifféremment aux deux sexes et aux choses inanimées pour : folâtre, étourdi, effronté. — Autrefois on appelait *Gabre* les vieilles perdrix mâles. L'épithète actuelle pourrait bien avoir là pris naissance.

En syriaque *Gaber* signifie force, virilité; homme : *Gabriel,* homme ou puissance de Dieu. Tout cela annonce que notre mot *Gabre* actuel tient à l'idée de *Virago,* de fille ressemblant à un mâle. Ce que nous avons dit des permutations du *G* ne fait pas obstacle à ce que ce mot

Digitized by Microsoft ®

latin ne soit le patron exact sur lequel le lang. s'est formé.

Gafarò, *s. m.* Glouteron, plante, de la même fam. que le Grateron, auquel il ressemble beaucoup, *Arapo-man.* — *Voy. Lampourdo* et *Tiro-pèou.*

Gafèto, *s. f.* Mouette, hirondelle de mer. — *Voy. Fumé, Gabian.*

Gafo, *s. f.* Tirtoir de tonnelier, composé d'un manche en bois et d'un fer mobile et recourbé, avec lequel on tire le cercle d'une futaille pour le faire entrer au-dessus des douves.

Dér. du vieux nom *Gaf*, crochet.

Gafoù, *s. m.* Dim. *Gafounè.* Gond, morceau de fer qui soutient la penture d'une porte, d'une fenêtre.

Dér. du gr. Γόμφος, coin, clou, d'où le lat. *Gamphus*, m. sign., ou de Κυφός, courbé.

Gagna, *v.* Gagner; faire un gain; attraper; obtenir; se diriger vers... — *Dé qué gagno aquél varlé?* quels sont les gages de ce valet? *Aï gagna un frè*, j'ai attrappé un rhume. *Gagna lou sère*, se diriger vers la montagne. *Gagna lou grès*, se sauver, décamper pour éviter un danger ou la prison: c'est ce que font les déserteurs, les proscrits, les repris de justice. *Qué gagno tèn, gagno tout*, prvb., avec le temps on vient à bout de tout.

En v. l. *Gazagnar*; en ital. *Guadagnare.*

Gaï, gaïo, *adj.* Dim. *Gaïé, éto.* Gai; réjoui; joyeux; frais; plaisant; libre, pas trop serré. — *Lou mès dé maï frés et gaï*, le mois de mai frais et vif. *Un tèn gaï*, un temps serein, un air frais. *On ès gaï dinc aquélo vèsto*, on est au large, on a les mouvements libres dans cet habit.

On dit *Gaï* d'un ressort, d'un tenon, d'un crochet, qui jouent librement.

Dér. du lat. *Gavisus*, m. sign.

Gaïamén, *adv.* Gaiment, de bon cœur; joyeusement; en pleine liberté; sans gêne.

Gaïar, gaïardo, *adj.* Robuste; vigoureux; bien portant; qui a le teint frais. Par ext. beau et joli.

Ce mot employé au subst. répond au Gaillard, fr. — *Ès un gaïar*, c'est un gaillard, un franc luron.

Augm. de l'adj. *Gaï.* Le lat. *Validus*, par la permutation connue du *G* substitué au *V*, pourrait bien ne pas y être étranger.

Gaïèto, *s. f.* Ris de veau, d'agneau; la partie glanduleuse qui se trouve sous la gorge au haut de la poitrine des animaux de boucherie.

Ce mot ne s'emploie qu'en terme de cuisine ou de boucherie.

Gaïo, *s. f.* Barbe de coq, petites membranes rouges que les coqs et les poules ont suspendues sous la tête. Par ext. menton à double étage; trogne; embonpoint; visage frais.

Dér. de *Gal.*

Gaïo dé noso, *s. f.* Quartier de noix, cuisse de noix.

Contraction de *Nougaïo*, qui a dû exister autrefois, comme on le voit par son dim. *Nougaïoù*, qui est resté. — *Voy.* c. m.

Gaïofo, *s. m.* Gros réjoui; viveur; bélitre.

Dér. de *Gaïo.* — Sauvages se demande s'il ne pourrait pas être une corruption de *Guelfe*, parti politique fameux dans l'histoire. En esp. *Gallofa* signifie: mener une vie de mendiant; en port. *Galhafa*, joie, réjouissance: les deux sens de notre mot se trouvent là reproduits.

Gaïoufardo (Fèbre), *s. f.* Fièvre goulue, maladie feinte ou légère qui n'ôte rien à l'appétit.

Ce mot paraît dérivé de *Gaïofo.* Sauvages répète, dans une tradition, qu'il est composé de deux mots de l'ancien roman, *Galiou*, avale, et *Fardo*, victuaille. Nous reviendrons volontiers aux termes esp. et port. cités à l'article précédent, qui nous paraissent fournir une origine tout aussi probable.

Gaïre, *adv.* Guère, peu, pas beaucoup, presque point. — *Gn'a pas gaïre*, il n'y en a guère, il n'y en a pas beaucoup. *Sou gaïre?* Sont-ils nombreux? *Gaïre bé*, presque. *S'èn manquo pas dé gaïre*, il ne s'en faut pas de beaucoup, il s'en manque de peu.

On est loin d'être fixé sur l'étymologie: les plus savants la tirent de l'ancien haut-allemand pour arriver à lui faire signifier: beaucoup; exactement le contraire de l'acception actuelle. Autant vaudrait, et mieux peut-être, faire dériver *Gaïre* de *Caïre* par permutation: *Caïre*, quartier, morceau, partie de quelque chose, fraction, fragment, plus petit que le tout, moins, c.-à-d. pas beaucoup, ou peu. Avec de la bonne volonté, ce rapprochement est admissible.

Gaïroutos, *s. f. plur.* Gesse cultivée à fleur rouge, *Lathyrus cicera*, Linn., plante de la fam. des Légumineuses, bonne pour fourrage.

Gaja, *v.* Imposer sans jugement une amende ou une indemnité à quelqu'un surpris en maraude ou qui a commis un dégât quelconque; dresser procès-verbal contre lui en qualité de garde-champêtre.

Dér. de *Gaje.*

Gaje, *s. m.* Gage, ce qu'on livre pour sûreté d'une dette, d'une promesse, d'un engagement; nantissement, dépôt; objet déposé au jeu comme punition; salaire; appointement; gages d'un domestique, qui s'emploie au sing. en lang. — *Gagno un bon gaje*, il reçoit des gages considérables. *Métre én gaje*, engager, déposer en nantissement.

Dér. de la bass. lat. *Vadium*, venu du lat. *Vas, vadis*, caution.

Gajé, *s. m.* Dim. de *Gas*, Geai, petit geai ou petit du geai. Cependant il s'emploie peut-être plus communément encore que *Gas* pour signifier l'oiseau adulte. — *Voy. Gas.*

Gal, *s. m.* Dim. *Gaïé* ou *Galé;* péjor. *Gaïas.* Coq, mâle de la poule, *Phasianus Gallus*, Linn., oiseau de l'ordre des Gallinacés et de la fam. des Domestiques ou Alectrides. — *Lou gal cantè, séguè jour, iéou m'èn anère*, au point

Digitized by Microsoft ®

du jour le coq chanta et je m'en fus : c'est la formule terminale des sornettes et contes de veillées, qu'on suppose durer toute la nuit et finir à l'aube comme les contes de Shéérasade. On emploie cette formule également et par ironie, quand on entend un récit quelconque, pour témoigner qu'on le croit fabuleux et qu'on le tient pour sornette.

Gal, comme en fr., s'applique au fig. pour : Coq de village. Au pr. il signifie encore la panne d'une pioche qui est tranchante et sert à couper les racines et les souches mortes.

Dér. du lat. *Gallus,* m. sign.

Gala, *v.* Cocher, se dit de l'acte du coq qui couvre une poule. — *Un iôou gala,* un œuf fécondé et susceptible d'éclore, ce que ne font point les œufs des poules renfermées dans les maisons sans commerce avec le coq, et qu'on appelle *Glatiè.* — *V.* c. m.

Galabountan, *s. m.* Roger-Bontemps; un réjoui, un sans-souci, qui fréquente les cabarets et les tavernes.

Ce mot est composé comme son correspondant fr. de Bon-temps, qui s'est conservé dans son intonation, auquel on a ajouté *Gala,* qui dans le vieux roman signifiait : se réjouir.

Galan, *s. m.* Galant; amant; soupirant; amoureux d'une fille. — On le prend indifféremment en bonne et en mauvaise part, tandis que le *Fringaïre* est presque toujours supposé amené par le bon motif. Les nourrices et les bonnes d'enfant appellent leur poupon : *moun' galané,* terme d'affection et de caresse.

Dér. de *Gal.*

Galanga, *s. m.* Baudroie, raie pécheresse, poisson de mer. — *Voy. Bâoudroï.*

Galantino, *s. f.* Ancolie; églantine, *Aquilegia vulgaris,* Linn., plante de la fam. des Renonculacées, commune dans les terrains pierreux, cultivée comme plante d'ornement pour l'élégance de sa fleur.

Galapastre, *s. m.* Bergeronnette, oiseau.—*Voy. Couacho.*

Le languedocien a purement formé ce nom : son père, le vieux roman, disait *Gala,* pour se réjouir, et le latin, son grand-père, lui a transmis de la main à la main *Pastre,* de son *Pastor.* Par ses jolies couleurs, sa gentillesse, sa familiarité, la Bergeronnette-Lavandière, qui aime les troupeaux, ne réjouit-elle pas le berger, à qui elle fait une fidèle et aimable compagnie?

Galarìè, *s. f.* Dim. *Galarièïréto.* Galerie, terrasse couverte attenant à une maison. Au fig. lieu que l'on fréquente, où l'on fait ses tenues habituelles. — *Lou cafè et lou cabaré, aquò soun sas galariès,* le café et le cabaret sont ses galeries habituelles, il ne fréquente que ces endroits-là.

Les étymologistes le font dériver de l'allem. *Wallen,* marcher, se promener : permutation fréquente du *W* en *G* sur le subst. *Walleria.*

Galatras ou Pus-âou, *s. m.* Galetas; les combles d'une maison sous le toit. Par ext. logement délabré et malpropre.

Dér. suivant les uns, de l'hébreu, *Galisath,* selon les autres de l'arabe *Valata,* chambre haute.

Galavar, ardo, *adj.* Dim. *Galavardoù, ouno;* péj. *Galavardas.* Gourmand; goinfre; goulu; glouton. — *Pèses galavars,* pois goulus. *Las trufos soun bièn galavardos,* les pommes de terre sont fort gourmandes; elles exigent, absorbent une quantité d'assaisonnement.

Le lat. *Gula* doit avoir servi de base à la composition du mot. En esp. *Galavardo,* prodigue.

Galavardéja, *v.* fréq. Goinfrer; manger beaucoup et avidement, sans délicatesse.

Galavardije, *s. f.* Gourmandise sans goût; goinfrerie.

Galé, *s. m.* Garrot d'un cheval; cochet, jeune coq : dim. de *Gal.* Par ext. du premier sens, cou, nuque.

Dér. de l'hébreu *Gharon,* gosier.

Galéja, *v.* fréq. Coqueter; lever la crête; faire le galantin; plaisanter; badiner.

Dér. de *Gal : gallum agere,* faire le coq.

Galéjaïre, aïro, *s.* et *adj.* Galant; plaisant; badin; moqueur; goguenard.

Galérièn, ièno, *s.* et *adj.* Galérien; forçat; condamné aux galères.

Galèro, *s. f.* Galères; peine des travaux forcés. Au fig. condition désagréable; situation pénible, tourmentée. — Comme le fr. s'emploie souvent au plur. *Coundanna à las galèros,* condamné aux galères. *Sourtì d'én galèro,* libéré des galères. *Èscapa d'én galèro,* injure grossière : échappé des galères; vaurien; mauvais sujet. *Soun oustâou és uno galèro,* il est au supplice dans sa maison, c'est une vraie galère.

Galèro est aussi le nom de cette sorte de ratelier double dont on se sert dans les bergeries pour donner à manger aux brebis et agneaux : les barreaux en sont plus serrés qu'aux rateliers ordinaires. et on les place au niveau du sol. S'applique également, en terme d'agriculture, à cet instrument nommé du même nom en fr., qui est un grand rateau ou ratissoire employé, après le fauchage, pour recueillir tout le foin. — Ces deux dernières acceptions nous paraissent avoir fourni la dénomination d'une des rues du vieil Alais, *La Galèro.* Au temps où la ville n'avait pas encore toute l'étendue qu'elle a acquise depuis, c'était là peut-être que les troupeaux, au retour du pacage communal, venaient se remiser, et que se trouvait, comme le four banal, le moulin banal, *la Galèro* banale dans la bergerie commune. Il se pourrait encore que, à cette époque où les corporations avaient chacune leur quartier, il se trouvât là des fabricants de ces sortes de rateliers, ou l'un d'eux plus habile que les autres ou plus achalandé, qui eussent donné le nom des instruments agricoles en question à une rue qui éprouvait le besoin d'être connue et d'être remarquée. Les choses ont bien changé depuis, mais le nom rappelle toujours les traditions.

Digitized by Microsoft®

Galignè, *s. m. Galignèïré.* Poulailler; lieu où les poules se couchent, se juchent et pondent. — *Propre coumo la baro dâou galignè*, antiphrase, sale comme un juchoir à poules.

Dér. du lat. *Gallinarium*, m. sign.

Galiné, *s. m.* Coquet: qui fait le galantin auprès des femmes; petit-maître.

Galinéto dâou bon Dïou, *s. f.* Bête à Dieu ou vache à Dieu: en terme de naturaliste, Coccinelle, *Coccinella*, Linn., insecte de l'ordre des Coléoptères et de la fam. des Trimérées; petit scarabée hémisphérique, de la grosseur d'une lentille, dont les élytres sont rouges et marquées de sept points noirs. Il a des frères semblables à lui, excepté pour la couleur, qui est jaune ou brune, ou tachetée de blanc; mais le rouge est le plus joli et le préféré des enfants, qui en font leur jouet et non point leur victime cette fois, car ils ne cherchent qu'à le faire envoler au refrain d'une chanson qui est composée pour lui.

Galino, *s. f.* Dim. *Galinéto;* péj. *Galinasso.* Poule, femelle du coq en général; en particulier, poule qui a déjà pondu; la jeune poule se nomme *Poulo.* — *Èmbé las galinos on aprèn à grata*, prvb., avec les poules on apprend à gratter. *Sé couja coumo las galinos*, se coucher de bonne heure, quand les poules se couchent.

Dér. du lat. *Gallina*, m. sign.

Galino ou **Dourmïouso**, *s. f.* Torpille, poisson. —*Voy. Dourmïouso.*

Galinolo, *s. f.* Coralloïde, champignon de la tribu des Clavariées ou Clavaires coralloïdes. Son tronc est épais et se divise en un grand nombre de rameaux glabres, cylindriques, pleins, fragiles, taillés en branches de corail et dont la surface est comme ondulée. Sa couleur est d'un jaune pâle. On en distingue de plusieurs variétés ou sous-espèces, dont la couleur est tantôt flavescente, jaune, blanchâtre, tantôt incarnat ou d'un rouge orangé, améthyste. Ce champignon se trouve en automne dans les châtaigneraies, surtout dans les bruyères *(Broussos)*; sa chair est blanche, cassante, d'une saveur agréable, d'une odeur légère de champignon; elle fournit une nourriture très-saine, et devient, pour les paysans qui savent la conserver ou dans la piquette ou dans l'eau salée souvent renouvelée, une ressource précieuse pour l'hiver.

Galipian, ando, *adj.* Écervelé; indiscipliné; un polisson; un bélitre.

Galò, *s. m.* Galop d'un cheval; allure précipitée. — *A gran dé galò*, au grand galop, ventre à terre; au fig., avec la plus grande rapidité.

Dér. du gr. Κάλπη, trot du cheval.

Galoï, galoïo, *adj.* Réjoui, de bonne humeur; plaisant; divertissant; aimable.

En vieux fr. on disait dans le même sens *Gallois*, dérivés sans doute l'un et l'autre du gr. Γελάω, rire, se réjouir; ou du lat. *Gallus*, coq, galant.

Galoubé, *s. m.* Galoubet; flageolet de Provence, qui s'accorde avec le tambourin. Il n'a que trois trous et monte quelquefois à la dix-septième, parce qu'on subdivise ses sons en fermant chacun de ses trous à moitié, au tiers ou au quart.

Dér. du gr. Γελερός, gai, joyeux, et *Oubé*, dim. ou corrupt. de *Aouboï*, haut-bois.

Galoun, *s. m.* Dim. *Galouné.* Galon, passement de soie, d'or, d'argent, de laine. — *Dé galoun*, du fleuret, galon de fil ou de coton.

Galouna, *v.* Galonner, orner ou border de galons.

Galoupa, *v.* Galoper, aller au galop. Par ext. aller très-vite; courir çà et là.

Galoupado, *s. f.* Temps de galop; course précipitée; course déréglée.

Galoupaïre, aïro, *adj.* Qui aime à courir; qui ne reste jamais en place; qui va constamment d'un pays à un autre sans s'y arrêter.

Galoupin, ino, *adj.* Dim. *Galoupinò;* péj. *Galoupinas.* Galopin; batteur de pavé; polisson.

Galoupina, *v.* Battre l'estrade; courir çà et là; vagabonder. Par ext. fainéanter par les rues et places.

Galoupinéja, *v.* fréq. du précédent.

Gama, *v.* Donner des goitres; rendre goitreux. — *Aquò té gamara pas*, tu n'en tâteras pas, cela ne te fera pas mal aux dents.

Gama, ado, *adj.* et *part. pass.* Se dit d'un mouton ou d'une brebis dont le foie est attaqué et qui menace de dissolution. Ce vice n'est point rédhibitoire, parce qu'il est sensible et apparent pour les connaisseurs : la laine des individus attaqués est plus blanche et plus matte, l'orbe de l'œil est pâle et sans reflet, et privé absolument de ces filets de sang qui y sont toujours injectés dans l'état normal. — *Ès gama*, en parlant des personnes, il a un goitre.

Ce mot dériverait-il, comme on l'a dit, du lat. *Camelus*, chameau, à cause des bosses que cet animal porte sur le dos? Allusion par similitude.

Gamachado ou **Gamatado**, *s. f.* Augée, plein une auge de mortier; contenu d'une auge de maçon.

Gamacho ou **Gamato**, *s. f.* Auge de maçon, espèce de caisse non couverte dans laquelle les manœuvres viennent déposer le mortier qu'ils apportent sur la planche ou dans l'oiseau, et où les maçons gâchent aussi le plâtre.

Dér. du lat. *Gabata* ou *Camella*, jatte, écuelle.

Gambéja, *v.* fréq. Gambiller; remuer les jambes de côté et d'autre; aller clopin-clopant.

Dér. de *Cambo*, par permutation.

Gambïo, *adj. de tout genre.* Boiteux; bancal; cagneux; qui marche à cloche-pied.

Gamé ou **Larda**, *s. m.* Espèce de raisin blanc hâtif: à part sa précocité, il est très-fertile et donne beaucoup de belles grappes; ses grains, très-serrés, sont blancs, ronds, assez croquants; il se conserve longtemps. La feuille est assez grande, pas trop découpée; le bois rond et tendre. On fait rarement du vin de *Gamé* seul, parce qu'on en tire

Digitized by Microsoft ®

meilleur parti en vendant cette espèce comme raisins de table.

Le *Gamé négre,* variété, est un cep des plus robustes. Il demande un bon terrain. Il est bon de le connaître à la taille et de le charger beaucoup en bois; alors il donne de très-belles grappes; les grains sont gros, noirs, ronds, bien fleuris. Il donne un vin très-foncé. Beaucoup de bois, tendre, très-coudé : les yeux sont gros, feuille grande aussi, peu découpée et d'un vert très-foncé.

Gamégno, *s. f.* Grive rouge-aile, mauvis, roselle, *Turdus iliacus,* Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Crénirostres. Cette grive, la plus petite de la famille, est une des meilleures à manger. Le dessus du corps gris olivâtre; couverture inférieure des ailes et flancs rougeâtres; ventre blanc pur; vingt-deux centimètres de long; n'arrive qu'en automne pour disparaître en novembre. Cette espèce voyage par bande et par vols.

Gamèlo, *s. f.* Gamelle; grande soupière de paysans. — *Manja à la gamèlo,* puiser au même plat comme les soldats; être à l'ordinaire des soldats.

Dér. du lat. *Camella,* grand vase de bois.

Gamije, *s. f.* Gamme ou game, goitre des moutons; maladie du foie chez les moutons; commencement de dissolution.

Dér. de *Gama.*

Gamo, *s. f.* Gamme, échelle des notes, des tons et des sons en musique. — Se prend au fig. dans quelques locutions qui existent aussi en fr. — *Té vôou dire ta gamo,* tu vas entendre tes vérités. *Li cantè uno gamo,* il lui chanta une gamme, il lui débita des injures. *A pas la gamo,* il n'a pas le fil, il manque de savoir-faire, il n'a pas de ruse. *Avédre la gamo,* connaître la rubrique, avoir la clé, le truc.

Empr. au fr. Gamme, m. sign.; mais bien reçu et bien vu.

Gan, *s. m.* Dim. *Gané.* Gant, vêtement qui couvre la main et les doigts séparés.

Dér. du lat. *Vagina,* gaîne.

Ganacho, *s. f.* Longue robe de laine ou de tricot, sorte de chemisette, que les femmes portent par-dessous, et les enfants de paysans par-dessus, jusqu'à un âge souvent avancé et ridicule pour les petits garçons.

Dér. de la bass. lat. *Guanacum,* la tunique des anciens Gaulois.

Ganaro, *s. f.* Dim. *Ganaréto;* péj. *Ganarasso.* Ivresse; état d'ivresse, de délire, de demi-aliénation que produisent des libations prolongées.

Dér. du lat. *Canea,* cabaret.

Gandaïa, *v.* Battre le pavé; faire le fainéant, le maraudeur.

Dér. probablement de l'ital. *Andare,* aller.

Gandar, *s. m.* Dim. *Gandardé, Gandardoù;* pejor., *Gandardas.* Batteur d'estrade; gamin renforcé; dévergondé; maraudeur.

Gandì (Sé), *v.* Arriver; être rendu au but d'un voyage, d'une course; se rendre; toucher au but.

Gandolo, *s. f.* Terrain plus bas et à bords relevés, comme le serait le lit d'un torrent desséché; gondole, en terme de ponts-et-chaussées, rigole pavée et fort adoucie qui coupe à angle droit une route, pour le déversement des eaux pluviales dans les fossés latéraux.

Gandouèso, *s. f.* Faribole; sornette; gaillardise; discours un peu graveleux.

Se ressent dans son étym. de l'idée de *Gandar.*

Gandré, *adv.* Assez; en assez grande quantité; passablement. — *És gandré iuèn,* c'est assez loin.

Gangassa, *v.* Secouer; ébranler; agiter fortement.

Dér. du lat. *Conquassare,* m. sign., par la permutation de l'articulation *C* en *G.*

Gangassado, *s. f.* Secousse; ébranlement; frottée; mauvais traitements.

Ganì, *s. m.* Canif, instrument tranchant, à lame étroite, qui sert à tailler les plumes.

Corrupt. du fr.

Gansa, *v.* Faire une ganse; retaper les chapeaux tricornes, seuls portés autrefois, à qui on faisait prendre et tenir cette forme au moyen de petites agrafes et ganses intérieures. Par ext. empoigner; saisir; arrêter. — *L'an gansa,* on l'a arrêté, écroué.

Ganso, *s. f.* Ganse, nœud de ruban, boucle ou anneau d'un cordon, d'une agrafe.

Dér. du lat. *Ansa,* anse, poignée.

Ganto, *s. f.* Oie sauvage, *Anser segetum,* Temm. Oiseau aquatique, de l'ordre des Palmipèdes et de la fam. des Serrirostres; plumage cendré; vivant par troupes dans le Nord, de passage rapide dans nos contrées. — Ce nom s'applique aussi à la grue et à la cigogne. — *Vóou maï un âaussèl à la man qu'uno ganto én l'aïr,* prvb., mieux vaut moineau dans la main qu'une grue qui vole.

Ganto, qui n'est plus guère connu sous cette acception, l'est encore beaucoup dans le style bas et ordurier comme synonyme de femme de mauvaise vie.

Pline dit que les Germains appelaient les oies *Ganzæ* ou *Hantæ.* En allem. *Ganz,* oie.

Gâou, *s. m.* Envie; joie; plaisir; aise; hasard heureux. — *Aquò té faï gâou,* cela te donne envie. *L'arjén mé faï pas gâou,* l'argent ne me tente pas. *Rés mé faï pas gâou,* je suis dégoûté de tout; rien ne me sourit; les meilleurs morceaux me sont fastidieux. *Aguèn gran gâou dé n'èstre déforo,* nous fûmes fort heureux d'en être dehors. *Manjan dé pan bru et grand gâou dé n'avé,* nous mangeons du pain bis et fort heureux d'en avoir!

Dér. du lat. *Gaudium,* joie.

Gâoubi, *s. m.* Biais; adresse; maintien. — *Voy. Engâoubi.*

Gâouche, gâoucho, *adj.* Gauche; maladroit; gêné; contraint; taillé de travers; un corps sphérique ou cylindrique dont la circonférence est fausse. — *La gâoucho,*

Digitized by Microsoft®

la main gauche. *A gdoucho,* à gauche. *A man gdoucho,* du côté gauche.

Dér. du gr. Γαυσός, oblique.

Gâouchè, gâouchèïro, *adj.* Gaucher; qui se sert de préférence de la main gauche au lieu de la droite, dans les exercices des bras et des mains. — *Voy. Dréchè.*

Gâouguo, *s. f.* Ouïes des poissons; glandes derrière les oreilles de l'homme; les parties latérales des joues, les parotides. Par ext. trogne, visage.

On a dit que ce mot était ligurien, et d'autres celtique; mais le grec a Γένυς, menton, mâchoire, et Γνάθος, joue, mâchoire, bouche; et le lat. *Gena*, joue. Viendrait-il aussi de là; et ne l'avons-nous que de troisième main?

Gâouja, *s. m. n. pr.* de lieu. Gaujac; nom commun dans le Gard à plusieurs localités, notamment dans les cantons d'Anduze, de Bagnols, de Beaucaire, de Vézenobres, du Vigan. Le latin des cartullaires anciens désignait uniformément ces quartiers, ces agglomérations devenues des communes, par le nom de *Gaudiacum.* La forme *Gdoujargue,* Gaujargues, hameau du canton de Cavillargues, représentée par le lat. en 924, par *Ananica,* et en 965, par *Villa Agnoniga,* est une variante remarquable à rapprocher de *Gâouja.* — Ce que nous avons dit du mode d'emploi et des fonctions des désinences suffixes simplifie beaucoup ce qu'il y aurait à rappeler au sujet de la transformation des noms quand ils ont passé du latin au roman et du roman au languedocien. Ici l'identité est sensible et les terminaisons offrent de frappantes analogies. Le radical *Gdou* traduisant le lat. *Gaudium,* que vient adjectiver la finale *a, argue* ou *ac,* du lat. *Gaudiacum, Gaudianica,* formés de *Gavisus, Gaudiosus,* indique le caractère significatif des dénominations. Mais ces variétés de désinences se confondant dans la signification, il semble que l'ingénieuse interprétation de *argue* par le lat. *Ager,* et toutes ces origines patriciennes qu'on en voulait déduire, se trouvent singulièrement écartées. Nous en citerons d'autres exemples : celui-ci méritait qu'on s'y arrêtât. Nous nous contenterons même de la remarque, sans chercher les analogies avec d'autres noms propres qui paraissent aussi venir de la même source, et que représente au moins la même appellation latine *Gavisus* ou *Gaudiosus,* comme *Gâoussén,* Gaussen, Gaussaint; Jaujac, Gaiac, Gaillhac, etc.

Gâoujé, *s. m.* Souci des champs, *Caltha arvensis,* Linn., plante de la fam. des Composées Corymbifères, commune dans les champs.

Son nom est sans doute une altération dimin. de *Gdouche,* qui n'est pas droit, parce que les semences du centre de sa fleur sont courbées en arc.

Gâoujouno ou **Gâoujouso,** *s. f.* Sorte de châtaigne, la plus abondante et la plus productive dans les basses Cévennes, mais la plus retardée : moyenne grosseur; a besoin d'humidité et aime les vallons, près des ruisseaux; ne craint pas les brouillards; se dépouille facilement lorsqu'elle est sèche : feuilles arrondies ou ovales.

Gâoujoùs, *s. m.* Espèce de châtaignier qui produit la châtaigne dite *Gdoujouso.*

En vieux lang. ce mot était adj. formé de la bass. lat. *Gaudiosus,* joyeux, enjoué, gai, agréable; il est devenu nom propre rendu en fr. par *Gaujoux.*

Gâoujouso, *s. f.* — *Voy. Gdoujouno.*

Gâoula, *v.* Jabler un tonneau; faire le jable des douves.

Gâoule, *s. m.* Jable d'un tonneau, d'une cuve; rainure des douves dans laquelle le fond s'enchâsse.

Ce mot est une corrupt. du fr. Jable, ou il a une origine commune avec lui.

Gâoutaru, udo, *adj.* Joufflu, moufflard; qui a de grosses joues rebondies.

Dér. de *Gdouto.*

Gâoutas, *s. m.* Soufflet; coup sur la joue.

Gâoutiè, n. pr. d'homme. Au fém. *Gdoutièïro.* Gautier. — En langue romane, signifiait bucheron, forestier : de la bass. lat. *Galterius;* en v. fr. Gaultier, homme des bois, venant de Gault ou Gaude, forêt, qui était chez nous *Gdoudo.* On voit la pépinière qui s'est formée et les variétés analogues, Gaulthier, Gauthier, Gautier, Galtier, Gaude, Waltier, Walter, etc. Le radical primitif est dans le saxon *Gaud;* en allem. *Wald,* en angl. *Wood,* bois, forêt.

Gâoutimas, *s. m.* Gros soufflet sur la joue. — Appartient au dialecte gascon; mais très-bien reçu comme augm. de *Gdoutas.*

Gâouto, *s. f.* Dim. *Gdoutéto;* péj. *Gdoutasso.* Joue, partie latérale de la figure; aspect d'une montagne d'un certain côté; penchant particulier d'une terre.

Dér. du gr. Γνάθος, mâchoire, bouche, ou du lat. *Gena,* joue. En ital. *Guancia,* m. sign.

Gâoutu, udo, *adj.* Joufflu; qui a de grosses joues; moufflard.

Gara, *s. m.* Dim. *Garaché;* augm. *Garachas.* Guéret, jachère; terrain labouré pour être ensemencé; terrain en jachère. — *Li fôou douna un bon gara,* il faut donner un labour bien profond. *Aquél doubre a pas prou dé gara,* cet arbre n'est pas labouré assez au large, c.-à-d. le rond, le carré ou l'allée de terrain qui doivent être labourés autour de son pied ne sont pas assez larges. *Laïssa én gara,* laisser une terre en jachère.

Dér. du lat. *Varatrum,* m. sign.

Gara, *v.* Oter; enlever; tirer; prendre garde; garantir. — *Garo-té d'aquì,* ôte-toi de là. *Garo davan!* Gare devant, prends garde à ce qui est devant.

Il est évident que l'impér. fr. *Gare, gare,* comme le nôtre *Garo! garo!* vient de *Gara* et non de garer ni de garde, ainsi que le prétendent certains académiciens.

Garacha, *v.* — *Voy. Agaracha.*

Garafata, *v.* — *Voy. Èngarafata.*

Garafo, *s. f.* Carafe, bouteille de verre blanc, à large gouleau, destinée à contenir de l'eau.

Empr. au fr.

Digitized by Microsoft ®

Garavésso, *s. f.* Expression populaire et fort ancienne, qui est usitée seulement pour dire : *Pèis dé garavésso,* pays sec, aride, stérile.

Corrupt. de Gallovèse, canton de la Champagne Pouilleuse, dont le terrain est de craie et les habitants misérables.

Garbéja, *v.* fréq. Être abondant en gerbes; engerber; ramasser les gerbes, les apporter du champ. — *Aquélo tèro a bièn garbéja,* cette terre a fourni beaucoup de gerbes.

Dér. de *Garbo.*

Garbèlo, *s. f.* Résille, réseau dans lequel en Espagne, et aujourd'hui en France comme autrefois, paraît-il, les femmes renferment leurs cheveux; nasse, espèce de filet ou de poche à double capuchon dont l'un entre dans l'autre et qu'on place à l'issue de la rigole de fuite d'un ruisseau après qu'on l'a endigué au moyen de ce qu'on nomme une *Tarido,* pour faire passer toute son eau par cette ouverture assez étroite, fermée entièrement par ce filet.

Garbièïro, *s. f.* Dim. *Garbièïroù.* Gerbier en général; spécialement ceux qui sont montés en forme de pyramide. Les gerbiers construits sous forme de prisme se nomment *Cavalé.* — *Voy.* c. m.

Garbil, *s. m.* Grabuge; querelle; noise.

En ital. *Guarbuglio,* m. sign.

Garbo, *s. f.* Dim. *Garbéto.* Gerbe, petit faisceau de blé coupé et lié.

Dér. de la bass. lat. *Garba,* m. sign.

Garbuje, *s. m.* Grabuge. — *Garbil* est mieux et très-pur.

Empr. et corrupt. du fr. que son inversion *franchimande* déguise mal et qui a cependant trouvé grâce auprès de quelques-uns.

Garço, *s. f.* Dim. *Garcéto.* — Expression injurieuse pour une femme, sans qu'elle spécifie cependant contre elle une accusation déterminée. Ce mot, dans l'origine, n'était que le fém. de *Garçoù,* et il avait la même dérivation; mais, comme en fr., il a perdu son innocence et sa première signification.

Garçoù, *s. m.* Dim. *Garçouné;* péj. *Garçounas.* Garçon, enfant mâle; fils; garçon de café, d'hôtel ou d'auberge. — *Faïre lou garçoù,* faire le viveur. *Un tâou marido soun garçoù,* un tel marie son fils. *Bé vèn quan garçoù vèn, s'uno fïo naï, bé s'én vaï,* dicton qui fait consister la richesse et la fortune des paysans à avoir plus de garçons que de filles.

L'étymologie est très-contestée : on a invoqué le celtique *Garcio,* m. sign.; l'allem. *Karl,* grand, fort, vigoureux; l'espag. *Varo,* homme, formé du lat. *Viro,* ablatif de *Vir.* Autrefois on écrivait *Warçou,* la permutation s'est faite depuis. L'arabe dit *Gar, guri,* pour jeune homme vaillant, audacieux, d'après Court de Gébelin; en persan, *Garon* signifie fille et femme; en bas-breton, *Guerc'h,* jeune fille. En vieux fr. le nominatif était *Gars,* conservé encore en style fam., et le régime *Garçon.* Toute difficulté n'a pas disparu : l'incertitude reste.

Garçounéja, *v.* fréq. Garçonner, en parlant d'une jeune fille; fréquenter, aimer les garçons.

Garçounièïro, *s. f.* Garçonnière; se dit d'une jeune fille qui fréquente les garçons, qui en a les manières.

Garda, *v.* Garder; tenir, avoir, prendre sous sa garde; conserver; préserver; garder un troupeau; surveiller, garder une propriété en qualité de garde-champêtre; ne pas quitter; ne pas perdre; ne pas se dessaisir; ne pas révéler; rester.

Sé garda, se conserver; se donner de garde; s'abstenir, s'éloigner.

Garda las cabros, au jeu de la balançoire, c'est être au haut de la partie qui est élevée, et y être retenu par votre associé, qui pèse sur le bas pour vous faire garder cette position : au fig. faire sécher d'impatience; tenir la dragée haute. *Garda l'éscampi,* avoir la clé des champs, être fugitif. *Aï garda un an las fèbres,* j'ai eu la fièvre d'accès pendant une année. *Diou vous én garde,* Dieu vous en préserve. *Dé marido fénno gardo té, et dé la bono noun t'én fises,* prvb., de mauvaise femme garde-toi et à la bonne ne te fie. *La pôou gardo las vignos,* prvb., la défiance est mère de la sûreté. *T'én gardaraï bé,* je saurai bien t'en faire passer.

Dér. de la bass. lat. *Wardare,* m. sign.

Gardaje, *s. m.* Action de garder un troupeau; frais de cette garde; particulièrement, pâturage, paccage.

Gardéja, *v.* fréq. de *Garda.* Faire le guet; avoir l'œil au guet; surveiller.

Gardian, *s. m.* Gardien; qui garde aux pâturages communs les chevaux, les mules d'un village; gardien des chevaux et bœufs sauvages des marais; gardeur.

Gardiano, *s. f.* Dim. *Gardianéto.* Bonne ou garde d'enfant.

Gardio, *n. pr.* de lieu et de personne. Gardies en fr. traduction littérale. — Le mot prend presque toujours en fr. cette forme du pluriel; le lang. au contraire fait la distinction des deux genres. Quoi qu'il en soit, il appartient à cette famille qui a donné le suivant et ceux qui précèdent, qui se retrouvent dans la bass. lat. avec la variante de *Garda* et *Warda, Gardia, Guardia, Wardia, Wardum,* qui ont fourni le verbe et les divers composés subst. ou adj.

Comme n. pr. il désigne donc les localités, assez nombreuses partout et dans notre département en particulier, appelées encore : La Garde, Les Gardelles, La Garde-Mage, La Gardette, La Gardie, Les Gardies, La Gardiole, qui devaient être des postes d'observation, auxquels cette distinction et leur situation élevée avaient fait appliquer ce nom significatif. On sait que très-anciennement c'était par de semblables établissements sur les hauteurs que le pays veillait à sa défense : on ne pouvait choisir que des élévations pour correspondre ou observer de plus loin. Les deux idées de garde et de hauteur devaient se confondre, et

Digitized by Microsoft

elles s'exprimaient par le même radical. Ce radical primitif devait d'abord représenter la situation, avant de s'infléchir à ce que comportait cette situation même. En effet, *Gart* ou *Garth* en celtique veut dire : sommet, cime, lieu escarpé et élevé ; dans les idiomes néo-celtiques, il en est de même : *War*, sur, dessus; *Bar, Barr*, sommet, en bas breton ; *Garth, Gart*, mont, roc, en gallois. L'élévation est le point le plus favorable pour observer et pour garder.

Mais on va remarquer dans un autre nom propre, celui de *Gardoù*, Gardon, les mêmes nuances de composition, en lat. *Guardo, Wardo, Gartum, Gardo*. Le mot est évidemment identique et trahit la même origine radicale. D'où cette affinité a-t-elle pu lui venir, sinon de *Gart, Garth, Ward*, celtique, sommet, hauteur, roc, montagne; et de l'indication caractéristique des lieux élevés où le Gardon prend ses sources? Ces rapprochements sont assez autorisés par la similitude des noms et très-rationnels.

Gardo, *s. m.* Garde; garde-champêtre; tout fonctionnaire préposé à la garde de quelque chose; sentinelle; gardien.

Gardo, *s. f.* Garde; conservation, protection, surveillance; guet; défense; force armée qui fait la garde; milice à ce préposée. — Se prend dans presque toutes les acceptions multiples du fr. — *A la gardo dé Diou*, Dieu merci; grâces à Dieu; va, j'y consens. *Rasins dé gardo*, raisins qui se conservent. *Chi dé gardo*, chien de garde. *A la gardo!* au secours! *Souna la gardo*, appeler la garde, le guet. *Mounta la gardo*, faire le guet, attendre, être de faction, surveiller, guetter. *Mounta sa gardo*, faire son service de milice citoyenne. *Davala la gardo*, descendre la garde; mourir, trépasser. *Li mountè uno gardo*, il lui fit de vifs reproches. *Prén gardo!* prends garde! fais attention.

Gardo-manja, *s. m.* Pot de terre, bas et large, dont un couvercle emboîte l'orifice, et ayant ordinairement des pieds, comme une marmite, à qui il ressemble beaucoup, pour pouvoir être chauffé par-dessous; il sert à faire des étuvées de viande, du bœuf à la mode, que l'on appelle *Éstoufa*. Ce n'est qu'en déviant de sa vraie et légitime signification que *Gardo-manja* en est venu à se dire aussi pour Garde-manger, qui s'entend d'une espèce de cage ou chassis garnis de canevas pour conserver les aliments.

Gardo-râoubo, *s. f.* Armoire, grande ou petite, en forme de buffet, destinée à serrer les hardes, le linge; sorte de fourreau de toile, ou de robe par-dessus, que l'on met aux enfants sur leurs habits pour les protéger.

Gardoù, *s. m.* n. pr. de rivière. Le Gardon ou le Gard, qui a donné son nom à notre département. Il se compose de divers affluents, partant tous des Cévennes, qui, sous la désignation de Gardon de Mialet, Gardon de Saint-Jean, Gardon d'Anduze et Gardon d'Alais, se trouvent réunis au pont de Ners et vont se jeter dans le Rhône sur le territoire de la commune de Comps.

Pour la plupart des Cévenols, Gardon est devenu synonyme de rivière. — *Ana én Gardoù* veut dire : aller à la rivière ; *lou valu sémblo un Gardoù*, le ruisseau semble une rivière. Ces expressions sont employées par les indigènes alors même qu'ils sont dépaysés et qu'ils veulent parler de rivières fort éloignées du Gardon. Sauvages nous a transmis une naïveté assez curieuse d'un domestique cévenol qu'il avait emmené à Rome, et qui, étant resté dehors plus qu'il ne devait, répliqua pour sa justification : *Avièi toumba moun capèl din Gardoù*, j'avais laissé tomber mon chapeau dans le Gardon, tandis qu'il était sur un pont du Tibre.

Il est inutile de parler du Pont du Gard à propos du Gardon. Personne n'a besoin de nouvelle description de cette merveille archéologique et personne n'ignore qu'il est placé sur le Gardon.

Ce nom a subi plusieurs variantes dans son orthographe. Sidoine Apollinaire l'appelle *Vardo;* Ruricius *Guardo;* Théodulphe, *Gardo* et *Wardo;* Catel, *le grand Guerdon*. M. Germer-Durand cite un cartullaire de Notre-Dame de Nimes qui porte, en 984, *Quardones;* en 1096, *Galdone*, dans l'Histoire du Languedoc, *Vardo*, en 1150; *Gartum*, en 1156, *Gardo*, en 1262, dans la *Gall. christ.* C'est cette dernière forme qui a prévalu. — *Voy.* pour l'étym. *Gardio.*

Gardounado, *s. f.* Inondation, débordement du Gardon. — Les inondations du Gardon sont malheureusement très-fréquentes : il ne se passe presque pas d'année sans qu'une crue subite, à la suite d'un orage ou de pluies dans les montagnes au nord d'Alais, ne fasse déborder ses eaux qui envahissent et ravagent les riches prairies sur ses rives. Mais le torrent ne cause pas toujours des désastres; et on ne conserve la mémoire que des plus terribles *Gardounados*, qui ont le caractère de malheurs publics. Dans cette liste sinistre, il faut inscrire celle du 10 septembre 1604, qui, au rapport des chroniques municipales, dura environ cinq heures, et par lequel « déluge, ravage et desbordement d'eaux, les habitants de la ville ont plus souffert de pertes qu'ils n'ont fait durant les guerres civiles, prise et reprise d'icelle et peste qui y a esté. »

L'invasion de la rivière qui a laissé le plus profond souvenir dans toute la population, fut celle du 15 septembre 1741. On la désigne encore sous le nom de Déluge d'Alais. Les eaux atteignirent les premières marches de l'escalier du perron, sous le clocher de l'église cathédrale.

Dans la nuit du 3 au 4 octobre 1768, la ville et ses faubourgs furent encore envahis.

Du 29 au 30 septembre 1815, le fléau fut plus terrible, et si le débordement des eaux n'atteignit pas tout à fait le niveau de 1741, les ravages dans la ville furent plus considérables, car la prospérité y était plus grande; les propriétés rurales souffrirent beaucoup.

Les crues de 1826, 1827 et 1834 ont offert à peu près le même niveau. Elles ont été dépassées par l'inondation du 20 septembre 1846, dont le souvenir néfaste ne s'effa-

Digitized by Microsoft ®

cera pas de longtemps. Dans la Grand'Rue, les eaux atteignirent le premier étage de beaucoup de maisons. Le parapet du Quai des États fut emporté sur une longueur de près de cent mètres, et par cette large brèche, le torrent furieux se précipita dans le Marché et dans la moitié de la ville. Les pertes et les malheurs à déplorer furent énormes; et tous les dommages ne sont pas encore réparés.

Gardounèja, *v.* fréq. Laver du linge; aller à la rivière. — Cette expression est prise dans un sens générique.

Gardounènquo, *s. f.* Vallée du Gardon: c'est le nom particulier qu'on donne à la vallée du Gardon d'Anduze, depuis Saint-Jean du Gard jusqu'au dessous de Ners ou de Brignon. Ce territoire comprend environ vingt-cinq communes, et à peu près douze mille habitants.

Garèl, èlo, *adj.* Dim. *Garèlé;* péj. *Garélas.* Bigarré, marqué de plusieurs couleurs, noir et blanc. — Se dit particulièrement des pourceaux.

Dér. du lat. *Varius,* m. sign.

Garéno, *s. f.* Clapier; petit clos où l'on nourrit des lapins domestiques; le trou, le terrier que creuse cet animal.

Dér. de l'allem. *Warende,* lieu gardé ou clos, où l'on enferme des animaux.

Gargaïado, *s. f.* Fretin du blé; blé fort chargé qui reste sous le crible; les mauvaises graines, le blé enveloppé, qui déprécient le beau grain lorsqu'ils s'y trouvent mêlés.

Gargaïarìè, *s. f.* Babioles; fretin; niaiseries; bagatelles. — *Voy. Rafataïo.*

Gargalisa, *v.* Gargariser et se gargariser; se laver la bouche, le gosier avec un liquide quelconque, un gargarisme. — Le lang. emploie volontiers le mode actif.

Gargamèl, *s. m.* Crieur public; crieur de rue. — Ce mot a vieilli comme l'usage des crieurs eux-mêmes, qui ne font plus, hormis dans quelques villages, leurs proclamations qu'à son de trompe.

Gargamèlo, *s. f.* Gorge, gosier; trachée-artère; œsophage; conduit par lequel les aliments et les boissons passent de la bouche dans l'estomac.

Gargatè, *s. m.* Entrée du gosier; luette.

Dér. ainsi que les trois précédents et le mot suivant, du gr. Γαργαρεών, gorge.

Gargato (à la), *adv.* Ne se dit qu'accompagné du v. *Béoure;* c'est boire au galet, *à la régalado* (*V.* c. m.), c.-à-d. faire tomber le liquide d'un vaisseau dans la bouche sans toucher à celui-ci, à la différence de la manière qu'on traduit par *s'amoura* et qui consiste à appliquer les lèvres en adhérence à l'ouverture du pot ou du vase quelconque ou au goulot même : ce qui n'est ni propre, ni convenant.

Un des avantages de boire *à la gargato,* est de mieux satisfaire sa soif et de rafraîchir plus complètement l'intérieur du palais.

Gargoto, *s. f.* Dim. *Gargoutéto;* péj. *Gargoutasso.* Gargote; mauvaise taverne; cuisine détestable; mauvais petit cabaret, où l'on sert à boire et à manger.

Dér. du lat. *Gurgustium,* m. sign.

Gargoutiè, *s. m.* Au fém. **Gargoutièïro**. Gargotier; cabaretier; tavernier; mauvais cuisinier.

Garguil, *s. m.* Barguignage; hésitation; irrésolution; embarras; grabuge.

Gari, *s. m.* Large lampée. — *Béoure soun gari,* boire son sàoul.

Gari, *s. m.* Gros rat; rat de grenier, *Mus rattus,* Linn., mammifère onguiculé de la fam. des Rongeurs, bien connu par ses ravages dans les greniers et dans les magnaneries.

Ce mot n'est pas de notre dialecte local, il nous vient de la Provence; mais il a pris ses lettres de naturalisation et est devenu l'équivalent de *Ra.* — *V.* c. m.

Gari, *v.* Guérir; rendre la santé; être délivré d'un mal, d'une infirmité. — *Gari, garì! passo pér aquì,* formule qu'on emploie avec les enfants qui poussent de grands cris pour un léger bobo; on leur passe la main sur la blessure en soufflant dessus, et il est rare qu'ils ne s'apaisent en entendant cette incantation lénitive et caressante.

Dér. du lat. *Curare,* dont la bass. lat. avait fait, par permutation, *Garire,* qui nous a été transmis.

Garîas, *s. m.* Bourbier; flaque d'eau bourbeuse; mare bourbeuse; gâchis boueux.

Garigo, *s. f.* Lande; vaine pâture; friche; terre inculte composée de collines et de légères gorges.

Dér. du celte *Gari,* d'où la bass. lat. avait tiré *Garigia,* m. sign.

Garijes, *s. f. plur.* Inflammation aux glandes et aux amygdales.

Dér. de *Garo.*

Garipou, *s. m.* Baloire, morceau de vieux feutre dont les journaliers couvrent leur cou-de-pied et l'entrée de leurs souliers ou sabots pour empêcher la terre d'y pénétrer.

Ce mot ne semble-t-il pas formé de *Gara,* préserver, et d'une corrupt. de *Pè,* pied, à propos de laquelle, même pour l'assonance, nous nous garderons bien de rappeler le gr. Πούς, ποδός, pied?

Garito, *s. f.* Guérite, petite loge où se place une sentinelle à couvert.

Dans la bass. lat. *Garita,* m. sign.

Garlopo, *s. f.* Varlope, grand rabot de menuisier, pour polir et unir le bois.

En esp. *Garlopa,* m. sign.

Garloupa, *v.* Varloper; polir, unir avec la varlope.

Garnì, *v.* Garnir; remplir; assortir; préparer; fournir. — *Garnì l'énsalado,* assaisonner la salade. *Garnì sa ſialouso,* coiffer sa quenouille. *Garnì dé cadièïros,* empailler des chaises. *Garnì lou lun,* remplir d'huile la lampe.

Sé garnì, s'habiller; s'endimancher; se vêtir.

En ital. *Guarnire,* m. sign.

Garnimèn, *s. m.* Garniture de lit; tenture, rideaux,

Digitized by Microsoft®

courtines, ciel de lit, etc. — Ne se dit point des matelas, draps et couvertures.

Garnimén, *s. m.* Garnement, mauvais sujet; libertin; méchant garnement.

Garnos, *s. f. plur.* Tranches de pommes ou de poires séchées et conservées l'hiver pour tisane.

Garo, *s. f.* Mâchoire; grosse et large mâchoire: joue enflée par inflammation des amygdales; bajoue, partie de la tête depuis l'œil jusqu'à la mâchoire. — Se dit d'un cochon.

Garo, *interj.* Gare: prenez garde, laissez passer.

Contraction de *Gara-vous*, ôtez-vous de là, ou impér. du v. *Gara*.

Garos, *s. f. plur.* Écrouelles, humeurs froides avec tumeurs à la gorge, aux glandes.

Par allusion tirée de *Garo*, grosse joue enflée.

Garu, garudo, *adj.* Fort; robuste; grossièrement, mais solidement charpenté. — Ne se dit que des personnes.

Garussièïro, *s. f.* Terre ou bois garni de buissons, de broussailles, qui ne s'élèvent pas: c'est ce qui arrive d'ordinaire aux terrains maigres, dont on abandonne la culture et qu'on livre au pâturage des bestiaux.

Dér. du celt. *Gari*, qui a formé *Garigo*, dont celui-ci est une sorte de variante.

Gas, *s. m.* Gué d'une rivière, endroit où elle est guéable. — *A manqua lou gas*, au fig. il a fait fausse route; il est empêtré, embourbé.

Dér. du lat. *Vadum*, m. sign.

Gas, *s. m.* Dim. *Gajé*; péj. *Gajas*. Geai, Geai glandivore, *Corvus garrulus* ou *glandivorus*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Plénirostres. — Le geai est le cousin germain de la pie, dont il a toutes les habitudes: son plumage est roux, vineux et cendré; deux rangées de plumes bleues sur l'aile; tête huppée; gorge et couverture de la queue d'un blanc pur; longueur trente-cinq centimètres.

Dér. de la bass. lat. *Gaius, gaia, gay*; onomatopée de son cri.

Gasa, *v.* Passer à gué; traverser à pied en guéant.

Gasaïre, *s. m.* Qui passe à gué; qui fréquente les eaux; qui a de longues jambes.

Gasétaïre ou **Gasétié**, *s. m.* Gazetier, journaliste; rédacteur d'un journal.

Gasèto, *s. f.* Gazette; journal. — *Aquò's din la Gasèto*, on lit cela dans les journaux.

Mot nouveau dans le lang., mais qui est devenu une nécessité, puisque ce qu'il représente est une puissance.

Gaspéja, *v.* fréq. Fournir une certaine quantité de petit lait. — N'a que cette acception.

Gaspièïro, *adj. fém.* seulement. Chèvre ou vache dont le lait contient trop de petit lait.

Gaspo, *s. f.* Petit lait; sérosité du lait qui s'en sépare lorsqu'on le fait cailler.

Dans le bas-bret. *Guipad*, lait; en port. *Gaspa*, crasse, ordure.

Gasquièl, *s. m. n. pr.* d'homme. Au fém. *Gasquièïo*; dim. *Gasquièïé*. Gascuel. — Ce nom est assez répandu dans notre pays: il est certainement ancien, et sa racine ne peut que se trouver dans la première langue. En bas-bret. *Gwaskell*, pressoir à vendange.

Gasta, *v.* Gâter; dégrader; endommager; user; détériorer; corrompre; gâter un enfant, avoir trop d'indulgence, le trop caresser. — *Gasto un parél dé souïès pér més*, il use une paire de souliers par mois. *Sé gasto foço bos dinc aquél oustâou*, il se consomme beaucoup de bois dans cette maison. *Gasta lou méstiè*, gâter le métier; livrer à trop bon compte une marchandise. *Un éfan gasta*, un enfant gâté, trop dorloté, trop flatté.

Gasta, ado, dans ce dernier sens, part. pass. ou plutôt adj., a son dim. *Gastadé*, et son augm. *Gastadas*, le plus souvent termes de cajolerie caressante.

Dér. de lat. *Vastare*, pour les premières acceptions.

Gastadije, *s. f.* Gâterie; caprice, défaut d'enfant gâté.

Gasto-lènsôou, *s. m.* Paresseux; fainéant; qui se lève tard; qui reste longtemps et volontiers au lit.

Gasto-pénche, *s. m.* Personne chauve, par antiphrase ironique.

Gasto-sâousso, *s. m.* Gâte-sauce, mauvais cuisinier; marmiton.

Gavèl, *s. m.* Sarment; fagot de sarments. — Le sarment ne désigne guère en fr. la pousse d'une vigne que quand elle a acquis la consistance du bois; avant, elle se nomme pampre. En lang. *Gavèl* signifie à la fois cette pousse et les fagots qu'on en forme après qu'on a taillé la vigne. — *Lou bon Dïou a més un gavèl dé maï*: c'est ce que l'on dit un jour d'été où le soleil chauffe un peu plus fort que la veille; on feint de croire ainsi que Dieu entretient son vaste foyer comme nous nos humbles cheminées et qu'il y jette simplement quelques sarments pour l'activer. *Èmpuro lou gavèl*, amorce, pousse le sarment sous les bûches.

Ce mot passe pour celtique *Gavella*, m. sign. En esp. *Gavillia*, javelle. Le fr. Javelle est certainement de même dérivation.

Gavèla, *v.* Javeler, fagoter des sarments, les mettre en javelle.

Gavèlaïro, *s. f.* Javeleuse ou fagoteuse de sarments. — Les femmes seules sont employées à ce travail.

Gavò, gavoto, *s.* et *adj.* Dim. *Gavouté*; péj. *Gavoutas*. Lozérien ou Lozerot; habitant du Gévaudan. — C'est un surnom de dénigrement ou plutôt de rancune de voisinage; car les habitants de la Lozère ne le prennent pas eux-mêmes, le supportent plus ou moins patiemment et s'en fâchent quelquefois. Cependant l'origine n'en paraît nullement offensante: elle vient du lat. *Gabalum, Gabalitanus*, habitant du Gévaudan. Il est vrai que les Espagnols qui donnent le nom de *Gavacho* à ces mêmes individus qui, autrefois, allaient faire la moisson jusqu'en Espagne, en avaient fait un terme de haine et de mépris qui existe

Digitized by Microsoft®

encore chez eux, et que, même dans nos contrées, pour exprimer une certaine grossièreté de manières et d'allures en général, on se sert de cette épithète; mais ce sont des déviations dont la racine du mot n'est pas responsable et qui ne préjugent rien sur le caractère et les mœurs des habitants des montagnes. Il ne faut point, quoi qu'il en soit, comprendre dans cette dénomination de *Gavò*, les Lozériens des versants sud de la chaîne de la Lozère : ceux-ci sont *Raïdous*. — *V.* c. m.

Gavoto, *s. f.* Gavotte, nom d'une espèce de danse, dont l'air a deux reprises, chacune de quatre, de huit ou de plusieurs fois, quatre mesures à deux temps. — On croit que l'air et la danse ont été inventés par les montagnards *Gavòs*.

Gazaï, *n. pr.* d'homme. Au fém. *Gazaïsso;* dim. *Gazaïssé*. Gazaix, en fr. — Signifiait en vieux lang. métayer à cheptel. Ce bail de bestiaux qui consistait en la nourriture et entretien pour la moitié des profits, s'appelait *Gazaïo*, de la bass. lat. *Gasalia*, dérivant du lat. *Gaza*, biens, richesse. Par où se font apercevoir les analogies des noms propres : Gazan, Gazagne, Gazagnon, etc.

Géïna, *v.* Gêner; serrer; presser; comprimer; ennuyer; importuner; embarrasser.

Sé géïna, se gêner; se mettre à la gêne. — *Ès géïna*, il est gêné, embarrassé dans ses affaires. *Vous géïnés pas*, ne vous dérangez pas; ne vous gênez pas.

Géïno, *s. f.* Gêne; contrainte; incommodité; peine d'esprit; ennui; torture; question en parlant d'un criminel.

Dér. du lat. *Gehenna*, gêne.

Géndarmarié, *s. f.* Gendarmerie; troupe; quartier occupé par les gendarmes.

Géndarmo, *s. m.* Gendarme, soldat du corps de la gendarmerie.

Emp. au fr.

Génébrouso, *s. f.* — Ce mot ne s'emploie que dans un seul cas et comme terme de comparaison : *Couquì coumo la génébrouso*.

Il est par trop évident par la composition du mot, par l'acception qu'on lui donne dans la phrase ci-dessus, qu'il signifie les Juifs, la gent *hébreuse* ou hébraïque, *gens hebræa*. On ne conçoit pas qu'une déduction si simple n'ait pas frappé Sauvages, ni comment il a pu poser un point d'interrogation pour savoir si l'étymologie ne venait pas du mot *Ginèbre*, génevrier, champ de génevriers. C'est une faiblesse de grand homme.

Général, *s. m.* Général, officier supérieur de l'armée.

Emp. au fr.

Généralo, *s. f.* Générale, batterie d'alarme au son du tambour.

Gengivo, *s. f.* Gencive, chair qui entoure les dents.

Dér. du lat. *Gengivia*, m. sign.

Gèns, *s. f. plur.* Gens; la famille, les personnes qui composent la maison; habitants d'un pays. — A la différence du fr., où le mot gens signifie les domestiques d'une grande maison, d'un grand seigneur, en lang. on désigne par le mot *Gèns* toutes les personnes qui tiennent à la famille, quelque chose comme la *Gens* romaine. — *Las gèns d'énndou*, les habitants de la Lozère, de la montagne. *Mas gèns!* espèce d'interj., de juron innocent, qui revient à Dam! *Coumo las gèns, l'éncéns*, prvb., selon les poissons, la sauce. Dans ce proverbe, le sens du mot semble plus généralisé, et voudrait dire les hommes, l'homme. *Las hounèstos gèns*, les honnêtes gens.

Dér. du lat. *Gens*, nation.

Gènte, gènto, *adj.* Gent, gentil; gracieux; joli; mignon; aimable; agréable.

Selon le Dictionnaire de la Crusca, le mot viendrait de la langue provençale : *Voce anticha venuta dal provensale*. La désignation est comprise : provençal, langue de la province romaine.

Gèou, *s. f.* Gelée, glace. — *Fré coumo la gèou*, froid comme glace.

Dér. du lat. *Gelu*, m. sign.

Gérïo, *s. f.* Espèce de champignon. — *Voy. Girbouléto*.

Gèrlo, *s. f.* Seau ou baquet de cuivre, étamé intérieurement, avec lequel on va puiser l'eau à la fontaine ou au puits. — Les femmes le portent sur la tête sans le tenir et par les chemins les plus scabreux.

Ce terme est du haut *raïol;* ici on dit *Séïo (V.* c. m.), qui est plus générique.

Dér. du lat. *Gerere*, porter.

Gérma, *v.* Germer; pousser un germe.

Dér. du lat. *Germinare*, m. sign.

Gèrme, *s. m.* Germe, principe de reproduction du végétal. Au fig. origine; semence; cause principale et première.

Dér. du lat. *Germen*, m. sign.

Gès, *négat. explét.* et *adv.* Point; aucun; nullement; aucunement; point du tout. — On pourrait l'appeler une négation de nombre. On l'emploie rarement sans la particule négative : *Pas gès*. Cependant il se place de préférence ainsi à la fin d'une phrase. Dans le style elliptique et vif, *Gn'a gès* vaut mieux que *Gn'a pas gès. N'én vole gès*, je n'en veux pas.

Dér. du lat. *Gens*, gens, personne, et revient à l'expression lat. *minimè gentium*, pas une seule personne. D'après cette donnée, il devrait ne pouvoir se passer de la part. nég.; mais l'usage l'en a dispensé pour la fluidité et la rapidité de la langue.

Gi, *s. m.* Plâtre; gypse; chaux sulfatée ou sulfate de chaux. — *Gi bastar*, plâtre avec lequel on gâche une partie de mortier.

Dér. du lat. *Gypsum*, m. sign. En bas bret. *Gyp*.

Gïa, *v.* Fuir; décamper; s'enfuir; faire Gille; tromper son monde.

L'origine de ce mot si court, traduit par cette petite phrase française, faire Gille, et l'un rendant l'autre, n'est pas chose facile à débrouiller. Qu'on nous permette d'en

Digitized by Microsoft®

dire ce que nous en avons découvert, et d'éclairer peut-être le problème à la lueur d'une autre expression qui a un sens tout pareil. Voici donc ce qu'on raconte, ou à peu près, dans le Dictionnaire de Trévoux et autres gros in-folio, sur la locution française.

Ægidius, dont on a fait Gillon et puis Gilles, — on ne sait trop comment ni pourquoi — était, selon les uns, un prince languedocien qui s'enfuit plutôt que d'accepter une couronne qu'on lui offrait; — on n'ajoute pas de quel royaume — selon d'autres, il était d'Athènes, d'une famille illustre, qu'il quitta pour se mettre à la recherche d'autres biens préférables à ceux qu'il abandonnait. Il vint débarquer non loin de Marseille et s'établit dans un lieu où plus tard fut bâtie une ville qui prit son nom. Les commencements de la vie de saint Gilles, car c'est de lui qu'il s'agit, nous ont paru quelque peu incertains et obscurs, ce qui se comprend à la distance de treize ou quatorze siècles. Mais qu'il ait renoncé aux richesses et aux honneurs, à un trône même, ou à la plus simple vie mondaine, pour se réfugier dans la vie religieuse; comme l'idée d'une fuite quelconque est restée attachée à son souvenir, histoire ou légende à la main, on a fait en fr. le dicton *Faire Gille*, pour dire : s'enfuir précipitamment, s'esquiver, se dérober. Le languedocien a aussi le verbe actuel *Gïa* pour exprimer la même chose. Il se sert surtout de son impératif *Gïo* comme exclamation rendant tour à tour : eh! vite, vite! cours donc, détale, file! ou bien quand on raconte : et de courir, et de jouer des jambes.

Gïa s'écrivait autrefois *Gilia*, dont nous avons dû supprimer *L*, qui ne se fait plus entendre chez nous, bien qu'elle se prononce encore dans un dialecte voisin un peu plus rude. Cette vieille orthographe indique de plus fort que le languedocien a puisé à la même source que le français; mais dans le principe il n'avait fait probablement qu'un simple verbe, s'il ne l'avait déjà; tandis que le fr. se servait d'une petite phrase, que le souvenir légendaire d'un saint consacrait. Or, nous trouvions que le languedocien, qui sans doute ne tenait pas à rester en arrière, avait également introduit un nom d'homme dans une locution synonyme; pour lui, *faire Gille* était *faïre Guirdou*. Quels traits de ressemblance pourraient avoir deux personnages différents pour avoir laissé dans le vocabulaire la mémoire d'un trait de leur vie qui en rappelait une particularité identique? Nous étions à bout de conjectures et de recherches, quand un de nos amis, très-érudit sur notre histoire méridionale et auteur d'un remarquable travail sur la maison d'Uzès, voulut bien venir à notre aide. Ses explications ne laissent aucun doute sur l'origine et le sens du mot.

Gérard, Gérald, Géraud, Guiraud ou Guiraudet Amic, plus connu sous le nom de saint Gérard, était fils de Géraud ou Guiraud Amic IV et de Thérèse Gaucelin d'Uzès, héritière par substitution de la moitié de la baronnie de Lunel. Cette seigneurie fut, en 1295, l'objet d'un échange entre Philippe le Bel et Géraud, qui reçut en contr'échange les seigneuries de Rochefort, Fournès et autres lieux situés dans le diocèse d'Uzès, et vint se fixer à Rochefort. — C'est à ce moment que son fils Gérard, alors âgé d'environ vingt-quatre ans, quitta furtivement sa famille, comme avait fait saint Gilles, pour embrasser la vie monastique. Il se retira, disent les Bollandistes, dans une grotte située à proximité d'un pont *d'une structure remarquable*, dans lequel tous les historiens s'accordent à reconnaître le Pont du Gard. — Bientôt après, saint Gérard voulant se dérober à l'empressement des populations qui assiégeaient sa retraite, entreprit le pélerinage des Lieux-Saints et mourut en 1296, en Italie, avant d'avoir pu l'accomplir.

La locution était faite et le nom trouvé en languedocien pour correspondre au français. La situation était la même : c'était aussi un homme remarquable par sa naissance qui se dérobait à l'éclat de sa fortune et aux pompes terrestres, qui fuyait le monde pour entrer dans la solitude et la contemplation des choses du ciel. Ce spectacle devait frapper le peuple et le souvenir s'en est perpétué. Le temps a bien apporté quelque déviation à l'expression, qui ne se prend pas toujours dans une acception favorable, mais il paraît évident qu'elle vient de ces circonstances — *Voy. Guirdou (Faïre)*.

Giba, *v.* Souffrir; avoir grande peine à accomplir une œuvre ou un travail quelconque; trimer; faire effort. — Se dit particulièrement d'un voiturier ou d'un attelage qui ont peine à sortir d'un mauvais pas. — *Gibou*, ils ont entr'eux des différents, des procès, des incompatibilités d'humeur.

Gibadisso, *s. f.* Longs efforts pour venir à bout d'une œuvre difficile; différend; difficulté; procès.

Gibaïre, aïro, *adj.* Hargneux; d'humeur difficile, processive, inquiète.

Dér. de *Gibo*.

Gibâoudan, *s. m.* n. pr. de lieu et d'homme. Le Gévaudan, aujourd'hui département de la Lozère.

Dans l'antiquité, pays des Gabales, *Gabalicus pagus*, qui a formé le nom.

Gibéloto, *s. f.* Gibelotte; blanquette; fricassée de viande, ordinairement d'agneau de lait ou de chevreau.

Gibèrno, *s. f.* Giberne, boite dans laquelle le soldat met ses cartouches.

Empr. au fr.

Gibiè, *s. m.* Gibier; animaux bons à manger pris à la chasse.

Dér. du lat. *Cibaria*, aliments, par la permutation très-répétée du *C* en *G*.

Gibo, *s. f.* Difficulté; mauvaise entente; différend; procès. — *Èstre én gibo*, n'être pas d'accord.

Gibourna, *v.* Grésiller; par ext. faire un froid très-piquant. — S'applique surtout à cette variation d'atmosphère si fréquente au mois de mars, et à la petite pluie

Digitized by Microsoft®

froide qui tombe alors par intervalles. — *Gibourno,* il tombe du grésil; il fait un froid très-vif.

Dér. du fr. Givre, ou du moins de la même racine que lui.

Gibournado, *s. f.* Coup de vent mêlé de pluie et de grésil, tel qu'on en voit souvent en mars; giboulée; guilée; mauvais temps.

Gibournaje, *s. m.* — Ce mot a à peu près la même acception que le précédent : seulement, c'est plutôt une situation particulière de l'atmosphère que l'accident ou le grain produit. On le dit communément pour un froid très-vif, ce que n'exprime pas *Gibournado.*

Giboûs, ouso, *adj.* Contrefait; bossu et tortu, rachitique; qui a les membres et surtout les jambes, tordus.

Dér. du lat. *Gibbus* ou *Gibbosus,* bossu, voûté, convexe.

Gïe, *n. pr.* d'homme. Au fém. *Gïésso;* dim. *Gïoù, Gïouno.* Gilles, en lat. *Ægidius.*

Gifla, *v.* Souffleter avec force : dans la langue verte, *Giffler.*

Giflo, *s. f.* Soufflet bien appliqué : en argot, *Giffe* ou *Giffle,* qui rappelle sans doute que ce mot signifiait autrefois *Joue.*

Gignèï (Sén-), *n. pr.* de lieu, Saint-Genest, aujourd'hui Saint-Geniès, assez commun dans le Gard, traduit du lat. *Sanctus Genesius.*

Gigo, *s. f.* Gigot; quartier d'agneau ou de mouton avec la longe.

Gigó, *s. m.* Dim. *Gigoutè;* augm. *Gigoutas.* Gigot coupé exprès et régulièrement sur sa rouelle.

L'accent tonique fait la différence de quantité dans la prononciation, et la différence de genre, dans les deux mots qui précèdent.

Dér. du lat. *Coxa,* cuisse, d'après Ménage, ou de *Ischium,* os de la hanche, suivant Borel.

Gimbèlèto, *s. f.* Gimbelette; petite pâtisserie du genre des échaudés, qu'on enfile à un fil comme un chapelet.

Gimbla, *v.* Tordre; plier; courber; rendre courbé, bombé, convexe. — Au part. pass. adjectivement, *Clavèl gimbla,* clou tordu; *clâou gimblado,* clé forcée; *cambo gimblado,* jambe crochue.

Sé gimbla, v. Se plier; se courber en arc. — *Po pas sé gimbla,* il n'est plus assez souple pour se plier.

Dér. du lat. *Gibbus,* courbé, bossu.

Gimère, èro, *adj.* Dim. *Gimèroù;* péj. *Gimèras.* Têtu; entêté; obstiné; opiniâtre; hargneux; contrariant; difficile à vivre. — *Ès pas gimère,* il n'est pas crâne, il plie sans peine.

Ce mot, qui est un subst. dans certaines contrées, notamment en Gévaudan, y signifie un jumart, sorte de mulet produit du croisement de l'espèce chevaline et bovine. Cet animal, dont la provenance n'est nullement constatée, fort laid de formes, est très-fort et très-vicieux. Nous avons emprunté sa qualité sans adopter le substantif.

Gimérije, *s. f.* Entêtement; obstination; opiniâtreté capricieuse; caractère revêche.

Ginèbre, *s. m.* Petit genévrier, à baies noires, *Juniperus communis,* Linn., arbrisseau de la fam. des Conifères. — Cet arbrisseau, dont les différents genres se confondent dans une même dénomination en fr., se distingue dans le lang. en *Ginèbre* et *Cade.* Celui-ci, qui devient un arbre et non un arbuste comme le premier, fournit un fruit ou baie de la grosseur d'une petite cerise, d'où l'on tire l'huile de *Cade.* — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Juniperus,* m. sign.

Ginès, *s. m.* Au plur. *Ginèsses.* Genêt, nom commun à plusieurs espèces et qui désigne le Genêt des teinturiers, la Genestrole, *Genista tinctoria,* Linn.; le Genêt d'Espagne, *Genista juncea,* Linn.; dont les jets ressemblent à du jonc. On fait confire les boutons de ses fleurs dans le vinaigre comme les capres. Aux environs de Lodève et dans le Camarès, on aménage le genêt d'Espagne, qui couvre des montagnes entières; ses tiges, rouies comme le chanvre, fournissent une toile grossière, mais très-solide pour l'usage.

On distingue encore *lou Ginès* ou *Gruas* ou *Sabagol,* Genêt Cytise, grand Genêt à balais, *Genista scoparia,* Linn., et *lou Ginès-Rèboul,* Genêt à touffes basses, *Sportium-complicatum,* Linn., Cytise à feuilles pliées; tous arbrisseaux communs, de la fam. des Légumineuses.

Les avis sont partagés sur la dérivation du nom : les uns veulent qu'il soit tiré du lat. *Geno* ou *Gigno; quia spontè genatur, hoc est gignatur;* d'autres lui donnent pour radical le celtique *Gen,* arbuste, arbre.

Ginèstièïro, *s. f.* et *n. pr.* d'homme et de lieu. Champ, quartier abondant en genêts. — Quand il devient n. pr. le fr. traduit par Ginestière.

Ginèstoùs, *s. m. n. pr.* d'homme et de lieu. — Variante du mot précédent, avec une signification identique. — Tous les deux sont au reste régulièrement formés.

Gingla, *v.* Sangler des coups de verges, de baguette, de houssine.— *Voy. Giscla.*

Dér. de *Ginguèlo.*

Gingoula, *v.* Geindre; piauler; se plaindre; gémir; pousser des soupirs ou des cris plaintifs, mais à petit bruit. — *Voy. Jangla* et *Jangoula.*

Il est ingénieux, comme on l'a fait, de trouver à ce mot une dérivation tirée du *Gin,* pour *Chin* ou *Chi,* par la permutation connue, et de *Gulo,* gueule, pour exprimer des gémissements ressemblants à ceux des jeunes chiens.

Gingoulino, *s. f.* Ripopée, mélange de vin sans force ni vertu, plat et fade; breuvage quelconque qui n'a ni goût, ni saveur, ni qualité.

Ginguèlo, *s. f.* Scion d'un arbre; jet d'une seule pousse et sans nœuds, comme ceux des mûriers, qui, étant taillés chaque année, sont longs et vigoureux; baguette, gaule à battre les habits.

Dér. du celt. *Gen,* arbre : forme diminutive.

Digitized by Microsoft®

Ginouïa, *s. m. n. pr.* de lieu. Génolhac, chef-lieu de canton, arrondissement d'Alais. — Son nom est cité dans les cartullaires ou les vieux titres et dénombrements : en 1169, *Junilhacum;* en 1176, *Ginolacum;* en 1199, *castrum de Genouillac;* en 1243, *Genolhacum;* en 1384, *Junilhacum;* en 1426, *Jinoliacum;* depuis 1433 jusqu'en 1721 et aujourd'hui, avec des variantes d'orthographe, de *Genolhac, Ginolhac* et *Genouillac,* il est arrivé à sa forme actuelle et à la prononciation que nous représentons en lang. et en fr.

Sauvages pense que le nom lat. de *Juniliacum,* où il trouve quelque chose du romain *Junius,* doit être considéré comme ayant formé le mot *Génolhac.* Un tel parrain, noble ou non, n'a rien qui nous séduise, et nous n'avons nulle foi en ses reliques. En général, toutes ces dénominations géographiques, tirées du nom d'anciens possesseurs vainqueurs de la Gaule, nous inspirent une médiocre confiance : nous les avons combattues, et l'occasion se présente ici d'apporter un nouvel argument à l'appui de la thèse que nous soutenons.

A la place de ce chimérique *Junius,* qui n'a pas fait les noms communs *Ginès* et *Ginèbre* que nous venons de voir et où il aurait eu quelque raison d'entrer, il faut substituer un radical pris dans l'ancienne langue nationale, qui soit significatif et en rapport direct avec le lieu à désigner. Pour l'obtenir, ici comme ailleurs, la première opération est de dégager le mot de toutes les adjonctions complémentaires qui sont venues en modifier le sens et la forme. Ainsi l'on doit être fixé sur les désinences appliquées aux substantifs dans le but de les adjectiver, de les transformer en noms propres, en noms patronymiques ou géographiques, en des noms de propriété ou de quartiers, de provenance ou de collectivité, de situation ou d'aspect; de même que l'on connaît les formules par lesquelles sont exprimés les diminutifs et les augmentatifs, qui affectent en général des règles systématiques peu variables. Ces procédés de composition se trouvent dans la langue la plus anciennement parlée dans les Gaules, celle d'où sont sorties sans contredit la plupart des appellations régionales, et dans les idiomes qui se sont succédé, le latin en première ligne dont l'influence s'est continuée par la basse latinité, son altération, et par le roman qui lui est encore si redevable. Les diverses phases par lesquelles ont passé à peu près tous les mots, ont déposé certaines couches sur le noyau primitif auquel il faut arriver; et l'élément ou le radical, débarrassé de cette espèce d'enveloppe, donnera la raison, c.-à-d. l'étymologie de la dénomination.

Il n'y a qu'à suivre cette opération analytique sur le sujet vivant; et d'abord la comparaison de sa structure ancienne avec celle qui nous reste fait apparaître à la finale le suffixe adjectif gaulois *ac,* latinisé en *acum,* par l'accord avec *castrum,* réduit ensuite ou ramené à la chute de la forme latine en *ac* fr. et en *a* simple, lang. Ce suffixe n'a rien ici que la condition ordinaire dont nous avons déjà parlé bien des fois. Il est lié par la mouillure à la syllabe précédente de la voyelle *i,* du génitif, ou de *lh,* qui la remplace et est équivalent, de manière à donner comme désinence *iacum,* normal. La provenance, la descendance se trouve déterminée.

Reste *Junil, Ginol* ou *Jinol :* la forme est identique, elle ne présente de remarquable que la présence de l'*o* à la dernière syllabe, consonnance qui a persisté et s'est conservée non sans motif. *Ol* est en effet la reproduction du lat. *Olus,* comme *Olo,* au fém., celle de *Ola,* qui ne sont autres que des terminaisons diminutives, qui ont la propriété de se convertir très-diversement suivant les dialectes, comme leurs similaires en *al* et *el,* et de donner *òou* le plus souvent, et *ouï,* et les autres *dou* et *èou,* avec les variantes. Le même phénomène se retrouve dans le fr. et dans l'espag. et l'ital. : *Filiolus,* lat., *Fiòou* et *Fiol,* lang. *Filhol, Filhoù,* prov. *Fiola, Filholo;* Filleul, Filleule, fr., *Figliulo,* ital., *Hijuelo,* esp.; *Linteulum, Lènsòou, Linsòou, Lansòou, Lenzuelo, Lensol;* linceul, etc. Sauvages cite au mot *Brueil,* en v. fr. *Breuil, Brouil* et *Brel,* bois, forêt, de la bass. lat. *Broilum, brolium, broglium, bruillus,* et *Bruguëïrolo,* dim. de *Bruguièïro :* nous trouverions encore *Cassagnolo* de *Cassagno,* et *Maruéjòou,* Marvéjols, de *Maruèje; Lanuéjòou,* Lanuéjols, de *Lano* ou *Lanu,* etc. Nous les mentionnons à cause de l'analogie de la forme diminutive existant dans notre mot et dans une foule d'autres, composés de même.

De telle sorte que, disparaissant la désinence adjective, suffixe sans signification par lui-même, s'il ne restait ici que *Ginol* ou *Jinol, Ginouï, Ginoulh* ou *Génol,* la finale aurait grande chance d'être prise pour un diminutif du radical auquel elle aurait été attachée.

Or ce radical se rencontre précisément dans le mot que nous venons de citer, *Ginès,* Genêt, et c'est le celtique *Gen,* arbuste, arbrisseau. En bas-breton, *Gwézen, Gwéen,* arbre.

Il semble donc très-probable que le nom de *Génolhac* a suivi le même chemin d'abord que *Ginès* et vient de la même racine, et par suite qu'il a été approprié, par le diminutif et par les suffixes ordinaires, à ce qu'il était destiné à représenter et à signifier. Que ce soient de petits arbustes simplement, ou des genêts communs, qui croissent en abondance sur ce revers de la Lozère où est emplacé aujourd'hui Génolhac, la dénomination est également justifiée : elle veut dire : quartier, lieu abondant en genêts, et elle dépeint exactement le site, ce qui est la première condition des noms propres, bien entendu en se reportant à l'époque où le baptême se fit.

Ceci ne signifie donc point que la petite ville actuelle remonte aux Gaulois, ni même au temps des colonies romaines : son ambition sans doute, malgré Sauvages, ne revendique pas une si lointaine origine; et nous n'avons pas fait de généalogie, en trouvant à son nom, comme pour bien d'autres, une racine celtique. La ville est née quand elle a pu; mais elle s'est emplacée dans un quartier

Digitized by Microsoft ®

anciennement désigné : voilà tout. Les noms propres et locaux, et les noms communs appartiennent en très-grand nombre à la langue ancienne, qui n'a jamais été oubliée ; et c'est pour rattacher nos traditions de langage à leur vraie source, que nous avons insisté sur cette nouvelle preuve.

La prononciation du mot en lang. ne peut offrir la moindre difficulté ; on ne comprendrait pas qu'elle en pût présenter en fr. Sa dernière syllabe est essentiellement mouillée : *lh* est le signe équivalant aux deux *ii* ou *ï* tréma entre voyelles, et correspond d'ailleurs au lat. *liacum*, dont il importe de conserver la consonnance.

Ginoul, *s. m.* Dim. *Ginouïè ;* péj. *Ginouïas.* Genou, articulation qui unit la jambe à la cuisse, le fémur au tibia. — *D'a-ginouls* ou *D'aginouïoùs*, à genoux ; sur les genoux ; en posture de suppliant.

Malgré certaine ressemblance graphique, le mot précédent ne peut descendre de celui-ci, et il y a pour cela deux raisons : d'abord, il n'aurait aucun sens applicable et le dimin. si caractérisé en lat. et en fr. disparaîtrait complétement, comme le suffixe de la désinence ; puis, en languedocien, celui-ci ne se prêterait nullement à la formation ; car, en vieux langage, il était *Dénouï*, écrit *Dénoulh*. C'est par une corruption *franchimande* qu'on dit aujourd'hui *Ginoul*, bien qu'il dérive en droiture du latin *Genu*, m. sign.

Ginoùs, n. pr. d'homme. Au fém. *Ginouso ;* dim. *Ginousé, éto.* En fr. Ginous ou Ginoux.

Ce nom de famille, assez répandu dans ce pays, a été un prénom autrefois, qui avait pour patron saint Genou ou Genus, évêque de Cahors, vers le milieu du IIIe siècle. Le n. pr. *Ginouïè*, Genoyer, nous paraît avoir la même origine plutôt que le nom de saint Janvier.

Ginousclo, *s. f.* Tithymale, *Galactis Euphorbia*, Linn., un des noms de cette espèce de plantes de la fam. nombreuse des Euphorbiacées. — Il paraît que le premier nom lat. est générique : *Euphorbia* ne désignerait qu'une espèce particulière, salutaire dans les ophtalmies et qui doit son nom à Euphorbe, médecin du roi Juba. Son lait est extrêmement caustique ; il tue ou étourdit le poisson dans les viviers et les flaques d'eau non courante : aussi son usage est-il sévèrement défendu par la police, soit parce que l'empoisonnement des rivières au moyen de drogues est un mode de pêche prohibé, soit parce que ce lait est fort dangereux pour le bétail qui pourrait aller s'abreuver au-dessous du point où il a été répandu.

Ginqua, *v.* Viser ; mirer ; viser en lançant un projectile quelconque. — *Ginques à mé troumpa*, tu vises à me tromper. —*Voy. Guincha.*

Ginquo-gal, *s. m.* Fronde à deux brins et à une seule maille : la plus simple et celle qui a le moins de portée. Son nom l'indique ; il a l'air de supposer qu'elle n'est bonne qu'à viser et qu'à atteindre un animal faible et que la domesticité rend fort accessible.

Gipas, *s. m.* Au plur. *Gipasses.* Plâtras, débris de maçonnerie. Par ext. large éclaboussure de boue compacte ; soufflet appliqué sur la joue, dans le sens de *Émplastre*, qui est avec cette acception une francisation.

Dér. de *Gi*, plâtre.

Gipiè, *s. m.* Plâtrier ; ouvrier qui travaille aux carrières de plâtre ; marchand ou fabriquant de plâtre.

Gipièïro, *s. f.* Platrière, carrière et four à plâtre. — *Malëïroùs coumo un ase dé las gipiëïros*, malheureux comme un âne de jardinier, dit-on en fr. ; comme un âne des *plâtrières*, devrait-on traduire littéralement. L'application est toute locale et commence même à se perdre. Il y a quelques années le plâtre gris n'arrivait à Alais des plâtrières de *Pleoux* que sur le dos d'une caravane d'ânes dont chacun avait pour conducteur un gamin armé d'un grand bâton. Les gamins montaient sur la croupe du baudet, le sac de plâtre était placé sur l'échine ; et le bâton de jouer et l'âne d'aller grand train, quoique sous un double fardeau, mais sans bât ni bride. Aujourd'hui que les voitures arrivent partout, l'âne des plâtrières est peu connu, son rôle et ses malheurs ont cessé, et le dicton, sans tomber en désuétude, pourrait n'être pas bien compris, si la tradition historique s'en était perdue.

Girbas, *s. m.* Au plur. *Girbasses ;* péj. *Girbassas.* Terrain envahi par le gazon, le chiendent et toute sorte de plantes rampantes, et réduit à l'état de friche ; francs-bords et talus d'une terre élevée sur ses voisines ou sur son fossé d'écoulement.

Augm. de *Girbo.*

Girbo, *s. f.* Gazon ; motte de gazon ; terrain gazonné de lui-même.

Ce mot semble évidemment emprunté au fr. Gerbe, dont il est une corruption, quoiqu'il n'y ait aujourd'hui aucun rapport entre les objets que chacun représente.

Girboulèto ou **Jargoulèto** ou **Gèrïo**, *s. f.* Chanterelle comestible, *Cantharellus cibarius, Agaricus cantharellus, Merulius cantharellus*, Linn., Pers., Roq. Champignon de la tribu des Agarics. — C'est un joli champignon tout jaune ou couleur d'or, qui croit abondamment dans les bois, les pelouses, les châtaigneraies, où il se fait remarquer par un petit chapeau d'abord arrondi et convexe, qui prend ensuite en se développant la forme d'un petit entonnoir dont les bords sont diversement contournés et comme frisés ou festonnés. La face inférieure de ce chapeau est marquée de nervures une ou deux fois bifurquées et décurrentes sur un pédicule ordinairement court, plein et charnu. La chair est ferme, blanche, un peu fibreuse ; elle ne change point de couleur à l'air. Ce champignon est très-salubre, et son usage est sans aucun danger.

Girofle, *s. m.* Girofle, clou de girofle. — Ce que nous appelons ainsi, et que nous ne connaissons que sous le nom de *Clavèl dé girofle* n'est autre que le calice de la fleur du giroflier, arbre originaire des Molusques, *Caryophyllus aromaticus*, Linn. de la fam. des Myrtoïdes.

Le mot est une abréviation du nom lat.

Digitized by Microsoft ®

Girouflado, *s. f.* Œillet, et plus particulièrement œillet-plume, *Dianthus plumarius*, Linn., fleur ou plante de la fam. des Caryophyllées, à odeur de girofle. — Il ne faut pas la confondre avec la Giroflée en fr., pour nous *Vidouïè*, qui est une fleur totalement distincte, quoique l'odeur de girofle l'ait fait aussi dénommer.

Girouflìè, *s. m.* Pied ou plante d'œillet.

Girouïo, *s. f.* Carotte sauvage, faux chervis, *Dancus carotta*, Linn., plante de la fam. des Ombellifères, commune dans les champs. On la nomme aussi *Pasténargo sdouvajo*. — *Voy.* c. m.

Giscla, *v.* Sangler à coups de houssine, de gaule ou de fouet.

Variante de *Gingla*, même formation et m. sign.

Gisclas, *s. m.* Au plur. *Gisclasses*. Houssine, baguette, gaule; mais ne représentant ces objets qu'en tant qu'ils servent à frapper, à châtier. — S'emploie aussi pour le coup de houssine, le fouet lui-même, et l'action de frapper. — *Y fichère un gisclas*, je lui sanglai un coup. *Garo! s'aròpe un gisclas*, gare, si je prends le fouet, un bâton. *Récàssaras quâouque gisclas*, tu attraperas quelque coup de gaule.

Gisclassa, *v.* augm. et fréq. de *Giscla*.

Gisclassado, *s. f.* Volée de coups de verges; gaulade bien sanglée.

Gistèl ou **Listèl**, *s. m.* Petite tringle de bois; toute espèce de règle en bois, mince, étroite et longue, qui sert à divers usages, en menuiserie, souvent pour fermer un vide ou niveler une ligne qui n'est pas à angle droit avec ses voisines, et en plâtrerie pour clouer à petits intervalles entre les solives d'un plafond, les revêtir de plâtre qui fait mieux prise et former les lambris.

Ce mot, quoi qu'en dise Sauvages, se traduit très-correctement en fr. par *Liteau*, en terme de ménuiserie; c'est le *Lambris*, en terme de maçonnerie.

Gistèl est très-usité; il ne nous paraît cependant qu'une corrupt. de *Listèl*. — *V.* c. m.

Glacièïro, *s. f.* Glacière; lieu où l'on conserve la glace en été. Au fig. lieu, appartement très-froid; exposition glaciale.

Glaço, *s. f.* Glace, eau glacée; miroir.

Empr. au fr.

Glaçoù, *s. m.* Glaçon; morceau de glace.

Glando, *s. f.* Glande, tumeur enflée. Dans l'usage, signifie purement l'engorgement d'une glande. — *A uno glando*, il a une glande engorgée.

Glâoujôou, *s. m.* Calmar, cornet, *Loligo*, poisson de mer, cephalopède, du genre des Sèches et des Polypes. Comme les poissons de cette fam. il a une sorte de réservoir d'une liqueur noire qu'il répand autour de lui dans le danger, pour échapper à la vue d'un ennemi.

Dér. du lat. *Gladiolus*, petit glaive, parce que ce poisson a sous la peau de l'échine un os mince et tranchant de la forme d'un glaive.

Glatiè, *adj.* masc. seulement. — Ne se joint jamais à aucun autre subst. que *Iòou*. — *Un iòou glatiè*, un œuf couvé dont le jaune et le germe sont tombés en sérosité et en dissolution, et qui par conséquent ne peut éclore.

Glèïso, *s. f.* Dim. *Glèïséto*. Église; lieu où les fidèles s'assemblent pour assister aux offices divins. — *A la gran glèïso*, à la cathédrale, à l'église principale. Encore un exemple où l'adj. ne s'accorde pas en genre avec le subst.; c'est l'effet d'une élision faite sur le lat. d'où vient le mot. *Aquél cura faï bièn glèïso*, ce curé officie avec beaucoup de dignité, ou il prêche bien; ou encore, remplit bien les fonctions de son ministère à la satisfaction des fidèles.

Dér. du lat. *Ecclesia*, m. sign.

Glèjoù, *s. m.* Dim. *Glèjouné*. Chaume; mais seulement tant qu'il tient encore à la terre.

Glèna, *v.* Glaner; ramasser les épis restés sur la terre après la moisson. Au fig. cueillir après les autres.

Glènaïro, *s. f.* Glaneuse; qui glane, qui ramasse les épis après les moissonneurs. Au fig. il peut s'employer au masculin, *Glénaïre*.

Glèno, *s. f.* Glane; glaneuse; petite gerbe ramassée après la moisson; action de glaner; au pr. et au fig.

Dér. de la bass. lat. *Gelina*, m. sign.

Globo, *s. m.* Globe, corps rond et solide; ballon; aérostat.

Dér. du lat. *Globus*, m. sign.

Glorio, *s. f.* Orgueil; vanité; et non gloire, dans le sens du fr. — *Ès pas pér glorio*, ce n'est point par vanité, par luxe, mais par nécessité et besoin.

Dér. du lat *Gloria*, avec une certaine modification d'acception.

Glouriéto, *s. f.* Fournil; petit réduit dans l'arrière-boutique d'un boulanger et près du four, où la pâte se manipule et lève à un certain degré de chaleur. En v. fr. *Gloriette* était un cabinet de verdure.

Glourioûs, ouso; *adj.* Au plur. *Glouriouses;* dim. *Glouriousé*. Glorieux; vain; superbe; vaniteux, principalement dans sa mise.

Gn'a, contraction de la phrase *Né y-a*, il y en a, qu'on mouille euphoniquement par l'adjonction de la lettre G; par conséquent *Gn'a* n'est autre que le verbe *avédre*, avoir, précédé du *Gn* qui l'accompagne dans toute sa conjugaison lorsque la construction de la phrase l'exige. — *Gn'a pas qué gn'ague*, ou *pér gn'avédre, mais gn'a*, ce n'est pas pour dire, mais il y en a.

Gn'a est pris quelquefois interjectivement. *Gn'a!* dit-on, il en tient, lorsqu'en jetant des pierres, on atteint juste le but visé, ou qu'on atteint une personne.

Gnâou! Onomatopée du cri du chat. Pris interjectivement, il est une formule mignarde et agaçante de refus, fort employée par et pour les enfants. — *Faï mé un poutouné. — Gnâou!* Fais-moi un petit baiser. — Nenni. — *Dono mé'n un pâou. — Gnâou! té fara pas mâou.* Donne m'en un peu. — Nix! ça ne te fera pas mal.

Digitized by Microsoft ®

Gnèïro, *s. f.* Puce, *Pulex irritans*, Linn., insecte de l'ordre des Aptères et de la fam. des Parasites ou Rhinaptères, trop connu et qui aurait pu se passer de sa définition scientifique. — *Manjado dé gnèïro*, piqûre de puce : ce petit cercle rouge avec un point plus foncé au centre, qui indique la petite inflammation que procure cette piqûre. *Trïa las gnèïros*, épucer. *Li boulégaraï sos gnèïros*, je le tancerai d'importance.

Gnèïro est aussi un terme d'amitié très-employé. — *Ma gnèïro!* mon chou, mon petit cœur!

Les uns le font dériver du ligurien, d'autres du celtique *Nyer*, m. sign., ou plus simplement du lat. *Niger, nigra*, noir, noire.

Gnèïroùs, ouso, *adj.* Au plur. *Gnèïrouses ;* dim. *Gnèïrousé*. Mangé de puces; qui est couvert de traces de piqûres de puces.

Gnuè, *s. f.* Nuit; temps pendant lequel le soleil est sous notre horizon; obscurité. — *A gnuè* ou *d'agnuè*, ce soir, cette nuit. *La gnuè passado*, la nuit dernière. *Bono gnuè*, bonsoir, bonne nuit. *Ès gnuè* ou *faï gnuè*, il est nuit close, ou l'obscurité est profonde. *Faï un an dé gnuè*, les nuits durent une année dans cette saison. *Passa la gnuè*, ne pas dormir, veiller; passer la nuit blanche.

Chaque petite circonscription en Languedoc a une expression différente pour rendre le mot Nuit. A Montpellier, on dit *Gnoch*, qui semble plus primitif en ce qu'il se rapproche beaucoup de la racine commune, le lat. *Nox*. Les autres formules ne seraient en ce cas que la corruption de celle de Montpellier. En provençal et en gascon, on emploie *Nuech, Neit, Not, Nieu, Nueyt, Gniu, Net, Ney*, et quelques autres variantes.

Gnuèchado, *s. f.* Nuitée; durée d'une nuit.

Go, *s. m.* Gobelet; verre à boire. — *Voy. Gouvèlé.*

En bas-bret. *Gob* et *Goblet*, m. sign. Contr. de *Gobelet*, fr., dér. du lat. *Cupella*, dim. de *Cupa*, coupe.

Godo, *s. f.* Vieille brebis édentée et maigre, qui n'est plus bonne à porter ni à engraisser.

Goïno, *s. f.* Femme de mauvaise vie; prostituée.

Dér. du gr. Κοινός, commun, indivis. Il est probable que c'est ici le lang. qui a prêté au fr. dans l'adoption du mot *Gouine*, m. sign.

Golfe, golfo, *adj.* Gonflé; bouffant; raide d'apprêt, comme une étoffe qui, au lieu de s'aplatir, se tient gonflée d'elle-même en se courbant en rond ou en angles.

Dér. de l'ital. *Goffo*, lourdaud, grossier, sans grâce; parce que l'étoffe, à cet état de raideur, ne forme que des plis disgracieux.

Gome, *s. m.* Goitre, et plus particulièrement signes diagnostiques de la maladie des animaux qu'on nomme *Gamije* (*V.* c. m.). — *Mostro lou gome*, on commence à distinguer, à reconnaître le goitre.

Gonle, *s. m.* Cuilleron de la châtaigne qui n'est autre chose qu'une châtaigne avortée, puisqu'elle a la même forme et toutes les parties entièrement semblables : la pulpe seule manque à l'avorton. — *Voy. Cuïèïré.*

Gonle, gonlo, *adj.* Gauche; mal arrondi; de travers. — Se dit d'un corps sphérique ou cylindrique dont la ligne de circonférence est irrégulière.

Gorgo, *s. f.* Gouttière des toits; conduit d'une fontaine, en pierre ou en toute autre matière; tout déversoir des eaux pluviales.

Dans la bass. lat. *Gorga*, canal, dér. du lat. *Gurges*, gouffre.

Gorjo, *s. f.* Dim. *Gourjèto ;* augm. *Gourjasso*. Bouche; intérieur de la bouche; gueule; gosier. — *Précha pér sa gorjo*, être sur sa bouche. *La gorjo li fumo*, la gueule lui pèle d'impatience de manger. *La gorjo dâou four*, l'entrée, la porte du four. *Ès cla coumo la gorjo dâou four*, il fait noir comme dans un four.

Dér. du lat. *Gurges*, abîme, gouffre.

Gorjo-vira, ado, *adj.* Qui a la bouche de travers; difformité de la bouche.

Gormo, *s. f.* Morve, maladie terrible des chevaux.

Le lang., peu fort sans doute en hippiatrique, a emprunté ce mot au fr.; mais en changeant son acception. La gourme proprement dite est *las Poujolos*. — *V.* c. m.

Goubèlé, *s. m.* — *Voy. Gouvèlé.*

Goubio, *s. f.* Gouge; outil, ciseau de menuisier, d'ébéniste, de tourneur, de charpentier, etc., dont la lame est plus ou moins courbée sur le plat, et forme une portion de cercle, une sorte de canal.

Dér. du gaulois *Guvia* ou *Gugia*, m. sign.

Goudoumarou, *s. m.* Malotru, selon Sauvages; mais dans l'acception usuelle, il signifie homme peu civilisé, ours mal léché, un de ces gens qui ne disent rien et n'en pensent pas davantage. Nous croyons donc que Sauvages a poussé l'extension de ce mot jusqu'à la signification de malotru pour mieux justifier l'origine qu'il lui donne. D'après notre spirituel glossateur, il serait la corruption de la phrase anglaise *Good morow*, bonjour. Pendant l'occupation anglaise des provinces méridionales de la France, sous Charles VI et Charles VII, on subissait ce joug odieux avec impatience, et les envahisseurs étaient appelés ironiquement d'un surnom pris dans une de leurs phrases habituelles : bonjour. Plus tard, quand on voulut désigner un malotru, un être déplaisant, on le nomma *Goudoumarou*, comme l'on aurait dit : un Anglais.

A côté de cette interprétation s'en présente une seconde, moins ingénieuse sans doute, mais plus naturelle et plus en harmonie avec le vrai sens du mot aujourd'hui. Gaudemar est un prénom très-commun, très-familier au moyen âge, un individu de ce nom a bien pu servir de type à cette appellation ironique, comme l'on dit : un Blaise, un Gille, un Basile.

Goujar, *s. m.* Dim. *Goujardé ;* péjor. *Goujardas*. Au fém. *Goujardo*. Goujat; aide-berger, qui aide à conduire les troupeaux; jeune garçon qui garde les cochons dans

Digitized by Microsoft®

une ferme. Par ext. et injurieusement, polisson, petit drôle; vaurien.

Goujè (La), *s. f.* n. pr. de rue. La Gougé, rue de la ville d'Alais. Elle est nommée dans un titre de 1393 *la Gougia*, le nom n'est pas altéré. En vieux lang. *Goujo* voulait dire servante, puis jeune fille. Existait-il dans ce quartier anciennement quelque auberge dont une servante eût été assez remarquée pour donner son nom à une rue; ou s'y trouvait-il une ou plusieurs de ces filles que le vieux fr., aggravant l'acception par dénigrement, appelait gouges? La question n'est pas résolue, non plus que celle de la vraie étymologie du mot qui l'éclaircrait peut-être.

Goulamar, ardo, *adj.* Paresseux; vaurien; batteur d'estrade; ce que sont les lazzaroni à Naples.

Paraît un augm. péj. tiré de *Gulo, Goulu.*

Goulu, gouludo, *adj.* Goulu; glouton; goinfre; qui mange avidement.

Dér. du lat. *Gulosus*, m. sign., de *Gula.*

Gouludije, *s. f.* Gloutonnerie; goinfrerie.

Gouma, *v.* Regorger; abonder; foisonner. — En terme d'agriculture, se dit de la sève d'un arbre qu'on greffe en flûte, lorsqu'elle remonte au-dessus de la virole de la greffe; ce qui prouve que l'opération est bien faite, puisque la sève, après avoir rempli hermétiquement l'espace entre la greffe et la branche dénudée, se répand au dehors.

Gouma signifie aussi former calus au-dessus d'une plaie.

Goumo, *s. f.* Gomme de toute espèce; substance collante, qui est un des principes des végétaux; sève des arbres.

Dér. du lat. *Gummi*, m. sign.

Gounèl, *s. m.* n. pr. Au fém. *Gounèlo.* — Sobriquet que l'on donne aux habitants des communes de l'arrondissement d'Alais au levant et au midi de cette ville, dans la direction de Nimes et d'Uzès. Ce n'est point là une appellation géographique comme *Raïol* et cévenol; mais un surnom railleur que les intéressés répudient, ou que leurs voisins leur donnent par dérision : il prend son origine dans cet esprit de rivalité qui se montra si fécond au moyen âge dans cet échange piquant de sobriquets. Ce nom au reste, qui porte en lui-même le cachet de son ancienneté, doit venir nécessairement d'un vêtement particulier qui distinguait ces populations. Les sources qui peuvent l'avoir fourni ne manquent pas : l'ancien fr. *Gone* ou *Gonne*, robe, et *Gonelle*, casaque d'homme pour la chasse, étaient au moins de même provenance, et le lang. *Gounèl* avait emprunté, comme lui, et en même temps, sa signification de tunique ou longue chemise, à la bass. lat. *Gouela, tunica, palla*, qui venait du lat. *Gunna;* en cambrique *Gwn*, en saxon *Gwon*, en gr. Γοῦνα, ont une pareille signification. Le mot remonte loin : le vêtement qu'il désignait était connu partout. Dans nos contrées la mode de ces longs sarraux de laine ou de toile grossière, par-dessus tout, pour hommes et pour femmes, s'était-elle plus longtemps conservée qu'ailleurs? avait-elle été reprise et distinguait-elle les habitants des quartiers dont nous avons parlé, à l'époque où l'on imagina d'en faire un sobriquet plaisant ou injurieux? Il importe peu d'en connaître au juste la raison, quand il suffit de savoir que l'appellation est due à une singularité de costume : la racine du mot le dit et c'est tout ce qu'il en faut.

Gour, *s. m.* Dim. *Gourdè* ou *Gourgué;* augm. *Gourguas.* Fosse d'eau dans une rivière ou un ruisseau; flaque d'eau de pluie ou d'inondation; mare. — *Susa coumo un gour*, être tout en nage. *Un gour dé sang*, une mare de sang. *Aquélo vigno és un gour dé vi*, cette vigne produit un fleuve de vin.

Dér. du lat. *Gurges*, gouffre.

Goura, *v.* Gourer; attraper; tromper; duper.

Gourdo, *s. f.* Gourde; calebasse; courge servant de bouteille.

Probablement, contraction de *Cougourdo* ou *Cougourlo*, du lat. *Cucurbita*, courge. — *Voy. Cougourlo.*

Gouré, *s. m.* Goret, petit cochon; porc; et par ext. en terme injurieux, Juif.

Dér. du gr. Χοῖρος, porc.

Gourga, *v.* Regorger d'eau; être abreuvé, imbibé à l'excès; tremper. — *Aquélo tèro gourgo*, ce champ est trop imbibé d'eau, l'eau ne peut s'y écouler ou y être absorbée.

Dér. de *Gour.*

Gourgnè, *n. pr.* et *adj. m.* Gournier. — *Moulì gourgnè*, moulin entouré de fosses d'eau. C'est le nom que portait un vieux moulin dont les ruines existent encore, sur l'emplacement duquel sont bâties quelques maisons en face de celle de l'administration de l'usine des Fonderies et Forges d'Alais. Il a donné son nom à tout ce territoire.

Gourgo, *s. f.* Bassin, réservoir d'eau de pluie ou de fontaine, pour servir à l'arrosage d'un jardin, d'une prairie.

Dér. du lat. *Gurges.*

Gourgouïa, *v.* Grouiller; produire des borborygmes, des flatuosités dans les intestins. — *Un co dâou jour las tripos gourgouïou*, littéralement, une fois le jour, les boyaux grouillent, c.-à-d. au fig., il n'est pas de caractère si doux, si calme, qui ne murmure, qui ne se fâche quelquefois.

Ce verbe paraît dérivé de *Gour*, par suite de la fausse idée que ce sont des amas d'eau qui clapotent dans les intestins, au lieu de gaz qui sont la véritable cause de ce grouillement.

Gourgoul, *s. m.* Chalançon, calandre, qui ronge le blé, *Curculio*, Linn., insecte de l'ordre des Coléoptères et de la fam. des Rostricornes. — *Voy. Courcoussoù.*

Dér. du lat. *Curculio*, m. sign.

Gourgoulì ou Léngasto, *s. m.* Hippobusque du mouton, monstique des brebis, *Hippobosca ovina*, Linn., insecte de l'ordre des Diptères et de la fam. des Hanstelles ou Sclérostomes. Il est plat, rouge et de la forme d'une punaise; armé de crocs très-acérés et très-forts, qui pénètrent dans la peau; il vit sur le mouton et la brebis.

Digitized by Microsoft ®

La *Léngasto* et le *Gourgoulì* sont à peu près le même insecte : quelque différence doit probablement les distinguer cependant, mais les deux noms sont également familiers aux bergers du pays. —*Voy. Léngasto.*

Gourgoulina, *v.* Siroter, boire à petits coups et longtemps; boire à la régalade; gargariser; proprement, boire au gouleau d'une *gourgoulino.*

Gourgoulino, *s. f.* Cruchon; petite gourde; biberon.

Gourin, ino, *adj.* Vagabond; libertin; débauché; ruffian; fille de joie, coureuse; gourgandine.

Dér. de *Gouré.*

Gourina, *v.* Vagabonder, battre le pavé; courir les mauvais lieux; courir après les femmes débauchées; faire le mauvais sujet.

Gourjado, *s. f.* Gorgée; bouchée; quantité de liquide qu'on peut avaler en une fois. — *A bèlos gourjados*, à gorgées.

Dér. de *Gorjo.*

Gourjè, èïro, *adj.* Qui a une large ouverture; qui a un grand avaloir. — *Un sa gourjè*, un sac large d'entrée. *Un moundaïre gourjè*, un crible à blé dont les trous sont fort larges et laissent passer trop de bons grains.

Dér. de *Gorjo.*

Gous, *s. m.* Goût; saveur; celui des cinq sens dont la langue est le principal organe.

Dér. du lat. *Gustus*, m. sign.

Gousiè, *s. m.* Dim. *Gousiëïré.* Gosier, partie intérieure du cou; canal de la voix et des aliments.

Emp. au fr.

Gousta, *s. m.* Dim. *Goustadé.* Goûter, petit repas entre le dîner et le souper. — Les travailleurs de terre à la journée font trois repas sur le chantier à partir du 15 février jusqu'au 1er novembre : le déjeuner qui a lieu à 8 heures du matin et plutôt même dans les grands jours; le dîner, invariablement à midi; le goûter à 4 heures. Pendant le reste de l'année, le déjeuner est supprimé, le dîner a lieu à 9 heures et le goûter à 1 heure après midi.

Gousta, *v.* Goûter, c.-à-d. faire le repas dit Goûter, et non point Goûter pour déguster, qui se dit *Tasta.*

Dér. du lat. *Gustare.*

Goustado, *s. f.* Goûter, lorsqu'il entraîne l'idée d'un petit régal, d'un gala, d'un extra quelconque, hors de l'ordinaire. C'est ordinairement un gala d'enfants, et aussi ce gala de certains artisans aisés qui se réunissent dans un cabaret où chacun apporte son plat. Ce mot enfin comporte l'idée d'un extra, mais modeste. L'habitude s'en perd dans la classe moyenne : les mœurs ne sont plus à cette simplicité.

Gousto-soulé, *phrase faite, s. m.* Avare; égoïste; qui n'aime pas à faire part de son beurre.

Goustoùs, ouso, *adj.* Qui a du goût; qui a bon goût; savoureux; appétissant; qui flatte le goût. — S'emploie surtout en parlant du pain de ménage, en opposition aux dernières qualités du pain de boulanger, dont on a retiré la fleur et qui est fade.

Dér. de *Gous.*

Goutèja, *v.* fréq. Suinter; dégoutter; tomber goutte à goutte.

Dér. de *Gouto.*

Goutièïro, *s. f.* Voie d'eau à travers une toiture, causée par la fente d'une tuile ou son déplacement, par un trou. — Le chêneau ou conduit sur les bords des toits appelé en fr. Gouttière se dit *Acanâou.* — *V.* c. m.

Gouto, *s. f.* Dim. *Goutéto.* Goutte, petit globule d'un liquide; roupie; par ext. et multiplication, petit verre d'eau de vie. — *Béoure la gouto*, boire la goutte, un petit verre de liqueur alcoolique quelconque.

Dér. du lat. *Gutta*, m. sign.

Gouto-miougrano, *s. f.* Migraine, douleur, souvent périodique, qui affecte un côté de la tête.

Dér. pour la seconde partie du mot, de son nom lat. *Hemicranica*, du gr. Ἡμικρανία, moitié du crâne.

Goutos (Las), *s. f. plur.* La goutte; maladie; fluxion âcre, douloureuse, avec gonflement, qui attaque les jointures, les articulations, les nerfs. — *Las goutos éstacados à l'os, durou jusqu'âou cros*, à la goutte point de remède; elle dure jusqu'au tombeau.

Gouto-séréno, *s. f.* Goutte-sereine; amaurose, maladie des yeux qui entraîne la cécité.

Goutoun, *s. f.* n. pr. de femme. Goton : dim. de *Margoutoun*, Margoton, qui sont eux-mêmes une variété familière et caressante de Marguerite ou *Margarido.*

Gouvélé, *s. m.* Mieux et plus usité que *Goubélé.* Dim. *Gouvéleté.* Gobelet, vase rond à boire; verre à boire. — *Voy. Go.*

Dér. du lat. *Cupella*, petite coupe.

Gouvélétéja, *v.* fréq. Gobeloter; buvotter; boire souvent et à petits coups; fréquenter les cabarets, y faire de longues séances.

Gouvèr, *s. m.* Gouvernement; direction, maniement des affaires; économie domestique; reine ou mère-abeille d'une ruche, qu'on dit mieux *Maïstro;* maîtresse-branche d'un arbre; principal rejeton d'une plante. — *Y-a pas gès dé gouvèr dine aquél oustâou*, il n'y a pas d'ordre dans ce ménage. *Aquél miôou és dé michan gouvèr*, ce mulet est mal aisé à gouverner.

Dér. du lat. *Gubernatio*, de *Gubernare*, gouverner.

Gouvèrna, *v.* Gouverner; commander; diriger. — Quand un étranger entre dans une maison dont il ne connaît pas les habitants, il dit, par phrase faite : *Quâou çaï gouvèrno?* Qui est le maître ici?

Gouvèrnamén, *s. m.* Gouvernement. — Depuis le régime constitutionnel, ce mot a dû descendre dans tous les idiomes, comme tant d'autres appartenant à cette politique qui est à la portée de tous.

Gouvèrno, *s. f.* Gouverne; règle, principe de conduite. — *Pér ta gouvèrno*, pour te fixer, pour ta règle.

Digitized by Microsoft®

Gra, *s. m.* Gré; volonté; bon plaisir; reconnaissance. — *Sâoupré gra*, savoir gré, être reconnaissant. *Dé bon gra*, volontiers; volontairement, de bon cœur. *Mé save biên gra*, je me félicite, je suis heureux, content de... *Vous én save gra*, je vous en remercie.

Dér. du lat. *Gratum*, qui agrée.

Gracio, *s. f.* Grâce, faveur volontaire; remise de peine; grâce, agrément dans les personnes ou les choses, manières agréables, bonne tournure.

Gracioûs, ouso, *adj.* Dim. *Graciousé*. Gracieux; affable; riant: poli; obligeant.

Dér. du lat. *Gratia*, grâce.

Gragnè, *s. m.* Dim. *Gragnèïré;* augm. *Gragnèïras*. Grenier à blé et autres provisions; non point grenier à foin et paille, qui se dit *Païè*.

Dér. du lat. *Granarium*, m. sign. de *Grana, Grano, Gran*.

Graïo, *s. f.* Corneille, nom sous lequel se rangent plusieurs espèces : la Corbine ou Corneille noire, *Corvus corone*, Linn.; le Freux, Fragonne ou Grolle, *Corvus frugilegus*, Linn.; et au besoin la Corneille mantelée, *Corvus cornix*, Linn.; celle-ci plus rare et bien reconnaissable par le gris cendré qui recouvre le dessus et les parties inférieures de son corps et tranche sur la robe commune toujours noire à divers reflets bleuâtres ou pourprés. Toutes ces corneilles, y compris le Freux malgré son épithète de *Frugilegus*, sont omnivores. Il n'est donc pas étonnant qu'avec tant d'autres points de ressemblance encore, elles puissent être souvent appelées *Courbatas* ou *Croupatas*, la première surtout qui est la plus grande et dont les appétits se rapprochent davantage de ceux du corbeau. — En v. fr. on disait aussi : Graille, tiré du lat. comme *Graïa, Gracula*, m. sign.

Graïoù, *s. m.* Graillon; odeur de la graisse fondue ou de celle qui tombe sur les charbons ardents; goût que conservent les ustensiles de cuisine qui ont servi à la préparation d'aliments gras et qui se communique à d'autres aliments maigres.

Dér. et sorte de dim. de *Graïsso*.

Graïssé, *s. m.* Farlouse, alouette des prés, pipi des buissons, *Anthus arboreus*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. de Subulirostres ou Raphiorambes, plus connu sous le nom de Graisset ou Grasset, quoique Sauvages dise que c'est un barbarisme; car comment pourrait-on mieux nommer ce petit pied, si rond, si fondant, si délicat, si apprécié des gourmands, auxquels il faut d'ailleurs renvoyer pour le décrire et surtout en vanter l'excellence? si ce nom n'existait pas, ne faudrait-il pas l'inventer?

Graïsso, *s. f.* Péjor. *Graïssasso*. Graisse, substance animale, onctueuse, molle, huileuse. Au fig. embonpoint; excès; gras. — *Sé plan dé tro dé graïsso*, il se plaint que la mariée est trop belle. *Ès mort émbé toutos sas graïssos*, il est mort avec tout son embonpoint. *Ès malâou dé tro dé graïsso*, il est malade de trop d'aise; il se meurt de gras fondu. *Aquélo roumano, aquélo mésuro an tro dé graïsso*, cette romaine, cette mesure (de longueur ou de capacité) font trop forte mesure, trop fort poids, c.-à-d. pèsent, mesurent ou contiennent plus que leur valeur nominale.

Graïsso-blanquo, saindoux, graisse de porc fondue.

Dér. du lat. *Crassus, crassa*.

Graïssoù, *s. m.* Cresson des fontaines, à petite fleur blanche et cruciale, *Sisymbrium nasturtium*, Linn., plante de la fam. des Crucifères siliqueuses.

Dér. du lat. *Crescere*, croître : permutation ordinaire du *C* en *G*.

Graïssoûs, ouso, *adj.* Dim. *Graïssousé;* péj. *Graïssousas*. Graisseux; poisseux; gluant; enduit de graisse; taché de corps gras.

Grame, *s. m.* Dim. *Gramén*. Chiendent, *Triticum repens*, Linn., plante de la fam. des Graminées, commune dans les terrains gras et humides, dont la racine sucrée est employée en tisane, mais dont la présence dans un champ est une peste et le désespoir des agriculteurs, tant il est difficile de l'extirper et d'en purger la terre.

Dér. du lat. *Gramen*, gazon.

Gramécis, *phr. faite*, tantôt *s. m. adj.* ou *interj.* Grand merci! Grâces à Dieu! merci; remerciement. — *Gramécis à iéou qué vous sès pas toumba*, grâces à moi, si vous n'êtes pas tombé. *Gramécis qué l'âoubre èro pas nâou, qué mé sériéï ésquina*, fort heureusement que l'arbre n'était pas haut, sans cela je me serais cassé les os. *Aquò's lou gramécis*, voilà le remerciement que vous me faites, la reconnaissance que vous me témoignez. *Mé diguè pas soulamén gramécis*, il ne me dit pas seulement merci.

Graménas, *s. m.* Augm. de *Grame*, mais encore avec un sens plus étendu, car il signifie : une partie de terre, de champ, de pré, envahie et labourée par le chiendent qu'on ne peut extirper qu'à grand'peine. — *Voy. Grame*.

Gramo, *s. m.* Gramme; terme d'unité dans le nouveau système des poids et mesures, valant un peu moins de 19 grains.

Il n'est pas nécessaire de relever cette importation française ou grecque, introduite dans la langue, par de nouveaux besoins.

Gran, *s.* de tout genre. Dim. *Grané, Granélo*. Aïeul, aïeule. — *Moun gran, ma gran*, mon grand-père, ma grand'mère. — *Ma gran la borgno*, ma mère l'Oie. — *Voy. Borgno*.

Il y a aussi comme dim. terme de familiarité et de caresse : *Moun grané* et *ma granéto*, mon petit bon papa, ma bonne petite maman.

Gran, *s. m.* Dim. *Grané*. Grain; nom générique, mais qui ne se dit guère qu'en parlant des céréales. Le grain de raisin se dit *Grun*.

Dér. du lat. *Granum*, m. sign.

Grana, *v.* Grener; monter en graine; produire beaucoup de grain; en terme de magnanerie, pondre. — *Lous parpaïoûs an biên grana*, les papillons de vers-à-soie ont pro-

Digitized by Microsoft®

duit beaucoup de graine. *Lous pélousses soun granas,* les hérissons des châtaigniers ont déjà formé leur fruit. *Las éspigos soun granados coumo dé sâou,* les épis sont bien grenus. *Argén dé fénna et bé dé campano, noun flouris ni noun grano,* ou avec la variante, *sé flouris noun grano,* prvb. qui ne témoigne aucune confiance en la prospérité de biens provenant de femmes ou de prêtres : il sous-entend sans doute les biens spirituels qui leur reviennent à plus juste titre, au moins comme compensation.

Granadiè, *s. m.* Grenadier; soldat appartenant à la première compagnie d'un bataillon. Au fig. intrépide; audacieux; délibéré : se prend alors adjectiv.

Empr. au fr.

Granaïo, *s. f.* Grenaille; le plus menu plomb de chasse, cendrée. — *Éscarta la granaïo,* se permettre des propos grivois, licencieux, surtout devant les femmes et les enfants.

Granâou, *s. m.* Grandin, grancau, gurnau, gronau ou bellicant. *Trigla gurnardus,* Linn., poisson de la Méditerranée, de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Dactylés.

Son nom fr. lui vient sans doute du bruit qu'il fait entendre quand on le prend : le lang. ne serait qu'une sorte d'altération à sa manière.

Grané, *s. m.* Pois ou haricots cossés et secs. — *Soupo dé granés,* soupe aux haricots. *Fégnan, vos dé granés? — Oï! — Porto ta siéto. — Né vole pas gés;* paresseux, veux-tu manger? — Oui! — Avance ton assiette. — Je n'en veux pas.

Granéto d'Avignoun, *s. f.* Grain du Nerprun. — *Voy. Avignoun.*

Grangala, *v. n.* — Ne s'emploïe qu'à l'infinitif et précédé de *Poudre pas.* On ne dit pas : *Grangala dé fré, dé sé, dé fan,* mais bien : *Pode pas grangala dé fré, dé sé, dé fan,* etc., je meurs de froid, de soif, de faim; ou mieux, le froid, la soif, la faim paralysent mes forces, je ne puis mettre un pied devant l'autre. — Sauvages admet à la fois *Grangala* et *Poudre pas grangala,* l'affirmative et la négative, avec la même signification, ce qui nous paraît une erreur. Dans ce pays, on ne l'emploie qu'à la négative.

Granivou, *adj.* des deux genres. Terre à blé très-productive, où les céréales réussissent très-bien et produisent beaucoup de grain.

Grano, *s. f.* Dim. *Granéto.* Graine, semence des plantes, des herbes, des fleurs ou des fruits; graine ou œufs des vers-à-soie. *Métre la grano,* mettre à couver, à incubation la graine des vers-à-soie. *Mounta én grano,* se dit des plantes potagères qu'on laisse monter pour porter et recueillir leur graine. On dit encore d'une jeune fille un peu mûre : *Réstara pér grano,* elle restera pour graine; ce qui n'est cependant qu'une contre-vérité flagrante : les filles, vouées à coiffer sainte Catherine, ne laissent pas souche. *Michanto grano,* mauvaise race, famille tarée.

Dér. du lat. *Granum.*

Grano dé boudin, *s. f.* Coriandre, plante. — *Voy. Couïandro.*

On met ses feuilles dans le boudin pour l'épicer : de là le nom.

Grano dé capouchin, *s. f.* Cévadille, plante. — *Voy. Cévadïo.*

Grano dé chapélé, *s. f.* Larme de Job ou larmille des Indes, *Coyx lacryma Jobis,* Linn., plante de la fam. des Graminées, exotique mais bien acclimatée, dont la semence est en forme de perle allongée vers ses pôles et de la grosseur d'un haricot. Cette graine est d'un gris perle veiné et luisant; en la perçant d'un bout à l'autre, on en fait de jolis chapelets. De là son nom.

Grano dé por, *s. f.* Grains de ladrerie : petite vessie ou aphte qui se manifeste dans l'intérieur des muscles du porc. Les languéyeurs les reconnaissent sur l'animal vivant à la racine de la langue et à l'intérieur des paupières. Sauvages prétend que cette maladie n'altère en rien la qualité de la viande et qu'elle peut être mangée sans inconvénient; cependant l'opinion générale lui est contraire, ou du moins le préjugé. Toujours est-il que c'est cette opinion qui a créé la profession de languéyeur; car celui-ci n'a pas d'autre utilité que de signaler ce vice. Et cette constatation a paru tellement importante à nos pères que de leur temps les languéyeurs étaient des fonctionnaires assermentés et on leur octroyait le titre de Conseillers du roi. Au surplus, la loi, après les coutumes, a fait de la ladrerie un vice rédhibitoire.

Granouïo, *s. f.* Dim. *Granouïéto.* Grenouille, *Rana,* Linn., reptile de l'ordre des Batraciens et de la fam. des Anoures. Il en existe plusieurs variétés qui sont confondues sous ce nom.

Granouïo signifie encore : Crapaudine, pièce de fer ou de fonte, en forme de dé, sur laquelle porte et tourne le tourillon ou le pivot d'une porte cochère, ou celui d'un joug de cloche.

Las granouïos se dit du râle qui se fait entendre dans le gosier des moribonds, et qu'on a comparé au coassement des grenouilles.

Dér. par une formation régulière, du lat. *Ranula,* dim. de *Rana,* m. sign.; avec le *G* paragogique.

Grâou, *s. m.* Le Grau : nom que l'on donne aux embouchures par lesquelles le Rhône se déverse dans la mer. — *Lau Grâou,* n. pr., désigne plus particulièrement le Grau du roi, le Grau d'Aigues-mortes, *lou Grâou dâou rèï,* tout récemment érigé en commune, et qui acquiert chaque jour plus d'importance à cause de l'affluence des baigneurs. Se relie à la ville d'Aigues-mortes par le canal Saint-Louis, sur lequel ce roi de France s'embarqua pour sa dernière croisade.

Le mot *Grâou* pourrait n'être qu'une forme analogue à *Gravo, Gravas,* qui a donné Gravier et Grève au fr., ou une permutation, comme il s'en produit beaucoup, de *Crâou,* la Crau (*V.* c. m.); on propose aussi de le faire

Digitized by Microsoft®

dériver du lat. *Gradus,* emportant le sens de rade, baie, port. Ces diverses interprétations peuvent convenir.

Grâoufigna, *v.* Égratigner. — *Voy. Éngrâoufigna* et *Engrâouta.*

Grâoufignado, *s. f.* Égratignure; coups de griffe. — *Voy. Éngrâoutado.*

Grâougnâou, *s. m.,* ou **Bécar.** Goujon, Bouillerot, *Cyprinus gobio,* Linn., petit poisson de rivière de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Gymnopomes, à opercule lisse. — *Voy. Bécar.*

Grâoula, *v.* Miauler comme un chat en colère ou en humeur; rouler la voix; geindre fortement; bourdonner.

Ce mot est probablement une onomatopée du miaulement du chat en colère, comme *Miâoula* est celle de son cri mignard et caressant.

Grâoulaïre, aïro, *adj.* Enfant pleurard; grognon, qui ne cesse de grogner et de geindre.

Grâoule, *s. m.,* ou **Cabridan.** Frelon, la plus grosse espèce de guêpes, *Crabro,* Linn., insecte de l'ordre des Hyménoptères et de la fam. des Ptérodiples. — Il y en a un jaune et un autre noir; ce dernier est le plus venimeux. Ces insectes sont forts et carnassiers et détruiraient un grand nombre de mouches, d'abeilles surtout, si leur vol lourd et bruyant n'avertissait leur proie de l'approche du danger.

C'est sans doute ce bourdonnement incommode qui a inspiré les acceptions et les locutions dans lesquelles il intervient au fig. — *A la tèsto pléno dé grâoules,* c'est un brise-raison, un querelleur, il a mille rats dans la tête; par suite, *un grâoule* est un caprice, un accès de frénésie; une lubie.

Dér. du lat. *Crabro,* frelon.

Grâouléja, *v.* fréq. Perdre la tramontane; faire le fou, l'étourdi, la mauvaise tête.

Grâoulije, *s. f.* État de celui qui a des lubies, des caprices; caractère étourdi, tapageur, brise-raison,

Grâoulous, ouso, *adj.* Dim. *Grdoulousò.* Capricieux; querelleur, tapageur; écervelé; évaporé; qui a des lubies.

Grâoumèto, *s. f.* Gourmette, chainette de fer qui tient au mors de la bride.

Emp. au fr.

Grâoumïa (Sé), *v.* Se gratter à la manière des gueux et des pourceaux, en se frottant contre un mur ou contre un arbre la partie qui démange, ou en faisant un tour d'épaule qui déplace et distrait la vermine qui cause cette démangeaison.

Grâouséïè, *s. m.* Groseillier, *Ribes uva crispa,* Linn., arbuste épineux de la fam. des Groseilliers, dont on connaît plusieurs variétés : le Groseillier à maquereau, fruit blanc, *Ribes grossularia,* Linn.; le Groseillier à fruits rouges, *Ribes rubrum,* Linn.

Dér. du lat. *Grossularia.*

Grâousèïo, *s. f.* Groseille, fruit du groseillier. — On sait quelles confitures on en fait.

Grâoutoù, *s. m.* Cretons; petits morceaux de viande maigre de la panne du porc qui est le résidu de la graisse fondue. Avec ces cretons racornis et rissolés, on assaisonne une fouace ou galette, *Fougasso dé grâoutoù,* dont on est friand dans le pays.

Formé d'un dimin. de l'adj. *Gras.*

Grapado, *s. f.* Poignée de grains, autant que la main peut en contenir.

Grapâou, *s. m.* Dim. *Grapâoudé;* augm. et péj. *Grapoïas.* Crapaud, *Bufo,* Linn., famille assez nombreuse des Anoures, de l'ordre des Batraciens, plus laide que venimeuse, qui ressemble beaucoup à la grenouille, avec laquelle on peut les confondre.

Grapâou et son dim. *Grapaïoù* s'appliquent à un jeune polisson, un drôle, incommode, insolent, qui se démène et prend des airs d'importance, un Gavroche, un jeune voyou.

Dér. du lat. *Crepare.*

Grapasses, *s. m. plur.,* ou **Grapiè.** Criblures du blé; grains non dépouillés de leur balle, qu'on fait venir à la superficie par le mouvement de rotation du crible appelé *Moundaïre,* parce qu'ils sont plus légers que les autres eu égard à leur volume. Le cribleur les enlève à petites poignées, *à grapados.* De là le nom de *Grapasses.*

Grapiè, *s. m.,* ou **Grapasses.** Quantité, ensemble des criblures du blé, pris et considéré en masse et comme résidu de récolte.

Grapil, *s. m.* Grapin, outil en forme de pelle à douille et à branche recourbée, armée de trois larges dents à son extrémité, pour creuser les graviers dans l'eau.

Dér. de l'allem. *Greifen,* prendre, saisir.

Grapos (Las), *s. f. plur.* Maladie de la race chevaline, sorte de dartre croûtée, qui se forme au-dessus du sabot, entre le sabot et la naissance du poil.

Gras, grasso, *adj.* Au plur. *Grasses, grassos.* Gras; qui a beaucoup de graisse; qui a de l'embonpoint; enduit, couvert de graisse; trop large, excédant une certaine proportion, un certain degré; en parlant d'un terrain, fertile, argileux; *subst.* gras par opposition à maigre; jours où il est permis aux catholiques de manger de la viande. — *Mésuro grasso, pès gras,* mesure, poids trop fort *(Voy. Graïsso). Acdou grasso,* chaux hydraulique *(Voy. Acdou). Ès gras dou lard,* il est rond de graisse. *Parla gras,* grasseyer. *Manja gras,* faire gras, manger de la viande.

Gras, en parlant des vers-à-soie, se dit d'une maladie dont ils sont atteints et qui n'est autre chose qu'une dissolution, c.-à-d. que la liqueur visqueuse qui leur sert en quelque sorte de sang se transforme en sérosité. On appelle le sujet ainsi malade *Gras* ou *Jâoune,* aujourd'hui moriflac, et le mal qui répand tant de terreur et fait tant de ravages dans nos éducations séricicoles, *la Flacherie.*

Dér. du lat. *Crassus,* m. sign.

Grasâou, *s. m.* Dim. *Grasalé.* Petite auge en bois ou en pierre pour servir d'abreuvoir aux poules. C'est ordi-

Digitized by Microsoft ®

nairement une pierre de grès carrée et creusée dans le milieu, en forme de mortier.

Dér. de *Grés :* aussi dans certaines localités, on dit *Grésdau,* dont *Grasdau* n'est qu'une variante ou une corruption.

Grasïa, *v.* Griller; faire rôtir sur le gril.

Grasïado, *s. f.* Grillade; tranches de viande cuites sur le gril.

Grasïo, *s. f.* Gril, ustensile de cuisine, petite claie en minces lames ou baguettes de fer propre à faire rôtir la viande.

Dér. du lat. *Craticula,* m. sign.

Grata, *v.* Gratter; râcler; frotter avec les ongles; ratisser. — *Grata la tèra,* égratigner la terre, l'effleurer seulement, lui donner un labour trop léger. *Qué sé grato aunté sé prus, faï pas tor én déngus,* prvb., pour se gratter à l'endroit qui démange, ce n'est offenser ni faire tort à personne.

Dér. de l'allem. *Kratzen,* gratter.

Gratadisso, *s. f.* Démangeaison; action de gratter.

Gratassa, *v.* fréq. de *Grata.* Gratter; remuer la terre à la manière des poules.

Gratèlo, *s. f.* Gratelle, petite galle; démangeaison opiniâtre.

Grati (A), *adv.* Gratis; gratuitement, sans qu'il en coûte rien; de pure grâce.

Dér. du lat. *Gratis,* m. sign.

Gratïou, *s. m.* Chatouillement. —*Voy. Cassïou.*

Grato-Quïou, *s. m.* Gratte-cul, Cynorrhodon, fruit du rosier et de l'églantier. On en fait des conserves estimées.

Gratusa, *v.* Chatouiller; raper du sucre; chapeler du pain.

Dér. de *Grata.*

Grava, ado, *adj.* Marqué par la petite vérole; qui a la figure grêlée.

Dér. du gr. Γράφειν, écrire.

Gravas, *s. m.* Au plur. *Gravasses;* dim. *Gravassoù, Gravëiroù.* Large étendue de grève sur les bords d'une rivière.

. Augm. de *Gravo.*

Gravëïroù, *s. m.,* ou **Gravëïrolo,** *s. f.* Dim. de *Grava* et de *Gravas.*

Gravènas, *s. m.* Augm. de *Gravo* et de *Gravas.* Au plur. *Gravènasses.*

Ce mot n'est pas employé à désigner les larges grèves d'une plage, mais bien les dépôts de graviers que les inondations font sur le littoral fertile qu'elles changent en lande stérile.

Gravèto, *s. f.* Dim. de *Gravo.* — Ne s'emploie guère que pour désigner un coin de grève uni, couvert d'un sable fin, propre et argenté, tel qu'en choisissent les lessiveuses pour établir leur atelier et pour étendre le linge.

Graviè, *s. m.* Large grève; gravier; sable.

Gravièïro, *s. f.* Grève, mais seulement dans le sens de voirie, parce que c'est sur les grèves qu'on jette communément les charognes des équarisseurs.

Gravo, *s. f.* Grève; gravier; gravois; terrain mêlé de sable gros et menu, de cailloux et de petits galets, aux bords d'une rivière.

Du mot simple aux composés et dérivés, diminutifs, augmentatifs ou péjoratifs assez nombreux, les variétés devaient aussi être fécondes en noms propres soit d'hommes, soit de lieux. Pour notre seul département, plusieurs communes, villages, hameaux, ruisseaux, dans toutes les directions, se rattachent à cette forme par La Grave, les Graves, le Gravas, Les Graventes, Le Graveron, Le Graveson, Le Gravil, Gravillargues. Partout, comme noms de personnes ou de famille, ont pris naissance par une inspiration semblable, ceux de La Grave, de Graves, Dugravier, Graveirole, Gravezon, qui portent un cachet méridional, et Lagrève, Grève, Grevin et Grévy, qui ont dû être donnés au nord au delà de la Loire pour nous, et qui sont identiques.

Dér. de la bass. lat. *Graveria,* m. sign., du lat. *Glarea.*

Grè, *s. m.* Grec, espèce de raisin. — *Lou grè* est peu fertile; ses grappes ne sont jamais bien fournies en grains, qui sont blancs, ovoïdes et les plus gros que l'on connaisse. On le met ordinairement en bocaux avec de l'eau de vie pour faire du ratafiat. Il ne doit pas être confondu avec *lou musca grè,* qui est une variété.

Grèfiè, *s. m.* Greffier; secrétaire; clerc de notaire, d'avoué; scribe.

Grâce à son origine sans doute du gr. Γραφεύς, écrivain, de Γράφειν, écrire, ce mot a pris plus d'extension que son correspondant fr.; mais il n'est pas allé jusqu'à Greffe, pour ne pas dévier de sa racine.

Grèfuïo, *s. m.* Houx, arbre. — *Voy. Agrévou.*

Grèïa, *v.* Germer; bourgeonner; pousser, lever en parlant des plantes, des semailles. — *Mous pèses mé grèïau,* j'ai les pieds gelés.

Dér. probablement du gr. Αρτάω, pousser, croître.

Grèïé ou **Grïé** ou **Gril,** *s. m.* Grillon, cricri, *Gryllus,* Linn., insecte de l'ordre des Orthoptères et de la fam. des Grilloïdes. — Le grillon domestique et le grillon des champs sont la même espèce, mais la manière de vivre a modifié leurs goûts et changé leurs habitudes; de plus l'habitant de la campagne que devrait brunir le soleil est moins noir que l'hôte du foyer. Tous deux ont cette espèce de chant aigu et monotone qu'on leur connaît; mais le mâle seul a cette faculté et il le produit en imprimant une vibration rapide à ses élytres, qui frappent deux membranes tendues en forme de timbales.

Le nom lat. *Gryllus,* qui semble une onomatopée, a fait le nom lang.

Grèïé, *s. m.* Dim. de *Grel.* — *Voy. Grél.*

Grèïo, *s. f.* Taillis coupé depuis moins de cinq ans et dans lequel le parcours des troupeaux est fort dommageable, et très-sévèrement prohibé.

Digitized by Microsoft ®

Grél, *s. m.* Dim. *Grévé.* Bourgeon qui s'épanouit; jeune pousse, rejeton; germe d'ognon; cœur de chou, de céleri, de salade. — *Léva lou grél,* au fig. se redresser; s'énorgueillir après une disgrâce; reprendre vie et vigueur après une forte maladie, comme un jeune rejeton flétri par l'orage ou la gelée se redresse par un beau soleil ou une pluie salutaire.

Dér. de *Grévа.*

Gréla, ado, *adj.* Marqué de la petite vérole; grêlé; qui a été frappé, gâté par la grêle. Au fig. qui a un aspect misérable; qui manque de tout confortable; qui dans toute sa tenue présente les signes du malaise.

Dér. du lat. *Gracilis,* grêle, ou *Fragilis,* frêle.

Gréla, *v. impers.* Grêler, quand il tombe de la grêle; *v. a.,* frapper par la grêle, gâter par la grêle.

Grèlo, *s. f.* Grêle, pluie gelée, tombant en grains plus ou moins gros. Au fig. personne méchante; misère. — Ce météore désastreux inspire une telle terreur superstitieuse parmi les habitants agricoles, qu'ils n'oseraient prononcer son vrai nom, et qu'ils le désignent par la périphrase de *michan tèn.* Il en est de même pour la maladie des vers-à-soie, la muscardine : ils ne disent pas *dé muscardins,* mais *aquélo michanto méno.*

Se dit en lat. *Grando, grandinis,* que l'on soutient être, comme notre mot lang., une onomatopée du bruit que fait la grêle en tombant sur les toits.

Grèlo, *s. m.* Dim. *Grélouté.* Grelot, boule de métal creuse et bruyante.

Grèou, grèvo, *adj.* Lourd; pesant. Au fig. rude; difficile; pénible; fâcheux; chagrinant; insupportable. — *Aquò m'és bièn dé grèou,* cela m'est un grand crève-cœur.

Dér. du lat. *Gravis,* m. sign.

Grèpi, *s. m.* Onglée, engourdissement des doigts causé par le froid.

D'après Astruc, le mot est celtique.

Grèquo, *s. f.* Chignon de femme très-relevé sur la tête et qui donne au bonnet qui la couvre la forme d'un cimier de casque. — Cette coiffure, qui ressemble assez à la coiffure grecque ancienne, fut un instant à la mode en France où on la nomma la grecque. La mode passée, le lang. n'en a pas moins continué à appeler *Grèquo* toute protubérance de cheveux en forme de crête.

Grès, *s. m.* Grès, pierre composée de très-petits grains de quartz, agglutinés par un ciment, qui fait feu sous le briquet. — *Téraïre dé grès,* terrain graveleux : c'est celui qui produit le meilleur vin et qui a le plus de chaleur intérieure, aussi la germination y est-elle plus précoce. Il y a plusieurs natures de ce terrain dit *Grès;* la plus commune dans notre pays, où elle est en général employée en vignobles, est un pudding rouge composé d'un gluten d'argile et de cailloux blancs et ronds. *Gagna lou grès,* prendre la fuite, se cacher comme un malfaiteur ou un déserteur.

Dér. du celtique *Craig,* caillou.

Grésa (Sé), *v.* Se candir; se cristalliser; se tartariser, se garnir de tartre comme font les confitures, le miel, toutes les substances sucrées, ainsi que les futailles. — *Grésa, ado,* pris adj. ou comme part. pass. Aviné, tellement adonné au vin qu'il semble gagné par le tartre. — *A l'éstouma grésa,* dit-on dans ce sens, d'un ivrogne, en supposant par hyperbole que les parois de son estomac se sont enduites de tartre, comme celles d'un tonneau.

Grésil, *s. m.* Dim. *Grésilé.* Grain de sable ou de gravier, pris dans son unité, tel que ceux qui entrent dans les yeux par un grand vent, ou qui pénètrent dans la peau des pieds quand on marche sur le sable ou qu'on passe une rivière à gué.

Ce mot n'a rien de commun avec le fr. Grésil, menue grêle, quoique l'un et l'autre dérivent de la même racine et soient des dim. de *Grés, lou grés.*

Gréso, *s f.* Tartre, acide cristallisé du vin. — Cette concrétion est due plutôt au long séjour du vin dans une même futaille qu'à sa qualité. C'est le défaut général de nos vins du crû qu'on soutire rarement, ce qui leur procure une âpreté qui nuit beaucoup à leur qualité. — *Dé vi for dé gréso,* du vin tartareux. *Aïçò's un pdou for dé gréso,* dicton, celle-ci est difficile à avaler, en parlant d'une histoire que l'on vous conte, sans doute comme un vin qui est *for dé gréso.*

Le tartre qu'on détache des tonneaux sert à fabriquer la crême de tartre qui est employée en teinturerie et en pharmacie.

Cette incrustation cristallisée a quelque ressemblance avec la composition du caillou, *Grés,* dont la base est le quartz; le nom pourrait bien avoir pris là sa dérivation.

Grïa, *v.* Griller, enclore de grilles; poser une grille, un grillage; et non faire une grillade, qui se dit *Grasïa.*

Gribouïa, *v.* Gribouiller; faire un gribouillage, soit par une mauvaise écriture, soit en traçant toutes sortes de figures, de traits ou de lignes sans forme ni sens.

Gribouïaje, *s. m.* Gribouillage, action décrite par le verbe précédent.

Gribouïo, *s. m.* Sot, niais; qui gribouille; qui confond et brouille tout. — *Ès fi coumo gribouïo,* rusé comme gribouille, qui se jette dans l'eau pour éviter une ondée, qui se met nu pour se garder du froid.

Grïé, *s. m.* Grillon, insecte. — *Voy. Grévé.*

Grifa, *v.* Frotter ou gratter avec la main, fortement et à plusieurs reprises; griffer, égratigner, donner un coup d'ongle ou de griffe; battre quelqu'un, en combinant les deux acceptions.

Dér. du fr. *Griffe.*

Grifado, *s. f.* Égratignure, coup de griffe ou d'ongle; volée de coups; correction manuelle.

Grifaïre, aïro, *adj.* Qui frotte, qui gratte fortement avec la main; qui lime.

Grifou, *s. m.* Bigarreau, espèce de cerise à chair ferme, grosse, croquante et bariolée de blanc et de rouge.

Digitized by Microsoft ®

Grimaça, *v.* Grimacer, faire des grimaces; faire de faux plis; avoir de fausses tournures, en parlant des vêtements, draperies ou chaussures.

Grimaciè, iêïro, *adj.* Grimacier; qui fait ordinairement des grimaces; qui se contrefait, se contorsionne; dissimulé; hypocrite, au fig.

Grimaço, *s. f.* Grimace, contorsion du visage; mauvais plis. Au fig. feinte, dissimulation; affectation maniérée.

Grimâou, *s. m.* Au fém. *Grimâoudo.* Sorcier, jeteur de sorts, comme le préjugé en attribue le pouvoir aux vieux bergers.

Ce mot a une racine commune avec le fr. Grimoire, qui peut fort bien être ou du moins se rapprocher beaucoup du bas-lat. *Rimare* ou *Rimaria,* rimer et livre rimé, parce que, au moyen-âge, les grimoires ou livres de prophéties s'écrivaient en vers et en octaves, témoin Nostradamus et autres, à l'instar des oracles sibyllins. *Grimâou* peut aussi dériver de l'ital. *Grimo,* vieux, ridé, grime de théâtre. Qui sait même si le mot précédent *Grimaço* n'aurait pas dans ces deux interprétations quelque chose à prendre? Charles Nodier voulait le tirer de *Rima,* ride, par l'addition du *G* paragogique, comme de *Ranula* on a fait *Granouïo.*

Grimouènо, *s. f.* Aigremoine, *Agrimonia cupatoria,* Linn., plante de la fam. des Rosacées, médicinale, commune dans nos pays et qui croît de préférence dans les lieux humides et ombragés.

Son nom lat., par apocope, a donné le nom lang.

Grîoule ou **Ra-grîoure**, *s. m.* — *Voy. Ra-grioule.*

Grî^ou, *s. m.* Recoupes ou son gras qui contient encore beaucoup de farine après qu'on en a tiré la fleur pour faire le pain de première qualité.

Gripé, *s. m.* Dim. *Gripétoù.* Lutin badin, farfadet, être imaginaire de la mythologie féérique du moyen-âge. C'est le Trilby cévenol, qu'il faut se garder de confondre avec *lou Fantastì, lou Draqué* et surtout *la Roumèquo.* Les vrais languedociens ne commettent pas cette erreur. *Lou Gripé* est un être essentiellement malicieux, mais non méchant, plutôt serviable que faiseur de noirceurs; tandis que *lou Fantastì,* dont le nom rappelle les fantômes, les revenants qui reviennent de l'autre monde pour faire peur; *lou Draqué,* qui signifie l'antique dragon de la Fable ou de l'Écriture; *la Roumèquo,* espèce de Némésis hideuse qui personnifie le remords, la ronce, l'épine de la conscience, *roumèc,* vieux mot; toutes ces créations imaginaires, et encore *lou Babâou, la Babarogno,* inspiraient une superstitieuse terreur aux grands et aux petits enfants des montagnes, comme leurs noms seuls, inventés pour les mieux enlaidir, et semblaient être les symboles de la plus noire méchanceté. *Lou Gripé* apparaissait au contraire dans cette capricieuse hiérarchie comme un petit génie souvent bienfaisant et toujours folâtre dans ses malices, se plaisant à faire des niches aux jeunes filles, familier presque et accompagnant ses métamorphoses ou ses bons tours d'un bruyant *cacalas,* et se moquant des paniques qu'il causait. Le théâtre de ses exploits, c'étaient les campagnes, les fermes, le foyer rustique : l'histoire de ses apparitions charmait les veillées. Son nom est devenu synonyme d'enfant espiègle, éveillé, jeune et aimable lutin.

La légende populaire du farfadet *raïol* est, dans *las Castagnados,* une des plus poétiques et des plus heureuses inspirations de La Fare-Alais.

Gripio, *s. f.* Crèche; mangeoire des chevaux et des bœufs. — On dit au fig.: *A sa gripio bièn garnido,* il a du foin dans ses bottes.

La bass. lat. avait *Greppia,* m. sign.; mais d'où venait ce mot qui fournissait le nôtre? Quelques-uns pensent du lat. *Crates,* ratelier; d'autres, du gr. Κρατέω, contenir, ou de Γράινω, manger.

Gris, griso, *adj.* Dim. *Grisé;* augm. *Grisas.* Gris; couleur grise, cendrée; mélangée de noir et de blanc. Quant à toutes les autres nuances fondues, le gris prend mille différents noms par suite de cet esprit de confusion qui règne en lang. sur l'appréciation des couleurs: *gris-blu, gris-jâoune, gris-négre, gris-rouje, gris-vèr,* etc., même dans les demi-teintes. Au fig. et au fém., chose déplaisante, mauvais trait. — *M'én a fa uno griso,* il m'a fait une avanie. — *N'aï vis dé grisos,* j'en ai vu de cruelles.

Dér. de la bass. lat. *Griseus,* m. sign.

Grisé, *s. m.* Nom familier qu'on donne à l'âne, dont le fr., pour la même cause de la couleur de son pelage, a fait aussi Grison.

Griséja, *v.* Tirer sur le gris, avoir une teinte grisâtre.

Grisèl, èlo, *adj.* Grisâtre, qui tire sur le gris. — Est devenu n. pr.

Griséto, *s. f.* Grisette, jeune fille, jeune ouvrière.

Grisoù, *s. m.* Grisou, gaz inflammable, explosible et détonnant qui s'infiltre dans les mines et prend feu souvent à la lampe des ouvriers en causant de grands ravages et de graves accidents.

Ce mot semble une corrupt. de *Brisoù,* qui est aussi un des noms de ce gaz, parce que ses explosions brisent et renversent tout. Serait-il ainsi appelé peut-être parce que sa présence dans la mine donne aux lumières une teinte grisâtre?

Grivo, *s. f.* Grive. — Ce mot, pur fr. inconnu au lang. de Sauvages, est aujourd'hui de mise pour désigner les diverses espèces de Tourdre: celui-ci est plus particulièrement la Litorne, *Turdus musicus,* Linn. — *Voy. Tourdre.*

Grivouès, ouèso, *adj.* Grivois; éveillé, alerte. — Ne se prend pas dans le sens de grossier, licencieux, mais dans celui de bon drôle.

Gros, grosso, *adj.* Dim. *Groussé;* péj. *Groussas.* Gros; épais; enflé; qui a beaucoup de volume. — *Fénno grosso,* femme grosse, enceinte. *Lou Gardoù's gros,* la rivière est enflée. *Faï la grosso,* il grossoie, il écrit en gros, en parlant d'un écolier. *Lous grosses,* les notables d'un endroit, les gros personnages.

Dér. du lat. *Grossus,* m. sign.

Digitized by Microsoft®

Gros, *adv.* Gros; fort. — *Gagna gros*, gagner gros. *Fiala gros*, filer du gros fil. *En gros*, en gros, en bloc. *Dé gros én gros*, sans examiner, sans peser; en gros.

Grosso, *s. f.* Grosse, douze douzaines d'une marchandise qui se compte; écriture grossoyée, en gros caractères; expédition d'acte, en terme de pratique.

Grouga, *v.* Frayer, féconder en parlant des poissons, pour désigner l'acte par lequel le mâle féconde le frai de la femelle. Au fig. muser; rester tranquille; bayer aux corneilles, comme fait le poisson qui en stationnant, immobile, semble endormi quand il fraie.

Racine très-incertaine : on le prétend celtique.

Grougadis, isso, *adj.* — Se dit de la place favorable aux poissons pour frayer, pour déposer leur frai ou leurs œufs; plus directement, qui grouille, qui fourmille.

Grougna, *v.* Grogner; grommeler comme certains animaux. Au fig. murmurer; gronder; être de mauvaise humeur. — *Moun véntre grougno de fun*, la faim donne des borborygmes à mon estomac.

Dér. du lat. *Grunnire*, grogner comme les pores; d'où le fr. a fait *Grouin*, groin.

Grougnadisso, *s. f.* Grognerie prolongée; grognement, au pr. et au fig.

Grougnaïre, aïro, *adj.* Péjor. *Grougnaïras.* Grogneur; d'humeur grogneuse.

Grougnoun, *adj. des deux genres.* Grognon, qui grogne; qui aime à gronder.

Grouïè, *s. m.* Savetier; mauvais cordonnier en vieux; rapetasseur.

Comme ceux de presque toutes les professions, ce mot a donné naissance à quelques noms propres : Grollier, Groulier, Groulard, Groulart, Grolée.

Groulo, *s. f.* Dim. *Groulèto;* péj. *Groulasso.* Savate; vieux soulier éculé et déformé. — *Métre soun souïè én groulo*, porter ses souliers en pantoufle, c.-à-d. en abattant le quartier, ce qui est une preuve de mal au pied, et par ext. de maladie vraie ou fausse. *Rabala la groulo*, traîner la savate; au fig. être tombé dans la misère.

Dér. du gr. Γρύπη, vieux soulier.

Grouman, ando, *s. et adj.* Péj. *Groumandas.* Gourmand; qui aime, apprécie et recherche la bonne chère, les bons morceaux; friand. — *Las trufos soun groumandos*, les pommes de terre demandent beaucoup d'assaisonnement.

L'étymologie de ce mot n'a pas été sans donner beaucoup d'embarras aux chercheurs. Ménage est porté à la prendre dans le celtique, ainsi que Caseneuve. Saumaise le prétendait originaire du persan *Gour* ou *Chour*, signifiant Mangeaille, et *Mand*, addition attributive : d'où *Kourmand*, manger. Camden le fait dériver du breton *Gormod*, trop mangeur; le Kimri *Guyar*, et le gallois *Gaor* auraient fourni la racine : l'assertion de Ménage pourrait donc être juste.

Groumandije, *s. f.* Gourmandise, péché capital.

Groumandiso, *s. f.* Friandise; bonbons; mets délicat. — Ne signifie pas Gourmandise.

Groumèl, *s. m.* Morve épaisse et en grumeaux, telle qu'elle pend au nez des enfants mal soignés.

Dér. du lat. *Grumus* ou *Grumellus*, grumeau, caillot.

Groussiè, ièïro, *adj.* Grossier; mal élevé; qui a des manières rudes, des airs communs; rustre; rude au toucher; épais. — *Éstofo groussiëïro*, étoffe grossière, dont la trame est grosse. *Groussiè coumo pan d'ordi*, poli comme les portes d'une prison.

Dér. de *Gros*.

Groussoù, *s. f.* Grosseur; état, volume de ce qui est gros.

Gru, *s. m.* Corroi de mortier, composé de chaux bien éteinte et de sable bien grenu, dont on fait des pavés grossiers, mais d'une grande consistance quand ils sont bien manipulés; espèce de glacis. Plus le corroi est grossier plus il a de chances de durée.

Gruda, *s. m.* Gruau, froment mondé, c.-à-d. dépouillé de sa pellicule au moyen du moulin à gruau. — On en fait d'excellent potage, et il est la base de ce mets local appelé *Cassolo*. — *Voy.* c. m.

Dér. de la bass. lat. *Grutum*, m. sign.

Gruda, *v.* Monder du froment, du riz, etc., pour en faire du gruau; égrapper la vendange dans les cornues pour séparer le grain de la rafle; ce qui se fait au moyen d'un bâton disposé en forme de trident. Cette opération a pour objet de préserver le vin de l'âpreté qu'il contracterait dans la cuve si la rafle était mêlée au moût pendant son ébullition.

Grudaïre, *s m.* Moulin à gruau. Sa meule est un cône tronqué, qui tourne sur elle-même et autour d'un pivot où elle est fixée.

On appelle aussi *Grudaïre*, l'*égrappeur* de vendange, d'après le procédé indiqué à l'article précédent.

Grumèou, *s. m.* Trumeau de bœuf, terme de boucherie : la partie du devant de la poitrine, entre les jambes, morceau très-gras et délicat.

Grumo, *s. f.* Grains de raisin, pris dans leur ensemble à la vendange. — *Aquò's dé poulido grumo*, voilà de belle vendange.

Dér. du lat. *Grumus*, grumeau.

Grun, *s. m.* Grain de raisin, grain de chapelet. — *Toumba un grun*, boire un coup ou plutôt plusieurs.

Gudos, *s. f. plur.* Petites fourches pour soutenir et arcbouter les claies d'un parc à brebis.

Paraît être une altération de *Ajudo*, aide, soutien.

Guèïno, *s. f.* Gaine, coulisse de jupe ou de tout autre vêtement.

Dér. du lat. *Vagina*, m. sign.

Guènche, ènchо, ou **Guinche, incho**, *adj.* Louche, qui a les yeux de travers; affecté de strabisme.

Guénla, *v.* Chevrotter; bêler comme la chèvre.

Guéréja, *v.* fréq. Guerroyer, faire la guerre.

Digitized by Microsoft ®

Guèrïè, ièïro, *s. et adj.* Guerrier; soldat; qui aime la guerre; qui a l'humeur guerrière.

Guèrle, guèrlo, *adj.* Dim. *Guèrlé.* Bigle, qui a l'angle visuel tourné en dedans vers le nez; équarri gauchement, en parlant d'un meuble; maladroit, gauche, en parlant des mains. — *Èmbe sa pato guèrlo,* avec ses doigts maladroits qui font tout de travers.

Guèro, *s. f.* Guerre, querelle; inimitié; dispute.— *Soun toujour èn guèro,* ils ne cessent de se quereller. *De guèro lasso,* de guerre lasse. *T'âouraï dè guèro lasso,* je finirai par obtenir, par te vaincre, par arriver jusqu'à toi, à force de sollicitations, d'importunité, de poursuites sans repos ni trêve.

Dér. du celtique *Wer,* guerre.

Guèta, *v.* Guetter; épier; faire le guet; briguer une place, un emploi.

Guèto, *s. f.* Guêtre, sorte de chaussure qui couvre le bas de la jambe et le cou-de-pied, remontant souvent au-dessus du genou. — *Tira sas guètos,* tirer sa révérence, s'enfuir.

En bas-bret. *Gueltron,* m. sign.

Guètra, *v.* Mettre des guêtres à soi ou à un autre.

Guïâoume, *n. pr. d'homme.* Guillaume. — Le dim. en lang. *Guïâoumé* est la forme la plus simple : en fr. il présente plus de variantes, qui sont devenues n. pr.: Guilhemin, Guilleminot, Guillemot, et peut-être Guyot, se rapprochant de notre *Guïèn,* variante. En lat. *Guillelmus;* en allem. *Wilhelm;* en angl. *William;* en esp. *Guellelmo;* en ital. *Guglielmo.*

Guïâoume, *s. m.* Guillaume, outil de menuisier; espèce de rabot employé pour faire les moulures, et dont le fut est fort étroit. — *Faïre Guïâoume,* en terme de maçon, faire l'échelle, en se plaçant à distance l'un de l'autre, pour se faire passer à la main les objets que l'on veut monter ou transporter d'une place à l'autre.

Formé du nom d'homme.

Guigna, *v.* Guigner; lorgner; viser en fermant un œil; indiquer quelque chose du doigt; faire signe, menacer de l'œil ou de la main. — Le prvb. dit: *Qué té faï, faï-li; qué té guigno, guigno-li,* bienfait pour bienfait, menace pour menace.

La permutation signalée du *V* en *G* autorise à faire dériver ce mot du lat. *Videre,* voir, regarder.

Guignardo, *s. f.* Visée; menace de l'œil ou de la main.

Guilèri, *s. m.* Probablement c'était dans l'origine un n. pr. dont le porteur était un maître-fripon. On ne l'emploie aujourd'hui que dans la périphrase : *Un tour dé Guilèri,* un tour de Jarnac, un tour de passe-passe, une friponnerie mêlée de ruse et d'hypocrisie. Cela n'a rien de commun avec la vieille chanson de Guilleri, mais c'est bien toujours le même nom et sans doute le même personnage.

On sait que, après les troubles de la Ligue, les *Guilleris,* bande de coupeurs de bourse et de filous, infestèrent Paris et plusieurs provinces de la France. Peut-être ne descendirent-ils pas jusque dans le Midi, mais le récit de leurs exploits mis en chansons y parvint avec leur nom, qui s'est maintenu dans la langue populaire.

Était-ce une dénomination purement de fantaisie, et un vieux mot fr. qui se retrouvait en lang.? était-il venu naturellement s'adapter à l'industrie de ces hardis fripons ou à leur chef? On peut l'admettre. *Guiller,* v. fr., signifiait tromper : l'ancien proverbe le consacre : Tel croit guiller Guillot, que souvent Guillot guille. Dans la langue d'Oc, on avait *Gïa,* écrit *Gilha,* un synonyme de même prononciation, en donnant seulement au *G* devant *i* le son dur qu'il avait autrefois. Le loup en bas-breton s'appelle *Guillou,* et le diable, ce vieux trompeur, *Guillou-coz.* En pressant tant soit peu les déductions, le lang. se souviendrait encore qu'il a eu le mot *Guirâou,* faux poids, et cette locution *Faïre guirâou* correspondant au fr. faire Gille. Si *Gille* a une origine commune avec *Guirâou* par *Guiller* ou *Guilha* (dur), et que le sens les rattache, ne faudra-t-il pas rattacher tous ces mots à une même famille, et y faire entrer également *Guilhèrì,* en v. fr. Guilleri (*ll* mouillées), qui a tant de liens avec eux? Ainsi et non sans probabilités, pourraient s'expliquer ces étymologies et ces locutions.

Guincha, *v.* Viser; mirer; tâcher; regarder d'un seul œil. — *Guincha drè,* viser droit. *Guinchavo èn d'aquò,* il tâchait d'arriver là.

Ce mot est formé de l'adj. *Guènche* ou *Guinche,* parce qu'en visant on ferme un œil et on a l'air d'être louche. Son étym. doit se rapprocher beaucoup de celle de *Guigna.*

Guinche, incho, *adj.* — — *Voy. Guènche.*

Guindre, *s. m.* Guindre ou tournelle, instrument pour dévider la soie dont on fait les rubans. —*Voy. Débanaïre.*

Guingoï (Dè), *adv.* De travers; obliquement; de guingois; de côté. — *Voy. Dé Bingoï.*

Dér. du gr. Γωνός, boiteux, estropié, dont le provençal a fait *Gaï,* m. sign.; que le lang. et le fr. se sont approprié en y ajoutant une idée de *Guigna,* ou *Guigner,* ou de *Guincha* et *Guinche,* par le changement du *V* lat., de *Videre,* en *B,* pour *Bingoï,* son correspondant. Toute cette série de mots, qui ont des airs de famille si marqués, et tant de rapports de signification, ne viendraient-ils pas de la même provenance? On se ressemble de plus loin.

Guirâoudè, *s. m.* Faux-poids des bouchers, dit Sauvages; le gain qu'ils font par cette volerie. — Le mot n'est plus en usage : la médisance prétend qu'il n'en est pas de même de l'habitude.

Guirâoudè, *s. m.* Dim. de *Guirâou,* désigne aussi le petit Héron, et s'applique au Blongion, autre variété, Butor brun-rouge ou Butor roux, Héron Blongion, *Ardea minuta,* Temm.

Guirâou (Faïre), *phr. faite.* Faire Gille; s'esquiver; s'enfuir précipitamment, en se dérobant. — *Voy. Gïa.* Selon Sauvages, *Faïre guirâou* signifierait faire faux-poids, c.-à-d. tromper. Bien que cette acception ne soit plus usitée

Digitized by Microsoft ®

aujourd'hui, le sens indiqué laisse cependant apercevoir une certaine relation d'idées entre la signification ancienne et celle actuelle : c'est tromper que fausser compagnie à quelqu'un, et par conséquent s'esquiver. En tout cas, faire faux-poids laisse au moins supposer que celui qui se rend coupable de ce méfait a tout intérêt à faire Gille : autre rapprochement qui peut mettre sur la voie, et que nous avions pressenti au mot *Gïa*, auquel nous renvoyons.

Guirâou-péscaïro, *s. m.* Héron cendré, principalement *Ardea cinerea*, Temm.; mais aussi d'autres variétés de héron. — Sa description se trouve au mot *Bérna-pescaïre*, le même exactement, à la différence du prénom. Pourquoi cette préférence ici en faveur de *Guirâou*, dont nous venons de signaler un autre exemple pour Gilles? Tout rapport nous échappe avec l'inusité *Guirâou;* ce qui n'expliquerait pas d'ailleurs pourquoi on lui a substitué *Bérna :* nous laissons à de plus érudits à deviner l'énigme, qui n'est peut-être insoluble que pour nous. — *Voy. Bérna-péscaïre.*

Gula, *v.* Gueuler; crier à tue-tête; appeler à toute gueule. Dér. du lat. *Gula*, gueule, gosier.

Gulado, *s. f.* Coup de gueule, grand cri; franche lippée, ample réfection; gorgée, si l'on boit, bouchée, quand on mange

Gular, ardo, *adj.* Gueulard, qui parle beaucoup et très-haut; enfant pleurard, criard.

Gulo, *s. f.* Gueule; grande bouche.

Gulo dò lou, *s. m.* Muflier à grande fleur ou mufle de veau, *Antirrhinum majus*, Linn., plante de la fam. des Personnées, qui croit dans les vieux murs, et qui est cultivée comme fleur d'ornement. — *Voy. Cacalacu* et *Pantoufleto.*

Son nom lui vient de la ressemblance de sa fleur avec la gueule d'un animal.

Gus, guso, *adj.* Dim. *Gusé, Gusò;* péj. *Gusas.* Gueux; vaurien; mauvais sujet; libertin; homme de mauvaise foi. — Ne s'emploie pas dans l'acception de mendiant, en lang. — *Uno guso*, fille de joie, une dévergondée, débauchée.

Gusaïo, *s. f.* Canaille; tas de mauvais sujets; marmaille mal élevée et malfaisante.

Gusarié, *s. f.* Haillons; vieux linge; vieilles hardes et guenilles qui encombrent les galetas.

Gusas, *s. m.* Péjor. de *Gus.* Grand coquin; vaurien fieffé; gredin; chenapan.

Guséja, *v.* fréq. Guesailler; gueuser; faire le débauché, vivre dans la crapule.

Gusò, *s. m.* Jeune voyou, petit vaurien; Gavroche, aujourd'hui que le mot a passé.

H

H, *s. f.* Huitième lettre de l'alphabet; s'appelle *Acho.*

Cette lettre n'est point à proprement parler dans le génie du languedocien, et elle n'aurait aucun droit à faire nombre dans notre nomenclature; car elle ne peut y intervenir d'une manière absolue que pour former, comme en fr. la consonnance *ch.* Mais pour rester fidèle à notre système orthographique, et bien qu'elle ne soit point indispensable, le respect de l'étymologie nous impose une exception facile à comprendre et à justifier. Ainsi, il nous a paru utile de l'employer dans tous les mots d'origine française où elle figure soit comme initiale, soit comme dérivée du grec, et nous écrivons par exemple *Hêrbo, Habïa, Haréncado* et *Philipo, Philosapho.* Sans cette précaution, nous deviendrions d'une difficulté extrême pour la lecture, même aux personnes les plus familiarisées avec notre idiome.

Cette consonne n'est en effet qu'un signe de convention, sans valeur par elle-même. A part deux ou trois mots comme *Hièr*, hier, et *Hiuè*, huit, et ses composés, l'aspiration gutturale qu'elle représentait en latin et qui s'est conservée en français, n'existe pas et nous disons : *l'hasar, l'hâousar, l'halo, l'hégandou*, pour le hasard, le hussard, la halle, le huguenot, que nous aurions pu écrire *l'asar, l'alo*, etc., comme on prononce, si nous n'eussions redouté des confusions et si avant tout nous ne nous étions fait une règle de la clarté graphique qui facilite l'intelligence de l'expression.

Dans l'ancien languedocien, pour figurer la prononciation du *gn* mouillé, on faisait intervenir une *h* après *n*, en supprimant le *g*, et l'on trouve écrit en langue vulgaire *besonha, gazanha, senhor*, etc., qu'aujourd'hui on prononce et on écrit plus exactement *besougno, gazagna, ségne*, en donnant aux lettres et à leur combinaison leur vraie valeur. L'espagnol admet encore l'ancienne orthographe.

Il en était à peu près de même de l'*h* pour mouiller *l :* on mettait *Ginoulhac, aginoulha*, etc., que le fr. conserve dans le n. pr. Génolhac et que nous remplaçons par l'ï, faisant fonction entre deux voyelles de *ll* mouillée fr. précédée d'un *i*, fille, famille, pour nous *fio, famïo : Ginouïa.*

Habì, *s. m.* Dim. *Habiqué;* péj. *Habiquas.* Habit, frac; vêtement de cérémonie. — *Faïre habì*, porter un frac, un habit habillé : se dit d'un homme du commun qui prend

Digitized by Microsoft ®

le costume d'une classe supérieure. *Coupa un habì ou uno vèsto à quâouquus,* au fig. tailler des croupières à quelqu'un, médire de lui, le tourner en ridicule.

Dér. du lat. *Habitus,* vêtement.

Habïa, *v.* Habiller; mettre, fournir un vêtement à quelqu'un. Au fig. critiquer; tourner en ridicule; gourmander; réprimander.

S'habïa, s'habiller; se vêtir; mettre ses habits; se parer; se mettre en cérémonie.

Habïaje, *s. m.,* ou **Habïamén.** Vêtements de toute sorte; habillement; mais surtout habit, veste et culotte.— *Carga sous habïajes,* se vêtir. *Faïre un habïaje,* a le même sens que *Coupa un habì* ou *uno vèsto,* tailler des croupières.

Habinle, inlo, *adj.* Dim. *Habinlé;* augm. *Habinlas.* Habile; doué d'adresse, de dextérité; qui dépêche beaucoup d'ouvrage.

Dér. du lat. *Habilis.*

Habinlèsso, *s. f.* Habileté; adresse; dextérité.

Dér. du lat. *Habilitas,* m. sign.

Habitan, *s. m.* Habitant: qui habite, qui réside dans un endroit.

Habitudo, *s. f.* Péj. *Habitudasso.* Habitude, coutume, disposition acquise par des actes réitérés. — N'est guère employé qu'au péjor.: *Uno habitudasso,* un défaut, un vice d'habitude, invétérés et incorrigibles.

Dér. du lat. *Habitudo,* m. sign.,

Hacha, *v.* Hacher de la viande, des fines herbes; couper avec le hachoir. — Se dit mieux *Capoula.*

Empr. au fr.

Hachadoù, *s. m.* Hachoir, couteau à large lame pour hacher les viandes.

Haì, *v.* Haïr; répugner à faire quelque chose; éprouver du mécontentement; souffrir du malaise. — *Haìsse bièn dé travaïa,* le travail m'est en horreur. *Haìssiè dé partì, pamén sé décidè,* il avait de la répugnance à s'éloigner, il se décida cependant.

Dér. du lat. *Odire.*

La notation qu'emploie notre Lexique est essentielle à observer dans les mots surtout comme ceux-ci et les deux suivants, dérivés du verbe, où la différence de l'accentuation sur l'*ï* produit une si grande différence sur la prononciation prosodique.

Nous rappelons nos remarques au mot *Acén* et à la lettre *I.* L'accent grave sur *ì* le rend tonique, fait porter par conséquent la tenue de la voix sur lui et le détache de la voyelle qui le précède, de manière à en faire une syllabe distincte : *Haì,* dissyllabique. L'*ï* tréma, précédé de la voyelle, forme diphthongue et se prononce, en s'y joignant, par une seule émission de voix, *Haïssablo,* trois syllabes; si au contraire l'*ì* tréma était placé avant la voyelle, il ne se confondrait pas avec elle, *Fïan,* deux syllabes. Quand l'*ì* simple se rencontre en contact avec la voyelle *a* le précédant, par exception, avons-nous dit, il sonne *è,* comme en français *mais, fais;* lorsque l'*a* suit *ì* simple, il se diphthongue : *Fiançó,* monosyllabe. Comme on le voit, l'accent fait la quantité, la mesure, et l'on ne saurait trop insister sur son influence comme sur sa position, si nécessaires à connaître pour bien prononcer.

Haïssable, ablo, *adj.* Dim. *Haïssablòù;* péj. *Haïssablas.* Haïssable; qui se fait haïr; disgracieux; fastidieux.

Haìssìou; *s. f.* Haine; aversion; répugnance; antipathie. — *L'aï prés èn haissiou,* je l'ai pris en grippe, en aversion.

Dér. du lat. *Odium,* m. sign.

Halabardo, *s. f.* Hallebarde; pique garnie par le haut-bout d'un fer large et pointu.

Dér. de l'allem. *Hallebard,* m. sign.

Halabardiè, *s. m.* Hallebardier; garde, soldat armé de la hallebarde.

Halé, *s. m.* Haleine; souffle; respiration. Au fig. liberté; hardiesse; courage. — *Garo l'halé,* il pue à enlever la respiration. *M'a lèva l'halé,* il m'a coupé la respiration, il m'a suffoqué. *Tèn l'halé coumo un cabussaïre,* il retient son secret comme un plongeur son souffle. *Prène d'halé,* reprendre courage. *Dounas tro d'halé à vost'éfan,* vous donnez trop de liberté, de licence à votre enfant. *Aquò lì dounè d'halé,* cela lui remit du cœur au ventre, ou bien cela a enflé son orgueil.

Dér. du lat. *Halitus,* m. sign.

Halèna, *v.* Aspirer, respirer; prendre haleine, se reposer; prendre du vent ou suinter, en parlant d'un vaisseau qui doit être hermétiquement fermé. — *Dèngus n'a pas halèna,* personne n'en a soufflé le mot. *Sé fasiè tèn d'halèna,* il était temps de se reposer un peu. *Aquèlo bouto halèno,* ce tonneau fuit, suinte.

Halènado, *s. f.* Halenée, bouffée d'haleine; halenée de vin, d'ail, etc.; respiration des punais.

Halènadoù, *s. m.* Dim. *Halenadouné.* Soupirail de cave; fausset d'une futaille que l'on ouvre en haut de son fond pour donner l'avant au vaisseau; toute espèce d'ouverture étroite qui ne sert qu'à donner de l'air à un intérieur quelconque.

Halo, *s. f.* Halle au blé; place publique, couverte, propre à tenir les marchés ou foires.

Dér. du gr. Ἅλως, aire : le celtique avait *Hala,* m. sign. En bas-bret. *Hall.*

Hâouboï, *s. m.* Dim. *Hâoubouïssé.* Hautbois, instrument à vent et à hanche, à sons aigus et nasillards. — Le hautbois et le tambourin sont l'orchestre obligé de toute fête villageoise dans la contrée des *Counèls.* Les joueurs de hautbois donnent une telle vivacité à la mesure de leurs quadrilles et contredanses, que les danseurs sont obligés de dédoubler cette mesure dans leurs pas ou d'imiter celle de la gigue. Mais les danseurs *Counèls* ont heureusement du jarret.

Hâouboüissaïre, *s. m.* Ménétrier joueur de hautbois.

Hâouménas, *s. m.* Péj. et augm. de *Home.* Grand et vilain homme. — *Voy. Home.*

Digitized by Microsoft ®

Hâouménè, *s. m.* Dim. de *Home*. Petit homme; petit bonhomme. — *Voy. Home.*

Hâoumènén, ènquo, *adj.* D'homme, qui tient à l'homme. — *Un parla hâouménen*, une voix d'homme, une voix mâle et rude. Au fém. *Hâouménènquo*, fille garçonnière, qui aime trop à se trouver parmi les hommes, qui les agace volontiers.

Dér. de *Home*, du lat. *Homo, hominis*.

Hâousar, *s. m.* Hussard, soldat du corps de cavalerie légère de ce nom.

Empr. au fr.

Hâousardo (à l'), *adv.* A la housarde; crânement, lestement, cavalièrement, sans se préoccuper du qu'en dira t-on.

Hâoussa, *v.* Hausser. — *Voy. Nâoussa.*

Hâoussè, *s. m.* Troussis. — *Voy. Aoussè.*

Hâoussuro, *s. f.* Hauteur; colline: simple tertre ou le haut d'un tertre en pente, lorsqu'il est composé et en rapport avec un bas-fond. — *Voy. Aoussuro.*

Hardi, ido, Dim. *Hardidè, eto*. Hardi, courageux; téméraire, effronté. — *Dè que vèou aquèlo hardidoto?* Que veut cette jeune effrontée?

Der. de l'allem. *Hart*, audacieux.

Hardi, *interj.* Courage! en avant! sus! or sus, allons! — C'est *Eia!* des latins.

Harèn, *s. m.* Hareng. — Ne s'entend que du harengsaur ou fumé, *Harèn-sâouré*.

Harèncado, *s. f.* Hareng plus petit et qui a subi une autre préparation que le précédent. — Le populaire lui a donné le nom familier et tant soit peu goguenard de *Damo dé misèricordo;* mais sa dénomination sérieuse et scientifique est en lat. *Halex* ou *Clupea arengus*, Linn., poisson de mer, de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Gymnopomes, en fr. Hareng; en lang. *Harèn* et *Harèncado :* ce qui veut dire pour ce dernier mot ce hareng blanc salé, plus petit et autrement préparé que le harengsaur ou fumé, très-proche parent de la sardine, *Sardo*. Celui-ci est salé seulement, et il est encaqué dans des barils, *bariquos*, d'où on le tire un à un pour le vendre en détail au peuple, qui ne le dédaigne pas parce qu'il est piquant, fait manger force pain et excite à boire. Aussi un de ces philosophes de position disait qu'il n'était pas mécontent du tout du menu que lui servait sa ménagère, attendu que bien souvent dans la semaine il avait à son dîner un poisson de mer et un poulet : c'est un hareng et un œuf qu'il entendait. — C'est donc une très-grande ressource pour le pauvre, et quoiqu'il en soit aujourd'hui du sens légèrement railleur qu'on attache à son surnom de *Damo dé misèricordo*, il est probable qu'il lui a été donné par allusion à cette haute et puissante Dame, celle qui vient toujours au secours de ceux qui ont besoin, ou plus humblement parce que ce hareng n'entre guère que chez le pauvre, comme font les bonnes sœurs de charité qu'on appelle justement aussi Dames de la miséricorde.

Harnèï, *s. m.* Harnais, équipage de selle ou de trait. — *Carga l'arnèï*, signifie plaisamment : se marier.

Dér. de l'allem. *Harnisch*, m. sign.

Harnèïssa, *v.* Harnacher; mettre le harnais à une bête de somme. Au fig. et au passif, *s'arnèïssa*, se harnacher, se vêtir; s'habiller; se parer; s'ajuster.

Hasar, *s. m.* Hasard; événement fortuit; rencontre; fortune. — *Fèr co d'hasar*, par bonne fortune. *Fèr co d'hasar, dourias pas un luché à mé prèsta?* Pourriez-vous me prêter une flèche? *Co d'hasar*, dans cette phrase, n'est qu'explétif et comme formule. *On sa pas l'hasar*, on ne sait pas le bonheur. *L'hasar és tan bèl*, le hasard est si grand.

Hasarta, *v.* Hasarder, risquer; exposer au hasard; essayer la chance. — *Dises qué Jan és tan for, vos qué l'hasarte?* Tu dis que Jean est si fort, veux-tu que j'essaie de me mesurer avec lui? *Hasarta un gas*, tâter un passage à gué; être le premier à oser l'entreprendre : au pr. et au fig. s'il s'agit d'une affaire, de quelque proposition délicate.

Hasartoûs, ouso, *adj.* Hasardeux; qui aime à risquer ou à affronter le danger; hardi; téméraire.

Hastado, *s. f.* Brochée; quantité de viande ou de gibier enfilée à la fois dans une broche.

Haste, *s. m.* Broche tournant à la main, verge de fer pointu pour embrocher et faire rôtir la viande.

Dér. du celt. *Asta*, ou du lat. *Hasta*, m. sign.

Hasté, *s. f.* Brochette; Lattelets; brochée de petits-pieds.

Dim. de *Haste*.

Hèganâou, hègarâoudo, *s. m. et f.* Dim. *Hèganâoudé, hèganâoudèt; péj. Hèganâoudas.* Huguenot; protestant; calviniste.

Ce mot est un empr. au fr.: son étymologie a été vainement cherchée jusqu'ici. Pasquier, D'Aubigné, Ménage et autres ont tour à tour proposé des solutions inadmissibles. Ampère avait tranché la question, en décidant que le mot *Huguenot* venait certainement d'*Eidgnoten*, confédérés, en bas allemand. Littré vient de ruiner cette opinion, et il laisse la controverse ouverte et non épuisée, sans indiquer la racine certaine et vraie.

Hèlaïsse, *v.* Geindre; gémir; se plaindre; pousser des soupirs, des hélas.

Tiré du fr. *Helas*.

Hèrbaïo, *s. f.* Mauvaises herbes qui sont à sarcler.

Hèrbaje, *s. m.* Herbage; prairie d'herbager, dont les herbes se mangent sur pied par les bestiaux; herbes d'hiver, c.-à-d. les dernières pousses des prairies après qu'on a fauché le regain, et qu'on fait aussi brouter sur place.

Hèrbètos, *s. f. plur.* Dim. d'*Hèrbo*. Fines herbes pour le potage ou la salade, pour l'assaisonnement en général.

C'est aussi, à Alais, le nom d'un quartier à proximité de la ville, *las Hèrbètos*, promenade autrefois fréquentée, dont le nom désignait les fraîches et petites prairies du *Tempéras*.

Hèrbo, *s. f.* Dim. *Hèrbèto;* péj. *Hèrbasso*. Herbe, plante

Digitized by Microsoft ®

de faible consistance, qui perd sa tige en hiver; gazon. — *Soupo d'hèrbo,* soupe aux fines herbes. *Las hèrbos,* les herbes d'hiver. *Hèrbo qué poun quan naï, toujour duro,* prvb., l'épine en naissant va la pointe devant.

Dér. du lat. *Herba,* m. sign.

Hèrbo apéganto, *s. f.* Pariétaire. — *Voy. Panataïo* ou *Hèrbo dé Nosto-Dama.*

Hèrbo batudo, *s. f.* Flomis, *Phlomis herbaventi,* Linn., plante de la fam. des Labiées, à fleur labiée, dont les feuilles sont couvertes de duvet.

Hèrbo dâou cor, *s. f.* Ambroisie, *Ambrosia,* Linn., de la fam. des Corymbifères, apétalée, annuelle, sudorifique; très-aromatique, qui croît dans les sables et graviers; elle est originaire du Mexique, ce qui l'a fait appeler en fr. Thé du Mexique. Son nom semblerait annoncer quelque propriété confortative.

Hèrbo dâou fèje, *s. f.* Hépatique de fontaine, *Anemone hepatica,* Linn., de la fam. des Renonculacées; fleurs bleues ou blanches; folioles de l'involucre entières, très-rapprochées de la fleur; sépales ovales; habite les haies et les bois: vulnéraire, astringente, apéritive, tonique.

Une autre plante est encore connue sous le même nom d'*Hèrbo dâou fèje,* Hépatique; c'est une sorte de cryptogame, qui tient le milieu entre les lichens et les mousses: on l'emploie dans les maladies du foie, ce qui lui a valu son nom. Elle est acotylédone, formée d'une membrane herbacée et rampante, elle croît au bord des fontaines et dans les lieux humides.

Hèrbo dâou lagui, *s. f.* Myrte. — *Voy. Murtro.*

Son nom lang. lui vient de ce qu'on couronnait de myrte le chapeau des nouvelles mariées, et que l'*Hèrbo dâou lagui* était un symbole ou une allusion aux soucis et aux chagrins du ménage.

Hèrbo dâou mèou, *s. f.* Caille-lait à fleur jaune, *Galium luteum,* Linn., de la fam. des Rubiacées, commune dans les champs.

Hèrbo dâourado, *s. f.* Cétérac, doradille, espèce de capillaire, *Asplenium,* Linn., de la fam. des Fougères; croît à l'ombre sur les vieux murs; l'infusion de ses feuilles est un excellent diurétique.

Hèrbo dâou sièje, *s. f.,* ou **Bouènsèdi.** Herbe du siège, scrofulaire aquatique, bédoine d'eau, *Scropularia aquatica,* Linn., de la fam. des Personnées: bonne contre les scrofules et les hémorroïdes: ses feuilles sont employées comme vulnéraire par application pour déterger les ulcères. Elle tire son nom, dit-on, du siège de Troie où les guerriers s'en servaient pour panser leurs blessures; mais cela pourrait aussi bien convenir à tous les sièges qui ont eu lieu depuis. N'importe; si ce n'est lui c'en est un autre, et l'origine de Troie est plus noble et plus antique, mais beaucoup moins sûre.

Hèrbo dâou tal, *s. f.* Cynoglosse. — *Voy. Léngo-cano.*

Hèrbo dâou tron, *s. f.,* ou **Barbajôou.** Grande joubarbe. — *Voy. Barbajôou.*

On a ainsi nommé cette plante en lang. par suite de l'idée ridicule qu'elle préserve du tonnerre.

Hèrbo das agacis, *s. f.* Un des noms encore de la Grande joubarbe, parce que le suc de cette plante est employé pour détruire les cors. — *Voy. Barbajôou.*

Hèrbo das canaris, *s. f.* Mouron, morgaline, *Anagallis arvensis,* Linn., de la fam. des Primulacées.

Hèrbo dé l'abéïo, *s. f.* — *Voy. Hèrbo dâou mèou.*

Hèrbo dé la gravèlo, *s. f.* Turquette, herniaire glabre et velue, *Herniaria glabra et hirsuta,* Linn., de la fam. des Chénopodées: passe pour astringente, diurétique, anti-herniaire, anti-calculeuse: habite les terrains sablonneux.

Hèrbo dé la loquo, *s. f.* Morelle douce-amère, vigne de Judée, *Solanum dulcamara,* Linn., de la fam. des Solanées: sarmenteuse, grimpante, à fleurs violettes et à baies rouges: sa tige en décoction est un excellent dépuratif du sang.

Hèrbo dé la rato ou **dé la ratèlo,** *s. f.* Scolopendre, *Scolopendrium officinale,* Linn., de la fam. des Fougères, croît dans les lieux humides et couverts, dans les puits: bonne probablement pour les affections de la rate.

Hèrbo dé la roumpéduro, *s. f.* Sceau de Salomon, *Convallaria polygamatum,* Linn., de la fam. des Asparagées; espèce de muguet dont la racine bulbeuse est employée contre l'ophthalmie et pour résoudre les ecchymoses produites par une fracture ou une contusion; de là son nom.

Hèrbo dé las alouètos, *s. f.* Filipendule, *Spirea filipendula,* Linn., de la fam. des Rosacées: fleurs blanches, rougeâtres en dehors, un peu odorantes; ses racines sont astringentes et nourrissantes, recommandées contre la gravelle: les fleurs donnent un petit goût agréable au lait: habite les bois, les garrigues et les prairies.

Hèrbo dé las bérugos, *s. f.* Héliotrope d'Europe, *Heliotropium Europæum,* Linn., de la fam. des Boraginées; agreste, sa fleur roulée ressemble de loin à une chenille ou à une verrue un peu développée.

Hèrbo dé las cardounîos, *s. f.* Séneçon, *Senecio vulgaris,* Linn., de la fam. des Composées Corymbifères. Cette plante est appelée en fr., à part Séneçon, du nom vulgaire d'*Herbe au charpentier;* nous ne trouvons là aucun rapport avec celui que lui donne le lang., qui est au moins justifié parce que les serins et les chardonnerets sont très-friands de ses graines. Elle vient dans les lieux cultivés et partout.

Hèrbo dé las cin costos, *s. f.* Plantain à feuille étroite, *Plantago minor,* Linn., de la fam. des Plantaginées; croît sur le bord des chemins et dans les champs; à fleurs infundibuliformes; vulnéraire et résolutive.

Hèrbo dé las dèns, *s. f.,* ou **Éndourmidouïro.** Jusquiame. — *Voy. Éndourmi louïro.*

Hèrbo dé las fèbres, *s. f.* Petite centaurée des prés à fleur pourpre, *Centaurea centaurioïdes,* Linn., de la fam. des Gentianées: c'était, avant l'importation du quinquina, le meilleur fébrifuge connu en Europe.

Digitized by Microsoft®

Hèrbo dé las gnèïros, *s. f.* Herbe aux puces, plantain des sables, *Plantago psyllium*, Linn., de la fam. des Plantaginées. Pline le nomme simplement *Psyllion*. Les graines de cette plante, quand on les fait bouillir dans l'eau, donnent un mucilage abondant.

Hèrbo dé las tâoupos, *s. f.* Jusquiame, et pomme épineuse. — *Voy. Endourmidouïro* et *Darboussièïro*.

Hèrbo dé las tétinos, *s. f.* Herbe aux mamelles, *Lampsana communis*, Linn., de la fam. des Composées Chicoracées ou Synanthérées : amère, laxative, rafraichissante; on s'en sert pour guérir les gerçures du sein, comme son nom l'indique : se mange crue, en salade, dans sa jeunesse; habite dans les lieux cultivés et les haies.

Hèrbo dé l'énréïaduro ou **dé l'énréïaje**, *s. f.* Herbe à éternuer, *Achillea ptarnica*, Linn., et Mille-feuilles ou Herbe au charpentier, *Achillea millefolium*, Linn., deux variétés d'Achillées, de la fam. des Composées Corymbifères ou Synanthérées. Les fleurs et les feuilles de la première, qui croit dans les prairies, mises en poudre, sont sternutatoires. La seconde, agreste, vivace, à fleur radiée, est vulnéraire, astringente, résolutive et antihémorrhagique. On s'en sert par application, après l'avoir écrasée et réduite en pâte comme un cataplasme. Son nom vient de cette propriété, parce qu'on l'applique fréquemment pour les piqûres que se font les bêtes de labour avec le soc de la charrue, *réïo*, ce qu'on appelle *S'énréïa*. — *Voy. Énréïa*.

Hèrbo d'éstan, *s. f.* Girandole ou Lustre d'eau, *Chara vulgaris*, Linn., de la fam. des Naïadées : se trouve dans les ruisseaux et les eaux stagnantes : elle n'a pas d'usage connu.

Hèrbo dé Nosto-Damo, *s. f.* Pariétaire. — *Voy. Panataïo*.

Hèrbo dé Sénto-Clèro, *s. f.* Chélidoine ou Éclaire, *Chelidonium vulgare*, Linn., de la fam. des Papavéracées. Cette plante rend un suc jaune, âcre, que l'on emploie pour détruire les verrues et les dartres : elle passe pour diurétique, apéritive, fébrifuge et anti-hydropique. Son nom du reste, qui est une corruption du mot Éclaire, est prétentieux et peu employé : on l'appelle habituellement *Saladuègno*, travestissement du mot *Chelidonium*, Chélidoine.

Hèrbo dé Sént-Éstève, *s. f.* Circée blanche, herbe de saint Étienne, herbe aux magiciens, *Circæa alba*, Linn. de la fam. des Onagrariées : plante grimpante, qui s'attache aux habits au point d'arrêter la marche d'un homme, comme le faisait Circée par ses enchantements.

Hèrbo dé Sén-Jan, *s. f.* Caille-lait, jaune ou blanc, Caillet jaune, *Galium verum*, Linn., de la fam. des Rubiacées : dessicative, astringente, vulnéraire et anti-spasmodique; ses sommités fleuries font cailler le lait : habite les prairies et les bords des champs.

On la nomme aussi, mais rarement, *Hèrbo dâou mèou* (*V.* c. m.). Sauvages désigne aussi par le nom d'*Hèrbo dé Sén-Jan*, une autre plante, le Mille-pertuis, *lou Trascalan jâoune* : il n'est pas impossible que dans d'autres contrées ou dans d'autres temps, le mille-pertuis n'ait été désigné ainsi; mais il est certain que les deux variétés ici connues de Caille-lait, jaune ou blanc, sont nommées *Hèrbo dé Sén-Jan*.

Hèrbo dé Sén-Ro, *s. f.* Herbe de saint Roch, inule dyssentérique, Pulicaire, *Inula dysenterica*, *Inula Pulicaria*, Linn., de la fam. des Synanthérées, deux variétés confondues dans le même nom lang. que l'on trouve sur le bord des eaux ou des fossés. Leur racine est mucilagineuse, d'une saveur âcre et amère. Le peuple les croit salutaires contre les maladies pestilentielles ou épidémiques, et c'est pour cela qu'il les place sous l'invocation de saint Roch.

Hèrbo grépo, *s. f.*, ou **Tèro-grépo**. Picridie, *Picridium vulgare*, *Scorsonera picroïdes*, Linn., de la fam. des Synanthérées. On mange, en salade, les jeunes pousses du printemps. Elle est connue sous le nom de Laitue de lièvre, et habite les lieux pierreux, les vignes, contre les rochers.

Hèrbu, udo, *adj.* Herbu, herbeux; où l'herbe abonde, où elle croit épaisse et drue. — *Uno ribo hèrbudo*, un gazon épais, un talus de gazon bien garni.

Héïrita, *v.* Hériter; recueillir une succession; succéder.

Héïritaje, *s. m.* Héritage; succession; patrimoine.

Héïritiè, *s. m.* **Héïritièïro**, *s. f.* Héritier; héritière; successeur; qui hérite.

Dér. du lat. *Hæres*, *hæredis*, m. sign.

Hérmas, *s. m.* Augm. de *Hèrme*. Dim. *Hèrmassoù*. Lande, friche; terre vague et vaine, qui ne sert qu'au parcours des troupeaux.

Dér. du lat. *Eremus*, désert.

Hèrme, *s. m.* Même sign. que *Hérmas*. — On dit *un Hèrme* et non une *Tèro hèrme*.

Héró, *s. m.* Héros. — M. sign. qu'en fr. sans aspiration de l'*h*. — Quelquefois employé, mais pur *frauchiman*.

Héspitaïè, ièïro, *adj.* Habitant d'un hospice; hôte d'un hôpital.

Héspitâou, *s. m.* Dim. *Héspitalé*. Hôpital; hospice où sont reçus les pauvres et les malades. Par ext. une maison, une chambre où se trouvent plusieurs malades ou même des personnes dolentes de la famille. — *Héspitâou faï lé bèl !* s'écrie-t-on quand on voit un prodigue marcher à sa ruine, et par suite à l'hôpital.

Le n. pr. *l'Héspitalé*, qui est resté à plusieurs localités ou quartiers, n'est pas un dim. : il désigne une possession ancienne des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte, un domaine des Hospitaliers, qu'ils y eussent une maison ou simplement des terres.

L'héspitâou est encore le nom que donnent les enfants à un jeu de cartes qui ressemble beaucoup à la bataille. Il ne serait pas étonnant qu'il y eût là un souvenir des chevaliers hospitaliers, qui s'amusaient peut-être à ce jeu dans leurs loisirs, quand les cartes furent inventées.

Dér. du lat. *Hospitium*, *hospitalis*, m. sign.

Hétaro, *s. m.* Hectare, cent ares. — *Voy. Sâoumado*.

Digitized by Microsoft®

Héto, *s. m.* Hecto, cent fois plus que l'unité indiquée.

Hétogramo. *s. m.* Hectogramme, cent grammes.

Hétolitre, *s. m.* Hectolitre, cent litres. — *Voy. Litre.*

Tous ces mots, appartenant au nouveau système décimal, se sont introduits dans la langue, avec une légère modification de prononciation imposée par son génie, et par des nécessités faciles à comprendre : ils sont donc languedociens comme ils sont fr., c.-à-d. que le gr. les a tous fournis.

Hièr, *adv. de temps.* Hier, le jour qui précède celui où l'on parle, la veille du jour où l'on est. — Dans ce mot, *H* est aspirée : on dit *dé hièr* et non *d'hièr*. Cependant on dit *Dav.n-z-hièr* et *davan-hièr*. Peut-être une susceptibilité d'euphonie a-t-elle amené ces adoucissements, comme exceptions à la règle générale : des exemples pareils se retrouvent en fr.

Dér. du lat. *Heri*, m. sign.

Himeùr, *s. f.* Humeur, substance fluide dans les corps organisés : tumeur, concrétion d'humeurs; par ext. humeur, disposition du caractère, de l'esprit, du tempérament. — *Fèou manja uno émino dé sâou énsén, pér counouïsse l'himeùr dav gens.* prvb., on ne peut dire ami celui avec qui on n'a pas mangé quelques minots de sel.

Dér. du lat. *Humor*, m. sign.

Himpoutèqua, ado, *adj.* Maladif; rachitique; qui a plusieurs maux à la fois; par ext. embarrassé, empêtré.

Il est évident que ce mot est emprunté au fr. qui l'avait pris du lat., lequel le tenait du gr., et qu'il a toujours signifié Hypothèque, ou affectation du droit d'un créancier sur les biens de son débiteur, comme garantie de sa créance. De tout temps aussi il a existé des créanciers et des débiteurs; mais de tout temps la propriété immobilière n'était pas entre les mains du peuple, qui fait la langue, de manière à l'obliger à employer un mot applicable à une situation très-accidentelle. Cependant, comme il en connaissait le sens et les effets, et que certains rapports étaient de nature à le frapper, il lui donna une acception elliptique, en le mettant au figuré plus souvent qu'au propre, et il le conserva pour désigner un individu frappé de divers maux, affecté de différentes tares, par assimilation à l'homme frappé et épuisé d'hypothèques. C'est pour cela que notre définition a fait également de l'accessoire le principal, sans vouloir toutefois méconnaître que le sens fr., comme terme de droit et de pratique, ne soit aussi usité.

Hirounda, *s. f* Dim. *Hirondéto*. Hirondelle, oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Planirostres. En lang. comme en fr. c'est un nom générique qui peut se donner à toute la famille, mais qui s'applique principalement à l'hirondelle de cheminée ou domestique, *Hirundo rustica*, Linn. Elle a le front et la gorge d'un marron roux, le dessus du corps entièrement noir à reflets violets, de même sur la poitrine; ventre et abdomen d'un blanc terne ou roussâtre. Elle est un peu plus grande que le *Barbajôou*. — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Hirundo*, m. sign.

Hisso! *interj.* Hisse! Pousse! Tire! Courage! Cri des manœuvres et manouvriers quand ils veulent soulever un fardeau de bas en haut, pour s'encourager et agir ensemble. C'est aussi l'encouragement qu'on donne à une personne qui grimpe: *Hisso! qué t'hâousse!* Grimpe, que je te pousse, dit-on, en faisant la courte échelle à qui grimpe, ou en le soutenant et le poussant par les jambes.

En bas-bret. *Issar*, pousser.

Histouèro, *s. f.* Récit de faits : rarement, histoire, dans le sens relevé du fr., mais narration, conte; difficultés; façons; complications; chose, affaire. — *Counta d'histouèros*, faire des contes, raconter des sornettes. *Zou! pas tan d'histouèros*, allons! pas tant de façons, de lambineries, d'équivoques, d'embarras. *Dé qu'anas cérqua d'histouèros?* qu'allez-vous inventer tant de choses, tant de difficultés?

Dér. du lat. *Historia*.

Hiuè, *s. m. n. de nombre.* Huit. — L'*H* est aspirée. Devant une voyelle ou une *h*, on dit *Hiuèch*. — *Ès hiuèch houros*, il est huit heures. *A hiuèch ans*, il a huit ans. *D'hiuëï én hiuè*, d'aujourd'hui en huit jours, en comptant le premier et le dernier jour. On compte ainsi d'un jour de la semaine au même jour de la suivante, d'un mardi à l'autre par exemple, quoiqu'en réalité il n'y ait que sept jours d'intervalle.

Dér. du lat. *Octo*, m. sign.

Hiuèï, *adv.* Aujourd'hui, le jour où l'on est, où l'on parle. — L'*H* est tantôt élidée, tantôt aspirée. On dit : *Dé pan dé hiuèï*, du pain du jour, et *L'aï pas vis d'hiuèï*, je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui. *Hiuëï faï hiuè jours*, il y a aujourd'hui huit jours, c.-à-d. il y a sept jours de cela; car, dans le comput, on compte le premier et le dernier jour *(Voy. Hiuè)*. — *Sémblo tout hiuëï*, il est énorme, gros comme un tonneau; long comme un jour sans pain. *D'hiuëï én foro*, dorénavant.

Dér. du lat. *Hodiè*, m. sign.

Hivèr, *s. m.* Hiver; saison la plus froide de l'année, commençant le 22 décembre selon le calendrier et finissant le 22 mars.

Dér. du lat. *Hibernus* venu de *Hyems*.

Hivèrna, *v.* Hiverner; prendre ses quartiers d'hiver; choisir un local ou une contrée plus chauds pour y passer l'hiver; passer l'hiver. — *Hivèrno bièn aquést'an*, l'hiver est rude et long cette année.

Hivèrnaïre, *s. m.* Pourceau de l'année, ou de l'année précédente, qu'on entretient seulement pour l'engraisser et l'égorger l'hiver suivant.

Hivèrnajo, *s. m.* Hivernage; quartier d'hiver; saison d'hiver; provisions de bétail en hiver.

Hivèrnén, énquo, *adj.* D'hiver; plantes potagères ou fruits d'hiver.

Hocho, *s. f.* Clavette en fer qui retient l'essieu dans le moyeu d'une roue de voiture.

Digitized by Microsoft®

Homo, *s. m.* Dim. *Hâoumènè;* augm. et péj. *Hâouménas.* Homme, être humain du sexe mâle; mari.—S'emploie du reste comme dans le fr. et dans presque toutes les mêmes acceptions. — *Moun home,* ou mieux *Nost'home,* dit une femme en parlant de son mari. *Ès un bon home,* c'est un bon ouvrier; c'est un homme fort, robuste, adroit. *Et bè! moun home, de qué dises de nôou?* Eh bien! mon cher ami, que contes-tu de nouveau? *Faïre dé soun home,* se vanter, faire le vantard, jouer l'homme fort ou l'homme valeureux; se donner du galon. *Vous dounarâï miéjo pér home,* je vous donnerai un litre de vin par tête. *Jouïn-home,* garçon, jeune homme (*Voy.* c. m.). *Un brav'home,* un honnête homme. *A gasta tres homes,* elle a eu trois maris, ou mieux, elle est veuve du troisième. *Ouè l'home!* Holà hé! un tel... crie-t-on pour appeler un homme dont on ignore le nom. *Vous, sès moun home,* vous êtes l'homme qu'il me faut. *Vendrâï démun embè moun home,* je viendrai demain avec mon compagnon, mon associé. *Aquò's un home,* voilà qui est un homme! *Ès adéja un home,* ce n'est plus un enfant, il a grandi et a pris la raison d'un homme. *Mais, vesès bè, moun pâour'home,* mais vous vous voyez bien, mon ami. *Aï! pâour'home,* ah! pauvre cher! *Ès lou co cé fa l'home,* c'est le moment de se montrer. *Fagué l'home,* il fit voir qu'il avait du cœur, du courage.

Dér. du lat. *Homo,* m. sign.

Horamén, *adv.* Horriblement; cruellement; beaucoup.

Dér. de *Hore.*

Hore, hèro, *adj* Affreux; horrible; vilain; laid; abominable. — *Las horos de Malatavèrno,* est le surnom ancien donné à Malataverne: comme il se pratiquait dans le moyen-âge de village à village. S'appliquait-il aux femmes de cette localité, ou bien à quelque particularité de site, de choses quelconques? Nous ne prenons aucune responsabilité sur cette origine. — *Voy. Escaïnoun.*

Dér. du lat. *Horror,* horreur, effroi.

Hort, *s. m.* Jardin potager.

Ce mot est du haut *raïol.* — *Quan la cabro sâouto pér hort, sé lou cabrì ly sâouto n'a pas tor,* prvb., quand les pères ou mères donnent mauvais exemple, si les enfants tournent mal, la faute en est aux parents.

Dér. du lat. *Hortus,* m. sign.

Hoste, *s. m.* Au fém. *Housésso.* Hôte, hôtelier; aubergiste; cabaretier; logeur.

Dér. du lat. *Hospes, hospitis.*

Hounèstamén, *adv.* Honnêtement; convenablement; avec civilité, avec politesse.

Empr. au fr.

Hounèsto, èsto, *adj.* Honnête; poli; bienséant.

Hounèstèta, *s. f.* Honnêteté, politesse, civilité; présent fait par convenance; prévenances. — *Mé faguè fèço hounèstèas,* il ou elle me fit force politesses.

Ces trois mots, bien que reproduits du pur latin, ont une nuance très *franchimandle,* qui les fait mettre en réserve par le vrai languedocien.

Hounoù, *s. m.* Honneur; probité; réputation; bonne renommée.

Dér. du lat. *Honor,* m. sign.

Houro, *s. f.* Dim. *Hourèto.* Heure; douzième partie du jour. — *Mèj'houro,* demi-heure. *D'houro-én-laï,* dorénavant; à partir de ce moment. *Quan piquo d'houros?* Quelle est l'heure qui sonne? *Quan ès d'houro?* Quelle heure est-il? *Y-a pértout uno houro ou uno lègo dé michan camì,* prvb., chaque entreprise a ses difficultés, chaque position ses embarras, chaque profession ses désagréments, chaque affaire son mauvais côté. *Lì vôou d'aquést'houro,* j'y vais de ce pas. *D'aquést'houro soun gandis,* à présent ils sont arrivés. *Vésiè pas l'houro et lou moumén dé partì,* il brûlait, il trépignait d'impatience de partir. *Dinc un'hourèto vène,* dans une petite heure j'arrive. *A quant'houro?* à quelle heure? *Qu'houro?* Quand? contr. de *A quanto houro.*—*Voy. Couro.*

Dér. du lat. *Hora,* m. sign.

Hourtèto, *s. f.* Potage maigre aux fines herbes. Dans un pot d'eau, où l'on met cuire une petite poignée d'oseille, d'épinards, de cerfeuil, hachés à grands coups, et que l'on assaisonne avec du sel, et, quand on veut mieux faire, avec un peu de beurre, on délaie, au moment de servir, un ou plusieurs jaunes d'œufs, et l'on verse le tout sur des tranches de pain très-minces arrosées d'un peu d'huile: telle est la recette.

Hourtèto devrait se dire jardinière; car ce mot vient du lat. *Hortus,* jardin.

Hourtoulaïo, *s. f.* Toute sorte de légumes frais; herbes potagères; hortolage.

Dér. du lat. *Hortulus,* dim. de *Hortus.*

Houstèsso, *s. f.* Hôtesse, femme de l'hôte; aubergiste; cabaretière. — *Voy. Hoste.*

Houstïo, *s. f.* Hostie, pain consacré ou qui est destiné à l'être; mais plus communément, pain à cacheter, à cause de sa ressemblance avec le premier.

Dér. du lat. *Hostia,* m. sign.

Huitanto, *n. de nombre.* Huitante, quatre-vingts.

Dér. du lat. *Octoginta,* m. sign.

Hupo, *s. f.* Houppe; huppe; crête; col. — Ne se prend guère cependant en ce sens que dans la phrase suivante: *Po pas léva l'hupo,* il ne peut remuer ni bras, ni jambes, bouger ni pieds, ni pattes; mais s'emploie aussi interjectivement: *Hupa lanlèro!* dit-on à un enfant en le soulevant en l'air pour le faire sauter entre les bras.

A peu près l'interj. Houp! en fr. — En armoricain, *Hopa* signifie Aller.

Hur, *s. m.* Heur; bonheur; bonne fortune; heureuse chance.

Dér. du lat. *Hora,* heure, parce que les anciens admettaient les heures prospères et les heures funestes, qui, en lang. et en fr., se sont caractérisées par l'épithète, *à la malo houro,* à la mal'heure, *à la bon'houro,* à la bonne heure.

Huroùs, ouso, *adj.* Heureux; qui a du bonheur; qui

Digitized by Microsoft ®

jouit du bonheur; qui donne le bonheur, qui y contribue; qui est de bon augure.

Hurousamén, *adv.* Heureusement; par bonheur; d'une manière heureuse.

Hussiè, *s. m.* Huissier, officier de justice qui ajourne, fait les significations et fait la police de l'audience. — En bon languedocien, on dit mieux *Sarjan*, sergent : *Hussiè* est un empr. au fr. Huissier.

I

I, *s. m.* I, troisième voyelle et neuvième lettre de l'alphabet.

Cette voyelle est de toutes la plus harmonique et la plus déliée; c'est pour cela sans doute que, par un raffinement d'acoustique, dans ces trilles mélodieux, particuliers à notre seul idiome, où doivent se faire entendre trois sons distincts en une émission de voix, dans toutes nos triphthongues, l'*i* est comme la base de l'accord et se trouve toujours le premier : *iaï, iâou, iëï, iéou, iôou, iuè.* Sa combinaison avec les autres voyelles ou avec les consonnes, le rôle qu'il joue suivant la place qu'il occupe, font varier son intonation, ou pour mieux dire sa mesure prosodique; il devient dès lors plus nécessaire de marquer ces nuances de tons ou de quantité par des signes distincts.

Notre langue d'Oc, musicale avant tout, si délicate d'oreille et d'accent, a besoin d'être solfiée pour être comprise; c'est donc à son orthographe qu'il appartient d'indiquer nettement la valeur de chaque note et presque de chaque lettre, surtout de chaque voyelle, car pour elle il n'y a pas, comme en français, de sons muets. Cette différence est essentielle à rappeler au sujet de la lettre *I.*

En français, l'*E* qu'on nomme muet, reste en effet complètement sourd et inarticulé : à la fin des mots, il ne se fait pas plus entendre que s'il n'existait pas, et la voix appuie sur la lettre ou la syllabe qui le précède. Au contraire, nos idiomes du Midi n'admettent, à proprement parler, aucune syllabe muette : l'*I* terminal lui-même, la voyelle la plus fluide, se fait toujours sentir, plus légèrement là où il n'est pas tonique, mais il ne s'efface jamais à la prononciation, non plus que l'*E*, même sans accent. Aussi peut-être conviendrait-il mieux d'appeler ces syllabes brèves que muettes, ou de les distinguer en fortes ou faibles, en féminines ou masculines. Ce sont au moins ces degrés de force ou de faiblesse, d'ampleur ou de ténuité qu'une exacte notation par les accents doit indiquer; car leur observance est devenue une des conditions indispensables de la vraie prononciation comme de l'intelligence et du sentiment mélodique de la langue. Après tout ce qui en a été déjà dit, nous insistons sur ce point pour faire mieux comprendre l'importance des signes employés qui modifient le caractère de la voyelle où ils apparaissent et l'impressionnent de la valeur spécifique qu'elle doit prendre: nous nous arrêtons sur l'*I*, qui est la voyelle la plus fréquente, pour étudier de plus près ses diverses positions.

L'*I* dans un mot, entre deux consonnes, garde constamment le son naturel qui lui est propre : *binlo, dificinle, rasin, trin.* A la différence du français, qui le convertit le plus souvent en *en*, il se prononce comme dans *inique, innocent, immense.*

A la fin des mots, s'il forme à lui seul la syllabe, avec ou sans *s* signe du pluriel, il est tantôt bref et tantôt long, c.-à-d. tonique ou muet, masculin ou féminin. Il est bref dans *laguis, chari, charis, grèpi, céméntèri, sètis, ordi;* il est long dans *béguì, matì, camì, camìs, toupì, émpêrì, éspovourdì,* etc. Dans ce dernier cas, nous le marquons d'un accent grave pour appeler sur lui le repos et l'insistance de la voix; tandis que, dans le premier exemple, nous le laissons simple, parce que l'absence d'accent l'assoupit et le rend bref, la tenue se faisant sur la syllabe antécédente.

Un peu plus de précision est nécessaire alors qu'il s'agit de diphthongues, et pour le cas où l'*i* se trouve en contact avec des voyelles qui ne doivent pas faire alliance avec lui.

Nous venons de voir qu'il se place toujours en tête des triphthongues; nul besoin de lui donner là un signe spécial. Mais pour les diphthongues, au commencement, au milieu ou à la fin d'un mot, l'*I* qui s'allie d'ailleurs avec toutes les voyelles, est premier ou dernier. Or, les voyelles *A* et *U* exceptées, parce qu'elles sont graves et pleines de leur nature, toutes les autres, y compris la composée *ou*, peuvent être masculines ou féminines, sonores ou muettes; leur qualité ne dépend que de l'accent.

Quand l'*i* précède une voyelle accentuée quelconque, il est sonnant, mais faible et l'effort de la voix est entraîné par l'accent. Aussi en écrivant *miè, bièn, piéta, fiò, bioùlè,* nous indiquons deux sons qui n'en font qu'un, mais où le dernier est dominant, et celui donné par l'*i* naturel est presque éteint et confondu dans la voyelle sonore et marquée. Par voie de conséquence, si la voyelle que l'*i* simple précède, n'est point elle-même accentuée, la liaison qui se fait ne change pas son caractère de syllabe féminine, et les deux sons diphthongués sont pour ainsi dire égaux. Ainsi

Digitized by Microsoft®

réndie, que je rende; *véndie,* que je vende; *glorio,* gloire; *borio,* ferme; *énsarios,* paniers de bât; *gripio,* crêche; *bèstios,* bêtes; etc.; les désinences *ie* et *io,* privées d'accent, sont féminines, et, voyelles diphthonguées, se prononcent d'un jet avec leur valeur normale. Il en est autrement dans les terminaisons en mêmes lettres *réndiè,* rentier; *éscariò,* traître; *piò,* dindon; *cafiò,* chenet, etc., qui portent avec l'accent la force du son sur la seconde voyelle.

Lorsque l'inverse se présente dans la diphthongue, c.-à-d. que l'*i* termine la syllabe, pour éviter toute confusion avec le français, qui a des combinaisons graphiquement semblables sans les diphthonguer, il convenait de revêtir l'*i* d'un signe spécial qui, sans rien ajouter au son naturel, permit cependant de le distinguer en ne transformant pas la syllabe en une voyelle composée. Une seule exception a été faite pour cinq ou six mots; elle est expliquée à l'art. *Ai.* Nous avons donc orthographié *pantaï, rëi, crëi, crëire, vëire, galoï, souï,* etc., pour avertir que la tonique repose sur la voyelle qui précède l'*ï*, en l'appelant néanmoins à elle pour n'en faire qu'un son.

L'*i,* au commencement de la diphthongue formée par la composée *ou,* n'a pas à suivre d'autres principes que ceux applicables aux voyelles non accentuées, et par là même féminines, comme *énténdiou,* qu'ils entendent, *vén tiou,* qu'ils vendent, *counëïssiou,* qu'ils connaissent, *pérmétiou,* qu'ils permettent, etc. Mais, avec la même composée *ou,* il entre souvent dans une diphthongue essentiellement masculine, et il devient très-tonique et long; par ex. dans *Diou, miou, siou, tiou, téssiou, liouro, éscrioure,* etc. Ce caractère plus marqué, nous le notons d'un accent circonflexe, qui oblige à prolonger plus longuement le son.

Enfin, à cause de la multiplicité des cadences sonores qu'affectionne notre langue, l'*I* se prodigue volontiers entre les voyelles simples et les diphtongues et il en adoucit le contact. Cette position est des plus difficiles à figurer, parce que l'*i* impressionne en même temps d'une mouillure la voyelle qui le précède et celle qui le suit. La clarté de la vocalisation exige alors une marque particulière qui isole les syllabes et permette de les scander sans confusion : c'est le tréma sur l'*ï* qui remplit cet office. Le tréma est d'une nécessité absolue pour indiquer cette séparation : sans lui les voyelles qu'il précède ne manqueraient pas de se lier avec celles qui ne doivent pas faire corps ensemble, et il serait impossible de se reconnaître, d'épeler et de prononcer certains mots tels que *vïdouïè,* giroflée; *tdouïè,* banc de pierre; *rouïdou,* royal; *raïdou,* rayol; *vïëio,* vieille : en s'interposant, l'*ï* tréma établit la distinction des syllabes, détache chaque partie du mot par une mesure presque insensible et lui sert en même temps de liaison. Cet effet se simplifie lorsque l'*ï* tréma se place entre deux voyelles simples dont la seconde est diphthonguée, comme *païo, joïo, céïè, cuïè :* là toutes les lettres sonnent séparément pour ainsi dire, seulement l'*ï*, qui se fait sentir, ne forme pas une syllabe, mais adoucit la voyelle qui le suit en mouillant sa consonnance, et en lui laissant son caractère masculin ou féminin suivant qu'elle a ou non l'accent.

Enfin, notre dialecte a une sorte d'*I* initial, qui produit le même effet sur la syllabe précédente que l'*H* aspirée, et que pour cela nous nommerons *I* aspiré. Quelle que soit la voyelle qui le rencontre, muette ou tonique, il n'y a pas d'élision et point d'hiatus avec elle : la consonnance placée avant lui ne fait pas non plus de liaison.

Quelques exemples feront mieux comprendre cette singularité : on dit *dé iuén,* de loin, *lou ian,* le lien, *èro iéou,* c'était moi; *quatre iards,* quatre liards; *un iè,* un lit; *uno iéchoto,* une couchette; et l'on ne peut prononcer *d'iuén, l'ian, èr'iéou, quatr'iards, un'iè, un'iéchoto,* etc.

Quand nous en viendrons à étudier les élisions et les syncopes, nous signalerons d'autres cas également curieux, qui s'éloignent des règles établies dans la prosodie française, et que chez nous l'usage a adoptés et consacrés. Pour le moment, nous avons à dire que cette bizarrerie nous semble tenir à l'étymologie des mots cités en exemple et de leurs consorts. En effet, *iuén, iard, ian, iè,* et les autres viennent du français loin, liard, lien, lit; dans quelques localités, d'où s'est inspiré SAUVAGES, on leur conserve encore l'*L* initiale, qui disparaît complètement dans notre dialecte local; mais comme on croit encore sentir sa présence, l'oreille et l'usage se refusent à la liaison ou à l'élision de la syllabe précédente.

Cependant le mot *iéou* est comme une exception dans l'exception elle-même. Mais aussi est-il bon de remarquer le chemin qu'a suivi notre langue pour arriver jusqu'à la forme actuelle dans les versions dialectales usitées et souvent très-diverses. Il est probable que nous avons dû dire et écrire *Jou* et *Jéou,* comme font encore quelques-uns de nos voisins, et cela à cause de la confusion dans l'alphabet du *J* ou *I* consonne avec *I* voyelle, et aussi parce que le pronom venu du lat. *Ego,* passé dans le fr. Je, avec le changement du *G* dur en *G* doux ou *J,* avait apporté cette modification dans le languedocien. Ces deux motifs ont influencé certainement l'orthographe et la prononciation, et ont fait maintenir l'aspiration. Elle ne peut pas être figurée, mais personne ne s'y trompera; ici l'oreille, le goût et l'usage sont souverains, et il n'y a point de heurt choquant dans ces rencontres que la nature même de notre voyelle explique et justifie : *Émbé iéou, tus et iéou,* sont aussi doux et aussi faciles à articuler que *lou iè, un for ian, uno iéchoto;* sans hiatus, sans rudesse, l'*i* se maintient de même qu'il le fait en poésie, où on l'entend et où il ne compte pas dans la mesure et le nombre des pieds. La prose a le même privilége et dit par ext. : *lou cémentèri és bèl; lou chari anavo plan,* où en scandant on trouverait sept sons divers, mais qui ne formeraient que six temps, à cause de l'élision insensible. Ce ne sont pas des licences de poètes que le *quidlibet audendi* absout, mais la prose elle-même, comme on le voit, en use sans hésiter,

Digitized by Microsoft ®

par le seul sentiment inné et harmonique de sa diction ordinaire.

I ou **Li**, *pron. relat.* et *adv.* Lui, à lui, à elle; y, là, à cela, en cela. — *I dounère,* je lui donnai. *I diguès,* vous lui dites. *Moustras-i,* montrez-lui. *Anas-i,* allez-y. *Fòou i gasu,* il faut passer par là. *Qué vos i faïre?* que veux-tu faire là, à cela?

Dér. du lat. *Ibi,* ou du datif de *Ille.*

Il *interj.* Va! en avant, marche! c'est le cri avec lequel on excite l'allure d'un cheval et particulièrement d'un âne.

Impératif pur lat. du *v. Ire, i,* va.

Ia, *v.*, pour **Lia**. Lier, mettre un lien; serrer avec une corde, avec un lien quelconque; joindre; unir; engager, au pr. et au fig.

Dér. du lat. *Ligare,* m. sign., ou du fr. Lier.

Iaïre, *s. m.* Au fém. *Iaïro.* Lieur de gerbes, de fagots; enjaveleuse, femme qui lie les gerbes, les sarments, etc.

Ian, *s. m.* Lien, cordon; scion d'osier qu'on tord pour lier des fagots; tout ce qui sert à lier. — *Un ian dé rasins,* plusieurs grappes de raisins réunies en faisceau par un lien, qu'on suspend au plancher pour les conserver en hiver.

Dér. du lat. *Ligamen,* lien.

Iard, *s. m.* Dim. *Iardé.* Liard, petite monnaie de cuivre valant trois deniers. — *Un iardé,* un pauvre petit liard, la plus chétive aumône. *Fèou pas régarda âou darié iard,* il ne faut pas regarder le dernier denier, c.-à-d. il faut être coulant en affaires et ne pas s'arrêter à une misère de différence sur un marché.

Il est bien entendu que le *d* final, qui ne se prononce et ne se lie jamais, n'est conservé que pour l'étymologie et en faveur des composés qui le reproduisent.

Les savants ne sont pas d'accord sur la dérivation de ce mot. Ménage, Génin, Ampère y voient un nom propre, celui de l'inventeur de cette piécette, en 1430, Guigues Liard, d'une famille de Crémieu en Dauphiné, où les dauphins de Viennois, dont un, Humbert II, avait été seigneur d'Alais, battaient monnaie. D'autres prétendent que la fabrication des liards remonte au temps de Philippe le Hardi, et prit de lui son nom. Quelques-uns pensent que cette monnaie a été ainsi appelée de *argentum arsum,* argent brûlé, noir, *li ars,* à cause de sa couleur et par oppsition à celle qu'on nommait *li blancs,* les blancs, autres pièces de couleur blanche. On a invoqué le basque qui dit *Ardita,* sorte de monnaie de valeur aussi de trois deniers.

Iardâou, *s. m.* Don du prix d'un liard; maigre et mince libéralité.

Iardèja, *v.* Liarder; se faire payer les plus petites fractions du prix d'un marché; marchander minutieusement; demander l'aumône.

Ibrougno, *adj.* des deux genres. Ivrogne, ivrognesse; qui est ivre d'habitude.

Dér. du lat. *Ebrius,* ivre.

Idèïo, *s. f.* Dim. *Idèïèto;* péj. *Idèïasso.* Idée; pensée réfléchie, méditée; dessein; envie; projet; représentation qu'on se fait d'une chose existante ou chimérique; imagination; conception; parcelle, molécule, brin, petite quantité de quelque chose. — *Aquò's moun idèïo,* c'est là mon idée arrêtée; ma volonté précise; ma manière de voir. *Aï idèïo d'aquélo fïo,* j'ai des vues matrimoniales sur cette jeune personne. *Aï bièn idèïo dé y-ana,* j'ai grande envie d'y aller. *Quinto idèïo té prén?* quelle idée, quel projet vous est venu là? *Aï idèïo qué...,* je présume, je pense, j'ai dans l'idée que... *Uno idèïéto d'oli, dé vinaïgre, dé jiouvèr,* une gouttelette d'huile, un filet de vinaigre, une pincée, un tantinet de persil. *Idèïassos,* mauvaises pensées, projets déshonnêtes.

Dér. de lat. *Idea,* m. sign.

Idèïoûs, ouso, *adj.* Faiseur de projets, chercheur de plans; fantaisiste; capricieux.

Idoul ou **Idoula**, *s. m.* Hurlement du loup; cri plaintif du chien.

Dér. du lat. *Ululatus,* m. sign.

Idoula, *v.* Hurler; pousser des cris plaintifs, des gémissements.

En bas-bret. *Yudal,* m. sign.

Idoulaïre, aïro, *adj.* Pleurard; qui hurle; qui geint.

Iè, ièïro, *suffixes.*

Nous rapprochons à dessein ces deux désinences à cause de leur communauté d'origine, et bien que la seconde ne soit pas toujours le féminin de la première. Elles proviennent du suffixe latin *Arius, aria, arium;* et sont exprimées en français par *ier, ière.* Une loi de notre orthographe nous fait supprimer la finale *r* qui ne se prononce pas et qui a dû cependant exister dans le principe; le fr. la maintient sans la prononcer non plus; et il se prive, comme le provençal, de l'adoucissement de l'*i* euphonique sur la féminine.

Le suffixe *iè,* dont il est ici question, ne doit pas être confondu avec une autre finale en *iè,* très-commune aussi, et issue du lat. *Aria* ou *Eria.* Celle-ci ne s'attache qu'à des subst. fém. et reproduit invariablement dans son intégrité son générateur latin par *Arié,* que le français rend par *Erie.* Elle désigne la profession, le métier, le lieu où s'exerce l'industrie, où est établie la corporation exprimée par le radical; à ce titre elle était appelée à fournir bien des noms de rues et de quartiers, au moyen-âge; elle marque encore un exercice habituel, répété de la profession, la fréquence de l'action avec une sorte d'idée de petitesse, de détail spécial amoindri. En voici quelques applications diverses : *Draparié, Bouquarié, Fabrarié, Tëïssarié; Boulanjarié, Révendarié, Manjarié; Bésuquarié, Nèciardarié, Gusarié;* etc.: Draperie, Bouquerie, Fabrerie, Tisserie; Boulangerie, Revenderie, Mangerie; Niaiserie, Gueuserie, etc.

Au contraire, la terminaison *iè* de cet article est attachée à un subst. masc. et en fr. elle est représentée par

Digitized by Microsoft ®

ier ou *er*. Elle sert à désigner, au lieu du métier, de l'état, celui qui l'exerce; non pas l'action elle-même, mais celui qui agit, comme *Capëïè, Saraïè, Tëïssiè, Sabatiè, Tounaïè, Ésclaupiè, Carétiè, Drapiè, Télatiè*, etc.; et encore la fonction, l'usage, l'emploi de la chose, *Candéïè, Éscaïè, Béuitiè, Pasto-mourtiè*, etc.: la réunion, l'habitation des êtres ou des objets indiqués par le radical : *Couloumbiè, Pijougnè, Poulaïè, Viviè, Fruitiè, Païè*, etc. Elle marque dans ce dernier sens, la collectivité, l'ensemble de certaines choses réunies, le lieu où elles se trouvent et ce qui les produit, arrivant par là naturellement à former des noms d'arbres, de fleurs et de plantes; exemples : *Apiè*, rucher, *Abëïè*, troupeau, *Canëïè*, cannaie, *Boutëïè*, semis de courges, *Plantiè*, plant de vignes; *Plantouïè*, semis d'oignons, de choux, de poireaux, pépinière de châtaigniers, de mûriers; *Périè*, gésier, à cause des petites pierres qui le remplissent, et *Grâouséïè, Rousiè, Girouflié, Dindouïè, Nouguiè, Cougourliè, Lâouriè, Mujouflè, Bélicouquiè, Améliè, Castagnè, Ouliviè, Figuiè*, etc.

On peut même remarquer que, dans beaucoup de ces dernières désignations, c'est la forme neutre *Arium* qui a servi de base : *Columbarium, Vivarium, Apiarium, Rosarium*, et autres. Le masculin *Arius* a cependant fourni le plus grand nombre.

Notre désinence *ièïro*, en fr. *ière*, qui provient du lat. *Aria, Eria*, au fém., et se montre souvent au plur. *Ariæ, Eriæ, Ièïros, Ières*, a des rapports naturels avec le masc. *Arius*, et par suite avec la finale *Iè*. Comme lui, elle est entrée dans beaucoup de noms propres de lieu; car sa fonction est de désigner les endroits de réunion de certains animaux, les quartiers abondants en certains arbres ou plantes, en objets particuliers de certaine nature, les ateliers où se rencontrent certains travaux, ouvrages ou produits fabriqués ou exploités. Dès lors, les dénominations collectives de tout ce qui se fait remarquer en masse, en pluralité comme ensemble, comme production, devaient être marquées à ce signe. Dans ces différentes catégories de dérivés, c'est à ceux qui sont restés noms propres de quartiers que nous nous attacherons de préférence, en citant surtout les appellations locales, et en rappelant quelques analogies. Ainsi, *la Cabrièïro, Capraria*, les chèvres; *las Galignèïros, Gallinariæ*, les poules; *la Granouièïro, Ranuncularia*, les grenouilles; *la Loubièïro, Lupariæ*, Louvières, Louviers, les loups; *la Rénardièïro*, la Renardière, et *Vâoupéïèïro*, Volpelière, les renards; *la Tabagnèïro*, les frelons; *la Tartuguièïro*, les tortues; *Vaquièïras*, Vaquières, *Vaccariæ*, les vaches, etc.

Las Avignèïros, Avenariæ, les avoines; *la Blaquièïro*, la Blaquière, la Blachère, de *Blaquas* = *Blaquarédo: las Bouïssièïros, Buxeriæ*, les Buissières = la Boissière = Bussières = Bouïssounargue, Bouïssonargues; *Broussièïros, Brogariæ*, = *las Broussos* = *Broussoùs* = *Boussargue, Brossaniæ*, les Bruyères; *Canabièïro, Cannetum*, Canebière; *Canéïè*, Cannaie, les roseaux; *Éouzièïro, Helzaria*, Elzière, Euzière, de Elze, *Ilex*, chênaie, les chênes; *Falguièïro, Fâouguièïro*, Falguière, Falgère, Faugère, de *Fâou, Fagus*, hêtre, Foutaie, les frênes; *Jounquièïras, juncariæ*, Jonquières = Jonchères, les joncs; *Nouzièïro, Nuzeriæ*, Nozières, *Nougaré* = *Nougarédo*, Noyelle = Noueilles = Nouguiès, de *Nouguiè*, de *Nux, nucis*, noix, *nose, nouse*, les noyers; *la Rouvièïro*, Roubière, Rouvière, *Roveria* = *Rouvéïran* = *Rouvéïróou*, Rouveirol, dim. = *Rouvéïra*, Rouveirac = *Rouvéïrolo*, Rouvayrolle, de *Rabur, Rovariæ*, les rouvres, etc.

Aourièïros, Aureriæ, les Aurières, = Aureillac, Aurillac = Auriasses = Auriols, Aurioul, de *Aurum* ou *Aura; l'Argéntièïro*, Largentière, = Argentan = Argental = Argenson, de *Argentum; Gipièïro*, platrière, de *Gipsus*, le plâtre; *Mouièïro, Maliegriæ*, Molière = Moulières, *Moleriæ*, = Moulézan = Moulézargues = *Molariæ*, les meulières, les moulins, les terrains bas, détrempés, arrosés d'eaux; *Péïrièros*, Perrières = Peyrouse = Peyrolles, Peyrols = Queyrières; *Cadrariæ*, = Carrières = Clapières, *Clipariæ*, de *lapis*, lat., de *Cair, Cairn*, celt., des pierres; *Poulvièïros*, Polvières, *Polvereriæ*, = *Polveriegras*, Polveriès, de *Pulvis*, les poussières; *Sablièïros, Sableriæ*, les sablières = Sablons = Sablonières, de *Sabula*, les sables; *Téouièïro, Tegulariæ*, = Taulières, la Teulière = Tuileries, les tuiles; *Vériéïro, Vedraria*, une verrerie, etc. — *Voy. Léngo, Rouman.*

Iè, *s. m.* Dim. *Ièché;* augm. *Ièchas.* Lit, meuble pour y coucher, y dormir; lit d'une pierre, côté sur lequel elle repose dans la carrière; couche de quelque chose superposée à une autre; en anatomie, arrière-faix ou placenta. — *Soubre-iè*, ciel de lit. *Iè courédis*, lit à roulettes. *Lou iè ou porto tout*, le lit est un spécifique excellent, dit-on à un ivrogne qu'on engage à se coucher.

Dér. du lat. *Lectus*, m. sign.

Ièchoto, *s. f.* Dim. de *Iè*. Petit lit; couchette.

Ièl, *s. m.* Dim. *Iéïé;* augm. *Iéïas.* Œil, yeux, organe de la vision; vue. — *A mous ièls vésens*, à ma vue, sous mes yeux, à mon nez. *A visto d'ièl*, à vue d'œil, à première vue. *La pruno dé l'ièl*, la prunelle. *Mâou d'ièl*, mal aux yeux. *Li tombo un ièl chaquo co qué dis uno vérita, amaï n'és pas borgne*, il perd un œil à chaque vérité qu'il dit et il n'est pas borgne. *Ièl dé biôou*, œil de bœuf, jour en forme de segment de cercle ou de demi-lune, dont on éclaire un escalier, un grenier, etc.; lucarne.

Dér. du lat. *Oculus*, m. sign.

Iéou, *pron. pers.* Moi, et non pas je. — Ce dernier pronom, ni un analogue, n'existe pas en languedocien, chaque verbe s'y conjuguant sans les pronoms je, tu, il, etc. — *Noun faraï iéou*, non ferai-je moi. *És iéou*, c'est moi. *Iéou tabé*, mieux que *també*, moi aussi, moi de même. *Iéou tapâou*, mieux que *tant pâou*, moi non plus.

Dér. du lat. *Ego.*

Ignoura, *v.* Dédaigner; ne faire aucune attention à quelqu'un, comme s'il n'existait pas, ou si l'on ne se

Digitized by Microsoft ®

doutait pas de son existence; mépriser. — *Vous ignore,* je ne sais qui vous êtes.

Dér. du lat. *Ignorare,* ne pas savoir. — Le subst. ou l'adj. formés en fr. de *Ignarus, in* privatif et *gnarus,* ignorant, ne sont pas admis en languedocien.

Imaje, *s. m.* Image, estampe; gravure enluminée, à sujet religieux ou profane. — *Planta coumo un imaje,* immobile comme une statue.

Dér. du lat. *Imago,* m. sign.

Ime, *s. m.* Idée; sens; discernement; imagination; jugement. — *A bèl ime,* approximativement, à vue de pays. *Avès bén ime qué...,* vous pensez bien que... *Aï pas gés d'ime d'aquò,* je n'ai aucune souvenance de cela. *Aï pas ime d'y ana,* je n'ai aucune envie d'y aller. *Travaïa d'ime,* travailler de tête, d'imagination; faire un ouvrage sans modèle et sans leçon. *Aviéï ime qué véndrias,* j'avais un pressentiment de votre venue. *Achata à ime* ou *à bèl ime,* acheter sans mesurer, par estimation ou plutôt par approximation. *M'én'a douna sans ime,* il m'en a donné sans mesure et sans raison.

Abréviation du lat. *Animus,* esprit.

Imouï, imouïsso, *adj.,* ou **Mouï, mouïsso.** Humide; moite; légèrement imbibé d'eau; trempé par la brume ou le serein.

Dér. du lat. *Humor.*

Impoquo, *s. f.* Empêchement; pierre d'achoppement; accident fâcheux qui entrave, qui arrête ce qui est commencé.

Incan, *s. m.* Vente de meubles à l'encan, à l'enchère. —*Voy. Éncan,* m. sign., m. étym.

Inlo, *s. f.* Ile, terre entourée d'eau de tous côtés.

Dér. du lat. *Insula,* m. sign.

Inoucén, énto, *adj.* Innocent, faible, simple d'esprit; idiot; crétin. — *Inoucén d'Agnano.* — *Voy. Agnano.*

Intra, *v. a. et n. ad libitum.* Entrer, pénétrer dans, enfoncer. — *Pode pas intra moun pè din moun souïè,* je ne puis faire entrer mon pied dans mon soulier. *Intras aquél èfan, qué vaï plôoure,* rentrez cet enfant, il va pleuvoir. *Intras voste capèl,* enfoncez votre chapeau.

Dér. du lat. *Intrare,* m. sign.

Intrado, *s. f.* Entrée; endroit par lequel on entre; action d'entrer; commencement; début.

Intran, anto, *adj.* Hardi; entreprenant; qui se faufile partout; entrant; insinuant; intrigant.

Iò, *s. m.* Lieu; endroit; place; occasion; moment opportun. — *Pa'n-iò,* nulle part. *Èn'iò maï,* autre part, dans un autre endroit.

Dér. du lat. *Locus.*

Iôou, *s. m.* Œuf, corps organique que pondent les femelles des oiseaux, des poissons, etc.— *Claro d'iôou,* glaire d'œuf. *Cruvél d'iôou,* coquille d'œuf *D'iôous dou platé,* des œufs au miroir. *D'iôous issanlas,* des œufs pochés, cuits à la poële. *D'iôous d'acâou,* les biscuits, les rigaux de la chaux, pierres mal calcinées qui ne fusent pas.

Dér. du lat. *Ovum,* m. sign.

Iou, *diphthongue.*

On aura peut-être remarqué, et nous redirons, que toutes les diphthongues où intervient l'*i* initial, autres cependant que celles formées avec l'*a* ou l'*u*, sont masculines ou féminines, fortes ou faibles, selon que la présence ou le défaut d'accent vient modifier leur son ou leur genre : ex. : *réndiè,* fermier, *rèndie,* que je rende; *draparié* et *aparie; papiès* et *répapies; fiò, cafiò,* et *bofia, sofio,* etc.

La voyelle composée *ou,* se joignant à un *i* antécédent, se conforme à la règle, mais elle offre une autre particularité. Quand elle se diphthongue, tantôt la tonique porte sur l'*i,* et si alors elle est finale, la syllabe est masculine; tantôt les deux voyelles sont égales, unies dans leur son propre, et la syllabe est féminine : ainsi dans le premier cas : *boudiou, coudiou, éscroupiou, roumiou,* et une foule d'autres; dans le second cas, *toundiou, foundiou, éstroupiou, roumiou,* etc., à terminaison féminine.

Lorsqu'il n'y a pas diphthongue, les voyelles *i* et *au,* à la finale d'un mot, ont pareillement leur diversité de genre déterminée cette fois par l'accent sur la composée, ce qui la rend masculine, tandis que sans accent la syllabe est naturellement féminine : par ex. *ardiòu* et *roudiou; cébïòu* et *rébïou; coustïoù* et *réboustïou,* etc.

Cette distinction a son importance en versification; mais elle est aussi essentielle à observer pour bien prononcer et souvent pour arriver au sens dans les mots homographes.

Enfin ce rapprochement de voyelles se rencontre dans l'intérieur d'un mot, et suivi d'une consonne; là, il n'est plus question bien entendu de genre; mais, suivant les cas, l'*i* et l'*ou* sont égaux ou inégaux en quantité, et leur inflexion diffère, comme dans *tiouno* et *béstiouno; mïouno* et *mïouno; carïoun* et *Marioun; sioulo* et *maliciouso; piouta* et *éspiouna,* etc.

De bon compte, voilà donc la combinaison de deux mêmes voyelles qui produit quatre modulations différentes; en ne prenant qu'un exemple de chacune, *boudiou* sonne autrement que *toundiou, ardïoù* que *roudïou, tïouno* que *béstiouno, carïoun* que *Marioun, Sioulo* que *graciouso,* et ainsi d'une foule d'autres.

Il faut pouvoir distinguer ces différences. Nous les représentons à l'œil autant et aussi clairement que possible par les accents orthographiques et le tréma. L'accent donne la valeur, rend la note longue ou brève, aiguë ou grave : son absence la laisse avec le son naturel et propre; le tréma détache le plus souvent la voyelle, adoucit le son en le doublant presque ou en le mouillant en quelque sorte; c'est pourquoi la diphthongue seule a besoin d'être accentuée sur l'*i* qui est la voyelle-pivot, et l'accent circonflexe lui est réservé; pour la dissyllabe, la tonique étant transportée sur *ou,* c'est celle-ci qui doit être marquée du signe quand elle est finale et masculine, car, suivie d'une consonne au milieu d'un mot, elle est suffisamment renforcée.

Après cela, il est difficile de comprendre que notre lan-

Digitized by Microsoft®

gue d'Oc, avec ces variétés de vocalisation et d'intonation qui exigent une précision assez rigoureuse, puisse se trouver bien d'être compliquée encore par le renversement des notions orthographiques reçues, alors qu'il n'y a pas nécessité. C'est là pourtant ce qui a été proposé et presque imposé par des novateurs, sous prétexte de ressusciter l'ancienne et défectueuse orthographe de leurs devanciers.

Nous persistons à croire et à soutenir que l'alphabet adopté suffit; et du moment qu'il est convenu que l'on doit écrire comme on prononce, s'écarter des règles qui, par le contact des lettres, leur position et leur agencement, représentent tel ou tel accord à rendre, telle consonnance à exprimer, c'est évidemment faire de la fantaisie et arriver au trouble et à la confusion, en revenant aux méthodes délaissées par l'enseignement.

La diphthongue qui nous occupe n'a pas échappé plus que les autres aux prétendues réformes d'une école nouvelle : ce ne sera pas perdre notre temps que d'essayer de la ramener à l'orthographe véritable qui lui appartient.

Nul ne saurait contester, après l'esquisse succincte qui vient d'être tracée, que les sons *ou* et *u* n'existent dans la langue d'Oc, et qu'ils ne soient représentés, l'un par deux signes et l'autre par un seul : défectuosité sans doute de nos alphabets, mais insuffisance admise, si regrettable qu'elle soit, et passée dans la pratique et l'usage; ce qui n'empêche point que *ou* et *u* ne soient l'une et l'autre de simples voyelles, reconnues comme telles dans tous les traités et les nomenclatures grammaticales.

Ceci posé, il est encore incontestable que nos idiomes ont adopté, dans beaucoup de mots, le son double *i-u* et *i-ou*, l'un et l'autre tantôt joints, c.-à-d. diphthongués, prononcés d'un jet, tantôt séparés, c.-à-d. dissyllabiques. Par suite, la conclusion forcée est que, si la consonnance existe, elle doit être figurée; si elle est distincte, le même caractère alphabétique ne doit pas l'exprimer : et notre lexique s'est cru obligé par une conséquence contre laquelle aucune objection raisonnable ne semblait devoir s'élever; suivant en cela les préceptes des maîtres, l'abbé DE SAUVAGES, JASMIN, LA FARE-ALAIS et les autres.

Pourquoi cependant certains traités professent-ils en règle absolue que « la voyelle *u* se prononce comme en français, excepté lorsqu'elle suit immédiatement une autre voyelle; dans ce dernier cas, elle prend le son *ou*? »

Nous avons déjà exposé, en parlant des diphthongues *Aou* et *Éou*, les raisons qui rendaient inadmissible une pareille proposition; nous aurons occasion, sous la voyelle *O*, de renouveler nos protestations contre cette hérésie historique et grammaticale; ici, sans autre autorité, nous l'avouons, que celle de la logique et de l'amour de notre langue, affirmons de plus fort qu'avec *i* voyelle, comme avec *a*, *e*, *o*, si la voyelle *ou*, sonnant *ou*, se fait entendre à la suite, il convient d'écrire *ou*, et que la substitution de l'*u* simple ne peut être un équivalent toléré, raisonnable et satisfaisant. Puis, contentons-nous de prendre sur le fait quelques-unes des contradictions des réformateurs eux-mêmes.

Si la règle tant préconisée est vraie et juste, ils ont raison, par exemple, d'écrire le n. pr. *Marius*, à la condition de le prononcer *Marious*. Disent-ils ainsi? Ce serait bien romain : mais ils ne vont pas jusque-là. L'*u* cependant suit immédiatement l'*i*.

Grâce au principe, l'inverse aurait droit aussi à réclamer. Avec un autre nom propre, très-commun, *Marioun*, il suffirait d'écrire *Mariun* : voilà, se réalisant, cette économie bien entendue de l'*o* qu'ils traitent si mal, en concours avec l'*u*, quand une voyelle le précède. Si l'on s'avisait, pour l'honneur du système, de cette orthographe, serait-il bien certain que le mot fût correctement épelé comme il demande à être prononcé? Il est quelque peu permis d'en douter.

Il y a mieux encore : à les croire sur parole, en écrivant *lis iuè, niuè, aniuè, liuèn, dè liuèn èn liuèn*, etc., ne prétendent-ils pas obliger, et ne se soumettent-ils pas les premiers sans doute, à prononcer *lis iouè, niouè, aniouè, liouèn, dè liouèn èn liouèn*, etc. Que leur orthographe soit régulière, la prononciation devra se conformer au principe : le fait-elle? Non, certes : ils se gardent bien d'articuler autrement qu'ils n'écrivent. Mais s'il faut ici prononcer nettement *iu* et là très-distinctement *iou*, leur formule et leur exception mêlent tout, brouillent et confondent tout : pour qui donc sont-elles bonnes? à quoi servent-elles? L'orthographe dite des troubadours est jugée.

Sur une base si malheureuse, que l'on cesse donc de rêver l'unité orthographique de la langue d'Oc. Que le provençal soit maître chez lui, rien de mieux; mais qu'il soit satisfait, et son lot est magnifique, de nous imposer l'admiration pour ses chefs-d'œuvre en poésie, sans vouloir nous soumettre à ses préceptes de grammaire. Le languedocien lui refuserait ses suffrages. Il a déjà assez à faire à lutter contre le *franchiman* d'outre-Loire, sans avoir encore à se défendre contre les importations de contrebande d'outre-Rhône, si séduisante que soit l'estampille. Et il dira et écrira toujours : *Oh! sàouvèrdiou! lèou, lèou, chacun pèr sè et pèr lou siou; ès cè qué fòou, ènd'aquò pas maï.*

Iragnado, *s. f.* Araignée, ou plus correctement toile d'araignée. — Dans le pays on appelle, par corruption peut-être, l'araignée plus souvent *iragnado* que *iragno*. Ce dernier mot est plus technique et doit être préféré.

Iragnas, *s. m.* Augm. d'*Iragnado*. Large toile d'araignée; cette multiplicité de toiles qu'on remarque aux planchers des remises et écuries d'auberge, où l'on prend rarement la peine de les enlever et où elles se multiplient.

Iragno, *s. f.* Araignée, nom générique qui s'applique à toutes ses nombreuses variétés, *Aranea*, Linn., insecte de l'ordre des Aptères et de la fam. des Aranéïdes ou Acères. — L'araignée n'est point un poison pour l'homme, à preuve l'astronome Lalande qui suçait volontiers l'animal vivant :

Digitized by Microsoft ®

les singes en sont très-friands. Mais sa morsure, inoffensive dans nos pays, est dangereuse et procure de vives douleurs dans d'autres contrées.

Dér. du lat. *Aranea,* m. sign.

Iragnoùs, *s. m.* Espèce de raisin noir, à grains serrés, ronds, assez gros. Il ne donne pas une grande quantité de grappes, mais elles sont très-belles. Ce raisin se conserve longtemps : le cep en est propre, les yeux bien espacés, la feuille bien découpée.

Son nom lui vient de ce que ses grappes logent une multitude de petites araignées jaunes. Cependant cette particularité n'est pas exclusive à cette espèce, mais on y rencontre plus souvent ces insectes, le rapprochement des grains leur fournissant un abri plus sûr pour s'établir.

Iragnoùs, ouso, *adj.* Couvert, embarrassé de toiles d'araignées. Au fig. qui est de mauvaise humeur; inquiet; et cette acception vient sans doute du rapport de consonnance avec *Argnoùs,* mauvaise traduction de Hargneux, dont le *franchiman* a fait faire une sorte de jeu de mots.

Iranjarìè, *s. f.* Orangerie, serre où l'on renferme les orangers en hiver.

Iranje, *s. m.* Orange, fruit de l'oranger.

Iranjè, *s. m.* Oranger, *Citrus aurantium,* Linn., arbre de la fam. des Hespéridées, cultivé en pleine terre dans quelques parties de la basse Provence, à Hyères. Les premiers orangers furent apportés en 1547 de la Chine en Portugal : de là ils se répandirent aux îles Majorques, en Italie et en Afrique.

Dér. du lat. *Aurantium,* m. sign.

Irèje, irèjo, *adj.* Capricieux; difficile à vivre; bourru; revêche; rèche; quinteux.

La racine du mot paraît être le lat. *Ira,* colère : *Irèje,* colérique.

Issama, *v.* Essaimer, former de nouveaux essaims, produire un essaim, comme font les plus jeunes abeilles qui sortent de leur ruche-mère, une jeune reine en tête, pour aller coloniser ailleurs.

Issama, en parlant des abeilles, multiplier. Activement, éparpiller, disposer, dissiper, répandre, comme un essaim.

Dér. du lat. *Examinare,* m. sign.

Issan, *s. m.* Essaim, peuplade de jeunes abeilles qui quittent la ruche-mère, trop étroite pour toute sa population. Une ruche bien entretenue essaime deux fois et jusqu'à trois fois dans l'année.

Issan se dit aussi dans le sens de multitude serrée, compacte, remuante. — *Un issan dé mounde,* une foule de monde; — *d'éscouïès,* une troupe d'écoliers; — *dé grâoules, d'âoussèls,* de frelons, d'oiseaux.

Dér. par corrupt. du lat. *Examen,* m. sign. D'autres disent du celt. *Ezaim,* m. sign. ou du lat. *Exire,* sortir, qui avait donné au vieux fr. *Eissir.*

Issanla, *v.* Pocher des œufs, les faire cuire à la poële, où il se forme autour du jaune une pellicule qui le recouvre comme s'il était dans une poche. — *Issanla,* qui n'a pas du reste d'autre acception, est une fioriture variée du v. *Sanla,* envelopper. — V. c. m.

Issar, *s. m.* Dim. *Issarté;* augm. *Issartas.* Essart; lande; garrigue; bois nouvellement défriché. C'est un terrain dont on n'a fait qu'effleurer la croûte, dont on a arraché les souches, les ronces, les épines, et seulement enlevé les pierres de la surface pour les réunir en tas de distance en distance. On y sème du blé qui y réussit très-bien d'ordinaire pendant trois années, sans autre culture, sans engrais, ni jachères.

Ce mot a donné naissance à quelques noms pr.: Issarte, Issartel, Des Essarts, Des Issarts.

Dér. du lat. *Sartus,* réparé, rapiécé, remis à neuf; essarté.

Issarta, *v.* Greffer, enter un arbre; essarter; remettre à neuf. — *Issarta un dèbas,* refaire à neuf le pied d'un bas, ce qui se pratique en faisant un tout du neuf et du vieux, qui sont joints ensemble sans suture comme la greffe d'un arbre. *Issarta un râoumas,* prendre un rhume sur l'autre; — *uno mounino,* s'enivrer de nouveau avant d'être dégrisé d'une première ivresse. *Issarta âou cougné, à l'émplastre, âou siblé,* greffer en fente, en écusson, en sifflet.

En esp. *Enxestar,* m. sign.

Issartaduro, *s. f* Ente, greffe; joint de suture entre l'ente et le sujet, qui se remarque encore sur l'arbre longtemps après l'opération et quelquefois toujours.

Issartaïre, *s. m.* Qui greffe, qui ente; qui fait sa profession de greffer.

Issartéja, *v.* fréq. Faire un essart, défricher un terrain comme il l'est expliqué à l'art. *Issar.* — Il ne faut point confondre *Issarta* et *Issartéja,* non plus que *Issar* et *Issèr;* leurs acceptions sont tout à fait disparates.

Issèr, *s. m.* Jeune arbre nouvellement greffé, ou qui ne l'est pas encore et qu'on destine à être enté.

Issèrques, *s. m. plur.* Sentiers tortueux et difficiles, qui allongent souvent le chemin au lieu de l'abréger comme *las courchos,* et qui ont pour but de suivre les sinuosités d'un torrent, d'un ruisseau, d'une rivière, sans les traverser. Sauvages les appelle *Eschirpos* ou *Eschirquos.*

Issoulén, énto, *adj.* Dim. *Issoulèntò.* Insolent; orgueilleux; effronté; qui manque de respect.

Issoulénço, *s. f.* Insolence; effronterie; parole hardie, irrespectueuse et provoquante; outrage.

Dér. du lat. *Insolentia.*

Istanço, *s. f.* Distance d'un point à un autre.

Corrupt. du fr. Distance.

Iuèn, *adv.* Loin; à une grande distance. — *Dé iuèn én iuèn,* de loin en loin, par longs intervalles. *Sé vèï dé iuèn,* on l'aperçoit de loin. *Po pan'a pu iuèn,* il est au bout de sa course, il ne peut plus vivre au-delà.

L'*i* initial est aspiré; il ne s'élide pas et ne fait pas hiatus.

Dér. du lat. *Longè,* m. sign.

Izèto, *s. f.* Z, nom de la dernière lettre de l'alphabet.

Digitized by Microsoft®

J

J, *s. m.* Consonne, dixième lettre de l'alphabet : se nomme et s'épelle *Ji*.

La consonne J se classe comme aspirée palatale faible. L'articulation qu'elle représente était inconnue dans les langues anciennes, et le signe n'en existait pas ; il resta même longtemps confondu avec I, celui-ci considéré toujours voyelle, et J ou I long pris comme consonne. Aujourd'hui encore, les langues qui ont la même origine que la langue d'Oc et la langue d'Oïl, l'expriment d'une manière différente : l'ital. écrit *Giamma, Giardino, Giallo;* que le fr. écrit jamais, jardin, jaune, comme le lang. *jamoï, jardì, jâoune.* L'esp. adopte le caractère, mais le confond avec l'*x* et le prononce avec une forte aspiration gutturale, sonnant presque comme K, *Kota* écrit *Jota.* Nous sommes plus près de la vocalisation italienne, douce et sifflante; et c'est pourquoi, tout en conservant le signe, sa dénomination et son articulation la rappellent.

Ainsi nous employons le J :

1° Dans tous les mots où nous avons à faire sentir la prononciation du G doux, c.-à-d. devant les voyelles *a, o, u;*

2° Dans les mots, qui semblent communs avec le fr., où l'on pourrait placer le G sans inconvénient de prononciation, seulement dans le but de leur conserver la physionomie de leurs correspondants: ex.: jante, *jènto ;* jeton, *jitoù ;* jumelle, *jimèlo ;* jeter, *jeto,* etc.;

3° Dans des mots et divers temps de verbe où le J est suivi des lettres *e* ou *i,* lorsque ces mots sont les composés ou les co-composés d'autres mots chez lesquels le G deviendrait dur et guttural. Nous écrivons *Vilaje,* car si nous mettions *Vilage,* comme la terminaison française, nous obtiendrions au dim. et à l'augm. *Vilagoù* et *Vilagas.*

Or, il nous a paru impossible d'avoir deux orthographes différentes sur des mots d'une origine identique. Ceci est encore plus sensible dans les conjugaisons : les verbes en *ja* à l'infinitif sont très-nombreux, il nous a paru nécessaire de laisser subsister ce *j* dans tous les temps où il est suivi des voyelles *e, i, ou : chonja, chanje, chanjou, chanjamèn, chonjèn, chanjèrou,* etc.

Ja! *interj.* Dia, cri ou plutôt commandement des charretiers pour faire aller ou tourner les chevaux à gauche, comme *Ruóou,* et en fr. A hue, ou à hurau, à hurant, signifie : à droite. — *L'un tiro à ja, l'âoutre à ruóou,* l'un tire à dia, l'autre à hurant; au fig., ils ne sont nullement d'accord, ils agissent en sens contraire; quand l'un veut blanc, l'autre veut noir.

Jabò, *s. m.* Dim. *Jaboulé;* augm. *Jaboulas.* Jabot, ornement de mousseline plissée ou de dentelle à la fente du haut d'une chemise d'homme. Par ext. estomac, poitrine. — *Faïre jabò,* se pavaner, s'enorgueillir; prendre plaisir à la louange.

Jacoù, ou **Jacoupé**, éto, dim., *s. m.* et *f.* Niais; dadais, imbécile. — Le fr. emploie dans le même sens : *Jaquinet,* composé de même.

Dér. du lat. *Jacobus,* Jacques.

Jaïé, *s. m.* Jais, bitume, fossile d'un noir très-brillant et solide, qui prend un très-beau poli; sorte de verre teint en noir, qui en est une imitation.

Jaïre, *v.* Coucher; être couché; reposer à plat. — Se dit d'une pierre qui pose bien sur sa base. *Faï-la jaïre,* pose cette pierre de manière qu'elle touche hermétiquement sur son assise.

Sé jaïre, se coucher; se tenir couché. — *Vaï tè jaïre,* va te coucher, tu m'ennuies.

Dér. du lat. *Jacere,* coucher.

Jaïsso, *s. f.* Gesse, espèce de lupin ou de féverolle, *Lathyrus sativus,* Linn., plante de la fam. des Légumineuses, cultivée partout.

Jala, *v.* Geler, glacer; endurcir par le froid; faire périr de froid. — *Sé jala,* mourir de froid. *Aquò's un mariaje jala,* dit-on ou disait-on de celui où l'amour ne joue qu'un faible rôle : dans notre siècle positif, où l'on a changé tout cela, cette phrase signifie aussi un mariage où il y a plus d'amour que d'argent.

Dér. du lat. *Gelare,* m. sign.

Jalado, *s. f.* Gelée; action de la gelée, froid qui la produit; saison des frimas.

Jaladuro, *s. f.* Gelée, dans le sens de l'impression qu'elle fait sur les êtres vivants et inanimés: gelivure.

Jalarèïo, *s. f.* Gélatine, gelée animale, suc ou jus coagulé.

Jalibra, *v.* Verglacer; faire du givre; faire de la gelée blanche, du verglas. — *Bos jalibra,* bois roulé, dont quelqu'une des couches circulaires manque d'adhérence et se sépare quand on le travaille, ce qui le rend impropre à tout ouvrage. Ce vice provient de ce qu'à la formation de cette couche la sève a été surprise par une forte gelée qui l'a glacée et a empêché l'adhésion successive des couches superposées.

Jalibre, *s. m.*, ou **Barbasto**. Givre, gelée blanche; verglas. — Ce météore est formé par les vapeurs qui s'élèvent de la terre et que le froid surprend la nuit et condense à

Digitized by Microsoft ®

la surface du sol et sur les plantes, en s'y formant en cristallisation.

On donne de préférence le nom de *Jalibre* au givre d'hiver, et celui de *Barbasto* aux gelées blanches du printemps, qui sont si funestes aux bourgeons et même à la feuille épanouie du mûrier et de la vigne.

Jalo-frė, *adj.* des deux genres. Frileux, transi de froid, qui craint le froid. Au fig. personne difficile à émouvoir, d'un tempérament froid et insensible à l'amour; un pisse-froid.

Jaloùs, ouso, *adj.* Jaloux; envieux; désireux; attentif à conserver une chose acquise, à garder, à maintenir, à accroître un bien, une satisfaction. — *Ės jaloùs dė sous doubres, dė sous bouquės,* il tient fortement à la belle venue de ses arbres ou de ses fleurs; il en prend un grand soin.

Jalousiė, *s. f.* Jalousie; envie; chagrin de voir posséder par un autre ce qu'on désire avoir pour soi-même; treillis, sorte de volet de fenêtre à claire-voie.

En ital. *Gelosia,* m. sign.

Jamaï, *adv.* de temps. Jamais, dans aucun temps *(Voy. Jamès).* — *Jamaï fòou dire d'aquėlo aïgo noun bėouraï,* prvb., il ne faut pas dire, fontaine, je ne boirai pas de ton eau. *Jamaï amouroùs vėrgougnoùs noun aguė bėlo amigo,* prvb., jamais honteux n'eut belle amie.

Deux proverbes qui se trouvent anciennement dans les deux langues, avec leur expression particulière qui n'est pas tout à fait une traduction mot à mot, mais où l'identité de sens est reproduite. Est-ce le lang. ou le fr. qui doivent en revendiquer la primauté? Ni l'un ni l'autre, sans doute; car la sagesse des nations n'avait pas attendu leur formation pour mettre ces vérités en axiomes; mais chaque idiome les a rendues à sa manière.

Dér. du lat. *Jam magis.*

Jambar, ardo, *adj.* Bancroche, bancal, qui a les jambes tortues.

Jamès, *adv.* de temps. Jamais, en aucun temps. — S'emploie plus rarement que *Jamaï;* mais il semble avoir quelque chose de plus énergique, de plus virtuel, de plus tranché; il appartient au dialogue plus qu'à la narration. Bien qu'il soit plus identique au fr., il est fort dans le génie du languedocien.

Jan, *s. m.* n. pr. d'homme. Dim. *Jané, Janò.* Jean.

Dér. du lat. *Joannes* ou *Johannes,* venu de l'hébreu *Jehohhanan,* grâce de Dieu. En v. fr. *Jehan;* en ital. *Giovanni;* en esp. *Juan.*

Nous avons dû placer ici alphabétiquement ce mot, ses dérivés et ses composés, pour nous conformer à la règle de notre orthographe, qui supprime toutes les lettres qui ne se prononcent pas.

Jan (Sén), *n. pr.* Au masc., n. pr. de lieux en grand nombre partout : au fém. fête de Saint-Jean Baptiste, le 24 juin. — *La Sén-Jan* ou *pėr Sén-Jan,* le 24 juin. C'est une des époques principales de l'année pour les termes de paiement et autres affaires. Cette échéance de la fête de Saint-Jean Baptiste vient sans doute de ce qu'à cette date on a fini et réalisé la récolte des cocons, et que tout le monde est censé avoir de l'argent. Elle divise aussi l'année également en deux semestres. Ces circonstances concourent à en faire un terme remarquable.

Sén-Jan das anèls, Saint-Jean de Maruéjols, commune du canton de Barjac (Gard), ainsi nommée parce qu'autrefois il s'y fabriquait une quantité de bagues, *anèls,* en crin avec chiffres et devises. Il s'y tenait une foire exprès pour cette industrie.

Sén-Jan dė Gardounėnquo, Saint-Jean du Gard, chef-lieu de canton, arrondissement d'Alais.

Sen-Jan dė las cėbos, Saint-Jean de Valériscle, commune du canton de Saint-Ambroix (Gard), renommée pour sa production d'un petit oignon délicat, espèce d'échalotte, dont elle fait commerce et exportation : de là dérive son surnom.

Nous ne rapportons pas un plus grand nombre de ces localités qui ont le nom de Saint-Jean, bien que notre département et l'arrondissement d'Alais en fournissent beaucoup d'autres, parce qu'en lang. elles conservent le même surnom distinctif qu'en fr. Nous avons cité les trois communes ci-dessus à cause de la différence de leur appellation française avec leur désignation usuelle et populaire.

Jané, *s. m.* Dim. de *Jan.* Fils de Jean, quand il est n. pr.; mais, subst. m., il signifie : un jeannot, un niais, un imbécile, qui se laisse mener par le bout du nez; qui se laisse insulter, molester; ou encore un Jocrisse.

Janén (Sén), Sén-Janénquo, *adj.* De la Saint-Jean; qui vient à la Saint-Jean, en parlant des fruits et produits de la terre; habitant de l'une des communes qui portent le nom de saint Jean; membre de la confrérie de Saint-Jean, qui existe à Alais, dont la cathédrale est sous l'invocation de saint Jean Baptiste.

Janénquo (Sén), *s. f.* Territoire de l'une des communes nommées Saint-Jean, ou de plusieurs communes dont un Saint-Jean serait comme le chef-lieu.

Janėto, *s. f.* n. pr. de femme. Dim. de *Jano.* Jeannette.

Janėtoun, *s. f.* n. pr. de femme. Dim. de *Jano,* qui a lui-même un dim., *Janėtouné.* Jeanneton.

Jan-fénno, *s. m.* Homme qui se mêle des ouvrages réservés aux femmes, des menus soins du ménage; un tête-poule.

Jangla, *v.* Glapir; crier comme un chien qu'on frappe. — *Jangla dåou frė,* grelotter, trembler de froid.

Dér. du lat. *Gemere,* gémir.

Jangladisso, *s. f.* Glapissement d'un chien qu'on châtie.

Jangoula, *v.*, ou **Gingoula**. Geindre, gémir; se plaindre languissamment, à diverses reprises, comme par habitude.

Dér. du lat. *Ululare.*

Jangoulaïre, aïro, *adj.* Pleurard; qui se plaint d'habitude; qui ne cesse de se lamenter.

Digitized by Microsoft®

Jangoulino, *s. f.* Ripopée, boisson sans saveur ni vertu. — *Voy. Gingoulino.*

Jano, *s. f.* n. pr. de femme. Dim. *Janéto, Janoto, Janétoun, Janétouné.* Jeanne.

Janò, *s. m.* n. pr. d'homme. Dim. de *Jan.* Jeannot. — Cette variante touche de près à notre dim. *Jané;* mais *Janò* a un peu moins le caractère de cette ingénuité niaise que celui-ci représente. Le fr.. au contraire, son correspondant, en est devenu le type, depuis la fin du siècle dernier. Une pièce de Durvigny lui donna une vogue extraordinaire, et le *Janotisme,* longtemps de mode, fit fureur. Les calembredaines et le langage de *Janot,* après un succès fou, sont aujourd'hui abandonnés et ne font plus rire le public, qui se prend au charme d'autres farces, ni plus ni moins spirituelles peut-être, mais qui le sont autrement et l'amusent davantage.

Jansono, *s. f.* Gentiane, *Gentiana luteo,* Linn., à fleurs jaunes, plante de la fam. des Gentianées, commune dans le Midi. Sa racine, tonique et stomachique, est employée avec succès, dit-on, contre la goutte.

Pline assure que son nom lat., dont le nôtre paraît formé avec quelque inversion, lui vient de *Gentius,* roi d'Illyrie, qui, environ 150 ans avant Jésus-Christ, découvrit les vertus de cette plante.

Janviè, *s. m.* Janvier, premier mois de l'année suivant notre calendrier actuel, composé de trente-un jours.

Dér. du lat. *Januarius.*

Jâoune, *s. m.* Jaune, la couleur jaune.

Dér. du lat. *Gulbinus,* vert pale.

Jâoune, jâouno, *adj.* Dim. *Jâouné;* péj. *Jâounas.* Jaune, qui a la couleur du safran, du citron; livide; pâle. — Le jaune foncé se dit *Rouje.*

Jâoune, *s. m.* En terme de magnanerie, désigne le ver-à-soie, *magnan,* atteint de cette maladie, qui est une décomposition véritable, et une variété ou un symptôme de ce qu'on nomme aujourd'hui *la Flacherie.*

Jâounéja, *v.* fréq. Jaunir; tirer sur le jaune; paraître ou devenir jaune.

Jâounije, *s. f.* Couleur jaune, celle que prennent les feuilles en l'arrière-saison, et non jaunisse, qui se dit *lous Éstouris.* — *Voy.* c. m.

Jâoussémi, *s. m.*, ou **Jâoussémin**. Jasmin, *Jasminum,* Linn., arbrisseau de la fam. des Jasminées. Il est originaire du Malabar. Sa fleur blanche, étoilée, à suave odeur, et la flexibilité de ses rameaux en font l'ornement et le charme des berceaux et tonnelles de jardin.

Jâouvèr, *s. m.* Persil, *Apium petroselinum,* Linn., plante de la fam. des Ombellifères, cultivée pour les usages de la cuisine.

On a dit que son nom était une corrupt. du fr. *Jus vert.*

Jâouvèrtasso, *s. f.*, ou **Coucudo** ou **Joubèrtino**. Ciguë, *Conium maculatum,* Linn., plante de la fam. des Ombellifères qui croît dans les lieux humides et gras. C'est le suc de cette plante qui fournit le poison de Socrate.

Son nom lang. lui vient de sa ressemblance avec le persil, et il en est le péjor. à cause de sa vertu malfaisante. Il est prudent en cueillant le persil de ne pas faire confusion, ce que l'on prévient en remarquant que la ciguë a la feuille plus large, qu'elle exhale une odeur désagréable et différente du persil, et que sa tige est parsemée de taches noirâtres.

Japa, *v.* Japper; aboyer; pousser des aboiements; avertir par ses cris; crier beaucoup. — *Ès pâoure qué japo,* il est au dernier degré de misère, au point de manquer de pain et de crier famine.

Formé par onomatopée.

Japadis, *s. m.*, ou **Japariè**. Aboi; aboiement de plusieurs chiens à la fois.

Japaïre, aïro, *adj.* Aboyeur; clabaudeur; qui se plaint de tout et de tout le monde.

Japariè, *s. f.* — *Voy. Japadis.*

Jaqnas, *s. m.* n. pr. Augm. de *Jaque.* Gros Jacques; gros et vilain homme du nom de Jacques. — *Pâoure coumo Jaquas,* pauvre comme Job. *Faïre Juquas,* faire le chien couchant; caresser, flatter l'homme ou plus fort ou plus puissant que soi.

Le n. pr. vient certainement du lat. *Jacobus;* mais à la dernière acception, le lat. *Jacere,* se coucher, pourrait bien avoir quelque peu participé.

Jaque, *s. m.* n. pr. d'homme. Dim. *Joqué.* Jacques.

A propos de ce prénom, il convient de faire une observation qui s'applique à tous les autres: c'est qu'en désignant un individu par nom et prénom, on les sépare d'ordinaire par la particule *dé,* de, non point par aucune prétention nobiliaire, mais comme si le nom était pris là pour appellation de race, de famille, dans la personne du père. Ainsi l'on dit: *Juque dé Bédos,* c.-à-d. Jacques, fils de Bédos. Quelquefois la chose se pousse plus loin: c'est la mère que l'on prend pour type de la famille, et l'on dit: *Jaque dé Bédosso;* ce qui arrive soit lorsque cette mère, restée longtemps veuve, a été regardée comme chef de famille, soit lorsque la mère, un peu maîtresse-femme, plus connue du public que son mari, est réputée, comme on dit, porter les culottes.

Jaqué, *s. m.* n. pr. d'homme. Dim. de *Jaque.* Petit Jacques.—*Faïre Jaqué,* faire le poltron; mettre les pouces; s'enfuir devant un danger ou une rixe. *Un jaqué* est une coiffure, ou plutôt une manière de tailler les cheveux en brosse: le toupet ainsi taillé se nomme *jaqué.*

Jaquéli, *s. m.* n. pr. d'homme. Sorte de dim. de *Jaque,* qui se rapproche par le sens de cet autre dim. *Jané* et implique aussi une idée de niaiserie candide et ingénue; un Nicaise, un Nicodème, un Janot.

Jaquélino, *s. f.* n. pr. de femme. Jacqueline. — Comme le précédent, son masc., également formé de *Jaque,* et rappelant une certaine synonymie avec Nicette, d'une simplicité un peu sotte.

Jaquéto, *s. f.* Corps de jupe; habillement court de

Digitized by Microsoft®

femme ou d'enfant, sorte de spencer qui tient à la jupe sans être de la même étoffe.

Ce mot, qui a été francisé pour désigner un vêtement d'homme qui tient le milieu entre la veste et la redingote, est un dim. de *jaque,* nom passé de mode d'une sorte de pourpoint et de cotte d'armes au moyen-âge. Le fr. *Jaquette* est donc fort de mise. *Jaque* était une sorte d'ancienne casaque à l'usage des gens de guerre. Dans le même sens l'esp. dit *Jaca* et l'ital. *Giaco.* En holl. *Jak,* casaque, cape; en island. *Jacka;* en angl. *Jacke;* en allem. *Jackchen,* surtout, jaquette.

Jardì, *s. m.* Dim. *Jardinè;* augm. *Jardinas.* Jardin, lieu clos où l'on cultive des fleurs, des légumes, des arbres.

En gallois *Gard;* en allem. *Garden,* m. sign.

Jardignè, *s. m.* Jardinier; maraîcher. — *Barbo dè jardignè,* barbe clair-semée : l'origine ou l'allusion de ce dicton n'est pas assez propre pour pouvoir être expliquée.

Jardignèïro, *s. f.* Jardinière, femme d'un jardinier; marchande d'hortolage.

Jardinaje, *s. m.* Hortolage; légumes et herbes de toute espèce cultivés dans un jardin potager; plantes potagères.

Jardinéja, *v.* fréq. Jardiner; s'occuper aux travaux de l'horticulture; arranger, travailler un jardin.

Jarè, *s. m.* Jarret; partie postérieure du genou; endroit où se plie la jambe des animaux à quatre pieds; jarret de cochon.

En bas-breton, *Garr,* jambe; *Jaritel,* jarret; en gallois, *Gar,* jambe et jarret; en irlandais, *Cara,* jambe.

Jarètiè, ièïro, *adj.* Cagneux, dont les genoux se touchent ou chevauchent en marchant; jarreté, en parlant d'un cheval dont les jarrets de derrière frottent et se croisent.

Jarètièïro, *s. f.* avec la signification de jarretière, est du pur franchiman : on dit *Cambarè.* — *V.* c. m.

Jas, *s. m.* Gîte; couche, endroit où on a demeuré et couché; limon, bourbe, dépôt au fond d'un vase, d'un tonneau. — *Jas dè moulì,* gîte d'un moulin, la meule gisante et immobile. *Lou jas dâou fé,* la fane inférieure du foin qui ne monte pas et qui reste drue et touffue : cette herbe toujours plus verte et plus tendre, donne beaucoup de volume et de qualité au foin. *Lou jas d'un mèloun,* la couche d'un melon, le côté sur lequel il repose et qui mûrit plus vite. *Lou jas dâou vinaïgre,* le sédiment qui reste au fond d'un tonneau à vinaigre et qu'on y laisse déposé. *On trobo pas das lèbres âou mèma jas,* on ne prend pas deux lièvres au même gîte : c'est un heureux hasard qui ne se répète pas deux fois.

Dér. de *Jaïre,* formé du lat. *Jacere.*

Jasén, énto, *part. prés.* du v. *Jaïre.* Qui est couché, qui pose horizontalement. — *Aoubre jasén,* madrier horizontal qui forme l'essieu, l'axe de la grande roue d'un puits à roue.

Jasén, *s. f.* En provençal signifie : femme en couches, nouvelle accouchée.

Jasèno, *s. f.,* ou **Coublè.** Chevron; pièce de charpente de couvert qui pose sur les pannes et supporte elle-même la tuile sans autre intermédiaire. — *Las jasènos* doivent avoir huit centimètres d'équarrissage et 2m25 ou 1m12 de longueur; dans le premier cas, elles portent sur trois pannes et mesurent deux intervalles; dans le second, elles ne portent que sur deux pannes et n'occupent qu'un intervalle. Celles qu'on emploie pour l'échafaudage d'une magnanerie doivent avoir en longueur 2m25 et quelquefois davantage, suivant la distance des montants : elles posent sur les chevilles ou les mortaises du montant et supportent les tables.

Dér. de *Jasén.*

Jasîôu, jasiolo, *s. et adj.* Dim. *Jasioulè;* péj. *Jasioulas.* Juif, Israélite; qui professe le judaïsme. Au fig. usurier; qui prête à usure; qui vend trop cher; âpre au gain. — Les juifs avaient, au quatorzième siècle, des synagogues dans les plus petites villes du Languedoc, et déjà même pendant la première moitié du IXme siècle, leur nombre était considérable; un de leurs rabbins les plus célèbres, Benjamin, fit un long séjour à Lunel, où de nombreux disciples suivaient son école et ses enseignements publics de la médecine. Notre ancienne Charte d'Alais, en 1200, contient des dispositions relatives au costume qui doit les distinguer et à la condition sociale à laquelle ils étaient soumis. Comme monument de notre ancienne langue et des mœurs de cette époque, il n'est pas sans intérêt de rapporter cet article des vieilles coutumes alaisiennes :

Derreeap establem que entre christians e iusieus, lascalz sofrem per sol umanitat, en habite de vestir sion manifest, e sia talz la deferentia quel iusieu leugieïramenz sian conegut de celz quelz veiran; e mandam que porton habite dessemblan a lhabite delz cristians. Oltra aizo velam destreitament e maudam quel iuzieu per aleua maneira non auson obrar alz ditmenges ni en las autras granz festas nostras davan los oilz delz cristians que il o puescun veser; mas lur portas clausas arescost obron aquo que lur les obrar. Plus fort empena de lur cors velam que non auson aparer en publege lo iouz nil mercres sainz nil venres nil sapte denant la nostra pasca.

Jasses, *s. m. plur.* de *Jas.* Litière de vers-à-soie, composée des débris de la feuille rongée et des crotins de ces animaux. Ce mélange nécessairement humide entre facilement en fermentation, à cause surtout de la chaleur du local; il est donc prudent de la prévenir en délitant souvent, c.-à-d. en enlevant cette litière, surtout au moment où l'animal va entrer dans une de ses mues, et au moment de la fraise : dans le premier cas, parce que dans le paroxisme de sa mue, le ver se tient enfermé sous la litière et qu'il périrait si cette litière entrait en fermentation; dans le second cas, parce que, la feuille étant fournie plus abondamment, la litière est plus épaisse et que les déjections des vers sont plus volumineuses.

On emploie cette litière, après l'avoir fait sécher pour

Digitized by Microsoft®

la conserver, en la donnant bouillie aux pourceaux. On la donne sèche aux vaches et aux moutons, souvent même à l'espèce chevaline; mais c'est un tort grave, car les cas morbides qui résultent de cette nourriture sont très-fréquents. Pour les porcs et les animaux ruminants au contraire, cet aliment n'a aucun danger, et ils en sont très-friands.

Jassino, *s. f.* Couche; couchette; empreinte qu'un corps laisse sur la paille ou la litière où il a couché; accouchement, action de mettre bas. — *Ès dé méchanto jassino*, c'est un mauvais coucheur; un camarade de lit incommode.

Jasso, *s. f.* Bergerie, étable à moutons, spécialement.

Jénto, *s. f.* Jante de roue, pièce de bois de charronnage courbée, qui fait partie du cercle de la roue d'un char, d'une charrette.

Jimèlo, *s. f.* Jumelle, la bigne ou plutôt les deux bigues de bois qui servent de coulisse à ce qu'on nomme mouton ou sonnette pour enfoncer les pilotis. Ces jumelles, retenues par en haut au moyen d'un boulon, sont libres et flottantes par le bas; le contre-maître chargé de la direction des ouvrages, les tient dans ses deux mains par le petit bout, et suivant qu'il les dévie légèrement, il dirige la chute du mouton sur la tête du pieu.

Jita, *v.* Vomir, rejeter par la bouche ce qui est dans l'estomac; pousser des jets, bourgeonner, en parlant des arbres. — N'a pas toutes les acceptions du v. fr. jeter, mais seulement le sens restreint et spécial ci-dessus : les autres ressemblent fort à des licences *franchimandos*.

Dér. du lat. *Jactare*.

Jitoù, *s. m.* Jeton, pièce de métal, d'os ou d'ivoire, pour compter ou pour marquer au jeu. — *Fâou coumo un jitoù*, faux, menteur, trompeur comme un jeton de jeu, qui favorise souvent les tricheries.

Jo, *s. m.* Dim. *Jouqué*. Jeu, en général; la chose que l'on joue, l'enjeu. — *Tène jo*, tenir l'enjeu. *Faï toun jo*, mets ton enjeu, fais ta mise. *Flata jo*, ne pas jouer à la rigueur, ne pas surmonter la carte de son adversaire lorsque la règle l'exige : en général, ce n'est pas tricher au jeu, mais c'est employer certaines feintes ou ruses non licites. *Té faï bèou jo*, il te fait beau jeu, il joue largement et loyalement, de manière à te faire prendre ta revanche. *Més lou jo trop luèn*, il éloigne trop le but, le lieu où il faut jouer.

Dér. du lat. *Jocus*, m. sign.

Jo, *s. m.* n. pr. d'homme. Au fém. *Joto*; dim. *Jouté*. Job.

Jobi, *s. m.* Nigaud, benêt; musard; badaud.

Ce nom provient probablement de celui du saint homme Job de l'Écriture, ce modèle devenu proverbial de la patience, de la résignation, de la mansuétude, surtout envers sa femme; ce qui pouvait bien, aux yeux de nos pères, le faire assimiler à un niais. La langue d'Oïl et puis le français aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, avaient fait aussi sur le même patron *Jobet, Jobelin, Jobelot* et *Jobard*, fort communs, signifiant niais. *Jobard* seul a passé avec ce sens dans les noms communs et correspond très-bien à notre *Jobi*; plusieurs de ceux qui le portaient comme nom propre ont obtenu de se faire débaptiser.

Joïo, *s. f.* Joie; contentement; satisfaction; réjouissance. — *Fiò dé joïo*, feu de joie, qu'on allume en signe de réjouissance.

Joïo! *interj.* Au revoir! Dieu vous maintienne en joie! souhait que l'on forme en quittant quelqu'un.

Les étymologistes sont partagés sur sa racine : quelques-uns indiquent le lat. *Jocus*, jeu, mot pour rire; Ménage préfère *Gaudium, gaudia*, joie, qui nous a déjà fourni *Gâou*.

Jor, *s. m.* Dim. *Jourgué*; augm. *Jourgas*. Houssine; gaule; propr. scion de mûrier, d'osier, etc., de la pousse de l'année. — *Ramassa lous jors*, ramasser les scions d'élagage de mûriers pour en faire des fagots. Ces scions sont quelquefois si longs et si gros que les enfants en font des fouets. Pour cela ils les écorcent en long, en laissant seulement un pied ou un pied et demi du gros bout pour servir de manche; les lanières écorcées et qui tiennent au manche sont tressées à trois brins, et l'on obtient un fouet très-long et très-gros, dans la forme de celui des muletiers. Comme les fibres de cette écorce sont très-ductiles et nerveuses, ces sortes de fouet dureraient assez longtemps en les faisant tremper chaque jour dans l'eau pour prévenir leur dessiccation.

Jou, *s. m.* Joug, pièce de bois, garnie à chaque extrémité d'attelles ou de courroies propres à la fixer sur la tête des bœufs ou animaux de trait. Au fig. servitude.

Dér. du lat. *Jugum*, m. sign.

Joubértino, *s. f.* Ciguë. — *Voy. Jâouvértasso*.

Jouga, *v.* Jouer; s'amuser, se divertir; s'occuper au jeu; mettre au jeu; parier; faire une gageure, un pari; jouer d'un instrument de musique. — *Jogue qué plôoura déman*, je parie qu'il pleuvra demain. *Té jogue dous sôous*, je joue deux sous contre toi, je parie deux sous. *Nous jauguè un air*, il joua ou exécuta un air.

Dér. du lat. *Jocare*, jouer, badiner.

Jougadoù, douno, *adj.*, ou **Jougaïre, aïro**. Joueur de profession; qui a la passion du jeu.

Ce mot est plus technique pour marquer l'habitude, la passion du jeu, que celui de *Jougaïre*, qui n'indique souvent que les membres d'une partie de jeu, sans entraîner une idée de passion.

Jougaïo, *s. f.* Joujou, jouet d'enfant. — *Voy. Coumaïre*.

Jougaïre, aïro, *adj.* Péj. *Jougaïras*. Joueur. — *Voy. Jougadoù*.

Le péj. *Jougaïras* implique toujours la passion du jeu.

Jougne, *v.* Accoupler des bœufs; atteler des chevaux ou des mules, deux à deux, pour le labourage; atteindre; unir; rapprocher. — *Anan jougne*, nous allons accoupler

Digitized by Microsoft ®

les bœufs. *Nous jougniguè èn camì,* il nous atteignit en route.

Dér. du lat. *Jungere,* joindre.

Jougué, *s. m.,* ou **Sucé.** Bimbelot; hochet d'enfant; jouet d'argent ou d'or, orné de grelots, dans lequel est emmanché un morceau de cristal, d'ivoire ou de corail, qu'on suspend au cou des enfants à la mamelle et qu'ils portent volontiers à la bouche en le serrant avec leurs gencives, ce qui charme en partie la douleur de la dentition, facilite la salivation et ramollit la gencive.

Jouì, *v.* Jouir; éprouver un sentiment général de bonheur, de jouissance; se délecter; avoir l'usage, la possession, l'usufruit. — *On po pas jouì d'aquél éfan,* on ne peut être maître de cet enfant, on ne peut le retenir à la maison, l'empêcher de courir et de polissonner. *Mé souvéndraï qué m'as fa jouì,* je me souviendrai du bonheur que tu m'as donné. *Jouìs d'aquél oustâou,* il a l'usufruit de cette maison.

Dér. du lat. *Gaudere* ou *Gaudire.*

Jouïè, *s. m.* Au fém. *Jouièiro.* Geôlier; femme d'un geôlier; concierge d'une prison.

Jouïne, jouïno, *adj.* Dim. *Jouïné;* augm. *Jouïnas.* Jeune, qui n'est pas avancé en âge; qui a de la jeunesse; étourdi, évaporé. — *Sé tournave jouïne,* si je redevenais jeune. *Aquò's jouïnas,* c'est un grand enfant. *Ma pu jouïno,* la plus jeune de mes filles.

Dér. du lat. *Juvenis,* m. sign.

Jouïnèsso, *s. f.* Jeunesse, âge qui suit l'adolescence; la gent juvénile; les jeunes gens d'une contrée, d'un village, d'une ville. — *Voy. Lou jouvèn.*

Jouïn'home, *s. m.* Jeune homme; garçon; célibataire. — *A maï dé cranto ans, amaï ès éncaro jouïn'home,* il a passé la quarantaine et il est encore garçon.

Jouïoûs, ïouso, *adj.* Joyeux; gai; qui a ou donne de la joie. — *Maï lou jouïoûs,* le mois de mai gai et riant.

Dér. de *Joïo.*

Jouissénço, *s. f.* Jouissance; usage et possession de...; plaisir, délice de la passion. — *A pas laïssa qué la jouissénço à sa fénno,* il n'a légué à sa femme que l'usufruit de ses biens. *Lou bonhur dé la jouïssénço,* le bonheur de la jouissance, pléonasme expressif, qu'une femme seule pouvait trouver, je ne saurais dire à quelle occasion ni dans quelle des deux acceptions.

Dér. de *Jouì.*

Joun, *s. m.* Jonc, *Juncus,* Linn., genre de plante qui a fourni le type de la fam. des Joncées, qui comprend un assez grand nombre d'espèces, croissant presque toutes dans les endroits marécageux.

Joun se dit encore de toute sorte de canne, bâton, baguette, badine ou rotin.

Joun, jouncho, *part. pass.* du v. *Jougne.* Joint, accouplé pour le labour en parlant des bœufs; joint, rapproché et les doigts entrelacés, en parlant des mains. — *A mans jounchos, vous n'én prègue,* mains jointes, je vous en prie. *Sâouta d'à pè joun,* sauter à pieds joints.

Jounchado, *s. f.* Jointée de grain ou d'autres objets menus, c.-à-d. autant qu'en peuvent contenir les deux mains jointes, rapprochées et ouvertes.

Jouncha et *jounchado,* dans le sens de *Joncher* et *Jonchée,* ne sont pas de notre dialecte.

Jounchis, isso, *adj.* Jointif; parfaitement joint, hermétiquement fermé.

Dér. du lat. *Junctus,* de *Jungere.*

Jouncho, *s. f.* Temps de labour; durée d'une attelée; séance de labourage sans dételer. Par ext. tout travail fait de suite sans désemparer. — Les laboureurs font d'ordinaire deux attelées par jour.

Jounchuro, *s. f.* Jointure, articulation des membres; point où deux os se touchent l'un l'autre au moyen de ligaments.

Jounquas, *s. m.* Terrain aqueux, marécageux et rempli de joncs.

Dér. de *Joun.*

Jounquino, *s. f.* Mauvais pré qui ne produit guère que des joncs et des herbes de marécage; les joncs pris en général et en masse pour servir de litière.

Joupì! *interj.* Cri ou commandement des muletiers pour faire rentrer dans les rangs le mulet qui se dévie.

Jouqua, *v.* Jucher, percher sur le juchoir ou sur une branche, comme font les oiseaux pour dormir.

Dér. probablement du lat. *Jacere,* par le changement de *Jac* en *Jouc.*

Jouqué, *s. m.,* ou **Chouqué.** Hoquet, mouvement convulsif du diaphragme.

L'élément germanique paraît dominer dans la formation de ce mot, reproduit en lang. et en fr. En islandais, *Hixta,* avoir le hoquet; anc. allem. *Hixen,* m. sign.; en hollandais et en danois, *Hikken,* avoir le hoquet; en anglais, *Hiccough,* en allem. *Huckup,* hoquet. — *Voy. Chouqué.*

Jour, *s m.* Dim. *Journé.* Jour; clarté, lumière; espace de vingt-quatre ou de douze heures; époque indéterminée du passé ou de l'avenir; baie, fenêtre, ouverture par où la clarté passe; vide entre deux choses mal unies; facilité, moyen de pénétrer. — Se prend à peu près dans toutes les acceptions du français. — *Jour falì,* au déclin du jour. *Faï jour,* le jour se lève. *Un jour et l'âoutre nou,* de deux jours l'un. *Quâouque jour, bèlèou y véndras,* peut-être un jour, tu y parviendras. *Jour crëïssén, frè cousén,* à mesure que les jours commencent à croître, en décembre et janvier, le froid augmente de rigueur. *Mous magnas vènou as hiuè jours,* mes vers-à-soie arrivent à la mue au huitième jour. *Mé topo mous jours,* il ferme mes jours de souffrance ou d'aspect, il m'oblige à les supprimer. *Faïre soun bon jour,* recevoir la sainte communion. *Dè ma vido et dè mous jours!* excl. de surprise : de ma vie ou jamais!

Dér. du lat. *Diurnus.*

Jourga, *v.* Donner des coups de houssine; sangler un coup de gaule.

Dér. de *Jor.*

Digitized by Microsoft®

Jourguièïro, *s. f.* Taillis de châtaigniers sauvageons, qu'on aménage par coupes réglées tous les cinq ans, pour faire avec les jeunes rejetons des cercles de futaille, des claies à sécher les châtaignes et toute sorte d'ustensiles tressés d'éclisses.

Jouriflado, *s. f.* Œillet. — *Voy. Girouflado.*

Journado, *s. f.* Dim. *Journadéto.* Journée; espace d'un jour employé au travail des champs; travail ou chemin qui se fait dans un jour; temps depuis le lever jusqu'au coucher. *Ana'n journado*, aller travailler chez un propriétaire à la journée. *Saïqué és trop fort per ana'n journado*, sans doute il se croit trop excellent ouvrier pour se contenter du prix de la journée ordinaire, il ne veut travailler qu'à forfait, à ses pièces. *A pas qué sa journadeto*, le pauvre homme n'a que le prix de sa journée pour nourrir sa famille; il n'a d'autre gagne-pain que ses bras. *Vigno dé dès journados*, vigne de dix journaux de piochage. *N'avès pér bono journado*, vous avez pour une bonne journée de marche. *Sèn à fi dé journado*, nous arrivons à la fin de la journée, au bout du travail.

Journâou, *s. m.* Journal de labour, quantité de terrain qu'un seul homme peut labourer à la mare ou à la pioche en un jour.

Journâou, journal, gazette périodique, quotidienne, est une importation *franchimando* que les besoins nouveaux ont fait admettre.

Jouve, *s. f.* Jeune fille. — *Ma jouve*, ma bonne amie, celle que je fréquente en vue du mariage.

On dit aussi : *la jouve dé moussu un tâou*, la maîtresse en titre de monsieur tel.

Dér. du lat. *Juvenis*, jeune.

Jouve, *adj. des deux genres.* Dim. *Jouvéné;* augm. *Jouvénas.* Jeune, qui a de la jeunesse; jouvenceau, adolescent; jeunet, presque enfant, pour le dim.; et à l'augm. grand garçon qui fait encore l'enfant. — *Voy. Jouïne.*

Jouvén (lou), *s. m.* La gent juvénile, la jeunesse d'un endroit spécial, prise dans son ensemble.—*Voy. Jouïnèsso.*

Dér. du lat. *Juventus.*

Juèl, *s. m.* Ivraie, *Lolium perenne*, Linn., ivraie vivace, et *Lolium temulentum*, Linn., ivraie enivrante, plante de la fam. des Graminées, qui vient dans les blés, et produit une petite graine noirâtre qui altère la qualité du pain et peut même causer l'ivresse, dit-on. Toujours est-il que cette opinion est fort ancienne et générale, puisque c'est elle qui a valu à la plante son nom fr. *Ivraie*, traduction évidente du lat. *Ebrius*, ou *Ebrietas*, ivre ou ivresse. Une opinion encore très-répandue, quoique peu de personnes en aient vu la justification, c'est que les maquignons qui ont quelques bêtes rétives ou vicieuses, les enivrent avec de l'ivraie avant de les exposer à la vente, un jour de foire, afin de dissimuler leurs vices; car, prétend-on, dans cette ivresse, elles deviennent douces comme des agneaux. Mais on comprend difficilement comment ces trafiquants peuvent se procurer une quantité suffisante d'ivraie, ou qui la leur fournit, qui s'amuse à ce commerce et à ce triage; et comment le maquignon, en achetant cette ivraie, ce qui doit revenir souvent fort cher et toujours suspect, ne craint pas les mauvais propos du public et de la rivalité.

En allem. *Lolch;* en esclavon, *Lyuuly*, m. sign. Sauvages et autres citent *Yell*, celt. m. sign., comme la racine première.

Jul, *s. m.* Au fém. *Juivo;* dim. *Juivé.* Juif. — *Voy. Jasiôou.*

Jui est du patois; *Jasiôou*, du languedocien.

Juïè, *s. m.* Juillet, septième mois de l'année actuelle, composé de trente-un jours.

Dér. du lat. *Julius*, m. sign.

Juja, *v.* Juger, rendre la justice, prononcer un jugement, une condamnation; apprécier; conjecturer. — *Jujas un pdou*, réfléchissez, voyez un peu. *L'an juja dou capitâou*, on l'a condamné à mort, on a prononcé contre lui la peine capitale.

Dér. du lat. *Judicare*, m. sign.

Jujamén, *s. m.* Jugement, arrêt de justice. — Ne s'emploie que fort mal et improprement dans le sens de faculté d'appréciation, esprit judicieux.

Juje, *s. m.* Juge, magistrat préposé pour rendre la justice; arbitre; celui qui juge de quelque chose.

Jun, *s. m.* Juin, sixième mois de l'année, de trente jours.

Dér. du lat. *Junius*, m. sign.

Jun (én), *adv.* A jeun, sans avoir mangé de la journée. — *Voy. Én-jun.*

Dér. du lat. *Jejunus.*

Juna, *v.* Jeûner, se priver d'aliments pendant un certain temps; manger peu; observer les jeûnes prescrits par l'Église. Au fig. se priver de... s'abstenir forcément.

Dér. du lat. *Jejunare*, m. sign.

June, *s. m.* Jeûne, abstinence de viande ou d'un repas; jour de jeûne; abstinence commandée ou volontaire d'aliments ou de plaisirs.

Dér. du lat. *Jejunium*, m. sign.

Jura, *v.* Jurer; prêter serment; affirmer par serment; prendre le nom de Dieu ou des choses saintes à témoin, comme le prohibe l'article 2 du Décalogue; proférer des paroles obscènes; blasphémer. — *Jura Diou*, jurer par le nom de Dieu.

On appelle encore *un jura*, un prêtre qui avait prêté serment à la constitution civile du clergé par l'Assemblée constituante : les orthodoxes refusaient d'entendre leur messe et de recevoir les sacrements administrés par eux.

Un jura est aussi un membre du jury institué près les cours d'assises ou pour l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Dér. du lat. *Jurare*, m. sign.

Juraïre, aïro, *adj.* Péj. *Juraïras.* Qui a l'habitude des blasphèmes, des jurons, des mots obscènes.

Juramén, *s. m.* Jurement; serment prêté en justice. —

Digitized by Microsoft®

N'est pas bon lang., qui préfère dans la seconde acception *Séramén*, et qui sait se passer d'employer le mot dans la première.

Jus, *s. m.* Jus; suc; sauce; suc qu'on tire d'une chose par expression, par ébullition ou par infusion.

Dér. du lat. *Jus*, m. sign.

Jusclos, *s. f. plur.* Longes de joug, longues lanières de cuir ou courroies au moyen desquelles on fixe le joug sur la tête des bœufs.

Dér. du lat. *Jugalia*, m. sign.

Jusqno, *prép.*. ou **Énjusquo**. Jusque, pour désigner le terme, le but, la fin du temps; *adv.* marque l'excès, le terme, le degré, le but.

Justamén, *adv.* Justement; précisément; c'est cela même.

Juste, *s. m.* Corsage de jupe qui ne tient pas avec elle et juste à la taille et aux manches : ce qui lui a valu son nom.

Juste, justo, *adj.* Juste, équitable, qui est suivant la justice; conforme au droit et à la raison; exact; trop étroit. — Pris comme subst., un juste, un bienheureux, celui qui a bien observé la loi divine. — *Coumo dé juste*, comme de raison, comme il convient. *Juste, y toumbas*, vous devinez juste. *Mourì juste*, mourir sinon insolvable, du moins ne laisser aucune fortune. *Ès l'houro justo*, c'est l'heure exacte. *Aquélo vèsto ès bé justo*, cette veste est bien étroite *Juste coumo un montèl*, dicton ironique en parlant d'un vêtement qui n'est pas précisément à pli de corps, qui est trop large.

Dér. du lat. *Justus*.

Juste, *adv.* Tout juste; justement; précisément.

Justiço ou **Justicio**, *s. f.* Justice, droit, raison, équité; la justice, ordre judiciaire; les gens de justice.

Dér. du lat. *Justicia*, m. sign.

K

K, *s. m.* K, onzième lettre de l'alphabet, huitième consonne; s'appelle *Ka*.

Cette lettre serait rigoureusement à supprimer; mais il convient de lui ouvrir un compte pour lui attribuer quelques mots qu'on ne pourrait écrire autrement qu'avec elle sans déconcerter l'œil, et qui, comme d'autres termes du système décimal, ont bien aussi le droit de bourgeoisie, depuis que la lieue de pays s'est raccourcie et qu'on ne peut plus vendre à la livre sans être à l'amende. Il est vrai que tous les membres de cette famille tant soit peu barbare n'ont point été également accueillis : le stère et ses composés ne sont point connus; l'hectomètre, le décamètre, le centiare, le kilolitre, le décilitre, sont des divisions inusitées, et toute la mince hiérarchie des grammes jusqu'au déca est trop peu de chose pour qu'on s'en occupe.

Kilò, *s. m.* Nom générique et qui signifie mille fois la chose. — Ne s'emploie, ainsi qu'en fr., que comme abréviation nouvelle de *kilogramo*. — *Lou miè-kilò*, le demi-kilo, représente notre livre ordinaire. *Rabala soun kilò*, locution nouvelle, devenue synonyme de *Rabala soun lagui*, traîner le poids, le boulet de son chagrin.

Kilogramo, *s. m.* Kilogramme, mille grammes; moins en usage que son abréviation *Kilò*. — Les nouvelles mesures dont le rapport avec les anciennes était exact et clair, furent assez aisément adoptées; mais il n'en fut pas de même pour le kilogramme, dont le rapport avec l'ancien poids ne se rend que par des fractions indéfinies, et est par conséquent difficile à saisir. Aussi, jusqu'à ces derniers temps, les paysans avaient persisté à n'acheter et vendre, surtout leur principale récolte, les cocons, qu'à la livre, ancien poids du pays. Vint 1848; alors cette livre de cocons ne valut plus que 75 ou 80 centimes. C'était un crève-cœur de livrer à ce prix-là, la moitié à peu près de ce qu'ils vendaient de coutume; ils cédèrent à 1 fr. 90 c. le kilo. C'était la même chose, la bourse n'y gagnait rien; mais, comme en rentrant chez eux ils sont dans l'habitude d'énoncer le prix de leur vente sans parler de l'unité de poids, qui va de suite, cette fois encore ils purent dire un chiffre assez rond, et l'honneur fut sauf. Depuis on n'a plus traité ces marchés, ainsi que tous les autres, qu'au kilogramme; et c'est de cette époque que date son adoption définitive. Du reste on a bien fait, car les acheteurs patentés, qui étaient tenus de peser avec une romaine étalonnée et par conséquent au nouveau système, devaient ensuite traduire le rendement en petit poids, et la traduction était rarement à l'avantage du vendeur. — *Voy. Liouro*.

Kilomèstre, *s. m.* Kilomètre, mille mètres. — Ainsi que nous l'avons dit, l'abréviation *kilò* ne serait pas ici de mise, car elle s'applique exclusivement au *kilogramo* et n'exprime que ce mot.

Kiriéleïson, *s. m.* Kyrie-eleison, partie de la messe où l'on invoque la miséricorde de Dieu; commencement des litanies.

Cette prière, chantée ou prononcée à haute voix et souvent répétée, en a rendu la formule populaire : l'expression en est rendue comme le pouvait la langue.

Dér. du gr. Κῦριε, seigneur, et Ἔλεισον, impér., ayez pitié.

Digitized by Microsoft®

L

L, *s. f.* L, neuvième des consonnes et douzième lettre de l'alphabet.

Cette consonne est classée parmi les *Linguales* à cause de son articulation produite par un mouvement particulier de la langue; et on la qualifie aussi de *Liquide*, pour exprimer la facilité avec laquelle elle se coule et s'allie au milieu des autres consonnes.

Elle se nomme et se prononce *Èn'lo;* et cette prononciation se reproduit dans presque tous les mots que le fr. termine en *ale, alle, ile, ille* (non mouillé), *olle, oule;* soit que notre dialecte les lui emprunte, soit qu'il les prenne comme lui à une source commune : ex. : *binlo, panle, sanle, inlo, Bazinlo, tranquinle, facinle, coronlo, monle, utinle.* Serait-ce par suite de cette propension, qui leur viendrait du nom et de la nature de la lettre elle-même, que les méridionaux mériteraient le reproche adressé à leur façon de parler, par Sauvages, de prononcer les mots français où se trouve cette articulation en y intercalant un *N*, et de dire vicieusement inlustre, inlumination, inlégitime, au lieu de illustre, illumination, illégitime? Il y a faute sans doute au regard du langage d'outre-Loire; mais le Midi se souvient peut-être que dans la moyenne latinité on disait de même *vir inluster* pour *vir illuster;* et le nom de sa lettre, comme son usage et son articulation, ne seraient alors qu'une tradition d'assez bonne origine, qui, pour ne pouvoir être transposée d'un idiome à l'autre, serait loin d'être condamnable dans le nôtre. C'est une différence de plus à noter.

Il en est une autre que nos remarques sur la lettre *I* ont pu faire pressentir, et qui touche à l'orthographe, cette représentation de la prononciation. Le français emploie, pour figurer certains sons, deux *ll* précédés d'un *i*, et appelle cette combinaison *l* mouillée : notre dialecte n'admet pas cet agencement de lettres ni les variations qui tantôt les laissent simples et tantôt les redoublent. Pour lui, dans les cas pareils, la labiale ne se fait pas sentir; il n'avait donc pas à l'introduire; mais la mouillure existe et elle a dû être représentée par l'ï tréma, qui produit le même effet sans complications : ainsi nous écrivons *famïo, fïo, bataïo, émbrouïo,* qui correspondent au fr. famille, fille, bataille, il embrouille. Notre orthographe obéit par là à deux règles également essentielles : écrire comme on prononce et ne pas redoubler des lettres qui ne sont pas articulées.

Sur ce point, Sauvages a fait quelques observations qu'on nous saura gré certainement de recueillir : nous nous sommes attaché, plus qu'il ne fait peut-être lui-même, à sa leçon, qui est l'anatomie, comme il le dit, ou le développement de cette espèce de prononciation :

« On voit dans les plus anciens manuscrits languedociens, une orthographe particulière dont on était convenu pour mouiller l'*l*, qui consistait à faire suivre cette lettre d'une *h*, sans y joindre la voyelle *i*, quoiqu'on la fît sonner dans la prononciation; c'est ainsi qu'on écrivait : *ulh, falha, nuvalhos, ovelha, malha nigra,* et bien d'autres : orthographe qui ne subsiste plus que dans les n. pr. tels que *Troulhas, Verdelhan, Ventalhac, Salhen, Pâoulhac, Grefulho, Lagulhon*, etc., qu'on prononce *Troulias, Verdelian, Ventaliac*, etc. Les gens sensés qui portent ces noms, ont été d'autant plus jaloux de retenir cette ancienne orthographe, que les altérations qu'ils s'y seraient permises, pour se rapprocher du français, auraient pu donner des atteintes à leurs propriétés, et devenir matière à procès.

« Cette orthographe, au reste, pour mouiller l'*l*, était aussi peu naturelle que celle qui est usitée en français pour certains mots, tels que fille, famille, etc., qu'il serait plus simple et moins sujet à équivoque d'écrire comme filie, familie : c.-à-d. en mettant un *i* après une seule *l*, et ne faisant qu'une diphthongue des deux dernières voyelles *ie*, afin qu'on ne prononçât pas, comme on le ferait en français, famili-e, en séparant ces voyelles qui devraient être jointes en une vraie diphthongue.

« Pour mouiller l'*l* en français, il faut nécessairement prononcer comme nous, mais faiblement, nos diphthongues *aï, ëï, oï, ouï* et *ui*, et ainsi dans bouilli, par ex., il faut prononcer notre diphthongue *ouï* comme nous la prononçons dans *ouïre, bouïras.* »

La, *pron. relatif* et *article fém. sing.* La; elle. — Le masc. est *Lou;* au plur. *Las.* — *La fénno*, la femme. *La véguère*, je la vis. *Aïmo-la*, aime-la.

Dér. du lat. *Illa* ou *Ea*.

La, *s. m.* Dim. *Lachoù*. Lait, liqueur blanche des mamelles; suc blanc de certaines plantes. — *Agnèl dé la*, agneau de lait, qui n'a encore été nourri qu'en tétant sa mère. — On disait autrefois *Lach*, et l'inflexion *ch* s'est conservée dans ses composés.

Dér. du lat. *Lac, lactis*, m. sign.

La, *adv.* Assez, suffisamment; arrêtez-vous. — C'est une locution que n'oublie jamais celui à qui l'on verse à

Digitized by Microsoft®

boire. Mais son acception ne se borne pas là, et on l'emploie ainsi interjectivement pour arrêter la continuation d'un acte quelconque.

Laboù, *s. m.* Labour; labourage; œuvre de charrue ou d'araire. — *Aquélo tèro a agu daus laboùs*, cette terre a reçu deux œuvres de labourage.

Dér. du lat. *Labor*, travail, œuvre.

Lacha, *v.* Lâcher; abandonner; laisser; lâcher pied; faire le lâche; mettre les pouces; détendre; relâcher les liens.

Dér. du lat. *Laxare*, m. sign.

Lachassoù, *s. m.*, ou **Lachéïroù** ou **Lachéto**. Laiteron, lauron, laitue sauvage, *Senchus oleraceus*, Linn., plante de la fam. des Chicoracées, cultivée et commune.

Son nom lui vient de ce qu'en la coupant elle répand une liqueur qui a la consistance et la couleur du lait, *Lach*, dit autrefois pour *La*.

Lache, lacho, *adj.* Péj. *Lachas*. Lâche; mauvais ouvrier, sans force ou sans bonne volonté; mou, amolli; détendu; desserré. — *Aquél courdìl ès tro lache*, ce cordon n'est pas assez serré.

Dér. du lat. *Laxus*, m. sign.

Lachéïro, *s. f.* Marchande de lait; laitière; qui donne du lait. — *Vaquo lachéïro*, vache laitière. *Ès bono lachéïro*, elle a beaucoup de lait.

Lachéïroù, *s. m.* Laiteron. — *Voy. Lachassoù*.

Lachén, *s. m.* Porc, cochon de lait, jeune pourceau. — Dans le principe, c'était cette dernière espèce que l'on appelait spécialement *Lachén*; aujourd'hui, par ext., on donne ce nom aux porcs de tout âge.

Dér. de *Lach*, vieille dénomination de lait.

Lachéto, *s. f.* Laiteron. — *Voy. Lachassoù*.

Lachugo, *s. f.* Dim. *Lachuguéto*. Laitue, *Lactuca sativa*, Linn., plante de la fam. des Chicoracées, dont on cultive plusieurs espèces et de nombreuses variétés : se mange en salade.

Dér. du lat. *Lactuca*, venu de *Lac*, lait.

Ladre, ladro, *adj.* Ladre, lépreux; atteint de ladrerie; au fig. avare, fesse-mathieu; insensible. — *Un por ladre*, un cochon ladre. — *Voy.* sur cette maladie de la race porcine, l'article *Grano dé por*.

Ladrije, *s. f.* Ladrerie, maladie des porcs; au fig. avarice sordide, cuistrerie; vilenie.

Lagagno, *s. f.* Ophtalmie, maladie des yeux; humeur à peu près semblable à de la cire qui coule des yeux; chassie.

En celtique *Laig*; en bas-bret. *Lagad*, œil; et encore en bas-bret. *Lagen*, bourbier.

Lagagnoùs, ouso, *adj.* Chassieux; qui a mal aux yeux; qui a les yeux larmoyants.

Lagaïno, *s. f.* Renoncule des champs, *Ranunculus arvensis*, Linn., plante de la fam. des Renonculacées. — On donne aussi ce nom au pissenlit.

Lagrémuso, *s. f.* Lézard gris des murailles. — *Voy. Rèngloro*.

Lagui, *s. m.* Chagrin; inquiétude; souci rongeur, incessant; ce que Horace appelle *Atra cura*. — *Rabala un lagui*, traîner avec soi un chagrin qui monte en croupe et galope avec nous. *Aquélo éstofo duro à lagui*, cette étoffe est d'une telle durée qu'on s'ennuie à la porter.

Dér. du lat. *Langor*, langueur, tristesse, ennui.

Laguia, *v.* Causer de la peine; donner du chagrin; tourmenter; inquiéter.

Sé laguia, se chagriner; s'inquiéter.

Laguia, ado, *part. pass.* et *adj.* Chagrin; inquiet; tourmenté de noires préoccupations; triste.

Laï, laïdo, *adj.* Dim. *Laïdé, Laïdoù*; péjor. *Laïdas*; péjor. rédup. *Laïdassas*. Laid; difforme; déplaisant; horrible, abominable; vilain gros laid. Au fig. laid; honteux; sordide.

Laïde, laïdo, *adj.* Laid, au pr. et au fig.

Ces deux adjectifs sont absolument identiques et s'emploient indifféremment; s'il peut y avoir une légère différence dans l'usage, c'est que *Laïde* ne se place guère qu'à la fin d'un membre de phrase. On dit : *laï coumo lou péca*, laid comme le péché, et non *laïde*. Cependant le second ne serait pas une faute. Il y a là une nuance imperceptible.

Dér. du lat. *Lædere*, blesser, gâter, endommager

Laïssa, *v.* Laisser; délaisser; quitter; abandonner; céder; permettre. — *Vos pas vénì, laïsso t'én*, tu ne veux pas venir, demeure, tu peux t'en dispenser. *Laïssén aquò ilaï*, laissons cela, brisons là-dessus. *Laïssas un pdou*, permettez un moment.

Dér. de la bass. lat. *Laxare*, m. sign.

Laïsso-m'ista, *s. m.* Indolence; mélancolie; douillette-rie; l'état d'une petite maîtresse, à l'air dolent et inquiet, qui a ses nerfs ou des vapeurs.

Ce substantif est une sorte de phrase faite, correspondant en fr. à Laisse-moi ici ou laisse-moi tranquille. Le mot *Ista* est du vieux lang. pris des adv. lat. *Istac* ou *Istic*, ici ou par ici, ou plutôt du verbe *Stare*. L'ital. dit de même *Lasciare star*.

Laïsso-m'istoùs, ouso, *adj.* Indolent; maladif; qui a l'humeur dolente.

Lalò, *s. m.* Dim. *Laloutè*; augm. *Laloutas*. Dada; nom du cheval dans le langage des nourrices et des enfants qui commencent à baragouiner. — Il est à remarquer que presque tous les mots du lexique enfantin ne sont que des doublements d'une même consonne, ce qui les rend plus accessibles à l'oreille et à la langue de l'enfant, qui, de lui-même, dans la composition de ces mots, n'emploie guère qu'une consonne à la fois : *boubo, papa, mama, tété*, etc.

Lambourdo, *s. f.* Masse d'eau, roseau des étangs, *Typha palustris*, Linn., plante de la fam. des Thyphacées, qui habite dans tous les lieux marécageux.

Lambrusquo, *s. f.*, ou **Rimiéïro**. Lambrusque, vigne sauvage, *Vitis vinifera*, Linn., plante de la fam. des Sarmentacées, qui produit des raisins à grains très-petits et un

Digitized by Microsoft®

vin un peu âpre, mais susceptible d'une certaine bonification en vieillissant.

Dér. du lat. *Lambrusca,* m. sign.

Lamo, *s. f.* Lame, table de métal, mince, tranchante; lame de couteau, d'épée, etc. — *Fino lamo,* au fig. homme fin et rusé; grand diseur; enjoleur. *Flaquo-lamo,* indolent, molasse, apathique; lâche au travail.

Dér. du lat. *Lamina* ou *Lamna,* m. sign.

Lampa, *v.* Lamper; boire; siroter; soiffer.

Dér. du lat. *Lambere,* lécher.

Lampèse, *s. f.* Lamproie, sorte d'anguille de mer, *Petromizon,* Linn., poisson de l'ordre des Trématropnés et de la fam. des Cyclostomes. On en connaît de plusieurs espèces : la grande lamproie a jusqu'à un mètre de long et habite principalement la mer; on en trouve dans la Méditerranée. La plus petite, qui ne dépasse pas vingt-cinq centimètres, se rencontre dans le Gardon.

Son nom scientifique lat. tiré du grec Πέτρος, pierre, et Μύζω, je suce, *Lambo petras,* qui a formé le nom fr. et par altération le lang., lui vient de ce que la lamproie s'attache aux pierres avec la bouche comme ferait une sangsue.

Lampourdo, *s. f.* Bardane, glouteron; hérisson, tête ou fruit de la bardane; *Arctium lappa,* Linn., plante de la fam. des composées Cynarocéphales. — Le hérisson qui contient sa semence, est formé de petits dards qui s'accrochent au poil des animaux et aux cheveux, et s'y enchevêtrent en un instant de telle façon qu'on ne peut plus les arracher qu'en coupant. Sauvages remarque que cette faculté de s'accrocher au poil des animaux doit être une prévision du Créateur pour porter au loin la semence de la plante, comme toutes ces semences emplumées que le vent transporte et multiplie.

C'est pour cela que la *Lampourda* est encore connue vulgairement sous le nom de *Tiro-pèou.* On l'appelle aussi *Gafarò* et *Arapo-man.* — *Voy.* c. m.

Dér. du gr. Λαβεῖν, prendre, ou selon Théis, du celt. *Llap,* main.

Lana, ado, *adj.* Lainé, laineux, fourni en laine.

Lanaje, *s. m.* Toison; lainage; qualité de la toison des moutons et des brebis; récolte de la laine. — *Aquél troupèl a un pouli lanaje,* ce troupeau a une belle qualité de laine.

Lancè, *s. m.* Lancis, terme d'architecture, pierre de taille longue et étroite mise en parement au jambage d'une porte, d'une fenêtre, reposant sur une autre plus large qui s'enfonce dans l'épaisseur et se nomme *Crosso.* — *V.* c. m.

Lancéja, *v.* fréq. Donner ou éprouver des élancements douloureux. — *Moun dé mé lancéjo,* j'éprouve au doigt des élancements douloureux, comme dans l'inflammation d'un apostume.

Dér. de *Lanço,* parce que cette douleur ressemble à celle que causerait un coup de lance ou d'une lame quelconque en pénétrant dans les chairs.

Lancéjado, *s. f.* Élancement douloureux qu'on éprouve au foyer d'une inflammation ou apostume.

Lancéto, *s. f.* Lancette, instrument de chirurgie, composé d'une lame à deux tranchants, montée sur une chasse à plaques mobiles, servant à saigner les veines; en terme de filature, va-et-vient d'un tour à filer la soie, qui est un liteau ou une règle de bois mince, ayant un mouvement direct de droite à gauche, et qui, portant une petite fiche à anneau où passe le brin de soie, le distribue dans toute la largeur de l'écheveau et l'empêche de s'appliquer deux fois de suite au même endroit, ce qui ferait coller les divers tours du brin l'un à l'autre et nuirait au dévidage. — *Voy. Maréla.*

Lanciso, *s. f.* n. pr. de lieu commun à plusieurs localités. Lancise. — Signifie dans l'origine un rocher ou un terrain taillés à pic.

Dér. du lat. *Incisus,* coupé, tranché.

Lancisolo, *s. f.* n. pr. de lieu et d'homme. Lancisole. La désinence du mot en fait évidemment un diminutif du précédent *Lanciso.* Appliqué à une localité, il désigne une coupure, une anfractuosité moindre; à une personne, c'est un habitant de l'endroit dénommé.

Landa, *v.* Ouvrir une porte à deux battants. — Dans ce sens, il est identique à *Alanda.* — *V.* c. m.

Sé landa ou *Sé landru,* s'étendre au soleil à rien faire comme les lazzaroni; prendre ses aises; fainéanter. — *Voy. Alanda.*

Landiè, *s. m.* Landier, gros chenet de cuisine en fer qui supporte la broche.

En allem. *Handeiren,* en angl. *Handiron,* pied de fer, de *Andes,* jambage. *Landiè* serait-il pris pour *Jambier,* ou bien l'article se serait-il joint tout simplement au radical *Andes?*

Landoro, *s. m.* Fainéant, batteur de pavé.

Landra (Sé), *v.* Fainéanter. — *Voy. Sé landa.*

Landrin, *s. m.* Péj. *Landrinas.* Grand flandrin; propre à rien; fainéant.

Les trois mots précédents, formés par le même générateur, ont d'intimes rapports pour la signification et une parenté évidente avec *Flandrin* et *Gandar.* — *Voy.* c. m.

Landuro, *s. f.* Sorte de jeu de mot qui n'a d'autre emploi que dans la phrase suivante : *Aquò's dé mâou dé landuro,* c'est un mal auquel il n'y a rien à faire que de l'endurer. Il n'y a ici qu'une reproduction, avec une légère variante, de la phrase faite déjà citée : *Mâou d'énduro.* — *Voy. Ènduro.*

Lanéja, *v.* Porter, produire de la laine. — Se dit des moutons et brebis qui fournissent plus ou moins de laine. — *Lous bédigasses an pas gaïre lanéja aquést'an,* les moutons d'un an n'ont guère produit de laine cette année.

Dér. de *Lano.*

Lanfios, *s. f. plur.* Futilités; sornettes; simagrées; mignardises affectées dans les manières et dans les paroles.

Langè, *s. m.* Danger, péril. — Se dit mieux que *Danjè*

Digitized by Microsoft ®

(V. c. m.). — *Lanjè d'y laïssa moun nas,* au péril de mon nez; danger de me casser le nez; je devrais m'y casser le nez. *Langè!* crie-t-on au jeu de colin-maillard ou de cligne-musette, quand celui qui a les yeux bandés s'approche d'un obstacle ou d'un danger quelconque.

Corrupt. du fr. Danger.

Langéïroùs, ouso, *adj.* Dangereux, périlleux; qui menace d'un danger; qui est en danger de mort. — *Ès bé langéïroùs qué l'atroubarés pas,* il est bien à craindre que vous ne le trouviez pas. *Aquél maldoute és langéïroùs,* ce malade est en danger de mort. *Crésès qué siègue langéïroùs?* vous croyez qu'il est dangereusement malade, en danger de mort? — *Voy. Danjéïroùs.*

Langui, *v.* S'ennuyer; dépérir d'ennui, de tristesse; éprouver le mal du pays. — Les habitants de la campagne, les femmes et les enfants surtout sont sujets plus que d'autres à cet ennui, à ce dégoût nostalgique lorsqu'ils changent de domicile et qu'ils ne rencontrent plus sous la main tous leurs objets d'habitude et ne voient que des sites, des horizons, des meubles nouveaux, des figures nouvelles. *Sé garda dé languì,* se désennuyer, se parer contre l'ennui, s'amuser, se distraire. *Languisse dé vous véïre,* il me tarde de vous voir. *Mé faï languì pér moun argén,* il me fait attendre mon paiement. *Mé languisse,* je m'ennuie à périr : je ne sais que devenir.

Dér. du lat. *Languere,* m. sign.

Languidouïro, *s. f.* Séjour triste et ennuyeux; moments d'ennui et de découragement. — *Y-aï fa dé bravos languidouïros,* j'y ai éprouvé de longues heures d'ennui.

Languimén, *s. m.* Ennui, abattement; tristesse. C'est une variante de *Languitudo.*

Languino, *s. f.* Mélancolie; tristesse; découragement.

Languissable, ablo, *adj.* Ennuyeux, qui porte à l'ennui, aux regrets, en parlant d'un séjour, d'une localité. — *Lou pèls és pas languissable,* le pays n'est pas désagréable; on ne doit pas s'y ennuyer.

Languitudo, *s. f.* Ennui; langueur causée par la maladie du pays. — *La languitudo m'arapo,* la tristesse me saisit, la nostalgie me gagne.

Lanla, *adv.* Coussi-coussi; ni trop ni trop peu; par-ci par-là; là là; tout doucement.

Lanlèro, terme enfantin, sans signification précise, quand il se joint à *Hupo!* interj. *(V.* c. m.), mais qui semble avoir plus de portée dans la bouche des grandes personnes et dans cette phrase : *L'aï manda fa lanlèro,* je l'ai envoyé paître. Il dissimule alors un mot plus énergique, qui n'est pas de bon goût.

Lano, *s. f.* Laine, toison des brebis, des moutons, des agneaux. — *Lano surjo,* laine surge, crue, laine en suin. *Débas dé lano,* bas de laine.

Dér. du lat. *Lana,* m. sign.

Lansoman, *s. m.* Grand escogriffe; homme de haute taille, mal charpenté. — C'est un sobriquet que nous donnons volontiers aux Allemands et que nous avons emprunté à leur langue, *Landsman,* homme du pays.

Lantèrgnè, *s. m.* Ferblantier, et plus spécialement fabricant ou marchand de lanternes, qui parcourt les rues et les chemins en colportant toutes sortes d'ustensiles de fer-blanc et de fil d'archal.

Lantèrnéja, *v.* Lanterner, muser; lambiner; faire attendre; retarder; différer; s'occuper de bagatelles lorsque des affaires plus importantes vous appellent.

Lantèrno, *s. f.* Lanterne, boîte transparente pour enfermer une lumière.

Dér. du lat. *Laterna,* de *Latere,* cacher, qui cache le feu.

Lanu, lanudo, *adj.* Laineux, couvert de laine; qui a beaucoup de laine. — *Lou béstidou lanu,* les bêtes à laine, en général.

Lanuéjôou, *s. m.* n. pr. de lieu. Lanuéjols, commune de Trèves, arrondissement du Vigan (Gard). — Il ne saurait y avoir aucun doute sur la signification diminutive que la désinence en *ôou* pour *ol, ols,* imprime au radical : il s'agit certainement d'un objet, d'un lieu, représenté en petite quantité, de petite dimension, de moindre abondance. Mais le radical lui-même, quel est-il? L'appellation au moyen-âge peut fournir des éclaircissements. M. Germer-Durand donne les dates des anciens titres où cette localité est mentionnée : elle avait nom, en 1150, *Faissæ de Lanejol; de Lanoyol,* en 1163; *de Noculis,* en 1167, *de Lanogo,* en 1174; la forme *Lanuejolz, Lanuejol* et *Laniejol* se trouve dans le roman de 1229 à 1257; puis le latin reprend *Villa de Nuogolis,* en 1314, *de Nuyolo* en 1321, *de Nugulo* en 1332; la dénomination revient à *Lanuejolis* en 1384, pour redonner *de Nujulo* en 1446, et dire *La Nueiols* en 1582; qui ont produit en tout un mot la forme actuelle. On aurait pu croire d'abord que la laine, *Lana,* pouvait entrer dans la composition du nom; mais le diminutif se prête peu à cette combinaison pour s'allier avec ce sens de laine.

On remarque d'ailleurs dans le latin l'affectation de s'écarter de cette signification de *Lana,* en écrivant le mot sans la première syllabe caractéristique; par où on est amené à une autre racine, qui est suffisamment indiquée et ne peut être que *Nuces,* les noix, les noyers; ce qui voudrait dire, pour faire raison au diminutif, un petit lieu planté de quelques noyers, où se trouvait peut-être un seul noyer, ou bien un lieu dans lequel les noix étaient plus petites. Il suivrait de là que l'article *la* serait venu faire corps avec le mot lui-même, ce qui n'est pas rare dans la formation des noms.

Quant aux analogies, il y aurait identité parfaite avec une dénomination d'une ville d'Espagne, *Llanuejelo,* et l'on arriverait aux représentations du lat. *Nucetum* et de la bass. lat. *Nugaretum, Nogaredum,* champ de noyers, passés dans le lang. avec *Nougaré, Nougarédo,* etc.

Cependant un autre radical pourrait peut-être encore

Digitized by Microsoft®

être proposé, dont la consonnance au moins se rapproche; et sa signification ou sa raison appellative ne manquerait pas de justesse d'application. En gaulois, *Now* signifie *Prairie,* comme *Noue* en roman : un grand nombre de noms de lieux, ayant des rapports avec le nôtre, tirent de là leur origine : Noailles, Noaillac, Noyelle, Neuilles, etc.

Notre première interprétation nous paraît préférable.

Lâoujè, jèïro, *adj.* Léger, au physique et au moral; plus particulièrement au moral, étourdi, qui ne sait s'occuper de rien de sérieux; inconséquente, en parlant d'une fille.

Dér. sans doute du lat. *Levis,* m. sign., mais non sans avoir subi des altérations.

Lâoujèïramèn, *adv.* Légèrement, avec légèreté, sans préméditation, inconsidérément.

Lâoujèïrije, *s. f.* Légèreté; inconséquence; manque d'aplomb, de bon sens.

Lâoura, *v.* Labourer à la charrue ou à l'araire, et non à la mare ou à la bêche. — *Lâourou pas dé col,* ils ne vivent pas en bonne intelligence; ils sont mal d'accord; ils sont comme deux bêtes de labour qui ne peuvent pas s'accoupler.

Dér. du lat. *Laborare,* travailler.

Lâourado, *s. f.* Égratignure longitudinale, comme celle que fait une ronce sur la peau humaine; estafilade à la peau.

Lâouraïre, *s. m.* Laboureur, c.-à-d. celui qui laboure lui-même; valet de charrue, dans le sens de son savoir-faire et de son adresse. — N'a rien de commun avec le laboureur en fr., qui est un chef de ferme, exploitant en grand.

Lâouraje, *s. m.* Labourage; manière dont une terre est labourée; quantité de terrain labourable dans un domaine. — *Y-a pas gran lâouraje,* il n'y a pas une grande étendue de terrain susceptible d'être labourée.

Lâouréja, *v.* fréq. Labourer légèrement; effleurer la terre.

Lâouriò, *s. m.* Dim. *Lâouriïïré.* Laurier, laurier franc, laurier commun, *Laurus nobilis,* Linn., arbre de la fam. des Lauriacées, naturalisé depuis longtemps dans le Midi avec ses nombreuses variétés.

Le laurier est en grande affection ou vénération parmi la population rurale, soit comme fournissant un assaisonnement et servant d'épices à presque tous les ragoûts, soit parce qu'il lui offre des palmes pour le dimanche des Rameaux, qui en fait un laurier bénit, conservé au chevet du lit. — *Èmpourta lou lâouriè,* obtenir la palme. *Èmpourtara pas lou lâouriè d'aquèlo afaïre,* il n'aura pas le dessus dans ce procès. *Planta lou lâouriè,* couronner d'un laurier ou d'une branche enguirlandée, le faîte d'une construction qui vient d'être achevée : petite fête ou cérémonie que l'on arrose en payant aux ouvriers une étrenne.

Dér. du lat. *Laurus,* m. sign.

Lâouriolo, *s. f.* Lauréole, garou, *Daphne thymalæa,* Linn., plante de la fam. des Thymelées. — Le laurier-thym des jardins est de la même famille; peut-être le garou, *Lâouriolo,* n'a-t-il d'autre différence avec lui que d'être sauvageon et agreste.

Lâouriôou (Figo-). — *Voy. Figo-Lâouriôou.*

Lâousas, *s. m.* Augm. de *Lâouso.* Grande pierre plate; grand pertennement de schiste à la superficie d'un terrain, qui s'exfolie ou se lève par couches.

Lâousèro ou **Aousèro,** *s. f.,* n. p. de lieu. Lozère; montagnes, pays de la Lozère, au nord d'Alais. — *Voy. Aousèro.*

Cette variante du nom nous paraît en être la forme primitive dérivée de *Lâouso.* On dit très-bien *sus Lâousèro,* sur les montagnes de la Lozère; *dèvèr Lâousèro,* vers la Lozère, sans l'article et en un seul mot, comme *Lâouso;* mais le nom était connu des anciens. Strabon, César, Pline, citent les *Lesuræ montes;* c'est de là que Rome tirait les fromages tant appréciés des gourmands *(Voy. Froumaje).* Des dénominations encore existantes en divers lieux attestent le passage des légions à la suite du grand vainqueur des Gaules. Le mot *Lesura* était donc répandu, et son rapprochement de celui de Lozère prouve qu'il s'est conservé; mais les Romains n'avaient pas inventé l'appellation géographique; ils n'avaient pu la prendre que dans la langue nationale et ils l'avaient latinisée. Il devrait donc se trouver dans le celtique un mot ressemblant de forme et de consonnance appliqué à ces hautes montagnes, adopté dans le pays, que les conquérants firent passer dans leur langue. Ce mot était-il le gaulois *Lawr,* pavé, répondant à *Lâouso,* dalle, actuel? C'est possible; mais le latin aurait quelque peu défiguré peut-être la prononciation en remplaçant l'*a* par un *e,* et le lang. l'aurait ramené au son primitif et à sa signification ancienne. A la vérité, on trouve dans le grec Λᾶος ou λάσος, pierre, rocher, qui pourrait avoir donné *Lâouso* et *Lâousèra.*

Lâousèrò ou **Aousèrò,** *s. m.* et *adj.* Au fém. *Lâousèroto;* Lozerot, Lozérien, habitant des montagnes, du pays de la Lozère. — *Voy. Aousèrò.*

Lâousèto, *s. f.* Alouette des champs, *Alanda arvensis,* Linn. — *Voy. Alouèto,* dont le nom *Lâousèto* n'est qu'une corrupt.

Lâousisso, *s. f.* Amas, dépôt, tas de *lâousos.*

Lâouso, *s. f.* Dim. *Lâousèto;* augm. *Lâousas.* Pierre plate et mince, relativement à sa surface. — Dans les hautes Cévennes, on en couvre les maisons comme avec l'ardoise; mais l'épaisseur est beaucoup plus considérable, ce qui surcharge excessivement les couverts et exige l'emploi d'un bois très-fort pour la charpente. Ces sortes d'ardoises, qu'on devrait appeler plutôt dalles, sont en général en mica-schiste.

Les étymologistes font dériver ce mot du celt. *Lawr,* pavé, ou de la bass. lat. *Lastrum;* mieux encore peut-être du gr. Λᾶος ou λάσος, pierre, rocher, contr. de λᾶας, m. sign.

Lapas, *s. m.* Augm. de *Lapo.* Large bourbier; large

Digitized by Microsoft®

dépôt de limon au bord d'une rivière, où, après une forte pluie ou une inondation, gens et bêtes s'enfonceraient quelquefois jusqu'à moitié du corps, et cela d'autant plus aisément qu'il se forme à la surface une croûte sablonneuse qui a une certaine apparence de solidité.

Lapignèïro, *s. f.* Clapier, enclos couvert ou découvert où l'on nourrit et l'on fait multiplier des lapins.

Lapin, *s. m.* Dim. *Lapiné, Lapinò;* augm. *Lapinas.* Lapin, sauvage ou domestique, *Lepus cuniculus,* Linn., mammifère unguiculé de la fam. des Rongeurs. — Il convient de dire en passant que ce qu'on appelle communément ici un lapin de garenne n'est autre chose qu'un lapin de clapier, réduit étroit et infect où le pauvre animal est condamné au chou à perpétuité. En empruntant le mot au fr. le languedocien en a tout à fait modifié le sens, et c'est aux dimensions du clapier qu'il a réduit la garenne, vaste enclos, bois menu fermé de murs, où le lapin, prisonnier sans s'en douter, a toutes les facultés, la nourriture, les habitudes et ce qui vaut mieux encore, le goût du lapin sauvage.

On dit : *un lapin, un bon lapin,* pour un fameux luron, un bon compagnon, hardi, solide. — *Uno lapino,* lapine, une femme féconde, qui fait beaucoup d'enfants. *Lou co dâou lapin,* le coup du lapin, coup sur la nuque qui abat son homme, dans le genre de celui qu'on applique aux lapins.

Lapina, *v.* Mettre bas, en parlant des lapins.

Lapinado, *s. f.* Portée d'un lapin femelle; quantité de petits qu'elle met bas dans une portée.

Lapino, *s. f.* Dim. *Lapinéto;* augm. *Lapinasso.* Femelle du lapin, lapine. Au fig. femme très-féconde.

Lapo, *s. f.* Boue provenue d'une alluvion, du débordement des eaux d'une rivière, d'un torrent, composée de menu sable et de limon, ce qui la distingue de la *Fango,* qui est produite par toute sorte de matières triturées et délayées, comme celle des rues et des routes.

Laqua (Sé), *v.* Se vautrer dans la boue liquide, à la façon des pourceaux; barboter, se crotter dans la fange.

Lar, *s. m.* Dim. *Lardé;* augm. *Lardas.* Lard, graisse ferme du porc, entre la chair et la peau; en général, graisse, partie adipeuse de la chair, appliqué à l'homme comme au cochon. — *Sé laïsso pas manja soun lar,* il sait tirer son épingle du jeu. *Ésténdre soun lar,* s'étendre, se coucher pour fainéanter ou pour dormir. *Faïre dé lar,* s'engraisser à ne rien faire.

Dér. du lat. *Lardum,* m. sign.

Lar, *adv.* du v. lang. Largement; libéralement. — N'est guère usité que dans ce vieux dicton, toujours employé tant il est juste : *Lou bon Diou pago tar, mais pago lar,* la justice de Dieu se fait quelquefois attendre, mais alors elle est sévère.

Larda, *v.* Larder; mettre des lardons; piquer de lardons; habiller une volaille, en terme de cuisine. Au fig. percer de coups; piquer; embrocher, traverser comme avec une lardoire.

Larda, *s. m.*, ou **Gamé**. Espèce de raisin. — *Voy. Gamé.*

Lardièïrêto, *s. f.*, ou **Lardièïro**. Mésange. — *Voy. Larguièïréto.*

Lardoù, *s. m.* Lardon; morceau, aiguillette de lard. Au fig. mot piquant, brocard.

Lardouïro, *s. f.* Lardoire, instrument pour barder et piquer la viande.

Largan, anto, *adj.* Généreux, libéral; qui rend largement un service.

Dér. du lat. *Largus,* m. sign. En ital. *Largo.*

Larguiè, *s. m.* n. pr. d'homme. Au fém. *Larguièïro;* dim. *Larguièïré.* Larguier. — Est, d'après Sauvages, une corrupt. de *Larquiè,* par la liaison de l'article, mot du v. lang. signifiant archer, dér. du lat. *Arcarius.*

Larguièïrêto, *s. f.*, ou **Sènsérigaïo**. Mésange bleue, *Parus cæruleus,* Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Subulirostres : tête noire et blanche avec calotte azurée; le dessus du corps cendré olivâtre, le dessous d'un beau jaune; gorge et ailes blanches. — Le languedocien a voulu par des diminutifs exprimer la petitesse de ce joli oiseau qui n'est guère plus grand que le roitelet; du catalogue de ses noms on peut enlever *Lardièïro* ou *Larguièïro,* pour le donner à la grosse mésange qu'on appelle aussi *Séraïè.* — *Voy.* c. m.

Larje, larjo, *adj.* Large; ample; qui n'est pas étroit. Au fig. libéral, généreux. — *A la mancho larjo,* il est facile, tolérant, bon, complaisant; il a la manche large.

Dér. du lat. *Largus,* m. sign.

Larjoù, *s. f.* Largeur, dimension d'un côté à l'autre d'une chose.

Larméja, *v.* fréq. Pleurnicher; larmoyer; pleurer sans grosses ni bien vraies larmes. Au fig. suinter, laisser tomber des gouttes d'humidité.

Dér. du lat. *Lacrymare.*

Larmo, *s. f.* Larme, pleurs; goutte d'eau qui sort de l'œil; goutte d'un liquide, d'une liqueur.

Dér. par contract. du lat. *Lacryma.*

Las, *art. fém. plur.* de *La.* Les.

Las, *s. m.* Lac, lacet ou collet, piége pour prendre des oiseaux, formé d'un fil ou d'un lacet.

Dér. du lat. *Laqueus,* m. sign.

Las, lasso, *adj.* Las, fatigué; accablé de fatigue. — *Sa biên préne las lèbres lassos,* il sait prendre les lièvres par lassitude : on le dit d'un usurier qui tend ses filets aux gens obérés, qui ne trouvent plus de crédit que dans l'usure. *Ès las dé biên faïre,* il s'ennuie de bien faire.

Dér. du lat. *Lassus,* m. sign.

Lassa, *v.* Lasser, fatiguer; ennuyer, importuner à force d'assiduités.

Sé lassa, se lasser, se fatiguer; prendre du dégoût pour une chose, se dégoûter.

Dér. du lat. *Lassare,* m. sign.

Lassije, *s. f.* Lassitude, fatigue, état d'une personne lasse; dégoût; abattement.

Digitized by Microsoft®

Latas, *s. m.* Augm. de *Lato*. Grande et longue latte, pièce de bois longue, mince, étroite et plate.

Latì, *s. m.*, ou **Latis**. Latin, le latin, langue latine, parler ou langage latin.

Latinistò, *s. m.* Écolier, collégien arrivé aux classes de latin.

Lato, *s. f.* Dim. *Latéto;* augm. *Latasso*. Gaule, perche, brin de bois de trois ou quatre mètres, dont on se sert soit comme échalas, soit pour la vigne plantée en *Cavaïòus*. — *V.* c. m.

Ce terme ne doit pas être confondu avec le mot fr. *Latte*, qui se dit *Douèlo*. — *V.* c. m.

En gallois, *Lath*, m. sign. Mais ne viendrait-il pas aussi bien du part. pass. du v. lat. *Fero, Latus*, porté, qui porte ?

Lava, *v.* Laver, nettoyer avec de l'eau; purifier.— *Lava un goubélé*, rincer un verre. *Lava lou pëïssoù, la viando*, faire dégorger le poisson, la viande. *Lava dé linge*, laver du linge; simplement *Lava*, sous-entend le plus souvent la pensée de laver du linge. *Lava sas mans*, se laver les mains.

Lava signifie encore : vendre à perte un objet que l'on avait acheté pour le garder; dissiper étourdiment son bien en l'engageant, en le vendant. — *A lava sa mostro*, il a mis sa montre à la lessive, c.-à-d. il l'a vendue et en a mangé le prix. *A tout lava*, il a mangé tout son avoir. Cette acception, qui n'est pas cependant récente, nous paraît une importation de l'argot français.

Dér. du lat. *Lavare*, m. sign.

Lavadoù, *s. m.* Lavoir public; endroit sur le bord d'une rivière, non disposé particulièrement à cet usage, mais commode pour laver le linge.

Lavagna, *v.* Flatter; caresser; amadouer; adoucir une personne chagrine ou irritée.

Lavagnaïre, aïro, *adj.* Caressant; flatteur, enjoleur.

Lavaïro, *s. f.* Laveuse; blanchisseuse.

Lavaje, *s. m.* Lavage; linge fraîchement lavé et non encore sec; breuvage trop étendu d'eau; vin trop trempé, ressemblant à de la rinçure de bouteille; potage beaucoup trop allongé.

Lavamén, *s. m.* Lavement; clystère, remède.

Lavarido, *s. f.* Boue occasionnée par le dégel.

Lavassi, *s. m.* Pluie torrentielle, qui lave tout à grande eau. Par restriction, et plus expressif que *Lavaje*, vin, bouillon, tisane, sauce, où l'on a mis trop d'eau.— *Lavassi dé plous*, torrent de pleurs, déluge de larmes.

Lavo-pè, *s. m.* Grand vase de terre ou de métal servant à se laver les pieds.

Lé, *s. m.* Cochonnet, but; terme de jeu de boules ou de palets; boule plus petite que les autres qui sert de but; petit palet qui fait le même office. — *Avédre* ou *tène lou lé*, tenir le haut du pavé, le dé dans la conversation; être le premier personnage d'une réunion. Cela vient de ce que au jeu de boules, celui qui tient le but ou cochonnet, le jette ainsi qu'il l'entend, près ou loin, et oblige les autres joueurs à faire ce qu'il veut, à lui céder.

Lébrâou, *s. m.* Dim. *Lébrâoudoù*. Levreau, jeune lièvre; petit du lièvre.

Lèbre, *s. f.* Dim. *Lébréto;* augm. *Lébratas*, s. m. Lièvre, *Lepus*, Linn., mammifère onguiculé de la fam. des Rongeurs, trop connu pour être plus amplement décrit. — *Tèsto dé lèbre*, tête éventée et sans mémoire. *Uno lébréto*, une jeune fille fort éveillée, égrillarde.

Dér. du lat. *Lepus, leporis*, m. sign.

Lèbriè, *s. m.* Levrier, chien-levrier; chien de chasse pour les lièvres. — *Afama coumo un lèbriè*, affamé comme un chasseur.

Lédignan, *s. m.* n. pr. de lieu. Lédignan, chef-lieu de canton dans l'arrondissement d'Alais.

Ce n'est pas tout à fait l'étymologie de ce nom qui appelle particulièrement notre attention : elle est du reste assez difficile et peu claire. Serait-elle prise du vieux mot *Lédo* ou *Lèoudo*, en lat. *Leudum*, Leude, droit de hallage, ou péage payé aux seigneurs pour un passage; ou viendrait-elle d'un nom d'homme; ici désignant un propriétaire appelé *Ledus* ou *Ledinus*, ou *Ledinius*, possesseur d'un domaine devenu plus tard un centre d'agglomération; là signifiant peut-être le lieu où se percevait un droit de leude, à la limite de deux héritages seigneuriaux? La question est indifférente à la composition du mot, qui indique par sa désinence un sens de provenance, d'appartenance ou d'attribution; et c'est cette finale surtout qui nous fait insister.

Sur la première partie du mot, si les conjectures sont permises, si même l'incertitude domine à propos de sa véritable racine significative, sur sa terminaison il ne saurait y avoir doute. Disons-le donc tout de suite, ce qui dans ce nom mérite d'être remarqué, c'est sa forme d'abord qui, bien que témoignant d'une provenance purement latine, garde cependant, par le *gn* mouillé, une saveur très-franche du vieux crû celtique; puis ce sont les analogies que sa désinence fait naître avec les suffixes déjà étudiés, et qui doivent la faire classer par droit de parenté dans cette grande famille issue des primitifs *Ac* = *Ec*, s'alliant avec le latin qui s'impose, déclinant et se contractant avec la moyenne latinité, et par les variantes romanes arrivant à la langue d'Oc, sans avoir trop perdu des anciennes empreintes au point d'être entièrement méconnaissable.

Lédignan est mentionné pour la première fois, à notre connaissance, dans une donation faite par deux frères, seigneurs de Sauve et d'Anduze, en 1042, où il est écrit *de Laninhan;* il se retrouve, en 1052, dans le testament de l'un desdits seigneurs, avec la variante *de Ledinhano;* du XIII[e] au XV[e] siècle, il reparaît en *Ladinanum, de Leodinhaco, de Ledinhano*, et *Ledinhanum*, pour se fixer en *Ledignan*, en 1435 et 1539, comme aujourd'hui, sans autre changement important.

Digitized by Microsoft®

On le voit, la terminaison latine en *anus, anum,* est la plus persistante; mais elle n'a pas empêché le gaulois *Ac* latinisé de se montrer sous la forme *de Leodinhaco.* La consonnance originelle d'ailleurs persévère à tous les âges du mot, qu'elle s'exprime par le *nh* qui mouille la syllabe, ou qu'elle prenne le *gn,* sa forme la plus ordinaire : les deux modes d'orthographe et de prononciation étant également usités, comme on sait.

Le nouveau suffixe se dégage avec netteté : c'est une variété caractéristique pour désigner la provenance, pour donner au radical un sens de propriété, d'appartenance, pour l'adjectiver, ou faire d'un nom d'homme le nom d'un domaine qu'il possédait. C'est à cet emploi que servait chez nos ancêtres leur suffixe *Ac,* dont un ressouvenir se décèle ici, et ce que faisait aussi le suffixe latin *anus, anum,* traduit par *an, ane,* et se métamorphosant ensuite par l'intervention du génitif et de la syllabe *Ni,* en une cadence nasalisée ou adoucie par la mouillure du *g* gaulois, et passant, suivant certaines prédispositions ethniques, en *Agne, Egne, Igne, Igné, Igny,* transformés en *Ange, Inge,* et *Anigue, Anègues, Aniche, Anche, Enche,* avant d'atteindre dans les régions méridionales *Argues, Ergues, Orgues,* qui en définitive correspondent à toutes ces variantes et dont la filiation est certaine. *Ignan* appartient à la même catégorie de suffixes. La conséquence forcée est donc que cette terminaison imprime au radical qui la porte la même signification adjective qui est donnée par ses congénères.

La vérité de cette déduction se démontre mieux par le rapprochement de quelques noms à finale identique, et sur lesquels la succession des variantes se laisse mieux apercevoir. A part *Licinianus,* lat., qui a donné Lézignan, dans l'Aude, *Lesignana* et *Lesignano,* en Italie; *Lucinianus,* Lusignan; *Pompeianus,* Pompignan, commune de Saint-Hippolyte du Fort (Gard); Pompignas, de la commune de Valleraugue; *Pompeano* et *Pompejana,* en Italie; on peut citer encore comme reproduisant des combinaisons de finales analogues à côté desquelles d'autres se sont greffées, du lat. *Albinianus* ou *Albanacus,* Aubignan et Albanhac = Albignac = Albigny et Aubigny et Aubigné = Aubignargues = Albignano (Italie) = Albinana (Espagne); *Caviniacum* et *Cavilhanicæ* traduits par Cavignan, et Cavignac, et Cauvignac, et Cavaniac, et Cavagnac, et Cavigny, et Cauvigny, et Cavillargues; *Marinianus,* faisant *Marignano* en Italie, et pour nous Marignan; comme *Martinianus* et *Martinacum* étaient rendus par Martignan, Martignas, Martignac, Martignat, Martigny, et Martignargues, et Martinenche, etc., suivant la situation au midi, au nord, à l'est ou au centre; puis, et toujours dans de semblables conditions, *Mayrinanum* ou *Mayrinacum,* lat., dans la basse lat. *Mayrinanicæ,* qui produisent Mérignan et Mérignargues (Gard), = Mérignac (Charente, Gironde), Merignas (Gironde), Merignat (Creuse), Meyrignac, Meyrinhac (Corrèze, Lot); = Meyrannes et Meyrargues (Gard), et se syncopent en Meyrac, Mayran et Maires, etc.; de même pour Sérignan et Sérignargues (Gard), du lat. *Serinacum,* à côté de Sérignac (Gard); et le lat. *Synanum,* rendu par Signan et Signargues (Gard), ailleurs par Signac, Signes, etc.

En donnant ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, nous ne prétendons pas expliquer la raison qui a fait accorder la préférence à telle forme plutôt qu'à telle autre dans la composition de noms dont le radical est similaire au fond et dont le suffixe doit représenter une idée et un sens identiques. Pour remplir le même office, le gaulois avait son *Ac* = *Ec* le plus fréquent, qui s'employait avec peu de variantes; le latin diversifia davantage ses finales; mais les langues romanes s'enrichirent de toutes les inflexions qui les avaient précédées et y ajoutèrent de leur fond propre, suivant leurs aptitudes et leurs propensions que des conventions ou des règles faites d'avance ou imposées ne gênaient plus : ce fut le génie nouveau du langage qui se donnait carrière. Il est peu probable qu'en créant des dénominations on ait à aucune époque procédé au hasard, surtout dans le principe où toute appellation devait être significative; les altérations sont venues après, et chaque groupe a entendu et prononcé à sa manière, en se rapprochant assez du primitif reçu pour se reconnaître et être compris. La diversité des climats, qui agit sur les organes, a fait naître les différences de dialectes, et, comme par zones, le langage s'est nuancé ou altéré dans des circonscriptions à peu près fixes. Et l'on comprend combien en pareille matière l'exception devait tenir de place, et comme il était facile, par exemple, au moyen d'une syncope qui favorisait la rapidité de la pensée, d'une inflexion qui flattait davantage l'oreille ou se prêtait mieux à la flexibilité de l'articulation, d'arriver à des variantes et de les laisser s'impatroniser même à côté les unes des autres.

De là ces ressemblances et aussi ces transformations dans les noms. Le fond reste; la désinence tantôt s'allonge, tantôt est abrégée; elle s'adoucit ou devient rude; elle est sourde ou éclatante; elle obéit à des propensions inconnues, inexplicables, mais le mot garde presque toujours l'empreinte de son origine. Et il est remarquable comme certaines sympathies de sons et de formes se font jour et affectent de se produire sous les mêmes latitudes. Comme nous venons de le dire, c'est ce qui fait la particularité ou l'étrangeté pour les gens du Nord de quelques-unes de nos terminaisons méridionales. Il n'y a pas exclusion systématique, puisque dans les appellations toutes les finales se rencontrent et se cotoient; mais des préférences évidentes apparaissent et répondent très-certainement à des aptitudes organiques toujours persistantes. Nous avons signalé ailleurs ces sortes de divergences de prononciation, qui ne constituent point des déviations ou des altérations du sens. C'est ce qui peut-être fait l'accent de la langue d'Oc et de la langue d'Oïl; et aujourd'hui que cette distinction s'efface de plus en plus, et que le français se généralise,

Digitized by Microsoft®

tandis que le languedocien persiste et se maintient, c'est ce qui rendra toujours une fusion ou une assimilation impossible entre les deux langues, car les noms propres de lieux et d'hommes seront toujours là pour soutenir les traditions.

Quoi qu'il en soit de cette observation, elle devait trouver place dans nos études des suffixes. Dans la recherche des étymologies, leur classification, leurs évolutions, tout leur rôle, sont d'une extrême importance : ils déterminent en quelque sorte le pays et le dialecte d'où provient un mot ou un nom propre et auxquels il appartient. Si la terminaison *Ignan* ne fournit point par elle-même tous les degrés de sa descendance et ne trahit directement qu'une source latine, ses analogues la ramènent au moins au centre commun, et les rapprochements établissent son vrai caractère. Il faut la rattacher aux autres et reconnaître l'emploi de procédés pareils pour affecter un radical. *Ignan* est le signe adjectif destiné à lui communiquer une idée de propriété, comme le font les finales en *Agne, Igné, Igny, Ac, Ange, Anche, Argues, Ergues* et les autres.

Léga, *s. m.* Legs, donation testamentaire.

Légì, *v.* Lire; faire une lecture; parcourir des yeux un écrit. — *Lou légì li lèvo pas l'éscrioure,* dicton très-souvent employé comme allusion; savoir lire ne lui ôte pas le savoir écrire, c'est ce qu'il dit; ce qu'il entend et veut dire, c'est : la soif ne lui ôte pas la faim; il a faim et soif à la fois, et l'un ne nuit pas à l'autre tant il s'en acquitte bien.

Comme on le voit, le sens littéral ne suffit pas à exprimer toute la pensée; on ne peut y arriver que par une inversion. Il ne s'agit guère en effet, dans cette petite phrase, de grade à prendre, d'examen à passer, pour constater qu'un jeune lauréat de l'école primaire mérite un bon point de lecture et un prix d'écriture, deux couronnes qui prouveraient que pour savoir lire couramment, il serait parvenu même à apprendre à écrire. C'est bien à une tout autre mention honorable que s'applique notre dicton, et notre traduction ne le trahit pas. Formule d'admiration, de félicitation, elle n'a jamais été employée à vanter des succès scolaires, quoi qu'elle en dise. C'est un de ces euphémismes, assez fréquents du reste, dont notre langue use volontiers pour faire compliment à quelqu'un de ce qu'il fait également bien deux choses où la lecture et l'écriture ne sont pour rien. Voici, par exemple, un joyeux compagnon à table, qui boit sec et qui mange à l'avenant : *lou légì li lèvo pas l'éscrioure,* bien boire ne l'empêche pas de mieux manger, au contraire; il est digne de cet éloge.

Le mot n'est pas fait d'hier. Il est d'évidence que cette locution remonte à une époque où savoir lire et écrire pouvait passer pour une merveille de science, si bien qu'on en fit un terme de comparaison pour exprimer un prodige de *capacité,* pour caractériser une supériorité non intellectuelle mais physique, non point un esprit cultivé, mais un brillant appétit servi par un bon estomac. Rien n'est plus simple et à la fois plus délicat. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on eût trouvé cette tournure; ce n'est pas notre siècle, qui se moque du *fort en thème,* en même temps qu'il aspire à inventer l'instruction gratuite et obligatoire et le progrès, qui songerait à s'étonner de la multitude des forts en lecture, voire en écriture anglaise, ronde, bâtarde et courante, et en ferait une fine allusion. Mais en ce temps-là, où l'on trouvait ce dicton, une instruction si complète, au point de savoir lire et écrire, était prodige, et la phrase était juste : c'est pourquoi elle s'est conservée. A la vérité, on assure que la poule au pot se prêtait au rapprochement des deux idées; mais depuis... le niveau de l'appétit n'a pas baissé, pas plus que celui des études et des lumières, et cette espèce de proverbe familier a besoin de commentaire pour en faire sentir toute la justesse. Aurons-nous réussi? Nous le voudrions, et surtout, pour nos lecteurs et nous, de quelque façon qu'on le prenne, que de longtemps *lou légì nous lève pas l'éscrioure!*

Dér. du lat. *Legere,* m. sign.

Légno, *s. f.* Bois à brûler.

Ce mot n'est pas parfaitement indigène, mais haut-cévenol et vivarais; il est très-bien employé dans notre pays.

Dér. du lat, *Lignum,* m. sign.

Légo, *s. f.* Envie; convoitise; désir. — *Faïre légo,* faire montre, faire parade de quelque chose, pour exciter l'envie, pour faire venir l'eau à la bouche, sans permettre d'y toucher : imposer ainsi le supplice de Tantale. *Légo-légo!* est le terme dont on accompagne ironiquement ou méchamment la montre de l'objet. *Tout aquò mé faï pas légo,* toutes ces belles choses ne me sourient nullement, n'excitent pas la plus petite convoitise, ne me tentent pas.

Étymologie au moins incertaine, sinon inconnue.

Lègo, *s. f.* Dim. *Lèguéto;* augm. *Lègasso.* Lieue, mesure de distance.—En Languedoc, la lieue usuelle, qui est encore dans l'usage vulgaire, était de 5,837 mètres ou trois mille toises. — *Y-a pértout uno lègo dé michan caml,* en toute chose il y a un revers de médaille; en toute entreprise, quelque heureuse qu'elle soit, on rencontre des embarras, des difficultés. *Y-a uno lèguéto,* il y a une petite lieue, un peu moins d'une lieue; ce qui veut dire le plus souvent qu'on en a encore pour deux heures de marche. *Uno lègasso,* une grosse lieue, de celles qu'on trouve interminables.

Dér. du lat. *Leuca,* m. sign.

Légumaje, *s. m.* Ensemble des légumes secs de différentes espèces. — *Ès un pèis dé légumaje,* c'est un pays qui produit toute espèce de légumes.

Légun, *s. m.* Légume sec, ou plutôt celui qui vient en gousses, en cosses, comme fèves, haricots, pois, etc.

Ce mot a moins d'extension qu'en fr. et ne s'applique pas aux légumes verts et aux plantes potagères.

Dér. du lat. *Legumen,* m. sign.

Lèï, *s. f.* Loi, règle établie par l'autorité divine ou

Digitized by Microsoft®

humaine; foi religieuse, croyance, culte, dans sa comparaison ou sa rivalité avec un autre; règlement, disposition législative; droit, justice. — *Sèn pas dé la mèmo lèï,* nous ne sommes pas de la même religion. *Aquélo marchandiso és pas dé lèï,* cette marchandise n'est pas de recette, elle n'est pas recevable en justice. *Té vôou apliqua la lèï,* je vais te faire le droit que tu mérites.

Dér. du lat. *Lex, legis,* m. sign.

Lén, lénte, *adj.* Légèrement humide; qui commence à moisir. — Se dit surtout des herbes fourragères qui ne sont pas parfaitement sèches et qu'on pourrait tordre en corde.

Dér. du lat. *Lentus,* flexible, ramolli.

Lençèou, *s. m.* Drap de lit; linceul. — C'est avec le drap de lit que se font la plupart des transports de paille, de fourrage, de feuilles et de mille autres récoltes, pour les renfermer à la ferme; lorsqu'ils sont fort grands et de grosse toile grise, on les nomme *Bourén.* — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Lintealum,* linge, drap de lit.

Lençoula, *s. m.* Plein un drap de lit, ce qu'il peut contenir.

Lençoulado, *s. f.* — Même sign. que *Lençoula,* mais moins bon languedocien que lui.

Lénde, *s. m.* Lente, œuf de pou. — On les détruit, comme les poux eux-mêmes, avec de la poudre de cévadille. — *Voy. Grano dé capouchin.*

Dér. du lat. *Lens, lendis,* m. sign.

Léngado, *s. f.* Coup de langue; médisance; quolibet.

Plusieurs fois l'occasion s'est présentée de citer ce subst. et le suivant comme exemples de prononciation. Il y a entre eux identité de lettres : la mesure est tout à fait différente, et l'accent suffit pour déplacer la tonique et changer la quantité. Le premier, à terminaison féminine, est composé de deux longues et une brève finale : la voix appuie et s'arrête sur sa syllabe médiane *ga.* Le second a une brève entre deux longues : la voix glisse sur sa médiane *ga* pour tomber fortement sur l'ò final, masculin, éclatant et accentué. La mesure, la cadence ou l'accent font en définitive la signification et le sens : la prononciation donne l'intelligence des mots, et l'orthographe ne saurait trop s'attacher à la reproduire et à la figurer.

Léngadò, *s. m.* n. pr. Languedoc, province de l'ancienne division de la France. Elle formait le plus grand gouvernement du royaume, après celui de Guyenne-Gascogne; il était borné au nord par le Forez, à l'est par le Rhône, au sud-est par la Méditerranée, au sud-ouest par le Roussillon et le Comté de Foix qui le séparaient de l'Espagne, à l'ouest par le Cominges, la Gascogne, le Quercy, le Rouergue, et au nord-ouest par l'Auvergne. Il était divisé en Bas-Languedoc, comprenant les diocèses d'Uzès, de Nimes, d'Alais, de Montpellier; en Haut-Languedoc, formé des diocèses de Toulouse, du Cominges languedocien, du Lauraguais, du Sault, du Carcassez et du Rasez; en littoral méditerranéen, où se trouvaient les diocèses d'Agde, de Béziers et de Narbonne; et en provinces annexes, qui étaient, vers le nord, le Vivarais, le Velay et le Gevaudan, au sud-est le Quercy languedocien et l'Albigeois. Cette circonscription comprend aujourd'hui les départements de l'Ardèche, de l'Aude, du Gard, de la Haute-Garonne, de l'Hérault, de la Haute-Loire, de la Lozère et du Tarn.

Le Languedoc correspond en grande partie à la Narbonaise première des Romains, habitée par les Volces Tectosages et Arécomiques et quelques autres peuplades ou tribus de race celtique. Il fut appelé Septimanie, puis Gothie, lorsqu'il passa sous la domination des Visigoths. Ceux-ci, dépossédés par les Francs de Clovis, gardaient encore quelques lambeaux de territoire et leur passage vers le siége de leur royaume d'Espagne, mais les Sarrasins les remplacèrent et furent à leur tour expulsés par Charles-Martel et Pépin-le-Bref. Charlemagne réunit la Septimanie au royaume d'Aquitaine : elle en fut ensuite séparée pour former Comté et Duché, s'annexant la Provence, étendant sa puissance, sa domination par la force de ses armes et le prestige des arts, de sa culture, de sa langue et de sa civilisation sur tout le Midi et sur la France et l'Europe. La quasi-royauté des comtes de Saint-Gilles et de Toulouse, à l'apogée de leur grandeur, touchait d'un côté aux Alpes et de l'autre aux Pyrénées : c'est en son état le plus florissant qu'elle fut réunie à la France au XIII^e^ siècle, en 1270, sous Philippe-le-Hardi, et que, de ce moment, le pays entier prit le nom de Languedoc.

On sait que le mot Langue s'employait autrefois dans l'acception de pays : on disait la langue de France ou la langue d'Oïl, et la langue d'Oc, l'idiome méridional, à cause de la différence de prononciation. Le Languedoc, *lou Léngadò,* est donc le pays de la langue d'Oc; tout ce qui est compris entre la Loire et les Pyrénées, qui ne parlait pas la langue d'Oïl, l'ancienne province romaine, le vieux territoire des Volces, Gaulois ou Celtes.

Lou Léngadò désigne le pays : pour son idiome, on dit : *la léngo d'O,* dont nous allons avoir à parler. On entend quelquefois employer le mot *Languédò;* ce n'est là que du patois, c.-à-d. du français accommodé aux désinences du languedocien. Notre mot *Léngadò* n'est guère lui-même qu'une corruption, qui sent son latin du moyen-âge, mais elle a pour elle la priorité, l'ancienneté d'origine; et c'est ce qui nous la fait distinguer dans l'application. Quant à la question d'idiome, *voy. Léngo d'O, O* et *Oc* particules.

Léngasto, *s. f.,* ou **Gourgoulì.** Hippobosque du mouton, insecte. — *Voy. Gourgoulì.*

Léngo, *s. f.* Dim. *Lénguéto;* péj. *Léngasso.* Langue, partie charnue, musculeuse, mobile dans la bouche; organe du goût et de la parole; langage, idiome d'une nation, d'un peuple, d'un pays. — *Faïre la léngo,* servir d'interprète, parler pour un autre; haranguer au nom d'une assemblée, d'une troupe, d'une collection quelconque d'individus. *Faïre la léngo à qudouquus,* styler quelqu'un, lui souffler ses réponses, lui faire la leçon, en lui dictant ce

Digitized by Microsoft®

qu'il doit dire. *A uno léngo de pètar,* il a la langue bien affilée; il manie très-bien l'ironie ou la médisance. *Moussigo dé la léngo,* il mord de la langue, c.-à-d. il a la parole mordante, incisive. *Ma léngo mé prus,* j'ai une démangeaison de parler. *Moussiga sa léngo,* se retenir de faire une réponse indiscrète ou compromettante. *A pas qué dé léngo,* il n'a que du babil. *Avès la léngo trop longo,* vous parlez beaucoup trop; se dit d'un bavard ou d'un indiscret. *Prène léngo,* prendre langue; s'informer. *Ma léngo m'a vira,* la langue m'a fourché; je me suis trompé. *Ènvala sa léngo,* mourir, rendre le dernier soupir; métaphore énergique et en même temps ironique. *Ès uno lénguéto,* c'est une langue dorée; une fine mouche; un doucereux diseur, calin et insinuant. *Uno léngasso,* une mauvaise langue.

Dér. du lat. *Lingua,* m. sign.

Léngo-bouino, *s. f.* Langue de bœuf, Hypodrys hépatique, *Boletus hepaticus, Boletus buglossum,* Linn., Roques; champignon du genre des Agarics, fistuleux, dont les micologues donnent ainsi la description : chapeau d'un rouge-brun, d'autant plus foncé que le sujet est plus âgé, parsemé à la surface supérieure de papilles de même couleur; surface inférieure couverte de tubes allongés, accolés les uns aux autres, d'un jaune blanc ou jaune rougissant; chair mollasse, fibreuse, zonée, ressemblant au tissu de la betterave rouge lorsqu'elle est cuite; saveur un peu acide, odeur nulle. Il croît sur les vieilles souches, le plus souvent au pied des vieux chênes et des vieux châtaigniers. On le désigne en fr. sous les noms de Foie de bœuf, langue de bœuf, glu de chêne; en Toscane *Lingua di castagno, rassa buova.*

Par son volume et sa saveur agréable, ce champignon doit être mis au nombre des espèces alimentaires les plus utiles. Mais, pour ceux qui se trouvent dans les châtaigneraies, il arrive qu'ils sont tellement saturés de la sève âpre et acerbe de l'arbre, en s'attachant à son tronc ou aux maîtresses-branches, qu'il faut les faire tremper longtemps et blanchir à l'eau bouillante pour leur enlever cette âcreté.

La composition du mot ne présente aucune difficulté : *Bouino* est là comme traduction de *bovine.*

Léngo-cano, *s. f.,* ou **Hèrbo dâou tal.** Cynoglosse, *Cynoglossum officinale,* Linn., plante de la fam. des Boraginées. Sa feuille est légèrement veloutée et douce au toucher comme la langue du chien, dont elle a du reste la forme et pris le nom. Sa racine est adoucissante et somnifère : sa feuille est employée par application contre les dartres.

Dér. du lat. *Lingua canis,* langue de chien.

Léngo d'O, *s. f.* Langue d'Oc; languedocien; langage, idiome languedocien; langue parlée dans le pays de Languedoc, par opposition à la Langue d'Oïl, parlée dans le nord de la France.

La dénomination seule de *Léngo d'O,* la langue d'Oc, trace les limites dans lesquelles doivent se renfermer ces observations. Nous reviendrons à rechercher nos origines dans la langue romane *(Voy. Rouman),* et, sous le mot *Troubadour,* à exposer sa marche et son développement; nous en sommes, le mot l'indique, au moment où l'idiome méridional a déjà conquis la plénitude de son individualité propre, où il est si bien fixé par le caractère particulier de son euphonie que son accent et sa prononciation servent à le classer par une démarcation territoriale. — *Voy. Léngadò.*

Il doit être accordé une assez large part aux influences climatériques sur le langage pour faire admettre en principe que, de tout temps, des différences dialectales ont distingué les groupes de populations d'un vaste pays, de même race et de même langue. Ce que nous voyons aujourd'hui permet d'affirmer ce qui a été avant nous. Dans l'ancienne Gaule, où les divisions par tribus furent si nombreuses, ces différences existaient : la conquête romaine constitua une sorte d'unité sous sa domination; mais elle laissa forcément vivre ce qu'elle ne pouvait atteindre, le génie national dans son sentiment intime et dans la parole, sa manifestation la plus persévérante.

La Narbonaise première s'était donnée plutôt qu'elle n'avait été soumise. Entre les mains des vainqueurs du monde, elle était devenue la plus florissante et la plus riche de leurs provinces transalpines. Peut-être cette prospérité était-elle due à ce qu'ils avaient su conserver chez elle plus de son esprit natif d'indépendance, en lui apprenant à se gouverner elle-même dans ses municipes, et parce qu'ils avaient été amenés aussi, par calcul ou par nécessité, à respecter ses habitudes et ses traditions de langage, en conservant toutes ses dénominations géographiques, en latinisant beaucoup de ses locutions usuelles qu'ils s'approprièrent, à mesure qu'ils lui imposaient, dans les lois et les affaires, la langue officielle, et dans leurs relations privées, le charme de leur littérature. C'est au moins ces caractères de la politique romaine qui ont survécu pour attester les traits les plus saillants de notre nationalité. Ce double courant s'est creusé un lit profond à travers les contrées méridionales.

Dans un intervalle de trois ou quatre siècles de l'établissement des colonies romaines, le flot commence à se troubler, où plutôt une nouvelle ère s'annonce. La Gaule comprend qu'elle n'a plus besoin de maîtres : elle a donné des empereurs au monde, des sénateurs au Capitole, des orateurs à la tribune, des rhéteurs et des grammairiens aux écoles; elle a un instant disputé à Rome même le siége de l'empire; un effort encore, elle va s'appartenir. Mais à ce moment les irruptions des Barbares recommencent; les Wisigoths viennent occuper le Midi, les Sicambres ravagent le Nord : partout se montrent les signes précurseurs d'un grand déplacement de puissance et de rénovation d'idées et d'idiomes.

Le christianisme se propageait. Les Wisigoths admiraient les institutions romaines et ils conservèrent beaucoup de

Digitized by Microsoft®

l'organisation administrative : le latin était la langue de leur cour de Toulouse, et celle dont ils se servaient dans les édits et dans leurs codes : et le latin n'avait jamais entièrement effacé le celtique.

A leur tour, les Sarrasins s'étaient répandus dans le Midi : ils tenaient Nimes, Carcassonne et Narbonne : les Francks de Clovis, de Childebert, de Pépin, y avaient été appelés. Comment les traces de tous les envahisseurs, reconnaissables sur notre sol, n'auraient-elles pas laissé quelques empreintes dans la langue? Cependant, ni le gothique, qui avait légué son nom à la province romaine, ni l'arabe, que les dévastations des bandes sarrasines, l'antipathie des croyances et l'épouvante rendaient odieux, ni le franc-ique ou le tudesque aidé même de toute la puissance de Charlemagne, n'avaient pu s'acclimater sous notre soleil et sur cette terre où le vieux tronc gaulois gardait ses racines vivaces et qu'avait si merveilleusement fécondée la culture latine.

Mais l'ébranlement et la chute de l'empire, les guerres et les invasions, tous ces chocs de peuples divers ne pouvaient manquer de produire des bouleversements, des perturbations dans les esprits et une étrange confusion dans les rapports habituels et nécessaires des populations. Au milieu de ces conflits et de la diversité d'idiomes qui se heurtaient et se repoussaient, l'unique moyen de s'entendre et de se comprendre était de composer, presque d'instinct, sans se soucier des règles et de la syntaxe, un langage courant, populaire, dont le fond, comme la forme, se fût généralisé et qui ne pouvait avoir pour base que le latin, la langue la plus répandue.

Alors, en effet, dans la nuit intellectuelle de ces âges troublés et malheureux, apparaît la langue romaine rustique, le roman, comme une transaction éclatante entre la civilisation décrépite de la vieille Rome, et une société rajeunie, turbulente, presque sauvage encore, pleine de ses traditions nationales, exubérante d'ardeur, nouvellement retrempée aux sources du christianisme. Tous les peuples qui s'étaient disputés l'héritage lacéré de la grandeur romaine, furent appelés à apporter leur moellon à l'édifice de régénération. Bientôt le roman était en possession de toute la Gaule, de la Méditerranée au Rhin; et, né dans la province latine, comme on appelait la Gaule narbonaise, il régnait au nord de la France au IX^e^ siècle, et formulait, en 841, les serments réciproques de Louis-le-Germanique et de Charles-le-Chauve, son frère.

Cependant, si le roman était universel et commun à tout le territoire des Gaules, les éléments divers dont était composée la population, réagissaient naturellement contre l'unité d'un langage dont le lien fondamental, le latin, déjà miné et altéré, ne trouvait plus ni sanction ni contrôle, et tendait chaque jour davantage à se dissoudre. Des propensions ou des aptitudes opposées, du midi au nord, dirigeaient d'ailleurs le mouvement en sens contraire. Par une convention tacite et instinctive, partout il y avait un accord unanime pour donner à la diction la rapidité et la clarté, pour supprimer les inversions, pour abréger les finales, pour répudier les redondances : c'était le travail, la recherche, l'instinct de l'esprit nouveau et son affaire. Mais la mécanique du langage et l'oreille avaient aussi leurs droits : ici, la sonorité et l'éclat des voyelles, quelquefois même la rudesse affectée de certaines consonnes rappelant le vieux gaulois, l'harmonie surtout étaient dans les prédilections natives et semblaient mieux servies par la souplesse et la dextérité de l'organe obéissant à la promptitude de la pensée ; là, le son ne redoutait pas de s'assourdir, la voix de s'effacer et de tomber avec les désinences et les inflexions, comme pour se soumettre à une conception plus lente, qui ne demandait pas à faire explosion; et l'expression devenait lourde, traînante, embarrassée et incolore; mais la phrase et les mots, au prix de la mélodie sacrifiée, prenaient une ferme netteté et une concision qui n'étaient pas sans forces ni sans charmes. Ces différences, que la nature, les dispositions organiques, l'influence des climats, les impressions d'origine avaient mises entre les dialectes du Midi et du Nord, ne s'effacèrent jamais, et plus le défaut du trait d'union qui les reliait à la source principale se relâcha, par l'oubli ou le mépris de la littérature romaine, plus aussi les tendances divergentes prenaient d'empire et accusaient leurs antipathies.

De ce tableau de l'état de la Gaule après la chute de l'empire romain, trop imparfaitement esquissé, qu'on nous permette de reprendre quelques-uns des traits les plus saillants.

Les provinces du Midi, plus cultivées et plus fières de leur culture intellectuelle, moins exposées aux incursions germaniques, vivaient dans leur prospérité pleine des souvenirs de Rome; mais toujours impatientes du joug, elles ne l'avaient souffert dans leur langue que par une sorte d'accommodement et à la condition de prêter au vainqueur presque autant qu'elles consentaient à en recevoir. Elles s'étaient identifiées avec le latin, et l'avaient pour ainsi dire attaché à leur fortune. Les Barbares apportèrent le premier élément dissolvant sans parvenir à substituer leur idiome à celui des Gallo-Romains. Les nouveaux conquérants d'ailleurs s'entendaient dans la même langue que ceux qui avaient envahi le Nord et toutes les bandes qui franchissaient continuellement et sans obstacle le Rhin à la recherche d'une autre patrie. L'ancienne province romanisée pressentait vaguement que la force qui avait renversé l'empire la dominerait un jour, et bien des fois elle l'avait regardée et avait recherché son alliance et son secours. Quand le flot menaçant des Arabes était venu inonder les Gaules, c'est au nord que s'était élevée la digue qui le repoussa jusqu'au-delà des Pyrénées. Chaque jour la puissance franque s'était accrue, et au milieu des secousses et de ces terribles tremblements de terre, sa prépondérance ne fit que grandir. Sous les rois de la première race, les

Digitized by Microsoft ®

habitants des contrées méridionales n'étaient connus que sous le nom de *Romains*. La loi salique consacrait cette distinction de peuples; et la *terre des Franks* ne se confondait pas, pour les priviléges que la possession y attachait, avec les provinces de la Gaule méridionale. La langue commune était la basse latinité dégénérant déjà, s'imprégnant au nord de tudesque et de teuton, et elle ne persévérait au midi que sous le nom un peu méprisé de *langue romaine rustique*. Durant cette longue période de guerres et de déplacements continuels de peuples, toute culture intellectuelle avait été abandonnée, les écoles publiques, autrefois si renommées, n'existaient plus; les esprits troublés marchaient au hasard et sans règle dans les terribles inquiétudes d'un présent sans fixité, mais avec des aspirations d'avenir à reconstruire sur d'autres bases. Le génie de Charlemagne avait un moment essayé de reconstituer l'unité de l'idiome et de l'empire : entre les mains de ses débiles successeurs, son œuvre s'était démembrée. Mais dans le morcellement, lorsque la Gaule méridionale eut reconquis sa part, elle commença à respirer; et sur elle une ère nouvelle allait se lever, en lui redonnant, avec l'indépendance et le repos, l'amour des arts et des lettres. De petits états s'étaient formés qui relevèrent en droit plus qu'en fait de la souveraineté royale établie au nord, et qui s'érigèrent bientôt en gouvernements héréditaires sous leurs seigneurs locaux : ils furent le berceau de la rénovation politique et de celle du langage.

Ce fut au moment où la seigneurie suzeraine atteignait son plus haut degré d'importance, que la délimitation du domaine féodal, tracée par la possession, se manifeste et se fait par le nom du dialecte qu'on y parle. La langue désigne et caractérise le territoire; et alors on choisit, pour diviser la Gaule en langue d'Oc et en langue d'Oïl, le mot d'affirmation le plus usuel, suivant la manière dont il était articulé au midi et au nord. — *Voy. O* et *Oc*.

Cette dénomination n'était en réalité que la reconnaissance et la sanction des faits. Comme nous venons de le voir et de le redire, des deux côtés de la Loire, prise pour limite, le langage n'avait pas attendu jusque-là pour prendre sa voie et suivre ses tendances; mais il n'avait fait que traverser une phase de préparation et placer ses jalons. Seulement alors l'unité du roman se dédoublait, et, sortis de la même source, les deux dialectes, qui avaient longtemps suivi une marche parallèle, se séparaient en un cours différent.

La langue d'Oïl n'était pas encore parvenue à se débrouiller des langes grossiers de son enfance, que la langue d'Oc, plus fidèle à ses traditions, s'était organisée d'après des règles savamment étudiées. Elle avait ses grammairiens et surtout ses poëtes; et elle était devenue la langue politique, la langue légale, la langue des traités de commerce et d'alliance qui unissaient les cités industrieuses du Midi aux plus puissantes républiques italiennes, avec Gênes, Pise, Florence et Venise, la langue dans laquelle se réveillaient les formules et l'esprit des vieux municipes romains de la Gaule méridionale, lorsque les communes naissantes obtenaient de leurs seigneurs féodaux leurs chartes d'affranchissement.

Dans le XI^e^ siècle, l'époque où les comtes de Saint-Gilles et de Toulouse réunirent sous leur sceptre la Provence au Languedoc, fut l'époque où cette langue prit toute l'extension, toute la richesse, toute la régularité que les troubadours lui avaient données *(Voy. Troubadour)*. Son influence ne s'était pas amoindrie par la cession de la Provence au comte de Barcelone : la maison de Toulouse régnait toujours dans ses états indépendants qui s'étendaient du Rhône aux extrêmes Cévennes, et de la haute Dordogne aux Pyrénées; et les comtes de Provence en même temps comtes de Barcelone et rois d'Aragon, lui conservaient sa primitive affinité avec le catalan. — *Voy. Prouvençdou*.

Longtemps encore après que la comté de Toulouse fut passée dans le domaine de la couronne, sous Philippe-le-Hardi, la langue d'Oc conserva sa portée et sa valeur politique. Philippe-le-Bel et ses successeurs, par divers édits, ordonnèrent la publication des lois et l'instruction des procédures dans chacun des idiomes qui divisaient la France. La légalité de la langue d'Oc, son authenticité juridique s'affirmaient ainsi, et l'unité se maintenait dans les diverses circonscriptions de son vaste territoire, tant que l'institution politique générale faisait tout ressortir du centre commun. Mais la cause qui, dès le principe, avait amené la grande division en deux langues, ne pouvait pas cesser de les suivre dans leur développement : c'était l'indépendance originelle de chaque groupe de population qui se faisait jour.

Les seigneuries vassales du pays de la langue d'Oc rendaient foi et hommage à leur suzerain, avec la même soumission à peu près que celui-ci en usait avec le roi : l'hérédité des fiefs passée en principe, la force et l'importance de la terre constituant le droit, sans troubles trop violents pour la hiérarchie, dans les subdivisions, des compositions étaient devenues souvent d'impérieuses et de légitimes nécessités. Du peuple au seigneur les rapports étaient relativement les mêmes, et des concessions étaient également forcées en tout ce qui relevait du peuple serf ou vassal, ou formé en commune. Le parler, dont il était le maître, et qu'il faisait, se pliait à ses aptitudes et obéissait à ses tendances : là aussi il avait à prendre librement ses franchises. De là les dialectes de la langue d'Oc, ralliés par une sorte de fédération ou de vassalité à sa constitution centrale et souveraine, mais se nuançant en individualités distinctes et se multipliant par fractionnements qui correspondaient à ceux des domaines particuliers, sans méconnaître jamais leur génie natal.

Aussi, quand le centre dominant, qui imposait aux autres son esprit et ses habitudes, vit amoindrir sa prépondérance et qu'elle se déplaça, quand une littérature

Digitized by Microsoft®

acceptée également par tous cessa d'être accueillie et favorisée par les cours princières, et que ce foyer, d'où jaillissaient la lumière et tant d'éclat, s'éteignit, le prestige de la langue d'Oc commença aussi à décroître. A mesure que se fit l'unité française, et que les provinces ne formèrent plus que le royaume, en restant encore pays d'états, de plus en plus s'abolit la division tracée autrefois par la Loire, qui n'était que nominale. Le français s'était constitué dans ses formes définitives : la langue d'Oc avait perdu son privilége de centralité et de métropole; et, sans autre règle que ses intérêts ou ses besoins, ses souvenirs ou ses propensions, plus que jamais, dans ses anciens domaines, chaque généralité, chaque baillage, chaque paroisse même, morcelèrent à l'envi son héritage, et chacun l'appropria à son génie particulier, à son accentuation locale, à l'influence de son voisinage immédiat, de son organisme ou de sa température.

A ce point semblerait terminée l'histoire de la langue d'Oc: il n'en est rien cependant; si l'avenir est fermé pour elle, elle peut vivre de son passé et se consoler. La nouvelle division de la France a effacé sa dénomination provinciale; depuis longtemps avant, elle n'était plus langue officielle; mais une langue ne s'anéantit point et n'a pas à disparaître ni à se renier devant un décret de proscription. Notre langue d'Oc, que nous affectons d'appeler ainsi pour ne pas la réduire à un de ses dialectes, mérite mieux. Comme nous l'avons dit dans quelques considérations préliminaires, elle est restée populaire et c'est être quelque chose; à ses chefs-d'œuvre anciens, sa renaissance, retrempée à ses sources, vient en ajouter de nouveaux; quatorze millions d'habitants l'entendent, la parlent et la chantent encore dans tous ses dialectes; pour le monde savant, son étude et sa connaissance sont indispensables à tous les travaux de linguistique et de philologie; elle fait partie au meilleur titre de notre gloire nationale; et c'est ce qui nous fait aimer et entourer d'un culte patriotique et fervent ses autels délaissés.

Son nom même est, en effet, devenu une généralisation, qui s'est encore restreinte en transformant le nom de l'ancienne province romaine. Le parler d'Oc résiste toujours, mais chacun de ses dialectes a une vie à part : le toulousain, le gascon, le provençal, l'auvergnat, le cévenol ou *raïol* n'en sont point des branches détachées, mais des pousses vigoureuses sorties du même tronc, que la même sève alimente et que distingue cependant une floraison différente. Ces dialectes ont eu et gardent encore l'empreinte du type primitif que leur frottement avec le français n'a point effacée; et c'est pour cela, pour conserver à la langue sa physionomie vraie, que, de toutes parts, dans le Midi, sa terre natale, la poésie rajeunit ses traits et ses couleurs.

Nous ne rallumerons pas son flambeau, nous le savons, et peut-être cette flamme ravivée n'aurait que des ardeurs factices; mais ne fît-elle que rappeler son premier éclat, il était bon de suivre à travers les âges ces longues traînées de lumière venues du Midi. La langue d'Oc est dépossédée de sa souveraineté : elle décline vers une décadence fatale, qui ne doit pas cependant s'accomplir de sitôt, pour si peu qu'elle veuille rester elle-même. Le français peut la remplacer et se substituer à elle; mais une fusion ou une alliance est impossible. Le danger est là : le mélange ne serait qu'un patois informe; et quelle que fût la livrée dont cette transformation se revêtirait, elle ne représenterait ni le français, ni le languedocien *(Voy. Patouès)*. C'est à cet abaissement qu'elle ne doit pas descendre, si, blessée au cœur, elle doit mourir. Elle doit rester une dans ses variétés dialectales propres, sans se laisser déshonorer et défigurer par des raffinements prétendus qui la corrompent, vulgaire dans sa forte vitalité, simple, harmonieuse, originale sans les atours, les sophistications et les ajustements qui la déparent. Elle est assez riche pour se passer d'emprunts, trop fière pour recevoir l'aumône, de race et d'extraction assez nobles et assez anciennes pour avouer ses origines. Pour cela, nous avons voulu dire son histoire, et nous faisons effort pour la maintenir dans ses traditions.

Léngoù, *s. m.* Dim. de *Léngo*. Petit bout de la langue; dans le langage des nourrices, langue d'un enfant.

Léngousto, *s. f.* Langouste, *Astacus, Palinurus locusta*, Linn., crustacé de l'ordre des Astacoïdes et de la fam. des Longicaudes ou Macroures, grosse écrevisse de mer, commune dans la Méditerranée. Ce qui la distingue du homard, c'est qu'elle manque des deux formidables pinces dont celui-ci est armé : ils ont d'ailleurs assez de ressemblance pour qu'on ne leur ait pas donné des noms différents : celui de *Léngousto* suffit et s'applique à tous les deux.

Léngu, udo, *adj.* Dim. *Léngudè, éto;* péj. *Léngudas, asso*. Babillard; bavard; parleur; qui a la langue trop longue; qui ne sait pas se taire sur ce qu'il doit garder secret. — *Taïso-tè, léngudo*, tais-toi, bavarde.

Lénguéja, *v.* fréq. Languéyer; examiner la langue des porcs pour reconnaître les grains de ladrerie. — *Voy. Grano dè por.*

Lénguéjaïre, *s. m.* Languéyeur; qui fait métier de languéyer les porcs dans les foires et marchés. — *Voy. Grano dè por.*

Lénguéta, *v.* Terme de menuiserie, évider en boudin, ou en languette le bord d'une pièce d'assemblage pour le faire entrer dans la rainure ou canal de la pièce à joindre.

Léntïo, *s. f.* Lentille, lentille commune, *Ervum lens*, Linn., plante de la fam. des Légumineuses.

Lénto, *s. f.* Luzerne sauvage, luzerne faucille, *Medicago falcata*, Linn., plante de la fam. des Légumineuses, à feuilles menues, à fleurs jaunes, qui se propage d'elle-même dans les champs de blé. Comme elle est vivace, qu'elle se marcotte et se multiplie, ses racines très-fortes, très-ligneuses, arrêtent quelquefois la charrue et font même briser le soc. Elle est fort gourmande et fort nuisible au blé et en outre difficile à extirper.

Dér. du lat. *Lentus*, flexible, ou lent, qui ralentit.

Digitized by Microsoft ®

Lèntou, *s. f.* Humidité; flexibilité causée par l'humidité; moisissure. — *Voy. Lén.*

Lèou, *s. m.* Péj. *Lévatas.* Terme de boucherie, mou ou poumon des animaux; morceau peu recherché, dont les pauvres gens seuls font usage. Le mou du porc est plus délicat; on le mêle à la viande des andouilles et saucissons, on l'alterne avec le foie, et ces carrés de viande maigre qu'on nomme *poupo,* dans les garnitures que l'on fait au boudin.

Dér. du lat. *Levis,* léger, parce que la substance spongieuse et fistuleuse du poumon le rend léger et le fait surnager sur l'eau.

Lèou, *adv.* Bientôt; promptement; vite. — *Lèou, lèou!* Vite, vite! dépêchons. *Pu lèou qué,* plutôt que...

Dér. du lat. *Levis,* léger: l'analogie entre léger, leste et vite explique facilement la signification.

Léquo, *s. f.* Piège pour les oiseaux ou les rats, composé ordinairement d'une pierre large et plate, placée de champ et inclinée en angle de 45 degrés, soutenue dans cette position par une charpente de bûchettes si légère, si délicatement montée que la moindre pression d'un animal qui s'y hasarde pour manger l'appât semé au-dessous, fait crouler brusquement l'échafaudage, qui écrase presque toujours le téméraire. En général, piège, traquet, traquenard, trébuchet, quatre de chiffre.

On l'a dit dér. du celt. *Laische* ou *Lech,* pierre, ou figurativement du lat. *Laqueus.*

Lès, *s. m.* Lé, largeur d'étoffe; longueur quelconque d'étoffe prise dans toute sa largeur d'une lisière à l'autre.

Lésarda (Sé), *v.* Se lézarder; se couvrir de lézardes.

Lésardo, *s. f.* Lézarde; fente, crevasse; fissure qui se produit dans un mur quelquefois par vétusté, mais qui date d'ordinaire de sa construction et provient le plus souvent d'un affaissement dans une partie des fondations.

Dér. du lat. *Læsum,* supin de *Lædere,* offenser, léser.

Lésé, *s. m.* Loisir; temps disponible et suffisant pour faire une chose. — *Souï pas dé lésé,* je n'ai pas le temps. *Quan séras dé lésé,* quand tu y seras; quand tu seras dispos; quand tu auras le temps.

Dé lésé, à loisir, à son aise.

Dér. du lat. *Licet,* il est permis.

Lésèno, *s. f.* Alène, outil de cordonnier pour percer le cuir; poinçon courbe emmanché.

En espag. *Alesna,* m. sign.

Lésquo, *s. f.* Dim. *Lésquéto.* Tranche de pain; mouillette. — *Voy. Lisquo.*

Léssiou, *s. m.* De la lessive, eau imprégnée des sels lixiviels de la cendre.

Dér. du lat. *Lixivium,* m. sign.

Léssiou, *s. m.* Essieu de voiture, pièce de fer qui passe dans le moyeu des roues.

Dér. du lat. *Axis, axilium,* m. sign.

Lésso, *s. f.* Crasse de la tête, pellicules qui s'amassent sous les cheveux; crasse qui se forme en petites écailles sur d'autres parties du corps par une habitude de malpropreté, surtout aux genoux: cette dernière se nomme aussi *Péréso (Voy.* c. m.). — *Vous lèvo la lésso,* au fig. il emporte pièce dans ses quolibets.

Lèste, lèsto, *adj.* Leste; agile; qui a de la légèreté; dispos; préparé; prêt; prompt; vif; éveillé.

Létro, *s. f.* Lettre, caractère de l'alphabet; lettre-missive. — *Counouï la létro,* il sait lire et écrire. *Fasès-y uno létro,* écrivez-lui. *Li mandaraï uno létro,* je lui écrirai.

Dér. du lat. *Littera,* m. sign.

Lètrou, *s. m.*, ou **Lusèr.** Lézard, *Lacerta,* Linn., reptile de la fam. des Sauriens, dont les variétés sont nombreuses. — Au-dessous du plus grand de nos lézards qui dépasse deux pieds de longueur, on en trouve bien d'autres différant de taille et de couleur, ce qui tient peut-être autant à l'âge qu'à l'espèce; et par une gamme descendante, on arrive au lézardeau de muraille, qui atteint à peu près cinq pouces dans son plus grand développement. En thèse générale, les plus gros de ces reptiles, tous conformés de même, s'appellent *Lètrou* ou *Lusèr;* ceux de moindre dimension ont des noms divers; mais à quel degré de l'échelle faut-il s'arrêter pour que le *Lètrou* devienne *Réngloro (V.* c. m.)? Ce point de démarcation n'est pas bien déterminé. Disons toujours néanmoins que le lézard ocellé, *Lacerta ocellata,* Linn., et le lézard vert, *Lacerta viridis,* un peu moins grand, tous deux remarquables par leur belle couleur verte se modifiant quelquefois par du brun et du jaune, communs dans notre pays, où ils sont les plus grands du genre, sont essentiellement le *Lètrou* ou *Lusèr :* on s'arrange avec les autres et on leur donne l'épithète de *pichò,* pour arriver au nom spécifique de *Réngloro.*

Léva, *v.* Lever, en général; mais les nombreuses et variées acceptions de ce verbe ne peuvent être bien connues que par des exemples. — *Léva,* pousser en parlant du blé qui germe en terre, des plantes qui sortent de terre; lever, fermenter, en parlant du levain. *Lèva un éfan,* accoucher une femme, recevoir l'enfant. *Léva uno maïo,* relever, reprendre une maille à un tricot, à un bas. *Léva la tdoulo,* desservir, enlever le couvert. *Léva lou capèl,* ôter son chapeau; saluer quelqu'un, le reconnaître pour son supérieur. *Léva las taïos,* percevoir les contributions, être percepteur; par ironie, mendier. *Léva lou nas, lou moure,* être orgueilleux, porter la tête haute. *Léva,* quêter, faire une collecte. *Léva la man,* prêter serment. *Léva boutigo,* commencer à tenir un magasin, à faire un commerce; ou par ext. entrer en danse, se disposer à en venir aux mains, se battre. *Léva,* faire un rabais: *Mé lévarés bé quicon,* vous rabattrez quelque chose. *Aquò vòou pas lou léva dâou sòou,* cela ne vaut pas la peine de se baisser pour le ramasser. *M'ou lévarias pas dé ma tèsto,* vous ne me feriez jamais croire autre chose. *Jamaï noun mé lève d'aïcì s'ès pas vraï,* je consens à ne jamais bouger de place si je ne vous dis pas la vérité; formule d'imprécation ou de protestation fort usitée. *Léva las nisados,* chercher des-

Digitized by Microsoft ®

nichées, dénicher des oiseaux. *Té vôou léva dâou séména,* je vais te relancer d'importance. *Léva dé cassolo,* dégoter quelqu'un du jeu, prendre sa place. *Aouriè pas qu'à léva lou dé,* il n'aurait qu'à faire un signe.

Sé léva, se lever, en parlant d'une personne couchée, sortir du lit; se mettre debout; monter, paraître sur l'horizon. — *Lou sourél, la luno sé lèvo,* le soleil, la lune paraît, se lève. *Lou tén sé lèvo,* le temps se hausse, il commence à s'éclaircir, à faire beau. *Sé léva dé davan,* disparaître, quitter la partie, s'en aller, s'esquiver.

Dér. du lat. *Levare,* venant de *Levis,* léger.

Lévadéto, *s. f.* Dim. de *Lévado.* Fressure d'agneau, de chevreau. — *Voy. Lévado.*

Lévadis, disso, *adj.* Qui peut se lever, s'enlever, se hisser facilement; aisé à lever, à remuer; mobile, muable. — *Pon lévadis,* pont-levis.

Dér. de *Léva.*

Lévado, *s. f.* Dim. *Lévadéto.* Terme de boucherie, fressure d'un porc, d'un mouton, etc. Elle se compose du foie, du poumon et du cœur, qui tiennent ensemble et que le boucher enlève à la fois, en dépeçant l'animal.

Ce mot vient-il de cette dernière action et parce que la fressure ne compte pas comme viande, ou bien du mot *Lèou,* qui donne à son péj. *Lévatas,* d'une grande analogie, et parce que le poumon, qui est une partie essentielle de la *Lévado,* pourrait bien avoir servi de racine à l'ensemble de la fressure?

Lévado, *s. f.* Digue; chaussée; déversoir d'un moulin; barrage quelconque en travers d'un cours d'eau pour le dévier dans un canal de moulin ou d'arrosage.

Lévado, *s. f.* Levée; action de lever, d'enlever. En terme de magnanerie, c'est une certaine quantité de vers qu'on enlève des tables où ils sont trop serrés et trop nombreux, pour les disposer sur des tables nouvelles, ce qui arrive après chaque mue par le développement de leur volume. — Au jeu de cartes, levée, cartes qu'on lève en gagnant.

Lévadoù, *s. m.* Levier d'une meule de moulin à farine, composé, dit Sauvages, de deux pièces, l'une verticale, appelée l'épée, l'autre horizontale, qui fait l'office de levier et qu'on appelle la trampure: l'une et l'autre servent à hausser la braie, et par ce moyen la meule tournante.

Lévadoù signifie aussi un *clayon,* sorte de panier plat, plus long que large. — *Voy. Campanèje.*

Ce mot, qui n'est pas connu à Alais en ce sens, est tout à fait technique à nos portes, dans la Gardonenque et l'arrondissement du Vigan.

Lévan, *s. m.* Levain, morceau de pâte aigrie qui sert à faire fermenter la pâte du pain. — *Métre lou lévan,* opération préparatoire à la manipulation du pain, qui consiste à détremper un morceau de levain avec une petite quantité de farine dans la huche, qu'on laisse fermenter quelques heures ensemble et qui augmente le volume du levain en même temps que la force de fermentation; on mêle le tout ensuite avec la pâte nouvelle.

Dér. de la bass. lat. *Levamen,* m. sign.

Lévan, *s. m.* Levant, Orient, Est, partie du ciel où le soleil se lève; pays situés au levant de la Méditerranée. — *Sourél lévan,* lever du soleil; soleil levant.

Lévandièïro, *s. f.* Sage-femme, accoucheuse.

Dér. de *Léva; léva un éfan,* prendre un enfant du sein de la mère, accoucher une femme.

Lévatas, *s. m.* Péj. de *Lèou.* Terme de boucherie, poumon, principalement de bœuf: ce qui est toujours un mauvais mets. — *Voy. Lèou.*

Lévito, *s. f.* Lévite, redingote, sorte d'habit long, croisé par devant.

Empr. au fr.

Lèvo, *s. f.* Terme de palemardier, lève, cuiller d'un mail, sa face taillée en biseau et qui sert à enlever la boule, tandis que la face opposée, la masse, la fait rouler terre à terre. — *Jouga dé lèvo,* enlever la boule pour la porter à une plus grande distance, sans être arrêtée dans sa course par des ricochets; par ext. au fig. agir hardiment, avoir de la vigueur, de la verdeur, de l'entrain.

Lèvo, *s. f.* Levée; quête; collecte. — *Faïre uno lèvo,* faire une quête.

Dér. de *Léva.*

Lèvo-quiou, *s. m.* Fourmi rouge, fourmi à tête rouge, qui va toujours en procession le long des vieux murs ou des vieux troncs d'arbre. Elle passe pour méchante et sa morsure cause une légère inflammation. On l'appelle *Lèvo-quiou* de ce qu'elle relève volontiers son abdomen.

Lévuro, *s. f.* Tranche extérieure de panne de porc, qui est devenue rance et qu'on enlève pour ne pas laisser ce goût aux assaisonnements. On donne ces reliefs aux pauvres mendiants.

Li ou **I,** pron. relat. et adv. Lui, à lui. — *Voy. I.*

Lia, *v.,* ou **Ia.** Lier. — *Voy. Ia.*

Lian ou **Ian,** *s. m.* Cordon, ce qui sert à lier; lien; cordon de sac. — *Voy. Ian.*

Liardo, *s. f.,* ou **Piastro.** Pièce de deux liards, depuis longtemps démonétisée, hors d'usage dans la circulation comme en dénomination. — *Voy. Iard* et *Piastro.*

Liasso ou **Iasso,** *s. f.* Liasse; paquet de menu linge, lié ensemble; trousseau de clés réunies. — Le fr. Liasse ne s'entend que de papiers; le lang. a presque une autre signification et ne s'applique qu'à de menus objets. Il dit au reste beaucoup mieux *Trousso.* — *V.* c. m.

Libérta, *s. f.* Liberté; indépendance; état d'une personne libre.

Dér. du lat. *Libertas,* m. sign.

Libértin, ino, *adj.* Dim. *Libértinò;* péj. *Libértinas.* Libertin. — Cet adj. au masc. n'entraîne pas l'idée de mauvaises mœurs comme le fr. Libertin: c'est plutôt un coureur de cafés et de cabarets; un homme qui pense peu

Digitized by Microsoft®

à ses affaires et vit dans le vin et le jeu. Au fém. c'est différent, le mot *Libertino* ne porte que sur les mœurs.

Libraïro, *s. m.* Libraire; marchand de livres.

Dér. du lat. *Librarius*, m. sign.

Libramèn, *adv.* Librement; sans contrainte; sans gêne.

Empr. au fr.

Libre, *s. m.* Dim. *Libré*; péj. *Libras*. Livre; volume, feuilles imprimées reliées ou brochées; ouvrage d'esprit qui fait un volume. — *Libre dé dous iars*, la croix de par Dieu. *Parlo coumo un libre*, il parle d'or.

Dér. du lat. *Liber*, gén. *libri*, m. sign.

Libre, libro, *adj.* Libre; exempt de contrainte, de gêne, d'embarras, de liens, d'obstacles.

Dér. du lat. *Liber*, m. sign.

Licol, *s. m.* Licol ou licou, lien autour du cou du cheval, mule ou mulet. — Le vrai mot est *Cabéstre*, mais celui-ci, qui n'est peut-être qu'un empr. au fr., s'est facilement impatronisé.

Liçoù, *s. f.* Dim. *Liçounéto*. Leçon, instruction; ce qu'un maître donne à apprendre et ce qu'apprend par cœur un écolier. — *As pas di ta liçoù*, tu n'as pas récité ta leçon. *Té dounaraï uno liçounéto*, je t'appliquerai une légère correction pour t'apprendre.

Dér. du lat. *Lectio*, m. sign.

Lidor, *s. m.* Louis d'or, pièce de vingt-quatre francs. — Malgré l'adoption presque générale du système décimal, il y a encore certains marchés qui persistent à se faire sur le type des anciennes monnaies, parmi le peuple; dans les foires, celui des chevaux et des mules se fait en louis d'or. Il est encore certains nombres dans les sommes d'argent qui ne s'énoncent qu'en ces vieilles dénominations, en fr. comme en lang., ainsi : *dès éscus, cènt éscus, milo éscus, vinto-cin lidors, cinquanto lidors, cènt lidors*, malgré le changement de valeur de ces différentes pièces, signifient toujours trente, trois cents, trois mille, six cents, douze cents, deux mille quatre cents francs, puisqu'il n'y a plus de livres.

Liè, *s. m.* Lit. — *Voy. Iè*, seul usité dans notre dialecte.

Lièchoto, *s. f.* Dim. de *Liè*. Petit lit, couchette. — Se dit mieux *Ièchoto*. — *Voy.* c. m.

Lièto, *s. f.* Layette; petit coffre en forme de bahut, en carton ou en bois très-mince, qui sert aux jeunes femmes et jeunes filles à renfermer leurs objets de toilette, bonnets, cols, collerettes, et tous les atours qui craignent d'être aplatis ou chiffonnés. C'est là aussi que sont serrées leurs dorures et chaînes.

Lifré, lifréto, *adj.* Gai; éveillé; coquet; accort; délicat.

Liga, *v.*, ou **Aliga**. Limoner; couvrir de lie, de limon, de vase. — *Voy. Enliga.*

Ligas, *s. m.* Gros amas ou dépôt de limon, où le pied enfonce, dans les premiers temps de sa formation.

Augm. de *Ligo*, lie, boue.

Lignèto, *s. f.* Ficelle; bitord; corde à fouet.

Ligno, *s. f.* Ligne, instrument de pêche; canne, perche légère en roseau d'ordinaire, à laquelle est attaché un fil ou une mince corde et un bout de crin blanc qui porte le hameçon.

Dans le sens du fr. Ligne, trait simple, le lang. ne connaît que *Règo*, et pour Rangée, file, rien que la variante *Rén*. — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Linea*, fil, ficelle.

Lignôou, *s. m.* Ligneul des cordonniers, fil ciré avec de la poix, doublé plusieurs fois, qui sert à coudre les souliers.

Dér. du lat. *Linetum*, de *Linum*, lin.

Lignoto, *s. f.* Linotte, Gros-bec linotte, *Fringilla cannabina*, Temm., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Conirostres ou Conoramphes. — Ce joli oiseau vit longtemps en cage et rivalise avec le chardonneret pour le chant et l'intelligence.

Ligo, *s. f.* Lie du vin; dépôt, sédiment, vase des rivières.

Ligo, *s. f.* Acabit, qualité bonne ou mauvaise d'une chose, des fruits, des productions de la terre; race, origine, source, en parlant des personnes. — Il est probable que c'est même dans cette dernière acception que le mot a été imaginé d'abord, et qu'il ne s'est étendu que par analogie aux objets inanimés. L'homme ayant été formé de limon, la *ligo* a été sa source, son origine; quand on dit : *Ès dé la bono ligo*, il est de la bonne souche, de la vieille roche, on semble supposer que le Créateur se servit de diverses qualités de limon pour former les diverses races.

Dér. sans doute du lat. *Ligare*, lier.

Ligousso, *s. f.* Brette; épée longue; sabre.

Lima, *v.* Limer; polir; couper; amincir, user avec la lime, par le frottement. Au fig. perfectionner par un travail assidu, attentif.

Dér. du lat. *Limare*, m. sign.

Limaïo, *s. f.* Limaille, partie de métal en poudre, que la lime enlève.

Limâouchoûs, ouso, *adj.* Péj. *Limâouchousas*. Gluant; poisseux; visqueux, mucilagineux; baveux, comme l'humeur qui couvre le corps de la limace.

Dér. d'*Alimase*, limace, limaçon.

Limase ou **Alimase**, *s. m.* Limace, limaçon sans coquille, *Limax*, Linn. — *Voy. Alimase.*

Limbardo, *s. f.* Limbarde, inule, perce-pierre, *Inula chrithmoïdes*, Linn., plante de la fam. des Corymbifères, qui croît dans les lieux marécageux, au bord de la mer.

Limborou, *s. m.* Varaire, plante. — *Voy. Varaïre.*

Limo, *s. f.* Lime, carrelet d'acier, de fer, à raies, pour polir, user, couper les corps durs. — *Limo douço* ou *limo sourdo*, au fig. sournois, hypocrite; homme qui vous mine, qui vous ruine en vous caressant, qui agit secrètement avec de mauvais desseins.

Limougnè, limougnèïro, *adj.* Cheval, mule ou mulet, attelés au limon d'une voiture, c.-à-d. au brancard, par

Digitized by Microsoft®

opposition à ceux qui sont attelés devant, et qu'on dit : *Atalas én cavïo.*

Limoun, *s. m.* Limon, dépôt de terre détrempée; boue; bourbe, vase; limon, fruit du limonier, plus petit que le citron, avec lequel on le confond cependant; limon, brancard d'une voiture, d'une charrette; pièce de bois qui soutient les marches d'un escalier.

Dér. du lat. *Limus,* limon, vase, boue.

Limouna, *v.* Limonner une terre, l'engraisser de dépôts de limon. — Se dit d'une prairie couverte par une inondation qui y a déposé du limon.

Limounado, *s. f.* Limonade, boisson du jus du limon ou du citron, avec de l'eau et du sucre.

Limounéto, *s. f.* Mélisse, citronnelle, plante. — *Voy. Abéïano.*

Limpa, *v.* Vieux et hors d'usage. Glisser. — Est entré dans *Éscarlimpa,* v. très-usité. — *Voy.* c. m.

Dér. de *Limpo,* boue, en v. lang.

Limpéto, *s. f.* Pierre mince et plate, galet; caillou plat, rond, sur une grève : ce sont ces galets avec lesquels les enfants s'amusent à faire des ricochets dans l'eau. — *Voy. Soupéto.*

Lin, *s. m.* Lin, lin commun, *Linum usitatissimum,* Linn., plante de la fam. des Caryophyllées; dont l'écorce se file et fait des tissus, et dont la graine possède des qualités émollientes fort appréciées en pratique.

Linde, lindo, *adj.* Clair; transparent, limpide, comme l'eau de roche ou celle qui court sur une grève unie et argentée. — *Lou ciél és linde,* le ciel est pur, sans nuage, ni brume. *Un jouïn'home linde,* un jeune homme à taille svelte. — Ainsi pris au fig. dans ce dernier sens, *Linde* a contracté une extension qui semble participer de celle du vieux mot *Linje,* ou n'en être plutôt qu'une corruption : car il revient à Fluet, efflanqué, effilé, élancé; se rapprochant de la signification du mot en espag. et en port.

En espag. *Lindo,* beau, net, pur; en port. *Lindo,* joli, gentil.

Linja, ado, *adj.* Nippé; qui est bien fourni en linge; pourvu de linge.

Linjarié, *s. f.* Ensemble du linge d'une maison, d'un ménage, et non lingerie, qui est un appartement réservé à la conservation et à la réparation du linge, en fr.

Linje, *s. m.* Linge, toile employée aux besoins du ménage; linge pour le corps.

Dér. du lat. *Linium* pour *Lincum,* transformé en *Linjum, linjeum,* et par suppression de la finale, *Linje.*

Linla, *s. m.* Lilas, *Lilas vulgaris,* Linn., arbuste de la fam. des Jasminées, originaire des Indes, à fleurs monopétales, tubulées, disposées en grappes.

Lïo, *s. f.,* ou **Rédorto.** Lien formé d'un jeune scion d'arbre ou d'arbrisseau, ou même de jonc ou de tige herbacée, qui est tordu par les bouts et assez flexible pour lier un fagot.

Dér. du lat. *Ligamen,* lien.

Liò ou **Iò**, *s. m.* Lieu, endroit; place; occasion. — Est plus dans le dialecte montagnard que dans celui de la plaine. — *Voy. Iò.*

Liourèïo, *s. f.* Livrée. — *Voy. Livrèïo.*

Liouro, *s. f.* Livre, unité de poids d'après l'ancien système, qui se divise en 16 onces, 120 gros, 384 scrupules, 9,316 grains, et qui variait suivant les localités. Celle d'Alais valait 415 grammes 89 centig. — *La liouro dé déssouto,* retenue de un pour cent que les acheteurs de cocons font subir à leurs vendeurs en certaines localités : c'est pour tenir compte du déchet que peut avoir éprouvé la marchandise, soit dans le transport, soit par défaut d'un triage préalable assez exact. Cette retenue n'a rien de commun avec la proportion, qui n'est qu'un escompte. — *Voy. Proupourcïou.*

Dér. du lat. *Libra,* m. sign.

Lipa, *v.* Lécher. Au fig. manger son bien. — *A tout lipa,* il a tout achevé. — *Voy. Liqua.*

Dér. de l'allem. *Lippe,* lèvre.

Lipado, *s. f.* Lippée; bouchée; coup de langue d'un animal qui lèche; franche lippée, repas copieux et gratuit.

Lipaïre, aïro, *s.* et *adj.,* ou **Liquaïre.** Qui lèche, qui aime à lécher; et au fig. écornifleur, parasite; gourmand, moins délicat que *Lipé.*

Lipé, lipéto, *adj.* Dim. *Lipétoù.* Friand; raffiné gourmand; délicat mangeur; qui est sur sa bouche.

Liqua, *v.,* ou **Lipa.** Lécher avec la langue; effleurer avec la langue. Par ext. et au fig. enlever, emporter; effacer; faire disparaître. — *Gardoù a liqua las castagnos,* le Gardon a emporté la récolte des châtaignes, bien entendu dans une inondation après orage, qui charrie les produits et la terre des montagnes. *L'ôouro-dôou, la liquo-fango,* le vent du nord, qui sèche la boue.

Dér. du gr. Λείχω, je lèche.

Liquado, *s. f.* Bouchée; action de lécher. — *Voy. Lipado.*

Liquaïre, aïro, *adj.* Qui lèche. — *Voy. Lipaïre.*

Liquofroïo, *s. f.* Lèchefrite, ustensile de cuisine pour recevoir le jus du rôti.

Liquo-siéto, *s. m.* Gourmand; parasite; ce qu'on pourrait traduire mot à mot en fr. par lèche-plat, lèche-assiette.

Liquoù, *s. f.* Liqueur; liquide en général; boisson dont l'eau-de-vie est la base. — *Un véïre dé liquoù,* un petit verre d'eau-de-vie ou d'autre liqueur.

Dér. du lat. *Liquor,* m. sign.

Lirgo, *s. f.* Glaïeul, iris ou flambe, *Iris Germanicus,* ou *Gladiolus communis,* Linn., plantes de la fam. des Irisées, qui se confondent avec la *Coutélo.* — *V.* c. m.

Liroun, *s. m.* Loir, rat des Alpes, loir commun, *Myoxus glis,* Linn., petit mammifère de la fam. des Rongeurs.

Ce nom n'est point très en usage; et comme le Loir, plus rare que le Lérot, lui ressemble beaucoup, on lui donne, ainsi qu'à ce dernier, le nom de *Ra-caïé.* — *Voy.* c. m.

Digitized by Microsoft®

Lis, liso, *adj.* Poli; lisse; usé par le frottement; mince, fluet. — *Bago-liso,* jonc, bague unie, sans chaton ni guillochage. *Soupo liso,* potage sans garniture, eau bouillie sans grand assaisonnement. *Pèço-liso,* pièce de monnaie usée, élimée, mais conservant encore quelque valeur.

Dér. du gr. Λίς, λισσός, m. sign.

Lis, *adv.* En courant, sans bruit, comme en glissant. — *Passa lis,* passer sans s'arrêter, sans saluer, en voulant être inaperçu.

Liséto, Liso, Liseun, *s. f.* n. pr. de femme. Lisette, Lise, Louison, dim. de Louise ou de Elise.

Lisièïro, *s. f.* Lisière, bord d'une étoffe, d'un champ.

Dér. de la bass. lat. *Lisiera,* du lat. *Licium,* trame; mais importé du fr.

Lisquo, *s. f.,* ou **Lésquo.** Dim. *Lisquéto.* Lèche, tranche de pain fort mince; tranche de viande, de saucisson, etc.; tartine de beurre, de fromage frais. — *Lisquo dâourado,* friandise dont on fête un heureux accouchement chez le peuple, en la distribuant aux personnes qui viennent faire visite à l'accouchée et à celles qui assistent au baptême. Elle consiste en de larges tranches de pain blanc, trempées à diverses reprises dans une pâte faite de lait, d'œufs et de sucre, et cuites ensuite à la poële. Les pâtissiers ont perfectionné cela et en ont fait ce qu'ils appellent des minerves.

Lissandro, *s. m.* n. pr. d'homme. Alexandre. — Altération par apocope.

Listèl, *s. m.,* ou **Gistèl.** Liteau. — *Voy. Gistèl.*

Listo, *s. f.* Bande de toile ou de mousseline claire dont les femmes en grand deuil garnissent leurs bonnets, en guise de dentelles. Elle doit être empesée, lisse et sans aucun pli.

Listo, dans le sens du fr. Liste, est du pur *franchiman* réprouvé.

En angl. *List,* bande, lisière.

Litièïro, *s. f.* Litière. — Ce mot comprend, en lang., non-seulement la litière dont on fait le lit des chevaux, bœufs, porcs, etc., mais toute autre substance qu'on mêle au fumier dans les cours, pour servir de véhicule aux déjections des animaux, comme buis, hérissons de châtaigniers, mauvaises herbes, etc.

Litre, *s. m.* Litre, mesure de capacité du système décimal. C'est un des termes de la nomenclature nouvelle qui est devenu plus tôt et plus généralement familier dans le peuple. — *Toumba'n litre,* boire, vider un litre. *Toumba soun litre,* boire une bouteille de vin d'un litre en un repas, déjeuner ou dîner.

Litur, liturdo, *adj.* Lecteur, lectrice; celui ou celle qui lit, qui fait la lecture.

Lituro, *s. f.* Lecture; savoir, étude. — *A la lituro pér él,* il a l'avantage de savoir lire. *A dé lituro,* il a de l'instruction, du savoir, il sait lire et écrire.

Dér. du lat. *Lectura,* du v. *Legere,* lire.

Liuèn, *adv. de lieu et de temps,* ou **Iuèn.** Loin, à grande distance. — *Dé liuèn én liuèn,* à intervalles espacés, à distance l'un de l'autre, de loin en loin. — *Voy. Iuèn.*

Livrèïo ou **Liourèïo,** *s. f.* Livrée; uniforme; signe distinctif comme drapeau, cocarde, etc.

Logo, *s. f.* Dim. *Louguéto.* Espèce de foire ou plutôt de rendez-vous, où l'on loue des ouvriers pour la moisson, la vendange, l'éducation des vers-à-soie, et surtout pour les travaux d'hiver. Ce sont en général des ouvriers de la Lozère qui se présentent le jour dit, qui est toujours un dimanche: ils se réunissent en masse sur quelque petite place autour de l'église, et les enchères commencent à l'issue de la messe.

Dér. du v. *Louga.*

Logo (A), *adv.* Au lieu, tout au contraire. — *A logo d'un chi, mé mandè un lou,* au lieu d'un chien, il m'envoya un loup. *As agu bèou dîn ta campagno? — A logo, a plougu tout lou tén,* as-tu eu beau temps dans ton voyage? — Bien au contraire, il a toujours plu.

Dér. du lat. *Loco,* au lieu.

L'on, *particule,* ou mieux *pronom personnel indéfini.* On, l'on.

Ce mot est le même que *On,* et l'euphonie seule règle les cas où chacun doit être employé de préférence, absolument comme dans le fr. On et l'on.

Comme en fr. contraction de *Homines,* les hommes.

Long, longo, *adj.* Dim. *Loungué;* péjor. *Loungas.* Long; qui a de la longueur, de la durée, de l'étendue; tardif; lent. — *Dé long pèls longo nouvèlo,* a beau mentir qui vient de loin. *S'ésténdre dé soun long,* tomber de tout son long. *Sès bièn long,* vous tardez bien; vous êtes bien lambin.

Dér. du lat. *Longus,* m. sign.

On a compris que le *G* final, au masc. sing., ne se fait pas sentir : il n'aurait donc pas dû être écrit, d'après les principes de notre orthographe. Mais dans ce mot, et dans quelques autres monosyllabes surtout, conjonctions ou adverbes, une exception à la règle était nécessaire, moins peut-être en faveur de l'étymologie, qu'à cause de la formation des composés qui prennent presque toujours la lettre caractéristique du primitif.

Long, *adv.* Le long; amplement; d'une manière diffuse. — *Long dé l'aïgo,* tout le long de la rivière, sur les bords de l'eau. *Lòng dâou jour,* tout le long de la journée. *N'én sa long,* il en sait long, il est très-expert. *A la longo,* à la longue, avec le temps. *Tout dâou long,* en longueur, en long.

Longamèn, *adv.* Longuement; durant un long temps.

Longo-maï, *adv.* ou mieux *interj.* Souhait, vœu, félicitation de politesse que l'on adresse à une personne en la complimentant sur un vêtement neuf, sur une maison, sur un domaine nouvellement acquis. La phrase entière usitée en ces circonstances ou en occasions semblables, est : *longo-maï, én bono santa,* c.-à-d. puissiez-vous en jouir longtemps encore en bonne santé. La syncope abrège, et

Digitized by Microsoft®

se fait suffisamment comprendre. La même formule simple *Longo-maï* s'emploie aussi comme adieu, lorsque deux personnes se quittent pour quelque temps et se prennent la main.

Longos (Las), *s. f. plur.* — Ne s'emploie spécialement qu'en terme de vigneron : *Douna las longos,* laisser de très-longues viettes au bout des sarments de la vigne en la taillant. Comme le nombre des bourgeons laissés est beaucoup plus considérable, la vigne a beaucoup plus de raisins; mais la quantité ne s'obtient qu'aux dépens de la qualité du vin et de la vitalité du cep. Aussi n'est-ce guère qu'à une vigne vieille, rabougrie et destinée à être arrachée que l'on fait subir cette épreuve. — *Voy. Cargo.*

Longo-vuïo, *s. f.* Longue-vue, lunette d'approche.

Trad. du fr.

Lonjo, *s. f.* Longe, bande, lanière de cuir, ou corde, qui tient au-licou des bêtes de somme; échine du veau ou sa moitié, depuis les épaules jusqu'à la queue.

Empr. au fr.

Lontén, *adv.* Longtemps; durant un long espace de temps. — *Té parle dé lontén,* je te parle de longtemps. *Y-a lontén,* il y a longtemps.

Loquo, *s. f.* Dim. *Louquéto.* Loche, loche des rivières, loche franche, *Cobitis barbatula,* Linn., poisson de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Cylindrosomes : dessus du corps d'un brun olivâtre; côtés jaunâtres nuagés et pointillés de brun; six barbillons aux mâchoires; longueur de 12 à 15 centimètres, quand Dieu leur prête vie. Ce petit poisson, fort commun dans le Gardon, reste au fond de l'eau, caché dans l'herbe et les pierres; sa chair est d'un bon goût.

Lou, *art. et pron. m.* Le. — S'élide devant une voyelle : *l'âoubre,* l'arbre, comme en fr. Au gén. *dé lou,* contracté en *dèl, dal,* aujourd'hui *dâau* ou *dé l'* devant une voyelle, équivalent au fr. de, du *(Voy. Dâou).* Au dat. *à lou,* contracté en *âou* ou *à l',* au. Le plur. masc. nomin. et accus. est *lous,* les; gén. *das,* des; dat. et abl. *as,* aux. Son fém. sing. fait *la,* la; gén. *dé la;* dat. *à la;* au plur. nom. et accus. *las,* les; gén. *dé las,* des; dat. *à las,* aux.

Lou capèl, le chapeau; *dâou capèl,* du chapeau; *âou capèl,* au chapeau; *l'âoubre,* l'arbre; *dé l'âoubre,* de l'arbre; *à l'âoubre,* à l'arbre; *lous capèls, lous âoubres,* les chapeaux, les arbres; *das capèls, das âoubres,* des chapeaux, des arbres; *as capèls, as âoubres,* aux chapeaux, aux arbres. *La fénno,* la femme; *dé la fénno,* de la femme; *à la fénno,* à la femme; *las fénnos,* les femmes; *dé las fénnos,* des femmes; *à las fénnos,* aux femmes.

Dans le sens pronominal, *Lou,* m. sing., le; f. sing. *la,* la; au plur. m. *Lous;* f. *Las,* les. — *Aïma-lou,* aimez-le; *lou vése,* je le vois. *Lous aïme,* je les aime; *vésè-lous,* voyez-les. *Aïmo-la,* aime-la; *la vése,* je la vois; *las aïman,* nous les aimons; *vésè-las,* voyez-les. *Lou qué,* celui qui, celui que; *la qué,* celle que. *Lou qué vèn,* celui qui vient; *lou qué vése,* celui que je vois; *la qué t'aïmo,* celle qui t'aime; *la qué préne,* celle que j'épouse.

Dans la région montagneuse, au nord d'Alais, où les raffinements du français ont moins pénétré, il s'est conservé une formule habituelle de langage et d'emploi de l'article que nos pays de plaine ont presque perdu. Pour désigner une personne dont on parle, on fait précéder de l'article son nom ou son prénom; on dit : *lou Dumas, lou Rocho, lou Jan, lou Polito, lou Pièrè; la Bâoudano, la Mièrguésso, la Béloun, la Jano, la Mariouné,* etc. Dans quelques noms commençant par une voyelle, on euphonise par une liaison la rencontre mal sonnante à l'oreille, *lou-z-Idoro,* le Isidore, ou bien d'autres fois on compose le nom en supprimant la voyelle initiale, *lou Lissandro,* le Alexandre.

Ce sont là, me paraît-il, les anciennes traditions qui se perpétuent, les tendances harmoniques de l'idiome qui se maintiennent, même avec des mots de forme relativement récente et plus recherchée. C'est le même esprit qui a créé l'élision et qui, à la place de la contraction au gén. *dâou,* du, substitua le *dé l'* avec l'apostrophe. C'est encore ce qui amena la prosthèse ou addition de l'article au substantif et au nom propre commençant par une voyelle, avec lesquels il s'est si souvent confondu.

Pour se rendre complètement raison de cette dernière particularité si essentielle à noter dans la recherche des étymologies, il faut se reporter à l'époque où la langue aspire à se renouveler et prépare ses voies. Sa grammaire viendra plus tard; en attendant son vocabulaire se forme; il retient tous les mots qui suffisent à se comprendre; mais les expressions et les tournures sont empruntées à tous les idiomes qui courent dans le pays. Le latin en est toujours la base, le latin dégénéré, corrompu d'abord par son mélange avec l'idiome des provinces romanisées, et par la prononciation gauloise toujours persistante, puis descendant encore dans la basse latinité rustique, et plus que jamais laissant dénaturer son caractère. La fixité lui manque; une ordonnance régulière n'avait ni les moyens, ni le temps de se formuler en lois assez précises pour discipliner des esprits différents d'habitudes et indépendants les uns des autres, l'autorité magistrale du latin ayant disparu. De loin on pouvait déjà pressentir que le roman, issu de cette latinité sans cohésion et sans règles, arriverait bientôt à se diviser lui-même en dialectes qui, sans se séparer tout à fait de leur principe commun, s'en affranchiraient assez pour être distingués en deux langues, la langue d'Oïl et la langue d'Oc. — *Voy. Rouman.*

Aussi, au moment de la rénovation, disons-nous, la langue, qui ne désertait pas son vocabulaire, manifestait-elle une irrésistible tendance à lui donner une autre forme. Les modes de déclinaison et de conjugaison avaient commencé par s'éloigner du pur latin classique : par la suppression des désinences et de la quantité, l'accent tonique se déplaçait et la prononciation modifiait le sens et l'orthographe des mots selon de nouvelles exigences : les flexions n'avaient aucune valeur grammaticale; tous les cas disparurent, et l'article détermina la relation et les genres, en

Digitized by Microsoft®

précédant invariablement tous les substantifs, même les noms propres, qui ont fini cependant par le supprimer. Avant tout, la nouvelle langue vise un but et ne semble préoccupée que du besoin de rendre sa forme plus brève, plus adoucie et plus commode.

Nous ne voulons saisir au passage qu'un des phénomènes de ce mouvement qui amène le roman à modifier les principes et le caractère de l'idiome générateur dont la décadence ne suffit plus aux besoins intellectuels. Nous avons précédemment indiqué les procédés dont on avait usé envers les finales latines et les suffixes *(Voy. Agno, suff.)*, il est évident que, les cas et les genres une fois supprimés, la désinence avait dû tomber, puisque sa portée était nulle et qu'elle devenait un embarras à la prompte expression de la pensée. Mais en même temps devait intervenir un signe sensible pour suppléer aux genres et donner aux mots une détermination précise, et leur acception, nécessaires à la clarté du discours : et l'article se posa en avant de tous les noms, au masculin et au féminin, au singulier et au pluriel. Il fut pris au latin *ille, illu,* son pronom démonstratif le plus usuel : son rôle et son emploi étaient fixés. De la basse latinité, où son usage n'était pas inconnu, il se transmit au roman, et advint à la langue dOïl et à la langue d'Oc.

L'idiome, qui arrivait ainsi à se simplifier en secouant la gêne des règles grammaticales et des flexions trop variées et trop diverses, représentatives du genre, du nombre, des cas, de la personne, des temps et des modes, avait encore à obéir aux instincts d'euphonie qui convenaient le mieux à l'oreille et d'une plus facile articulation. La contraction et l'adoucissement modifièrent donc la forme latine : en roman, comme dans les langues d'Oïl et d'Oc, l'article faisait au masc. sing. nom. *El, lo;* gén. *del, de lo;* dat. *al, el, a lo;* au plur. nomin. *els, los, li;* gén. *dels, de los, de li;* dat. *als, a los, a lis;* le féminin, au sing. et au plur., était en tout conforme au nôtre, sauf au nomin. qui disait *la* et *il*. Ce n'était pas suffisant pour le français et le languedocien modernes : *le* et *l'* fr. remplacent *el* et *lo,* au sing. masc., et ainsi de suite pour les autres cas; pour nous, la consonnance est aussi amortie par *lou, dâou, âou; lous, das, as*.

Mais l'introduction de l'article précédant tous les noms devait avoir un résultat également notable. *Lo, le* et *lou,* de formation identique, se terminaient par une voyelle plus ou moins sourde, et qui était exposée à rencontrer un mot portant une voyelle initiale. L'élision eût sauvé un heurtement désagréable : le roman, plus dominé par l'influence latine, ne s'en préserva pas toujours; le français et le languedocien en redoutèrent le choc, et la combinaison de la première lettre de l'article avec l'apostrophe, *l'*, déguisa l'inconvénient à l'oreille. Mais peu à peu cette forme, qui était purement orthographique, fut impuissante à distinguer le substantif auquel elle s'adaptait, et elle fut absorbée par ce substantif. Il s'en suivit un écart qui transfigu rait le primitif, puisque l'article accessoire devenait le mot lui-même, et de là des obscurités étymologiques souvent difficiles à débrouiller. Ce qui même augmente l'embarras, c'est que ces incorporations d'articles constituant un mot ne sont qu'un accident qui n'a rien de systématique ni de régulier : elles se sont impatronisées dans le vocabulaire par l'usage et sans parti-pris d'application générale; car on peut remarquer souvent, à côté d'un substantif dans lequel l'article s'est agrégé, un autre nom dans les mêmes conditions qui a résisté à l'amalgame.

Dans le vieux français les exemples ne manquent pas : on cite *Lierre,* du lat. *Hedera,* qui fit primitivement *edre,* puis *ierre, ière,* avec l'art. *l'ière,* et enfin par la confusion *Lierre,* et qui est pour nous *Èouno; Loriol,* qui reste, après avoir été *Oriol, l'oriol,* du lat. *Oriolus* ou *Aureolus,* notre *Figo-Lóouriôou; Luette,* de la basse lat. *Uveta; Lundier,* de *Anderia; Lendemain,* dans le principe *endemain* ou *demain; Liard,* que nous avons gardé avec sa forme si particulière de l'*i* initial aspiré; etc., etc.

Dans le domaine de la langue d'Oc, de semblables transformations se sont produites, sans s'assujettir à celles qu'opérait la langue d'Oïl ou le français; ce qui est une nouvelle preuve de son indépendance et justifie sa prétention d'être considérée comme une langue à part, de même origine que le français et non un de ses patois corrompus. Nous ne relèverons pas les différences ou les similitudes dans les substantifs communs autrement que par ce qui ressort de la nomenclature; nous ne voulons ici nous attacher qu'à certaines dénominations locales, territoriales, et aux noms propres qui en peuvent dériver, sur lesquels ont agi les influences dont nous parlons. Le nombre des mots appartenant à cette catégorie est nécessairement assez restreint, bien que les agrégations de l'article se soient étendues au masculin et au féminin, au singulier et au pluriel; mais ces accidents, et nous ne les signalons pas tous, ont dû nous arrêter, si peu considérables qu'ils semblent en apparence, car ils intéressent l'histoire des noms propres et ne peuvent être négligés dans la recherche de leurs étymologies.

Voici quelques-uns des exemples à l'appui des indications qui précèdent et qui leur serviront de commentaire. Il suffira le plus souvent de placer à côté du nom actuel la plus ancienne de ses formes mentionnée par les vieux titres, pour avoir raison de celle dans laquelle il s'est fixé et des adjonctions parasites qui lui donnent une nouvelle physionomie, sans qu'il se prive cependant aujourd'hui de l'ajustement pléonastique de l'article.

Lacan, n. pr. de lieu, dit *Mansus de Campo.*

Lafoùs, Mansus Fontium. — Voy. Fon.

Lagrinié, Mansus de Agrinerio.

Lanciso, du lat. *Incisus, incisu.*

Langludo, appelée en 1125 *Anglata,* en 1214 *de Anglada.*

Lâoumédo, nom partitif, lieu planté d'ormes, formé du lat. *Ulmus, Ulmetum,* en fr. Ormoie, dit en 1160 *de Ulmeto,* en 1551 l'Olmède, aujourd'hui *Laumède,* commune de Roquedur (Gard); le n. pr. d'homme *Lomède,* avec le

Digitized by Microsoft ®

simple *Lolm* n. pr. de lieu, commune de Saint-Christol-lès-Alais, *L'hom*, variante; d'où les noms d'hommes *Aouméssas, Aouméras,* lang., et les analogues Almessas, Omessas, et *Ormoy* (Eure), tous venus de l'ancien lang. *Olme, Oume,* en fr. Orme, sans compter les composés Delorme, Dormoy, comme les autres en un seul mot.

Lôouriôou, Lauriol, n. pr. de lieu et de personne, du lat. *Aura* ou *Aurum,* donnant *Aureolus,* dimin., dit en 1237, *ad ripariam d'Auriol;* en 1463, *Vallatum de Auruol; Loriol* plus tard, et enfin en fr. *Lauriol.*

Larna, s. m. n. pr. de lieu. Larnac, hameau près Alais, de la commune de Saint-Hilaire de Brethmas, mentionné en 1314 *Ecclesia de Arnaco.* — Le même nom est commun à d'autres hameaux, notamment dans les communes des Mages et de Montaren, pour le Gard. Il est devenu aussi n. pr. d'homme.

L'ancienne désignation donne la clé de l'étymologie. Il s'agit évidemment du nom tudesque ou goth *Arnald,* devenu *Arnaud, Arnal,* abrégé en *Arna,* tous assez répandus dans notre pays, auquel s'est ajouté l'article *lou,* le, élidé et syncopé avec la première syllabe du mot, comme on le trouve fréquemment.

. *Larza,* s. m. n. pr. de lieu. Larzac, plateau fort élevé dont une partie se trouve à l'extrémité du département du Gard, commune de Trève, et forme la ligne de séparation entre la Dourbie (Gard) et la Jonte (Aveyron).

Le même mode de formation par la fusion de l'article nous paraît avoir, comme pour le précédent, fait le mot actuel : *lou Arza,* l'Arzac, *Larza,* Larzac. Le primitif dégagé serait *Arzac,* forme romane, conservée par le fr. mais réduite dans notre dialecte qui supprime toujours le *c* final, en *Arza,* provenant du lat. *Arsacus,* avec l'adoucissement euphonique du *z* pour *s* et la modification ordinaire du suffixe caractéristique; de sorte qu'il se présenterait deux étymologies également probables et justes. L'une, tirée du lat. *Arx, arcis,* forteresse, venue du gr. Ἄρχα, sommet, sommité, prise dans ce dernier sens; l'autre, du lat. *Arsus, arsa,* brûlé, indiquant un lieu qui aurait été ravagé par les flammes : circonstance assez fréquente, soit pendant les invasions des Barbares, soit à la suite des guerres de religion, pour perpétuer le souvenir de ces calamités à la place qu'elles avaient le plus frappée. Comme analogues les n. pr. Larcy, Darcy, etc., malgré la variante des désinences, sont trop rapprochés pour n'avoir pas une des deux racines à s'appliquer : c'est toujours l'incorporation de l'article au radical.

Lascours, du canton de Vézenobres, qu'on trouve, en 1003, *Curtes,* en 1294 *Mansus de Curtibus,* et en 1547 Las-Cours; comme dans la commune d'Aulas, le roman écrivait en 1071 *Las Cors,* le latin de 1447 *Mansus de Curtibus,* et en 1513 *territorium de las Cortes.*

Laval, commune de la Grand'Combe, de Colias, de Nimes et autres lieux, d'abord mentionné, en 1099, pour la première indication sous le nom de *Vallis,* et en 1314, 1345 et 1561, *Parrochia* ou *Ecclesia de Valle,* traduit en 1620, avec la séparation de l'article par *Notre-Dame de La Val,* et enfin avec la réunion par *Notre-Dame de Laval.*

Dans cette série pourraient encore être compris des noms propres, qui, à divers degrés, par la prosthèse ou par apocope, ont donné lieu à des variantes singulières, comme : *Leyris* ou *Lairix,* n. pr. de lieu dans les communes de Castillon de Gagnère et de Quissac, et nom d'homme; *Leyrollo,* Leyrolles, commune de Génolhac, dimin. formés sans doute de *Aïro,* aire à blé, du lat. *Area,* m. sign., que la bass. lat. rendait par *Lairanicæ,* donnant ensuite Lairargues (Hérault), et Alairargues (Hérault), *Alairanicæ,* dont les analogues pourraient amener Alleirac, Alleyrac, Olérargues, Oulérargues, comme Oleyra et Lerrac (Charente), et encore une nombreuse famille; à moins cependant, ce qui n'infirmerait en rien notre thèse, que ces derniers commençant par *o, ou,* n'eussent leur primitif dans le lat. *Olla,* qui a donné par la même addition, à côté de nous et dans le Gard, le n. pr. *Loulos, Loules,* commune de Tornac, dans lequel l'article avait plus de facilité à se confondre.

Léousièïro, Leuzière, la Leuzière, les Leuzières, dans plusieurs de nos communes, de *Éousé,* chêne, en lat. *Ilex,* ayant pour analogues La Lauzière, Lozière, et peut-être *Luziès,* et Luziers, commune de Mialet, seraient toujours dans le même cas.

Lou, *s. m.* Dim. *Loubé, loubatoù;* péj. *Loubatas.* Loup, *Canis lupus,* Linn., mammifère unguiculé de la fam. des Digitigrades ou Carnivores. C'est l'animal le plus dangereux de nos contrées. Il habite les montagnes au nord de notre département; mais quelquefois la faim le chasse de ses bois et il vient visiter nos plaines; on organise alors de grandes battues officielles : on y fait bombance, on tue quelques lièvres ou quelques perdreaux qui n'en peuvent mais, le plus souvent rien, et le loup s'en retourne chez lui. — *A las costos én long coumo lous lous,* c'est un fainéant qui ne veut pas se baisser pour travailler : ce dicton tient à un préjugé d'autant plus sot que tout le monde est à même d'en vérifier la fausseté, quand on tue un loup, ce qui arrive et n'est pas même bien rare, en dehors des battues. D'après cette croyance, le loup aurait les côtes placées en long, parallèlement à l'épine dorsale, ce qui l'empêcherait de faire des voltes et des mouvements ondulés dans le torse. Le fait est qu'il a un peu moins d'élasticité et de souplesse que les chiens; mais il n'en est pas moins agile, et le dicton s'applique sans doute à sa paresse que le besoin seul lui fait secouer au point de le rendre féroce. *Ès counégu coumo lou lou blan,* il est connu comme Barabas à la passion. *Grano dé lou,* race biscaïne, maudite, vagabonde. *A vis lou lou,* il est pris par le gosier, il ne peut parler, articuler un son : d'après un préjugé vulgaire et très-ancien, puisque Platon lui-même le rapporte, la vue de l'homme sur le loup, et réciproquement celle du loup sur l'homme, a une influence telle, que si c'est le loup qui aperçoit le premier l'homme, celui-ci est

Digitized by Microsoft ®

frappé d'une extinction subite de voix; que si au contraire c'est l'homme qui voit d'abord l'animal, le loup perd complètement sa force. Le dicton perpétue cette ridicule croyance.

Dér. du lat. *Lupus,* m. sign.

Lou, *s. m.* Loup, lubin, bars commun, *Labrax lupus,* Linn., poisson de mer, de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Acanthopomes, qui atteint une grande taille, et dont nos gastronomes font, ainsi que les anciens Romains, beaucoup de cas. Son nom lui vient de sa voracité. A l'approche du printemps il cherche à remonter dans les eaux douces et pénètre en quantité dans les étangs de la Méditerranée, d'où il regagne la mer en septembre.

Lou, *s. m.* Dim. *Loubé.* Louve, petite fenêtre, lucarne, pour communiquer des combles d'une maison sur les toits.

Loubâou, *adj. des deux genres.* — S'emploie comme qualificatif pour désigner certains sols : *tèro* ou *téraïre loubâou,* terrain friable, léger, semé de rocailles à fleur de terre toutes percillées. Les racines des plantes et des arbres y pénètrent et y trouvent toujours de la fraîcheur et de l'humidité.

Ce nom a été imaginé sans doute à cause de l'aspect étrange et hérissé de ces pierres et rochers.

Loubatado, *s. f.* Portée d'une louve; nichée de louveteaux. Au fig. famille mal famée.

Loubatas, *s. m.* Augm. et péjor. de *Lou.* Gros loup, dangereux et redoutable. Au fig. homme avide, sauvage, dur.

Loubatièïro, *s. f.* Lieu hanté, habité par les loups; site escarpé, sombre et sauvage.

Loubatoù, *s. m.* Dim. de *Lou.* Louveteau; petit de la louve; jeune loup.

Loubé, *s. m.* Dim. de *Lou.* Petit ou jeune loup, et n. pr. de chien; petit chien-loup. — C'est cette espèce particulièrement qui fournit aux journaliers le chien qu'ils appellent *Gardo-sa,* garde-sac.

Loubièïro, *s. f. et n. pr. de lieu et de personne.* Loubière, la Loubière. — Cette appellation est commune et comme celle de *Loubatièïro (V.* c. m.), a été inspirée ou par l'aspect sauvage du site lui-même, ou par ce qu'il était fréquenté par les loups : ce qui se tient. Le masc. *Loubiè,* en fr. Loubier, Louviers, ses analogues, ont la même origine.

Loubo, *s. f.* Louve, femelle du loup.

Loubo est aussi un terme injurieux pour une femme: une réminiscence du mot fr. Louve, traduisant le lat. *Lupa,* qui était jadis donné aux femmes de mauvaise vie. Cependant cette injure ne comporte point dans notre dialecte cette ancienne acception : *Loubo* veut dire plutôt une méchante, une cruelle, une brutale femme.

Loudro, *s. f.* Bourbe; débris ou détritus pourris et délayés; tout dépôt d'un liquide épais, croupissant, entraînant l'idée de la saleté et du méphitisme.

Dér. du lat. *Lutum,* m. sign.

Loufo dé lou, *s. f.* Vesse de loup, sorte de champignon de la tribu des Lycoperdonés, très-facile à reconnaître : forme arrondie, surface lisse, chair homogène, et transformation de sa partie intérieure en une poudre brune ou noire d'une excessive ténuité. La production de cette poussière noire à l'intérieur n'arrive que peu à peu et par les progrès de la végétation; dans le jeune âge, la chair est d'un blanc pur. Cette espèce est suspecte, quoique certains auteurs affirment qu'elle soit comestible. Roques ne partage point cette opinion. Le mieux est de se priver d'en préparer et d'en manger.

Louga, *v.* Louer; prendre ou donner à loyer; affermer, donner ou prendre à ferme; louer un domestique à gages. — *Aï louga moun drole pér manobro,* j'ai loué mon jeune garçon pour servir de manœuvre. *S'és lougado pér chambrièïro,* elle s'est mise en service. *Louga un varlé,* prendre un valet. *Louga un chival,* louer un cheval.

Pour les immeubles, il vaut mieux dire *Arénta (V.* c. m.) *un bé, un oustâou, uno cambro.* Dans cette acception, *Louga* et *Arénta,* comme le fr. Louer et Affermer, se disent du propriétaire et du fermier, du bailleur et du preneur.

Dér. du lat. *Locare,* m. sign.

Lougaje, *s. m.* Louage, location d'un meuble, d'une chose. — *Un chival dé lougaje,* un cheval de louage, un locati. *Lougaje d'uno cadièïro,* location d'une chaise.

Louïro, *s. f.* Loutre, loutre commune, *Mustela lutra,* Linn, mammifère unguiculé de la fam. des Digitigrades ou Carnivores. — Cet animal, aux pieds palmés, ne s'écarte jamais de l'eau, car, marchant difficilement, il deviendrait une proie aisée pour ses ennemis, s'il s'éloignait de son refuge. Il vit uniquement de poisson, et comme il est très-adroit pêcheur, il suffit d'un seul de ces animaux pour dépeupler une grande partie de rivière. Il est d'un naturel très-sauvage. Il atteint soixante centimètres de longueur. Sa fourrure, assez prisée dans le temps, a beaucoup servi depuis à confectionner des casquettes qui ornèrent le chef des conducteurs de diligences, quand il y avait encore des diligences.

Dér. du lat. *Lutra,* que Pline affirme être venu du gr. Λούειν, détruire, ou laver, par cette double raison que cet animal coupe et détruit les racines des arbres au bord des rivières, ou qu'il est presque toujours dans l'eau.

Louiso, *s. f. n. pr. de femme.* Louise. — Le dim. est *Louisoun,* Louison. Le fr. Louis, au masc., a fourni son similaire *Louis* au lang., qui fait au dim. masc. *Louisé, Luisé.* — *Voy. Luis* et *Luiso.*

Dér. du lat. *Ludovicus,* formé lui-même de l'ancien frank ou tudesque *Luit,* illustre, et *Wich,* vaillant guerrier.

Louja, *v.* Loger; donner à loger; héberger. — Dans l'acception de Habiter, *Démoura* et *Résta* sont de meilleur aloi.

Dér. du lat. *Locare,* placer.

Loujamén, *s. m.* Logement, habitation, gîte.

Digitized by Microsoft ®

Loujis, *s. m.* Hôtellerie; auberge; maison où on loge les voyageurs et qui porte encore souvent pour enseigne : Bon logis.

Loumbar, *s. m.* Lombard, établissement où l'on prêtait sur gages ; espèce de mont-de-piété. — Des Italiens, sortis particulièrement de la Lombardie, vinrent en France où ils se firent prêteurs, banquiers et surtout usuriers; ils durent créer les premiers établissements de ce genre, qui prirent leur nom. *Loumbar* désigne donc la maison de prêt fondée par les Lombards, et aussi l'individu qui exerçait leur profession. Il est devenu nom propre.

Loumbardo, *s. f.* Espèce de cerise, grosse guigne, ainsi nommée parce que probablement elle fut apportée de la Lombardie.

Loungamèn, *adv.* Longuement, pendant longtemps. — Variante de *Longamén*.

Loungano, *s. f.*, ou **Loungagno**. Longueur; lenteur; retard; musardie; lambinerie.

Loungaru, udo, *adj.* Péj. *Loungarudas, asso.* D'une longueur exagérée et disgracieuse, comportant aussi, pour certaines choses, l'idée de mince qui semble ajouter encore à la longueur. C'est un péjoratif capricieux de *Loungas* qui est déjà un augm. de *Long*.

Loungoù, *s. f.* Longueur; étendue d'une chose d'un bout à l'autre; durée de temps. — *Réssa dé fustos dé loungoù*, scier des poutres à la même longueur, les débiter à la longueur voulue. *Faïre uno batudo dé loungoù*, faire une séance qui compte.

Lounguéto, *s. f.* Nom d'une châtaigne de très-bonne espèce, grosse, en cœur, productive.

Lounjèïro, *s. f.* Enseigne qu'un particulier suspend accidentellement à sa porte pour annoncer qu'il vend au détail le vin de sa récolte; elle reste en permanence au contraire à l'entrée du cabaret, qui en reçoit son nom; taverne, bouchon, cabaret. — *Achata soun vi à la lounjëïro*, acheter son vin à pot et à pinte dans un de ces endroits. En fr. le cabaret s'appelle Bouchon, de son enseigne composée ordinairement dans le Nord de plusieurs bouchons de bouteille enfilés. *La lounjëïro* est un paquet de verdure ou de linge.

Dér. de la bass. lat. *Longieria*, m. sign.

Loupio, *s. f.* Loupe, tumeur enkistée sous la peau; excroissance charnue, ronde, indolente.

Dér. du lat. *Lobus*, m. sign.

Lour, lourdo, *adj.* Lourd, non pas de poids, mais d'esprit; grossier; épais; lourdaud.

Dans l'acception de Pesant, nous employons *Grèou*. — *Voy.* c. m.

Dér. de la bass. lat. *Lurdus*, m. sign.

Lourdije, *s. m.* Lourdise; grosssièreté; épaisseur, pesanteur d'esprit. En parlant des animaux et spécialement des moutons, vertige, tournis, maladie qui leur est particulière.

Louta (Faïre), *v.* Faire une loterie d'une chose, la mettre en loterie. — *Quouro tirou aquélo mostro qué fan louta?* Quand tire-t-on la loterie de cette montre?

Empr. au fr. *Lot*.

Loutariè, *s. f.* Loterie, sorte de tirage au sort de divers lots ou objets.

Loutoù, *s. m.* Laiton, cuivre jaune; métal d'un jaune pâle, résultant de l'alliage du cuivre et du zinc.

En gallois, *Lætum*, m. sign.; en flamand, *Lætéon;* en angl. *Latten*.

Lu (Sén), *s. m. n. pr.* Saint Luc, dont la fête est le 18 octobre. — *Pèr Sén-Lu séméno mol ou du*, à la Saint-Luc, sème la terre molle ou desséchée, dure : c'est le temps des semailles, et il n'est pas bon de les retarder quel que soit l'état du terrain.

Dér. du lat. *Lucas*, Luc.

Lucado, *s. f.* Éclaircie, court intervalle de beau temps pendant une pluie continue; rayon de soleil ou jour plus clair qui luit à travers les nuages qui s'ouvrent un moment.

Dér. du lat. *Lux, lucis*, lumière.

Lucha, *v.* Lutter; combattre à la lutte, corps à corps. Au fig. chercher à l'emporter dans une lutte quelconque.

Dér. du lat. *Luctare*, m. sign.

Luchaïre, *s. m.* Lutteur; qui fait sa profession de lutter dans les jeux publics. — La lutte et la course de taureaux sont toujours fort en vogue parmi les populations du midi de notre département. Pour figurer comme acteur dans une de ces courses, il suffit d'un peu de hardiesse et d'agilité dans les jambes au besoin; il n'en est pas de même pour la lutte. Il y a là des règles et un art dans l'attaque et la parade à l'aide duquel un adepte abattra un homme deux fois plus fort s'il n'en sait pas autant que lui. Aussi dans ces localités, dès leurs plus jeunes ans, les enfants s'exercent à ce jeu, et c'est de là que l'on voit sortir cette foule d'athlètes qui vont se disputer le prix dans nos cirques romains ou de fabrique plus moderne et plus modeste qui s'improvisent dans toutes fêtes de village. Mais parmi ces lutteurs combien peu atteignent la gloire des Vénitien, des Mazard, des Rabasson! N'importe : ce n'en est pas moins devenu une profession; il est vrai de dire qu'elle ne mène guère à la fortune, et comme on s'y use vite, bien moins encore par les efforts qu'on y fait que par les habitudes de cette singulière vie d'artiste, il vaudrait mieux faire autre chose.

Luché, *s. m.* Louchet, espèce de bêche, outil d'agriculture et de jardinage. — La forme de la bêche varie dans les diverses localités; le louchet se compose invariablement d'un manche de bois, ayant à son extrémité supérieure une main ou petite traverse en forme de T : l'autre extrémité, sur le même plan, formant la pelle, du même morceau de bois, est recouverte ou chaussée d'un fer large, aplati et tranchant, parallélogramme de 33 centimètres sur 18 environ, au-dessus duquel est un éperon en fer en marchepied. On enfonce verticalement le louchet

Digitized by Microsoft ®

en appuyant les deux mains sur la petite traverse et en forçant vigoureusement du pied sur l'éperon. La tranche de terre ainsi coupée est détachée tout à fait en faisant levier avec le manche de l'outil; l'ouvrier l'enlève comme une pelletée et la jette sens dessus-dessous devant lui. Dans les terrains trop caillouteux où le fer plein du louchet ne peut pénétrer, on se sert d'un louchet à trois pointes, sorte de trident, qu'on manœuvre de la même manière. Le travail au louchet est le meilleur de tous; car il est profond, uni, et la terre en est complètement retournée; mais c'est celui qui va le moins vite et qui par conséquent est le plus cher: néanmoins, ici, dans toutes les terres où ne peut aller la charrue, le premier labour se fait au louchet de préférence au *béchar* (*V.* c. m.), qui le remplace aussi dans les sols caillouteux.

Luchéta, *v.* Travailler au louchet; bêcher au louchet, puisque le Dictionnaire de l'Académie ne nous permet pas encore de nous servir du verbe *Loucheter*, après avoir cependant adopté le louchet, qu'il définit du reste fort mal.

Luchétado, *s. f.* Coup de louchet; sa profondeur; la portion de terre qu'il remue ou qu'il enlève. — *Émb'un parél dé luchétados lou trâou séra prou bèl*, encore deux coups de louchet, et le trou sera assez grand. *A dos ou trés luchétados trouvas l'aïgo*, à la profondeur de deux ou trois coups de louchet, vous trouvez l'eau. *Trasès aïci quâouquos luchétados*, jetez ici quelques pleins louchets de terre.

Luchétaïre, aïro, *adj.* Ouvrier qui travaille au louchet.

Lucho, *s. f.* Lutte, exercice gymnastique. Au fig. combat d'esprit, d'énergie, d'argent, contre un adversaire quelconque; effort, résistance. — *Y-a cént francs à la lucho*, le prix de la lutte est de cent francs. *Soun pas pariès énd'aquélo lucho*, ils ne sont pas d'égale force dans cette lutte. *La trouèsièmo és lucho*, ou mieux *à las trés sou luchos*, prvb., ce qui correspond au lat. *Tertia solvet*. Cette locution vient d'une règle de la lutte qui veut que les deux adversaires qui se disputent en dernier lieu le prix, aient déjà renversé chacun deux hommes; c'est ce qu'on appelle *Èstre din lou rampèou* (*V.* c. m.). Cette troisième lutte est donc la bonne ou la belle, celle qui décide tout. C'est bien la signification du dicton languedocien, que le fr. avait anciennement rendu aussi par: A la troisième voit-on la lutte.

Dér. du lat. *Lucta*, m. sign. par apocope.

Lucièn, *s. m.* n. pr. d'homme. Lucien.

Lucïo, *s. f.* n. pr. de femme. Lucie.

Luço, *s. f.* n. pr. de femme. Luce. — Ce dernier, par une altération familière, est devenu aussi n. pr. d'homme, abrégeant *Lucièn*.

Ces trois noms du reste paraissent avoir le même radical lat. *Lux, lucis, lucere*, qui a donné *Lu*, Luc, Lucas.

Lucre, *s. m.* Lucre; gain; bénéfice; profit d'une industrie, d'un négoce, d'un travail.

Dér. du lat. *Lucrum*, m. sign.

Lucre, *s. m.* Cabaret, petite linotte; gros-bec sizerain, *Fringilla linaria*, Temm., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Conirostres ou Conoramphes. Sommet de la tête d'un cramoisi foncé; la gorge et la poitrine d'un cramoisi plus clair; ventre blanc-rosé; parties supérieures roux-brun avec des taches noires; deux pennes d'un blanc roussâtre traversant l'aile. Son cri d'appel ressemble à celui du tarin et ses allures sont celles de la mésange; lorsqu'il est en cage, on le voit toujours en mouvement et sa gaîté ne se dément jamais.

Lugar, *s. m.* — Ce mot qui, dans l'origine, s'appliquait à toutes sortes d'étoiles, surtout aux plus brillantes et notamment aux planètes qui sont plus apparentes, ne s'emploie guère que dans cette phrase : *lou lugar ddou pastre*, l'étoile du berger; c'est la planète Vénus qu'on appelle aussi l'étoile du soir ou du matin, selon l'heure à laquelle elle se lève.

Dér. du lat. *Lucere*, luire, briller.

Luis, *s. m.* n. pr. d'homme. Louis. — Son dim. est *Luisé* et par fantaisie *Lisaïo; Louïsé* est presque *franchiman*. — *Voy. Louïso.*

Luisan, *s. m.* Œil. — Ce terme est de pur argot citadin, inconnu dans la campagne, où il n'a été importé que par quelque loustic revenu de l'armée ou de son tour de France; il ne s'emploie guère qu'au plur. *lous luisans*, les yeux.

Luiso, *s. f.* n. pr. de femme. Louise. — Son dim. est *Lisoun* ou *Louïsoun*, même *Liséto*, qui pourrait cependant venir de *Élise* ou *Lise*, en fr.

Luiténén, *s. m.* Lieutenant.

Empr. au fr. qui, pour le même besoin, a dû prêter *sou-luiténén* et *luiténén-courounèl*, etc.

Lun, *s. m.* Lampe en fer et quelquefois en fer-blanc, composée d'un petit récipient où est l'huile, dans laquelle nage une mince mèche qui sort par un bec pour brûler sans verre, et d'une queue verticale, dont la première moitié est fixe et la seconde, mobile au moyen d'un anneau qui les joint, est terminée par une pointe et un crochet: cette mobilité sert à maintenir le récipient de niveau, la pointe et le crochet à porter et à suspendre la lampe. Il est bien certain que le mot *Lun* ne s'applique qu'à cette lampe primitive et que toutes celles d'invention moderne s'appellent *Lampos*. Le *lun*, qui ressemble beaucoup à la lampe antique, est léger, peu embarrassant, commode; c'est ce qui le conserve obstinément dans l'usage domestique. Cependant comme sa lumière, qui n'est point protégée, éclaire assez peu, qu'elle s'éteint au moindre courant d'air et qu'elle peut aisément mettre le feu, justement par la facilité dont on abuse d'accrocher le *lun* partout, il serait à désirer de le voir remplacer par quelque lampe perfectionnée et surtout par la lanterne, là où il offre du danger.

Lun se prend aussi en général pour lumière, la lumière d'une chandelle, d'une lampe, etc. — *Fasès-mé lun*,

Digitized by Microsoft ®

éclairez-moi, mot à mot, faites-moi lumière. *Amoussas lou lun,* éteignez la chandelle, la bougie. *Pourtas dé lun,* apportez de la lumière. *Pourias pourta sèt candèlos qué jamaï noun mé farias lun,* quand vous auriez sept chandelles allumées, ce n'est pas à vous que je demanderais de m'éclairer; c.-à-d. je n'ai pas confiance en vous, ni en vos conseils; je n'ai pas foi en vos reliques. *Ounté vaï sans lun?* où va-t-il ainsi à l'étourdie, en aveugle, pour se casser le nez? *Lou més p'âou lun,* il n'en fait pas fi, dit-on de quelqu'un soupçonné de hausser le coude, en comparant le vin à de l'huile qu'il aime mieux boire que mettre à la lampe. *Lou diable vous fariè bé lun sé...,* le diable vous pousserait bien, vous inspirerait bien, si... *M'én fiche coumo dé pissa sans lun,* je m'en moque comme de coucher nu-pieds.

Lun sans doute plus anciennement s'écrivait *Lum;* notre dialecte fait sentir très-nettement la finale *n* et nous la maintenons comme à bien d'autres, tels que *issan,* essaim, *noun,* nom, *fun,* de *fumus,* etc.; il dérive du lat. *Lumen,* lumière.

Lunar, ardo, *adj.* Lunatique; capricieux; fantasque; d'humeur inégale; quinteux.

Dér. de *Luno.*

Lunardiè, ièïro, *adj.* — Même sign. que *Lunar.* — *Jamaï lunardiè noun rampliguè soun gragnè,* prvb., jamais capricieux, inconstant, ne fit fortune.

Lunèl, *s. m.* n. pr. de lieu. Lunel, ville, départ. de l'Hérault. — Le sobriquet ironique, donné au moyen-âge aux Lunellois, *Pésquo-Luno,* qui pêche la lune, était-il une allusion au nom de leur ville, ou à l'esprit sottement aventureux et préoccupé de chimères impossibles de ses habitants? — *Voy. Èscaïnoun.*

Lunètos, *s. f. plur.* Lunettes à deux branches qui serrent les tempes, plutôt que celles qui tiennent en pinçant le nez, qu'on appelle *Mériclos.* — *Lunétos! liuèn fiétos,* bonjour lunettes, adieu fillettes.

Dér. de *Lun.*

Luno, *s. f.* Lune, planète satellite de la terre; lunaison; quartier de la lune. — *Faï luno,* la lune éclaire, il fait clair de lune. Son aspect, sa clarté ou sa pâleur, la limpidité ou la brume de l'atmosphère qui l'entoure ont donné lieu à des observations passées en proverbes. Le latin disait en un hexamètre :

Pallida luna pluit, rubicunda flat, alba serenat.

Le languedocien traduit, en rimant :

Luno panlo, l'aïgo davalo;
Luno roujo, l'âouro sé boujo.

Le français dit à son tour :

La lune pâle fait la pluie et la tourmente,
L'argentine, temps clair et la rougeâtre vente.

L'influence de la lune sur les divers travaux de l'agriculture est encore une croyance fort répandue, et la lune nouvelle et la vieille lune jouent toujours un très-grand rôle, dont les nombreux dictons en cours parmi les agriculteurs rendent témoignage. Couper le bois, planter, semer, tailler *én luno viéïo* ou *én luno jouïno,* sont loin d'être une chose indifférente pour les cultivateurs. Il n'y a pas grand mal à observer pour tout cela les phases de la lune, mais il y en aurait si l'on renvoyait un travail pressant, lorsque d'ailleurs toutes les conditions de l'atmosphère et du terrain sont réunies, pour attendre la lune favorable qui n'offrirait pas ces mêmes conditions. *Bos coupa dé luno,* bois coupé dans le quartier favorable de la lune. *Quan ténèn dé luno?* Quel est le quantième de la lune? *Plôoura tout aquésto luno,* il pleuvra tout ce quartier. *Ès pas dé luno,* il n'est pas disposé, il n'est pas dans son bon jour. *Aou quiou d'aquésto luno,* réponse évasive pour renvoyer aux calendes grecques. *Quan la luno âoura trés bès,* quand le croissant de la lune aura trois becs, trois pointes, c.-à-d. jamais. *Lou diable luno,* imprécation appropriée aux nouvelles croyances, du lat. *Me diva luna,* sous-entendu *adjuvet. Luno mércrudo, fénno bécudo, dé cént ans én cént gn'a trop d'uno,* lune qui commence au mercredi et femme bavarde, c'est trop d'une tous les cent ans.

Dér. du lat. *Luna,* m. sign.

Lupégo, *s. f.* Huppe, puput, *Upupa epops,* Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Ténuirostres ou Leptoramphes. — Une belle huppe, formée par deux rangées de longues plumes rousses terminées de noir, a fait donner son nom à ce joli oiseau. Il est dommage qu'on ne réussisse que difficilement à l'élever en cage. Sa taille est celle d'un merle, et sa chair est délicieuse à son passage de septembre et d'octobre; il est insectivore.

Luquétaïre, aïro, *adj.* Vendeur d'allumettes appelées *Luquétos;* modeste industriel qui vendait ordinairement ce qu'il fabriquait, détrôné aujourd'hui sans espoir de restauration et dont le nom même sera oublié, car il n'y a plus de *luquétos* ni *brouquétos.* — *Voy.* c. m.

Luquéto, *s. f.* Allumette en chènevotte, qui se dit aussi *Brouquéto.* — Ces anciennes allumettes, remplacées par les nouvelles qui, tout en offrant quelques dangers, valent infiniment mieux et sont meilleur marché, n'ont pu même léguer leurs noms qui s'appliqueraient parfaitement aussi à leurs héritières, puisque *Luquéto* vient de *Aluqua,* de ce qu'elles sont destinées à allumer ou à s'allumer facilement, et *Brouquéto* veut dire menu bois, buchette. On dit communément aujourd'hui *Aluméto.* — *Voy. Brouquéto.*

Lura, ado, *adj.* Luron; rusé; subtil; hardi; habile avec finesse. — *Voy. Délura.*

Luro, *s. f.* Allure; manière d'agir; ruse; manigance. — *Boutas! counoüisse vosto luro,* allez! allez! je connais votre affaire; je vous vois venir avec vos gros sabots.

Corrupt. du fr. Allure.

Lus, *pron. pers. des deux genres, sing. et plur.* Leur, à eux, à elles. — *Douna lus quicon,* donnez leur quelque chose. *Lus part séra lèou facho,* leur part sera bientôt faite. *Aquò's lus,* c'est à eux ou à elles.

Digitized by Microsoft ®

Lusèr, *s. m.* Lézard. — *Voy. Lètrou.*

Dér. du lat. *Lacerta*, m. sign.

Lusèrno, *s. f.* Luzerne, *Medicago sativa*, Linn., plante de la fam. des Légumineuses, qui fournit un fourrage très-bon et très-abondant.

Dér. selon Bullet, du celt. *Lus*, herbe; herbe par excellence.

Luséto, *s. f.* Lusette, ver-à-soie qui fait son cocon bien avant ceux avec qui il vit et dont il semble être un avorton. On attribue cette précocité à ce qu'il n'aurait accidentellement que trois mues. Si cela était, ce serait en effet un accident, car les vers provenus de sa graine ou de son papillon rentrent, dit-on, dans l'espèce ordinaire de cinq âges et de quatre mues. Peut-être aussi les lusettes sont-elles soumises aux phases régulières de l'insecte, que seulement des causes inconnues leur font accomplir avec plus de rapidité. Quoi qu'il en soit, on considère comme d'un bon augure ces avant-coureurs qui sont ordinairement en petit nombre dans une chambrée, et on ne s'avise que par la petitesse, de leurs cocons qu'on voit paraître lorsque la masse des vers n'est encore qu'à la quatrième mue.

On donne aussi le nom de *Luséto* à ces vers petits, maigres, sans force et sans vigueur, qu'on voit dresser et balancer machinalement leur tête transparente et qui ne sont qu'une variété de la pernicieuse engeance des *Passis*.

L'Académie, qui enregistre dans son Dictionnaire mainte expression provinciale lorsqu'elle a mieux ou tout aussi bien, adoptera sans doute *Lusette* ou le reste, comme il lui plaira, et tant d'autres techniques de la langue séricicole, pour lesquels elle n'a point d'équivalents et que le languedocien lui offre tout faits et bien faits.

Dér. de *Lusì*, à cause de la transparence de ces vers, provenant chez les uns de maladie et chez les autres d'une maturité hâtive.

Luséto, *s. f.* Ver-luisant, lampyre luciole, *Lampyris noctiçula*, Linn., insecte de l'ordre des Coléoptères et de la fam. des Apalytres ou Mollépennes. La femelle est aptère, c.-à-d. sans ailes, et jette une clarté phosphorique et brillante qui, dans les nuits d'été, fait le charme des promeneurs champêtres; le mâle est ailé et beaucoup moins brillant, et la nature se montre ici admirable dans ses dispositions : la luciole, qui ne peut voler, se laisse découvrir dans l'herbe, grâce au phare amoureux qui trahit sa présence.

Dér. de *Lusì*, *Lucere*, briller.

Luséto, *s. f.* Vesce sauvage ou vesceron, *Vicia segetum parva*, Linn., plante de la fam. des Légumineuses, qui croît entre les blés, aux tiges grêles et rameuses, aux feuilles étroites, vertes, opposées par paires le long d'une côte qui finit par une vrille avec laquelle elle s'attache aux plantes voisines; ses fleurs sont blanches et les gousses qui leur succèdent sont velues. Cette vesce est résolutive appliquée extérieurement.

Luséto, *s. f.*, ou **Nivoulèto**. Luette, dont ce mot est une corruption. — *Voy. Nivoulèto.*

Lusì, *v.* Luire; briller; étinceler; éclairer; répandre de la lumière, de la clarté, un brillant éclat.

Dér. du lat. *Lucere*, m. sign.

Lusido, *s. f.* Rayon; jet de lumière; lueur accidentelle; éclaircie en parlant du temps brumeux, pluvieux; intervalle lucide dans le délire de la fièvre. — *Faguè uno lusido*, la pluie cessa un moment, eut un instant de répit. *A bé quôouquos lusidos*, ce malade a bien quelques intervalles lucides.

Dér. de *Lusì*.

Lustre, *s. m.* Lustre, appareil pour éclairage; lustre d'une étoffe est du pur fr. — Sauvages définit *Lustre*, crépuscule, clarté de l'aurore, et *Lustres* au plur., mouches, morceau de taffetas noir que les femmes mettaient sur leur visage pour faire paraître leur teint plus blanc. Ces deux acceptions ne sont point de notre idiome, ou se sont oblitérées.

Lustro, *s. f.* Huître.

Ce mot, hors d'usage, est remplacé sans façon par *Huitro, franchiman* qui ne le vaut pas.

Dér. du lat. *Ostrea*, m. sign.

Ly ou **Y**, *adv.* Y, en fr. — Selon les besoins de l'euphonie ou le caprice, on dit l'un ou l'autre : *Vaï-ly* ou *Vaï-z-y*, vas-y; *ly vôou* ou *y vôou*, j'y vais.

M

M, *s. f.* M; s'appelle *Èmmo*, treizième lettre de l'alphabet, dixième des consonnes.

M est classée grammaticalement parmi les labio-nasales, à cause de l'intervention simultanée des lèvres et du nez dans son émission. Elle est une des articulations que l'enfant réussit le mieux et le plus vite à former, et se produit presque par la seule commissure des lèvres qui oblige l'air et le son à remonter et à ressortir : *ma mamo, mama, maïre, mèro*, sont les premiers mots prononcés et les plus faciles. Aussi, dans toutes les langues, *M* sert-elle à désigner l'idée de *maternité*, de *mère*.

L'orthographe et la prononciation des mots où intervient

Digitized by Microsoft ®

l'*Èmmo*, M, appelle une observation. Quand elle précède une voyelle, elle la saisit de sa vraie articulation : point de difficulté. Mais quand elle est suivie d'une consonne, le *B* ou le *P* particulièrement, et complétant une syllabe, ou qu'elle se redouble, par exemple : *cambo, poumpo, tèmpourì, toumple, simple, simbèl, èmmasqua, émpëita, émmaïgrésì*, etc., alors, comme en fr. elle prend le son de l'*n*. Le français et quelques-uns de nos lexicographes vont plus loin : à la fin de certains mots dans lesquels *M* se rencontre, ils l'écrivent pour ne pas la prononcer et font entendre nettement un *n*, comme dans *essaim, parfum, nom, renom*, etc., et à la première personne plur. des verbes *aïmam, aïmaviam, avèm, énténdiam*, etc. Il y a là une anomalie à laquelle nous n'avons accédé qu'à regret et à demi : dans les cas de redoublement et devant le *B* et le *P*, nous suivrons l'orthographe usitée; mais nous n'avons pu nous résoudre à placer l'*èmmo* finale, comme fait le français, au bout des mots où le son nasalisé est si distinctement accentué, dans les subst. et dans les verbes; nous la refusons encore aux noms venus de langues étrangères, comme *Jérusalem, Mathusalem, Bethléem*, qui, pour notre dialecte, ont une très-franche terminaison par *èn* grave. Ces réserves faites, l'explication est aisée. Cette orthographe n'est qu'une concession étymologique au latin; mais elle ne s'imposait pas avec la même force aux idiomes issus du latin, qui la conservent en l'altérant au moins dans beaucoup d'inflexions. Le latin faisait presque toujours suivre *m* d'une voyelle, excepté dans quelques nominatifs neutres, à l'accusatif et au génitif pluriels, et il l'articulait distinctement, comme signe caractéristique des cas et des genres. La moyenne latinité n'avait pas à enfreindre ces règles : elle attaquait autrement la langue. Peu à peu le roman, qui était aussi une dégénérescence si l'on veut, et une rénovation, se montra plus hardi dans ses procédés. Une de ses principales préoccupations fut de donner à la parole la rapidité et la concision; il y arriva par les syncopes, les retranchements de finales et par ses méthodes d'abréviation des mots et des syllabes; il se reprit aux consonnances et aux traditions de prononciation longtemps oubliées, et se plia aux nécessités que lui faisaient subir les importations de nouveaux conquérants. De ce travail, aidé par les instincts nationaux et par un esprit différent, sortirent la langue d'Oc et la langue d'Oïl, qui ne répudiaient pas la succession : qui gardaient l'alphabet latin avec toute la valeur de ses lettres, mais qui arrangeaient leur prononciation à leur manière et la combinaient suivant leurs dispositions. Les troubadours, auxquels nous sommes redevables des plus sérieux efforts de transformation et qui furent les interprètes et les initiateurs du génie de la langue, étaient imbus de la diction latine, de sa syntaxe et de son orthographe : ils transposèrent tout cela dans la langue écrite, peut-être dans la langue parlée : ainsi, par respect pour le romain, les infinitifs de leurs verbes s'écrivaient par *r* final avec la simple suppression de la voyelle : *amur, légir, far*, pour *amare, legere, fari*, etc.; les substantifs se débarrassaient de leurs désinences : *templum, tempus, fames, lumen, nomen, fumus*, pour faire *temple, temps, faim, nom, fum, lum*, etc.; les temps des verbes *amamus, habemus, venimus, sumus*, etc., s'écrivaient *amam, avèm, vénèm, som*, etc. Ils écrivaient avec les lettres étymologiques; il est douteux qu'ils les fissent entendre à la prononciation : le temps au moins est-il venu y apporter de sensibles modifications. Un seul exemple encore : *Hom*, roman, homme, tiré du lat. *Homo, hominis*, est représenté par ces trois lettres originaires dans les vieux manuscrits; il est devenu *Om*, dégagé de l'*H* parasite; il est aujourd'hui le pronom indéfini *On*, et le son nasal se fait sentir comme il est écrit.

La lettre *M* a passé par tous ces degrés; et les mots qui la portaient, en arrivant dans la langue d'Oc et dans la langue d'Oïl à travers le roman et la basse latinité, n'ont pas su se dégager suffisamment de son empreinte en écrivant, alors qu'elles retournaient à leurs véritables tendances organiques en la prononçant comme un *n*. La nasale *N* est en effet gauloise, une consonnance que le celtique recherche et affectionne; *M* est une lettre plus latine, essentiellement latine. La langue d'Oc et le français redoutent également cette inflexion à vide que produit *M* dans un mot ou à sa finale, puisqu'ils la transforment, ce que ne faisait pas le latin.

Nous n'apercevons donc pas bien pourquoi notre orthographe ne représenterait pas aussi exactement que possible une articulation si précise. Si, cependant, nous avons voulu concilier toutes choses, en redoublant les *m* comme en fr., et en les conservant devant le *b* et le *p*, nous nous révoltons contre les exagérations et les tyrannies étymologiques, en la remplaçant par la lettre réellement sonnante et à la finale de certains mots; nous croyons par là nous rapprocher davantage de la prononciation euphonique, qui est le vrai génie de la langue d'Oc.

Ma, *pron. poss. f.* Ma. — Le masc. est *Moun*, mon; cependant comme en fr., devant les mots qui commencent par une voyelle, on dit *Moun*, quoique au fém. : *Moun amigo*, mon amie.

Contr. du lat. *Mea*, m. sign.

Ma, *s m.* Mât. — *Ma dé cocagno*, mât de cocagne, que nos fêtes publiques ont tant vulgarisé.

Ma, en entrant dans ce composé, doit être ainsi écrit d'après la rigueur de notre orthographe; mais peut-être vaut-il mieux lui conserver sa forme française et lui laisser le *t* étymologique final, puisque aussi bien c'est un mot tout français, seulement avec la désinence languedocienne. — *Voy. Mat.*

Maca, *v.*, et ses composés et dérivés. — *Voy. Maqua.*

Macaroun, *s. m.* Macaron, massepain, pâtisserie de pâte d'amandes et de sucre.

Ce mot est ancien : il existait dans la moy. lat. avec la

Digitized by Microsoft®

même signification, témoins les Actes de la vie de Guillaume l'ermite, qui rapportent que *Ad prandium, ei apposuerunt maccarones seu lagana cum pastillis.*

Machoto, *s. f.* Chevèche, petite chouette, *Strix passerina*, Linn., oiseau de l'ordre des Rapaces et de la fam. des Nocturnes ou Nyctérins : c'est la chouette pour laquelle les petits oiseaux ont tous tant d'antipathie et qui sert à leur faire une chasse fort amusante. Elle est la plus petite de ses sœurs, 25 centimètres de longueur, et comme elle n'est guère plus grande que le hibou petit-duc *(lou Cho* ou *Tuqué)*, on peut facilement les confondre et échanger leurs noms. — On appelle également *Machoto*, la Hulotte ou Chat-huant de Buffon, chouette hulotte, *Strix aluco*, Temm., quoique celle-ci soit plus grande et atteigne jusqu'à quarante centimètres. — Nous rappelons ici que ce qui distingue surtout les chouettes des hibous, c'est que les premières n'ont point de plumes en forme de petites cornes que les seconds dressent à volonté sur leur tête; tous deux ont d'ailleurs beaucoup de traits de ressemblance qui peuvent faire confondre certains d'entr'eux. On devrait, au reste, mieux tenir compte aux uns et aux autres des services signalés qu'ils rendent à l'agriculture en détruisant les petits mammifères rongeurs qui causent tant de dégâts aux récoltes.

Cho semble être entré dans la composition du mot *Machoto*. — *Voy. Cho, Duganèl, Tuqué.*

Machou, *s. m.* Gros lourdaud, grosse bête; mauvais compagnon; vilain homme. — Il est d'ordinaire accompagné de cette épithète qui ajoute à sa portée : *Vilèn machou*, appellation injurieuse et méprisante, comme : sot animal, méchant voisin, difforme de visage et d'esprit.

En espag. *Macho*, mulet.

Machuga, *v.* Meurtrir; causer, produire, faire des meurtrissures; mâcher; mâchonner; broyer. — Dans le premier sens, il renchérit sur *Maqua (V.* c. m.). *S'ès machuga la man*, il a eu la main écrasée, broyée. *Aquò's tout machuga*, c'est tout abîmé, tout charcuté. *Machuga un crousté*, mâchonner un morceau de pain. — *Voy. Machuguéja.*

Machugaduro, *s. f.* Violente meurtrissure.

Machuguéja, *v.* fréq. de *Machuga*. Mâcher négligemment et par petits morceaux; mâchonner; pignocher.

Maçoù, *s. m.* Maçon, ouvrier ou artisan qui fait les bâtiments, les maisons, à chaux, pierres, ciment.

Macoumèou, *s. f.* Ambrette; graine musquée, Bamia, nom des semences de la Ketmie musquée ou odorante, *Ibiscus abelmoschus*, Linn., plante de la fam. des Malvacées, qui croît dans les Indes, l'Égypte et l'Arabie.

Maçouna, *v.* Maçonner; bâtir en pierre, brique ou moellon.

Maçounarié, *s. f.* Maçonnerie, ouvrage du maçon; art ou profession de bâtir.

Macruso, *s. f.* Macreuse, oiseau *(Voy. Fouquo)*, avec laquelle celle-ci ne doit pas être confondue.

Madamo, *s. f.* Madame : nom, titre qui ne se donnait jadis qu'aux femmes d'un certain rang. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une appellation polie qui se répand chaque jour davantage : aussi que de *Mas* sont devenues *Madamo!* — *Voy. Mas.*

Ma-dannaciou, *s. f.* Par ma damnation! que ma damnation, sous-entendu arrive! — Bien des jurons ont été tellement adoucis ou masqués que ce ne sont plus même des paroles dénuées de sens, mais plutôt de simples sons. Quant à ceux qui ont conservé leur pureté primitive, ils sont ordinairement revêtus d'une construction elliptique qui en rend l'intelligence assez difficile au premier abord, et, si l'on veut bien, la signification presque douteuse. Il ne faut donc pas croire que les personnes, et c'est heureusement le plus grand nombre, qui emploient ces tristes formules sans songer à toute leur portée, soient aussi coupables que si elles la complétaient par l'intention. Cependant, s'il faut absolument à la colère des paroles qui soulagent en s'échappant, comme le vocabulaire des jurons est certes assez riche, que le choix des plus innocents prouve du moins que l'instruction que l'on répand sert à faire comprendre ce que l'on dit.

Madèïréso, *s. f.* Espèce de pomme, calville blanc, bariolé de cramoisi.

En espag. *Madera*, bois.

Madèlèno (La), *s. f.* La Magdeleine; jour de la fête de sainte Magdeleine, le 22 juillet; pris comme date. — Par singularité, *la Madèlèno* qui, dans cette acception, s'écrit et se prononce avec les deux *é* fermés, prend le dernier *è* ouvert lorsqu'il devient nom pr. de baptême, *Madèlèno*. — *Pèr la Madèlèno la nose ès plèno, lou rasin vèïra, la figuo maduro, lou bla-t-éstréma*, prvb., à la Magdeleine, la noix est pleine, le raisin tourné, la figue mûre, le blé renfermé. *Rasin dè la Madèlèno*, raisin de la Magdeleine, espèce précoce qui ne réussit bien que dans les bons terrains et en treille suspendue. En espalier, elle donne fort peu et en vigne basse encore moins; même pour obtenir du fruit faut-il, en la taillant, ne lui laisser que des viettes, *Cargos*, qu'on courbe en les attachant. Si on ne lui laissait que des coursons, elle produirait peu. Elle donne alors beaucoup de belles grappes dont les grains assez serrés sont de moyenne grosseur, ovoïdes et assez fermes. Le bois est tendre, les yeux renflés, les feuilles bien découpées. *La fièïro dè la Madèlèno* ou *dè Bèoucaïre*, parce qu'elle a lieu à cette époque, la fameuse foire de Beaucaire qui est une époque importante dans nos localités. C'est à ce moment que marchands, artisans, fournisseurs de toute sorte, qui donnent à crédit toute l'année, apportent leurs comptes à payer. Deux raisons avaient introduit cet ancien usage : le vendeur tenait à toucher tout son argent à la fois pour aller à Beaucaire renouveler ses approvisionnements de douze mois, et le propriétaire consommateur n'avait guère d'argent qu'alors où il venait de vendre ses cocons. La facilité qu'ont maintenant les commerçants de s'approvisionner au jour le jour, et l'invasion des industriels qui n'attendent pas une seule époque dans l'année pour toucher

Digitized by Microsoft®

des fonds, doivent tendre à diminuer beaucoup les comptes de Beaucaire.

Dér. du lat. *Magdalena,* m. sign.

Madéloun, *s. f.* n. pr. de femme. Dim. ou variante de *Madélèno.* Madelon, formation française.

Madoun, *s. f.* n. pr. de femme. Dim. et contraction de *Madéloun,* qui ne peut se rendre que par Madon, en fr.

Madouno, *s. f.* Madone; représentation de la Sainte Vierge. — N'est pas tout à fait de l'idiome local; dans ce cas, on dit ordinairement *la Sénto-Vièrjo,* comme *Nosto-Damo,* lorsqu'il s'agit d'une dévotion, d'un lieu de pèlerinage.

Composé de *Ma* et du vieux mot *Dono,* traduit par *Ma Douno,* ma dame.

Madu, maduro, *adj.* Mûr, mûre; qui a acquis toute sa maturité; en parlant des fruits de la terre, quand ils n'ont plus de verdeur; d'un abcès, quand il est prêt à crever; d'une fille, quand elle arrive à un âge où elle est bonne à marier. — *Magna madu,* ver-à-soie prêt à faire son cocon et qui devient alors quasi-transparent, d'une couleur jaune dorée. *Fïo maduro porto l'éfan à la cénturo,* fille mûre a chance d'être bientôt mère.

Dér. du lat. *Maturus,* m. sign.

Madura, *v.* Mûrir. — Se dit mieux *Amadura.* — *Voy.* c. m.

Madurun, *s. m.* Portion d'une quantité de fruits ayant atteint leur maturité que tous n'ont point encore. — *Saparti lou madurun,* séparer le mûr de ce qui ne l'est pas. — *Voy. Amadurun.*

Magagna, v. Tracasser; malmener; incommoder; gâter. — *Lou magagnés pas,* ne le tourmentez pas. *Ès tout magagna,* il est tout mal hypothéqué, il a bien des infirmités.

Dér. de la bass. lat. *Matignare,* m. sign., dont le v. fr. avait fait aussi *Méhaigner.*

Magagno, *s. f.* Malaise; tracas; incommodité; fatigue; défectuosité; vice, tare, défaut. — *A toujour quâouquo magagno,* il a toujours quelque dérangement, quelque incommodité. *Crén la magagno,* il redoute la peine. *La fénno ès coumo la castagno, bèlo défóro, dédin ès la magagno,* la femme est comme la châtaigne, belle au dehors, la tare est au dedans.

Magagnoûs, ouso, *adj.* Malade; dolent; chétif; valétudinaire; tourmenté; inquiet; accablé.

Magasin, *s. m.* Magasin, lieu où l'on tient, où l'on vend des marchandises. — *Voy. Boutigo.*

Empr. au fr. qui avait pris le mot de l'arabe *Maghazin,* trésor, lieu où il est renfermé.

Magna, *s. m.* Ver-à-soie, bombyx du mûrier, insecte de l'ordre des Lépidoptères et de la fam. des Filicornes. On sait que c'est la chenille de cet insecte qui forme le précieux cocon d'où on tire la soie. — *Faïre dé magnas,* élever des vers-à-soie, pour son propre compte, soit que le propriétaire en dirige lui-même l'éducation, soit qu'il la confie à un magnaguier. *Faïre lous magnas,* élever les vers-à-soie d'autrui, en qualité de magnaguier. *Fasès dé magnas ou véndès vosto fièïo?* Élevez-vous des vers-à-soie ou vendez-vous votre feuille? *Jan faï lous magnâs éncò dé moussu...,* Jean élève les vers-à-soie, ou est magnaguier chez monsieur...

En langue romane, Manger se disait *Maniar;* de là a dû venir *Magna,* à cause de la voracité du ver-à-soie à son dernier âge. Le vieux français l'appelait aussi *Magnan,* que le nouveau aurait dû garder. *Magnan* qui, du reste, commence à revenir dans la langue savante, finira par avoir cours partout ainsi que plusieurs autres termes de la sériciculture, que le français est bien obligé de prendre dans les pays sériciccoles.

Magnaguiè, *s. m.* Magnanier, ou magnagnier ou magnaguier, chef d'un atelier où l'on élève des vers-à-soie; celui qui les élève pour le compte d'autrui. *Magnaguièïro* est le fém.; celle qui remplit le même emploi. — *Iéou souï moun magnaguiè,* je dirige moi-même l'éducation de mes vers-à-soie. *Quouro davalo voste magnaguiè?* Quand doit arriver celui qui élève vos vers-à-soie? — Les conditions auxquelles le propriétaire traite avec le magnaguier sont diverses : tantôt il le paie entièrement en argent, tantôt il diminue la somme fixe et l'intéresse dans la réussite, en lui donnant un tant pour cent du produit; enfin, et ceci est pour le magnaguier spéculateur qui doit avoir quelques avances, le propriétaire donne sa feuille, fournit la magnanerie avec tous ses agrès et n'est plus chargé de rien : le magnagnier fait tous les frais de l'éducation et prend les deux cinquièmes ou le tiers des cocons. C'est ce qu'on appelle : *Faïre lous magnas* et *Douna sous magnas dé très un ou dé cin dous.* Il est bien entendu qu'en cas d'échec, l'un perd le prix de sa feuille et l'autre les dépenses qu'il a faites.

Magnaguièïro, *s. f.* Magnanerie, et tout aussi bien magnaguière; coconnière; atelier où l'on élève des vers-à-soie; femme qui dirige une éducation de vers-à-soie.

Magnèrêtos, *s. f. plur.* Petites façons; petites mines; minauderies.

Dim. de *Magnèro.*

Magnèro, *s. f.* Manière; façon d'agir, ou de faire ou d'être; sorte, espèce; usage, coutume; habitude; affectation. — *Dé magnèro qué...,* de manière que..., de sorte que..., espèce de conjonction.

Mago-muôou, *s. m.* Jacée des prés, *Centaurea jacea,* Linn., plante de la fam. des Composées Cynarocéphales, à tige haute d'un mètre, cannelée, droite et rougeâtre, à racine ligneuse et vivace, à fleurs en tuyaux purpurins et serrés; excellent vulnéraire, bonne pour les hernies et pour guérir en gargarisme les aphtes, les maux de gorge, et en application, employée pour les contusions ou les écorchures que le bât ou les traits font aux mulets et aux bêtes de somme.

Son nom lui vient probablement de cette circonstance, car il semble une altération de *Maquo-muôou* ou *Miôou,* mulet meurtri, blessé.

Digitized by Microsoft®

Mahoù, *s. m.* Carreau en terre cuite. — *Voy. Maoù.*

Mahouna, *v.* Carreler. — *Voy. Maoùna.*

Maï, *s. m.* Mai, cinquième mois de l'année, composé de trente-un jours; arbre orné de rubans et de banderolles, planté devant la porte de quelqu'un pour lui faire honneur, parce qu'originairement cela se faisait le 1er mai. — *Lou més dé maï frés et gaï*, le mois de mai frais et gai.

Dér. du lat. *Maïus*, m. sign.

Maï. *s. m., adv. conj.* Plus, le plus; davantage: se rend encore différemment selon qu'il est employé. — *Lou maï et lou ménn*, le plus et le moins. *Né vole pas maï*, je n'en veux pas davantage. *N'aï maï qu'él*, j'en ai plus que lui. *Né vos un pdou maï?* En veux-tu un peu plus? *Lou maï qué vou'n pièsque léva, és cin sôoas*, le plus que je puisse vous en rabattre, c'est cinq sous. *Aquò vôou un écu, lou maï*, cela vaut un écu au plus. *Né vos maï?* En veux-tu encore? *Dé qué voulès maï?* Que voulez-vous de plus? *Aquò vôou maï*, cela vaut mieux, cela vaut davantage. *Aïme maï y-ana*, j'aime mieux y aller. *L'haïsse maï qué naï*, je le hais au possible, plus qu'il n'est possible de le dire. *Y farias maï et maï qué vous ou diriè pas*, vous auriez beau faire, il ne vous le dirait pas. *Y pode pas dé maï*, je n'y puis autre chose, ou faire autre chose. *Ni maï ni ménn*, quoi qu'il arrive, quoi qu'il en soit, de toute façon, quoique vous en disiez. *Faguén un tour et pas maï*, faisons un tour seulement, sans plus. *Ès tus qu'aïme lou maï*, c'est toi que j'aime le plus. *De maï én maï*, de plus en plus. *Tant et maï*, autant que possible.

Dér. du lat. *Magis*, m. sign.

Maïa, *adj. m.* Maillé. — Se dit du perdreau qui se maille lorsqu'il devient adulte, c.-à-d. dont l'extrémité des pennes prend de petites marques ou taches blanches, appelées mailles, qui disparaissent en vieillissant. Au fig. par ext. on le dit d'un adolescent qui commence à se sentir, et par antiphrase d'un ci-devant jeune homme.

Dér. de *Maïo*.

Maïa, *v.* Terme du jeu de quilles pour exprimer que la boule passe au travers sans en renverser aucune.

Maïdiou (Lou), *s. m.* n. pr. de lieu. Le Masdieu, village de la commune de Laval dans l'arrondissement d'Alais. — Les vieux titres donnent à ce lieu, en 1223, le nom de *Mansus Dei*, et aussi *Mansa Dei*. Le lat. *Mansus, Monsa, Mansio*, maison, demeure, a fait le lang. *Mas;* de là *Mas-Diou*, qui, par hyperbole d'euphonie, est devenu *Maï-Diou*. C'est une formation analogue à celle de Hôtel-Dieu, Lachaise-Dieu, etc. Il existe encore au Mas-Dieu une vieille église à laquelle était sans doute attachée quelque *Mense*. Il est connu au surplus que le Mas-Dieu était, avant 1790, une communauté indépendante, faisant partie de la viguerie d'Alais et du diocèse d'Uzès, doyenné de Sénéchas.

Maïgramén, *adv.* Maigrement, petitement; parcimonieusement.

Maïgre, maïgro, *adj.* Dim. *Maïgré;* augm. *Maïgras.* Maigre, qui n'a point de graisse; aride; sec. — *Acdou maïgro*, chaux maigre. — *Voy. Acdou.*

Maïgre, *s. m.* Maigre, partie de la chair où il n'y a point de graisse; le maigre, chère où l'on s'abstient de viande; ordinaire des jours maigres. — *Faïre maïgre*, ne pas manger de viande, s'abstenir du gras.

Dér. du lat. *Macer, macra*, m. sign.

Maïgrì, *v.* Maigrir, devenir maigre. — On dit mieux *S'émmaïgrésì*. — *Voy.* c. m.

Maïgrinèl, èlo, *adj.* Maigret, maigrelet.

Dim. de *Maïgre.*

Maïgroù, *s. f.* Maigreur; état de ce qui est maigre.

Maïgroustèl, èlo, *adj.* Maigre; décharné; mince; sec. Variante ou péj. de l'augm. *Maïgras.*

Maïo, *s. f.* Maille, d'un bas, d'un filet, d'un tissu fait à l'aiguille ou au métier. — *Toumba uno maïo*, laisser tomber ou s'échapper une maille en tricotant. *Y-a uno maïo à voste débas*, il y a une maille échappée, un trou à votre bas. Au fig. *A uno maïo à soun débas*, en parlant d'une fille, veut dire qu'elle a fait une tâche à sa réputation, un accroc à son honneur. *Pérdéguén pas la maïo*, ne nous embrouillons pas dans les feux de file; ne perdons pas la tête; ne perdons pas la tramontane; ne perdons pas la carte. *Ès dé la bèlo maïo*, se dit au pr. et au fig. pour une chose ou un homme d'importance, qui ne saurait passer inaperçu ni à travers maille, comme le frétin.

Maïo, Maille, désignait aussi une petite monnaie de cuivre valant un demi-denier, une obole, dont le nom s'est perdu comme l'usage, en lang. et en fr. Cependant on entend encore dire quelque fois : *A pas pus ni sôou ni maïo*, qui traduit peut-être le fr. : il n'a plus ni sou ni maille, il n'a ni denier ni maille.

Dér. du lat. *Macula*, tache, maille.

Maïôou, *s. m.* Bande, morceau d'étoffe dont on enveloppe l'enfant au maillot. — Ce mot comprend la couche, les langes, etc., qui servent à l'enfant au berceau et se rend par *Bourasso.*

Dér. du gr. Μαλλός, tresse de laine.

Maïôou, *s. m.* Avantin, sarment que l'on plante pour obtenir un cep. — C'est une erreur de croire que la crossette, sarment auquel tient un peu du vieux bois, *lou cavièl*, prend mieux que le sarment qui n'en a pas : l'expérience a prouvé que ce dernier est tout aussi bon. Quant à l'avantin appelé Barbu, *Barbudo*, parce qu'il a du chevelu, il reprend un peu plus aisément bouture et a de l'avance sur elle.

Dér. du lat. *Malleocus*, m. sign.

Maïoto, *s. f.* Maillet; petite masse en bois dont se servent particulièrement les menuisiers.

Maillet, contre les règles phoniques de la formation des mots, est en réalité un augm. de Mail; il en serait de même de *Maïoto*, si on le faisait venir do *Maïou*, mail; mais il est plutôt le dérivé dim. de *Mal*, et s'écrivait originairement *Malioto*, ou *Malhoto*, comme on le prononce encore,

Digitized by Microsoft ®

ainsi que les mots analogues, en faisant sentir la labiale mouillée, dans des dialectes voisins.

Maïou, *s. m.* Mail; jeu de mail; instrument dont on se sert pour y jouer, espèce de masse de bois ferrée, longuement emmanchée.

Dér. du lat. *Malleus,* maillet.

Maïoula, *v.* Envelopper l'enfant au berceau des langes appelés *Maïdou.*

Maïrastro, *s. f.* Belle-mère, seconde femme du père à l'égard des enfants du premier lit. — Ne se dit point en mauvaise part comme en fr. Marâtre; il est clair pourtant que c'est un péjor. de *Maïre.*

Maïre, *s. f.* Mère.

Sauvages dit sur ce mot :

« La plupart des Languedociens de certains cantons disent : *ma maïre* ou *ma mèro,* suivant leur fortune ou leur condition. Les paysans pauvres disent *ma maïre,* les honnêtes gens et ceux du peuple qui jouissent de quelque aisance disent, même en parlant languedocien, *ma mèro.* Il en est de même des noms *païre, fraïre, sore* ou *souore,* au lieu de *pèro, frèro* ou *sur.*

« L'origine de cette différence dans le langage remonte probablement au temps où la langue française commença à s'introduire dans nos provinces; elle fut sans doute apportée par ceux que les dignités, les emplois ou la fortune rapprochaient plus de la cour, et qui étaient dans le cas d'en parler la langue par nécessité (n'en sachant pas d'autre), ou par émulation, ou par air.

« Le français devint par là comme le caractère distinctif de ce qu'on appelait les honnêtes gens. Le peuple, moins inconstant pour ce qui est de mode, continua à parler comme auparavant, soit par attachement pour l'ancien langage, soit par éloignement de tout ce qui sent le faste et pour ne pas affecter un usage qui semblait n'appartenir qu'aux personnes d'un étage supérieur; et cette coutume, ou cette façon de penser est si bien établie, mais seulement parmi les pauvres gens de la campagne éloignés des villes, que ceux qui sont sages et modestes disent à leurs enfants qui reviennent du service, que leur condition ne leur permet pas de parler français. En conséquence il ne leur arrive d'écorcher cette langue que lorsqu'ils sont pris de vin : ce délire, les mettant bien au-dessus de leur fortune, leur fait oublier leur misère ou leur condition présente.

« Mais ceux qui jouissent de quelque aisance cherchent depuis quelque temps à se mettre de niveau avec ceux qu'on appelle les honnêtes gens, en mêlant dans leur idiome certains termes français qui flattent le plus leur amour-propre, parce qu'ils semblent affectés à cette classe d'honnêtes gens : tels sont les termes de *pèro, mèro, frèro* et *sur,* qu'ils prononcent de cette façon, comptant que c'est la même chose que père, mère, frère et sœur. »

Ces altérations depuis Sauvages, on en comprend la cause, se sont étendues, mais surtout dans les villes et jusque parmi les artisans du plus bas étage. Et c'est ce qui donne tant de piquant à une citation qu'il fait ailleurs sur le même sujet :

« On trouve dans les actes du xiiie siècle les expressions suivantes : *Lo païre dèl viscomte dé Bézièz; la sore dèl rèï d'Aragon. Moun païre lo donat à ma sore,* dit le comte de Cominges, etc. On disait : *lo san Païre,* en parlant du Pape, et *la sonta Madre Glèïa.* Le *Pater* commençait ainsi : *Lo noste Païre qué ès as cièls,* et on faisait le signe de la croix, dans un autre dialecte, en disant : *Èn nun dèl Païre et dèl Filh,* etc. Et un savetier de ville s'offensera si on lui demande : *Ount'és toun païre? quâou és ta sore?* »

Cependant le raffinement *franchiman* ne s'est élevé que jusqu'aux personnes. On ne pouvait guère moins faire, en parlant de soi, de sa famille, de ses enfants, de Dieu même, que de se rapprocher servilement du français! Mais quand il s'agit des animaux, ou dans les mots homonymes qui suivent, l'ancienne forme s'est conservée. — *Li vaï plan, coumo s'anavo préne la maïre âou nis,* il y va tout doux, comme un preneur de taupes.

Dér. du lat. *Mater,* m. sign.

Maïre, *s. f.* Matrice, partie du corps de la femme où se fait la conception. — Ne s'emploie guère que pour : mal de mère, vapeur de mère. On dit en plaisantant, d'un homme qui est pris d'insurmontables bâillements : *A la maïre,* il a le mal de mère.

Maïre, *s. f.* Lie, dépôt, formant un corps mollasse au fond du baril dans lequel la plupart des ménages tiennent leur provision de vinaigre; c'est ce qu'on fait aigrir, ce qu'on ajoute au baril de tous les fonds de bouteille, et qui sert comme de mère au vinaigre.

Maïrino, *s. f.* Marraine, celle qui tient un enfant sur les fonds baptismaux. — *Voy. Païrì.*

Mais, ou **Mès,** *conj.* Mais, cependant; pourtant : marque la contrariété, l'opposition, la balance, la comparaison, la restriction, l'objection. — C'est un des emprunts faits par le lang. au fr. de ses adverbes, prépositions et conjonctions surtout, lorsqu'il abandonna la construction romane pour se former sur l'étalon d'outre Loire. *Mais* ayant conservé sans altération aucune le sens et la prononciation qu'il a en français, nous lui avons laissé ainsi son orthographe, bien que la diphthongue *ai,* sonnant comme l'*è* ouvert, n'existe point dans les mots de pure formation languedocienne. Il en est de même de quelques autres mots analogues de prononciation, *Air, Alais,* etc., qui, ainsi, mieux et plus vite compris par l'œil, le seront aussi par l'intelligence. — *Voy.* l'art. *Ai,* diph.

Maïssa, *v.* Donner un coup de mâchoire; jouer de la mâchoire; par ext. bavarder, dégoiser.

Dér. de *Maïsso.*

Maïssaïre, aïro, *adj.* Bavard; qui parle sans discrétion et sans mesure.

Maïsséja, *v.* rédupl., de *Maïssa.* Bavarder; jabotter; cancaner.

Maïsso, *s. f.* Mâchoire; os dans lequel les dents sont

Digitized by Microsoft®

implantées. — *Mé mandè un co dé maïsso*, il me lança les dents. *Té cope la maïsso*, fam., je te casse la gueule. *Ès uno bono maïsso*, se dit d'un porc à l'engrais qui a bonne dent, qui a bon appétit et n'est point difficile : de même, *uno maïsso dâourado*, une mâchoire d'or. Par métaphore, *uno maïsso, uno bono maïsso*, s'entendent d'une personne fort bavarde et quelque peu mauvaise langue au besoin. *Quinto maïsso!* Quel caquet bonbec! *Vous proumète qu'és uno bono maïsso*, je vous assure qu'il ou qu'elle a la langue bien pendue.

Dér. du lat. *Maxilla*, m. sign.

Maïssu, udo, *adj.* Qui a une forte mâchoire, une bonne mâchoire; une grosse ganache. Au fig. gourmand; fricotteur.

Dér. de *Maïsso*.

Maïstre, *s. m.* Maître; chef; principal. — Se disait d'abord *Magistre*, du lat. *Magister;* mais il n'est plus guère usité, même avec la forme que nous inscrivons, et bien que, à la campagne, on l'emploie quelquefois pour désigner proprement le maître du domaine ou le maître-valet, le chef : *Aïcì lou maïstre qué vèn*, voici le maître qui vient. Il est d'un usage plus ordinaire pris adjectivement dans cette expression : *vala maïstre*, ruisseau ou mieux fossé principal, car c'est ordinairement une tranchée faite de main d'homme, dans laquelle tous les petits ruisseaux ou fossés des champs voisins viennent jeter leurs eaux.

Maïstre est devenu un nom propre, et s'écrit en fr. *Malstre*. Sa dérivation n'est pas douteuse.

Maïstro, *s. f.* Féminin de *Maïstre*, avec la même signification. — Se dit encore de la reine abeille, et du châton femelle de certains arbres, particulièrement du châtaignier qui porte sur le même pied des châtons mâles et femelles. *La maïstro* est le maître-châton qui décide de la bonne ou de la mauvaise récolte selon que le châtaignier en est plus ou moins fourni après la chute des châtons mâles. — La remarque est de Sauvages, qui s'y connaissait.

Maje, *adj. des deux genres.* Grand; plus grand; aîné; plus âgé. — *Aquéste ès lou maje*, celui-ci est le plus grand. *Lou maje*, l'aîné. *La maje-part*, la plus grande partie, la plupart. *La maje-fèsto*, la fête patronale.

Dér. du lat. *Major, majus*, m. sign.

Majéncoulo, *s. m.*, n. pr. de lieu. Majencoule; Saint-André de Majencoules, commune de Valleraugue (Gard). — Cette désignation est évidemment antérieure à celle du patronage sous l'invocation duquel aurait été placé ce village et appartiendrait à la mythologie païenne, si l'on croyait à l'origine du nom de Majencoules que donne Sauvages. « *Majéncoulo*, rapporte-t-il en effet, nom propre de lieu qu'on dit probablement pour *Maïéncoulo*, en prenant l'*i* voyelle pour un *j* consonne; et dès lors *Majéncoulo* ressemblerait au lat. *Maiæ-incolæ*, et signifierait les habitants d'un lieu consacré à *Maïa*, mère de Mercure, divinités, l'une et l'autre, des anciens Gaulois; en sorte qu'on pourrait appeler ce lieu, *Fanum Maiæ incolarum;* et pour dire : *à Majéncoulo*, on traduirait en lat. *Ad Maiæ incolas :* ce qui est une étymologie assez naturelle.

« L'on remarquera à ce sujet que la prononciation de *Majéncoulo* par le *j* consonne, est plus récente que celle par l'*i* voyelle, *Maïéncoulo;* puisque dans les plus anciens manuscrits languedociens, le *j* consonne est inconnu, comme il l'est dans l'italien, et comme il l'était probablement dans la langue des anciens Romains. »

Nous ne disconvenons point que les déductions du glossateur ne soient ingénieuses et naturelles, et cependant, sans invoquer ce nom perdu de déesse gauloise, il nous paraîtrait tout aussi naturel de prendre au plus près notre adjectif *Maje*, grand, de *Majus*, lat., écrit ou prononcé à la romaine *Maïus*, pour la première partie du nom en la liant euphoniquement par un *n* à la seconde, en lat. aussi *collis : colles*, les cols ardus et élevés de ces montagnes justifient d'ailleurs l'application; et le mot aurait alors caractérisé un lieu aux pics élevés. Toutefois, dans cette hypothèse, la dérivation par *incolæ* serait sacrifiée, et il faut reconnaître qu'elle a son mérite, d'autant que le plus ancien titre où il soit fait mention du nom, en 1224, dit *de Magencolis*, ablatif pluriel qui laisse supposer la forme *incolæ*, nomin. Par comparaison, un autre nom de lieu dans notre département, *Concoulo*, Concoules, a une terminaison identique. Si on était tenté, à cause de sa situation sur le versant le plus élevé de la Lozère, de lui attribuer une dérivation du lat. *cum collibus*, se traduisant par : au milieu des montagnes, ce qui serait caractéristique, il faudrait rappeler aussi sa forme appellative dans un cartulaire de 1176, qui le désigne par *de Concolas*, et dans le dénombrement de 1394 par *Concolæ*, ce qui ramènerait de plus fort vers l'étymologie de *incolæ*, habitants, proposée par Sauvages pour *Majéncoulo*.

Que si l'on voulait s'aventurer plus loin en ces recherches, tenant la terminaison des deux mots prise dans le lat. *colla, collis*, dat. plur. de *collum*, cols, montagnes, ne trouverait-on pas le celt. *Magen* = *Mage* = *Mag*, qui est représenté en lat. par *Mansio* ou notre *Mas*, avec la signification plus large de *Lieu?* (*Voy.* l'art. suiv.) *Majéncoulo* voudrait dire en ce cas : lieu des cols, des montagnes; et l'attribution serait aussi exacte que pour *Concoulo*, forme du radical celt. *Kon*, coin, ou du lat. *Cum*, avec, euphoniquement lié à *collis*, signifiant coin sur les montagnes ou avec les montagnes, dans ou au milieu des cols de montagnes, que l'aspect et l'emplacement justifient.

Majes (Lous), *s. m. plur.*, n. pr. de lieu. Les Mages, commune de Saint-Ambroix (Gard). — Le cartulaire de la seigneurie d'Alais, cité par M. Germer-Durand, appelle ce lieu, en 1337, *locus vocatus als Malhs*, désignation toute romane; prononciation mouillée par *lh*. Près de Montpellier, *les Mazes* est le nom d'un village : l'appellation est la même que la nôtre.

En 1715, on trouve *Les Mages*, en 1789 *Le Mage*, et en

Digitized by Microsoft®

1812, *Les Mazes*. C'est cette dernière forme qui est la vraie et qui met sur la voie. *Mazes* est en lang. le pluriel de *Mas*, qui répond au lat. *mansio, mansus*, lieu, demeure. Or *Mag*, avec le *g* doux équivalent au *j*, traduit en lat. par *Magus*, dans les noms propres, correspondait au mot lat. *Mansio*, selon Adrien de Valois et d'après Zeuss, dans sa *Gramm. celt.* Par conséquent, *Mag* ou *Mages* = *Mas* ou *Mazes* = *Mansio* : la forme et l'origine gauloises du mot ne sauraient être mieux accusées. Dans les langues néo-celtiques, en gaëlique *Mag* signifie champ; en breton, *Mag* représenté par *Maes* = *Mages*, avec le même sens.

Majinqua, *v.* Biner, donner un second labour, moins profond que le premier, aux vignes, aux mûriers et à diverses récoltes. Cette façon, qu'on donne avec le *Béchar* (*Voy.* c. m.), détruit les mauvaises herbes que le printemps a fait croitre en abondance. Aussi dit-on communément pour la vigne, par exemple, que le premier labour est pour elle, et le second pour le propriétaire. En effet, si par suite du premier, le cep végète vigoureusement, par le second la terre est débarrassée des plantes parasites qui la dessèchent et l'épuisent, et les racines, qui n'auraient pu grossir faute de l'humidité nécessaire à leur développement, se gonflent et fournissent un jus abondant qui remplit le cuvier.

On a dit *Majinqua* pour *Maïénqua*, parce que le binage se fait en mai.

Majinquaje, *s. m.* Binage, second labour, seconde façon donnés à la terre. — *Voy.* l'art. précédent.

Major, *s. m.* Major, désignation de divers grades de l'armée. — S'emploie comme en fr.; seulement si l'on s'adresse à la personne elle-même, en se servant sans plus de façon de cette appellation, il est probable qu'il s'agira d'un tambour-major ou d'un sergent-major.

Major se dit aussi quelquefois, par extension, pour désigner le principal, le maître, le chef, le premier.

Dér. du lat. *Major*.

Majorto, *s. f.* et *adj.* — Évidemment le féminin du précédent *Major*, dans sa seconde acception; mais en tous cas et en tout sens, toujours un peu d'argot. — *Uno cano majorto*, est non-seulement la canne du tambour-major, mais toute autre canne de dimension quelque peu exagérée et dont on se sert avec une certaine affectation.

Majoufiè, *s. m.* Fraisier, *Fragaria vesca*, Linn., plante de la fam. des Rosacées, commune dans nos bois et cultivée pour ses nombreuses et remarquables variétés, qui donnent en grosseur ce qu'elles perdent en parfum.

Majoufo, *s. f.* Fraise, fruit du fraisier.

Pourquoi faut-il que *Majoufiè* et *Majoufo*, mots du véritable crû, cèdent insensiblement le pas à *Frésiè* et *Frèso*, qui ne sont que du jargon ? Ne pouvant mieux faire, constatons du moins la légitimité, toutes les fois que l'occasion s'en présentera. — *Voy. Frèso.*

Astruc soutient que le nom lang. de la plante et du fruit vient du celt. *Mefus* ou *Mefous*, qui est conservé encore dans le pays de Galles.

Majourano, *s. f.* Marjolaine, *Origanum majorana*, Linn., plante vivace, cultivée dans les jardins, aromatique, bonne pour les nerfs, l'estomac.

Dér. du lat. *Majorana*, par une meilleure traduction que le fr. Marjolaine.

Majourano-fèro, *s. f.* Origan commun, marjolaine sauvage, *Origanum vulgare*, Linn., plante médicinale, diurétique, histérique, stomacale, sudorifique, pour les maux de tête, les indigestions. — *Voy Ménuguéto.*

Formé du lat. *Majorana* et *Fera*, sauvage.

Majourâou, *s. m.* Maître, chef; premier; aîné de la famille; maître-berger; coq du village; le premier, le plus considéré, le plus important de l'endroit par sa fortune, son savoir, les services qu'il a rendus.

Dér. du lat. *Major*, plus grand.

Mal, *s. m.* Gros maillet ou masse en bois, avec un long manche, pour fendre le bois. — *A uno tésto qué sémblo un mal*, il a une tête énorme, difforme.

Dér. du lat. *Mallus*, m. sign.

Malabouséno, *s. f.*, ou **Malobouséno**. Malheur; malencontre; mauvaise chance; guignon. — *Pourta malabouséno*, porter malheur, guignon.

Composé de *Mala* ou *Malo*, du lat. *Malus*, mauvaise, et de *Bouséno*, dont l'exacte signification nous est inconnue et qui n'est pas employé isolément, mais qui équivaut à heur, encontre; de là le sens du mot.

Maladéstraciou, sorte d'interj. d'exclamation, qui est un adoucissement masquant l'imprécation *Maladiciou*, que l'on commence et dont on escamote la fin pour y substituer des syllabes vides de sens qui en font un tout assez innocent, sinon bien intelligible ni suffisamment applicable peut-être.

Maladéstrèto, variante diminutive de *Maladéstraciou*, sans plus de sens.

Maladiciou, *s. f.* Malédiction; action de maudire; mauvaise dessinée; fatalité. — S'emploie aussi comme exclamation, imprécation, mais, dans ce cas, l'usage ne lui donne pas toujours la même gravité qu'en français. — *Maladiciou! quinte frè!* Peste! quel froid il fait! *Lou crésès riche? — Oh! maladiciou!* Vous le croyez riche? — Oh! certes!

Malagué, *s. m.* Cerisier sauvage. — Son écorce est un fébrifuge : son fruit est amer.

Malaïrosos, *s. f. plur.* Rose de Provins, ainsi nommée en fr. parce que cette variété fut apportée dans ce pays par un comte de Brie revenant de la croisade. Le ton vigoureux de leur couleur pourpre dut les faire appeler d'abord *Malesroses;* et c'est ce nom que le lang. s'est approprié.

Malamén, *adv.* Beaucoup, extrêmement, extraordinairement, étrangement. — *Gn'a malamén ?* Y en a-t-il beaucoup ? *Gn'a pas malamén, mais gn'a*, il n'y en a pas d'une manière extraordinaire, mais il y en a passablement.

Dér. du lat. *Malè*, parce que dans le principe *Malamén* dut exprimer l'excès d'une chose mauvaise.

Digitized by Microsoft®

Malamor, *s. f.* Male-mort; mort funeste, violente, tragique. — *Mourì dé malamor*, mourir de la main du bourreau. *Qué la malamor té vèngue quère!* Puisses-tu faire une triste fin!

Formé du lat. *Malus, mala*, mauvais, mauvaise, et *Mors*, mort.

Malandro, *s. f.* Chétivité; état misérable de santé; marasme; mal indéfini qui mine; maladie ayant un caractère épidémique; malaise, langueur qui consume. — *Aï agu la malandro*, j'ai eu la grippe, par exemple, ou la cholérine. *Aï la malandro*, je suis tout mal en train, tout chose, popul.

On appelait autrefois les lépreux Malandrins, du mal ladre ou de saint Ladre, corrupt. de saint Lazare qu'on invoquait dans cette maladie; de là sont venus Ladrerie et Ladre, synonymes de lèpre et lépreux. C'est aussi l'origine de *Malandro*, quoique ce mot n'exprime plus le même mal. — *Sous pors crébèrou dé la malandro*, ses cochons tombèrent dans le dépérissement et crevèrent. Cette expression qui, de tous les animaux, ne s'applique guère qu'au porc sujet à la ladrerie, prouverait encore plus son origine.

En fr. on appelle Malandres, un mal qui vient au genou du cheval, sortes de crevasses d'où découle une humeur fétide.

Malâou ou **Malâoute, to**, *s.* et *adj.* Malade; qui n'a pas de santé; qui n'est pas sain; celui dont les facultés sont altérées. — *Malâoute*, avec la m. sign. que *Malâou*, est un peu plus en usage dans la partie haute de notre contrée. — *Fóou pas démanda à malâoute sé vôou médécino*, prvb., il ne faut pas demander à un malade s'il veut santé.

Les dim. de l'adj. sont *Malâoutè, éto ; Malâoutinò, inoto.*

Dér. de la bass. lat. *Malatus*, formé de *Malo* ou *Malè aptus*, apte ou prédisposé au mal, ou mal disposé. Henri Étienne le fait venir du gr. Μαλακός, mou, languissant.

Malâoutas, asso, *adj.* Augm. de *Malâou, malâoute.* Très-malade ; malade qui se traîne ; malingre; cachectique.

Malâoute, o, *adj.* Malade. — *Voy. Malâou.*

Malâoutéja, *v.* Être malade; avoir une maladie; languir, traîner par l'effet d'une maladie. — *Malâoutéjè pas gaïre*, sa maladie ne fut pas longue. *Y-a lontén qué malâoutéjo*, il y a longtemps qu'il traîne.

Malâoutiè, *s. f.* Maladie; privation, altération de la santé. — *Faïre uno malâoutiè*, avoir une maladie. — *Las malâoutiès das magnas*, les mues des vers-à-soie, qui sont au nombre de quatre, mais qu'on désigne par leurs numéros d'ordre sans ajouter *malâoutiès : mous magnas jasou à la prémièro, à las dos; s'ajassou à las trés, sortou dé las quatre*, mes vers-à-soie dorment à la première, à la seconde mue; ils vont s'endormir à la troisième; ils sortent de leur quatrième mue. Dans ces derniers temps, en agriculture et en parlant de la vigne surtout, et même des vers-à-soie, le mot a pris toute son extension : il désigne pour la vigne l'*oïdium* et l'invasion désastreuse du *philoxera vastatrix*, comme pour les *magnas*, la pébrine et la flacherie.

Malâoutièïros, *s. f. plur.* Maladrerie, léproserie; hôpitaux placés sous le patronage de saint Lazare, dont on avait fait saint Ladre, et destinés aux lépreux. — Le lang. donne à ces maisons une dénomination plus générale, parce que plus tard elles furent consacrées à recevoir d'autres malades que ceux pour lesquels elles avaient été fondées ou que ceux-ci étaient les malades par excellence.

Il est, au surplus, peu de villes où, comme à Alais, le souvenir d'un de ces établissements ne soit resté attaché à quelque quartier à proximité. Mais la désignation est devenue tout à fait n. pr. pour quelques villages; comme *La Malâoutièïro*, traduit en fr. par La Malautière, communes de Bellegarde, de Colias, de Montfrin, et *las Maladièïros*, plus francisé, les Maladières, commune de Nîmes.

Malâoutis, isso, *adj.* Maladif; sujet à de fréquentes maladies; malingre; valétudinaire; infirme.

Malatavèrno, *s. f.*, n. pr. de lieu. Malataverne, village de la commune de Cendras, canton d'Alais (Gard).

Ce nom, d'assez mauvais augure pour les voyageurs, est formé du lat. *Mala taberna*, par le changement du *b* en *v*; le fr. l'a pris tel quel du lang. Il a du reste quelques similaires dans le département, et on le trouve encore dans les communes du Garn, de Lussan et de Saint-Hippolyte du Fort. Partout était-il significatif pour désigner une halte dont il fallait se méfier à cause du peu de sécurité qu'elle présentait, ou de la mauvaise chère qu'on y faisait, ou simplement de sa chétivité misérable? On ne saurait trop le dire. En tous cas, ici, un ancien sobriquet renforçait l'appellation; on disait au moyen-âge : *las aros dé Malatavèrno*, les horreurs de Malataverne; mais à qui ou à quoi s'appliquait ce surnom? Aux femmes du lieu, la méchanceté jalouse de quelques voisines en était bien capable; à la localité elle-même, cela peut être. Rien ne justifierait aujourd'hui un pareil dénigrement contre ce village qui proteste contre sa réputation d'autrefois.

Malapéndicíou, *s f. interj.* Male-pendaison. — *La malapéndicíou té vèngue!* Puisses-tu être pendu! Que malemort t'advienne!

Malapéndicíou, comme beaucoup de ses consorts, simple interjection à qui on n'ajoute aucun verbe, sans même le sous-entendre pour compléter le sens, n'est qu'un de ces maudissons sans portée qui échappent au dépit et à l'impatience; au besoin ce n'est même qu'une forme explétive correspondant au fr. Peste! mâtin! malepeste!

Malè, *s. m.* Dim. de *Mal.* Maillet, petite masse, — Est devenu n. pr. reproduit en fr. par Mallet.

Maléncho, *s. f.*, n. pr. de lieu. Malenches, hameau de la commune de Sénéchas, arrondissement d'Alais.

La terminaison de ce mot indique suffisamment un adjectif féminin faisant au masculin, inusité, *Malénc*, réduit à *Malén*, par la suppression ordinaire du c final,

Digitized by Microsoft®

mais qui a dû en reprendre la consonnance au fém., en donnant d'abord *Maléncо,* adouci ensuite en *Maléncho.* Le nom n'a fait que suivre la marche indiquée sous les articles *Én, Èn, suf., Énquo,* et *Diménche.* etc. *(Voy.* c. m.). Cette désinence, adjectivant le mot, le transformait en nom propre, et l'épithète, ainsi ajoutée et isolée, sert à trouver sa signification. *Malén* veut dire mauvais; *Maléncho* devra donc se traduire par mauvaise : nous n'avons pas à savoir comment ni pourquoi ce petit village mérite la qualification. Tel est le sens étymologique qui se présente le premier. Son correspondant serait *La Maléno,* La Malène, n. pr. d'une autre localité, qui vient certainement de la même provenance et d'une formation très-rapprochée.

Cependant un scrupule peut naître au sujet d'une signification assez mal sonnante. La première syllabe du mot, qui est seule la cause de l'interprétation, n'aurait-elle pas été altérée euphoniquement en changeant par un *a* sonore un *e* primitif, qui eût donné alors *Mélénchо,* dérivant du lat. *Melleus, mellicus, mellicosus,* de miel, produisant du miel? Une permutation semblable s'est bien faite sur le nom propre *Malérargue,* dans la commune de Saint-Bonnet de Salindrenque, appelé en 1345 *Mansus de Melarnicis,* métairie des ruches d'abeilles *(Voy. Bagar).* On dit encore *La Mialouso,* avec un *a,* rendu en fr. par La Melouse. Ceci soit dit pour rétablir la bonne renommée de notre hameau.

Maléncougnè, *s. f.*, ou **Mélancougnè**, moins bien. Mélancolie; tristesse; chagrin; bile noire, en terme d'ancienne médecine.

Dér. du lat. *Melancolia,* m. sign., venu du gr. Μελαγχολία, de Μέλας, noir, et Χολή, bile.

Maléspèls, *s. m. plur.*, n. pr. de lieu. Malespels, ferme dans la commune de Galargues.

Nous ne relevons cette dénomination que pour son étymologie assez curieuse. A cause de sa forme au pluriel et du sens apparent des deux mots qui composent, on serait tenté de la traduire par mauvaises peaux. Ce serait une faute lourde. Le nom est mentionné dans les plus vieux titres, en 961, *Villa Malum Expelle;* en 965, *In terminio de villa Malum Expelle,* et encore, en 1007, *Villa Malum Expellis in littoraria.* Rien n'est plus clair et ne peut être appuyé de meilleurs titres : c'est bien la villa qui expulse et chasse le mal. Qu'en étymologie on se fie ensuite aux apparences et aux assonances.

Malhëïroùs, ouso, *adj.* Malheureux, indigent, misérable; qui est dans le malheur, dans une situation fâcheuse, ou qui amène le malheur et qui a des suites funestes. — *Ès un malhëïroùs,* c'est un mauvais homme, un homme perdu, qui a commis quelque mauvaise action; plutôt qu'un pauvre homme, indigent. *Aquò's malhëïroùs,* c'est bien fâcheux, c'est malheureux. *Uno malhëïrouso,* en parlant d'une femme, signifie aussi une femme perdue, une intrigante, et s'emploie le plus souvent comme terme de blâme, de reproche, en mauvaise part.

Ce mot et le suivant, dont il dérive, sont écrits avec une *h* par une concession étymologique, contraire aux principes de l'orthographe romane qui posait *h* après *l* pour la mouiller : ici la mouillure ne se fait pas sentir, et ces mots ne devraient être séparés que par un trait d'union. L'euphonie de *Mal* est au reste toute française, ce qui en fait des expressions presque *franchimandes.*

Malhur, *s. m.* Malheur; infortune; mauvaise chance; sort contraire. — *Èstre dâou malhur,* être en malheur, jouer de malheur. — *Voy. Hur.*

Maliciado, *s. f.* Malice; acte, tour de malice; quinte; mutinerie. Au fig. giboulée : ces intempéries ayant lieu le plus souvent en mars, *mar,* sont une malice, un tour de ce mois, et le languedocien, dans ce cas, a bien pu d'abord être aussi *Mariciado,* qui a été ensuite confondu avec *Maliciado.*

Malicioùs, ouso, *adj.* Dim. *Maliciousé.* Malicieux; méchant; enclin à faire des malices; colérique.

Maliço, *s. f.* Méchanceté, plutôt que malice, qui est quelquefois moins odieuse et ne cherche qu'à faire des tours pour se divertir; colère. — *Y vaï dé maliço,* il y va méchamment. *La maliço l'éstoufo,* la méchanceté l'étrangle, l'empêche de parler. *Mé faras vèni la maliço,* tu me feras mettre en colère.

Dér. du lat. *Malitia.*

Malingre, ingro, *adj.* Malingre; infirme; chétif; maladif; épuisé.

Malo, *s. f.* Malle; valise; coffre pour contenir des hardes; voitures des courriers pour les lettres.

Empr. au fr.

Malofacho, *s. f.* Méfait; mauvaise action; contravention; délit. — *Es ana èn malofacho,* il est allé en maraude, il est à marauder.

Malo-fan, *s. f.* Faim dévorante; famine; misère. — *Mourì dé malo-fan,* mourir de faim, de misère.

Malo-fi, *s. f.* Mauvaise fin. — *Faïre malo-fì,* mal finir, faire une triste fin.

Comme tous ces mots dans la formation desquels entre l'adj. lat. *Malus, Maladiciou, Malapéndiciou,* etc., on emploie aussi *Malo-fì* dans les phrases imprécatives contre quelqu'un à qui l'on souhaite qu'il mésarrive.

Maloùs, malouso, *adj.* Qui a une humeur dartreuse, un ulcère, une lèpre à la figure ou sur le corps.

Mama, *s. f.* Maman, terme enfantin, Mère. — *Mama, papa,* sont les premiers sons articulés que prononce l'enfant; de sorte que l'on peut dire que c'est lui qui, pour nommer sa mère et son père, a créé ces deux mots que beaucoup de langues anciennes et modernes ont adoptés. On ne voit pas pourquoi le fr. ne les a pas pris sans y rien changer, et ne dit pas *Mama* comme il dit *Papa.* — *Voy. Papa.*

Mamâou, *s. m.* Bobo; petit mal; petite douleur, dans le langage des enfants. — *Faï vêïre toun mamâou; y-an fa mamâou à sa manéto,* montre-moi ton bobo; on lui a fait bobo à sa menotte.

Réduplicatif mignard de *Mâou,* mal.

Digitized by Microsoft®

Mamé, *s. f.*, ou **Maméto**. Grand'maman, bonne-maman; aïeule.

Dér. de *Mama*.

Mamo, *s. f.* Variante de *Mama*, maman, à l'usage de l'enfant un peu plus grandelet. Mère, du vocabulaire enfantin comme les trois articles précédents.

Mamour, *s. f.* M'amour, mon amour; ma chère amie; terme d'amitié, de mignardise, de caresse, envers une femme ou un enfant. — *Mamours*, au plur., *faïre dé mamours*, signifie caresses, faire des caresses, combler de prévenances.

Contraction de *Moun amour*.

Man, *s. f.* Dim. *Manéto*; augm. *Manasso*. Main, extrémité du bras divisée en doigts. — *Man drécho, man gdoucho*, main droite, main gauche. *Man cdoudo* ou *manéto cdoudo*, jeu de main-chaude. *Man ouvèrto*, mesure un peu arbitraire de la main étendue qui passait à peu près pour l'ancien *pan*. *Faïre la man à qudouquùs*, donner, prêter la main à quelqu'un, l'aider dans une entreprise, ordinairement répréhensible. *Èscrituro dé man*, écriture, caractères écrits à la main. *Y-a bono man*, il y a la main heureuse. *Aquò's pas ma man*, ou *souï pas dé man*, je ne suis pas du bon côté pour agir avec la main, pour porter avec l'épaule dont je me sers habituellement. *Aquò's pas dé man*, ou *aquò's foro man*, ce n'est pas commode, à portée, sous la main, ou cela est outre main. *Avédre dé mans dé fato*, avoir des mains de beurre, qui laissent tomber tout ce qu'elles tiennent. *Faïre la man*, jouer seul contre deux aux cartes ou aux boules. *A sous amouriès à sa man*, il tient, il fait valoir ses mûriers lui-même. *Faïre las dos mans*, être un double-main, qui mange à deux rateliers, et crie selon les gens vive le roi! vive la ligue! *A man révèsso*, du revers de la main. *Prène éntre mans*, embrasser une affaire avec attention. *Uno man dé papiè*, une main de papier. *Avédre la man*, au jeu de cartes, de boules, être le premier à donner, ou à jeter le but, jouer le premier.

Dér. du lat. *Manus*, m. sign.

Manado, *s. f.* Botte, poignée de légumes; ce que la main peut en serrer. — *Aï déjuna dé matì émb'uno manado dé rabes*, j'ai déjeuné ce matin avec une botte de radis.

Manado, troupeau de bestiaux. — *Uno manado dé pors*, un troupeau de porcs, de cochons.

Sauvages prétend que, dans ce dernier sens, *Manado* est une altération de *Ménado*, d'un autre dialecte, conduite de troupeaux, quantité de bestiaux qu'on mène à la foire; mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi puisque le lat. *Manus*, qui a formé le mot dans les deux acceptions, signifie main et en même temps troupe, bande.

Mancéno, *s. f.* Mancelle, attache qui tient par un bout au billot fixé aux attelles du collier du cheval, et forme de l'autre bout un grand anneau dans lequel on passe le bout du timon de la charrette jusqu'au trou où elle est attachée par une cheville; c'est le trait par lequel tire le limonier. — *La mancéno*, qui était en cuir, est remplacée aujourd'hui par une chaîne en fer qui ne s'attache plus de même et ne s'appelle plus ainsi; on la nomme *Tiréto*. — *Voy.* c. m.

Altération de Mancelle, et, comme le fr. sans doute, dér. du lat. *Manipula*, petite main. — *Voy. Mancïoù*.

Mancha, *v.* Emmancher; mettre un manche à un outil. — *Daïo manchado dé réboùs*, faux emmanchée à rebours, c.-à-d. dont la lame est dans la même direction que le manche. *Souï pas mancha dé véno*, je ne suis pas en veine, je n'ai pas la main heureuse ou je n'ai pas bonne main.

Manche, *s. m.* Manche, poignée adaptée à un instrument, à un outil, un couteau, une hache, une pioche, etc.

Dér. du lat. *Manubrium*, m. sign.

Mancho, *s. f.* Dim. *Manchéto*; augm. *Manchasso*. Manche, partie du vêtement pour le bras; sac pour filtrer; terme de jeu, partie gagnée quand on joue en parties liées; espèce de filet en forme d'entonnoir.

Dér. du lat. *Manica*, m. sign.

Manchô, oto, *adj.* Manchot, estropié d'un bras, d'une main. — On dit plus purement *Manqué*. — *Voy.* c. m.

Empr. au fr.

Mancïoù, *s. m.* Anneau en cuir, appelé billot, qui entoure l'attelle du collier du cheval de trait et tient au crochet auquel s'attache la mancelle qui est fixée de l'autre bout au timon de la charrette. — *Voy. Mancéno*.

Dim. de *Mancéno*.

Manda, *v.* Envoyer; mander; faire savoir; faire dire; lancer. — *Mandas-i sâoupre dé vèni*, envoyez-lui dire ou mandez-lui de venir. *Mandas éncò dé M...*, envoyez chez M... *I mandè un co dé poun*, il lui lança un coup de poing. Dans ce dernier sens, *Émmanda*, qui est un composé de celui-ci, est préférable.

Dér. du lat. *Mandare*, m. sign.

Mandamén, *s. m.* Mandement, en général, ordre par écrit émané d'une autorité quelconque; plus spécialement lettre pastorale d'un évêque à ses diocésains.

Dér. du lat. *Mandatum*, m. sign.

Mandian, mandiano, *s. m.* et *f.* Mendiant, mendiante; qui mendie; qui demande l'aumône.

Dér. du lat. *Mendicus*, m. sign.

Mandianaïe, *s. f.* Mendiants, en général; engeance des mendiants; race, troupe de mendiants.

Man d'obro, *s. f.* Main-d'œuvre, façon d'un ouvrage; travail d'un ouvrier.

Dér. du lat. *Manus* et *Opera*.

Mandrasso (A la), *adv.* Gauchement; tout simplement; sans se gêner; mollement; nonchalamment; sans goût à la chose. — *S'én vaï à la mandrasso*, il marche avec nonchalance.

En catalan, *Mandra*, paresse.

Mandre, *s. m.* Tourillon de l'arbre horizontal de certaines machines qui tourne dans les crapaudines. — *Voy. Mandrin*.

Mandre, *s. m.* Mendiant, qui fait plus que son état de

Digitized by Microsoft ®

mendier, et qui a la tournure et la mine d'un pire mendiant.

Ce mot puisé à la même source que la catalan *Mandra,* paresse, désigne l'homme valide et paresseux qui se fait mendiant; ce qui suppose chez l'individu une certaine adresse pour soutenir son rôle et réussir dans son métier; c'est sans doute pour cela que *Mandre,* d'après SAUVAGES, voudrait dire en même temps fin et adroit. Cette acception est tout à fait hors d'usage et *Mandre* lui-même ne reste plus que pour indiquer la formation de quelques mots qui en sont dérivés.

Mandrigoulo, *s. f.* Mandragore, *Atropa mandragora,* Linn., plante très-narcotique, purgatif violent, bonne, employée à l'extérieur, contre les squirres et les écrouelles. On en distingue deux espèces, la blanche ou la mâle, la noire ou la femelle. Sa racine, qui prend souvent une forme bizarre, se bifurque quelquefois et représente grossièrement les parties inférieures du corps humain. De prétendus sorciers achèvent de leur mieux la ressemblance et la vendent comme une amulette, ou l'enterrent avec des conjurations pour faire doubler l'argent que leurs dupes mettent auprès. Mais les sorciers commencent à avoir moins de pratiques.

On a dit que le mot lat. et par suite le lang. et le fr. qui le reproduisent, avaient été formés par deux mots grecs, Μάνδρα, étable, et Ἀγαυρός, nuisible, Μανδραγόρας, dangereuse pour les bestiaux : ce qui est vrai de cette plante.

Mandrin, *s. m.* Mandrin, pièce de tour en l'air sur laquelle on assujettit les ouvrages qui ne peuvent se tourner entre les pointes; pièces que l'on place ordinairement dans d'autres qui sont creuses pour tenir celles-ci lorsqu'on les travaille.

Ce mot et *Mandre* ci-dessus ont la même origine, et le lat. *Manubrium,* manche, y est sans doute pour quelque chose.

Mandrin est aussi le nom du fameux chef de brigands qui rivalisa avec *Cartatoucho,* Cartouche, dans les légendes populaires. Il sert encore à désigner un malfaiteur, un brigand, qui ressemble beaucoup à *Mandre* (*Voy.* c. m.). Il y a des noms prédestinés.

Mandro, *s. f.* Fém. de *Mandre.* Pauvresse rusée et matoise. — *Uno viëio mandro,* une vieille bohémienne, une vieille sorcière.

Mandroun, *s. m.* De *Mandre,* par un dim. qui est loin d'être atténuant, car le *Mandroun* est un gars jeune, vigoureux, ce qui le rend plus blâmable, vagabond pour fuir le travail, maraudeur par instinct, qui demanderait au besoin mais qui trouve plus commode de prendre.

Mandrounéja, *v. fréq.* Mendier à la manière de ceux dont il est question dans les mots *Mandre, Mandro, Mandroun, Mandrouno;* car les véritables pauvres, ceux qui sont dignes d'intérêt, *lous pâoures* enfin, *démandou* et *mandrounéjou pas.*

Mandrouno, *s. f.* Dim. de même nature que le précédent *Mandro,* mais qui indique moins une différence d'âge : jeune ou vieille mendiante, valide ou qui l'a été, mais toujours paresseuse, avec bien d'autres défauts que comporte une telle profession ainsi comprise. — *Voy. Mandre, Mandro, Mandroun, Mandrounéja.*

Mané ou **Manè,** *s. m.,* n. pr. d'homme. Dim. de *Manuèl,* qui est l'abréviation ordinaire du prénom Emmanuel.

Mané, subs., se dit de certaines choses douces où il y a à manier. — *Y-a dé mané,* il y a de quoi prendre à pleines mains, à *manéja.*

Faïre lou mané, autre acception pour désigner la manœuvre dont se servent divers ouvriers et notamment les maçons pour changer de place un tas de tuiles, de briques, etc., en se les faisant tenir ou se les jetant de main en main, selon que les chainons de cette chaine sont plus ou moins éloignés.

Manèchal, *s. m.* Maréchal-ferrant. — Altération ou adoucissement très-bien adopté de *Maréchal.* — *Voy.* c. m.

Manéchalo, *s. f.* Maréchale : nom d'une place d'Alais, en plate-forme élevée, au devant de la citadelle. — Le mot, par le même principe que le précédent, est une corruption de *Maréchalo :* La Fare-Alais l'a employé sous cette forme dans ses *Castagnados;* c'est une consécration. Les notes ajoutent une explication que nous croyons devoir renvoyer au mot *Maréchalo.*

Manéflarié, *s. f.* Flagornerie, flatteries, cajolerie, pour faire mieux admettre les rapports, les tripotages qui engendrent les brouilleries.

Manèfle, *s. m.* Faiseur de cancans, de commérages; brouillon qui fait des tripotages; rapporteur qui flagorne ceux à qui il s'adresse pour s'en faire bien venir et leur inspirer plus de confiance par cette manière de faire.

Le mot est formé du lat. *Manu flectere,* adoucir, flatter de la main.

Manéfléja, *v. fréq.* Faire des cancans, des commérages; faire des paquets, des rapports vrais ou faux; flagorner. — *Voy. Manèfle.*

Manèflo, *s. f.* Commérage; cancans; paquets; tripotages. — Il est aussi le fém. de *Manèfle.*

Manéja, *v.* Manier; toucher, palper à pleine main.

Dér. du lat. *Manu agere,* m. sign.

Manèje, *s. m.* Manége, machine destinée à imprimer un mouvement de rotation suivant deux directions rectangulaires, au moyen d'un engrenage à lanterne dont l'arbre vertical est muni d'un levier ou timon horizontal à course circulaire, sur lequel s'applique la force motrice.

Dér. du lat. *Manu agere,* agir avec la main ou comme avec la main.

Manéto, *s. f.* Dim. de *Man.* Menotte; petite main. — *Faïre manéto,* faire main morte pour en caresser doucement. *Jouga à manéto,* jouer au pied de bœuf.

Manéto est le nom d'un petit instrument en cuir rembourré de crin, dans la forme d'un fer à repasser, dont se servent les dévideuses de soie pour frapper la bobine et la faire tourner. — *Voy. Escoulouèr.*

Digitized by Microsoft®

Manèto-câoudo ou **Man-câoudo**, *s. f.* Jeu de la main-chaude.

Manètos, *s. f. plur.*, ou **Pantacousto**. Chèvre-feuille commun, *Loniara caprifolium*, Linn., arbrisseau de la fam. des Caprifoliacées, cultivé dans les jardins.

Le nom de *Manèto* lui vient de ce que ses pétales séparés ressemblent un peu aux doigts d'une main demi-fermée.

Man-forto, *s. f.* Main-forte, assistance donnée à la justice.

Mangougnè, *s. m.* Au fém. *Mangougnëïro*. Regrattier; qui vend, au petit détail et de la seconde main, toute sorte de menues denrées.

Dér. du lat. *Mango, mangonis*, maquignon; fripier, revendeur qui déguise sa marchandise pour en tirer plus d'argent.

Mangounariè, *s. f.* Regrat; boutique ou vente de menues denrées au détail. — *Faïre mangounariè*, être regrattier, faire le regrat; vendre de la regratterie.

Manî, manido, *adj.* Dim. *Manidé, éto, Manidoù, ouno*. Petit; petit enfant. — *Uno poulido manido*, une jolie fillette, et même une jolie fille. On en fait un superlatif en le répétant : *manî, manî*, très-petit. Cette façon de faire des superlatifs est très-ordinaire en lang. Ce n'est pourtant pas ainsi que les gardeuses de cochons emploient cette expression et qu'elles disent *manî, manî*, pour appeler ces animaux : c'est dans leur bouche un terme d'affection, car ces *manîs, manîs*, petits, petits, sont fort souvent du plus énorme volume et pèsent au-delà de deux cents kilog.

Dér. du lat. *Minutus*, moindre, petit.

Manifique, iquo, *adj.* Magnifique; superbe; splendide; somptueux; qui a beaucoup d'éclat.

Empr. au fr. mais fort naturalisé.

Manigança, *v.* Manigancer; tramer de petites, de mauvaises ruses.

Maniganço, *s. f.* Manigance; petites manœuvres cachées; intrigue; mauvaise ruse.

Dér. du lat. *Manu agere*, et dans la bass. lat. *Manipulare; id est*, dit Du Cange, *manibus ludificare uti agunt præstigiatores*, jouer adroitement des mains comme font les escamoteurs.

Manîo, *s. f.* Anse d'un vase, d'un chaudron, d'un panier; portant d'une malle; anse ou corne de la tinette, *sémdou*, vulgairement connue dans nos pays sous le nom de *Cornue* que l'Académie n'accepte point pour cela, et qui sert à transporter des liquides et notamment la vendange.

En espag. *Manilla*, m. sign.

Manipolo, *s. f.* Ruse; fraude; tromperie. — *Faïre la manipolo*, tromper, filouter. Le prestidigitateur qui monte ses cartes, le marchand en fraudant ses denrées, l'homme de mauvaise foi qui tripote les affaires, font également *la manipolo*.

Dér. du lat. *Manu* ou *Manibus spolio*, je dépouille avec les mains, ou simplement de la bass. lat. *Manipulare*, manipuler, arranger avec les mains.

Manipoun, *s. m.* Mancheron, extrémité du manche de la charrue, que le laboureur tient dans la main.

Dér. du lat. *Manipulus*, poignée, ce que l'on empoigne.

Manivèlo, *s. f.* Manivelle, manche pour faire tourner l'essieu d'une machine; machine quelconque elle-même.

Dér. du lat. *Manibula*, petit manche.

Manja, *v.* Manger, mâcher et avaler des aliments; prendre sa nourriture; prendre son repas; ronger, miner, détruire. — *Lou iè câou faï manja la soupo frèjo*, prvb., le lit chaud fait manger la soupe froide, pour dire que la paresse n'enrichit pas. *Qué manjo soun capitâou prén lou camî dé l'éspitâou*, prvb., celui qui mange son capital prend le chemin de l'hôpital. *Lou tro manja rèn abétî*, trop manger abétit. *Manja pér las gnëïros*, piqué, dévoré par les puces. *Manja pér lou rouvil, pér las arnos, pér un chancre*, rongé par la rouille, par les teignes, par un chancre. *Manja*, élimé, usé par le frottement. *Dé qu'avès manja iuèï?* Sur quelle herbe avez-vous marché aujourd'hui? dit-on à quelqu'un de mauvaise humeur sans qu'on sache pourquoi. *Avès prou manja dé favos?* Donnez-vous votre langue au chat? Lorsqu'on cherche le mot d'une énigme, la réponse à une question embarrassante, on peine comme un forçat, dont on sait que l'ordinaire frugal est composé en grande partie de fèves; la locution languedocienne ne serait-elle donc pas une paraphrase pour dire : avez-vous assez subi les galères? voulez-vous que je vous en tire en vous disant le mot que vous cherchez? Quant à son équivalent français : consentez à donner votre langue au chat, c'est avouer qu'elle n'est bonne qu'à cela, puisqu'on ne sait pas s'en servir pour répondre à la question posée. Au surplus, une autre explication du dicton a été essayée, qu'on peut consulter. — *Voy. Favo*.

Dér. du lat. *Manducare*, m. sign.

Manjadîs, isso, *adj.* Mangeable; qui est bon à manger; qu'on peut manger.

Manjado, *s. f.* Mangeure. — *Voy. Manjaduro*, m. sign.

Manjadoù, *s. m.* Auget, petit vase, vaisseau quelconque où l'on met la mangeaille des oiseaux, de la volaille que l'on tient en cage. — Mangeoire, en fr., n'exprime, d'une manière directe, que la crèche des chevaux, en lang. *Gripio;* cependant, dans l'usage familier, on s'en sert pour rendre *Manjadoù*.

Manjaduro, *s. f.* Mangeure; endroit d'un drap, d'une étoffe, d'un pain mangé, rongé par les souris, par les vers, par les chats. — *Manjaduro dé gnëïros*, piqûre de puces. — *Voy. Manjado*.

Manjaïre, aïro, *adj.* Gros mangeur; qui mange beaucoup. Au fig. prodigue, dissipateur; exacteur; grugeur; mangeur de chrétiens.

Manjamén, *s. m.* Démangeaison vive; picotement entre cuir et chair; prurit.

Manjanso, *s. f.* Vermine; poux en général, qui attaquent la tête et les autres parties du corps.

Digitized by Microsoft ®

Manjarèl, èlo, *adj.* Qui aime à manger, dans le sens de gruger quelqu'un. Qui est bon à croquer, dans l'acception d'agaçant, mais moins délicat que *Crouquarèl.* — *Un amour manjarèl,* un amour intéressé, mû par l'intérêt; *uno gdouto manjarèlo,* une joue à dévorer de baisers.

Manjariè, *s. f.* Mangerie, action de manger; exactions; frais de chicane; action de gruger quelqu'un.

Manjîo, *s. f.* Mangeaille; victuaille; vivres en général des hommes et surtout des animaux; pâtée.

Manjo-favo, *s. des deux genres.* Bredouilleur; qui parle d'une manière mal articulée et peu distincte, comme s'il avait la bouche pleine de fèves, par exemple; ce que les Romains, en employant la même figure, disaient d'un orateur empâté : *versat in ore fabas.* — *Voy. Favo.*

Manjo-nèci, *s. des deux genres.* Parasite; attrape-lourdaud. — Le renard de la fable qui vit aux dépens du corbeau qui l'écoute est un *manjo-nèci.*

Manjo-pèro, *s. m.*, ou **Banar.** Capricorne, capricorne musqué, *Cerambyx moschatus,* Linn., insecte de l'ordre des Coléoptères, et de la fam. des Lignivores ou Xilophages, genre des Scarabées, remarquable par ses antennes articulées aussi longues que le corps. Le plus grand de ces coléoptères, tout noir et qui a trois centimètres environ, reçoit le nom de *Manjo-pèro :* ces poires qu'on trouve à demi-rongées seraient, dit-on, sa pâture; mais ici ne l'accuse-t-on pas du méfait d'autres insectes voraces, du gros frelon ou *grdoule,* par exemple? Plusieurs scarabées, dont il est une variété, déposent leurs œufs dans l'écorce rugueuse ou dans le tronc de vieux arbres : en voyant le capricorne se poser sur des poiriers pour accomplir cette œuvre, on a pu mal juger ses intentions.

Manjo-roso, *s. m.* Capricorne du même ordre, de la même famille et de la même forme, moins la taille, que le précédent, scarabée, qui se niche et s'endort sans doute dans le calice des roses, le sybarite! sans craindre que le pli d'une feuille blesse sa peau assez dure pour supporter de plus rudes atteintes.

Manjuquéja, *v. fréq.* Grignoter; pignocher; manger nonchalamment, sans appétit et à petits morceaux. — Le rat de ville qu'Horace nous peint mangeant du bout des dents, *dente superbo,* le maigre ordinaire de son ami des champs, *manjuquéjavo :* il est le type.

Manjuquéjaïre, aïro, *adj.* Petit mangeur d'habitude; celui qui, par occasion, fait comme il est dit au mot précédent du rat d'Horace.

Manléva, *v.* Emprunter; demander et recevoir un prêt. — *Vos arouina toun vésì? manlèvo-z-i dé matì et pago dé vèspre,* prvb. Veux-tu ruiner ton voisin? emprunte-lui le matin et rends-lui le soir.

Dér. du lat. *Manu levare,* lever avec la main.

Manno, *s. f.* Manne, nourriture miraculeuse que Dieu envoya aux Israélites dans le désert.

Ce mot est de toutes les langues puisqu'il est dans la Bible, et le lang. l'emploie aussi pour désigner, par similitude, tout alimen tabondant venu à propos, réparateur et de bon goût.

Manno, pris pour la substance purgative, l'inséparable du séné, est un autre empr. obligé au fr. Manne.

Manobro, *s. m.* Manœuvre, ouvrier subalterne; exclusivement, aide-maçon, celui qui sert le maçon. — Cet emploi est d'ordinaire rempli par des enfants ou des adolescents à qui ce travail facile procure, en attendant autre chose, quelques ressources en les enlevant à l'oisiveté, mais c'est le noviciat obligé de ceux qui veulent devenir maçons. Les manœuvres sont les souffre-douleur des maçons, qui les rudoient, les rabrouent sans cesse pour hâter leur paresse, qui les laisse manquer de tout et les force à l'inaction; mais les manœuvres pensent sans doute que la paresse qui a un tel résultat ne nuit guère à personne, car ils ne s'inquiètent pas autrement de menaces qui, il faut le dire, sortent rarement à effet.

Lou manobro, le manœuvre de profession, *ès manobro;* l'ouvrier qui en fait accidentellement le travail *faï manobro;* aussi le premier dira : *Ère manobro quan bastiguèrou aquél oustdou,* j'étais manœuvre quand on bâtit cette maison; et le second : *faguère manobro.* — *Faïre manobro* se dit aussi d'un aide qui sert un ouvrier quelconque qui a besoin qu'on lui fournisse sur place les matériaux à employer. — *Èspèro, éspèro, té faraï manobro,* attends, attends, je viens t'aider, dit-on à un maraudeur qu'on trouve sur le fait remplissant ses poches : offre qui n'est pas souvent acceptée, on le pense bien. Au fig. *faïre manobro à qudouquùs,* c'est, dans une dispute où l'on en vient aux coups, se servir activement de ses mains et ne se laisser manquer de rien de ce qu'il faut en ce genre.

Dér. du lat. *Manu opera,* œuvre ou ouvrier de la main, *Man* et *Obro.*

Manoul, *s. m.* Paquet; botte; poignée, — Ne s'emploie plus guère que dans le sens du mot suivant quoiqu'il soit bien moins usité.

Dér. du lat. *Manualis,* qu'on peut empoigner, tenir avec la main.

Manouné, *s. m.*, ou **Canouné.** Petit paquet, petite botte de tripes de certains animaux, tels que chevreau ou agneau. — *Voy. Canouné.*

Ces deux mots, quoique ayant une racine différente, sont parfaitement synonymes; mais *Manouné* est beaucoup plus en usage à Alais. Il est le diminutif de *Manoul,* mais il reste dans son application toute spéciale de terme de triperie.

Manqua, *v.* Manquer; faillir; être de moins; faire défaut; ne pas atteindre, ne pas toucher. — *Y-a maï d'un an qué soun frèro manquo,* il y a plus d'un an que son frère est absent. *S'én manquo bé qué y-aduse,* il s'en faut bien qu'il y atteigne. *S'én manquo bé!* Tant s'en faut, bien loin de là! *S'én manquè pas dé gaïre qué mouriguèsse,* il s'en fallut peu qu'il mourût. *N'agues pas lagui, té manquaraï pas,* n'aie pas souci, je t'attraperai, je te trouverai. *L'a pas manqua,* il l'a bien touché.

Dér. du lat. *Mancus,* manchot.

Digitized by Microsoft®

Manquamén, *s. m.* Manquement; omission; faute que l'on commet en manquant de faire ce qu'on doit; mais d'un emploi assez restreint. — *Aquí faguère bé un manquamén*, là je manquai bien de dire ou de faire ce que je devais. *Aquélo fïo a fa un manquamén*, cette fille a eu une faiblesse; elle a manqué à son honneur.

Manqué, éto, *adj.* Manchot; estropié d'un bras ou d'une main; à qui l'un ou l'autre manque. — *Voy. Manchò.*

Dér. du lat. *Mancus*, m. sign.

Manquo, *s. f.* Manque; faute, déficit. — *Lou manquo dé sén*, le manque de bon sens. *Manquo d'argén*, faute d'argent. *Aquèste an y-doura uno forto manquo din la récolto*, cette année il y aura un grand déficit dans la récolte. *Quan avès agu dé manquo?* combien avez-vous eu de moins, quelle diminution avez-vous eue?

Man-révèsso, *s. f.* Revers de la main; main renversée. — *Un co à man-révésso*, un revers, un coup d'arrière-main, du revers de la main.

Mantèl, *s. f.* Dim. *Mantélé;* augm. *Mantélas.* Manteau, ample vêtement qui se met par dessus l'habit; manteau de la cheminée. — *Juste coumo un mantèl*, juste comme la manche d'un cordelier.

Dér. du lat. *Mantellum*, m. sign.

Mantélé, *s. m.* Dim. de *Mantèl.* Mantelet, mantille. — *Faïre lou mantélé*, se dit des oiseaux malades, vieux ou blessés, dont les ailes pendent comme un manteau; et au fig., d'un malade, qui se traîne faible, languissant et amaigri dans ses habits devenus trop larges.

Mantène, *v.* Maintenir; soutenir un poids; soutenir, affirmer une chose; parier pour quelqu'un au jeu, se mettre de son côté. — *Manténès un pdou*, soutenez un peu la charge. *Mantène moun dì*, je persiste dans mon dire, j'affirme ce que j'ai dit. *Vaï, té mantène*, marche, avance, je suis avec toi, je te soutiens.

Mantèngu, udo, *part. pass.* de *Mantène*, Maintenu, soutenu; confirmé.

Manto, *s. f.* Ancien mantelet, assez ample et d'étoffe commune, que portaient les femmes du peuple, à peu près abandonné aujourd'hui ou peu à peu remplacé par le mantelet de forme moderne et d'étoffe plus élégante.

Maoù, *s. m.* Carreau en terre cuite, servant au carrelage d'un appartement.

L'italien appelle ce carreau *Mattone*, et le fr. Malons une espèce de briques. *Maoù* a-t-il une origine commune? Est-il une imitation de ces mots ou vient-il de Mahon, lieu d'où l'on aurait importé son usage?

Dans ce dernier cas, peut-être eût-il fallu lui donner l'orthographe figurative quelquefois employée et écrire *Mahoù*. Mais d'abord cette origine n'était pas assez sûre pour nous faire introduire une *h* parasite et de pure superfétation, et puis nous n'avions pas à craindre que notre accentuation ne fût point suffisante pour distinguer le mot du suivant composé des mêmes lettres et laissât quelque hésitation sur la manière de l'articuler. C'est une occasion de rappeler ce que nous avons dit de l'accent et de son rôle aux articles *Aou*, dipht., et *Aoùs*, s. m., auxquels nous renvoyons. Il est bien évident ici que l'accent grave placé sur la voyelle double *où* signifie qu'elle est tonique et ne doit point se confondre ou se diphthonguer avec l'*a* précédent comme dans *mdou*, tout autrement orthographié. Dans *maoù* deux syllabes, deux temps, une brève suivie d'une longue : dans *mdou*, une seule émission de voix, une seule syllabe diphthonguée, dans laquelle l'appui du son se fait plus fort sur l'*â* circonflexe et long, que sur *ou* qui tombe et est absorbé. Voilà l'accent et sa raison d'être.

Mâou, *s. m.* et *adv.* Mal, le contraire du bien ou de bien; peine; travail; douleur; maladie; incommodité; dommage; perte; faute; péché; crime; mal, de mauvaise manière. — *Mâou dé dén, dé tèsto*, mal de dent, de tête. *Aï mdou dé dén, dé tèsto*, j'ai mal aux dents, à la tête. *Aï mdou à moun éstouma*, s'emploie ordinairement d'une manière impropre en le rapportant aux douleurs de poitrine. *Mdou d'éstouma*, mal au cœur. *Aï mdou à moun dé*, j'ai mal au doigt. *Sé faïre mdou*, se blesser. *Ma cambo mé faï mdou*, j'ai mal à la jambe, ou la jambe me fait souffrir. *Aquò mé farié mdou*, cela m'incommoderait, me dérangerait. *Avédre lous mdous*, en parlant d'une femme, éprouver les premières douleurs de l'enfantement, avoir le mal d'enfant. *Préne mdou*, en général, contracter une maladie; d'une femme, avorter, accoucher avant terme. *Ès plé dé mdous*, il est plein d'ulcères, de pustules à la tête. *Gardoù a fa fosso mdou*, le Gardon a fait beaucoup de ravage, a causé de grands dommages. *Mé fagues pas dire lou mdou*, ne me fais pas mentir ou dire de mauvaises choses. *A fa lou mdou émbé moussu ...*, elle a eu des rapports coupables avec M. ... *Qu'a fa lou mdou, fara la pénitènço*, celui qui a fait le péché, fera la pénitence, en portera la peine. *Aquò faï mdou dé vèïre*, cela fait mal à voir. *Mdou vaï quan las cambos flaquou*, mauvais signe quand les jambes défaillent, flageolent, fléchissent. *Tan vdou bé batu qué mdou batu*, tant pleure mal battu que bien battu. *Sé sdoupre mdou*, se fâcher, se piquer, se formaliser *(Voy. Sdoupre). Aoutre mdou noun y-ague*, Dieu nous garde de pire! *Aoutre mdou noun y-aguèsse*, ce serait un petit mal s'il n'y avait que cela. *Faï mdou* ou *michan èstre pdoure*, il est triste, fâcheux, il n'est pas bon d'être pauvre. Pour établir une resssemblance, un rapport, on se sert de cette tournure : *Avèdre lou mdou d'aquèles qué...*, être comme ceux qui... *Ès pas poulido, a lou mdou dé iéou*, elle n'est pas jolie, elle a cela de commun avec moi. *A lou mdou dé la candi, la fémèlo vdou maï qué lou mascle*, il en est comme du chanvre, la femelle vaut mieux que le mâle, dicton que le fr. a rendu par cet autre proverbe : mariage d'épervier, la femelle vaut mieux que le mâle.

Dér. du lat. *Malum*, m. sign.

Mâou-adré, écho, *adj.* Maladroit, qui n'a point d'adresse.

Digitized by Microsoft ®

Màou-adréchamén, *adv.* Maladroitement, sans adresse; gauchement.

Màou-après, éso, *adj.* Mal élevé; malhonnête; insolent; malotru. — Ce dernier mot fr. a originairement la m. sign. que *Maléstru*, mal instruit, ignorant, vieux mot lang. peut-être encore en usage dans des localités voisines.

Màou-aquìs (Dé), locution adverbiale, phrase faite, employée seulement dans cette construction : *Aqu'òs dé bé dé màou-aquìs*, c'est du bien mal acquis, de provenance mauvaise, illégitime.

Màou-avisa, ado, *adj.* Mal avisé; imprudent; irréfléchi; étourdi.

Màou-avisamén, *s. m.* Étourderie; imprudence; mégarde; irréflexion.

Màou-bastì, ido, *adj.* Mal bâti, mal fait; mal tourné.

Màoubèrna, *s. m.*, n. pr. d'homme. Maubernard. — Signifiait autrefois Bernard-le-Mauvais, et devait s'écrire avec un trait d'union. Le fr. en fait Maubernard ainsi qu'il a fait pour beaucoup d'autres qui ont la même origine, et que Sauvages cite et traduit, tels que Mau-hué, mal lessivé; Mau-clerc, ignorant; Mau-duit, mal conditionné; Mau-piteux, inexorable; Mau-pas, passage dangereux; Mau-pertuis, mauvais trou; Mau-pèou, mauvais poil; Mau-roi, mauvais-roi; Mau-vilain, mauvais paysan; et de même de Mau-bec, Mau-croix, Mau-ron, Mau-buisson, Mau-levrier, Mau-repas, Mau-voisin, etc.

Tout cet article mérite d'être cité. Les judicieuses observations du maître, à propos de ces noms propres et de leur orthographe, sont d'une piquante actualité. Elles font justice de ce prétendu progrès qu'une nouvelle école de réformateurs préconise avec ardeur en prêchant la croisade en faveur de l'orthographe des troubadours.

Sauvages ajoute donc :

« Nous l'avons déjà annoncé comme une conjecture, mais il est plus que probable que l'ancien *mau* français des noms précédents, est le même que notre *màou*, et se prononçait de même ou conformément à notre orthographe, qui est celle des sons; et que l'*u* s'y faisait sentir dans son ancienne prononciation *ou*, avant qu'on eût fait de la diphthongue *au*, dans *mau*, un *o* long, et qu'on prononçât ce terme comme mo, sans que l'*u* y entrât pour rien.

« Nous avons dit ailleurs que, dans l'origine des langues, la prononciation courante en a réglé l'orthographe, et qu'il n'est pas naturel qu'on ait commencé d'écrire d'une façon, et de prononcer d'une autre; cette contradiction ne s'est introduite que dans la suite; on prononçait l'*u*, puisqu'on l'écrivait : mais de plus, il est comme certain que, dans les premiers termes que le français avait imités du latin ou du roman, on retint d'abord la prononciation de l'*u* en *ou* de ces anciennes langues; prononciation qui s'est perpétuée dans l'italien, l'espagnol et le languedocien, qui en descendent comme le français; et qu'ainsi on prononçait *mau* comme *màou*, et non comme *mo* dans Maupertuis, de la même façon que le mot latin *autem*, que les Français prononcent aujourd'hui *otem*, est prononcé par les Italiens et les Espagnols, comme *doutem*.

« Cette orthographe des sons que nous suivons était autrefois inutile lorsqu'il était généralement reçu de prononcer l'*u* comme l'*ou*. On écrivait donc par un *u* simple dans *mau;* et cet usage s'est si bien établi que tous ceux qui ont écrit dans notre idiome, depuis les premiers troubadours jusqu'à nous, n'ont pas orthographié autrement : ils n'ont mis qu'un *u* où il est bien certain qu'ils prononçaient *ou*, comptant bien de rendre par là leur prononciation. Les anciens avaient raison, en ce que cette orthographe ne contrariait point leur prononciation : les Languedociens modernes auraient dû en voir le vice, depuis les changements arrivés à la prononciation du français, dont l'orthographe a réglé la leur. »

Màoubos, *s. m.*, n. pr. d'homme et de lieu. Mauvaise forêt; bois mauvais, dangereux; Malbos en fr. ou Malbosc, plus ancienne forme. — Même formation que le précédent, *Màou* et *Bos*, et devenu un seul mot.

Màou-càou, *s. m.* Chaud mal, fièvre chaude, fièvre maligne, parce que cette fièvre est accompagnée d'une grande chaleur. — *Toumba dé la fèbre én màou-càou*, au fig. tomber de la fièvre en chaud mal, de Charybde en Scylla.

Màou-céoucla, ado, *adj.* Écervelé; cerveau mal timbré; fou; qui a la tête fêlée. — Se dit également d'un vaisseau en bois, d'un tonneau, mal jointé, imparfait, ou en mauvais état, qui suinte et perd comme *uno tèsto màou-céouclado*, qui laisse fuir le bon sens.

Màou dé la mort, *s. m.* Maladie fâcheuse, dangereuse ou mortelle. — *Gn'a pér préne lou màou dé la mort*, il y a de quoi périr ou gagner une maladie mortelle en s'exposant ainsi.

Màou dé la tèro, *s. m.* Epilepsie, mal caduc, haut-mal. — *Toumba dâou màou dé la tèro*, ou simplement *dâou màou*, comme si les autres n'étaient rien en comparaison, être attaqué du mal caduc. On l'appelle ainsi de ce que ceux qui en sont atteints tombent par terre comme si elle les attirait.

Màoudì, màoudicho, *adj.* Maudit; chargé de malédictions; réprouvé. — *Quante màoudì drole!* quel maudit garçon, quel coquin, quel jeune scélérat! *Ah! lou màoudì d'home!* ah! le diable d'homme, ah! le vaurien d'homme!

Màou-émbouqua, ado, *adj.* Mal embouché; qui a toujours à la bouche des paroles grossières, indécentes et sottisières.

Màou-én-trin, *adj. des deux genres.* Indisposé; mal à l'aise; débiffé, dérangé. — *Souï tout màou-én-trin*, je suis tout mal en train.

Màou-èstre, *s. m.* Mal-être, maladie de langueur; indisposition vague; malaise; détresse; pauvreté; l'opposé de bien-être.

Màou-faïre, *v.* Mal faire; faire du mal. — *Sa pas qué màou-faïre*, il ne s'applique qu'à mal faire.

Digitized by Microsoft©

Mâoufasèn, ènto, *adj.* Malfaisant, qui se plaît à faire du mal; nuisible; dont la nature est de nuire.

Mâou-fisa, ado, *adj.* Mal confié; mal gardé; qui n'est pas en sûreté.

Mâou-gouvèr, *s. m.* Impéritie; mauvaise conduite dans le gouvernement, la direction, le maniement d'une affaire. — *Lou jo dé capitani Mâou-gouvèr,* jeu d'enfant où l'on se dépouille de ses habits qu'on jette pièce à pièce l'un après l'autre.

Mâougrè, *prép.* Malgré; contre le gré de quelqu'un; nonobstant quelque chose. — *Mâougrè tus,* malgré toi. *Mâougrè qué n'én vèngue, qué n'én digou,* quoi qu'il en advienne, qu'on en dise. *Ou faï mâougrè soun pèro,* ou *mâougrè qué soun pèro y-ague défendu,* il fait cela contre le gré, la volonté de son père, ou quoique son père le lui ait défendu.

Mâoulo, *s. f.* Mauve ou grande mauve à feuilles rondes. *Malvia sylvestris,* Linn., plante de la fam. des Malvacées, commune partout, dont les fleurs et les feuilles servent également pour amollir et calmer, employées extérieurement ou intérieurement. — *Ana fuma las mâoulos,* aller prendre sa place au cimetière, où les mauves abondent surtout.

Dér. du lat. *Malva,* m. sign., venu lui-même du gr. Μαλάχη, mauve, formé de Μαλαχία, mollesse, ou de Μαλαχίζω, amollir.

Mâoulo-blanquo, *s. f.* Guimauve, *Althæa officinalis,* Linn., plante de la même fam. que la précédente, qui a les mêmes propriétés émollientes et adoucissantes.

Maoûna, *v.* Carreler; poser des carreaux de terre cuite appelés *Maoùs.* — *Voy.* c. m.

On remarquera la différence de l'accent, qui a pour effet d'empêcher la première partie de ce mot de se diphthonguer, qui détache par conséquent la syllabe *où* et force la prononciation à scander le mot comme si un trait d'union séparait ses syllabes, *Ma-où-na.*

Nous avons expliqué cette orthographe aux mots *Aoùs* et *Maoù.*

Mâou-parla, *v.* Médire; calomnier; critiquer méchamment; dire des injures.

Mâou-parlan, anto, *adj.* et *part. pass.* du précédent. Médisant; insolent; impertinent; sottisier.

Mâou-quiè, ièchо, *adj.* Indisposé; dérangé; mal bâti; tout je ne sais comment.

Mâou-réjoun, ouncho, *adj.* Hors de place, détourné de sa place, dérangé; mal serré; mal ramassé; mal gardé. — *Sé lou trove énticon mâou-réjoun,* si je le trouve dans quelque coin à l'écart.

Mâourèl, *s. m.,* n. pr. d'homme. Maurel. — Sauvages donne encore *Maurèl,* lang., et *Morel,* fr., qui ne sont en effet que des variantes d'orthographe, et il ajoute : « En vieux fr. Moreau, tanné, tirant sur le brun, en lat. *Subfuscus.* Le n. pr. *Chan-mâourél* est un de ses composés et *Mâouro* est son féminin dans le n. pr. *Roco-mâouro,* mis en fr. dans Roche-more. Autant valait-il le traduire en entier, et dire Roche-brune, ou plutôt le laisser dans sa première intégrité, *Roco-mauro.* — Le nom de la localité sur les bords du Rhône est en effet aujourd'hui *Roque-maure.*

« Les altérations dans les noms qui se font peu à peu deviennent de droit incontestables lorsqu'il s'est passé quelques générations, et que personne n'a eu aucun intérêt de les attaquer ou de les contredire. »

Dér. du gr. Μαυρός, obscur, sombre, qui a donné au lat. *Maurus,* m. sign., d'où notre *Morou,* More et Maure, nègre.

Mâourèla (Sé), *v.* Se rouiller, être attaqué de la rouille, en parlant du blé et de cette maladie. — La sève trop abondante des blés trop vigoureux s'extravase, couvre l'épiderme des tiges et des fanes et engorge les vaisseaux sécréteurs; le soleil achève d'épaissir cette sève, qui prend une teinte couleur de rouille. L'épi, ayant ses conduits oblitérés, ne reçoit plus de nourriture et son grain devient maigre et étique, tandis que la paille est grosse et trop nourrie. C'est ce qu'exprime ce verbe.

Dér. du lat. *Maurus,* bistre, qui est la couleur de cette rouille.

Mâourélèto, *s. f.* Morelle, crève-chien ou morelle noire, *Solanum nigrum,* Linn., plante de la fam. des Solanées, commune le long des murs et sur le bord des chemins.

Mâourèlo, *s. f.* Morelle, tournesol des teinturiers, *Croton tinctorium,* Linn., plante de la fam. des Euphorbiacées. — De temps immémorial, les habitants de Gallargues, arrondissement de Nîmes, après avoir cueilli cette plante chez eux ou dans les pays voisins, la broient, en expriment le suc dont ils imbibent des chiffons qu'ils exposent à la vapeur de l'urine mêlée avec de la chaux vive, de l'alun et du fumier de cheval; c'est ce qu'on appelle tournesol en drapeaux dans le commerce. Cette plante est pourtant très-différente de celle qu'on nomme vulgairement tournesol ou *Viro-Sourél.*

Mâourî ou **Mâourin,** *s. m.,* n. pr. d'homme. Maurin. — Sauvages le dit corrompu de *Mâou-riou,* mauvais ou dangereux ruisseau.

Mâou-traïre, *v.* Faire mal; tourner à mal; se mal conduire; être en peine pour quelqu'un, craindre pour lui; mal penser; mal augurer. — *Cassaïre et jaugaïre noun podou qué mâou-traïre,* prvb., chasseur et joueur ne peuvent que mal tourner, mal finir. *Ès pas dé mâou-traïre,* il n'est pas à plaindre, il ne faut pas être en peine de lui. *Nous a fa mâou-traïre,* il nous a mis en peine, en souci. *Aquò mé faï mâou-traïre,* cela me fait mal augurer.

Mâou-trata, *v.* Maltraiter; malmener; faire éprouver de mauvais traitements; réprimander vigoureusement avec accompagnement de coups ou de très-dures paroles.

Mâou-valé (Sé faïre), *v.* Se faire haïr, se faire mésestimer ou regarder de mauvais œil; se faire des ennemis.

Mâou-valénço, *s. f.* Malveillance; inimitié; haine.

Altération du v. *Voulé* ou *Voudre,* vouloir. — *Mâouvoulé.*

Digitized by Microsoft ®

Mâou-vâougu, udo, *adj.* et *part. pass.* de *Mâou-valé.* Mal vu; qui n'est pas estimé; qui est regardé de mauvais œil. — *Y soüi pas mâou-vâougu,* je n'y suis pas mal vu, on y a des bontés pour moi. *Mâou-vâougu és miè péndu* ou *mâou-vougu mita péndu,* prvb., variante qui assure le même sort à celui qui est mal vu et à celui qui mérite qu'on lui en veuille; ce qui est à peu près même chose et aboutit à pareille fin.

Mâouvès, èso, *adj.* Mauvais; méchant.

Mot français prononcé et écrit à la languedocienne et qu'on pouvait se dispenser d'emprunter, puisqu'on avait *Michan* pour la même chose. Cependant, avec ses allures étrangères, *Mâouvès* a su se faire bien accueillir, et, employé à propos, presque exclusivement au masculin, il a un certain cachet et ne manque pas d'énergie.

Mâou-vivén, énto, *adj.* Homme ou femme de mauvaise vie; mal-vivant.

Mâou-voulé, *s. m.* et *v.* Mauvais vouloir; inimitié; haine; en vouloir à quelqu'un, lui vouloir du mal; avoir de la rancune, de la haine contre lui. — Sous les deux formes, il est du reste l'équivalent de *Mâou-valé* et *Mâou-valénço,* avec lesquels il est à peu près confondu.—*Voy.* c. m.

Maqua, *v.* Meurtrir; contusionner; blesser; cotir, meurtrir un fruit. — *A lous ièls maquas,* il a les yeux battus, pochés au beurre noir, comme on dit populairement.

Dér. du lat. *Maculare,* tacher, maculer, noircir.

Maquaduro, *s. f.* Meurtrissure; contusion livide; cotissure pour les fruits.

Maquarèl, èlo, *adj.* Proxénète; maquereau, maquerelle; entremetteur ou entremetteuse; qui débauche et prostitue des femmes et des filles. — Se prend le plus souvent substantivement.

On le fait dériver de l'allem. *Mâkler,* entremetteur, ou du vieux mot *Maca,* maque, qui signifiait vente, venant probablement de l'hébreu *Maker,* vendre.

Maquarèlaje, *s. m.* Métier de maquereau ou de maquerelle; métier d'un souteneur d'une maison de tolérance.

Maquarèou, *interj.* Même acception que notre mot *Maquarèl,* et emprunt au dialecte provençal, qui prononce en *èou* nos finales qui sonnent chez nous en *èl.* — Ce mot pris, ainsi qu'il l'est en Provence, comme interjection, dissimule pour nous sa vraie signification sous une prononciation étrangère qui le défigure un peu; il est très-bon pourtant d'en éviter l'usage.

Maquari ou **Macari,** *s. m.* Employé seulement avec *Cousignè,* et encore dans une locution peu usitée: *Cousignè-Macari* ou *Maquari,* cuisinier du diable, mauvais gâte-sauce, *Coquus nundinalis.*

Maquèiroù, *s. m.* Ecchymose; petite meurtrissure noire, comme un pinçon.

Dim. de *Maquaduro.*

Maquigna, *v.* Tripoter, faire des tripotages; brouiller; mêler; gâter; mettre de la confusion, en parlant d'affaires.

Sorte de péj. de *Maqua,* meurtrir, gâter.

Maquignaje, *s. m.* Tripotage; mélange désagréable au goût, malpropre; intrigue; tracasserie; confusion; désordre.

Maquignoun, *s. m.* Maquignon, qui vend et achète des chevaux, qui les revend et les troque.

Dér. du gr. Μάγγανον, ruse, fard, d'où le lat. *Mango, mangonis,* maquignon.

Maquignouna, *v.* Faire le maquignon, ou comme les maquignons; user d'artifice pour dissimuler, déguiser, couvrir les vices d'une chose qu'on veut vendre.

Mar, *s. m.* Marc, lie, résidu des fruits pressés, des substances bouillies, d'un liquide qui dépose. — *Mar dè cafè,* marc de café; ou simplement *mar,* qui est suffisamment entendu et presque exclusif.

Il est très-probable en ce sens que le mot vient, par apocope, du lat. *Amarus,* reproduit dans l'ancien lang. *Amar,* à cause de l'amertume du marc de café.

Mar, *s. m.* Mars, troisième mois de l'année, composé de trente-un jours. — *Mar âouroùs, abriou plèjoùs, fan lou pèïsan ourguïoùs,* prvb., mars venteux, avril pluvieux, font le paysan orgueilleux. *Mar martèlo, abriou coutèlo,* prvb., mars martelle, avril coutelle.

Mar (Pès dè), *s. m.* Poids de marc, qui était l'ancien poids usuel de nos localités, celui dont la livre avait deux mares ou seize onces, ou bien aujourd'hui un demi-kilogramme.

Mar, *s. m.,* ou **Pèïroù.** Maîtresse branche d'un arbre.

Dér. du lat. *Mas, maris,* mâle, vigoureux. Le vieux fr. avait aussi *Mar,* qui signifiait grand, haut.

Marano, *s. f* Ver, mite, insecte. — *Voy. Arcisoùs.*

Marano, *s. f.* Espèce de phthisie ou de marasme, qui attaque les brebis; dépérissement du mûrier dont les branches languissent, se dessèchent et meurent petit à petit. Quand ce mal est le résultat de la vieillesse, il est irréparable; mais le plus souvent, surtout quand il semble prendre un caractère épidémique, comme il provient alors d'une culture négligée, par des amputations à propos de branches et de racines, par des labours et des engrais, en rendant au sol appauvri les sucs nécessaires à l'arbre, on peut encore le rétablir, ce qui est plus avantageux que d'en planter de nouveaux.

Dér. du gr. Μαραίνω, dessécher, consumer peu à peu.

Marcandéja, *v.* Marchander; discuter le prix d'une chose; débattre le prix. Au fig. hésiter; balancer.

Dér. du lat. *Mercari,* faire le marchand.

Marcandéjaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Marchandeur; qui aime à marchander. Au fig. barguigneur, qui hésite, qui balance.

Marcha, *v.* Marcher; cheminer; aller; avancer; faire son chemin. — *Marchas qué vous démandou,* dit-on à quelqu'un en lançant de son mieux un projectile, en jetant de toutes ses forces un objet quelconque, comme pour hâter sa marche en l'avertissant qu'on le demande; cela s'adresse aussi à quelqu'un qui vous importune, qui vous fatigue et dont il

Digitized by Microsoft ®

tarde d'être débarrassé. *Marchas, trasso d'home,* allez donc, triste sire!

Dér. de l'anc. allem. *Marchieren,* aller à cheval, chevaucher, de *March, marach, mark,* cheval; qui, par interversion, en est venu à signifier aller à pied, marcher, *marcha.*

Marchaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Marcheur, marcheuse: qui marche beaucoup, sans se lasser. — Ne se dit guère qu'avec une épithète pour signifier celui qui marche beaucoup ou qui marche peu : *un michan, un bon marchaïre,* un mauvais, un bon marcheur.

Marchamén, *s. m.* Démarche, allure, manière de marcher; le pas, le marcher de quelqu'un.

Marchan, ando, *s. m.* et *f.* Marchand, marchande; celui qui vend; acheteur, chaland. — *Marchan dé bla, marchan danna,* prvb., marchand de blé, marchand damné. *Sé vèn marchan, véndraï moun oustdou,* si je trouve acquéreur, je vendrai ma maison.

Dér. du lat. *Mercator,* m. sign.

Marchandiso, *s. f.* Marchandise; toute chose qui se vend, en gros ou en détail. — *Marchandiso préséntado, mita dounado,* prvb., marchandise offerte vaut moitié prix.

Marcho, *s. f.* Marche, action de marcher, chemin, route que fait celui qui marche; distance à parcourir. Au fig., combinaison, mesure que l'on prend. — *Chacun bat sa marcho,* chacun marche, agit à sa guise, sans entente et sans ensemble. — *Marcho d'Ancono,* locution un peu argotique : un joueur de piquet embarrassé pour écarter, le fit d'une manière bizarre à étonner ses voisins : *Dé qu'és aquélo marcho?* murmurèrent-ils; et lui : *Aquò's la marcho..... d'Ancono,* ajouta-t-il par un affreux calembourg, car il était un peu lettré. Depuis, l'expression est restée dans un certain rayon local pour signifier une manière de faire, une marche que personne ne comprend, pas même souvent celui qui la suit; mais on voit qu'elle est de pur argot, et elle ne doit pas remonter au-delà des premières guerres d'Italie de la fin du dernier siècle, où il était fort question dans les journaux de la marche d'Ancône occupée par les Autrichiens.

Dér. de la bass. lat. *Marca, marcha,* frontière, limite, pays frontière : d'où est venu *Marquis,* en bass. lat. *Marchio,* gouverneur d'une province frontière, d'une marche.

Mardiou, *interj.* Mort-Dieu, juron, qui peut être rendu aussi bien par Morbleu, qui est une autre altération lénitive, avec cette différence que le lang. a formé le mot avec l'initial *mar,* substitué souvent à *mal* et entré en composition de beaucoup de mots en mauvaise part, tandis que le fr. n'adoucit que la dernière syllabe en la convertissant avec un sens qui n'a pas de signification.

Mardioune, *interj.* Variante du précédent, équivalent de Mordienne.

Maréchal, *s. m.* Maréchal-ferrant, artisan qui ferre les chevaux, les mules et mulets et les bœufs. — *Voy. Manéchal,* qui est peut-être plus pur.

Dér. de la bass. lat. *Manescallus,* m. sign.

Maréchalo, *s. f.* Maréchale, place publique à Alais, en plate-forme, au devant de la citadelle, servant de promenade d'été. — Dans les notes des *Castagnados,* il a été inséré, sur cette place dont notre ville s'est toujours montrée assez fière, un article que nous recueillons avec plaisir, en rappelant cependant que le trait final a été écrit en 1843 et qu'aujourd'hui la place est entièrement nette : le miracle attendu n'est pas encore accompli, et c'est ce qui manque seulement à notre belle promenade.

« On varie sur l'origine de ce nom de Maréchale. Le doit-elle au maréchal de Vauban, qui changea le château comtal en citadelle royale? Il aurait bien pu donner son nom à une place qui n'en est que l'appendice et qui a pu figurer sur les plans de ce grand homme. Est-il dû, au contraire, au maréchal de Montrevel qui commandait à Alais à l'époque de la construction de la Maréchale, c'est à dire en 1702 et 1703? Cette dernière version paraît plus fondée et plus conforme à la tradition.

« Cette promenade, qui domine la ville et sa verdoyante banlieue, et qui rappelle, en miniature, le Peyrou de Montpellier, a subi bien des vicissitudes depuis sa naissance. Sous le règne des Montagnards de la Convention, on y éleva une montagne. Ce furent les dames principalement qui en firent les frais et y travaillèrent de leurs propres mains : le petit nombre par enthousiasme, le plus grand, crainte de pis. Depuis lors on y a fait des prolongements, des accessoires plus ou moins gracieux. Dernièrement on a voulu un trait de plus de ressemblance avec le Peyrou : un château-d'eau. On a déjà un bassin et le cippe d'un jet d'eau; quant à l'essentiel..... Dieu seul est grand! »

Maréla, *v.* Terme de fileur de soie, vitrer : c'est distribuer le brin de soie sur l'écheveau de la roue du tour, de façon qu'il y fasse des losanges.

Dér. du gr. Μείρω, distribuer, partager.

Marélaje, *s. m.* Vitrage d'un écheveau de soie, ou les losanges que le brin de soie y forme en se croisant sur lui-même au moyen du va-et-vient. Lorsque ces losanges sont trop grands ou trop larges, le brin revient souvent au même endroit avant que celui sur lequel il s'attache ait eu le temps de sécher; c'est alors un vitrage vicieux qui a un double inconvénient : les brins, se collant l'un sur l'autre, rompent fréquemment au dévidage pour les décoller, et la dévideuse perd beaucoup de temps pour retrouver le bout de soie rompu qu'il faut nouer avec celui qu'elle tient.

Marèlo, *s. f.* Mérelle et quelquefois Marelle, jeux d'enfants; car il y en a deux de ce nom. Pour le premier, on trace sur un plan quelconque un petit carré traversé par quatre autres lignes qui partent des coins et du milieu des lignes déjà tracées pour se croiser au centre; il s'agit, en posant chacun à son tour une marque, une petite pierre

Digitized by Microsoft®

sur l'endroit où se trouvent deux raies, de faire arriver trois marques sur la même ligne. Le malin, qui connaît les finesses de ce jeu, est sûr de gagner lorsqu'il pose le premier, ce qui s'appelle *bouta fiò*. La seconde marelle consiste à pousser à cloche-pied, entre des lignes circonscrites et dans un certain sens, un palet qui ne doit s'arrêter sur aucune raie et ne doit sortir du polygone que par le côté voulu, sous peine, pour le délinquant, d'avoir perdu.

Maréso, *s. f.* Citrouille, plante dont les feuilles sont découpées et tachetées de blanc. — *Voy. Boutêio*, dont elle est une des nombreuses variétés.

Son nom lui viendrait-il de ce qu'elle se sème au mois de mars, *mar?* C'est probable.

Marfi, *v.* Flétrir; faner; ternir, froisser; chiffonner.

Marfi, ido, *part. pass.*, qui fait aussi au masc. *Marfe*, flétri; fané; chiffonné; bouchonné; froissé.

Dér. du lat. *Marcere*, m. sign.

Marfoundre (Sè), *v.* Se morfondre; se refroidir subitement lorsqu'on était en sueur; gagner une maladie par cela ou par un excès de fatigue. Au fig., s'ennuyer à attendre; perdre son temps à attendre; perdre sa chaleur.

Marfoundu, udo, *part. pass.* de *Marfoundre*. Morfondu; refroidi trop vite après avoir eu chaud. Au fig., dégoûté, fatigué d'attendre, de poursuivre un but sans succès.

Margal, *s. m.* Herbe des prés, graminée, que les Anglais appellent *Ray-grass*, la meilleure et la principale, dont on recueille la graine pour ensemencer un pré, connue en botanique sous le nom de *Lolium perenne*, Linn. Une de ses variétés, du même nom, croît aussi, comme une sorte d'ivraie, sur le bord des chemins et dans les champs après qu'on a coupé le blé.

Margaridéto, *s. f.* Paquerette, petite marguerite, *Bellis perennis*, Linn., plante de la fam. des Composées Corymbifères, commune dans les prairies. On la nomme en fr. Paquerette parce qu'elle fleurit au temps de Pâques.

Margaridéto, n. pr. de femme, dim. de *Margarido*.

Margaridiè, *s. m.* Camomille romaine, *Anthemis nobilis*, Linn., plante de la fam. des Composées Corymbifères. Ses feuilles et ses fleurs, à odeur assez agréable, sont prises en infusion comme fébrifuges et stomachiques; en applications externes, elles sont très-résolutives.

Margarido, *s. f.*, n. pr. de femme. Marguerite.

Margarido, *s. f.* Marguerite; grande paquerette, grande marguerite; *Chrysanthemum leucanthemum*, Linn., plante de la fam. des Composées Corymbifères, qui croît dans les champs et les prairies. — *A la franquo margarido*, à la franche marguerite; franchement; simplement; bonnement. L'amoureux superstitieux, comme ils le sont tous, consulte la marguerite en l'effeuillant pour savoir s'il est aimé à son tour; si la dernière feuille arrachée lui dit : un peu ou pas du tout, il se désespère; mais qu'elle lui réponde : passionnément, il s'enivre de joie et croit au bonheur; car la marguerite est trop franche pour le tromper. De là l'origine de la locution que nous citons.

Margasso, *s. f.* Pie-grièche, oiseau. — *Voy. Tarnagas.*

Formé de *Mar* et *Agasso : Mar* pris pour *Mal* ou *Mâou*, inversion ou altération assez fréquente, et *Agasso*, pie; mauvaise pie.

Margò, *s. f.*, n. pr. de femme, dim. de *Margoutoun*, qui l'est déjà de *Margarido*. Margot, Marguerite.

Margò, *s. f.* Margot, nom donné à la pie surtout quand elle est privée; il se donne aussi à une femme bavarde, à une péronnelle.

Margouïa, *v.* Patauger, patrouiller dans l'eau bourbeuse; tremper, remuer dans l'eau. Au fig., être dans le margouillis, dans une mauvaise et sale affaire.

Ne serait-il pas formé du radical *Mar*, presque toujours péjoratif au commencement d'un mot, pour *Mal, mâou*, et de *Grouïa* ou *Grouga*, grouiller?

Margoul, *s. m.* Margouillis; gâchis; désordre; fouillis de choses sales et dégoûtantes. Au fig., embarras d'une mauvaise affaire.

Margoulin, *s. m.* Pauvre et mauvais ouvrier; petit marchand qui ne peut faire que des affaires étriquées; en ce sens, vrai regrattier du commerce.

Margoutoun, *s. f.*, n. pr. de femme. Variante et enlaidissement de *Margarido*, Marguerite, qu'on peut rendre en fr. par Margoton.

Marì, *s. m.* Mari; époux; conjoint par mariage. — On l'emploie surtout quand on parle des maris en général, afin de ne pas confondre, dans certains cas, les deux significations d'*home*, qui veut dire homme et mari. — *Toutes lous marìs qué soun counténs dansarièou sus lou quiou d'un vêïre*, prvb., tous les maris qui sont contents danseraient sur le cul d'un verre.

Dér. du lat. *Maritus*, m. sign.

Marì, marido, *adj.* Mauvais; chétif; de peu de valeur; méchant par le caractère ou par le cœur. — *Un marì capèl*, un mauvais chapeau. *Uno marido bèstio*, une méchante bête. *Uno bono fénno, uno bono cabro, uno bono miolo, soun trés maridos bèstios*, prvb., une bonne femme, une bonne chèvre, une bonne mule, sont trois méchantes bêtes. *Un marì mâou*, un mauvais mal, dangereux, à craindre. *Un marì récontre*, une mauvaise fortune, un fâcheux malentendu, un malheur, une mésaventure.

Dér. de la bass. lat. *Marrire*, mal agir, affliger.

Mariaje, *s. m.* Dim. *Mariajoù*. Mariage, union légitime de l'homme et de la femme; dot; contrat, acte dressé par le notaire ou l'officier de l'état civil; solennité des noces; cérémonie; cortége, réunion de la noce; espèce de jeu de cartes. — *Y-an fa un bon mariaje*, on lui a fait une bonne dot. *Avès pourta voste mariaje?* dit l'homme d'affaires consulté par un client, avez-vous apporté votre contrat de mariage? *Anan vêïre passa lou mariaje*, nous allons voir passer la noce, les époux, les parents, les invités.

Dér. de la bass. lat. *Mariagium*, m. sign.

Mariano, *s. f.*, n. pr. de femme. Marianne.

Marias, asso, *adj.* Péjor. de *Marì, ido*. Vaurien; che-

Digitized by Microsoft®

napan; mauvais sujet; homme sans honneur et sans probité, de conduite répréhensible.

Le mot n'est pas tout à fait de notre dialecte; mais à cause du voisinage de la Provence, il s'est très-bien impatronisé.

Marible, *s. m.*, ou **Maruble**, ou **Bouènrubi**. Marrube, marrube ordinaire, noir, puant, ou ballote fétide, *Ballota nigra*, Linn., plante de la fam. des Labiées, commune le long des chemins.

Marida, *v.* Marier, unir légitimement par le mariage un homme et une femme. Au fig., joindre, unir, rapprocher, allier, accoupler. — *Sé marida*, se marier, contracter mariage. *Aï marida moun garçoù*, j'ai marié mon fils. *Ma sur s'és maridado*, ma sœur s'est mariée. *Fïos qué soun à marida, michan troupèl à garda*, filles bonnes à marier sont un troupeau difficile à garder. *Fïo qu'agrado és mita maridado*, fille qui plait est à moitié mariée. *Qué sé marido pér amours a bonos gnuès et michans jours*, qui se marie par amour a bonnes nuits et mauvais jours. *Qué sé marido sé bridо*, qui se marie se bride. *Qué sé marido pér amours sé pèntis lèou pér doulours*, qui se marie par amour se repent bientôt par douleurs. *Qué sé marido dé coucho sé répèntis dé lésé*, qui se marie en hâte à loisir se repent. *Maridas n'an qu'un més dé bon tén*, les mariés n'ont qu'un mois de bon temps.

Dér. du lat. *Maritare*, m. sign.

Marida, *s. m.* et *part. pass.* Marié, épousé; nouveau marié; allié intimément.

Maridado, *s. f.* et *part. pass.* Nouvelle mariée; l'épousée; la mariée.

Maridadoù, maridadouno, *adj. m.* et *f.* Nubile; en âge d'être marié; bon à marier.

Maridaïre, *s. m.* Marieur; faiseur de mariages; officier de l'état civil préposé aux mariages.

Mariéto, *s. f.* Femme ou fille faisant partie de la congrégation de la vierge Marie, fort nombreuses à Alais, où on les appelle communément en fr. Mariettes.

Marin, *s. m.* Marin, homme de mer; officier, soldat ou matelot, appartenant à la marine.

Marin, *s. m.* Augm. *Marinas*. Vent de mer, vent du midi relativement à Alais, où il donne ordinairement la pluie. — *Marin blan*, vent du sud-est, sec et chaud, plus redouté encore pour les vers-à-soie que le vent du sud.

Marino, *s. f.* Marine; ce qui concerne la navigation sur mer.

Marïo, *s. f.*, n. pr. de femme. Marie, nom de la sainte Vierge, que portent beaucoup de personnes, femmes et hommes.

Marioun, *s. m.*, *n. pr.* Dim. *Mariouné, Mariounéto*. Marion, Marionnette, nom dim. donné à presque toutes les femmes qui s'appellent *Marïo*.

Marmaïo, *s. f.* Marmaille; les petits enfants en général et particulièrement ceux qui sont incommodes et impatientants.

Dér. du gr. Μυρμηκιά, fourmilière, de Μύρμηξ, fourmi.

Marmando, *s. f.*, n. pr. de lieu. Marmande, ville. — Il est inutile de donner de plus amples renseignements sur une localité dont notre lexique, qui ne fait pas précisément de la géographie, ne retient le nom que parce qu'il revient souvent dans le discours, et ne s'emploie d'ailleurs que dans cette locution : *Aïçò's pas Marmando*.

Le sens exact de ce dicton, si ce n'est sa traduction littérale, est celui du français : ce n'est pas le diable; ce n'est pas le Pérou. Du diable, nous n'en avons que faire. Mais un chef-lieu d'arrondissement du Lot et Garonne assimilé à l'empire des Incas! Cela sent un peu le terroir dont le fleuve inspirateur, qui arrose ce pays sans doute fertile, ne roule pas cependant l'or dont les imaginations avaient pavé et bourré le Pérou. Quoi qu'il en soit et sans prononcer sur leurs mérites comparatifs, toujours est-il que c'est la même pensée qui a fait choisir les deux pays pour types d'une excellence, d'une supériorité à laquelle rien ne peut atteindre. Le choix qu'on avait fait du Pérou s'explique assez par les succès récents de la Californie et ceux en voie d'aboutir de la Nouvelle-Calédonie; mais celui de Marmande donne plus à chercher. Si le dicton avait pris naissance dans l'Agenois, il serait dû aux regrets d'un indigène dépaysé et pris de nostalgie, *dulces reminiscitus Argos*, ou mieux aux vanteries d'un autre, ce qui serait plus conforme à l'humeur gasconne. Mais comme il semble particulier à notre localité, — je ne me rappelle pas l'avoir entendu employer ailleurs, — voici ce qui est probable.

On n'a pas toujours eu des chemins de fer, pas plus que des diligences. Il fut un temps où, faute même d'un coche, Racine partit à bidet de Paris pour Uzès, tout comme d'Artagnan s'était acheminé du Béarn à Meung sur son poney orange. Dans ces temps antédiluviens, où voyager était si grosse et si rare affaire, un Alaisien fut obligé d'aller à Marmande. Personne d'ici n'y était jamais allé, cela va sans dire. Il fallut sans doute un motif bien grave pour le décider à s'aventurer si loin. Il partit cependant; on ignore par quelle voie. Mais, dira-t-on, on ne va pas à Marmande. — On y va bien, puisqu'on en revient, comme d'Astrakan. Notre homme revint donc, et Dieu sait les merveilles que le nouveau Pizarre cévenol raconta de cet autre Pérou qu'il avait découvert. C'est depuis lors que pour nous, rien n'a valu Marmande.

Marmito, *s. f.* Marmite; ustensile de cuisine, en métal ou en terre, dans lequel on fait bouillir la viande, ou simplement de l'eau. — *Sé vira ddou cousta dé la marmito*, se tourner du côté de la marmite, c.-à-d. de ceux qui font manger, comme faisait Sancho aux noces de Gamache; et, par extension, se tourner du bon côté, de celui où il y a quelque chose à gagner.

Dér. du lat. *Marmor*, marbre, a-t-on prétendu, parce que les premières marmites étaient faites de marbre.

Marmitoù, *s. m.* Marmiton, bas valet de cuisine.

Marmoto, *s. f.* Marmotte, *Mus alpinus*, Linn., mammi-

Digitized by Microsoft®

fère unguiculé de la fam. des Rongeurs. — On ne connaît ici, bien entendu, que la marmotte apportée par les Savoyards de leur pays; ils en ont appris, dit-on, à monter dans les cheminées en la voyant grimper, par une manœuvre qu'ils ont imitée, entre deux parois de rocher.

Marmoto est aussi comme le fr. Marmotte, le coffret plein d'échantillons que porte le commis-voyageur courant la pratique, nom qui lui a été donné sans doute par un rapprochement avec la boîte où le petit Savoyard tient sa marmotte en vie.

En ital. *Marmotta.*

Marmousé, *s. m.* Marmouset, petite figure d'homme ou de femme; figurine, statuette; petit homme mal fait; petit garçon.

Dér. du gr. Μορμώ, masque.

Marmoutoù, *s. m.* Bélier, mouton entier, *Aries.*

Ce mot, dans la composition duquel entre évidemment le lat. *Mas, maris,* signifie mouton mâle, le mouton sans épithète ayant perdu cette qualité. *Marmoutoù* n'est point tout à fait de notre dialecte, qui dit *Aré* pour le même animal. — *Voy.* c. m.

Marouquin, *s. m.* Marocain, espèce de raisin noir, à grains très-fermes, gros et peu serrés, cultivée dans le Languedoc, et qui sans doute a été importée d'Afrique, du Maroc; maroquin, peau apprêtée de chèvre ou de bouc, employée à la chaussure et à la reliure des livres.

Marqua, *v.* Marquer, faire une marque, imprimer un signe; tracer des lignes apparentes; indiquer, désigner, noter par une marque quelconque; annoncer, pronostiquer, promettre; écrire; donner à connaître; imprimer une tache, une empreinte, la flétrissure en parlant d'un condamné à la marque par le bourreau; indiquer ses points, ou les parties gagnées au jeu. — *A marqua sa plaço,* il a marqué sa place. *Ta ploumo marquo pas,* ta plume ne marque pas, ne laisse aucune trace sur le papier, faute d'encre. *Lou co marquavo,* le coup était apparent. *Aquélo nivou marquo dé vén,* ce nuage annonce du vent, est un signe, un pronostic de vent. *Marquas la pajo,* faites un signe, un onglet à la page de ce livre. *Marqua soun linje,* mettre son chiffre, ses initiales à son linge. *L'an marqua à l'éspanlo,* le bourreau l'a marqué à l'épaule. *Marquo tous pouns,* marque tes points. *Marquo pas pus,* en parlant du cheval, il ne marque plus, on ne reconnaît plus son âge à la dent : par extension et iron. se dit de quelqu'un qui baisse, qui vieillit.

Dér. de *Marquo.*

Marquaïre, *s. m.* Marqueur; qui marque les points dans une partie de jeu. — *Iéou séraï lou marquaïre,* je serai le marqueur, je marquerai les points.

Marquan, anto, *adj.* Remarquable; considérable; qui marque, qui produit des points. — *Aquò's un home marquan,* c'est un homme marquant, un personnage. *La carto marquanto,* l'atout, la carte qui fait le point; une figure.

Marquis, marquiso, *s. m.* et *f.* Marquis, marquise, titre d'honneur et de distinction.

Dér. de la bass. lat. *Marchiones,* officiers préposés à la garde des frontières, *Marcho,* marches, de l'allem. *Mark,* bord, frontière.

Marquo, *s. f.* Marque; signe quelconque pour désigner, pour distinguer un objet; empreinte, indice; figure; impression; trace apparente, sensible; signe; chiffre, caractère, sur un ouvrage, une marchandise; jeton, fiche pour marquer ou compter; instrument dont on se sert à cet effet; témoignage, preuve; présage; peine infamante de la flétrissure. — *Marquo dé cè,* idiotisme, de prononciation surtout, preuve de cela.

Dér. de l'allem. *Mark,* marque, signe.

Marquo, *s. f.* Craie, pierre blanche, calcaire et tendre, plâtre blanc, dont on se sert pour tracer des lignes, pour marquer. — *Uno Sénto-Vièrjo én marquo,* une statue de la Vierge en plâtre : métonymie.

Marquo-mâou, *s. des deux genres.* Qui marque mal; qui dénote mal; qui montre des intentions, des penchants mauvais.

Mar-sâouse, *s. m.* Marseau, saule-marseau, *Salix capra,* Linn., arbre de la fam. des Amentacées, qui croît bien dans les terrains secs et crayeux; son bois est plus dur et plus plein que celui du saule aquatique; on s'en sert avec avantage pour faire des perches et des échalas. Le marseau donne aussi d'assez bon bois à brûler.

Formé de *Mar,* du lat. *Mas, maris,* mâle, et *Sâouse,* saule.

Marséïés, éso, *s. m.* et *f.* et *adj.* Marseillais, aise; habitant de Marseille; qui est, qui provient de Marseille.

La Marséïéso, la Marseillaise, la fameuse chanson de la Révolution.

Marséïo, *s. f.*, n. pr. de ville. Marseille, chef-lieu du département des Bouches du Rhône.

Les opinions sont fort divisées sur l'étymologie du nom. Les analogies ne manquent point et s'appliquent à des localités d'une bien mince importance et de moindre ancienneté : ce qui ne diminue en rien l'embarras. Le prendre dans le lat. *Massilia,* qui traduisait le gr. Μασσαλία, ne fait que déplacer la question. Où le grec et le latin l'avaient-ils pris eux-mêmes? Adrien de Valois indique comme radicaux Μάσσειν, *mollire,* amollir, ou bien Μαλακία, *mollities,* calme de la mer, peu différent de Μασσαλία. Expilly et d'autres tirent des inductions du nom des *Salyes* ou *Salyens,* peuples qui occupaient ces rivages gaulois au moment où les Phocéens y abordèrent et vinrent bâtir la ville. Cette dernière interprétation pourrait faire intervenir l'élément celtique dans l'appellation, *Mas, mansio,* lieu, demeure, pour la première syllabe, *Salyes,* évidemment régional et pris sur les lieux et dans la langue du pays, ou dans le Ligurien.

Marséja, *v. impers.* Faire un temps de mars, pour

Digitized by Microsoft®

exprimer les intempéries, les giboulées habituelles dans ce mois. — *Marséjo,* il fait un temps de mars.

Marséjado, *s. f.* Intempérie, giboulée de mars.

Marsén, marsénquo, *adj.* Du mois de mars; qui appartient au mois de mars; qui naît, pousse, est cueilli en mars. — *Lous marséns,* les mars, menus grains, orge, avoine, millet, etc., que l'on sème au mois de mars.

Marsioure, *s. m.* Hellébore vert, rose de Noël, *Helleborus viridis,* Linn., plante rustique de la fam. des Renonculacées, qui fleurit pendant la gelée, et dont on emploie la racine, sous le nom d'hellébore noir, à faire des setons pour les maladies contagieuses des chevaux.

Dér. de *Mar* pour *Mal, mâou,* mauvais, et *Sioure,* liège.

Martèl, *s. m.* Dim. *Martélé;* péj. *Martélas.* Marteau, outil de fer, à manche et à une ou deux têtes, pour frapper; heurtoir d'une porte.

Dér. du lat. *Martellus,* m. sign.

Martéla, *v.* Marteler; battre, travailler avec le marteau; frapper à coups de marteau.

Martélado, *s. f.* Coup de marteau. Au fig., inquiétude, souci imaginaire; folie, lubie : dans le même sens, à peu près, le fr. emploie encore le v. m. *Martèl,* se mettre martel en tête.

Martélaje, *s. f.* Martelage, marque que l'on fait sur les arbres que l'on doit abattre, ou sur ceux exposés à un cours d'eau torrentiel, pour que le propriétaire puisse les réclamer s'ils sont emportés; coups de marteau répétés, leur bruit, leur roulement.

Martì, *s. m.,* n. pr. d'homme. Dim. *Martiné.* Au fém. *Martino.* Martin. — Comme patron très-vénéré par sa sainteté, comme date du jour de sa fête, le 11 novembre, comme locution proverbiale, le nom de *Martì,* Martin, est entré dans beaucoup de locutions, d'appellations et de phrases faites, en lang. et en fr. — *A Sén-Martì, tapa toun vi,* prvb., à la Saint-Martin, bouche tes tonneaux. *Manquo pas d'ases à la fièïro qué s'apèlou Martì,* à la foire il y a bien des ânes qui s'appellent Martin, pour dire qu'en une foule de choses il ne faut pas se fier à la première apparence, non plus que se contenter d'un nom, même honorable, pour se confier et croire au premier venu sur cette seule étiquette.

Dér. du lat. *Martinus* ou *Martius.*

Martignargue, *s. m.,* n. pr. de lieu. Martignargues, dans le canton de Vézénobres (Gard).

Nous ne relevons le nom de ce petit hameau inconnu que parce qu'il représente dans sa forme un des spécimens les plus authentiques des diverses altérations par lesquelles sont passés les noms propres revêtus aujourd'hui de la fameuse désinence en *argues,* et parce qu'il sera plus facile ici de vérifier ce que nous avons dit à ce sujet par les rapprochements et les analogies qui s'y rattachent. Il n'est besoin pour cela que de suivre la série des dénominations successives, et de placer en regard ou à la suite les similaires, qui tous, comme celui-ci, ont eu pour parrain ou pour patron le nom du grand et saint apôtre des Gaules, évêque de Tours, mort à la fin du IVe siècle. L'identité de valeur significative des suffixes servant à adjectiver un substantif nom propre, pour en faire un nom de localité, de domaine ou de propriété, en sera mieux démontrée, depuis leur formule ancienne tirée du celtique, et ses changements dans la moyenne latinité et le roman, jusqu'à leurs variantes ethniques adoptées par la langue d'Oc et la langue d'Oïl.

Le nom de ce village est mentionné, en l'an 850, *Martiniacum colonica; Ecclesia de Martinhanicis,* en 1314; *le lieu de Saint-Martin de Martingnanges,* en 1346; *Martinhanicæ,* en 1384, dans le dénombrement; *Martinhargues,* en 1547; *Saint-Martin de Martinhargues,* en 1620; et enfin fixé en *Martignargue,* et Martignargues.

Comme analogues, on trouve *Martignac* (Ariège, Lot); *Martignas* (Gironde); *Martillac* (Gironde); en latin, *Martinacum,* notre plus ancienne forme; *Martignan* (Gard, Haute-Garonne); *Martissan* (Tarn et Garonne); *Martinens* (Gers), en lat. *Martinanum,* amenant dans la bass. lat. *Martinhanicæ,* et dans le roman *Martinanges* et *Martinéncho,* Martinenche, que nous allons voir, produisant aussi *Martigné* (Mayenne); *Martigni, Martigny* ou *Martinhac,* dans le Valais; *Martinengo,* dans la Lombardo-Vénétie; *Martinho,* en Portugal.

Tous se retrouvent dans *Martignargue* sous ses différents aspects, et avec les terminaisons que, au Midi et au Nord, ont modifiées les influences du climat, de la contrée et leur prononciation propre; mais tous adjectivant le même nom propre et le convertissant en un nom de propriété, avec la signification de domaine de Martin ou lieu sous l'invocation de Martin et dont il est considéré comme maître.

Nous n'avons donc pas à redire que ces exemples confirment de plus en plus cette opinion que la désinence *argue,* particulière à notre Midi, est purement adjective, équivalente aux suffixes *ac, at, é, igny,* et autres, et n'a point à revendiquer une racine dans le latin *Ager.* — *Voy. Argues, An, En,* etc., etc.

Martiné, *s. m.* Martinet, gros marteau, mû par la force de l'eau et plus souvent aujourd'hui par une machine à vapeur; se dit en même temps de la forge et de la fonderie elle-même. Aussi est-il devenu un nom de lieu pour plusieurs endroits où il existait des usines de ce genre.

Il est encore le dim. du n. pr. *Martì,* Martin.

Martinéncho, *s. f.,* n. pr. de lieu et d'homme. Martinenche, hameau dans la commune de Sénéchas, arrondissement d'Alais.

La forme féminine de ce nom le fait remonter au masc. *Martinén,* avec le suffixe chuintant *éncho* provenant de *én, èn, ènc, énquo,* variantes déjà étudiées, et établissant son analogie avec *Martignargue* ci-dessus et les autres. Sa signification est en tout semblable, le suffixe adjectif ne

Digitized by Microsoft ®

changeant point le sens du radical. — *Voy. Èn, Èn, suff.*, et *Martignargue*.

Martre, *s. f.*, ou **Martro**. Marte, marte commune, *Mustela martes*, Linn., mammifère unguiculé de la fam. des Digitigrades ou Carnivores : pelage entièrement brun avec une tache jaune-clair sous la gorge; queue longue et bien fournie. — Cet animal, de la taille à peu près d'un chat ordinaire mais plus bas sur ses jambes, est rare dans le Midi, et l'on n'en trouve quelques-uns que dans les montagnes de l'Ardèche, de la Lozère et des Cévennes. La fouine au contraire est commune chez nous; elle ne diffère de la marte, d'une manière un peu distincte, que parce qu'elle a le dessous de la gorge blanc; leurs mœurs sont d'ailleurs entièrement semblables : aussi ont-elles été confondues toutes deux, et, pour le languedocien, la fouine est aussi *la Martro*. Du reste, les anciens naturalistes en avaient fait autant, et pour eux la fouine était la marte domestique, non qu'il fût bien facile et plus habituel alors qu'il ne l'est aujourd'hui de la réduire en domesticité, mais sans doute parce qu'on la voyait rôder plus volontiers que la marte auteur des habitations. Lorsque les savants confondent ainsi, pourquoi le languedocien, qui n'est pas savant, eût-il fait mieux ? La science a marché et classé distinctement la marte et la fouine; le languedocien persiste à n'en pas faire la différence et à ne leur donner qu'un seul nom, celui de *Martre* ou *Martro*.

Martro, *s. f.*, n. pr. de femme. Marthe. — *Dâou tén qué Martro fialavo*, disons-nous pour exprimer ce que dit le français : du temps que Berthe filait; il n'y a que la filandière de changée. Mais tout le monde connaissait peu ou prou la reine Berthe, et l'on n'en peut dire autant de la Marthe qui l'a détrônée chez nous: à moins que ce ne soit la sœur de Lazare, et rigoureusement cela peut être. Comme il s'agit, dans les deux dictons, de remonter dans des temps très-reculés, où les choses se passaient autrement que du nôtre, où par exemple les rois épousaient des bergères, il est possible que le languedocien ait voulu renchérir sur son voisin; et, ne se contentant pas du moyen-âge, il est allé jusqu'à la Tarasque. Cependant il n'est pas à croire que cette course au clocher rétrograde ait eu lieu; et voici comment je soupçonne que, simplement et sans songer à la chronologie, à Berthe on a substitué Marthe. Le premier de ces noms n'était pas usité ni connu dans nos contrées; le second au contraire l'était beaucoup, et l'on disait *Marto* mieux peut-être que *Martro*, qui est cependant resté. En entendant prononcer le nom étranger, le languedocien crut que c'était le sien qu'on estropiait; l'assonance aida à son erreur; il corrigea ce qu'il avait mal dit, et la correction nous a été transmise. C'est là tout le secret.

Cette marche me paraît évidente et la conservation de la quenouille est, à mon avis, la confirmation du fait. La reine Berthe filait, cela n'est pas douteux : l'histoire et la tradition avaient appris à tous ce modeste emploi du temps de la mère de Charlemagne; et il était assez excentrique en si haut lieu pour être rappelé comme contraste à ce qui s'est passé plus tard, car aujourd'hui et il y a longtemps les reines ne filent plus. Mais qu'importe que Marthe s'occupât à filer, à coudre ou à tricoter, ce qui devait être une partie des soins du ménage dont elle était chargée ? Dans sa position plus humble, cela n'avait rien que de fort naturel, de fort ordinaire, et elle filerait encore si le miracle qui ressuscita son frère se renouvelait en sa faveur; il n'y avait donc pas à le remarquer, à le relever, à en faire une opposition à nos usages. Il faut, en effet, bien reconnaître et constater que le proverbe n'a pas voulu seulement citer une époque reculée. Pour cela il n'avait pas besoin de s'arrêter en si bon chemin, et il pouvait remonter au déluge où, par parenthèse, s'il y tenait, il pouvait, sans trop de crainte de se tromper, faire filer et même tisser la femme et les brus de Noé qui ne devaient pas s'y épargner pour vêtir la famille, attendu qu'on manquait un peu de magasins de confection. Mais il a voulu surtout parler d'un temps où les usages, les habitudes, les mœurs, les choses, meilleurs ou plus mauvais, étaient tout différents des nôtres, où l'on voyait ce qu'on ne voit plus. Le français a rendu cette pensée; le languedocien ne la rend pas. Il me paraît donc certain que ce dernier n'a point fait son proverbe qu'il aurait fait différemment, et qu'il l'a pris du français, en l'altérant, sans s'en douter, en effaçant même le sens qu'il doit avoir.

Martroù, *s. f.*, n. pr. de femme. Dim. de *Martro*. Marthe.

Mas, *s. f.* Madame ou Mademoiselle. — On donnait autrefois le nom de Madame à la bourgeoise mariée. *Mas*, abréviation de *Madouméïsèlo*, s'appliquait de même, et descendait jusqu'aux femmes d'une condition bien inférieure encore. Ce mot n'allait jamais seul; on y joignait toujours le nom de la personne précédé lui-même de l'article *dé*, qui n'était pas tout à fait la particule; ainsi l'on disait : *Aï vis mas dé Sâouri; Coumo anas, mas dé Piéchégu?* etc. Aujourd'hui *Madamo* est venu égaliser toutes les femmes : aussi *Mas* ne reste que comme souvenir d'usages passés de mode, ou tout au plus pour servir quelquefois d'appellation plaisante.

Mas, *s. m.* Maison de campagne; ferme, métairie, habitation des champs; campagne, depuis la modeste demeure du paysan jusqu'au château exclusivement. — *Mas* exprime en général l'ensemble de la propriété rurale, habitation, bâtiments d'exploitation et terres dépendantes ; mais quelquefois il peut s'entendre seulement de la maison.

Dér. du lat. *Mansus*, m. sign.

Masado, *s. f.* Tour du *Mas*, de la ferme, le vol du chapon, les champs les plus rapprochés et par conséquent les mieux cultivés.

Masado est aussi l'agglomération de quelques *Mas*, et alors à peu près l'équivalent de petit hameau. De là le nom du village de *Maza*, Mazac, aux environs d'Alais.

Digitized by Microsoft®

Masâouri, *s. m.*, n. pr. d'homme. Mazauric. — La traduction n'est pas heureuse, et le français y a rarement bonne main pour nos noms propres. Le *e* final qu'il a introduit dans celui-ci a l'inconvénient de le défigurer complètement.

Le mot est une contraction de *Mas âou riou*, du lat. *Mansus ad rivum*, métairie près du ruisseau.

Mascara, *v.* Mâchurer; noircir; charbonner; barbouiller de noir. — *Lou pëïrôou vôou mascara la sartan*, le chaudron veut noircir la poële, ou la pelle se moque du fourgon.

Le languedocien *Caro*, mine, figure, de la bass. lat. *Cara*, m. sign., précédé de *Mas*, altération de *Mal*, *malo*, mauvais, a formé *Mascara*, rendre la figure mauvaise, laide, défigurer; ce qui a lieu quand on la barbouille de noir. De même se sont formés par contraction *Masquo* et *Masquéto*, vilaine et fausse figure, faux visage par extension, parce qu'aussi dans le principe pour se masquer, il suffisait peut-être de se noircir, *sé mascara*, le visage.

Mascaraduro, *s. f.* Noircissure; état d'une chose mâchurée, charbonnée, barbouillée avec du noir.

Mascaroù, *s. m.* Chaudronnier, mineur de houille, forgeron, ouvrier ou artisan que son travail ou son métier expose à avoir souvent la figure noircie; jeune ramoneur de cheminées.

Mascle, *s. f.* Augm. et péj. *Masclas*. Mâle; qui est du sexe masculin; opposé de femelle.

Dér. du lat. *Masculus*, m. sign.

Mascloùs, *s. m. plur.* Crinons, dragonneaux ou draconcules, petits vers microscopiques, de la grosseur d'un cheveu *(Crinis)*, et longs en proportion, qui naissent de préférence sous la peau des enfants maigres et délicats, surtout de ceux qui manquent de soins de propreté, et se logent dans les parties musculeuses du corps où ils causent des démangeaisons continuelles et fâcheuses qui rendent l'enfant malade. On s'en débarrasse au moyen de frictions avec de l'huile ou d'une pommade légèrement mercurielle. Le ciron, type de la petitesse, est un insecte aptère qui a les mêmes aptitudes et doit être compris sous le même nom.

On remarquera que l'on n'emploie guère le mot *Mascloùs* qu'au pluriel, ces animaux étant si petits qu'il n'y a pas lieu de s'occuper d'un seul.

Masé, *s. m.* Dim. de *Mas*. Maisonnette de plaisance, pour lequel on a aventuré en francisant le mot : Mazet. — Les Mazets ont bien autant de droit que les Bastides, leurs sœurs germaines, à être nommés de leur nom en français : ils sont du reste en assez grand nombre pour faire valoir leurs titres, car les campagnes qui entourent nos villes en sont couvertes.

Masé est le dim. de *Mas*, diminutif s'il en fut jamais, car il se compose ordinairement d'une seule pièce au rez-de-chaussée servant à la fois de salon, de cuisine et surtout de salle à manger; une autre pièce au premier, où l'on grimpe par une échelle de meunier, accuse déjà beaucoup d'ambition, et quelque chose de plus lui ferait perdre son caractère et jusqu'à son nom pour atteindre celui de *Mas*.

Masèl-Vièl, *s. m.* Mazel-Viel, nom d'un des quartiers de la ville d'Alais, auquel on a bien fait de conserver en français, en classant les rues, sa forme originaire, quoiqu'on pût cette fois le traduire d'une manière exacte par : vieille boucherie.

Du lat. *Macellum*, boucherie, on avait fait *Masèl*, avec la m. sign., mais le mot est tombé en désuétude et ne sert plus que pour dénommer d'anciens quartiers ou des localités où ont dû exister dans le temps des boucheries. Quelques noms propres d'homme sont sortis de là.

Masèla, *v.* Terme de boulangerie, former le pain lorsqu'il est en pâte et levé, le marquer de la tranche de la main; presser, entasser la pâte, la condenser, la patiner, au lieu de la remuer largement ou légèrement, sans la presser ni l'aplatir.

Masèla, ado, *adj.* et *part. pass.* Pressé, entassé; condensé.

Dér. du gr. Μάσσω, pétrir, exprimer en pressurant.

Masiè, *s. m.* Métayer; qui habite et cultive un *Mas*. — Ne se dit que de celui qui est dans une métairie de peu d'importance.

Masqua, *v.* Masquer; déguiser; cacher; dérober à la vue.

Sé masqua, se masquer; mettre un masque sur la figure, un habit de masque; se déguiser.

Dér. de *Masquo, masquéto*.

Masquarado, *s. f.* Mascarade; troupe, cortége de carnaval, de gens masqués et déguisés.

Masquéto, *s. f.* Masque; faux visage en carton avec lequel on se déguise en carnaval; personne masquée, déguisée. — *S'abïa én masquéto*, se masquer, se déguiser. — *Voy. Mascara*.

Masquo, *s. f.* Masque, sorcière; parce que les sorcières se cachaient sous un faux visage pour faire leurs conjurations. Aujourd'hui ce mot n'est plus qu'une injure dite à une femme pour lui reprocher sa vieillesse, sa laideur et surtout sa méchanceté. Cependant, comme beaucoup de ces termes injurieux qui ont perdu de leur signification première, celui-ci, dont l'application s'est fort étendue, change de valeur selon la personne à qui il s'adresse et le ton avec lequel on le prononce. Car il y a loin de *Masquo!* dit à la fillette malicieuse, espiègle et un peu démon par sa mère qu'elle fait enrager, à *Viëïo masquo!* dont on apostrophe une femme vieille, laide, méchante, ayant enfin tous les défauts qu'on reprochait aux sorcières — *Voy. Mascara*.

Massa, *v.* Piler, écraser; assommer; frapper avec la *masso*, masse.

Massacra, *v.* Massacrer; tuer; blesser fortement; charcuter; travailler mal; massacrer, gâcher, barbouiller un ouvrage.

Massacre, *s. m.* Attiseur, celui qui attise le feu dans

Digitized by Microsoft ®

une filature de soie; dans les moulins à huile, on appelle l'attiseur *lou Chourou*. — S'entend aussi d'un ouvrier qui travaille mal, un massacre, qui gâte un ouvrage.

Massacre, s. m., dans le sens du fr. Massacre, carnage, tuerie, est bien reçu, transmis qu'il a été directement par la bass. lat. *Mazacrium,* m. sign.

Massano, *s. f.,* n. pr. de lieu. Massanes, commune du canton de Lédignan (Gard).

Deux autres localités, quartiers ou fermes, portent la même dénomination, le village du canton de Lédignan est le plus considérable; il a été chanté par Florian dans sa charmante idylle d'*Estèle et Némorin :* ce serait un titre pour ne pas être passé sous silence, mais pour le moment c'est aux noms seuls que nous en voulons. A décomposer le mot, on obtient sans effort pour la première partie *Mas,* abréviation connue et fréquente du lat. *Mansus* ou *Mansio,* et pour la seconde, le lat. encore *Sana* ou *Sanæ,* au sing. ou au plur.; ce qui représente une ou plusieurs habitations saines, salubres, et se trouve parfaitement applicable, pour peu qu'on soit de l'avis de Florian, qui n'a fait que la description cependant, et non le baptême.

Eh bien! cette interprétation étymologique, si naturelle semble-t-il, risquerait de ne pas être vraie. Le doute s'appuie des meilleures raisons; car aucune des deux parties du mot ne résiste à une analyse un peu sévère. D'abord *Mas* pourrait bien n'être que ce radical transformé dont on rencontre tant d'exemples, mis ici pour *Mal,* venu de *Malè* ou *Malum,* et la signification serait l'inverse de ce qu'on croirait. Puis, la finale, à la bien considérer, n'est autre que le suffixe d'attribution lat. *Anus, a, um,* au nominatif sing. ou plur. féminin : par conséquent l'explication par le lat. *Sana* ou *Sanæ,* saine, se détache absolument. Et il est à peu près certain qu'il doit en être ainsi pour les deux fractions du nom, car sa syllabe initiale n'est qu'une altération adoucie; et sa désinence qu'un retour ou mieux qu'une restitution de forme du suffixe. La preuve en ressort évidente de l'appellation gallo-latine de *Massano,* Massanes, qu'un cartulaire cité par M. Germer-Durand désigne, en 1038, par *Villa que vocant Marsanicus,* changé par le roman de 1435 en *Marsane,* devenu seulement, en 1582, *Massanes* et *Massannes.* De plus, il se rencontre que la forme rude s'est conservée dans le nom d'un autre lieu de la commune de Bellegarde, appelé encore *Marsane;* sans même tenir note des analogues *Marsan* (Gers) et *Massan* (Aude), non plus que de *Marsac* (Charente, Creuse, Dordogne, Lot, Lot et Garonne, Puy-de-Dôme, Hautes-Pyrénées, Tarn, Tarn et Garonne), correspondants à *Massac* (Aude, Charente-Inférieure, Tarn).

Mais, par l'appellation dans la moyenne latinité, nous sommes amené à une autre identité plus rapprochée et plus familière à notre contrée : elle se trouve dans *Massargue,* Massargues, hameaux ou quartiers des communes de Carnac, de Saint-Martin de Saussenac et de Saint-Quentin (Gard), ce dernier dit aussi, en 1215, *Marsanicæ.*

Voilà un nouvel exemple frappant de la similarité ou de l'équivalence des suffixes : la forme gallo-latine *anicæ,* représenté par le roman, le languedocien et le français en *ano,* anes, et *argue,* argnes, se tenant avec *an, ac* et *as.* Nous verrons au reste les mêmes phénomènes d'inversion se reproduire dans *Massillargue* et *Marsillargues,* et bon nombre d'autres. — *Voy.* c. m.

Il ne s'agit donc ici que d'une désinence suffixe : les variantes ne changent point l'attribution, le sens reste le même avec *ac, an, ano, anes, argue, as;* et, suivant la forme première ou plus ancienne du mot, si son radical est *Mars,* du lat. *Mars, martis,* ou du génitif du nom de *Marcus* on *Maricus,* avec une légère permutation, il est probable qu'il signifiera, par l'adjonction du suffixe, le domaine de Mars ou de Marcus, un lieu dédié à Mars, divinité gauloise et romaine, ou appartenant à Marcus ou Marcius.

De là il n'y a pas à inférer que tous ces villages ou hameaux remontent à une date perdue, comme on dit, dans la nuit des temps; mais il ne serait pas impossible qu'un souvenir du dieu Mars se fût peut-être conservé. Ce qui est pourtant plus vraisemblable, c'est le nom simple du propriétaire, ou bien le patronage de l'évangéliste *Marc,* sous l'invocation duquel une église, toujours le premier établissement fondé, aurait été placée.

Massapan, *s. m.* Petite boîte en bois léger où l'on met des friandises, des confitures sèches; boîte aux graines pour les couvées de vers-à-soie.

Massaparén, *s. m.,* ou **Pissagò.** Potiron rouge, polypore bigarré, *Polyporus versicolor,* Linn., espèce de champignon vénéneux, comme l'indique son nom qui signifie tue-parent, du lat. *Mactare,* tuer, en ital. *Mazzare.* — Ce champignon devient bleu ou violet lorsqu'on le casse, ou simplement en y appuyant le doigt. Il cesse, dit-on, d'être malfaisant quand on l'a fait bouillir et dégorger ensuite dans l'eau fraîche; mais nous ne voudrions pas garantir l'efficacité du procédé. — *Voy. Pissagò.*

Massèto, *s. f.* Maillet en fer de tailleur de pierre.

Dim. de *Masso,* masse.

Massïargue, *s. m.,* n. pr. de lieu. Massillargues, dans le canton d'Anduze et dans la commune de Saint-Maximin (Gard).

Ce nom et quelques-uns de ses analogues présentent des particularités de formation qui nous paraissent assez curieuses : leur orthographe s'est modifiée d'une manière si diverse avant de se fixer comme elle est aujourd'hui, qu'il en résulte une certaine incertitude sur leur véritable dérivation.

Massïargue, d'abord, reproduit en fr. par Massillargues, était désigné, en 1345, dans deux titres différents par *Parrochia Sancti Marcelli,* et par *Castrum et mandamentum de Massilianicis,* devenu, en 1402, *de Marcilhanicis,* en 1435, *Massillargues en Anduze,* forme romane, et encore, en 1437, *de Marcilhanicis,* en 1485, *Marcelhanicæ;* puis,

Digitized by Microsoft®

Masilhargæ, en 1525, et *Marcilhargues*, en 1568; pour flotter toujours entre ces variantes jusqu'à l'appellation actuelle qui paraît définitive dans la langue vulgaire et dans le français. On sait à quoi s'en tenir sur la transformation de la finale de la basse latinité *anicæ* en *argue*, languedocien : ici une complication du mot se produit sur ses premières syllabes avec la lettre *r* qui paraît et disparaît au gré de je ne sais quel caprice.

Pourquoi le même phénomène se montre-t-il dans le nom de Marseille, que le grec et le latin faisaient nettement sonner en *Massalia*, et qui a pris la forme rude en langue d'Oïl et en langue d'Oc?

Plus près de nous, l'appellation analogue *Massïa*, Massillac, commune de Bouillargues, était, en 941, *Villa que vocant Marceglago;* elle devint, en 1146, *Marciliachum* et *Marcellacum*, en 1200, *Marsillacum*, en 1479, *Massilhac*, pour finir en *Massïa*, ou Massillac dans notre dernière orthographe.

Par le rapprochement, sinon de la forme actuelle, au moins de celle donnée à notre *Massïargue* dans le moyen-âge, il faut reconnaître la même composition non altérée dans *Marsïargue*, *Marsillargues*, autrefois Massillargues (Hérault), en lat. *Marcellianicæ*, *Marcellianicus*. Dans la même catégorie viendront se confondre Marcilhac (Lot); Marcilhac (Aveyron, Corrèze, Dordogne, Gironde, Lot); Marseillac (Haute-Garonne); Massillac et Marcillat (Creuse, Puy-de-Dôme); Marsillat (Creuse); Marsellan (Gers); Marcellanges, n. pr.; *Marsëïan*, Marseillan (Gers, Hérault, Hautes-Pyrénées); *Marsïan*, Marsillan (Gard); et de plus les *Marcillé*, et vingt-deux *Marcilly*, répandus sur tous les points, sans compter les *Marsilly*, qui sont aussi de la famille, et les *Massilly*, dans lesquels se retrouvent les formes latines *Marcellus*, *Marcellianus* et *Marcellianicus*.

La question n'est pas de remarquer une fois de plus l'identité de dénomination malgré la différence des désinences. Il est bien certain qu'en ajoutant à un nom, à un substantif, le suffixe final, qu'il soit *a*, *ac*, *an*, *at*, *anges*, *argues*, *é* ou *y*, on a voulu, suivant une méthode que nous avons déjà exposée, et par des procédés connus et variés, faire de ce nom un nom de propriété, de localité. Mais quel est le mot générateur? Est-il clairement précisé par la forme en *Mass* ou *Mas*, ou bien par la consonnance en *Mar*, *Mars*, *Marce*? Deux voies ne se présentent-elles pas à l'étymologie à cause de ces variations?

L'une, comme pour *Marsëïo*, Marseille, venant de *Massalia*, adoptant cependant la consonne *r*, n'indique-t-elle pas, pour les analogues correspondants, un primitif également en *Mas* pris dans l'idiome gaulois et si fidèlement conservé?

L'autre ne mène-t-elle pas, avec autant de probabilité, vers le nom propre latin *Marcellus*, porté par un saint Marcel, évêque, sous le patronage et l'invocation duquel ces nombreux villages, qui ne remontent pas au-delà de l'ère chrétienne, auraient été placés?

Contre ce dernier aperçu s'élève une objection de quelque importance : pas une de ces appellations n'est précédée de l'adjectif qualificatif *Sën*, Saint, ce qui arrive d'ordinaire quand un patron religieux est adopté. Quant à l'origine par le nom romain de *Marcellus*, il est possible que ce nom ait été plus répandu au moyen-âge qu'il ne l'est aujourd'hui, mais elle ne peut être attribuée à la famille patricienne qui aurait laissé son souvenir dans la Gaule avec cette profusion.

Faut-il revenir au *Mas* celtique, avec la signification de lieu, demeure, habitation, plus générale que l'acception restreinte de maison, avec laquelle nous le trouvons si souvent employé, soit seul, soit en composition? Pour *Marsëïo* il semble qu'il n'y a pas doute *(Voy.* c. m.). Mais pour la terminaison, qu'elle soit *ceilla*, *cilhac*, *seillac*, *sïa*, *silhargue*, *sïan*, *cilhy*, *silly*, etc., il convient de la chercher ailleurs que dans le mot *Salyes* ou *Saliens*, nom d'une tribu gauloise. Mais les *Salyes* n'auraient-ils pas été eux-mêmes dénommés d'un radical de leur langue? Et dès-lors le primitif ne pourrait-il pas avoir été pris dans la racine *Cal* ou *Chal*, que l'ancien cornique rend par *Kelli*, et le gaëlique par *Caïl*, transformé par le lat. du moyen-âge en *Scyllæ*, correspondant à *Sylvæ*, et par le roman en *Seilles*, *Celles*, avec la même signification, métamorphosé encore en *Salles*, que nous gardons *(Voy. Sallos)*, d'où sont sorties tant de variétés avec le sens de forêt, bois?

L'assemblage des deux racines donnerait par conséquent à tous ces noms de lieu, plus ou moins transformés, le sens de : lieu de la forêt ou dans les bois, au milieu des bois. La topographie ancienne du pays pourrait assurer à cette dérivation quelque vraisemblance; et nous n'avons pas le moyen de vérifier autrement nos conjectures et ces indications.

Peut-être une interprétation plus simple s'ajouterait-elle à celle-ci, en admettant toujours pour la dernière partie du mot, à part les suffixes, le radical synonyme de *Sylva* ou de *Nemus*, *ceille*, *celle*, *silly* ou autres, mais en remarquant le commencement du nom formé de *Mar* ou *Mas*, ce radical si fréquemment employé en composition pour imprimer la signification péjorative qui correspond au lat. *Malum* ou *Malè*, dont nous avons cité beaucoup d'exemples. On sortirait ainsi de ces dénominations légendaires qui se justifient difficilement, et on serait ramené à des mots descriptifs, inspirés par l'aspect de la contrée à laquelle ils s'appliquent, situation ou nécessité sans aucun doute commune dans la Gaule remplie de forêts. On voit dès-lors que ces appellations voudraient dire naturellement : petite, mauvaise forêt, bois mauvais; et cette signification aurait dans bien des lieux trouvé sa raison d'être.

Massimoun, *s. m.* Maximum, le plus haut degré, le prix le plus élevé que puisse atteindre une chose, une marchandise. — Ce mot, de physionomie assez étrange, est dû à la première révolution où la fameuse loi du maximum frappa bien plus encore sur le peuple que les lois de

Digitized by Microsoft®

proscription et de sang : aussi adopta-t-il *Massimoun*, dont il était tant question et dont il souffrit, et le corrélatif *Minimoun* lui resta étranger.

Massis, *s. m.* Jetée en maçonnerie, digue, boulevard, sur le bord d'une rivière torrentielle pour briser le cours de l'eau, le détourner et empêcher les terres qui sont derrière d'être sapées et emportées. — Un *massis* plus considérable dans un port de mer est un môle.

Massis ou **Massi**, *adj. m.* Au fém. *Massipo* ou *Massivo*. Massif; matériel; ample et épais; lourd; grossier; matériel.

La déviation singulière du mot au fém. *Massipo* n'est pas toute due à l'euphonie; elle suppose à un masc. inusité la présence d'un *p* final. Il est difficile d'en voir et d'en savoir la raison.

Masso, *s. f.* Masse; maillet de menuisier, de tonnelier, de chaudronnier, etc.

Masso, *s. f.* Masse; fonds d'argent, d'une succession, d'une société. — *Rapourta à la masso*, faire rapport à la masse. *Métre à la masso*, mettre à la masse : c'était une assurance mutuelle entre quelques parents de jeunes gens soumis à la conscription qui formaient, par part égale, un fonds commun : si le sort était favorable à tous, chacun retirait sa mise; sinon, le mauvais numéro prenait la masse entière, ou les mauvais se la partageaient, pour faire un remplaçant. Cet usage était un peu passé de mode depuis l'établissement des compagnies pour les remplacements militaires; mais traiter avec elles se disait encore souvent *métre à la masso*. L'intervention du gouvernement avait porté le dernier coup à la locution : la nouvelle loi sur l'organisation de l'armée, qui abolit le remplacement, la fera mettre tout à fait en oubli.

Masso-biôou, *s. m.*, n. pr. d'homme. Ancien nom des bouchers pour la viande de bœuf, et proprement Tue-bœuf, de l'ital. *Mazzare*, tuer; en esp. *Matador*, du lat. *Mactare, mactator*, d'où *Matar*, m. sign.

Sur ce mot, Sauvages, qu'il fait bon toujours citer, dit dans un article plein de haute raison :

« Ce dernier nom, ou tue-bœnf, serait préférable à celui de masse-bœuf, que nos notaires emploient constamment dans leurs actes, s'il était cependant permis de changer les noms propres en tout ou partie, sous prétexte de les franciser en les rendant méconnaissables : ce qui est contraire aux bonnes règles.

« Cet usage est d'autant plus extraordinaire, que lorsque, dans un ouvrage français, on cite un nom propre anglais ou allemand, on ne s'avise pas d'en changer l'orthographe, quelque hérissée qu'elle soit de consonnes qui n'ont pas coutume de se trouver ensemble dans des mots français; encore moins les traduira-t-on dans cette dernière langue; on écrira, par ex., le nom propre Schenchzer, sans y changer une seule lettre.

« Et l'on se permet des changements dans les n. pr. languedociens, dont beaucoup sont cependant du haut allemand, étant mis en parallèle à côté du français. N'est-il donc pas permis à un languedocien d'être de sa langue maternelle, la première qu'il a appris à bégayer, celle qui lui est la plus familière, et qu'ont parlée ses aïeux, pour qui le français fut longtemps une langue presque aussi étrangère que celle des peuples qui nous environnent?

« Cette manie d'altérer les n. pr. ou de les défigurer gagne tous les jours parmi nous; on signe différemment de ses ancêtres, soit qu'on imagine qu'il y ait quelque chose d'ignoble dans l'orthographe et la prononciation languedociennes, soit peut-être que, rougissant de son origine, on cherche à la faire oublier par ce moyen et se rapprocher d'un nom ou plus illustre, ou qui sonne mieux à l'oreille, on se débaptiserait volontiers pour s'élever au-dessus de la condition de ses pères. Mais si l'on venait un jour disputer à ces franciseurs de noms leur héritage et leur filiation, quelle autre voie auraient-ils pour l'établir, que l'exacte conformation de leur nom avec celui de leurs aïeuls?

« Il faudrait donc écrire en fr., sinon *Massabiôou* (ce qui serait le mieux), au moins *Massebiou* ou *Massebiol;* comme on le trouve dans les anciens cadastres; et non Massebœuf. — *Voy. Dèléouze* et *Mdourèl.* »

Massoula, *v.* Assommer; abattre d'un coup de masse; battre avec un battoir.

Le radical *Masso* entre certainement dans la composition de ce mot, comme il se trouve dans *Massacre, Massabiôou*, etc., pour leur donner la signification.

Sauvages cite immédiatement après *Massoulié* ou *Marsoulié*, du vieux lang. et n. pr. que nous aurions écrit *Massouïé*, s'il eût été encore usité. Il lui donne la signification de Assommeur, garçon de boucher qui assomme les bœufs. Nous ne le relevons que pour indiquer quelques noms propres, assez répandus, tels que *Mazollier, Marsollier, Mazoyer*, qui se confondent presque avec Mazelier, Marsellier, venus du lat. *Macellarius*, boucher, et qui ont une singulière affinité de sens et d'origine avec notre verbe et le substantif n. pr. : ce qui confirmerait la dérivation et le sens.

Mastè, *s. m.* Mastic; composition pour joindre, coller ou enduire certains ouvrages.

Mastéga, *v.* Mâcher; broyer avec les dents. Au fig., préparer, disposer un ouvrage pour le rendre plus facile à faire à quelqu'un; éclaircir une affaire pour la rendre plus facile à comprendre, à suivre. — *Aquò's tout mastéga*, c'est tout préparé, tout mâché, comme si l'on ajoutait : il n'y a qu'à avaler. *Y-ou aï pas mastéga*, je ne le lui ai point mâché, je le lui ai dit crûment, je le lui ai servi tout cru.

Dér. du lat. *Masticare*, m. sign.

Mastiqua, *v.* Mastiquer, joindre, coller; fixer, boucher avec du mastic.

Mastiqua, en languedocien tant soit peu excentrique, se dit aussi pour manger, officier, et vient alors du lat. *Masticare*, dont le fr. a su faire du même coup Mastication et

Digitized by Microsoft®

puis Mâcher ; tandis que notre verbe dérive de *Masté*, subst., qui abandonne sa finale pour se rapprocher de la consonnance française.

Mastis, *s. m.*, ou **Mastì**. Mâtin, espèce de gros chien, de garde, de basse-cour, de berger. *Canis lonìarius*, Linn. — *Qu'a bon vésì a bon mastì*, qui a bon voisin a bon mâtin.

Dér., d'après les plus accrédités étymologistes, du lat. *Massalivus*, chien de la métairie, de la maison.

Mat ou **Ma**, *s. m.* Mât, arbre d'un navire. — *Mat dé cocagno*, mât de cocagne, expression qui nous vient directement du fr. — *Voy. Ma.*

Dér. du lat. *Malus*, m. sign.

Mata, *v.* Mâter; humilier, abattre; surpasser quelqu'un, l'effacer en esprit, en adresse, dit Sauvages, ce qui équivaut un peu à l'humilier.

Dér. du lat. *Mactare*, immoler, sacrifier. En espag. *Matar;* en ital. *Mattare*, tuer, dompter.

Matable, *s. m* Battant de cloche, de sonnaille, de sonnette.

Dér.. avec une légère altération, de la bass. lat. *Batallium*, m. sign., qui a fait aussi Battant.

Matado, *s. f.* Dim. *Matadéto*. Cépée ; touffe de tiges de bois sortant de la souche d'arbres récemment coupés. — *Uno matado d'éouses*, une cépée de chênes-verts.

Augm. de *Mato*, ou plutôt réunion de plusieurs *Matos*.

Matafa ou **Matafan**, *s. m.* Gros plat de résistance, quel qu'il soit, qui mâte ou mieux qui tue la faim.

En esp. *Mattar*, tuer; en gr. Ματτειν, dompter.

Matalas, *s. m.* Dim. *Matalassé*. Matelas, sac plat et piqué, rempli de laine, de bourre, de crin ou de plumes, pour un lit.

Les étymologies ne manquent pas : Ménage trouve la vraie dans le lat. *Matta*, natte; Roquefort est pour le lat. *Materies;* d'autres l'attribuent au celt. *Matt*, lit, et *Ras*, laine ; la bass. lat. avait *Matalacium ;* et dans le bas-breton, *Matalaez*, m. sign., existe toujours. Nous sommes Gaulois.

Matalassaïre, **aïro**, *s. m.* et *f.* Matelassier; ouvrier qui fait et qui rebat des matelas.

Matas, *s. m.* Buisson; hallier.

Augm. de *Mato*.

Matéloto, *s. f.* Vêtement de femme : camisole, chemisette, espèce de gilet ou mieux de corset sans baleine et sans lacet, en étoffe chaude ou légère suivant la saison.

Probablement ce nom a été donné à ce vêtement de ce que, par sa forme aisée, il rappelle la jaquette du matelot.

Matéloto, *s. f.* Matelotte, ragoût, apprêt, manière d'accommoder le poisson à la façon des matelots.

Matèn, èno, *s. m.* et *f.*, et *interj.* Mâtin; luron; matois; rusé compère. — Se prend quelquefois en bonne part, plus souvent en mauvaise : sa valeur change du reste suivant son emploi. *Un bon matèn*, un gaillard déterminé, qui a l'adresse et la force de se défendre et d'attaquer aussi. *Aquò's uno matèno qué.....* C'est une luronne qui..... *Un matèn qué sé laïsso pas émbouèsa*, un fin matois qui ne se laisse pas mettre dedans. *Sès un poulì matèn dé vous faïre espéra*, vous êtes un joli monsieur de vous faire attendre. Interjectivement, *Matèn! quinte fré*, Mâtin! quel froid! Le fr., en style familier ou populaire, se sert du même dans toutes ces locutions; le lang. le lui a bonnement emprunté sans songer qu'il avait lui-même *Mastis* pour rendre aussi le mâtin, chien fort et hardi, qui a donné lieu à cette expression figurée.

Matì, *s. m.* et *adv.* Dim. *Matiné*. Matin, première partie du jour; de bonne heure. — *L'aï visto dé matì*, je l'ai vue ce matin. *Lou bon matì*, de grand matin, de très-bonne heure. *Sé léva matì, déman matì*, se lever matin, demain matin. *Qué pago dé vèspre déou pas rès dé matì*, qui paie le soir ne doit rien le matin. *Rouje dé matì éscoumpisso lou camì*, prvb., le ciel rouge le matin verse l'eau sur le chemin.

Dér. du lat. *Matutinum*, m. sign.

Matignè, ignèïro, *adj.* Matinal; matineux. — *Sès bièn matignè hiuèï*, vous êtes bien matinal aujourd'hui. *Souï toujour ésta matignè*, j'ai toujours eu l'habitude de me lever matin, j'ai toujours été matineux.

Matinado, *s. f.* Matinée, du point du jour jusqu'à midi. — *La matinado faï la journado*, prvb., la matinée fait la journée.

Matino, *s. f.* Matin, matinée. — Variante de *Matinado*.

Matinos, *s. f. plur.* Matines, première partie de l'office divin. — *Aquò s'acordo coumo lou manificat à matinos*, prvb., c'est chanter magnificat à matines.

Mato, *s. f.* Touffe d'une ou plusieurs plantes, de celles dont la fane sort immédiatement de terre ou dont la tige se garnit de feuilles à partir du sol. — *Uno mato dé trufos, dé lusèrno, dé brus*, une touffe de pommes de terre, de luzerne, de bruyère.

Mato se dit aussi d'arbrisseaux ou d'arbres dont le pied a été coupé et dont la souche donne de jeunes pousses formant également une touffe. — *Uno mato d'arbousiè, dé castagnè*, une touffe d'arbousier, de châtaignier. — *Voy. Matado.*

En cat. *Mata*, arbrisseau.

Mé, *pron. pers.* Me, moi. — Ne s'emploie que comme objet ou régime du verbe. — *Fouïè mé créïre; crésé-mé*, il fallait me croire; croyez-moi. *Douna-mé quicon*, donnez-moi quelque chose. *Qué mé déou mé démando*, qui me doit me demande.

Dér. du lat. *Me*, me.

Méchas, *s. m.* Morveau, morve plus épaisse et plus recuite.

Augm. et péj. de *Mécho*.

Méchéïroù, *s. m.* Lamperon; principalement, bec creusé

Digitized by Microsoft ®

en gouttière qui soutient la mèche de l'ancienne lampe appelée *Lun;* lamperon des nouvelles lampes; languette, petit canal pour contenir la mèche.

Méchino, *s. f.* Fressure d'agneau ou de chevreau, comprènant le foie, la rate, le cœur et le poumon.

Dit pour *Méjino,* qui dérive de *Méjan,* comme si l'on disait : partie du milieu, du centre.

Mécho, *s. f.* Augm. *Méchos.* Morve du nez, humeur visqueuse des narines, qui sort souvent sous forme de mèche.

Mécho, *s. f.* Mèche, cordon de coton pour les lampes; mèche, corde préparée pour mettre le feu à une mine, au canon; mèche de vilebrequin, d'une vrille, d'une tarière; pointe de fer d'un outil pour forer; touffe aplatie ou pendante, ou roulée de cheveux.

Dér. du lat. *Myxus,* lumignon.

Méchoùs, ouso, *adj.* Morveux, qui a de la morve au nez.

Médaïo, *s. f.* Médaille, pièce de métal portant une effigie et des inscriptions.

Dér. du lat. *Metallum.*

Médar, *s. m.,* n. pr. d'homme. Médard. — La fête de Saint-Médard tombe le 8 juin, et le proverbe dit :

Quan plóou pér Sén Médar,
Plóou cranto jours pu tar.

Un autre ajoute :

Quan plóou pér Sén Médar,
Dé la récolto émporto un quar;
Quan plóou pa,
N'émporto ta mita.

Médècì, *s. m.* Médecin, docteur en médecine, qui exerce la médecine. — *Dé jouïne médècì céméntèri boussu,* prvb., de jeune médecin cimetière bossu. *Viél médècì, jouïne barbiè, riche apouticari,* prvb., vieux médecin, jeune barbier, riche apothicaire.

Dér. du lat. *Medicus,* m. sign.

Médécina, *v.* Médiciner; faire abus de médecines, de drogues, de remèdes de toute sorte dans le traitement des maladies.

Médécino, *s. f.* Médecine; art de traiter les maladies; purgation employée dans ce traitement.

Mégnè, *s. m.* Souche-mère du châtaignier franc, dont on recèpe annuellement les jets pour en greffer les châtaigniers sauvages.

Dér. de *Méno,* comme si l'on disait faiseur, producteur de *Méno,* ou porte-greffe.

Mèïla (Sé), *v.* Se mêler; s'entremettre; s'occuper d'une affaire, d'une chose, bien ou mal à propos. — *Dé qué sé mèïla?* de quoi se mêle-t-il? *Sé mèïlo pas dé trop,* il s'en tirera, il n'entreprend pas au-dessus de ses forces.

Mèïla, avec la légère altération qui essaie de dissimuler l'emprunt au fr., a un peu plus de cachet que *Méla,* qui s'emploie aussi dans les mêmes circonstances. — *Voy. Méla.*

Méïnaja, *v.* Ménager; épargner; traiter avec égard, avoir soin de... — *Méïnaja soun co,* frapper doucement, avec précaution. *Adiaussias, méïnaja-vous,* bonjour, ménagez votre santé.

Méïnaje, *s. m.* Ménage; économie, gouvernement domestique; meubles; ustensiles d'une maison; vaisselle de cuisine. — *Sé bouta din soun méïnaje,* se mettre en ménage. *Lava lau méïnaje,* laver la vaisselle. *Faïre lau méïnaje,* balayer, frotter, nettoyer, mettre tout en ordre dans un appartement, dans une maison.

Dér. de la bass. lat. *Mainagium,* venu de *Mansio,* demeure.

Méïnajè, *s. m.* Homme aisé qui vit de son bien qu'il travaille, et qui ne travaille point pour autrui; fermier, laboureur.

Méïnajèïro, *s. f.* Ménagère, femme qui entend l'économie et la conduite du ménage. — *Fïa troutièïro et fénéstrièïra raroménbono méïnajèïro,* prvb., fille trottière et fenestrière rarement bonne ménagère.

Méïrano, *s. f.,* n. pr. de lieu. Meyranes, commune dans le canton de Saint-Ambroix (Gard).

Nous ne voulons, à l'appui de notre thèse sur les désinences suffixes, que présenter la série des variantes de ce nom et des analogies qu'il attire. Ces rapprochements seront des conclusions suffisamment déduites et prouvées.

Le *Dictionnaire topographique du Gard* de M. Germer-Durand, si plein de savante érudition, nous fournit les citations. *Méïrano,* Meyranes, est, en 961, *Villa que vocatur Mairanichos;* en 1037, *Mairanègues;* en 1210, *de Mayranis;* en 1314, *Ecclesia de Mayranicis;* en 1549, *Mayrannes;* enfin, depuis 1634, *Meyranes.*

Dans la même commune, un hameau se nomme *Mairas, de Mayrassia,* en 1463.

Sous la forme gallo-latine, *Mayranicæ,* prononciation identique, représente Meyrargues (Hérault, Gard et Bouches du Rhône); la forme correspondante latine, *Mayranum, Mayracum, Mayranæ,* a donné, dans des départements divers, Mayran, Mayrens, Mayres, Mayrac, Meyrac, Mairac, Meyras, Meyriat, Meyrié, Meyries, Meyrieu, Meyrueis, etc.

De même, les formes similaires *Merinhanicæ,* moy. lat. et *Mayrinacum* et *Marignacum,* lat., fournissent Mérignargues (Gard), dit aussi *Mirignanicus, Merignanicus, de Marignanicis, Merinhanicæ* et *Marinhanicæ,* comme les noms de Mérignan, Mérignac, Mérignas, Mérignat, Mérigneux, Mérignies, Mérigny, Mayrinhac, Mayrinhagues, Mayrignac, Meyrinhac.

Par où il devient évident que tous ces noms, où la désinence reste indifférente pour le sens, dérivent du même principe, ont la même racine, qui se rencontre dans le celtique *Maer,* chef, préposé, gardien; d'où le gallois a fait au pluriel *Mairi,* fermier, métayer, gardien; en bas-breton

Digitized by Microsoft ®

Maer, maire; en roman, *Mairin, Mérin,* échevin, maire. La signification amène pour tous celle de domaine, propriété du gardien, du préposé, du fermier-chef, du métayer, du *moïeur,* maire, *major.*

Méjan, méjano, *adj.* Moyen; mitoyen; ce qui est entre deux. — *Un méjan,* s. m., une allée ensemencée entre deux qui ne le sont pas.

Cet adj. du reste devient facilement subst. masc. ou fém. et forme ainsi des noms propres, ou bien entre en composition, en se déterminant suivant le genre du mot auquel il s'allie.

Méjan, n. pr. d'homme. Méjan, a formé *Masméjan, Mdouméjan,* Malméjan, Mauméjan, *Camméjan,* Campméjan, *Cdousséméjan,* etc.

Méjano est devenu n. pr. de lieu, rendu en fr. par Méjannes, qui signifie moyenne ou intermédiaire, sans doute de ce que l'habitation autour de laquelle se groupa le hameau ou le village, était à moitié chemin entre des agglomérations préexistantes. De la même manière et pour les mêmes raisons se sont produits les noms de *Viloméjano, Saroméjano,* etc.

Méjano, s. f., désigne également la dorade moyenne, de moindre taille, poisson. — *Voy. Ddourado.*

Dér. du lat. *Medius, media,* m. sign.

Méjanciè, ièïro, *adj.* Moyen; médiocre; de moyenne grandeur; intermédiaire.

Méjanèl, èlo, *adj.* Mitoyen; moyen. — Désigne aussi un habitant de Méjannes, village. — *Voy. Méjan.*

Mèl ou **Mil,** *s. m.* Mil, millet, *Panicum miliacum,* Linn., plante de la fam. des Graminées, dont la tige est terminée par une panicule ou de menues branches éparses et chargées de grains. — *Avédre lou gran dé mél,* expression figurée, sorte de phrase faite, qu'il n'est pas difficile de traduire mot à mot : avoir le grain de millet. Voilà qui est fait. Mais il n'est pas aussi commode d'en donner l'explication. Nous essaierons cependant de faire comprendre un dicton qui revient assez souvent.

La peur, dit-on, grossit les objets; c'est possible, mais pas tous, car il en est qu'elle diminue notablement. Pour exprimer jusqu'où cela peut aller chez quelqu'un frappé par cette divinité à laquelle sacrifiait l'intrépide Romain, — la Peur avait un temple à Rome, — le languedocien inventa cette phrase pittoresque : *I lou taparias émb'un gran dé mél; taparias* du verbe *tapa,* boucher, *émb'un gran dé mél* ou *dé mil,* avec un grain de millet. On comprend que le pronom *lou,* le, fut, conformément à ses fonctions, mis plus tard pour couvrir le mot primitif lui-même, quand on le trouvait trop énergique. C'était traduire par une métonymie risquée sans doute, et un peu crue, mais juste, un des effets physiques causés par la frayeur; si bien qu'en suivant cette voie d'adoucissement et en cherchant à représenter l'effroi, la terreur, cette crispation ou cet éréthisme nerveux donnés par la peur, par une singulière succession ou déplacement d'idées, le grain de mil est devenu lui-même synonyme de peur, et *avédre lou gran dé mél,* c'est avoir peur... Ah! quelle peur!

Dér. du lat. *Milium,* m. sign., qui a été fait lui-même de *Mille,* pour exprimer la fécondité du millet, qui rend mille pour un.

Mél-négre, *s. m.* Blé noir, blé sarrasin ou sarrasin, *Polygonum fagopyrum,* Linn., plante de la fam. des Polygonées, fromentacée dont le grain triangulaire est noir, ce qui lui a valu son nom, et la fleur blanche. On peut en faire du pain, mais il est indigeste et ne convient qu'à des estomacs robustes; aussi l'emploie-t-on surtout à engraisser les volailles.

Méla, *v.* Mêler, faire un mélange; assortir; brouiller; particulièrement mêler les cartes, les battre.

Sé méla, se mêler; s'entremettre; s'occuper d'une chose, à tort ou à raison. — *Qué copo et mélo dé trop sé mélo,* qui coupe et mêle de trop se mêle. *Dé qué sé mélo moun ca?* de quoi se mêle mon chat? dit-on à quelqu'un qui essaie de dire ou de faire plus qu'il ne sait ou qu'il ne peut. — *Voy. Sé mêla* et *Méscla.*

Empr. au fr.

Mélèto, *s. f.* Melet, joël athérine, *Atherina hipsetus,* Linn., poisson de mer de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Gymnopomes, long et très-mince. — *Voy. Caga.*

Dans nos environs, d'après Crespon, le nom de *Mélèto* appartient véritablement au joël du Languedoc, variété, si c'en est une, qui se confond avec le melet. Les joëls habitent la Méditerranée, mais ils pénètrent dans nos étangs et y vivent en grande troupe. C'est aussi un très-petit poisson que les anciens nommaient *Aphia;* ils pensaient qu'il naissait de l'écume de la mer. Sa chair est bonne en friture.

Mélgouïrés, éso, *adj.* Melgorien, enne; nom que l'on donnait à la monnaie de l'ancien comté de Melgueil ou Mauguio, qui, de 1132 à 1171, fut par suite d'une alliance possédé par Bernard Pelet, seigneur d'Alais. Le sol Melgorien, *sol Mélgouïrés,* qui était d'argent, valait huit sols tournois, et la livre Melgorienne, *Mélgouïréso,* huit livres tournois.

Ce mot n'a survécu que pour servir de nom distinctif à un village important de l'arrondissement d'Uzès, *Sén-Gignès dé Malgouïrés* ou *Mélgouïrés,* Saint-Geniès en Malgoirès, qui devait être une dépendance du domaine Melgorien. Dans le Bullaire de Saint-Gilles, cité par M. Germer-Durand, on le trouve, en 1119, appelé *Sanctus Genesius de Mediogozes;* en 1381, *dMe edio Guoto;* en 1384, *de Medio Goto;* en 1461, *de Malgorio* et *de Mandegoto;* il n'arrive qu'en 1547 à *Saint-Géniès de Malgoirès,* dénomination actuelle. Il faut convenir que les plus anciennes formes s 'écartent beaucoup du primitif *Melgueil* et *Melgorien,* ce qui infirme nos conjectures sur son origine. Toutes nos recherches ne remontent pas plus loin, et nous ajouterons ce pendant, toujours d'après le savant auteur du *Dictionnaire topographique du Gard,* que le *Malgoirès,* pays du diocèse

Digitized by Microsoft ®

d'Uzès, était un *pagus* formant, au x^e^ siècle, une viguerie qui comprenait quinze villages, dont il donne les noms, et appartenait à la circonscription du doyenné de Sauzet. Ce *pagus* était désigné, en 943, sous le nom de *Vallis Medio Gontensis in comitatu Uzetico;* dans le dénombrement de 1384, on trouverait *Medium Gotum.* Comme notre Saint-Géniès, un autre village de cette viguerie, Saint-Mamert, est nommé *Sanctus Mametus de Medio Gozes,* en 1204. La finale *Goto, gotum,* confondue avec le mot, se rencontre dans l'appellation d'un village éloigné de là, aujourd'hui Mandagout, dit, en 1088, *Mandagot;* en 1233, *de Mandagotio;* en 1280, *de Mandagoto;* en 1294, *Mandagotum.* Comment la différence de traduction ou de reproduction s'est-elle faite? par quelle altération est-on arrivé à *Malgouïrès* ici, et là à *Mandagoùs,* un peu plus fidèle? Ces rapprochements amèneraient-ils à faire admettre une origine wisigothe ou un souvenir d'appellation de ces anciens possesseurs de nos contrées? Il est difficile de se prononcer sur ces indices; mais elles se présentent assez naturellement à la pensée.

Méloun, *s. m.* Melon, *Cucumis melo,* Linn., plante de la fam. des Cucurbitacées, originaire de l'Asie, dont les variétés par la culture sont aujourd'hui très-nombreuses. — Un amateur, sans doute frappé de la difficulté de distinguer la bonté d'un fruit qui ne souffre pas la médiocrité, a consigné en latin les qualités qu'il doit avoir : *Melo sit formosus, leprosus, rotundus et ponderosus,* le melon doit être beau de forme, rugueux, rond et pesant. *L'an fa coumo un méloun,* on l'a joué, dupé, mis dedans : jeu de mot sur *fa,* fait à point, qui est une des qualités du melon. *Noun sé podou counouïsse dé iuèn lous mélouns et las fènnos,* prvb., femme et melon à peine les connait-on.

Dér. du gr. Μῆλον, pomme.

Mémbra, ado, *adj.* Membru, qui a des membres gros, puissants, forts.

Mémbre, *s. m.* Membre, partie extérieure et mobile du corps, la tête exceptée; chambre, pièce d'une maison. — *Y-a trés mémbres d'un van,* il y a trois pièces de plain-pied.

Dér. du lat. *Membrun,* m. sign.

Méméto (Aro), *adv.* Dim. de *Mémo.* A présent même, à l'instant même. — Réduplication pour raccourcir encore l'intervalle, le moment dont on parle. *Vèn dé m'ou dire aro-méméto,* il vient de me le dire à présent, à présent; il n'y a pas une seconde.

Mèmo, *pron. des deux genres* et *adv.* Même, qui n'est point autre, point différent; semblable, pareil; même; plus; aussi; encore. — Se met immédiatement après les personnes pour marquer plus expressément celle dont on parle. — *Èstre én mèmo dé...* être en état, en disposition, en mesure de...

En ital. *Medesimo,* m. sign.

Mémorio, *s. f.,* ou **Mémouèro.** Mémoire; faculté de souvenir.

Dér. du lat. *Memoria,* m. sign.

Mén, *s. m.* et *adv.* Le moins, la moindre chose, la moindre quantité; moins, pas tant, en plus petite quantité. — *N'a pas mén,* il n'en a pas moins. *Ou laïssarés bé pér quicon dé mén,* vous le laisserez bien pour quelque chose de moins. *Ni maï ni mén,* ni plus ni moins. *Aou mén,* au moins. *A tout lou mén,* pour le moins, à tout le moins. *Gn'én dounère lou mén qué pouguère,* je lui en donnai le moins que je pus. *Pode pas faïre dé mén,* je ne puis faire autrement, je ne puis me dispenser. *Né voulé* ou *né voudre dé mén,* mot à mot, en valoir moins, c.-à-d. mourir. L'italien a une expression analogue : *Venir mèno,* s'évanouir, tomber en défaillance. *A mén qué...,* à moins que, si ce n'est que. *A mén dé...,* à moins de. *A mén d'ou faïre ésprès,* à moins de le faire exprès. *Aou mén qué vèngue pas,* de grâce qu'il ne vienne pas. *A mén qué lou sone,* si ce n'est que je ne l'appelle.

Dér. du lat. *Minùs,* m. sign.

Ména, *v.* Mener; conduire; amener; diriger; donner accès. — *Sa fènno lou méno,* sa femme le mène. *Ména uno caréto,* conduire une charrette. *Ména la caréto,* être voiturier. *Véndrés dilus et ménarès voste cougna,* vous viendrez lundi et vous amènerez votre beau-frère. *Ména d'aïse,* manier, mouvoir un objet doucement, peu à peu, à petits coups, sans secousses. *Ména carosso,* rouler carrosse. *Ména fosso fun,* mener beau bruit, grand bruit, faire des embarras. *Ména fosso rambal,* faire beaucoup de remue-ménage, grand bruit et surtout beaucoup de bruit pour rien. *Ména dé bru,* faire du tapage. *Chu, ménés pas tan dé bru,* chut, ne faites pas tant de bruit. *Sé voulès ména moun afaïre,* si vous voulez vous charger de mon procès. *Ménarès mous afaïres,* vous dirigerez mes affaires. *Mdou ména,* malmener, réprimander, maltraiter. *Aquò lou ménara pas iuèn,* cela ne le mènera pas loin. *Aquélo travèsso méno à la plaço,* cette rue conduit à la place. *Méno soun bé à sa man,* il fait valoir lui-même sa propriété.

Ménaça, *v.* Menacer, faire des menaces; pronostiquer. — *Aquélo muraïo ménaço,* ce mur menace ruine. *Aquél tén ménaço dé plèjo,* ce temps annonce la pluie.

Dér. du lat *Minari,* m. sign.

Ménaço, *s. f.* Menace; parole ou geste pour faire connaître ou faire craindre à quelqu'un le mal qu'on veut lui faire.

Dér. du lat. *Minaciæ,* m. sign.

Ménaïre, *s. m.* Valet de meunier; charretier des moulins à blé et à huile, qui va chercher le blé et les olives, et rapporte la farine et l'huile chez les particuliers.

Ménaïre, *s. m.* Meneur; celui qui, à une noce et pendant toute sa durée, est le cavalier affidé d'une invitée. Chaque jeune fille ou femme a le sien, qui lui donne le bras dans le cortége de couples à la file qui accompagnent les mariés à la mairie, à l'église et dans la promenade consacrée où toute la noce va parader triomphalement dans les endroits les plus fréquentés, ménétrier en tête et au son du violon qui la fera danser le soir. Il est bien évident qu'il

Digitized by Microsoft ®

ne s'agit ici que des noces du peuple, les autres vont en voiture, dédaignent la promenade traditionnelle, et n'ont plus besoin de *Ménaïres*.

Ménaïre se dit aussi du mouton sonnailler, meneur ou conducteur du troupeau, et du mulet qui marche en tête de la bande appelée *Coublo*.

Ménaïros, *s. f. plur.* Les deux jeunes filles, amies, compagnes d'une nouvelle mariée, qui sont ses meneuses, parce que, dans la cérémonie des noces, elles la conduisent chez son époux et la mènent au lit nuptial.

Ménar, *s. m.* Arbre moteur ou conducteur d'une machine. Il est placé comme prolongement de l'axe de la roue motrice et porte aussi loin qu'on veut son mouvement qu'il distribue en même temps sur toute sa longueur. On appelle *Chapoù* l'appareil en fer qui relie bout à bout deux pièces de bois lorsqu'une seule n'est pas suffisante pour la longueur voulue du *Ménar*.

Mén-dicho, *s. f.* Rabais; adjudication au rabais. — *A la mén-dicho*, adjudication d'un ouvrage, d'un travail, d'une construction, d'une entreprise au plus fort rabais.

Dér. de *Mén*, moins, et *Dicho*, dite.

Méndre, méndro, *adj.* Moindre; plus petit; moins grand. — *Lou pu méndre*, le plus petit. *Aquò's moun pu méndre*, c'est le dernier, le plus jeune, le plus petit de mes enfants.

Dér. du lat. *Minor*, m. sign.

Méndrigoulé, éto, *adj.* Mingrelin, mince, fluet; de petite taille, avec de petits traits et sans vigueur.

Dim. de *Méndre*.

Ménéja, *v.* Produire de son espèce, s'il s'agit des végétaux, et de sa race si c'est d'un animal. — *Méno ménéjo*, dit le prvb., l'espèce fait la même espèce, la race se reproduit, se continue par la même race : idée que l'on rend aussi par *Lous chos fan pas dé canaris*, un hibou ne fait point un canari, l'aigle n'engendre point la colombe, en un mot bon sang ne peut mentir; ce qui se dit particulièrement et par antiphrase de *Méno*. — *Voy.* c. m.

Ménésconte, *s. f.* Mécompte; erreur de calcul.

Dér. du lat. *Minùs*, moins, et *Computare*, compter.

Ménéscor, *s. m.* Discord; désaccord. — Se dit des parties qui ne peuvent s'entendre pour conclure un marché.

Formé du lat. *Minùs*, moins, pour mauvais, et *Acor*.

Ménéscordi, *s. m.* Discord; désaccord. — Même mot que le précédent; la différence finale tient tout au plus à quelque délicatesse d'acoustique, selon la place que ce mot occupe. Ainsi l'on dira : *Sèn én ménéscor dé quicon*, et *Y-aviè trop dé ménéscordi*.

Ménésfisa (Sé), *v.* Se méfier; se défier; ne pas se fier; avoir de la méfiance.

Formé de *Mén* et de *Fisa*.

Ménésprls, *s. m.* Mépris; dédain; dépréciation.

Dér. du lat. *Minùs* et *Pretium*.

Ménésprisa, *v.* Mépriser; dédaigner; avoir du mépris; déprécier; mésestimer.

Méno, *s. f.* Espèce; race; engeance; manière; façon; qualité. — *Uno souquo, un doubre dé bono méno*, ou *dé michanto méno*, un cep, un arbre de bonne ou de mauvaise espèce. *Chi dé bono méno*, chien de bonne race. On dit également d'un homme qu'il est de bonne race, *dé bono méno*. *Trasso dé méno*, mauvaise espèce et mauvaises gens, mauvaise engeance. *Gn'a pas méno*, il n'y en a pas trace, il n'y en a pas un, pas la moindre chose. *Éntra* ou *sé métre én méno*, au pr. commencer à avoir d'une espèce pour la multiplier; au fig. c'est ce qu'on dit ordinairement d'un joueur malheureux qui marque un premier point longtemps attendu, d'une personne qui commence une série quelconque qu'il craint ou désire voir augmenter. *Un pâou dé chaquo méno*, un peu de chaque espèce, de tout genre. *Aquélo méno*, cette espèce; locution restrictive et technique. — *Voy. Muscardin*.

Méno, *s. f.* Scions, jeunes pousses d'arbres dont on veut propager l'espèce et que l'on coupe pour en tirer des greffes. On le dit surtout du mûrier. A l'époque où l'on a coutume de le greffer, sa feuille est entièrement développée et souvent cueillie : on ne pourrait prendre de la greffe, *dé méno*, sur l'arbre; il faut donc s'en prémunir à l'avance, et quand la sève se met en mouvement, on coupe des jets, *jinguélos*, qu'on lie en bottes; on les enterre dans un endroit frais, on les met le pied dans l'eau. Les bourgeons restent ainsi sans se développer jusqu'au moment de greffer.

Méntastre, *s. m.* Menthe sauvage, *Mentha sylvestris*, Linn., et Menthe à feuilles rondes, *Mentha rotundifolia*, deux plantes du même nom en lang. de la fam. des Labiées, aromatiques, communes dans les fossés et les lieux marécageux.

Dér. du lat. *Mentastrum*, m. sign.

Ménti, *v.* Mentir; affirmer comme vrai ce que l'on sait être faux; dire un mensonge; tromper. — *Sé disès aquò, vous faraï ménti*, si vous avancez cela, je le dénierai, je soutiendrai que c'est faux, je vous donnerai un démenti. *Aquì moussu qué mé gardara dé ménti*, voilà monsieur qui sera mon garant, qui attestera que je dis vrai. *Badaïa po pas ménti, sé noun vòou manja, vòou dourmì*, dicton, bailler ne trompe point, si ce n'est indice de la faim, c'est celui du sommeil.

Dér. du lat. *Mentiri*, m. sign.

Ménto, *s. f.* Menthe, non donné indistinctement en lang. et en fr. à la menthe verte ou baume vert, *Mentha viridis*, Linn., et à la menthe ou baume des jardins, *Mentha gentilis*, Linn., plantes de la fam. des Labiées, cultivées à cause de leur odeur forte et agréable. — *Fïo sans crénto vòou pas un brou dé ménto*, dict., fille effrontée ne vaut pas un brin de menthe.

Méntoù, *s. m.* Dim. *Méntouné*. Menton, partie du visage sous la bouche.

Dér. du lat. *Mentum*, m. sign.

Méntougnèïro, *s. f.* Mentonnière; bande d'étoffe ou simple cordon sur les côtés d'un bonnet, d'une coiffe, d'un casque, qui passe et s'attache sous le menton.

Empr. au fr.

Digitized by Microsoft ®

Méntre, *conj.* souvent est l'équivalent de *Èntre (Voy.* c. m.). — *Méntre qué,* tandis que; pendant que; aussitôt que. *Méntre qué dinaraï,* pendant que je dînerai. *Méntre qu'anaraï dina,* aussitôt que j'irai dîner.

En ital. *Mentre,* m. sign.

Méntur, ménturdo, *adj.* Menteur. — Moins bon que *Méssourguiè.* — *Voy.* c. m.

Ménu, ménudo, *adj.* Menu; délié; mince; qui a peu de volume. — *Vous ou diraï tout pér lou ménu,* je vous dirai tout par le menu, jusqu'aux plus petits détails.

Dér. du lat. *Minutus,* m. sign.

Ménuda, *v.* Couper menu; diviser par petits morceaux, par petites parties. — *Voy. Aménuda.*

Ménudaïo, *s. f.* Menuaille; fretin; béatilles; menues choses délicates et friandes que l'on met pour garniture d'un plat ou qui composent le plat lui-même; toute sorte de petits objets. — *Aï agu fosso ménudaïo,* j'ai eu force menuaille, dit un magnagnier qui a eu beaucoup de petits, *pichòs,* dans sa chambrée de vers-à-soie.

Dér. du lat. *Minùs,* moindre, petit.

Ménudos, *s. f. plur.* Fourniture de salade, menues herbes : cerfeuil, civette, estragon, etc.

Ménuguè, *s. m.* Menuet; sorte de danse à trois temps, grave et compassée, qui ne fut jamais bien populaire et dont le nom même est aujourd'hui presque oublié; air sur lequel on la dansait.

Ménuguèto, *s. f.* Origan, espèce de mélisse, de thym ou de marjolaine, *Mellissa nepeta,* Linn., plante de la fam. des Labiées, aromatique, stomacale, sudorifique, commune dans les bois. On la confond avec la *Majourano fèro.* — *Voy.* c. m.

Mèou, *s. m.* Miel, suc doux des abeilles. — *Voudrias lou mèou amuï las brésquos,* vous voudriez le miel et les rayons, c.-à-d. tout.

Dér. du lat. *Mél, mellis,* m. sign.

Mèr, *s. f.* Mer, amas des eaux salées qui environnent les continents. — *La mèr brulo pas,* la foire n'est pas sur le pont, il n'y a rien qui presse. *La mèr faï dé riches et dé pâoures,* la mer fait des riches et des pauvres, pour dire aussi qu'il n'y a pas le même bonheur pour tout le monde.

Autrefois on disait *Mar,* plus près du lat. *Mare;* l'usage ou l'altération *franchimande* a fait prévaloir *Mèr,* comme en fr.

Mérca, *s. m.* Marché; lieu public où l'on vend; vente dans le marché; assemblée de marchands et d'acheteurs; pacte; convention; prix d'un achat, d'une vente. — *Lou mérca és trop pichò,* le marché est trop étroit, trop petit. *Y-aguè un for mérca dilus,* lundi, il y a eu un très-bon marché. *Faïre mérca,* discuter, conclure un marché. *Coupa lou mérca,* rompre le marché. *A éstras dé mérca,* à marché donné : se dit d'une chose vendue à très-bas prix, au-dessous de sa valeur, à gâter, *éstrassa,* le métier.

Mérca dé Soumëïre, marché de Sommières, et l'on sous-entend d'habitude comme complément du dicton devenu proverbe : *tout d'un cousta, pas rés dé l'âoutre,* tout d'un côté et rien de l'autre. Le mot est fait depuis longtemps et reçoit bien des applications variées et figurées : en voici peut-être l'origine. Plusieurs foires importantes de chevaux, notamment celle du dimanche des Rameaux, se tiennent à Sommières. Elles sont fort en renom dans nos contrées, et vendeurs, acheteurs, échangeurs, s'y rendent en foule de tous côtés. Or, on sait qu'autrefois du moins, maquignons de profession et maquignons par circonstance ne passaient pas pour priser très-bas leur marchandise et pour vendre à prix fixe. Aussi les chalands au courant, et tant pis pour ceux qui n'y étaient pas, ne se gênaient guère pour offrir cinquante pour cent de rabais sur le prix demandé, ce qui généralement, non sans force débats, finissait par être accepté. Cette manière connue de conclure les affaires donna lieu au dicton qui s'étend à bien d'autres choses qu'à un marché quelconque à débattre, et en tous cas l'apostrophe *Mérca dé Soumëïre* signifie aussi : on ne peut croire que la moitié de ce que vous dites, rabattez donc d'autant.

On voit que le caractère des habitants de Sommières n'est nullement compromis en ceci, et pas même en cause. De certains marchés scabreux qui se passaient chez eux, mais auxquels ils étaient étrangers, il n'y a pas à conclure à leur avidité mercantile, ou à leur déloyauté, que le proverbe reste dans sa concision ou même avec son commentaire de supplément. Du temps que villes et villages s'infligeaient mutuellement des sobriquets souvent véridiques et injurieux le plus possible, inspirés qu'ils étaient par les haines qu'enfantaient les guerres féodales, on n'eût pas manqué d'infliger ce reproche, tandis qu'on n'a trouvé rien de pis contre les gens de Sommières que de les appeler *Passéroùs,* moineaux. Certes le moineau n'est pas parfait non plus, sans doute : il est tapageur, égrillard, un peu maraudeur et très-amoureux. Mais un défaut n'est pas tout à fait un vice : et si les dictons sont contemporains, ce qui paraît probable, on ne se fût pas fait faute de stygmatiser le vice pour peu qu'il eût été mérité.

Dér. du lat. *Marcatus,* m. sign., de *Merx, mercis,* marchandise.

Mércadén, énquo, *adj.* Du marché; qui appartient au marché, considéré comme place, quartier; qui habite le quartier du marché, ou qui s'y trouve; marchand qui y tient échoppe.

Mércouïrôou, *s. m.,* n. pr. de lieu. Mercoirol, hameau de la commune de Saint-Florent, arrondissement d'Alais. — Ce nom, comme ceux de *Mércoulì,* commune de Saint-Martin de Valgalgues, de *Mércouïro,* Mercoire, communes de Peyremale, de Portes, de Saint-Martin de Corconac (Gard), et de Melcoire (Lozère), celui de *Mércoù,* dans le Gard encore, dit, en 1121, *Castrum de Mercorio,* et, en 1244, *de Mercurio,* avec la forme propre ou diminutive, désignent évidemment des endroits autrefois consacrés à

Digitized by Microsoft®

Mercure, une des principales divinités des Gaulois. Les noms analogues français, soit géographiques, soit noms propres, comme Mercour, Mercuire, Mercurol, Mercurin, etc., appartiennent à la même origine.

Mèrdo, *s. f.* Merde; excrément; matière fécale. — *Mèrdo d'abéïo,* miel, bien qu'il ne soit pas un produit de cette nature. *Dounmaï on boulégo la mèrdo, dounmaï pu,* prvb., la traduction n'est pas nécessaire; au fig., cette locution, sous une forme triviale et basse, fait entendre cet excellent conseil de ne pas ressasser une mauvaise affaire qui ne ferait que s'envenimer, en revenant sur les torts ou l'indélicatesse de ceux qui y ont pris part.

Dér. du lat. *Merda,* m. sign.

Mèrdoùs, ouso, *adj.* Dim. *Mérdousé, éto.* Merdeux, bréneux. — Pris substantivement, au masc. ou au fém. surtout avec le dim., quoiqu'il puisse être rendu littéralement dans le langage populaire, il équivaut au fr. Morveux, qui se dit d'un enfant qui veut jouer l'homme entendu, et même d'une personne plus âgée qui affecte des airs au-dessus de sa capacité et de sa position.

Méricles, *s. f. plur.* Bésicles, dont il ne paraît être qu'une altération. — Ce nom s'appliquait particulièrement à l'ancien pince-nez qui figurait assez bien le huit de chiffre, 8, et comme il a vieilli avec l'instrument qu'il désignait, il n'est plus que l'équivalent goguenard de *Lunétos.*

Méricouqua, *v.* Émailler; peindre de diverses couleurs; couvrir de fleurs.

Si le mot, comme il le paraît, est dér. du lat. *Mirè coccus* ou *coccinatus,* admirablement teinté, écarlate, il ne doit indiquer que les couleurs les plus voyantes.

Mérlan, *s. m.* Merlan, merlan de la Méditerranée, *Gadus merlucius,* Linn., poisson de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Jugulaires ou Auchénoptères, commun et abondant dans la Méditerranée.

Dér. du lat. *Merlangus,* m. sign.

Mérlato, *s. f.* Merle femelle; d'un brun noirâtre ou couleur de suie. — *Voy. Mèrle.*

Mèrle, *s. m.* Merle, merle noir, *Turdus merula,* Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Crénirostres. — La finesse proverbiale du merle est souvent en défaut, car on voit beaucoup de ces oiseaux en cage où ils s'apprivoisent aisément et vivent de longues années. Il est vrai qu'ils y sont souvent enfermés au sortir du nid. Le merle est le chantre préféré dans la boutique de l'artisan, qu'il charme en sifflant les airs qu'on lui apprend. Aussi nous ne saurions dire pourquoi le lang. et le fr. ont pris cet oiseau au ramage charmant, quoique un peu triste, comme type de l'homme désagréable; car on dit : *vilèn mèrle,* vilain merle, et toujours ironiquement *un poulì mèrle,* un joli merle.

On sait que le merle blanc n'est plus impossible, pas même difficile à trouver. Cette couleur ne semble pas créer une nouvelle espèce et n'est sans doute qu'une exception, plus ou moins rare, chez un individu. — Nous avons aussi, sédentaire dans le pays, le merle bleu, *Turdus cyanus,* Temm. Il a toutes les parties supérieures (excepté les ailes et la queue qui sont d'un noir profond) d'un beau bleu foncé, et toutes les parties inférieures d'un bleu plus clair. Ce bel oiseau, très-semblable au suivant par ses habitudes, n'a guère d'autre nom que lui.

Mèrle-rouquiè, *s. m.* Merle de roche ou Paisse solitaire, *Turdus saxatilis,* Linn., oiseau du même ordre et de la même fam. La tête, le cou, la gorge et les petites couvertures des ailes d'un bleu cendré; un espace blanc sur le milieu du dos; les ailes et les deux pennes de la queue brunes; les autres pennes caudales et les parties inférieures d'un roux ardent. Cette espèce nous visite au printemps et nous quitte en automne. Ainsi que le merle bleu, il recherche les endroits les plus pierreux et les plus solitaires des montagnes, et ni l'un ni l'autre ne supporte facilement la captivité. Le merle de roche est plus petit que le merle bleu, qui est lui-même moins grand que le merle noir.

Mérlé, *s. m.* Créneau; ouverture de distance en distance au haut des murs des châteaux-forts ou des anciens remparts des villes.

En ital. *Merlo,* m. sign.

Mérléta, *v.* Orner de créneaux, créneler le haut d'une muraille, d'une tour.

Mérlusso, *s. f.* Merluche, morue, *Gadus morrhua,* Linn., poisson de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Jugulaires ou Auchénoptères. — La merluche est une morue qui a subi une préparation particulière : la morue, appelée verte ou blanche, que l'on ne connaît guère que dans le Nord, est seulement salée et emportée ainsi. La merluche est salée et séchée, à l'air ou au vent, car le soleil chauffe peu dans le pays où l'on fait cette pêche. La morue est un poisson excessivement goulu; aussi a-t-il reçu le surnom latin de *Merlucius, maris lucius,* parce qu'on le compare au brochet, *lucius,* pour sa voracité : c'est le brochet de la mer. De là sont venues les dénominations en lang. et en fr. Il faut avouer que si la morue mange beaucoup, elle est aussi considérablement mangée. Pour compenser l'énorme quantité qu'en dévorent journellement les hommes et les poissons, une morue femelle, au dire d'un fameux naturaliste, porte jusqu'à 9,344,000 œufs; il y a donc espoir que l'espèce ne se perdra pas.

Mèro, *s. m.* Maire, premier officier municipal d'une commune. — Comme dans chaque commune il y a un maire et un ou plusieurs adjoints; que, dans les villages surtout, ces fonctions donnent à ceux qui les remplissent une certaine importance et peut-être quelques avantages; que dès lors, ambitionnées par plus d'un, elles sont le sujet de bien des conversations; *lou mèro* et *l'azouèn* devaient prendre place dans le vocabulaire languedocien. Du reste, si le dernier mot est vraiment un nouvel intrus, l'autre a pu prendre rang depuis très-longtemps; car, sans remonter à l'époque reculée où des villes achetèrent de leurs seigneurs

Digitized by Microsoft ®

le droit d'élire des consuls ou des maires; sans parler de l'imitation que dut suivre cet exemple et des modifications successives que l'autorité royale apporta depuis, quant au fond et quant à la forme, à cette institution, nous rappellerons seulement, comme date de ce mot dans notre localité, que, le 5 avril 1693, Louis des Ours de Mandajors, juge en la cour des premières appellations de la comté d'Alais, pourvu par le roi de la charge de conseiller du roi, maire perpétuel de cette ville, fut installé en cette qualité pour en jouir lui, ses hoirs et ayant-cause, héréditairement, aux gages de 400 livres par an et exemption de taille, logement militaire, charges et toutes contributions, etc., etc. Même nomination eut lieu dans toutes les communes du royaume.

Mèro, *s. f.* Mère; celle qui a donné naissance à un enfant. — *Bèlo-mèro*, belle-mère, la mère de l'un des époux à l'égard de l'autre; deuxième femme du père à l'égard des enfants du premier lit : dans cette acception, lorsqu'il existe de bons ou de passables rapports entre les alliés, *bèlo-mèro* est employé plutôt que *maïrastro*, quoique ce dernier mot n'ait pas tout le sens injurieux de Marâtre. Il est bien entendu que ceux qui disent encore *maïre* pour mère, disent également *bèlo-maïre;* mais le nombre de ceux-là diminue chaque jour et l'on peut prévoir que bientôt *maïre*, après avoir régné seul, sera relégué dans les emplois que dédaignera *mèro*, qui s'appliquera exclusivement et sans partage à la femme. — *Sémblo qué vaï préne la mèro*, ou mieux *la maïre dou nis*, c'est marcher à pas de loup, doucement, dans le dessein de surprendre, aller comme un preneur de taupes. — *Voy. Maïre.*

Méruïè, *s. m.* Amélioration; soulagement; mieux dans une maladie, dans la douleur. — *Y-a un pâou dé méruïè*, il y a un peu de mieux, un peu d'amélioration dans son état.

Dér. du lat. *Melioratus*, amélioré.

Mès, *s. m.* Mois, douzième partie de l'année. — Quoiqu'on dise fort bien *Mès dé maï, mès dé janviè*, etc., on préfère souvent, pour rendre plus fluide la première syllabe, *mé dé maï, mé dé janviè*, etc.

Dér. du lat. *Mensis*, m. sign.

Mès ou **Mais**, *conj.* Nous écrivons en effet *Mais* comme en fr. par une exception dont il est rendu compte. — *Voy. Mais* et *Aï.*

Més, **mèsso**, *partic. pass.* de *Métre*, mettre. Mis, mise.

Mésado, *s. f.* Durée approximative d'un mois; salaire, loyer d'un mois. — *Véndraï dinc uno mésado*, je viendrai dans un mois environ. *Y réstère uno mésado*, j'y restai à peu près un mois. *Quan gagnères din ta mésado?* combien as-tu gagné pendant ton mois?

Mésadiè, **iè̊ro**, *s.* et *adj.* Ouvrier engagé pour un mois, à tant le mois. — C'est surtout pour l'éducation des vers-à-soie que l'on prend ces ouvriers supplémentaires.

Méscla, *v.* Mêler; mélanger; réunir et confondre plusieurs choses ensemble; faire un mélange.

Dér. du lat. *Miscere;* dans la bass. lat., *Misculare*, m. sign.

Méscladis, *s. m.* De l'entrelardé, viande entrelardée, mêlée naturellement de gras et de maigre. — *Dé lar méscladis*, du lard entrelardé tel que celui de la poitrine, dit *Véntrésquo.*

Méscle, **méscle**, *adj.* Mêlé, mélangé. — *Un taïoù dé boudin émbé quâouques flos dé poupo méscles*, un morceau de boudin et quelques garnitures avec.

Méscle, adv. Ensemble; pêle-mêle. — *Boujas-ou tout méscle*, versez tout ensemble, pêle-mêle.

Méscle, *s. f.* Mouture, méteil, mélange par tiers de froment, de seigle et de paumelle; mélange de foin ou de luzerne et de paille pour les bestiaux.

Méscoula, *v.* Entailler un fuseau par une coche, le marquer d'une cannelure.

Méscoulo, *s. f.* Coche, cannelure en spirale d'un fuseau, au bout opposé au peson, *vértèl*, qui sert à arrêter le fil pendant que, pour le tordre, on fait tourner le fuseau sur lequel on l'enroule ensuite.

Méscounégu, **udo**, *part. pass.* de *Méscounouïsse.* Méconnu. — *Voy. Méscounouïsse.*

Méscounéïssable, **ablo**, *adj.* Méconnaissable; que l'on ne peut reconnaître; qui n'est pas facile à reconnaître.

Méscounouïsse, *v.* Méconnaître; ne pas connaître. Au fig., désavouer; oublier par ingratitude.

Dér. de *Més* pour *Mâou*, mal, et *Counouïsse*, connaître.

Mésoulo, *s. f.* Moëlle, substance molle et grasse dans les os; substance molle dans le cœur du bois.

Dér. du lat. *Medulla*, m. sign.

Méspouïè, *s. m.* Néflier, *Mespilus germanica*, Linn., arbre de la fam. des Rosacées, qui produit la nèfle.

Pourquoi le fr. s'est-il tant écarté du radical lat. que le languedocien a reproduit? Un étymologiste a trouvé que le celtique avait *Nesp* ou *Nespl* avec la signification de tronqué, coupé en deux, et que le grec Μεσπιλη, d'où était venu le lat. *Mespilus*, et puis notre *Méspouïè*, était formé de Μέσος, moitié, et de Πῖλος, boule; par où sans doute le fruit du néflier assez ressemblant à une moitié de globe, avait mérité son nom gaulois représentant la particularité que notait le grec. Nous ne voyons pas mieux pour cela pourquoi le français aurait adopté la forme prétendue celtique, tandis que le languedocien s'en serait tenu au grec et au latin.

Méspoulo, *s. f.* Nèfle, fruit du néflier, qui ne mûrit jamais sur l'arbre et qui a besoin, pour être mangeable, de même que la sorbe, de blossir sur la paille.

Mès qué, *conj.* Pourvu que; en cas; à condition que. — *Mès qué n'y-ague*, pourvu qu'il y en ait. *Mès qué vèngue*, à condition qu'il arrive.

En vieux langage, on disait *Mas qué*, de *Mas*, pas plus, seulement : *Mas un drap*, un drap seulement. *Mas qué s'amor m'anci*, pourvu que son amour me tue. Le simple

Digitized by Microsoft®

Mas s'est perdu; le composé *Mas qué* s'est altéré ou adouci, en gardant son ancienne acception. L'adverbe et la conjonction ont évidemment une commune origine dans *Maï*, plus, provenu du lat. *Magis*.

Méssajariè, *s. f.* Messagerie, voiture publique pour transporter les voyageurs, qui fut d'abord chargée aussi des messages ou des lettres, ce qui lui valut son nom. — Ces voitures, que les chemins de fer font maintenant prendre en pitié et un peu en haine, n'ont pas toujours marché aussi vite que dans leurs derniers beaux temps, poussées qu'elles étaient presque toujours par une rude concurrence. Au commencement de ce siècle, rapportent les chroniques, il y avait ici une messagerie qui, pour charrier directement les Alaisiens à Nimes, ne leur prenait pas moins de quinze à seize heures. Pour savoir comment elle pouvait parvenir à exécuter un pareil tour de force, il faut lire, dans les *Castagnados* du Marquis DE LA FARE-ALAIS, l'épopée de *Rocho et Plagnôou*, ces deux automédons du Consulat et du premier Empire, dont maintenant le nom vivra autant chez nous que celui de leur devancier.

Méssaje, *s. m.* Domestique de fermier ou de paysan; messager; commissionnaire, envoyé; message, envoi, commission.

Dér. de la bass. lat. *Messagium*, m. sign., du lat. *Missio*.

Méssajè, *s. m.* Messager; commissionnaire; envoyé; qui est chargé de porter les lettres d'un endroit dans un autre. — *Avédre l'ésprit méssajè*, avoir un secret pressentiment; ce qui rappelle l'ancienne croyance aux esprits familiers.

Mésso, *s. f.* Messe, sacrifice du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. — *Mésso basso*, messe basse ou petite messe. *Mésso dé mor*, messe des morts. *Préne la mésso*, recevoir la prêtrise, être ordonné prêtre. *A pas la mésso*, il n'est pas encore prêtre. *Pode pas èstre dou prèche et à la mésso*, je ne puis être au prêche et à la messe, c.-à-d. partout en même temps; je ne puis sonner les cloches et aller à la procession. Au fig. *Sans argén sé canto pas mésso*, locution qui s'emploie pour dire que sans argent, sans payer on ne se met pas en frais, on ne fait pas de cérémonies.

Dér. du lat. *Missa*, m. sign.

Méssorgo, *s. f.* Mensonge; menterie; fausseté; imposture.

Méssorgos, au plur., signifie ces petites taches blanches qui viennent sur les ongles de la main, parce que c'est sur leur nombre et sur leur forme, fait-on accroire aux enfants, que l'on reconnaît la quantité et la grosseur des mensonges qu'ils ont dits.

Dér. de la bass. lat. *Mentionia*, du lat. *Mentitia*, dont le fr. a fait Mensonge, l'ital. *Menzogna*, et notre lang. avec une légère altération *Méssorgo*.

Méssourguiè, ièïro, *adj.* Menteur; mensonger; faux; trompeur; qui dit un ou des mensonges; qui a l'habitude de mentir. — *Méssourguiè* se dit mieux et vaut mieux que *Ménteur*, qui n'est qu'une traduction *franchimande*. *Méssourguiè coumo un lébriè*, menteur comme un chasseur.

Méstiè, *s. m.* Métier; profession d'un art mécanique; profession qui exige l'emploi des bras; machine dont se sert l'artisan pour la fabrication de son ouvrage — *Douna un méstiè*, faire apprendre un métier, mettre en métier. *Sabatiè, faï toun méstiè*, savetier, fais ton métier, c'est le *Ne sutor ultrà crepidam*, du latin; chacun son métier et les vaches seront bien gardées.

Dér. de la bass. lat. *Ministerium*, office, occupation.

Méstièïrâou, *s. m.* Artisan; celui qui exerce une profession mécanique; corps d'artisans; gens de métier.

Mèstre, *s. m.* Maître; qui a des serviteurs; qui commande; instituteur; professeur; qui enseigne un art, un métier, une science; propriétaire; maître, titre d'honneur; principal. — *Sès bé lou mèstre?* vous êtes bien le maître? vous pouvez commander. *Ou diraï à toun mèstre*, je le dirai à ton précepteur, à ton maître d'école. *Vôou pas pus as mèstres*, je ne vais plus à l'école, au collége. *Aquél chi a trouba mèstre*, le propriétaire de ce chien est trouvé. *Mèstre Blasi*, Maître Blaise. *Un mur mèstre*, un mur-maître. *Un mèstre d'armos*, se dit d'un maître d'escrime, et au fig. d'un habile joûteur, d'un madré compère, qui ne craint personne en fait de ruses, de tours d'adresse, de finesses. *Lou mèstre-varlé*, le maître-ouvrier, le principal valet de ferme.

Il se prend quelquefois au féminin, *Mèstro*, pour *Méstrésso*, maîtresse, surtout en parlant de la femme d'un maître-valet.

Dér. du lat. *Magister*, m. sign. En ital. et en espag. *Maestro*.

Mèstre, *s. m.* Mètre, mesure de longueur. — Le mètre a été plus facilement et plutôt vulgarisé que les autres mesures du système décimal, parce qu'il est continuellement dans les mains d'une foule d'artisans, menuisiers, serruriers, maçons, charpentiers, qui sont un peu plus lettrés et d'ailleurs sans cesse en rapport avec des architectes, des ingénieurs, hommes officiels; aussi depuis longtemps, avec ses subdivisions, a-t-il détrôné *la cano, la touèso, lou piè, lou pouce, la ligno*, dont il n'est plus question. *Un mèstre courén, cara, cube*, sont fort de mise, car il faut bien être à la hauteur de la science et parler de mètre courant, carré ou cube, quand on en a besoin. On sait que le mètre, unité fondamentale du nouveau système, est la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre, allant du pôle à l'équateur; il vaut, en ancienne mesure, 3 pieds, 11 lignes 296. — *Voy.* lettre *K*.

Méstréja, *v.* Maîtriser; dompter; réduire; faire le maître; commander ou gouverner en maître.

Méstrésso, *s. f.* Maîtresse; celle qui commande dans une maison; institutrice, qui enseigne une science, un art,

Digitized by Microsoft ®

un métier; amante, bonne amie; pris adjectivement : principale.

Mésura, *v.* Mesurer; déterminer une quantité, une étendue, un espace par une mesure.

Dér. du lat. *Mensurare*, m. sign.

Mésuraïre, *s. m.* Mesureur; celui qui mesure; préposé ayant droit et charge de mesurer.

Mésuraje, *s. m.* Mesurage; action de mesurer; droit qu'on prend pour mesurer.

Mésuro, *s. f.* Mesure; ce qui sert à déterminer la quantité, les dimensions; instrument pour mesurer; contenu d'une mesure de capacité; quantité mesurée. — *Mésuro raso, coumoulo (Voy. Coumoul). Dé mésuro,* à mesure, au fur et à mesure. *Dé mésuro qué,* à mesure que : sorte d'adverbe. *Bono mésuro,* évent, excédant donné en sus de la juste mesure; par ext. on l'emploie pour répondre à une personne qui, en parlant d'une chose quelconque, énonce une quantité, une dimension, un chiffre, que l'on sait ou que l'on croit bien au-dessous de la vérité : *Aquélo fïo a vin-t-ans.* — *Bono mésuro,* réplique-t-on, si on lui en croit davantage. On dit aussi dans le même cas : *Mésuro dé Sént-Ambriëï,* mesure de Saint-Ambroix. Et un mot d'explication ne sera peut-être pas de trop pour bien faire comprendre la synonymie de ce localisme. — On sait qu'autrefois, en France, les poids et mesures variaient d'une localité à l'autre, cause continuelle pour le commerce de difficultés dans les calculs, de malentendus, d'erreurs et de déceptions, auxquels l'uniformité du système décimal est heureusement venue mettre un terme : c'est la seule, la vraie égalité qu'aient fondée les faiseurs à qui nous le devons. A Saint-Ambroix, la mesure de capacité, sous une même dénomination, était plus grande que celle d'Alais. Dans cette dernière ville, qui alors comme aujourd'hui et à charge de revanche s'approvisionnait dans les marchés de sa voisine, on devait s'occuper beaucoup de la supériorité de contenance de la mesure de Saint-Ambroix. Il en résulta qu'on appliqua l'idée qu'on en avait à toute autre chose; et lorsque quelqu'un avançait une appréciation qui paraissait insuffisante, on complétait sa phrase en ajoutant ces mots : *mésuro dé Sént-Ambriëï,* équivalents plus pittoresques de *bono mésuro;* comme si l'on avait dit : soit, vous voulez parler de la grande mesure et non de la petite, sans quoi vous seriez au-dessous du vrai, mettez-en donc plus largement, etc., etc. Et en avant, par exemple dans le cas ci-dessus, citait-on l'âge d'une personne que l'on savait plus vieillotte, ou bien elle-même retranchait-elle quelques printemps de ses années, au lieu de glisser doucettement, comme de coutume, la petite réflexion : Et le pouce ! ou : Sans compter les mois de nourrice! on prenait un tour figuré également expressif en murmurant : *Mésuro dé Sént-Ambriëï!*

Ce dicton, qui ne peut être que local, est sans doute d'ancienne date; mais il n'y a plus que les aînés du kilogramme ou du décalitre qui en connaissent l'origine, qu'oublieront bientôt, si ce n'est déjà fait, ceux qui ne savent pas qu'il fut un temps où l'on n'avait pas besoin de tant de grec pour mesurer son blé et ses châtaignes. C'est pourquoi notre Dictionnaire, à qui la tradition en est revenue, et qui, pour être de son époque, ne rougit pas du parler et des usages du bon vieux temps, en a cherché et donné l'interprétation.

Dér. du lat. *Mensura,* m. sign.

Métre, *v.* Mettre; placer; poser; établir; disposer. —*Sé métre,* se mettre, se placer; commencer; s'habiller. *Métre dé piëï,* prendre du pis, se dit des femelles des mammifères lorsque, étant pleines, leurs mamelles ou leurs pis commencent à se gonfler. *Métre la grano,* mettre à couver, mettre à éclore, à l'incubation, la graine ou les œufs de vers-à-soie. *Métre lou lévan,* mettre le levain *(Voy. Lévan). Métre lou toupì,* mettre le pot au feu. *Métre biën sus lou papiè,* bien écrire, rédiger, composer. *Métre lou pétas âou trâou,* mettre le doigt dessus, deviner quelque chose de secret; mettre le doigt sur la plaie, sur l'enclouure. *Métre uno râoubo, un capèl,* mettre une robe, un chapeau. *Métre la tâoulo,* mettre le couvert. *Sé métre à tâoulo,* s'attabler, se mettre à table, *Sé métre én trin,* s'enivrer; commencer un ouvrage. *Aquélo fénno sé més biën,* cette femme se met fort bien. *Métre trémpa lous granés,* faire macérer, tremper les pois-chiches. *Més pas la man âou sé pér un pésoul,* au fig., il ne se dérange pas pour peu qui vaille.

Dér. du lat. *Mittere,* mettre.

Mialada ou **Miélado**, *s. f.* Miellat, miellée, miellure; gouttelettes d'une substance visqueuse et sucrée assez abondante parfois pour former une sorte de vernis sur les feuilles de certains arbres et particulièrement sur celles du tilleul, de l'érable, du platane, du châtaignier, etc. On attribue la miellée soit à une espèce de rosée, soit à la transsudation même des feuilles, ou enfin à des pucerons. Elle apparaît dans la première sève du mois de mai et le lendemain d'une forte chaleur. Elle est purgative, et la feuille du mûrier, qui en est cependant moins attaquée, devient un poison mortel pour les vers-à-soie lorsqu'il y en a quelques restes que la pluie, la chaleur ou le vent n'ont point lavés ou fait disparaître.

Dér. du lat. *Mél,* miel.

Mialé, *s. m.*, n. pr. de lieu. Mialet, commune dans le canton de Saint-Jean du Gard. — Nous ne relevons cette dénomination que pour signaler une variante semblable à celles dont nous avons parlé au mot *Maléncho. Mialé,* rendu en fr. par Mialet, s'appelait, en 1294, en 1345 et 1384, *de Meleto, Meletum;* le roman en fit *Mellet,* et, en 1545, *Mialet,* qui est resté. Son radical primitif est pris dans le lat. *Mél,* miel, comme celui de *La Mialouso,* en fr. La Melouse, et sans doute de *Maléncho* pour *Méléncho.* Ces propensions se font jour dans le mot précédent *Mialado* plus usité que *Miélado :* c'est l'introduction de la consonnance éclatante *a* remplaçant *e,* tout à fait dans le génie de la langue d'Oc et de la langue d'Oïl.

Digitized by Microsoft®

Mialoùs, mialouso, *adj.* Mielleux; qui tient du miel; fade, doux; doucereux.

La Mialouso, La Melouse, village de l'arrondissement d'Alais, sur les confins de la Lozère, dit en 1092 jusqu'en 1508, *de Melosa,* qui tire évidemment son nom du lat. *Mel,* à cause de la quantité de miel qu'on y récolte.

Miâou. Onomatopée du miaulement du chat. — *Ou voudrias?... Miâou!* dit-on à quelqu'un à qui l'on présente une chose qu'on ne veut pas lui donner; ce qui répond à : Vous le voudriez ?... Je vous en souhaite, vous n'en croquerez que d'une dent.

Miâoula, *v.* Miauler : formé de l'onomatopée du cri du chat, *Miâou.*

Lou miâoula, s. m. Le miaulement du chat.

Miâoulaïre, aïro, *adj.* Miauleur, qui a l'habitude de miauler. — *Jamaï ca miâoulaïre noun fuguè bon cassaïre,* prvb., jamais chat miauleur ne fut bon chasseur.

Miâouquo, *s. f.* Millet sauvage; pied de poule ou chiendent pied de poule, *Gramen dactylon radice repente,* Linn., plante de la fam. des Graminées, graminée de l'arrière saison, dont la racine sert au même usage que celle du chiendent ordinaire.

Dér. de *Mil* ou *Mél,* millet, du lat. *Millium.*

Mïas, *s. m.* Pain, ou plutôt gâteau de millet ou de maïs cuit au four. — Aromatisé avec quelques grains d'anis, quoique lourd et indigeste, il n'est pas encore trop dédaigné par les enfants que les nouvelles friandises n'ont pas rendus trop gourmands et délicats.

Dér. de *Mil* ou *Mél,* millet.

Michan, michanto, *adj.* Méchant, mauvais; qui est par nature, par caractère, par tempérament, porté et enclin au mal; en qui les défauts dominent. — *Bono miolo michanto bèstio, bono fénno michanto tèsto, bono tèro michan camì,* bonne mule méchante bête, bonne femme mauvaise tête, bonne terre mauvais chemin. *Pértout y-a uno lèguo dè michan camì,* il y a partout une lieue de mauvais chemin. *Dé michanto fénno gardo té et dè la bono noun t'én fises,* garde-toi de méchante femme et ne te fie pas à la bonne. *Bélo fénno michanto éspigno,* belle femme mauvaise épine. *A michan-t-ouvriè gés dé bos outisses,* mauvais ouvrier ne trouve jamais de bons outils. *Michanto sésoù quan-t-un lou manjo l'âoutre,* mauvaise saison quand les loups se mangent entr'eux. *Fïos qué soun à marida michan troupèl à garda,* filles à marier sont un troupeau difficile à garder. *Douna un michan co,* donner un mauvais coup, un coup dangereux. *Un michan capèl,* un mauvais chapeau, vieux, usé. *Michan vi, michan pan,* mauvais vin, mauvais pain. *Michan tén,* mauvais temps : se dit surtout d'un orage accompagné de grêle. *Aï póou qué tombe dè michan tén,* je crains que nous ayons de la grêle. *Michan mâou,* charbon qui vient au visage, ulcère cancéreux, que la superstition empêche, comme pour la grêle ou pour les maladies des vers-à-soie, de nommer par leurs noms. *Aquélo michanto méno, michanto méno.* — *Voy. Muscardin.*

Michan se prend adverbialement : *Séntì michan,* sentir mauvais; *faïre michan,* faire mauvais temps. *Faï michan èstre malâou,* il est pénible, triste d'être malade. *Faï michan vénì vièl,* il est fâcheux de vieillir. *Faï michan ana déscâou,* il n'est pas bon, il est désagréable d'aller nu-pieds. — *Faï michan* est plus usité que *Faï mâou,* qui s'emploie aussi dans ces locutions.

Lou michan, pris subst., le démon, le diable, pour ne pas l'appeler par son nom; comme on dit en fr. le malin : c'est en effet le méchant par excellence.

Dér. du lat. *Mis* pour *Malè,* et *Cadere,* choir, *Mis-cadens,* mal échéant, méchant, *méschant,* v. fr. *Michan.*

Michantiso, *s. f.* Méchanceté; malignité; inclination à faire le mal; calomnie. — A un enfant boudeur, obstiné, rageur, on dit : *Michantiso!* comme s'il était la méchanceté incarnée; cela revient à Méchant! vilain méchant! et le reproche n'a point d'autre portée.

Micho, *s. f.* Pain de brasse, pesant de vingt à vingt-cinq livres; petit pain formant la ration quotidienne du berger pendant qu'il est aux champs. — Cette similitude de noms appliqués à deux pains si différents de taille est une singularité qui doit venir de ce que l'un et l'autre sont faits de la même pâte.

Dér. du lat. *Mica,* mie et morceau.

Miè, *s. m.* Muid, mesure de vin valant dans l'Hérault sept cents litres. — Se dit aussi spécialement pour une mesure de contenance de la chaux : *un miè d'acâou,* un muid de chaux.

Miè, *s. m.* Milieu; centre. — *Coupa dou miè,* couper au milieu. *Aou miè dâou jardì,* au milieu, au centre du jardin.

Dér. du lat. *Medium,* m. sign.

Miè, mièjo, *adj.* Mi, demi; moitié; milieu. — *Mièjour, mièjognuè,* midi, minuit. *Mièjo-houro,* demi-heure. *Mièjo-lèguo,* demi-lieue. *Uno houro et mièjo,* une heure et demie. *Mièjo journado,* moitié journée. *Un an et miè,* un an et demi; mais on dit plutôt au masc. *un an et démì, mièjour et démì. Gn'a jusqu'à mièjo cambo,* il y en a jusqu'à mi-jambe. *A miè-camì,* à mi-chemin. *Miè-nèci,* demi-fou, demi-imbécile; écervelé; niais. *Miè-moussu,* demi-monsieur, demi-bourgeois, demi-manant. *Manjo pas soun miè sadoul,* il ne mange pas à demi son soûl. *Y vèï pas sa mièjo vido,* locution bizarre en parlant d'une personne qui a mauvaise vue, qui n'y voit qu'à demi et à peine pour gagner sa vie ou ne pas se casser le cou. *A miè-troùs,* à peu près à moitié de la hauteur, à hauteur moyenne, à mi-tronc, du lat. *Truncus. Un sa dé miè,* un sac à moitié plein. *La païèïro és pas dé mièjo,* la cuve n'est qu'à moitié pleine, que demi-pleine. On dit cavalièrement d'une femme qui fait beaucoup d'enfants : *Ès toujour pléno ou dé mièjo. Douna soun bé à mièjo,* affermer son bien à moitié fruits, amodiation par laquelle le propriétaire prête sa terre et les produits sont partagés. *Miè-fébriè journâou éntiè,* prvb., à la mi-février, la journée du travailleur est entière. — *Voy. Fébriè.*

Dér. du lat. *Medius, a, um,* m. sign.

Digitized by Microsoft ®

Mièjo, *s. f.* Moitié de la pinte d'Alais qui équivalait au pot ou à deux pintes de Paris. — *La mièjo* contient 0,90 centilitres, elle est donc à peu de chose près le litre. *Anèn béoure mièjo,* allons boire un litre. *Ma fénno és économo, d'un paquè dé brouquètos né faï siéï més et dé mièjo né faï pas qu'un co,* ma femme est bonne ménagère, d'une botte d'allumettes elle fait six mois, et d'un litre une seule fois.

Mièl, *s. m.* et *adv.* de comparaison. Mieux; le mieux. — *Fasès-ou tout pér lou mièl,* faites tout pour le mieux. *Quan-t-on és viél on danso pas mièl,* quand on est vieux on ne danse pas mieux. *Aïme mièl vénì,* j'aime mieux, je préfère venir. *Aquò vaï mièl,* la santé va un peu mieux.

Dér. du lat. *Meliùs,* m. sign.

Mièro, *s. f.* Ne s'emploie que dans cette locution : *Sala coumo la mièro,* salé comme la mer, dont *Mièro* est probablement une altération.

Miétoù, *s. m.* Milan, oiseau. — *Voy. Tartano.*

Mignar, mignardo, *adj.* Mignard, gracieux et gentil avec un peu d'afféterie; délicat; douillet.

Dér. de *Mino,* mine.

Mignardéja, *v. fréq.* Mignarder; dorloter; pouponner; faire des mignardises, des coquetteries délicates.

Mignardije, *s. f.* Mignardise; gentillesse un peu affectée; délicatesse, coquetterie, caresses.

Mignò, mignoto, *s.* et *adj.* Mignot; mignon; gâté; terme d'amoureux et de nourrice.

Mignounèto, *s. f.* Mignonette, mignardise, œillet mignardise, œillet plume, *Dianthus plumarius,* Linn., plante de la fam. des Caryophyllées, cultivée comme fleur d'agrément, et qui croit naturellement sur nos montagnes.

Mignouta, *v.* Mignoter; caresser; flatter doucement; dorloter; traiter délicatement. — Il est aussi réciproque : *Sé mignouta.*

Migou, *s. m.* Fumier ou crottin de brebis; fumier de bergerie.

Dér. du gr. Μικρός, petit, d'où le lat. *Mica,* petit morceau, miette, grain, à cause de la petite dimension du crottin de brebis. Ce qui donne raison à cette étymologie, c'est que, dans le même ordre d'idées, ce crottin, pris isolément, s'appelle *Pécolo,* qui vient de *Pichò,* en ital. *Piccolo,* petit.

Mijè (Dè), *adv.* De moitié, par moitié. — *Faïre dé mijè,* faire de moitié; être de moitié au jeu; donner la moitié de son lit, de son dîner, etc. *L'ase dé mijè fuguè toujour lou pu mâou émbasta,* prvb., l'âne en communauté fut toujours le plus mal embâté. — *Mijè* est dit pour *Miéjè* ou *Miéjo.*

Mil, *s. m.* Millet. — *Voy. Mél.*

Milanès, *s. m.* et *adj.* Milanais, du pays lombard. — Ce mot désignait surtout, il y a quelques années encore, dans nos contrées cévenoles, une race de vers-à-soie provenant de la Lombardie, dont on distinguait plusieurs variétés de cocons : le milanais ordinaire, jaune, assez gros, coupé ou serré par le milieu; le petit milanais qui n'en différait que par son moindre volume, et enfin le milanais blanc, semblable au jaune par la forme, mais qui laissait quelque chose à désirer pour la couleur. Depuis l'invasion du fléau qui ravage nos chambrées, l'importation a amené et répandu d'autres races de la Chine, du Japon, de la Natolie, du Chili, du Caucase, qui n'ont pas fait oublier les belles réussites des milanais; mais la confiance et l'ancien crédit ne leur sont pas encore revenus, car la Lombardie souffre des mêmes maladies que les Cévennes sériciccoles. Espérons cependant une régénération prochaine que des expériences scientifiques promettent et font présager.

Milanto, *s. m.* Des millions, des milliasses; nombre indéfini et considérable de choses quelconques.

Dér. du lat. *Mille.*

Millimèstre, *s. m.* Millimètre, millième partie du mètre. — *Voy. Mèstre.*

Importation nouvelle et obligée du fr.

Milo, *s. m.* Mille, nom de nombre, et Mil, lorsqu'il sert pour une date. Notre langue ne fait pas cette distinction. — *Milo résoùs,* mille raisons. *Milo hiuè cén sètanto-trés,* mil huit-cent soixante et treize.

Milo reste toujours indéclinable.

Dér. du lat. *Mille,* m. sign.

Milo-floùs, *s. m.* Boule-de-neige, arbuste. — *Voy. Toumiè.*

Mina, *v.* Miner, faire une mine; creuser; caver. Au fig., consumer, détruire peu à peu par le chagrin, les regrets.

Minable, ablo, *adj.* Minable; pitoyable; dont l'apparence, le costume, l'air font pitié.

Miné, *s. m.* Dim. *Minouné.* Minet, petit chat; nom caressant donné aussi à un vieux chat familier. — *Faïre miné,* manger plus de pain que de viande : ce qui doit être sans doute une antiphrase, car on dit également : *Grouman coumo uno cato,* gourmand comme une chatte, pour exprimer le type de la gourmandise délicate et quelque peu recherchée.

Minéto, *s. f.* Dim. de *Mino.* Minette; petite chatte. — Ainsi que le précédent, se donne aussi à une chatte favorite quel que soit son âge.

Minganèlo, *s. f.* Minauderie; manières affectées pour plaire; petites façons de l'enfant gâté ou de la jeune fille minaudière, où perce une pointe naissante de coquetterie.

En bas-breton, *Mingan,* simagrées.

Mingre, mingro, *adj.* Chétif; un peu minable; piètre; débile; qui n'a point de forces.

Mino, *s. f.* Mine; air; apparence; expression de la physionomie, de l'accueil; mine; métaux, minéraux à exploiter, de cuivre, de charbon, d'or, d'argent, etc.; mine de carrier, de mineur, pour faire sauter une roche à l'aide de la poudre; minette, chatte, femelle du chat.

Digitized by Microsoft®

Dans le premier sens, en bas-breton *Min*, mine; dans le second, du lat. *Minera*, mines, minières.

Minoù, *s. m.* Dim. *Minouné*. Minon, petit chat qui vient de naître. — *Chanja sous minoùs*, changer d'amour, porter ailleurs ses affections, en prenant métaphoriquement ce que fait au propre la chatte en changeant de place ses petits qui sont aussi ses affections.

Minouna, *v.* Chatter, faire des petits en parlant de la chatte.

Minounado, *s. f.* Chattée; petits chats qu'une chatte met bas d'une fois.

Minuto, *s. f.* Minute, soixantième partie d'une heure; original des actes qui demeure chez le notaire, ou original des actes judiciaires, qui reste au greffe.

Dér. du lat. *Minutus, minuta*, petit.

Mïo, *s. f.* Mie; amie; maîtresse. — *Ana vèire mïo*, aller voir sa bonne amie. *Ma mïo*, mon amie, m'amie, est un de ces vocatifs que s'adressent les femmes dans leurs conversations, qui la plupart du temps est moins une expression d'amitié qu'un terme souvent indifférent et banal, fort semblable au fr. : ma chère.

Contraction de *Amigo, moun amigo*.

Miolo, *s. f.* Dim. *Mioulèto;* augm. *Mioulasso*. Mule, femelle du mulet, produit de l'âne et de la jument. — *Bono miolo, michanto bèstio*, bonne mule, méchante bête. *Rèndre l'argén dé la miolo*, rendre gorge, reperdre ce qu'on a gagné; en général, tout revirement de fortune, tout revers de médaille. *Faïre uno miolo*, faire une sottise, une faute, une maladresse.

Dér. du lat. *Mula*, m. sign.

Miôou, *s. m.* Dim. *Mioulé;* augm. *Mioulas*. Mulet, bête de somme. — L'âne et la jument produisent les grands mulets; le cheval et l'ânesse les petits que l'on appelle *Bardòs*.

Dér. du lat. *Mulus*, m. sign.

Miou, mïouno, *s.* et *pron. poss.* Mien; à moi; qui est à moi; qui m'appartient; le mien. — *Ès mïou*, il est à moi. *Ès miouno*, elle est à moi. *Démande pas qué lou miou*, je ne veux que le mien, je ne réclame que ce qui m'appartient.

Dér. du lat. *Meus, mea, meum*, m. sign.

Mïoù, mïouno, *s.* et *adj.* Mieux, le mieux; meilleur. — *La trémpo és bono, lou vi mïoù*, la piquette est bonne et le vin meilleur. *Béoure bo et mïoù*, boire du meilleur. *Voste mïoù sérié dé.....*, ce que vous auriez de mieux à faire, votre meilleur parti serait de.....

Dér. du lat. *Melior*, m. sign.

Miougragné, *s. m.*, ou **Miougragnèïro**, *s. f.* Grenadier, *Punica granatum*, Linn., arbre de la fam. des Myrtes, qui produit la grenade.

Son nom latin le suppose originaire du nord de l'Afrique, d'où il aurait été transporté en Italie pendant les guerres puniques; sa dénomination languedocienne et française lui vient de *Grano*, grain, à cause de son fruit.

Miougrano, *s. f.* Grenade; fruit du grenadier; en lat. *Malum granatum*, pomme grenue, pleine de grains. — Ce fruit, dont le malade suce avec plaisir la pulpe, trop peu charnue d'ailleurs pour être un aliment qui fatigue son estomac, contient un acide agréable qui flatte le goût, nettoie, rafraîchit la bouche et apaise l'ardeur de la soif excitée par la fièvre; ces précieuses qualités ont bien pu lui valoir aussi son nom languedocien qui serait formé de *Grano*, graine, grain, et de *Mïoù*, la meilleure.

Miougrano (Gouto), *s. f.* Migraine, douleur qui affecte ordinairement une moitié de la tête, un seul côté.

En lat. *Hemicrania*, qui rend bien la localisation du mal, et qu'il semble que la langue d'Oc a voulu exprimer aussi, sans y réussir aussi bien.

Mioulan, *s. m.* Mule ou mulet vieux, mauvais et laid, Rossinante du genre.

Mïouno, mïouno, *s.* et *pron. poss.* Mien, le mien. — Variante de *Miou, miouno*, avec la m. sign.

Miquèl, *s. m.*, n. pr. d'homme. Au fém. *Miquèlo*. Michel. — Se dit aussi couramment *Michél, Michèlo* et *Michèou*.

Miquélé, *s. m.* Miquelet, bandit des Pyrénées, dont le nom a été retenu dans cette seule locution : *Arma coumo un miquélé*, armé comme un miquelot.

Mirabèlo, *s. f.* Mirabelle, sorte de prune ronde, jaune et sucrée.

Dér. du lat. *Mirabilis*, m. sign.

Miracloùs, ouso, *adj.* Miraculeux; prodigieux; qui tient du miracle; merveilleux; surprenant; extraordinaire.

Miraïa (Sé), *v.* Se mirer; se regarder dans un miroir ou dans une surface unie qui rend l'image. Au fig., se regarder avec complaisance; s'admirer. — *Qué trop sé miraïo pâou fialo*, fille qui trop se mire file peu. *Sé miraïa din sous poulls habïages*, s'admirer dans ses atours, se mirer dans ses atours. *Quan réstarés aquî à vous miraïa ?* dit-on à quelqu'un qui n'a pas l'air de comprendre ce que vous lui dites et reste là tout ébaubi, planté devant vous comme s'il ne songeait qu'à se mirer dans vos yeux.

Miraïé, *s. m.* Dim. de *Miral*. Petit miroir; écusson d'un trou de serrure, de bouton de porte. — *Cassa dou miraïé*, faire la chasse au miroir.

Miral, *s. m.* Miroir; glace de verre; surface polie, unie, qui rend les images. — *Bèlo fénno, miral dé nèéis*, prvb., jolie femme, miroir de niais.

Dér. du lat. *Mirari*, admirer, considérer avec admiration.

Mirgaïa, ado, *adj.* Diapré, émaillé de diverses couleurs brillantes.

Altération peut-être du mot *Miraïa*, mais avec une certaine extension.

Mirgo, Murgo ou **Mirguèto**, *s. f.* Souris. — Ces dénominations qu'on trouve dans SAUVAGES sont peu usitées. Le lat. *Mus, muris*, ou *Musculus*, rat, pourrait bien être

Digitized by Microsoft ®

pour quelque chose dans leur formation. Nous disons *Furé.* — *Voy.* c. m.

Miricoutoun, *s. m.* Brugnon, espèce de pêche dont la pulpe adhère au noyau; sa peau est lisse, d'un blanc un peu jaunâtre du côté de l'ombre, et d'un beau rouge violet du côté du soleil; sa chair est ferme, sucrée, et d'un jaune clair excepté auprès du noyau où elle est très-rouge.

En espag. *Malacoton.*

Miscarolo, *s. f.* Alouette calandrelle. *Alauda brachidactyla,* Temm., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Subulirostres, commune dans le pays. — Elle a les allures du cochevis, *Couquïado,* avec qui elle se mêle volontiers, ce qui peut les faire confondre, quoique celle-ci ne soit pas huppée.

Sauvages, à ce mot *Miscarolo,* se contente de dire : Petite alouette. Cela signifie-t-il petite de taille, quelle que soit d'ailleurs l'espèce, ou s'applique-t'il à l'alouette la plus petite du genre, car elle ne dépasse pas douze centimètres? Mais cette dernière n'a pas, comme les autres, de nom particulier que nous lui connaissions. *Miscarolo* ne semble pouvoir désigner que l'alouette calandrelle.

Missarò, *s. f.* Marmotte. — Elle n'est vulgairement connue que sous le nom de *Marmoto.* — *Voy.* c. m.

Missoù, *s. m.* Espèce de saucisson de ménage, de cervelas, plus court que le saucisson ordinaire et fait avec de la viande moins choisie et coupée moins menue, que l'on ensache aussi dans des boyaux lisses ou non, de manière qu'il est souvent assez informe. On le mange cru ou cuit, et, dans ce dernier cas, chaud ou froid, et il est toujours également bon. Le *missoù* est, pendant toute l'année, la grande ressource de la plupart de nos modestes ménages, et comme son apprêt particulier et son emploi ne permettent pas de le désigner pour un équivalent français, on devrait bien franciser son nom et l'appeler *Misson :* nous le recommandons au *Dictionnaire de l'Académie.*

Dér. de la bass. lat. *Missonum,* paquet, botte : le *missoù* étant une agglomération de petits morceaux de viande réunis en paquet ou faisceau.

Missounariè, *s. f.* Confection, fabrication du *Missoù (Voy.* c. m.). — Comme dans la plupart des ménages du pays, qui peuvent le faire, on est dans l'habitude d'égorger tous les ans un cochon, plus ou moins gros selon les moyens, on appelle *Faïre missounariè,* en faire la salaison, parce que confectionner les *missoùs* est la chose principale dans cette opération.

Mistràou, *s. m.* Mistral, vent du Nord-Nord-Ouest, le plus froid et le plus impétueux de ceux qui soufflent en Provence, d'où ce mot a été importé.

Contract. de *Magistràou,* du lat. *Magister,* le maître, le plus fort des vents.

Mita, *s. f.* Moitié; une des parties égales ou à peu près du tout. — *Ès dé Moussa, aïmo maï lou tout qué la mita,* prvb., il est de Moussac, il aime mieux le tout que la moitié. *Ase dé mita és toujour mâou émbasta,* l'âne de la communauté est toujours le plus mal bâté *(Voy. Mijè). A mita camì,* à moitié chemin. *Mita quiè,* à moitié cuit. *Èstre dé mita,* être de moitié. *Faïre dé mita,* partager. *Mita mita,* moitié chacun, part égale. *Mita l'un mita l'âoutre,* moitié de chaque : équivalant de *mita mita. A mita,* ou mieux *dé mita,* à moitié, à demi.

Dér. du lat. *Medietas,* moitié.

Mitadiè, *s. m.* Qui fait de moitié avec quelqu'un; objet qui sépare par moitié, comme un mur, un fossé divisant un héritage.

Mitan, *s. m.* Milieu, centre, point central. — En v. fr. popul. on disait aussi *Mitan.* — *Y-a pas dé mitan,* il n'y a pas de moyen terme, point de milieu, de tempérament. *Èntre mitan,* au beau milieu.

C'est le synonyme plus usité de *Miè* et plus étendu.

Dér. du lat. *Medius,* m. sign.

Mitèno, *s. f.* Mitaine; long gant de femme qui recouvre le bras et n'a que le pouce et l'origine des doigts; gant qui n'a de distinct que le pouce.

Mito, *s. f.* Mitaine; gant qui n'a que le pouce de distinct, souvent fourré en dedans, dont se servent particulièrement les voituriers. — Il est synonyme de *Mitèno* dans sa dernière acception.

Dér. de la bass. lat. *Mitana* ou *Mitæ,* m. sign., *Lanea vel pellicea chirotheca,* dit Du Cange.

Mitouna, *v.* Mitonner; faire cuire lentement; dorloter; cajoler.

Dér. du lat. *Mitis,* doux.

Mo, *s. m.* Mot; expression; terme; parole. — *Aquò's pas lou mo,* ce n'est pas répondre; ce n'est pas là l'affaire, ce dont il s'agit. *Té diraï un mo,* je te dirai ton fait; je te parlerai. *I diguè soun mo,* il lui parla comme il faut. *Vôou i-éscrioure un mo,* je vais lui écrire un petit mot, un bout de lettre. *Quinquè pas lou mo,* il ne dit mot, il ne répliqua rien.

Dér. du lat. *Mutum.*

Moble, *s. m.* Meuble, tout ce qui sert à orner une maison, une chambre, et qui n'en fait point partie, n'y étant pas attaché à perpétuelle demeure.

Dér. du lat. *Mobilis,* mobile.

Modo, *s. f.* Mode, usage dans les vêtements, les plaisirs, les mœurs; vogue passagère; manière d'agir, de parler.

Dér. du lat. *Modus,* manière, façon.

Mol, molo, *adj.* Mou; tendre; qui n'est pas dur. Au fig., mou; lent; flasque et sans vigueur; sans énergie; indolent. — *Ès trop mol pér ana lâoura,* la terre est encore trop trempée pour être labourée. *Boudiou! qué siès mol!* Bon dieu! que tu es indolent! *A las cars bé molos,* elle a les chairs bien flasques.

Dér. du lat. *Mollis,* m. sign.

Molo, *s. f.* Meule, cylindre plat pour broyer, pour aiguiser; meule de moulin, de coutelier.

Dér. du lat. *Mola,* m. sign.

Digitized by Microsoft®

Molo, *s. f.* Terme de boucherie, cimier, partie de la cuisse du bœuf, qui contient plusieurs tranches de différentes qualités : la pièce ronde, la semelle ou *bè-d'douquo*, le tendre ou *din-dé-quiëïsso;* le derrière du cimier, depuis les tranches jusqu'à la queue, s'appelle Culotte.

Molo, *s. f.* Relâche; intermission; rabais. — *Y-a molo*, la presse n'y est plus pour louer à haut prix les journaliers lors des forts travaux agricoles; *y-a molo*, quand le prix des denrées baisse par la concurrence des marchands ou l'abondance de la marchandise; quand il y a interruption dans les arrivages sur un marché. Par extension, on le dit toutes les fois qu'il y a ralentissement dans l'animation d'une partie de jeu, d'un plaisir, d'un travail.

Dér. du lat. *Mollis*, mou.

Monle, *s. m.* Moule, instrument ou matière creusée pour donner une forme au métal fondu, au plâtre, à la cire, etc.; modèle. — *Monle dé boutoù*, moule de bouton, qu'on recouvre d'étoffe.

Dér. du lat. *Modulus*, m. sign.

Môoure, *v.* Moudre, réduire le grain en farine au moyen des meules; par ext. broyer, réduire en poudre par un moyen quelconque.

Dér. du lat. *Molere*, m. sign.

Môouto, *s. f.* Mouture; action de moudre; ce que l'on moud à la fois; salaire que prend le meunier.

Môouto, part. pass. fém. du v. *Môoure*, moudre. Moulue; broyée. — *Bla énsaqua, farino môouto*, littéralement, blé mis en sac, farine moulue; locution figurée employée souvent pour dire : affaire conçue, chose conclue; entreprise commencée, succès assuré.

Mort, *s. f.* Mort; fin de la vie; mortalité; désastre; massacre; carnage. *S. m.*, mort; cadavre; un mort; *mort, morto, part. pass.* et *adj.*, mort, morte, qui a cessé de vivre. — *Jouïne qué vëïo, viël qué dort, sinne dé mort*, prvb., jeune qui veille, vieux qui dort, signe de mort. *La mort d'uno fénno és coumo un co âou coüïde*, prvb , la mort d'une femme est comme un coup au coude, douleur vive qui passe vite, à peu près comme celle qu'éprouve la matrone d'Ephèse. *La mort das blas:* quand éclate une catastrophe, qu'arrive ce qu'on appelle vulgairement le commencement de la fin, dans une débandade, une déconfiture, une déroute, dans un sauve qui peut, on s'écrie : *la mort das blas!* Le blé étant la chose la plus utile, la plus précieuse, sa destruction serait le plus grand malheur possible, et l'on ne peut déplorer davantage tous les autres désastres qu'en les assimilant à celui-là. *Aïçò's pas la mort dé Turèno*, dicton conservé dans nos contrées, qui fait comprendre l'impression profonde que causa la mort du grand capitaine, et qui sert encore de comparaison pour témoigner que le malheur dont on peut avoir à se plaindre, si déplorable qu'il soit, n'est pas aussi grand que la mort de Turenne. *Lou pâoure mort*, locution ordinaire en parlant d'une personne décédée depuis peu, emportant l'estime et les regrets. *Un mort-dé-fun*, un meurt-de-faim, un famélique, un besogneux à genoux devant un écu. *La morto-sésoù*, la morte-saison, celle où le mauvais temps arrête les travaux, où un ouvrier ne trouve pas d'ouvrage. *Douloù dé fénno morto passo pas la porto*, prvb., deuil de femme morte dure jusqu'à la porte. *Morto la bèstio, mort lou vérì*, prvb., morte la bête, mort le venin. *Lou maï atrapa és lou mort*, le plus dupe c'est le mort. *Lou fiò és mort*, le feu est éteint. *D'argén mort*, de l'argent qui ne rapporte rien. *A mort*, adv., à mort, mortellement. *Travaïo à mort*, il travaille rudement. *Mort subito*, mort subite.

Dér. du lat. *Mors, mortis*, m. sign.

Mor, *s. m.* Mors; fer de la bride qui entre dans la bouche du cheval. — *Préne lou mor à las déns*, au prop. et au fig. prendre le mors aux dents, s'emporter.

Dér. du lat. *Morsus*, parce qu'il est mordu par le cheval.

Morço, *s. f.* Amorce, poudre dans le bassinet d'un fusil, sur la lumière d'un canon, à l'ouverture d'un trou de mine; appât mis à un hameçon, à un piége; pierre d'attente qui avance d'espace en espace à l'extrémité d'un mur pour faire liaison avec un autre mur qu'on doit y joindre; entaille faite au joint d'une pierre que l'on veut soulever ou arracher, pour y introduire la pointe d'une pince, d'un levier.

Dér. du lat. *Morsum*, supin de *Mordere*, mordre.

Morou, *s. m.* Nègre, et non pas seulement Maure.

Dér. du lat. *Maurus*, noir.

Mostro, *s. f.* Montre, machine pour indiquer les heures; montre, marchandise exposée sur la porte d'un magasin; boîte, étagères, vitrage, où elle est étalée; échantillon. — *Mostro*, échantillon pour les grains et autres denrées analogues, se dit *Tasto* (*Voy.* c. m.) lorsqu'il s'agit de liquides. — *Dilus y-âoura fosso mostros*, lundi il y aura beaucoup de montres : sans autre désignation s'entend exclusivement des cocons à l'époque surtout où leur vente préoccupe tout le monde. *Aquì la mostro et lou mouloù*, voilà la montre et le magasin, la pièce avec l'échantillon, c.-à-d. tout ce qu'on a, tout ce dont on peut disposer.

Dér. du lat. *Monstrare*, montrer.

Moubla, *v.* Meubler, garnir de meubles.

Dér. de *Moble*.

Mouchêtos, *s. f. plur.* Pincettes pour tisonner le feu; mouchettes pour la chandelle. — Le mot languedocien semble la traduction de ce dernier et l'on ne comprend pas pourquoi le même nom a été donné à deux instruments d'usage fort différent. Il est certain pourtant que *Mouchêtos* est la bonne signification de pincettes, et si vous aviez besoin de mouchettes, il serait bon d'ajouter : *pér mouqua*, car autrement, dans le doute, il est probable que ce seraient des pincettes qu'on vous apporterait.

Mouchoù, *s. m.* Dim. *Mouchouné;* augm. *Mouchounas*. Peloton; bouchon; paquet de quelque chose ramassé en pelotte. — *Un mouchoù dé pèous, dé fiou, dé graïsso, dé lano*, etc., une poignée, un bouchon de cheveux, un paquet de fil, un peloton de graisse, un flocon de laine, etc.

En ital. *Mocchio*, tas, amas, monceau.

Digitized by Microsoft®

Mouchouèr, *s. m.* Mouchoir; fichu; cravate, qui se dit *Mouchouèr dé col*, fichu ou cravate, suivant qu'on parle d'une femme ou d'un homme. Pour mouchoir de poche, *Mouquadoù* est préférable. — *Voy.* c. m.

Empr. au fr.

Mouchounado, *s. f.* Tas, amas; monceau; réunion de *Mouchoùs*. — *Voy.* c. m.

Moude, *s. m.* Mouton qui n'a pas de cornes.

Moude, *adj. des deux genres.* Émoussé, épointé, en parlant d'un outil tranchant.

Dér. tous deux du lat. *Mutilus*, mutilé, à qui il manque quelque chose : on sous-entend *Cornibus* dans la première acception.

Moudélas, *s. m.*, ou **Moulédas**. Gros morceau de mie de pain, ou plutôt gros morceau de pain où il y a beaucoup de mie.

Moudélas ou *Moulédas* se dit aussi pour désigner l'endroit le plus charnu du corps d'un animal. — *Lou moulédas dé la cambo*, le gras de jambe, le mollet.

Augm. de *Moudélo*.

Moudélo, *s. f.*, ou **Moulédo**. Mie de pain.

Dér. du lat. *Medulla*, moëlle : la mie étant la moëlle du pain, et la métathèse des deux mots languedociens ne changeant rien à leur signification.

Moudèlo, *s. m.* Modèle; exemplaire; original d'écriture dont un écolier fait la copie.

Dér. du lat. *Modulus*, mesure.

Moudéloù, *s. m.* Petit morceau de mie de pain, ou petit morceau de pain où il y a surtout de la mie.

Dim. de *Moudélo*.

Moufle, **moufio**, *adj.* Maflé; maflu; dodu; potelé; rebondi; épais; moëlleux; gros; considérable. — *Dé gdouto*^{s} *mouflos*, des joues potelées, rebondies, maflées. *Un iè moufle*, un lit épais, moëlleux. *Y-én faguè paga un pris un pâou moufle*, il lui en fit payer une somme un peu forte.

Le fr. Moufle signifie un visage gras et rebondi : ce qui ne veut pas dire que nous lui ayons emprunté le mot.

En esp. *Mofletes*, qui a les joues enflées comme Borée. Le lat. *Flare*, souffler, ne doit pas être étranger à tous ces mots, au moins pour une moitié.

Mouflèti, *s. m.* Gros enfant joufflu, ange bouffi. — S'applique plus particulièrement au visage ou au corps, et aux enfants.

Mouflije, *s. f.* État, qualité de ce qui est *Moufle*. — *Voy.* c. m.

Mouflos, *s. f. plur.* Moufles, gants fourrés, sans doigts, n'ayant ordinairement que le pouce de distinct.

Dér. de *Moufle*, à cause de l'épaisseur.

Mougnè, **mougnièïro**, *s. m.* et *f.* Meunier, meunière; qui dirige un moulin à blé. — *La carièïro dé la Mougnièïro*, la rue de la Meunière, une des vieilles rues d'Alais, qui conduisait et conduit encore au moulin appelé le Moulin-Neuf, depuis bien des siècles, déplacé ou reconstruit comme pour mériter toujours le même nom.

Mouïa, *v.* Mouiller; humecter; tremper dans l'eau. — *Sé mouïa*, recevoir une averse de pluie; se baigner.

Mouïaduro, *s. f.* Mouillure; action de mouiller; état de ce qui est mouillé, trempé.

Mouïcé, *s. m.* Épervier, *Falco nisus*, Temm., oiseau de l'ordre des Rapaces et de la fam. des Plumicolles, dont le mâle est appelé en fauconnerie Tiercelet, Emouchet ou Mouchet, qui a bien évidemment engendré notre vocable *Mouïcé*. Néanmoins on donne également ce nom à plusieurs autres petits oiseaux de proie, qui n'en ont point de particulier en languedocien, tels que le hobereau, *falco subbuteo*, l'émérillon, *falco æsalon*, la crescerelle, *falco tinnunculus*, Temm. Ces oiseaux du même genre à quelque différence de taille près, se ressemblent beaucoup entr'eux et avec l'épervier, et habitent de même nos contrées où ils sont seulement un peu moins connus que ce dernier. — *Voy. Tartano*.

Mouïè, *s. f.* Femme, épouse; moitié. — N'est pas précisément de notre dialecte.

Dér. du lat. *Mulier*, m. sign.

Mouïèïro, *s. f.* et n. pr. de lieu et d'homme. Terre molière, grasse et marécageuse; Molière ou Molières, désignation d'une dizaine de communes, seulement dans le Gard, dites, dans les anciens titres, *de Moleria, de Molieyriis, de Moleriis, Moleriæ*, à cause de la nature des terrains sur lesquels l'agglomération s'était fondée. Des noms d'homme se sont formés de là, qui doivent se rendre en fr. par Molière, tout comme le fief de Poquelin. — *Ès argénta coumo lou calice dé Mouïèïro*, il est argenté comme le calice de l'église de Molière; vieux dicton ironique, parce qu'on prétend que ce calice était de bois : ce qui répond au fr. : chargé d'argent comme un crapaud de plumes.

Dér. du lat. *Mollis*, mou.

Mouïèn, *s. m.* Moyen; expédient; voie pour réussir ou parvenir à...; facultés pécuniaires; talents naturels, au plur. — *Tacha mouïèn*, essayer, tenter, que le languedocien pur-sang ne manque guère de rendre par tâcher moyen. *Fdou tacha mouïèn dé s'én tira*, il faut tâcher, essayer tous les moyens de s'en tirer. *Tachas mouïèn dé vénì*, faites en sorte de venir. *Véjan sé y-a mouïèn dé mouïéna*, voyons s'il y a moyen de s'arranger, de sortir de là; si l'on peut moyenner, ménager une bonne issue. *Aquò's un home dé mouïèn*, cet homme a des moyens, quelque fortune.

Empr. au fr.

Mouïéna, *v.* Essayer de plusieurs moyens; tenter une voie, essayer d'un expédient, pour amener à bien une affaire, une entreprise.

Mouïéna, ado, part. pass. Qui a des moyens, des facultés pécuniaires, de l'argent à sa disposition.

Mouïènan, *prép.* et *conj.* Moyennant; au moyen de... — *Mouïènan aquò*, au moyen, à l'aide de cela, moyennant cela. *Mouïènon qué*, pourvu que.

Digitized by Microsoft®

Ce mot, emprunté, comme les précédents, au fr., est aujourd'hui très-souvent et très-bien employé dans les divers dialectes de la langue d'Oc.

Mouïno, *s. m.* Moine, religieux d'un ordre monastique; meuble pour chauffer les pieds dans le lit, en place d'une chaufferette, à l'aide de charbon allumé ou d'eau bouillante. — *L'abadiè sé pèrd pas pèr un mouïne*, prvb., pour un moine l'abbaye ne faut point, ou pour un moine on ne laisse pas de faire un abbé.

Dér. du lat. *Monachus*, m. sign.

Mouïssâou, *s. m.* Dim. *Mouïssalé*. Moucheron; cousin; *Culex*, Linn., insecte de l'ordre des Diptères et de la fam. des Hanstelles ou Sclérostomes. — L'espèce la plus commune, parce qu'elle est la plus incommode, est le *Culex pipiens*, Linn. La femelle pond ses œufs sur le bord des eaux; elle en fait, selon Réaumur, plus de 850 qui éclosent dans deux jours. Il y a aussi entr'autres les moucherons du vinaigre, qui abondent surtout au moment de la vendange, et ceux qui volent par essaims semblant ne vivre que d'air, car l'on voit souvent des promeneurs dans la campagne être entourés d'une nuée de ces insectes sans en éprouver la moindre piqûre. Mais ces derniers sont de petits êtres inoffensifs au regard des premiers, chanteurs agaçants et enragés à piquer venimeusement, qui sont un vrai fléau, surtout dans les nuits d'été.

Mouïsse, mouïsso, *adj.* Moite; un peu humide; un peu mouillé.

Dér. probablement, à l'aide d'une syncope, du lat. *Humidus*, m. sign.

Mouïssé, mouïsséto, *adj.* Émoussé; écourté; qui a les oreilles courtes. — *Fédo mouïsséto*, brebis à courte oreille, qui est une variété et non une espèce différente.

En ital. *Mezzo*, tronqué, écourté.

Moulan, *s. m.* Espèce de raisin noir hâtif. — Le *Moulan* ne veut pas être placé dans un terrain bas et humide; il s'y rouille et ne produit rien. Dans toute autre condition, en ayant soin de le bien charger à la taille, il donne de très-belles grappes; ses grains sont gros, ronds, noirs, bien fleuris. Le raisin s'égrène beaucoup lorsqu'il est mûr. Quand on en écrase un grain entre les doigts, sa peau les noircit comme de l'encre : aussi fait-il un vin noir. Le bois est très-facile à reconnaître, gros et long, rougeâtre, avec de raies longitudinales noirâtres; feuille grande, peu découpée.

Moulari, *s. m.*, n. pr. d'homme. Au fém. *Moularia*. Moulari. — Est resté seulement comme appellatif; le substantif est inusité, ainsi que l'adjectif : Pierre à meule, *Moulari*, et *pëïro moulari* ou *moularia*, pierre meulière, ou roche dont on tirait les meules, du lat. *Molaris lapis*, m. sign.

Moulas, àsso, *adj.* Molasse, très-mou. Au fig., lambin renforcé, très-indolent.

Augm. de *Mol*.

Mouléïre, *s. m.* Ouvrier de moulin à huile, celui, spécialement parmi les ouvriers qui ont chacun leur emploi et leur nom distinct, qui est chargé du broiement des olives.

Dér. du lat. *Molere*, moudre.

Moulén, *s. m.* Espèce de terrain aqueux, humide. *Uno tèro moulén* fait la *mouïëïro*, terre molière, grasse et marécageuse. — *Voy. Mouïëïro*.

Dér. de *Mol*.

Moulésan, *s. m.*, n. pr. de lieu. Moulézan, commune de Saint-Mamet (Gard). — Ce village et celui de Montagnac, annexe, ne forment qu'une seule commune dans l'arrondissement de Nimes. Ils sont situés sur un terrain montueux et aride, ce qui a valu directement à l'un le nom de *Mountagna*, Montagnac, et sans doute à l'autre celui de *Moulésan*, dérivé, non de *Moulén*, et analogue à *Mouïëïro*, comme sa consonnance semblerait l'y porter, mais ayant pour radical significatif le lat. *Mola*, meule, qui a donné *Molaris*, roche meulière. Il est en effet cité, en 1119, sous le vocable de *Molasano*, en 1383 *Molazanum*, et varie peu dans la suite. Dans son territoire sont situées les carrières de Lens, qui ont servi à la construction de plusieurs monuments; et d'ailleurs sa contiguïté avec Montagnac rend encore probable l'étymologie de *Mola* au lieu de *Mollis*.

Moulésan, pris comme simple s. m., reprend cependant une signification qui en fait un synonyme de *Mol*, *Moulas*, *Moulén*, et veut dire : un musard, lent, nonchalant, indolent, au superlatif.

Moulétoun, *s. m.* Molleton; étoffe croisée de laine et de coton, dont le poil est tiré, ce qui le rend très-moëlleux et très-chaud.

Dér. de *Mol*.

Mouli, *s. m.* Dim. *Mouliné*, *Moulissoù*, et *Moulinoto*, s. f. Moulin, machine à meule pour moudre; moulin à farine. — *Mouli blan*, moulin où l'on fait la plus belle farine. *Moulì brun*, celui où l'on fait la farine inférieure. *Moulì d'douro*, moulin à vent. *Moulì d'oli*, moulin, pressoir à huile. *Moulì dé la farino*, bluteau. *Moulì paradis*, moulin à foulon. *Moulì dé sédo*, moulin à soie, pour ouvrer la soie. *Lou prémiè qu'ès dou moulì éngrano*, prvb., le premier au moulin engrène : ce proverbe, usité pour dire que la diligence dans les affaires en facilite et en assure le succès, est basé sur les anciennes coutumes qui voulaient que la première personne arrivée au moulin, quel que fût son rang et son état, fût aussi la première à moudre.

Dér. du lat. *Molinum*, m. sign.

Moulignè, *s. m.* Moulinier, ouvrier qui travaille au moulinage de la soie, ce qui consiste à la tordre plus ou moins, à plusieurs reprises et de diverses façons, selon le besoin.

Moulina, *v.* Mouliner la soie, la faire passer au moulin où elle arrive sur des bobines, *rouqués*, pour être tordue : c'est l'œuvre du *Moulignè*.

Moulina, *v. n.* S'ébouler petit à petit; couler, en par-

Digitized by Microsoft ®

lant des terres et du sable, comme coule de l'anche, pour tomber dans la huche, la farine sortant du moulin à blé. — En fr. Mouliner se dit, pour un effet à peu près pareil, des vers qui creusent la terre ou rongent le bois.

Moulinaje, *s. m.* Moulinage, préparation que l'on fait subir à la soie au moulin. — *Voy. Moulina.*

Mouliné, *s. m.* et n. pr. de lieu. Moulinet; petit moulin. — Ce nom est commun à bien des localités et à des quartiers : à Alais, il désigne un des quatre moulins qui desservent la ville et qui doit avoir grandi depuis son baptême, car il a aujourd'hui la même importance que les autres.

Un autre diminutif de *Moulì* était *Moulissoù,* mot qui n'est plus en usage et ne sert plus qu'à dénommer une de nos places, Moulisson en fr., au bout de laquelle existait jadis un moulin sur le Gardon. — *Voy. Moulissoù.*

— *Faïre lou mouliné,* au fig., a la m. sign. qu'en fr. : faire le moulinet, c'est faire tourner rapidement devant soi un sabre, un bâton, que l'on tient à la main, de manière à empêcher que l'arme de l'adversaire puisse vous atteindre.

Moulino, *s. f.* Moulin à tourille ou à petite roue horizontale et découverte, d'après Sauvages.

Le mot est devenu n. pr. d'homme, et se met au masc. *Moulino,* en fr. Moline, Moulines, et n. pr. de lieu restant fém. traduit en fr. par Moline, la Moline et Molines. Par une autre bizarrerie, *Moulì,* s. m., est rendu naturellement en n. pr. fr. par Moulin, mais le n. pr. en lang. affecte la consonnance finale française et l'on dit plus souvent *Moulin* que simplement *moussu Moulì :* c'est une exception singulière.

Moulinoto, *s. f.* Petit moulin. — Dim. de *Moulì* ou de *Moulino.*

Moulissoù, *s. m.,* n. pr. d'un quartier. Moulisson. — On trouve dans un vieux titre aux archives de la ville qu'en 1388, une proclamation, faite par le crieur public dans tous les quartiers ordinaires, eut lieu aussi *in trivio seu quantono de Montelissono,* au carrefour ou au coin de Montelisson, littéralement. Il y a là une erreur ou une traduction fantaisiste du tabellion rédacteur de l'acte, peut-être du copiste; car *Montelissonum* ne répond à rien en latin. La langue vulgaire a mieux conservé la vraie dénomination que cette moyenne latinité barbare qui la défigure. En appelant ce carrefour, *Moulissoù,* comme on le nomme encore, on employait un diminutif représentant ce qui existait alors, c'est-à-dire un petit moulin, établi au bord du Gardon, dans cette partie de la rue du *Bari,* du rempart, dont les murs protégeaient la ville et formaient son enceinte sur l'emplacement même de la rue et place actuelles. — *Voy. Mouliné.*

Mouloù, *s. m.* Dim. *Moulouné;* augm. *Moulounas.* Tas; monceau; amas, de pierres, de blé, de fumier, etc. — *Un mouloù dé fé,* une meule de foin. *Câousì dou mouloù ou din lou mouloù,* choisir, prendre dans le tas.

Mouloù se prend aussi pour : groupe, attroupement; troupe.

Dér. du lat. *Moles,* amas.

Moulounado, *s. f.* Foule; troupe; réunion nombreuse et pressée. — Se dit surtout des personnes et des animaux, et a la m. sign. que *Mouloù.* — *A bèlos moulounados,* par pelotons, par bande. *Uno moulounado dé pâoures,* une troupe, un attroupement, une foule, une multitude de pauvres.

Dér. de *Mouloù.*

Moulounéja, *v. fréq.* Former une réunion pressée, un attroupement sans cesse croissant, *uno moulounado;* former un tas, *un mouloù.* — Répond également aux deux mots.

Moumèn, *s. m.* Moment; instant; occasion propice. — *Un moumèn qué lou cura sé moque,* un instant! laissez-moi respirer, me remettre, reprendre haleine. Allusion au moment de repos que prend un prédicateur, entre les points de son sermon, pendant lequel il se mouche et tout son auditoire aussi. *A tout moumèn,* à chaque instant, à tout moment. *Pèr mouméns,* par intervalle. *A câousì soun moumèn,* il a saisi le moment favorable.

Dér. du lat. *Momentum,* m. sign.

Mouméné, *s. m.* Petit moment; très-court instant. — Quoiqu'un moment n'ait pas de durée précise, et indique rigoureusement le plus court espace de temps possible, le languedocien, avec sa propension et sa facilité à donner des diminutifs et des augmentatifs à presque tous les mots, a voulu encore raccourcir celui-ci en disant : *un mouméné,* un tout petit moment, comme il a cherché d'autres fois à l'alonger par : *un bon moumèn,* un long moment. *Tournaraï dinc un mouméné,* je reviens à l'instant. *Y-a un bon mouméné qué vous èspère,* j'ai pu compter les minutes à vous attendre.

Moun, *pron. poss. masc.* Mon : son fém. est *Ma.* — *Moun amì, moun capèl,* mon ami, mon chapeau. Cependant devant un mot féminin qui commence par une voyelle, comme en fr., il faut mettre *moun : moun aguïo, moun éscalo,* mon aiguille, mon échelle.

Moun, n. pr. de lieu. Mons, commune dans le canton d'Alais, désignée, en 1156, par *Villa de Montibus.* — La forme plurielle du nom ne se reproduit pas en languedocien. L'emploi de ce radical dérivé évidemment du lat. *Mons, montis,* est du reste assez rare, seul; mais en composition il est entré dans un grand nombre de dénominations géographiques, dont plusieurs sont ensuite devenues des n. pr. d'homme; et l'aspect, la position, la culture des localités lui donnent des qualifications appropriées et significatives.

Mountagu, Mountégu, francisant *Montaigu,* traduit le latin de 1204 *Castrum ou Mansus de Monte acuto.*

Mountâourì, Montaury, une des sept collines de Nimes, en 1080, *In Monte Aureo.*

Mounclus, Montclus, canton du Pont Saint-Esprit, *Mons Serratus.*

Digitized by Microsoft®

Moundardiè, Montdardier, que nous croyons formé du lat. *Mons Arduus*, bien qu'en 1255, un cartulaire le nomme *de Monte Desiderio*.

Mounmira, Montmirat, du canton de Saint-Mamet, *Mons-Miratus*.

Mounrédoun, assez commun dans plusieurs communes, Montredon, *Mons-Rotundus*.

Mounsâouve, Montsauve, dans la commune de Générargues, dit : *Locus de Monte-Salvio. — Voy. Sâouve*.

Mounsélgue, Montselgues, hameau de la commune de Ponteils et Brésis, *de Monte-Securo*.

Mounpeïroùs, Montpeirous, *Mons petrosus*.

Moun-Véntoù, Mont-Ventou, Mont venteux, *Mons ventosus*.

A cette liste s'ajouteraient, avec l'adjectif qualificatif, les noms de Montgrand, Montgros, Montjardin, Montlouvier, Montplan, Montferrand, Montferré, Montfaucon, Montfrin, Montval, etc., etc., dont on voit la formation. — *Voy. Mountagna, Mountèl, Mountâou, Mounpéïè*.

Mounastiè, *s. m.* Monastère, couvent de religieux ou de religieuses.— *Lou mounastiè és pâoure quan las mounjos ván gléna*, le monastère est pauvre quand les nonnes vont glaner; le fr. traduisait le même dicton par : l'abbaye est bien pauvre quand les moines vont aux glands.

Ce subst. est devenu n. pr. de localité, à cause de quelque ancienne abbaye autour de laquelle se sont formées des agglomérations devenues villages. — *Lou Mounastiè*, Le Monastier, ancien monastère de Tornac.

Dér. du lat. *Monasterium*, m. sign.

Mounda, *v.* Cribler le grain au crible appelé *Mounda'ire*.

Dér. du lat. *Mundare*, nettoyer.

Moundaïre, *s. m.* Grand crible de peau, dont les trous sont oblongs, pour monder, nettoyer le grain; cribleur, celui qui se sert du crible pour vanner, monder le grain.

Moundaje, *s. m.* Action de monder ou cribler le grain, de le passer au *moundaïre*.

Mounde, *s. m.* Monde; l'univers; la terre; l'espèce humaine; gens; personnes. — Dans cette dernière acception, qui est la plus commune, on voit souvent l'application de la règle latine des noms collectifs; *turba ruit* ou *ruunt ;* ainsi on dit : *lou mounde savou pas dé qué s'imagina*, les gens ne savent que penser : *lou mounde sou bièn michans*, le monde est bien méchant, les gens sont bien méchants. *Aquò's pér faïre tia lou mounde*, cela est mis pour faire tuer les gens. *Dé qué diriè lou mounde?* Que dirait-on ? *Lou bou dâou mounde? (Voy. Bou.) Manquo pas mounde*, il y a foule. *Mandas dé mounde*, envoyez du monde, des gens.

Dér. du lat. *Mundus*, m. sign.

Moundïo, *s. f.* Criblure de grains, tirée par le *moundaïre*. — *Voy. Moundaïre* et *Grapasses*.

Mouné, *s. m.* Minet, minon; nom donné au petit chat et même au chat.

Mounéda, ado, *adj.* Pécunieux ; qui a de la monnaie, pour de l'argent comptant ; riche.

Mounédo, *s. f.* Monnaie; petites espèces d'argent ou de billon. — *Rèndre la mounédo dé l'orgén*, au fig., rendre la monnaie de la pièce, c.-à-d. la pareille.

Mounino, *s. f.* Dim. *Mouninéto*. Singe, mâle ou femelle, de la petite espèce seulement : pour désigner les grandes, on emprunte au fr. le mot *Singe*. — S'applique surtout aux espèces qui ont les fesses nues : *mouninéto qutou plouma*, petite guenon au cul pelé. *Pagamén dé mounino, sâous et gambados*, paiement en monnaie de singe, en grimaces. *Doun pu nâou monto la mounino, doumaï mostro lou qutou*, prvb., plus le singe s'élève, plus il montre son cul pelé : conseil de prudence et de modestie à ceux qui veulent sortir de leur sphère et risquent de montrer un petit bout d'oreille échappé par malheur.

Mounino est une qualification donnée à une jeune fille effrontée ; une petite morveuse.

En espag. *Mona*, singe.

Mounino, *s. f.* Ivresse, état de celui qui est ivre, saoul ou gris. — *Prène, carga la mounino*, se griser. *Avédre la mounino*, être gris, être dans les vignes. On assure que les singes aiment beaucoup la soupe au vin et qu'ils s'enivrent en en mangeant. D'un autre côté, l'homme, que le vin prive de la raison, imite le singe par ses contorsions, ses gambades et ses grimaces; à telles enseignes que nos anciens, désignant les diverses sortes d'ivresse, appelaient vin de singe celui qui faisait sauter et rire. Tout cela a donné naissance à l'expression languedocienne, qu'ont à peu près aussi les Espagnols, qui disent : *dormir la mona*, pour cuver son vin.

Mounjéto, *s. f.* Variété de haricots blancs à ombilic noir, qui se mangent secs. — En vieux langage, *mounje* signifiait moine ou chanoine régulier ; on appelait *mounjo*, une religieuse, mais seulement celle qui était vêtue de blanc, de l'ordre de Citeaux, par exemple ; le dimin. était *mounjéto*, petite religieuse. Cette conformité dans la couleur de l'habit dût valoir au haricot, à la féverolle, dont il est ici question, le nom de *Mounjéto*, qui se donne généralement à tous les haricots blancs quand ils sont secs.

On appelle aussi *Mounjéto* une espèce de limaçon blanc, comme on nomme *Mourguéto* la variété de couleur foncée. — *Voy. Mourguéto*.

Moujôou ou Mounjoï, *s. m.*, n. pr., est évidemment le lat. *Mons Jovis*, mont de Jupiter ou consacré à Jupiter ; on le rend par Montjoie. C'est la manière d'écrire l'ancien cri de guerre des rois de France, qui remonte, dit-on, à Clovis. Mais s'il est vrai que, à la bataille de Tolbiac, Clovis, invoquant le dieu des chrétiens pour en obtenir la victoire, s'adressa aussi au patron de la France en l'appelant dans son langage encore païen : Mon jove, mon protecteur, ma divinité, c'est Montjoie - Saint - Denis qu'il faudrait écrire pour rendre le véritable sens de ces paroles

Digitized by Microsoft ®

devenues sacramentelles. — Notre languedocien a d'autres mots qui sont de même formation : *Dijòou, Barbajòou, Castèljòou*, etc., *dies, barba, castellum Jovis*. On voit, comme le remarque l'abbé DE SAUVAGES, que ces mots et bien d'autres, que nous rencontrerons, conservent des vestiges où l'on trouve, comme dans des médailles, le langage, les divinités et le culte de nos pères.

Mounla, *v.* Mouler; jeter au moule; faire au moule. — *Mounla, ado,* part. pass. et adj. Moulé; fait au moule, accompli et parfait de forme. *Aquél home és mounla,* cet homme est fait au moule. *Létro mounlado,* lettre, caractères moulés, c.-à-d. imprimés. *Aquò's mounla*, c'est moulé; se dit d'une belle écriture, nette et propre.

Dér. de *Monle.*

Mounmar, *s. m.*, n. pr. d'homme. Montmart, ou Mommar, ou Montemar. Tous dérivés en lang. et en fr. du lat. *Mons Martis,* montagne consacrée à Mars, dont le français a fait encore Montmartre. — *Voy. Mounjòou.*

Mouno, *s. f.* Dim. *Mounéto;* augm. *Mounasso.* Chatte. chatte favorite; mot dont on se sert surtout pour l'appeler, c'est une variété que la ménagère retourne de cent façons caressantes : *Mino, Mounéto,* et en fr. Minette, Moumoute, etc.

Mounpéïè, *s. m.* n. pr. de lieu. Montpellier, chef-lieu du département de l'Hérault.

Monspestellarius, en 975. *Monspistilla,* en 1060. *Monspislerius,* en 1068. *Monspistellarius,* en 1076. *Monspeller, Montpeslier,* en 1090. *Villa Montispessulani,* en 1114, 1118, 1132. *Monspessulus,* en 1119, 1162, *Monspessulanus,* au XII^e^ siècle. *Her ghâss, Mons concussionis,* montagne du tremblement, au XII^e^ siècle, dans l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle. *Monspelius, Monspellerius,* en 1210.

L'origine de Montpellier ne peut pas être ici en cause : c'est de son nom et de son étymologie seulement qu'il s'agit; mais ces deux choses se tiennent. Les commencements de Montpellier touchent à la légende, et cette légende a été inspirée par le nom même de la ville. C'est cet aperçu qui peut donner la clé de l'énigme.

Nous l'avons assez répété : il n'est point contestable que, dans les temps les plus anciens, tout le littoral de la Méditerranée n'ait été occupé par les tribus celtes; que la langue celtique ne s'y soit maintenue pendant des siècles, même après l'invasion romaine; qu'elle ne fût parlée en même temps que le latin, et que le gaulois et le latin, d'accord ou séparément, n'aient servi à la désignation, à la dénomination des points les plus *remarquables* du territoire. Il n'est pas douteux, non plus, que la tradition a gardé les traces de ces appellations plus ou moins altérées, mais souvent très-reconnaissables encore.

L'emplacement sur lequel s'est bâtie la ville de Montpellier était connu; il était par conséquent nommé. Sa topographie, le site, son aspect étaient assez remarquables pour mériter une qualification individuelle, comme tous les lieux environnants, à plus de titres peut-être. Les anciens géographes parlent de marécages entourant un monticule : cette particularité, il est naturel de le croire, avait dû provoquer une dénomination. Quand on songea vers le VII^e^ ou le VIII^e^ siècle, à établir des constructions sur cette colline située au milieu des marais, et qu'on voulut les désigner, leur situation se présentait d'elle-même et le baptême fut fait. Il suffit du simple contact d'un mot pris dans le langage gaulois, plus ancien, usuel, commun même aux deux idiomes, mais signicatif, précis, appliqué à toute la contrée, pouvant caractériser l'établissement nouveau, et d'un mot latin qui était compris par tous, accepté par l'usage, qui déterminait et précisait le point culminant où se fondait un établissement agricole. Celui-ci était le subs. *Mons,* éminence, colline, monticule, hauteur. Celui-là venait de *poll, pël, pull,* marécage, marais, palustre; *pyllauc,* marécageux; dans la bass. lat. *pabula, poël,* traduit par *palus,* que la Belgique représente aujourd'hui par *Puelle* et *Pevelle,* plus fidèle à l'ancien roman, qui n'est autre que le sing. du gén. plur. *puellarum*

La situation était à décrire; *mons,* éminence, colline se présentait d'abord; mais cette élévation était entourée de marais, *poll, poël, pull,* marécage, *pyllauc,* marécageux, en celt. traduits en latin par *pabula* et *palus,* était trouvé. La dénomination était simple et juste. Elle précéda peut-être toute agglomération d'habitants et toutes constructions : Mais le site attirait; on s'y fixa; il grandit, il prit de l'importance; une ville y fut fondée. En même temps, la vieille langue était oubliée; un nouveau langage, formé de ses débris, mêlé de son souvenir, la remplaçait; ce n'était plus le celtique, ce n'était pas le latin, mais le roman qui se parlait parmi le peuple; les savants, les tabellions usaient de la basse latinité et défiguraient à plaisir les deux langues anciennes, au profit de locutions hybrides. C'est certainement à quelque érudit ingénieux de ce temps que nous devons la traduction du gaulois *poll* ou *poël,* ou du latin *pabula,* ou *puellarum,* et l'arrangement de *Monspuellarum.* Ce fut la première époque. De là, à la légende des deux sœurs, *puellarum,* qui viennent fonder la ville, il n'y a que la main. L'histoire sonnait bien et flattait des vanités : elle a fait son chemin dans le monde des étymologistes, puis est venu *Monspessulus* et *monspessulanus;* les verrous, les barricades verrouillées, fermant l'entrée de la ville, ont joué leur rôle, en méconnaissant leur véritable origine. Cette dernière forme est cependant aussi une autre corruption un peu plus éloignée et plus méconnaissable, à cause de la disparition de la source; mais elle se compose, je crois, des mêmes éléments, et il est facile de les retrouver par l'analyse. Cette dérivation pourrait bien être exacte et vraie : En tout cas, comme les autres n'ont pas paru jusqu'ici satisfaisantes, elle peut espérer de trouver grâce par sa simplicité même et parce qu'elle explique assez naturellement les autres.

Mounta, *v. a.* et *n.* Monter; élever; porter dans un lieu plus haut; monter; croître; se transporter dans un lieu

Digitized by Microsoft®

plus haut ; s'élever ; disposer ; agencer ; préparer. — *Mounta une muraïo*, élever un mur. *Mounta dé fé*, monter du foin au grenier. *Lous magnas montou bién*, les vers à soie montent bien, quand ils grimpent sur la bruyère pour faire leurs cocons. On dit à Alais : *Mounta à Vilofor*, monter, aller à Villefort, comme on y dit : *Davala à Nime*, descendre aller à Nimes, pour spécifier le voyage du pays bas au pays de montagne et *vice versâ*. *Quouro mountas à Ginouïa?* ou seulement *Quouro mountas?* Quand montez-vous ? dit à Alais, par exemple, un habitant de Génolhac à quelqu'un qui doit y aller ou y retourner. En changeant le rôle des interlocuteurs et le lieu de leur conversation, on dit : *Quouro davalas én Alais?* ou *Quouro davalas?* Quand descendez-vous ? *Faï pas qué mounta et davala*, il ne fait qu'aller et venir, monter et descendre. *L'aïgo monto*, la rivière croît. *Y-an mounta lou co*, on lui a dressé une embûche, monté un coup.

Dér. de la bass. lat. *Montare*, m. sing., formé de *Mons, montis*, montagne.

Mountado, *s. f.* Dim. *Mountadéto*. Montée ; côte ; rampe ; plan incliné qu'on suit en montant et qui devient descente en sens inverse ; chemin qui va en montant ; action de monter. — *Mountado d'éscaïè*, escalier. *Aï pérdu fosso magnas à la mountado*, j'ai perdu beaucoup de vers à soie à la montée, au moment où ils grimpent sur la bruyère pour faire leurs cocons. *Davalarén un pdou à la mountado*, nous descendrons un peu à la côte, ce qu'on ne manquait jamais de solliciter des voyageurs, du temps des diligences. *La mountado faï tira*, la montée, la côte est rude, le chemin montant fait trimer bêtes et gens.

Mountadoù, *s. m.* Marche d'escalier ; montoir ; pierre ou élévation qui sert à monter, à s'élever ; montoir, côté gauche du cheval. — Dim. de *Mountado*.

Mountagna, *s. m.*, n. p. de lieu. Montagnac, dans le canton de St-Mamet, et dans les communes de Meyrannes et de St-Cristol-lez-Alais (Gard), sous l'appellation latine *Montanhacum*.

Il n'est pas peut-être de dénominations géographiques plus répandues que celles où est entré le radical *Mons, montis*, lat., mont, hauteur, éminence, caractéristique d'une situation. Et on se l'explique facilement par cette préférence de tous les peuples et dans toutes les époques de choisir les lieux élevés pour y former leurs établissements. Aussi était-il naturel, pour éviter les confusions, pour signaler un accident de position, pour mieux particulariser une localité de s'attendre à des variétés très-nombreuses sur lesquelles s'est répandue la richesse des surffixes destinés à adjectiver ou à modifier le radical. Et c'est là ce qui n'a pas manqué d'arriver tant les circonstances s'y prêtaient ; mais c'est ce qui démontre avec une évidence plus sensible en même temps, on nous permettra de le remarquer, que toutes ces désinences, si variées qu'elles se rencontrent partout, en *a, ac, argue, ergues, orgues, igny*, etc., sont équivalentes entr'elles et n'affectent le radical que d'une manière uniforme. Les exemples que nous citerons ont pour but de faire ressortir ces analogies et une parfaite identité ; ils ne sont qu'une application pour ainsi dire de ce que nous avons répété plusieurs fois au sujet de nos divers surfixes ; il n'est donc nécessaire que d'en donner une simple nomenclature et d'indiquer les variantes par lesquelles ces appellations ont passé, en suivant les modifications de la langue elle-même et sous les influences ethniques qui ont agi sur elle.

Mountagna, Montagnac, *Montanhacum* correspond à *Mountignargue*, Montignargues, dit, en 1169, *Montinanègues*, forme romane, et *Montinhanicæ*, en 1384, forme latine, et à *Mountusorgue*, Montuzorgues, commune de Durfort, dit, en 1280, *Montusanicæ ;* et à *Mountéirargue*, Monteirargues, commune de Saint-Cristol-lez-Alais, dit en 1345, *Montusanicis*, et à *Montésorgue*, Montézorgues, commune de Saint-Jean-du-Gard, dit, en 1249, *de Montissanicis*, en 1277, *Montusanicæ*, en 1346, *de Montuzanicis ;* mêmes terminaisons, mêmes reproductions, mêmes significations. Tous ces noms encore se rapprochent de ceux de *Mountése*, Montèze, commune de Verfeuil ; *Lous Mountéses*, les Montèzes, commune de Monoblet, et *Mountéses*, Montèzes, commune de Saint-Christol-lez-Alais, appelé, en 1384 *Monthesiæ*, en 1435, *de Monteziis*.

Et s'il fallait sortir de notre département, les concordances abondent ; nous ne rappelons que les plus proches, sans parler des identiques *Montagnac*, en Franche-Comté, dans l'Agenois, en Guienne, en Provence, en Armagnac, et *Montagnat*, en Bresse, dans le Coudomois, en Périgord, *Montignac* (Aveyron, Charente, Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne, Lozère) ; *Montagné*, *Montagney*, en Franche-Comté et en Dauphiné, *Montagny*, en Normandie, en Bourgogne, dans le Beaujolais, dans le Lyonais ; *Montagnieux*, en Dauphiné ; *Montenay*, dans le Maine et la Lorraine, *Monteynard*, en Dauphiné ; et, surtout ces points, les nombreux *Montigné* et *Montigny ;* comme sur les dernières formes, *Montus, Montussan, Montussaints*, etc., etc. — *Voy. Moun, Mountél.*

Mountagnar, *s. m.* Soulcie, moineau des bois, gros-bec soulcie, *Fringilla patronia*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Conirostres ou Conoramphes. — La soulcie a tout le fond du plumage d'un brun cendré mêlé de blanchâtre sur les parties inférieures, avec des taches blanches çà et là et une jaune-citron sur le haut de la poitrine. Cet oiseau nous arrive en bandes nombreuses des montagnes voisines quand le chasse la neige, ce qui l'a fait appeler *Mountagnar*.

Mountagnar, *s. m.* Au fém. *Mountagnardo*. Montagnard ; habitant des montagnes ; habitant des hautes Cévennes, de la Lozère et de l'Auvergne pour les Alaisiens. — On avait aussi pris au fr. ce nom pour désigner un parti politique qui, dans la seconde et la troisième république, a préféré s'appeler Rouge, mais qui a conservé le thym et le serpolet symboliques pour rappeler son origine.

Dér. du lat. *Montanus*, m. sign.

Digitized by Microsoft ®

Mountagnè, *s. m.* Au fém. *Mountagnèïro*. Même signification que le précédent, sauf la dénomination politique, mais moins usitée que *Mountagnar*.

Mountagno, *s. f.* Montagne, ou plutôt région montagneuse, car il ne s'entend qu'ainsi.— *La mountagno*, pour l'arrondissement d'Alais, est surtout la Lozère, qui est à son Nord. *Y-a dé nèou én mountagno*, il y a de la neige sur la montagne, sur la Lozère. *Lous troupèls van én mountagno*, les troupeaux vont à la montagne, passer l'été sur la Lozère. *Mountagno éscuro, plèjo séguro*, prvb., montagne (Nord) obscure, pluie assurée, certaine. — Est aussi n. pr. de lieu et de personne, avec de nombreux analogues.

Dér. du lat. *Montana*, de *Mons, montis*.

Montagnu, udo, *adj.* Montagneux ; montueux ; entrecoupé de montagnes.

Mountan, *s. m.* Montant total d'un compte ; montant, poutrelle, bigue de bout dont on se sert pour dresser les tables des vers à soie *(Voy. Èstaja)* ; parties en saillie des côtés d'une porte, d'une fenêtre, qui en soutiennent la corniche ; goût relevé, odeur forte et piquante.

Mountâou, *s. m.*, n. pr. de lieu. Montaut, dans la commun d'Anduze (Gard). — Synonyme de haute-montagne.

Mountarén, *s. m.*, n. pr. de lieu. Montaren, dans la commune d'Uzès (Gard). — Il est dit, en 1151, *Mons Helenus*, qui doit être une altération, et qui est rétablie sans doute, en 1277, par *Mons-Arenus*, et dans la suite par *Locus de Monte-Areno*, du lat. *Arenosus*, de *Arena*, sable ; ce qui est plus conforme à son aspect et à la nature des terrains.

Mounté ou **Ounté**, *ad. de lieu*. Où, en quel lieu, en quel endroit. — *Ounté*, du lat. *Undè*, est le mot original auquel on y ajoute quelquefois une *M* initial pour raison d'euphonie : l'oreille seule décide donc de l'emploi de l'une ou de l'autre forme. *Mouté* ou *Ounté vaï?* Où va-t-il ? *Dé mounté* ou *d'ounté vèn?* D'où vient-il ? *Li diguè mounté, vous diraï ounté*, il lui dit où, je vous dirai où. *Mounté*, là où ; *mounté qué*, tandis que, au lieu de. *Y mandè, mounté qu'dourièdéouguy-ana*, il y envoya au lieu d'y aller, tandis qu'il aurait dû y aller. *Lou charère mounté fouïè lou batre*, je le grondai là où il fallait le battre. *Mounté* et *Ounté* ont quelque différence, peu sensible néanmoins, dans ces dernières locutions, où *Mounté* paraît préférable, quand *Ounté* n'est pas faute.

Mountél, *s. m.*, n. pr. de lieu et d'homme. Monteil, en fr. que la bureaucratie écrit Monteils, sans aucune raison de cette *s* finale. — C'est un hameau sur une éminence, chef-lieu de la commune de ce nom, dans le canton de Vézenobres, arrondissement d'Alais. Il est dérivé de la bass. lat. *Montile, Montilæ*, petite montagne, monticule.

Montilia est, d'après Sauvages, le nom d'une ancienne petite ville où s'est tenu un concile. On n'en voit plus que des débris et pour ainsi dire que la place appelée *Cïouta*, ou *Viè-cïouta*, du lat. *Civitas, vetus civitas*, vieille cité. Samson, dans sa cartes des conciles, place *Montilia* au même endroit où cette *Cïouta* est située, près du hameau de Monteil, à environ un kilomètre de distance. Des fouilles ont été tentées plusieurs fois sous ces ruines qui couvrent une surface d'au moins deux hectares ; on a prétendu que deux beaux vases d'albâtre y avaient été trouvés : nous ne les connaissons pas ; mais des visites plus récentes et des recherches heureuses ont déterminé le caractère de *Viè-cïouta* qui peut être considéré comme un des plus curieux restes de la forteresse gauloise dans notre pays ; et elles ont fait découvrir, dans ses substructions, au milieu de divers tronçons de colonnes, des débris de poteries grossières, d'amphore, de poteries en terre de Samos, des fragments de mosaïque, des urnes funéraires, des fioles lacrymatoires en verre et des lampes en bronze, qui marquent les occupations successives de l'antique *oppidum* et son importance aux époques celtiques, romaine et gallo-romaine.

L'habitude bien connue chez tous les peuples et dans tous les temps de s'établir de préférence sur les hauteurs, a singulièrement multiplié les dénominations que caractérise une désignation de montagne, d'éminence, soit au simple, comme un autre village peu éloigné de *Viè-cïouta*. nommé *Moun*, Mons (*Voy.* c. m.), soit en composition pour des localités, que nous avons citées, où est entré le même substantif. Il ne s'agit ici que de la forme diminutive de *Mountél*, qui se présente également avec une longue série de variantes, dont nous avons à signaler seulement autour de nous les principales.

Ainsi *Mountél*, ou *lous Mountéls*, au sing. ou au plur. en fr. Monteil, Monteils, Montels, est rendu uniformément dans la bass. lat. par *Montilium, Montilius, Montillæ, de Montillis, de Montellis*, forme diminutive correspondante à *monticule;* et la ressemblance devient frappante avec *Mountïo*, Monlille, commune d'Aiguesmortes, *las Mountïos*, les Montilles, canton de Beaucaire, en 1227, *in loco dicto de Montillis. Mountalè*, Montalet, commune de Meyranes, où se font remarquer les ruines d'un vieux château légendaire, paraît être de même formation. — *Voy. Moun, Mountagna*.

Mounturo, *s. f.* Monture : bête, mule, cheval ou âne sur laquelle on monte, destinée à être montée.

Mounumén, *s. m.* Monument ; édifice public ; tombeau.

Empr. au fr.

Mouoï (Pér), Pérmouïno ou Pèr moï, ou Pér moïò, *adv.* et *interj.* Par ma foi ! Peste ! Parbleu ! certes, assurément, sans doute. D'abord, sorte de serment, puis, jurement, n'est plus dans le discours, dénué qu'il est de tout sens, qu'un mot purement explétif. — *Pér moï ! ou dourièï pas créségu*, Dame ! parbleu ! par ma foi ! ma parole ! je ne l'aurais pas cru.

Sauvages le croit formé du lat. *Per Maïam*, par Maïa, mère de Mercure.

Digitized by Microsoft ®

Mouor, *trois. pers. sing. de l'indic. prés. du v. Mouri*, mourir. Il ou elle meurt. — Cette variante, de teinte un peu *raïole*, est néanmoins communément employée à trois ou quatre kilomètres au-dessus d'Alais ; on y dit de préférence : *Aquél doubre mouor*, cet arbre meurt. On va plus loin : dans cette circonstance on retranche l'*r* final : *lou fiò mouò, lou lun mouò*, le feu, la lampe s'éteint.

Le part. pass. du même verbe fait également *Mouor, mouorto*. — *Aquél doubre és mouor*, cet arbre est mort, Cependant les mêmes disent : *La mor és un michan moussèl à énvala*, la mort est un mauvais morceau à avaler. Il est vrai que, là où ces mots se prononcent de cette manière, on dit aussi : *lou couol, lou pouor*, etc., pour *lou col, lou por*. Il est difficile de se rendre compte de toutes ces nuances de langage ; notre intention n'est pas non plus de constater toutes les différences de prononciation qui se produisent d'une localité à un localité voisine ; nous avons voulu seulement en donner un spécimen dans un mot, en usage tout près de nous qui, en poésie surtout, peut remplacer d'une manière heureuse le *mort ou mouris*, qui ont l'inconvénient de se rapprocher un peu trop du français.

Mouqua, *v.* Moucher le nez, la chandelle. Au fig., rebiffer, river ses clous à quelqu'un.— *Sé mouqua*, se moucher, s'ôter la morve du nez. On en est venu aussi à dire *Sé mouqua*, pour se moquer : locution, empr. au fr., vicieuse en languedocien. *Moquo-té*, mouche-toi, dit-on à un enfant : *moquo*, souffle, lui dit celui qui le mouche. *La barbasto a mouqua lous grêls*, la gelée blanche a brouï les jeunes pousses. *Lou mouquère biên*, je lui relevai bien la moustache, je lui rivai bien son clou.

Dér. du lat. *Muccare*, m. sign. de *Mucus*, morve.

Mouquadoù, *s. m.* Mouchoir. — Ce mot, dérivé de *Mouqua*, moucher, n'a dû d'abord s'appliquer qu'au mouchoir de poche, et ce n'est que par une ressemblance de forme qu'on a ensuite donné le même nom au mouchoir de cou, servant de fichu ou de cravate. *Mouquadoù* semble revenir plus particulièrement à sa première signification depuis l'adoption du fr. *Mouchouèr*, qui, tout en exprimant la même chose, s'emploie aussi pour mouchoir de cou.

Mouquariè, *s. f.* Moquerie ; risée ; dérision ; acte pour tourner quelqu'un en ridicule.

Mouqué, mouquéto, *adj.* Penaud ; confus ; honteux ; attrappé ; interdit ; trompé dans son attente.

Dér. du gr. Μοκαω, *se moquer*.

Mouquéta *v.* Mortifier, confusionner ; rendre penaud, interdit ; rendre *mouqué*.

Mouraïa, *v.* Museler ; mettre une muselière à un animal.

Dér. de *Moure*, museau.

Mouraïos, *s. f. plur.* Morailles, sorte de tenailles, qu'on place à la lèvre supérieure des chevaux ou des mules, pour les empêcher de mordre, quand on les tond ou qu'on les ferre.

Mourâou, *s. m.* Sac à foin ou sac à avoine, le premier en sparterie à jour, le second en toile, que l'on suspend à la tête des mulets ou des chevaux de travail pour les faire manger lorsqu'ils s'éjournent hors de l'écurie ou qu'ils sont en route. — *Métre lou pè din lou mourdou*, au fig., donner dans le piége, dans le panneau.

Der. de *Moure*, museau.

Mourça, *v.* Amorcer ; mettre une amorce à un fusil, à un hameçon, à un piége.

Dér. de *Morço*, amorce.

Moure, *s. m.* Museau ; mufle ; groin ; par ext. figure ; visage ; face. — *Un poulì moure*, un joli minois. *Viro aïci toun moure*, tourne ta façe de ce côté. *Faïre lou moure*, faire la moue, la mine ; se renfrogner. *Léva lou moure*, lever le nez, porter haut la tête ; prendre un air insolent, provoquant.

Moure, se prend pour un gros quartier de rocher, qui sort de terre, pour un terrain en surélévation.

Dér. du celt. *Mourre*, m. sign.

Mouréja, *v.* Montrer le nez ; commencer à paraître ; rudoyer quelqu'un, lui faire la mine, *lou moure* ; donner des soufflets.

Mourga, *v.* Ravaler ; raccourcir une branche d'arbre, un cep. de vigne ; châtrer, écourter les pousses d'un abre, d'une plante trop orgueilleuse ; morguer ; narguer.

Mourgo, *s. f.* ou **Mounjo**. Dim. *Mourguéto*. Nonne ; nonnain ; religieuse. Avec cette différence que la *Mourgo* était vêtue de noir, comme les Bénédictines, les Claristes, les Ursulines, etc., et *la Mounjo* de blanc. — *Voy. Mounjéto*.

Ce mot désigne encore à Alais une vieille rue, *la carriëro dé las Mourgos*, qu'on traduit : rue des Mourgues, sur laquelle était bâti un vaste couvent des Dames de Saint-Bernard. Au masc. inusité comme nom commun, *Mourgues*, est cependant nom propre d'homme et de diverses localités, de hameaux dans les communes de Castillon-de-Gagnère, de la Rouvière, de Saint Anastasie, de Vergèze et d'un quartier dans le canton de Nimes, dont le nom rapporté dans un compois de 1380, en lat., serait en contradiction avec ce que dit Sauvages de l'application de *Mourgo* ou *Mourgue* à une religieuse ou religieux vêtu de noir ; car le vieux titre porte *Ad Monacum Album*, et, en 1479, *Morgue-Blanc*, pour *Les Mourgues* aujourd'hui.

Mourguéto, *s. f.* Petit escargot. Hélice vermiculé, *Helix vermiculata*, Linn., mollusque de l'ordre des Gastéropodes et de la fam. des Adélobranches. — Comme l'indique son nom diminutif, il est en effet petite de taille, ce qui ne le rend pas plus beau. Il est en tous cas difficile d'établir un rapprochement entre l'objet du présent article et celui du suivant ; l'un est le type de la légèreté, l'autre de la laideur ; et on leur a donné le même nom ! Cela ne peut s'expliquer que par quelque rapport de couleur, trouvé dans leur robe, qui les a fait comparer tous deux à la *Mourgo* ou *Mourguéto*, qui serait bien alors vrai-

Digitized by Microsoft ®

ment la religieuse habillée de noir. Peut-être aussi est-ce à cause de la coquille de l'escargot, considérée comme son capuchon ou sa cellule, qu'on est arrivé par un autre chemin à en faire de même une *Mourguéto*. — *Voy.* le mot suivant.

Mourguéto, *s. f.* Libellule, demoiselle, *Libellula*, Linn., insecte de l'ordre des Névroptères et de la fam. des Libelles ou Ordonates, au corps allongé, à la taille fine, aux ailes de gaze, qui vole avec une grâce charmante sur le bord des eaux. Les libellules sont, suivant les espèces, bigarées de diverses couleurs, mais la plus commune, celle qui a donné son nom aux autres, a les ailes noirâtres ; c'est ce qui lui a valu d'être appelée *Mourguéto*, d'une religieuse du même nom dont le costume était noir ; elle est cependant plus connue aujourd'hui par celui de *Douméïsèlo* ou *Douméïséléto*, imité du français. — *Voy. Douméïsèlo*, et le mot précédent.

Mourì, *v.* Mourir, cesser d'exister, de vivre. Au fig. finir. souffrir beaucoup; éprouver un vive et douloureuse impression. — *Ès mort dé la courto haléno*, il est mort de la respiration arrêtée, ou faute de pouvoir respirer : mauvaise plaisanterie à propos d'un défaut sur la maladie duquel on discute. *Aquélo tèro mourìs én pouncho*, ce champ finit, se termine en pointe. *Mé faï mourì dâou lagui*, elle me fait mourir de chagrin.

Dér. du lat. *Mori*, m. sign.

Mourimén *s. m.* Défaillance ; spasme ; syncope ; évanouissement. — *Mourimén dé cor*, n'a pas d'autre signification.

Mouriscâou, âoudo, *adj.* Moricaud, qui a le teint ou le poil noirâtre.

Dér. du lat. *Maurus*, m. sign.

Mournifle, *s. m.* Au fém. *Mourniflo*. Petit morveux, petite morveuse. — C'est comme si l'on disait : *Moure qué réniflo*, museau qui renifle. *Taïsa-vous, mourniflo*, taisez-vous, péronnelle.

Mourtalén, *s. m.* La gent mortelle, les mortels. — Expression qui n'a cours qu'en poésie.

Mourtâou, alo ou **Mourtèl, mourtèlo**, *adj.* Mortel, elle. — Ne s'emploie, dans le sens du français, que pour péché mortel, *pèca mourtâou*, car il faut pouvoir dire son catéchisme dans toutes les langues : mais dans l'usage ordinaire, il signifie : dangereusement malade, qui est en danger de mort. — *Sé crêï pas mourtâou* ou *mourtèl*, il ne se croit pas en danger de mort. *Lou crésès mourtèl ?* croyez-vous sa maladie mortelle, qu'il ne peut en réchapper ?

Dér. du lat. *Mortalis*.

Mourtiè, *s. m.* Mortier, vase pour piler; pièce d'artillerie pour lancer une bombe. — *Lou mourtiè sén toujour l'aïé*, le mortier sent toujours les aulx, proverbe qui se rend aussi en fr. par : la caque sent toujours le hareng. On l'applique à une personne qui, par quelque action ou quelque parole, fait voir qu'elle retient encore quelque chose de la bassesse de son origine ou des mauvaises impressions qu'elle a reçues.

Mourtiè, *s. m.* Mortier, mélange de chaux éteinte et de sable pour bâtir. — *Mourtiè gras*, mortier où il y a beaucoup de chaux ; *mourtiè maïgre*, celui où le sable domine. *Mourtiè bastar*, mortier fait le plus souvent avec des platras et de la chaux.

Dér. du lat. *Mortarium*, m. sign.

Mourtigoûs, ouso, *adj.* Malingre, languissant ; rabougri. — Se dit des arbres dont les feuilles sont petites, jaunes, flétries et dont quelques branches sont sèches, en un mot qui menacent de mourir.

Mouru, mourudo, *adj.* Rebouché ; émoussé ; mousse, en parlant du tranchant et surtout de la pointe d'un outil ; lippu, qui a de grosses lippes ou lèvres, en parlant principalement de la lèvre inférieure.

Mouru, s. m. Au fig. Se prend pour : bourru, rustre; incivil ; fâché ; de mine renfrognée et d'humeur sombre.

Dér. de *Moure*, museau.

Mourudo, *s. f.* ou **Biâou** ou **Granâou**. Groneau. Grandin, poisson de la Méditerranée.— *Voy. Grandou*, qui est une espèce de Muge, si ce n'est le Muge lui-même, déguisé sous ses divers noms locaux. Ses lèvres fortes, son museau court lui ont valu son appellation de *Mourudo*.

Mourvìs, *s. m.* ou **Cade-mourvì**, Génevrier de Phénicie, *Juniperus Phœnicea*, Linn., arbrisseau de la fam. des Conifères, commun dans nos bois. — *Voy. Cade*.

Mous, *pron. pers. mas. plur.* de *Moun*, Mes. — *Mous éfans*, mes enfants.

Mous, *trois. pers. sing. de l'indic. prés. du v. Mouse*, traire. Il ou elle trait.

Mous, *s. m.* Moût, jus de raisin qui n'a pas encore fermenté : se prend, dans le style goguenard, pour le vin même.— *Y-a dé mous*, dit-on à quelqu'un ou de quelqu'un en pointe de vin, un peu dans les brindesingues.

Dér. du lat. *Mustum*, m. sign.

Mouscal, *s. m.* Émouchoir; queue de cheval attachée à un manche pour émoucher les chevaux pendant qu'on les ferre; lanière de papier autour d'un petit bâton pour chasser les mouches des enfants et des malades, ou dont se sert un marchand de sucrerie en plein vent, par exemple, pour garantir des mouches sa marchandises; par extension, pompon, panache, que l'on met à la tête des mulets, qui est un ornement après avoir été d'abord un chasse-mouches ; gland de bonnet, qui semble avoir le même emploi.

Dér. de *Mousquo*, mouche.

Mouse, *v.* Traire; tirer le lait des vaches, des chèvres, etc. — Au fig. *Mouse quâouquus*, obtenir de quelqu'un ce qu'on désire par des caresses, de calines instances ; lui gagner ou lui soutirer son argent par petites saignées douces.

Dér. du lat. *Mulgere*, m. sign.

Mousì, mousido, *adj.* Moisi; qui est atteint, altéré par la moisissure. Au fig. *Ès pas mousì*, se dit de quelqu'un remuant, retors, qui ne risque pas de se moisir par inaction de corps ni d'esprit.

Digitized by Microsoft®

Lou mousì, s. m. le moisi ; odeur, goût de moisi ; moisissure ; partie d'une chose moisie. — *Voy. Mousidun.*

Dé. du lat. *Mucidus*, m. sign.

Mousidun, *s. m.* Moisissure ; le moisi. — Exprime d'une manière plus générale que *Mousì* et *Mousiduro*, une partie de chose moisie sur une quantité ; ainsi on dira : *fóou tria lou mousidun d'aquélos poumos*, il faut enlever les pommes moisies de ce tas, et : *lévas lou mousì d'aquélo poumo*, ôtez la partie moisie de cette pomme.

Mousiduro, *s. f.* Moisissure, altération d'une chose moisie. — *Voy. Mousidun.*

Mousqué, *s. m.* Mousquet ; fusil dont le canon est court ; ancienne arme à feu, en usage avant le fusil.

Mousquéja, *v.* Émoucher ; chasser les mouches. — *Un chival mousquéjo*, se dit d'un cheval qui chasse les mouches à coups de pied et de queue, qui bat ses flancs de sa queue.

Dér. du lat. *Muscas agere*, chasser les mouches.

Mousquéto, *s. f.* Dim. de *Mousquo*. Petite mouche.

Mousquo, *s. f.* Dim. *Mousquéto ;* augm. *Mouscasso*. Mouche, *Musca*, insecte classé en histoire naturelle dans l'ordre des Diptères et la fam. des Latérisèles ou Chetoloxes qui a d'innombrables variétés, toutes confondues sous le nom commun de *Mousquo*, sans classification savante. — L'hippobusque, *Hippobosca equina*, Linn., cette mouche si incommode aux chevaux, si tenace et si dure à écraser, est la seule qui ait reçu une qualification distinctive : on l'appelle *Mousquo dé chival* et surtout *Mousquo d'ase*.

Dér. du lat. *Musca*.

Mousquo, *s. f.* Mire ; mouche, visière d'une arme à feu.

Mousquo ou *Mousquéto*, s. m. touffe de barbe sur le menton, qu'on a souvent appelée royale, puis impériale, et mouche qui n'a pas de couleur politique, quand un des mots précédents n'était plus de mise.

Moussa, *s. m.*, n. pr. de lieu, Moussac, commune dans le canton de Saint-Chaptes (Gard), nommé en 1169, *Mozac*, roman, et *Mazacum*, latin ; en 1228, *Mociacum*, variant un peu plus tard en *Mossacum* et *Mossiacum*. Ce village, sur les bords du Gardon, exposé souvent à ses ravages, aurait-il pris son nom de cette situation ou de quelque accident causé par la rivière ? Sa formation lui viendrait-elle de la même source ou de la même idée que *Moussèl*, morceau, synonyme *Boucì*, dans un autre dialecte dérivant de *Morsus*, de *mordere*, mordre, qui nous a donné le verbe *Moussiga* ? C'est probable !

— *Sou dé Moussa : aïmou maï lou tout qué la mita*, provb., ils sont de Moussac : ils aiment mieux le tout que la moitié. *La Rouvièïro sans vi, La Cdouméto sans couquì, Moussa sans bla, lou pëïsan és arouïna*. La Rouvière sans vin, La Calmette sans coquin. Moussac sans blé, le paysan est ruiné : dicton ancien que les rivalités de village à village se jetaient volontiers et sans ménagement. — *Voy. Escaïnoun.*

Moussa, *v.* Mousser, faire de la mousse, en parlant d'un liquide ; *Escuma* est préférable dans ce sens.

Fort ressemblant à un empr. au fr. ; aussi, presque inconnu dans les campagnes et dans les endroits où le languedocien est resté plus pur.

Moussèl, *s. m.* Dim. *Moussélé ;* augm. *Moussélas*. Morceau, partie d'un tout et quelquefois le tout ; bouchée, fraction d'une chose bonne à manger. — *Moussèl énvalu n'a pas pus dé gous*, provb. qui ne manque pas et ne manquera jamais d'applications, non plus que de traductions ou reproductions dans toutes les langues et dans tous les temps ; car il se rend en fr. par : service rendu est bientôt oublié ; plaisir passé ne laisse pas de trace : bonheur savouré n'a ni goût ni souvenir. *N'a pas fa qu'un moussèl*, il n'en a fait qu'une bouchée. *Aquò's un poulì moussèl dé fio*, voilà un beau brin de fille, un friand morceau.

Dér. du lat. *Morsus*, part. pass. de *Mordere*, mordre : ce que l'on enlève en mordant.

Moussiga, *v.* Mordre ; serrer, entamer, diviser avec les dents, avec le bec, avec tout ce qui serre ou pince.

Dér. du lat. *Morsus*.

Moussigado, *s. f.* Dim. *Moussigadéto*. Morsure ; action de mordre ; meurtrissure ; empreinte, marque faite en mordant ou en piquant avec le bec.

Moussigaïre, aïro, *adj.* Qui mord, mordant. — Au fig. n'est guère admis qu'en style poétique : la langue est avant tout positive.

Mousso, *s f.*, ou **Moussi**. Mousse, apprenti matelot.

En esgag. *Moço*, jeune garçon, jeune valet.

Mousso, *s. f.* Traite des vaches, des chèvres, des brebis, etc. ; action de les traire ; quantité de lait qui en provient.

Dér. de *Mouse*, traire.

Mousso, *s. f.* Mousse, écume. — Se dit mieux *Écumo*. — *Voy.* c. m.

Mousso, *s. f.* Mousse, cryptogame, plante ou herbe parasite.

Dér. du lat. *Muscus*, m. sign.

Mousso d'araïre, *s. m.* Versoir de charrue.

Mousso dé mèr, *s. f.*, ou **Aoubo dé mèr**. Algue de mer, algue marine, foin marin, dont on enveloppe le verre, les bouteilles, pour les transporter ; on en fait des matelas, des coussins et même du papier ; elle croît dans la mer et surtout dans nos étangs.

Une autre plante du même genre, le *Mousso dé mèr*, la mousse de mer, *Fucus helminthocorton*, Linn., de la fam. des Algues, qu'on trouve dans la Méditerranée, est un des meilleurs vermifuges connus.

Mousso (Fiou dé) *s. m.* Fil de moche, de Quibray ou de Bretagne, paquet de soies filées, disposées pour le peignage. Le nom lang. n'est qu'une altération du fr. *Moche*, soie en moche, en paquet.

Moussu, *s. m.* Monsieur ; titre donné par civilité, par respect ou par bienséance. — *Un moussu, moussu un tdou*,

Digitized by Microsoft®

un monsieur, monsieur tel. Au plur. il est toujours précédé de l'art. *lous ; lous moussus,* les messieurs, en général, les gens qui ne sont pas du peuple; *lous moussus un tâou,* les messieurs tels; mais on ne l'emploie qu'en parlant des personnes et non point en s'adressant à elles-mêmes. Ainsi l'on dit : *Coumo anas, moussu?* et *Coumo anas, méssius?* Ce dernier n'est qu'une autre traduction plus moderne de messieurs. — *Un miè-moussu,* un demi-bourgeois, demi-manant, *Moussu Chouso,* monsieur Chose, dont le nom ne vient pas à la mémoire *(Voy. Chouso). Moussu moun amì,* phrase purement explétive : Ah! certes. — *Voy. Amì.*

Dér. du vieux langage *Moussen* ou *Mossen,* formé du pronom poss. et du subst., abrégés ou transformés de *Moun,* du lat. *Meus* et du roman *Seiner, Senher, Seinhor,* donnant *Sieur, Sire,* Seigneur, venus du lat. *Senior,* plus âgé.

Moussudè, *s. m.*, ou **Moussurdè,** Jeune monsieur. — Dim. presque toujours respectueux, qu'il ne faut pas confondre avec ce que le fr. exprime par : Petit monsieur, qui est le plus souvent un terme de raillerie ou de mépris.

Moussurò, *s. m.* Petit monsieur; jeune freluquet; artisan qui veut se donner des airs de monsieur.

Moustacho, *s. f.* Dim. *Moustachéto;* aug. *Moustachasso.* Moustache; barbe qu'on laisse croître au-dessus de la lèvre supérieure; longs poils autour du mufle, de la gueule de certains animaux.

Dér. du gr. Μύσταξ, d'où le lat. *Mystax,* m. sign.

Moustachoù, *s. m.* Mornifle; petit soufflet; coup de la main sur la figure.

Moustachouna, *v.* Souffleter; donner des mornifles, de petits soufflets, des *moustachoùs.*

Moustachu, udo, *adj.* Qui a des moustaches, surtout de grandes moustaches.

Moustardiè, *s. m.* Moutardier, petit vase dans lequel la moutarde est servie sur la table. — *Sémblo lou prémiè moustardiè dâou papo,* dicton qui s'applique à un homme qui prend des airs d'importance et d'autorité, qui veut trancher du grand seigneur ou du personnage très-entendu: et fondé sans doute sur ce que le peuple s'imaginait qu'auprès du Pape devait se trouver, à titre d'office, un serviteur de sa maison, ayant charge de *Moutardier,* et qu'on le supposait ironiquement jouissant d'une grande influence.

Moustardo, *s. f.* Moutarde, *Sinapis,* Linn., plante de la fam. des Crucifères, dont il y a deux espèces, la blanche et la noire. Ce n'est guère à la plante, peu connue, que l'on applique ce nom, mais au condiment fort en usage pour exciter l'appétit et faciliter la digestion des estomacs paresseux, que l'on fait avec la graine réduite en poudre. Sous cette forme, elle est également vulgarisée par l'emploi qu'en fait depuis longtemps la médecine dans les bains de pied et les sinapismes ; pour cela la moutarde noire est préférable comme plus âcre et plus excitante.

Ce mot vient du lat. *Multum ardet,* qu'en vieux français on rendait par *Moult ard,* il brûle beaucoup ; ou de *Mustum ardens,* parce que l'assaisonnement de table se composait quelquefois de cette farine délayée dans du moût de raisin.

Moustardo, *s. f.* Raisiné ; moût de raisin cuit en confiture. — Comme on y mêle parfois quelques grains de moutarde pour le rendre piquant, il prendrait de là son nom. C'est à cette composition que s'appliquerait fort bien la seconde étymologie donnée à l'article précédent. Néanmoins ce mélange n'est point ordinaire, et *Moustardo,* confiture, est le plus souvent la même chose que *Rasiné.* — *Voy.* c. m.

Moustas, *s. m.* Gros soufflet, bien appliqué sur la figure, sur la *moustacho.*

Augm. de *Moustachoù.*

Moustêja, *v.* Rendre du moût ; être juteux. — Au fig. on dit : *Aïçò moustéjo pos,* ceci n'est pas brillant, d'une affaire qui s'annonce mal, qui ne rend pas ce qu'on espérait.

Dér. du lat. *Mustum agere,* m. sign.

Moustèlo, *s. f.* Belette, *Mustela vulgaris,* Linn., mammifère unguiculé de la fam. des Digitigrades ou Carnivores. La Belette, la dame au nez pointu, est beaucoup plus petite que la marte et le furet; mais elle leur ressemble par la forme. Son corps mince n'a que six à sept pouces de longueur ; sa queue, plus courte même en proportion, n'est aussi garnie que de poils très-courts. Son pelage est d'un roux vif, cendré en dessus et blanc en dessous. Malgré sa petitesse, elle est courageuse et forte, et ne craint pas d'attaquer une proie plus grande qu'elle; elle n'épargne pas les poules et est très-friande surtout de leurs œufs et de ceux des perdrix et des cailles dont elle fait ample destruction. Dans les montagnes du nord du département on trouve, quoique rarement, l'Hermine, *Mustella erminna,* Linn., et comme elle est en tout semblable à la belette, à la couleur près, on l'a prise pour elle, et tout simplement appelée *Moustèlo blanquo,* belette blanche.

On dit *Moustèlo* d'une fillette rusée, matoise, fine mouche et un peu effrontée.

Moustoùs, moutouso, *adj.* Plein de moût; qui rend du moût; gluand ; juteux; visqueux ; douceâtre.

Moustra, *v.* Montrer ; indiquer; faire voir ; enseigner.

Dér. du lat. *Monstrare,* m. sign.

Moustre, *s. m.* Monstre ; production ou être contre nature; individu très-laid, très-méchant, dans l'usage ordinaire; mais comme exclamation, ou apostrophe, il n'a pas toujours cette gravité et le ton peut l'adoucir jusqu'à un simple reproche de bouderie ou même d'affection. Dans la même acception, il devient aussi interjection.

Dér. du lat. *Monstrum,* m. sign.

Moustroùs, ouso, *adj.* Monstrueux; prodigieux ; excessif ; effrayant; épouvantable.

Moutas, *s. m.* Augm. de *Mouto.* Grosse motte, surtout de terre; gros grumeau, gros morceau.

Digitized by Microsoft®

Moutèl, *s. m.* Grumeau ; morceau d'une matière quelconque, adhérente, coagulée, caillée.

Dim. de *Mouto*.

Moutiflâou, âoudo, *adj.* Moufflard ; gros joufflu ; qui a de grosses joues.

Serait-il formé de *Mouto*, motte, et du lat. *Flare*, souffler, enfler ? ou bien un augmentatif, un peu capricieux, de *Moufle ?*

Mouto, *s. f.* Dim. *Moutéto ;* augm. *Moutas*. Motte ; morceau de terre soulevé par la charrue ou tout autre outil aratoire ; terre adhérente aux racines d'un arbre déplanté. — *Mouto dé carboù*, motte de houille, morceau d'un plus gros volume, par opposition au menu, *Tris*. On fait des *Moutos*, des mottes artificielles ; en pétrissant et pressant en pains de la houille menue, du tan, *rusquo*, qui ne peut plus servir, et du marc d'olives ou grignon, *osses d'oulivos :* c'est le combustible des pauvres ménages, et là aussi est l'idée première et perfectionnée de la fabrication des agglomérés, l'utilisation des menus de mines, cette invention qui a été une si grande ressource dans nos grandes industries houillères. *Mouto dé nèou*, boule de neige.

Dér. de la bass. lat. *Mota*, m. sign.

Dér. du *Meus*, *a*, *um*, m. sign.

Moutoù, *s. m.* Mouton, *Vervex*, Linn., mammifère unguiculé de la fam. des Ruminants ; mâle châtré de la brebis.— S'emploie, de même qu'en fr., pour signifier les moutons, brebis et béliers, en troupeau, *un troupèl dé montoùs*, un troupeau de moutons.

L'origine du radical qui a formé le mot *Moutoù* a lassé tous les étymologistes, dit Honnorat : « Jean Picard l'a fait venir du gr. Μόθων, qui désigne une espèce de danse dans Pollux, à cause des sauts que font les moutons ; Caseneuve pense qu'on pourrait le dériver du lat. *Mutilus*, employé dans le sens d'écorné ; Bochart prétend qu'il vient de *Mons, montis*, d'où l'ital. *Montone* et *Monton*, parce que les moutons se tiennent sur les montagnes. Ce qui paraît justifier cette étymologie, c'est le mot *Montero*, qui signifie chasseur en espag., et qui est bien évidemment dérivé de *Montis ;* Huet le prend de *Mutus*, muet, parce que cet animal est silencieux ; enfin, selon d'autres, il viendrait de l'allem. *Mutzen*, couper, tronquer, parce que le mouton, proprement dit, est un bélier coupé. »

Littré résume à peu près ces anciennes opinions, et il constate que la forme primitive du mot portait un *l*, en ital. et dans la bass. lat. *Multonem, Moltonem, Mutlonem :* Il trouve dans le celtique : gaël. *Mult ;* Kimry, *Millt ;* irl. *Molt ;* bas-breton, *Maoud*, bélier ; il y voit une forte raison pour croire que le mot est indigène, et que l'étymogie incline vers le celtique.

Moutoù, *s. m.* Mouton ou sonnette, masse de fer, ou gros billot garni et armé de fer, qui se lève à bras ou à machine, et qui, en retombant, sert à enfoncer des pilotis, de pieux : ainsi appelée parce que le mouton, dont la machine entière porte le nom, donne des coups avec la tête et que la sonnette semble cosser, *dourda*, les pieux, comme l'animal.

Moutoù se dit aussi des anses en bois dans lesquelles on fait entrer les anses d'une cloche, *un moutoù dé campano*.

Moutougnè, èïro, *adj.* Moutonnier ; qui suit l'exemple des moutons et fait comme les moutons de Panurge.

Mu, mudo, *adj.* Muet ; qui n'a pas l'usage de la parole ; qui ne parle pas, ou qui reste sans parler. — *Léngo* ou *fénno mudo fouguè jamaï batudo*, prvb., langue ou femme muette ne fut jamais battue ; excellent conseil à ceux ou à celles qui parlent trop. *A la mudo*, à la muette, sans parler.

Dér. du lat. *Mutus*, m. sign.

Muda, *v.* Remuer un enfant au maillot ; le nettoyer, le changer de langes. — *Pèou-muda*, muer, changer de poil, et par ext. changer de plumage, de peau. *Aquél qué sé mudo, Diou l'ajudo*, prvb., qui pèche et s'amende, à Dieu se recommande.

Dér. du lat. *Mutare*, changer.

Mudaïro, *s. f.* Remueuse, femme qui remue, *mudo*, un enfant, qui l'emmaillotte.

Mudo, *s. f.* Mue ; changement de poil, de plumes ou de peau, dans l'animal et particulièrement des vers à soie à chacune de leurs maladies.

Dér. de *Muda*.

Mugan, *s. m.* Ciste cotonneux à fleurs roses, *Cistus albidus* Linn., arbrisseau de la fam. des Cistes, qui croît spontanément sur les collines arides du Midi.

Mugo, *s. f.* Ciste de Montpellier à feuille étroite et à fleur blanche, *Cistus Monspeliensis*, Linn., plante de la fam. des Cistes. — Il y a un grand Ciste, dans nos landes, qui est le même que celui sur lequel on récolte dans le Levant, dit Sauvages, la résine appelée *Labdanum*, drogue de pharmacie.

Mugué, *s. m.* Jacinthe orientale, Jacinthe des jardins, *Hyacinthus orientalis*, Linn., plante de la fam. des Liliacées, commune et dont on cultive des variétés très-nombreuses.

Mugué, est encore le nom d'une autre jolie plante, *Convallaria majalis ;* Linn., de la fam. des Asparagées ; qui vient naturellement dans les bois humides du Midi, et qui, par ses petites fleurs blanches en campanules, répandant une odeur suave, mérite aussi d'être comptée parmi les plantes des jardins.

Mujou, *s. m.* Muje ou mulet, Muge de la Méditerranée, *Mugil labeo*, Cuvier, poisson de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Lépidopomes.— Ce poisson, très-commun dans la Méditerranée et dans nos étangs, atteint 42 centimètres de longueur ; il a le dessus brun verdâtre, les côtés et le bas-ventre blancs, les lèvres fortes et crénelées.

Mulatiè, *s. m.* Muletier ; celui qui conduit des mules et mulets pour le transport du vin ou des marchandises. — Jusqu'aux premières années de ce siècle, le muletier a été

Digitized by Microsoft ®

un personnage bien autrement important que ne le fut jamais un roulier, lorsqu'à la tête de quinze ou vingt mulets, et quelquefois davantage, dont chacun pour la plupart ne valait pas moins de mille francs, et qui tous lui appartenaient, il était seul chargé du transport de nos marchandises dans toutes nos montagnes jusqu'au Puy-en-Velay. Il n'existe presque plus de muletiers et encore ne sont-ils que des grandeurs déchues qu'on rencontre par hasard dans un chemin écarté et difficile : l'ouverture de nouvelles routes et l'amélioration des anciennes leur firent céder la place aux rouliers qui, à leur tour, tendent à disparaître, écrasés sous la concurrence plus redoutable encore des chemins de fer.

Mur, *s. m.* Mur, muraille; rempart.— Mur est un français qui nous est arrivé avec son cortége *franchiman* de : *Mur én briquos, gros-mur, mur-mèstre, mur dé réfén, mur mitouïèn, mur d'appui*, etc., qu'il faut bien accepter, faute de mieux, pour s'entendre.

Dér. du lat. *Murus*, m. sign.

Muraïa, *v.* Murer, clore, entourer, enceindre de murailles.

Muraïo, *s. f.* Dim. *Muraïéto;* augm. *Muraïasso.* Muraille; mur. — Quoique *Muraïo* soit aussi une traduction du français, ce qui prouve en sa faveur c'est qu'on ne pourrait la bien mettre à la place de *Mur*, dans les locutions citées à l'article de ce dernier mot.

Murgo, *s. f.* Souris. — *Voy. Mirgo.*

Murtro, *s. f.* ou *Hèrbo dâou lagui. Myrte*, myrte commun, *Myrtus communis*, Linn., arbrisseau de la fam. des Myrtes. — Cet arbrisseau toujours vert était consacré à Vénus; il devint le symbole de l'amour et de l'hymen aussi, car les nouvelles mariées en couronnaient leur front : On prétend qu'alors on lui donna son autre nom d'*Hèrbo d'âou lagui*, pour rappeler les soucis et souvent les chagrins qui suivent le mariage. — *Voy.* c. m.

Dér. du gr. Μυρτος, d'où le lat. *Myrtus*, que notre dialecte a un peu altéré à sa manière.

Mus, *s. m.* Musc, parfum.— Inutile de dire que le musc est fourni par une sorte de chevrotin ou de chevreuil; le languedocien ne connaît que son odeur : il a pris pour cela seulement le mot au français, en supprimant le *c* final qui lui est antipathique. La Fare-Alais l'a heureusement appliqué, dans les *Castagnados, âou basalì*, le basilic, qu'il appelle *mus dâau pëïsan* et *raïôou pachoulì*.

Mus, *s. m.*, n. pr. de lieu. Mus. — Il existe dans notre département deux localités qui portent ce nom : Mus, commune, canton de Vauvert dans l'arrondissement de Nimes, et ce qu'on appelle la ville de Mus, dans la commune de Durfort, arrondissement du Vigan, ruines d'une villa gallo-romaine.

La commune de Mus est connue par ses carrières d'où l'on tire les dalles appelées *Bars dé Mus*. Ces pierres prennent un beau poli et l'on en pave les appartements, surtout ceux du premier étage, car au rez-de-chaussée elles se détériorent facilement par l'humidité; mais c'est principalement au pavage des fours qu'elles sont employées parce qu'elles résistent bien à l'action du feu.

« Quant à la ville de Mus, dit Sauvages, elle paraît n'avoir été qu'une maison de campagne, *villa*, appartenant à quelque grand seigneur. Elle était dans un endroit aride, élevé et resserré par des rochers d'un aspect affreux. L'on ne conjecture sa situation, et cet endroit n'est remarquable que par un aqueduc de bonne construction, qui aboutit à un petit espace susceptible de culture. Cet aqueduc, dont il y a de beaux restes, amenait par de longs circuits au milieu de ces rochers, l'eau d'une fontaine appelée *Fon das Sarazis*.

« *Mus*, serait-il le même nom que celui d'un général des Sarrazins appelé *Musa ?* Ces infidèles avaient fait d'assez longs séjours dans la Septimanie pour y avoir construit ce monument peu connu, quoique digne des Romains, et le nom du général abrégé dans celui de *Mus*, serait en même temps resté au lieu de son habitation. »

Musa, *v.* Muser; s'arrêter en chemin; être oisif; s'amuser à des vétilles au lieu de faire son travail. — Doit signifier encore : se repentir, dans le sens au moins que la perte du temps ou de l'occasion peut donner lieu à se repentir; appert le proverbe : *Quâou réfuso, musa*, qui refuse, qui retarde, se repent.

Musaïre, aïro, *s.* et *adj.* Musard; fainéant; lambin; lent; tardif; qui muse.

Musca, *s. m.* Muscat, raisin et vin dont tout le monde connaît le goût qui rappelle le parfum du musc. — On cultive dans le pays trois espèces de muscats : *lou musca blan;* il ne réussit pas dans les plaines où le sol est humide; il s'y rouille et ne produit rien; il lui faut un terrain élevé; le sol siliceux, formé de débris de grès, *grés*, ou ferrugineux, lui convient très-bien. Il donne de très-belles grappes; les grains sont blancs, ronds, très-serrés, de couleur dorée à la maturité. Son bois est un peu roux, tendre, et sa feuille assez grande. *Lou musca négre*, le muscat noir ne diffère du blanc que par sa couleur qui est très-noire. *Lou musca grè*, le muscat grec : ses grains sont gros, blancs, ovoïdes, croquants et légèrement musqués; ses grappes ne sont pas très-bien fournies.

Muscadèl, èlo, *s.* et *adj.* Musqué; qui a le parfum du musc. — On donne ce nom à une espèce de poire appelée Muscadelle et l'on dit *Péro muscadèlo* ou seulement *Muscadèlo*, subst. comme *Muscadèl*, s. m. ou *Périè muscadèl*, adjectivé.

Muscadin, *s. m.* Muscadin; fat musqué; freluquet; damoiseau; s'emploie aussi au fém. *Muscadino :* pour petite maîtresse, élégante; muscadine.

Muscado, *s. f.* Muscade, noix du muscadier aromatique, *Myristica aromatica*, Linn., employée assez communément comme épice et dans des remèdes. Quant à la muscade, une petite boule de liége qui paraît et disparaît dans les doigts du prestidigitateur, le mot languedocien ne la désigne

Digitized by Microsoft ©

point parce qu'il ne la connaît pas, et que, seuls, les *franchimans* ont pu l'emprunter au fr., si même il leur arrive de s'en servir dans de rares occasions.

Muscardin, *s. m.* Muscadin, pastille, espèce de dragée que l'on faisait en enduisant une graine de coriandre d'une pâte sucrée, aromatisée avec du musc. Ce bonbon n'est guère plus connu, mais son homonyme ne l'est que trop.

Muscardin, *s. m.* Muscardin, ver à soie mort de la muscardine. — Sa ressemblance avec le *Muscardin* de l'article précédent lui a certainement fait donner son nom : en effet, le ver, mort de cette maladie, se roidit, se dessèche et semble couvert d'une couche de plâtre blanc ou plutôt semble être un plâtre de l'insecte. On le nomme même quelquefois *Dragëio*, dragée, lorsqu'il meurt, racorni en chrysalide ébauchée, dans le cocon qu'il a pu faire et qui tinte alors comme un grelot : ce qui achève de donner raison à cette étymologie en la complétant.

De même que bien des gens se gardent d'appeler le Diable par son nom, de crainte qu'il ne réponde à l'appel, de même les magnagniers évitent avec le plus grand soin que le mot *Muscardin* soit prononcé dans leur magnanerie, et s'ils sont forcément amenés à en parler, ils ne le font qu'en disant : *aquélo méno*, cette engeance, la plus mauvaise, la plus à craindre de toutes : superstition bien innocente d'ailleurs si, après une éclosion attentivement soignée qui est une première condition de succès, viennent une bonne nourriture, une température égale, des délitements fréquents autant que possible, et une aération bien entendue, qui forment l'ensemble indispensable des soins hygiéniques à donner aux vers à soie. C'est jusqu'ici ce qu'il y a de mieux à faire pour écarter la muscardine ou en arrêter les progrès lorsqu'elle a fait invasion; en attendant que la science, qui a découvert enfin d'une manière assurée le Botrytis, nous donne aussi un moyen également sûr de le chasser ou de le tenir loin.

Muscle, *s. m.* Moule, *Mytilus*, Linn., mollusque de l'ordre des Acéphales, coquillage bivalve de mer, de rivière et d'étang, dont les variétés abondent. — On ne connaît guère sous le nom de *Muscle* que la moule de mer, commune sur nos côtes et dont la couleur est d'un bleu foncé.

Muso, *s. f.* Délai; retardement; ce que fait le musard. — Faut-il dire que *Muso*, muse, a été pris quelquefois dans le sens du français pour une des neuf sœurs, divinités des arts et de la poésie ? C'est un de ces anachronismes qui ne vont pas cependant à la langue d'Oc; mais il est tout permis aux poètes !

Musqua, *v.* Musquer; parfumer de musc.

Empr. au fr.

Musquéja, *v. fréq.* Sentir le musc; avoir le goût du musc ou du muscat.

N

N

N, *s. f.* dans l'ancien système; *s. m.*, dans le nouveau. N, quatorzième lettre de l'alphabet, onzième des consonnes. On la prononce *ènno* isolément. Correspond au *nu* des grecs, au *nun* ou *noun* des Phéniciens. Il est employé dans l'articulation spéciale *gn* que les espagnols écrivent au moyen d'un *n* simple surmonté d'un signe appelé *tilda* d'où lui vient le nom d'*n tildé*. Dans les anciens manuscrits cette consonne est souvent remplacée par un trait marqué sur la consonne précédente. Employée en abréviation, cette lettre suivie d'un S, N.-S. signifie *Noste-Ségnou*, N.-D., *Nosto-Damo*. En astronomie N. est mis pour *nord*. Dans les livres, N suivi de quelques points ou astérisques désigne une personne dont le nom est inconnu ou qu'on ne veut pas faire connaître. N. B. signifie *nota bene*. On n'est pas bien sûr de son ancienne valeur numérale; les uns lui attribuent la valeur de 90; les autres de 900. N était l'ancienne marque monétaire de Montpellier. Cette consonne ne se double pas en languedocien. Par une contradiction singulière, les Cévenols qui n'articulent pas l'*n* final dans certains mots languedociens tels que *bon*, *vin*, *fin*, qu'ils prononcent *bo*, *vi*, *fi*, articulent au contraire cette consonne dans les mots français équivalents bon, vin, fin, qu'ils prononcent *bonne*, *vènne*, *fènne*, ce qui produit un effet, on ne peut plus disgracieux.

NAB

Au commencement d'un mot ou dans l'intérieur, lorsqu'elle est suivie d'une voyelle, cette lettre se prononce comme en français; mais au milieu, suivie d'une consonne, ainsi qu'à la fin des mots elle sonne comme dans examen, amen, hymen, abdomen : ainsi, autant que peut le rendre la prononciation figurée, *antan*, *ancièn*, *éndiférén*, *printén*, *bouchin*, *son*, *lun*, *roundèlo*, *soun*, *etc.*, se prononcent comme si l'on écrivait *anetane*, *aneciène*, *éndiféréne*, *prineléne*, *bouchine*, *sone*, *lune*, *rounedèlo*, *soune*; c'est la prononciation latine conservée aussi par les Italiens.

Naba, *v.* Gagner, plumer, dépouiller quelqu'un au jeu; lui gagner jusqu'à son dernier sou; dauber, battre à coups de poings. *Soui naba*, je suis enfoncé, j'ai perdu; *l'an naba*, on l'a gagné.

Nabé, *s. m.* Navet. *Brassica napus*, plante potagère; du latin *nopus*. *Ès pas pu ndou qu'un nabé*, il n'est pas plus grand qu'un navet, se dit d'un enfant malingre, d'un homme de petite taille. *Nabé* se dit aussi de la racine de

Digitized by Microsoft ®

diverses plantes pivotantes dont la racine charnue s'enfonce verticalement dans le sol, comme le radis long, *rabe,* dont ce pivot porte aussi le nom.

Nabé, to, *adj.* et *subst.* Nabot, de petite taille, pas plus haut qu'un navet.

Nabisso, *s. f.* La fane de la rave, du navet; la partie herbacée et extérieure de la plante. On dit aussi *Rabisso.*

Nabo, *s. m.* Nain ; du lat. *Nanus* ou plutôt *Napus* navet, qui n'est pas plus haut qu'un navet. *(Voy. Nané.)* — C'est le nom dont s'appellent entr'eux les petits ramoneurs et décrotteurs savoyards; il a sans doute la même origine que notre *nabé* et le français nabot, et correspond à petit, *pitiot,* gamin. Ce mot s'est naturalisé à Alais pour désigner un de ces jeunes artistes.

Naciou, *s. f.* Nation, peuple, et dans un sens plus restreint : population, famille, assemblée, réunion ou association d'un certain nombre d'invidus. *Quinto sanlo naciou! Quinto tristo naciou!* Les vilaines gens! Quelle mauvaise engeance!

Dér. du lat. *Natio.*

Nada, *v.* Nager. *Nada à la révésséto,* faire la planche, nager sur le dos. *Savèn coumo nado!* se dit d'un homme dont on devine les allures suspectes.

Dér. du lat. *natare,* m. s.

Nadado, *s. f.* L'espace que peut parcourir dans l'eau un nageur de force moyenne. Dans un sens plus restreint, l'espace parcouru par un seul effort des quatre membres, et que l'on désigne plus communément sous le nom de *brassado,* brasse.

Nadadoù, *s. m.* Baignoir; endroit d'une rivière propre à nager et à se baigner. On dit aussi *bagnadoù;* mais ce terme s'applique plus spécialement à une baignoire, à un cuvier destiné aux bains domestiques.

Nadaïre, aïro, *adj.* et *subs.* Nageur.— *Un bon nadaïre à la fi sé nègo,* un bon nageur finit par se noyer; tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Nadâou, *s. m.* Noël; francisé par Natal ou Nadal, du lat. *Natalis.* Ce terme est souvent donné comme nom de baptême à ceux qui naissent le jour de la Noël. *Soue dé Nadâou* ou *Nadalén; Caléndâou,* la buche de Noël. On dit proverbialement : *A Nadâou dâou fio; à Pasco dâou ro. — Qu'à Nadâou sé sourévo, à Pasquos crèmo sa légno. (Voy. Caléndo.)*

On dit aussi *Nouè* ou *Nouvè,* dans le voisinage de la Provence: *Pér Nouè âou fio, pér Pasco, âou jo.* A Noël, au balcon, à Pâques, au tison.

Nadèlo, *s. f.* Sardine fraîche de la Méditerranée; nom peu répandu aujourd'hui.

Nadièl ou **Nadiuèl,** *s. m.* L'orvet fragile, *anguis fragilis,* Linn., petit serpent couleur d'acier bruni, à la queue émoussée, court, tardif, ferme, lisse et très-fragile.

Ce serpent mesure environ 40 centimètres. Quand on le touche, il se roidit tellement qu'il se casse, ce qui lui a fait donner son surnom scientifique et l'appellation vulgaire de *serpent de verre.* Il est commun dans nos campagnes.

Suivant un préjugé populaire, l'orvet serait aveugle et très-venimeux ; deux accusations également erronées. Le nom languedocien de l'animal rappelle la première de ces deux erreurs : *N'a d'ièl* qui n'a point d'yeux. On dit proverbialement : *Sé lou nadièl i vésiè, sé la vipèro i'éntendiè, davalariéou soun cavaiè.* Si l'orvet voyait, si la vipère entendait; ils démonteraient un cavalier.

On dit aussi : *Sé lou nadièl i vésiè, sé la talabréno i'éntendiè,* etc. Si l'orvet y voyait, si la salamandre entendait, etc.

Il est certain que l'orvet est tout-à-fait inoffensif et qu'il y voit fort bien.

On donne aussi le nom de *nadièl* au Seps, *Seps chalcides,* Ch. Bonap.) qui ressemble beaucoup à l'orvet, par la forme de son corps allongé, mince et presque cylindrique, et aussi par la couleur, bien qu'en général elle soit plus cuivrée et que le noir y apparaisse davantage. Le seps est d'ailleurs muni de pattes qui ne l'empêchent pas de ramper, car elles sont attachées à la naissance du cou et à côté de l'anus, ce qui ne leur permet pas de soutenir le corps de l'animal au-dessus du sol. Tout imparfaites qu'elles sont, elles aident cependant le seps dans sa course qui est très-rapide, et elles l'ont fait aussi conserver dans la grande famille des Sauriens comme transition pour arriver à celle des serpents. Ainsi que l'orvet, le seps, qui n'est pas plus rare chez nous, habite surtout la plaine, parmi les herbes des fossés, et s'abrite sous les pierres des vieux murs éboulés. En prenant le nom de *nadièl,* le seps devait être chargé de toute la mauvaise réputation de l'orvet : il est de toute justice de dire qu'il ne la mérite pas davantage.

On voit par l'exemple de ce mot *n'a-dièl,* dit SAUVAGES, que le languedocien ne le cède point au grec pour la facilité de faire des noms, et des noms énergiques.

Nado, *s. f.* La nage, natation, l'art et l'action de nager.

Nadîo, *s. f.* Anille, Plaque de fer en carré long, dont les deux bouts sont en queue d'aronde; elle est encastrée dans la partie inférieure et au centre de la meule tournante d'un moulin à farine, laquelle est soutenue par l'anille qui porte elle-même sur l'axe vertical qui fait tourner cette meule.

Nafo. — *Voy. Aïgo.*

Nafra, *v.* Blesser, balafrer, estafilader avec un instrument tranchant.

En vieux fr. *Navrer,* d'où ce mot paraît être une corruption.

Nâfro, *v. f.* Blessure, balafre.

Dér. du celt. *Naf,* couper, ou du catal. *Nafra,* blessure.

Naï ou **Naïs,** *v. m. Naïs dé cambe* ou *dé cande,* routoir ou creux dans une rivière où l'on met à rouir le chanvre. « *Que nulla persona aye faire nais de cambe en la rivieyra de Gardon sans licence desdi Consouls.* » (G. Charvet. *Coutumes de Remoulins,* publiées dans la *Revue des lang. Romanes.* T. IV, p. 226.)

Digitized by Microsoft®

Naïsse, *v.* Naître, venir au monde. On dit aussi *grévia* en parlant des plantes. (*Voy.* c. m.) — En parlant d'un terrain où l'on voit sourdre l'eau on dit : *l'aïgo y naï dé pértout ; lous amouriès an biên grévia ; lous blas naïssou blên.*

Dér. du lat. *Nasci*, m. s.

Naïsséduro, *s. f.* Mal d'aventure; tourniole; sorte de panaris, moins grave que le panaris ordinaire et qui n'atteint que le tissus sous-cutané. On dit aussi *un roudaïre*, et près du Rhône, *un lavouraïre.*

Nané, éto, *subst.* Nain; Nabot. — Dans un jeu d'enfant, où l'on énumère chaque doigt de la main en lui donnant une épithète, le petit doigt est appelé *pichò nané.*

Dér. du lat. *Nanus*, m. s.

Nanèto, *s. f.* Nom de femme diminutif dérivé d'Anne, On dit aussi en fr. Nanette, au lieu d'Annette. — *Voy. Nanoun.*

Nani, *adv.* Nenni ; non ; pas du tout. Cette expression s'emploie par politesse de préférence à *Nou*, comme le pronom *vous* au lieu de *tu.*

Nanoun, *s. f.* Nom de femme, dérivé d'*Anno.* — (*Voy. Nanèto.*) — On dit aussi *Nèno*, en languedocien.

Nâou, *s. m.* Auge où les charcutiers échaudent les porcs; auge à pourceaux, ordinairement creusé dans un tronc d'arbre; fosse au tan où l'on fait macérer les peaux; auge de moulin à foulon; bateau, navire, vaisseau.

Dér. du lat. *Navis*, du grec ναῦς. On dit aussi au fém. *Nâouquo.*

Nâou, to, *adj.* Haut, élevé. *Nâou, nâou !* très-élevé. — *Aquél ome és nâou*, cet homme est grand. — Ce mot est aussi employé adverbialement : *Dé nâou-én-bas;* de haut en bas. — *Toumbè dé gaïre nâou ?* Tomba-t-il de bien haut ? — *Dé la cadiëïro én nâou*, du haut de la chaire. — *Ès d'én nâou*, il est du haut pays — *highlander ;* — de la montagne.

Nâou, n'est autre que *âou* du lat. *Altus.*

Nâouquado, *s. f.* Plein une auge, une augée.

Nâouquè, *adj.* Dim. de *nâou*, une petite auge.

Nâouquo, *s. f. Piso ou piélo.* — *Voy. Nâou.*

Nâoussa, *v.* Exhausser, hausser, rendre plus haut; augmenter de prix.

Dér. de *Nâou*, haut, élevé.

Nâousso, *s. f.* Hausse ; tout ce qui sert à élever; augmentation de prix.

Nâousso-pè, *s. m.* Marche-pied.

Nâoutoù, *s. f.* Hauteur, élévation. *Ès dé ma nâoutoù*, il est de ma taille.

Nâoutres, Nâoutros, *pron. pers. plur.* de *iéou.* Nous, nous-mêmes, et non pas nous autres. Contraction de *nous âoutres.*

Narïo, *s. f.* Les narines des hommes et des animaux.

Dér. du lat. *Naris*, m. s.

Nas, *s. m.* Dim. *Nasé*, augm. *Nasas.* Le nez de l'homme. *Acò n'a pas gès dé nas*, cela n'a ni tête ni queue, c'est insignifiant. *Aï agu bon nas*, se dit lorsqu'on a eu le bon esprit d'éviter un mauvais pas, une mauvaise affaire.

Dér. du lat. *Nasus.*

Nascu, do, *part. pass.* de *Naïsse.* Né. *Ès nascu émbé la crèspino*, il est né coiffé. *Voy. Crespino.* — On dit en jouant sur les mots : *Ès bé nascu*, d'un homme qui a un gros nez.

Naséja, *v.* Montrer le nez; épier furtivement, à la dérobée; flairer. *Dé qué vèn naséju ?* de quoi vient-il se mêler ? où vient-il mettre son nez ?

Naturo, *s. f.* Nature; l'ensemble des créatures; les lois qui régissent l'univers ; la propriété de chaque être créé, sa complexion, son tempérament, sorte, espèce, affection, et parties sexuelles des femelles en général.

Dér. du lat. *Natura.*

Navacèlo, n. pr. de localité. Navacelle, commune du canton de Saint-Ambroix. En lat. *Nova cella.* Même étym. que Celleneuve, commune de l'Hérault. — Pendant l'occupation romaine on appelait *Cella* une ferme, une grange isolée où l'on enfermait les récoltes. Au moyen âge on donna ce nom à une retraite de moine dépendante d'un prieuré.

Né, *pron. relat.* ou *particule relative.* En. L'*é* de *né* s'élide devant une voyelle : *Quan avès d'éfans ? — N'aï trés*, Combien avez-vous d'enfants ? — J'en ai trois. *Né vène*, j'en viens. — *Né vole pas*, je n'en veux pas. — *N'âouras pas gés*, tu n'en auras pas, — *Né vos ? Véjo-n'aqui*, en veux-tu ? en voilà.

Né, Néto, *adj.* Net, propre, sain, poli, luisant.

Du grec νίπτω ou du lat. *Nitere*, nettoyer. — *Aquél bla és né, aquélo civado és néto*, ce blé, cette avoine sont nets, c.-à-d. sans mélange de corps étrangers. *Ès révengu né*, il est revenu ruiné.

Nébla, *v.* Bruiner. Se dit des fruits et surtout des blés gâtés par la bruine, épais brouillard qui est une des causes principales de la carie ou charbon. Au fig. obscurcir, voiler, couvrir de nuages, intercepter la lumière. Se dit de certains oiseaux ou insectes dont le grand nombre forme une sorte de nuage. *Néblavou*, il y en avait une nuée, une foule. — *Nèblou pas*, il y en a peu. *A lous iéls néblas*, se dit d'une personne dont la vue se trouble, s'affaiblit.

Nèblo, *s. f.* Brouillard, brume. Du lat. *Nebula.* Vapeur épaisse dans l'air ; Bruine, vapeur qui est une des causes du développement, de la maladie des blés appelée carie ou charbon, maladie contagieuse qui se reproduit par la semence quand elle en est attaquée; le chaulage du blé en est un remède efficace. — *Voy. Câoussino.*

Neboú, do, *s.* Neveu. Dim. *Néboulé, to.* Le diminutif ne concerne que l'âge; pour exprimer le fils du neveu, le petit-neveu, il faut dire *pichò-néboù. Qué nouris néboudos et néboùs, nouris loubos et loubétoùs*, qui nourrit nièces et neveux, nourrit louves et louveteaux.

Dér. du lat. *Nepos*, m. s.

Néboudé, to, *s.* Dim. de *néboù.*

Digitized by Microsoft ®

Nèci, Nècio, *s.* Fou, sot, niais, nigaud, imbécile. Du lat. *nescius,* ignorant. *Ès nèci dé sa fènno,* il raffole de sa femme; *és nèci à courecarièïro,* il est fou à courir les rues; *anés pas faïre lou nèci,* n'allez pas faire la bête; *ès pu nèci que l'aïgo ès longo,* il est plus fou qu'on ne saurait dire; *nisado dé nèci,* une couvée, une famille d'imbéciles.

Un pâoure nèci, un pauvre innocent; *un michant nèci,* une méchante bête; *sès bé nèci dé crêïre acò,* vous êtes bien simple de croire à cela; *souï pas tant nèci!* je ne suis pas si sot! *anés pas faïre lou nèci,* n'allez pas faire la bête. — *Voy. Bajanèl.*

Néciardariè, *s. f.* Niaiserie, sottise, bagatelle, conduite ou action d'un sot.

Néciardas, so, *s.* homme simple, péjoratif de *nécias,* qui est lui-même une augm. de *nèci.*

Nécias, asso, *s.* augm. de *nèci,* gros lourdaud, gros imbécile.

Nécié, éto, *s.* dim. de *Nèci.*

Nécije, *s. f.* Niaiserie, simplicité, bêtise, imbécillité, sottise, mauvaise plaisanterie, privauté. *Acò ès dé nécije,* tout cela n'est pas sérieux; *finissès vostos nécije,* cessez vos gestes, vos plaisanteries déplacées; *quinto nécije!* quelle folie! *faï pas, dis pas qué dé nécije,* il ne fait, il ne dit que des bêtises.

Néga, *v.* Nier, déclarer faux ce qui est vrai ou considéré comme tel; du lat. *negare.* — *Saique, ou négarias pas?* Vous n'auriez pas sans doute le front de nier cela? *Ou a néga,* il l'a nié.

Néga. *v.* Noyer, faire périr, étouffer dans l'eau, submerger, inonder, délayer dans une trop grande quantité d'eau. *As néga ta soupo,* tu as mis de l'eau outre mesure dans ton bouillon; *ra néga démando pa qué d'aïgo,* rat noyé ne demande que de l'eau, se dit de celui qui s'osbtine à lutter contre la mauvaise fortune, au risque de s'empêtrer de plus en plus.

On dit d'un homme timide, irrésolu : *a toujour pôou dé sé néga pér quîou,* il craint de se noyer dans un verre d'eau; *poudèn néga lou chi, aro qu'avèn dé la méno,* nous pouvons noyer le chien, à présent que nous avons de la race; mauvaise plaisanterie adressée à un père à qui naît un premier garçon.

Dér. du lat. *necare,* tuer, faire périr.

Négadis, *s. m.* Un noyé.

Négadisso, *s. f.* Noyade. Au fig., ruine, catastrophe. *A tout pérdu din aquélo négadisso,* il a tout perdu dans cette catastrophe.

Négadoù, *s. m.* Endroit propre à se noyer, gouffre d'eau à bords escarpés.

Négadoù, no, *s. m.* et *f.* Celui qui nie une dette. Celui ou celle qui doit être noyé, qui mérite de l'être.

Dér. de *néga,* noyer.

Négôci, *s. m.* Négoce, commerce, trafic de marchandises ou d'argent; embarras, tracas; du lat. *negotium,* m. s. *Lou Diable lous négôcis!* au diable les affaires ennuyeuses!

Négo-fol, *s. m.*. Petit batelet qui chavire facilement, on dit aussi : *nègo-chi.*

Négre, négro, *adj.* Noir de couleur noire. *Ès négre coumo lou péca,* il est hideux comme le péché. *Négre-dé-fun,* noir de fumée.

Dér. du lat. *niger, nigra,* m. s.

Négrèja, *v.* tirer sur le noir, se rembrunir, prendre une teinte sombre. *Couménço à négréja,* le crépuscule commence à paraître, le jour commence à tomber.

Négrâou, âoudo, *adj.* Moricaud; noiraud; personnage au teint très-brun, hâlé, à la peau tirant sur le noir.

Négroù, *s. f.* Noircissure, taches de salissure, et non pas noirceur qui ne s'emploie qu'au figuré. Qualité de ce qui est noir, tache noire.

Nèn, *s. m.* Nain, emprunt fait au français. Employé seul, ce mot signifie exclusivement mûrier nain, mûrier à basse tige qui se dit aussi *nané.* Pour désigner tout autre arbre-nain, il faut mentionner son nom : *un iranjè nèn,* un oranger nain.

Nèné, *subs. m.* Nom d'enfant, dim. d'*éfantouné* ou de *Jan, Jané. Faï toun nèné,* endors-toi, se dit en parlant à un petit enfant à la mamelle. — *Nèno,* nom d'une petite fille, dim. de Jeanne ou d'Anne.

Nèou, *subs. f.* La neige. *Sé n'és tira blanc coumo la nèou,* il s'en est tiré blanc comme neige, en parlant d'une affaire fâcheuse. *Tombo dé nèou,* il neige. *La nèou dé huiè jours, maïre dè la tèro; dé huiè jours én laï, maïrastro,* neige de huit jours nourrit la terre, au-delà, c'est une marâtre.

Dér. du lat. *nix, nivis,* m. s.

Nère, et non pas **Nèr,** *s. m.* Ners, village du canton de Vézenobre. Le nom vulgaire et la situation de cette localité pourraient en indiquer l'étymologie. Ners se trouve placé au point où l'ancienne voie romaine de Nimes à Gergovie et le nord de la Gaule, par la vallée de l'Allier, franchissait le Gardon par un pont dont les vestiges subsistent encore. Un droit de passage était perçu sur ce pont, et ce droit était sans doute équivalent à un *néret* monnaie de bronze ou *monnaie noire* équivalente à une maille. *Une grant quantité de mailles ou néretz, pesant le poix de soixante six livres pesant ou environ.* — Lit. remiss. ann. 1462, *in Reg.* 198, ch. 372.

Voy. Ducange. *Glossarium,* T. iv. p. 624; col. 1, au mot *Neretus.*

Nétèja, *v.* Nettoyer. *L'an nétéja, l'an rascla,* se dit d'un homme qui a tout perdu au jeu.

Dér. du lat. *Nitidum agere,* faire net.

Nèviè, *s. m.* Grande quantité de neige tombée à la fois; grande surface de pays couverte de neige; tapis de neige.

Dér. du lat. *nix, nivis,* neige.

Ni, *particule négt.* et *conj.* Du lat. *nec;* de l'ital. *ni* ou *ne;* de l'esp. cat., *ni.* Ni, en français. *Acò ès ni-tu-ni-vous,* se dit d'une chose ou d'une personne insignifiante et sans conséquence.

On dit aussi dans le même sens : *Ès bo ni pér boulì ni*

Digitized by Microsoft®

pér roustî, il n'est bon à rien. — *Ou voulès pas? — Ni maï iéou,* vous ne le voulez pas? — Ni moi non plus. — *Ni pér aquélo,* n'importe, peu importe, nonobstant cela. — *Voy. Ni-tu-ni-vous.*

Nifla, *v.* Flairer, renifler, espionner au fig.

Niflado, *s. f.* Reniflement; action de renifler, de flairer.

Niflaïre, Niflaïro, *s.* Un homme qui a le défaut de renifler constamment; renifleur.

Niflan, *s. m.* Le nez. C'est un mot de fantaisie, imité de l'argot, qui est habitué à donner aux divers membres ou aux parties du corps un nom qui rappelle ou représente leurs fonctions. Ainsi, de même que l'on a appelé les yeux *luisants* ou *quinquets,* parce qu'ils éclairent, on a fait du nez *niflan* parce qu'il renifle. — *Un cò dé poun sus lou niflan,* un coup de poing sur le nez. *Douna un cò dé niflan,* approcher son nez de quelque chose pour en sentir l'odeur.

Niflard, *s. m.* Un individu qui a le défaut d'espionner, d'épier furtivement, à la dérobée.

Niflo, *s. f.* La morve qui pend au nez des enfants. *Tira la niflo,* ou *nifla,* ou *nifléja,* renifler.

Nime, *nom pr. m.* Nimes, nom du chef-lieu du département du Gard, et de l'ancienne Civitas des Volkes-arékomikes. — Nimes (*Nemausus* en lat.) a la signification de source sacrée, céleste. » « Ce nom trouve son explication dans l'ancien irlandais *nem,* ciel, gén. *nime.* On trouve *Nemesa* (Auson. *Mosel,* v. 354) affl. de la Moselle appelé aujourd'hui la *Nims,* qui est le nom vulgaire de la ville de Nimes, articulé en faisant sonner l'*s* final. (*Voy.* G. Charvet. — *Les voies romaines chez les Volkes-arékomikes,* deux. part. — ch. 1er, page 48.)

Ninfro, *s. f.* Une petite effrontée. Ce mot ne serait-il pas une corruption de *ninfo,* la mythologie nous ayant rarement représenté ses nymphes comme des modèles de modestie et de retenue?

Nipa, ado, *adj.* Nippé, ée; pourvu d'habillements; *Ès bé nipa,* il est bien pourvu de vêtements.

Nipo, *s. f.* Hardes, nippes, vêtements, trousseau. Ce terme ne s'emploie qu'au pluriel, comme dans le français; mais si on ne le relève de quelque épithète, il signifie ordinairement une défroque de peu de valeur.

Niquouès, *adj.* Narquois, goguenard, malin, nigaud, simple. *Èn dé soun èr niquouès,* avec son air narquois ou badaud.

Nis, *s. m.* Nid. du lat. *Nidus.* Petit réduit de diverses formes, ordinairement circulaire, composé d'éléments divers, dans lequel les oiseaux pondent leurs œufs et élèvent leurs petits. *Sémblo qué vaï préne la maïre âou nis,* se dit d'un homme qui agit avec des ménagements, des précautions ridicules.

Nisa, *v.* Nicher. *Quâou sa ounté niso?* qui sait où il niche, où il perche? se dit en demandant où quelqu'un demeure. On dit aussi *nisa;* terme de jeu pour mettre sa mise, dont c'est sans doute alors une corruption.

Nisado, *s. f.* Nichée. Se dit familièrement pour désigner une famille nombreuse. *Vaqui uno bèlo nisado,* voilà une belle famille. *Léva dé nisados,* dénicher des oiseaux. Par extension on dit : *uno nisado dé rats, dé sèrs,* une nichée de souris, une couvée de serpents. — *Nisado dé cassibraïos,* nichée ne canailles, nichée de racaille.

Nisâou, *s. m.* L'œuf couvain, en v. fr. nicheul, l'œuf qu'on laisse dans un nid de poule pour engager la volaille à pondre d'autres œufs au même endroit. Nid de la poule qui pond et de celle qui couve. *Nisâou de pijouniè,* un boulin : trou pratiqué dans un colombier pour faire nicher les pigeons.

Nisétaïro, *s. f.* Marchande d'anisette, de coco. Type qui disparait et que Lafare a si bien dépeint dans ces vers :

> L'aïgo és fresquo, méssius, vèno dé la tira;
> Nisèto, cartazèno et siró, qu'âou voudra
> Sé sara dé ma tâoulo âoura bono mésuro.

Il fallait la voir, les dimanches d'été, dans les promenades, triomphante surtout les jours de foire, portant, d'une main, sa cruche pleine d'eau qu'elle n'osait tout-à-fait garantir comme étant à la glace, et de l'autre, un petit panier où étaient deux ou trois verres et l'intarissable fiole — *tâoupéto* — contenant son anisette dont elle blanchissait, pour un sou, les verres d'eau qu'elle débitait à ses nombreux chalands. C'était-là son bon temps. Plus tard, au lieu de courir, alerte et provoquante, dans la foule, elle s'établit, immobile, auprès d'une table où s'étalaient, à côté de l'anisette déjà dédaignée, des sirops et des ratafias; et cette transformation même n'a pu la sauver! Les cafés l'ont tuée, et l'absinthe malfaisante et plus chère, a remplacé pour toujours peut-être la pauvre anisette qui n'est autre chose d'ailleurs qu'un équivalent du *raki* des Arabes.

Nisèto, *s. f.* Anisette. Liqueur fabriquée avec de l'anis. Dans le midi on l'extrait du fenouil par la distillation, et elle n'a rien de commun avec cette liqueur moelleuse, onctueuse et parfumée connue sous le nom d'anisette de Bordeaux.

Nissôou, *s. m.* *Bunium bulbocastanum,* plante de la famille des Ombellifères vulgairement appelée *terrenoix.* Racine formée par un bulbe arrondi de la grosseur d'une cerise, bonne à manger, fournissant de l'amidon. On trouve cette plante dans les champs et prairies, au bord du Gardon, à La Baume, à Uzès, à Alzon, au Vigan. Elle fleurit en juin-juillet.

Quelques-uns de ces bulbes ont la grosseur et même la saveur de la châtaigne.

Nista, *v.* Flairer, fureter; espionner; écornifler; s'informer avec curiosité; fourrer son nez; pressentir; prévoir; découvrir de loin.

Nistéja, *v.* épier furtivement, fureter à la dérobée. Fréquentatif de *nista.*

Nistéjaïre, *s. m.* Homme curieux, indiscret, importun, fâcheux; fureteur, qui fourre son nez partout.

Digitized by Microsoft ®

Ni-tu-ni-vous, *Voy. Ni.* Mot à mot, ni toi ni vous, phrase-faite dans laquelle on supprime, par euphonie, l's final de *tus* qui la prend toujours. *Noun és ni-tu-ni-vous,* il n'est ni chair ni poisson, en parlant d'une personne irrésolue, qui ne sait prendre un parti sur rien, ou qui nage entre deux eaux : On le dit également d'une chose qui n'est ni mauvaise, ni bonne, qui n'a ni vice ni vertu.

Nivèl, *s. m.* Niveau, instrument de géodésie. État d'nn plan qui n'a aucune inclinaison, qui est horizontal.

Dér. du lat. *libellum,* pris pour *libella,* fléau d'une balance qui, pour être juste, doit être horizontal.

Nivèla, *v.* Niveler, mettre de Niveau.

Nivou, *s. m.* et *f.* Nuage, nuée. *Lou tén és nivou; faï nivou,* le temps est couvert, nébuleux. *Lou nivou gagno,* le temps se couvre. *Lou nivou dé la nèou,* temps qui menace de neige. *Nâou coumo las nivous,* haut comme les nuages.— Au fig. on le dit d'une personne qui se rembrunit, dont la mauvaise humeur couve et va éclater.

Dér. du lat. *Nubes,* m. s. ou du celt. *Niul.*

Nivoulado, *s. f.* Nuée d'orage qui donne une pluie de peu de durée. *Aquò's pa qu'uno nivoulado,* ce n'est qu'une averse sans importance, un nuage qui crève.

On dit aussi *troussado,* mais cette dénomination s'applique à une pluie d'orage plus intense, accompagnée de tonnerres et quelquefois de grêle.

Nivouléto ou **Lucéto,** *s. f.* luette; on dit aussi *niouléto,* par contraction. Luette, appendice charnu à l'entrée du gosier dont il forme la communication avec le nez; cet organe est nécessaire à la prononciation et à la succion. Du lat. *uva,* m. s. à cause de la ressemblance de la luette avec un grain de raisin, et de son dim. *uvula.* Le français a fait uvette, uvulette, puis luette, et le languedocien l'a imité par *nivouléto* et *luséto.*

Nivoulèto, *s. f.* dim. de *nivou* ou plutôt de *nivoulado;* celle-ci est une nue qui porte souvent le tonnerre et la grêle; *la nivouléto* ne jette ordinairement qu'une ondée.

Noço, *s. f.* Noce, festin. *Anan faïre la noço,* nous allons festoyer, banqueter, faire ripaille. L'assemblée qui assiste à une noce.

Nonanto, *adj. numéral.* Nonante, quatre-vingt-dix. Du lat. *nonaginta,* m. s.

Nono, *s. f.* Dim. *nounéto.* Dodo, terme de nourrice, sommeil d'un enfant. *Faï sa nono,* se dit d'un enfant qui sommeille. *Faïre nono,* faire dodo, dormir. *Nono-nounéto* est le commencement d'une chanson sur un air monotone, très-propre à endormir un enfant.

Nôou, Novo, *adj.* et *s.* Neuf, neuve. *Ès nôou coumo un pifre,* se dit d'un homme naïf, sans expérience. — *Escoubo novo faï l'oustâou né,* balai neuf fait maison nette; c.-à-d. tous les commencements sont beaux. *Flame-nôou,* v. ce mot. *Faïre dé nôou,* refaire, faire à neuf.

Dér. du lat. *novus,* m. s.

Nôou, *nom de nombre.* Neuf. Du lat. *novem,* m. s.

Nôou! *loc.* prononcée sous forme d'interj. et dont on se sert lorsqu'on décortique les châtaignes dans les Cévennes pour indiquer que le battage est suffisant. Cette expression signifie littéralement : elles sont assez battues; elles en ont.

Noro, *s. f.* Belle-fille ou bru. Du lat. *nurus.* On dit prvb.: *amour dé noro, amour dé géndre, és uno bugado sans céndre.*

Nose, *s. f.* Noix, fruit du noyer. Du lat. *nux. La nose d'âou ginoul,* la rotule. *Soun sa tèn pa las noses,* son sac ne retient pas les noix, se dit d'une personne qui parle sans réserve, qui raconte indistinctement tout ce qu'elle sait, même ce qu'elle devrait cacher. On dit aussi *nouse.* (*Voy.* SAUVAGES.)

Tèsto de nose, tête de linotte, étourdi, tête creuse. *Nose boufo,* noix creuse, vide. *Quiëïsso dé nose,* quartier de noix; *nose muscado,* noix muscade, *nose loumbardo* ou *nougo,* noix de jauge, fruit très-gros dont l'amande n'est pas aussi volumineuse que la coque semble l'indiquer. *Nose d'éstrécho,* noix anguleuse dont le fruit est petit, serré et très-difficile à casser; *nose-coucardo.*— *Voy.* ce dernier mot.

Nostre, nostro, *pr. poss.* et *subst.* Qui est à nous, le nôtre, la nôtre. *Lou nostre,* ce qui nous appartient. *Lous nostres,* les nôtres, nos parents, nos partisans. *Sèn din lou nostre,* nous sommes sur nos terres et non pas fermiers. *Lou bon Diou té fague nostre!* que le bon Dieu vienne te prendre! *Démandan pas qué lou nostre,* nous ne demandons que ce qui nous revient, ce qui est à nous.

Noto, *s. f.* Note de musique. Facture de commerçant, *mé dounarés ma noto,* vous me donnerez facture de ce que je vous dois.

Notos, *s. f. plur.* Les minutes d'un notaire. Ce mot ne s'emploie qu'au pluriel. Les notaires sont les *gardes-notes* des actes originaux déposés dans leur étude.

Nou, *part. négat.* Non. Expression plus familière que *nani,* bien qu'ayant la même signification. *A di dé nou,* il a renoncé à son idée, à son projet, il a reculé, il a caponé, il a fouiné (langue verte). *Un jour et l'âoutre nou,* de deux jours l'un. *(Voy. jour.) Ah! Diou nou!* Ah! grand Dieu, non! Ah! non pas certes!

Noublèsso, *s. f.* Noblesse, qualité de celui qui est noble, s'emploie au fig. comme qualité du cœur.

Nouga, *s. m.* Nougat. Sorte de gâteau fait avec du miel et des amandes.

Nougaïo, *s. f.* Articulation. *S'és désnougaïa l'éspoulo, lou ginoul,* il s'est démis l'articulation de l'épaule, du genou. Cerneau, moitié d'une noix verte tirée de sa coque avec un couteau appelé cernoir, du lat. *cernere,* séparer.

Nougarèdo, *s. f.* Noiseraie, terrain planté de noyers. Ce terme s'emploie souvent comme nom de lieu ou nom d'homme. On dit aussi *Nougaré,* Nogaret, nom d'homme, et *Nousiëïro.* — *Voy.* ce mot.

Nouguiè, *s. m.* Noyer. *Juglans regia,* Linn., arbre de la famille des Juglandées qui produit le fruit connu sous le nom de noix. Nom propre rendu en français par Noguier.

Nou'n, contr. de *nous-én. Nou'n dounarés,* vous nous en donnerez.

Digitized by Microsoft®

Noun, *part. nég.* On ne l'emploie jamais isolément, car il n'est pas le même que l'adv. Non, opposé de oui, qui se dit toujours *nou*. *Noun*, dans une phrase, suivi ou non de *pas*, équivaut à ne pas, non pas, quelquefois à ne, seulement. *Noun save*, je ne sais pas, je ne sais, je n'en sais rien. *Noun faraï, pardiou*, je n'en ferai pardieu rien! *Y-anaraï, noun pas pér acò, maï...* J'irai, non pas pour cela, mais...— Cependant *noun pas* remplace *nou*, comme composé donnant même plus de force à la négation : *Ou voulès? — Noun pas!* Le voulez-vous? non pas! non, certes!

Noun, *s. m.* Nom; terme dont on se sert pour désigner un être. Les noms propres, dans l'idiome Cévenol, comme dans les autres langues, sont tirés en général de la religion, des diverses professions, des qualités et des défauts moraux ou physiques, des habitudes, des mœurs, des noms de lieu d'origine et de choses qui nous entourent. Quelques exemples épars, que nous allons donner, indiqueront suffisamment le mode de formation et surtout les difficultés, les inconvénients d'une traduction de ces noms; quant à leur emploi, quelques tournures locales, tout-à-fait différentes des habitudes françaises doivent être mentionnées.

De même qu'en Italie où l'on dit : l'Alighieri, l'Ariosto, il Boiardo, il Petrarca, il Tasso, il Boccaccio, le languedocien emploie volontiers le même article et l'ajoute indistinctement au nom de famille et au nom de baptême : *lou Sabatiè, l'Antouèno, lou Rocho, la Jano.* Il est aussi d'usage de dire : *Pièrе dé Dèssaïén, Jan dé Rouvéïrôou, Céséto dé Mâourin, César d'Arnavièïo,* la particule *dé* n'ayant, cette fois, d'autre prétention que d'indiquer la filiation; et lorsque la mère a été veuve de bonne heure ou que, maîtresse-femme, elle passe pour avoir, du vivant de son mari, une bonne part dans l'administration de la communauté, c'est elle qui donne son nom aux enfants, et l'on dit alors : *Jané dé Roso, Luisé dé Rouvéïrolo, Jâousè dé Miérguésso, Andrè dé Blanquo.*

C'est une politesse en languedocien, de nommer par son nom la personne que l'on salue en passant ou à laquelle on adresse la parole, fût-elle seule, et quoiqu'il n'y ait aucun risque d'équivoque. Cette coutume est usitée aussi en Italie, où on ne l'emploie cependant qu'avec le nom de baptême. On sait qu'en français il n'est point de bon ton de dire ainsi, et qu'il suffit, dans ce cas, de dire Madame ou Monsieur.

Les noms de famille languedociens sont tous susceptibles de féminin ou de diminutifs. Comme on ne dit pas, pour le peuple, *madamo uno tèla,* comme en français, il a fallu donner, à chaque nom propre, une désinence féminine pour l'épouse de tel et tel. On est souvent fort embarrasé pour former ainsi le nom des femmes; les principes suivants sont assez généralement reçus à quelques rares exceptions près :

Les noms terminés au masculin par un *e*, un *i*, un *o* un *ou* muets, font *ésso* au féminin :

Rouvièïro — Rouvièïrésso — Dim. *Rouviéiré.*
Mièrgue — Mièrguésso — Dim *Mièrgué.*
Gardio — Gardiésso —Dim. *Gardioù.*
Sâouvi — Sâouviésso — Dim. *Sâouvioù, Sâouviéto.*
Basquou — Basquésso — Dim. *Easqué.*

Les noms en *a* font *ado :*

Priva — Privado — Dim. *Privadé.*
Bérna — Bérnado — Dim. *Bérnadé.*

Exc. cependant certains mots qui, en français, prennent un *c* final et qui font *ago :*

Altéïra — Altéïrago — Dim. *Altéïragué.*
Brassa — Brassago — Dim. *Brassagué.*

Ceux en *al* font *aïo :*

Rigal — Rigaio — Dim. *Rigaïé.*
Guibal — Guibaïo — Guibaïé.

Ceux en *an* font quelquefois *anto,* quelquefois *ando,* quelquefois *anquo,* quelquefois *ano :*

Paladan — Paladano — Dim. *Paladané.*
Duran — Duranto — Dim. *Duranté.*
Mâouran — Mâourando — Dim. *mâourandé.*
Blan — Blanquo — Dim. *Blanqué.*

Ceux en *dou* font, suivant le cas, *alo* quand il fait a en français et *doudo* quand il fait aud :

Pourtâou — Pourtalo — Dim. *Pourtalé.*
Barnassâou — Barnassalo — Dim. *Barnassalé.*
Arnâou — Arnâoudo — Dim. *Arnâoudé.*
Bérâou — Bérâoudo — Dim. *Bérâoudé.*

Ceux en *ar* font *ardo* :

Bérar — Bérardo — Dim. *Bérardé.*
Gaïar — Gaïardo — Dim. *Gaïardé.*
Foucar — Foucardo — Dim. *Foucardé.*

Ceux en *as* font *asso :*

Dumas — Dumasso — Dim. *Dumassé.*
Dalgas — Dalgasso — Dim. *Dalgassé.*

Ceux en *é* fermé font *éto :*

Coulé — Coulélo — Dim. *Coulétoù.*
Bouné — Bounéto — Dim. *Bounétoù.*

Ceux en *è* ouvert font *èto :*

Dâoudè — Dâoudèto — Dim. *Dâoudétè.*
Balè — Balèto — Dim. *Balété.*

Cependant :

Andrè fait *Andrèio* — Dim. *Andréné* ou *Andréssé.*

Ceux en *iè* font *iéïro :*

Cavaïè — Cavaïèiro — Dim. *Caraïèïré.*
Larguiè — Larguièiro — Dim. *Larguièïré.*
Piè fait *Piècho* — Dim. *Piècho* ainsi que *Dalpiè, Tiè,* etc.

Ceux en *él* font *éïo* ceux en *èl èlo ;*

Dounzél — Dounzéïo — Dim. *Dounzéioù.*
Roussèl — Roussèlo — Dim. *Roussélé.*

Digitized by Microsoft ®

Brunèl — Brunèlo — Dim. *Brunélé.*

Ceux en *én* font *énto :*

Sirvén — Sirvénto — Dim. *Sirvénté.*
Clamén — Claménto — Dim. *Claménté.*

Ceux en *èou* font *èoudo :*

Chapèou — Chapèouno — Dim. *Chapèoudé.*
Vèou — Vèoudo — Dim. *Vèoudoù.*

Ceux en *èr* font *èrto :*

Roubèr — Roubèrto — Dim. *Roubèrtoù* ou *té.*
Masèr — Masèrto — Dim. *Masèrté.*

Ceux en *és* font *éso :*

Pagés — Pagéso — Dim. *Pagésé.*
Courtés — Courtéso — Dim. *Courtésoù.*

Cependant :

Brés fait *Brésso* — Dim. *Bréssé.*

Ceux en *è* accentué font *ino :*

Baldì — Baldino — Dim. *Baldiné.*
Sabourì — Sabourino — Dim. *Sabouriné.*
Mdourin — Mdourino — Dim. *Mdouriné.*

Ceux en *ìou* font *ivo :*

Donadiou — Dunadivo — Dim. *Donadivé.*
Matiou — Mativo — *Mativé.*
Fountaniou — Fountanivo — Fountanivé.

Cependant :

Fiou fait *Fiousso* — Dim. *Fioussé.*
Cariou — Carioudo — Dim. *Carioudé.*

Ceux en *ò* accentué font *oto :*

Ribò — Riboto — Dim. *Riboulé.*
Morò — Moroto. — Dim. *Moroulé.*

Ceux en *ol* font *olo :*

Ravassol — Ravassolo — Dim. *Ravassoulé.*
Tréscol — Tréscolo — Trescoulé.

Ceux en *òou* font *olo :*

Souléïróou — Souléïrolo — Dim. *Souléïroulé.*
Massabiòou — Massabiolo — Massabioulé.

Ceux en *or* font *ordo :*

Itor — Itordo — Dim. *Itourdé.*

Ceux en *os* font *osso :*

Bédos — Bédosso — Dim. *Bédoussé.*
Mdoubos — Mdoubosso — Mdouboussé.

Ceux en *ou* et en *oun* font *ouno :*

Chapoù — Chapouno — Dim. *Chapouné.*
Chardoù — Chardouno — Dim. *Chardouné.*
Pièrédoun — Pièrédouno — Dim. *Pièrédouné.*

Ceux en *oul* font *oulo :*

Coumoul — Coumoulo — Dim. *Coumoulé.*
Réboul — Réboulo — Réboulé.

Gourdoùs — Gourdouso — Dim. *Gourdousé.*

Ceux en *òus* font tantôt *ouso,* tantôt *ousso :*

Rous — Rousso — Dim. *Roussé.*
Ginoùs — Ginouso — Dim. *Ginousé.*
Cahoùs — Cahousso — Dim. *Cahoussé.*

Ceux en *u* font *udo :*

Téstu — Téstudo — Dim. *Téstudé.*

Cependant :

Cadu fait *Caduquo* — Dim. *Caduqué.*

Ceux en *us* font *uso* ou *usso :*

Pértus — Pértuso — Dim. *Pértusé.*
Tabus — Tabusso — Dim. *Tabussé.*

Ceux en *un* font *uno :*

Dâoutun — Dâoutuno — Dim. *Dâoutuné.*
Véïrun — Véïruno — Dim. *Véïruné.*

On sent que ce ne sont là que des noms usuels et communs dans le pays; il en est une foule d'autres qui n'ont pu suivre les règles générales, surtout ceux que le français a introduits parmi nous. A leur égard, on doit suivre, autant que faire se peut, les analogies et les étymologies, surtout la lettre finale du masculin dans le français. Quand aux diminutifs, il est difficile de préciser ceux qui doivent être terminés en *é* et en *où* : l'usage et l'euphonie sont les seuls juges en cela. Le féminin des diminutifs se forme en ajoutant la syllabe muette *to* à ceux en *é* et la syllabe muette *no* à ceux terminés en *où.*

Il est bien entendu que les noms de baptême ont aussi leurs diminutifs et c'est sous cette forme surtout qu'ils sont employés. Mais qui pourrait essayer de poser des règles aux capricieuses transfigurations qu'ils subissent ainsi ? L'invasion de prénoms nouveaux rendrait plus vaine encore cette prétention ; car s'il était possible, par habitude peut-être, de reconnaitre Alexis, François, Isabelle ou Élisabeth, Thérèse, voire Jacques sous le masque de *Sissé, Césé, Béloun, Trésoù* et *Jacourlo,* qui s'imaginerait que *Frè, Dalè, Mané* représentent Ferdinand, Edmond, Emmanuel? Mais ces diminutifs ne sont pas seuls méconnaissables : lorsque le beau monde français, ne voulant plus s'appeler Pierre, Paul ou Jean, comme ses pères, alla chercher ses patrons dans les légendes étrangères, le languedocien eut la vaniteuse pensée de le suivre dans cette voie. Mal lui en prit, et s'il baptise ses enfants des noms d'Oswald, d'Edwige, de Wilfrid, il est obligé de les appeler autrement; car ces noms, il ne peut pas les prononcer, qu'il revienne donc, pour ne plus les quitter, aux jolis prénoms Thérèse, Marie, Jeanne et tant d'autres du même genre, si propres à son fluide langage, dût-il continuer à en faire des *Trésoù,* des *Mariouné,* des *Janoù, Janétoù ;* cela vaudra toujours mieux que *Clitènnéstréto,* ou *Brutusé,* petits noms dont nous avons entendu une mère appeler ses enfants que l'on avait trouvé de bon goût de baptiser Clytemnestre et Brutus. — *Voy. Escaïnoun, Dalmas, Déléouse, Masèl, Massabiôou.*

Digitized by Microsoft ®

Nouu-dé-nouu, Nom de-nom ! juron qui était sur le point de transgresser le second commandement de Dieu et qui, étranglé à temps, finit en murmurant un vain son.

Nourì, *v.* Nourrir. Du latin *nutrire*, alimenter ; fournir les aliments nécessaires ; allaiter ; entretenir ; élever. — *Mé donou vin sôous et nourì*, on me donne vingt sous par jour, plus la nourriture.

Nouriço, *s. f.* Nourrice, femme qui allaite un enfant qui n'est pas le sien.

Dér. du lat. *nutrix*, ou de *nutricia, tiæ*.

Nouridoù, *s. m.* Cochon d'un an, cochon à engraisser, prêt à être mis à l'engrais.

Dér. du lat. *nutriendus*.

Nouris, *s, m.* Le nourricier, le père nourricier. Le mari de la nourrice. — *Voy. Nouriço*. On dit ordinairement : *Païre* ou *pèro-nouris*. Cependant la mère, en parlant du mari de la femme qui allaite son enfant, le désigne fort bien ainsi : *Moun nouris*. L'enfant l'appelle plus tard de même, et il va plus loin encore car, du frère de cet homme il dit : *moun ouncle-nouris*.

Nous, *s. m.* Nœud. Du lat. *nodus*, par la suppression du *d*, Protubérance, saillie, tubérosité. *Nous-courén*, nœud coulant.

Nous, *pr. pers.* Nous, régime et jamais pluriel de je, le verbe se conjuguant toujours sans pronom. *Fasès-nous un plési*, faites-nous un plaisir. *Nous ou dounè*, il nous le donna. *Faguén coumo lous sarjans : sé nous aïmou pas, aïmén-nous éntre nâoutres*, faisons comme les huissiers : si l'on ne nous aime pas, aimons-nous entre nous.

Nousa, *v.* Nouer. *Po pas nousa lous dous bous*, il a de la peine à joindre les deux bouts de l'année pour subsister avec ses revenus.

Nousa, do, *adj.* Nouée, ée ; chose fixée au moyen d'un nœud. On dit en parlant d'un enfant rachitique et qui ne grandit pas : *és nousa*.

Nouscléto, *s. f.* Sorte d'anneau en métal qui fait partie d'une agrafe. On dit aussi *maïéto*.

Nous-courén, *s. m.* Nœud-coulant et non pas nœud-courant — *Voy. Nous*.

Nouse, *s. f.* Noix. — *Voy. Nose*.

Nousièïro, *n. pr. de lieu.* Nozières, hameau de la commune de Boucoiran, canton de Lédignan, près duquel se trouve une station du chemin de fer d'Alais à Nimes. Lieu planté de noyers, noiseraie, synonyme de *Nougarédo*. — *Voy.* ce mot.

Nouïso, *s. f.* Dim. de *Nose*, petite noix. Le roitelet, qui n'est pas plus gros qu'une noix : c'est le plus petit oiseau d'Europe.

Noutâri, *s. m.* Notaire.

Nouvèl, *adj.* Nouveau, nouvelle.

Nouvèlo, *s. f.* Nouvelle, première annonce d'un événement récemment arrivé, bruit, rumeur. Brebis qui a atteint sa seconde année. *Nouvèlos* au plur. se dit surtout des nouvelles données par les journaux. *Avès légì las nouvèlos ?* avez-vous lu les journaux ?

Nouvémbre, *s. m.* Novembre, nom du onzième mois de l'année Julienne et Grégorienne. Du lat. *novembris*, fait de *novem*, neuf, parce que ce mois était le neuvième de l'année romaine, lorsque cette année n'avait que dix mois.

Nouviâou, do, *adj.* Nuptial. *Abì nouviâou, rdoubo nouviâoudo*, habit ou robe de noces.

Nouzélu, do, *adj.* Noueux, euse.

Dér. du lat. *nodosus*, m. sign.

Novi, Novio, *subs.* Le fiancé, la fiancée, au plur. *Nòvis*, les fiancés. *Sès préssa coumo un nòvi*, vous êtes pressé comme celui qui va se marier.

Dér. du lat. *novi*.

Novo, *adj. f.* — *Voy. Nôou*.

Nus, uso, *adj.* Nu, nue, *Èro nus coumo un vèrme*, il était nu comme un ver. *M'an laïssa tout nus*, on m'a dépouillé de tout.

O

O O

O; *s. m.* La lettre O. L'*o* final, même suivi de l'*s* qui se fait toujours sentir qu'elle soit ou non la marque du pluriel, est muet ou tonique. Muet, il est le pendant de l'*e* muet français et se perd, assez peu articulé, exactement comme dans l'italien *meco, mio, petto ;* tonique, il a toute sa valeur accentuée comme dans le français écho, numéro, zéro, ou le latin *ergò, cicero*. Pour le distinguer dans ce dernier cas, il prend un accent grave. L'Italien encore procède de même, il écrit *faro*, phare, et *farò*, je ferai. Le languedocien a également besoin de différencier les deux valeurs de son *o* final, et l'accent qui indique la prononciation peut changer en même temps la signification d'un mot : *fïo* et *fiò*, fille et feu, *babo* et *babò*, bave et chrysalide, *tantos* et *tantòs*, tantes et tantôt.

Dans la triphtongue, d'un usage très-fréquent, l'*o*, ainsi que l'*a* et l'*i* prend un accent circonflexe. Cet accent n'a point pour effet de changer le son de la lettre, mais d'indiquer quel est la tonique de la triphtongue c.-à-d. que celle-ci se prononce en forçant sur la voyelle accentuée et en coulant sur les autres, mais le tout par une seule émission de voix, sans l'allonger comme s'il formait deux syllabes : *môoure, fôoure, biôou*. — *ô* prend encore le même accent, par ana-

Digitized by Microsoft ®

logie avec le français et pour le distinguer du suivant, lorsqu'il est particule précédant ou indiquant le vocatif : *ô moun Diou !* ô mon Dieu ! — *Voy.* la lettre I.

O, *part. affirmative.* Oui. Peu en usage et jamais qu'avec les personnes que l'on traite très-familièrement, *o* est l'ancien *oc* abrégé, adouci ou dégénéré. C'est encore le oui des Hautes-Cévennes. — *Voy. Oc.*

Obro, *s. f.* Œuvre, travail, ouvrage. *Y-a prou obro, y-a fosso obro aquì*, il y a là beaucoup d'ouvrage, beaucoup de travail, de la difficulté. *Y-âoura bé d'obro*, il y aura bien du travail, et aussi bien des difficultés. *Faïre dé l'obro lou vala*, faire de la terre le fossé, c.-à-d. tirer de la chose les dépenses nécessaires pour l'agrandir, pour l'entretenir, ou bien faire de nouvelles dettes pour en payer d'anciennes, *L'obro lâouso lou mèstre*, l'ouvrage recommande l'auteur, autrement : à l'œuvre on connaît l'ouvrier. *Fulobro.* — *Voy.* ce mot.

Dér. du latin *opera*, m. sign.

Obro, *s. f.* Labour, façon. *Douna uno obro*, donner une façon, un labour à un champ. *Y-a pa 'ncaro l'obro*, la terre est encore trop humide ou trop sèche pour être labourée, pour recevoir un bon labour. *Y-a michanto obro*, le travail est difficile, pénible. *Y-a bono obro ?* le labour se fait-il aisément ? et, par extension, cette question s'adresse à une personne occupée d'un travail quelconque. *Lou ban dé l'obro*, le banc de l'œuvre, des marguillers. *Bon jour, bon obro*, phrase de salutation adressée à des gens qui travaillent.

Oc, particule affirmative dont se servaient nos provinces méridionales qui, pour cela, furent appelées la langue d'Oc, séparée par la Loire de la langue d'Oïl ou d'Oui, parce que ces deux derniers mots étaient l'affirmation de cette autre moitié de la France. *Oc* n'est autre chose que le lat. *hoc*, ellipse de *hoc est*, cela est. Après avoir été l'expression caractéristique d'une langue au point de donner son nom au pays où on la parlait, *oc* est complètement tombé en désuétude. Il est encore employé dans les environs du Vigan ; mais pour nous, il n'existe plus ; *oï* l'a depuis longtemps remplacé, et il ne reste qu'un souvenir presque effacé de lui dans *o* qui en est la corruption et dont on fait même peu usage.— *Voy. Oï.*

Ocho, *s. f.* Esse, clavette en fer que l'on met au bout de l'essieu pour retenir la roue. *Ocho* serait-elle une altération bien forte et bien gratuite du français esse ? — On donne aussi ce nom aux groseillers épineux communs dans les haies.

Odi, *s. m.* Ennui, dégoût. On ne l'emploie qu'ainsi : *Vénì én odi. La car mé vèn én odi*, la viande me répugne, m'est devenue fastidieuse. *Mé vènes én odi*, tu m'ennuies, tu me fatigues, tu m'es insupportable. C'est du pur latin *mi venis in odium*, tournure que l'italien a aussi imitée en disant : *venir a noia*, ennuyer.

Oh ! *interj.* commune à toutes les langues. Oh ! qui marque la surprise, l'admiration. On se sert aussi de cette exclamation, en prolongeant le son, pour appeler quelqu'un de loin. — *Oh ! hé !* oh ! vraiment, oh ! bien. *Oh ! Diò.* — *Voy. Diò.*

Oï, *partic. affirmative.* Oui. Ainsi qu'on peut le voir aux articles *nani, nou, o* et *vouì*, le languedocien a deux négations et deux affirmations, l'une familière et l'autre respectueuse. Ces nuances sont scrupuleusement observées dans l'usage et l'on en verra l'origine à l'art. *Vouì*. *Oï* est l'affirmative familière ; on en use seulement envers les personnes que l'on tutoie ou avec qui l'on agit du moins très-familièrement si on leur dit vous ; il est par conséquent le corrélatif de *nou*. Il ne paraît pas être une altération du vieux *oc* aujourd'hui abandonné ; c'est bien plutôt l'oil d'outre-Loire, qui du reste devait se prononcer à peu près de même et qui est devenu l'oui français. Cet oil, dont le languedocien fit *oï*, dût être adopté par imitation d'un langage plus élégant, et plus tard il resta comme affirmation tutoyante lorsque le oui, qui parut encore plus raffiné, et dont on fit *vouì*, lui succéda et s'établit définitivement comme affirmation respectueuse que devaient employer les gens bien élevés.

Oli, *s. m.* Huile. Dans un pays où la cuisine se fait à l'huile, il est bien entendu que si on n'indique pas une qualité particulière il ne s'agit que de l'huile d'olive. *Dé bon òli*, de la bonne huile. *Oli for*, huile forte. *Oli d'anfèr. (Voy. Anfèr.) Oli d'espì, dé cade. (Voy.* ces deux mots.) *Oli dé pè-dé-biôou*, synovie, liqueur visqueuse, de la nature du blanc ou de la glaire d'œuf, qu'on trouve dans les jointures des grands os des animaux et en plus grande quantité dans celles du bœuf, à raison de sa grosseur ; on l'emploie pour la brûlure. *Aquò 's taquo d'òli*, c'est tache d'huile qui ne s'efface pas, cela vaut contrat. *Oli dé couïde*, on le dit plaisamment d'un travail où il faut faire agir vigoureusement les bras, user de la graisse de coude. *Dâou et d'òli !* Allons ! courage !

Dér. du lat. *oleum*, même signification ou plutôt *d'olivum*, huile d'olive.

On, *pron. pers. indéfini* ou *l'On.* On, l'on. C'est à la langue romane que le français a pris ce pronom qui n'est autre chose que l'abréviation du lat. *homo* ou *homines*. Le roman disait : *per tal que hom sapia*, afin qu'on sache ou que homme sache ; *non volem que hom prendan las personas des clerghes*, nous ne voulons pas qu'on saisisse la personne des clercs, etc. Mais il est à remarquer qu'alors que le français s'accommodait de la tournure romane, le languedocien l'abandonnait pour revenir à la tournure latine ; et s'il reprend parfois, avec quelque utilité, son bien passé en d'autres mains, comme dans : *on po pas y tène*, on ne peut y tenir, etc., etc. Par euphonie on rend souvent *on* par *don*, dans le dialecte alaisien : « *Don sé forço, âoutramén vost' éstouma sé baro.* » (Leyris, poésie inédite.) Là où le français emploie on, le languedocien peut presque toujours rendre la phrase d'une manière différente et souvent préférable : on dit, on fait beaucoup de choses, *sé dis, sé faï*

Digitized by Microsoft®

fosso cdousos; on vous le fera voir, *vous ou faran vèire;* on vous le dit, on vous l'a dit, *vous ou disou, vous ou an di,* on va commencer, *van acouménça;* on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, *émbé fèou noun sé prénou mousquos.*

Oouh! *interj.* qu'on peut rendre par ho là! hé! *Oouh! y-a pas dingus?* holà! hé! il n'y a personne dans la maison? — *Oouh!* en appuyant longtemps sur le premier *ô,* est aussi le commandement à la bête de somme ou de trait de s'arrêter et, dans ce cas, l'opposé de *i;* le français le rend par oh! ou ho! que le languedocien emploie aussi.

Ordi, *s. m.* Orge *(hordeum),* dont il y a plusieurs espèces; l'orge commune, orge carrée, grosse orge ou escourgeon, qui a quatre rangs de barbes, est la plus connue sous ce nom.

Dér. du lat. *hordeum,* m. sign.

Orgue, *s. m.* Orgue; toujours du même genre au pluriel comme au singulier.

Dér. du lat. *organum,* m. sign.

Orle, *s. m.* Bord, margelle d'un puits; bord d'un vase quelconque; ourlet, repli et couture au bord d'une étoffe, d'un tissu, pour qu'il ne s'effile pas.

Dér. du lat. *orula,* dim. de *ora,* bord.

Orviatan, *s. m.* ou bien Ourviatan. Orviétan, qu'un charlatan de la ville d'Orviète, en Italie, importa à Paris dans le XVIIe siècle. C'était un électuaire dans la composition duquel il entrait, disait-on, 54 drogues et qu'on regarda longtemps comme un remède infaillible contre beaucoup de maux. Selon M. Magnol, on donne ce nom à Montpellier, à *l'Anchusa monspeliaca.* Il n'en reste plus que le nom, et le languedocien s'en sert en disant : *marchan d'ourviatan,* pour désigner un hableur, un charlatan qui débite toute autre chose que des électuaires; mais ce mot est aujourd'hui tombé en désuétude.

Os, *s. m. plur.* **Osses.** Noyau de cerise, de pêche, de prune, etc., *osses d'oulivos,* marc d'olives pressuré. *Piqua lous osses,* casser les noyaux. Leur dureté, pareille à celle de l'os, a valu ce nom aux noyaux que le lat. appelait aussi *Ossa, ium.*

Os, *s. m. plur.* **Osses.** Os, partie de l'animal dure, solide, qui forme comme la charpente de son corps. *A bon chi bon os,* à bon chien bon os. *Os-pudén,* os pubis; du lat. *pudens,* pudique ou *pudendus,* que l'on cache par pudeur. *Os-Bertran,* l'os du croupion, l'os sacrum, la dernière des vertèbres, terminée par un petit os un peu recourbé appelé coccix. C'est là qu'aboutit une foule de nerfs dont la luxation est toujours dangereuse et souvent mortelle, ce qui a fait donner par les anatomistes à cet os le surnom de *sacrum* parce qu'il n'y faut pas toucher. Quant à ce qui lui a valu son nom languedocien, il serait difficile de le dire, et cela tient sans doute à quelque fait anecdotique oublié. *Os dé supio,* os de seiche que l'on met dans les cages d'oiseaux et qui leur sert à affiler leur bec.

Osquo, *v. f.* Hoche, encoche, entaillure pour marquer sur une taille le pain, le vin, la viande qu'on prend à crédit, ou pour tenir toute autre espèce de compte; cran, entaille sur un solide, pour accrocher ou arrêter quelque chose, comme en ont notamment certaines crémaillères. *Nâoussa d'uno osquo,* hausser d'un cran. *Fâou faïre uno osquo âou crémal,* il faut faire une croix à la cheminée, se dit lorsqu'il se produit un fait extraordinaire, en dehors de toute prévision. *Vous faraï uno osquo à l'âouréio,* je vous couperai un petit bout de l'oreille pour vous en faire ressouvenir. *Save cé qué né vôou l'osquo,* je sais ce qu'en vaut la marque ou l'aune. *A fa uno osquo,* il s'est endetté.

Dér. du lat. *occare,* couper.

Osquo, *part. affirmative* qui répond à oui, assurément, certainement. C'est le mot précédent devenu affirmation familière et plaisante, en l'employant d'une manière elliptique, comme si l'on répondait : ce que vous dites est entendu, acquis au procès-verbal, marquons-le, enregistrons-le, *faguén uno osquo. Osquo dé ségù,* se dit dans le même sens.

Otobre, *s. m.* Dixième mois de l'année actuelle qui n'était que le huitième, comme ce nom l'indique, lorsqu'elle commençait le 1er mars.

Dér. du lat. *october,* m. sign.

Ou, *pron. relat.* Le. *Vous ou dise, crésès-ou, ou créséguès pas, aquò m'és égâou,* je vous le dis, croyez-le, ne le croyez pas, ça m'est égal. *Ou faraï,* je ferai cela. *M'ou a di,* il m'a dit cela.

Dér. du lat. *hoc,* m. sign.

Ou, *conj. alternative.* Ou. *Iiuèï ou déman,* aujourd'hui ou demain. On le fait suivre aussi de *bé : Véndraï dilus, oubé ou mandarés,* je viendrai lundi, ou bien vous l'enverrez; c'est à l'habitude et au goût à décider de l'emploi de cette variante.

Ou! est un de ces sons, comme oh! ho! etc., qui appartient à toutes les langues pour exprimer, sans paroles, la surprise, l'admiration, la douleur, le dégoût, selon l'intonation qu'on leur donne? *Ou,* que l'on fait ordinairement très-long, peut se rendre au besoin par fi! fi donc! *Ou! lou por!* fi! le cochon! fi donc! le vilain! *Ou! n'âouriéï bé vèrgougno!* fi donc! j'en aurais bien honte! — On crie aussi aux pourceaux : *Ou!* pour les chasser, comme on dit en anglais *out,* hors! dehors!

Dans la bass. lat. *huesium* signifiait huée.

Ouï, est une de ces interjections ou exclamations, dont il est question à l'art. précédent, qui exprime la douleur, la souffrance : *Ouï mé fasès mâou!* aïe, vous me faites mal.

Ouïèïrado, *s. f.* Le contenu d'un huilier plein, *ouïèïro.*

Ouïèïro, *s. f.* Huilier en verre et surtout en fer-blanc, ne se dit bien que du récipient qui contient l'huile pour l'usage courant ou journalier; ce serait donc plutôt une huilière ou cruche à l'huile. *Ouïèïro,* pour huilier composé des burettes où l'on met l'huile et le vinaigre, est un gallicisme.

Digitized by Microsoft®

Ouïra ou **Bouïra**, *v.* Frapper, meurtrir, briser les os, et proprement, faire une outre ou préparer pour cela la peau d'un vieux bouc, ce qui se fait de la manière suivante :

Le boucher, après avoir égorgé l'animal, le frappe à coup de barre par tout le corps, pour ramollir les chairs et briser les os, qu'il détache ensuite par l'ouverture du cou dont il a séparé la tête. Quand tout le dedans est net, il fait à la peau les préparations nécessaires pour qu'elle puisse contenir le vin ou l'huile sans leur communiquer de mauvais goût.

On voit par là que l'expression *lou Diable vous ouïre* serait une imprécation horrible si l'on savait la force du terme ou qu'on l'eût dans l'intention; mais ce ne sont le plus souvent que des expressions qu'on peut appeler explétives, qui ne signifient rien ou tout au plus que de l'impatience dans la bouche de ceux qui les emploient. (Sauvages.)

Outre, peau de bouc accommodée pour y mettre des liquides. Les outres faits avec une peau de vache cousue d'un bout à l'autre sont plus solides que ceux de bouc. Ils sont beaucoup moins en usage depuis que les transports se font très-peu à dos de mulet.

Dér. du lat. *uter*, m. sign.

Oulado, *s. f.* Le contenu d'une marmite, *oulo*.

Dér. du lat. *olla*, m. sign.

Ouliva, *v.* Cueillir les olives dans nos localités où l'on récolte les olives avant qu'elles soient assez mûres pour tomber d'elles-mêmes, et où les oliviers n'atteignent pas des dimensions telles qu'il soit nécessaire d'en gauler le fruit. *Ouliva* doit se rendre par cueillir et non ramasser les olives. Ce mot peut être pris dans le sens de *frucha* : *Mous oulivièz an bièn ouliva*, ont donné beaucoup de fruit.

Oulivados, *s. f. plur.* Olivaison, saison où l'on récolte les olives, la récolte elle-même ou l'action de cueillir ce fruit. *Pér oulivados*, à l'olivaison, au temps de l'olivaison.

Oulivaïre, **Oulivaïro**, *s. m.* et *f.* Cueilleur, cueilleuse d'olives, qui fait la cueillette des olives; ici ce travail est ordinairement dévolu aux femmes, ce qui fait que le féminin *oulivaïro* est presque usité. On dit aussi *oulivarèlo*.

Oulivastre ou **Aoulivastre-Bouscas**, *s. m.* Troëne. *Ligustrum vulgare*, Linn., arbrisseau indigène, à fleurs petites et blanches et baies noires, dont on forme des palissades et des haies. C'est en parlant de lui que Virgile a dit :

O formòse puer, nimium ne crede cólori :
Alba ligustra cadunt; vaccinia nera leguntur.

« O bel enfant, ne t'enorgueillis pas de tes fraîches couleurs : les blanches fleurs du troëne tombent; des baies noires leur succèdent. »

Oulivédo, *s. f.* Olivette, champ planté d'olives.

Dér. du lat. *olivetum*, m. sign.

Ouliviè, *s. m.* Olivier, arbre qui produit l'olive, *olea luropea*, Linn., l'olivier sauvage, *olea sylvestris*, Linn. — *Ouliviè dé toun gran, castagnè dé toun pèro, amouriè dé tus-mêmo*, olivier de ton aïeul, châtaignier de ton père, mûrier de toi-même. Très-lent à venir, l'olivier, coûteux à soigner, ne rend qu'en raison de ce qu'on lui donne, ainsi qu'il le dit lui-même dans cet autre dicton : *Ouncho-mé lou pè t'ouncharaï lou bè*, graisse-moi le pied, je te graisserai le bec. Ajoutez que son produit, qui n'est point annuel, n'est que trop souvent détruit, pour de longues années, par les hivers rigoureux qui ravagent presque périodiquement nos olivettes.

La culture de l'olivier semblerait donc peu avantageuse; mais comme il vient bien sur nos collines en terrasses, où il ne serait pas utilement remplacé, et qu'il fournit cette huile indispensable à tous nos apprêts culinaires, il partage toujours, avec le mûrier et le châtaignier, l'amour, les soins et la reconnaissance de notre pays.

Dér. du lat. *oleaster*, m. sign.

Oulivo, *s. f.* Olive fruit de l'olivier. *A Toussan, l'oulivo à la man*, à la Toussaint, l'olive à la main.

Dér. du lat. *oliva*, m. sign.

Oulo, *s. f.* Marmite de potin ou de fonte où l'on fait cuire toutes sortes d'aliments. *Chacun sa cé qué boul din soun oulo*, chacun sait ce qui bout dans son pot, chacun sait où son soulier le blesse.

Dér. du lat. *olla*, m. sign.

Oumbra, *v.* Ombrager, faire de l'ombre, défendre du soleil.

Oumbraje, *s. m.* Ombrage, ombre que fait un corps opaque en interceptant les rayons du soleil et particulièrement celle que font les arbres.

Oumbréja, *v.* Variante d'*oumbra*.

Oumbrén, **quo**. *adj.* Ombragé, couvert d'ombrage, qui est à l'ombre; soupçonneux, pour une personne; ombrageux, pour une bête, un cheval surtout.

Oumbro, *s. f.* Ombre, obscurité causée par un corps opposé à la lumière; espace privé des rayons du soleil. *Oumbro d'home vôou cént fénnos*, l'ombre d'un homme vaut cent femmes.

Dér. du lat. *umbra*, m. sign.

Oume, *s. m.* Orme, ormeau, *ulmus campestris*, Linn., on disait autrefois *om* et *oum* et c'est de là que sont venus plusieurs noms de lieux : *Sént-Éstève dé Lon, lou mas dé Lon*, que le languedocien prononce ainsi et que le français, plus respectueux cette fois pour l'étymologie, écrit Saint-Etienne-de-Lolm, etc. Le nom propre Delon *Déloun*, a sans doute la même origine, mais alors le languedocien et le français auraient repris leurs rôles.

Ouncha, *v.* Oindre, enduire d'un corps gras, graisser. *Ouncha las rodos*, graisser les roues.— *Salado mâou ounchado*, salade qui manque d'huile, affaire mal conduite.

Dér. du lat. *ungere*, m. sign.

Ounchuro, *s. f.* Graissage, action d'oindre; toute sorte de matières grasses et huileuses; ce qu'on mange de gras

Digitized by Microsoft®

avec du pain. *Faï michan manja soun pan sans ounchuro,* il est désagréable de manger son pain sec. *An plagnégu l'ounchuro,* on n'a pas employé assez d'huile dans ce ragoût, dans cette salade ; *qudou manjo soun pan sans ounchuro, lou manjo sans mesuro.* On dit aussi : *ounchaduro.*

Ouncle, *s. m.* frère du père ou de la mère, mari de la tante : Dans le vocabulaire plaisant, *ouncle* signifie créancier, qu'on appelle aussi comme dans le Nord, *anglès,* anglais.

Dér. du lat. *avunculus*, m. sign.

Ounço, *s. f.* Articulation, nœud ou jointure des doigts de la main ; la phalange elle-même.

Dér. du lat. *uncus,* croc, crochet.

Ounço, *s. f.* Once; seizième partie de l'ancienne livre; elle vaut à Alais 25 g. 99. soit en chiffre rond 26 grammes. L'once de Provence était équivalente à 31 g. 25. C'était la douzième partie de la livre romaine. L'once se subdivisait en 8 gros. Il y avait la petite once, comme la petite livre. Le quintal de 100 grosses livres contenait 121 livres petit poids. L'once d'Alais était la petite once de 26 gr.

Dér. du lat. *uncia,* once, qui n'était contenue que douze fois, dans la livre romaine.

Oundado, *s. f.* Onde. flot, lame, vague, de la mer, d'une rivière débordée. *L'aïgo sor à bèlos oundados,* l'eau sort par lames, à flots pressés, par ondes : c'est un aug. de *oundo.*

Oundo, *s. f.* Bouillon, en parlant de l'eau qui bout. *Li fôou pas qu'uno ou dos oundos,* il ne lui faut qu'un ou deux bouillons. *Lou toupì boul à bèlos oundos,* le pot bout à gros bouillons.

Dér. du lat. *undo,* faire des ondes, bouillir.

Ounglado, *s. f.* Coup d'ongle, de griffe, *ounglo,* égratignure.

Ounglo, *s. f.* Ongle ou griffe selon l'individu. *D'ounglos pounchudos,* des ongles pointus ou des griffes pointues.

Dér. Du lat. *ungula,* syn. de *unguis,* m. sign.

Ounté, *adv.* de *lieu* ou **Mounté.** *Voy.* ce dernier. *Ount'anas? ounté vaï?* où allez-vous? où va-t-il ?

Our, *s. m.* Ours. *Ursus arctos,* Linn., quadrupède plantigrade. *Sémblo un our,* se dit de quelqu'un à la structure informe, agissant lourdement ou surtout velu comme un ours. — *Our* est un nom propre commun dans le pays, qu'on est dans l'habitude d'écrire Hours en français; du reste, pour témoigner d'une même origine, son fém. fait *Ourso* et son dim. *Oursé.*

Ourdre, *s. m.* Andain, espace que parcourt en largeur la faux d'un faucheur ou la faucille d'un moissonneur, en avançant en droite ligne; bande de terre que chaque vigneron ou journalier laboure sans empiéter sur les rangs de ceux qui sont à ses côtés: rayon ou rangée de ceps de vigne. *Suvì soun ourdre,* suivre son andain, son rang. *Tira un ourdre,* faire un somme. — On dit aussi *andano, andaïdo,* ou *cambado.*

L'abbé DE SAUVAGES pense que le terme andain est dit pour *ondain,* parce que chaque coup de faux laisse sur un pré des ondulations pareilles à celles de l'eau agitée par le vent. Une rangée de ceps de vigne ne s'appelle pas un *ourdre,* comme paraît le croire l'abbé DE SAUVAGES; il porte le nom de *cavaïdou.*

Dér. du lat. *ordo,* rang, rangée.

Ourgansin, *s. m.* Organsin, avec cette différence que le français se dit d'une soie moulinée, tordue au moulin, tandis que le languedocien s'entend de la soie la plus fine qu'on obtient à la filature, par opposition à *tramo* et *traméto,* et qui n'a reçu encore aucun apprêt.

Dér. de l'italien *organsino.*

Ourguéno, *s. f.* Sirène, monstre fabuleux qui séduisait par le charme de sa voix. *Canta coumo uno ourguéno,* chanter comme une sirène.

Dér. du lat. *organum, organa,* nom que l'on donnait à toute sorte d'instruments de musique.

Ourjôou, *s. m.* Dim. Ourjoulé. Orgeolet, orgelet, crithe, orgueilleux, vulgairement grain d'orge, petit bouton, petite tumeur inflammatoire aux paupières. Le peuple dit que ces petites pustules viennent en punition à ceux qui ont refusé quelque chose à une femme enceinte. — Une cruche en poterie.

Dér. du lat. *hordeolum,* Dim. d'*hordeum,* grain d'orge.

Ourla, *v.* Ourler, faire un ourlet, *orle.*

Ourno (l'), *n. pr.* Rivière qui prend sa source à Saint-Félix-de-Pallières, traverse les territoires d'Anduze et de Tornac et se jette dans le Gardon sur le territoire de Massillargues et Attuech. C'est l'ancienne VRNIA des Romains citée dans une inscription antique trouvée à Nimes.

Ouroù, *s. f.* Erreur, méprise, erreur de calcul. *Faguén pas ouroù,* ne nous trompons pas, ne commettons pas de méprise. *trouvère uno ouroù din soun compte,* je trouvai une erreur dans son compte. Ce mot est une corruption du français poussée au point de le faire ressembler à la traduction d'horreur pour laquelle il ne faut pas commettre l'*ouroù* de l'employer.

Ourqué, *s. m.* Blette vulgaire des jardins; espèce d'arroche, propre à lever les taches d'huile sur les étoffes de laine; on les frotte avec la feuille de cet herbe, on lave ensuite l'endroit de la tache. (SAUVAGES.)

Oursan, *n. pr. de lieu.* Orsan, village du canton de Bagnols-sur-Cèze, dans l'arrondissement d'Uzès. *Orsanum,* en 1310 et 1485.

Dans un mémoire adressé à Pierre-François Orsino, cardinal de Gravina, qui fut pape de 1724 à 1730, sous le nom de Benoit XIII, M. de Mandajors a cru pouvoir admettre que cette localité doit son nom aux cardinaux Orsini, seigneurs de Bagnols, dont les possessions s'étendaient, dit-il, sur le territoire du village précité; mais cette opinion hasardée ne doit être accueillie que sous toutes réserves.

Ourtèto, *Voy. Hourtèto.*

Ourtiga, *v.* Ortier, piquer avec des orties, *s'ourtiga,* se piquer ainsi.

Digitized by Microsoft ®

Ourtigado, *s. f.* Piqûre d'ortie.

Ourtigo, *s. f.* Ortie, plante dont il y a partout en abondance plusieurs variétés; la plus petite, l'ortie-grièche, est la plus piquante ; la grande ortie romaine ou pilulaire, *urtica pilulifera*, Linn., donne une filasse dont on peut faire de la toile ; ses semences sont excellentes pour les pertes et pour les crachements de sang. — Toutes les orties sont sudorifiques. Dans les environs de Nimes ont dit : *outrigo*.

Ourtoulan, *s. m.* ou *Sansanvi*. — *Voy.* ce mot.

Ousqua, *v.* Entailler, faire une hoche ou coche, *osquo*.

Oustaïè, ïro, *adj.* et *s.* Casanier, qui aime à rester chez lui.

Oustalado, *s. f.* Maisonnée, tous les habitants d'une maison, *oustâou ;* tous les membres d'une famille qui demeurent ensemble. *Touto l'oustalado*, toute la famille. *Uno oustalado dé mounde*, une maison pleine de gens.

Oustalariè, *s. f.* Agglomération de quelques habitations dans la campagne et, dans ce sens, à peu près le synonyme de *masado*, pouvant se rendre par petit hameau. On l'applique aussi aux divers et nombreux bâtiments appartenant à la même exploitation rurale, à la même usine. On dit même d'une seule et vaste maison : *Y-a fosso oustalariè*, il y a beaucoup de logement dans cette maison. On dit aussi *masoje*.

Oustâou, *s. m.* Aug. *Oustalas*. Dim. *Oustalé*. Maison, logis, bâtiment pour y habiter; maison, famille, ménage. *Oustâou païroulâou*, maison paternelle, celle où l'on est né et qu'ont habité nos ancêtres. *Un oustâou és pas cabâou, mais lou câou*, une maison n'est pas un avoir mais il en faut une. *Quâou és foutrâou qué rèste à soun oustâou*, que le niais et maladroit croupisse chez lui ; l'homme habile se donne du mouvement, court après la fortune et l'attrape, car cela se dit à propos de l'un de ces derniers. *Pér réfourma cé qué vaï mâou couménço tus pér toun oustâou*, pour prêcher la réforme, réforme d'abord ta maison. *Bos vèr et pan câou fan la ruino d'un oustâou*, bois vert et pain frais ruinent une maison. *Faïre oustâou né*, faire maison nette, congédier toute la maison. *Lou fio n'és pas à l'oustâou*, rien ne presse.

Oustâou, pourrait venir du lat. *stalio*, demeure ; Sauvages cite à ce propos un passage d'un vieux titre où il est dit : *in stare comitis Bermundi*, pour dans la demeure du comte Bermond. Cette étymologie, lorsqu'on sait la prononciation languedocienne des lettres initiales : *St*, expliquerait et légitimerait même la variante *éstâou* dont se servent à tort cependant quelques personnes, car il est plus naturel de faire dériver simplement *oustâou* de la bass. lat. *hostalaria*, m. sign. dont on fit d'abord *ostal* et *oustal*.

Outis, *s. m.* — *Plur. Outisses*. Outil, instrument d'artisan, de laboureur, etc.

Dér. du lat. *utilis*, utile.

Ouvra, *v.* Ouvrer ne se dit que de la soie et signifie : lui donner, au sortir de la filature, soit aux tavelles, au doublage ou au moulin, les divers apprêts nécessaires, selon l'emploi qu'on veut en faire. *Dé sédo ouvrado* est donc de la soie ouvrée en opposition à la soie grège prise en sortant du tour.

Ouvrésoû, *s. f.* Façon, apprêt donné à la soie ainsi qu'il est dit à l'art. précédent. Ouvraison, qui devrait être français car il est formé, selon l'esprit de la langue, de son verbe ouvrer, est très-reçu en style de filateur et de moulineur de soie.

Ouvriè, ïro, *s. m.* et *f.* ouvrier, ouvrière. *A michant ouvriè gés dé bos outisses*, mauvais ouvrier ne trouve jamais de bons outils. — *Ès un ouvriè, uno ouvriëïro qué*, c'est compère, une commère qui saura bien se tirer d'affaire. *Traço d'ouvriè*, mauvais ouvrier. — Emprunt au français.

P

PA

P. Pé, *s. m.* La lettre P.; mêmes valeur et emploi qu'en français.

Pa ou **Pas**, *part. négat.* Pas, point. En français, il est ordinairement précédé de la négative ne ; en languedocien, il s'emploie seul et quelquefois se rend simplement par ne. *Ou vole pas*, je ne le veux pas. *Dise pas*, je ne dis pas. *Y-anés pas*, n'y allez point. *Gouste pas jamaï*, je ne goûte jamais. *Y-a un an qué l'aï pas vis*, il y a un an que je ne l'ai vu. *Pas fosso*, pas beaucoup. *Noun pas*, non pas, non, point du tout.

Pas est un emprunt au français. Le roman employait la construction latine : *Establem que nostres successors* non *dom ghisaje que quelque plaigon* no *siâou greugat*, etc. En délaissant cette tournure pour se servir de la particule française, le languedocien lui conserve souvent son ortographe; toutefois, contrairement à la règle générale qui veut que l'*é* final se fasse toujours sentir, même devant une consonne, celle de *pas* ne sonne jamais dans ce dernier cas. C'est un vice, car *pas*, démarche, qui s'écrit de même, se prononce différemment ; mais en faisant ainsi, on évite beaucoup d'hiatus qui créeraient surtout trop de difficultés à nos poëtes. Cependant on écrit également *pa* et il le faut bien pour expliquer certaines syncopes fort en usage : *pa 'ncaro* pour *pa éncaro*, pas encore ; *és pa quò*, pour *és pas*

Digitized by Microsoft®

aquò, ce n'est pas cela, *y-a pa 'n ca*, pour *pa un ca*, il n'y a pas un chat, contractions où, par étrangeté, ce n'est point la première mais la seconde voyelle de l'hiatus qui est élidée.

D'après Gébelin, la particule *pas* viendrait du lat. *passus :* il n'y en a pas ; c'est comme si l'on disait : il n'y en a trace, vestige.

Pachéja, *v.* Faire pacte, conclure une affaire, un marché, *pacho*.

Dér. du lat. *pactum*, m. sign.

Pacho, *s. f.* Pacte, traité, convention, accord, marché. *Faïre-pacho*, conclure un marché ou absolument, conclure. *Aquò 's pas din nosto pacho*, ce n'est pas dans nos conventions, dans notre traité. *A fa pacho émbé lou Diable*, il a fait pacte avec le démon ; se dit d'un homme qui a une chance extraordinaire.

Dér. du lat. *pactio*, m. sign.

Pacholo, *s. f.* Pot-pourri, tripotage, ripoppée, mélange hétéroclite de choses diverses qui s'annoncent difficilement ; choses qui se voient rarement ensemble dans un mets ; mélange de différentes sauces, vins ou liqueurs, le tout peu agréable à l'œil et au goût, Pâtée pour la volaille faite avec du son et des herbes cuites à l'eau et pétries ensemble.

Pachoquo, *s. f.* Margouillis, gâchis, flaque d'eau sale, de boue liquide. Femme minutieuse, tripoteuse, épilogueuse, bigote, ridiculement scrupuleuse, diseuse de riens. *Pachò* paraît en être le masc., comme si l'on disait brouillon, tripoteur.

Pachouqua, *v.* Patauger, marcher dans la boue liquide, s'y crotter ; barboter comme un canard dans une mare ; tripoter, brouiller, gâter, gâcher.

Pachouquè, to, *adj.* et *s.* Tâtillon, vétilleur, lanternier, chipoteur, minutieux, barguigneur, qui ne sait se tirer d'affaire.

La racine de *Pachouquè* semble être *pachò*, et l'adjectif serait un diminutif comme si l'on disait petit feseur ou feseur de petites affaires. On dit à un enfant : *anén, pachouquè !* Allons, petit barbouilleur.

Pachouquéja, *v.* Vétiller, tatillonner, être un *pachouquè*.

Pacièn, to. *adj.* et *subst.* Patient. Du lat. *patiens*, m. sign. — Un patient, une personne souffrante ou malade avec résignation ; celui qu'on doit supplicier.

Paciènço, *s. f.* Patience. *Paciènço, médécino das pâoures*, la patience est la médecine des pauvres. *Paciènço laïssè brula soun oustâou*, Patience laissa brûler sa maison, se dit souvent proverbialement pour indiquer que la patience doit avoir des limites.

D. du lat. *patientia*, m. sign.

Pacoutïo, *s. f.* Pacotille. Ce fut d'abord les marchandises que les officiers et les gens de l'équipage avaient le droit d'embarquer gratis pour leur propre compte ; et comme elles étaient en petite quantité, on les appela pacotille, petit paquet. On donna ensuite le même nom à l'assortiment que de petits spéculateurs emportaient avec eux sur un navire pour aller trafiquer au loin ; et les uns et les autres ayant à faire à des chalands ordinairement peu connaisseurs, ces marchandises étaient de qualité fort inférieure. De là, toute chose fabriquée sans soin ou de mince valeur, est dite de pacotille ou de halle. Le languedocien emploie *pacoutïo* dans le même sens. *Voy. Fourès.* Il dit aussi, comme le français, d'objets quelconques réunis en assez grand nombre : *quinto pacoutïo !* quelle pacotille, quelle provision !

Padélado, *s. f.* Poêlée, plein une poêle, *padèlo*, ou simplement poêle. *Uno padélado dé pëïssoùs, d'afachados*, plein une poêle de poissons, de châtaignes. On dit aussi *padénado* et *sartanado*.

Padéléjà, *v.* Frire, fricasser à la poêle, passer à la poêle.

Padèlo, *s. f.* Poêle à frire. *Iôous à la padèlo*, œufs à la poêle. *Adouba uno padèlo*, affriter une poêle, c'est, lorsqu'elle est neuve et pour la rendre propre à s'en servir, lui donner un apprêt qui consiste ici à la chauffer presque au rouge et à la frotter fortement à l'intérieur avec un oignon puis avec du lard. *Padèlo dé las afachados*, poêle où l'on fait rôtir les châtaignes et qui, pour cela, est percée d'un grand nombre de trous. — On dit aussi *padéno* ou *sartan*.

Dér. du lat. *patella*, plat, assiette.

Paga, *v.* Payer. *Paga én mounédo dé singe*, payer en grimaces, c.-à-d. pas du tout. *A paga n'âoustres dévèn*, il a payé le tribut que nous devons ; il est mort et nous mourrons. *Éntre paga et mourì on és toujour à tén*, à payer et mourir on est toujours à temps. *Pago cé qué déves et gariras dâou mâou qu'as*, paie ce que tu dois et tu guériras de ton mal. *Quan dévès fóou paga*, quand on doit il faut payer.

On le fait dériver du celt. *paga*, m. sign. ou du lat. *pactare*, traiter, accorder.

Pagaïre, Pagaïro *s. m.* et *f.* ou **Pagadoù** ne s'emploie guère qu'avec la qualification de *bon* ou *michan*, bon ou mauvais payeur. Pour désigner l'employé du Gouvernement qu'on appelle payeur, il faut dire *pëïur ;* on dit de même *ouficiè pëïur*.

Pagamén, *s. m.* Paiement d'une dette, d'une rente, salaire d'un ouvrier ; honoraires d'un médecin, d'un avocat. *Aquò 's ésta moun pagamén*, dit-on de quelqu'un qui vous a payé d'ingratitude.

Page-dé-cour, *s. m.* Cette expression toute française ne sert qu'à rendre la comparaison : effronté comme un page de cour, *hardì coumo un page dé cour*.

Pagèl, *s. m.* Pagel. *Sparus erythrinus*, Linn., *Pagrus pagel*, Dict. des sciences nat., poisson de mer, à nageoires épineuses, de l'ordre des Holobranches, de la famille des Léiopomes, dont le dos est roux en hiver, bleuâtre en été, et le ventre blanc. Sa chair est blanche, grasse et d'une saveur agréable. On le trouve dans la Méditerranée.

Dér. du lat. *pagellus*.

Pa-gès, *négat*. Qu'on peut écrire aussi *pas gès*, est un

Digitized by Microsoft ®

composé de ces deux négat. et signifie aucun, point. *Né vése pas gés,* je n'en voit point, aucun. On dit *pa-gés,* en parlant des choses et *pa-rés,* en parlant des personnes. — *Voy. Gés.*

Pagès, o, *s.* et *n. prop.* Vieux mot, hors d'usage chez nous, qui signifiait paysan, villageois ; métayer, fermier ; il est resté nom propre fort commun dans le pays.

Dér. du lat. *paganus,* m. sign.

Pagnè. *s. m.* Dim. *Pagnèïré,* aug. *Pagnèïras.* Panier. Ce mot, générique en français, l'est beaucoup moins chez nous où la plupart de ces engins ont un nom particulier : *bértoul, banastoù, désquo,* etc. *Pagnè* est le panier d'osier n'ayant qu'une anse en demi-cercle qui va d'un bout à l'autre et qui sert à le porter d'une seule main. Lorsque ce panier est fermé par un couvercle, on l'appelle *pagnè-baradìs.* On dit aussi, pour le contenu : *un pagnè dé figos, dé rasins,* un panier ou plein un panier de figues, de raisins.— *Pagnè-lon. (Voy.* ce mot.) *Sot coumo un pagnè,* se dit d'une personne qui vient d'éprouver un affront, une contrariété, un échec.

Dér. de *Pan,* parce qu'on le fit d'abord pour contenir le pain, ou du lat. *panarium,* corbeille à pain.

Pagnè, *s. m.* Sorte d'épi ou de batardeau, fait avec des pieux et des fascines, sur le bord d'une rivière pour détourner les eaux ou en amortir le choc. La manière dont on entrelace les fascines dans les pieux, assez semblable à celle dont on tresse les joncs d'un panier, a fait donner le même nom à cet ouvrage.

Pagnèïrado, *s. f.* Panerée, plein un panier de quelque chose.

Pagnèïraïre, *s. m.* Vannier, fabricant de paniers.

Pagnèïro, *s. f.* Panetière, huche, armoire au pain, lieu où l'on serre le pain ; panier de boulanger. *Vóou m'aï pan à la pagnèïro qué bèl home à la carièïro,* l'aisance vaut mieux que la beauté.

Pagnè-lon. *s. m. Pagnè-lounguè,* aug. *Pagnè-lounguas.* Panier long, manne ou mannequin, fait avec des scions refendus du châtaignier sauvage ; il est deux fois plus long que large et sert à porter différentes charges sur l'épaule : c'est pour cela qu'on l'appelle encore *fuïssidou,* de *faï,* fardeau, charge.

Pagnoto, *s. f.* Pagnote, poltron, couard. *és uno pognoto,* c'est un trembleur.

Pago, *s. f.* Paie. *Dissate fan la pago,* samedi est jour de paie. *Pér la pago,* en revanche, pour récompense. *Dé qué mé daunarés pér la pago?* que me donnerez-vous, en récompense, si c'est un service qu'on vous demande, en dédommagement ou en échange, s'il s'agit d'une espèce de marché qu'on propose? *Pago dé bourèl,* paiement fait d'avance : autrefois le bourreau percevait une contribution, en argent ou en nature, sur les denrées de la halle, le jour où il devait faire une exécution. On dit même qu'en certains lieux il attendait, pour se mettre à l'œuvre, qu'un officier de justice lui eût jeté sur l'échafaud, en présence de la foule, la somme qui lui revenait. C'est sur cet usage qu'est fondée la locution se faire payer en bourreau. Il y a une autre explication : du temps que l'on brûlait et que l'on rompait, un condamné, redoutant avec raison les souffrances d'un supplice beaucoup moins expéditif qu'aujourd'hui, promit au bourreau une bonne somme s'il les lui épargnait en lui donnant promptement le coup de grâce ; celui-ci accepta et tint parole, mais il perdit sa créance, car il n'est aucun moyen d'actionner son débiteur. Mieux avisé depuis lors, lui et ses collègues, qu'il informa de sa mésaventure, prirent l'habitude de se faire payer d'avance lorsqu'on leur proposa de pareils marchés. *Diou pago tar maï pago lar,* Dieu paye tard, mais avec largesse.

Dér. du celt. *paga,* m. sign.

Pago-lâougè, *s. m.* mot à mot : qui paie lentement, qui a bientôt payé, parce qu'il ne paie pas du tout. C'est une qualification qu'on donne à un mauvais payeur.

Païa, *v.* Rempailler des chaises ; clisser une bouteille, un flacon ; envelopper, garnir de paille un ballot, un paquet, une caisse

Dér. de *païo.*

Païado, *s. f.* Jonchée de paille, qu'on met sous les bestiaux, et dans une basse-cour ou dans une rue pour la faire pourrir et la convertir en fumier.

Païado, *s. f.* Charivari donné à un homme qui se laisse battre par sa femme. Dans l'origine, cette burlesque comédie avait de plus grandes proportions : on mettait sur un âne un complaisant qui jouait le rôle du mari quand on ne pouvait pas l'y hucher lui-même. On armait le patient d'une quenouille et, au milieu des huées et d'une musique appropriée à la circonstance, on le promenait triomphalement. Comme, pour lui faire plus d'honneur, on jonchait de paille le chemin qu'il devait parcourir, cette cérémonie s'appela *païado.*

Païaron, *s. m.* Dim. *Païarounqué,* aug. *païarounquas.* C'est une variante et une corruption également usitée de *pagnè-lon,* dont on fit d'abord *pagnalon,* ainsi que le prononcent beaucoup de personnes.— *Voy. Pagnè-lon.*

Païarouncado, *s. f.* Le contenu d'un *païaron* ou *pagnè-lon.*

Païas, *s. m.* Grand tas de paille ; amas de balayures.

Païasso, *s. f.* Paillasse, sac de toile rempli de paille pour servir à un lit ; ce sac, cette paille.

Païasso, *s. m.* Paillasse, bouffon, bateleur de la foire. On l'appelle sans doute ainsi à cause de son vêtement de toile, large, informe comme le sac dont il est question à l'art. précédent.

Païassoù, *s. m.* Dim. *païassounè.* Panneton, panier rond de paille, en forme de coupe ou de vasque, où l'on met la pâte qu'il faut pour faire un pain.— Ce mot peut rendre aussi celui de paillasson, couverture de paille longue sous laquelle les jardiniers abritent les plantes de la gelée ou nattes dont on se sert pour essuyer les pieds ; mais alors c'est le français que l'on emploie.

Digitized by Microsoft®

Païè, *s. m.* Grenier au foin plus encore qu'à la paille, malgré ce que semblerait indiquer l'étymologie; mais la paille qui entre dans ces magasins y tient de toute façon une place moins importante que le foin : de sorte que fénil, qui a son équivalent parfait dans *fégnëïro*, peut aussi rendre *païè*.

Dér. du lat. *palearium*, m. sign.

Païè, *s. m.* Palier, repos, plate-forme sur le même escalier après plusieurs marches, sur lequel s'ouvrent plusieurs portes. *Rèstan sus lou mèmo païè*, nous demeurons sur le même palier, au même étage, porte à porte.

Païèïrés, *s. m.* Espèce de raisins dont les grappes sont grosses et divisées en grapillons. Ses grains sont gros, ronds, blancs et de couleur dorée à la maturité, légèrement musqués, sujets à se pourrir. Ils donnent un bon vin blanc. Le cep n'est pas bien vigoureux, sans doute à cause de sa grande fertilité. Le bois est tendre, les feuilles assez grandes et pas trop découpées. Les sarments sont assez remarquables ; quelquefois ils se fendent en deux et se pèlent.

Païèïro, *s. f.* Cuve, vinaire en bois, moins grande que le *tindou* qui, de plus, est ordinairement en maçonnerie. Le vin blanc, se faisant en moindre quantité, devait se mettre dans la plus petite cuve qui prit son nom de *païèïros*, raisin qui fournit principalement à ce vin ; ce qui n'empêche pas qu'on met aussi à cuver du vin rouge dans la *païèïro*. Le français paillet a beaucoup de rapports avec ces diverses expressions.

Païèïro, *n. pr. de lieu.* Paillères, nom qui désigne plusieurs localités du Gard, dans les communes de Laval, de Soustelle, le ruisseau de la Grande-Paillère qui prend sa source dans la commune de Thoiras, et surtout Saint-Félix-de-Paillères, commune du canton de Lasalle, désignée en 959, sous le nom de *Villa de Patellaco*. *Patellacum* signifie le lieu où l'on fabrique les plats d'étain. C'est en effet dans le hameau de Paillères dépendant de la commune de Saint-Félix, que se trouvent les mines de plomb argentifère, exploitées par les Romains et dont l'exploitation continue encore de nos jours.

Païèja, *v.* Remuer la paille, ce qui se fait surtout en la faisant sauter sur l'aire à l'aide d'une fourche, pour faire tomber le grain qui y est mêlé. On le dit aussi du mouvement continuel des mains et des doigts d'un malade à l'agonie qui semble vouloir prendre ou arracher de la paille, délire qu'en terme scientifique on appelle carphologie, du grec Καρφή, fêtu, λεγω, je ramasse.

Païèjaïre, *s. m.* Pailleur, qui vend ou qui voiture de la paille.

Païèto, *s. f.* Clayon, éclisse pour faire égoutter le fromage frais, *toumo*, en le sortant de l'*écudéloù* ou *faïssèlo*. Elle est faite en paille ou en jonc. Brin de paille, fêtu. *Tira la païèto*, tirer la courte-paille.

Païo, *s. f.* Paille, tige des graminées et particulièrement des céréales; défaut de liaison dans les métaux. *Home dé païò vòou fénno d'or*, homme de paille vaut femme d'or. *Faï d'uno païo un païè*, il fait d'une mouche un éléphant. *Anén à la païo !* allons nous coucher!

Dér. du lat. *Pulea*, m. sign.

Païo-dé-clè, *s f.* Glui, paille longue de seigle qui sert à garnir les chaises, à faire les paillassons des jardiniers, à emballer les marchandises, à couvrir les chaumières, etc. On l'appelle gerbée lorsque, demi-battue et contenant un peu de grain, on la donne à manger aux chevaux. — *Voy. Clè.*

Corrup. de glui ou du flamand *gheluys*, dont on le fait dériver.

Païrastre, *s. m.* Parâtre, beau-père, second mari de la mère. *Païrastre* et *Maïrastro* sont des péjoratifs de *paire* et *maïre*, comme si l'on disait faux ou mauvais père, fausse ou mauvaise mère.

Païre, *s. m.* ou **Pèro**. *Voy. maïre* et *pèro*.

« Les noms *païre*, *maïre*, *fraïre*, *sorre*, dit l'abbé DE SAUVAGES,... ne sont plus usités que parmi les pauvres gens du Bas-Languedoc et des Cévennes. Les artisans du plus bas étage qui habitent les villes et les paysans de la campagne, qui ont un peu de fortune, dédaignent ces noms comme avilissants et disent *moun pèro*, *ma mèro*, *moun frèro*, *ma sur*. Ce changement introduit dans notre langage ou cette affectation d'imiter ce qu'on appelle les honnêtes gens, qui parlent plus communément français, ne date pas de bien loin ; elle est une conséquence du luxe ou de la vanité qui gagne tous les rangs : elle a bien pénétré dans les provinces gasconnes méditerranéennes, éloignées des grandes routes et du commerce des grandes villes. L'ancien idiome y est bien moins altéré; les mœurs anciennes qui vont d'ordinaire de compagnie avec les bonnes mœurs, s'y sont mieux conservées. Dans le Rouergue, ajoute SAUVAGES, les personnes de la première qualité ne se distinguent point du bas peuple, pour le langage, et disent encore avec lui : *moun païre*, comme dans les siècles précédents, où l'on ignorait cette bigamie de termes français ou presque français.

Nous devons ajouter que les poètes et les écrivains de la Renaissance provençale se sont bien gardés d'employer ces mots francisés que le marquis DE LA FARE a pourtant cru devoir adopter.

Païre, *s. m.* Maître-valet, qui, dans une ferme, a autorité sur les autres domestiques, comme le père de famille dont il tient la place. On l'appelle aussi *baïle*.

Païrè-nouris, *s m.* Père-nourricier, le mari de la nourrice. — *Voy. Nouris.*

Païrè, *s. m.* Parrain. Le plus vieux parent, dans une maison.

Païsse, *v.* Paître, *Qué dé ca naï, dé ra sé païs*, qui de chat naît de rat se paît. *Qudou dono à naïsse, dono à païsse!* celui qui donne la vie, donne aussi la subsistance! A. Leyris, *Lous Quatres poutoùs*.

Dér. du lat. *pascere*. m. sign.

Pajo, *s. f.* Page, côté de feuillet d'un livre, d'un cahier; l'écriture qu'elle contient.

Dér. du lat. *pagina*.

Digitized by Microsoft ®

Palado, *s. f.* Pelletée, pellée, pellerée, ce qui peut tenir sur une pelle, *palo*. *Bouléguo l'argén à palado*, se dit d'un homme qui a la réputation d'être très-riche.

Palafargnè, *s. m.* Palefrenier, valet qui panse les chevaux.

Dér. du bas-lat. *palafredus*, palefroi, cheval de marche ordinaire. Court de Gibelin fait dériver le mot *palefroi* de *pal* en roman grand, et *fred* ou *vred*, cheval.

Palafiqua, Perdre, égarer. *Sé palafiqua*, tomber rudement, tomber de haut, se précipiter. *Palafiqua, do*, impotent, perclus.

Pal ou *Pâou*, pieu, et *fiqua*, du lat. *figere*, ficher, faire entrer, semblent former ce verbe, lorsqu'il est réciproque; c'est comme si l'on voulait dire entrer, s'enfoncer comme un pieu; le participe impotent est la conséquence d'un tel accident. Quant à l'acception première, on ne voit pas le rapport qu'il peut y avoir entre ces idées, et nous donnons la définition d'après Sauvages.

Palamar, *s. m.* Mail, du lat. *pila*, boule, dont l'italien a fait aussi *palla* et de *mar*, alt. de *mal*, dérivé de *malleus*, marteau, marteau de boule, ou bien de *palus* et de *martellus*, marteau emmanché d'un pal, bâton ou long manche. Le français procédant de même, mais se servant de *malleus*, avait fait palemail. Ce mot, remplacé par *maïou*, n'est guère plus en usage, et il se trouve surtout ici pour expliquer l'origine du suivant, fort usité au contraire.

Palamar, do, *adj.* et *s.* Lourdaud, gros lourdaud, qui parle et agit lourdement, par assimilation à l'objet précédent qui agit et frappe de même.

Palamardiè, *s. m.* Fabricant de mails; celui qui loue des mails et des boules à la journée.

Palastraje ou **Palastrajo**, *s. f.* Penture, bande de fer qui sert à soutenir les portes et les contrevents et dont l'œil reçoit le gond.

Palè, *s. m.* Palet, sorte de disque, pierre plate et ronde ou circulaire qu'on jette vers un but pour en approcher le plus possible, dans le jeu qui porte ce nom.

Dér. du grec Βάλλω, lancer.

Paléja, *v.* Remuer avec la pelle, se servir de la pelle, *palo*.

Paléjaïre, *s. m.* Ouvrier qui remue avec la pelle, qui travaille avec la pelle. Dans les greniers à sel on lui donne le nom de palayeur.

Palèto, *s. f.* Férule, petite palette de bois ou de cuir avec laquelle les pédagogues frappent sur la main ou sur les doigts des écoliers en faute; un coup de férule. *Palèto* est le dim. de *palo*, pelle, l'instrument de correction ayant cette forme.

Palèto, *s. f.* Lançoir, petite vanne ou pale, pelle de fer emmanchée qui bouche l'abée, par où l'eau s'élance de l'écluse sur la roue horizontale, *rodo*, d'un moulin. Dim. de *palo*.

Palèto, *s. f.* Omoplate, os de l'épaule, mince, large et triangulaire. En terme de boucherie, c'est le paleron, pièce de viande qui enveloppe l'omoplate et dans laquelle, si elle est de bœuf, on distingue le premier et le second travers et la joue de bœuf. Dans le premier travers est la veine grosse.

La forme de cet os lui a valu son nom languedocien.

Palèto-dé-l'éstouma, *s. f.* Brechet, extrémité inférieure du *sternum* ou os de la poitrine, qui correspond au creux de l'estomac.

Pali, *s. m.* Dais; poële, drap mortuaire.

Dér. du lat. *pallium*, manteau, couverture.

Pallissoù, *s. m.* Échalas, pieu, palis, qui sert de tuteur à un jeune cep ou que l'on plante de distance en distance pour soutenir les perches horizontales d'une rangée de vigne en *cavaïoùs*, car on n'a point ici de vigne entière échalassée. *Palissoù* est le diminutif de *pâou*, pieu, qui se dit aussi pour le même objet.

Palmosalado, *n. pr. de lieu.* Palmesalade, ancienne chapelle ruinée dite de N.-D. de Palmesalade, dans la commune de Portes, et située au bord de l'ancienne voie romaine appelée Régordane qui conduisait de Nimes à la Loire, par Gergovie et la vallée de l'Allier. On trouve, à proximité de cette chapelle, un point de la route appelé les Calades qui présente des traces de l'ancien pavé de la voie romaine, et un pont antique jeté sur le ruisseau de Palmesalade. Sur les terrains qui entourent la chapelle s'étendent les anciennes exploitations de minerai de fer, pratiquées à l'époque romaine, reprises à notre époque et récemment abandonnées.

Suivant la tradition, le nom de Palmesalade, que porte ce quartier, lui aurait été donné à la suite d'un combat meurtrier livré aux Sarrasins, sur lesquels l'armée franque aurait remporté une victoire chèrement achetée.

Palo, *s. f.* Pelle de toute sorte, en bois ou en fer.

Dér. du lat. *pala*, m. sign.

Paloumbo, *s. f.* Ramier, pigeon sauvage. (Colombe ramier, *Columba palumbus*, Temm.) Sous ce nom et celui de *Bisé*. (*Voy.* ce mot.) on confond facilement les diverses espèces de pigeons sauvages, ramiers ou bisets, il n'y a pas jusqu'à la tourterelle qui n'y puisse être comprise, quoique son vrai nom soit *Tourtouro*.

Palun, *s. m.* Marais, marécage; en Provence, on appelle surtout ainsi un ancien marais desséché et mis en culture.

Dér. du lat. *palus*, m. sign. ou du grec πηλος, boue, marais.

Pamèn, *adv.* Cependant, néanmoins, pourtant, nonobstant cela. Formé de *pas*, négat. et de *mèn*, moins, ce qui fait que de bons languedociens ne se gênent guère pour dire *pas moins* au lieu de cependant.

Pamoulo, *s. f.* Paumelle, orge distique, petite orge, baillarge, orge à deux rangs sans barbes. *Hordeum distichum*, Linn.

Pampaligourno, *n. de lieu.* Nom de fantaisie d'un pays imaginaire, si loin qu'on n'en revient pas, auquel on a coutume d'envoyer les gens qui vous ennuient. Il pourrait

Digitized by Microsoft®

se faire pourtant que ce fût un enjolivement de Pampelune, ville d'Espagne qu'on supposait fort éloignée autrefois; et en effet on dit encore : *té mandaraï à Pampaligourno,* je t'enverrai à Pampelune, aux grandes Indes, aux antipodes, voire au Diable. On dit aussi *Pampaligousto* ou *Pampaligosso.*

Pampo, *s. m.* ou **Pampo,** *s. f.* Pampre, jeune pousse franche ou sauvageonne qu'on doit enlever pour former la plante, empêcher qu'elle en soit fatiguée ou que la greffe en soit affamée. *Voy. Déspampa.* — De toute les ramées que l'on donne pour nourriture aux bestiaux, le pampre de vigne est sans contredit la plus mauvaise: c'est pour cela que, par métonymie, on appelle aussi *pampo* un cheval efflanqué haridelle ou Rossinante, qui semble n'avoir pas d'autre provende. *Anara jusqu'as pampos,* il ira jusqu'à la chûte des feuilles, se dit d'un poitrinaire dont la mort paraît inévitable à la saison d'automne la plus rapprochée.

Pan, *s. m.* Dim. *pané.* Pain, dont la forme et les qualités sont diverses. *Pan d'oustâou,* pain de ménage, de cuisson, de bourgeois. *Pan-bru,* pain bis. *Pan émbé soun tout,* pain à tout, dont on n'a point ôté le son. *Pan-séda,* pain de seigle, dont la farine a été tamisée, sassée, *sédado. Pan dé mouniciou,* pain de munition. *Pan dé cousino,* pain de cuisine ou plutôt pain de la cuisine, acheté chez le boulanger ou fait dans la maison pour les domestiques, plus grossier, par opposition au pain plus blanc de la table des maîtres. *Pan d'ordi,* pain d'orge, lourd et grossier, ainsi que l'indique le dicton : *groussiè coumo pan d'ordi.* Le pain de boulager reçoit d'autres noms : *Pan blan,* pain blanc, de 1re qualité. *Pan ségoun,* pain second, de 2e qualité. *Pan darïè,* pain dernier, de dernière qualité. *Pan* ou *pané d'un sôou,* petit pain, pain mollet, valant un sou. *Pan roussé,* pain de recoupes, pain bis blanc. *Pan réquiè,* petit pain de luxe, de forme ronde : le pain de luxe n'étant point taxé pour le poids, les boulangers le font cuire davantage, de là *Panréquiè,* recuit. *Pan crousto léva, pan mâou apétouï, crousté dé pan, lisquo, pèço dé pan. Voy.* ces mots. *Ou aï fa én moun pan, én moun vi,* je l'ai fait sans l'aide de personne, à mes dépens, de mes propres ressources. *Avédre lou pan et lou coutèl,* avoir le pain et le couteau, avoir une chose à sa discrétion, être dans toutes les conditions pour la faire à sa fantaisie.

Dér. du lat. *panis,* m. sign.

Pan, *s. m.* Empan, mesure linéaire qui avait été fixée à 9 pouces, 8 lignes, pied-de-roi, soit 262 millimètres et demi. Lors de l'adoption du système métrique, on ne l'appliqua pas d'abord dans toute sa rigueur; tenant compte des vieilles habitudes, et dans l'idée erronnée de faciliter la transition, on conserva le nom de beaucoup d'anciennes mesures, et l'on se contenta de les modifier pour les mettre en rapport avec les nouvelles. C'est ainsi qu'on allongea le pied-de-roi, tandis que l'empan fut raccourci pour qu'ils fussent contenus d'une manière exacte dans le mètre: le premier trois et le second quatre fois; le *pan* valut donc 9 pouces du pied métrique ou 25 centimètres. Quoique proscrit aujourd'hui, on se sert toujours beaucoup de son nom et il est bien plus ordinaire d'entendre dire d'une étoffe : *M'a cousta cinq sôous lou pan,* que *vingt sôous lou mèstre,* ou bien : *mous tâouïès an hiué* ou *nôou pans,* plutôt que *dous mèstres ou dous mèstres et quart,* surtout *dous mèstres vinto-cinq.* C'est, en effet, une mesure fort commode, car chacun la porte toujours avec soi : c'est l'espace compris entre le bout du petit doigt et du pouce très-écartés; et les mains trop petites ajoutent la première phalange du pouce, en l'abattant pour compléter cette mesure, que chacun s'étudiait sur un étalon à rendre assez exacte et qui suffisait lorsqu'il ne s'agissait pas d'un mesurage rigoureux. — Le *pan* s'entend de la mesure elle-même comme de la chose mesurée. *Miépan,* demi-empan. *Avédre un pan dé nas,* avoir un pied de nez.

Dér. de la bass. lat. *spanna,* qui était cette mesure ainsi formée. En allemand *spannen,* étendre, mesurer avec la main.

Pan ! *s. m.* Onomatopée pour rendre le bruit d'une claque, d'un soufflet, d'un coup que l'on donne ou que l'on reçoit. *Y dounè uno anquado, pan !* il le fouetta, flan, vlan, pan ! *ad libitum.*

Pana, do, *adj.* Qui a des taches de rousseur sur la figure; tacheté de rousseurs auxquelles les personnes blendes ou rousses sont plus sujettes. La sève de la vigne, au moment de la taille, est, dit-on, un excellent cosmétique pour faire passer les rousseurs. Ces taches, qui apparaissent aussi nombreuses que les mille petits yeux d'un pain bien apprêté, ont pu donner lieu à un rapprochement qui a créé l'expression de *pana.*

Panado, *s. f.* Panade, pain émietté et longtemps mitonné dans du bouillon ou simplement de l'eau dans laquelle on met ensuite du beurre ou de l'huile.

Panar, do, *adj.* et *s.* Boiteux.

Panardéja, *v.* Boiter, clocher, clopiner.

Panari, *s. m.* Panaris. *Voy. Roudaïre.* Inflammation phlegmoneuse des doigts qui provoque souvent la carie de l'os des phalanges. Du lat. *panaritium,* formé du grec παρονυχία, dont les racines sont παρα, auprès et ονυξ, ongle.

Panataïo, *s. f. Hèrbo-dé-Nosto-Damo.* Pariétaire, casse-pierre, herbe de Notre-Dame. *Parietaria officinalis,* Linn., plante qui croit sur les vieux murs dont elle prend le nitre qui lui donne ses vertus : elle est émolliente et diurétique; on l'emploie pour les tisanes, les cataplasmes et les lavements. *Panataïo* est une corr. de *parétaïo,* formé de *paré,* en lat. *paries,* muraille. On désigne aussi cette plante, dans plusieurs localités du Gard, sous le nom de *Paraddou,* dont l'étymologie du lat. *paries* est plus régulière.

Panatièïro, *s. f.* Blatte *(Blata);* insecte orthoptère, très-vite, lucifuge, brun-noir, plat et large, à deux longues antennes, qui habite autour des cheminées et des fours. Il est assez difficile de se débarrasser de cette blatte domes-

Digitized by Microsoft ®

tique là où elle a établi son domicile. Sa préférence pour la farine et le pain lui a fait donner le nom de *panatièïro;* elle est plus connue sous celui de *Babaroto.*

Pan-blanc-d'ase, *s. m.* Chardon-Roland, chardon à cent têtes, panicaut commun, *Eryngium campestre,* Linn. Sa racine faisait partie, avec celle du chiendent, du caprier, de la garance et de l'arrête-bœuf, des cinq petites racines apéritives; elle passe pour être diurétique, néphrétique, propre à provoquer les règles et à exciter à l'amour; toutefois la médecine en fait beaucoup moins usage qu'autrefois. Le goût bien connu de l'âne pour le chardon, duquel il fait son pain blanc, explique suffisamment le nom languedocien du panicaut. Celui-ci n'est pas cependant l'espèce dont les ânes sont le plus friands, et le français, de son côté, appelle chardon aux ânes le chardon hémorrhoïdal, *Serratuba arvensis,* Linn., qui est notre *câoussido.*

Pané, *s. m.* Petit pain, dim. de *pan. Pané d'un sóou,* pain mollet qui vaut un sou. *Pané âou la,* petit pain au lait.

Panèja, *v.* On le dit du blé et de la farine qui fournissent plus ou moins de pain. *Aquélo farino panéjo bièn,* cette farine foisonne bien, et elle fait ainsi lorsqu'elle boit beaucoup d'eau : ce qui arrive quand le blé qui la produit croît dans un terrain ou graveleux ou sec, tel que celui des côteaux ou des champs en pente.

Panèl, *s. m.* Claie à sécher les châtaignes. *Voy. Clédo.*

Panèl, *s. m.* Pan, basque d'un habit, d'un corps de jupe. *Panèl dé camiso,* le bas, les bouts inférieurs d'une chemise.

Dét. du lat. *pannus,* drap, étoffe, qui, dans la bass. lat. signifiait aussi, portion, segment.

Panèto, *s. f.* Pain de boulanger, par opposition au pain de ménage, qui est plus gros.

Fém. de *pané,* dim. de *pan.*

Pan-Froumèn, *s. m.* Mâche, Doucette, *Valeriana locusta,* Linn., qui porte encore beaucoup d'autres noms : blanchette, clairette, poule-grasse, boursette, salade de chanoine. Cette plante croît naturellement et en abondance dans les champs, et on la cultive aussi dans les potagers. Elle fournit une excellente salade, du moins d'après le goût de plusieurs de ses parrains qui l'ont nommée salade de chanoine et *pan-froumén,* parce qu'elle est au-dessus des autres comme le pain de froment est au-dessus des autres pains. On dit aussi *Pan-fourmén.*

Panis, *s. m.* Panis ou Panic, mil blanc, millet des oiseaux, *Panicum italicum,* Linn. Dans l'usage, ce millet est confondu avec le millet commun ou petit mil *panicum miliaceum;* l'un porte son grain en panicules tandis que l'autre n'a qu'un épi ras, cylindrique où tout le grain est entassé : c'est là toute leur différence et ils sont d'ailleurs employés aux mêmes usages. — *Voy. Mél.*

Panissièïro, *s. f.* et *n. pr. de lieu.* Champ de panis, devenu nom de lieu.

Panle, panlo, *adj.* Pâle, *Panle coumo las céndres,* pâle comme la mort. *Voy.* la lettre L.

Dér. du lat. *pallidus,* m. sign.

Panléva, *v.* Soulever. Le languedocien prononce *èn|o* la lettre *l,* et lui conserve cette prononciation dans beaucoup de mots quand elle est entre deux voyelles; il met alors une *n* qui précède l'*l,* ou qui, lorsqu'elle est double, remplace la première : de sorte que *panléva* n'est autre que *pal léva,* ce qui équivaut à *léva* avec un *pal* ou *pâou* qui, dans ce cas, signifie levier; il ne s'emploie par conséquent que pour rendre soulever au propre, élever quelque chose de matériel et de lourd.

Panlí, *v.* Pâlir. Du lat. *pallere,* m. sign.

Panloù, *s. f.* Pâleur.

Panos, *s. f. plur.* Rousseurs, taches de rousseur. *Voy. Pana.*

Pan-réquiè, *s. m. comp.* Pain recuit. *Voy. Pan.*

Pansèïo, *s. f.* Pensée, violette tricolore, *Viola tricolor,* Linn., imit. du français.

Pansèl, *s. m.* Rame, petite branche, branchage, pour ramer ou soutenir, *énpansèla,* des pois, des haricots.

Var. de *païssèl,* d'un autre dialecte, dim. de *pâou,* pieu.

Pantaï, *s. m.* Rêve, songe, qu'on fait en dormant.

Dér. du grec φάνταϲμα, fait de φαϲμα, fantôme, vision.

Pantaïsa, *v.* Rêver, songer, faire des rêves, des songes.

Pantécousto, *s. f.* La Pentecôte, fête que célèbre l'Église cinquante jours après Pâques en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. *Éntre Pasquos et Pantécousto, faï toun déssèr d'uno crousto.*

Pantécoustos, *s. f. plur.* Un des noms du chèvrefeuille, qui lui a sans doute été donné parce qu'il fleurit vers la Pentecôte. Son autre nom est *Manètos.*

Pantèrno, mieux **Fâoutèrno,** seul en usage ici. *Voy.* ce dernier.

Panto, *s. f.* Bamboche, ribote, orgie. *Faïre la panto, faïre sas pantos,* faire la débauche.

Pantouflèto. *s. f.* Un des noms du mufle de veau. *Voy. Cacalaca.*

Pâou, *s. m.* Échalas, quand on l'emploie pour palisser la vigne; pieu ou piquet, quand il sert à tout autre usage analogue. *Dé qué fas aquì planta coumo un pâou,* que fais-tu là immobile et tout étonné?

Dér. du lat. *Palus,* m. sign.

Pâou, *adv. de quantité.* Peu, dont il n'est point cependant l'équivalent ordinaire qui est plutôt *pas gaïre.* Il mange peu, se dit *manjo pas gaïre* et non point *manjo pâou;* il a peu d'argent, *a pas gaire d'argén* et non *a pâou d'argén. Pâou* ne s'emploie donc guère que dans certaines phrases faites, et le plus souvent comme substantif. *Dounamé n'un pâou,* donnez-m'en un peu. *Pâou* ou *prou,* peu ou prou, plus ou moins, et par ext. de manière ou d'autre, par bécarre ou par bémol. *Pér pâou qu'ou digués maï,* pour peu que vous le disiez encore, si vous le répétez. *Dé pâou à pâou,* peu à peu. *Dâou pâou pâou* c'est le proverbe : petit à petit l'oiseau fait son nid, ou maille à maille se fait le hau-

Digitized by Microsoft®

bergeon. *Laïssa-mé un pâou passa*, laissez-moi passer, je vous prie. *Douna-mé un pâou aquò*, donnez-moi cela, s'il vous plaît. *Véire un pâou*, voyons, examinons attentivement. *Ou voulès pas? et iéou tan pâou*, vous ne le voulez pas? ni moi non plus. *Éntre trop et pâou, mésuro li côou*, ni trop ni pas assez ; c'est le lat. *est modus in rebus* et la devise du juste-milieu : *in medio virtus*. *Pâou-vâou*, un vaurien. *Pâou-parlo*, homme sournois, silencieux, qui parle peu.

Dér. du lat. *paucus*, ou *paucè*, peu, en petit nombre.

Pâou (Sén). La Saint-Paul, fête de l'apôtre célébrée le 29 juin. — Nom de lieu fort répandu que porte une commune du canton d'Alais, à qui l'on ajoute *Lacosto*, parce que le chef-lieu est sur une montagne, Saint-Paul-Lacoste.— Il faut observer que, lorsque ce nom devient nom de baptême, il se prononce comme en français et qu'il faut alors l'écrire *Pol* ou *Paul*, si l'on veut conserver l'étymologie; son dim. est *Poulé, Pouloù, Poulétoù*. *Sén-Poulé*, désigne le village de Saint-Paulet-de-Caissons, localité du canton de Bagnols.

Pâou-dé-Sén, *s. des deux genr.* Personne de peu de sens. *Aquò 's un pâou dé sén*, c'est une petite tête, et l'on dit souvent le péjoratif *pâou-dé-sénas*, c'est un imbécile.

Pâoufère, *s. m.* Pince, levier, pour soulever une masse, ébranler ou détacher un bloc de pierre, etc. Il est presque pointu par un bout; et l'autre, plus gros, est taillé en pied de biche. *Planta uno vigne âou pâoufère*, planter une vigne à l'avant-pieu et planter des oseraies *à l'aguïo*, *(Voy.* ce mot, et *brouqua)*, c'est faire en grand ce que fait le jardinier avec son plantoir; seulement le plantoir, appelé *aguïo* ou *pâoufère*, qui n'est plus le levier, est une barre de fer pointue d'un côté. — En terme de meunier, *pâoufère* est l'axe de fer vertical qui porte à son bout supérieur l'anille enchassée dans la meule tournante et dont le bout inférieur est encaissé dans une rainure de l'arbre de bois. *(Voy. Candèlo.)*

Pâoufère est un composé de *pâou* et de *fère*, pieu de fer, barre de fer qui s'applique à toutes ses acceptions.

Pâoumo, *s. f.* Balle pour jouer au jeu de courte et de longue paume; ce jeu lui-même. *Drouvì d'ièls coumo dé pâoumos*, ouvrir des yeux grands comme des salières, comme des portes cochères. *Pâoumo dè la man;* paume de la main ; cette dernière acception explique la première parce que c'est avec la paume de la main qu'on renvoie la balle quand on ne se sert pas de la raquette ou du battoir.

Dér. du lat. *palma*, paume de la main.

Paoùn, *s. m. Voy. Pavoùn.*

Pâouparlo, *s. des deux genr.* Mot à mot, qui parle peu, ce qui n'est pas toujours un défaut; aussi n'adresse-t-on guère ce reproche qu'à un sournois, à quelqu'un qu'on suppose avare de ses paroles par calcul.

Pâoupèrlo, *s. m.* Paupière, voile membraneux et mobile qui couvre l'œil, et cils ou poils qui garnissent la paupière. On dit d'un avare : *Viou pas qué dé pâoupèrlos d'agasso.*

Dér. du lat. *palpebra*. m. sign.

Pâoupa, *v.* Manier, toucher avec la main.

Dér. du lat. *palpare*, m. sign.

Pâouqué, *s. m.* Bien peu, très-peu, une idée, un soupçon. *Douna-mé n'un pâouqué*, qu'on pousse quelquefois jusqu'au *pâouquétè*, ou *pâouquénè*, donnez-m'en un tantinet. *Ès un pâouqué maldou*, il est indisposé.

Dim. de *pâou*, peu.

Pâouramén, *adv.* Pauvrement, misérablement, tristement, mesquinement; car ce mot, comme le suivant, a plus d'une nuance. *Mouriguè pâouramén*, il mourut tristement, misérablement. *Mé toumbère bièn pâouramén*, je tombai bien malheureusement. *M'én dounè tan pâouramén*, il m'en donna si peu, si petitement, si mesquinement.

Pâoure, Pâouro, *adj.* et *s.* Dim. *pâouré*, aug. *pâouras*. Pauvre, nécessiteux; mauvais au physique et au moral, infortuné, qui est à plaindre ou à regretter; mendiant. *Las glèïsos sou pâouros : las vitros sou dé papiè*, les églises sont pauvres, les vitres sont de papier. *Pâoure coumo Jaquas*, pauvre comme Job. *Mouririè pu lèou l'ase d'un pâouro home*, l'âne d'un pauvre homme crèverait plutôt, se dit à propos de quelqu'un de mince valeur qui réchappe d'une maladie, et le français dit de même : il mourrait plutôt quelque bon chien de berger. *Aquél vi ès bièn pâoure, bièn pâouras*, ce vin est bien mauvais, bien piètre, détestable.

Dé pâouros résoùs, de mauvaises paroles, de vilains propos. *Dé pâouros magnèros*, de mauvaises, de tristes, d'inconvenantes manières. *Pâoure iéou* ou *pâoure dé iéou!* malheureux que je suis! *Pâoure dé vous!* que je vous plains! *Pâoure, viél et maldou*, souhait de malheurs que l'on adresse à un ennemi : Je te souhaite pauvreté, vieillesse et maladies! *Lou pâoure mort*, formule qu'on n'omet guère en parlant d'une personne décédée depuis peu, surtout lorsqu'elle mérite l'estime et les regrets. *Moun pâoure pèro davan Diou siègue!* feu mon père, que Dieu absolve, ou devant Dieu soit son âme! La seconde partie dévotieuse de cette phrase n'est pas toujours employée et ne se répète pas dans la même conversation ; mais un languedocien, parlant de son père ou de sa mère qui n'est plus, ne manque jamais, et cela ordinairement toute sa vie, de se servir à leur égard de la première formule, respectueuse et tendre, qu'il traduit même littéralement au besoin sans s'éloigner, ce nous semble, de l'esprit de la langue française : *Moun pâoure pèro disiè souvén*, mon pauvre père disait souvent.— *Un pâoure, uno pâouro*, un pauvre, une pauvresse, un mendiant, une mendiante. *Batre lous pâources*, on dit cela de quelqu'un de fort pauvre et aux expédients pour exprimer sans doute qu'il battrait les mendiants pour leur disputer et leur prendre l'aumône dont il a plus besoin qu'eux.

Dér. du lat. *pauper*, m. sign.

Digitized by Microsoft ®

Pâoure (rasin dè) *s. m.* qu'on appelle aussi simplement *pâoure,* raisin de pauvre ; aucune espèce ne donne d'aussi belles grappes, qui sont divisées en plusieurs grapillons, très-serrés, aux grains assez gros, de couleur rouge ou rose. Il n'est pas rare de voir des grappes qui pèsent deux kilogrammes. Ce raisin donne un vin rose ; sa peau est un peu coriace mais il a bon goût, Sarments gros et tendres, feuille assez grande, pas trop découpée.

La grosseur de ses grappes, dont une seule suffit pour le repas d'un pauvre à qui on le donne ou qui le prend, lui a valu son nom.

Pâour' home, *interj.* Cette expression n'est point de notre dialecte et a été importée chez nous du Gévaudan où elle est fort en usage ; elle n'a point de rapport aux facultés pécuniaires, ni aux qualités du cœur ou de l'esprit ; c'est simplement un terme d'affection familière qui répond à mon ami, mon cher, mon camarade. *Maï pâour' home, vésès bé,* mais vous voyez bien, mon cher. Il en est de même de *pâouro fènno.*

Pâouriëïro, *s. f.* Pauvreté, misère, indigence. *Pâouriëïro méno lagno,* de pauvreté fatigue et peine. *Pâouriëïro faï l'home impourtun,* pauvreté rend importun. *Pâouriëïro faï coure carièïro,* pauvreté fait courir les rues, fait perdre la tête.

Pâouroûs, Pâourouso, *adj.* Peureux, craintif, poltron. Il serait mieux de dire *pâouroûs;* puisqu'il vient de *pâou,* peur, mais l'usage a consacré l'altération.

Pâousa, *v.* Poser, placer, déposer, décharger, ôter. *Pâousas aquò sus la tâoulo,* mettez cela sur la table. *Pâousa un faï. uno carèto,* décharger un faix, une charrette. *Pâousa sa vèsto,* ôter sa veste. — *Pâousa marquo, Voy.* ce mot. — *Sé pâousa,* se reposer, faire une pause. *Vénès vous pâousa qué dèvès èstre las,* venez vous reposer, vous asseoir, car vous devez être las. *Pâousén-nous un pâou,* suspendons un moment ce travail, reposons-nous un peu, prenons haleine.

Le second du lat. *pausa,* pose, repos, et le premier de *ponere, posui, positum,* poser, mettre bas, quoique la prononciation s'éloigne du radical et se confonde avec l'autre.

Pâousadîs, Pâoussadisso, *adj.* Tranquille, reposé, au propre comme au figuré.

Pâousadoù, *s. m.* Lieu où l'on se repose ; endroit, objet où l'on dépose quelque chose.

Pâousaïre, *s. m.* Poseur. Lorsqu'on demande, d'un fainéant qui ne sait ou ne veut rien faire, ce qu'il veut être : *pâousaïre,* répond un tiers qui le connait, et cette espèce de calembourg, tiré du verbe *sé pâousa,* se reposer, est à peu près le seul emploi de ce mot que le français remplace assez drôlement par inspecteur... des pavés.

Pâousado, *s. f.* Terme de chasseur pour le gibier ailé. *Tira à la pâousado,* c'est, pour les perdrix, tirer à la remise ; mais on le dit surtout des autres volatiles pendant qu'ils sont posés sur une branche ou par terre. On peut rendre cela par : tirer au repos, par opposition à *tira à la voulado,* tirer au vol ou en volant.

Pâouso, *s. f.* Pose et pause. En termes d'arts et métiers, il se dit surtout de la pose des pierres. *Faguèn uno pâouso,* faisons une pause, reposons-nous un moment. La *pâouso,* proprement dite indique, pour les ouvriers, l'intervalle compris entre deux reprises de travail.

Pâoutèja, *v.* Manier, patiner, remuer, toucher grossièrement une chose avec les mains, *pâoutos.*

Pâouto, *s. f.* Patte, mais on entend presque toujours par ce mot une grosse et vilaine main qui ressemble en effet à une patte. *Marcha, camina dé quatre pâoutos,* marcher à quatre pattes.

Pâoutu, do, *adj.* Pattu ; qui a de grosses ou vilaines mains, de gros vilains pieds. Au fig. grossier, lourdaud, pataud. *Pijoun pâoutu,* pigeon pattu, variété de pigeon appelée aussi pigeon de maison ou jacobin. Ce pigeon a des plumes jusqu'au bout des pattes.

Papa, *s. m.* Terme enfantin synonyme de père. Dans l'usage français, il n'est par rare de voir des hommes et surtout des femmes d'un âge avancé, dire à leurs parents *papa* et *maman.* Dans le languedocien et surtout parmi le peuple, il n'en est jamais ainsi : Le tout jeune enfant qui balbutie *papa* et *mama,* dit bientôt *papo* et *mamo* dès qu'il articule un peu mieux ; et, à peine est-il grandelet, qu'il ne dit plus que *pèro* et *mèro,* ou même *païre* et *maïre.* Aussi serait-il parfaitement ridicule de demander à un homme fait et même à un jeune adolescent : *Coussì vaï ta mama? Voy. Mama.* Du grec πάππας, père en terme enfantin.

Papa, *s. m.* Jabot, poche ou premier estomac des oiseaux dans lequel la nourriture est humectée et macérée, ce qui la dispose à recevoir la digestion dans le gésier ; *périè,* second estomac où elle passe ensuite.

Dér. du lat. *poppare,* manger des choses qu'il n'est pas besoin de mâcher.

Papassar, *s. m.* Augm. et péj. de *papiè,* papier qui est formé dans le même esprit que paperasse. On l'applique aussi bien à une grande affiche collée au coin d'une rue qu'à un long et ennuyeux manuscrit.

Papé, *s. m.* Variante plus courte et plus facile à prononcer du mot suivant.

Papéto, *s. m.* Grand-papa, bon-papa, dans le vocabulaire des petits-enfants qui ne disent *moun gran* qu'un peu plus tard. *Papéto* et *papé* sont les dim. de *papa ;* et le français, par la même antiphrase câline, dit aussi au grand-père : petit papa.

Papiè, *s.* m. Papier. *Papiè-bèscuì,* feuille de papier sur laquelle les pâtissiers disposent leurs biscuits vulgairement appelés langues-de-chat avant de les mettre au four. Les biscuits enlevés, les pâtissiers vendent ou plutôt vendaient ces papiers vides aux enfants qui en suçaient les empreintes.

Papiè-magna, qu'on appelle ailleurs papier d'emballage, grand papier gris, grossier, fort employé dans l'éducation

Digitized by Microsoft®

des vers à soie, pour couvrir le fond des clayons appelés *campanèjes,* où on les tient au premier âge, ou bien les tables sur lesquelles on les transporte encore petits, pour qu'ils ne passent pas au travers. Ce serait, dans les Cévennes, le plus connu de tous les papiers, si ce n'était le *papiè-marqua* qui ne l'est que trop; sans compter *lous papiès* ou *papiès-nouvèlos* qui cependant commencent à passer un peu de mode pour prendre le nom français de *journal.* — *M'a fa un papiè,* il m'a fait un billet. *Quan papiès parlou, barbos calou,* quand le papier parle les hommes se taisent. A quelqu'un qui veut dissimuler un état d'ivresse encore niable, on dit de prononcer : *figo lignolo papiè blu;* mots qui n'ont aucun sens mais dont l'articulation est un effet assez difficile pour qu'une langue qui commence à s'embarrasser ne puisse sortir de l'épreuve avec honneur.

Papièïréja, *v.* Paperasser, remuer, feuilleter, arranger des paperasses; en avoir les poches pleines, faire beaucoup d'écritures, le plus souvent inutiles.

Dér. de *papiè,* papier.

Papièïréjaïre, *s. m.* Paperassier, écrivassier, qui aime à *papièïréja.*

Papo, *s. m.* Pape, le chef de l'Église catholique.

Dér. du lat. *papa,* père et pape.

Papo, variante de papa, pour père, et qui, comme *mamo,* est le second degré de cette dénomination enfantine. — *Voy. Papa.*

Papogaï, *s. m.* Perroquet. L'italien dit *papagallo* et le portugais *papagajo,* comme le français disait papagai ou papegai, aujourd'hui *parouquè,* seul nom en usage, est tout français. *Papogaï* n'est usité que dans cette phrase : *Sémblo aqui lou Papogaï,* il est là comme le pape Colas, qui est dit pour Nicolas.

Paquè, *s. m.* Paquet, assemblage de plusieurs choses liées, ficelées, enveloppées, réunies ensemble.

Par, *s. f.* Part, portion d'une chose divisée, partie d'une chose commune à plusieurs. *Dé trés pars, uno,* le tiers; *dé trés pars, dos,* les deux tiers; *dé quatre pars, uno,* le quart, etc. — Le français est ici plus concis; mais notre ancien langage, comme le fait observer Sauvages, n'était pas familiarisé avec les termes abstraits. — *Ma par !* je retiens ma part! dit-on à quelqu'un qui ramasse une chose perdue et que l'on retrouve en notre présence. Cette locution qui n'exprime plus aucun droit, à moins qu'on ne le fasse valoir par la force, vient du droit de part en vigueur dans certains pays où celui qui avait fait une trouvaille était obligé de la partager avec celui qui en avait été le témoin. — *Y-ou dirès dé ma par,* vous le lui direz de ma part.

Dér. du lat. *pars,* m. sign.

Para, *v.* Parer, ragréer avec la serpette la place que la scie a faite à une branche d'arbre; enlever les chicots, le vieux bois de la vigne, d'un arbre, avec la serpe; parer le cuir; enlever avec le couteau à deux manches appelé boutoir, ce qui est resté de l'épiderme de l'animal attaché à la peau; en terme de sellier, ravaler, amincir le cuir; parer le pied d'un cheval avant de le ferrer; couper la corne avec le boutoir, *butavan;* fouler, dégraisser le drap dans les foulons. On le dit aussi pour parer, éviter un coup : *paro aquél,* pare celui-là.

Parabondo, *s. f.* Parapet, garde-fou, balustrade d'un pont, d'un quai, d'une terrasse, d'un balcon; rampe d'un escalier. — Un curé retraçait en chaire les difficultés du Paradis. On ne peut y arriver, disait-il, que par un pont jeté sur le gouffre de l'enfer, et ce pont est si étroit !...— A cette peinture émouvante qui ne laissait pas de l'inquiéter, un paroissien s'écrie du milieu de l'église : *Y-a pas gès de parabondo; moussu lou cura ? — Nani, maun ome. — Alor, à bas mé vése.*

Parabondo est dit pour *parabando,* et c'est de cette dernière manière que l'écrit Sauvages, malgré sa prédilection pour le dialecte rayol ; il paraîtrait, dès lors, que ce mot est formé de *para,* défendre, préserver, et de *bando,* troupe, foule; c'est dans ce sens qu'est formé le français garde-fou.

Paradis, *s. m.* Paradis, séjour des élus, des bienheureux.

Dér. du grec παράδεισος, jardin. Le premier paradis terrestre était en effet un jardin.

Paradis, *s. m.* Paradis; dernières galeries d'un théâtre. Ce n'est point parce qu'on y est mieux, mais parce qu'elles sont très-élevées que, par un rapprochement irrévérencieux, on a donné à ces places la dénomination de paradis que les voyous remplacent aujourd'hui par celui de poulailler, lieu où s'entassent les poules pour se jucher.

Paradis, Paradoù et **Paraïre,** *adj.* et *s. m. Moulì paradis,* moulin à foulon, pour fouler et dégraisser les draps. — Ce nom est encore celui d'un moulin à blé et à huile d'Alais, bien qu'il ne serve plus à sa première destination et souvent on retranche, en en parlant, le mot *moulì :* — *Ounte anas móoure ? — Én paradis.*

Paradoù, *adj.* et *s. m.* C'est le synonyme de *Paradis* et *paraïare:* mais aussi, comme substantif, il signifie le foulon lui-même.

Dér. de la bass. lat. *paratorium,* lieu où l'on prépare les draps. — *Coutèl paradoù* ou seulement *paradoù,* paroir, couteau à parer dont se servent les sabotiers pour donner la dernière façon aux sabots.

Paraïre, *Voy. Paradis,* dont il est le synonyme.

Parâoulassos, *s. f. plur.* Paroles grossières, sales, ce que l'on appelle populairement gueulées, d'où l'on a fait engueuler, dans le même style, péjor. de *parâoulo.*

Parâoull, *s. m.* Parlerie, babil, caquet, bavardage, verbiage.

Parâoulo, *s. f.* Parole. *Parlan-t-én réspè, qué parâoulos pudou pas...* sauf votre respect, car paroles ne puent point... précaution oratoire dont on ne se dispense guère en parlant d'un animal immonde ou peu noble, ou de choses de même nature. *Ploumos et parâoulos, l'âouro las émporto,* plumes et paroles le vent les emporte. *Parâoùlos volou, écris démorou,* paroles s'envolent, écrits restent; c'est le mot-à-mot de l'adage latin : *verba volant, scripta manent,* idée que l'on

Digitized by Microsoft ®

rend encore par : les paroles sont des femelles, les faits sont des mâles.

Parapèl, *s. m.* Parapet, garde-fou, murs à hauteur d'appui sur un pont, un quai, une terrasse. Altération du mot français parapet qui est formé de l'italien *parapetto*, qui défend la poitrine, *petto*.

Paraplèjaïre, *s. m.* Fabricant et marchand de parapluies, surtout le marchand ambulant, qui court la ville et la campagne, sa boutique sur le dos, raccommodant plus de vieux qu'il ne vend de neuf.

Paraplèjo, *s. m.* Dim. *Paraplèjéto;* aug. *paraplèjasso*, parapluie.

Dér. de *para* ou *apara*, défendre, et de *plèjo*, pluie.

Parasol, *s. m.* Dim. *parasoulé ;* aug. *parasoulas*. Parasol, emprunté au français, mais pour signifier plutôt parapluie plus soigné et d'étoffe plus coûteuse.

Parasoulaïre, *s. m.* fabricant et marchand de parapluies, et de parasols, comme le *paraplèjaïre*. — *Voy. Parasol*.

Parço, *conj.* Abrév. de *parço-qué*, qui ne sert que pour faire une réponse fort usitée et la plus péremptoire de toutes. *Pèr dé qu'ou vos pas?* — *Parço.* Pourquoi ne le veux-tu pas ? — Parce que. Dans la même circonstance *parço qué* est aussi employé.

Parço qué, *conj.* Parce que. *Par* pour par, qui se dit *pér*, n'est pas languedocien ; cela indique du reste que *parço qué* est une de ces conjonctions empruntées au français, et il s'emploie dans les mêmes cas que parce que.

Pardì, *interj.* Pardi, pris au français pour adoucir, comme lui, le juron *pardiou*, pardieu.

Pardinche, *interj.* Pardienne, parbleu. C'est une de ces nombreuses variations exécutées par une bouche timorée pour faire presque disparaître le thème original *pardiou*.

Pardiou, *interj.* Pardieu ! Le languedocien devrait faire et dire *pérdiou ;* ce mot est donc une copie servile du français qui a prêté jusqu'à sa préposition par, qui n'est point languedocienne. *Pardiou*, comme ses atténuations, *pardì, pardinche*, est une sorte de jurement et d'affirmation. *Pardiou! t'ou faraï vèïre*, pardieu ! je te le ferai bien voir. *Oh! pardiou, nou*, non certes pas !

Paré, *s. f.* Paroi, mur, muraille. *Parés blanquos, papiès dé fols ;* muraille blanche, papier de fou, d'imbécile ; avis aux personnes qui y inscrivent leur nom : *Nomina stultorum semper parietibus insunt.*

Dér. du lat. *paries*, m. sign.

Parégu, do, *part. pass.* de *Paréïsse*.

Paréïsse, *v.* Paraître, se faire voir, se montrer ; avoir l'air, l'apparence, sembler. *Mé parèï*, il me semble.

En esp. *parecer*, m. sign.

Parél, *s. m.* Paire, couple. Paire, lorsqu'il s'agit de l'assemblage de deux choses qui vont ordinairement ensemble et d'une chose unique essentiellement composée de deux pièces séparables : *un parél dé biéous, dé souïès, dé pistoulès, dé poulès, dé pijouns*, une paire de bœufs, de souliers, de pistolets, de poulets, de pigeons ; *un parél dé ciséous, d'éstènaïos, dé braïos*, une paire de ciseaux, de tenailles ; un pantalon. *Aquò's un poulì parél*, c'est un joli couple, en parlant de deux époux. Couple qui, dans ce cas, est masculin, redevient féminin lorsqu'il est considéré comme un certain nombre de choses à peu près indéterminé : *un parél d'iéous, dé lidors, dé jours*, une couple d'œufs, de louis, de jours. — *A bèles parèls*, deux-à-deux.

Dér. du lat. *par, paris*, pareil, égal.

Parén, to, *s. m.* et *f.* Parent, qui est uni par le sang. *Aguén d'argén, manquara pas paréns*, ayons de l'argent, les parents ne manqueront pas. *Paréns sans amìs, farino sans tamìs*, parents sans amis, farine sans tamis. Quant aux parents par alliance, ils sont encore plus mal traités par le proverbe : *paréns dé ma fénno, paréns dé moun quiou.* — *Paréns*, ceux de qui l'on descend et plus ordinairement le père et la mère. *Sous paréns soun éstas dé Ginouïa*, ses parents, ses ancêtres, ses ascendants, étaient de Génolhac. *S'és brouïa émbé sous paréns*, il s'est brouillé avec ses parents, avec son père et sa mère. On donne le nom générique de *parén* pour laisser dans le vague le degré de parenté qui est souvent plus éloigné : *Coumo anas, parén ?* Comment allez-vous oncle ou cousin ?

Dér. du lat. *parens* qui s'entendait des ascendants directs.

Paréntaje, *s. m.* Parentage, parenté.

Paréntèlo, *s. m.* Parentelle, les parents en général ; tous les parents.

Pargado, *s. f.* Étendue de terrain parqué ou occupé par un parc, *pargue*, et amendé par le crottin et le pissât des moutons ; Sauvages dit parquée.

Pargue, *s. m.* Parc à brebis, clôture faite avec des claies, *clédos*, soutenues par des pieux auxquelles elles sont attachées. *Vira lou pargue*, changer le parc, ce qui se fait en laissant en place les claies, d'un côté du terrain circonscrit, et repliant les autres pour former une nouvelle enceinte pareille et contiguë à la première ; opération bien mieux précisée par le terme *vira*, tourner, retourner. — *Aï bé d'âoutres pargues à vira*, j'ai bien d'autres affaires, d'autres chiens à fouetter.

Parquéja ou **Parga**, *v.* Parquer ou faire parquer les brebis : pratique qui procure à ces animaux la santé, un bon engrais aux terres à blé, et un belle toison au propriétaire. (Sauvages.)

Paria, *v.* Parier, faire tenir un pari, une gageure.

Empr. au français : on dit mieux *jouga*.

Pariè, ïro, *adj.* Pareil, égal, semblable. *Lou pariè manquo* ou *soun pariè és à naïsse*, son pareil n'existe pas ou son pareil est à naître, dit-on d'un original, d'un extravagant. *Sou pariès*, ils sont égaux, de même force, du même âge, de même taille. *Sou pas pariès*, ils ne sont pas égaux de force, d'adresse ou d'intelligence. *Sé fóou faïre émbé sous pariès*, il faut se faire, se fréquenter avec ses égaux. *M'én fóou un pariè*, il m'en faut un semblable.

Dér. du lat. *par, paris*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Pariuro, *s. f.* Pari, gageure. *Faguén uno pariuro*, parions, gageons, faisons une gageure, un pari.

Parla, *v.* Parler. *Parla coumo la bèlo Jano*, babiller, bavarder, comme une commère, comme une pie borgne. *Sé siès bono cdouso, parlo ; sé qué dé nou, rétiro-té*, si tu es bonne chose, parle; sinon retire-toi; ce qui veut dire: Si tu viens de Dieu, parle; si tu viens du démon, va-t-en; sorte de conjuration que font les poltrons qui croient voir des spectres dans l'obscurité. — *Aquò s'apèlo parla !* Voilà ce qui s'appelle parler! — *Parla-mé dé Méjano, pèr lou bon vi!* vive Méjannes pour le bon vin! — *Parla-mé qu'ou saviéï*, — Notez que je le savais, le bon de l'affaire c'est que je le savais. — *Parla-mé qu'ou aï pas vis*, je ne l'ai sans doute pas vu! se dit ironiquement pour montrer qu'on est au courant d'une affaire. — *Eh bé, quan sé parlo!* Eh bien qui l'aurait dit ! *Parla dé tèsto*, délirer. *Parla coumo un libre*, parler comme un livre, *ex professo*. *Parlan-t-én réspè*, sauf le respect que je vous dois, que je dois à la compagnie, sauf révérence, révérence parler, formules familières au français; mais le languedocien emploie la sienne dans toutes les occasions où il parle de quelque chose dont il craint que l'idée ou l'expression peut choquer ou blesser; et il complète souvent sa formule par : *pardoulos pudou pas*. — *Voy. Pardoulo*.

Parla à uno fïo ou émb'uno fïo, faire la cour à une fille, la rechercher dans des vues honorables. *Sé parla* est plus réciproque et se dit des fréquentations souvent fort longues, connues de tout le monde, autorisées, approuvées par les parents, qui ont lieu entre un garçon et une fille, et dont presque tous les mariages du peuple sont précédés. *Sé parla*, éveille l'idée d'une grande réserve dans ces relations, réserve que n'indique pas tout-à-fait le terme *fringa*, qui laisse un peu plus de prise à la médisance. — *Voy. Fringa*.

Parladisso, *s. f.* caquets, parlage, longs propos. longs entretiens.

Parlaïre, Parlaïro, *s. m.* et *f.* Parleur, causeur, bavard, indiscret.

Parlamén, *s. m.* Entretien, causerie, conversation. Se prend aussi pour synonyme de *parla*, subst. : *l'aï counégu à soun parlamén*, ou *à soun parla*, je l'ai reconnu à sa voix, à sa manière de parler.

Paro-fré, *s. m.* mot-à-mot pare-froid qui devrait bien être français au même titre que parapluie, paravent. On peut donner ce nom à une chose quelconque qui garantit du froid; mais on l'applique communément à tout vêtement chaud.

Paro-mousquo, *s. m.* Émouchette, caparaçon à treillis ou réseaux avec des bouts de cordes pendantes, appelées volettes, pour garantir les chevaux des mouches. Comme nom générique on peut aussi donner ce nom à l'émouchoir ou chasse-mouches. — *Voy. Mouscal*.

Parouassièn, o, *s.* Paroissien, habitant d'une paroisse. *Parouassièn*, livre qui contient les prières qu'on dit dans la paroisse. Emprunt fait au français. *Ès un parouassièn qué s'émbèstio pas*, c'est un gaillard qui n'a pas de poussière aux yeux.

Parouèsso, *s. f.* Paroisse, territoire d'une cure; ses habitants.

Parouqué, *s. m.* Perroquet. *Psittacus*. Oiseau grimpeur, frugivore, à bec crochu, dont les variétés nombreuses sont remarquables par leurs riches couleurs. L'Italien dit *Papagallo*, et le Portugais *Papagayo*, comme nous disions *Papagaï*. Aujourd'hui *Parouqué*, nom tout français, a prévalu.

Parpaïoù, *s. m.* Papillon. *Papilio*. Tout le monde sait que les papillons, la plupart remarquables par leur robe brillante, ont été d'abord des chenilles, en général fort laides. C'est l'insecte arrivé à l'état parfait après avoir passé par ceux d'œuf, de chenille et de chrysalide.

Parpaïouna, *v. Lous fouséls parpaïounou*, les cocons percent, les papillons éclosent; *parpaïouna* est dit ici pour faire des papillons. Au moment de la mue des vers à soie, quand la plupart sont endormis, pour préparer les retardataires, on jette quelques feuilles çà-et-là jusqu'à ce qu'on cesse tout-à-fait de donner à manger : cela s'appelle *parpaïouna*. Lorsqu'il tombe de ces flocons de neige rares et assez gros, on dit encore : *la nèou parpaïouno*. Dans ces deux dernières acceptions, *parpaïouna* exprime papillonner, faire comme le papillon. *Parpaïouna*, papillotter, remuer involontairement les paupières qui imitent le mouvement rapide des ailes du papillon.

Partènço, *s. f.* Départ. *Souï dé partènço*, je suis sur mon départ, à la veille de mon départ.

Partì, *s. m.* Parti, union de personnes contre d'autres qui ont un intérêt contraire; détermination, usage, utilité; personne à marier, considérée sous le rapport des avantages qu'elle apporte. *Sèn dâou mèmo partì*, nous sommes du même parti, de la même opinion politique. *Aquél luchaïre faï soun partì tout soul*, ce lutteur est seul de son parti, il est sans associés. *Prène soun partì*, prendre son parti, se décider. *Tira partì*, tirer parti. *Aquèlo fïo fara un bon partì*, cette fille sera un bon parti. Outre ces acceptions toutes françaises, on dit *partì* pour exprimer une certaine quantité : *achatère un partì, un pichò partì dé bla*. j'achetai une certaine quantité de blé. *Y-a aquì un pouli partì dé fiëïo*, il y a là une belle quantité de feuille, un beau produit en feuille.

Dér. du lat. *partiri*, partager, et *pars, partis*, partie.

Partì, *v.* Partir, se mettre en chemin; prendre sa course, son vol; partir, pour un coup de fusil, de mine; fendre, partager, *Partìs pas lou jour qu'émbasto*, il ne cuit pas du premier bouillon, se dit d'un lambin. *La tèsto mé partìs*, la tête me fend. *Partiriè un pèu én dous*, il partagerait un cheveu; il couperait un liard en quatre, se dit d'un avare.

Dans les premières acceptions, du français *partir;* dans la seconde, du lat. *partiri*, partager, séparer.

Digitized by Microsoft ®

Particuïè, ïro, *s. m.* et *f.* Particulier. Ce mot français n'est emprunté que pour cette locution populaire : *és un particuïè, uno particuïèïro qu'é n'én sa prou,* c'est un gaillard, un malin qui en sait long, qui ne se gêne pas, etc.

Partido, *s. f.* Partie, portion, partie de plaisir, de jeu. *Partido!* gagné! cri de triomphe qu'on ne pousse pas seulement au coup qui donne une partie de jeu, mais encore à un accident ou un évènement qui décide d'un succès quelconque et même d'un revers, d'un échec. Seulement, dans ce dernier cas, l'intonation l'indique, et c'est le *consummatum est!*

Pas, *s. m. plur. Passes,* dim. *passé.* Pas, déplacement des jambes en avant pour marcher; pris pour mesure, *lou pas,* équivaut à un mètre. *Prène sous quinze passes,* faire ses quinze tours. *Vòou davan mous passes,* je vais tout droit devant moi, répond-on à un curieux indiscret. *Régardo davan tous passes,* fais attention où tu marche, regarde à tes pieds, recommandation adressée aux enfants qui marche à l'étourdie. *Lèvo-té dé davan mous passes,* ôte-toi de mon chemin. *Pas-à-pas l'on vaï iuèn,* pas à pas l'on va loin. *Après lou repas, lou fiò ou lou pas,* après le repas, il faut se chauffer ou marcher. — En terme de métier *pa-dé-vis,* pas de vis, distance comprise entre les filets d'une vis, et du français; il faudrait autrement dire : *pas d'avis.* — Le pas romain équivalent à la millième partie du mille romain, dont la longueur a été fixée par M. Aurès à 1481^{m}50, présentait donc un intervalle d'un peu plus de 1^{m}48. Dans l'acception moderne, le pas proprement dit représente l'intervalle compris dans une enjambée, et peut être assimilé au *gressus* ou *gradus* des Romains, équivalent à deux pieds et demi (0^{m}74); tandis que le *passus* romain représente deux enjambées (1^{m}48), c'est-à-dire l'espace parcouru par un même pied, en mouvement de marche, pendant que l'autre pied, servant de point d'appui, reste immobile.

Dér. du lat. *passus,* m. sign.

Pas, *part. nègat.* Pas. — *Voy. Pa.*

Pas-d'ase, *s. m.* ou **Pa-d'ase.** Pas-d'âne ou Tussilage. *Tussilago farfara,* Linn., plante dont les fleurs jaunes qui paraissent avant les feuilles, sont employées en infusion contre les rhumes, ainsi que l'indique son nom français et latin, formé de *tussim ago,* je chasse la toux. Celui de pas-d'âne lui vient de ce que sa feuille a quelque ressemblance avec la trace qu'imprime sur le sol le sabot d'un âne.

Pasquâou, *adj. m.* Pascal, de Pâques. *Cièrge pasquâou,* nom d'homme Pascal, dont le fém. est *Pasqualo* et le dim. *Pasqualé.*

Pasquéja, *v.* Célébrer la fête de Pâques, mais seulement au point de vue mondain et gastronomique : c'est faire le premier repas où l'on retrouve le gras, si longtemps proscrit pendant toute la semaine sainte; se décarêmer, comme dit Sauvages. *Pasquéja* s'entend surtout des parties champêtres du lundi de Pâques; et *ount'anas pasquéja* équivaut à *ount'anas faïre* ou *manja l'âouméléto?* — *Voy.* ce dernier mot.

Pasquétos, *s. f. plur.* Pâques-closes. le dimanche de Quasimodo qui suit immédiatement celui de Pâques et clot le temps pascal. *Pasquétas,* dim. de Pâques, petite fête de Pâques.

Pasquo, *s. f.* ou **Pasquos,** *s. f. plur.* Pâques, jour de la résurrection du Sauveur. Comme la fête de Pâques est la règle de toutes les autres fêtes mobiles de l'année, le concile de Nicée, tenu l'an 325, fixa Pâques au dimanche après le 14 de la lune de mars, c.-à-d. après la pleine lune la plus proche de l'équinoxe du printemps.

On dit *la Pasquo,* si l'on parle de la Pâque des juifs; mais quand il s'agit de la fête chrétienne, *Pasquo* ou *Pasquos,* qui s'emploient également, ne prennent point l'art. *la* ou *las. Pér Pasquos,* à Pâques. *Faïre sas Pasquos,* faire ses Pâques, communier. *La quinzéno dé Pasquos,* la quinzaine de Pâques, tout l'intervalle compris entre le dimanche des Rameaux et celui de Quasimodo, inclusivement, comprenant ce que l'on appelle le temps pascal. *La sémmano dé Pasquos,* la semaine de Pâques, qui suit le dimanche, en y comprenant le dimanche suivant. *Lou dilus dé Pasquos,* le lundi de Pâques où la ville est déserte et morne, et les masets peuplés et joyeux, parce que c'est le jour des repas de campagne où l'omelette joue un tel rôle qu'on appelle souvent ce lundi : *lou dilus de l'âouméléto. Voy. Aouméléto.* Il n'y a pas un très-grand nombre d'années qu'il était une règle fort suivie de mettre, le jour de Pâques, les habits d'été, quelque temps qu'il fît, et fallût-il endosser de nouveau les habits d'hiver le lendemain. On en était quitte pour dire : *fòou moun dévé, qué lou tén fague lou siou.* On est moins formaliste aujourd'hui, et l'on attend assez généralement que le temps commence lui-même par faire son devoir. *Pasquo mouïado faï l'éspigo carado;* le vieux français disait : les Pâques pluvieuses sont souvent fromenteuses; il est vrai qu'il ajoutait maintes fois la restriction : et souvent fort menteuses.

Dér. De l'hébreu *pesahh* ou *phasé* qui signifie passage, d'où les Grecs avaient fait πάχα et les Latins *pascha;* les Hébreux célébraient dans la Pâque la commémoration du passage de la Mer Rouge, à leur sortie d'Egypte.

Passa, *v.* Passer, dans tous ses emplois. *Passa-lis,* passer sans dire mot, sans s'arrêter, sans saluer. *Passa un libre,* lire un livre d'un bout à l'autre. *Passa pér la plèjo,* percé, mouillé jusqu'aux os par la pluie. *Passa-hier,* avant-hier. *Passa-déman,* après-demain. *Passa-hiuèï,* aujourd'hui passé. *Passa dilus, y sérés pas pus à tén,* après lundi prochain expiré, vous n'y serez plus à temps. *Quan mé passarés aquo?* Combien me comporterez-vous cela? A quel prix me le laisserez-vous?

Dér. de *pas* et de la désinence active *a* pour *ar,* ancienne terminaison de l'infinitif emportant l'idée de faire, dérivé du lat. *agere;* littéralement faire le pas.

Passado, *s. f.* Dim. *passadéto.* Ce mot a, sans aucun doute, la même origine et avait primitivement le même sens que « passade » qui signifie passage dans un lieu où

Digitized by Microsoft®

l'on séjourne peu. Mais, de plus que le Français, *passado* exprime un intervalle, une durée de temps indéterminée, que l'intonation, un diminitif, une épithète allongent ou raccourcissent, sans néanmoins les préciser davantage. C'est, dans ce cas, le synonyme de *briou, brivado, sassi,* et *sassigado. Y souï résta uno passado,* j'y ai fait une passade. *Aquél capèl mé fara éncaro uno passado.* Ce chapeau me servira encore quelque temps. *Y-a uno bono passado qué l'aï pas vis,* il y a déjà longtemps que je ne l'ai vu. *Y-a uno passadéto qué çaï èro,* il y a peu de jours qu'il était ici. *Touto aquésto passado,* tous ces jours passés, pendant ces derniers jours.

Passadoù, *s. m.* Passage, brèche, trou ou trouée à travers un mur ou une haie de clôture.

Passadouïro, *s. f.* Chassis pour passer la farine et sur lequel on fait aller et venir le tamis dans la huche.— *Voy. Émbourdo.*

Passage, *s. m.* Passage, action de passer; lieu par où l'on passe; droit qu'on paie pour passer; corridor.

Passar, *s. m.* Nom donné au turbot, *Rhombus* et à la plie *Plya*, poissons de mer, de figure rhomboïdale, larges, plats, à nageoires molles. Tous deux se trouvent sur nos marchés; mais le turbot, comme partout, est préféré.

Altér. de *pansar*, pansu, à cause de sa forme.

Passa-rès, *s. m.* C'est l'interrogation ne passe-t-il rien? Il n'y a personne qui remplace : Gare l'eau! pour avertir les passants attardés dans les rues, qu'on va jeter d'une fenêtre quelque chose qui n'est pas toujours de l'eau; et, comme on a remarqué qu'en pareille circonstance, la menace et le coup étaient d'ordinaire une seule et même chose, quand la première n'arrivait pas après, *passa-rés* est devenu substantif, qui signifie : — passons vite — le contenu solide d'un vase de nuit. Ce n'est même que comme substantif que ce mot, qui n'est point de notre dialecte, est connu et adopté dans le nôtre; car ici, un pareil avertissement, lorsqu'il est donné, ce qui est rare, l'est dans d'autres termes.

Passa-tén, *v.* Prescrire, acquérir la prescription. *Voste papiè a passa-tén*, votre billet a prescrit, la dette est prescrite faute d'en avoir demandé le paiement en temps utile. — On le dit aussi d'une chose passée de mode, hors d'usage.

Passa-tèn, *adv.* autrefois, jadis au temps passé.

Passa-vala, ou **Passavala**, *v.* et *s. m.* Cette expression est une contraction de *passu-à-vala. Passavala, v.* c'est faire le travail agricole dont nous allons parler; *Passavala, s.* est ce même travail fait. *Passa* signifie passer, et *vala*, ruisseau naturel et aussi fossé ou tranchée creusés de main d'homme. Pour rendre le mot de cette expression, on a dit d'abord effondrer, défoncer, qui ne rendent pas le véritable sens. On a essayé de dire alors : passer à fossé, passer à tranchée; et, enfin, peu satisfaits de leur traduction, nos agriculteurs lettrés ont, de guerre lasse, hasardé le français *passavalat.* Nous nous garderons bien d'en faire autant, et nous nous contenterons de décrire l'opération à laquelle ce mot s'applique.

A l'extrémité d'un champ et du côté le plus élevé, s'il est en pente (car la terre tend toujours à descendre et on la remonte ainsi), parallèlement au franc bord et sur toute sa longueur, on ouvre avec le louchet *(Voy. Luché)* une tranchée d'environ cinquante centimètres de largeur. A l'aide d'une pelle en fer, on achève ensuite de rejeter au dehors la terre détachée, mais non enlevée en entier par le louchet. Sur ce second plafond, ainsi nettoyé, on recommence le même travail, en y revenant une troisième fois au besoin, selon la culture que l'on se propose de faire : car la profondeur, suffisante pour les plantes annuelles, ne le serait pas pour des arbres. On appelle cela passer *à dos* ou *très-pounchos*, à deux ou trois longueurs de louchet. Cette première tranchée achevée, on en fait, de la même manière, une seconde contiguë, avec cette différence que, cette fois et les suivantes, la terre que l'on enlève, au lieu d'être éparpillée sur le champ est rejetée, au fur et à mesure, dans la première tranchée restée vide et qui se trouve par conséquent comblée. On passe à une troisième tranchée et l'on continue ainsi jusqu'à ce que le champ entier soit retourné. Bien souvent le sous-sol est de telle nature qu'il ne permet plus l'usage du louchet : on trouve parfois, dans les couches inférieures, de l'argile durcie, du tuf, des poudingues, *amenla* (*Voy.* ce mot), et même le rocher compact, dans les terrains qui n'ont jamais subi cette opération, Dans ce cas, la pioche, le pic, *la trénquo* et *lou piquoù*, et même l'emploi de la poudre de mine deviennent nécessaires. C'est alors que ce travail devient coûteux, au point que l'on achète véritablement le sol; mais on donne ainsi à l'agriculture des terrains qui seraient restés improductifs; et les bons terrains mêmes sont améliorés par cette opération qui ameublit la terre, l'amende par les engrais qu'on y mêle ordinairement, et la renouvelle, pour ainsi dire, en ramenant à la surface celle qui était au-dessous. Aussi est-ce un des travaux d'hiver les plus usités, et les plus utiles pour l'ouvrier qui en manquerait, et pour le propriétaire qui place bien son argent.

Passègre, *s. m.* ou **Péssègre**. Pêche des vignes. Le français donne le nom de persique et persèque à des variétés de la pêche, en lat. *persica*, et c'est ainsi qu'a été formé *passègre* ou *péssègre* qui n'est qu'une variante.

Passègriè *s. m.* ou **Péssègriè**. Ce fut d'abord le nom générique du pêcher, *amygdala persica;* aujourd'hui il s'applique seulement au pêcher des vignes qui paraît être du reste le type de toutes les espèces améliorées par la culture. Pour celles-ci on se sert des mots français *pèchó*, et *pèchè*, ou *pèchëïro. Quan lou passègriè ès én floï, jour et gnuè dé mèmo lóungoù*, quand le pêcher est en fleurs, jour et nuit on même longueur.

Passéja, *v.* Parcourir. *Aï passéja tóut' aquéles éndrés*, j'ai parcouru, arpenté tous ces parages. — *Passéja* et *sé passéja*, se promener. — *Lou méndre vén qué fasiè, lous*

Digitized by Microsoft ®

passéjavó ounté vouïè, le moindre vent les promenait, les ballotait à son gré. *Anén nous passéja*, allons nous promener.

Dér. du lat. *passus* et *agere*, faire le pas.

Passéjado, *s. f.* Promenade, action de se promener; lieu où l'on se promène; parcours, espace à parcourir et action de parcourir.

Passéjaïre, Passéjaïro, *s. m.* et *f.* Promeneur, qui aime la promenade.

Passérïa, *v.* Sécher des raisins, préparer les raisins secs appelés *passérïo:* flétrir, faner, vider, faire devenir comme ces raisins. C'est dans ce dernier sens surtout que ce terme est employé. *Un pâoure viéïé tout passérïa*, un petit vieillard tout ridé, tout ratatiné.

Passérïo, *s. f.* Passe ou panse, passerille ou passarilles, et plus communément raisins secs. Ces raisins cuits ou séchés au soleil ou au four, sont un des quatre fruits mendiants, en compagnie des figues, des noisettes et des amandes.

Dér. du lat. *passa uva* ou *passula*, m. sign.

Passéro, *s. f.* Si l'on demandait à la plupart des chasseurs ce qu'ils appellent la *passéro*, ils répondraient probablement que c'est une espèce de grive ou de merle. Ils ne peuvent dès lors appliquer ce nom qu'aux femelles de genre, tous ceux des espèces étant pris, et ils le donnent communément, en effet, à la femelle du merle de roche. Mais un autre oiseau, sans autre nom languedocien, a particulièrement droit à être appelé *passéro*, et c'est sans doute ainsi qu'il l'est le plus souvent : c'est le merle d'eau ou cincle, cincle plongeur, *Cinclus aquaticus*, Temm.; il est d'un brun foncé, teint de cendré en dessus, avec la gorge, le devant du cou et la poitrine blancs et le ventre roux; sa longueur est de 20 centimètres. Il recherche les eaux dont le fond est pierreux; et, quoique son organisation soit opposée à celle des oiseaux aquatiques, il ne craint pas de s'immerger, de marcher même au fond de l'eau qu'il coupe dans tous les sens pour y chercher les insectes qui font sa principale nourriture. Il aime à vivre solitaire, et son chant a quelque analogie avec celui du merle noir.

Passéroù, *s. m.* Moineau, passereau, pierrot; du lat. *passer*. Le moineau, moineau franc ou moineau domestique, gros-bec moineau, *Fringilla domestica*, et le friquet, (gros-bec friquet, *Fringilla montana*, Temm.,) qui aime beaucoup moins que l'autre le voisinage des villes, portent le même nom, distingués tout au plus, le premier par *passéroù das téoules* et le second par *passéroù dé trâou*, de ce que ce dernier, plus campagnard, niche dans les troncs des arbres ou des vieux murs, et l'autre sous les toits de nos maisons qui sont sa résidence habituelle.

Passì, *v.* Flétrir, faner. *Sé passì*, se flétrir, se faner, passer, se rider. *Dé fiëïo passido*, de la feuille flétrie. *Uno poumo passido*, une pomme ridée; *uno flou passido*, une fleur flétrie si elle est trop maniée ou séparée depuis longtemps du rameau, ou bien passée si elle a fait son temps. *D'hèrbo passido*, de l'herbe fanée. *Un visaje passì*, un visage flétri, sec, décharné. On dit d'un enfant étique, qui dépérit ou tombe en chartre : *és passì*. (Chartre, carreau ou atrophie mésentérique.)

Dér. du lat. *passus, a, um*, cuit, séché, dont l'ital. a fait *appassire*, m. sign. que *passì*.

Passì, *s. m.* La maladie des passis, (car, en terme de magnanerie, on appelle ainsi *lous passìs*), est, d'après Sauvages, une espèce de phtisie propre aux vers à soie qui fait que, bien qu'ils mangent, ils ne profitent point, sèchent et périssent. Cette maladie est souvent due à la chaleur trop forte et trop concentrée qu'on donne imprudemment ou qui survient par accidents à la graine pendant la couvée, ou aux vers qui viennent d'éclore. Lorsque la cause de cette maladie a eu plus d'intensité dans ses effets, ce sont les prétendus brûlés, qu'on jette avec raison; lorsqu'elle a agi avec moins d'activité, elle produit les *passìs*. Mais ce n'est pas seulement à l'origine que s'engendre et se développe cette maladie: la maladresse ou l'ignorance du magnagnier y expose une chambrée à chaque nouvelle mue. Lorsqu'à ce moment le ver est enterré sous la litière, s'il survient du froid, le travail de la mue est ralenti; le magnagnier impatient veut le hâter par la chaleur, et pour cela il augmente le feu et ferme les ouvertures. Mais la maturité du ver ainsi obtenue est loin d'être de bon aloi; et comme le fruit trop hâtif ou le fruit cueilli avant l'heure se fane, se ride et n'est jamais bon, de même le magnan, qui est sorti prématurément de sa mue, reste dans un état de langueur et ne tarde pas à périr.

Il existe une autre espèce de *passìs* qu'on appelle aussi *lusétos :* ce sont des vers à tête transparente qui, au moment d'entrer en mue, n'ont pu se placer convenablement pour dormir, par l'effet de la trop grande chaleur. Ils ne peuvent, par suite, se dépouiller et par conséquent se développer et ils ne valent absolument rien. On a vu des chambrées avorter entièrement sous l'influence de cette maladie.

Passiduro, *s. f.* Flétrissure, altération de la fraîcheur, de la vivacité de couleur, de la délicatesse des fleurs, des fruits, des couleurs, du teint, de la peau.

Passìou, *s. f.* Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le récit de la Passion dans l'Évangile; sermon sur ce sujet.

Dér. du lat. *pati, passus*, souffrir.

Passìou. *s. f.* Passion, goût très-vif, penchant irrésistible pour quelque objet ou quelque occupation. Ainsi employé, ce mot flaire un peu le français; mais il est de pur aloi dans cette locution-ci : *prène uno passìou*, se mettre dans une violente colère.

Passo, *s. f.* Une de ces grosses pierres sur lesquelles les piétons traversent un ruisseau qui coupe un chemin. *Las passos*, qui désigne un de ces passages, est devenu presque un nom de lieu que le français rend par : les passes. — *Èstre dinc uno michanto passo*, être dans une mauvaise passe; *èstre én passo dé faïre*, être en passe de faire; *passo*, terme de jeu, sont des expressions françaises.

Passo-pértout, *s. m.* Passe-partout, clé qui ouvre plu-

Digitized by Microsoft®

sieurs serrures; clé commune à plusieurs personnes pour ouvrir une même porte.

Passo-roso, *s. m.* Passerose, rose trémière, guimauve, alcée, rose de Damas. *Alcea rosea*, Linn., plante originaire de Syrie, d'où elle fut apportée par les croisés, bisannuelle et souvent vivace par ses racines. Sa grandeur, l'élégance de son port, la richesse de sa végétation, la prodigieuse quantité de ses fleurs, la longue durée de leur épanouissement, la variété de leur forme simple, semi-double ou parfaitement pleine et celle de leur couleur, depuis le blanc le plus pur, jusqu'au pourpre presque noir, toutes ces brillantes qualités en font un des plus beaux ornements de nos jardins et l'ont fait appeler passerose, plus belle que la rose.

Passo-soulitaris, *s. f.* Paisse solitaire, dit SAUVAGES, qui est probablement le même oiseau que la *passéro*.— *Voy.* ce mot.

Passo-tèn, *s. m.* Passe-temps, plaisir, amusement, divertissement. Expression française.

Pasta, *v.* Pétrir se rend de différentes manières : *Pasta*, seul, s'entend comme en français d'ailleurs, pour pétrir du pain. *Pasta dè mourtiè*, corroyer du mortier. — *Pasta dé gi*, gâcher du plâtre. *Pasta d'argèlo*, coroyer, pétrir de l'argile. — *Ès soun pèro tout pasta*, c'est son père tout craché. — *Sa pa cé què sé pasto !* il ne sait pas ce qui se prépare, ce qui se brasse, ce qui se mitonne.

Dér. de *pasto*, ou du lat. *pistum*, de *pinsere*, pétrir.

Pastadoù, *s. m.* ou **Glouriéto**. — *Voy.* ce dernier mot.

Pastènargo, *s. f.* Carotte. *Daucus carota*, Linn., racine potagère, rouge, jaune ou blanche, de la famille des ombellifères, fort connue en cuisine et cultivée aussi pour les bestiaux, qui en mangent la feuille, et pour qui la racine est une excellente nourriture d'hiver.

Dér. du at. *Pastinago*, m. sign.

Pastènargo-sâouvajo ou **Fèro**, *s. f.* ou bien **Girouïo**. Carotte sauvage, faux chervis. *Daucus vulgaris*, dont la racine, mangée en friture, a le goût et l'odeur de la carotte des jardins. Le cherchis porte le nom de girolles, ce qui lui a fait aussi donner le nom de *girouïo*.

Pastèquo ou **Citro**, *s. f.* Faux melon d'eau ou melon d'Amérique. *Voy. Citro.* On appelle également *pastèquo*, pastèque, le vrai melon d'eau. *Cucurbita citrullus*, Linn., semblable, à l'extérieur, au melon d'Amérique, *citro*, mais dont la chair fondante, sucrée, de couleur rose et pleine d'eau est très-rafraichissante; ses pepins rouges ou noirs sont une des quatre semences froides.

Pastièïro, *s. f.* Huche, pétrin, maie ou maie à pétrir.— *Pastièïro*, échaudoir, huche des charcutiers, de même forme que la précédente, mais sans pieds, dans laquelle on échaude les cochons pour les épiler après les avoir égorgés sur la huche retournée. On procède à l'épilage à l'aide d'une râcloire qui est ordinairement une petite sonnaille sans battant. Cette méthode, inconnue dans le Nord, où l'on grille le poil des porcs sur un feu de paille, a l'avantage d'arracher les soies jusqu'à la racine et il est peu probable qu'elle ait l'inconvénient de rendre le lard moins ferme que par le grillage. *Pastièïro dé moulì*. huche d'un moulin à blé; grande caisse dans laquelle tombe la farine en sortant de dessous la meule et qui lui sert de récipient.

Pastièïro (cambo dé). Cagneux, qui a les jambes en manche de veste, dans le langage populaire. La forme évasée d'un pétrin exige que ses pieds, qui partent de la partie la plus étroite s'écartent en sens inverse de la caisse pour être solides, de manière que le tout, vu dans le sens de la longueur, ressemble assez à un X, dont les extrémités des branches tendent à s'écarter de leur point de croisement. Cette similitude de forme avec les jambes en question a donné naissance à l'expression de *cambo dé pastièïro*, appliquée à un cagneux.

Pastis, *s. m.* Pâté, pâtisserie renfermant de la viande, du poisson, etc. — *Pastis d'ancro*, pâté d'encre, goutte d'encre tombée sur le papier; on est convenu d'appeler cette tache *un pâté*. — *Pastis*, gros pâté, enfant potelé, joufflu, mais cacochyme et stupide; quand *pastis* s'applique à une grande personne faite, on le rend par gros pataud.

Pastissarìè, *s. f.* Pâtisserie, pâte préparée et assaisonnée par les pâtissiers; art du pâtissier.

Pastissiè, ïro, *s. m.* et *f.* Pâtissier, celui qui fait de la pâtisserie.

Pastissoù, *s. m.* Petit pâté, dim. de *pastis*.

Pasto, *s. f.* Pâte, farine détrempée et pétrie pour faire du pain, et, par analogie, tout ce qui y ressemble. On dit des choses trop cuites ; *ès èn pasto*, c'est en charpie, en purée, en boullie, en marmelade, selon ce dont il s'agit, viande, légumes, etc. *Dé la pasto dé moun coumpaïre, bonno fougasso à moun fiéou;* de la pâte de mon compère, grosse fouace à mon filleul, c.-à-d. du cuir d'autrui large courroie. On dit d'un homme accommodant, de bonne composition, qui se range facilement à l'avis des autres : *ès uno bono pasto*, ou bien *ès uno pasto*.

Dér. de la bass. lat. *pasta*, m. sign. Du lat. *pastus*, nourriture; ou de *pistum* de *pinsere*, pétrir.

Pasto-mourtiè, *s. m.* Houe, rabot à corroyer; outil de maçon qui sert à éteindre, à détremper la chaux et à la mélanger à du sable et à corroyer le mortier. Cet instrument, en fer ou en bois, assez semblable à une petite houe aux coins arrondis, est emmanché comme elle, mais à un manche fort long, avec lequel elle forme un angle plus aigu.

Dér. de *pasta* et *mourtiè*.

Pastoù, *s. m.* Tas de mortier corroyé et prêt à être employé; la quantité que l'on corroye en une fois.

Pastourèl, o, *s. m.* et *f.* Dim. *Pastourélé, to*. Pastoureau; pastourelle, jeune et gentil berger; mots un peu tombés en désuétude, depuis que l'églogue est passée de mode et que le Gardon a emporté, avec les prairies de Beau-Rivage, près de Cardet, jusqu'au souvenir des Estelles et des Némorins.

Pastourèl est aussi un nom propre d'homme qui se rend par Pastourel. — *Voy. Pastrésso*, dim. de *pastre*.

Digitized by Microsoft ®

Pastras, so, *s. m.* et *f.* Péjoratif de *pastre,* gros et lourd berger, bergère épaisse et lourde. On donne, par extension, cette qualification à une personne grossière dans sa tournure et dans ses paroles. — *Voy. Pastrésso.*

Pastre, *s. m.* Berger qui garde les moutons; car pâtre, qui a la même origine, signifie celui qui conduit les bœufs, les chevaux, les mules au pâturage, et se rend en languedocien par *gardian.* — *Né sa maï qu'un viël pastre.* Les bergers, que leur vie solitaire entoure d'un certain prestige, passent pour avoir une foule de remèdes et des secrets de toute sorte et même pour se livrer à des pratiques qui frisent la sorcellerie : dans l'esprit des paysans, c'est donc en savoir beaucoup qu'en savoir plus qu'un vieux berger, qui a eu le temps d'apprendre beaucoup. Pour notre part, nous avons eu occasion de rencontrer dans les Cévennes, à Mallenche, dans la commune de Sénéchas, un vieux berger qui existait encore en 1876, et qui professait autrefois l'état de meunier au moulin du Péras. Cet homme s'était adonné, sans maître, dans sa jeunesse, à l'étude du grec et du latin, et certain professeur de la faculté des lettres de Montpellier ne dédaignait pas de converser avec lui sur ces deux langues.

Dér. du lat. *pastor,* m. sign.

Pastrésso, *s. f.* Fém. de *pastre;* bergère; mais cela ne peut s'entendre que d'une femme qui garde quelques brebis autour de la maison, car il faut un homme, *un pastre,* pour garder de grands troupeaux, les conduire à la montagne et coucher au parc. Remarquons d'ailleurs que nous sommes toujours bien loin de Florian et de ses bergères; car la *pastrésso* est le type de la femme lourde et grossière, et ce mot rivalise avec *pastrasso,* qui n'est guère pire, pour désigner toute personne du sexe taillée sur ce vilain patron. — *Voy. Pastre* et *Pastras.*

Pastroù, pastrouno, *s. m.* et *f.* Petit berger, enfant ou adolescent qui n'a que quelques moutons à garder. Le *pastroù* peut être aussi employé à la garde d'un grand troupeau sous la direction du berger, *pastre.*

Pastrouïa, *v.* Patrouiller, manier salement et grossièrement; patrouiller, tripoter, remuer avec les pieds ou les mains de l'eau bourbeuse ou sale.

Pastrounéja, *v.* Être berger; se dit surtout d'un jeune garçon, d'un *pastroù* ou d'une *pastrouno,* qui garde quelques moutons.

Pasturga, *v.* Pâturer, paître, pacager, en parlant des animaux qui broutent l'herbe ou la ramée.

Pasturgaje, *s. m.* Pâturage; droit de pacage.

Pasturgâou, *s. m.* Une pâture, un herbage, des pacages, une varenne : étendue de pays où il croît de l'herbe non semée, que l'on ne fauche point et où l'on mène paître les bestiaux.

Pasturo, *s. f.* Sous cette dénomination on comprend toute espèce d'herbe ou de feuille que l'on enferme pour nourrir les bœufs, les chevaux, les moutons, etc., mais elle désigne cependant d'une manière plus particulière, le foin et les fourrages. En style goguenard, *vóou éstréma dé pasturo,* je vais manger, dîner ou souper.

Pata, *s. m. Patac* ou *Patard,* ancienne monnaie pontificale d'Avignon appelée aussi double, parce qu'elle valait un double denier tournois ou deux deniers. Le patac exista jusqu'à la Révolution, dans le comtat Venaissin où il valait alors un peu moins que le double tournois. Aussi était-il peu prisé dans nos contrées, et il en est resté cette locution : *né dounariëï pas un pata d'Avignoun* ou *un pata,* je n'en donnerais pas un double, une obole, une pipe de tabac.

On fait dériver *pata* de *pater;* nom que portait cette même monnaie en Flandre; et *patar* de l'allemand *peter,* parce que la pièce flamande portait sur une des surfaces l'image de Saint-Pierre. Le *pata* d'Avignon portait d'ailleurs aussi, d'un côté, la croix, et de l'autre, les clés de Saint-Pierre en sautoir.

Patafioula, *v.* Ce verbe emprunté au français familier, n'est aussi employé que de cette manière en languedocien : *Lou bon Diou lou patafiole!* que le bon Dieu le patafiole! le bénisse avec son grand bénissoir! Il est difficile de trouver l'origine de ce mot qui n'a rien de malveillant et qui exprime même un certain sentiment de pitié pour celui à qui on l'adresse.

Pataflèou! Espèce d'onomatopée pour exprimer le bruit que fait un corps en tombant, *faïre pataflèou,* faire patatras. *Toumbè aïlaval, pataflèou!* il tomba là bas, patatras!

Patantèïno, *s. f.* Prétantaine, accomodée au goût du pays, n'est d'usage, comme en français, que dans cette phrase : *Coure la patantèïno,* courir la prétantaine, pour dire aller, venir, courir çà et là, sans sujet, sans dessein. Cependant, comme en français aussi, *coure la patantèïno,* surtout quand on parle d'une femme, signifie encore faire des allées et venues, des courses, des voyages, contre la bienséance et dans un esprit de libertinage.

Patâoudas, so, *s, m. et f.* Superlatif dont le positif n'existe pas : gros pataud, gros lourdaud. — *Voy. Patâoudo.*

Patâoudo, *adj.* et *s. f.* Femme lourde, grosse, pataude. L'adj. *patâoudo* n'a point de masculin régulier, qui devrait faire *patâou,* et l'on dit *patò,* prononcé comme le français pataud, quand on veut employer cette expression qui ne sert guère que de nom à un chien ou de sobriquet à un individu grossièrement et lourdement conformé.

Patarafo, *s. f.* Paraphe ou parafe. On pourrait voir encore ici la faiblesse ou la malice du languedocien à déguiser ses emprunts, si le français n'avait pas aussi patarafe qui signifie écriture, traits informes, lettres confuses : *patarafo* doit venir de la même source, d'autant qu'un parafe ressemble souvent à une patarafe. *Boutas aquì vosto patarafo,* mettez là votre parafe, signez là, ce mot se prenant aussi maintefois pour la signature elle-même, qui se dit plus exactement *sinné.*

Patato, *s. f.* Topinambour, artichaut de Canada et poire-de-terre, *Hélianthus tuberosus,* Linn. Cette plante connue en Europe avant la pomme de terre et la patate, et comme

Digitized by Microsoft ®

elles, originaire d'Amérique, a été cultivée en France à la fin du 16e siècle : Olivier de Serres en parle dans son *Théâtre d'agriculture.* Ses tubercules irréguliers, charnus, nourrissants, dont la saveur approche de celle de l'artichaut, offrent un bon aliment pour l'homme et surtout pour les bestiaux ; mais comme, en somme, le topinambour est en tout inférieur à la pomme de terre, il est beaucoup moins cultivé, du moins dans ce pays ci. — On donne aussi à la pomme de terre, *trufo, tufèro* ou *tartifle,* le nom de *patato,* quoique elle et le topinambour diffèrent essentiellement de la patate, batate ou liseron patate, *Convolvulus batatas,* Linn., plante rampante dont les racines bulbeuses sont très-sucrées et d'un goût excellent, mais qui n'est encore, même pour nos climats chauds, qu'une culture de luxe. Il paraît que *batatas* est le nom mexicain de la pomme de terre, et l'on a donné, comme nom générique, celui de *patato,* qui en est formé, à toutes ces plantes qui ont quelques rapports de végétation, de goût et d'emploi.

Paté, to, *adj.* et *s. m.* et *f.* Lambin, qui agit lentement, en style d'argotier, un lambinos; mais il a un autre sens, qui dérive de celui-ci, également technique, et signifie scrupuleux, simple, timoré; qui a des peines de conscience sur les moindres choses. *Ès uno patéto,* c'est une bonne fille, mais qui s'embarrasse de tout et n'ose pas dire que son âme est à elle. *Anas sès un paté,* allez, vous êtes une poule mouillée. — *Patéto,* dim. de *pato.*

Patèr, *s. m.* Pater, oraison dominicale; grain de chapelet plus gros que les autres à la rencontre duquel on dit le Pater. *Aquò t'és défendu coumo lou patèr as ases,* cela t'est défendu comme le pater aux ânes, c.-à-d. cela est autant au-dessus de tes forces, de ta capacité, de ton intelligence, qu'il est impossible à un âne d'apprendre le pater.

Patèr-dé-là, *s. m.* Pater de lait, grain de verre, d'émail ou d'agathe, espèce d'amulette que les femmes superstitieuses portent au cou, lorsqu'elles nourrissent, pour faire monter le lait au sein, en avoir beaucoup ou le faire passer. Il fallait sans doute, dans le principe, y joindre quelques *pater,* ce qui l'a fait appeler ainsi.

Patèrnéja, *v.* Dire des patenôtres, marmotter des prières, être grand diseur de patenôtres.

Patétarié, *s. f.* Lambinerie ; scrupules, simplicité, les petitesses ou les minuties de la dévotion. *Tout aquò sou pas qué dé patétariès,* ce ne sont que de vains scrupules, des vétilles, des niaiseries. *N'a pas qué dé patétariès à dire,* il n'a que des misères à vous dire.

Dér. de *paté.*

Patété, to, *s. m.* et *f.* Diminutif ou plutôt réduplicatif, car il augmente le défaut ; dér. de *paté* pris dans sa deuxième acception de vétilleux, timoré, scrupuleux outre mesure.

Patétéja, *v.* Lambiner, faire *lou paté* ou être *paté,* lambin.

Patì, *v.* Souffrir, pâtir; endurer, supporter; peiner, avoir de la peine, de la difficulté. *Patì coumo las érugos, coumo las sèrs, coumo las pèïros,* être misérable comme les chenilles, comme les serpents, malheureux comme les pierres. *Aquél pdoure mounde patisson, sé savias,* vous ne savez pas combien ces pauvres gens pâtissent, souffrent de la misère. *A pas fini dé patì,* il n'est pas au bout de ses peines. *Lou fagués pas patì,* ne le faites pas souffrir, ne prolongez pas son agonie, expédiez-le vite. *Lou pode pas patì,* je ne puis le souffrir, il m'est insupportable. *Pode pas patì lou bure,* je ne puis sentir, supporter le beurre, je l'ai en aversion. *Patira à sé gandì dé jour,* il lui sera difficile d'arriver de jour, il aura de la peine à arriver avant la nuit. *Lou tèn patìs à sé léva,* le temps à grand'peine à se mettre au beau. *Vous prouméte qué patissièï pas à tène lou rire,* je vous assure que je n'avais pas de peine à m'empêcher de rire, phrase assez originale dont on se sert en racontant un très-mauvais moment qu'on a eu à passer, un danger que l'on a couru.

Dér. du lat. ou plutôt le lat. *pati,* m. signif.

Patimén, *s. m.* Souffrance, misère.

Patin, *s. m.* Patin, soulier dont la semelle en bois est mobile dans la moitié du côté du talon. Le patin, fourré en dedans, était excellent pour le froid et pour la boue; c'était la chaussure ordinaire des femmes pendant l'hiver et plus d'un homme ne le dédaignait pas. Aujourd'hui il est fort passé de mode : le caoutchouc en fera fin.

Patin-patourlo. Pati-pata ou bredi-breda, mots fabriqués pour exprimer la trop grande volubilité de la langue et pour s'en moquer.

Patì-pata-pas-rés, Patati-patata et puis plus rien; mot-à-mot à peu près de ce cliquetis de syllabes inventé pour donner une idée de beaucoup de paroles ou beaucoup de bruit pour rien, et que l'on répond à quelqu'un qui vous fatigue de mauvaises raisons, de sottes excuses.

Pato, *s. f.* Dim. *Patéto,* augm. *Patasso.* Patte. Le français fait une différence entre pied et patte, en ce qui concerne les animaux : il dit pied, des animaux solipèdes ou au pied fourchu, le bœuf, le cheval, le porc, le mouton, etc., et patte, des quadrupèdes qui ont des doigts, des ongles ou des griffes; des insectes et de tous les oiseaux, hormis les oiseaux de proie qui ont des serres. Le languedocien fait une différence du même genre entre *bato* et *pato* et généralement il emploie la première pour pied et la seconde pour patte ; mais la règle peut être moins rigoureuse qu'en français : on dit plutôt par exemple, *la bato d'un lioun ;* et *pato* sert aussi à rendre la serre de l'oiseau de proie. — *Pato d'éspargue,* patte d'asperge. — *Pato,* patte, clou à tête plate, et percée pour recevoir une pointe ou une vis qui sert à attacher un lambris, une glace, etc. — *Voy. Bato.*

Dér. du grec πατεω, fouler aux pieds.

Patò, *s. m.* Brique dont la forme est un carré long presque aussi épais que large ; sa massiveté lui a fait donner ce nom qui est l'appropriation languedocienne de pataud. — *Patò,* masc. de *patdoudo.* — *Voy.* ce mot.

Patonès, o, *adj.* et *s. m.* et *f.* Qu'on ne doit pas rendre

Digitized by Microsoft®

par patois, du moins dans l'acception du dictionnaire de l'Académie. De même qu'ils disent *parla francés, éspagnóou,* voire *latìs,* les habitants du Languedoc disent au même titre *parla patouès,* car c'est ainsi que s'appelle la langue qu'ils parlent : le languedocien n'a pas d'autre nom que *patouès,* et celui-là en vaut bien un autre. Qu'importe que le français ait altéré le sens du mot et en fasse un reproche ou une moquerie, quand il devrait en faire un titre d'honneur : *Patouès* tire son origine de *patria* ou *patavinitas,* la langue des pères ou de la patrie; c'est ainsi que le languedocien l'entend, l'emploie et l'accepte de son vainqueur. L'article suivant de l'abbé DE SAUVAGES, que nous tenons à tous égards à reproduire, démontrera péremptoirement qu'en donnant le nom de patois, avec le sens qu'il lui attribue, à son rival malheureux, le français manque de justice aussi bien que de courtoisie.

Le mot *patois* est un terme général qu'on applique aux différents jargons grossiers et rustiques que parle le bas peuple, soit dans les provinces, soit dans la capitale, puisqu'on dit, le patois normand, champenois, et le patois des halles. Mais il paraît que cette sorte de langage n'est réputé rustique et grossier que relativement à un autre de même genre, qui est plus pur, plus correct, plus cultivé, que parlent les personnes lettrées ou bien élevées.

Ainsi le patois normand, par exemple, est un patois du français; et il n'est réputé tel, que parce que ce langage du bas peuple de Normandie, est du français corrompu ou altéré, et fort inférieur à celui de la cour et des honnêtes gens de la capitale; en un mot c'est un langage dégénéré d'une langue plus parfaite, mais de même genre, et qui ont l'un et l'autre une origine commune.

Il n'en est pas de même du gascon ou languedocien, auquel on a donné la dénomination de patois par une suite de l'espèce d'avilissement et d'oubli où il est tombé depuis environ un siècle, faute de culture ou d'encouragement; tandis que depuis la même époque on s'est appliqué à perfectionner la langue française, qui a fait presque éclipser son ancienne rivale, et qui la fait de plus en plus dédaigner.

Le languedocien, quoique négligé, et en partie dégénéré, n'en est pas moins une langue à part, loin d'être le patois d'aucune autre : langue aussi bien à soi, que puissent l'être aucune de celles de l'Europe, et qui a ses termes propres, sa syntaxe et sa prononciation entièrement étrangères au français, et dont le génie, le tour des phrases et des constructions sont si différentes de cette dernière langue, qu'on les appelle gasconismes, lorsqu'ils s'y trouvent mêlés.

« Le nom de patois ne peut convenir à une langue subsistante (disent D. Vaissette et M. Court de Gebelin), depuis plus de quinze cents ans, formée sur les plus anciennes de l'Europe, plus ancienne qu'aucune de nos langues modernes, entre autres le français, et dans laquelle on trouve tout ce qui constitue une langue abondante à certains égards, et surtout agréable. »

Il n'y a pas de doute qu'il n'a manqué à ce prétendu patois, pour devenir la langue dominante du royaume, que de s'être trouvé dans les mêmes circonstances qui ont favorisé les progrès de la langue française, ou que nos rois eussent pris pour la capitale de leur empire et leur séjour ordinaire, une des villes de la langue d'Oc : c'est bien alors que la langue d'Oil eût été regardée, à plus juste titre, comme un jargon grossier et rustique. — *Voy. Rouman.*

Patouïa, *v.* Patrouiller, patauger, marcher dans une eau bourbeuse ou dans de la boue liquide. On dit, par extension, *patouïa,* patauger, lorsque embarqué dans une mauvaise affaire, on essaie divers moyens d'en sortir sans trouver le bon qui souvent n'existe pas, comme celui qui patauge dans un bourbier, fort embarrassé de s'en tirer. — *Patouïa;* qui se dit patrouiller, dans certaines provinces françaises : lorsque dans une rivière ou un canal, un barrage inférieur fait monter l'eau de manière que la roue motrice d'une usine en amont est immergée et ne peut plus tourner parce que la chute est diminuée ou annulée, on dit de cette roue ou de cette usine qu'elle *patouïo,* et c'est encore par assimilation à quelqu'un qui se trouve enfoncé dans une mare sans pouvoir marcher.

Patouïaïre, patouïaïro, *s. m.* et *f.* Pataugeur; en style familier, irrésolu; qui ne sait pas se décider, qui essaie maladroitement et inutilement plusieurs partis sans savoir en suivre aucun.

Patouïar, *s. m.* C'est le nom de celui qui, dans un moulin d'huile, empile sous la presse les cabas remplis de pâte d'olives.

Patouïo, *s. f.* Lavoir, pièce à portée d'une cuisine où on lave et où l'on tient la vaisselle.

Patoul, *s. m.* Patrouillis, gâchis, margouillis, amas de boue liquide ou d'eau bourbeuse, altér. de la bass. lat. *pasta,* pâte, mélange de farine et d'eau pétries et tout ce qui y ressemble.

Patraquo, *s. f.* Patraque, personne à santé délabrée, corps faible, usé; patraque, machine mal faite, ou bien usée, détraquée.

Patrifas, *s. m.* plur. *Patrifasses,* tripotage, fagot, médisance, paquet, micmac.

Patrifasséja, *v.* Bavarder, tripoter, faire des micmacs, des fagots, des *patrifasses.*

Patrifasséjaïre, Patrifasséjaïro, *s. m.* et *f.* Brouillon, feseur de tripotages, de fagots, de micmacs, de *patrifasses.*

Patrifassiè, ïro, *s. m.* et *f.* Variante de *patrifasséjaïre.*

Patroun-fangué, *s. m.* Cogne-fêtu, tâtillon, embarrassé dans tout ce qu'il fait, comme on le serait en marchant dans la boue, *fango,* pour ne pas se crotter, ou peut-être comme un patron manœuvrant sa barque dans une mare fangeuse.

Pavano, *s. f.* On ne l'emploie que dans cette phrase : *batre la pavano,* battre l'estrade, vagabonder; peut-être par quelque rapport de consonnance avec battre le pavé.

Digitized by Microsoft®

Pavoun, *s. m.* ou **Paoun**, Paon, paon domestique, *Pavo cristatus*, Linn. Originaire des Indes orientales, le paon existe depuis si longtemps, en Europe, qu'il peut être considéré comme un oiseau indigène ; c'est le plus beau de tous. Malgré la laideur de ses pattes et de son cri affreux, on l'admire pour les magnificences de son plumage tout en riant de la vanité quelque peu sotte qu'il met à les étaler. Ainsi que l'oie, avec laquelle il serait bien humilié d'être comparé, il est de très-bon goût et, du haut des toits ou des arbres où il aime à se percher, il crie, comme il sait le faire, aussitôt qu'il aperçoit venir quelqu'un. Le jeune paon est un rôti de luxe ; la chair des vieux est dure et sèche. Cet oiseau cause beaucoup de dégâts aux jardins et aux toits des maisons ; de sorte que, malgré ses qualités ou plutôt à cause de ses qualités, assez peu de personnes peuvent en avoir et on l'élève plutôt comme objet d'ornement que comme utilité. Le paon blanc, dont l'introduction en France est due, dit-on, au roi René, est une variété de paon domestique.

Pavouna (sé), *v.* Se pavaner, se panader, se carrer, marcher avec ostentation et complaisance, d'un air fier et superbe : c'est faire le paon ou comme le paon qui fait la roue et qui, tout en s'admirant, semble dire : admirez-moi.

Pé, *s. m.* Pet, vent qui sort avec bruit du fondement ; tout bruit qui se produit en éclatant comme celui d'un fusil, d'une mine, du tonnerre, d'un fouet qui claque, d'une branche qui craque et se rompt. De quelqu'un qui fait beaucoup d'ouvrage, qui dépêche besogne, on dit : *né faï coumo un ase dé pés. Parlas à l'ase, vous fara dé pés*, chantez à l'âne, il vous fera un pet, le proverbe languedocien a un équivalent dans : *fasès dé bé à Bèrtran, vous ou rèndra én caguan.*

Dér. du lat. *peditus*, de *pedo*, m. signif.

Pè, *s. m. plur.* **Pès** ou **Pèses**. Dim. *pénè*, augm. *pénas*. Pied, partie du corps, à l'extrémité de la jambe, qui sert à se soutenir et à marcher. On ne le dit que de l'homme : là où le français dit pied pour un animal, le languedocien se sert de *bato, col-dé-pè*, cou de pied. *Pè-dé-bourdo*, pied-bot, qui ressemble à la boule noueuse, *bourdo*, qui termine par en bas un gros bâton ou gourdin. *Sàouta dé pè-joun*, sauter à pieds joints. *Passa dé pè-joun*, passer de plein saut, arriver sans passer par les degrés intermédiaires. *A pè-couqué*, à cloche-pied. *Pè-déscàou*, nu-pieds, les pieds-nus. *Tène pè*, au jeu de boules, piéter, tenir le pied au lieu marqué. *Tène pè à quàouqus*, marcher aussi vite que quelqu'un, le suivre pied à pied, et par extension, faire autant d'ouvrage que lui. *Sé càoussa d'un pè 'n àoutre*, contraction de *d'un pè un àoutre*, chausser un pied pour l'autre ; au fig. *Faïre* ou *prène quicòn d'un pè 'n àoutre*, c'est faire une chose à rebours, en comprendre une autre à l'envers. *Douna lous pèses à un éfan*, habiller un enfant, lui donner sa première robe quand il commence à marcher. *Trouba sabato én soun pè*, trouver chaussure à son pied. — *Pè* est encore la tige, le pied d'un arbre, qui se dit pourtant mieux *cambo*, la base, le support, le pied d'une table, d'un lit, d'une échelle, etc. — Le pied de roi, mesure, se dit *piè*.

Dér. du lat. *pes*, m. signif.

Pébérin, *s. m.* Pièce d'artifice tout-à-fait primitive : c'est un peu de poudre écrasée et pétrie avec de l'eau ou de la salive, puis moulée en petite quille ; quand elle est à peu près sèche, on met le feu à la pointe et elle brûle, sans éclater, en fusant, à la grande joie des enfants qui s'amusent ainsi. De quelqu'un emporté, qui part comme une soupe au lait, qui est vif comme la poudre, on dit : *és un pébérin*.

Dér. du lat. *pulvis, pulveris*, poudre.

Pébéroù, *s. m.* et mieux **Coural**. — *Voy.* ce dernier.

Pébra, *v.* Poivrer, assaisonner avec du poivre. Au fig. survendre, vendre trop cher ; on dit de quelqu'un qui a surpayé quelque chose : *y-ou an pébra*, on le lui a poivré ou salé, tous deux s'emploient dans le style familier.

Pébrado, *s. f.* Poivrade, sauce avec du vinaigre, de l'huile, du sel, où le poivre n'est point ménagé.

Pébre, *s. m.* Poivre, fruit du poivrier aromatique, *Piper nigrum*, Linn., arbrisseau qui ne croît que dans les Indes orientales. Le poivre blanc n'est autre chose que le poivre commun dépouillé de son écorce noire. C'est l'épice qui tient le premier rang dans la cuisine de nos campagnards surtout ceux de la montagne ; ils en font une large consommation, car il n'est guère de mets où il n'en jettent abondamment.

Dér. du lat. *piper*, m. signif.

Pébriè, *s. m.* Gatilier, *Vitex agnus-castus*, arbrisseau dont les feuilles sont à peu près comme celles du chanvre. Ses fruits ressemblent à des grains de poivre dont ils ont un peu l'âcreté et l'arome ; c'est de là que lui vient le nom de *pébriè*, poivrier.

Pébriè, *s. m.* Autrefois on appelait ainsi l'épicier, marchand de poivre, la principale ou la seule épice alors en usage parmi le peuple, quand c'était lui qui faisait et donnait les noms.

Dér. de la bass. lat. *pebrarius*, marchand de poivre.

Pébrièïro, *s. f.* Poivrier, boîte, ordinairement en fer-blanc, pour contenir le poivre moulu ; c'est le plus souvent par sa forme, un moulin-à-vent microscopique, une miniature de ces tourelles qui en avaient pris leur nom : à la pointe de son toit en cône est une petite ouverture par laquelle s'échappe le poivre dont on saupoudre les divers apprêts. La poivrière, toute différente, est une boîte à compartiments dans lesquels on tient le poivre, le girofle et les autres épices.

Pécadoù, Pécadouno, *adj.* et *s.* Pêcheur, pêcheresse.

Dér. de *péqua*, pêcher.

Pécaïre, *interj.* Variante de *péchaïre*. — *Voy.* ce dernier.

Pécata, *s. m.* Peccata, nom que le français donne seulement aux ânes qui figurent dans les combats d'animaux et que le languedocien a pris pour en faire un nom commun

Digitized by Microsoft ®

à tous les individus de l'espèce. Dans ces tristes jeux, le pauvre baudet est le souffre-douleurs, le paillasse de la troupe qui reçoit tous les coups, et l'on a trouvé plaisant de l'appeler *peccata* parce qu'il porte les péchés des autres.

Péchaïrasso, *interj.* Augm. de *péchaïre;* il est aussi trop compatissant pour n'être pas souvent ironique : C'est alors le Pauvre homme! de Tartufe, prononcé par une autre bouche que celle d'Orgon.

Péchaïre, Dim. *péchaïréto,* aug. *péchaïrasso, interj.,* qui exprime ordinairement la compassion, l'amitié, la tendresse, que l'ironie rend parfois dédaigneuse ou narquoise, et qui souvent n'est qu'explétive. Les Italiens ont *poverello, poverino, poveretto, poveraccio,* à la place de notre *péchaïre* et ses dérivés, que le français pauvret, quoiqu'il s'en approche le plus, ne peut cependant rendre dans toutes ses métamorphoses. *S'és tout amaluga péchaïre!* il s'est brisé, moulu en tombant, le pauvre diable, le pauvre malheureux! *Déqué faran aquéles éfan, péchaïre!* que deviendront ces pauvres petits enfants! *És tan trasso, péchaïréto!* elle est si frêle, si malingre, la pauvre fillette! *Péchaïre! souï bièn malâou,* hélas! ou mon Dieu! je suis bien malade. *Péchaïre! i dounarias lou bon Diou sans counféssa,* le pauvre homme! la bonne pièce! Vous lui donneriez le bon Dieu sans confession. *S'ès bé dé plagne, péchaïre!* Vraiment! vous êtes bien à plaindre, c'est bien à vous à vous plaindre. *Et iéou, péchaïre, sans pénsa mâou,* et moi bonnement, sans songer à mal. — Des dialectes voisins prononcent *pécaïre* qui, anciennement, signifiait pécheur, celui qui commet des péchés; ce mot n'est plus d'usage dans ce sens, mais il est resté pour s'appliquer à quelqu'un qui est à plaindre comme doit l'être un pécheur.

Pèço, *s. f.* Dim *pécéto.* Pièce, morceau, *uno pèço dé lard,* une pièce, un quartier de lard, *uno pèço dé pan,* une tranche de pain pour faire une tartine, *uno pèço dé souïè,* une hausse, pièce de cuir que les cordonniers attachent à une semelle usée. Il s'emploie en général pour rendre le français pièce, même lorsqu'il s'agit de certaines choses qui font un tout complet. *A tan la pèço, cinq sôous pèço,* à tant la pièce, cinq sous pièce. *Uno pèço dé tèlo, uno pèço dé cranto-sôous,* une pièce de toile, une pièce de quarante sous. — Le dim. *pécéto* ne se dit que d'une petite pièce d'argent, une piècette.

En Italien *Pezzo,* morceau.

Pèço-dé-la-crous, *s. f.* Gras double, partie de la panse du bœuf ou ligament en croix de son premier ventricule, ou de celui qui est au-dessus du réseau.

Pécolo, *s. f.* Crotte, crottin de lapin, de souris, de ver à soie, de chèvre, de brebis, etc., toujours moulée sous la même forme et dure, en l'état de santé de ces animaux; excrément dur et arrondi des personnes constipées.

Dér. du lat. *pecora* plur. de *pécus,* pris particulièrement par brebis ou mouton dont le produit en question est le le type du genre.

Pécolo, *s. f.* Pécore, personne sotte, stupide, bête, animal. Les latins employaient aussi dans le même sens *pecus, pecoris.*

Pécoul, *s. m.* Pied d'une table, d'une chaise, d'un banc, d'un lit; queue ou pédoncule d'un fruit, pétiole d'une feuille; par extension, bras dodu, vigoureux et surtout jambe grosse et forte. *A dé bos pécouls,* il est solide sur sa base, il a de bons piliers.

Dér. du lat *pediculus,* dim. de *pès,* m. signif.

Pécoula, *v.* Mettre un pied ou les pieds à un meuble, mettre un *pécoul.*

Pécoula, *v.* Lacher du crottin, fienter à la manière des animaux qui font des *pécolos.*

Pécoula, *s. m.* Fumier de crottin, crottin de bergerie qu'on appelle également *migou :* c'est l'amas, l'agglomération de *pécolos.*

Péga, *v.* Poisser, enduire de poix; c'est particulièrement, marquer les moutons, et les brebis, c.-à-d. imprimer sur leur toison, avec de la poix, le chiffre du propriétaire : cette marque est nécessaire pour les reconnaître, quand on réunit plusieurs troupeaux, pour les envoyer passer l'été à la montagne. *Aquò pégo,* cela est poisseux, gluant, cela poisse les mains.

Pégadoù; *s. m.* Marque en fer ou en bois, qu'on trempe dans la poix pour imprimer les signes qu'elle porte sur le dos des bêtes à laine, pour les *pega.*

Pégas, *s. m.* Emplâtre de poix, qu'on nomme plus communément *émplastre,* — *Voy.* ce mot et *Pégo.* — *Pégas* se dit aussi d'une grande tâche poisseuse, grasse ou visqueuse, formant enduit, comme serait celle de moût ou de cambouis. Il est également l'augm. de *pégo* dans le sens d'importun, obsédant.

Pégassoù, *s. m.* Dim. de *pégas* dans toutes ses acceptions.

Pégò, *s. m.* Nom méprisant que l'on donne en général aux cordonniers et particulièrement aux mauvais, aux savetiers. Il vient de l'emploi fréquent que ces artisans font de la poix, *pégo.* — *Pégò* devient souvent une qualification injurieuse qui correspond à grossier, malotru. On dit de même : *és un pégò,* comme en français : C'est un savetier, d'un mauvais ouvrier, en quelque métier que ce soit. Dans les deux derniers sens on féminise souvent l'expression et l'on dit *pégoto.*

Pégo, *s. f.* Poix, ne s'entend que de la poix noire servant, dans l'emploi le plus commun, à marquer le bétail, à poisser le ligneul des cordonniers qui, à cause de cela, ont reçu le surnom dont il est question à l'art. précédent. On l'obtient par la combustion étouffée du bois de pin ou de sapin dont la résine, noircie par la fumée ou la suie qui s'y mêle, dans l'opération, forme cette poix. *Négre coumo la pégo,* noir comme la poix, comme l'encre. Dans un endroit très-sombre et surtout d'une nuit très-obscure on dit : *és éscu coumo la pégo,* il fait noir comme dans un four. — *Ès uno pégo; qué siès pégo!* s'adresse à un importun, un fâcheux qui vous obsède et dont on ne peut pas plus se

Digitized by Microsoft

débarrasser que de la poix qui vous tient aux mains; en langage familier on rend cette acception par : C'est un emplâtre.

En espagnol *pega* et en ital. *pece*.

Pégo, *s. f.* Meconium, excrément noir, épais et gluant qui, pendant la grossesse, s'amasse dans les intestins du fœtus, et qu'il rend par le fondement deux ou trois jours après sa naissance. A défaut de terme scientifique, on désigne ainsi cette matière à cause de sa ressemblance avec la poix noire; on voit que c'est bien moins un nom qu'une comparaison.

Pégo-dé-Bourgougno, Poix de Bourgogne, poix blanche ou plutôt d'un blanc jaunâtre; suc résineux de plusieurs espèces de pins, lorsqu'on en a extrait la térébenthine; elle est extrêmement tenace, et c'est pourquoi on l'emploie à faire des emplâtres dessicatifs. Du reste, les emplâtres de poix de toute espèce, sous toutes les formes, pour toutes les maladies, jouent un très-grand rôle dans la médecine de campagne. — On dit par syncope : *Siès un émplastre-dé-Bourgougno*, à un importun, un fâcheux des plus tenaces. — *Voy. Émplastre.*

Pégoumas, *s. m.* Emplâtre de poix; variante de *pégas* avec l'idée toutefois d'une plus grande dimension. — Sauvages donne aussi à *pégoumas* la signification de torchon, qui n'est alors en usage que dans les dialectes voisins.

Pégoumassa, *v.* Poisser, empoisser, enduire largement de poix et, par extension, de toute autre matière épaisse et gluante; couvrir d'un *pégas*, d'un *pégoumas*.

Pégoùs, Pégouso, *adj.* Poisseux, gluant, visqueux. Au fig. *pégoùs*, avec toute la série des *pégo, pégas, pégassoù, pégoumas, pégoutuègno*, forme ce répertoire gradué dont on qualifie, un importun, un fâcheux, un *emplâtre*, selon son degré de tenacité ou la dose d'ennui qu'il procure.

Pégoutuègno, *s. f.* Tout ce qui poisse, englue, forme une tâche visqueuse, s'attache et tient comme la poix et, par extension, la gent fatigante des fâcheux, des importuns. On sait que la terminaison *uègno* exprime ordinairement le mépris, le dédain et le dégoût.

Péïa, *v.* Boucher, calfeutrer, tamponner avec du vieux drapeau, du chiffon, *pévo*.

Péïaro, *s. m.* Chiffon, drapeau, petit et mauvais morceau de linge, d'étoffe. Dim. de *pévo*.

Péïla, *v.* Fermer à clé, mot à mot faire mouvoir, faire jouer *lou pèïle*.

Pèïle, *s. m.* Ne dut être d'abord que le pène, cette partie mobile d'une serrure qui joue au moyen de la clé et entre dans la gâche, faisant ainsi fonction de verrou; mais dans l'usage on prend la partie pour le tout, et *pèïle* signifie la serrure elle-même, qui se dit autrement *saraïo*.

Dér. du lat. *pessulus*, dont le français avait fait aussi pèle qu'on disait autrefois pour pène.

Péïo, *s. f.* Haillon, chiffon, peilles qui sont les vieux chiffons qu'on emploie dans la fabrication du papier. *Carguo-péïo.* — *Voy.* ce mot.

Dér. de la bass. lat. *pellia*, m. sign. formé du lat. *pellis*, peau, enveloppe, couverture.

Péïofo, *s. f.* Ecale, peau des pois qui se détache à la cuisson; écorce brune, première peau de la châtaigne; coque-vide de la graine ou des œufs de vers à soie, après que l'insecte éclos l'a abandonnée. En général *péïofo* s'emploie aussi, indistinctement, avec *péïdou* et *pélouïro*, pour désigner la peau, l'écorce, la coque de beaucoup de fruits et de grains, principalement lorsque cette pelure, enlevée d'une manière quelconque, est séparée de ce qu'elle enveloppait.

Dér. du lat. *pellis*, peau, enveloppe.

Péïôou, *s. m.* Coque, coquille, écale d'œuf. D'une personne fort jeune, d'un blanc-bec qui veut faire l'entendu, l'olibrius on dit : *faï pas qué dé sourtì dâou péïdou*, il ne fait que sortir de la coquille. — *Voy. péïofo.* — *Péïdou*, ivresse, état de celui qui est pris de vin. *Avédre, préne ou cargua un péïdou*, être soûl, se griser, s'enivrer, se soûler. Il est souvent impossible de chercher même à expliquer une phrase, un mot d'argot : un simple rapport de consonnance, un mal-entendu, un quiproquo, un caprice, le hasard leur donnent naissance; puis ils se perpétuent, même quand ils semblaient n'être pas nés viables. Ici cependant on peut indiquer du moins l'origine et le sens probables de *Péïdou* dans son dernier emploi. *Péïdou*, du lat. *pellis*, ne serait, dans cette acception, qu'un équivalent de *pèl* et se prendrait pour la peau de *mounino* autre technique fort usité pour la même chose. La locution signifierait donc, plus énergiquement encore, revêtir cette peau et devenir ainsi *mounino* au lieu seulement de lui ressembler. Ce qui ferait valoir cette dérivation ce sont les expressions *trâouqua la pèl, la séqua*, qui s'emploient en pareille occurence. — Voir ces mots et *mounino*.

Péïrado, *s. f.* Buvée, ce qu'on fait cuire dans un chaudron pour le repas des pourceaux. *Péirado* doit être une altération, une syncope de *pèïroulado*, chaudronnée; cependant une auge à cochons, faite en pierre, *pèïro*, a pu former cette expression qui signifierait le contenu d'une de ces auges.

Péïral, *s. m.* Margelle d'un puits, seuil d'une porte; tablette d'appui d'une fenêtre.

Pèïre-Bufèïre, *n. p. de lieu.* Pierre-Buffière, petite ville ou village du Limousin, dont le nom n'est venu jusqu'ici que par la réputation d'un de ses curés, fort saint homme sans doute, mais très-loin d'être savant, à ce qu'il paraît. Aussi lorsqu'il s'agit de quelqu'un de peu lettré, ne manque-t-on pas de dire : *és coumo lou cura dé Pèïre-Bufèïre qué saviè pas légì qué din soun libre, amaï din sa glèiso*, il est comme le curé de Pierre-Buffière qui ne savait lire que dans son livre et encore dans son église.

Péïrèlo, *s. f.* Pérelle ou parelle, Patellaire parelle (*Patellaria parella*, Hoff.), plante qui croît sur les rochers

Digitized by Microsoft ®

sous forme de croûte blanchâtre, de la famille des lichens. On l'emploie dans les teintures en rouge, après l'avoir préparée avec de la chaux et de l'urine, et en avoir formé une pâte connue sous le nom d'orseille que porte aussi la plante elle-même. Il y a diverses qualités d'orseille provenant de divers pays : la plus commune est l'orseille d'Auvergne.

Dér. de *pèïro*, pierre sur laquelle croit cette plante. Pérelle n'est autre que *pèïrèlo* prononcée en français; celui-ci aurait formé différemment ce mot, s'il l'avait créé.

Pèïrièïro, *s. f.* Carrière, lieu d'où l'on tire la pierre à bâtir, moëllon ou pierre de taille.

Quelques dictionnaires français enregistrent perrière, mais alors, cette fois, nous dirons que c'est du languedocien.

Pèïrigal, *s. m.* Pierraille, amas de petites pierres; par exagération on le dit d'un champ très-pierreux, très-caillouteux.

Pèïro, *s. f.* Dim. *pèïréto*, aug. *pèïrasso*. Pierre, corps solide et dur, non ductile, formé de particules terreuses qui, en se rapprochant les unes des autres, ont pris différents degrés de liaison. *Pèïro dé taïo*, pierre de taille. *Pèïro-fréjâou*, pierre vive, calcaire, espèce de marbre ou se rapprochant du marbre dont elle a la densité et la froideur. — *Voy. Fréjâou. Pèïro négro*, pierre noire, schiste alumineux noir, qui se sépare en écailles, comme l'ardoise, et que les maçons et tailleurs de pierre emploient pour tracer leur ouvrage; cette sorte de crayon ne marque que lorsqu'il est mouillé. *Pèïro-plantado*, pierre plantée, espèce de cippe ou de poteau placé à une bivoie ou à un carrefour, sur lequel on inscrit la direction des divers chemins qui y aboutissent. *Muraïo à pèïro séquo*, mur de pierres sèches, c'est-à-dire bâti avec des pierres seules sans mortier ni aucun ciment. *Pèïro âou jo*, terme de jeu de boules où il est de règle que la personne qui, sans le vouloir, arrête ou détourne une boule, est considérée comme une pierre au jeu ou dans le chemin et que, par conséquent, le coup étant bon ne doit pas être rejoué. *Aquò vaï coumo la pèïro à l'anèl*, cela va comme une pierre, un brillant à une bague, cela vient fort à propos. *Pichoto pèïro vèn à poun à gran bastimén*, pour exprimer qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Dér. du lat. *petra*, m. sign.

Pèïro-jono, *s. f.* Nom d'une espèce de châtaigne. Les végétaux portent souvent le nom de leurs *inventeurs* ou de la personne à qui ceux-ci les dédient. *Pèïro-jon*, Pierre-Jean, qui est la manière dont certains dialectes languedociens prononcent Pierre-jean, dût ainsi être le nom de l'arbre dont le fruit féminisé a fait *Pèïro-jono*.

Pèïro-malo, *n. p. de lieu*. Peyremale, commune du canton de Bessèges, qui faisait autrefois partie du canton de Génolhac.

L'étymologie de ce nom, qui s'applique à diverses autres localités du Midi de la France ne présente aucune obscurité. Peyremale est aussi le nom de l'une des deux montagnes qui dominent le cours du Gardon, en amont de la ville d'Anduze. Celle qui porte ce nom est située sur la rive gauche de cette rivière, en face de celle de Saint-Julien qui domine la rive droite.

Ces deux montagnes appartiennent à l'étage oxfordien et celle de Peyremale ou Pierremale est spécialement remarquable par les plissements et les contournements des strates.

La hauteur sur laquelle est assis le village de Peyremale est formée par un contrefort de schiste talqueux qui présente une sorte de presqu'île contournée par la Cèze.

Le peu de consistance de cette formation schisteuse, qui s'effrite au contact de l'air, justifie l'appellation de cette localité : *Pèïro-malo*, Pierre-male ou mauvaise pierre.

Pèïrôou, *s. m.* Dim. *pèïroulé*, aug. *pèïroulas*, chaudron, ustensile de cuisine, petite chaudière en cuivre avec une anse pour la porter et la suspendre à la crémaillère. *Un plén pèïrôou*, une chaudronnée, plein un chaudron. Au fig. On appelle aussi *pèïróou* un endroit creux et fait en chaudron, soit une cavité qui contient de l'eau, soit un bas-fond entouré de montagnes ou de collines. *Lous Vans, Ginouïa sou dine un pèïróou*, la ville des Vans, de Génolhac sont bâties dans un chaudron.

Sauvages, qui mentionne le bas-breton ou gallois *pairer* comme signifiant chaudron, incline cependant à faire dériver notre *pèïróou* de *pèïro*, de ce que, dans un canton de la Lombardie, on fait au tour, avec un marbre appelé serpentine, en lat. *lapis ollaris*, pierre à pot, des chaudrons et autres vases pareils qui auraient été les premiers ustensiles de ce genre. Cette étymologie est sans doute bien préférable à celles de certains savants qui vont la chercher dans l'hébreu *parour*, chaudron, marmite, parce que l'hébreu est bien loin de nous; ou dans le grec πυρεῖον, pot dans lequel on met du feu, attendu qu'ici c'est dehors qu'on le met. Toutefois une origine plus modeste et toute locale ne se présente-t-elle pas?

Païrôou, qui se dit presque aussi communément que *pèïrôou*, de même que ce dernier et beaucoup d'autres mots à terminaison semblable, se prononçait autrefois et se prononce encore dans plusieurs dialectes *païrol*. Ce mot dès lors se formerait de *païre*, père, signifiant par extension, chef, principal, le premier et de *oulo*, en lat. *olla;* on désignerait ainsi la plus grande, la principale marmite. Le mot suivant présente une analogie à l'appui de cette étymologie.

Pèïroù, ou **Mar**, *s. m.* Maîtresse-branche d'un arbre, grosse, principale branche. *Pèïroù* est dit pour *païroù*, dim. de *païre*, père, auteur, d'où naissent les branches secondaires, ou premier, principal en sous-entendant le substantif. Dans les deux cas, *païroù* étant en seconde ligne après le tronc a dû être un diminutif. Son synonyme *Mar*, formé dans la même pensée, vient du lat. *mas, maris*, mâle et par suite fort vigoureux, le même substantif restant toujours sous-entendu.

Digitized by Microsoft ©

Péïrouïè, *s. m.* Chaudronnier, qui fait et vend des chaudrons et autres ustensiles de cuisine du même genre. Il s'applique surtout au chaudronnier ambulant appelé drouineur, qui porte tout son bagage dans sa drouine ou havresac et improvise son atelier sur la place publique. Ces artisans nomades sont quelquefois catalans ou calabrais; mais le plus souvent ils nous arrivent du Cantal, pays classique du métier. Dans le cri qu'ils font entendre pour s'annoncer en parcourant nos rues, on reconnaît avec quelque attention les paroles suivantes que défigurent un peu leur accent et leur traînante mélopée : *Péïróou rout à brasa, cassérolo à éstama, à blanchì les fourchettes.*

Péïroulado, *s. f.* Chaudronnée, ce qui est contenu dans un chaudron, *péïróou.*

Péïroulariè, *s. f.* Chaudronnerie, fabrique, marchandise et métier de chaudronnier. Si ce mot n'exprime plus qu'un nom de rue, ainsi que tous les noms de même genre, il ne doit pas être traduit et il faut seulement le prononcer à la française : c'est ainsi qu'à Alais on dit la rue Pérolerie qu'on écrit souvent Peyrolerie.

Péïrouna, ou **Caïssa** *v.* Taller; se dit des céréales : un grain qui germe n'a d'abord qu'une seule tige, mais lorsque multipliant ses racines latérales, il développe d'autres tiges à côté de la tige principale, il talle ou forme des talles et produit ainsi à lui seul plusieurs épis; c'est ce qu'on appelle *péïrouna* ou *caïssa*.

De *péïroù*, maîtresse-branche, on a formé ce verbe qui signifie faire des branches, des tiges.

Pèis, *s. m.* Pays, région, contrée. *Lou pèi-bas*, car alors l'*s* ne se fait plus sentir; pour les hautes-Cévennes, la Lozère, l'Aveyron et même pour les pays montueux plus éloignés encore vers le nord, c'est tout le plat-pays méridional du Gard en y adjoignant les parties limitrophes de l'Hérault, de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. *Quan las mountagnos soun blanquos, lou pèi-bas és bièn frè*, quand il neige sur la montagne, il fait bien froid dans la vallée : les personnes, dont l'âge a blanchi les cheveux, remarquent que ceci n'est point une simple observation météorologique.

Péïsan, do, *s. m.* et *f.* péj. *péïsandas, so.* Paysan, paysanne, homme, femme de village, de campagne, ou habitant la ville qui ne s'occupe que des travaux des champs. *Un bon péïsan*, un paysan aisé. *A la péïsando*, à la manière des paysans, à la paysanne. — L'augmentatif ne concerne point la condition, mais l'éducation, les habitudes : *un péïsandas*, un gros paysan, lourdaud, s'applique aussi, par assimilation, à tout individu grossier, sans formes, inculte au physique et au moral.

Dér. du lat. *paganus*, dont la bass. lat. avait fait *pagens*, m. sign.

Péïsandaïo, *s. f.* Paysannerie, la classe des paysans, la gent paysanne. Ce mot comporte un sens déprisant comme beaucoup d'autres à désinence semblable. *Y-avié pas qué dé péïsandaïo*, il n'y avait que des paysans.

Dér. de *péïsan* et de la terminaison *aïo* qui donne aux mots à qui on l'unit l'idée de généralité, de collection; elle paraît dérivée de *all*, qui dans les langues germaniques signifie tout, le tout ensemble. C'est ainsi que se sont formés *gusaïo, tripaïo, etc.*, tous les gueux, toutes les tripes, comme en français mangeaille, pierraille, etc., tout ce qui se mange, toutes les pierres, un amas de pierres.

Péïsandoù, péïsandouno, *s. m.* et *f.* Petit, jeune paysan. Il prend quelquefois une signification particulière et de même qu'un *moussurò* est un artisan, un paysan qui cherche à s'élever et fait le monsieur, *un péïsandoù*, est un monsieur qui se laisse aller, tend à descendre et, par ses habitudes, se fait paysan, est un peu paysan.

Péïssoù, *s. m.* Dim. *péïssouné*, augm. *péïssounas*. Poisson, animal qui naît et vit dans l'eau. *Péïssoù d'Abriou*, poisson d'Avril, attrape fort en usage le premier de ce mois et qui consiste à faire accroire à quelqu'un une fausse nouvelle ou à l'induire à une course inutile. *Qué prén un péïssoù pésquo*, pêche toujours qui en prend un, les petits profits ne sont pas à dédaigner. *Ounte y-a lou bouïoùn y-a lou péïssoùn*, il n'est que pêcher en grand vivier : conseil qui ne s'adresse pas seulement aux pêcheurs mais aux gens timides pour les engager dans les grandes entreprises où il y a plus à gagner. Ajoutons que comme *bouïoùn* signifie aussi l'eau trouble d'une inondation, dans laquelle en effet la pêche est ordinairement fructueuse, d'autres pêcheurs en eau trouble s'arrangent volontiers de ce dicton en en détournant un peu le sens.

Dér. du lat. *piscis*, m. sign. dont l'ital. a fait aussi *pesce* et *pescione*.

Péïssougnè, *s. m.* Poissonnier, qui vend le poisson frais, la marée. On dit aussi par fantaisie *péïssougnè* de quelqu'un qui aime le poisson comme on dit soupier pour celui qui aime la soupe.

Péïssougnèïro, *s. f.* Poissonnière, marchande de poissons; poissarde, qui a la même origine : les poissonnières étant partout un peu fortes en gueule comme les dames de la halle de Paris. — *Péïssougnèïro*, poissonnière, ustensile de cuisine dans lequel on fait cuire le poisson en entier.

Péïssounariè, *s. f.* Poissonnerie, endroit, halle où l'on vend le poisson.

Péïssounén, quo, *adj.* Poissonneux; qui abonde en poissons.

Péïtavì, *n. p.* qu'il faut rendre par Poitavin, bien qu'il ne soit autre que Poitevin, car il est formé du lat. *pictavi*, habitants de Poitiers, du Poitou. On ne se doute pas de ce qu'on a sous la main lorsque, pour désigner un de ces compagnons du devoir qui portent le surnom de Poitevin, on l'appelle *pouatevèn*; il est vrai que d'autres lui disent *podévèn*, mais les premiers font du patois et les autres ne savent ce qu'ils font. — *Péïtavì* est encore le nom qu'à Saint-Ambroix et dans ses environs on donne à la ronce bleue. (*Rubus cæsius*, Linn.)

Péïtràou, *s. m.* Poitrail, le devant, entre les deux

Digitized by Microsoft ®

épaules au-dessus de l'encolure, des bêtes de trait et de somme; poitrail, harnais qui passe sur cette partie.

Dér. du lat. *pectus, pectoris,* poitrine.

Pëïtrâou, *s. m.* Terme de scieur de long : les anses ou le joug de la partie inférieure de la scie, par où les scieurs qui sont à terre tirent de haut en bas la scie, que celui qui est sur la ligne laisse descendre et remonte ensuite pendant que les premiers cessent à leur tour de tirer. *L'un tiro la rèsso et l'âoutre lou pëïtrâou,* moyen excellent de ne rien faire quand on ne s'entend pas, car c'est tirer chacun de son côté en même temps.

Ce mot est dit aussi à cause de la position que cette partie de l'outil tient contre la poitrine de l'ouvrier.

Pëïtrino, *s. f.* Terme de boucherie, poitrine ou bas-côté de l'animal : c'est la partie au-dessous du haut-côté ou du *brou* et qui contient, pour le mouton, les bouts des côtes ou carré de cotelettes; le bas-côté s'étend depuis le milieu de la cavité de la poitrine jusqu'au bréchet, *paléto dé l'éstouma.* La poitrine de veau contient les os cartilagineux appelés tendons. — Bien qu'on dise, par imitation *uno défléciou dé pëïtrino* pour une fluxion de poitrine, *éstouma* s'emploie le plus souvent, quoique d'une manière impropre, pour désigner l'intérieur de la poitrine et les organes essentiels qu'elle renferme. — *Voy. Éstouma* et *Mâou. Pëïtrino,* quand il s'agit de l'homme, s'entend donc ordinairement de la partie extérieure. *Sé tusta la pëïtrino,* se frapper la poitrine. *I baïlè un santus sus la pëïtrino,* il lui donna un grand coup sur la poitrine. — *Voy. Santus.*

Dér. du lat. *pectus, pectoris,* et alt. de poitrine.

Pèl, *s. f.* Peau, enveloppe du corps de l'animal. Elle est, particulièrement pour l'homme, composée de trois parties ou membranes superposées : 1° l'épiderme, *pélèto* ou *prémièïro pèl,* surpeau, la première peau et la plus mince, celle que les vésicatoires et les brûlures font soulever; 2° le tissu réticulaire qui se trouve entre celui-ci et le suivant; 3° le derme, le cuir ,de la peau ou la peau proprement dite qui lui donne la consistance. — *Pèl,* peau, pellicule, écorce, pelure des plantes, des fruits, des graines, du fromage, etc. *Pèl d'iranje,* écorce d'orange. *Pèl dé poumo,* pelure de pomme. *Pèl dé sèr.* — *Voy. Sèr. Pèl-morto* ou *car-morto,* chair morte, insensible, durillon, petit calus que la marche et le travail forment sous les pieds et dans les mains. — En langage libre, *pèl* est une prostituée que le français, dans le même style, appelle aussi peau; on donne même ce nom à une femme à qui on ne peut rien reprocher que de n'être plus jeune. — *Léva la prémièïro pèl,* au jeu, dans une affaire d'argent quelconque, c'est gagner, pressurer vigoureusement quelqu'un, en un mot lui enlever la première peau, ce qui est bien près de l'écorcher tout-à-fait. Dans le vocabulaire figuré des viveurs, *trâouqua la pèl* c'est, après une ribotte, ce qu'on appelle, par une autre métaphore, en venir à un règlement de comptes et restituer ce qu'on a pris de trop; c'est une allusion au *pëïôou,* à la *pèl dé mounino* qu'on est censé revêtir dans une orgie bachique. *Voy.* ces mots. Il paraît que l'accident susdit aurait pour effet de trouer, de percer cette peau, ce qui la déprécie beaucoup au dire des connaisseurs; il est donc essentiel en pareil cas de la *séqua;* de la sécher, c.-à-d. de la bien préparer pour qu'elle soit de bonne qualité. — *Disputa la pèl avan d'avédre l'agnèl,* vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre. *Maï toquo la pèl qué la camiso,* ma chair m'est plus près que ma chemise; mes parents me sont plus que des étrangers; mon intérêt me tient plus à cœur que celui des autres. *Y-a maï dé pèls dé cabrìs qué dé pèls dé cabros,* il va plus au marché de peaux d'agneaux que de vieilles brebis, il meurt plus de jeunes que de vieux.

Dér. du lat. *pellis,* peau.

Pèl, *s. f.* Peau, en terme de magnanerie, mauvais cocon, inachevé, incomplet et par conséquent mince, faible et fournissant peu de soie d'une qualité inférieure. Les papillons qui proviennent de ces cocons produisent de la bonne graine; il est vrai qu'on croit avoir remarqué qu'elle cessait de l'être à la seconde génération, ce qui dénoterait, chez le premier ver qui a fait un mauvais travail, les germes du moins d'une maladie et un commencement de dégénérescence. Aussi, ce qu'il y a de plus prudent et de mieux à faire, pour la reproduction de la graine, c'est de choisir les meilleurs cocons annonçant dans leurs auteurs toutes les conditions de santé et une vigueur qu'ils doivent transmettre entière à leur race. — *Pèl,* en terme de filature, est un cocon en grande partie dévidé, dont le fil est plus mince, parce qu'il tire à sa fin; on le met, soit comme appoint à des cocons neufs pour compléter la grosseur voulue du brin de soie, soit pour maintenir égale cette grosseur lorsque le fil des cocons neufs commence à son tour à s'amincir. On file à deux, trois, quatre cocons et une ou deux peaux, *à dous, trés fousèls et uno, dos pèls, etc.*

Péla, *v.* Peler écorcher. *Tèsto pélado,* une tête chauve, un chauve.

Pélado, *s. f.* Écorchure; le poil, la peau; pelade, alopécie, maladie qui fait tomber les poils et les cheveux. *Y-a émpourta la pélado,* il lui entamé, enlevé la peau, il l'a mordu, écorché jusqu'au vif, jusqu'au sang.

Pélaje, *s. m.* Pelage, couleur du poil de certains animaux, du cheval, du bœuf, du chien, etc.

Pélandro, *s. f.* Houppelande, dont on pourrait supposer que c'est une corruption, si ce n'était plutôt un péjoratif capricieux de *pèl,* la houppelande étant primitivement une cappe, un manteau de berger fait de cuir ou de peau avec le poil. Des glossateurs font venir la chose et le mot d'Upland, province suédoise où cette sorte de casaque est en usage, de toute ancienneté, contre le froid et la pluie. Depuis, *pélandro,* comme houppelande, s'est dit d'autres surtouts d'homme. Aujourd'hui, on l'applique souvent par plaisanterie à toute redingote ou lévite ample et longue.

Pélâou, do, *s. m.* et *f.* Avare, vilain, ladre, pince-

Digitized by Microsoft®

maille, fesse-mathieu ; malotru, bélitre, gredin ; car l'avare bien caractérisé est un peu tout cela.

Pélar, *s. m.* — *Voy. Péraldoù.*

Pélardoù, *s. m.* — *Voy. Péraldoù.*

Pélégrì, *s. m.* Espèce de châtaignier qui fait la *pélégrino.* Il est probable que ce châtaignier, introduit plus dernièrement dans le pays, reçut alors le nom de *pélégrì*, du lat. *Peregrinus*, étranger.

Pélégrino, *s. f.* Espèce de châtaigne, fruit du *pélégrì*, la seconde en bonté, la meilleure après la *dâoufinénquo*, le marron, qui est la meilleure de toutes. Il n'est pas d'usage local de franciser le nom de l'arbre qui la produit, mais, pour le fruit, on dit ici couramment pélégrine, et nous proposons ce nom, si le climat et la culture l'ont modifiée, appropriée au pays, et en ont fait une variété inconnue ailleurs. — *Voy.* le mot précédent.

Pélèstioù, *s. m.* — *Voy. Péloustioù.*

Pélèto, *s. f.* Épiderme, surpeau. Dim. de *Pèl*, il se dit surtout d'un petit morceau d'épiderme enlevé par excoriation. — *Pélèto* est aussi le fém. du nom d'homme *Pélé*, Pelet.

Pélican, *s. m.* Va-nu-pieds, poiloux, homme de néant. C'est, dit SAUVAGES, une corruption de *poblican*, publicain, nom qu'au XII^e^ siècle on donna aux hérétiques albigeois, haïs et fort décriés. On sait que les publicains étaient, sous les Romains, les fermiers des impôts et revenus publics, et que leur nom, en horreur chez les Juifs, servit à désigner un grand pécheur, un homme de mauvaise vie, détestable par son caractère et par ses mœurs. Ce nom, ainsi défiguré, est resté dans le pays comme une qualification injurieuse dont on ne recherche pas l'origine et qui, de chute en chute, répond assez à celle de voyou, du vocabulaire populaire. Cela n'empêche pas que, si l'on avait à parler du pélican (*Pelecanus onocratolus*, Linn.), oiseau dont la réputation, méritée ou non, est bien le contre-pied de celle du publicain romain, on dirait également *pélican*.

Péligantiè ou **Pélissiè**, *s. m.* Pelletier, fourreur, peaussier. Le français désigne sous ces noms et d'autres encore, les divers ouvriers qui donnent aux peaux d'animaux les différentes préparations dont elles ont besoin selon l'usage auquel elles sont destinées ; le languedocien les confond tous sous la dénomination de *Péligantiè* ou *Pélissiè*, qui s'appliquent aussi aux ouvriers qui travaillent ces peaux comme à ceux qui les vendent. Le nom commun de *péligantiè* semble formé de *pèl* et de *gan* ou *gontiè*, faiseur de peaux de gants, qui est particulièrement le peaussier.

Péligor, *s. m.* Périgord, nom d'une ancienne province française qu'on donne ordinairement à quelqu'un qui en est originaire, comme on appelle *Limoùs* et *Bérì* un natif de la ville de Limoux ou de la province de Berry. Ce mot est au besoin féminisé et l'on dit la *Péligordo* d'une périgourdine ; on le dit même de la femme du *Péligor*, bien qu'elle soit étrangère au pays qui a donné son surnom à son mari.

Pélissiè, *s. m.* Synonyme de *Péligantiè*. (*Voy.* c. m.) Toute l'industrie qui concerne la manipulation diverse des peaux d'animaux, autre que celle de la tannerie, étant devenue rare dans le pays, les mots qui la désignent trouvent peu à être employés, et *pélissiè* surtout n'est presque plus qu'un nom propre que l'on rend par Pélissier.

Pélissariè, *n. p.* de lieu. Par les raisons données à l'art. précédent, ce n'est plus guère qu'un nom de rue, que le français rend par pelleterie ou peausserie et que dans nos localités on traduit avec raison par pélisserie. Du reste, la rue d'Alais qui prit ce nom à l'époque où la plupart des métiers donnaient ainsi le leur, étant fort petite, semble témoigner que même alors cette industrie était peu importante.

Pèl-morto, *s. f.* — *Voy. Pèl.*

Pélouïro, *s. f.* Pelure, de pomme, de pois, etc. ; peau dégoûtante des viandes ; peaux flasques et pendantes des vieilles gens. C'est, notamment dans ses dernières acceptions, un péj. de *Pèl.*

Péloùs, *s. m.* Hérisson, bogue, enveloppe piquante de la châtaigne. *Péloùs* est dit pour *pèouloùs*, poilu, hérissé de poils, qui, cette fois, sont un peu rudes.

Dér. du lat. *Pilus*, poil, ou *Pilosus*, velu, couvert de poils.

Pélousslè, *s. m.* L'arbre au hérisson, le châtaignier, le porteur ou faiseur de hérissons. Ce mot n'est pas du langage ordinaire ; mais la poésie peut en faire un heureux emploi.

Péloustioù, *s. m.*, ou **Pélèstioù**. Espèce d'huître de la Méditerranée ; plus petite que celle de même provenance appelée pied-de-cheval pour sa massiveté ; elle remplaçait pour nous, avant leur arrivage si facile, si rapide et si abondant, les huîtres de l'Océan qui ne l'ont pas fait oublier, et à côté desquelles elle tient son rang avec honneur. Le *Péloustioù*, que certains prononcent *pélèstioù*, a la coquille très-raboteuse et souvent garnie de pointes et de parties hérissées, ce qui lui a valu sans doute son nom pour quelque rapport de ressemblance avec le *péloùs* ou hérisson de la châtaigne. — SAUVAGES définit le *péloustioù* : petite huître qui tient à une plus grosse. Peut-être en effet n'est-ce point une espèce particulière mais seulement une jeune huître attachée à une autre de la grosse et même espèce qui l'a produite. Ce qui le ferait croire c'est que, à la différence de taille près, le *péloustioù* et le pied-de-cheval sont, pour l'œil seulement, absolument semblables.

Péluqua, *v.* Picoter, becqueter, croquer çà et là des grains d'une grappe de raisins, picorer sur un panier de cerises. *Péluqua*, au propre, se dit des oiseaux.

Péna, *v.* Faire de la peine ; peiner, fatiguer, travailler beaucoup, difficilement. — *Mé pénavo prou dé y-ou dire*, il m'en coûtait assez de le lui dire. *Fouguè péna pér ou mounta*, il fallut peiner, il fallut du travail pour le monter.

Pénable, pénablo, *adj.* Laborieux, infatigable, qui ne

Digitized by Microsoft ®

craint point la peine; pénible, difficile. — *Aquél home és bien pénable,* cet homme est très-laborieux, âpre au travail, c'est un homme de grand travail. Un chemin montant, sablonneux, mal-aisé est un chemin *pénable. Un pèis pénable,* un pays montueux, difficile, où l'on ne va qu'avec beaucoup de fatigue, où les travaux sont pénibles. *S'és bé pénable dé...* vous êtes bien complaisant, vous êtes bien bon de, etc.; cette tournure est souvent ironique et équivaut à : Vous avez bien de la complaisance de reste, de quoi vous mêlez-vous?

Pénado ou Pésado, *s. f.* Empreinte du pied, *pè.*

Pénche, *s. f.* Peigne, pour démêler, tenir, fixer les cheveux, pour décrasser la tête, etc. — *Pénche dé las grossos puïos,* démêloir, peigne clair pour démêler. *Pénche de las pichotos puïos,* peigne fin, à décrasser. *Uno pénchо bérquado,* un peigne édenté. *Pénche,* séran, espèce de carde faite d'une pièce de bois ou de fer, en carré long, garnie de longues pointes de fer entre lesquelles on passe le chanvre et le lin pour les dégager des restes de la chenevotte et les affiner. *Pénche,* dent de la roue de champ d'un puits-à-roue; elle est placée perpendiculairement sur le plan de la roue ou parallèlement à son axe. Ce mot est ici bien modifié, puisqu'il n'exprime plus qu'une dent de cette sorte de peigne.

Pénchignè, *s. m.* Chanvrier, filassier, artisan qui sérance ou qui peigne le chanvre et qui l'habille ou le met en paquets pour le rendre propre à être vendu et filé. Lorsque c'est une femme qui fait ce travail, on l'appelle pignaresse. — *Voy. Pénche.*

Pénchina, *v.* Peigner, démêler, nettoyer, arranger les cheveux avec un peigne. — *Pénchina dé candi,* peigner, sérancer du chanvre. *(Voy. Pénchignè* et *Pénche.) Pénchina dé réboùs,* peigner à rebrousse poil; et, comme cette manière de faire est douloureuse et irritante, on se sert au fig. de cette expression pour dire : contrarier, heurter vivement quelqu'un et, par conséquent, lui échauffer les oreilles, lui faire monter la montarde au nez. *Pénchina,* peigner, soigner, travailler, faire; *aquò's bièn* ou *mâou pénchina,* c'est bien ou mal fait, arrangé, etc. *Ou pénchino pas mâou,* il ne s'en tire pas mal, il s'en acquitte on ne peut mieux, et la phrase étant souvent ironique, alors elle signifie justement le contraire. *Sé pénchina,* se peigner, se gourmer; de l'usage assez ordinaire où l'on est de se prendre aux cheveux en pareille occasion.

Pénchinado, *s. f.* Coup de peigne; gourmade, volée, frottée, coups que l'on donne, reçoit ou échange, en langage pop. peignée.

Pénchinïo, *s. f.* Le champignon denté ou en hérisson, genre de champignon à chapiteau, différent des laminés et des fistuleux, et dont le dessous est hérissé de pointes charnues et pendantes; il est bon à manger. Les botanistes l'appellent *Fungus erinaceus, esculentus, crassus, albus.* (Sauvages.) — Dans des nomenclatures plus récentes, ce champignon, dépeint comme ressemblant un peu à une perruque suspendue à un arbre, et qu'on trouve ordinairement sur les vieux chênes, est appelé hydne hérisson, *hydnum erinaceus.*

Péndén, *s. m.* Pendant, boucle d'oreille; pendant, pareil, symétrique, qui correspond.

Dér. du lat. *Pendere,* pendre.

Péndiciou, *s. f.* Pendaison. — *Voy. Mala-péndiciou,* pour l'emploi le plus ordinaire de ce mot.

Péndigoula, *v.* Pendiller, être suspendu en l'air et agité par le vent. *Sé péndigoula,* se suspendre par les mains à une barre, à une branche d'arbre.

Péndiò, *s. m.* Pendeloque; mot générique qui s'applique à tout objet de petite dimension qui pend naturellement ou qu'on accroche quelque part, comme une breloque suspendue à la chaine d'une montre ou ces appendices charnus, couverts de poils, qui pendent sous la gorge des chèvres et qu'on appelle glands ou pendants.

Dér. du lat. *Pendere,* pendre.

Péné, *s. m.* Petit pied, peton en terme familier et enfantin. *Pénoù* est le synonyme mignard. — *Dé pénés,* pieds d'agneau ou de chevreau mis en ragoût.

Dim. de *Pè,* pied.

Pénéqua, *v.* Avoir de la peine, peiner, souffrir, être à l'étroit.

Dér. de *Péno,* du lat. *Pœna.*

Pénéquéja, *v.* Même sign. que le précédent, mais avec l'expression diminutive de la désinence *éja,* qui, en se joignant aux verbes, indique toujours que l'action est commencée, répétée ou imitée.

Pénèquo, *s. f.* Petite figue sèche.

Pénétra, *v.* Réfléchir, penser. — *Pénétrave pa'qui,* je ne réfléchissais pas à cela; je n'avais point pensé à cela.

Pénja, *v.* Pendre, suspendre, attacher en haut une chose par une de ses parties, à un mur, à une branche d'arbre, à un plancher; attacher à un gibet; être suspendu, attaché; descendre trop bas, incliner, pencher. Comme en français, le verbe languedocien est en même temps actif et neutre. — *Sé pénja,* se suspendre, se pendre, se suicider par la pendaison.

Pénjo-col, *s. m.* Figue bien mûre, pendante, à col tordu. Au fig. hypocrite, faux-dévot. Le français emploie familièrement dans ce sens le mot torticolis : c'est la même image employée pour représenter ces faux-dévots au cou un peu incliné et de travers, à la tête penchée.

Pénjoula, *v.* Pendiller. M. sign. que son synonyme *Péndigoula.* — *Voy.* c. m.

Pénnaïso, *s. f.* Punaise, insecte et vermine plate et puante. Terme emprunté au français.

Pénnéja, *v.* Gambiller, remuer les jambes de côté et d'autre; piétiner, ruer, piaffer, lever les pieds en l'air en restant sur place.

Pénnéjaïre, pénnéjaïro, *s. m.* et *f.* Qui s'agite, qui remue sans cesse les jambes ou les pieds; qui gambille et piétine; animal qui rue, qui est enclin à ruer.

Dér. du verbe précédent *Pénnéja,* formé de *Pè,* avec la désinence fréquentative *éja.*

Digitized by Microsoft ®

Péno, *s. f.* Peine, souci, travail, fatigue, soin; affliction, souffrance; inquiétude d'esprit. Notre langue n'accepte pas *péno* dans le sens français de peine, punition, châtiment. — *Sé n'avèn la péno*, si Dieu nous le permet, si nous sommes en vie. *Aquò vôou la péno*, cela est grave ou cela est à considérer. Cette expression est quelquefois employée par ironie et signifie alors : cela n'en vaut pas la peine, c'est une niaiserie. *N'én vôou pas la péno*, ne faites pas attention, cela ne vaut pas que vous vous dérangiez. *Préne péno*, mettre ses soins à quelque chose, se fatiguer, s'appliquer, faire des efforts pour parvenir à un but. *Y prén péno*, il fait tout ce qu'il faut pour réussir. *Faï péno*, il fait peine à voir. *Mé faï péno*, il me répugne de faire ou de croire... *Prénguéspas la péno*, ne vous dérangez pas, n'ayez pas souci. *Mé fariè pas péno*, je ne craindrais pas. *Mé faï prou péno*, il m'en coûte assez. *Y-a prou péno*, il y a assez de travail, il est assez pénible. *Y-a prou péno pér gagna sa pâouro vido*, les temps sont bien durs pour arriver à gagner sa misérabble vie. *Douna-vous la péno*, veuillez bien. *Tira dé péno*, tirer d'embarras; *tira péno*, être en souci, avoir des craintes; cette dernière expression se rapproche de *traïre mâou*, m. sign.

Ce mot s'emploie très-bien au pluriel, *las pénos*, dans les phrases suivantes : *sé métre dins las pénos*, se mettre dans l'embarras ; par extension, se marier. *Ès dins las pénos*, se dit d'une fille enceinte.

A péno, *adv.* Presque pas, un peu.

Én péno, *adv.* Avec efforts, difficilement. — *Marcho én péno*, il marche difficilement.

Dér. du lat. *Pœna*.

Péno, *s. f.* Bout de la trame d'une étoffe. *Péno dé riban*, le pène d'une pièce de ruban, ou les restes du fil de la chaîne qu'on n'a point tissés, qui dépassent en franges le tissu. De là leur étymologie, du lat. *Penna*, plume.

Péno dé por, panne de porc. — *Voy. Saï*.

Pénsa, *v.* Penser. Avoir ou former dans son esprit l'idée, l'image de quelque chose; croire; réfléchir; songer. — *Aro qué y pénse*, maintenant que j'y songe, que j'y réfléchis. *Ou pénse bé*, je le crois bien. *Mé pénsave*, je me disais; *m'ou pénsave*, je m'en doutais. *Pénsas bé...* vous imaginez bien, vous vous doutez bien... *N'én pénso pas mén*, il n'en pense pas moins. *Y pénsas pas!* Vous n'y pensez pas! y pensez-vous? *Dis pas tout cé qué sé pénso*, il ne dit pas tout ce qu'il pense. *S'ou dis pas, s'ou pénso*, s'il ne le dit pas, il le pense. *Bouta-vous, n'én pénso pas maï*, allez donc! il n'en pense pas davantage. *Dévignas-ou sans pénsa mâou*, devinez sans songer à mal, dit-on en proposant une énigme ou une charade dont le mot est honnête, mais dont les subdivisions paraissent présenter un sens un peu scabreux.

Dér. du lat. *Pensare*, peser, examiner.

Pénsa, *v.* Panser, appliquer un remède sur une plaie; soigner un cheval, en faire le pansage.

Pénsado, *s. f.* Pensée; ce que l'esprit pense, a pensé; opinion, projet, dessein, réflexion.

Pénsiou, *s. f.* Rente foncière; revenu annuel ou redevance annuelle, établis sur un immeuble en vertu d'un bail à locaterie perpétuelle. — *Aquél oustâou mé faï pénsiou*, j'ai une rente foncière établie sur cette maison. *Pénsiou*, signifiant pensionnat, est une concession nouvelle faite au français. Il faut bien se faire comprendre.

Pénsiouna, *adj.* Pensionné, qui reçoit une pension.

Pénsiouna, *subst.* Dans le sens de pensionnat est comme *pénsiou* une concession faite au français.

Pénsiounari, *s. m.* Débi-rentier, celui qui paie une rente foncière.

Pénti, *v.* Punir, attraper; faire repentir, causer du déplaisir. — *Souï bé pénti*, je suis bien puni. *T'én faraï pénti*, je t'en ferai repentir. *T'én péntiras!* tu en seras fâché, tu t'en mordras les doigts.

Dér. du lat. *Pœnitere*.

Pèou, *s. m.* Cheveu de la tête; poil du corps; se dit aussi, au singulier, pour la chevelure d'une femme. — *Pénchina, tréna soun pèou*, peigner, tresser, arranger ses cheveux. *Moun pèou tombo*, ma chevelure se dénoue. *Partiriè un pèou én dous*, il tondrait sur un œuf, il couperait un liard en quatre, dit-on d'un avare. *Cérqua dé pèou énd'un iôou*, chercher des tâches dans le soleil, des fautes où il n'y en a pas plus que des poils sur un œuf. *Aquì un blà, unò lusèrno, un doubre qu'à bon pèou*, se dit d'un champ de blé, de luzerne, d'un arbre qui commence à pousser et qui présente bien. *Michan pèou*, au fig., mauvais caractère, hargneux, hérissé. *Fa à rebòus dé pèou*, esprit de travers, fait à rebrousse poil. *Y-a pas un pèou dé ma tèsto qué y pénse*, je n'ai pas veine de mon corps qui y tende. *Faïre lou pèou*, tondre, couper les cheveux, les poils. Au fig. *Aguèn un pèou*, nous nous primes de querelle; nous eûmes une altercation. Est-ce une allusion à ce qu'en Languedoc le plus pressé, en pareil cas, est de se prendre aux cheveux? *Pèou fouladìs*, poil follet; le premier poil qui vient avant la barbe, aux jeunes gens, avant les plumes aux oiseaux. *Pèou rouge*, un rousseau, qui a les cheveux ou le poil roux, les cheveux carotte.

Pèou, *s. m.* Brin de quelque chose, petite quantité. — *Un pèou dé jâouvèr*, un brin de persil.

Pèou dé la, le poil ou la fièvre éphémère des femmes nouvellement accouchées.

Pèou d'uno lamo, paille dans la lame d'un instrument. *Pèou*, glace ou lame dans un diamant, fil dans une pierre de taille; paille.

Faï pa un pèou d'âouro, il ne fait pas un souffle de vent. *Gna pa'n pèou*, néant!

> Pas le plus petit morceau
> De mouche ou de vermisseau.

Tira un pèou, coucher un sarment pour le provigner.

Dér. du lat. *Pilus*, m. sign.

Pèoulû, udo, *adj. m.* et *f.* Poilu, velu, couvert de poils.

Dér. de *Pèou*, poil.

Digitized by Microsoft ®

Pèou-muda, *v.* Muer, changer de poil, de plumage, de peau, au prop. et au fig.

Dér. du lat. *Pilum mutare.*

Pépido, *s. m.* Pépie; pellicule qui se développe au bout de la langue des oiseaux; maladie des poules, dit SAUVAGES, dont on croit vulgairement que la langue est le siège. Pour la guérir, on écorche, en conséquence, cette partie cartilagineuse, ce qui ne fait qu'ajouter un nouveau mal à celui qu'éprouvent ces animaux. On croit avec plus de raison que la pépie est occasionnée par des poux que les poules ont à la tête, et dont il est aisé de les délivrer avec quelques gouttes d'huile de poisson ou d'essence de térébenthine, qui tue subitement cette vermine.

Mé faï vèni la pépido, mot à mot : il me donne la pépie, il me scie le dos.

Dér. du lat. *Pituita*, employé par Columelle dans le même sens.

Pépidos, *s. f. plur.* Envies; filets de la peau des doigts qui se soulève autour des ongles; pellicules à la racine des ongles.

Pépiéja, *v.* Avoir la pépie; être souffreteux, maladif; se plaindre souvent et douloureusement.

SAUVAGES emploie dans le même sens *Pépidéja.*

Dér. du subst. *Pépido*, pépie.

Pépignièïro, *s. f.* Pépinière, plants de jeunes arbres destinés à être replantés.

Pèpio, *s. f.* Pecque, bégueule, sotte et impertinente qui fait l'entendue.

Le masculin *Pèpi* n'est pas dans la langue. Le sexe fort ne saurait cependant en conclure que ce soit parce qu'il ne se trouverait pas chez lui de nombreuses applications.

Pèqua, *s. m.* Péché. — *Voy. Péca.*

Pèqua, *v.* Pécher.

Pèquadoù, *s.* et *adj.*, au *fém.* Pèquadouno. — *Voy. Pécadoù.*

Pèquo-lèbre, *s. m.* Apprenti chasseur, tirailleur. La composition du mot indique assez qu'il s'applique à celui qui « manque les lièvres. »

Pér, *prép.* Par; exprime la cause, le motif : *pér nécije*, par bêtise; *pér glorio*, par vanité, par amour-propre; il exprime aussi le moyen : *pér mouïèn*, de cette manière; *pér forço*, par force; il marque encore la division, l'ordre : *pér réngo, pér tavèls*, par rangs, par tas; le lieu, l'endroit : *pér nèou*, par terre; *pér pèis, pér camì*, par pays, en chemin.

Dér. du lat. *Per*, m. sign.

Pér, *prép. conj.* Pour, afin de, en échange de, au lieu de, selon, suivant, dans, en, moyennant, pendant, à travers, comme, de même. — *Aféciouna coumo uno daïo pér Caléndo*, se dit d'un homme nonchalant, paresseux. *Pér rire*, pour rire, pour plaisanter; *pér dousì dire*, pour avoir ouï dire; *pér vtoure, pér partì*, pour vivre, pour partir; *pér un sòou, pér un sa dé bla*, en échange d'un sou, d'un sac de blé; *un pér l'doutre*, l'un au lieu de l'autre; *pér iéou*, à ma place; *pér toutes*, pour tout le monde; *pér l'hivèr, pér l'éstiou*, en hiver, en été; *pér cin frans*, moyennant cinq francs; *pér Caléndos*, au temps de la Noël; *pér séménços*, à l'époque des semailles; *pér bdouris et valas*, par précipices et torrents, par monts et par vaux; *passa pér mort*, passer pour mort. — *Ès bon ni pér boulì, ni pér rousti*, il n'est bon à rien.

Pér afin, *conj.* réduplicative, pour afin de. La construction *prafì*, dans le langage courant, est également usitée. — *Voy.* ce dernier mot.

Dér. du lat. *Pro*, pour.

Pèrd, *3e pers. du présent de l'indic.* de *Pèrdre.* Il ou elle perd. — *Qué tout ou vòou, tout ou pèrd*, pour tout vouloir, on s'expose à tout perdre.

Péraldoù ou **Pérâoudoù** et **Pérardoù**, *s. m.* Péraldon : petit fromage de lait de chèvre, piquant, propre à la région des Cévennes. Ce fromage était renommé aux temps les plus reculés. Pline le Naturaliste le mentionne comme très-estimé de son temps, pour sa saveur particulière. (Hist. nat., lib. VI; lib. XI, cap. XCVII.) *Péraldoù* est sans doute une corruption de *Pébraldoù*, qui prend la désinence diminutive à cause de sa petite forme; son nom rectifié paraît dérivé de *Pébre*, poivre, à cause de son goût piquant.

Pér-amoun, **Pér-amoundâou**, *adv.* Par en haut, par là-haut.

Pér-amour dé ou **qué**, *adv. conj.* A cause de ou que, parce que. — *Pér amour dé iéou*, pour me faire plaisir, pour m'obliger, à ma considération. *Pér amour dé vous*, par égard pour vous. Il est presque synonyme de *pér afì dé, prafì dé*, dans la même acception : *pér afì dé vous*, à cause de vous, par rapport à vous.

Pér-aquì, *adv. conj.* Par là; par cet endroit; par ce moyen; par ces paroles; ainsi; c'est pourquoi; par quoi. — *A travéssa pér aquì*, il a traversé, il a passé par là, par cet endroit. *Ès pér aquì qué m'éntrépréngué*, c'est de cette façon, par ces mots qu'il m'aborda, qu'il commença la conversation. *Pér aquì sé vèï*, ainsi on comprend; *pér aquì poudès vous pénsa*, c'est pourquoi vous pouvez croire, ou par là vous pouvez croire.

Pér-aquì, *adv.* Couci-couci, tout doucement, par-ci, par-là. — *Coumo anas, péchaïre?* Comment vous portez-vous, mon pauvre ami? Et l'ami, dont la santé laisse à désirer, n'est pas bien rétablie, de répondre : *Pér aquì*, tout doucement. Et s'il est satisfait de son médecin ou de la médication qu'il a suivie, de continuer toujours : *Pér aquì*, avec l'expression d'une satisfaction atténuée, modérée, sans blâme ni présomption.

Pér-aquò, *adv.* Pourtant, néanmoins.

Pér-aquò-d'aquì, *adv.* Pour cela, à cause de cela. — *Ès pér-aquò-d'aquì qué*, c'est précisément pour cela, pour cette raison que.

Pér-aquò ou **Pér-aquò-pamén**, *adv.* Cependant, quoi qu'il en soit. — *Pér-aquò-pamén, sémblo pas poussible*,

Digitized by Microsoft®

oh! pourtant, cela ne semble pas possible. Expression redoublée de doute, d'hésitation, d'indignation. *Oh! pér aquò* ou *praquò!* par contraction; oh! c'est indigne!

Péras, *s. m.* Poirier sauvage. Cet arbre est très-recherché pour l'ébénisterie et la marqueterie. Il existe dans le Midi et dans les Cévennes surtout, plusieurs fermes, habitations ou hameau qui portent ce nom, et notamment le Péras, maison de campagne située dans la commune de Sénéchas, au confluent de l'Homal et de l'Amalet ou Homolet.

Dér. du lat. *Pyrus,* m. sign.

Pérasso, *s. f.* péjor. Fruit du poirier sauvage; poire d'étranguillon, d'une saveur âpre et rude.

Pér-aval, *adv.* Là-bas; par opposition à *pér-amoun,* qui exprime le côté opposé. — *Fòou davala pér aval,* c'est par là-bas qu'il faut descendre.

Pérboulì, *v.* Faire blanchir la viande ou les légumes dans l'eau bouillante; leur laisser prendre un ou deux bouillons. — *Faïre pérboulì la viando,* passer la viande à l'eau bouillante.

Pércè, *adv.* Par cette raison, pour cause. C'est la réponse évasive de ceux qui ne savent ou ne veulent pas en donner.

Pércuro, *s. f.* Procuration, pouvoir d'agir donné à quelqu'un; acte qui le contient. — *Douna proucuro,* donner pouvoir, procuration à quelqu'un.

Pércuroù, *s. m.* Procureur, qui défend en justice, connu aujourd'hui sous le nom d'avoué. Sauvages enregistre *pércuraïre,* procureur, qui est de formation plus régulière. *Pércuroù* se rapproche du français, et il n'est pas tout-à-fait pur; mais que dire de *proucuroù,* qui s'est introduit par altérations successives?

Dér. du lat. *Prócurator,* m. sign.

Pérdéqué, *adv. interrôg.* Pourquoi, pour quelle chose; pour quelle raison. — *Sans démanda pérdéqué,* sans demander le motif, sans demander pourquoi. *Pérdéqué y-anavias?* pourquoi y alliez-vous?

Variante de *Pérqué.* (*Voy.* c. m.) En ital. *perchè,* m. sign.

Pérdigaïado, *s. f.* Couvée; volée, compagnie de perdrix.

Formé de *Pérdigal.*

Pérdigal, *s. m.* Dim. *Pérdigaïé* et *pérdigaïoù.* Perdreau; jeune perdrix; perdrix rouge.

Dér. du lat. *Perdrix* et *gallus.*

Pérdigolo, *s. f.* Aigrette des graines de certaines plantes; sorte de duvet que portent les semences et que le moindre vent soulève, fait voltiger et va semer au loin.

Pérdigouno, *s. f.* Perdrigon, sorte de prunes de l'espèce de celles qu'on prépare à La Salle (Gard), connues sous le nom de pruneaux de La Salle, aussi estimés que ceux de Brignolles.

Pérdise, *s. f.* Perdrix, oiseau du genre, *Tetrao,* Linn., de l'ordre des Gallinacées et de la famille des Domestiques ou Alectrides.

Dér. du lat. *Perdix.*

Pèrdo, *s. f.* Sauvages cite *Pérdio :* c'est la forme ancienne; *Pèrdo* lui a succédé, et il est lui-même menacé de se transmuter, au moyen d'une annexion, en *Pèrto,* qui est du français et qui s'est déjà impatronisé. Sous ses diverses transformations ou altérations, le mot signifie : perte, ruine, privation d'une chose agréable, avantageuse, d'un gain; dommage; hémorrhagie ou perte de sang chez les femmes après l'accouchement; mort, absence d'une personne chère. — *Aquò fara sa pèrdo,* cela causera sa perte, sa ruine. *Bèlo pèrdo!* se dit par antiphrase et avec ironie d'une perte insignifiante, de la mort d'un mauvais garnement.

Pérdoù, *s. m.* Pardon; indulgence ecclésiastique, rémission des péchés. — *Vous démande bièn pérdoù,* veuillez bien m'excuser. Comme interjection de repentir, d'excuse : *Pérdoù!* Pardon! est une importation française.

Pérdouna, *v.* Pardonner; accorder la rémission d'une faute, d'une offense; excuser, épargner. — *Pérdounas-nous nostes pécas, coum'à qui nous an doufensas, nous doutres pérdounan l'doufenso,* pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés : traduction languedocienne de l'oraison dominicale donnée par Sauvages.

Dér. de la bass. lat. *Perdonare.*

Pérdounable, ablo, *adj. m.* et *f.* Excusable, pardonnable, qui mérite d'être pardonné. *Ès pas pérdounable,* il n'est pas excusable.

Sauvages remarque avec raison, qu'en français pardonner et pardonnable ne s'appliquent activement qu'aux choses et jamais aux personnes : il n'y a que les fautes qui soient pardonnables, et on pardonne à quelqu'un. Le languedocien n'a pas les mêmes scrupules et on dit très-bien : *ès pas pérdounable,* qui serait mal rendu par : il n'est pas pardonnable, mais que : il n'est pas excusable, satisfait pleinement.

Pèrdre, *v.* Perdre; cesser d'avoir, n'avoir plus; faire une perte, un mauvais emploi; répandre, s'enfuir, en parlant d'un tonneau ou d'un vase qui laissent couler une partie du liquide qu'ils contiennent; perdre son sang, appliqué à une blessure ou aux lochies et aux menstrues des femmes.

Pèrdre la fénno et quinze sóous, ès gran ddoumage dé l'argén, perdre sa femme et quinze sous, l'argent perdu est grand malheur, dit un proverbe. A propos de cet irrévérencieux dicton, il est à remarquer que dans toutes les langues, — et le languedocien ne doit pas en être excepté, — les proverbes contre les femmes sont plus nombreux que ceux qui s'appliquent aux hommes, et qu'en général ce n'est point précisément sous forme de compliments au beau sexe qu'ils se présentent, ni par un excès de galanterie qu'ils se distinguent. La sagesse des nations aurait-elle préféré, avec une unanimité si constante, la malice à la vérité? — *Aquélo bouto pèr,* ce tonneau fuit. *Pèrdre la visto, lou sén,* perdre la vue, le bon sens. *A pérdu tout soun san,* il a perdu tout son sang. *Qué pèr soun bé, pèr soun*

Digitized by Microsoft ®

sén, qui perd sa fortune perd sa raison. On dit encore comme variante : *Qué pèr lou siou, pèr lou sén.*

Pèrdre (Sé), *v.* S'égarer, ne plus retrouver son chemin, disparaître, se ruiner. Au prop. et au fig. *sé pèrdra én camì,* il s'égarera en route. — *Pér un poun, Martì pérdéguè soun ase,* la réussite d'une affaire tient souvent à fort peu de chose.

Pèrdu, do, *adj.* et *part. passé m.* et *f.* Perdu, ue; qu'on ne retrouve plus; ruiné; frappé mortellement; sans réputation. — *Siéï un home pérdu,* je suis perdu, c'en est fait de moi, s'écrie le pauvre diable qui se sent mourir ou qui se voit ruiné. *Uno fïo pérdudo,* une fille trompée. *L'avès pérdudo,* vous l'avez trompée, séduite, est un reproche adressé à un libertin.

Pér-én-créïre (Dé), se dit d'une chose croyable, digne de foi. — *Acò's dé pér én créïre,* cela est croyable, cela est probable. *Acò's pas dé pér én créïre,* cela n'est guère croyable.

Pérèso, *s. f.* Paresse, indolence, nonchalance, fainéantise. — *Mé faï pérèso,* l'indolence me tient, me gagne : j'ai la paresse de ne pas faire telle chose.

Pérésos, *s. f. plur.* Cals, durillons aux pieds, aux mains, aux genoux, etc.

Pérésoùs, o, *adj.* Paresseux, indolent, nonchanlant, fainéant.

Pérèto, *s. f.* Dim. de *Péro,* petite poire. On donne aussi ce nom au fruit de l'aubépine.

Pèrèto, *s. m.* Dim. de *Pèro.* Terme enfantin qu'on peut rendre en français par : mon bon petit papa. La seule différence de l'accent sur la première syllabe des deux mots, dont la configuration est la même, fait la différence du sens et du genre, tant pour le primitif que pour le dérivé, dans l'un et l'autre mot.

Pérfuma, *v.* Parfumer, purifier l'air avec des odeurs, faire des fumigations. C'est plus spécialement un terme de magnanerie. Les parfums des plantes odoriférantes, telles que le thym, la lavande et le romarin, celui de la poudre à canon et même du cuir brûlé, sont considérés comme un excellent moyen pour corriger l'air vicié par les exhalaisons mauvaises qui se développent dans nos chambrées. Il est inutile de dire que c'est une pure illusion et qu'on ne fait en cela que remplacer une odeur mauvaise par une autre, qui souvent ne l'est pas moins.

Pérfun, *s. m.* Parfum, odeur, senteur, traduit du français.

Dér. du lat. *Per,* à travers, et de *Fumus,* fumée.

Pérgamì, *s. m.* Parchemin, peau de mouton préparée pour écrire; titre de noblesse.

Le parchemin tire son nom de la ville de Pergame où il aurait été inventé vers l'an 263 av. J.-C., dans le but de suppléer au papyrus qui manquait. Dans ce cas, le terme languedocien se rapprocherait plus que le terme français de la vraie étymologie. Le parchemin a été presque exclusivement employé au moyen-âge pour transcrire les manuscrits, les chartes et les actes. Aujourd'hui il n'est guère en usage que pour les titres importants : diplômes ou actes diplomatiques. Faute d'emploi l'industrie a disparu et, avec elle, le nom de *pérgaminiè,* parcheminier, qui n'est plus de la langue usuelle.

Pérì, *v.* Salir, gâter, tacher. — *M'a pérì tout moun fanddou,* il a sali, taché entièrement mon tablier. *Souï touto pérido,* me voilà toute salie.

Pérì, *v.* Périr, mourir de mort violente. — *L'an fa pérì,* on l'a tué. Occire, détruire. — *Périra pas qué dé mas mans,* il ne mourra que de ma main.

Périduro, *s. f.* Salissure; c'est moins qu'une tâche, mais ce n'est pas propre.

Dér. de *Pérì, v.*

Périè, *s. m.* Poirier, arbre à fruits, *Pyrus communis,* Linn. Le féminin *périèïro* est aussi usité et semble même plus pur. — *Mé brandusses coumo uno périèïro,* tu me secoues comme un poirier. *Mé prénes pér uno périèïro?* me prends-tù pour un poirier? dit-on à quelqu'un qui vous secoue violemment, ou vous presse de questions importunes, au propre ou au fig.

Dér. du lat. *Pyrus.*

Périè, *s. m.* Gésier, le second estomac des oiseaux, dans lequel se trouvent souvent de petites pierres, ce qui lui a valu son nom languedocien. Au fig. et ironiquement : *sé régala lou périè,* s'épanouir la rate.

Pérlé, *s. m.* Nom affectueux, calin, adressé à un animal et surtout à un chien, à un porc. — *Éngraïsso-lé, pérlé, aquì un aglan.*

Pérlino, *s. f.* Praline, amande rissolée dans du sucre.

Trad. du français.

Pér-lou-mén, *adv.* Au moins, pour le moins.

Dér. du lat. *Minùs,* moins.

Pér-lou-ménù, *expr. adverbiale.* Par le menu, en détail. — *Vole vous counta aquò pér-lou-ménù,* je veux vous raconter cela en détail.

Pérlounga, *v.* Prolonger, continuer, étendre.

Dér. du fr. et du lat. Prolonger, *prolongare.*

Pérloungamén, *s. m.* Prolongement; durée.

Dér. du fr. Prolongement.

Pérména, *v.* Se promener, promener. Ce verbe s'emploie très-bien activement en languedocien : *Vóou pérména,* je vais me promener. *Anas pérména lou drole,* allez promener l'enfant. On dit mieux *passéja, sé passéja.*

Dér. du lat. *Prominare,* conduire, mener.

Pérménado, *s. f.* Promenade, action de se promener; lieu où l'on se promène.

Trad. du français.

Pérmoï! Pérmoïnos! Pérmoïo! *interj.* En vérité, certainement. Trois variantes d'affirmation fort usitées; sorte de jurement, de formule très-ancienne comme le *per Bacco!* par Bacchus ! des Italiens.

Son origine est-elle, comme le veut SAUVAGES, *per Maïam,* par *Maïa,* mère de Mercure, ou simplement *per me, mea fide?* Dans ces deux cas, le juron remonterait au latin.

Digitized by Microsoft

Viendrait-il de *pér Maho, pér Mahom,* par Mahomet? C'est à l'invasion sarrasine que le devrait alors la langue d'Oc. Les deux étymologies datent de loin et peuvent être soutenues.

Pèro, *s. m.* Père. — *Voy. Païre* et *Maïre.*

L'as pas castia coumo un pèro mais coumo un païre,

a dit le poète Leyris dans sa comédie inédite : Lou Maou vougu, pour marquer la nuance qui existe aujourd'hui entre le sens des deux mots *pèro* et *païre,* le premier pris en bonne part et le second en mauvaise part.

Pèrò, *s. m.* Petit-père, terme caressant. Il a pour dim. *Pèréto,* bon petit-père. L'accent tonique qui rend longue ou brève la première syllabe et la dernière, fait la différence du diminutif.

Pèrò ou **Parò,** *s. m.* Agneau, mouton bélier.

Péro, *s. f.* Poire, fruit du poirier. Les variétés de poires sont nombreuses. Dans le long catalogue des jardiniers, qui s'augmente chaque jour, toutes n'ont pas un nom en languedocien. Nous ne citerons donc pas toutes celles qu'on cultive, mais au moins celles qui se distinguent par une appellation propre.

Péro dé Sén-Jan, hâtiveau.

Péro d'éstiou, d'hivèr, poire d'été, d'hiver.

Péro muscadèlo, poire muscade. Elle tire son nom d'un faible goût de musc.

Péro sucrâou ou *Sucrâou* tout court, poire très-sucrée.

Péro (Manjo), *s. m.* Insecte; capricorne musqué, de l'ordre des Coléoptères. C'est le *Cerambyx noir.*

Péro (Manjo) ou **Banar,** *s. m.* Insecte; capricorne musqué, *Cerambyx niger,* Linn., genre de scarabée remarquable par ses antennes articulées, aussi longues que son corps. Outre l'élégance de leurs formes, la vivacité de leurs mouvements et souvent la richesse de leurs couleurs, quelques espèces de capricornes se distinguent encore par une odeur très-agréable, un peu musquée, recherchée par les priseurs, qui conservent cet insecte dans leur tabatière, ou par le son strident qu'elles produisent lorsqu'elles éprouvent quelque contrariété. Le plus grand de ces coléoptères, tout noir, et qui a trois centimètres de longueur environ, reçoit le nom de *Manjo-péro.* Les poires que l'on trouve a demi-rongées seraient, dit-on, sa pâture; mais il pourrait bien se faire que l'on accusât injustement le capricorne des méfaits d'autres insectes voraces, du frêlon ou *Grâoule,* par exemple. Plusieurs scarabées de la même famille déposent leurs œufs dans l'écorce rugueuse ou dans les cavités des vieux arbres, et la larve creuse des trous profonds dans le tronc des gros chênes et leur cause beaucoup de mal. Cuvier pense que c'est peut-être le *Cossus* des anciens. En voyant le capricorne se poser sur des poiriers pour y déposer ses œufs, on a pu mal juger de ses intentions.

Péroù, *s. m.* Pérou. C'est le mot français, que le languedocien a adopté dans le même sens et dans cette seule locution proverbiale : *Aquò's pas lou Péroù,* ce n'est pas grand'chose.

Pérpàou, *s. m.* Propos, discours, entretien. Il s'emploie plus souvent au pluriel : *pérpâous.* — *M'a téngu dé pérpâous;* il m'a tenu des propos; il m'a fait des propositions. Cette façon de parler n'est pas toujours prise en bonne part.

Dér. du lat. *Propositum.*

Pérpàou (A), *adv.* A propos; convenablement au temps, au lieu, aux personnes. — *Vénès à pérpâou,* vous tombez bien. *A pérpâou, disian...* A propos! nous disions... Nous disions donc... *A pérpâou* est pris aussi quelquefois comme adjectif, dans le sens de convenable : *Cé qué fas aquì n'és pas à pérpâou,* ce que tu fais là n'est pas convenable.

Pérpàoumaï, *adv.* Pour un peu plus, traduction mot-à-mot, sorte de phrase faite.

Pérpàouqué... *adv.* Pour si peu que... pour peu que... — *Pérpâou qué n'y-ague,* pour si peu qu'il y en ait, que vous en donniez. *Pérpâou qué lou végue,* que je le voie seulement.

Pérqu'aïçaï, *adv.* Par ce côté-ci, par-ci. — Dans ce mot et les suivants, le *qu'* élidé devant la voyelle, ou le *qué,* ne paraît que purement explétif et euphonique.

Pérqu'aïçamoun, *adv.* Par çà-haut.

Pérqu'aïçamoundâou, *adv.* augm. Par çà-haut, mais un peu plus haut.

Pérqu'aïçaval, *adv.* Par ici-bas; par là-bas. C'est une nuance de *pérqu'aval.*

Pérqu'aïcì, *adv.* Par-ci, çà et là; de fois à autre; vers cet endroit-ci.

Pérqu'aïlaï, *adv.* Vers cet endroit-là.

Pérqu'aïlamoun, *adv.* Par là-haut. *Pérqu'aïlamoudâou, adv. réduplic.*

Pérqu'alin, *adv.* Par là-bas.

Pérqu'amoun, *adv.* Par là-haut et *Pérqu'amoundâou, adv. réduplic.* Vers là-haut, plus haut.

Pérquant, *adv.* Quant à cela. — *Pérquant aquò,* quant à cela.

Pérqu'aquì, *adv.* Là, là, tout doucement. C'est le *pér aquì* un peu adouci, dans ce sens. Mais adv. de lieu, il signifie par-ci, par là; vers cet endroit-ci.

Pérqu'aval, *adv.* Par là-bas, plus loin.

Pérqué, *conj.* Pourquoi, pour quelle raison. — *Sans dire pérqué,* sans dire pourquoi. — Interrog. *Pérqué faïre?* pourquoi faire cela?

Pérqué (Lou), *s. m.* La raison, la cause, le motif. — *Démando pas lou pérqué,* il ne demande pas la raison, le pourquoi.

Dér. de l'ital. *Perchè.* En lat. *Perqué.*

Pérqu'in-amoun, et **Pérqu'in-amoundâou,** *adv.* Par là-haut, vers là-haut, sans déterminer le lieu.

Pérsouno, *s. f.* Personne, un homme ou une femme. *Pr. indéf.* Nul, qui que ce soit; quelqu'un. — *Bèlo pérsouno,* grande femme. *Pas pérsouno!* Holà! quelqu'un.

Trad. du français.

Pértout, *adv.* Partout, en tous lieux. — *Dé pértout,* de tous côtés, de toutes parts. *Dé pértout piquavo mièjour,* dit

Digitized by Microsoft ®

quelqu'un qui a été assailli de toutes parts : les coups pleuvaient de tous côtés; les questions tombaient toutes à la fois, de tous côtés. Mot à mot : J'entendais sonner midi à toutes les horloges. *Un pâou pértout,* un peu partout. *Saquo soun nas, sas mans, un pâou pértout,* il fourre le nez, les mains, un peu partout : c'est un curieux, écouteur aux portes, fureteur.

Pértout (Passo), *s. m.* Passe-partout, clé commune à plusieurs personnes, pour ouvrir une même porte.

Pér-travès, *adv.* En travers, de biais, de côté, à contre-sens, transversalement.

Dér. du lat. *Transversim.*

Péruino ou **Pérésino**, *s. f.* Poix-résine, résine.

Péruquiè, *s. m.* Perruquier, celui qui fait des perruques, et, par extension, celui qui peigne, qui rase, qui coiffe.

Dér. de *Péruquo.*

Péruquo, *s. f.* Perruque, coiffure de faux cheveux; les cheveux eux-mêmes. Au fig. réprimande. Dim. *Péruquéto, s. f.*, petite perruque, et péjor. *Péruquasso, s. f.*, grosse et laide perruque.

L'italien et le catalan ont aussi : *Parruca* et *Perruca, parruchino* et *perruqueta; parrucaccia* et *perrucassa.*

L'histoire des perruques se perd dans la nuit des temps, si, comme le prétendent les savants, les faux cheveux étaient d'un usage général chez les Mèdes, les Perses et autres peuples de la haute antiquité. Le mot perruque a du reste une origine très-ancienne : il vient du grec dorique πυῤῥίτιχος, pour πυῤῥός, fauve, jaune, parce que les premières étaient en cheveux blonds. Les Romains en usèrent pour cacher leur calvitie, les Romaines pour le même but, et aussi pour se composer des coiffures très-ouvragées et très-élégantes, qu'elles appelaient *tutulus, corymbus, galerus, galericulus.* Cette mode ne fut guère introduite que sous les empereurs, mais elle devint si générale, qu'il y a des bustes en marbre de grands personnages, hommes ou femmes, avec des perruques mobiles que l'on changeait probablement suivant la mode, comme pour leur donner une jeunesse perpétuelle, au moins du vivant des originaux. Au moyen-âge les perruques étaient encore en usage et il paraît que c'était un luxe, car les prédicateurs du XV^e^ et du XVI^e^ siècle tonnèrent contre les perruques des femmes. En France, la mode des perruques, pour les hommes, commença à se répandre sous le règne de Louis XIII, vers 1630; on les appelait *moutonnes,* parce qu'elles étaient ordinairement faites en laine de mouton. Cette mode prit une extension plus grande à l'avènement de Louis XIV, qui portait, tout enfant, de longs cheveux bouclés, et dura pendant tout ce règne. Au XVIII^e^ siècle, tout le monde portait perruque, et il eût été indécent à un homme bien élevé de s'habiller sans cette chevelure d'emprunt, qui fut adoptée même par la plus petite bourgeoisie. La poudre était l'accompagnement obligé de cette coiffure. Pendant la Révolution et sous le Directoire, on imagina de porter les cheveux plats sur les faces, et l'on appela cette mode *oreilles de chien.* Bonaparte, général, se coiffait ainsi. Brissot, le premier, fit couper ses cheveux ras et les porta dans leur couleur naturelle. Bonaparte adopta cette mode et, avec lui, presque toute l'armée française. Aujourd'hui la perruque chez les hommes n'est plus qu'une ressource contre les rhumes de cerveau; mais l'artifice des faux cheveux a été de nos jours plus que jamais remis en vogue et en honneur parmi les femmes du grand et du demi-monde.

Pérus, *s. m.* Poire sauvage, poire d'étranguillon. — Dans les environs d'Alais, le quartier dit de *Pérusso,* tire son nom de quelque fameux poirier sauvage ou de la quantité de ces arbres qui s'y trouvaient.

Dér. de *Péro,* du lat. *Pyrus.*

Pés, *s. m.* Poids; ce que pèse une chose; balance, instrument de pesage. Au fig. pesanteur et de là : importance, considération. — *Lou gran, lou gros pés,* le côté fort d'une romaine; *lou pichò pés,* le côté faible. *Acò's un home dé pés,* c'est un homme d'importance. *Ès uno résoù dé pés,* c'est une considération importante, une raison majeure. *Siès pas dé pés,* tu n'es pas de force.

Dér. du lat. *Pensare, penso,* peser.

Pès, *s. f.* Paix; tranquillité; concorde; calme; silence. — *Pès!* interj. Paix-là; silence.

Dér. du lat. *Pax,* et trad. du français.

Pésa, *v.* Peser, juger de la pesanteur d'un objet avec des poids; peser, accabler, fatiguer, être à charge. — *Pésas-mé dous sôous dé fourmo,* pesez-moi pour deux sous de fromage. *Quan péso?* quel est son poids? *Moun soupa mé péso,* mon souper me fatigue. *Vous pésara prou,* il vous sera assez à charge.

Dér. du lat. *Pensare.*

Pésado, *s. f.* Pesée, ce qu'on pèse, ce qui a été pesé en une fois.

Dér. de *Pésa.*

Pésado, *s. f.* Trace, empreinte du pied, foulée. Il s'emploie aussi pour : giron d'une marche d'escalier, sur lequel porte le pied.

Dér. du lat. *Pes,* ou du grec Πέζα, pied.

Pésaïre, *s. m.* Peseur public; celui qui pèse. — L'invasion du français tend à introduire *pésur,* qui est encore de plus mauvais aloi.

Pésaje, *s. m.* Action de peser; salaire du peseur. — La grande industrie de notre pays, la récolte des cocons, a introduit tous ces mots.

Dér. de *Pés.*

Pèse, *s. m.* Pois, petits-pois, pois verts; *Pisum,* Linn. Plante potagère de la famille des Légumineuses. — *Pèse grouman* ou *galavar,* pois goulu, pois gourmand, sans parchemin, ou pois-mange-tout. *Pèse-dé-sèntoù,* pois de senteur, pois à fleur; gesse odorante, *Lathyrus odoratus. Sé pu rès noun vèses, èstaquo t'as pèses,* faute de mieux, contente-toi de pois.

Pèséroù, *s. m.* Dim. du précédent, et proprement, petits-pois.

Digitized by Microsoft®

Pésièïro, *s. f.* Champ de pois; planche, table plantée de pois.

Pésouïè (Faïre), *phr. faite.* C'est mot à mot : faire le petit pou; ce qui signifie : vivoter, sous le rapport de la fortune ou de la santé; vivre petitement, pauvrement, être malingre, mener une existence précaire; dans un commerce ou au jeu, carotter, ne hasarder que peu, jouer mesquinement, ne pas se lancer dans de grosses entreprises. — L'explication donnée par SAUVAGES, qui remarque, du reste, la difficulté de traduire ces dictons, ne paraît pas être le véritable sens de cette phrase, telle au moins qu'elle est aujourd'hui comprise et appliquée. Il ne s'agit pas en effet, de vains efforts pour se venger ou pour témoigner son dépit; l'idée que réveille le dim. familier *pésouïè*, ce pauvre diable de parasite, vivant de peu, toujours caché et toujours poursuivi, éveille plutôt une idée de faiblesse, de mesquinerie chétive, que de taquinerie insolente, quoique vaine.

Pésouïous, o, *adj.* Pouilleux; qui a des poux; sujet aux poux; taché de pourriture.

Dér. de *Pésoul.*

Pésoul, *s. m.* Pou, insecte du genre des Aptères; vermine. — *Lous pésouls lou manjou*, les poux le dévorent, la vermine le ronge. *Lous pésouls l'acabou*, m. sign. *Trïa sous pésouls*, s'épouiller, secouer ses poux, au prop. et au fig. *Més pas la man dou sé pér un pésoul*, pour dire : il ne se met pas en souci pour une vétille; il ne s'émeut pas d'une bagatelle; et presque mot à mot : pour se mettre à chercher un pou sur sa peau, encore faudrait-il que la chose en valût la peine.

Étym. du lat. *Pediculus*, m. sign.

Pésoulino, *s. f.* Vermine; poux en général; race, engeance pouilleuse; pucerons, insectes qui attaquent les plantes, les arbres, la volaille.

Dér. de *Pésoul.*

Pésoul-rèvèngu, *s. m. comp.* Gueux revêtu, homme de rien qu'un coup de fortune a rendu riche et qui prend des airs insolents.

Formé de *Pésoul* et de *rèvèngu.* — *Voy.* ce m.

Pésqua, *v.* Pêcher, prendre du poisson; retirer de l'eau; repêcher; faire eau; s'imbiber; par extens. trouver, prendre, découvrir — *Manda-lou pésqua*, envoyez-le à la pêche, c.-à-d. se promener. *Pésqua lou féra*, repêcher un seau tombé dans un puits. *Èn travèssan lou carâu, aï pésqua*, en traversant le ruisseau, je me suis mouillé. *Moun souïè pésquo*, mon soulier laisse pénétrer l'eau. *Ounté l'avès pésqua?* Où l'avez-vous pris, trouvé? *Ounté vaï las pésqua?* Où va-t-il les chercher?

Dér. de *Pésquo* et du lat. *Piscari.*

Pésquaïre, *s. m.* Pêcheur; s'applique également à celui qui fait de la pêche sa profession ou son amusement.

Dér. du lat. *Piscator*, ou de *Pésquo.*

Pésquaïrôou, *s. m.* Alouette de mer, *Pelidna platyrincha*, Linn. Oiseau de passage, de l'ordre des Échassiers et de la famille des Ténuirostres. — *Le pésquaïrôou* est haut monté sur jambes, et l'on dit volontiers d'un homme ainsi conformé : *A dé cambos dé pésquaïrôou*, ou : *sémblo un pésquaïrôou.*

Dér. de *Pésquo*, ces oiseaux vivant de la pêche.

Pésquariè, *s. f.* Poissonnerie; lieu destiné à la vente du poisson; pêcherie, lieu propre à la pêche. Dans les anciens titres et le compois d'Alais de 1393, il est fait mention de *la Carièïro dè la Péscariè;* elle partait de la Souleirane, après le couvent des Cordeliers, aujourd'hui le théâtre, pour remonter vers les châteaux. Peut-être y avait-il là une halle aux poissons, qui lui avait fait donner son nom, ou plutôt prenait-elle sa dénomination d'un *pésquiè*, réservoir d'eau ou vivier, situé dans le jardin des seigneurs.

Pésquiè, *s. m.* Réservoir, vivier, bassin où l'on nourrit le poisson.

Dér. de *Pésquo.*

Pésquo, *s. f.* Pêche; l'art, l'exercice ou l'action de pêcher du poisson; le poisson que l'on a pris. — *A fa bona pésquo*, il a pris beaucoup de poisson. *Manda à la pésquo* ou *à la pésquariè*, envoyer un importun se promener.

Dér. du lat. *Piscatura*, formé de *piscis.*

Péssamén, *s. m.* Peine, chagrin, souci, inquiétude. — *Manquo pas dé péssamén*, il n'est pas sans inquiétude. *N'avès pas gès dé péssamén*, vous n'avez souci de rien. *Sès pas pér vioure, avès tro dé péssamén*, vous n'êtes pas ici-bas pour longtemps, vous avez trop de soucis. *M'a tira d'un bèl péssamén*, il m'a tiré d'un grand embarras. *Mé faï péssamén dé partî, dé vous quita*, je ne puis me décider à partir, j'éprouve bien de la peine à vous quitter. *Tout lî faï péssomén*, tout le peine. Le proverbe dit : *Cènt éscus dé péssamén pagou pas un dénié dé déoutes*, le chagrin ne suffit pas à payer la moindre dette.

Etym. du lat. *Pensare, pensatum, penso*, ou peut-être de *Pati, passus, patior.*

Péssaméntoûs, o, *adj.* Soucieux, qui a du souci; préoccupé de soins.

Péssègre, *s. m.* Pêche de vigne, fruit du pêcher.

Dér. du lat. *Persica;* en ital. *Persica;* en port. *Pessego;* en cat. *Presseg;* en esp. *Passega.*

Pésségriè, *s. m.* Pêcher, *Amydalus persica*, Linn., arbre qui porte la pêche, de la famille des Rosacées, originaire de la Perse.

Même étym. que le subst. précédent.

Péssù, *s. m.* Pincée; la petite quantité qu'on peut prendre d'une chose entre deux ou trois doigts. — *Un péssù dé sâou*, une pincée de sel. *Un péssù dé taba*, une prise de tabac. *A més dos ounços dé grano et lou péssù*, il élève un peu plus de deux onces de graine de vers à soie, deux onces plus une pincée supplémentaire.

Péssù, *s. m.* S'emploie aussi pour désigner quelque chose de premier choix; la fleur d'une chose, la partie la plus délicate et la plus recherchée. Ainsi : *uno doumëïsélo, uno*

Digitized by Microsoft®

fìo dâou péssù, une demoiselle qui n'est pas du commun; comme dirait le français : un beau brin de fille. *Aquò's dâou péssù,* ceci est du premier choix.

Péssù, *s. m.* Pinçon; action de serrer la superficie de la peau entre les doigts; marque qui reste lorsqu'on a été pincé. Le même que *Éspéssù.* — *Voy.* c. m.

Péssuga, *v.* Pincer; serrer, presser la peau entre les doigts, de manière à produire une marque; faire des pinçons. Au fig. critiquer, railler, mordre. — *Voy. Éspéssuga.*

Etym. du lat. *Pellem sugere* ou du grec Πίεζω, presser, serrer.

Péstèl, *s. m.* Pilon, instrument propre à piler dans un mortier. Il est synonyme avec *Trissadoù, Trissoù.* (*Voy.* c. m.) On dit : *Réde coumo un péstèl,* raide et droit comme un pieu.

Étym. du lat. *Pistillum,* dér. du grec Πάσσαλος, pieu.

Péstèl, *s. m.* Pêne, partie mobile d'une serrure qui entre dans la gâche; verrou. Dans le premier sens, syn. de *Pëïle.* — *Voy.* c. m.

Étym. du lat. *Pessulus,* dér. du grec Πήσσω, ficher, planter.

Pésù, udo, *adj.* Pesant, lourd, qui pèse.

Dér. de *Pés.*

Pè-su-flèïo, *phr. faite.* Trois mots de cabale, sorte de formule de sorcellerie qu'on prête aux prétendus sorciers qui fréquentent le sabbat. — Sauvages l'explique très-bien : « La route ordinaire pour se rendre au sabbat, dit-il, est le tuyau de la cheminée. On met un pied sur la crémaillère, comme sur un étrier, on prononce la formule *Pè-su-flèïo,* le sorcier disparaît et tout est dit. »

La locution *faïre pè-su-flèïo* tire de là son origine et signifie par conséquent : disparaître à la manière des sorciers; lever le pied, s'esquiver adroitement, furtivement.

Péta, *v.* Péter, faire un pet. Éclater, faire des éclats; claquer; casser; se rompre; se casser. Au fig. crever, mourir. En terme de jeu, faire la dévole. — *Lous favïóous fan péta,* les haricots donnent des vents : c'est la *ventosa faba* des Latins. *Faïre péta soun foué,* faire claquer son fouet, au prop. et au fig., prendre le verbe haut, faire sonner haut son importance. *Faïre péta sa noublèsso,* se targuer de sa noblesse, de sa condition. *Faï péta las èfos,* il sacre, il jure :

Les F et les B voltigeaient sur son bec,

disait Gresset en parlant de Vert-Vert perverti. *Faï péta los mèssorgos,* c'est un impudent menteur. *Aquélo fusto vèn dé péta,* cette poutre vient de craquer, de se rompre. *La branquo vaï péta,* la branche va casser. *Lou bos vèr âou fiò péto,* le bois vert éclate en brûlant. *Nous fasiè péta dâou rire,* il nous faisait mourir de rire. (*Voy. Éspéta.*) *A manqua y péta,* il a failli crever. *Né manjè à péto,* il en mangea à crever. *Péta âou poun,* échouer au port. C'est un peu aussi ce qui arriva à ce Martin qui, pour un point, perdit son âne.

Dér. de *Pé* ou du lat. *Pedere.*

Pétaïre (Lou), *s. m.* Le derrière, le fondement. Métonymie hardie et familière.

Pétar, *s. m.* Mine, trou de mine, cavité que les carriers et les mineurs pratiquent dans une roche pour la faire sauter et la briser, en la chargeant de poudre.

Pétar, *s. m.* Mèche de fouet.

Pétarado, *s. f.* Pétarade, suite de pets; sauts que fait un cheval en pétant; quantité de crotins qu'il lance. Au fig. bruit qu'on fait avec la bouche, par imitation de pets et par mépris pour quelqu'un.

Dér. de *Pé* et de *Péta.*

Pétarda, *v.* Faire jouer la mine, miner un rocher, le percer pour y établir une mine.

Dér. de *Pétar.*

Pétardiè, *s. m.* Mineur, celui qui fait des mines.

Dér. de *Pétar.*

Pétarèlo, *s. f.* Larme de verre; goutte de matière vitrifiée en fusion, qui s'est échappée de la canne ou sarbacane trop chargée de l'ouvrier verrier, et refroidie en forme de larme. La cassure de son fil la fait éclater avec bruit par suite de la brusque invasion de l'air extérieur, ce qui lui a valu son nom.

Dér. de *Pé* ou de *Pétar.*

Pétarino, *s. f.* Canonnière; jouet d'écolier. Le même que *Couloubrino.* — *Voy.* c. m.

Pétarufo, *s. f.* Fâcherie, bouderie, mauvaise humeur, colère. — *M'a fa prène la pétarufo,* il m'a mis de mauvaise humeur.

La signification que Sauvages attribue à *Pétarofo,* qui est au fond le même mot, et qu'il traduit par : homme sans conséquence, est tombée en désuétude.

Dér. de *Pé* et de *Rufe.*

Pétas, *s. m.* Dim. de *Pétassoù.* Pièce, petit morceau d'étoffe quelconque pour rapiécer un vêtement, pour panser une plaie. Au plur. *Pétasses,* pour dire : loques, haillons, lambeaux de vieux linge usé.

Étym. de la bass. lat. *Petacia.*

Pétassa, *v.* Rapiécer, mettre des pièces; rapiéceter et rapetasser; raccommoder. Au fig. remettre en bon état, réparer, rajuster, arranger, rectifier, tâcher de justifier. — *Pétassa sas braïos,* rapiécer son pantalon. *Camiso touto pétassado,* chemise rapetassée. *Pétassas-ou coumo voudrés,* arrangez cela comme vous l'entendrez. *Argén pétasso pas vilanìè,* argent ne répare pas vilenie.

Dér. de *Pétas.*

Pétassaïre, ro, *s. m.* et *adj.* Ravaudeur, ravaudeuse, celui ou celle qui fait métier de rapiécer; fripier, celui qui vend ou achète les chiffons, par ext. Ne s'emploie jamais au fig.

Dér. de *Pétas.*

Pétassaje, *s. m.* Rapiécetage, action de rapetasser; au

Digitized by Microsoft®

prop. et au fig. — *Aquò's pas qué dé pétassage,* ce n'est que du rapiécetage, c'est un mauvais replâtrage.

Dér. de *Pétas.*

Pétassâou, *s. m.* Grand coup; coups redoublés. — *Vas vèïre aquéles pétassâous,* tu vas voir quelle tripotée. *Zou ! pétassâous sus sa fènna,* En avant! coups de trique sur sa femme.

Étym. du grec Πατάσσω, frapper avec bruit, battre.

Pétéja, *v. fréq.* de *Péta.* Pétiller, craqueter, briller avec éclat. Au fig. pétiller d'ardeur, d'impatience; désirer vivement; s'impatienter. — *Lou làouriè et l'amouriè pétéjou âou fiò,* le laurier et le mûrier pétillent en brûlant. *Lous ièls das lous pétéjou,* les yeux des loups brillent dans l'obscurité. *Mé faï pétéja,* il m'impatiente. *Pétéjo dé s'én âna,* il est impatient de partir. *Pétéjavo dé l'avèdre,* il brûlait d'envie de l'avoir.

Dér. de *Pé.*

Pétito, *s. f.* Poupée, jouet d'enfant, qui remonte à la plus haute antiquité et dont on a trouvé des spécimens chez les Grecs. Ironiq. jeune fille bien parée, bien attifée.

Étym. du lat. *Petilus,* mince, grêle.

Péto, *s. f.* Crotte; crottin; ordure; fiente durcie et arrondie de plusieurs animaux, tels que le cheval, la brebis, la chèvre, le lapin, le lièvre, le rat, la souris, etc. Au fig. par ext. métonym. de l'effet pour la cause : peur, crainte. — *Pétos dé magna,* du crottin de ver à soie. SAUVAGES remarque qu'un bon ver à soie a toujours le crottin dur au derrière. *Quanto péta!* Quelle peur! *A taujour la péta,* il a toujours peur.

Dér. de *Pé.*

Péto-bas, *s. m.* Ironiq. petit homme court de jambes. *S. f.* Terme de mépris, trousse-pète, bas-de-cul, petite fille.

Pétofio, *s. f.* Médisance; commérage; tracasseries, sornettes; propos inutiles et médisants. — *M'a fa 'qui una pétofio que...* il m'a fait là une tracasserie dont je me souviendrai. *Taïsa-vous, aquò soun dé pétofios,* taisez-vous donc, ce ne sont que sornettes, médisances, tripotages.

Péto-fré, *s. m.* Ironiq. homme flegmatique, d'un froid glacial, sans âme, d'une indifférence souvent composée.

Pétoufiè, *s. m.* et *adj.* Au fém. *Pétoufièïro.* Bavard; médisant; rapporteur; brouillon; flagorneur; faiseur de *pétofio.* C'est une nuance, peut-être un peu adoucie, du *Patrifassiè* (*Voy.* c. m.), avec lequel il semble avoir quelque rapport d'origine et d'étym.; mais il ne vaut pas mieux.

Pétoufiéja, *v.* Colporter des rapports indiscrets et médisants contre quelqu'un; dauber sournoisement et méchamment.

Pétoûs, o, *adj.* Péteux, terme de mépris. — *Dé qué vôou aquél pétoûs?* que nous veut ce péteux, ce morveux? *L'an coucha coumo un pétoûs,* on l'a mis dehors comme un péteux.

Dér. de *Pé.*

Pétuito, *s. f.* Pituite; humeur visqueuse, lymphatique et visqueuse du corps humain.

Étym. du lat. *Pituita.*

Pi, *s. m.* Pin; arbre de haute futaie; *Pinus pinea,* Linn. Arbre toujours vert, à feuilles persistantes, résineux, conifère. Ses variétés sont nombreuses, et la plupart s'acclimatent facilement suivant les terrains. Dans les calcaires, le pin d'Alep, le pin maritime, etc.; dans les sols schisteux, le pin sylvestre, le pin à pignon, le pin noir d'Autriche et autres, se plaisent de préférence. Depuis quelques années le reboisement de nos montagnes des Cévennes a été entrepris sur d'assez larges proportions : les Compagnies houillères ont, les premières, donné l'exemple que plusieurs propriétaires ont suivi, et l'administration des eaux et forêts a établi un service de reboisement qui promet de beaux résultats. Ce sera un grand bienfait dont les conséquences ne sauraient être trop bien appréciées, et déjà la Compagnie de la Grand'Combe possède de vastes forêts de pins dont la valeur se chiffre par millions de francs.

Il n'existe pas, du reste, de meilleur moyen à employer pour retenir les terres sur les pentes montagneuses, et pour prévenir ces terribles inondations torrentielles qui, après avoir raviné et excorié les montagnes, descendent sans obstacles sur nos plaines en torrents impétueux, entraînant les rochers et l'humus végétal.

Les États de Languedoc, par une sage prévoyance, avaient prescrit des mesures sévères contre le déboisement des montagnes; par malheur, ces règlements avaient été trop mal observés. Mais si, de nos jours, les communes qui peuvent s'assurer de bons revenus, si les propriétaires de grands tènements se sont ravisés, et qu'ils continuent à être encouragés et favorisés dans leurs plantations ou semis, il est permis d'espérer que le développement de ces cultures forestières portera d'heureux fruits et que notre région tout entière ne tardera pas à en ressentir les avantages. L'expérience est faite, et l'on peut prévoir, dès à présent, que le jour où la végétation, reconstituée sur les versants des montagnes, en aura consolidé la surface, où les cours d'eau torrentueux y auront été dérivés, où tous les anciens ravins auront été obstrués, les vallées principales et les plaines cultivées n'auront presque plus rien à redouter de la violence des inondations.

A part ces améliorations générales, si désirables pour notre agriculture du haut et du bas pays, la culture et les plantations de pins peuvent encore être considérées comme une autre source de richesses. La résine que produit cet arbre pourrait sans doute être exploitée, mais la bonne qualité de son bois, l'emploi qui en est fait dans nos grandes industries minières, le font surtout rechercher et le recommandent particulièrement.

Étym. du lat. *Pinus,* dér. probablement du celt. *Pin;* en armor. *Pin; Peinge,* en langue erse; *Pinvidden,* arbre pin, en gallois; *Pinn,* en anglo-saxon. Tous ces mots ont peut-être leur radical primitif dans le celt. *Pen,* montagne.

Digitized by Microsoft ®

Pi, *s. m.* Pivert, oiseau au plumage vert, à tête rouge; *Picus viridis,* Linn. Cet oiseau fait son nid dans le tronc des vieux arbres qu'il creuse avec son bec; la femelle y pond de quatre à cinq œufs verdâtres, tachetés de points noirs. Les pics font leur nourriture principale d'insectes; et, pour faire sortir leur provende cachée sous l'écorce, ils frappent les arbres à coups de bec redoublés, et allongent démesurément leur langue : quand il la trouvent suffisamment chargée d'insectes, il la rentrent et le repas est fait. Le dicton : *Maïgre coumo un pi,* sec comme un pivert, est-il une allusion à cette espèce d'oiseaux, qui n'ont pas la renommée de beaucoup s'engraisser?

Le *Pi-col-dé-sèr, s. m.* Torcol, oiseau, variété du précédent, dont il se distingue par son cou allongé et mobile, qu'il peut tourner comme un serpent, ce qui lui a valu son nom. Il se nourrit de fourmis en enfonçant aussi la langue dans les trous des fourmilières. *(Voy. Fourniguiè.)* Dans les environs de Nimes cet oiseau porte le nom vulgaire de *Fourmiè* et *Tiro-léngo.*

Dans plusieurs dialectes, on écrit et on prononce *Pic;* de même, le français écrivait Pic-vert. Notre idiome supprime la lettre finale *c;* mais cette suppression, purement euphonique, ne change rien à l'étymologie. Ces mots dérivent tous du latin *Picus,* dont le radical *pic* indique toujours une pointe, un dard, un instrument qui sert à frapper, à piquer, et se trouve dans le bas-breton *pik* ou *pigel.* C'est une onomatopée commune à bien des langues, imitant le bruit que fait cet oiseau en frappant de son bec les arbres ou les pierres.

Pïa, *v.* Piller; saccager; voler.

Pïage, *s. m.* Pillage; dégât; désordre. — *Din soun oustâou, tout y-èro âou pïage,* dans sa maison, tout était au pillage, ou tout était en désordre.

Étym., par la suppression de *l* qui est mouillée et ne se fait pas sentir, du lat. *Pilare,* ou du grec Πιλόω, fouler, presser.

Pïar, do, *adj.* Pillard; enclin à piller. Pris subst., il signifie : gueux; mendiant; voleur.

L'étym. des mots précédents a peut-être concouru ici, avec celle de *pëïo,* guenille, pour les former; ce dernier, du moins, s'en rapproche beaucoup.

Piastro, *s. f.* Pièce de deux liards; un demi-sol ou deux centimes et demi; monnaie de très-basse valeur, depuis longtemps hors d'usage. — *Vâou pas unô piastro,* il ne vaut pas deux liards, pas une obole. *T'èn dounariëï pa 'no piastro,* je ne t'en donnerais pas deux liards. Celui dont on parle ainsi, ou la chose que l'on estime à ce prix, seraient encore trop payés tous deux.

En ital. *Piastra.*

Picarèl, *s. m* Mendole, poisson; *Sparus mœna,* Linn., de l'ordre des Holobranches et de la famille des Léiopomes. On le pêche dans la Méditerranée ; sa chair est maigre et coriace; on le vend sec, et sa salure très-prononcée, qui pique fortement la langue, lui a fait donner son nom.

Picata, do, *adj.* Tâcheté, tiqueté.

Rad. *Pic,* pointe.

Pichétènè, to, *adj.* double dim. Très-petit; le plus petit; très-mignon.

Dér. de *Pichò.*

Pichò, oto, *s.* et *adj.* Petit enfant; enfant nouvellement né, pris subst. Petit; qui a peu d'étendue ou de volume, pris adj. — *Avès aquì un brave pichò,* vous avez là un charmant enfant. *La bravo pichoto!* la gentille petite fille! *Aquèl capèl t'és tro pichò,* ce chapeau est trod petit pour toi. *Pichò faï et bé lïa,* ce qui répond à : qui trop embrasse mal étreint. *Pichoto plèjo d'abriou faï bèlo ségado d'éstiou,* petite pluie de printemps promet grande moisson d'été.

En v. fr. on disait *Petiot.* En ital. *Piccolo,* en port. *Pequeno.* Étym. du celt. *Pichon,* d'où aussi le lat. *Petilus.*

Pichò-fil, *s. m.* Petit-fils, fils du fils ou de la fille.

Pichò-t-home (Lou), *s. m.* Le petit homme, envie de dormir. — *Lou pichò-t-home t'arapo,* dit-on aux enfants qui, les yeux gros de sommeil, voudraient s'endormir avant l'heure. On leur fait croire que c'est un petit homme qui jette du sable dans leurs yeux, ou qui pose les pieds dessus pour les fermer.

Pichougnè, *s. m.* Pigeonnier; lieu où l'on élève des pigeons. Le même que *Pijouniè.* — *Voy.* c. m.

Pichoulino, *s. f.* Olives confites à la saumure; très-petite olive.

Dér. de *Pichò,* et du lat. *Oliva.*

Pichoun, *s. m.* Pigeon; *Columba,* Linn., oiseau de l'ordre des Gallinacés. On en distingue plusieurs espèces et un grand nombre de variétés qui toutes n'ont pas un nom languedocien.

Pichoutè, to, *s.* et *adj.* Dim. de *Pichò.* Très-petit garçon; très-petite fille. Adj., très-petit, bien moindre.

L'augm. *Pichoutas, asso,* signifie un grand garçon, gros et joufflu; une jeune dondon grasse et fraîche.

Dér. de *Pichò.*

Picopouïè, *s. m.* Micocoulier. Le même que *Bélicouquiè,* et *Fanabrégou.* — *Voy.* c. m.

Picopoulo, *s. f.* Espèce de raisin blanc ou noir, à petits grains. On l'a francisé en *pique-poule,* comme on devrait faire de bien d'autres termes languedociens.

Picourèlo, *s. f.* — *Voy. Bufadèl.*

Piè, *s. m.* et *n. pr.* Pic; colline; montagne. Le nom propre est rendu en français par *Puech,* qui a passé aussi dans quelques désignations de lieux. — *Lou Piè dé Sén-Lou,* le pic de Saint-Loup, montagne située dans l'Hérault. *Lou Piè dé Céndras,* le Puech de Cendras, dans le canton d'Alais, sur lequel est bâtie l'église de Cendras, près d'une ancienne tour isolée. *Lou Piè das fabres,* le Puech des fabres, nom ancien que nos Compois donnent à la colline où se trouvent des fours à chaux, sur la rive droite du Gardon, en face du quai neuf d'Alais. Là devaient se trouver jadis les industries des forgerons, maréchaux et taillandiers, *fabres;* ou peut-être la dénomination venait-

Digitized by Microsoft®

elle du voisinage des *fabreries moyennes et hautes*, deux rues du vieil Alais, séparées de ce monticule par le seul lit de la rivière, avant l'existence du quai.

Le mot *Piè* est aussi entré dans la formation de plusieurs noms propres, avec quelques variantes imposées par l'euphonie; ainsi *Pièlon, Pièchégù, Piéredoun, Pièchdou*, que le français a traduits par *Puechlong, Puechegut* (le même que *Montaigu* et *Rochegude), Puechredon, Pèchaud*. Pujol, Poujoulat doivent avoir le même radical.

Étym. du lat. *Podium*.

Piè, *s. m.* Pied de roi ou de Paris, mesure de longueur composée de douze pouces et qui forme la sixième partie de la toise; elle équivaut à 0m32484. Le pied était une mesure de longueur, en usage chez la plupart des peuples anciens et modernes, mais avec des dimensions très-dissemblables, variant entre 0m247, longueur du pied Delphique ou Pythique, et 0m5136 qui représente le pied employé dans le Piémont. Il résulte des travaux de M. Aurès, que le pied gaulois doit être évalué à 0m3248 et le pied romain à 0m2963. Le pied gaulois serait donc le même que le pied de roi ou de Paris, qui fut en usage en France jusqu'à l'introduction du système métrique. Le savant archéologue que nous venons de citer a déduit de la longueur du pied gaulois celle de la lieue gauloise, laquelle étant composée de 1500 pas de 5 pieds, soit 7500 pieds *gaulois*, présentait un développement de 2346 mètres. Quant au pas romain, comprenant aussi 5 pieds romains, il équivalait à 1m4815, d'où le mille romain composé de mille pas, présentait un développement de 1481m50; et la lieue romaine, composée de 1500 pas ou 7500 pieds romains, possédait une longueur de 2222 mètres, qui représente très-exactement la moitié de la lieue commune de France, de 25 au degré, dont la longueur est de 4444 mètres.

Emprunté du français.

Pièché, *s. m.* Dim. de *Piè*, pic, soit comme subst., soit comme n. pr. Petite éminence, petite élévation, ou fils de Puech.

Pièço, *s. f.* Champ; vigne; pièce de terre. — *Ès ana faïre un tour à sa pièço*, il est allé visiter sa vigne, son champ. *Pièço dé sère, cé qué porto ou vèn quère*, terre de côteau, dit ce proverbe, coûte autant que ce qu'elle rapporte.

Étym. de la bass. lat. *Piecia*, m. sign.

Piéï, *s. m.* Pis, tétine d'animal, plus particulièrement des vaches, chèvres ou brebis.

Piéï, *adv.* de temps. Puis; ensuite; après; tantôt. — *Ou farén piéï*, nous ferons cela tantôt. *Ou véïrén piéï*, nous le verrons ensuite. *Piéï y-anaraï*, puis, j'irai. *Et piéï?* et après? *Piéï qué*, tandis que, puisque. *Piéï qué m'én souvène*, tandis que je me le rappelle. *Piéï qué li sèn*, puisque, tandis que nous y sommes.

Étym. du grec Ἔπειτα, m. sign.

Piéï (Lou), *n. pr.* Le Puy, ville, chef-lieu de la Haute-Loire. Ancien *Anicium*.

Étym. du lat. *Podium*.

Piélo, *s. f.* Auge où l'on abreuve les bestiaux; lavoir. Il est synon. de *Piso*.

Étym. du grec Πέλλος, baignoire, bassin.

Piéro, *n. prop.* d'homme. Dim. *Piéré, Piéroù, Piéroto*, au fém. *Piéréto;* augm. *Piéras*. Pierre; dim. Pierrot, Pierrette; augm. Gros-Pierre.

Étym. du lat. *Petrus* et *Petruneulus*.

Piéta, *s. f.* Pitié, compassion. — *Aquò faï piéta*, c'est à faire pitié.

Dér. du lat. *Pietas*.

Piétadoùs, ouso, *adj.* Compatissant, miséricordieux, tendre; sensible au malheur des autres.

Dér. de *Piéta*.

Piétre, *adj.* Piètre, chétif, mesquin. — *Piétro mino*, pauvre figure, mine chétive.

Traduction du français.

Pifra, *v.* Jouer du fifre, du flageolet. — *Sé siès pas countén, pifro*, si tu n'es pas satisfait, si cela ne te va pas, prends un fifre.

Pifraïre, *s. m.* Joueur de fifre.

Pifre, *s. m.* Fifre, flageolet à son très-aigu. On dit au fig. : *Touqua* ou *jouga ddou pifre*, pour ronger son frein, croquer le marmot.

Pigasso, *s. f.* Houe, instrument d'agriculture et de labour. Son fer a la forme d'un carré long, large vers son extrémité et qui se recourbe vers le manche.

Étym. de *Pi*, avec l'augm. *asso*. En bas-br. *Pighel*.

Pigua, ado, *adj.* Bien garni; bien arrangé; proprement taillé. Se dit surtout en terme de magnanerie : *Dé fouséls biên pignas*, des rameaux bien garnis de cocons; *dé brus biên pignas*, des bruyères bien garnies. *Un doubre biên pigna*, un arbre bien taillé.

Dér. de *Pigno*, pomme de pin, par une comparaison avec la disposition des écailles.

Pignastre, tro, *adj.* Têtu, entêté; opiniâtre. — *Vdou maï èstre sot qué pignastre*, ce qui signifie : mieux vaut paraître un sot et céder, que s'obstiner dans son opinion, sa volonté, son avis. Un observateur a remarqué que l'opiniâtreté est une qualité ou plutôt un défaut habituel aux bêtes, aux sots et aux enfants.

Pignastrije, *s. m.* Opiniâtreté, entêtement déraisonnable et stupide, « marque d'un petit esprit, » dit SAUVAGES.

Pigno, *s. f.* Pomme de pin d'Italie, qui renferme sous ses écailles des pignons, sortes d'amandes que la maturité fait détacher. Le gros pinson appelé bec-croisé se nourrit de ces amandes. On dit d'un avare ou d'un cuistre : *Ès sara coumo uno pigno vèrdo*.

Pignoun, *s. m.* L'amande ou semence du pin d'Italie contenue dans la pomme de pin.

Pigoto, *s. f.* La petite vérole. La clavelée des bestiaux. — *Adiôussias, ténès-vous cdou et sara, qué la pigoto vous sourtira*, se dit ironiquement à des voyageurs qui, par un grand froid, se mettent en route sur un véhicule non fermé.

Digitized by Microsoft ®

Pigouta, do, *adj. m.* et *f.* Marqué ou gravé de la petite vérole. On dit aussi *grélа.* — *Ès tout grélа,* il est tout grêlé, tout marqué de la petite vérole.

Pigoutoùs, so, *adj. m.* et *f.* Malade attaqué de la petite vérole.

Pigre, *adj. m.* Paresseux.

Dér. du lat. *Piger.*

Pigrije, *s. m.* Paresse.

Pijougnè, *s. m.* Un colombier, un pigeonnier.

Dér. de *Pijoun.* — *Voy.* c. m.

Pijoun, *s. m.* Pigeon *(Columba),* le pigeon domestique.

Pilo, *s. f.* La pile d'un pont.

Dér. du français.

Pilò, *s. m.* Une pile, un tas, un petit tas.

Pilouta, *v.* Planter des pilotis pour établir un ouvrage en maçonnerie dans l'eau ou sur un terrain exposé aux affouillements.

Pimpa (Sé), *v.* S'attifer.

Pimpa, do, *adj. m.* et *f.* Attifé, vêtu avec recherche. — *Aquèlo fènno ès bé pimpado,* cette femme est bien attifée.

Pimpanèlo, *s. f.* Pimprenelle, *Sanguisorba officinalis,* Linn., ou *Fraïssinéto. (Voy.* c. m.) On l'appelle aussi *Pimparèlo.* — *La grando pimpanèlo,* la pivoine. *Pœonia officinalis,* Linn.

Pimpouna, *v.* Pomponner, dorlotter, être aux petits soins.

Pimpourla, *v.* Soigner quelqu'un avec excès, le combler d'attentions exagérées. — *Sé pimpourla,* se dorlotter, soigner sa santé avec exagération.

Pinchoù (Faïre). Épier et se montrer à la dérobée; guetter, montrer le nez, se montrer en partie et se cacher alternativement. — *Pinchoù-babâou.* — *Voy. Babâou.*

Pinédo, *s. f.* Terrain planté de pins, bois ou forêt de pins.

Dér. de *Pi,* pin.

Pinò, *s. m.* Terme sous lequel on désigne le vin en plaisantant. — *Aï dé bon pinò,* j'ai du bon vin.

Piu-pan! *interj.* Pif-paf! Onomatopée inventée pour exprimer l'action de frapper à coups répétés et précipités, afin de donner au discours plus de rapidité et d'énergie. — *Li baïlè dous soufléts, pin-pan!* il lui ficha deux soufflets, pif-paf!

Pinta, *v.* Pinter, chopiner, boire avec excès, s'enivrer.

Pintardo, *s. f.* Pintade commune, *Numida meleagris,* Linn., oiseau de basse-cour. — *Bataïa coumo dé pintardos,* jacasser, caqueter, bavarder; se dit des femmes.

Pinto, *s. f.* La pinte d'Alais, dit SAUVAGES, pesant environ quatre livres poids de table, vaut un litre neuf décil., et répond à la quarte ou au pot de Paris de même poids. où qui contient deux pintes, mesure de Paris, ou quatre livres poids de marc, ce qui fait entre ces deux mesures une petite différence.

Pintra, *v.* Action de peindre; faire de la peinture.

Pintre, *s. m.* Peintre, celui qui se livre à l'art de la peinture.

Pintruro, *s. f.* Peinture, tableau. — *Acò's uno bèlo pintruro,* voilà un beau tableau. *La pintruro d'uno porto, d'uno fénèstro,* la peinture d'une porte, d'une fenêtre.

Piò. Onomatopée du piaulement du dindon, dont on a fait son nom et qui, féminisée, est devenue *Pioto,* nom de la dinde. — *Prénè la pioto,* s'enivrer.

Piolo, *s. f.* Une hache, une cognée. On dit aussi *Dèstrâou. (Voy.* c. m.) — *Planta la piolo,* faire un marché usuraire, hors de proportion avec la valeur de l'objet vendu. *Piolo bouscardièïro,* hache de bûcheron. *Piolo-dé-man,* hache de menuisier.

Pïo-pïo (A la), s'applique à la manière de donner certaines choses telles que dragées, pièces de monnaie que l'on jette aux enfants sur la voie publique et dont chacun tâche d'avoir la plus grosse part. — *Aquél oustâou ès à la pïo-pïo,* c'est une maison livrée au pillage, d'où chacun emporte le plus qu'il peut.

Pioto, *s. f.* La femelle du dindon. — *Voy. Piò.*

Piou-piou! Onomatopée du cri des poussins. Pi! Pi! en français. — *Piou-piou toujour viou,* celui qui geint et se plaint de sa santé vit toujours. Petit bonhomme vit encore. *Faï toujour piou-piou,* il se plaint, il se lamente, il geint sans cesse; il a toujours quelque chose qui cloche.

Piouta, *v.* Piauler, pépier. Les poules d'Inde piaulent; les poussins et les moineaux pépient. Au fig. *piouta,* crier, criailler, chamailler, geindre. En parlant de quelqu'un qui se plaint toujours de quelque infirmité, on dit : *toujour piouto,* il ne fait que geindre.

Pioutaïre, *s. m.* Celui qui criaille et se plaint toujours.

Pipa, *v.* Fumer du tabac, fumer la pipe surtout. On dit aussi *fuma,* mais ce terme est dérivé du français.

Pipado, *s. f.* Une bouffée, une gorgée de fumée de tabac, chassée par le fumeur qui fume la pipe.

Pipaïre, *s. m.* Fumeur.

Pipi, *s. m.* Terme de nourrice employé aussi en français en parlant aux enfants. Action de pisser. — *Faï toun pipi,* fais ton pipi.

Pipo, *s. f.* Pipe servant à fumer du tabac. — *Vòou pas uno pipo dé taba,* il ne vaut pas une pipe, il ne vaut pas cher.

Piqua, *v.* Frapper, heurter. — *Qudou piquo?* Qui va là? Qui frappe à la porte? *Lou piqua dé la daïo,* action d'affuter le tranchant d'une faux, opération difficile, d'où l'on dit au fig. en présence d'une difficulté : *Acò's lou piqua dé la daïo,* c'est ici que commence la difficulté, l'embarras.

Piquasoù, *s. f.* Picotement, prurit, démangeaison occasionnée sous la peau par l'acreté des humeurs ou la malpropreté du corps. — *Voy. Prusije.*

Piquatièïro, *s. f.* Cavité pratiquée dans un bloc de pierre et dans laquelle on introduit un coin en fer, pour la

Digitized by Microsoft®

partager en plusieurs pièces, en frappant sur le coin avec une masse de fer appelée *bouro*.

Piqué, *s. m.* Le piquet, jeu de cartes, que l'on joue à deux ordinairement. *Piqué-voulur*, jeu de piquet qu'on joue à trois. — *Jamaï lou piqué és pa'ntra din la tèsto d'un ase*, le piquet n'est jamais entré dans la tête d'un âne, pour dire que le piquet est un jeu difficile.

Piquélé, éto, *adj. m.* Petit, petiot, malingre. Se dit d'un enfant mignon, de petite taille, par rapport à son âge. On dit aussi *péquélé, éto*.

Piquet, *s. m.* Piquet, morceau de bois aiguisé par un bout et pouvant être enfoncé dans le sol.

Piquétado, *s. f.* Rangée de piquets plantés au bord d'une rivière pour soutenir des fascines et servir de défense contre les affouillements, les envahissements d'un cours d'eau. Se dit aussi d'une clôture fixe en bois.

Piquo, *s. f.* Pic de mineur, de terrassier.

Piquo, *s. f.* Pique, une des quatre couleurs d'un jeu de cartes.

Piquo, *s. f.* Brouillerie, animosité. — *Y vaï dé piquo*, il agit avec passion, avec animosité.

Piquonì, *s. m.* Pique-nique, repas où chaque convive paie son écot. De l'anglais *Pick-an-each*, littér. où chacun est piqué, où chacun paie.

Piquo-poulo, *s. f.* Nom lang. du fruit du micocoulier. Sorte de raisin à petits grains noirs ou blancs.

Piquoù, *s. m.* Instrument de mineur ou de carrier, pointu et acéré.

Pire, *adv.* Très, beaucoup, infiniment. — *Ès pire qué pouli*, il est très-joli. *Ès pire qué brave*, il est honnête au-dessus de toute expression.

Pis, *s. m.* L'urine; le pis de la vache, de la chèvre, de la brebis.

Pisa, *v.* Décortiquer les châtaignes, les dépouiller de leur écorce. Se dit aussi par extension de quelques légumes secs.

Dér. du lat. *Pinsus*, broyer, piler.

Pisado, *s. f.* Époque de l'année affectée au décortiquage des châtaignes, qui s'étend environ de fin novembre au milieu de décembre. — *Véndrén pér pisado*, nous viendrons à l'époque du dépiquage des châtaignes. *Pisado* se dit aussi pour désigner la quantité de châtaignes sèches que l'on peut décortiquer en une seule fois, en une seule opération.

Pisadoù (Sa), *s. m.* Sac en forte toile écrue, ouvert par les deux bouts et qui contient la quantité de châtaignes composant une *pisado*. — *Voy.* c. m.

On mouille fréquemment ce sac pendant l'opération du dépiquage, qui a lieu sur le *sou-pisadoù*. — *Voy.* c. m. ci-après.

Pisadoù (Sou), *s. m.* Billot en bois de chêne ou le plus souvent de châtaignier sur lequel on frappe les châtaignes sèches pour les dépouiller de leur écorce.

Pisaïre, *s. m.* Ouvrier employé au dépiquage des châtaignes.

Piscu, *part. pass.* du verbe *Poudre*, pouvoir. — *Aï pas piscu vénì*, je n'ai pas pu venir.

Piso, *s. f.* Auge de pierre, placée près d'un puits, d'une fontaine, auge à abreuver; auge à huile.

Dér. du grec Πύελος, baignoire, bassin à laver les pieds.

Pissa, *v.* Pisser, uriner; jaillir. — *Lou san pisso*, le sang jaillit, quand on pique la veine. *A pissa vérgougno*, il a bu toute honte. *Laïssas pissa lou béstidou*, laissez pisser le mouton, c.-à-d. prenez patience.

Pissadoù, *s. m.* Pot-de-chambre, vase de nuit, pissoir public ou privé.

Pissagno, *s. f.* Urine, pissât. — *Aï pissagno*, j'ai besoin d'uriner.

Pissaïre, arèlo, *s. m.* et *f.* Pisseur, pisseuse. Terme de dédain ou de mépris à l'égard d'un individu qui fait l'important et se mêle de ce qui ne le regarde pas. — *Achas, aquél pissaïre dé qué sé mèlo!* Voyez un peu de quoi se mêle ce faquin!

Pissarado, *s. f.* Grande quantité d'urine rendue en une fois; tache ou marque d'urine sur le drap de dessous lorsque quelqu'un a pissé au lit.

Pisso-can, *s. m.* — *Voy. Amourélèto.*

Pisso-fré, *s. m.* Se dit d'une personne à tempérament froid et lymphatique; d'un cacochyme.

Pissogò ou **Pissagò**, appelé aussi **Massaparèu**, *s. m.* Potiron rouge, champignon vénéneux.

Pisso-iè, *s. m.* Pissenlit, liondent, *Leontodon proteiformis*, Linn., plante de la famille des Composées.

Pisso-païo, *s. m.* Crible à larges mailles. — *Voy. Cruvèl.*

Pisso-rato, *s. f.* Chauve-souris.

Pissourlé, *s. m.* La pissotte d'un cuvier à lessive; un petit jet, un filet de liqueur; une pissotière.

Pissourléja, *v.* Pissoter; se dit aussi d'une fontaine qui ne donne qu'un mince filet d'eau.

Pissourliè, *s. m.* — *Voy. Pisso-iè.*

Pissoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Mouillé par le pis, qui a l'odeur du pis. Se dit d'un enfant qui sent le pissât.

Pistoulé, *s. m.* Pistolet, arme à feu à canon court, que l'on tire d'une seule main. Dim. de pistole, qui, au XVI^e^ siècle, désignait une carabine. Au fig. un homme de rien. — *Ès un triste pistoulé*, c'est un vaurien.

Henri Estienne dit qu'on fabriquait autrefois à Pistoie de petits poignards appelés *Pistoyers*, et que ce nom fut ensuite appliqué à toutes sortes d'armes de petite dimension.

Pitança, *v.* User d'une chose avec ménagement, ne prendre, n'employer une chose quelconque qu'avec économie frisant même la parcimonie. Manger dans un repas, proportionnellement aux mets qui sont servis, une quantité de pain plus considérable, de façon à ménager les mets et à ne les employer que comme véhicules pour aider à absorber le pain. Dans ce dernier sens on dit aussi : *Coumpanéja*. — *Coumpanéjo-té*, dit la mère à son jeune

Digitized by Microsoft ®

enfant qui, par friandise, est porté à substituer le mets au pain.

Pitançaïre, *s. m.* Celui qui ménage les mets pour se nourrir de pain de préférence et en plus grande proportion.

Pitanciè, *s. m.* Pitancier, office du religieux chargé dans une communauté de distribuer la pitance, c.-à-d. la quantité de pain, de vin et de viande ou de légumes qui revient à chacun.

Pitanço, *s. f.* Pitance. Ce mot se dit pour toute sorte de mets qu'on a coutume de manger avec du pain. Il n'a pas la même signification en français, où le mot pitance désigne la portion de pain, de vin et de mets qu'on donne à chaque repas dans les communautés. — *Manjo soun pan san pitanço,* il mange son pain sec. *A dé pan, dé vi et dé pitanço,* il a du pain, du vin et de la viande ou autres mets. De la bass. lat. *Pictansia* ou portion monastique de la valeur d'une *picte* ou *pitte,* monnaie des comtes de Poitiers, *Pictaventium,* qui valait le quart d'un denier.

Pitre, *s. m.* La poitrine de l'homme, le poitrail des bestiaux.

Dér. du lat. *Pectus, pectoris.*

Pivèr, *s. m.* Pic-vert. *Picus viridis,* Temm., oiseau dont tout le dessus de la tête, l'occiput et les moustaches sont d'un rouge brillant; le dessus du corps d'un beau vert, le dessous blanc jaunâtre et le croupion d'un jaune verdâtre. Il a environ 0,35 cent. de long. Les pics-verts ne sont pas rares dans nos contrées, où ils vivent sédentaires; d'autres espèces y apparaissent aussi et, comme elles n'ont point cette couleur qui caractérise le premier, elles ne devraient recevoir que le nom générique de *Pi;* mais l'espèce la plus commune l'a emporté et le nom de *Pivèr* est ordinairement donné à toute la famille, sans faire grâce de l'épithète, qui parfois s'applique assez mal.

Pivou, pivolo, *s. m.* et *f.* Peuplier, *Populus nigra* et *populus alba,* Linn., qui sont les deux espèces indigènes. On applique aussi ce nom au peuplier d'Italie *(Populus fastigiata,* Poiret), qui a la feuille du peuplier noir et le bois du peuplier blanc.

Dér. de *Populus,* nom lat. de ces arbres.

Pivoulado, *s. m.* Champignons de souche qui viennent au pied des peupliers.

Pla, *s. m.* Plat, ustensile de ménage sur lequel on présente les mets à table. — *Métre la man dou pla,* mettre la main au plat.

Platé, dim. de plat. — *D'iòou dou platé,* des œufs au plat.

Plataras, augm. de plat. — *Nous an douna un plataras dé soupo,* on nous a donné une gamelle de soupe.

Pla, ato, *adj. m.* et *f.* Plat, plate. — *Ès pla coumo uno pénnaïso,* il est plat comme une punaise.

Plaça, *v.* Placer, mettre quelque chose en place; donner une place, une position à quelqu'un. — *Ès bé plaça,* il a une place, une bonne position.

Placar, *s. m.* Armoire pratiquée dans l'épaisseur d'un mur.

Placiè, *s. m.* Coureur de places, désœuvré; mais ce mot s'applique surtout à un commissionnaire, à celui dont le métier consiste à placer les marchandises, et au fermier des places du marché d'une ville.

Placïoù, *s. m.* Petit emplacement où l'on peut construire.

Placéto, *s. f.* Petite place; dim. de *Plaço. (Voy.* c. m.) Palier situé au sommet d'un escalier extérieur, au devant d'une maison et quelquefois recouvert d'une toiture.

Plaço, *s. f.* Place, lieu ou espace que peut occuper une personne ou une chose; lieu public découvert, situé dans l'intérieur d'une ville ou d'un village et ordinairement entouré de bâtiments, soit pour l'embellissement d'une ville, soit pour la facilité du commerce et l'étalage des marchandises et des denrées; rang, emploi.

Dér. du lat. *Platea.*

Plagne, *v.* Plaindre, regretter, épargner sa peine, ses dépenses. — *Aquél pâoure home ès bé dé plagne,* ce pauvre homme est bien à plaindre. *Plagne bé lou pâouro mort,* je regrette bien le pauvre défunt. *Plan lou béoure à sous varlés,* il lésine sur le vin qu'il doit livrer à ses domestiques.

Dér. du lat. *Plangere.*

Plagnén, énto, *s. m.* et *f.* Plaignant, plaignante; celui qui se plaint, qui porte plainte.

Plago, *s. f.* Plaie, blessure. Au fig. préjudice, dommage. — *Plago d'argén ès par mourtèlo,* perte d'argent n'est pas une plaie mortelle.

Plaïdéja, *v.* Plaider. Au fig. hésiter avant de prendre une détermination. — *Dé qué plaïdéjes?* pourquoi hésites-tu? On dit proverbalement : *Quâou plaïdéjo, malâoutéjo; tout ço qué manjo y'amaréjo,* celui qui plaide est toujours maladif, et tout ce qu'il mange lui paraît amer. On dit vulgairement d'un homme atteint d'une maladie désespérée : *Plaïdéjo,* il plaide, il est entre la vie et la mort.

Plaïdéjaïre, arèlo, *s. m.* et *f.* Plaideur, plaideuse, celui qui aime à plaider, qui plaide souvent. — *Un plaïdéjaïre ès un marì vésì,* un plaideur est un mauvais voisin.

Plan, *s. m.* Plan, projet, décision arrêtée. On dit au fig. : *Avès un famoùs plan!* vous avez un fier aplomb! un flegme étonnant! *Tiro dé plan,* se dit de celui qu'on appelle vulgairement un batteur de pavés, un paresseux.

Plan, *s. m.* Plant; jeune arbre, jeune plante, bout à planter ou nouvellement planté, rejeton que l'on enlève à un arbre pour le replanter. — *Dé bon plan, planto ta vigno; dé bon san, marido ta fio;* de bons plants plante ta vigne, d'un sang pur marie ta fille.

Plan, *adj. m.* Plain, uni. — *Plan coumo la man,* uni comme une glace.

Plan, *adv.* Doucement, posément, lentement. — *Plan-plan!* tout doux, tout beau. *Anén plan, acampén bé,*

Digitized by Microsoft®

agissons avec mesure et faisons notre profit. *Qudou vaï plan, vaï san,* celui qui agit avec prudence évite bien des mécomptes. *Plan dâou lé qué jougan cinq sôous!* Ne touchez pas au cochonnet, nous jouons cinq sous! dicton proverbial employé facétieusement par les joueurs de boules.

Planas, asso, *s. m.* et *f.* Grande et large plaine; augmentatif de *plan;* de même que *plané, plagnôou,* petite plaine, en est le diminutif.

Planchar, *s. m.* Grosse planche épaisse, madrier.

Dér. de *Plancho,* dont il est un augmentatif.

Planchè, *s. m.* Plancher, assemblage de poutres, de solives et de planches qui sépare deux étages consécutifs d'une maison.

Planchéïra, *v.* Plancheyer, parqueter.

Planéja, *v.* Se dit d'une région située en plaine, très-peu accidentée.

Plano, *s. f.* Plaine; poisson de mer appelé plie en français; outil de tourneur et de tonnelier.

Plan-paousè, *s. comp. m.* Homme indolent, flegmatique, sans initiative.

Plan-piè, *adv.* Plain-pied. — *Aquéles mémbres soun dé plan-piè,* ces pièces sont de plain-pied.

Planquéto, *s. f.* Une chaufferette; une petite planche.

Planquo, *s. f.* Passerelle jetée sur un ruisseau et construite avec des planches.

Plansoù, *s. m.* Plançon, jeune plant d'arbre ou d'autre plante; un poteau.

Plansouïè, *s. m.* — *Voy. Plantouïè.*

Planta, *s. m.* Gerbes dressées côte-à-côte sur l'aire, les épis en haut et formant une arène circulaire sur laquelle on fait piétiner les chevaux pour dépiquer le blé.

Planta. *v.* Planter. Planter un champ, planter un clou. — *Vaquì un home bé planta,* voilà un homme bien bâti. *M'avès planta,* vous m'avez faussé compagnie.

Dér. du lat. *Plantare.*

Plantado, *s. f.* Plantation d'arbres. Ce terme s'applique surtout à un champ planté de mûriers ou d'oliviers disposés en quinconce ou par rangées.

Plantage, *s. m.* Plantain à larges feuilles, *Plantago latifolia,* Linn., appelé aussi *Erbo à cinq costos,* herbe à cinq côtes; plante vulnéraire, astringente.

Plantiè, *s. m.* Nouvelle ou jeune plantation de vignes.

Planto, *s. f.* Plante, végétal. Au fig. on dit : *Planto dé pigoto,* un grain ou un bouton de petite vérole. — *Acò és uno bèlo planto,* se dit en parlant d'une femme de taille élevée et bien constituée.

Plantun, *s. m.* Jeune pousse de salade ou de légume destinée à être repiquée dans un jardin potager.

Plataras, *s. m.* Plat de grande dimension; augm. de *Pla.* — *Voy.* c. m.

Platèou, *s. m.* Grosse planche très-épaisse, madrier ordinairement débité dans un bois dur tel que le chêne ou le noyer.

Plantouïè, *s. m.* Semis de châtaigniers, de mûriers, d'ognons, de choux et en général d'arbres ou de légumes nouvellement sortis de terre.

Plé, Pléno, *adj. m.* et *f.* Plein, pleine. On dit aussi *Plén* au masc. — *Un plén capèl, un plén pagné,* plein un chapeau, un panier. *N'aï mas plénos mans,* j'en ai les mains pleines. *Aquélo cabro, aquélo fédo és pléno,* cette chèvre, cette brebis est pleine.

Plèga, *v.* Plier, ployer. — *Plèga-vous bé,* couvrez-vous, enveloppez-vous bien. *Aquél homme és plèga,* cet homme est perdu, il est dans un état désespéré. *L'a fa plèga,* il l'a fait caponner, il lui a fait mettre les pouces. *Sé plèga,* se coiffer. *Plèga boutigo,* fermer boutique, faire faillite.

Dér. du lat. *Plicare,* m. sign.

Plégadis, isso, *adj. m.* et *f.* Souple, flexible, pliant, facile à plier. — *Cadièïro plégadisso,* chaise pliante.

Plégaje, *s. m.* Pliage, action de plier.

Plégo, *s. f.* Une main, une levée au jeu de cartes. — *Lou jo dé plégo-ma-tèlo,* le jeu de la toile.

Pléjas, *s. m.* Augm. de *Plèjo.* Grosse averse, pluie subite et de peu de durée.

Plèjo, *s. f.* Pluie. — *Plèjo ménudo,* bruine, petite pluie.

Dér. du lat. *Pluvia.*

Plèjoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Pluvieux.

Plén, *adj. m.* — *Voy. Plé.*

Plésl, *s. m.* Plaisir, satifaction, sensation agréable, joie, amusement, volonté, service, office. — *Coumo vous fara plésì,* comme vous voudrez, à votre choix.

Dér. du lat. *Placere.*

Plèt-à-Dìou! *interj.* Plaise à Dieu! Exclamation interjective employée pour témoigner le désir qu'on éprouve de voir un vœu, un souhait se réaliser.

Plèti? *quest. interj.* Plaît-il? — *Faïre plèti,* se plier aux circonstances, faire des courbettes.

Plis, *s. m.* Pli, point où une chose se plie, marque qui reste à l'endroit plié. — *Acò fara pas un plis,* cela ira de soi, cela aura lieu sans difficulté.

Dér. du lat. *Plica.*

Plissa, *v.* Plisser, faire des plis à une étoffe pour l'agrémenter. Adjectivement on dit *Plissa, do,* plissé, e. — *Aquélo fénno és touto plissado,* cette femme est ridée.

Plò, *s. m.* Petit plateau qui surmonte un chaînon, un contrefort de montagne. Quand ce plateau se trouve situé sur la sommité la plus élevée d'une région, il prend le nom de *Calm, Can.* — *Voy.* c. m.

Plôoure, *v. n.* et *impers.* Pleuvoir. Ce terme s'emploie pour désigner l'eau qui tombe du ciel. On dit de quelqu'un qui flâne au lieu de travailler : *écouto sé plôou,* il écoute s'il pleut.

Dér. du lat. *Pluere.*

Plouma, *v.* Plumer, ôter les plumes d'un volatile; peler un fruit, un légume; effeuiller, écorcer un arbre. — *Plouma dé castagnos, dé rabos,* peler des châtaignes, des raves. *Plouma un amouriè,* effeuiller un mûrier. *Plouma*

Digitized by Microsoft ®

un éouse, écorcer un yeuse ou chêne-vert. *Faï un fré qué ploumo,* il fait un froid très-vif. *T'an plouma,* on t'a plumé, se dit à un joueur qui a tout perdu.

Ploumado, *s. f.* Une volée, une râclée. — *T'an fitu uno ploumado,* on t'a fiché une râclée. *Ploumados,* châtaignes fraiches pelées et prêtes à mettre à cuire.

Plouma, ado, *adj. m.* et *f.* Plumé, plumée, pelé, pelée. — *Tèsto ploumado,* tête chauve. On l'emploie comme sobriquet : *Bérna lou plouma,* Bernard le Chauve.

Ploumas, *s. m.* Bûche de chêne écorcé, de bois pelard.

Ploumba, *v.* Plomber, appliquer du plomb; prendre l'aplomb d'un mur, d'une chose quelconque à laquelle on veut donner une position verticale ; élaguer les branches d'un arbre de manière à ce qu'elles ne dépassent pas une certaine limite fixée.

Dér. du lat. *Plumbare.*

Ploumba, ado, *adj. m.* et *f.* Plombé, mis d'à-plomb. — *Aquél home és gaïre ploumba,* cet homme n'a pas beaucoup de jugement, se dit au fig.

Ploumé, *s. m.* Plumet, niveau de plomb, en vieux fr. plomet. Au fig. : *Préne un ploumé,* se griser.

Ploumîo, *s. f.* Débris de plumes ou de matières ressemblant à de la plume; épluchures.

Ploumo, *s. f.* Plume, duvet qui recouvre le corps des oiseaux et leur sert à voler; plume à écrire ou plume d'oie qui a subi certaine préparation. Par extension, on donne aussi le nom de plume à la plume de fer inventée depuis quelques années et qui a presque complètement remplacé la plume d'oie.

Dér. du lat. *Pluma,* m. sign.

Ploumoûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Plumeux, plumeuse, garni de plumes.

Ploun, *s. m.* Plomb, fil-à-plomb, instrument de maçon propre à prendre l'aplomb; plomb de chasse.

Plounjoû, *s. m.* Plongeon, nom donné à certains oiseaux de passage de l'ordre des Palmipèdes qui ont l'habitude de plonger. Dans le Gard, on donne surtout ce nom au Castagneux ou grèbe de rivière. *(Colymbus minor,* Linn.)

Ploura, *v.* Pleurer, déplorer, regretter. — *Plóura sous pécas,* pleurer ses péchés. *Plouro qué sé déscréstiano,* expression intraduisible, pour indiquer qu'une personne pleure abondamment. *Las soucos plourou,* la vigne entre en sève. *Plouro coumo un védèl,* il pleure comme un veau. *On diriè qu'a ploura pér l'avédre,* on dirait qu'il a pleuré pour l'obtenir, se dit d'un vêtement mesquin, étriqué, manquant de l'ampleur suffisante.

Dér. du lat. *Plorare,* m. sign.

Plourado, *s. f.* Intervalle de temps plus ou moins long passé à pleurer. — *A fa uno plourado,* se dit surtout d'un enfant qui a pleuré longtemps sans discontinuer.

Plouraïre, Plourarèlo, *s. m.* et *f.* Pleurard, celui qui pleure habituellement, qui se plaint de tout, qui n'est content de rien.

Plouroûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Pleureux, pleureuse, qui est en pleurs, qui a les yeux mouillés de pleurs. — *Ès tout plouroûs,* il est tout en larmes.

Plous, *s. m. pl.* Pleurs, larmes répandues.

Plouvina, *v.* Bruiner. Se dit de la rosée qui tombe. Dans le voisinage de Nimes, *Plouvina* signifie *geler blanc.*

Plouvinas, *s. m.* Bruine intense, rosée abondante. Dans le voisinage de Nimes, on appelle *Plouvinas* la gelée blanche désignée à Alais sous le nom de *Barbasto.* — *Voy.* c. m.

Plouvinéja, *v.* Bruiner.

Dér. du lat. *Pluvia,* pluie.

Plouvinéjado, *s. f.* Bruine peu intense; menue pluie telle que celle provenant des brouillards qui se résolvent en pluie fine. Dim. de *Plouvino.* (*Voy.* c. m.) Sur les hautes montagnes il ne tombe guère que de la bruine. — *Faï uno plouvinéjado,* il fait une petite rosée.

Plouvino, *s. f.* Bruine, rosée de la nuit ou du matin; pluie fine. Nom de la gelée blanche en Provence.

Dér. du lat. *Pluvia,* pluie.

Pluga, *v.* Fermer les yeux, les bander comme on le fait aux jeux de colin-maillard et cligne-musette. On dit : *Qudou plugo?* que l'on doit rendre par : à qui est-ce à faire? — *Ès iéou qué plugue,* c'est moi qui fais. *Té vóou pluga,* je vais te bander les yeux. Ce terme paraît être dit pour *pléga,* plier ou fermer.

Dér. du lat. *Plicare,* plier, m. sign.

Plugos, *s. f. pl.* Antoques ou lunettes des chevaux; sortes de calottes de cuir opaques, avec lesquelles on recouvre les yeux des chevaux de manège et de ceux que l'on emploie au dépiquage du blé. Il ne faut pas confondre les antoques avec les œillères des chevaux de voitures ou avec les flaquières, qui empêchent seulement les chevaux et les mulets de voir latéralement, ce qui contribue à les tenir dans le droit chemin.

Plugoûs (Dé), *adv.* A tâtons, les yeux fermés ou à l'avenglette.

Plugué, *s. m.* Le jeu de cache-cache ou de cligne-musette, appelé aussi *Réscoundudo.*

Plus (Sans). Locution qui s'emploie dans le sens de : sans ajouter davantage. — *Quan aguè parla, partiguè sans plus,* quand il eut expliqué son affaire, il partit sans rien ajouter de plus.

Po, *subst. m.* Pot, vase de terre ou de métal destiné à contenir quelque chose.

Dér. du lat. *Potus,* boisson.

Po, *v. 3e pers. du pr. de l'ind.* des *v. Poudre, Poude* ou *Poudé,* pouvoir. Il ou elle peut. — *Po sé dire,* on peut le dire.

Dér. du lat. *Potere,* pouvoir, m. sign.

Pocho, *s. f.* Poche, petit sac aplati fixé aux habits et servant à serrer divers objets que l'on emporte habituellement avec soi ; faux pli d'une étoffe cousue, sinus dans une plaie; partie interne d'une tumeur. On dit au fig. : *Acò és din ma pocho,* c'est une chose comprise, une chose

Digitized by Microsoft®

qui m'est acquise. — *Rasin dé pocho,* raisin de poche, à grains durs et qui mûrit fort tard.

Dér. de la bass. lat. *Punga, Puncha, Pochia,* m. sign.

Po-dé-cambro, *s. m. comp.* Pot-de-chambre, vase de nuit. — *Voy. Pissadoù.*

Pon, *s. m.* Pont, ouvrage en pierre, en bois ou en fer jeté sur une rivière, un fleuve, un cours d'eau quelconque pour en faciliter le passage.

Dér. du lat. *Pons, pontis,* m. sign.

Pon-lévadis, *s. m. comp.* Pont-levis.

Pôou, *s. f.* La peur, l'effroi. — *N'aï maï dé pôou qué d'énvéjo,* j'en ai plus peur qu'envie, se dit d'une chose qu'on redoute de voir se réaliser. *La pôou gardo las vignos,* la peur garde les vignes.

Por, *s. m.* Cochon commun, cochon domestique. *(Sus scrofa,* Linn.) Mammifère onguiculé de la famille des Pachydermes, dont on distingue six ou sept races ayant toutes le sanglier pour souche. Au fig. un individu sale, malpropre ou dont le langage est grossier et inconvenant. — *Ès coumo un por à l'éngraï,* se dit d'un individu qui n'a d'autre souci que de manger et dormir. *Por sénglas,* sanglier ou porc sauvage. *Ploures pas, pichoto, avèn troubat lôu por,* n'ayez aucun souci, nous avons trouvé le nœud de la difficulté.

Dér. du lat. *Porcus,* m. sign.

Pore, *s. m.* Poireau. — *Vèr coumo un pore,* vert comme la fane d'un poireau. On dit aussi *Pori.*

Pori, *s. m.* Poireau. — *Voy. Pore.*

Porje, *s. m.* Porche, espace couvert placé à l'entrée d'un édifice, d'un monument, d'une maison; parvis d'une église.

Dér. du lat. *Porticus,* m. sign.

Porto, *n. pr.* de lieu. Portes, ou Portes-Bertrand, comm. du canton de Génolhac. — *Castrum et villa de Portis,* 1102; *Ad Portas,* 1294; *Castrum de Portis-Bertrandi,* 1344. Cette localité, qui peut être considérée comme la porte des Cévennes, est située sur la ligne du faîte qui sépare les deux vallées du Gardon et de la Cèze. La voie romaine de Nîmes à Gergovie, par le Collet de Villefort, passait par Portes et on en trouve encore des vestiges sur son territoire.

Porto, *s. f.* Porte, ouverture par où l'on pénètre dans une maison, un édifice, une ville, etc.; la clôture elle-même, la cloison qui sert à fermer l'ouverture. — *Bara la porto,* fermer la porte. *Piqua én toutos las portos,* frapper à toutes les portes, réclamer un service de tous les côtés. *Porto-à-vitro,* porte vitrée.

Dér. du lat. *Porta,* m. sign.

Porto-ésfraï, *s. m. comp.* Épouvantail, mannequin bourré de paille qu'on met au bout d'un poteau au milieu d'un champ pour effrayer les oiseaux. Au fig. personne laide, hideuse, qui fait peur; rabat-joie, croquemitaine. On applique quelquefois ironiquement cette qualification à un agent de police, à un gendarme.

Porto-faï, *s. m. comp.* Porte-faix, crocheteur.

Porto-fuïo, *s. m. cómp.* Portefeuille.

Porto-mantèl, *s. m. comp.* Porte-manteau.

Porto-réspè, *s. m. comp.* Une arme quelconque que l'on porte ostensiblement dans un voyage ou dans une occasion où l'on peut courir des dangers, et qui impose le respect à ceux qui l'aperçoivent.

Pos, *s. f.* Planche. Du lat. *Postis.* — *Ès sé coumo uno pos,* il est sec comme une planche. *L'an més éntre quatre pos,* on l'a mis entre quatre planches, on l'a mis au cercueil.

Pos, *v.* Tu peux; 2e *pers. du prés. de l'ind.* du *v. Poudre, Poude* ou *Poudé,* pouvoir. — *Pos ou crére,* tu peux le croire. *Pos-ti ou dire?* Peux-tu dire cela?

Pous-barâou, *s. m. comp.* Puits que l'on ferme au moyen d'une porte. C'est un puits semblable, encore existant, qui a donné son nom à la rue *Puits-barral* à Alais.

Pouce, *s. m.* Le pouce de la main. — *Métre lou pouce,* caler, se plier à une nécessité, à une exigence; se laisser convaincre par une démonstration, avouer que l'on a tort. Ancienne mesure aujourd'hui abandonnée.

Poucèl, *s. m.* Jeune pourceau, goret, cochon de lait.

Dér. du lat. *Porcellus,* m. sign.

Poucéla, *v.* Cochonner, se dit de la truie qui a mis bas.

Poucélado, *s. f.* Cochonnée; portée de petits cochons; ce qu'une truie met bas en une seule portée. Sauvages ajoute que le nombre des jeunes pourceaux est ordinairement égal au nombre des pis de la truie.

Poucèlo, *s. f.* Une jeune truie qui n'a point porté.

Pouchado, *s. f.* Une pochée; plein une poche. — *N'avié uno pléno pouchado,* il en avait une poche pleine.

Pouchéja, *v.* Se fouiller; mettre la main dans sa poche comme pour en retirer de l'argent.

Pouchoù, *s. m.* Gousset, bourson, petite poche de la culotte ou du gilet. Dim. de *Pocho.*

Poucîou, *s. m.* Pourcil, loge ou étable à cochons. Du lat. *Porcinum* (sous-entendu *stabulum).* — *Sanlo coumo un poucîou,* sale comme un pourcil; se dit d'une maison très-mal tenue.

Pouda, *v.* Tailler la vigne, former la tête d'un mûrier nain, d'un jeune arbre fruitier.

Dér. du lat. *Putare,* rendre pur, tailler, émonder, nettoyer.

Poudaïre, *s. m.* Vigneron qui taille la vigne.

Poudar ou **Bartassiè.** Grande serpe à tailler les haies et les charmilles. Elle est emmanchée d'un long bâton, et le fer a la forme d'un croissant, comme celui d'une faucille.

Poudasoù, *s. f.* La taille des vignes; l'époque, la saison où a lieu cette opération. — *Pér poudasoù,* au temps de la taille.

Poudé, *s. m.* Serpette à greffer, à émonder, à tailler.

Dér. du lat. *Putus, a, um,* pur, purifié; d'où *Putare,* rendre pur, tailler, émonder, nettoyer.

Digitized by Microsoft ®

Poudé, *s. m.* Pouvoir, autorité, crédit. — *S'avièï lou poudé,* si j'avais le pouvoir.

Poudé, *v.* Pouvoir.

Poude, *v. n.* Pouvoir, — *V. Poudé* et *Poudre.*

On dit au PRÉS. DE L'IND. :

Pode..... Je peux.
Podes..... tu peux.
Po..... il peut.
Poudèn..... nous pouvons.
Poudès..... vous pouvez.
Podou..... ils peuvent.

A L'IMPARFAIT :

Poudièï..... je pouvais.
Poudiès..... tu pouvais.
Poudiè..... il pouvait.
Poudian..... nous pouvions.
Poudias..... vous pouviez.
Poudièn..... ils pouvaient.

AU PASSÉ DÉFINI :

Pouguère..... je pus.
Pouguères..... tu pus.
Pouguè..... il put.
Pouguèn..... nous pûmes.
Pouguès..... vous pûtes.
Pouguèrou..... ils purent.

Dér. du lat. *Potere,* pouvoir, m. sign.

Camine tan qué pode, je marche aussi vite que je puis. *Courissian tan qué Diou poudian,* nous courions à toutes jambes ou autant que Dieu nous donnait des forces. *Pico tan qué po,* il frappe de toutes ses forces. *S'én vaï tan qué po,* en parlant d'un malade qui approche de sa fin. *Plôou tan qué po,* il pleut à verse. *Fôou poude,* il faut pouvoir.

Poudïos, *s. f. pl.* Les émondures, les menus brins, les scions et les branches enlevées d'un arbre que l'on émonde avec la serpette ou la hache; les sarments que l'on coupe sur un cep de vigne.

Poudo, *s. f.* Serpe à couper les ronces, emmanchée d'un bâton long de quatre à cinq pieds. Son fer est plus petit que celui du *Poudas;* il est un peu plus grand que celui du *Poudé* ou serpette. On appelle aussi *Poudo,* la serpette à talon allongé qui sert à tailler les vignes.

Poudra, *v.* Poudrer, couvrir de poussière. — *Souï tout poudra,* je suis tout couvert de poussière. — Futur absolu du v. *Poudre.* Il ou elle pourra.

Poudre, *v.* Pouvoir. — *Voy. Poude* et *Poudé,* v.

Poudro, *s. f.* Poudre, poudre à canon, à fusil; poudre à poudrer; poussière, matière pulvérisée.

Dér. du lat. *Pulvis, pulveris.*

Poulèlo, *s. m.* Poêle, fourneau servant à chauffer un appartement, à faire la cuisine. Appareil essentiellement moderne dans le midi de la France surtout, et dont le nom est emprunté au français. Drap d'honneur que l'on porte dans une cérémonie funèbre.

Pouèn, *s. m.* Point; point final dans l'écriture ou les ouvrages imprimés; point que l'on marque au jeu. On dit aussi *Poun.* — *Voy.* c. m.

Pouètro, *s. m.* Poète. Emprunt fait au français en le dénaturant.

Pougé, *n. pr. m.* Nom d'homme et de localité. Dim. de *Piè,* Puech, Puy, élévation, tertre, monticule, pic.

Dér. du lat. *Podium,* m. sign.

Pougèso, *adj. f.* Qualificatif appliqué à certaines monnaies du Puy émises sous le signe de saint Louis. — *Maïo pougèso,* maille pougeoise ou du Puy.

La pitte pougeoise valait la moitié d'une maille et celle-ci la moitié d'un denier. D'après certains auteurs la *Pougèso* proprement dite équivalait à la moitié d'une pitte ou au quart d'une obole ou le huitième d'un denier. La pitte proprement dite, *picta,* était une monnaie du Poitou, *Pagus pictavensis.*

Pougnado, *s. f.* Une poignée, autant que la main fermée peut contenir d'une chose; partie d'un instrument ou d'un outil que l'on saisit avec la main; poignée de main.

Pougné, *s. m.* Poignet, l'articulation qui relie la main à l'avant-bras; partie de la manche d'une chemise, d'une blouse, d'une veste, etc., qui correspond à cette articulation.

Pougne, *v.* Piquer, percer, transpercer avec une chose aiguë; mordre en parlant du serpent et de la piqûre des abeilles. Au fig. inquiéter, irriter, fâcher.

Dér. du lat. *Pungere,* m. sign.

Pougne, *v.* Pondre. Travailler la pâte avec les poings fermés.

Pougnédisso, *s. f.* Douleur vive et aiguë; point-de-côté.

Pougnéduro, *s. f.* Piqûre d'abeille, de guêpe, de frelon, de puce, de scorpion, etc.

Pougno, *s. f.* La force qui réside dans le poignet et la main. — *A bono pougno,* il a le poignet solide.

Pougu. Pu. *Part. pass.* du verbe *Poudre, Poude* ou *Poudé.* On dit aussi *Piscu* ou *Pouscu* dans le même sens.

Dér. du lat. *Potere, possum.*

Pouïo, *s. f.* Injures grossières.

Du celt. *Poulk,* ou plutôt de *Pediculus,* pou, traiter quelqu'un de pouilleux.

Pouïsoù, *s. f.* Poison, substance qui, introduite dans l'organisme, peut donner la mort. Au fig. un méchant homme, une méchante femme. — *Quinto pouïsoù!* quel gredin! quel coquin!

Dér. du lat. *Potio,* potion, breuvage.

Pouïtroun, *s. m.* Poltron, lâche, pusillanime, dépourvu de courage.

Dér. du lat. *Pollex,* pouce, et de *Truncus,* coupé, mutilé. Autrefois les Romains qui par lâcheté ne voulaient pas servir dans les armées se coupaient le pouce, d'où : *Pollextruncus, Poltrunc* et poltron.

Digitized by Microsoft ®

Pouïtrounariè, *s. f.* Poltronnerie.

Poul, *s. m.* Cochet, jeune coq.

Poulardo, *s. f.* Poularde, jeune poule que l'on a engraissée après lui avoir enlevé les ovaires.

Poulé, *s. m.* Poulet, poussin de la poule.

Dér. du lat. *Pullus*, m. sign. — *Ès mor coumo un poulé*, il est mort sans souffrance, sans agonie; il s'est éteint.

Poulèje, *s. f.* Poulie. On dit aussi *Tirolo*.

Poulèjo, *s. f.* Cigogne ou bascule de puits. — *Voy. Balandro*.

Poulétariè, *s. f.* Poulaille; troupe de volailles.

Poulì, *s. m.* Poulain, jeune cheval, ânon, jeune mulet. Au fig. jeune garçon sans expérience, aux allures vives. — *Qudou noun travaïo poulì, travaïo roussì*, qui ne travaille pas dans sa jeunesse, travaille parfois dans sa vieillesse.

Poulì, ido, *adj. m.* et *f.* Joli, jolie; gentil, gentille. — *M'én avès fa uno poulido*, vous m'en avez fait une qui compte. *Siès un poulì mèrle!* tu es un fier nigaud! *Vous aï espéra un poulì briou*, je vous ai attendu bien longtemps.

Pouliço, *s. f.* Police.

Dér. du lat. *Policia*, ordre, règlement établi pour la sûreté d'une ville.

Pouliço, *s. f.* — *Faïre la pouliço*, gaminer, faire le polisson par les rues.

Poulidiè, *s. f.* Beauté, gentillesse.

Poulina, Pouliner, mettre bas un poulain, se dit de la jument et aussi de l'ânesse.

Poulinado, *s. f.* Escapade d'écolier, d'un jeune libertin qui fuit la maison paternelle pour prendre la clé des champs; escapade. — *A fa poulinado*, il a décampé.

Poulinas, *s. m.* Gros poulain et au fig. gros garçon qui gambade et folâtre comme un poulain; fiente de poule ou de quelque autre oiseau de basse-cour.

Poulisso, *s. m.* Polisson. — *Siès uno bravo poulisso*, tu es un fier gamin.

Poulissoun, *s. m.* Polisson, espiègle, libertin, débauché.

Poulissouna, *v.* Polissonner; dire ou faire des polissonneries.

Poulissounado, *s. f.* Polissonnerie, acte inconvenant, insolence.

Poulissounariè, *s. f.* Action, parole, tour de polisson; bouffonnerie, plaisanterie déplacée.

Poulo, *s. f.* Jeune poule et par extension la femelle du coq, que l'on appelle surtout *Galino*. — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Pulla*, m. sign. — *Gardas vostos poulos, aï douna van à moun gal*, gardez vos filles, mon fils est émancipé.

Poulo-d'aïgo, *s. f.* Poule d'eau; poule d'eau ordinaire. *(Gallinula chloropus*, Linn.) Oiseau aquatique qui a la tête, la gorge, le cou et la poitrine d'un noir bleuâtre, le dessous du corps blanc, et le dessus brun olivâtre avec une plaque rouge sur le front. Il atteint près de quarante centimètres de longueur.

Indépendamment de cette espèce, il en est une autre, la poule d'eau Marouette *(Gallinula porzana*, Temm.), assez pareille de couleur à la précédente, mais moitié plus petite, qui, comme elle, se trouve souvent au bord des eaux douces. Celle-là, sans compter d'autres variétés qui ne quittent guère les étangs et les marais, doit aussi recevoir le nom de *poulo-d'aïgo;* il n'est pas jusqu'au râle d'eau (mieux dit cependant *rasclé)* qui ne puisse se confondre sous la même appellation avec les précédentes : il est vrai que tous sont bien proches parents.

Pouloumas, *s. f.* Ficelle tordue à un seul brin de diverses grosseurs.

Dér. de la bass. lat. *Polomarium*, m. sign.

Pouloumbo, *s. f.* Palombe; pigeon sauvage plus petit que le ramier. *(Columba turricola sexatilis*, Linn.)

Pouma, ado, *adj. m.* et *f.* Pommé, ée, en forme de pomme. Se dit principalement des choux et des salades. — *Vaqui un cdoulé bièn pouma*, voilà un chou bien pommé.

Dérivé de *Poumo*.

Pouma, *v.* Pommer, se développer en forme de pomme. Se dit principalement des choux.

Poumada, *v.* Pommader, enduire de pommade. Se pommader, enduire ses cheveux de pommade.

Poumado, *s. f.* Pommade, composition molle, grasse ou onctueuse employée soit en médecine, soit comme cosmétique.

Dér. du lat. *Pomatum*, fait avec la pomme, parce que jadis on faisait entrer la pulpe de ce fruit dans cette composition.

Poumarèdo, *s. f.* Pommeraie, lieu planté de pommiers ou d'arbres fruitiers produisant des fruits à pepins. Ce mot est aussi employé comme nom propre d'homme : *Poumarèdo*, Pomarède, La Pommeraie.

Dér. du lat. *Pomarium*, m. s.

Poumiè, *s. m.* Pommier, arbre qui porte des pommes; poirier commun. *(Malus communis*, Dec.) — *Voy. Poumièïro*.

Dér. de *Poumo*.

Poumièïro, *s. f.* Pommier. On dit aussi *Poumiè*. — *Voy.* c. m.

Poumo, *s. f.* Pomme, le fruit du pommier.

Dér. du lat. *Pomum*, fruit bon à manger.

Poumo-d'Adam, *s. f. cómp.* Pomme d'Adam, saillie plus ou moins prononcée formée au devant du cou, par le nœud de la gorge.

Poumo-d'amour, *s. f. comp.* Pomme d'amour, tomate *(Solanum lycopersicum*, Linn.), plante potagère de la famille des Solanées, originaire de l'Amérique méridionale et cultivée dans tout le midi de la France.

Poumo-dé-tèro, *s. f. comp.* Pomme de terre. Emprunté au français. On dit plus ordinairement *Trufo*.

Poumpa, *v.* Pomper, élever de l'eau au moyen d'une pompe, aspirer un liquide ou un gaz. Au fig. boire outre mesure.

Digitized by Microsoft®

Poumpé, *s. m.* Galette, morceau de pâte aplatie qu'on fait cuire à l'entrée du four. On l'appelle aussi *Flamado* ou *Poumpo*. — *Voy.* c. m.

Poumpèïre, *s. m.* Pomme de rambour, d'un très-gros volume et très-fondante à la cuisson.

Poumpiè, *s. m.* Pompier, sapeur-pompier. Au fig. un buveur. — *Ès un famoùs poumpiè*, c'est un fier buveur.

Poumpo, *s. f.* Pompe, appareil pour élever l'eau et dans lequel la pression de l'air est le principal agent; lampe à huile dans laquelle l'huile monte au moyen d'une pompe foulante.

Poumpouna, *v.* Dorloter, caresser, soigner délicatement quelqu'un.

Poun, *s. m.* Point; point final dans l'écriture ou la typographie; point de couture. — *Poun dé dissate*, couture à longs points ou faits négligemment et à la hâte.

Dér. du lat. *Punctum*, m. sign.

Poun, *s. m.* Poing; la main fermée. — *A lous pouns saras*, se dit d'un avare.

Dér. du lat. *Pugnus*, m. sign.

Pounchè, *s. m.* Étui, étançon, pointal, pièce de bois employée à soutenir une poutre qui plie ou un mur qui menace ruine.

Pounchéja, *v.* Poindre, sortir, commencer à paraître. — *Lou jour, las éstèlos pounchéjou*, le jour, les étoiles commencent à poindre.

Pouncho, *s. f.* Pointe, bout effilé, aigu ou piquant; extrémité d'un objet qui se termine en pointe; sorte de coiffure ancienne; mouchoir triangulaire que les femmes emploient dans leur toilette.

Dér. du lat. *Punctio.*

Pouncho-dâou-jour, *s. m. cómp.* Le point du jour.

Pounchoù, *s. m.* Pointe, piquant, aiguillon, sommet, faîte.

Dim. de *Pouncho.*

Pounchouna, *v.* Piquer, aiguillonner, pousser quelqu'un hors des gonds, le mettre hors de lui.

Pounchounado, *s. f.* Piqûre. Au fig. excitation.

Pounçoù, *s. m.* Poinçon, instrument en fer servant à percer ou à marquer.

Dér. du lat. *Punguiculus.*

Pounsé, *s. m.* Terme employé sous forme de plaisanterie pour désigner l'estomac. — *Aï bièn rampli pounsé*, je viens de faire un bon repas.

Pountè, *s. m.* Pontceau, petit pont.

Poupèto, *s. f.* Panade, sorte de bouillie préparée pour les petits enfants.

Poupo, *s. f.* Le filet extérieur du bœuf, du mouton, du porc; celui qui règne le long du dos de chaque côté de l'épine dorsale. Le filet intérieur prend le nom de *filé*, emprunté au français.

Ce mot s'emploie avec une deuxième signification pour désigner la chair, les muscles proprement dits; ce qu'il y a de plus solide et de plus charnu dans les muscles de l'animal.

Dér. du lat. *Pulpa*, m. sign.

Poupoun, *s. m.* Un poupon, un très-jeune enfant.

Dér. du lat. *Pupus*, petit garçon.

Ce terme s'emploie aussi pour désigner un melon.

Dér. du lat. *Pepo, peponis.*

Poupouna, *v.* Choyer, dorloter, mitonner, prendre un soin excessif de la santé, des aises d'une personne.

Pourado, *s. f.* Gain, profit, durée. — *Fara pas longo pourado*, il ne sera pas de longue durée, il aura bientôt pris fin, il mourra bientôt. On dit proverbialement : *Chambrièïro rétournado, soupó récâoufado, noun faï jamaï bono pourado.*

Pouraquo, *s. f.* Asphodèle. — *Voy. Alapédo.*

Pouraquo est sans doute un nom dérivé de *Pori* ou *Pore*, à cause de la ressemblance des feuilles radicales gladiées de l'asphodèle avec celles du poireau.

Pourcarié, *s. f.* Viande de porc, charcuterie. Au fig. cochonnerie; saleté, ordure.

Dér. de *Por.*

Pourcas, *s. m.* Gros pourceau. Augm. de *Por.* Au fig. un homme grossier, qui dit des paroles grossières.

Dér. de *Por.*

Pourcatiè, *s. m.* Marchand de cochons; charcutier.

Pourcino, *s. f.* Troupeau de cochons, la gent porcine.

Poure, *v.* Pouvoir. — *Voy. Poudé, Poudre* et *Poude*, qui sont d'autres formes patoises du même verbe.

Pouréto, *s. f.* Menu plant de mûrier arraché du semis et transplanté dans une pépinière.

Dér. de *Pore* ou *Pori*, parce que ces plants sont vendus en petites bottes comme les poireaux.

Dans le voisinage de Nîmes, le mûrier nain est aussi appelé *Pouréto.*

Pourì, *v. a.* Pourrir, altérer, gâter, corrompre. On dit au fig. d'une mère qui gâte trop son enfant : *lou pourìs.*

Dér. du lat. *Putrere*, m. sign.

Pourì, *v. n.* Pourrir, tomber en putréfaction, se décomposer. On dit au fig. d'un enfant gâté : *Aquél éfan ès pourì.* Même étymologie que le mot précédent.

Pouridoù, *s. m.* Creux ou fosse à fumier.

Pouriduègno, *s. f.* Pourriture, saleté, débris de choses gâtées.

Pourituro, *s. f.* Pourriture, corruption; état d'une chose pourrie. Maladie des bêtes à laine.

Dér. du lat. *Putredo.*

Pourquè, *s. m.* Du porc frais. — *Pourqué-dé-mèr*, cochon d'Inde. *Manja dé pourqué émbé dé sâouvió*, manger un mets avec grand appétit.

Pourquèïrargue, *n. pr.* de lieu. Porcairargues, hameau de la commune des Salles-du-Gardon, à cinq kilomètres en amont d'Alais. On pense que c'est le lieu d'origine de la célèbre Azalaïs de Porcairargues, poète en langue romane, qui vivait vers le milieu du XIIe siècle, et qui fut aimée de Gui Guerréjat, fils de Guillaume VI, de Montpellier, dont la mère, Béatrix de Melgueil, avait épousé, en 1144, Raymond Pelet premier seigneur d'Alais.

Digitized by Microsoft®

Pourquiè, ièïro, *s. m.* et *f.* Porcher, gardeur de cochons.

Pourquije, *s. m.* Saleté, malpropreté. Au fig. paroles sales et grossières.

Pourta, *v.* Porter, apporter, rapporter.

Dér. du lat. *Portare,* m. sign. — *Porto lou cur sus la man,* il porte le cœur sur la main. *Ou pourtara pa'n paradis,* il ne l'emportera pas en paradis; il me le paiera tôt ou tard. *Porto-èsfraï.* — *Voy.* c. m.

Pourta (Sé), *v. n.* Être en bonne ou en mauvaise santé : *Sé porto biên, sé porto pas biên* ou *sé porto mâou.*

Pourta-cronto, Porter préjudice, faire opposition. — *M'as pourta-cronto,* tu as agi contre mes intérêts.

Loc. composée de *Pourta,* v., et de *Cronto,* contre.

Pourtalé, *s. m.* Dim. de *Pourtâou;* petit portail; porte secondaire percée dans les anciens remparts.

Pourtamén, *s. m.* Santé, bon état du corps. — *Vous démande pa voste pourtamén,* je ne vous demande pas comment vous vous portez; je vois que vous vous portez bien.

Pourtan, *adv.* Pourtant, néanmoins, cependant.

Pourtanèl, *s. m.* Guichet, petite porte pratiquée dans une porte plus grande, telle qu'une porte de ville ou de prison, une porte cochère, une porte de boutique.

Pourtâou, *s. m.* Portail; porte cochère, de basse-cour, de ville. Grande porte d'une maison.

Pourtoulaïgo, *s. m.* Pourpier commun (*Portulaca oleracea,* Linn.), plante grasse potagère, astringente et rafraîchissante. On l'appelle aussi *Bourtoulaïgo.* — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Portulaca.*

Pourtur, *s. m.* Porteur; celui qui porte les commissions, les voyageurs, les paquets, les denrées, d'une localité à une autre; un facteur rural.

Pous, *s. m.* Puits; excavation plus ou moins profonde pratiquée dans le sol pour avoir de l'eau.

Dér. du lat. *Puteus,* m. sign.

Pous-à-ranco ou *Pouséranquo,* puits à roue. — *Voy.* c. m.

Pous, *s. m.* Le pouls ou battement des artères. Ce terme s'applique surtout au battement qui se fait sentir aux poignets ou à la tempe. — *N'a gès dé pous,* son pouls ne bat plus.

Dér. du lat. *Pulsus,* qui vient de *Pulsare,* battre.

Pous, *s. f.* Poudre, poussière.

Pousa, *v.* Puiser de l'eau ou d'un liquide quelconque.

Pousadoù, *s. m.* Puisoir; récipient servant à puiser un liquide quelconque dans le vase qui le contient.

Pousage, *s. m.* Action de puiser.

Pouséranquo, *s. f.* Puits à roue; machine hydraulique servant à puiser de l'eau dans un puits de grande dimension. Elle est composée d'une grande roue en bois garnie de godets et que l'on fait mouvoir au moyen d'un manège auquel un cheval ou le vent donne l'impulsion. Selon Sauvages, *Pouséranquo* viendrait par corruption de *pousar-aïgo.*

Pousïa, *n. pr.* de lieu. Pouzilhac, commune du canton de Remoulins. — *Castrum de Posilhac,* 1121; *villa de Posiliaco,* 1176; *Pozilhacum,* 1384. Cette localité tire sans doute son nom de sa situation élevée sur la ligne de faîte qui sépare la vallée du Gardon de celle de la Cèze. De quelque direction que l'on arrive à Pouzilhac, il faut s'élever par une côte raide, au sommet de laquelle se trouve situé le village, à 220 m. d'altitude, qui est le point le plus élevé de l'arrondissement d'Uzès.

Dér. du celt. *Pouja, v.* monter, ou *Pouja, adj.*, élevé, juché sur un *puech.* — *Poujado,* signifie aussi rampe, montée.

Poussa, *v.* Pousser, faire un effort pour déplacer une personne ou une chose; faire marcher, faire avancer, exciter; porter plus loin; faire faire des progrès. Lever, en parlant des plantes. On dit dans le même sens *Buta.* — *Voy.* c. m.

Poussado, *s. f.* Secousse, heurt, poussée.

Poussé, *s. m.* Pousse; maladie des chevaux poussifs. — *Aquèl chival a lou poussé,* ce cheval est poussif.

Pousséja, *v.* Soulever, exciter la poussière.

Pousses, *s. f. pl.* Menue paille; balle des grains criblés; poussiers; pellicule de la nature et de la couleur de la paille; enveloppe du grain de froment ou d'avoine; poussière de paille. Débris de peaux de châtaignes provenant du battage des châtaignes sèches. — *L'ase d'Aoubarno s'éngraïssè bé én manjan dé pousses,* se dit d'une personne qui se porte bien tout en vivant chichement.

Pousséto, *s. f.* Petite planche; dim. de *Pos.*

Poussì, poussivo, *adj. m.* et *f.* Poussif, poussive. Se dit d'un cheval atteint de la pousse ou d'une personne asthmatique.

Poussible, iblo, *adj. m.* et *f.* Possible. Se dit d'une chose qui peut avoir lieu, qui est vraisemblable.

Pousso, *s. f.* Mamelle de la vache, de la chèvre, de la brebis. Organe glanduleux qui secrète le lait chez les femelles des espèces ovine ou bovine.

Poussoûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Poudreux, couvert de poussière.

Pousta, *s. m.* Soupente, plancher qui divise en deux parties une pièce dans le sens de la hauteur et sur lequel on établit la couche des domestiques, des ouvriers, et sur lequel on peut aussi emmagasiner diverses denrées encombrantes. Cette soupente est toujours établie en planches. On y monte par une échelle de meunier qui aboutit à une large trappe.

Dér. du lat. *Positum.*

Poustïoun, *s. m.* Postillon, valet de poste qui conduit ceux qui courent la poste.

Dér. de l'ital. *Postiglione.*

Poutage, *s. m.* Du bouillon et non du potage.

Poutagè, *s. m.* Potager; fourneau de cuisine sur lequel on prépare les mets. — *Mounta sus lou poutagè,* se mettre en frais, se mettre en cuisine pour un hôte que l'on veut bien traiter.

Digitized by Microsoft ®

Poutarado, *s. f.* Une potée, plein un pot, plein une marmite; dans le style fam. un pot-de-chambre plein.

Poutaras, *s. m.* Grand broc de vin; grand vase plein d'un liquide quelconque. On dit proverbialement dans quelques localités :

Pér lou râoumas
Fôou lou poutaras.

Pour guérir le rhume, il faut boire du vin.

Poutèncio, *s. f.* Potence, gibet où l'on exécute les criminels condamnés à être pendus.

Dér. du lat. *Potentia*, puissance, pouvoir, droit de haute justice.

Poutèrlo, *s. f.* Gros baiser de nourrice. — *Faï mé 'no poutèrlo*, donne-moi un gros baiser, se dit en parlant à un enfant.

Poutéto, *s. f.* Petit baiser, petite caresse.

Dér. de *Poutoù*, du celt. *Pot*, lèvre.

Pouticari, *s. m.* Apothicaire ou pharmacien, celui qui prépare des remèdes suivant les ordonnances des médecins.

Dér. du grec Ἀποθήκη, boîte, boutique.

Poutinga, *v.* Droguer, médicamenter. — *Sé poutinga*, se droguer, prendre des remèdes.

Poutingo, *s. f.* Remède, médicament, médecine, purgation.

Poutoù, *s. m.* Baiser.

Dér. du celt. *Pot* ou *Pout*, lèvre.

Poutounéja, *v.* Baisotter.

Poutounéjaïre, *s. m.* Celui qui baisotte à chaque instant.

Poutouras, *s. m.* Grand broc à soutirer le vin. Mesure d'un pot de vin. On dit plutôt *Poutaras*. — *Voy.* c. m.

Pra, *s. m.* Pré, prairie, étendue de terre sur laquelle on récolte du foin. — *Pra sécâou*, pré qui n'est arrosé que par les pluies.

Dér. du lat. *Pratum*, dér. de *Paratus*, préparé.

Pradarié, *s. f.* Quartier de territoire exclusivement composé de prairies. — *Aquél téraïre és tout én pradarié*, ce territoire est entièrement composé de prairies.

Pradèl, *s. m.* et *n. pr.* de lieu. Dim. de *Pra*. Petit pré ou coin de pré. Plusieurs hameaux ou villages des Cévennes ou de l'Ardèche ont reçu ce nom.

Prado, *s. f.* Prairie; suite de plusieurs prés dans le voisinage d'une rivière.

Dér. de *Pra*.

Prafi, *exp. adv.* Contraction de *pér-à-fi*. — *Sian aïci prafi d'aquél afaïre*, nous sommes venus dans le but de régler cette affaire.

Pratiqua, *v.* Pratiquer, mettre en pratique; exercer un art; fréquenter, hanter. — *Aï pratiqua aquél péis*, j'ai fréquenté ce pays.

Du grec Πρακτικός, pratique, qui agit.

Pratiquo, *s. f.* Pratique, le côté pratique d'un art, d'une science; client. Se dit en mauvaise part d'un mauvais sujet. — *Uno bono pratiquo*, un bon client. *Quinto pratiquo!* quel mauvais sujet!

Pratiquoûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Industrieux, euse. Se dit aussi d'une personne qui tire parti de tout et ne laisse rien perdre.

Précha, *v.* Prêcher, exhorter, faire un discours en chaire dans une église ou un temple; admonester quelqu'un, exhorter.

Dér. du lat. *Prædicare*, proclamer.

Prèche, *s. m.* Prêche, prédication, sermon.

Prèchi, *adv.* Près, proche, auprès. On dit aussi *Proche*.

Prèga, *v.* Prier, supplier, prier Dieu, faire des prières.

Dér. du lat. *Precari*, m. s.

Prègo-Dîou, *s. m. comp.* — *Prègo-Diou-dé-rastouble*, ou simplement *Prègo-Diou* ou *Cabro*. Mante, mante religieuse. Coléoptère de couleur verte un peu sombre, ou couleur de chaume, se rapprochant beaucoup de la sauterelle, qu'on trouve arpentant pédestrement les chaumes, car ses ailes ne lui servent pas à voler. On le voit quelquefois se tenant presque droit sur ses longues pattes de derrière, pendant que les deux de devant, qu'il a beaucoup plus courtes, sont repliées et posées l'une contre l'autre. Cette attitude, assez semblable à celle d'une personne qui joint les mains ou croise les bras sur sa poitrine, pour prier Dieu, a suffi pour en faire un insecte dévôt, a dit Réaumur, et lui a valu son nom languedocien. Les enfants ne rencontrent jamais une mante sans lui demander des nouvelles du loup; c'est qu'il y a longtemps, la crédulité populaire lui attribuait, on ne sait pourquoi, le don de deviner (mante, en grec, veut dire devin). Les enfants la consultent toujours; les hommes ne s'adressent plus pour cela qu'aux tables tournantes, dansantes et même parlantes.

Prémiè, èïro, *adj. num. ord.* Premier, ère. — *Soûï prémiè*, je suis le premier à faire.

Dér. du lat. *Primus* ou *Primarius*.

Prémiè (D'én), *adv.* D'abord, autrefois, jadis. — *D'én prémiè fasiès pa tan lou fièr*, autrefois tu n'avais pas tant de jactance.

Prémièïrén, énco, *adj. m.* et *f.* Précoce, hâtif. Se dit des fruits qui mûrissent les premiers.

Prêne ou **Prèndre**, *v.* Prendre, saisir, attraper, s'emparer, dérober, voler, surprendre, prendre sur le fait, manger. — *Prén pas rés*, il ne mange rien. *Prèndre fènno*, se marier. *Prèndre fré*, prendre froid. *Prêne mâou*, contracter une maladie. *Prêné-vous gardo*, tenez-vous sur vos gardes. *Prêne pér forço*, violer. *Prêne la mésso*, être ordonné prêtre. *Prêne van*, prendre son élan. *Prêne la mousco*, prendre la mouche, se mettre en colère. *Prêne la barunlo*, dégringoler. — *Voy. Barunlo*.

Dér. du lat. *Prendere*, m. sign.

Prènso, *s. f.* Pressée, quantité d'olives ou de raisin mise au pressoir en une seule fois; résidu de marc provenant d'une pressée.

Digitized by Microsoft®

Prés, éso, *adj. m.* et *f.* Pris, prise. — *Soui prés,* je suis pris, je suis malade, je suis enrhumé.

Dér. du lat. *Prehensus.*

Près, *adv.* Près, auprès.

Présa, *v.* Apprécier, évaluer, estimer; faire cas, tenir compte. — *Sé préso pa,* il n'est pas fier, il ne fait pas d'embarras, il n'est pas vantard.

Présaje, *s. m.* Terme de cadastre; présage ou estimation d'un champ, d'une maison.

Dér. de *Pris,* prix, valeur, estimation.

Ce terme n'a rien de commun avec le mot français présage, augure.

Présémple! *interj.* Par exemple! Est-il possible! cela serait-il vrai! c'est singulier!

Contraction de *Pér-ésémple.*

Présén, *s. m.* Présent. — *Présén dé boudin,* cadeau que l'on fait à ses parents, à ses amis, et qui consiste en un plat de boudin qu'on leur envoie quand on égorge un porc dans la maison. *Présén dé noço,* cadeaux de noces. *Pér lou présén,* pour le moment, présentement.

Présénta, *v.* Présenter, offrir, introduire en la présence de...

Dér. du lat. *Præsentare,* m. sign.

Présémtamén, *adv.* Présentement, à présent même, sans délai, sans retard, dans le moment.

Présfa, *s. m.* Entreprise à forfait ou à la tâche, d'après laquelle et pour un prix convenu d'avance, les ouvriers font le travail et fournissent diverses choses indiquées.

Présfachè, *s. m.* Ouvrier qui exécute un travail à forfait.

Présicadoù, *s. m.* Prédicateur, prêcheur, frère prêcheur ou Dominicain, désignés à Paris sous le nom de Jacobins. A Alais, le pont du Marché s'appelait autrefois *Pon-das-Présicadoùs,* parce que le couvent des Dominicains était situé à son extrémité occidentale, sur la rive droite du Gardon.

Préso, *s. f.* Une prise de tabac, un bol de lait d'ânesse; prise d'eau, barrage de moulin construit pour établir une dérivation d'un cours d'eau.

Préssa, ado, *adj. m.* et *f.* Pressé, ée, impatient, affairé.

Dér. du lat. *Pressus,* pressé. — *Sès bé préssa?* vous êtes bien pressé de partir?

Prèsso, *s. f.* Empressement, diligence, hâte; presse, foule, multitude de personnes qui se pressent les unes les autres. — *Y'a prèsso,* il y a grande affluence. *Y'a pas prèsso,* il n'y a pas péril en la demeure.

Dér. du lat. *Pressus,* pressé, foulé.

Présta, *v.* Prêter, donner sous condition de rendre à une époque déterminée avec ou sans intérêts. — *Sé présta,* aider, faciliter, seconder les désirs ou les volontés de quelqu'un; prêter, s'allonger, s'assouplir sous un effort sans se rompre.

Dér. du celt. *Prest,* ou du lat. *Prestare.*

Préstaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Prêteur, prêteuse; celui ou celle qui prête.

Prétèndu, udo, *s. m.* et *f.* Prétendu, prétendue, un accordé, une accordée, un fiancé, une fiancée.

Prim, imo, *adj. m.* et *f.* Mince, fin, délié, grêle, svelte, menu.

Primacholo, *s. f.* Plante étiolée, menue, grêle, élancée pour avoir été semée trop dru. — *Primacholos, plur.* Défaut d'égalité dans le fil qui n'est pas uni, dont certaines parties sont trop fines, d'autres trop grosses.

Primo, *s. f.* Le printemps.

Dér. du lat. *Prima.* — *Primo,* une jeune truie qui n'a pas encore porté.

Dér. du lat. *Primapara.*

Primo, *adj. f.* Première. — *La primo-doubo,* le point du jour, la première clarté qui annonce, qui précède l'aurore.

Dér. du lat. *Prima,* m. sign.

Prim, primo, *adj. m.* et *f.* Économe, ménager avec excès; avare, tenace. — *Voy. Cago-prim.*

Priou, *s. m.* Prieur; le possesseur d'un prieuré.

Dér. du lat. *Prior,* le premier.

Pris, *s. m.* Prix, valeur d'un objet; récompense accordée à celui qui réussit le mieux dans un exercice mis au concours.

Dér. du lat. *Pretium,* prix; et, dans le deuxième cas, de *Præmium,* récompense.

Prisa, *v.* Priser, prendre du tabac à priser.

Prisoù, *s. f.* Prison, maison de force ou de détention où l'on enferme les accusés et les coupables.

Dér. du lat. *Prehensio,* d'où la bass. lat. *Prisio,* prison

Prisougnè, èïro, *s. m.* et *f.* Celui ou celle qui est détenu en prison ou qui est tombé au pouvoir de l'ennemi, en parlant des soldats.

Priva, *v.* Priver, ôter à quelqu'un une chose qui lui est agréable.

Dér. du lat. *Privare,* m. sign. — *Vous n'én privés pas,* ne vous faites pas faute de cela, prenez-en à votre volonté.

Proche, *adv.* Près, auprès. — *Démoro proche dé moun oustâou,* il habite dans mon voisinage.

Dér. du lat. *Proximè.*

Prochi, *adj. m.* et *f.* Proche. — *Ès moun pu prochi parén,* c'est mon plus proche parent. *Soun mas pu prochi paréntos,* ce sont mes plus proches parentes.

Dér. du lat. *Proximus,* m. sign.

Proïo, *s. f.* Proie.

Proue, *s. m.* Discours ou sermon que le curé ou le vicaire prononcent le dimanche, à l'église paroissiale, sur l'épître ou l'évangile du jour.

Dér. du lat. *Præconium,* publication.

Prou, *s. m.* Profit. — *Bon prou vous fague,* grand bien vous fasse. *N'én fara pas jamaï soun prou,* il ne s'en tirera jamais.

Digitized by Microsoft ®

Prou, *adv.* Assez, suffisamment. On l'emploie aussi dans le sens de beaucoup, trop.

Parla prou et bièn
Van jamaï pa 'nsén.

Proufi, *s. m.* Profit, avantage, utilité, progrès, amélioration.

Dér. du lat. *Profutus*, progrès, avancement, profit. — *Poudès pas vous apara dou proufi*, vous ne pouvez pas vous garer de la bonne chance.

Prounto, ounto, *adj. m.* et *f.* Vif, bouillant, emporté; actif, diligent. — *Siègues pas tan prounte*, ne sois pas si vif.

Dér. du lat. *Promptus*, formé de *Promere*, mettre devant, tirer; disposé, résolu.

Prountitudo, *s. f.* Promptitude, vivacité, emportement. — *Ès un co dé prountitudo*, c'est un mouvement de vivacité.

Prouvençâou, alo, *adj.* et *subst. m.* et *f.* Provençal, ale; qui est de Provence.

Dér. de *Prouvénço*, Provence, dont l'étymologie vient de *Provincia*, province, nom que lui donnaient les Romains.

Prouvénço, *s. pr. f.* Provence, ancienne province de France, formée des départements des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes et dont Aix était la capitale.

Dér. du lat. *Provincia*, province, nom par lequel la désignaient les Romains.

Prouvénquo, *s. f.* Pervenche, *Vinca major*, Linn. Les anciens la considéraient comme le symbole de la joie. Plante de la famille des Apocynées.

Prouvésì, *v.* Pourvoir, donner, fournir, donner ce qui est nécessaire aux besoins; prévoir.

Dér. du lat. *Providere*, m. sign.

Prouvésì (Sé), *v.* Se pourvoir, se fournir de choses nécessaires ou utiles, en appeler devant les tribunaux.

Prouvésìou, *s. f.* Provision, collection de choses nécessaires ou utiles; trousseau de linge; réserve de denrées ou substances alimentaires.

Dér. du lat. *Provisio*, m. sign.

Prudome, *s. m.* Ormin des prés, *Salvia verbenaca*, Linn. Cette plante ressemble beaucoup à la *Touto-bono (Salvia sclarea)*, et les botanistes les désignent toutes deux par le même nom; mais cette dernière est aromatique.

Prugnè, *s. m.* Prunier, arbre de la famille des Rosacées, dont il existe plusieurs espèces.

Dér. du lat. *Prunus*.

Prunarédo, *s. f.* Prunelaie, champ planté de pruniers. Nom pr. de lieu.

Pruno, *s. f.* Prune, fruit du prunier. — *Floura coumo uno pruno*, qui a le visage rose et plein de fraîcheur.

Prus, *s. m.* Le fil d'une lame tranchante, d'un couteau, d'un rasoir. — *Douna lou prus*, donner le fil à une lame. *A bon prus*, ce couteau, ce rasoir sont bien affilés. Au fig. *Bouta én prus*, mettre en appétit.

Prusèto, *s. f.* La chatouille. — *Faïre prusèto*, faire la chatouille.

Prusì, *v.* Démanger, cuire. — *Sé grato ounte i'é prus*, se dit au fig. pour il se gratte où cela le chatouille; il sent où le bât le blesse.

Prusije, *s. m.* Démangeaison, prurit.

Pu, *adv.* Plus, davantage. Expression quantitative opposée à *mén*, moins. — *Sèn pu-z'éroùs qué brave*, nous avons plus de chance que de mérite.

Dér. du lat. *Plus*.

Pu, puro, *adj. m.* et *f.* Pur, pure; qui n'est point altéré par le mélange d'une matière étrangère; qui n'est pas souillé. — *Dé vi pu, d'aïgo puro*, du vin pur, de l'eau pure.

Dér. du lat. *Purus*, m. sign.

Pu, *3e pers. du s. du présent de l'ind. du v. Pudì*, puer, avoir mauvaise odeur. Il ou elle pue. — *Sèn qué pu*, il pue. *Acò mé pu*, cela m'ennuie, cela m'agace.

Dér. du lat. *Putere*, m. sign., ou du grec Πυθω, corrompre, pourrir.

Pudén, énto, *adj. m.* et *f.* Puant, puante, qui répand une mauvaise odeur.

Dér. du lat. *Putidus*, m. sign.

Pudi, *s. m.* Nom donné dans le Languedoc à l'*Anagyris fœtida*.

Pudì, *v.* Puer, répandre une mauvaise odeur. — *Pardoulos pudou pas*, paroles ne puent pas.

Dér. du lat. *Putere*, m. sign., ou du grec Πυθω, corrompre, pourrir.

Pudicino, *s. f.* Puanteur, infection.

Pudìs, *subst. m.* Le putois, *Mustela puterius*, Linn. Sorte de belette nommée *Pudis* à cause de la mauvaise odeur qu'elle répand lorsqu'elle est échauffée ou irritée; l'*Anagyris fœtida*, Linn., ou bois puant, plante qui croît en Languedoc.

Puïo, *subst. f.* Dent de râteau, de roue dentée, de herse, de peigne.

Dér. de l'espagn. *Puia*, pointe, épine.

Pupu, *s. m.* La huppe. — *Voy. Lupégo*.

Purèïo, *s. f.* Purée; légumes réduits en pâte, tels que pois, haricots, lentilles, etc.

Dér. du lat. *Purata pisa*.

Purèsi, *s. m.* Pleurésie; maladie causée par l'inflammation de la plèvre du poumon.

Dér. du lat. *Pleuritis*, plèvre.

Purgatori, *n. pr. m.* Purgatoire, lieu où les âmes des justes expient les fautes légères qui n'ont pas été purifiées pendant la vie; lieu de souffrance. — *Mé faï passa moun purgatori*, il me fait passer en ce monde par le purgatoire, il me cause des ennuis, des souffrances morales.

Dér. du lat. *Purgatorium*, dér. de *Purgare*, purger, nettoyer, purifier.

Purja, *v.* Purger, donner un purgatif; nettoyer, purifier.

Dér. du lat. *Purgare*, m. sign.

Purjo, *s. f.* Une purgation, un purgatif.

Digitized by Microsoft ®

Puro, *adj. f.* — *Voy. Pu.*

Pus, *subst. m.* Pus, liquide produit par la suppuration d'une plaie ou d'un ulcère.

Pus, *adv.* Plus, expression privative. — *N'én pode pus*, je n'en puis plus, je suis harassé.

Pusâou, *s. m.* Le galetas, le grenier, le plus haut étage de la maison. Composé de deux mots *pus* et *âou*, plus et haut.

Q

QUA QUA

Quadrublo, *s. f.* Quadruple ou demi-pistole, monnaie d'or d'Espagne, valant de 80 à 84 francs.

Dér. du lat. *Quadruplex*, parce que sa valeur est de quatre louis.

Qualita, *s. f.* Qualité, différence qui distingue une chose d'une autre; propriété de chaque chose; ce qui modifie l'essence des choses; ce qui fait qu'elles sont bonnes ou mauvaises, grandes ou petites; noblesse distinguée, titre d'honneur.

Dér. du lat. *Qualitas*, m. sign.

Quand, *adv.* Quand, lorsque. — *Quand i sérès?* Quand vous serez prêt? se dit comme avertissement lorsqu'on fait une chose qui demande un effort simultané de deux ou plusieurs personnes. *Véndraï quand mèmo*, je viendrai quand même. *Véndra noun saï quand*, il arrivera je ne sais quand.

Dér. du lat. *Quando*, m. sign.

Quant, *adv.* Combien, quel nombre. — *Quant sès?* Combien êtes-vous? *Quant n'i'a?* Combien y en a-t-il? *Quant qué n'i'ague*, quel qu'en soit le nombre. *N'i'a noun saï quant*, il y en a je ne sais combien.

Dér. du lat. *Quantum*, m. sign.

Quant à, *adv.* Quant à, pour ce qui est de. — *Quant à iéou*, pour moi, en ce qui me concerne. *Quant à soué*, quant à soi. — *Garda soun quant-à-soué*, conserver sa liberté d'action, se tenir sur la réserve.

Quante, quanto, *pr. conj. m.* et *f.* Quel? lequel? — *Quante vos?* lequel veux-tu? *Quante és lou mïoù?* quel est le meilleur? *Quante qué siègue*, quel que ce soit.

Quâou, *pr. conj m.* Qui? — *Quâou pico?* qui frappe? *Quâou tron és aquél?* qui diable est celui-là? *Quâou qué siègue*, qui que ce soit.

Quâouque, quâouquo, *pr. indéf. m.* et *f.* Quelque, certain, un ou plusieurs, quelques-uns, quelques-unes. — *Quâouque pâou*, quelque peu. *Quâouque jour*, un certain jour. *Quâouque marias*, quelque polisson. *Quâouques moutous*, quelques moutons. *Quâouquos figos*, quelques figues.

Quâouquun, uno, *s. indéf. m.* et *f.* Quelqu'un, quelqu'une; un homme, une femme, un entre plusieurs. — *Quâouquun és véngu*, quelqu'un ou un homme est venu. *Quâouquun vous démando*, quelqu'un vous demande.

Quâouquus, *s. indéf.*, s'emploie aussi pour *Quâouquun*.

Quarèla, *v.* Quereller, chercher querelle.

Dér. du lat. *Querela*.

Quarèlo, *s. f.* Querelle, dispute, rixe.

Dér. du lat. *Querela*, plainte, lamentation.

Quart, *subst. m.* Quart, quartier, quarteron. — *Ès uno ouro manquo un quart*, il est une heure moins le quart.

Dér. du lat. *Quarta pars*.

Quartalado, *s. f.* Plein une *quarto*. — *Voy.* c. m.

Quartâou, *s. m.* Un quartaud, mesure de capacité équivalente à 25 litres, qui est le quart de cent litres.

Quartéïroù, *s. m.* Quarteron, quatrième partie d'un cent et d'une livre. — *Un quartéïroù dé poumos*, un quarteron de pommes ou 25 pommes. *Un quartéïroù dé sucre*, quatre onces de sucre, qui forment le quart de la livre de 16 onces, équivalente à 500 grammes. Le quarteron pèse donc 125 grammes, et l'once 31 grammes 25 cent.

Quartiè, *s. m.* Quartier, quatrième partie d'une chose; gros morceau tiré d'une masse plus considérable; partie d'une ville, d'un village, d'un territoire; les deux côtés de l'empeigne d'un soulier qui embrassent le talon; l'une des quatre phases de la lune. — *Un quartiè dé poumo*, un morceau d'une pomme coupée en quatre. *Un quartiè dé ran*, un fragment, un quartier de roc. *Un quartiè dé por*, un morceau de viande de porc. *Sèn dâou mèmo quartiè*, nous sommes du même quartier de la ville. *Lou quartiè dé Maza*, le quartier du territoire d'Alais appelé Mazac. *Un quartiè dé moun souïè mé cacho*, un quartier de mon soulier me blesse.

Quarto, *s. f.* Ancienne mesure de grains, équivalente à un décalitre. D'après Sauvages, il paraît que de son temps la quarte était équivalente à la seizième partie de la salmée, tandis que de nos jours on la considère comme équivalant au vingtième de la salmée composée de 20 décalitres.

La quarte est aussi une ancienne mesure agraire équivalente au vingtième de l'hectare, soit cinq ares. D'après Sauvages elle équivaudrait au seizième de la salmée agraire, dont la surface est de 79 ares 80 cent., c.-à-d. 5 ares, à un centiare près.

Quatre, *adj. num. m.* Quatre, nom de nombre. Le caractère 4, qui indique le nombre quatre. — *Quatre dé chifro*, sorte de piège soutenu par de petits bâtons disposés

Digitized by Microsoft®

en forme du chiffre 4. *Lous quatre cantoùs,* le jeu des quatre coins; le carrefour de deux rues qui se croisent.

Dér. du lat. *Quatuor,* m. sign.

Quatre-vingt, *adj. num. m.* Quatre-vingt, nom de nombre exprimant quatre fois le nombre vingt.

Qué, *pr. conj.* Qui, qu'est-ce, eh bien, dont. — *Quâou és qué crido?* qui est-ce qui crie? *Qué?* Qu'est-ce? quoi? *Qué? crousté!* Eh bien, qu'en dis-tu? *(Voy. Crousté.) Douno ié ço qu'a dé bésoun,* donne lui ce dont il a besoin. — *Voy.* aussi *Dé-qué.*

Qué, *conj.* Que. — *Vous dise qué véndraï,* je vous affirme que je viendrai. *Voulés qué partié?* voulez-vous que je parte?

Què, *s. m.* Quai, chaussée, ouvrage défensif qui longe et encaisse une rivière; gros mur en talus construit au bord d'une rivière pour retenir les terres et empêcher les ravages des inondations.

Dér. du v. lat. *Caïare,* arrêter, retenir.

Quèli, *s. m.* En style badin, habit. — *Aï més lou quèli,* j'ai mis l'habit, j'ai fait toilette.

Quénti (Sèn), *n. pr. de lieu, m. s.* Saint-Quentin, village situé près d'Uzès, où l'on fabrique de la poterie grossière.

Quéntignè, guiéïro, *s. m.* Cantinier, cantinière.

Dér. de *Quéntino.*

Quéntino, *s. f.* Cantine, lieu de réunion où les soldats se rendent pour boire et manger à leurs frais dans la caserne.

Dér. de l'ital. *Cantina,* cave.

Quère, *v.* Chercher, quérir. — *Mé véndrés quère!* attendez-moi sous l'orme. *Dé qué t'anavias quère?* qu'alliez-vous faire dans cette galère? *Manda quère,* envoyer chercher.

Dér. du lat. *Quærere,* m. sign.

Quéstiou, *s. f.* Question, demande; altercation, dispute. — *Dé qués quéstiou?* de quoi s'agit-il? *An agu dé quéstiou,* ils ont eu des querelles, des discussions.

Dér. du lat. *Quæstio,* dont le rad. est *Quærere,* demander, chercher (dispute).

Quéstiouna, *v.* Questionner, demander des renseignements, interroger.

Quèto, *s. f.* Quête, collecte faite dans un but religieux, charitable ou patriotique. Emprunt fait au français.

Dér. du lat. *Quærere,* demander.

Quïa, ado, *adj. m.* et *f.* Debout, dressé, planté, perché, juché. — *Ès quïa coumo un pancèl,* il est planté comme un échalas.

Dér. du bas bret. *Kil* ou *Quille,* m. sign.

Quïa, *v.* Dresser des quilles.

Quïaïre, *s. m.* Celui qui est chargé du soin de remettre en place les quilles abattues par les boules des joueurs.

Quiala, *v.* Crier, pousser des cris vifs et perçants, plaintifs ou stridents, comme certains animaux, tels que les chiens.

Dér. du sanscr. *Khyâ,* crier, parler.

Quialadisso, *s. f.* Suite de cris vifs et perçants continués sans intermittence. — *Voy. Quiala.*

Quialaïre, aïro, *s.* et *adj. m.* et *f.* Celui ou celle qui pousse des cris perçants ou stridents.

Même étym. que les deux mots précédents.

Quicha, *v.* Serrer, presser. On dit aussi *ésquicha.* — *Voy.* c. m.

Quichado, *s. f.* Serrée, violente étreinte. — *Voy. Èsquichado.*

Quiché, *s. m.* Verrou plat, targette.

Quicho-quichoù, *s. comp. m.* Jeu d'attrappe parmi les écoliers, dont l'un dit savoir une nichée : *Save uno nisado dé quicho-quichoù.* Si quelqu'un prête son dos au dénicheur, il en est puni par quelque coup de genou sur les épaules et sur le dos.

Quicon ou **Quoucon,** *s. indéf.* Quelque chose. — *Quicon m'ou disié!* j'avais le pressentiment de cet événement. *Y'a fa quicon,* on voit qu'il a travaillé à cela. *T'a fa quicon?* as-tu à te plaindre de lui?

Quicoumé, dim. de *Quicon.* Quelque petite chose. Un mendiant dit : *Douna-mé quicoumé,* donnez-moi quelque petite aumône.

Quiè, quiècho, *adj. m.* et *f.* Cuit, cuite, qui a reçu par l'action du feu le degré de cuisson nécessaire. — Au fig *Aquél home és quiè,* cet homme est perdu.

Dér. du lat. *Coctus,* m. sign.

Quiècho, *s. f.* Cuite, quantité d'ouvrage qu'on fait cuire à la fois; cuisson, l'action de cuire. — *Uno quiècho dé pan,* une fournée de pain. *Aquélés césés soun dé bono quiècho,* ces pois chiches sont de facile cuisson.

Dér. du lat. *Cocta.*

Quièïsso, *s. f.* Cuisse; partie du corps des animaux qui s'étend du genou au bassin. Elle est soutenue d'un seul os nommé fémur.

Dér. du lat. *Coxa,* m. sign. — *Quièïsso dé nose,* un quartier de noix.

Quièr, *s. m.* Cuir, la peau des grands animaux en général, préparée et tannée ou corroyée.

Dér. du lat. *Corium,* m. sign. — *Té vòou tana lou quièr,* je vais te donner une râclée. *Rabala coumo un quièr,* ravaler un homme, le mépriser, l'accabler d'injures et de coups.

Quinarédoun, *s. m.* Cynorrhodon, ou rose sauvage.

Dér. du grec Κυνός, chien, et Ῥόδον, rose.

Quincaïaïre, *s. m.* Quincaillier, petit mercier.

Quincaïaïrié, *s. f.* Quincaillerie, magasin de petite mercerie.

Quincaïè, *s. m.* Quincaillier, petit mercier.

Même sign. que *Quincaïoïre.*

Quinqua, *v.* Souffler, ouvrir la bouche, murmurer. — *Né quinco pas uno,* il ne souffle pas mot.

Quinqué, *s. m.* Quinquet, lampe à suspension et à double courant d'air.

Du nom de l'inventeur, M. Quinquet.

Quinsar, *s. m.* — *Voy. Quinsoù.*

Quinsoù, *s. m.* Pinson, gros-bec pinson, *Fringilla*

Digitized by Microsoft®

o ælebs, Temm. Pinson commun; oiseau à front noir, haut de la tête et nuque bleu cendré, dos châtain, un peu olivâtre, croupion vert, tout le dessus du corps lie-de-vin un peu roussâtre, des bandes blanches sur les ailes; c'est le pinson ordinaire dont la gaieté est devenue proverbiale. Une autre variété, appelée pinson des Ardennes, gros-bec des Ardennes *(Fringilla montifringilla,* Temm.), qui a le dos d'un noir luisant, le ventre blanc, la poitrine d'un beau roux et la queue noire liserée de blanc, nous visite également et porte le même nom.

Étym. probable de l'allem. *Pinck,* mot dont la prononciation imite assez bien le chant de cet oiseau; ou de *Kin! Kin!* onomatopée qui se rapproche de ce même chant. — *Voy. Quinsar.*

Quintaïè, *s. m.* On donne ce nom à des hommes qui, pendant l'éducation des vers à soie, ramassent la feuille de mûrier à tant le quintal; le peseur public.

Quintâou, *s. m.* Quintal, poids de cent livres; quintal métrique, poids de cent kilog. ou dixième de la tonne. L'ancien quintal d'Alais ou quintal petit-poids, équivalait à 41 k. 589, soit 83 livres en nombre rond.

Du grec Κεντέναριον, cent livres.

Quinte, quinto, *adj. conj. m.* et *f.* Quel, quelle. Au plur. *Quintes, quintos.* — *Quinte malur!* quel malheur! *Quinto michanto bèstio!* quelle mauvaise bête! *Quintes camis!* quels mauvais chemins! *Quintos carièïros!* quelles rues mal tenues!

Quinze, *adj. num.* Quinze.

Dér. du lat. *Quindecim.*

Quinzéno, *s. f.* Quinzaine, nombre de quinze jours consécutifs. — *As touca ta quinzéno?* as-tu touché le salaire de tes quinze journées de travail? On appelle à Alais la *quinzéno,* le quinzième jour qui suit la foire de la Saint-Antoine, qui est fixée au 17 janvier. *Véndraï pér la quinzéno,* je viendrai le quinzième jour après la foire.

Quinze-ounço, *s. m. comp.* Quinze-onces; se dit d'un homme ou d'un enfant d'une faible corpulence, pour dire qu'il est frêle et malingre.

Quïo, *s. f.* Quille, morceau de bois en forme de cône allongé servant au jeu de quilles, que l'on abat avec des boules.

Dér. du bas bret. *Kil* ou *Quille,* m. sign.

Quiou, *s. m.* Cul, partie postérieure du corps de l'homme et des animaux. — *A moustra soun quiou,* il s'est enfui.

Quioulas, augm. de *Quiou.*

Quioulé, dim. de *Quiou.*

Quiou-blan, *s. m. comp.* Motteux ou vitrec, cul-blanc, traquet-motteux, *Saxicola œnanthe,* Temm. Toutes les parties supérieures du corps de cet oiseau sont gris-cendré; les inférieures et la queue blanches, la poitrine roussâtre, les ailes et le dessous de la queue noirs. Cet oiseau arrive ici en avril; recherche d'abord les lieux arides et montueux; au mois d'août, il descend dans les plaines et affectionne les terres labourées; il choisit les mottes saillantes pour s'y poser et on le voit alors faire un mouvement continu, pareil à celui du hoche-queue. Le nom de cul-blanc est une sorte de nom générique qui peut s'appliquer à plusieurs oiseaux du même genre.

Quiou-plouma, *s. m. comp.* Sobriquet que l'on donne à l'espèce des singes qui ont les fesses dépourvues de poil.

Mouninéto, quiou-plouma,
Pér un sôou té fan dansa.

Quista, *v.* Quêter.

Quistaïre, *s. m.* Quêteur, celui qui quête; un solliciteur.

Quita, *v.* Quitter, laisser; se dépouiller d'un vêtement, cesser une action commencée. — *Quita lou traval,* suspendre ou cesser de travailler. *Quités pas dé faïre aquò,* n'interrompez pas le travail que vous faites.

Dér. de l'espagn. *Quitar,* ôter, arracher, enlever.

Quitança, *v.* Quittancer, donner une quittance, un reçu, un acquit à un débiteur.

Dér. du lat. *Quietare,* dér. de *Quietum facere,* laisser tranquille, laisser les débiteurs en repos.

Quitanço, *s. f.* Acte par lequel un créancier libère son débiteur. — *Aï un véntre coumo uno quitanço,* j'ai le ventre vide.

Quite, quito, *adj. m.* et *f.* Quitte, libéré à l'égard d'un autre. — *Sèn quite et bos amis,* nous sommes quittes et bons amis.

Quo, *s. f.* Queue, appendice formé par le prolongement de la colonne vertébrale chez certains animaux. *(Voy. Quuïo).* — *Siès un la quò,* tu es un nigaud, un niais, un bénêt. *La Quò dé Blannavo,* l'innocent de Blannave.

Dér. du lat. *Cauda,* m. sign.

Quouar, *s. m.* Portion du corps d'un animal comprenant toute la région caudale et ses dépendances.

Quoucon, *s. indéf.* — *Voy. Quicon.*

Quouro, *adv.* Quand? Quand est-ce? Tantôt. — *Quouro véndrés?* quand viendrez-vous? *Quouro canto, quouro plouro,* tantôt il chante, tantôt il pleure.

Dér. du lat. *Quota hora.*

Quuïo, *s. f.* Queue d'un animal; poignée d'un vase, d'une casserole, d'une poêle; portion d'une pierre de taille, d'un pavé qui pénètre et fait prise dans un mur ou dans le sol. — Au fig. *faïre la quuïo,* tromper, duper quelqu'un; lui faire tort. Touffe de plumes qui forme le prolongement du corps des oiseaux; le dernier rang d'une troupe d'hommes ou d'animaux.

Dér. du lat. *Cauda,* m. sign. — *Voy. Quo.*

Digitized by Microsoft®

R

R. La lettre R est la dix-huitième lettre de l'alphabet. S'il faut en croire Pomponius, son premier emploi serait dû à Appius Claudius. Cette lettre joue le plus grand rôle dans la composition des langues, et il n'est guère possible d'admettre l'origine récente que lui attribue l'écrivain romain. Elle est la caractéristique de tous les infinitifs des langues néo-latines, à l'exception de quelques dialectes provençaux et languedociens qui l'ont supprimée, et elle est le signe, non seulement de l'actif, mais encore de l'action.

Ra, *s. m.* Rat, *Mus,* Pour tous ces rongeurs, nos hôtes toujours incommodes et souvent très-malfaisants, que le français nomme à peu près indistinctement, surtout dans le langage habituel, *rats* ou *souris,* le languedocien se sert seulement du premier, et ce n'est que lorsqu'il s'agit de la très-petite souris qu'il emploie exceptionnellement le mot *furé.* (*Voy.* c. m.) *Rà-dé-cavo,* terme de mépris employé pour désigner les employés des contributions indirectes. — *A bon ca, bon ra,* à bon chat, bon rat. *Empêïtà-coum'un ra én trés noses,* empêché comme un rat entre trois noix, ou comme un aveugle qui a perdu son bâton.

Dér. de la bass. lat. *Ratus,* m. sign.

Ra, *s. m.* Caprice, fantaisie. Se dit surtout des très-jeunes enfants qui pleurent souvent sans motifs apparents. — *Aquél éfan a soun ra,* cet enfant à ses caprices. *Vèn d'avédre un ra,* il vient d'avoir un moment de caprice.

Ra, *adv.* Près, auprès. On dit aussi *raz, al raz.* — *Ra dé vous,* auprès de vous. *Ra d'ase,* voisin d'un âne.

Raba, *s. m.* Rabat; morceau de toile qui fait le tour du cou, monté sur un porte-rabat et qui descend sur la poitrine en forme de carré long. Cette partie de vêtement portée autrefois par tous les hommes n'est plus en usage, depuis longtemps, que parmi les ecclésiastiques et les gens de robe; il est ainsi nommé parce qu'autrefois ce n'était que le col de la chemise *rabattue* en dehors. On appelle aussi *raba* une peau de mouton que l'on déploie sur le dos d'un cheval en temps de pluie et que l'on roule sur le garrot en la rattachant au collier *(coulas),* en temps ordinaire.

Rabala, *v.* Traîner, entraîner, emmener. — *Sé rabala,* se traîner avec peine. *Rabala coumo un quièr,* traîner quelqu'un par terre; l'accabler d'injures. *Sé faï rabala,* il se fait emmener de force. *Po pa sé rabala,* il peut à peine se traîner.

Rabaladis, *s. m.* Bruit que l'on fait en traînant quelque chose; train, embarras, remue-ménage; objet traîné; personne embarrassante, fâcheux. — *Quinte rabaladis! avèn prou dé rabaladis,* quel vacarme! nous avons bien assez d'embarras. *Véjo aïçi un rabaladis,* voici un fâcheux.

Rabalado, *s. f.* Traînée, action de traîner, s'emploie au fig. pour indiquer les avanies que l'on a fait subir à quelqu'un. — *Té y-aï ficha uno rabalado!* je l'ai mis plus bas que terre, je l'ai accablé d'injures.

Rabaléto (Dé), *expr. adv.* Terre-à-terre, rez-terre. — *Gita uno pêïro dé rabaléto,* lancer une pierre rez-terre ou à la surface de l'eau, de manière à produire des ricochets.

Rabanèlo, *s. f.* Grillade de châtaignes.

D'après Sauvages, ce terme serait employé pour *rabinèlo,* dér. de *rabina,* grillé, brûlé.

Rabanénquo, *s. f.* Ombre commune, *Salmo thymallus,* Linn. Ce poisson est assez abondant dans le Gardon et il est presque aussi recherché que la truite à cause de la saveur de sa chair. Tête arrondie, semée de points noirs; dos d'un vert bleuâtre, rayé longitudinalement de bandes noirâtres, ventre blanc, nageoires rougeâtres, la grande dorsale tachée de verdâtre et mouchetée de brun.

Rabasso, *s. f.* Truffe noire. On l'appelle aussi *Trufo-négro.* (*Voy.* c. m.) Truffe comestible, *Lycoperdon tuber,* Linn. Cryptogame qui végète dans la terre sans racines et sans feuilles.

Dér. de *Rabo,* rave, et de la termin. augm. ou péjorat. *asso,* grosse rave ou vilaine rave.

Rabassò, oto, *adj. m.* et *f.* Trapu et fortement constitué. Homme ou femme de petite taille mais à la musculature bien développée; courtaud.

Rabasto, *s. f.* Pièce de charpente de moyenne grosseur posée entre la poutre et les solives. Au plur. *Rabastos,* traverses du plancher d'une charrette, sur lesquelles portent les montants *(ranchés)* qui soutiennent les ridelles. Débris du filage de la soie.

Rabe, *s. m.* Radis ou raifort, racine potagère de la fam. des Crucifères, que l'on mange crue à la croque-au-sel au commencement des repas ou comme entremets *(Raphanus).* — *Uno manado dé rabes,* une botte de radis.

Rabe, *s. m.* Racine d'une plante à racine pivotante; pivot central de la racine d'un arbre.

Rabéïrés, *s. m.* Châtaigner d'une espèce particulière.

Rabéïréso, *s. f.* Châtaigne d'une espèce particulière produite par le *Rabéïrés.* — *Voy.* c. m.

Rabi, *s. m.* Radis, raifort *(Raphanus).* On l'appelle aussi *Rabe.* — *Voy.* c. m.

Rabidos, *s. m.* La rotule du genou des moutons, en v. fr. le garignon. C'est l'*astragalus* ou le *talus,* avec lequel les Romains jouaient aux osselets. — *Jouga dâou rabidos*

Digitized by Microsoft®

ou à *bédin-bédòs*, jouer aux osselets. — *Voy. Bédin-bédòs.*

Rabièïro, *s. f.* Une ravière, un champ de raves. On appelle ravière, en Normandie, un champ de navets.

Rabina, *s. m.* Le rissolé d'une pièce rôtie ou de tout autre mets cuit au four qui a pris trop de cuisson et sent le roussi. — *Sén lou rabina*, cela sent le roussi, le brûlé.

Rabina, *v.* Roussir, brûler, laisser trop cuire un mets; roussir le linge en le repassant.

Rabino-sardo, *s. m. comp.* Un avare qui met si peu d'huile dans la poêle qu'au lieu de frire les sardines il les brûle. Synonyme de fesse-mathieu.

Rabissano, *s. f.* Fane d'une rave, d'un navet; feuilles radicales de certaines plantes; viorne des haies à large feuille ou grande clématite, connue sous les noms de vigne blanche, berceau de la vierge, herbe au gueux (*Clematis vitalba*, Linn.). Celle que l'on trouve près d'Alais, sur les bords du Gardon, est la *Clematis recta* de Linn., plante de la famille des Renonculacées.

Rabisso, *s. f.* La fane d'une rave, d'un navet. On dit aussi *Rabissano*. — *Voy.* c. m.

Rabo, *s. f.* La rave proprement dite, ou navet rond, *Brassica rapa*, Linn., plante de la famille des Crucifères. Cette racine, fort commune dans les Cévennes, l'est encore plus dans le Limousin dont Rabelais appelle les habitants *mâche-rabes*.

Du lat. *Rapa*, dér. du celt. *Rab*.

Rabò, *s. m.* Rabot, outil de menuisier servant à unir ou à amincir le bois. Le rabot ne diffère de la varlope qu'en ce que ses dimensions sont moindres.

Dér. du lat. *Radere*, râcler.

Rabouta, *v.* Raboter, polir, unir, aplanir le bois avec le rabot.

Dér. de *Rabò*.

Racagnè, *s. f.* Saletés, ordures. — *Quinto racagnè!* quelle saleté !

Dér. de *Raca*, vomir.

Racaïé, ou **Ra-caïé**, *s. m.* Lérot, *Mus nitela*, Gmel. Rat des champs qui ravage les fruits des jardins et pénètre même dans les maisons isolées des campagnes. Il est d'un gris brun ou fauve au-dessus, blanchâtre au-dessous, avec une plaque noire autour de l'œil qui va en s'élargissant jusqu'à l'épaule; le bout de sa queue est touffu, formant une sorte de houppe noire terminée de blanc, ce qui lui a valu le surnom de *caïé*, qui veut dire pie ou blanc et noir. Le Loir, un peu plus gros toutefois que le Lérot, dont le nom ne semble qu'un dimin. de celui de Loir, ne diffère du Lérot que par sa queue qui est touffue sur toute sa longueur. Ils ont d'ailleurs tous deux les mêmes habitudes et s'engourdissent pendant l'hiver, le Lérot un peu moins profondément que l'autre, devenu en français le type du dormeur, et qui aussi pour cela a reçu du languedocien le nom de *Ra-dourmèire;* mais ce nom, pas plus que celui de *Liroun*, n'est en usage. Le Loir, beaucoup moins commun, passe pour un Lérot de plus grande taille.

Racaïo, *s. f.* Racaille, le rebut et la lie du peuple, et, par extension, tout ce qui est mauvais ou de rebut.

Du grec Γαῦος, un gueux, un va-nu-pieds, un homme de rien.

Racéja, *v.* Tenir de sa race, en avoir hérité des bonnes comme des mauvaises qualités. — *Raça racéjo*, s'emploie proverbialement pour dire que les enfants tiennent de leur père.

Racina, *v.* Pousser des racines. — *Aquél doubre a bièn racina*, cet arbre a jeté de nombreuses racines.

Racina, ado, *adj. m.* et *f.* Qui a de belles et fortes racines. — *Aquél doubre és bièn racina*, cet arbre a de nombreuses et fortes racines.

Racinaje, *s. m.* L'ensemble des racines d'une plante, d'un arbre, comme le branchage est l'ensemble des branches d'un arbre.

Racinas, *s. m.* Grosse racine, augm. de *Racino*.

Racino, *s. f.* Racine, portion du végétal par laquelle ce dernier est attaché au sol et emprunte à la terre ses sucs nourriciers; base des cheveux, des dents.

Dér. du lat. *Radicina*, m. sign.

Raço, *s. f.* Race, extraction, lignée, tous ceux qui viennent d'une même famille, qui descendent d'une même souche; on le dit aussi pour espèce. — *Cassa dé raço*, chasser de race; avoir les bonnes ou les mauvaises qualités de ses parents.

Dér. du lat. *Radix, Radicina*, m. sign.

Racrò, *s. m.* Raccroc. Coup inattendu dans certains jeux d'adresse. — *Acò's un racrò*, c'est un coup de hasard. *L'as prés pér racrò*, tu l'as attrapé par hasard.

Radécavo ou **Ra-dé-cavo**, *s. m.* Terme de mépris par lequel on désigne les employés des droits réunis, les commis des contributions indirectes. Ce sobriquet, que l'on doit traduire littéralement en français par *rat-de-cave*, tire son étymologie des fonctions même de ces employés dont la mission est de fouiller les caves pour s'assurer qu'il n'y existe aucune contravention.

Radouta, *v.* Radoter, tenir des discours dépourvus de suite et de sens, effet ordinaire de la décrépitude.

Radoutur, uso, *s. m.* et *f.* Radoteur, euse, celui ou celle qui radote.

Rafataïo, *s. f.* Herbages communs et de peu de valeur; rebut d'une denrée; objets embarrassants plutôt qu'utiles. Au fig. la lie du peuple.

Rafatal, *s. m.* Embarras, objets encombrants, choses ennuyeuses, objets sordides. — *Éscampo-mé aquél rafatal!* Jette-moi toutes ces loques !

Raflo, *s. f.* Rafle, coup où tous les dés viennent au même point. — *Raflo dé bidé*, coup de dès qui amène le point *un* sur toutes les faces.

Rafo, *s. f.* Grande corbeille de marchand de verre ambulant, qui de là est appelé *rafié*. — *Pourta én rafo*, porter un paquet entre les deux épaules comme les soldats portent leur havresac.

Digitized by Microsoft ®

Ragò, oto, *adj. m.* et *f.* Trapu, gros et court. — *Voy. Rabassò.*

Ra-grioule, *s. m.* Rat d'eau, campagnol amphibie, *Arvicola amphibius*, Lacép. Quadrupède à peu près de la couleur et de la longueur d'un rat ordinaire, mais plus gros, avec le museau et la queue plus courts. Quoiqu'il ait les doigts séparés, il nage facilement et plonge pendant longtemps. Il choisit de préférence les cours d'eau les moins fréquentés pour y établir domicile, vivant comme la loutre à qui, par le naturel et les habitudes, il ressemble beaucoup plus qu'au rat.

Grioule, vient de *Glis, gleris* (Loir), dont on avait fait un nom de famille. — *Èsfraïa coumo un ra-grioule*, se dit d'un homme qui s'épouvante facilement, d'une poule mouillée.

Raï, *s. m.* Rayon de lumière, rayon de soleil; rais ou rayon d'une roue de voiture, de charette qui rattache le moyeu aux jantes.

Dér. du lat. *Radius*, m. sign.

Raïa, *v.* Rayer, biffer.

Dér. de *Raïo*, ligne, barre. — *Voy.* c. m.

Raïa, *v.* Railler, se moquer.

Raïo, *s. f.* Raie, ligne, trait que l'on marque avec une pointe à tracer, une plume, etc.

Raïôou, olo, *subst.* et *adj. m.* et *f.* Royaliste; sobriquet donné aux Cévenols sous les premiers Valois à cause du zèle qu'ils déployèrent pour les intérêts du roi de France et du courage avec lequel ils s'opposèrent aux entreprises des Anglais qui occupaient la Guyenne. Cette dénomination, considérée aujourd'hui par le peuple comme injurieuse, n'est que le synonyme de fidélité.

Raïre, *s. m.* Arrière grand-père.

Raïre-grau, *s. f.* Arrière grand'mère.

Raïsséja, *v.* Gémir, geindre, se plaindre; être en contestation; hésiter, balancer, marchander; réchigner.

Raïsséjaïre, *s. m.* Celui qui se plaint et gémit de ce qu'il est forcé de faire quelque chose à contre-cœur et à son corps défendant; celui qui obéit en réchignant.

Raja, *v.* Couler, perdre, ruisseler, fuir. — *La fon rajo*, la fontaine coule. *Aquélo bouto rajo*, ce tonneau perd. *Rajo coumo la cambo*, cette source coule gros comme la jambe.

Rajado, *s. f.* Un filet de liquide. — *Uno rajado d'oli*, un filet d'huile.

Rajo, *s. f.* Rayon de lumière, rayon de soleil. — *La rajo dâou sourél*, les rayons du soleil.

Dér. de l'ital. *Raggio*, rayon.

Rajôou, *s. m.* Le jet, le coulant d'une fontaine qui s'échappe par un tuyau ou un robinet; le rapide d'une rivière, le point où, la pente du lit d'une rivière étant plus grande, l'eau coule aussi plus rapidement. L'eau étant ordinairement moins profonde en amont du rapide, ces points d'une rivière offrent généralement un gué praticable.

Ralamén, *adv.* Rarement. — *Acò arivo bé ralamén*, cette chose arrive bien rarement.

Ralo, ralo, *adj. m.* et *f.* Rare. — *Sès bé ralo*, vous êtes bien rare, on vous voit bien rarement.

Dér. du lat. *Rarus*, m. sign.

Rama, *v.* Pousser des feuilles, se garnir de feuilles. — *Lous amouriès an bé rama*, les mûriers sont bien feuillés.

Rama, ado, *adj. m.* et *f.* Feuillu, feuillue, garni de feuilles. — *Rama coumo un câoulé*, feuillu comme un chou.

Dér. du lat. *Ramus*, m. sign.

Ramado, *s. f.* Ramée, tonne couverte de ramée, sorte de hutte ou de hangar, chambre ou cabinet de verdure couvert d'une toiture de rameaux verts, garnis de leurs feuilles; une jonchée de feuillages.

Dér. du lat. *Ramus*, m. sign.

Ramado, *s. f.* Une averse, une ondée de pluie.

Dér. de l'esp. *Enderamar*, verser.

Ramaïsa, *v.* Adoucir, apaiser, calmer, faire cesser. — *Voy. Amaïsa.*

Ramas, *s. m.* Augm. de *Ramo*. Gros rameau d'arbre; bourrée composée de rameaux d'arbre.

Ramassa, *v.* Ramasser, réunir, rassembler, entasser, récolter, recueillir. — *Fan ramassa lou mounde*, ils ameutent la foule, ils font de l'esclandre.

Ramassado, *s. f.* Ondée de pluie; attroupement, amoncellement. — *Uno ramassado dé mounde*, un attroupement.

Ramassaïre, *s. m.* Celui qui ramasse tout ce qu'il trouve, qui ne laisse rien perdre, qui fait profit de tout.

Ramassaje, *s. m.* Ramassage, cueillette des fruits, de la feuille. On le dit aussi pour ramassis.

Dér. de *Ramassa*. — *Voy.* c. m.

Rambaïa, *v.* Traîner rudement, mêler, embrouiller, et au fig. rabrouer quelqu'un, le rembarrer, tracasser, brouiller — *Té l'aï rambaïa*, je l'ai vertement rembarré.

Rambaïado, *s. f.* — *Séména à la rambaïado*, semer à pleines mains ou à terre perdue, par opposition à la semaille en rayon ou grain à grain.

Rambaïaïre, *s. m.* Tracassier; celui qui traîne toujours quelque embarras à sa suite.

Rambaïoûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Embarrassant, encombrant, qui occupe beaucoup d'espace et contient peu de matière.

Rambal, *s. m.* Embarras, tracas, embrouillement. Au pr., objets encombrants, embarrassants. — *Tout és én rambal*, tout est pêle-mêle, en désordre.

Ramboura, *v.* Rabrouer, rembarrer. Ce terme s'emploie aussi dans le sens de rembourrer, matelasser avec de la bourre, de la laine, du crin, ou autres matières élastiques.

Raméja, *v.* Donner à la vigne, à un champ de blé une première culture.

Ramèl, *s. m.* Un rameau d'arbre ou d'arbuste coupé avec toutes ses feuilles; enseigne de cabaret, de taverne, de marchand de vin. L'usage de suspendre un rameau au-dessus de la porte d'un cabaret remonte à la plus haute antiquité. — *A passa souto lou ramèl*, il s'est enivré.

Dér. de *Ramo*, feuillage, ramée.

Digitized by Microsoft®

On dit *ramèous* au plur. *Lou dimènche das ramèous*, le dimanche des Rameaux.

Dér. du lat. *Ramus*, rameau.

Ramélu, udo, *adj. m.* et *f.* Rameux, euse; couvert de rameaux, feuillu.

Ramîo, *s. f.* Bourrée formée de rameaux d'arbres; ramilles; ramassis de menues branches.

Ramo, *s. f.* Ramée fraîchement coupée pour le bétail; de la feuille de mûrier. — *Ana à la ramo*, aller à la ramée; aller couper des rameaux pour le bétail; aller à la cueillette de la feuille pour les vers à soie.

Dér. du lat. *Ramus*, rameau.

Ramo-counil, *s. m. comp.* Asperge sauvage, *Asparagus sylvestris*, Linn. Les jeunes pousses de cette plante, bonnes à manger, ont une saveur analogue à celle de l'asperge des jardins, mais plus accentuée. Comme cette dernière, elle est diurétique. Dans le Gard, on fait avec un paquet de cette plante, une sorte de filtre que l'on place dans la cuve vinaire au devant du trou d'écoulement pour l'empêcher de s'obstruer et de donner passage au marc du raisin. *Ramo-counil*, signifie littéralement : ramée de lapins.

Ramouna, *v.* Ramoner, nettoyer le tuyau d'une cheminée, le débarrasser de la suie qu'il contient.

Dér. du v. fr. *Ramon*, sorte de balai fait avec des branchages, que l'on fait courir dans les tuyaux de cheminée pour en détacher la suie.

Ramounè, *s. m.* Ramoneur, celui dont le métier est de ramoner les cheminées.

Dér. du chant des ramoneurs qui annoncent leur présence en criant par les rues : *Oh! ramoner les cheminées de haut en bas!*

Rampa, *v.* Ramper, se traîner sur le ventre; au fig. s'humilier, s'abaisser devant les puissants.

Dér. du lat. *Repere* ou *Reptare*, m. sign.

Rampan, *s. m.* Rameau de laurier; rameau bénit de Pâques-fleuries. Ce mot, dit SAUVAGES, paraît composé de *ram* (rameau), et de *pan* (pain), à cause des pains ou gâteaux bénits que l'on suspend à ces rameaux le jour de Pâques-fleuries. — *Planta lou rampan*, planter un rameau de laurier au sommet d'une maison ou d'un édifice que les maçons viennent d'achever, de couvrir sans accident. *Arousa lou rampan*, sorte de banquet de gala que l'on offre aux maçons pour les récompenser de ce qu'ils ont achevé un édifice sans qu'il y ait eu de malheur ou d'accident grave à déplorer.

Rampèl, *s. m.* Rampeau. On fait rampeau au jeu de la fossette, lorsque les deux joueurs font le même point.

Dér. de *Rampela*, rappeler.

Rampèla, *v.* Rappeler, battre le rappel avec un tambour. Au fig. grogner, bougonner; trouver sans cesse à redire.

Rampélan, *s. m.* Celui qui a triomphé deux fois dans un jeu, une joute, une lutte.

Rampèou, *s. m.* Appeau; oiseau captif qui appelle et attire les autres par son chant, pour les faire tomber dans le piége.

Rampli, *v.* Remplir, emplir de nouveau, achever de rendre plein; rendre complet; exercer, occuper un emploi; compléter un écrit, en rédiger le libellé. — *Voudrié mai lou carga qué lou rampli*, il vaudrait mieux le charger que le remplir; se dit d'un glouton, d'un goulu, d'un homme qui mange avec excès.

Dér. du lat. *Implere* ou *Replere*.

Ramplimén, *s. m.* La quantité d'aliments suffisante pour un repas. — *Aï manja moun ramplimén*, je suis repu, rassasié; j'ai suffisamment mangé. — *Voy. Couflage* et *Tibage*.

Rampo, *s. f.* Rampe, série de degrés d'un escalier d'un palier à un autre; volée d'escaliers, balustrade à hauteur d'appui qui borde un escalier ou un balcon pour prévenir les chûtes.

Rampo, *s. f.* Crampe; raideur subite et convulsive d'un muscle ou d'un tendon accompagnée souvent d'une douleur vive.

Rampogno, *s. f.* Différend, noise, querelle. — *Cèrca rampogno*, chercher noise. *An toujour qudouquo rampogno*, ils ont toujours maille à partir.

Rampogno, *s. f.* Ruses, détours, finasseries, roueries.

Dér. du v. fr. *Ramponner*, railler, blâmer, injurier.

Ran ou **Ranc**, *s. m.* Roche, rocher. — *L'aïgo sor dâou ran*, l'eau suinte du rocher.

Rancarédo, *s. f.* Région rocheuse, escarpements à pic formés par des dislocations rocheuses ou sur les flancs des vallées d'érosion; sortes de falaises.

Dér. de *Ran* ou *Ranc*. — *Voy.* c. m.

Rance, rançò, *adj. m.* et *f.* Rance, qui a l'odeur ou la saveur du vieux lard ou de l'huile vieille.

Dér. du lat. *Rancidus*, m. sign.

Ranché, *s. m.* Pieux verticaux servant d'appui et de soutien aux ridelles d'une charrette. Il y en a ordinairement quatre ou six.

Rancoûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Rocheux, rocheuse.

Dér. de *Ranc*. — *Voy.* c. m.

Rancugna, *v.* Garder rancune.

Dér. du bas lat. *Rancor*, rancune.

Rancugnaïre, *s. m.* Rancunier, haineux.

Dér. du bas. lat. *Rancor*, rancune.

Rancugno, *s. f.* Rancune, haine, ressentiment profond et caché, souvenir d'une offense.

Dér. du bas lat. *Rancor*, rancune.

Rançun, *s. m.* L'odeur ou la saveur inhérentes aux corps rances. — *Sén lou rançun*, cela sent le rance. Cette expression s'emploie surtout pour déterminer la saveur ou l'odeur du lard ou de l'huile rances.

La rancidité des corps gras est due à la combinaison d'une trop grande quantité d'oxigène avec le principe extractif des huiles.

Dér. du lat. *Rancidus*, m. sign.

Rancura (Sé), *v.* Se plaindre, se fâcher.

Dér. du bas lat. *Rancor*, rancune, plainte.

Digitized by Microsoft ®

Rancuro, *s. f.* Plainte, querelle, différend, regret, ressentiment, contestation, tristesse.

Ranfort, *s. m.* Renfort; cheval supplémentaire que l'on ajoute à un attelage pour l'aider à gravir une côte, à franchir un pas difficile; contrefort établi pour soutenir un mur; morceau de cuir servant de contrefort à une chaussure.

Ranfourça, *v.* Renforcer, fortifier, rendre plus fort.

Râou, râouquo, *adj. m.* et *f.* Rauque, enroué. — *Parla râou*, avoir la voix enrouée.

Du lat. *Raucus*, m. sign.; dér. de *Ravus*, enroué. — *Voy. Râoufèloùs.*

Râouba, *v.* Voler, dérober, escroquer, prendre ce qui ne nous appartient pas pour se l'approprier; ravir. — *Râouba uno fïo*, enlever une jeune fille.

Dér. du lat. *Rapere*, ravir.

Râoubatori, *s. f.* Vol, larcin; chose volée, volerie, pillerie.

Dér. du lat. *Rapere*; ravir.

Râoubo, *s. f.* Robe, robe de femme; robe d'avocat. L'ancien terme *râôubo* se prenait pour toute sorte de meuble, de vêtement, d'ustensile, de provision, de denrée, etc., et c'est encore sa signification en italien, *Robba*. De là le verbe dérober, ou enlever quelqu'une de ces choses. — *Faïre uno râoubo mâou taïado*, faire une cotte mal taillée, c.-à-d. arrêter un compte, conclure un marché en rabattant de part et d'autre, sans trop s'appesantir sur la valeur des objets.

Râoubo-miolo, ou **Râoubo-sâoumo**, *s. m. comp.* Sobriquet donné à un individu sans probité, à un filou.

Râoufèl, *s. m.* Le râle ou le râlement avant-coureur de la mort.

Dér. du bas br. *Ronkel*, m. sign.

Râoufèla, *v.* Râler, avoir le râle.

Râoufèloùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Qui a le râle. — *Vouès râoufèlouso*, voix cassée. *Campano râoufèlôuso*, cloche fêlée.

Râougna, *v.* Rogner, diminuer, retrécir, couper.

Râougna, *v.* Pressentir un événement fâcheux. — *Lou cor mé râougno*, j'ai un fâcheux pressentiment.

Râougnaduro, *s. f.* Rognure, bande de papier, d'étoffe, de cuir, mince et de peu d'étendue, coupée avec des ciseaux, un couteau ou tout autre instrument tranchant.

Râoumas, *s. m.* Rhume, maladie qui affecte la membrane muqueuse de l'intérieur du nez, de la trachée artère ou des bronches, et qui est caractérisée par l'enchifrènement, la toux et l'évacuation d'une matière visqueuse plus ou moins abondante.

Du lat. *Rheuma*, m. sign.; dér. du grec Ῥεῦμα, fluxion, formé de Ῥεω, je coule.

Râoumì, *v.* Roussir, faire roussir au feu; griller, flamber. — *Acò sén lou râoumì*, cela sent le roussi.

Râoumì, ido, *adj. m.* et *f.* Roussi, brûlé, grillé, flambé; brouï. — *La fïèio és râoumido*, la feuille a été brouïe par la gelée.

Râouquéja, *v.* Avoir la voix prise, la voix rauque, comme une personne enrhumée.

Râouquijo, *s. m.* Enrouement.

Rapourta, *v.* Rapporter, apporter une chose d'un lieu à un autre; rapporter, raconter, répéter ce qui s'est passé ou ce qui s'est dit; cancaner.

Dér. du lat. *Reportare*, m. sign.

Rapourtur, uso, *s. m.* et *f.* Rapporteur, euse; celui ou celle qui, par légèreté ou envie de bavarder, a coutume de rapporter, de répéter ce qu'il a vu ou entendu.

Raqua, *v.* Grapiller, glaner le raisin après la vendange. — *Voy. Rapuga.*

Dér. de *Raquo*, marc de vendange.

Raqua, *v.* Vomir; rejeter par le vomissement; rendre une chose par force; perdre au jeu; être forcé de payer. — *A raca cin fran*, il a été forcé de débourser cinq francs. *L'as prés, lou racaras*, tu as pris cela, tu le rendras par force.

Suivant M. Diouloufet, ce mot aurait une origine ligurienne ou viendrait de l'hébreu *Raquaq*, cracher.

Raquado, *s. f.* Avinage; manière d'abreuver le fond et l'intérieur d'un tonneau en y répandant le surmoût tout chaud ou de l'eau dans laquelle on a fait bouillir du marc de raisin. — *Faïre uno raquado*, aviner ou abreuver un tonneau.

Raquaïre, *s. m.* Grapilleur; celui qui ramasse les raisins oubliés dans les vignes après la vendange.

Raquéto, *s. f.* Raquette; instrument dont on se sert pour jouer à la paume ou au volant.

Dér. du lat. *Reticulum*, m. sign.

Raquita (Sé), *v.* Se racquitter, réparer une perte faite au jeu.

Raquo, *s. f.* Le marc de la vendange; le marc qui n'a point été pressé; la grappe de raisin dépouillée de ses grains.

Dér. du lat. *Racemus*, grappe.

Ras, aso, *adj. m. et f.* Ras, rase; plein, pleine et arasée sans déborder. — *Uno sémâou raso*, une cornue pleine. *Un vëïre ras*, un verre plein, une rasade.

Dér. du lat. *Rasus*, m. sign.

Ras, *prép.* Rez, tout contre, tout proche, joignant. — *Ras-dé-tèro*, rez-terre. *Vi dé ras-dé-cuvo*, vin de mère-goutte.

Dér. du lat. *Rasus*, m. sign.

Rasa, *v.* Raser, couper la barbe, les cheveux avec un rasoir; araser, terme de maçon, couronner un mur, achever l'assise d'un mur; abattre une chose au ras d'une autre; raser un édifice, l'abattre à ras de terre; receper un arbre, le couper rez de la souche. — *Sé rasa*, se raser, se couper la barbe.

Rasa, *v.* Effleurer, passer tout auprès, avec rapidité. — *M'a rasa èm'uno pëïro*, il m'a effleuré d'un coup de pierre.

Rasal, *s. m.* Epervier, sorte de filet de forme conique.

Digitized by Microsoft®

lesté avec des balles de plomb et que l'on développe en le lançant à l'eau. — *Quinte co dé rasal!* Quel coup de filet! se dit lorsqu'on fait main basse sur une bande de malfaiteurs; lorsqu'on fait une rafle au jeu, etc.

Dér. du lat. *Retis*, filet.

Rascalâou, *s. m.* Espèce de prune de Damas ou Damas noir, petite prune d'un violet foncé, commune et peu délicate; une noix sèche. Les prés *Rasclaux* à Alais tirent peut-être leur nom de ce qu'ils étaient autrefois complantés de cette sorte de prunier.

Rascas, asso, *s. m.* et *f.* Teigneux, euse; celui ou celle qui est atteint de la rache ou teigne. Au fig. avare, crasseux; rude, piquant. Un des anciens seigneurs d'Uzès, Raymond, fils de Bermond Ier et père de Bermond II, portait le surnom de *Rascas*. Il vivait de 1168 à 1209.

Dér. de *Rasco* ou *Rasclo*, teigne, et du péj. *as*.

Rascas, *s. m.* Large croûte ou plaque de teigne.

Rascasso, *s. f.* Un perré, un cassis établi en travers d'une route, au fond d'un ruisseau ou d'un ravin pour arrêter les affouillements ou les ravinements d'un cours d'eau. Cette construction est établie au moyen de grosses pierres posées de champ.

Rascla, *v.* Râcler, râtisser; raser, toucher légèrement en passant. Au fig. *Rascla*, s'esquiver, s'enfuir, s'échapper sans tambour ni trompette. — *Rascla dé canèlos*, garder les manteaux, croquer le marmot.

Dér. du lat. *Radere*, m. sign.

Rasclado, *s. f.* Atteinte légère ou passagère de maladie; volée de coups de bâton, râclée.

Rascladuro, *s. f.* Râclure, ratissure, petits fragments que l'on enlève en râclant.

Rasclâousa, *v.* Amasser l'eau dans le bief d'un moulin qui ne peut moudre que par éclusées.

Dér. de *Rasclâouso*, écluse.

Rasclâousado, *s. f.* Éclusée, plein une écluse, la quantité d'eau que peut contenir le bief d'un moulin quand il est fermé.

Dér. de *Rasclâouso*, écluse.

Rasclâouso, *s. f.* Écluse, ouvrage de maçonnerie, de charpente, de terrassement, destiné à soutenir, à amasser, à retenir les eaux que l'on destine à l'arrosage, à la navigation, au fonctionnement des usines.

Dér. du lat. *Reclusa*, renfermée.

Rasclé, *s. m.* Râle d'eau; *Rallus aquaticus*, Temm. Gorgerette blanchâtre, poitrine et ventre d'un cendré bleuâtre, tout le dessus du corps d'un roux olivâtre avec des tâches noires au centre de chaque plume, longueur 26 cent. Le râle d'eau reste dans le pays toute l'année; il est très-rusé et ne sort guère que le soir de ses joncs et de ses fourrés. C'est un gibier des plus recherchés. — *Voy. Poulo-d'aïgo* et *Cabussé*.

Rasclé, *s. m.* Lièvre mâle, bouquin.

Rasclé, éto, *adj. m.* et *f.* Teigneux, euse; tête chauve ou pelée par la teigne.

Dér. de *Rasclo*, teigne.

Rasclo, *s. f.* Râcloire, coupe-pâte, ustensile de fer qui sert à détacher la pâte du pétrin. Râtissoire servant à détacher le tartre des tonneaux.

Dér. de *Rascla*, râcler.

Rasclo ou **Rasco**, *s. f.* Rache ou teigne de la tête; la grosse teigne, gale ou teigne plate et sèche.

Dér. du bas bret. *Râch*, gale ou teigne.

Rascloûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Teigneux, euse; rude au toucher. On appelle *Rascloûsos*, les bajanes ou châtaignes qui ne sont pas encore dépouillées de leur pellicule intérieure.

Dér. de *Rasclo*, teigne. — *Voy.* c. m.

Rasin, *s. m.* Raisin, le fruit de la vigne. Pline en cite plus de 80 espèces. M. Bosc en avait réuni dans la pépinière du Luxembourg, à Paris, plus de 1.400 espèces. Parmi celles que l'on cultive dans les Cévennes, nous ne citerons que la *Coupado* (*Voy.* c. m.), qui est peut-être le meilleur raisin de table et le plus délicat; le *Gamé* ou *Larda* (*Voy.* c. m.), sorte de chasselas. Le phylloxéra, qui a commencé de sévir autour d'Alais en 1872, a depuis lors détruit à peu près toutes les vignes de la région.

Dér. du lat. *Racemus*, grappe.

Raso, *s. f.* Limite, ligne dérisoire. — *L'an més din sas rasos*, on l'a circonscrit dans ses limites, on lui a fixé ses bornes.

Dér. du catal. *Rasa*, ravin.

Raso, *s. f.* Les bergers donnent ce nom aux brebis qui ont atteint l'âge de cinq ans.

Rasonèr, *s. m.* Rasoir; réseau. — *Tèlo dé rasonèr*, toile de réseaux ou de carrés en réseaux ou en dentelle, alternativement mêlés de carrés de toile unie, employés dans le dernier siècle à des garnitures de lit, des tapis de table et de toilette. — *Mé fas pissa dé lamo dé rasonèr*, tu me mets à la torture, tu m'agaces.

Dér. de *Ras*.

Rasouïro, *s. f.* Râcloire; radoire pour mesurer le grain ou les châtaignes ainsi que le sel. On dit aussi *Rasadouïro*.

Dér. de *Ras*.

Raspa, *v.* Râper, polir un corps avec une râpe; réduire en poudre avec une râpe; enlever le poil d'une étoffe, d'un drap par le frottement.

Raspa; ado, *adj. m.* et *f.* Râpé, râpée. — *Dé pan raspa*, du pain râpé. *Raspa coumo un garçoù taïur*, il a les habits râpés comme un ouvrier tailleur.

Dér. de l'allem. *Raspen*, râper.

Raspado, *s. f.* Râclée, volée de coups de poings, de coups de bâton.

Dér. de l'all. *Raspen*, râper.

Raspaïa, *v.* Balayer avec un balai usé; amasser un tas; nettoyer. Au fig. rafler, faire rafle, faire place nette, emporter tout, s'emparer de tout. — *A tout raspaïa*, il a tout emporté.

Raspal, *s. m.* Un balai usé, un ramon; un balai de broussailles, de genêts, de bruyère, d'aubépine; les épis

Digitized by Microsoft®

qui restent à l'air après qu'on a dressé les gerbiers. — *Proufèto raspal,* prophète de malheur.

Raspo, *s. f.* Râpe, ustensile de cuisine; outil d'acier trempé en forme de lime, servant à limer le bois, la pierre et à dégrossir le fer; ripe ou râpe de maçon; mauvais ouvrier, mauvais artiste. — *Quinto raspo !* Quel mauvais ouvrier! quel mauvais musicien!

Raspoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Rugueux, couvert d'aspérités.

Rasso (Én), *adv.* En bloc, l'un portant l'autre.

Rastagagno, *s. f.* Les débris de bois mort, de feuillages, de matières ligneuses ou surnageantes qu'une rivière entraîne pendant les inondations; les menues broutilles, pailles, fêtus qu'elle dépose sur ses bords lorsqu'elle décroît. La *rastagagno* marque d'une manière précise après l'inondation la hauteur atteinte par l'eau.

Dér. du lat. *Stagnatio,* débordement, inondation.

Au fig. les restes d'une maladie; les derniers vestiges d'un rhume qui se traduisent par des expectorations.

Raste, rasto, *adj. m.* et *f.* Se dit d'une région dépourvue de végétation, d'une plaine sans arbres et dont les herbes sont fauchées rez-terre, d'une lande inculte. — *Un pèïs raste,* un territoire nu, sans arbres, sans végétation.

Dér. du lat. *Rastrum,* râteau, ou de *Radere,* râcler, râtisser.

Rastèïè, *s. m.* Râtelier, sorte de claie posée obliquement contre le mur d'une écurie et au travers de laquelle les bestiaux prennent, au fur et à mesure, le foin nécessaire à leur alimentation; porte-manteau; l'ensemble des dents qui composent la mâchoire humaine. — *Aoussa lou rastèïè,* tenir la dragée haute; rationner; mettre au régime; empêcher quelqu'un de disposer d'une chose à sa fantaisie.

Dér. de *Rastèl.*

Rastèl, *s. m.* Râteau, fauchet. Le râteau est ordinairement en fer et à une seule rangée de dents; le fauchet est en bois et a deux rangs de dents opposés; l'épine dorsale; l'échinée d'un porc.

Dér. du lat. *Rastellum,* dim. de *Rastrum,* m. sign.

Rastèla, *v.* Faucheter, si l'on se sert du fauchet; râteler ou râtisser si l'on unit un terrain avec un râteau.

Dér. du lat. *Radere,* m. sign.

Rastèlado, *s. f.* Plein un fauchet ou un râteau d'herbes, de fourrage ou de pierrailles. Au fig. un nombreux abattis. — *Unò rastèlado d'âoucèloùs,* un abattis d'oisillons tués d'un coup de fusil.

Dér. de *Rastèl.*

Rastèlaje, *s. m.* Action de faucheter ou râteler; la portion de fourrage ramassée sur un champ au moyen du fauchet après l'enlèvement de la récolte.

Dér. de *Rastèl.*

Rastèlun, *s. m.* La portion de la récolte recueillie avec le râteau.

Dér. de *Rastèl.*

Rastoubla ou **Réstoubla,** *v.* Semer sur le chaume; semer deux années de suite le même champ; ramasser le chaume. Au fig. *réstoubla* signifie revenir deux fois sur une même chose; récidiver; manger deux fois du même plat. — *S'aquél fricò vous counvèn, fôou réstoubla,* si ce plat vous convient, revenez-y.

Dér. de *Réstouble,* chaume. — *Voy.* c. m.

Rastouble ou **Réstouble,** *s. m.* Le chaume qui reste sur la terre après que le blé est moissonné; l'étoule et, dans quelques provinces françaises, le rastouble : herbes mêlées avec le chaume qui restent dans un champ après la moisson et qui sont une pâture pour le bétail; terre en jachère; champ couvert de chaume et non encore labouré.

Dér. du lat. *Restibilis,* qui porte toutes les années.

Rata, ado, *adj. m.* et *f.* Rongé des rats ou des souris. — *Pèirin rata,* un parrain qui ne donne point de dragées à ses amis et connaissances.

Dér. de *Ra,* rat.

Rata, *v.* Rater, faire long feu; manquer une occasion, ne pas réussir; manquer son coup.

Ratado ou **Rataduro,** *s. f.* Rongeure ou manjeure (prononcez *ronjure* et *manjure)* faite par les rats ou les souris.

Dér. de *Ra,* rat.

Ra-tâoupén ou **tâoupiè,** *s. m. comp.* C'est le nom que Sauvages donne au Lérot et qui appartient mieux encore au Mulot *(Mus sylvaticus,* Linn.), le véritable rat des champs et des bois, si destructeur des récoltes, qui se loge souvent sous terre, et surtout au Campagnol de Savi *(Arvicola Savii,* de Selys), extrêmement abondant dans nos contrées, qui vit dans les champs couverts de céréales et de luzernes, sous lesquelles il établit ses magasins, en y pratiquant des trous comme la taupe *(Tâoupo).*

Ratè ou **Ratalé,** *s. m.* Grimpereau, Grimpereau familier, *Certhia familiaris,* Temm. Le Grimpereau est un oiseau de couleur noirâtre et roussâtre, tacheté de blanc, plus pâle en dessous, avec le croupion roux; il atteint à peine quinze centimètres de long. Il ressemble beaucoup, par les habitudes comme par la taille, au Torchepot ou Sitelle, avec qui il est facile de le confondre, et qui reçoit souvent le même nom languedocien. *Voy. Bouscarido (grosso).* Le Grimpereau, comme le Torchepot et comme les pies, qui sont ses parents éloignés, grimpe le long des arbres et les frappe avec son bec pour en faire sortir les insectes cachés sous l'écorce; il semble alors le voir courir comme une petite souris. *Ratè* exprime très-bien cette ressemblance et la petitesse du Grimpereau.

Dér. de *Ra,* rat.

Ratèlo, *s. f.* La rate des bœufs, des moutons; la rate de l'homme, viscère impair situé dans l'hypochondre gauche, entre le diaphragme et l'estomac.

Ce nom paraît lui être donné de sa forme oblongue qui lui donne quelque apparence d'un rat.

Ratèto, *s. f.* Une dent de petit enfant. C'est un terme

Digitized by Microsoft ®

de nourrice qui s'emploie surtout au pluriel : *Ratétos,* les dents, les quenottes des petits enfants. On l'applique plus spécialement aux deux dents incisives du milieu de la mâchoire, qui poussent les premières et qui, par leur nombre et leur situation, ressemblent à celles des rats d'où est tiré le dim. *Ratétos*. — *Véjan tas ratétos,* voyons tes petites quenottes.

Ratiè-vala, *v.* — *Voy. Vala-ratiè.*

Ratièïro, *s. f.* Ratière, souricière, piège à rats ou à souris.

Dér. de *Ra,* rat.

Ratigas, *s. m.* Restes, ressentiment de quelque maladie dont on est guéri depuis peu de temps; bouffée de fièvre, dernières attaques d'une maladie qui tend à disparaître.

Dér. du grec Ῥάθαγος, claquement de dents.

Rato-pénado, *s. f. comp.* Chauve-souris, *Vespertilis,* Linn. Il en existe, même dans nos pays, de nombreuses espèces dont les différences ne frappent pas les yeux du vulgaire; par conséquent, *rato-pénado* suffit à les désigner toutes. Les anciens naturalistes considéraient la chauve-souris comme une sorte de monstre qu'ils ne savaient comment classer; aujourd'hui elle aurait beau dire : « Je suis oiseau, voyez mes ailes! » les savants, plus habiles que la belette de la fable, ne la croiraient pas; ils ont clairement établi que c'est un vrai mammifère, dont un repli de la peau des flancs, étendue de chaque côté entre les membres postérieurs et les doigts de la main, imite une voile et forme une sorte de parachute qui les soutient dans l'air, lorsqu'il s'y lance d'un point élevé. On sait en effet que, tombées à terre, les chauves-souris ne peuvent se relever. Elles sont vivipares et allaitent leurs petits, qu'elles portent, en volant, attachés à leurs mamelles.

Au reste, le languedocien avait devancé la science en faisant de cet animal un rat ailé : *rato,* rate; *pénado* du lat. *Pennata,* ayant des ailes.

Ratos, *s. f. plur.* Incisives, quenottes des petits enfants. On dit aussi *Ratounos* et *Ratétos.* — *Voy. Ratéto.*

Réba, *s. m.* Reflet, réverbération du soleil.

Dér. de *Rebatre,* renvoyer.

Rébala, *v.* Traîner quelqu'un ou quelque chose. — *Pode pa mé rébala,* je peux à peine me traîner. *L'an rébala coumo un quièr,* on l'a traîné dans la boue, on l'a traité avec le plus grand mépris, on l'a injurié. *Sé rébala,* au fig. ramper devant quelqu'un, s'aplatir devant un supérieur. *Laïsso tout rébala,* il laisse tout traîner dans la maison, il laisse tout en désordre.

Rébaladis, *s. m.* Train, embarras, remue-ménage; tintamarre; bruit que l'on fait en traînant quelque chose. — *Quanto rébaladis!* quel train! quel tracas! *Y-a dé rébaladis,* il y a du train dans cette maison.

Dér. de *Rébala.*

Rébaléto (Dé), *exp. adv.* Terre-à-terre, à la glissade. — *Jita uno pëiro dé rébaléto,* jeter une pierre de façon à ce qu'elle rase la surface de la terre ou qu'elle glisse à la surface de l'eau, de manière à produire des ricochets. *Dé rébaléto,* au fig. se mettre à plat ventre, s'abaisser devant quelqu'un.

Rébatre, *v.* Rabattre, diminuer, retrancher; déduire une certaine somme sur la valeur d'un marché conclu; réverbérer; rebattre. — *Rébatre un matalas,* rebattre un matelas.

Dér. de *Batre.*

Rébéqua, *v.* Se rebiffer contre quelqu'un, lui donner la répartie; répondre insolemment à quelqu'un à qui on doit du respect. — *Rébéques?* tu oses riposter? tu as le front de répliquer?

Dér. de *Bé,* pour bouche, parole.

Rébéquaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Raisonneur, euse; qui se rebiffe.

Rébéssina, *v.* Se relever, se redresser par derrière, comme la queue de certains chiens; porter la queue en trompette.

Rébéssina, ado, *adj. m.* et *f.* Relevé, redressé, recoquillé par derrière, comme la queue de certains chiens qui se relève en trompette et s'enroule sur elle-même.

Rébéti, *v.* Repousser, faire ressortir un objet enfoncé, tel qu'un clou, un boulon, que l'on cherche à chasser en le repoussant par la pointe.

Rébïa, *v.* Raccommoder, rapiécer un vêtement, un meuble, un ustensile.

Rébïaïre, *s. m.* Celui qui raccommode les objets déchirés, cassés ou dégradés.

Rébïaje, *s. m.* Rhabillage, raccommodage, rapiècetage. Au fig. *faïre un bon rébïaje,* faire un bon repas après un jeûne prolongé.

Rébifa, *v.* Requinqué, retroussé. — *Sé rébifa,* se rebiffer.

Rébiscoula, *v.* Ranimer, ravigoter, regaillardir. — *Acò m'a rébiscoula,* cela m'a remis, restauré, ranimé le cœur. On dit aussi *Réviscoula.*

Dér. du lat. *Reviviscere,* reprendre vie.

Rébla, *v.* Garnir les vides d'une maçonnerie avec de la blocaille; remplir les interstices entre les moellons. — *Un ome rébla,* un homme bien musclé, bien râblé.

Réblataïo, *s. f.* Remblai, matériaux de remplissage, ballast.

Rèble, *s. m.* Râble d'un lièvre, d'un lapin; région lombaire, chez les animaux, mais plus particulièrement chez le lièvre, le lapin, le chat, le chien.

Dér. du lat. *Rapulum,* dim. de *Rapum,* racine, petite rave.

Rèble, *s. m.* Caillou de forme conchoïdale ou à cassure irrégulière; blocage, ballast, cailloutage servant à remplir les vides des moellons, dans les maçonneries ou les reins d'une voûte.

Même étym. que le mot précédent.

Rébobis, *s. m.* Partie de plaisir; bon repas; partie de fourchette; gala. On dit aussi *Révobis.*

Digitized by Microsoft ®

Rébor, *s. m.* Rebord, orifice ; bord d'un vêtement formant un repli.

Dér. de *Bor*, bord.

Rébouchì, *v.* Rétorquer un argument, combattre une opinion avec des arguments victorieux. — *L'a bièn rébouchì*, il l'a bien mâté, il l'a bien remis à sa place.

Rébouli, *v.* S'amender, après avoir souffert bien des épreuves; avoir subi bien des souffrances; réaction éprouvée dans la circulation en passant d'un grand froid à une température chaude.

Dér. de *Boulì*, bouilli.

Réboulo, *s. f.* Grateron, galiet grateron, nom de plante. — *Voy. Réjistèl* et *Arapo-man*.

Réboumbo, *s. f.* Gros surtout ; vaste houppelande.

Rébounda, *v.* Trousser. — *Sé rébounda*, retrousser ses manches, ses vêtements. *Rébounda* pour *Rébrounda*, s'emploie comme synonyme d'élaguer le pied, la tige ou les branches d'un arbre.

Dans ce dernier cas, il est dérivé de *Broundo*, branche d'arbre, brande.

Réboundaïre, *s. m.* Ouvrier que l'on emploie à l'élagage des arbres, à la taille des oliviers ou des mûriers.

Dér. de *Broundo*, branche d'arbre, brande.

Réboùs, *s. m.* Rebours; contre-poil, contre-pied. — *Prène d'à réboùs*, prendre au rebours; contrarier. *A réboùs dé pèou*, à rebrousse-poil.

Dér. de la bass. lat. *Reburrus*, velu, hérissé, qui vient de *Burrus*, bourre.

Réboustïa, *v.* Retrousser; retrousser ses manches jusqu'au coude.

Réboustïa, ado, *adj. m.* et *f.* Retroussé, ée.

Rébountigna, *v.* Bouder. — *Voy. Fougna.*

Rébroussiè ou mieux **Rébroussiè**, *s. m.* Caractère mal fait; celui qui prend toujours le contre-pied des choses, qui a des idées opposées à tout le monde; homme contrariant; esprit paradoxal.

Dér. de *Réboùs*, rebours.

Récaïre, *s. m.* Recoin. — *Voy. Récantoù.*

Récaliva, *v.* Rechuter, avoir une rechute, faire une rechute, récidiver, retomber.

Dér. de *Récaïéou*, débris de braise, reste de feu caché sous la cendre.

Récalivado, *s. f.* Rechute.

Dér. de *Récaliva*, rechuter.

Récantoù, *s. m.* Recoin.

Dér. de *Cantoù*, coin.

Réçàoupégu, udo, *adj. m.* et *f.* Reçu, reçue.

Réçàoupre, *v.* Recevoir.

Dér. du lat. *Recuperare.*

Récàouqua, *v.* Récidiver, doubler la dose d'un mets, y revenir; répéter sans cesse la même chose; rabâcher. — *Récdouqua las boutos*, achever de remplir les tonneaux.

Dér. de *Cdouqua*, fouler.

Récâouquaïre, *s. m.* Rabâcheur, celui qui revient toujours sur le même sujet.

Récâouquaje, *s. m.* Rabâchage.

Récâouquïa (Sé), *v.* Se remettre dans ses affaires, les rétablir, se remplumer; revenir à la santé, se rétablir à la suite d'une maladie. Ce terme signifie littéralement : refaire sa coquille.

On l'emploie aussi dans le sens de : se recoquiller, se croqueviller.

Récarga, *v.* Recharger, charger de nouveau, imposer une nouvelle charge.

Dér. de *Carga*, charger.

Récassa, *v.* Attraper, recueillir avec la main ou la bouche une chose qu'un autre a lancée ; prendre de bond ou de volée ce que l'on jette. — *Récassa à la voulado*, attraper une chose lancée avant qu'elle ait touché le sol; happer, en parlant d'un chien qui reçoit un objet dans sa gueule.

Récata, *v.* Serrer, ramasser quelque chose qui traîne, le mettre en lieu sûr; soigner quelqu'un, l'équiper, le rapiécer, pourvoir à ses besoins; donner retraite à quelqu'un qui cherche à se cacher. — *Ès bièn récata*, il est mis proprement.

Dér. de l'esp. *Racatar*, cacher avec soin.

Récate, *s. m.* Ménage, économie, soin, attention. — *Vioure dé récate*, vivre d'économie. Provision de bouche qu'un journalier porte à la campagne pour sa nourriture de la journée. — *Pourta soun récate*, porter ce qui est nécessaire pour sa nourriture de la journée. *Ana âou récate*, aller manger un morceau. *Tout aquò ès dé récate*, tout cela est arrangé, fini, mis en ordre. *Gousta, soupa âou récate.*

Dér. de l'esp. *Recato*, précaution, prévision.

Récatoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Soigneux, ménager, économe.

Dér. de *Récate.*

Récavala, *v.* Récompensé, bien loti; enrichi.

Lou soulda qué faï la guèro
Ès pa maï récavala.

Récèlur, uso, *s. m.* et *f.* Receleur, celui qui recèle.

Dér. du lat. *Celare*, cacher.

Récèta, *v.* Faire l'examen d'une marchandise, vérifier si elle est de la qualité convenue, requise.

Dér. de *Récèto*, recette.

Récèto, *s. f.* — *Marchandiso dé récèto*, marchandise de bonne qualité, de qualité requise.

Dér. du lat. *Recepta*, chose reçue, admise.

Réchange, *s. m.* Rechange, droit de changer. — *Cdouso dé réchange*, chose que l'on a en double pour en remplacer une autre en cas de besoin.

Réchâoucha, *v.* Ressasser les mêmes idées; rabâcher. Au prop. tripoter, remanier une chose à plusieurs reprises.

Réchâouchaïre, *s. m.* Rabâcheur.

Réchuto, *s. f.* Rechute, retour d'une maladie dont on n'était pas complètement guéri.

Digitized by Microsoft ®

Récì, *s. m.* Renseignements, bavardages, caquets, racontars. — *Faïre milo récìs dé qudouquus*, raconter mille balivernes sur le compte de quelqu'un. *Mé n'an fa dé michan récìs*, on m'a donné de mauvais renseignements sur son compte.

Récoïre, *v.* Se dit d'un ragout qui prend à la gorge, qui écorche ou picote le gosier. On dit aussi de l'huile forte : *Aquél oli récoï.*

Récontre, *s. m.* Hasard, occasion, chance, rencontre. — *Sé lou récontre ou faï*, si le hasard le veut. *L'aï agù dé récontre*, j'ai eu cet objet d'occasion. *Aou prémiè récontre*, à la première occasion. *Aï agu 'n michan récontre*, j'ai eu une mauvaise chance, une mauvaise rencontre, j'ai éprouvé un fâcheux accident.

Récoumanda, *v.* Recommander, exhorter, charger de faire en ordonnant; prier d'être favorable. — *Ès bièn récoumanda dou prone*, il est connu pour ce qu'il est; il a mauvaise réputation.

Dér. du lat. *Commendare*, recommander.

Récoumandaciou, *s. f.* Recommandation, action de recommander.

Dér. du lat. *Commendatio*, m. sign.

Récounégu, udo, *adj. m.* et *f.* Reconnu, ue; considéré comme tel.

Dér. du lat. *Recognitus*, m. sign.

Récounóïsse, *v.* Reconnaître, être persuadé; découvrir; observer; avouer; vérifier, comparer; considérer sous un certain point de vue.

Dér. du lat. *Recognoscere*, m. sign.

Récounéïssable, ablo, *adj. m.* et *f.* Reconnaissable; que l'on peut reconnaître; facile à être reconnu.

Dér. de *Récounéïsse*, reconnaître.

Récountra, *v.* Réussir dans une entreprise. — *Aï bièn récountra*, j'ai bien réussi. *S'acò sé récontro*, si l'occasion se présente.

Récourda (Sé), *v.* Se ressouvenir, se rappeler.

Dér. du lat. *Recordari*, m. sign.

Récoure, *v.* Terme employé par les ramasseurs de châtaignes. Rechercher, repasser, revenir sur ses pas, pour ramasser très-exactement de façon à n'avoir plus besoin d'y revenir.

Dér. du lat. *Recurrere*, revenir en courant.

Récura, *v.* Émonder la tête, les branches d'un arbre, en couper les branches inutiles, les rameaux chiffonnés. *Récura* se dit pour les branches, *rébounda*, pour la tige; *sagata*, pour les rejetons, les surgeons du pied. En français, on dit indifféremment pour les trois cas, élaguer ou émonder. On élague les grosses branches avec la scie, la serpe ou la hache; on émonde les menues avec la serpette. Au fig. et adjectiv. gentil, propre.

Dér. du lat. *Curare*, prendre soin, soigner.

Récurado, *s. f.* Retranchement, déchet. Terme de magnanerie; épidémie qui diminue ou fait périr bon nombre de vers à soie, qui éclaircit les tables où ils sont étalés. — *Aquélo maldoutiè a fa 'no forto récurado*, cette maladie a causé un grand déchet.

Récuraïre, *s. m.* Émondeur, celui qui émonde ou taille les arbres.

Récuraje, *s. m.* Émondage, action d'émonder, de nettoyer un arbre, de le débarrasser de ses branches mortes, de ses rameaux chiffonnés, de ceux qui se nuisent pour être trop serrés.

Récurun, *s. m.* Le rebut des grains; le fond du grenier; des fruits dont on a pris ce qu'il y avait de meilleur.

Rédable, *s. m.* Le râble ou fourgon d'un boulanger; râcloire en fer emmanchée d'une tige en bois et qui sert à ramener la braise à la bouche du four. On dit aussi *rédiable* dans quelques localités.

Rédamèn, *adv.* Très-fort, beaucoup, infiniment. — *Aquél ome ès rédamèn for*, cet homme est très-fort.

Rédo, rédo, *adj. m.* et *f.* Roide, ferme. Il s'emploie aussi dans un sens adverbial. — *Camina, marcha rédo*, marcher rapidement. *Mèna réde*, mener rondement, durement, cavalièrement. *Tusta réde*, frapper fort. *Toumba rédo*, tomber roide-mort.

Dér. du lat. *Rigidus* ou du celt. *Red*, m. sign.

Rédire, *v.* Redire, répéter, dire une seconde fois; rapporter, révéler ce que l'on a appris, raconter; reprendre, blâmer, censurer. — *M'a trouba à rédire*, il m'a blâmé.

Dér. du lat. *Redicere*.

Rédoù, *s. m.* Redoul, herbe aux tanneurs, sumac des corroyeurs ou des teinturiers *(Rhus coriaria)*, arbrisseau de un à trois mètres, à rameaux nombreux. Toutes les parties de cet arbrisseau sont astringentes et rafraichissantes; réduites en poudre, elles servent à préparer le cuir. On le trouve dans les terrains rocailleux, au milieu des bois de chênes verts de la vallée inférieure du Gardon, au pont du Gard, à Collias, à la Baume de Sanilhac, au Pont Saint-Nicolas. Les habitants de Collias le recueillent en grandes quantités et en font le commerce. Ils le désignent sous le nom de *Nèrto*. L'abbé de Sauvages signale les baies de cet arbrisseau comme un poison des plus violents. Il a sans doute confondu le sumac *(Rhus coriaria)*, avec la corroyère à feuilles de myrte *(Coriaria myrtifolia)*, qui s'emploie aussi dans la tannerie et dont les feuilles prises en décoction produisent les accidents les plus terribles et même quelquefois la mort.

Rédoun, ouno, *adj. m.* et *f.* Rond, arrondi, de forme mamelonnée ou en cône arrondi au sommet. On en a formé les noms propres : *Can-rédoun*, Campredon, champ arrondi; *Chamboù-rédoun*, Chamboredon, petit champ arrondi; *Moun-rédoun*, Montredon, montagne arrondie; *Piè-rédoun*, Puechredon, puech ou pic arrondi.

Rèdre, *v.* Rendre, lasser, fatiguer. — *M'a fa rèdre*, il m'a éreinté.

Rédu, udo, *adj. m.* et *f.* Rendu, fatigué. — *Souï rédu*, je suis rendu.

Dér. du lat. *Reductus*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Réfa, acho, *adj. m.* et *f.* Refait, réparé, rétabli, restauré.

Dér. du lat. *Refectus,* m. sign.

Réfaïre, *v.* Refaire, faire une seconde fois, réparer, racommoder, recommencer, remettre en état, restaurer.

Dér. de *Re,* itérat., et de *faïre,* faire.

Réfoufa, *v.* Regorger. Se dit d'un liquide qui se répand, quand on le verse dans un vase dont l'ouverture est trop étroite, ou qu'on le verse en trop grande quantité à la fois, et que l'air du dedans n'a pas d'issue pour s'échapper à mesure que le liquide en prend la place.

Réfoula, *v.* Refouler, repousser.

Réfréja, *v.* Refroidir, rendre froid. Au fig. calmer, diminuer l'ardeur, refroidir l'enthousiasme ou le zèle de quelqu'un. — *Ço qué m'an di m'a réfréja,* ce que l'on m'a raconté m'a refroidi, a changé mes idées.

Dér. du lat. *Frigefacere* ou de *Refrigerare.*

Réfrésqua, *v.* Rafraîchir, rendre frais, calmer la chaleur; réparer, rétablir, nettoyer en lavant; rappeler, renouveler. — *Réfrésca lou linje,* mouiller le linge avant de le mettre à la lessive; remuer le linge dans l'eau claire avant de le tordre, après l'avoir lavé, et pour en faire sortir le savon. *Réfrésca uno bouto, un vèire,* rincer un tonneau, un verre, ou le passer simplement dans l'eau claire après l'avoir rincé. *Bouta lou vi à réfrésca,* mettre le vin à rafraîchir. *Réfrésca la mémouèro,* rappeler une chose oubliée ou ancienne.

Dér. du lat. *Refrigerare,* refroidir.

Réfrésquado, *s. f.* Une ondée; un léger lavage; une tripotée. — *Avèn agu uno réfréscado,* nous avons essuyé une averse. *Douna uno réfréscado dou linje,* laver légèrement le linge. *Fitre uno réfréscado,* ficher une tripotée à quelqu'un.

Réfréscadoù, *s. m.* L'eau à rafraîchir, où l'on met le vin à rafraîchir; petit lavoir contenant de l'eau claire et où l'on trempe le linge lavé, avant de le tordre pour le mettre à sécher.

Réfrésquaje, *s. m.* Linge ou lessive essangée à laquelle on donne un léger blanchissage avant de la mettre au cuvier. — *Blan dé réfrésquaje,* premier blanchissage ou un simple savon.

Réfréta, *v.* Ce terme s'emploie dans le sens de radouber, réparer les roues d'un véhicule en resserrant les jantes et les rayons dont l'usage ou les grandes chaleurs ont amaigri les points d'assemblage.

Réfus, *s. m.* Refus, action de refuser. — *Aquò n'és pa dé réfus,* j'accepte cela volontiers, ce n'est pas une chose à refuser.

Dér. du lat. *Refutare,* refuter.

Réfusa, *v.* Refuser, ne point accepter une chose offerte, ne pas accorder une chose demandée.

Dér. du lat. *Refutare,* réfuter.

Régagna, *v.* Rechigner. Au pr. *Régagna las déns,* montrer les dents, soit par un défaut naturel, soit par une mauvaise habitude. Au fig. *Régagna las déns,* tenir tête à quelqu'un, lui montrer les dents, lui montrer de la fermeté. Le sens fig. est pris des chiens qui grondent et menacent de mordre en montrant les dents.

Dér. de l'esp. *Resgagnar,* grincer des dents.

Régagnado, *s. f.* Brusquerie, brusque incartade, rebuffade.

Régagnas, *s. m.* Gros rire sardonique et moqueur.

Dér. de *Régagna.* — *Voy.* c. m.

Régal, *s. m.* Régal, grand festin, grand repas, grand plaisir, vive satisfaction. — *Ès un régal pér él dé sé pérména,* la promenade est pour lui un vrai régal.

Régala, *v.* Régaler, inviter quelqu'un à un festin, faire un gala.

Dér. de *Régal.*

Régalisso, *s. f.* Réglisse *Glykyrhiza glabra,* Linn., plante de la famille des Légumineuses, cultivée dans la Provence méridionale. C'est de la racine de cette plante que l'on retire, par ébullition, l'extrait que l'on nomme jus de réglisse.

La réglisse sauvage, astragale à feuilles de réglisse *(Astragalus glykyphyllos,* Linn.), plante de la même famille que la précédente à laquelle elle ressemble par ses feuilles.

Dér. du grec Ῥίζα, racine, et de , Γλῦκος, doux, racine douce.

Régalo, *s. f.* Régal, festin, bon repas, gueuleton. — *Pagues pa 'no régalo?* n'es-tu pas décidé à payer un bon dîner?

Dér. de l'esp. *Regalo,* m. sign.

Réganèl, *s. m.* Regard, aspect, exposition, rayonnement du soleil. — *Èro dou réganèl dâou sourél,* il était exposé aux rayons, aux ardeurs du soleil.

Dér. de *Régo,* raie.

Réganta, *v.* Regretter, se repentir trop tard. — *Fricasses toun bé, lou régantaras un jour,* tu dissipes ton bien, tu le regretteras un jour.

Régâougna, *v.* Rechigner, grommeler, montrer de l'humeur, de la répugnance; relancer quelqu'un, le rabrouer, le rebuter avec rudesse. On dit aussi *Régagna.* — *Voy.* c. m.

Régâougnado, *s. f.* Brusquerie, brusque incartade, rebuffade. On dit aussi *Régagnado.* — *Voy.* c. m.

Régâougnaïre, *s. m.* Personnage brusque, grognon, rechigné, qui trouve sans cesse à redire à tout le monde.

Dér. de *Régâougna.*

Régâoula, *v.* Couler, dégoutter.

Régâoussa, *v.* Regarder de travers ou d'un air dédaigneux; donner à son visage une expression de mépris. — *Régâoussa lous ièls,* montrer le blanc des yeux comme dans un évanouissement; regarder d'un air farouche.

Régâoussado, *s. f.* Regard farouche, regard torve, menaçant.

Régar, *s. m.* Regard; égard. — *Pér voste régar,* par égard pour vous. *Pér régar d'aquò,* à l'égard de ceci.

Digitized by Microsoft®

Régarda, *v.* Regarder; avoir égard. — *Aquò és dé régarda*, c'est une chose à laquelle il faut avoir égard. *Régarda* ou *lénguéja*, langueyer un porc pour y découvrir les grains ou boutons de ladrerie.

Régardaïre, *s. m.* Langueyeur de pourceaux; inspecteur.

Régardèlo, *s. f.* — *Un pla dé régardèlo*, un plat pour les yeux. *Manja dé régardèlo*, dîner des yeux ou en regardant les autres manger.

Dér. de *Régardèlo*, plante ou produit imaginaire.

Régiscla, *v.* Rejaillir, éclabousser. — *M'a tout régiscla*, il m'a tout éclaboussé.

Régisclado, *s. f.* Éclaboussure, rejaillissement; ondée, pluie, averse subite et de peu de durée.

Régiscle, *s. m.* Rejaillissement, éclaboussure. On dit au prop. et au fig. *N'aï agu lou régiscle*, j'en ai eu les éclaboussures.

Régistèl, *s. m.* Nom de plante; garance des teinturiers (*Rubia tinctorum*, Linn.). Grateron. — *Voy. Arapo-man* et *Réboulo*.

Régistre, *s. m.* Registre; livre où l'on inscrit les actes de l'état civil, les délibérations municipales, les affaires de chaque jour, les fournitures de métier, etc.

Dér. du lat. *Registrum*.

Régital, *s. m.* Piège, traquenard pour prendre les bêtes fauves; traquet pour prendre les rats et les souris; sorte de piège à ressort composé de deux mâchoires armées de pointes qu'un ressort fait détendre et qui saisissent l'animal qui a donné dans le piège.

Régla, *v.* Tirer des lignes droites avec une règle et une pointe à tracer; régler, mettre une règle en vigueur, arrêter, déterminer, régulariser; arrêter un compte. — *Saun conte és régla*, il a son compte; il a reçu le châtiment qu'il méritait; il est mort.

Dér. du lat. *Regulare*.

Réglé, *s. m.* Règlement relatif à divers objets. En terme d'église et dans le st. fam. guide-âne, *ordo* ou ordre à suivre, livret qui indique l'office de chaque jour. En style administratif, cette expression s'emploie surtout pour désigner le règlement relatif à la dépaissance des troupeaux dans les terrains communaux. Dans les Cévennes ce mot désigne un thermomètre. Quand l'abbé DE SAUVAGES mit le thermomètre entre les mains des éducateurs de vers à soie, pour régler le degré de température, il lui donna le nom de *réglé*, qu'il a conservé. On dit au fig. *lou métrén dou réglé*, nous lui apprendrons à se bien conduire, à ne pas agir selon ses caprices.

Règlo, *s. f.* Règle, instrument allongé, plat ou carré, en bois ou en métal, servant à tracer des lignes droites, et, par extension, principe, maxime, loi; bon ordre, exemple, modèle, préceptes; statuts d'un ordre religieux.

Dér. du lat. *Regula*, m. sign.

Employé au plur., il a la signification de règles, menstrues, écoulement périodique et mensuel des femmes.

Régo, *s. f.* Raie, ligne, trait de plume ou de crayon; bande étroite; rayon ou sillon de jardinier; ligne divisoire qui sépare deux champs; rigole de jardinier; règle de conduite; culture. — *Uno régo dé coutrié*, un labourage simple. *Douna dos régos*, faire deux labours successifs ou l'un sur l'autre en sens inverse. *Planta à régo*, planter par sillons ou par rigoles. *Tira régo*, planter, borner, délimiter deux champs contigus. *Ténì la régo drécho*, tenir une conduite régulière. *Passa la régo*, dépasser les bornes permises.

Dér. du grec Ῥηγή, fente, crevasse, ou du lat. *Riga*, dor. Ῥηγὰ.

Régolo, *s. f.* Rigole, petit fossé peu profond, creusé dans la terre pour faire couler l'eau dans un jardin, un pré; caniveau établi dans une rue pour l'écoulement des eaux pluviales. — *Sàouto régolo*, saute-ruisseau, petit jeune homme malingre et prétentieux; petit polisson, enfant des rues.

Dér. du celt. *Rigol* ou du lat. *Rigare*, arroser.

Régor, *s. m.* Agneau tardif, agneau de l'arrière-saison, celui qu'une brebis met bas dans un âge où communément elles ne portent plus. Ces agneaux sont ordinairement maigres, chétifs, vieillots et malsains. On le dit au fig. des enfants nés sur le déclin de l'âge de leur mère.

Dér. du lat. *Cordus*, qui vient dans l'arrière-saison.

Régoubïa, *adj.* Recourbé. — *Camino tou régoubïa*, il marche tout courbé.

Ce mot est sans doute employé pour *Régourbïa*, qui vient à son tour de *Gourbïa*, serpette recourbée ainsi nommée dans le voisinage du Rhône.

Régoubïun, *s. m.* Nausée, vomissement; aliments rendus à la suite de nausées.

Régoula, *v.* Couler, dégoutter; vomir, rendre gorge; être rassasié jusqu'au dégoût. — *La suzoù mé régoulò din l'ésquino*, la sueur me coule dans le dos; je ruisselle de sueur.

Régoulije, *s. m.* Dégoût, aversion; nausée, envie de vomir, dégobillis. — *Acò faï véni lou régoulije*, cela soulève le cœur.

On dit aussi *Fastije*.

Régoumas, *s. m.* Grimace, faux pli que fait un vêtement mal taillé, ou par l'application d'une pièce mal cousue, mal appliquée, mal posée.

Régoumassa, *v.* Grimacer, présenter un pli défectueux. Se dit d'un vêtement mal taillé.

Dér. de *Régoumas*, grimace.

Régourdano (camì dé). Nom donné à l'ancienne voie romaine qui conduisait de Nimes à la Loire par Alais, Villefort et la vallée de l'Allier. Strabon en fait mention. On en voyait des vestiges, il y a quelques années, près d'Alais, sur la partie de l'ancienne route de Saint-Ambroix appelée les Calades; aux abords de l'Affenadou, sur un point désigné aussi sous le nom des Calades.

Régrè, *s. m.* Sorte de sérénade amoureuse, dont l'air et

Digitized by Microsoft®

les paroles sont d'un caractère plaintif et que les paysans des Cévennes chantent sous la fenêtre de leur amoureuse. Ce terme s'emploie aussi dans le sens de pitié. — *Aquél éfan faï règrè!* cet enfant me fait pitié. *Aï règrè d'él*, j'ai pitié de lui. Dans le sens propre il signifie regret, souvenir pénible d'avoir fait, dit ou perdu quelque chose; de n'avoir pas dit ou fait telle autre chose; repentir.

Dér. du lat. *Regressus*, retour.

Régréta, *v.* Regretter, être fâché, affligé d'une perte qu'on a faite, d'avoir manqué une occasion favorable, ou de n'avoir pas fait une chose.

Réguiè, *s. m.* Sillon, rigole; rigole ou chenal de jardin qui longe une plate-bande et sert à introduire successivement l'eau d'arrosage dans la série des rigoles qui composent la plate-bande ou carré affecté à une même espèce de culture.

Réguinna, *v.* Ruer. Au fig. regimber.

Réguinnado, *s. f.* Ruade.

Réguinnaïre, *adj. m.* Enclin à ruer. — *Aquél miôou és réguinnaïre*, ce mulet a une tendance à ruer.

Rèï, *s. m.* Roi, celui qui gouverne un état. — *Rèï dê la favo*, le roi de la fève; celui à qui est échue la fève du gâteau, le jour des Rois. *Countén coumô un rèï*, content, heureux comme un roi.

Dér. du lat. *Rex, regis*, m. sign.

Rèï-dê-caïo, *s. m. comp.* Râle de genêt, roi des cailles, poule d'eau de genêt. (*Gallinula* ou *Rallus Crex*, Temm.) Depuis le haut de la tête jusqu'au croupion, d'un brun foncé; chaque plume bordée de roux et de cendré; ventre blanc lavé de roux; longueur 26 cent. Cet oiseau arrivant toujours à la suite des cailles, on a supposé qu'il avait autorité pour les pousser devant lui et on l'a nommé Roi des cailles. Il n'y a aucun rapport entre eux. Il est vrai que la science, ayant égard à certains caractères extérieurs, et ne tenant aucun compte de ses mœurs disparates, l'a rangé à son tour parmi les poules d'eau; mais son nom scientifique est déjà une contradiction; car ce n'est pas au milieu des genêts que cette poule viendrait satisfaire son goût pour l'eau. Le fait est qu'elle n'aime pas l'eau. Le languedocien a traduit au choix, le Roi ou le Râle du français.

Réïnage, *s. m.* La royauté du repas des Rois ou de la fête de l'Epiphanie. — *Las fougassos dê réïnage*, les gâteaux des Rois.

Dér. de *Rèï*, roi.

Rèïnâou, *n. pr. m.* Reynaud, que l'on trouve quelquefois écrit Raynaud, Raynal, Raynald ou même Réginal.

Dér. de la bass. lat. *Reginaldus*, royal.

Réïnar, *s. m.* Renard. (*Canis vulpes*, Linn.) Mammifère onguiculé de la famille des Digitigrades ou Carnivores, signalé de tout temps comme l'emblème de la ruse et de la finesse. — *Ès un fi réïnar*, c'est un rusé compère.

Réïnar, *s. m.* Terme de maçon. Pierre attachée au bout d'une ficelle et tenant lieu de fil à plomb.

Réïnardivo, Rénardivo ou **Rénadivo**, *s. f.* Ognon de l'arrière-saison; ceux qui renaissent, pour ainsi dire, ou qui repoussent du germe des vieux ognons qu'on avait laissés en terre par oubli ou à dessein. Ces ognons ont, à la fin de l'automne, la fraîcheur des ognons du printemps.

Dér. du lat. *Renatus*, venu de nouveau, reproduit.

Réïnéto, *s. f.* Pomme de rainette, sorte de pomme commune dans les Cévennes où l'on en trouve diverses variétés. La rainette du Vigan jouit d'une réputation justement méritée.

Dér. de *Réïno*, reine, eu égard à sa qualité supérieure.

Réïnéto, *s. f.* Raine verte ou graisset (*Rana arborea*, Linn.), petite grenouille verte qui se perche sur les buissons ou les arbustes. Reptile de l'ordre des Batraciens et de la famille des Anoures (sans queue).

Dér. du lat. *Rana*, grenouille.

Rèïno, *s. f.* Reine, femme de roi, souveraine d'un royaume.

Dér. du lat. *Regina*, m. sign.

Réïo, *s. f.* Le soc de la charrue. — *Apouncha la réïo*, rebattre le soc.

Réïre, *adv.* Arrière, derrière. — *Çaï én réïre*, ci-devant ou par le passé. *Acò és toujour à réïre*, c'est toujours à recommencer. *Èn réïre*, jadis, autrefois, postérieurement, de nouveau.

Dér. du lat. *Retrò*.

Réïre-ban, *s. m. comp.* Arrière-ban. — *An vira ban et réïre-ban*, on a fait des perquisitions très-minutieuses; on a fait un grand remue-ménage.

Réïre-boutigo, *s. f. comp.* Arrière-boutique; arrière-magasin.

Réïre-gran, *s. m.* et *f. comp.* Arrière grand-père; arrière grand'mère. — *Moun réïre-gran; ma réïre-gran.*

Réïre-léndéman, *s. m. comp.* L'après-demain.

Réïre-poun, *s. m. comp.* Arrière-point, rang de points de couture continus que l'on fait avec une aiguille et du fil ou avec une machine à coudre, sur le poignet de la manche ou le plastron d'une chemise ou de tout autre vêtement.

Réïre-sourél, *s. m. comp.* La réverbération du soleil; un reflet de soleil donné par un nuage.

Réjougne, *v.* Serrer, enfermer, ranger, mettre en place, soigner. — *Ténès acò bién réjoun*, gardez cela avec soin; tenez-le bien soigneusement serré, ajusté, rangé.

Réjoui, *v.* Réjouir, donner de la joie, du plaisir. — *Sé réjouï*, se réjouir, se livrer au plaisir, se divertir.

Réjouïssanço, *s. f.* Réjouissance, fête, festin, fête votive, réunion où l'on s'amuse.

Réjoun, *adj. m.* Serré, ajusté, rangé, soigné. — *Voy. Réjougne.*

Rélaïssa, ado, *s. m.* et *f.* Abandonné, ée. En vieux langage *rélaïssado* signifiait une veuve; la femme de celui qui, embrassant l'état ecclésiastique, jurait de conserver l'état de viduité. De la bass. lat.

Rélaïssé, *s. m.* Rebord, relief, saillie, plinthe, imposte;

Digitized by Microsoft®

toute partie saillante d'une construction, d'un meuble; tablette de cheminée, bord d'une armoire, d'une commode. Littéralement : petit relief.

Rélassa, ado, *s. m.* et *f.* Celui ou celle qui est affecté d'une hernie.

Dér. du lat. *Relaxatus,* relâché.

Réléva, *v.* Relever, ramasser, exhausser; rétablir une fortune; faire valoir, donner plus d'éclat, faire remarquer; répondre vivement à quelqu'un, mettre à la place d'un autre; sortir de maladie.

Dér. du lat. *Relevare,* m. sign.

Rélévaïro, *s. f.* Terme de filature, désignant une apprentie fileuse.

Réloge, *s. m.* Horloge. — *Réloge d'araïre,* anneau ou crochet en S d'une charrue, auquel on attache le timon. *Régla coumo un réloge,* se dit d'un homme très-ponctuel.

Dér. du lat. *Horologium,* m. sign.

Rélougè, *s. m.* Horloger, celui qui fait ou raccommode les horloges, les pendules et les montres.

Dér. de *Réloge.* — *Voy.* c. m.

Rémarqua, *v.* Remarquer, marquer de nouveau, faire une remarque, distinguer quelque particularité.

Dér. de *Marqua,* marquer.

Rémarquable, ablo, *adj. m.* et *f.* Remarquable, digne de remarque; qui n'est pas ordinaire, qui présente des particularités exceptionnelles.

Dér. de *Rémarqua.*

Rémarquo, *s. f.* Remarque; marque, observation particulière sur quelqu'un, sur quelque chose.

Dér. de *Marquo.* — *Voy.* c. m.

Réména, *v.* Ramener, revenir sur un sujet, rabâcher, chanter toujours la même gamme. — *Faï pas qu'ou réména,* il ne fait que répéter toujours la même chanson. *Ou réménave désempiëï un an,* je ruminais cela depuis un an. Remanier une toiture, un pavé de rue; remuer un mélange, une liqueur circulairement. *Réména lou quiou,* agiter, tortiller le derrière en marchant avec affectation et d'une façon ridicule.

Dér. du v. lat. *Rimenare.*

Rémés, ésso, *adj. m.* et *f.* Remis, remise; replacé en son bien; rétabli d'une maladie.

Dér. du lat. *Remissus,* m. sign.

Rémétre, *v.* Remettre; mettre une chose à l'endroit où elle était auparavant; donner à quelqu'un, différer, rendre.

Dér. du lat. *Remittere,* m. sign.

Rémisa, *v.* Loger, héberger, mettre à l'abri, enfermer dans une remise ou dans un endroit qui sert d'abri.

Dér. du lat. *Missum,* de *Mittere,* mettre.

Rémiso, *s. f.* Remise, lieu destiné à mettre à couvert les voitures, les ustensiles agricoles, les denrées, les récoltes.

Du grec Ἠρεμίζω, mettre en repos, par la suppression de ἡ, ou du lat. *Missum,* de *Mittere,* mettre.

Rémouïa, *v.* Mouiller, humecter de nouveau. — *Pèssègres rémouïas,* pêches sèches et ramollies dans du vin.

Rémoulin, *n. pr. de lieu.* Remoulins, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Uzès, situé sur la rive gauche du Gardon, à 3 k. en aval du Pont du Gard.

Nom dérivé de *Rémoulis.* — *Voy.* c. m.

Rémoulina, *v.* Tournoyer, pirouetter. On le dit de l'eau, d'un bief de moulin qui s'engouffre dans le radier, ce qui produit, à la surface stagnante de l'eau, des tourbillons creux en forme d'entonnoir.

Dér. de *Rémoulis.* — *Voy.* c. m.

Rémoulis, *s. m.* Tourbillon d'eau, détours d'un cours d'eau.

Du cat. *Remoli,* ou de l'espagn. *Remolino,* m. sign.

Rémoulu, udo, *adj. m.* et *f.* Avide, insatiable, goulu; en parlant de l'avidité de ceux qui, comme on le dit, ont les yeux plus gros que le ventre.

Dér. de *Rémoulige,* avidité du bien, désir insatiable d'en acquérir, mêlé d'un sentiment de jalousie (Sauvages). — *Voy. Arémouli.*

Rémounfrina, *v.* Réprimander, faire des reproches.

Rémounfrinado, *s. f.* Réprimande, semonce, mercuriale. — *Aï agu uno rémounfrinado,* j'ai essuyé une réprimande.

Rémounta, *v.* Restaurer, remettre à flot, fortifier, ravigoter, réjouir. — *Un pdou dé vi mé rémonto,* un doigt de vin me restaure. *Cént éseus mé rémountariéou,* une somme de cent écus me remettrait à flot, me serait très-utile. *Lou vi rémonto l'éstouma,* le vin fortifie. *Aquélo plèjo a rémounta lous blas,* cette pluie a donné de la vigueur aux blés.

Dér. de *Mounta,* monter.

Rémountaciou, *s. f.* Fortune, richesse. — *Acò's la rémountaciou d'dou pèis,* cela constitue la richesse du pays. *Acò sériè ma rémountaciou,* ce serait une fortune pour moi.

Dér. de *Rémounta.*

Rémoustra, *v.* Remontrer, représenter à quelqu'un les inconvénients d'une chose qu'il n'a pas faite, ou qu'il a faite ou qu'il est sur le point de faire.

Dér. de *Moustra,* montrer.

Rémoustranço, *s. f.* Remontrance, reproche, représentation, avertissement.

Dér. de *Rémoustra.*

Rémuda, *v.* Changer, remplacer. — *Rémuda dé jarman,* coussin issu de germain.

Dér. du lat. *Remutare,* m. sign.

Rémuda, *s. m.* Un rassis ou un relevé, terme de maréchal. On rassied un fer de cheval lorsqu'on y remet les clous qui y manquent et qui faisaient locher le fer.

Rén, *s. m.* Rein, reins. — *Aï mâou dé rén,* je souffre des reins.

Dér. du grec Ῥεω, couler.

Rén, *s. m.* Rangée, nombre. — *Aderé,* se dit d'objets disposés par rangées, disposés en file.

Réna, *v.* Gronder, murmurer sourdement, grogner; pleurer, se chagriner sans sujet et avec mauvaise humeur,

Digitized by Microsoft®

geindre. — *Dé qué rénes?* de quoi grognes-tu? *Réna coumo un por,* grogner comme un cochon. *Soun vèntre réno,* son ventre grouille.

Rénaïre, *s. m.* Grognon, inquiet, grondeur, qui se plaint toujours.

Réndiè, *s. m.* Fermier, locataire.

Dér. de *Réndo,* rente.

Réndo, *s. f.* Rente, ferme, revenu annuel, fermage, loyer.

Dér. du lat. *Reddita,* m. sign.

Rénéga, *v.* Jurer, blasphémer, proférer des jurons, des imprécations. — *Rénégavo coumo un fol,* il jurait comme un possédé.

Dér. de *Negare,* désavouer, renier (Dieu).

Rénégaïre, *s. m.* Celui qui jure, qui blasphème.

Réngloro, *s. f.* Petit lézard gris; lézard gris des murailles, lézardeau *(Lacerta muralis).* C'est un crocodile en miniature; car on lui a fait l'honneur de le classer avec lui dans l'ordre des Sauriens. Le gentil saurien dont nous parlons, timide, inoffensif, éveillé et agile quand il guette ou poursuit sa proie ou qu'il fuit le danger, est un vrai lazzarone, se dorlotant avec délices au soleil, quand on veut bien le laisser tranquille. C'est ainsi qu'il passerait sa vie, dormant l'hiver, se chauffant l'été, au milieu de nos espaliers, qu'il protège en les débarrassant d'une foule d'insectes dont il se nourrit; mais les enfants le poursuivent continuellement et bien à tort.

Réngo, *s. f.* Rangée d'arbres placés sur un même alignement.

Rénifla, *v.* Renifler, aspirer avec force par les narines; on le dit plus particulièrement des liquides.

Dér. du lat. *Renasiculare,* formé de *re,* itérat. et de *nasiculare.*

Rénja, *v.* Ranger, placer dans son rang, mettre en place; arranger, raccommoder, réparer. — *Rénja sas cdousos,* arranger ses affaires. *Faï rénja sa caréto,* il fait arranger, réparer sa charette.

Rénjo, *s. f.* Rangée, ligne de plantations, même signification que *Réngo.* — *Voy.* c. m.

Réno, *s. f.* Plainte, soupirs d'un malade, pleurs traînants d'un enfant gâté. — *Aro a sa réno,* maintenant, (cet enfant) a un accès de pleurs.

Dér. du lat. *Rana,* grenouille.

Rénouncia, *v.* Renoncer, se désister, se départir de quelque chose; quitter, abandonner; renier, désavouer; mettre au jeu une carte d'une autre couleur que celle dont on joue.

Dér. du lat. *Renunciare,* m. sign.

Rénoûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Grondeur, grognon, hargneux, pleurard.

Dér. de *Réno.* — *Voy.* c. m.

Répâou, *s. m.* Repos, cessation de mouvement, de travail; tranquillité d'esprit, sommeil; palier ou repos d'escalier. — *Démouras én répâou,* finissez; restez tranquille, laissez-moi. — *Laïssa-mé dé répâou,* laissez-moi tranquille. — *Un répâou d'éscaïé,* un palier.

Dér. du lat. *Reponere.*

Répâousa, *v.* Reposer, mettre dans une situation tranquille, dormir; cesser de travailler, d'agir; se reposer.

Dér. de *Répâou,* repos.

Répapia, *v.* Radoter, rabâcher, revenir constamment sur le même sujet. — *Répapio soun sadoul,* il rabâche tant qu'il peut.

L'abbé DE SAUVAGES fait dériver ce mot de *re,* itératif, et de *papa,* père. *Répapia* signifierait donc : répéter le mot *papa,* comme les enfants, c'est-à-dire devenir enfant, tomber dans l'enfance.

Répapiaïre, *s. m.* Radoteur, qui répète toujours la même chose, qui ne dit que des riens, des choses qui n'ont souvent aucun rapport entre elles.

Répapije, *s. m.* Rabâchage, radotage, verbiage; discours désordonné, dépourvu de sens et de raison.

Répara, *v.* Réparer, remettre en état ce qui a souffert quelque dommage, rétablir. — *A répara soun oustâou,* il a fait réparer sa maison.

Dér. du lat. *Reparare,* m. sign.

Réparacîou, *s. f.* Réparation, ouvrage que l'on fait effectuer pour réparer un dommage; satisfaction donnée ou exigée.

Dér. du lat. *Reparatio,* m. sign.

Répassa, *v.* Repasser, passer de nouveau Au fig. frotter, houspiller, charger de coups.

Répassado, *s. f.* Volée de coups; réprimande, mercuriale, correction.

Répasso, *s. f.* Repasse, grosse farine qui contient du son; produit d'une seconde distillation de l'eau-de-vie.

Répéntén, énto, *adj. m.* et *f.* Repentant, repentante, celui qui se repent d'avoir commis une faute ou de s'être engagé dans une mauvaise affaire.

Répénti, *s. m.* Repentir, repentance.

Dér. du lat. *Pœnitere,* m. sign.

Répessa, *v.* Rejaillir par ricochet; se dit d'un filet ou d'une chute d'eau qui tombe sur une surface dure et se répand en rejaillissant.

Répésa, *v.* Peser de nouveau.

Répéta, *v.* Regimber, ruer, murmurer, se rebiffer, répondre avec vivacité. Dans ce dernier sens on dit plutôt *Rébéca*

Répéti, *s. m.* Le roitelet.

Répéti, *express. lang.* — *N'avès répéti,* vous en avez menti, c'est vous-même qui en imposez, vous mentez doublement.

Répi, *s. m.* La répétition de la sonnerie d'une horloge, d'une pendule, les heures qu'elle sonne pour la seconde fois. — *A souna lou répi,* les heures ont sonné pour la seconde fois. *Espérén lou répi,* attendons la répétition des heures.

Répiqua, *v.* Sonner une seconde fois; se dit d'une

Digitized by Microsoft ©

horloge. — *Répiqua dé boutos*, relier, radouber les tonneaux, remplacer les cercles usés ou resserrer les anciens à coup de maillet.

Dér. de *Piqua*, frapper.

Réplega (Sé), *v.* Se recroqueviller, se dit des feuilles des arbres que le froid, la sécheresse, les piqûres d'insectes font bosseler ou recroqueviller.

Dér. de *Plèga*, plier.

Répounchoù, *s. m.* Raiponce (*Campanula repunculus*, Linn.). On en mange la racine comme salade d'hiver.

Répourta, *v.* Rapporter, apporter une chose, du lieu où elle est au lieu où elle était auparavant.

Dér. de *Pourta*, porter.

Répoussa, *v.* Repousser, rejeter, renvoyer, faire reculer, faire sortir, chasser au dehors.

Dér. du lat. *Repulsare*, m. sign.

Répoussadoù, *s. m.* Chassoir des tonneliers, des menuisiers ou des serruriers; sorte de cheville en fer qui sert à repousser ou chasser une pièce de fer engagée dans un orifice.

Répoutéga, *v.* Marmotter, murmurer, bougonner; pester, se plaindre, se fâcher; répliquer brusquement.

Dér. de *Pout*, lèvre.

Répoutégaïre, *s. m.* Celui qui murmure, qui marmotte entre ses dents, se plaint, se fâche, réplique brusquement.

Dér. de *Répoutéga*. — *Voy.* c. m.

Répréne, *v.* Reprendre, recommencer, prendre de nouveau; réprimander, corriger. — *Fóou répréne lous éfans*, il faut réprimander les enfants quand ils se conduisent mal. *Sé répréne*, se corriger soi-même après avoir mal dit.

Dér. de *Préne*, prendre.

Réprès, ése, *adj. m.* et *f.* Repris, ise, pris une seconde fois; réprimandé, ée.

Réprin, *s. m.* Recoupe; son dont on a tiré la fleur et qui contient encore beaucoup de farine; cette recoupe repassée au moulin donne, après avoir été ressassée, une autre farine plus chargée de son et que l'on nomme *récoupéto*.

Réproches, *s. m. plur.* Rapports d'estomac, ordinairement acides et désagréables.

Réproucha, *v.* Donner lieu à des rapports d'estomac ou à des gaz ou vapeurs qui s'élèvent dans la bouche d'un estomac dérangé. — *Aquélés rabes mé réprochou*, ces radis me donnent des rapports.

Réquéri, *v.* Requérir, demander, rechercher.

Dér. du lat. *Requirere*, m. sign.

Requiè, èche, *adj. m.* et *f.* Recuit, ite. Cuit une seconde fois.

Dér. du lat. *Recoctus*, m. sign.

Réquièchо, *s. f.* Lait bouilli.

Réquinquïa, ado, *adj. m.* et *f.* Requinqué, paré avec soin, avec affectation, plus que l'âge et la condition ne le comportent. — *Sé réquinquïa*, se parer.

Réquioula, *v.* Reculer, se porter en arrière, marcher à reculons.

Réquiouladou, *s. m.* Reculoir; courroie qui entoure le train postérieur du cheval et s'y applique quand le véhicule descend une côte rapide.

Réquisto, *adj. f.* Vérifié, examiné, recherché, requis. — *Acò's dé réquisto*, c'est une chose rare, recherchée, précieuse, exquise.

Rés, *adv.* Rien; personne. — *Acò faï pa dé rés*, cela ne fait rien. *S'és pas fdougu dé rés*, il ne s'en est presque rien fallu. *Rés n'és pa véngu*, personne n'est venu. On dit aussi *ré* ou *rén*, dans le sens de rien.

Rès, *s. m.* Une tressée, une cordée, un chapelet d'ognons ou d'ails attachés sur deux rangs et formant une double tresse.

Dér. du lat. *Restis*, corde. Pline dit dans ce sens : *Restis alliorum*, que l'on traduit en langued. par *un rès d'aïés*.

Réscondre, *v.* Cacher. — *Sé réscondre*, se cacher.

Dér. du lat. *Condere*, m. sign.

Réscòs, *adj. m.* Caché. On dit aussi *Rascòs* ou *Réscoundu*.

Réscòs (dé ou én), *adv.* En cachette, secrètement, à la dérobée. On lit dans les *Coutumes de Remoulins* : « Que degun bochier n'aya a vendre carn *a rescos*, » c.-à-d. : Qu'aucun boucher ne vende de la viande en cachette.

Réscoundéïre, *s. m.* Cachottier, sournois, homme dissimulé, qui ne dit jamais ce qu'il fait ni ce qu'il pense.

Réscoundèto (dé), *adv.* En cachette, à la dérobée.

Réscoundre, *v.* Cacher. — *Voy. Réscondre.*

Réscoundoûs (dé), *adv.* En cachette, à la dérobée. On dit aussi *d'éscoundoun*.

Dér. du lat. *Reconditus*.

Rése, *s. m.* Tique; tique des chiens, ricin, louvette (*Acarus ricinus*, Linn.); insecte aptère, armé de pattes ou plutôt de serres puissantes avec lesquelles il se cramponne surtout aux oreilles des chiens, dont il est si difficile de l'arracher qu'il faut souvent le couper pour les en débarrasser. Quand il s'est bien repu, sa couleur grisâtre prend une teinte vineuse que lui donne le sang dont il s'est gonflé; il est alors gros et rond comme un pois ou mieux une fève de *Palma Christi* ou Ricin, qui lui a valu son nom. Beaucoup d'animaux sont attaqués par différentes espèces de tiques; celle qu'on trouve sur les brebis est appelée *Gourgoulì* ou *Léngasto*. *Voy.* ce dernier. — *Tèn coumo un rése*, il est tenace comme une tique. *Sé coufio coumo un rése*, il est bouffi de vanité, d'orgueil.

Rèsi, *s. m.* Même signification que *Rése*. — *Voy.* c. m.

Résible, iblo, *adj. m.* et *f.* Risible, qui provoque le rire; ridicule, digne de moquerie.

Dér. du lat. *Risibilis*, m. sign.

Résoù, *s f.* Raison; faculté naturelle par laquelle l'homme peut diriger les opérations de son âme; bon sens, équité, justice. Au plur. contestations, difficultés, dispute. — *An agu dé résoùs*, ils ont eu des contestations, des disputes. *Acò's la résoù*, cela est très-juste. *Dé résoùs trdoucados*, des propos insensés, dépourvus de raison.

Dér. du lat. *Rationis*, gén. de *Ratio*, m. sign.

Digitized by Microsoft ®

Résouna, *v.* Raisonner, répliquer; prendre les intérêts ou la défense d'un autre; apprécier une chose qui est à vendre. — *Résouna lou bé dâou mèstre,* prendre les intérêts du maître. *Résouna uno marchandiso,* offrir un prix raisonnable. *Résouna sous drés,* défendre ses intérêts, ses droits. *Résouna quâoucun,* prendre le parti, la défense, les intérêts de quelqu'un. *Sé résouna,* se défendre par de bonnes ou de mauvaises raisons; faire bonne contenance devant une accusation, se rébiffer.

Dér. du lat *Ratio,* raison.

Résounable, ablo, *adj. m.* et *f.* Raisonnable, susceptible d'entendre raison; juste, équitable. — *L'an paga un pris résounable,* on en a payé un prix équitable.

Dér. du lat. *Rationabilis,* m. sign.

Résounaïre, *adj. m.* Celui qui cherche toujours à justifier ses actes, bons ou mauvais, qui discute sur tout et à propos de tout.

Dér. de *Résoù,* raison.

Réspè, *s. m.* Respect; soumission volontaire, déférence que l'on a pour quelqu'un ou pour quelque chose, à cause de son mérite ou de sa supériorité. — *Parlan pér réspè,* sauf votre respect, révérence, parler. *A réspè d'aquò,* eu égard à cela.

Dér. du lat *Respectus,* fait de *Respicere,* regarder, avoir égard à...

Réspéta, *v.* Respecter, porter respect, épargner, ne point endommager, ne point porter atteinte. — *Sé réspéta,* se respecter, garder les bienséances convenables à sa position.

Réspondre, *v.* Répondre, faire une réponse à une question, à une demande; se porter caution, assurer; commencer à éclore, en parlant de la graine de vers à soie.

Dér. du lat. *Respondere,* m. sign.

Résponso, *s. f.* Réponse; lettre adressée en réponse à une lettre reçue; réfutation.

Dér. du lat. *Responsum,* m. sign.

Réspoundèïre, *s. m.* Caution, garant. — *Vèïci moun réspoundèïre,* voici ma caution.

Réspounsable, ablo, *adj. m.* et *f.* Responsable, qui est garant de quelque chose, qui doit rendre compte de son administration ou de ses actes.

Résquïa, *v.* Glisser, mettre le pied sur une chose glissante, chanceler ou tomber en glissant.

Dér. du bas bret. *Risglar,* m. sign.

Résquïado, *s. f.* Glissade, faux pas que l'on fait en glissant.

Résquïèto, *s. f.* Glissoire, chemin frayé sur la glace pour y glisser; rocher ou corps poli et incliné sur lequel on s'amuse à glisser. — *Jouga à résquïèto,* jouer à écorche-cul, glisser en se traînant sur le derrière. *Dé résquïèto,* par ricochet, en glissant.

Réssa, *v.* Scier, couper avec une scie.

Du grec Ῥήσσω, couper, rompre.

Réssadoù, *s. m.* Baudet des scieurs de long; poutre ordinairement fourchée par un bout qui pose à terre, et dont le bout opposé est élevé sur un chevalet. La bille à scier est liée sur le baudet.

Réssaïre, *s. m.* Scieur, scieur de long. — *Manja coumo un réssaïre,* manger comme un scieur de long, est un dicton qui s'emploie fréquemment pour indiquer un excellent appétit dont ces ouvriers ne sont jamais dépourvus, ce qui pourrait bien tenir à leur genre de travail, qui doit fortement activer la digestion stomacale et intestinale, en les obligeant à se baisser et à se redresser sans relâche.

Réssaïres, *s. m. plur.* Sorte de moucherons qui, par de petits vols alternatifs et continus, de bas en haut et de haut en bas, imitent le mouvement de va-et-vient des scieurs de long ou *Réssaïres.*

Dér. de *Rèsso,* scie.

Réssâou, *s. m.* Cahot, ressaut, contre-coup, rebondissement, sursaut. Ce terme s'emploie ordinairement pour designer les cahots d'une charette, d'une voiture.

Dér. de *Sâou,* saut.

Réssâouta, *v.* Ressauter, éprouver de petits bonds successifs, des soubressauts, rebondir, trépigner.

Dér. de *Sâou,* saut.

Réssé, *s. m.* Scie de main, propre à scier une branche d'arbre de moyenne grosseur.

Dim. de *Rèsso,* scie.

Résségre, *v.* Rechercher; revenir sur ses pas, retoucher, travailler à la pioche les endroits qu'on n'a pu labourer avec la charrue.

Dér. de *Ségre,* suivre, chercher.

Réssémèla, *v.* Carreler, mettre de nouvelles semelles à des souliers.

Dér. de *Sémèlo,* semelle.

Réssémèlaïre, *s. m.* Savetier, celui qui remet de nouvelles semelles à des souliers, qui les répare.

Dér. de *Sémèlo,* semelle.

Réssémèlaje, *s. m.* Carrelure des souliers, semelles que l'on ajoute à des souliers quand la première est usée.

Rèsso, *s. f.* Scie, outil dont la pièce principale est une lame dentée, destinée à couper ou refendre le bois, la pierre ou les métaux.

Dér. du grec Ῥήσσω, rompre, frapper avec force.

Réssounti, *v.* Retentir, vibrer, résonner. — *Aquèl co m'a ressounti din l'éstouma,* ce contre-coup s'est fait ressentir dans ma poitrine.

Réssoutimèn, *s. m.* Frémissement, vibration d'une cloche, d'un corps résonnant; vibration de l'air causée par la chûte d'un corps ou par quelque bruit analogue à celui du tonnerre ou du canon.

Rèsta, *v.* Loger, demeurer; tarder, être en retard. — *Ounté réstas?* où demeurez-vous? où logez-vous? *Avès bièn rèsta!* vous avez bien tardé à arriver. *Rèsta aquì émbé lou béstidou carga,* se dit d'une personne qui demeure interdite ou ne sait comment se tirer d'affaire pour s'acquitter d'une commission dont on l'a chargée.

Rèstanqua, *v.* Arrêter l'écoulement d'un liquide, d'un

Digitized by Microsoft®

cours d'eau au moyen d'une digue ou arrêt; clore une écluse en baissant la vanne.

Réstanquo, *s. f.* Arrêt, digue, vanne d'écluse; barre qu'on met en travers et derrière une porte ou une fenêtre pour les tenir fermées; vanne ou planche servant d'arrêt pour retenir la pâte dans le pétrin de boulanger; tout ce qui sert à retenir, à arrêter.

Réstouble. Chaume; ce qui reste en terre de la tige du blé, dans un champ après la moisson; un champ en chaume.

Rèstre, *v.* Même signification que *Èstre,* être, *v.* substantif.

Rétal, *s. m.* Rognure d'étoffe, d'habit; retaille; recoupes de pierre de taille.

Dér. de *Tal,* entaille.

Rétapa, *v.* Reboucher, boucher après avoir débouché; retaper, retrousser les bords d'un chapeau d'une manière insolite ou originale; répondre vertement à quelqu'un. — *L'aï bièn rétapa,* je l'ai joliment retourné.

Dér. de *Tapa,* boucher, fermer.

Rétar, *s. m.* Retard, retardement; délai, remise, renvoi.

Dér. du lat. *Retardatio,* m. sign.

Rétarda, *v.* Retarder, arrêter, suspendre; aller trop lentement en parlant d'une montre ou d'une horloge — *Ma mostro rétardo,* ma montre est en retard.

Rétégne, *v.* Reteindre, teindre à nouveau.

Dér. du lat. *Retingere,* retremper.

Rétène, *v.* Retenir, reprendre, garder en son pouvoir, faire séjourner; opération de calcul qui consiste à retenir un nombre pour le reporter à une autre colonne de chiffres; réprimer, modérer, mettre dans sa mémoire, empêcher, attraper. Se dit des arbres qui nouent, dont les fruits n'ont pas coulé. — *Lous doubres an bièn rétèngu,* les arbres (à fruit) ont bien noué.

Rétèngu, udo, *adj. m.* et *f.* Retenu, ue; modéré, circonspect, sobre.

Dér. du lat. *Retentus,* m. sign.

Rétèngudo, *s. f.* Réserve, retenue, discrétion, qualité par laquelle on règle ses discours et ses actions de manière à les mettre en harmonie avec les règles de la prudence, de la modération, de la modestie, des convenances.

Rétira, *v.* Recevoir, loger, recueillir, héberger; donner asile, refuge, retraite, donner l'hospitalité.

Rétira (Sé), *v.* Se rétrécir, se racornir. — *Lou quièr sé rétiro,* le cuir se racornit.

Rétirado, *s. f.* Logement, hospitalité, asile que l'on donne à un étranger, à un indigent, à un parent, à un ami. — *Douna la rétirado,* donner l'hospitalité à quelqu'un, l'héberger; l'heure de la retraite, où l'on se retire. — *Ès l'ouro dé la rétirado,* il est l'heure de rentrer.

Rétor, *s. m.* Retors, fin, rusé, artificieux. — *Ès un rétor,* c'est un homme plein de ruse.

Dér. du français.

Rétos, rétosso, *adj. m.* et *f.* Tordu, contourné, enroulé.

Rétosse, *v.* Tordre, contourner; corriger, mettre à la raison. — *Té vas faïre rétosse,* tu vas te faire mettre à la raison.

Rétour, *s. m.* Retour; détour, contour. — *La ribièïro faï un rétour,* la rivière forme un détour.

Rétraïre, *v.* Faire le portrait d'une personne, la figure d'un corps quelconque; imiter la ressemblance; ressembler, avoir de l'analogie; reprocher. — *Aquélo couloù rétraï sus lou jdoune,* cette couleur tire sur le jaune; elle est approchante du jaune. *Aquél éfan rétraï à soun païre,* cet enfant ressemble à son père. *Y retrasièdou sas fdoutos,* on lui reprochait ses fautes, sa conduite.

Rétroùs, *s. m.* Débris de foin ou de paille tombés à terre, du râtelier ou de la mangeoire d'une écurie.

Révéïè, *s. m.* Sérénade, que les jeunes gens chantent la nuit sous les fenêtres des jeunes filles.

Révéioù, *s. m.* Réveillon, collation ou *medianoche* de la nuit de Noël que l'on fait au retour de la messe de minuit; petit repas extraordinaire que l'on fait entre le souper et le coucher; collation, etc.

Révéiouna, *v.* Faire le réveillon; faire un repas nocturne entre le souper et le coucher, à une heure avancée de la nuit.

Dér. de *Révéioù.*

Révéïre, *v.* Revoir, voir de nouveau. — *Aou révéïre!* au revoir!

Dér. de *Véïre,* voir.

Révénan, *s. m.* Revenant, fantôme, esprit que l'on croit revenir de l'autre monde; personnage à figure ou accoutrement fantastique. — *Sémblo un révénan,* il a l'air d'un revenant.

Emprunt fait au français.

Révéndariè. *s. m.* Petite boutique de regrat ou d'épicier qui revend les denrées de seconde ou de troisième main.

Révéndaïre, *s. m.* Regrattier et non revendeur. Petit épicier qui revend de seconde ou de troisième main. On dit aussi *Mangouniè.* — *Voy.* c. m.

Révéngu, *s. m.* Revenus, rentes. — *A dé bos révéngus,* il a de jolis revenus.

Révéngu, udo, *adj. m.* et *f.* Refait, blanchi, en terme de cuisine. On le dit aussi de la viande qu'on fait revenir ou cuire légèrement sur la braise. — *Pésoùl révéngu,* un parvenu, un homme naguère misérable et qui fait le vaniteux après avoir gagné quelque argent.

Révéni, *v.* Faire reprendre à quelqu'un ses esprits, le ranimer. — *Fa révéni,* faire blanchir ou refaire, en terme de cuisine. *Pér vous révéni,* pour revenir à ce que nous disions; c'est une locution qui s'emploie dans la conversation après une digression, quand on revient sur le premier sujet.

Révès, *s. m.* Averse, ondée, pluie de peu de durée. On dit aussi *Révéssado.* — *Voy.* c. m.

Révéssa, *v.* Être pire, surpasser. — *Lou païre ès michan, lou fil révésso,* cet homme est méchant, mais son fils le surpasse en méchanceté.

Digitized by Microsoft ®

Révèssado, *s. f.* Averse, ondée, pluie de peu de durée. On dit aussi *Révès*. — *Voy.* c. m.

Révèsséto (de ou **à la)**, *loc. adv.* A la renverse ou sur le dos. — *Nada dé révésséto,* nager sur le dos. Les nageurs se délassent, par cette façon de nager, lorsqu'ils sont fatigués de celle qui est ordinairement employée.

Révèsso (man), *subst. comp.* Revers de main. — *Emplastra à man-révèsso,* souffleter d'un revers de main. On dit aussi dans certains pays *man-rébousso*.

Révièn, *s. m.* Produit, rapport, revenu. — *Aquélo tèro és d'un bon révièn,* cette propriété est productive.

Révioura, *v.* Raviver. — *M'as di : fai révioura ta léngo matérnèlo.* (LAFARE.)

Révioure, *s. m.* Regain des prés, de la luzerne, de la feuille de mûrier. C'est la dernière pousse.

Révira, *v.* Riposter à quelqu'un, lui rabattre le caquet, le rabrouer, lui river son clou. — *L'a bièn révira,* il l'a bien retourné. *Sé révira,* retourner, rebrousser chemin, revenir sur ses pas.

Révirado, *s. f.* Retour, accès subit de certaine maladie, maladie grave. — *A'gu uno famouso révirado,* il a éprouvé une forte secousse, il a été bien éprouvé par cette maladie.

Révoulucìou, *s. f.* Révolution; bouleversement, trouble, secousse morale. — *Acò m'a fa uno révoulucìou!* cette nouvelle m'a tout bouleversé.

Emprunt fait au français.

Révouluma, *v.* Tourbillonner. On le dit du vent qui tourbillonne en soulevant des flots de poussière ou de débris de substances légères, telles que les feuilles sèches, la paille, etc.

Dér. du lat. *Revolvere,* m. sign.

Révoulumado, *s. f.* Tourbillon de vent ou de fumée; monceau, amas de divers objets entassés pêle-mêle. — *Révoulumado d'àouro,* tourbillon de vent. *Révoulumado dé fun,* tourbillon de fumée. *Uno révoulumado dé mounde,* un rassemblement de personnes.

Révoulun, *s. m.* Tourbillon de vent, de fumée, de neige, de pluie, etc.

Rial, *s. m.* Ruisseau. — *Voy. Riou.*

Riasso, *s. f.* Laiche; foin peu délicat qui vient naturellement et sans culture dans les terrains humides et marécageux. Le souchet ou plantain d'eau domine dans ces herbages.

Riban, *s. m.* Ruban. Tissu mince, plat plus ou moins étroit, ordinairement composé avec de la soie.

Du celt. *Riband,* m. sign.

Ribanéja, *v.* Se développer en forme de ruban.

Ribâouto, *n. pr. de lieu.* Ribaute. Village situé sur la rive gauche du Gardon d'Anduze (canton d'Alais est). Cette localité tire son nom de sa situation sur une rive ou berge élevée qui la tient à l'abri des inondations. Nom composé de deux mots : *Ribo-âouto,* rive élevée. C'est le même que Rivesaltes. Ribaute a donné naissance à Jean Cavalier, le 28 novembre 1681.

Ribas, *s. m.* Augm. de *Ribo*. Grand talus gazonné ou couvert de broussailles.

Ribèja, *v.* Confronter, confiner, limiter, avoisiner, aboutir, être limitrophe.

Dér. de *Ribo,* rive.

Ribièïro, *s. f.* Rivière, cours d'eau formé par la réunion de plusieurs ruisseaux et qui se jette dans un fleuve ou dans une autre rivière.

Les deux principales branches du Gardon, celle d'Alais et celle d'Anduze, ont leur confluent *(jougnadoù)* en face de Vézénobres. — *Anan én ribièïro,* nous allons à la rivière.

Dér. de *Ribo,* bords entre lesquels le cours d'eau est compris. — *Voy. Ribo.*

Ribla, *v.* River un clou, un morceau de métal; en rabattre la pointe après l'avoir planté; battre le pavé, l'enfoncer avec la hie. On dit au fig. *I riblère sous clavèls,* je lui rivai son clou, je rabattis son caquet, je retorquai ses arguments.

Riblé, *s. m.* Rivet.

Riblo, *s. f.* Hie ou demoiselle dont se servent les paveurs pour battre le pavé.

Ribloù, *s. m.* De la pierre concassée de petite dimension et qui sert à remplir les joints dans la confection des maçonneries en moëllons; de la blocaille ou ballast.

Ribo, *s. f.* Talus gazonné, terrain élevé en terrasse au bord d'un champ auquel le talus tient lieu de mur de soutènement; la lisière d'un champ, le bord d'une chose telle que la lisière d'un pré, le bord d'un champ, d'une forêt, d'une table, la rive d'un cours d'eau, le bord de la mer. Ce terme s'emploie aussi pour désigner la mauvaise herbe qui croit sur les talus (verdage de talus) et dont les ânes s'accommodent volontiers. C'est dans ce sens que l'on dit proverbialement : *Aquélo ribo n'és pa pér aquél ase,* ce n'est pas de la pâture pour cet oiseau, ce n'est pas pour lui que le four chauffe. *Sé i'a uno bono ribo, un ase la manjo,* s'il y a un bon emploi, c'est un incapable qui l'obtient.

Le mot *Dougo,* douve, employé jadis pour désigner le talus d'un fossé et encore usité pour désigner en quelques lieux le revers des anciens fossés de circonvallation établis autour des remparts, n'est plus guère en usage.

Ribo vient du lat. *Ripa,* m. sign., d'où l'on a fait *Riparia* et en bas lat. *Riberia, Ribiera,* d'où le français Rivière et le langued. *Ribièïro,* c.-à-d. eau qui coule entre deux rives.

Ribo-taïado, *s. f. comp.* Rive taillée à pic; escarpement d'un rocher, d'une montagne; berge d'une rivière, d'un fossé coupé à pic.

Les falaises sont en grand, sur le bord de la mer, ce que sont les berges sur le bord de certaines rivières.

Terme composé de deux mots : *Ribo* et *Taïado,* rive-taillée.

Riboto, *s. f.* Ribotte; débauche de table; gueuleton.

Digitized by Microsoft®

Ribouta, *v.* Se livrer à la bonne chère ; rechercher les plaisirs de la table ; manger ou boire à l'excès et pendant longtemps.

Riboutur, *s. m.* Celui qui recherche les plaisirs de la table, les parties de plaisir ; un joyeux compagnon.

Ricana, *v.* Ricaner, rire à demi pour se moquer de celui qui parle ou agit.

Ricanado, *s. f.* Rire de moquerie à demi étouffé.

Dér. de *Ricana*.

Ricanaïre, *s. m.* Mauvais plaisant, moqueur, gouailleur, qui se moque des autres.

On dit aussi *Ricanur*.

Richar, *s. m.* Un homme riche, un Crésus ; un thésauriseur.

Riche, richo, *adj. m.* et *f.* Riche. Il est aussi employé substantivement. — *Lous riches et lous pdoures*, les riches et les pauvres. *Faï un riche tén*, il fait un bon temps pour les récoltes.

Richèsso, *s. f.* Les richesses, la fortune.

Ridèlo, *s. f.* Ridelle, sorte de claie qui forme les deux côtés d'une charrette et préserve le chargement du frottement des roues. Les charrettes chargées de foin ou de paille sont toujours garnies de ridelles.

Dér. du lat. *Ridica*, échalas, support.

Ridèou, *s. m.* Rideau ; pièce d'étoffe qu'on emploie pour fermer, couvrir, cacher, entourer ou préserver un objet, un meuble de la poussière, et qui se développe ordinairement sur des tringles avec des anneaux, au moyen d'un cordon qui permet de l'étendre ou de la ramasser ; objet qui masque la vue et s'interpose entre la personne et l'objet observé ; pièce d'étoffe que l'on suspend ordinairement au devant d'une fenêtre dans les appartements.

Dér. de *Ride*, qui se plisse.

Rifla, *v.* Riper, râcler, râtisser avec la ripe une pierre taillée.

Dér. de *Riflar*, ripe.

Riflar, *s. m.* Riflard ou demi-varlope ; gros rabot dont le fer est un peu cintré ou arrondi sur les angles et qui sert à dégrossir le bois ; ripe de tailleur de pierre.

Du celt. *Riflar*, m. sign.

Riflo, *s. f.* Meuble de cuisine de paysans. Sorte de tablette servant à poser une lampe à pied et les cuillers du ménage. La tablette appelée *rafo* est destinée à supporter les verres, les tasses et autres ustensiles de même nature ; d'où l'on dit d'une maison dépourvue de tout ou qui a été pillée ou dévalisée, qu'il n'y a plus *ni riflo, ni rafo ;* qu'on n'y a laissé *ni riflo, ni rafo*, c.-à-d. qu'on n'y a rien laissé.

Rima, *v.* Brûler ou trop cuire ; roussir. En v. fr. rimer. On dit aussi des arbres dont le feuillage est brouï par la gelée : *Soun rimas*.

Lou Rima, le gratin ; ce qui s'attache d'un mets au fond d'un plat quand on donne trop de cuisson. — *Sén lou rima*, cela sent le roussi.

Rima se dit aussi par syncope de *rasima*, fleurir, pousser des grappes de fleurs. On dit des oliviers : *An bièn rima*, ils ont bien fleuri, la floraison a été abondante.

Rima, *v.* Rimer ; se terminer par des rimes.

Dér. du français.

Rimiè, *s. m.* Arbre ou arbuste qui sert de tuteur à la vigne sauvage.

Rimièïro, *s. f.* Une lambruche, une vigne haute ; sorte de treille ou de cep de vigne à tige haute que l'on fait monter et qui se développe sur un arbre élevé.

Se dit pour *Rasimièïro*, m. sign.

Rimo, *s. f.* Rime, retour des mêmes consonnances à la fin des vers ; mots qui riment ensemble. — *Aquò rimo pa mâou*, ces choses-là s'accordent assez bien. *Aquò n'a ni rimo ni résoù*, cela ne rime à rien, cela n'a pas le sens commun.

Rimoun-rimasso, terme d'argot. — *Rimoun-rimasso, toun nas din moun éscló*, se dit à celui qui parle d'une chose sans la connaître et particulièrement qui se pique de rimer sans raison.

Rintra, *v.* Rentrer ; entrer ce qui avait déjà été sorti. On le dit aussi pour entrer. — *Rintro doun!* Entre donc!

Rioto, *s. f.* Querelle, débat, contestation, mauvaise humeur ; éclat de rire. — *Anes pa y cèrca rioto*, ne va pas lui chercher querelle.

Riou, *s. m.* Ruisseau ; cours d'eau de faible dimension. En v. fr. Rieu.

Dér. du lat. *Rivus*, m. sign.

Parmi les dérivés nous citerons : *Rioussé, Rivatèl, Rivoulé, Rigoulé*, petit ruisseau. Parmi les composés de *Riou* : *Rioumalo*, mauvais ruisseau ; *Rioutor*, ruisseau tortueux, sinueux ; *Riouclar*, clair ruisseau ; *Canriou*, camprieu, champ voisin d'un ruisseau. Ces dérivés sont presque tous des noms de lieu.

Ripaïo, *s. f.* Ripaille, grande chère, festin somptueux.

Amédée de Savoie, qui fut l'anti-pape Félix V, s'était retiré à Ripaille, bourg situé sur le bord du lac de Genève, pour y mener, dit-on, une existence fastueuse. De là le dérivé, employé en languedocien comme en français.

Riquétéja, *v.* Faire des petits repas de gala ou d'extra, des collations hors de l'heure des repas.

Dér. de *Riquéto*. — *Voy.* c. m.

Riquétéjaïre, *s. m.* Un homme qui aime à faire des dinettes d'extra, ou en dehors de l'heure des repas.

Riquéto, *s. f.* Petit repas d'extra ; collation faite en dehors de l'heure des repas ; déjeuner ou goûter léger.

Rire, *s. m.* Rire, ris, l'action de rire. — *Lou rire me prén*, j'ai envie de rire. *Créba dâou rire*, crever de rire. *Avès bé lou rire*, vous riez bien. *S'émbounna dâou rire, s'éspouchiga dé rire*, pouffer de rire.

Dér. du lat. *Ridere*, m. sign.

Riro, *v.* Rire, éprouver un sentiment de satisfaction qui se traduit par un mouvement involontaire des muscles du visage. — *Ris coumo uno tacho*, il a un rire inextinguible.

Digitized by Microsoft ®

Farìè rire las pèïros, il ferait rire les pierres, c.-à-d. il est très-facétieux. On dit d'un vieux vêtement, d'une étoffe usée : *Couménço à rire,* elle commence à montrer la trame. *Prène pér rire,* prendre en plaisanterie. *L'aïgo couménço à rire,* se dit de l'eau qui commence à s'agiter à la surface avant d'entrer en ébullition.

Dér. du lat. *Ridere,* m. sign.

Ris, *s. m.* Riz. — *Uno soupéto dé ris,* une bouillie de riz que l'on prépare pour les enfants; *sedum acre,* espèce de joubarbe qui croît sur les vieux toits ou les vieux murs.

Risèïo, *s. f.* Risée; partie de rire, réunion où l'on plaisante, où le rire domine; moquerie. — *Faïre la risèïo,* faire une partie de rire. *Èstre la risèïo dâou mounde,* se rendre ridicule aux yeux du public.

Risouïè, risouïèïro, *s. m.* et *f.* Rieur, euse; celui ou celle qui rit souvent, qui rit volontiers.

Dér. du lat. *Risor,* m. sign.

Rispa, ado, *adj. m.* et *f.* Saisi par le froid, ridé, crêpé. Se dit de l'eau qui commence à se congeler; de la peau du visage ou des mains qui se gercent sous l'action du froid ; du linge mouillé qui se roidit sous l'action du froid.

Rispo, *s. f.* Vent glacé, bise froide.

Dér. du grec Ῥιπή, souffle impétueux, coup de vent.

Rispo, *s. f.* Pelle à feu. Ce mot serait, selon Astruc, dérivé du celtique.

Risqua, *v.* Risquer, exposer sa personne ou son bien, ses marchandises, son argent, sa vie, sans craindre de les perdre, dans l'espérance d'un profit ou d'un avantage quelconque; courir un risque. — *Risquè toumba,* il faillit tomber.

Risque, *s. m.* Risque, danger, hasard, chance.

Rival, *s. m.* Rival, concurrent, celui qui aspire à la même chose qu'un autre, qui la lui dispute.

Dér. du lat. *Rivalis,* m. sign.

Rò, *s. m.* Roc, rocher; bloc de pierre; grosse pierre dure. Dans les Cévennes on désigne plus volontiers un banc de rochers sous le nom de *ran* ou *ron. Voy.* c. m. — *Sèn âou rò,* nous sommes descendus jusqu'au rocher en creusant le sol.

Rouquè, dim. de *Rò. Roucas,* augm.

Ce mot entre dans la formation d'un grand nombre de noms composés : *Rocoful,* Roquefeuille, ou roche feuilletée; *Rococervièïro,* roche aux cerfs; *Rocomâouro,* roche maure ou roche brune; *Rocopertuse,* Rochepertuis ou roche percée; *Roucâouto,* Roucaute, roche-haute, etc.

Rò, *n. pr. m.* Roch, nom propre d'homme. — *Sèn Rò,* saint Roch, originaire et patron de Montpellier dont la fête s'y célèbre le 16 août. — *Pér Sèn-Rò,* pour la foire de la Saint-Roch qui se tient à Nimes et à Montpellier.

Rò, *s. m.* Rot. Action de rôter; sortie bruyante par la bouche des gaz contenus dans l'estomac.

Dér. du lat. *Ructus,* m. sign.

Rodo, *s. f.* Roue, machine circulaire qui tourne sur un essieu comme centre; botte ou molle de cerceaux en bois de châtaignier servant à cercler les tonneaux. — *Roudéto,* petite roue.

Dér. du lat. *Rota,* m. sign.

Rôdou, *s. m.* Tour, circuit, rond, circonférence, étendue circulaire, emplacement. — *Un rôdou dé boulés,* un point de terrain où naissent habituellement des champignons.

Roge, *s. m.* Le mésentère sale, région intestinale chez l'homme et les animaux; la fraise, en terme de boucherie; membrane graisseuse et glanduleuse à laquelle tiennent tous les boyaux.

Ron, *s. m.* Roc, rocher, banc de rochers. — *Lou Ron trâouca,* le Roc percé, coupure ou tranchée que l'on rencontre sur la route départementale n° 2, de Beaucaire à Mende, au 14me kilomètre à partir d'Alais et au-dessus de la Croix-des-Vents, près de l'embranchement du chemin de Périès, commune de Soustelle (Gard).

Roquo, *s. f.* Roche, rocher, gros bloc ou éminence de rochers calcaires, de schiste ou de granit, etc. — *La Roquo,* quartier d'Alais, au sommet duquel s'élevaient autrefois les châteaux des seigneurs d'Alais et où est aujourd'hui bâti le fort de ladite ville. La Roque, rue d'Alais qui se développe à la base du rocher du fort et par laquelle Louis XIII fit son entrée à Alais, en 1629.

Roso, *s. f.* Rose; la fleur du rosier, à qui la suavité de son parfum et l'éclat de sa couleur ont fait donner le titre de reine des fleurs.

Dér. du lat. *Rosa,* m. sign.

Roso, *n. pr.* de femme. — *Rouséto,* Rosette, dim. de Rose.

Rosso, *s. f.* Rosse, vieux cheval usé, efflanqué; haridelle; terme de mépris employé par les femmes du peuple à l'égard d'une autre femme qu'elles veulent déprécier.

De l'all. *Ross,* cheval, pris dans un sens dépréciatif.

Roù ou **Rout, fém. Routo,** *adj. m.* et *f.* Rompu, cassé, brisé, fêlé. On l'emploie quelquefois dans le sens de déchiré. — *Sas braïos soun routos âou quiou,* son pantalon a le fond déchiré.

Dér. du lat. *Ruptus,* m. sign.

Rouanés, *s. m.* Rohannais, monnaie de la valeur d'un sou, que le duc Henri de Rohan, chef des huguenots, faisait battre à Nimes en 1622.

Roubal, *s. m.* Le rouge-gorge appelé aussi Rigal ou Rigâou. (Bec-fin, Rouge-gorge, *Sylvia rubecula,* Tem m.) Cet oiseau a le dessus du corps d'un gris-brun teint d'olivâtre, le ventre blanc, le front, la gorge et la poitrine d'un roux ardent. Le Rouge-gorge, qui n'aime pas la société de ses semblables, recherche celle de l'homme : il n'est guère d'habitation, des champs surtout (car il vient quelquefois dans les villes), qui n'ait dans son petit jardin ou sur la haie voisine, un de ces charmants oiseaux gazouillant son joli ramage, qui plaît d'autant plus que c'est pendant l'hiver où les autres chantres ailés sont absents ou se taisent. Il est si fidèle, si confiant, si familier, qu'on le dirait un commensal de la maison, dans laquelle il ne craint pas d'entrer pour y chercher un abri ou prendre sa pâture.

Digitized by Microsoft ®

Roubal vient de *Rubellio*, un de ses noms latins, du verbe *Rubeo*, rougir. *Rigal* ou *Rigdou*, plus expressif encore, est formé de *gaudium*, d'où le vieux français avait fait aussi *Se rigoler*, ou *Rigoler*, se réjouir.

Roubiné, *s. m.* Robinet, appareil destiné à faciliter l'écoulement d'un liquide ou d'un fluide quelconque, ou son passage d'un récipient dans un autre.

Dér. de *Roubin*, petit canal.

Roubino, *s. f.* Roubine, canal de rivière ou de dessèchement d'un marais, d'un étang. Nom que l'on donne, dans la Camargue, aux canaux qui servent de communication entre les étangs salés et la mer, ou qui servent à introduire l'eau douce du Rhône dans les terrains bas, pour les irriguer.

Roucâouto, *n. pr.* Roucaute pour roche-haute (*roco-douto*). Le changement de *Ro* en *Rou* est ordinaire dans les noms composés de *ro* ou de *roco*.

Rouda, ado, *adj. m.* et *f.* Ceint, entouré, cerné, clos, mis en défense. Champ en éteule, autour duquel on fait trois ou quatre sillons, sur lesquels on jette quelques grains, pour indiquer qu'on veut garder l'herbe du champ et empêcher les troupeaux étrangers d'y entrer.

Rouda, *v.* Roder, tourner. — *La tèsto mé rodo*, il m'a pris un vertige, un tournoiement de tête.

Dér. de *Rodo*, roue.

Roudado, *s. f.* La quantité de fil enroulée autour d'un dévidoir et formant un écheveau.

Dér. de *Rodo*, roue.

Roudaïre, *s. m.* Rôdeur, vagabond; mal d'aventure, tourniole, abcès qui se forme au bout des doigts.

Dér. de *Rodo*, roue.

Roudamén, *s. m.* Tournoiement, vertige. — *Un roudamén de tèsto*, un vertige, un tournoiement de tête.

Roudé, *s. m.* Rouet, petite machine qui tourne au moyen d'une pédale et qui sert à dévider.

Dim. de *Rodo*, roue.

Roudèlo ou **Roundèlo**, *s. f.* Rouelle de veau, de mouton, de saucisson, de thon. On emploie aussi ce terme dans le sens de *Ridèlo*, ridelle. — *Voy.* c. m.

Roudïa, *v.* Rôder; regarder autour de soi, jeter des regards méfiants autour de soi.

Roudïaïre, roudïaïro, *s. m.* et *f.* Celui ou celle qui rôde, qui épie sans cesse les actions d'autrui.

Roudiè, *s. m.* En v. fr. Rodier, faiseur de roues ou charron; dénomination prise de l'ouvrage des charrons qui exige le plus d'intelligence. Le nom lui-même de charron est pris du mot *char* ou *chariot*. — *Pous roudiè*, puits à roue. On dit plus volontiers *Pousaranco*. — *Voy.* c. m.

Roudrigo (viè), *s. m.* Vieux sournois, vieil avare, vieux rusé, vieux malin.

Roufian, *s. m.* Débauché, proxénète; homme de mauvaises mœurs.

Dér. de l'ital. *Ruffiano*, m. sign.

Roufla, *v.* Ronfler; râler, renifler, sangloter, pousser des sanglots; renâcler. — *Lou chival ou lou por roufło*, le cheval ou le cochon renâcle ou râle.

Roufle (à), *loc adv.* A foison, abondamment. — *N'a à roufle*, il en regorge. — *Azaïga à roufle*, arroser à grande eau.

Roufło, *s. m.* Instrument ou joujou d'écolier composé d'une planche fort mince attachée au bout d'un cordon, laquelle, en tournant, produit un bruit sourd qui imite le hurlement du loup. — *Voy. Brounzidoù*.

Rougno, *s. f.* La gale ordinaire; la rogne; éruption cutanée éminemment contagieuse, se manifestant par de petites pustules accompagnées d'une vive démangeaison surtout dans les jointures. Cette maladie est produite par un insecte de la famille des Acares, classe des Aptères, nommé par Linnée *Acarus scabiei*. La figure des galeux est en général exempte de l'invasion.

Dér. de l'ital. *Rogna*, m. sign.

Rougnoù, *s. m.* Rognon, rein des animaux et de l'homme; organe double, sécrétant l'urine, et placé de chaque côté de la colonne vertébrale, dans la région lombaire. — *Lou rougnoù d'unò tèro*, la partie la plus fertile d'une pièce de terre.

Dér. du lat. *Renes*.

Rougnounado, *s. f.* Partie d'une longe de mouton ou de veau à laquelle tiennent les rognons; le filet, en français; la selle, en terme de cuisine; la partie de l'épine du dos qui répond, dans le bœuf, à l'aloyau.

Dér. de *Rougnoù*.

Rougnous, ouso, *adj. m.* et *f.* Galeux, euse; qui est atteint de la gale, de la rogne; qui a la gale.

Dér. de *Rougno*.

Rouïè, *s. m.* Roulier, charretier, conducteur de charrettes, qui fait son métier du roulage.

Roujas, asso, *adj. m.* et *f.* Augm. de *Rouge*, rougeaud, rougeaude.

Roujastre, astro, *adj. m.* et *f.* Rougeâtre, roussâtre. — *Uno couloù roujastro*, une couleur, une nuance tirant sur le rouge.

Dér. de *Rouje*, rouge.

Rouje, *s. m.* Le rouge, la couleur rouge. Sobriquet donné parmi le peuple à ceux qui ont les cheveux roux. — *Rouje dé séro, bèou tén èspéro; Rouje dé vèspre bèou tén déou èstre*, rouge le soir, espoir de beau temps. *Rouje coumo un coural*, rouge comme un poivron mûr. *Lou rouje, lou mâou rouje*, maladie à laquelle sont sujets les pourceaux.

Roujé, *s. m.* Rougeton, petit surmulet, *Mullus barbatus*, Linn.; *Mullus ruber*, Lacép. Poisson de l'ordre des Holobranches, commun dans la Méditerranée.

Roujé, éto, *adj. m.* et *f.* Dim. de *Rouje*. — *Siès roujé*, tu as de jolies couleurs rouges ou roses. *Las poumos roujetos*, les pommes rouges, petites pommes d'api.

Roujéja, *v.* Rougir, prendre la teinte rouge. — *L'aoubo roujéjo*, l'aube rougit; elle va poindre.

Digitized by Microsoft®

Roujéto, *s. f.* Poisson de rivière. — *Voy. Sofio.*

Roujinoûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Rougeâtre, tirant sur le rouge.

Dér. de *Rouje.*

Roujoû, *s. f.* La rougeur, la couleur rouge qui teint les joues sous l'impression d'un sentiment subit ou émouvant; la couleur rouge en général.

Rouléto, *s. f.* Roulette, jeu de boules qui consiste à lancer le but aussi loin que possible. Le gagnant est celui des joueurs qui, avec une seule boule, se rapproche le plus du but; ruban gradué qui sert à mesurer et qui s'enroule dans une boîte close.

Roumagnè, *s. m.* Ouvrier, artisan qui fabrique les balances appelées romaines; le peseur public d'une ville, d'une localité.

Dér. de *Roumano.* — *Voy.* c. m.

Roumanaje, *s. m.* Droit de pesage, rétribution perçue par le peseur public dans un marché sur les marchandises vendues au poids.

Roumanis, *s. m.* Nom de plante. Romarin, *Rosmarinus officinalis*, Linn., arbuste de la famille des Labiées, commun dans le Midi. — *Lou dimèrgue das Roumanis*, le dimanche des romarins ou de la Sexagésime, jour auquel les jeunes gens de certaines localités portent, le grand matin, une branche de romarin à la porte des jeunes filles de leur connaissance.

Dér. du lat. *Rosmarinus*, formé de *Ros*, rosée, et de *Marinus*, de mer.

Roumano, *s. f.* Balance appelée romaine. Cette balance est composée d'un fléau ou levier gradué, muni à une de ses extrémités de trois crochets. On accroche au dernier de ces crochets la chose qui doit être pesée; celui du milieu est le point d'appui du côté fort, le troisième est le point d'appui du côté faible. Sur la partie graduée du fléau court un poids qui détermine la pesée. — *Quan tiro vosto roumano?* Combien pèse votre romaine?

Roumano (Léngo), *s. f.* La langue romane, autrefois généralement parlée dans le midi de la France. C'est au XIII^e^ siècle que correspond chronologiquement pour Alais le moment où s'opère la transformation de son idiome, et où son langage commence à se fixer avec le caractère et l'originalité qui doivent lui rester propres.

Notre dialecte ne se fait pas faute de chercher ses racines dans le vieux tronc celtique; et il n'est pas, on le sait, un des moins vigoureux de ses rameaux.

La dénomination d'*Allez*, dont l'orthographe *Alais* est toute récente et ne date que des commencements du XVIII^me^ siècle, nous paraît devoir se rattacher soit au celtique, soit au latin. En effet, *Al* en celtique, comme *Altum* en latin, s'emploie dans le sens de hauteur, élévation; et *lez* vient du latin *latus*. Dans la basse-latinité, *latus* fut employé pour *juxta* et signifiait près, auprès, au bord, à côté, sur la limite : *Plexitium latus Turonem*, le Plessis-lez-Tours. En vieux fr. *lez* était substantif : le roi est sur son trône et son fils à *son lez*, c.-à-d. à son côté, traduction littérale du latin *ad latus*; d'où Allez signifierait exactement et littéralement : au bord, au pied des hauteurs, dénomination qui ne saurait être mieux appliquée qu'à une localité exactement située au point précis où viennent expirer, sur la rive droite du Gardon opposée à cette ville, les premiers contreforts des Basses-Cévennes.

Allez pourrait aussi être traduit littéralement de *Ad latus*, au bord, à côté (sous entendu des hauteurs ou des montagnes). Il faut pourtant convenir que cette étymologie n'a aucune connexité avec le nom d'*Alestum*, sous lequel Alais est désignée dans les chartes latines du moyen-âge.

La contrée que nous habitons fut possédée tour à tour par les Néro-Ligures, les Celtes, les Romains, les Francs, les Visigoths, les Sarrasins; elle a fait partie de la Gaule celtique, de la Province narbonnaise, de l'Aquitaine, de la Septimanie, de la Gothie, du Languedoc; elle a parlé le celte, le latin, le roman, le languedocien. Ces populations et ces langues se sont mêlées; toutes ont laissé l'ineffaçable empreinte de leur passage ou de leur séjour, dans les appellations de localités, de sites, de montagnes, de vallées, de rivières, dans les mots les plus usuels de notre dialecte. Ces noms, souvent bizarres, étranges, médailles altérées par le frottement, mais reconnaissables au cachet de l'époque qui les a vues naître, portant le titre des civilisations qui les ont déposées sur le sol, ne sont-ils pas le témoignage authentique de ces diverses occupations, superposées les unes aux autres, et se continuant jusqu'à notre époque?

Les campagnes, toutefois, se laissèrent moins pénétrer, et leur obstination à repousser le parler des conquérants fut plus rebelle : elles surent mieux conserver leur idiome originel et son accentuation. Nos dialectes vulgaires en fournissent la preuve. Néanmoins le latin, importé par les légions et les colons, devait rencontrer auprès des classes inférieures plus de facilité à se vulgariser.

Il ne ressemblait guère au beau langage classique et littéraire de la métropole; et, altéré ou corrompu qu'il était déjà, peu soumis à la règle grammaticale toujours gênante, il se plia aisément aux exigences de la situation. Pour se reconnaître au milieu de ces régions ignorées, dans les communications journalières, pour s'entendre dans la conversation familière, ici il respecta les formes locales, là il emprunta les vocables usités; presque partout il se contenta de ses désinences caractéristiques sans altérer le radical, et substitua de proche en proche et sans violence ses expressions et ses formes à celles qu'une nationalité opiniâtre et fière entendait défendre et s'obstinait à conserver comme une propriété plus intime et plus inattaquable que le sol. Le travail d'assimilation du langage et des esprits suivit la même marche.

Il était réservé au christianisme, le grand civilisateur pacifique, d'achever l'œuvre. En adoptant le latin pour ses prières et sa liturgie, il arrêta sa complète dégénérescence,

Digitized by Microsoft ®

tandis que dans ses prédications, il le mêlait avec intelligence au langage usuel et populaire, toujours compris, et qui ne voulait point mourir. Il fit plus, car il enseigna et introduisit dans la Gaule narbonnaise cet esprit d'agrégation, d'ordre régulier, de solidarité, d'égalité, qui prépara le renouvellement social.

Ce ne fut qu'après bien des luttes et des secousses que tous ces éléments parvinrent à se combiner et à s'organiser. Les invasions franques, germaniques, sarrasines, promènent sans cesse leurs ravages sur nos contrées; mais plus affermie dans ses traditions, la Gaule méridionale les repousse d'instinct; elle ne peut se résoudre à faire alliance avec le Tudesque et l'Arabe; elle se retranche dans sa culture et son indépendance. Puis, quand ces ouragans ont cessé, laissant après eux la désolation et la ruine, la population se relève enfin; et il semble que les barbares du Nord et du Midi ne sont venus que pour donner à ses besoins de cohésion un ressort plus actif, et pour fournir quelques matériaux de plus à l'expression de sa pensée.

Alors son génie lui crée une langue dans laquelle viennent se suspendre, comme des trophées de combat, tous ses souvenirs. Le nouvel idiome chante et résonne comme un écho d'Ionie; il a les notes pleines et énergiques de l'accent romain; il mêle à la gravité et parfois à la rudesse des consonnes gothiques et germaines, la rapidité et la souplesse des voyelles arabes. Chaque conquête, chaque occupation lui a laissé son empreinte, et sous le nom de langue romane, comme si le titre était un symbole de puissance, il est répandu et admis par tout l'Occident, et les belles inspirations de ses troubadours seront prises pour modèle par toutes les langues de l'Europe.

Roumatimo, *s. m.* Rhumatisme; douleur rhumatismale. Maladie des systèmes musculaire et fibreux, caractérisée par des douleurs plus ou moins vives, continues ou intermittentes.

Dér. du lat. *Rheumatismus*, formé du grec Ῥεω, je coule, et de Ῥεῦμα, fluxion, c.-à-d. fluxion qui se déplace, qui coule d'un point à un autre.

Roumèno, *s. f.* Laitue romaine, *Lactuca sativa romana*, Linn., plante de la famille des Synanthérées, cultivée comme salade dans les jardins potagers. Elle a des feuilles oblongues et des akènes noirâtres finement chagrinés. La variété *Capitata*, ou *laitue pommée* a des feuilles suborbiculaires, très-concaves et ondulées, et des akènes blanchâtres et lisses. Elle porte à Alais le surnom de *Rougéto*. La *Laciniata* ou *laitue épinard* se distingue par des feuilles laciniées, qui lui ont fait donner le surnom de *Frisado*.

Roumèquo, *s. f.* Être fantastique et malfaisant dont le nom paraît venir de *Roumèc*, vieux mot languedocien, qui signifie épine, ronce; *Roumèquo* personnifiant le remords et ses aiguillons qui déchirent. *Voy.* dans *Las Castagnados* du marquis de Lafare-Alais, une pièce intitulée *La Roumèquo*.

Roumia, *v.* Ruminer. Ce terme s'emploie au pr. et au fig. — *Dé qué roumies?* Que rumines-tu? A quoi songes-tu? « *Manjo ca, qué roumiaras!* » Profite de l'aubaine qui se présente, plus tard tu feras maigre chère.

Dér. du lat. *Ruminare*, m. sign.

Roumiaïre, *s. m.* Homme sournois, méditatif, qui réfléchit sans cesse, qui rumine ses pensées.

Dér. du lat. *Roumia*, ruminer.

Roumiou, *s. m.* Pèlerin qui va à Rome. — *Camì roumiou*, voie romaine, chemin qui conduit à Rome. Nom propre, en v. fr. *Romier* ou *Romieu*.

Dér. du lat. *Romeus*.

Roumpre, *v.* Rompre, briser, casser. Défricher un champ, en arracher les arbres, les racines, les pierres, pour le rendre propre à la culture. — *Roumpre las castagnos séquos*, première opération de décorticage des châtaignes.

Dér. du lat. *Rumpere*, m. sign.

Roumpu, udo, *adj.* et *m.* Rompu, ue, brisé, ée, cassé, ée. — *Aquél roumpu*, empl.' substantivement : ce roué, ce coquin! *Roumpu dé Valénço*, dicton populaire.

Roumpu, udo, *part. du v. Roumpre.* Rompu, ue; cassé, ée; brisé, moulu, fatigué, harassé. — *Souï roumpu*, je suis moulu.

Dér. du lat. *Ruptus*, m. sign.

Roumpudo, *s. f.* Un défrichement, une novale : terre nouvellement défrichée et mise en valeur.

Le mot français roturier vient du lat. *Ruptuarius*, rompeur de terre ou défricheur de terrain. Au moyen âge, les seigneurs cédaient aux paysans certains espaces de terrain en friche, moyennant une redevance déterminée par un bail emphytéotique ou à long terme, à la condition que ce terrain serait mis en culture par l'emphytéote.

Roun, *subst.* Cercle, circonférence, disque, arène où les lutteurs se livrent à leurs exercices; le turbot, poisson de mer; en lat. *Rhombus*. — *Faïre lou roun*, faire cercle.

Rounca, *v.* Ronfler.

Du bas br. *Roncha*, m. sign.

Rouncas, *s. m.* Gros bloc de rocher.

Augm. de *Ro*, rocher.

Roundina ou **Réna**, *v.* Gronder, quereller par mauvaise humeur. Grogner, gémir, pleurnicher sans raison. — *Toujour roundino!* il grogne sans cesse. *Lou por roundino, réno*, le cochon grogne.

Roundinaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Grondeur, grognon, qui est sans cesse de mauvaise humeur; pleurard.

Roundino, *s. f.* Plainte continue, gémissement constant habituel aux enfants gâtés.

Roundinoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Grondeur, inquiet, de mauvaise humeur. — *Un vièl roundinoùs*, un vieux grognon.

Rounfla, *v.* Ronfler; s'ébrouer. Se dit des chevaux qui renâclent avec force. — *Voy.* aussi *Roufla*.

Digitized by Microsoft®

Rounqua, *v.* Ronfler.

Du bas br. *Roncha*, m. sign. — *Voy.* aussi *Rounfla* et *Roufla*.

Rounquaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Ronfleur, euse, celui ou celle qui ronfle habituellement en dormant.

Rounsa (pron. *Rounza*), *v.* Jeter. — *Sé rounsa*, se ruer sur quelqu'un, sur quelque chose.

Rounsado, *s. f.* Bourrade, agression, attaque, poussée, rossée, bousculade; un renfoncement en terme d'argot.

Rounzas, *s. m.* Une touffe de ronces, un buisson, une ronçaie, un hallier épineux. On dit aussi *Rounzièr* ou *Roumégas*.

Dér. de *Rounze*, nom languedocien de la ronce. — *Voy. Arounze*.

Roupo, *s. f.* Sorte de houppelande en forme de robe de chambre, vêtement ample servant de surtout.

Dér. du bas lat. *Raupa*, robe.

Roupïo, *s. f.* Vieux manteau en loque, vêtement usé; haillons; souquenille.

Rous, ousso, *adj. m.* et *f.* Roux, rousse; fauve; blond. *Rous*, n. pr. d'homme, Roux. *Roussé, Roussèto*, dim. de Roux. — *Pan roussé*, pain bis.

Dér. du lat. *Rufus*.

Rousé, *s. m.* Roseau des marais.

Rousèlo, *s. f.* Le coquelicot, le ponceau; plante annuelle à fleur rouge de la famille des Papavéracées. Les feuilles tendres de la plante sont comestibles; la fleur s'emploie comme sudorifique. Cette plante porte aussi le nom de *Parpèl*.

Rousèrgue, *s. m.* Nom languedocien de la Patience, *Rumex*. La racine de cette plante est dépurative.

Rouséto, *s. f.* Rosette, n. pr. de femme, dim. de *Roso*, Rose.

Dér. du lat. *Rosa*, m. sign.

Rousiè, *s. m.* Rosier, arbuste épineux qui produit la rose. Arbrisseau de la famille des Rosacées, dont les variétés sont devenues innombrables par la greffe.

Dér. du lat. *Rosa*, rose.

Rousiga, *v.* Ronger. — *Rousiga lou pan*, mordre à même dans le pain. *Rousiga un moucèl*, manger un petit morceau. *Sé laïssa rousiga*, se laisser gruger. *Rousiga un os*, ronger un os. *Aquél afaïre lou rousigo*, cette affaire le préoccupe, l'inquiète; cette inquiétude le ronge.

Rousigaduro, *s. f.* Rongeure. Traces que laissent un animal ou un mal rongeur. Au fig. remords, inquiétude.

Dér. de *Rousiga*.

Rousigaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Rongeur, euse. Celui ou celle qui grignote toujours quelque chose.

Dér. de *Rousiga*.

Rousigarìe, *s. f.* Grugerie, exactions par lesquelles on ruine les pauvres gens.

Rousigoù, *s. m.* Un trognon de fruit; un croûton de pain, un relief de repas, les rogatons d'un festin. — *Manja lous rousigoùs de quâoucus*, manger les restes d'un autre.

Roussaïo, *s. f.* Bête de somme ou de trait complètement usée. Au fig. un vaurien, un chenapan, un fainéant; une femme de mauvaises mœurs.

Dér. de *Rosso*, rosse.

Roussé, *s. m.* Un jaune d'œuf; un louis d'or. — *Sous iéous an dous roussés*, se dit de celui qui a la prétention d'avoir toutes choses meilleures que celles de son voisin.

Dér. de *Rous*, roux.

Roussèl, èlo, *n. pr. m.* et *f.* et *adj. m.* et *f.* Roussel, n. pr. d'homme. Rousseau, qui a le poil roux, les cheveux carotte. On le dit aussi de ceux qui ont les cheveux blonds.

Dér. de *Rous*, roux.

Roussèto ou **Quo-rousso**. Rossignol des murailles. Rouge-queue, bec-fin de murailles, *Sylvia Phœnicorus*, Temm. Front d'un blanc pur, gorge noire, tête et dessus du corps d'un cendré bleuâtre foncé, ailes brunes, milieu du ventre blanc, poitrine, flancs, croupion et rectrices d'un roux vif. Ce petit oiseau a un ramage mêlé d'accents tristes et mélancoliques qu'il fait entendre surtout le soir et le matin; il jette aussi un petit cri qu'il accompagne toujours d'un mouvement de queue.

Roussì, *s. m.* Roussin, cheval, monture; vieux cheval ou rosse.

Dér. de l'allem. *Ross*, cheval.

Roussièïro, *s. m.* Bruant, Bruant de France, bruant jaune, *Emberiza citrinella*, Temm. La tête, la gorge et le milieu du ventre jaunes; dos et croupion marrons; poitrine et flancs tachetés de rougeâtre. Le nom de *Roussièïro* s'applique également et avec autant de raison au moins, à deux autres espèces de Bruants, aussi communs dans le pays, à l'Ortolan des roseaux, Bruant des roseaux, *Emberiza Schœniculus*, et au Zizi ou Bruant de haie, *Emberiza cielus*, Temm., deux espèces qui, avec quelques variantes dans les couleurs et leurs dispositions, portent aussi du marron et du roussâtre, et dont les femelles surtout sont distinguées par cette dernière couleur plus prononcée.

Roussignôou, *s. m.* Rossignol, Bec-fin rossignol, *Sylvia Luscinia*, Temm. Il y en a une seconde espèce, Bec-fin philomèle, *Sylvia Philomela*, Temm., un peu plus grosse, plus sauvage ou plus prudente, qui arrive et se mêle avec la première et qui a la voix encore plus belle. On les confond toutes deux. Pour glorifier les Damoreau, les Grisi, les Sontag, les Persiani, les Malibran et toutes les reines du chant, on n'a rien trouvé de mieux que de les comparer au rossignol.

Dér. du lat. *Luscinìola*, dim. de *Luscinia*, qu'on prononçait *Loussignola*, d'où l'on a fait *Loussignôou* et enfin *Roussignôou*.

Roussignoulado, *s. f.* Roulade, éclat de voix, chant joyeux d'une jeune fille.

Dér. de *Roussignôou*, rossignol.

Roustan, *n. pr. m.* Nom d'homme assez commun dans le Midi. C'est la forme languedocienne de l'ancien prénom Rostaing ou Rostang *(Rostagnus)*.

Digitized by Microsoft®

Roustéga, *v.* Grignotter; machonner du bout des dents.

Roustégo, *s. m.* Rogaton; débris de mangeaille. — *Viel roustégo*, vieux ladre, vieil avare, vieux gueux.

Roustì, *s. m.* Rôti; viande, volaille ou gibier cuits au four ou à la broche.

Dér. de l'all. *Rosten*, m. sign.

Roustì, *v.* Rôtir; faire rôtir, faire cuire de la viande, de la volaille ou du gibier au four ou à la broche. — *Soui roustì*, je suis perdu; j'ai perdu la partie ou mon enjeu.

Roustido, *s. f.* Rôtie, tranche de pain, tartine, sur laquelle on étend du beurre ou du fromage mou, ou que l'on met sous le gibier qui cuit à la broche. — *La bécasso et la grivo fan bièn la roustido.* Brioche.

Dér. de *Roustì*. — *Voy.* c. m.

Rouve ou **Roure**, *s. m.* Chêne blanc, *Quercus robur*, Linn. En bas-lat. *Rover*; en v. fr. *Rouve*; en ital. *Rovere*. C'est de ce mot que dérivent les noms pr. du Roure, Rovérié, de la Rovère. Les maisons de ce nom portent en effet un chêne dans leurs armes. — *Rouve ramassié, Pivou ramassiè*, chêne ou peuplier que l'on taille de bonne heure pour en prendre les rameaux, que l'on donne comme fourrage aux bestiaux, après les avoir liés en bottes ou bourrées *(Ramas)*. — *Voy. Chaïne.*

Rouvéïrôou, *s. m.* et *n. pr.* d'homme. Petit bois de chênes, dim. de *Rouviëïro*. — *Voy.* c. m.

Rouvéné, *s. m.* Petit chêne; chêne de petite taille, jeune chêne.

Dér. de *Rouve*, chêne.

Rouvïa, ado, *adj. m.* et *f.* Rouillé, ée, couvert de rouille, oxydé. — *Bla rouvïa*, blé rouillé, jauni.

Dér. du lat. *Rubigo*, rouille.

Rouvèrgas, *s. m.* Nom de champignon. Agaric faux mousseron; mousseron d'automne, *Agaricus tortilis*. Ce champignon ressemble un peu au vrai mousseron *(Blanquès)*, dont il a presque le parfum. Son chapeau est d'abord hémisphérique, aplati, ondulé, retourné en dedans, en bourrelet, d'un jaune fauve ou d'un blanc roux. Les lames sont inégales, libres, plus colorées sur les bords; le pédicule est cylindrique. On le rencontre en automne dans les bois, les châtaigneraies, les bruyères, assez souvent exposés au nord. Parfumé, d'un goût agréable, il s'apprête comme les mousserons.

Rouvièïro, *s. f.* Une rouveraie, une chênaie, lieu planté de chênes blancs. On dit aussi *Rouvédo*. Ce terme est très employé dans le Midi comme n. pr. d'homme. *Rouvèrgue*, le Rouergue, l'Aveyron, signifie littéralement la région des chênes, comme le Querci.

Dér. de *Rouve*, chêne.

Rouvil, *s. m.* La rouille produite par l'oxydation des métaux, mais principalement du fer. — *Prène lou rouvil*, être attaqué de la rouille.

Dér. du lat. *Rubigo*, rouille.

Rouvil, *s. m.* Fruit avorté, rouillé, chétif, entiché. — *Acò's pas qué dé rouvil*, ce n'est que de la marchandise de rebut.

Rubarbo, *s. f.* Rhubarbe de fromage; sorte de mets usité dans les Cévennes et qui n'a rien de commun avec la drogue médicinale du même nom. On le prépare avec le fromage frais provenant du lait de chèvre, que l'on triture en y ajoutant de la mie de pain, du poivre et du sel ou autres épices, et qu'on laisse fermenter dans des vases de terre jusqu'à ce que le mélange offre une consistance suffisante. Ce mélange acquiert avec le temps un goût piquant qui le rend appétissant. On le désigne dans les Cévennes sous le nom de *Rubarbo*, à cause de la propriété qu'il possède de réveiller l'appétit. Ce mets est désigné dans la Provence et dans les environs de Nimes sous le nom de *Cacha*.

Rubisso, *s. f.* Nom de plante, *Adonis*.

Rude, rudo, *adj. m.* et *f.* Rude. Brusque, bourru; dur, inflexible. — *Rude dou traval*, dur au travail, travailleur acharné. *Un rude afaïre*, une affaire embrouillée et difficile à résoudre.

Dér. du lat. *Rudis*, m. sign.

Rudéja, *v.* Rudoyer, dire des duretés, traiter avec hauteur, avec rudesse; maltraiter.

Dér. de *Rude*.

Rudo, *s. f.* Nom de plante. La rue, *Ruta graveolens*, Linn. Plante de la famille des Rutacées, vermifuge, sudorifique, emménagogue, détersive. Elle arrête les progrès de la gangrène. Deux poignées de cette plante, placées sous la paillasse du lit, suffisent pour en chasser les punaises. On s'en sert en infusion pour rétablir les menstrues.

Dér. du lat. *Ruta*, m. sign.

Rufa, *v.* Froncer, rider; réchigner au fig.

Rufe, rufo, *adj. m.* et *f.* Raboteux, rude au toucher, hérissé de poils, plein d'aspérités. Au fig. rude, brusque, bourru.

Rulno, *s. f.* Décombres, débris provenant d'un bâtiment démoli. On comprend sous ce terme les plâtras, gravois, débris de mortier, et non les moëllons.

Dér. du lat. *Ruina*, m. sign.

Runla, *v.* Rouler, dégringoler. — *A runla lous éscaïès*, il a dégringolé, roulé l'escalier.

Runladouïro, *s. f.* Rouleau en bois ou en pierre tournant autour d'un axe et servant à dépiquer le blé. Ce rouleau n'est pas cylindrique, mais le plus souvent hexagonal et présente l'aspect d'une pyramide tronquée.

Dér. de *Runla*, rouler.

Runlo, *s. f.* Plan incliné, descente rapide.

Rûôou! *interj.* Cri ou commandement des charretiers pour faire aller ou tourner les chevaux à droite. Hue! en français. — *Voy. Ja!*

Ruôou! s'emploie aussi avec une intonation plus prolongée pour arrêter les chevaux.

Rusa, ado, *adj. m.* et *f.* Rusé, ée, fin, adroit, roué.

Rusca, *v.* Écorcer les jeunes chênes des bois taillis pour la préparation des cuirs; dé ouiller les arbres de leur écorce.

Digitized by Microsoft ®

Dér. du bas bret. *Rusc,* écorce. — *Voy. Dérusca.*

Ruso, *s. f.* Ruse, voie détournée, adresse employée pour arriver à ses fins.

Rusqua, ado, *adj. m.* et *f.* Couvert d'une écorce dure et solide; roncé. — *Un ome bièn rusca,* un homme bien taillé, solide, robuste, dur à la fatigue, de formes athlétiques.

Rusquaïre, *s. m.* Ecorceur; ouvrier que l'on emploie à dépouiller les arbres de leur écorce.

Rusqué, *s. m.* Outil en fer tranchant et un peu recourbé, servant à enlever l'écorce des arbres.

Rusqué, *s. f.* Écorce des arbres, surtout celle des jeunes chênes, que l'on emploie à tanner les peaux et les cuirs; le tan, ou l'écorce brisée et moulue dans un moulin à tan; la tannée; nom que l'on donne au tan qui a déjà servi à tanner les cuirs et dont on fait des mottes que l'on brûle.

Dér. du bas bret. *Rusc,* m. sign.

Russì, *v.* Réussir, parvenir au but que l'on se propose, avoir eu bonne chance. — *A bièn russì,* se dit de celui qui a obtenu une excellente récolte de cocons. *N'aï pa russì,* j'ai échoué dans cette affaire.

Russido, *s. f.* Réussite; chance favorable; succès.

De *Re* itér. et de *Uscire,* sortir, vaincre une difficulté.

Rustiqua, *v.* Enduire, couvrir une construction, une maison, un édifice, au moyen d'une couche de mortier ou de ciment préparé d'une manière spéciale et fouetté au moyen d'un petit balai de bruyère, de façon à donner à la couche une surface rugueuse.

Rustiquo, *s. f.* Enduit d'apparence rugueuse et chagrinée, dont on recouvre les façades de certaines constructions, au moyen d'un mortier ou ciment que l'on fouette sur le mur avec un balai de bruyère.

S

SA

S, 19me lettre et 15me consonne de l'alphabet. C'est une sifflante, dont l'articulation exige le concours de la langue et des dents. Les Grecs et les Romains changeaient quelquefois la dentale *t* en sifflante; par permutation contraire, le français donne le son de l'*s* au *t* dans certaines finales, comme dans *action, captieux, martial,* etc. Le même phénomène se remarque en anglais. Dans les langues française, anglaise, espagnole, portugaise, et dans l'idiome languedocien cévenol, y compris le dialecte alaisien, l'*s* finale est le signe ordinaire du pluriel des mots, contrairement au provençal rhodanien qui la supprime. Cette tendance commence à s'accuser aussi pourtant dans le dialecte alaisien, qui supprime l'*s* finale dans bien des cas, laissant à l'article qui précède les noms, le soin de faire la distinction du pluriel ou du singulier. Chez les Romains l'S équivalait au nombre 7 et même, suivant quelques auteurs, à 90. Surmontée d'un trait, S représentait 90.000.

Sa, *s. m.* Sac. Grande poche en cuir, en toile ou autre étoffe, que l'on a cousu sur les côtés et par le bas, de manière à laisser une ouverture au sommet par laquelle on introduit les matières ou denrées que le sac doit contenir. — *Sa dé vi,* un sac à vin, un ivrogne. *Un sa dé bla, dé castagnos,* volume de cinq doubles décalitres ou un hectolitre de blé, de châtaignes. *M'an douna moun sa,* on m'a donné congé, on m'a mis à la porte. *Toumba coumo un sa dé bla,* tomber lourdement, s'affaisser comme une masse. *Téni lou sa,* être complice d'un vol, participer à une mauvaise action. *Faïre soun sa,* s'en aller, partir, mourir.

Dér. du lat. *Saccus,* m. sign.

SAB

Sa, *adj. poss.* Sa, au plur. *Sas.* — *Ramassa sas péïos, sas fatos,* réunir toutes ses ressources.

Dér. du lat. *Sua,* m. sign.

Sa! *interj.* Appel réitéré du berger à son troupeau, quand il lui présente du sel. *Sa! Sa!*

Dér. de *Sâou,* sel.

Saba, *s. m.* Vacarme, cris bruyants, tapage prolongé. — *Quinte saba!* quel vacarme!

Saba, ado, *adj. m.* et *f.* Battu, assommé de coups. — *Un rabe saba,* un radis creux. *Uno rabo sabado,* une rave creuse.

Saba, *v.* Frapper à petits coups redoublés sur une tige ou un rameau qui est en sève, pour en détacher plus facilement l'écorce, soit pour greffer le rameau, soit pour en ôter l'écorce. Au fig. rosser.

Dér. de *Sabo,* sève.

Sabarnâou, *s. m.* Savetier ambulant qui s'établit en plein air et pour peu de temps dans les lieux où il passe.

Sabatarìè, *s. f.* Savaterie, cordonnerie. Nom de lieu, de quartier, de rue. Nom que porte une des rues d'Alais parallèle à la Grand'Rue et s'étendant de la place du Marché à la place Berthole.

Dér. de *Sabato,* savate, soulier.

Sabatèlo, *s. f.* Nom d'un champignon de la tribu des Polypores, *Polyporus tuber,* Linn. Polypore-truffe. Cette espèce, que Paulet a décrite sous le nom de Savatelle-truffe, présente une surface chagrinée, grenue, semblable à celle de la truffe noire dont elle a d'ailleurs la couleur, le goût et le parfum. Son chapeau large de deux ou trois pouces

Digitized by Microsoft ®

est garni en dessous de pores blancs qui prennent une teinte rousse avec l'âge. Le pédicule est latéral, plein, de la couleur des pores, et de la même substance que le chapeau. Toute la plante est d'une texture ferme, cassante, blanche et de bon goût; aussi est-elle fort recherchée. Elle abonde vers la fin de l'automne dans les Cévennes. On prépare les Savatelles comme les truffes noires : croûtes au vin ou garnitures.

L'aspect superficiel de ce champignon est celui d'une vieille semelle, d'où vient son nom de *Sabatèlo*, dér. de *Sabato*, savate, soulier.

Sabatiè, *s. m.* et n. pr. d'homme. Savetier, cordonnier. Sabatier, nom propre d'homme, très-commun à Alais et dans le Midi. — *Sabatiè, faï toun mestiè*, mêle-toi de tes affaires et non de celles des autres, ne sors pas de tes attributions. *Ne sutor ultra crepidam.*

Dér. de *Sabato*, savate.

Sabato, *s. f.* Savate, soulier, chaussure en général.

Dér. du celt. *Sab*, pied.

Sabé, *s. m.* Savoir, science acquise, instruction, érudition. — *Faïre sabé*, faire part. On dit aussi *faire-sâoupre*. *Lou gaï-sabé*, le gai savoir, la poésie des troubadours.

Dér. du lat. *Sapere*, empl. pour *Scire*.

Sabino, *s. f.* Nom de plante. — *Voy. Cade-Sabi*. Sabine ou genévrier sabine, *Juniperus sabina*, Linn. Arbrisseau de la famille des Conifères, commun sur les côteaux exposés au midi, dans la partie septentrionale de la Provence et dans le Gard.

Dér. du lat. *Sabina*, parce qu'on cru que cet arbuste était originaire du pays des Sabins.

Sablas, *s. m.* Banc de sable, grand amas de sable, plaine de sable, ensablement formé sur le bord d'une rivière, dunes formées par le vent le long des rivières, comme celles qui existent sur la rive droite du Gardon entre le Pont du Gard et Remoulins, au quartier dit de la Couasse, et qui sur les plages de l'Océan envahissent et recouvrent peu à peu des villages entiers. Carrière de sable ou sablonnière d'où l'on extrait le sable propre à confectionner le mortier nécessaire aux travaux de maçonnerie. — *Béoure coumo un sablas*, boire comme un trou ou comme un templier.

Dér. de *Sablo*, sable.

Sablo, *s. f.* Sable, réunion de particules pierreuses provenant de cailloux pulvérisés ou usés par le frottement. Ce mot, fém. en languedocien, est masc. en français. — *N'és bon qué pér mètre dé sablo sus lou papiè*, il n'est propre qu'à suivre l'avis des autres; il est incapable de donner un avis.

Dér. du lat *Sabulum*, m. sign.

Sabloù, *s. m.* Sable, sablon, gravier, terrain arénacé.

Dér. de *Sablo*, sable.

Sabo, *s. f.* Sève, fluide transparent, ordinairement incolore et limpide, qui circule dans les organes des végétaux, remplissant à peu près les mêmes fonctions que le sang chez les animaux. — *Lous doubres soun en sabo*, les arbres sont en sève, la sève commence à monter. *Sabo marsénco*, sève de mars. *Sabo avousténco*, sève d'août.

Dér. du lat. *Sapa*, suc.

Saboù, *s. m.* Savon, mélange de potasse et de soude combiné avec les corps gras tels que les huiles, et qui sert à nettoyer le linge.

Dér. du lat. *Sapo*, m. sign.

Saboula, *v.* Battre, rosser.

Sabouna, *v.* Savonner, blanchir au savon, dégraisser avec le savon et l'eau. Au fig. battre, rosser, réprimander.

Dér. de *Saboù*, savon.

Sabounado, *s. f.* Savonnage, provision de menu linge que l'on met tremper à la fois dans le savon; eau de savon dans laquelle on met tremper le linge que l'on veut savonner. Au fig. vigoureuse correction. — *Quinto sabounado!* quelle tripotée!

Sabounaje, *s. m.* Savonnage; action de savonner, de blanchir au savon. Portion de linge que l'on destine à être nettoyée au savon.

Dér. de *Saboù*, savon.

Sabounéto, *s. f.* Savonette, morceau de savon sphérique que l'on employait autrefois chez les barbiers pour préparer la barbe et raser les clients. Saponaire officinale, *Saponaria officinalis*, Linn. Cette plante, à fleurs roses ou blanches, passe pour détersive, diurétique, sudorifique et dépurative; elle est employée pour laver le linge. Elle croît sur les bords des rivières et des ruisseaux.

Dér. de *Saboù*, savon.

Sabourun, *s. m.* Du savouret, os rance et décharné de porc salé dont les pauvres gens de la campagne assaisonnent leur potage, assaisonnement qu'ils préfèrent à celui de la viande fraîche. Terme d'injure : *Qué vôou aquél viél sabourun?* Que demande ce vieux libertin?

Dér. du lat. *Sapor*, saveur.

Sabouti, ido, *adj. m.* et *f.* Fatigué, secoué, éreinté, moulu, brisé de fatigue. — *Souï sabouti*, je suis moulu.

Sabouti, *v.* Secouer, mener rudement, malmener quelqu'un, le rudoyer. — *L'aï bièn sabouti*, je l'ai bien rudoyé.

Sabountimèn, *s. m.* Ébranlement, fatigue occasionnée par le trot dur d'une monture.

Sabra, *v.* Sabrer, couper, trancher. Au fig. trancher une difficulté, juger une affaire sommairement.

Dér. de *Sabre*, sabre.

Sabranla, *v.* Ébranler en secouant fortement. — *Voy. Déssabranla.*

Sabre, *s. m.* Sabre, arme à lame large, tranchante d'un seul côté et ordinairement un peu recourbée, et destinée à frapper de taille plutôt que d'estoc.

Dér. de l'all. *Sabel*, épée courbe.

Sabre-dé-bos! Sabre-d'or! *interj.* Sorte de juron anodin employé dans le langage familier. — *Sabre-dé-bos, pistoulé-dé-païo!* autre forme du même juron un peu plus compliquée.

Digitized by Microsoft®

Sacado, *s. f.* Une sachée, plein un sac. — *Uno sacado dé nouse*, une sachée de noix.

Dér. du bas lat. *Sacamentum*.

Sacaje, *s. m.* Action de mettre dans un sac. On dit plus communément *ènsaquaje*. — *Voy. Ènsaqua*.

Sacamandéja, *v.* Vivre licencieusement ou dans le désordre; piller, rançonner, saccager. — *Lous Prussièns an sacamandéja la Franço*, les Prussiens ont saccagé, ravagé la France.

Dér. de *Sacaman*.

Sacaman, ando, *s. m.* et *f.* Voleur, brigand, coupe-jarret, homme dur et impitoyable. Au fém. Coureuse.

Dér. de l'all. *Sac-man*, homme de sac, pillard. En ital. *Sacco manno*, m. sign.

Sachu, udo, *part. pass.* du v. *Sâoupre*, savoir. — *S'aviéï sachu!* si j'avais su! *Acò's sachu*, cela est connu, c'est une chose avérée.

Sa-col, Cabussâou ou **Cassâou**, *s. m.* Le bourrelet des manœuvres, des portefaix; sac à demi-plein de paille qui forme coussinet sur leurs épaules et leur aide à porter les fardeaux. — *Voy. Cassâou*.

Sacramén (Sén), *s. m. comp.* Un ostensoir. Le languedocien est dépourvu d'un terme qui désigne ce vase sacré, et on exprime le contenant par le terme qui désigne le contenu.

Sacréja, *v.* Jurer, blasphémer; entremêler ses paroles de jurons comme les gens grossiers et mal élevés.

Sacréjaïre, *s. m.* Jureur, blasphémateur, celui qui a l'habitude de jurer et de blasphémer.

Sacre-moun-amo, *s. m.* Un jureur, un homme déterminé à commettre tous les excès. — *A la sacre-moun-amo*, à la manière des bandits, des hommes qui ne reculent devant rien, qui sont décidés à tout faire.

Sacre-pa-di! *interj.* Juron assez anodin employé dans le langage familier et qui signifie littéralement : Je ne jure pas le nom de Dieu. C'est l'opposé du juron français *Jarnidieu!* pour *je renie Dieu*, qui était dit-on familier à Henri IV non moins que celui de *Ventre-saint-gris!*

Sacripan, *s. m.* Sacripant, rodomont, homme turbulent, casseur d'assiettes, homme déterminé à tout entreprendre.

Ce terme, comme celui de *Rodomont*, est un nom de personnage de l'*Orlando furioso* de l'Arioste.

Sacristan, ano, *s. m.* et *f.* Sacristain, sacristaine, celui ou celle à qui est confié le soin et la garde des vases et des ornements sacrés, et en général de tout ce qui est renfermé dans la sacristie d'une église. Dans un monastère de femmes, la religieuse à qui est confié le soin de la sacristie.

Dér. du lat. *Sacristia*, m. sign.

Sadoul, *s. m.* Saoul. — *Manja soun sadoul*, manger tout son saoul; être repu. Au fig. *N'aï moun sadoul!* j'en ai plein le dos; j'en suis ennuyé, fatigué, dégoûté.

Dér. du lat. *Satullus*, dim. de *Satur*.

Sadoul, oulo, *adj. m.* et *f.* Saoul, saoule; repu, repue. Rassasié, fatigué, gorgé de nourriture; dégoûté d'une personne ou d'une chose. — *Sadoul coumo un por*, saoul comme un porc.

Dér. du lat. *Satullus*.

Sagan, *s. m.* Le sabbat. Au fig. bruit, train, tapage. — *Sagan e magan*, désordre, confusion, mélange de toutes sortes de gens. Dér. du lat. ou du celt. *Saga*, sorcière, et *Magus*, magicien. Peine, tout ce qui donne de l'inquiétude et du souci.

Sagata, *v.* Poignarder, frapper à coups de couteau un homme ou un animal. Au fig. presser vivement, solliciter, arracher de force un aveu ou une faveur. Juguler quelqu'un; lui faire rendre gorge. Couper les rejetons, les drageons, surgeons gourmands qui poussent au pied d'un arbre et arrêtent son développement.

Dér. de *Sagato*, surgeon.

Sagati, *s. f.* Étoffe composée d'un mélange mi-partie laine et filoselle. — *L'abì dé sagati* est le titre de l'une des pièces les plus remarquables du marquis de Lafare-Alais, dans les *Castagnados*.

Sagato, *s. f.* Surgeon, drageon, rejeton que les arbres poussent de leur pied. — *La sagato a manja l'âoubre*, les surgeons ont épuisé l'arbre.

Dér. du celt. *Sagastra*, m. sign.

Sagnè, *s. m.* Nattier; ouvrier qui fait des ouvrages de sparterie, qui rempaille les chaises.

Sagnèïro, *s. f.* Terrain marécageux sur lequel croît la plante appelée *Sagno*, qui sert à rempailler les chaises communes et à confectionner divers ouvrages de sparterie.

Dér. de *Sagno*. — *Voy.* c. m.

Sagnèïrolo, *s. f.* Dim. de *Sagnèïro;* flaque d'eau marécageuse et stagnante dans laquelle pousse la *Sagno*. — *Voy.* c. m.

Sagno, *s. f. Sparganium erectum*, Linn. Plante de la famille des Typhacées qui croît dans les marais et dont la tige sert à rempailler les chaises.

Sagrièchо ou **Sabruièchо**, *s. f.* Nom de plante; sariette vivace, annuelle.

Saï, *s. m.* La paune d'un porc, dont on retire l'axonge ou saindoux. Les paysans s'en servent comme du savouret *(Sabourun)*, pour assaisonner leur potage, surtout celui qui est fait avec des raves ou des choux. — *Faïre dé saï*, faire du lard, engraisser, vivre paresseusement, en sybarite.

Dér. du lat. *Sagina*, graisse.

Saïèïro, *s. f.* Salière; petit vase de métal, de cristal, de faïence, de verre, servant de récipient au sel et même au poivre que l'on met sur la table.

Dér. de *Sâou*, sel.

Saïour, saïourdo, *s. m.* et *f.* Sale, malpropre, dégoûtant. *Saïourdas*, péjor. de *Saïour*.

Saïoû, *s. m.* Sorte de jaquette, sayon ou robe servant à vêtir les jeunes garçons, jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, avant de leur faire revêtir la culotte.

Dér. du lat. *Sagum*, m. sign.

Saïqué, *adv.* Sans doute, peut-être, apparemment. —

Digitized by Microsoft®

Saïqué siès nèci? Es-tu devenu fou? *Aoubé saïqué,* oui, sans doute.

Saïsséto, *s. f.* Froment de la plus belle qualité; touselle à petits grains *(Triticum hibernum aristis carens),* que l'on cultive beaucoup dans le Comtat venaissin et la côte du Rhône. Ce froment donne le pain de la plus belle qualité.

Saje, sajo, *adj. m.* et *f.* Sage, posé, raisonnable, qui a une conduite réglée. En parlant d'une fille ou d'une femme: modeste, sage, pudique.

Dér. du lat. *Sapere,* avoir de la sagacité.

Sala, *v.* Saler; mettre du sel dans les mets ou sur la viande que l'on veut conserver. Au fig. et adj. cher, coûteux. — *Acò's sala,* cela est fort cher. *Mé l'an fa sala,* on me l'a fait payer fort cher.

Dér. de *Sdou,* sel.

Sala, ado, *adj. m.* et *f.* Salé, ée, assaisonné avec du sel ou préparé avec du sel pour être conservé.

Saladoù, *s. m.* Saloir, vaisseau ou table à rebords qui sert à faire la salaison. C'est aussi le vase où l'on conserve le sel à l'abri de l'humidité.

Dér. de *Sdou,* sel.

Saladuègno, *s. f.* Nom de plante. La Chélidoine ou grande-éclaire. *Chelidonium majus,* Linn. Plante à suc laiteux et jaune un peu caustique. Elle est employée comme anti-dartreux. On la désigne aussi sous les noms de *Saraduègno* ou *Sarajuègno.*

Salaje, *s. m.* Salaison de la viande des porcs; temps de la salaison. Viande de porc pour la salaison.

Salamalè, *s. m.* Salamalec, révérence profonde, adulation, politesse exagérée.

Dér. de l'arabe *Salam alaïka,* la paix soit avec toi.

Salan, *s. m.* La région du littoral où se trouvent les marais salants.

Saléïroù, *s. m.* Une salière. — *Voy Saïèïro.*

Sall, *v.* Chasser, mettre dehors. — *M'an sali déforo,* on m'a chassé.

Dér. de l'ital. *Salire,* sortir.

Salis *s. m.* Grenier à sel.

Dér de *Sal,* sel.

Salivèja, *v.* Saliver, rendre de la salive abondamment.

Dér. du lat. *Saliva,* dér. de *Sal,* sel.

Salivo, *s. f.* La salive, sécrétion spumeuse qui prend naissance dans les glandes salivaires de la bouche.

Dér. du lat. *Saliva,* dér. de *Sal,* sel.

Salo, *s. f.* Une salle, grande pièce servant aux réceptions dans les maisons riches. — *Lasalo, Las Sallos,* Lasalle, Les Salles, n. pr. de villages et de hameaux qui furent dans l'origine de petits prieurés, des hospices, dépendants d'un monastère qui envoyait dans ces maisons, devenues prieurés, un ou plusieurs religieux pour prendre soin du temporel.

Dér. du lat. *Cella,* ferme, grange. Navacelle, *Nova-cella,* a la même origine. — *Voy. Ceïè.*

C'est de *Salo* ou Salle qu'ont été formés les noms des communes les Salles-du-Gardon, les Salles-de-Gagnières, Lasalle, etc., situées dans le département du Gard, et les dim. *Salèto, Saléto, Saléndro* ou *Salindro* et *Salendrènco.*

Saló, salopo, *s. m.* et *f.* Homme sale, mal élevé, grossier dans sa tournure, ses paroles ou ses actes; femme prostituée, de mauvaises mœurs, souillon.

Salo-toupi, *s. m.* Tâtillon; se dit par dérision d'un homme qui se mêle des menus détails du ménage réservés aux femmes.

Salouparìè, *s. f.* Saleté, grossièreté, vilenie, préjudice, bassesse. Au fig. paroles grossières et obscènes.

Salu, *s. m.* Salutation, salut, action de saluer, acte de politesse.

Dér. du lat. *Salus, salutis,* santé.

Salu! *interj.* Adieu! Portez-vous bien! Bonjour!

Saluda, *v.* Saluer; honorer par une marque extérieure de civilité. — *Saluda,* hocher la tête en dormant.

Dér. du lat. *Salutare,* m. sign.

Saludaïre, *s. m.* Un homme obséquieux, qui salue tout le monde sans distinction et souvent sans raison.

Sambu, *s. m.* Sureau. — *Voy. Couloubrignè.*

San, sano, *adj. m.* et *f.* Sain, saine. Se dit des personnes et des choses. — *Aquél bos és san,* ce bois est sain. *San coumo un mètal,* solide, bien portant, plein de santé. *Faire san,* terme de moulinage des soies, dépouiller la soie mise au moulin des bouchons qui embarrassent le fil ou dépassent la trame d'une étoffe.

Dér. du lat. *Sanus,* m. sign.

San, *prépos.* Sans. — *San-z'ounou,* homme ou femme décriés, de mauvaise réputation, sans délicatesse.

Dér. du lat. *Sine,* m. sign.

Sanflourа, *v.* Déflorer, prendre le dessus du panier, faire un choix sur un certain nombre d'objets; écrémer, prendre ce qu'il y a de plus beau.

Sanflourado, *s. f.* Choix que l'on fait sur une certaine quantité d'objets. — *A prés la sanflourado dé las poumos,* il a choisi les plus belles pommes de la récolte ou du panier.

Sang, *s. m.* Sang; liqueur rouge qui circule dans les artères et les veines des animaux vertébrés. Race, famille. — *Moun sang és véngu tout rouge,* locution ironique qui signifie: Cela ne m'a pas surpris; cet événement ne m'a nullement ému. *Sang dé coudoumbre,* sang de concombre, homme sans énergie, froid, que rien n'émeut; poltron, poule mouillée. *Lou sang sanno,* ce qui offense un membre de notre famille, nous offense également.

Dér. du lat. *Sanguis,* m. sign.

Sanguinado, *s. f.* La sanie, le liquide sanguinolent qui découle des plaies; sang délayé dans quelque humeur qui le rend d'un rouge sale.

Dér. de *Sang.*

Sanla, *v.* Couvrir, envelopper. — *Sanla-vous bièn,* couvrez-vous bien. *Sé sanla d'un mantèl,* se couvrir d'un manteau.

Digitized by Microsoft®

Sanle, *subst.* La saleté. — *Aïmes bièn lou sanle,* tu aimes bien la saleté, la crasse. *Aquò crén bièn lou sanle,* cette étoffe prend facilement la saleté.

Dér. de l'all. *Sal,* ordure, saleté.

Sanle, sanlo, *adj. m.* et *f.* Sale, des deux genres, malpropre, couvert d'ordure.

Sanli, *v.* Salir, rendre sale. — *Aquél éfan sé sanlis bièn,* cet enfant digère bien, remplit bien ses fonctions digestives.

Sanna, *v.* Saigner, égorger ou couper la gorge; pratiquer une saignée. — *Quan mé sannarias,* quand bien même vous me tueriez je ne pourrais vous satisfaire. *Sannarias pulèou uno pèïro,* vous tireriez plutôt du sang d'une pierre. *Lou nas i sanno,* il capone, il recule, il hésite. On raconte qu'au moment où Guillaume de Nogaret poursuivait, à Avignon, la condamnation de la mémoire de Boniface VIII auprès de Clément V, ce dernier cherchait à gagner du temps, pour ne pas prendre une décision irrévocable. Un saignement de nez qu'eut le pape pendant la nuit, lui servit de prétexte pour faire renvoyer une séance. Or, on dit proverbialement, en Languedoc, d'un homme qui hésite ou recule au moment de prendre une grave détermination : *Lou nas i sanno!* le nez lui saigne, en mémoire, sans doute, du fait historique que nous venons de rappeler.

Sannado, *s. f.* Une saignée. Au fig. une dépense, une perte considérable d'argent. Une dérivation d'une petite portion d'un cours d'eau.

Dér. de *Sang.* — *Voy.* c. m.

Sannadoù, *subst. m.* Le bout saigneux, l'extrémité du quartier, du côté de la gorge, à l'endroit de la plaie où il reste toujours du sang sur l'animal égorgé; couteau de boucher, coupe-gorge; abattoir rustique. C'est aussi le banc à écorcher sur lequel on égorge les moutons et les porcs.

Sannadoù, *adj. m.* Propre à saigner ou à être saigné. — *Coutèl sannadoù,* couteau de boucher servant à égorger les animaux de boucherie. *Aquél por ès sannadoù,* ce porc est parvenu au degré d'engraissement voulu pour être tué.

Sannaïre, *s. m.* Saigneur, celui qui saigne les animaux de boucherie.

Sannoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Saignant, ante; tâché de sang; ensanglanté, saigneux.

San-pus, *adv.* Uniquement, seulement. — *Péndraï uno crousto, san-pus,* je mangerai seulement un croûton de pain. *Jouga uno partido san-pus,* jouer une seule partie.

Sanquè, *s. m.* Du sang d'agneau, de chevreau, de poulet, de volaille, que l'on frit à la poêle avec un peu d'ail et de persil additionnés d'herbes fines.

Dér. de *Sang.*

Sansanvi, *s. m.* Ortolan, Bruant ortolan, *Emberiza hortulana,* Temm. Tête et cou olivâtres, poitrine d'un jaune verdâtre, les parties inférieures rousses, les supérieures brunes et noires à leur centre. *Sansanvi* est une prétendue onomatopée de son chant, qu'on a voulu faire plaisante. On connaît l'aptitude de cet oiseau à engraisser rapidement, et comme pour cela on le conserve en cage, il a un mérite de plus pour les gourmands, c'est de pouvoir leur être servi quand les autres petits pieds, si succulents aussi, nous ont quittés.

Sansi, *v.* Fouler aux pieds.

Sansogno, *s. f.* Une cornemuse; chant monotone et ennuyeux; rabâchages; chant de berceuse pour endormir les enfants. — *Acò's toujour la mèmo sansogno,* c'est toujours la même chanson. Le fanon des bœufs, qui leur pend sous la gorge comme la poche vide d'une cornemuse. *Sansognos* au pluriel, barbe de coq, cartilages ou caroncules rouges qui pendent sous le bec des coqs. — *Voy. Gaïo.*

Dér. de l'ital. *Zampogna,* cornemuse.

Sansougna, *v.* Chanter à demi-voix, fredonner. Au fig. importuner quelqu'un par des instances, des sollicitations. Lambiner, tarder, user de longueurs inutiles, corner aux oreilles.

Sansougnaïre, *s. m.* Joueur de cornemuse. On dit aussi *Sampougnaïre.* Au fig. importun, ennuyeux, rabâcheur, qui tombe dans des redites.

Sansura, *v.* Presser, solliciter, importuner, ennuyer. — *M'a sansura tout lou jour,* il m'a fatigué toute la journée de ses importunités.

Dér. de *Sansuro,* sangsue.

Sansuro ou **Sannaïrolo**, *s. f.* Sangsue, *Hirado* ou *Sanguisuga.* De ce second nom latin, le français avait fait d'abord suce-sang qui est devenu sangsue; *sansuro* n'en est que l'imitation. On a pourtant délaissé pour ce nom celui de *Sannaïrolo,* qui pouvait revendiquer une origine plus légitime provenant du languedocien même : *Sanna,* saigner. Au fig. un fâcheux, un importun, un parasite, un usurier.

Santa, *s. f.* Santé.

Dér. du fr. qui, à son tour, vient du lat. *Sanitas,* m. sign.

Santa-dil *interj.* Exclamation admirative. Invocation à la Vierge : *Sancta Dei genitrix.*

Santa-fiou! *interj.* Sorte d'exclamation marquant l'étonnement.

Santa-pa! *interj.* Exclamation d'étonnement.

Dér. du lat. *Sancta pax.*

Santaroùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Plein de santé, bien portant. — *Pèïs santaroùs,* une contrée, une région dont le climat, l'air est salubre.

Dér. de *Santa,* santé.

Santi-bèli, *s. m.* Statuette en plâtre que les modeleurs italiens colportent dans les rues en criant : *Santi belli!* beaux saints! Une personne à figure insignifiante, à physionomie effacée, sans expression.

Santus, *s. m.* Un grand coup appliqué sur la poitrine ou ailleurs. — *Aou santus t'espère.*

Sâou, *s. f.* Sel; le sel marin, chlorure de sodium, le sel gemme ou fossile. Le sel marin est composé de 60 parties

Digitized by Microsoft®

de chlore et de 40 de sodium. — *Y courou coumo à la sdou*, on y court comme le bétail au sel.

Dér. du lat. *Sal*.

Sâou, *s. m.* Saut, action de sauter, chûte, bond que l'on fait en sautant. — *Faïre lou gran sdou*, mourir.

Dér. du lat. *Saltus*, m. sign.

Sâouça, *v.* Saucer, tremper du pain dans la sauce; mettre les pieds dans le plat, commettre une bévue; mettre le pied dans un bourbier; tremper quelqu'un dans l'eau. — *Sé sdouça*, se tremper de pluie, être surpris par une averse, un orage.

Sâoucéto, *s. f.* Dim. de *Sdouço*, petite sauce. — *Faïre sdoucéto*, faire trempette, tremper un morceau de biscuit dans du vin blanc ou rouge; faire la soupe au perroquet.

Sâouciè ou Sâoucièïro, *s. m.* et *f.* Saucière, petit vase dans lequel on sert les sauces ou rémoulades.

Dér. de *Sdouço*, sauce.

Sâoucino, *s. m.* Nom pr. de lieu et d'homme. Saussine; en v. fr. Socine, boutique.

Dér. du bas lat. *Socinum*.

Sâoucissiè, *s. m.* Charcutier dont la spécialité consiste à confectionner des saucisses ou des saucissons.

Dér. de *Sdoucisso*, saucisse.

Sâoucisso, *s. f.* Saucisse, viande de porc hachée menu, salée et épicée, et introduite dans des boyaux du même animal, de manière à présenter une forme cylindrique. Les saucisses ainsi préparées peuvent être conservées une partie de l'année. On les mange cuites.

Dér. de *Sdou*, sel.

Sâoucissò, *s. m.* Saucisson. Augm. de *Sdoucisso*. Saucisse de grosse dimension, préparée à peu près comme la précédente, mais avec plus de soin et de manière à ce que la viande, fortement enchassée dans des boyaux de grande dimension, puisse être conservée plus longtemps. Le saucisson est mangé cru.

Sâouço, *s. f.* Sauce. Assaisonnement liquide, où il entre du sel et des épices. Au fig. frais, dépens. — *N'én pagaras la sdouço*, tu en payeras les dépens. *Ficha uno sdouço*, administrer une correction, une trempée.

Dér. de *Sdou*, sel.

Sâouda, *v.* Souder. Joindre bout à bout et relier par le moyen d'une soudure les deux parties séparées d'un objet en métal, au moyen d'un métal plus fusible.

Dér. du lat. *Solidare*, affermir.

Sâougnè, *s. m.* Saunier, celui qui fabrique le sel ou qui le débite.

Dér. de *Sdou*, sel.

Sâoumadado, *s. f.* Une salmée de terrain environ. — *Voy. Sdoumado*.

Sâoumado, *s. f.* La charge d'un âne ou d'une ânesse *(Sdoumo)*; ou plus généralement une charge de bête de somme. Une salmée de terrain; mesure agraire dont la surface équivaut à 79 ares 80 centiares, mesure d'Alais. La salmée se divisait en quatre setiers ou sesterées; le setier en deux mines, la mine en deux quartes, la quarte en quatre boisseaux, le boisseau en six dextres et un quart.

La salmée, mesure de capacité pour les céréales, les châtaignes, les glands, les légumes secs, équivaut en nouvelles mesures métriques à 20 décalitres 5.909.

Elle se divisait en

Setier	5 déc.	1477
Emine	2	5739
Quarte	1	2869
Boisseau	0	3217

Ces valeurs sont calculées pour la salmée, mesure d'Alais.

Voy. SAUVAGES pour plus amples renseignements.

Dér. du lat. *Summa*; bass. lat. *Summata, Somata, Salmata*, charge d'une bête de somme.

Sâoumo, *s. f.* Anesse, femelle de l'âne. — *Métre dou la dé sdoumo*, prescrire l'emploi du lait d'ânesse dans une maladie ou une convalescence.

Dér. du lat. *Summa*, bête de somme.

Sâoupiqua, *v.* Saupoudrer un mets ou de la viande avec du sel et des épices.

Dér. de *Sdou*, sel.

Sâoupiqué, *s. m.* Saupiquet, sauce piquante préparée avec du sel et des épices. Le lièvre rôti se mange avec un saupiquet composé du sang, du foie broyé et délayé de l'animal, relevé par des épices et du sel.

Dér. de *Sdou*, sel.

Sâoupégu, gudo, *part. pass.* du v. *Sdoupre*, savoir. — *Ou aï pa sdoupégu*, j'ignorais cette circonstance.

Dér. du lat. *Sapere*, savoir.

Sâoupètro, *s. m.* Salpêtre, nitrate de potasse. Littéralement sel de pierre, parce qu'il se produit naturellement par efflorescence, sur les vieux murs, les molasses calcaires, les voûtes de cave, l'intérieur des grottes.

C'est du salpêtre que l'on retire le sel de nitre ou salpêtre purifié qui, uni au soufre et au charbon, compose la poudre à canon.

Sâoupre, *v.* Savoir, connaître. — *Faïre à sdoupre*, annoncer un événement, un mariage, une naissance, un décès; en faire part à ses amis et connaissances. *M'ou sdouprés à dire*, vous me le ferez savoir, vous m'en direz des nouvelles. *Sdoupre mdou*, vouloir du mal, en vouloir à quelqu'un, lui garder rancune.

Dér. du lat. *Sapere*, savoir.

Sâouquéno, *s. f.* Nom languedocien de la jeune dorade, poisson de la Méditerranée *(Aurata Vulgaris)*. — *Voy. Ddourado*.

Sâouri, *v.* et *nom prop.* Saler et fumer, saurer. Saury, nom d'homme.

Sâouri, ido, *part. pass.* du v. *Sdouri*, saurer.

Dér. de *Sdou*, sel.

Sâouringa, ado, *adj. v. m.* et *f.* Fricassé au sel et à

Digitized by Microsoft®

l'huile et au vinaigre. Apprêté au sel; assaisonné avec du sel.

Dér. de *Sâou*, sel.

Sâousarèdo, *s. f.* Une saulaie, une saussaie, lieu planté de saules.

Dér. de *Sâouse*, saule.

Sâouse, *s. m.* Saule, genre d'arbres et d'arbrisseaux de la famille des Amentacées, dont il existe un grand nombre d'espèces. Par le mot *Sâouse* on entend en général les grandes espèces et en particulier le saule blanc, *Salix alba*, Linn. Une des petites espèces porte le nom de *Vige (Voy.* c. m.). C'est l'osier qui est employé dans la vannerie. — *Dé qué fas aqui planta coumo un sâouse?* que fais-tu-là planté comme un échalas?

Sâousé, *n. pr.* de localité, Sauzet, village de l'arrondissement d'Uzès. — *Barbiè dé Sâousé.* — *Voy. Barbiè.*

Sâouse-latiè, *s. m. comp.* Saule d'une espèce particulière à tige droite et très-élancée, que l'on refend pour en faire des lattes ou montants d'échelles.

Sâousio ou **Sauzédo**, *s. f.* Saulaie, saussaie; lieu complanté de saules, champ couvert de saules. — *Voy. Vijëiro.*

Sâouta, *v.* Sauter, s'élever de terre avec effort; s'élancer, franchir un obstacle, descendre ou remonter d'un bond de haut en bas ou de bas en haut. Omettre, négliger, oublier. — *Sâouta sus la couvèrto*, être berné.

Dér. du lat. *Saltare*, m. sign.

Sâoutarèl, *s. m.* Jeu d'enfant, jeu du bâtonnet. — *Voy. Brésco.*

Dér. de *Sâouta*, sauter.

Sâoutarèlo, *s. f.* Sauterelle *(Locusta)*. Insecte coléoptère qui ne pouvait être mieux nommé; car on prétend que, d'un seul bond, il saute deux cents fois la longueur de son corps. On l'appelle aussi *Sâouto-bouqué*. — *Voy.* c. m.

Sâouto-bartas, *s. m. comp.* Un pillard; jeune libertin, maraudeur qui vit de vols et de rapines en franchissant les haies et les murs de clôture des propriétés. — *Voy. Trâouco-baragnado.*

Sâouto-bouqué, *s. m. comp.* Sauterelle; ce surnom lui est donné parce qu'elle saute par dessus les fleurs.

Sâouto-cambéto, *loc. adv. comp.* Cloche-pied. — *Dé sâouto-cambéto*, à cloche-pied.

Sâouto-lingriu, *s. m. comp.* Au phys. un homme maigre, mince, fluet. Au fig. un homme léger, frivole, sans consistance.

Sâouto-régolo, *s. m. comp.* Saute-ruisseau, petit clerc de notaire, d'avoué, d'huissier ou autre tabellion.

Sâoutur, tuso, *s. m.* et *f.* Sauteur, euse, celui ou celle qui saute; se dit d'un homme léger, sans consistance, qui manque de sérieux et ne sait pas se conduire. *Sâoutuso*, se dit d'une femme qui a une conduite légère.

Sâouva, *v.* Sauver, garantir, tirer d'un péril; garder, conserver, réserver; procurer le salut éternel.

Dér. du lat. *Servare*, dans les premiers sens, et de *Salvare* dans le dernier.

Sâouva (Sé), *v. r.* Se sauver, s'enfuir, s'échapper; faire son salut, mériter le paradis.

Sâouvadoù, *s. m.* Le Sauveur du monde.

Dér. du lat. *Salvator*, m. sign.

Sâouvadoù, ouno, *adj. m.* et *f.* Un enfant qui commence à se former, qui est sorti des premiers accidents de l'enfance. Un agneau qui commence à se suffire; un oiseau qui a quitté le nid. — *Aquél agnèl és sâouvadoù*, cet agneau peut se passer des soins de sa mère.

Sâouvagna, *n. pr.* de lieu. Salvagnac; lieu sauf, c.-à-d. jouissant de certaines immunités ou franchises; qui ne devait aucune imposition au domaine royal. Lieu de sûreté, d'espérance, d'asile, comme il en existait sous la féodalité.

Dér. du lat. *Salva*, sauve.

Sâouvaje, ajo, *adj. m.* et *f.* Sauvage; qui dépend des bois ou forêts, qui n'est pas cultivé. Homme non civilisé, sans lois, qui habite les forêts. Au fig. homme sans culture, homme dur, inabordable, aux manières brusques et dures.

Dér. du lat. *Silvaticus*, de *Silva*, forêt.

Sâouvaje, *n. pr.* d'homme et de lieu. Domaine situé près d'Alais, d'où est sortie la famille des Boissiers de Lacroix de Sauvages, qui a produit un médecin célèbre et l'abbé de Sauvages, auteur du *Dictionnaire languedocien*.

Sâouvajino, *s. f.* Nom collectif qui comprend toutes les bêtes fauves, les bêtes sauvages, telles que les ours, les loups, les renards.

Dér. de *Sâouvaje*, sauvage.

Sâouvajun, *s. m.* Odeur qui s'échappe des bêtes fauves. — *Sénti lou sâouvajun*, contracter l'odeur qui s'échappe des bêtes fauves.

Dér. de *Sâouvaje*, sauvage.

Sâouvan, *s. m.* Expédient, ressource, sauvegarde, planche de salut. — *Acò's moun sâouvan*, c'est là ma dernière ressource.

Sâouve, *n. pr.* de lieu. Sauve, chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan, département du Gard.

Dér. du lat. *Salvium*, nom que lui donnent les Chartes. Comme le nom fréquent de *Salvetat*, ce terme désigne une localité, un domaine qui, sous la féodalité, étaient affranchis de certaines charges.

Sâouve (Dé), *loc. adv.* Sauf, quitte, absous, délivré. — *Souï dé sâouve*, je suis hors de danger.

Sâouvèr, *adj. m.* Prodigieux, effrayant, surprenant. — *Plâou qué faï sâouvèr*, il pleut à torrents. *Acò faï sâouvèr*, cela est effrayant.

Dér. du lat. *Silva*, dans le sens de forêt solitaire et épaisse, profonde.

Sâouvèrdiou! *interj.* Exclamation de surprise ou de crainte. Dieu sauveur! Dieu terrible!

Sâouvèrtous, ouso, *adj. m.* et *f.* Solitaire, désert, effrayant; lieu qui inspire la mélancolie ou la terreur.

Dér. de *Sâouvèr*. — *Voy.* c. m.

Sâouvésou, *s. f.* et n. pr. d'homme. Salvation, salut,

Digitized by Microsoft®

sauvegarde, franchise. Sauvezen, nom d'homme commun dans les Cévennes.

Sâouvio, *s. f.* Nom de plante. La sauge, *Salvia officinalis*, Linn., plante de la famille des Labiées, à l'état cultivé ou sauvage, très-commune dans le Languedoc et la Provence; elle est stomachique et céphalique. — *Salvia à salvando*, disent les auteurs et l'ancien proverbe. *Cur moriatur homo*, dit l'école de Salerne, *cui salvia crescit in horto.*

Quau a de sàuvi dins soun jardin
N'a pas bésoun de mèdécin,

disent les Provençaux.

On voit par ces témoignages le cas, peut-être exagéré, que l'on a fait de tout temps de cette plante. *Sâouvio bouscasso*, plante labiée à fleurs jaunes, *Phlomis herba venti*, Linn. Phlomis, herbe au vent, qui n'est nullement une sauge. *Manja dé pourqué émbé dé sâouvio*, au propre, manger du filet de porc piqué de sauge, qui est le régal par excellence des paysans. Au fig. se pourlécher les babines, se délecter, éprouver un vif contentement, une vive satisfaction.

Dér. du lat. *Salvia*, de *Salvare*, sauver.

Sapa, ado, *adj. m.* et *f.* Touffu, serré, ramassé; on le dit des plantes et des branches d'arbres touffues.

Sapartènço, *s. f.* Séparation, division, limite séparative, ligne de démarcation, partage.

Dér. du lat. *Separare*, séparer, diviser.

On dit aussi dans le même sens : *Déssapartènço.*

Sapartì, *v.* Séparer, couper, diviser, disjoindre, refendre, partager; séparer deux combattants.

Dér. du lat. *Separare*, séparer, couper.

Sapian, sapiènto, *adj. m.* et *f.* Savant, ante; prudent, ente; sage.

Dér. du lat. *Sapiens*, m. sign.

Sapiançe ou **Sapiènço**, *s. m.* ou *f.* Sagesse, science, prudence. — *Un ome dé sapiènço*, un homme de bon conseil, prudent, instruit, savant.

Dér. du lat. *Sapientia*, m. sign.

Sapino, *s. f.* Planche de sapin. On dit d'une personne languissante et attaquée de la poitrine : *Sén la sapino*, elle sent le sapin ou le cercueil, que l'on construit avec les planches de sapin.

Sapur, *s. m.* Sapeur; soldat dont l'arme est une hache qui lui sert à saper les obstacles. L'institution des sapeurs ne date que du 7 avril 1806; un décret impérial du 18 février 1808 en fixe le nombre à quatre par bataillon. — *Acò's un sapur*, se dit d'une virago, d'une femme hommasse, qui a des allures masculines.

Dér. du français.

Saqua, *v.* Ensacher, mettre dans un sac, dans une poche, introduire, placer. — *Saqua-vous aqui*, placez-vous là. *Saquas-i voste dé*, introduisez-y le doigt. *Saqua fiò*, mettre feu, boute-feu.

Dér. de *Sa*, sac.

Saquado, *s. f.* Plein un sac. — *Uno saquado dé nouses*, plein un sac de noix. *Uno saquétado dé fiéio*, plein une sachette de feuille de mûrier.

Saqué, *s. m.* Dim. de *Sa*, sac. — *Faire soun saqué*, prendre congé, donner congé.

Saquéto, *s. f.* Sac de petite dimension, dont on se sert généralement pour ramasser la feuille de mûrier.

Dér. de *Sa*, sac.

Saquo, *s. f.* Sac de grande dimension, plus large que le sac ordinaire. On lui donne aussi le nom de *Bajo*. — *Voy.* c. m.

Sara, *v.* Serrer, étreindre; mettre en lieu sûr, serrer; lier un fagot ou un paquet. — *Sara lou mérca*, conclure, arrêter le marché. *Sara-vous aïci*, approchez. *Sara-vous*, prenez-garde à vous. *Sara-vous aïlaï*, éloignez-vous.

Sarado, *s. f.* Etreinte, serrement, action de serrer. — *Ficha uno sarado*, serrer les côtes. *Sarado*, terme de maçonnerie; point de jonction entre la toiture d'une maison et le mur latéral de la maison contiguë, ou le point où une cheminée émerge au-dessus d'un toit.

Saraïè, *s. m.* Serrurier; celui qui fabrique les serrures et en général les ferrures des portes et fenêtres.

Saraïè ou **Lardiéïro**, *s. m.* Mésange *(Parus)*. On a cru trouver dans le chant de la charbonnière ou grosse mésange (Mésange charbonnière, *Parus major*, Temm.), une imitation du bruit du marteau sur l'enclume et de la lime, et on lui a donné le nom de *Saraïè*, serrurier. Ce nom a passé aux variétés de cet oiseau; on peut dire pourtant qu'il est plus habituellement donné à la grosse mésange et que les petites sont distinguées par celui de *Lardiéïréto (Voy.* c. m.). La famille nombreuse des mésanges est du reste celle qui fournit le plus à cette appellation collective de *Pè-négre*, dans laquelle sont confondus beaucoup de petits oiseaux du même genre.

Saraïéja, *v.* Tourmenter une serrure; y introduire la clé avec difficulté, agiter inutilement la clé dans la serrure sans pouvoir ouvrir, soit qu'on s'y prenne mal, soit que la serrure soit dérangée.

Dér. de *Saraïo*, serrure.

Saraïo, *s. f.* Serrure, appareil construit en métal, et qui sert à fermer une porte, une armoire ou autres meubles destinés à serrer certains objets.

Les serrures modernes sont très-compliquées, pour la plupart, et ont dû être inconnues ou peu employées jadis. La fermeture la plus anciennement usitée est sans doute celle que l'on opérait au moyen d'une barre de bois placée derrière la porte, soit en travers, soit sous forme d'arc-boutant.

Le verbe *barra*, fermer, mettre la barre, désigne encore toutes les manières de fermer. On dut ensuite employer les verroux et enfin la serrure. — *Voy.* aussi les mots *Tanqua* et *Tanquo.*

Dér. du lat. *Sera*, fait de *Serare*, fermer.

Plusieurs noms de lieu tels que *Sarragna*, Sernhac

Digitized by Microsoft®

Gard), Sérignan (Hérault) dérivent du mot *Sara* pris dans le sens de fermer, et ont la signification de *lieu clos*, lieu fermé, lieu de péage. Le nom des villages de Barre (Lozère), et de Barjac, *Barlacum* (Gard), a la même origine.

Sarcì, *v.* Repriser, faire des reprises sur une étoffe qui a été déchirée ou endommagée. Au fig. battre, frapper, administrer une volée, une correction. — *Té faras sarcì*, tu te feras appliquer une râclée.

Dér. du lat. *Sarcire*, rapiécer.

Sarcido ou **Sarciduro**, *s. f.* Reprise à l'aiguille; vivelle, rentraiture, sorte de tissure à l'aiguille que l'on fait pour réparer une étoffe déchirée ou fortement endommagée. Au fig. *ficha uno sarcido*, administrer une râclée, volée ou rossée.

Dér. de *Sarcì*.

Sarcissèire, *s. m.* Celui qui fait des reprises sur les étoffes déchirées ou endommagées.

Dér. de *Sarcì*.

Sardo, *s. f.* Sardine *(Sardina)*, poisson du genre Clupe, que l'on sale à la façon des anchois et des harengs. C'est le même poisson, de grosseur différente, le plus petit étant naturellement désigné par le diminutif *Sardino*, qui s'emploie exclusivement quand on parle de la sardine fraîche.

Sarèto, *s. m.* Avare, cuistre, fesse-mathieu.

Sarjan, *s. m.* Sergent, grade militaire; huissier, recors. *Sarjan*, outil de menuisier, à crémaillère, qui sert à assujétir les pièces de bois que l'on veut assembler ou coller.

Le *garafa* est un outil de tonnelier, semblable au *sarjan;* c'est le calfat, fer de vingt à trente centimètres, coudé des deux bouts et servant à deux fins.

Dér. du lat. *Serviens*, serviteur.

Sarjans, *s. m. plur.* Des gendarmes ou tirailleurs; étincelles qui s'élancent des charbons ardents et éclatent loin du feu en pétillant. — *Voy. Barïuèrno.*

Sarjèto, *s. f.* Sergette, petite serge, étoffe de laine croisée et légère.

Dér. de *Sarjo*.

Sarjo, *s. f.* Serge, sorte d'étoffe de laine grossière croisée, ou demi-laine et fil, fabriquée à quatre marches, le plus souvent en laine.

Saro ! *interj.* Serre! exclamation usitée dans le Midi pour porter un rassemblement, une foule à se livrer à des voies de fait envers un ou plusieurs individus à qui l'on veut faire un mauvais parti. Cri d'émeute analogue au *Zoù* des Provençaux.

Sarò, *s. m.* Sarrau ou sayon, sorte de souquenille en étoffe grossière que portent quelquefois les paysans, les rouliers et les soldats.

Saro-piastro, *s. m. comp.* Avare, thésauriseur, pince-maille.

Sartan, *s. f.* Poêle à frire, ustensile de cuisine en fer, composé d'un bassin terminé par un manche de fer très-allongé qui sert à le manier.

Dér. du lat. *Sartago*, m. sign.

S assì, *m.* Intervalle ou espace de temps indéterminé. — *Démoura un bon sassì*, demeurer ou attendre bien lon gtemps. — *Voy. Briou.*

Sassigué, *s. m.* Dim. de *Sassì*. Un espace de temps peu considérable, un court intervalle de temps.

Savantas, *s. m.* Augm. de savant; gros savant, homme qui a des connaissances très-étendues, une vaste érudition.

Ce terme s'emploie quelquefois ironiquement en parlant d'un homme qui a des prétentions à la science non justifiées.

Sé, *s. f.* Soif, désir, besoin de boire. — *Crèba dé sé*, mourir de soif. *Sé dé galino*, soif de poule, se dit en parlant d'un petit buveur. *Faï michan faïre bèoure un ase quan n'a pas sé*, il est difficile de faire boire un âne qui n'a pas soif, il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Dér. du lat. *Sitis*, m. sign.

Sé, éco, *adj. m.* et *f.* Sec, sèche. — *Sé coumo un bèrlé* ou *coumo uno bèrlo*, sec comme un éclat de bois mort. *Se coumo uno aréncado, coumo un clavèl*, sec comme un hareng, comme un clou.

Ce terme s'emploie aussi substantivement : *Métre dou sé*, mettre dans un endroit sec, à l'abri de l'humidité; dépouiller quelqu'un de ce qu'il possède, le mettre à sec.

Dér. du lat. *Siccus*, m. sign.

Sé, *s. m.* Sein, gorge, mamelle. — *Més pas la man dou sé pér un pésoul*, il ne se contente pas d'un maigre bénéfice.

Dér. du lat. *Sinus*, m. sign.

Sé, *pr. poss.* Soi, il, elle, eux, ils, elles. — *Chacun pér sé*, chacun pour soi.

Dér. du lat. *Se*, m. sign.

Sé, *conj.* Si. — *Sé vòou béoure*, s'il veut boire. *Sé qué dé nou*, sinon.

Sé, *pr. indéf.* On. — *Sé dis talo cdouso*, on dit telle chose, on raconte que... *Acò s'és dì*, on a dit cela, cela s'est dit.

Sécal, *s. m.* Bois mort, rameaux desséchés; fruits desséchés sur l'arbre, tels que les cerises, les prunes, les figues, etc.

Sécoudre, *v.* Jeter, lancer, secouer. — *Lì én sécoudraï*, je le rosserai.

Dér. du lat. *Succutere*, secouer, ébranler.

Sécourì, *v.* Secourir, porter secours, venir en aide à qu elqu'un qui se trouve dans un danger imminent.

Dér. du lat. *Succurrere*, courir au devant de quelqu'un.

Sécoùs, *s. m.* Secours, aide, assistance. — *Crida sécoùs*, appeler au secours. *Sécoùs !* cri de détresse : Au secours!

Sécun, no, *subst. m.* et *f.* Homme sec et décharné, phtisique; enfant tombé en chartre, enfant malingre. Au fig. importun, ennuyeux, parasite, que les Italiens appellent *Seccatore*.

Sécuta, *v.* Poursuivre, rechercher, importuner. — *L'aï sécuta pértout*, je l'ai recherché, réclamé de toutes parts.

Sécutinos, *s. m.* Un homme ou une femme qui n'ont

Digitized by Microsoft

que la peau et les os, qui sont malingres; un importun, un fâcheux. Les gens du peuple, qui affectionnent les expressions figurées, ont cru trouver une certaine analogie entre l'expression latine *Sicut et nos* et un individu qui est affligé d'une maigreur extrême.

Séda (Pan), *s. m.* Pain de seigle dont la farine a été sassée avec un tamis de soie ou *sédas,* et qui est d'un goût très-appétissant.

Sédo, *s. f.* Soie, fil délié que l'on retire du cocon des vers à soie. — *Un vésti dé sédo,* un cochon.

Dér. du lat. *Seta,* m. sign.

Sédoù, *s. m.* Séton; cordon fait de plusieurs fils que l'on passe sous la peau pour produire un ulcère artificiel; lacs de crin, nœud coulant ou lacet servant à prendre les oiseaux.

Du lat. *Setaceum,* dér. de *Seta,* soie.

Sédoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Soyeux, euse. — *Aquélés fouséls soun bièn sédoùs,* ces cocons sont très-fournis en soie.

Séga, *v.* Couper, scier, faucher, moissonner, faire la moisson.

Dér. du lat. *Secare,* couper.

Ségado, *s. f.* La moisson; l'action de moissonner; la saison où l'on moissonne. — *Pér ségado,* au temps de la moisson.

Dér. du lat. *Secare,* couper.

Ségaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Moissonneur, euse; coupeur ou scieur de blé. En vieux fr. seguier.

Dér. du lat. *Secare,* couper.

Ségasoù, *s. f.* La moisson; la saison des moissons. — *Voy. Ségado.*

Ségna, *v.* Bénir, jeter de l'eau bénite. — *Sé ségna,* faire le signe de la croix. *Pan ségna, aïgo ségnado,* du pain bénit, de l'eau bénite.

Dér. du lat. *Signare,* fait de *Signum,* signe.

Sègne, *s. m.* Maître, seigneur; titre que l'on donne par déférence aux hommes âgés. — *Moun sègne-gran,* mon grand-père. *Noste Sègne,* Notre Seigneur J.-C. Ce terme, dit Sauvages, dérive du lat. *Senex* ou *Senior,* le plus ancien et le mieux établi des titres, celui qui convient le mieux à l'homme. C'est de là que l'on a formé le français Senieur et puis Seigneur.

Ségnoù, *s. m.* Seigneur; celui qui, avant la Révolution, était à la tête d'un fief, soit comme suzerain, soit comme tenancier. — *Noste Ségnoù,* Notre Seigneur J.-C.

Dér. du lat. *Senex* ou *Senior.*

Ségoun, do, *adj.* de nomb. Second, de. — *Dé pan ségoun,* du pain bis.

Dér. du lat. *Sequens,* suivant.

Ségoundari, *s. m.* Le vicaire d'une paroisse; prêtre qui est adjoint au curé dans l'exercice de son ministère.

Dér. du lat. *Secundarius,* nom que les Romains donnaient aux sous-acteurs ou comparses, ou doublures.

Ségoudéno, *s. f.* Seigle précoce semé en mars, dans les Cévennes. Le seigle ordinaire se sème de novembre à décembre et donne un grain plus grossier.

Ségu, ro, *adj. m.* et *f.* Sûr, sûre, certain, ferme, indubitable, stable, exempt de danger. — *Dé ségu,* assurément. *Jouga dé ségu,* jouer à coup sûr.

Dér. du lat. *Securus,* m. sign.

Ségui, *v.* Suivre, poursuivre, accompagner, imiter, copier. — *Mé poudiè pa ségui,* il ne pouvait pas me tenir pied.

Dér. du lat. *Sequi.*

Séïado, *s. f.* Plein une jarre appelée *Séïo* en languedocien.

Séïo, *s. f.* Seigle. — *Voy.* aussi Sauvages au mot *Séghio* qui n'est plus usité à Alais.

Séïo, *s. f.* Jarre en cuivre appelée aussi *Gèrlo* en languedocien. — *Voy.* c. m.

Séïoù, *s. m.* Dim. de *Séïo;* seau à traire le lait.

Séïou, *s. m.* Petit seigle.

Séje, *adj.* de nomb. Seize.

Séjoù, *s. m.* Séjour, demeure, résidence plus ou moins longue dans un lieu, dans un pays. — *Sèn dé séjoù,* nous séjournons. *Sèn à séjoù,* nous chômons.

Séla, *v.* Seller, mettre une selle.

Sélèto, *s. f.* Portion de harnais sur laquelle appuie la dossière. — *Faïre séléto,* prêter appui, assistance; faire la courte échelle.

Sèlo, *s. f.* Selle, siége en cuir que l'on adapte sur le dos d'un cheval pour la commodité et la sûreté du cavalier.

Dér. du lat. *Sella,* m. sign.

Séloun, *adv.* Selon. — *Acò's séloun,* c'est selon. *Séloun cé qué farés, farai,* je suivrai votre exemple, je prendrai exemple sur vous.

Sémaïè, *s. m.* Bâton aux cornues. — *Voy. Asséméou* et *Séméou.*

Sémaloù, *s. m.* Dim. de *Séméou.* Un baquet, cuvier à bas bord.

Dér. de *Séméou.* — *Voy.* c. m.

Séméou, *s. m.* Une cornue, une benne, une comporte que l'on emploie pour charrier la vendange et le vin et tirer le moût d'une cuve. — *Voy. Asséméou.*

Sémbla, *v.* Sembler, ressembler. Ce verbe s'emploie dans les deux acceptions françaises *sembler* et *ressembler,* qui ont une signification toute différente. — *Sémblo un émplastre,* il est immobile comme un terme. *Sémblo qué vaï prène la maïre dou nis,* on dirait qu'il va prendre la pie au nid. *Moun fil mé sémblo,* mon fils me ressemble.

Dér. du lat. *Simulare,* m. sign.

Sémblan, *s. m.* Semblant, similitude, ressemblance, apparence, aspect. — *Faïre lou sémblan,* faire semblant. *Avédre lou sémblan,* avoir l'apparence.

Dér. du lat. *Similis,* semblable.

Séméla, *v.* Ressemeler, mettre des semelles à une chaussure.

Dér. du celt. *Semellen,* semelle.

Sémélaje, *s. m* Carrelure de souliers ou autres chaus-

Digitized by Microsoft ®

sures. On met une carrelure ou des semelles neuves à de vieux souliers qu'on semelle à nouveau.

Sémèlo, *s. f.* Semelle, pièce de cuir qui forme le dessous d'une chaussure quelconque.

Dér. du celt. *Semellen*, m. sign. — *Faguè vêïre sus sémèlos*, il montra ses semelles; il s'enfuit.

Séména, *v.* Semer, jeter le grain sur une terre préparée pour l'ensemencer. Au fig. répandre, dissiper. — *Séména lèou et pouda tar*, prov : semer tôt et tailler la vigne tard.

Séména, *s. m.* Semis, blé nouvellement semé et encore en herbe; emblavure, champ ensemencé. — *Travéssè lou séména*, il traversa le champ nouvellement semé.

Dér. du lat. *Seminare*, m. sign.

Séménadoù, *s. m.* Sac à semence.

Séménaïre, *s. m.* Semeur, celui qui sème, qui répand le grain sur la terre préparée.

Dér. du lat. *Seminator*, m. sign.

Séménciò, *s. f.* Menues semences, menus grains.

Séménço, *s. f.* Semailles; époque où l'on sème les céréales et surtout le blé. — *Vous pagaraï pér séménço*, je vous payerai ce que je vous dois à l'époque des semailles prochaines.

Dér. du lat. *Semen*, contract. de *Serimen*, formé de *Serere*, semer.

Sémènço, *s. f.* Grain destiné à être ensemencé; grain de choix propre à être semé. — *Bla dé sémènço*, blé de choix que l'on réserve pour les semailles.

Même étymol. que le mot précédent.

Sémmagnè, *s. m.* Semainier; ouvrier employé à la semaine et qui reçoit un salaire hebdomadaire, celui qui remplit un office hebdomadaire.

Et qu'as éscrafa dé ta pénche
Lou sémmagnè rabaladìs (La Fare).

Dér. de *Semmano*, semaine.

Sémmanado, *s. f.* Semaine complète, la durée d'une semaine; le salaire dû à un ouvrier pour une semaine de travail. — *Touca sa sémmanado*, toucher son salaire de la semaine.

Sémmano, *s. f.* Semaine, série de sept jours consécutifs du lundi au dimanche ou du dimanche au samedi. *Sémmano-sénto*, la semaine sainte. *Sémmano das trés dijóous*, la semaine des trois jeudis, dicton analogue à celui qui renvoie aux calendes grecques, c.-à-d. à une époque qui n'existe pas.

Dér. du lat. *Septimana*, formé de *Septem*, sept, et de *Mana*, matin, matinée, sept matinées.

Sén, *s. m.* Sens, bon sens, raison, jugement, intelligence. — *Quâou pèr soun bén, pèr soun sén*, celui qui perd sa fortune, perd sa raison, son sang-froid; devient capable d'actes violents et irréfléchis. *Ès âou sén dé l'éfan*, il tombe en enfance. *Parlo pér lou sén qué-z-a*, ses propos prouvent son peu de raison. *N'a pas tout lou sén qué i-fâou*, il n'a pas toute sa raison. *Ou dis dé tout soun sén*, il dit cela sérieusement. *Bouta san sén*, mettre sans raison. *Agués maï dé sén qu'él*, ayez plus de bon sens, de raison que lui. *Pâou dé sénas*, augm. et péj. pour désigner quelqu'un qui n'a pas l'ombre du sens commun.

Dér. du lat. *Sensus*.

Sén, sénto, *adj. m. et f.* Saint, sainte.

Dér. du lat. *Sanctus, sancta*, m. sign.

Sénè, *s. m.* Dim. de *Sén*. Sens; l'intelligence des petits enfants. — *Picho sénè*, petite raison, intelligence naissante.

Dér. du lat. *Sensus*.

Sénépîou, *s. m.* La rougeole, maladie originaire d'Afrique.

Dér. de *Senepo*, petit clou à tête large, appelé ainsi dans la Haute-Provence et connu sous le nom de *Tacho* dans le Languedoc. On en garnit le dessous des semelles de chaussures des paysans ou des chasseurs et en général des marcheurs par profession.

Séngla, *v.* Sangler; serrer le tour du corps avec une courroie ou sangle; sangler, ou appliquer un coup de fouet, de cravache.

Dér. du lat. *Cingulum*, formé de *Cingere*, ceindre.

Sénglas, *s. m.* Sanglier, *Sus scrofa*, Linn. Cet animal, autrefois commun dans nos contrées, en a complètement disparu. On lui donnait aussi le nom de *Por-sénglas*. — *Voy.* c. m.

Séngle, *s. f.* Sangle, bande ou courroie large et plate qui sert à ceindre ou à serrer le corps des animaux de trait ou de selle.

Séngloù, *s. m.* Dim. de *Séngle*, petite sangle; lisière ou bande de petite dimension; petit cordage appelé *chablot* en terme de corderie, et qui sert à attacher ou lier un objet.

Dér. du lat. *Cingulum*, m. sign.

Séngloùna, *v.* Attacher, lier, serrer, ceindre.

Dér. de *Séngloù*. — *Voy.* c. m.

Sénsérigaïo, *s. f.* Petite mésange bleue, *Parus cœruleus*, Temm., appelée aussi *Lardièïro, Lardièïréto* ou *Larguièïréto*. — *Voy.* c. m.

Séntèrio, *s. f.* La dyssenterie.

Sénti, *v.* Sentir, répandre ou percevoir une odeur bonne ou mauvaise; ressentir, éprouver. — *Acò sén bo*, cela a bonne odeur. *Sénti soun bo*, être cossu, avoir bon air, bonne prestance. *Podou pas sé sénti*, ils ne peuvent pas se supporter. *Sé sénti*, se dit d'un jeune homme ou d'une jeune fille qui atteignent l'âge de puberté. Avoir la conscience de ses forces, de sa valeur, de son intelligence.

Dér. du lat. *Sentire*, m. sign.

Séntì, *v.* Fendre, user, fêler, affaiblir. — *Uno dourco séntido*, une crûche fêlée. *Uno pos, uno fusto séntido*, une planche, une poutre fendues.

Séntido, *s. f.* Odorat; sentiment, sensation; flair. — *Avédre séntido*, avoir vent de quelque chose. *A bono séntido*, il a du flair.

Séntoù, *s. f.* Odeur, senteur, parfum. — *Aïgo dé séntoù*, eau ou essence parfumée.

Dér. du lat. *Sentire*.

Digitized by Microsoft ©

Séntre, *v.* Sentir, recevoir une impression; ressentir, éprouver une impression, une émotion; répandre une odeur bonne ou mauvaise; flairer, apercevoir, percevoir, avoir le pressentiment d'un évènement.

Dér. du lat. *Sentire.*

Sénu, udo, *adj. m.* et *f.* Sensé, ée.

Sèou, *s. m.* Suif; graisse des animaux employée jadis dans la confection des chandelles.

Dér. du lat. *Sebum*, et par contraction *Seum.*

Séoucla, *v.* Sarcler, arracher les mauvaises herbes.

Dér. du lat. *Sarculare*, m. sign.

Séouclaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Sarcleur, sarcleuse; celui ou celle que l'on emploie à arracher les mauvaises herbes d'un champ.

Sépio, *s. f.* Sèche *(Sepia)*, sorte de poisson de mer, du genre des Polypes, qui n'a ni écailles ni nageoires : il a les bras garnis de suçoirs et répand au besoin une liqueur brune, qui, le couvrant d'un nuage, le dérobe aux attaques de l'ennemi. Cette liqueur est employée dans la peinture à l'aquarelle appelée *Sépia.*

La sèche diffère des autres poissons du même genre par un os blanc, oblong, opaque et très-léger, de la longueur du corps de l'animal. On suspend cet os dans la cage des petits oiseaux pour leur permettre d'aiguiser leur bec.

Sept, *adj.* de nomb. Sept, nombre impair qui suit immédiatement le nombre six et précède immédiatement le nombre huit.

Dér. du lat. *Septem*, m. sign.

Séqua, *v.* Sécher, dessécher, devenir sec, mourir en parlant des végétaux; mettre à sec, tarir; fatiguer, obséder. — *M'avès séqua*, vous m'avez fatigué, ennuyé; dans le langage trivial : vous m'avez scié le dos.

Dér. du lat. *Siccare*, m. sign.

Séquadoù, *s. m.* Séchoir.

Séquaje, *s. m.* Ce qu'on a mis à sécher. Au fig. une importunité.

Séqual, *s. m.* — *Voy. Sécal.*

Séquarésso, *s. f.* Sécheresse, absence de pluie et d'humidité; saison sèche. — *Avès pas séquarésso?* N'êtes-vous pas altéré? voudriez-vous vous rafraîchir? *Aï bièn séquarésso*, j'ai bien soif.

Séquèlo, *s. f.* Sequelle, multitude, rassemblement, troupe de gens ameutés. — *Ès vengu émbé touto sa séquèlo*, il est arrivé avec toute sa suite. *Uno séquèlo d'éfans*, une troupe d'enfants, une nombreuse famille.

Dér. du lat. *Sequela*, m. sign.

Séquèstre, *s. m.* Séquestre, dépôt d'une chose litigieuse en main tierce, fait par ordre de justice ou par convention des parties; celui à qui l'on confie le dépôt.

Dér. du lat. *Sequestrum*, m. sign.

Sèr, *s. f.* Serpent *(Anguis)*. La vipère et l'orvet *(Vipèro* et *Nadièl)* sont les seuls du genre ophidien à qui le languedocien ait donné un nom particulier; toutes les autres espèces sont pour lui des *Sèrs*. C'est sous cette dénomination commune que sont connues les diverses couleuvres du pays, sans qu'on ait même pris la peine de les distinguer par aucune qualification particulière. Ces couleuvres sont parfaitement innoffensives et n'ont pas plus de moyens que d'envie de nuire à l'homme : loin de là, elles lui rendent service en faisant leur proie d'une foule de petits animaux nuisibles à ses récoltes; mais elles ont le malheur de n'inspirer que le dégoût et l'horreur parce qu'elles sont d'une race maudite et généralement malfaisante, et on les tue quand on devrait les protéger.

Dér. du lat. *Serpens*, m. sign.

Séramén, *s. m.* Serment, assurances.

Séré, *s. m.* Serein, temps clair et serein, vapeur humide et froide, ordinairement malsaine, qui se fait sentir le soir depuis le coucher du soleil et qui donne naissance à la rosée. Cette vapeur ne se développe que par les nuits sereines.

Dér. du lat. *Serenus.*

Sère, *s. m.* Montagne, colline élevée, cime, crête de montagne.

Dér. du bas lat. *Serrum* ou de l'esp. *Sierra*, ou du catal. *Serra*, m. sign.

Séréna, *v.* Exposer à la fraîcheur ou à la rosée des nuits. — *Faïre séréna*, exposer au serein.

Dér. de *Séré.* — *Voy.* c. m.

Sérénado, *s. f.* Sérénade, concert d'instruments ou de voix que l'on exécute le soir sous les fenêtres d'une personne que l'on veut honorer.

Séréno, *s. f.* Le serein, la rosée du soir; une syrène, monstre fabuleux, moitié femme, moitié poisson.

Sérichoù, *s. m.* — *Voy. Sértoù.*

Sérin, *s. m.* Cini, serin de Provence, *Gros-Bec Cini*, *Fringilla serinus*, Temm. Cet oiseau, qui a le dessus du corps olivâtre avec des taches noires et cendrées, les flancs grisâtres et le reste jonquille, est un de nos plus agréables chanteurs. On le marie avec la femelle du serin Canari, et les métis qui en résultent sont d'excellents musiciens.

Dér. du lat. *Siren*, sirène.

Séringa, *s. m.* Syringa, nom de plante, vulgairement Seringat, *Philadelphus coronarius*, Linn. Arbrisseau de la famille des Myrtées, originaire de la Suisse, de la Savoie et du Piémont, que l'on cultive comme plante d'ornement.

Dér. du lat. *Syringa*, nom que les anciens donnaient à cet arbrisseau parce que sa tige dépouillée de sa moëlle est creuse comme une flûte ou syrinx.

Séringa, *v.* Seringuer, lancer une liqueur au moyen d'une seringue, injecter, donner des lavements.

Dér. du lat. *Syringa.*

Séringo, *s. f.* Seringue, petite pompe portative et foulante qui sert à attirer et rejeter l'air ou les liquides et que l'on emploie le plus ordinairement pour donner des lavements ou faire des injections.

Dér. du lat. *Syringa*, dér. du grec Σύριγξ, flûte ou syrinx, tube cylindrique creux.

Digitized by Microsoft ®

Sèrïoù ou **Sèrichoù**, *s. m.* Petite colline, éminence, monticule, butte de terrain.

Dér. de *Sère,* colline, montagne. — *Voy.* c. m.

Sèrma, *v.* Tremper le vin, y ajouter de l'eau. — *Dé vi sèrma,* du vin trempé, que l'on appelle dans les lycées et les pensionnats « de l'abondance. »

Dér. de l'ital. *Semare,* diminuer.

Sèrmoù, *s. m.* Sermon, discours chrétien prononcé en chaire dans une église pour instruire ou édifier les fidèles. Au fig. remontrance longue et ennuyeuse.

Dér. du lat. *Sermo,* discours.

Sèrmouna, *v.* Sermonner, faire de longues remontrances.

Dér. de *Sèrmoù,* sermon.

Sèro, *s. f.* Le soir, la soirée; l'espace compris entre la fin du jour et la nuit close. — *Rouje dé séro, bèou tén éspéro,* ciel rouge le soir, espoir de beau temps.

Dér. du lat. *Sero,* sur le soir (Cicéron).

Sèrpatas, *s. m.* Augm. de *Sèr* (*Voy.* c. m.). Gros serpent, reptile énorme.

Sèrpatièïro, *s. f.* Repaire, refuge, retraite de serpents.

Sèrpïèïro, *s. f.* Serpilière, toile grossière à tissu très-lâche dont se servent les marchands toiliers ou drapiers pour envelopper leurs ballots, et, par extension, couverture en lambeaux dont les mendiants se recouvrent.

Sèrpoùl, *s. m.* Serpolet, *Thymus serpillum,* Linn., Nom propre d'homme. — *Voy. Frigoulo.*

Sèrtì, *v.* Affirmer, certifier, assurer. — *Vous ou sèrtisse,* je vous l'affirme.

Sèrvanto, *s. f.* Servante, domestique femme. — *Faïre sèrvanto,* saluer avec respect et déférence. *Sèrvanto!* expression elliptique qui signifie : je suis votre servante.

Dér. du lat. *Serva,* m. sign.

Sèrvì, *v.* Servir, être attaché à un maître; rendre service, être utile, aider, tenir lieu; être attaché au service militaire, à une administration ; servir une table, distribuer aux convives une portion des mets servis sur une table.

Dér. du lat. *Servire,* m. sign.

Sèrvice, *s. m.* Service, ce que l'on fait pour remplir un service; fonctions d'un domestique, d'un employé; conditions de ceux qui servent; ce que l'on fait pour être utile à quelqu'un que l'on veut obliger; temps passé sous les drapeaux; cérémonies d'un culte religieux; usage, utilité, emploi; nombre de plats que l'on sert à la fois sur la table; série de pièces de vaisselle de même forme servant dans un repas.

Dér. du lat. *Servitium,* m. sign.

Sèrviciâou, âoudo, *s. m.* et *f.* Domestique, serviteur, servante, garde-malade.

Dér. de *Sèrvice,* service.

Serviteur! *interj.* empruntée au français. Je suis votre serviteur; salutation, affirmation ou négation quelquefois ironique.

Sèséto, *s. f.* nom propre de femme. Suzette, dim. de Suzanne. — *Voy. Céséto.*

Sésido, *s. f.* Saisie, confiscation, vente de biens par voie judiciaire, par autorité de justice.

Dér. du français.

Sèsïo, *s. f.* Tenue, contenance, persévérance; assemblée, réunion, session, assises. — *N'a pas gès dé sésïo,* il n'a point de tenue, point de contenance; il ne comprend, il ne saisit rien; il ne peut rester en place.

Sèsoù, *s. f.* Saison, l'une des quatre parties de l'année ; époque où l'on sème, où l'on recueille; temps propice à faire ou à combiner une chose.

Dér. du lat. *Satio,* action de semer.

Sèsoù, *s. f.* Suzon, nom propre de femme, dim. de Suzanne. — *Voy. Séséto.*

Sèssoù, *s. m.* Suçon, sorte de gousset ou de morceau d'étoffe taillé en coin que l'on ajoute à un vêtement, à un objet confectionné avec une étoffe, pour lui donner plus d'ampleur sur un point déterminé.

Sèssoùs, *n. pr.* de lieu, *m.* Cessous, commune de Chamborigaud, siège de la compagnie des mines de houille de Cessous et Trébiau.

Dér. du lat. *Sessarium,* siège.

Sestiè, *s. m.* Sétier ou quart de la salmée, mesure équivalente à 5 décal. 1477, mesure d'Alais. — *Voy. Sâoumado.*

Dér. du lat. *Sextarius,* parce que chez les Romains le sétier était la sixième partie du *Conge.*

Séstièïrado, *s. f.* Surface de terrain labourable suffisante pour un sétier de grain. — *Séstièïrado dé tèro,* un arpent de terre.

Sétanto, *adj.* de nomb. Septante ou soixante-dix ; réunion de sept dizaines.

Sétèmbre, *s. m.* Septembre, nom de l'un des douze mois de l'année, le neuvième de l'année actuelle, le septième chez les Romains, le second de l'année égyptienne, le troisième de l'année grecque.

Dér. du lat. *September,* nom que ce mois portait chez les Romains.

Sèti, *s. m.* Siège, terme générique qui désigne tous les meubles sur lesquels on peut s'asseoir, mais plus particulièrement un siège grossier ou champêtre; un siège de gazon; un banc de pierre, de bois, etc. ; le siège d'une ville. — *Sèti dé bouto,* les pièces de bois qui servent de support aux tonneaux dans une cave.

Dér. du lat. *Sedile,* m. sign.

Sì ou **Sin**, *s. m.* Nœud du bois dans une planche ou toute autre pièce de bois.

Dér. du lat. *Signum,* marque, signe.

Si, *adv.* Particule affirmative, oui, assurément.

Dér. du lat. *Sic,* ainsi, de même, de cette façon, de cette manière.

Siâou, *adj. m.* Calme, serein, tranquille, paisible. — *Lou tén ès siâou,* le temps, l'air est calme. *Parla siâou,* parler doucement, à voix basse.

Dér. du lat. *Silere,* garder le silence, dér. lui-même du

Digitized by Microsoft®

grec Σιωπάω, m. sign., ou de Σιωπή, silence, calme, tranquillité, ou de Σιγάω, se taire.

Sóvén, *s. m.* Clou, furoncle, abcès.

Siàoume, *s. m.* Psaume, chant biblique; lamentation, plaintes, reproches, gémissements. — *Aourés-lèou fèni vostes siàoumes?* aurez-vous bientôt fini vos doléances? *Lous sept siàoumes*, les sept psaumes de la pénitence.

Sibla, *v.* Siffler, produire un son aigu en chassant l'haleine avec force et serrant les lèvres après avoir disposé la langue d'une certaine manière. Siffler avec un instrument appelé sifflet, *siblé;* siffler ou moduler un air en sifflant; siffler un oiseau; désapprouver avec dérision, marque de mépris. — *Siblo toun chi*, appelle ton chien, apaise-le en sifflant. *Las ourèios mé siblou*, les oreilles me cornent, on parle de moi. Ce préjugé était l'un des trois présages domestiques admis par les Romains. Il annonçait à la personne qui éprouvait le tintement d'oreilles *(tirmitus aurium)*, que l'on parlait d'elle. Les personnes superstitieuses supposent encore de nos jours que l'on parle d'elles en bien quand c'est l'oreille droite qui corne, qu'on parle d'elles en mal, quand c'est la gauche.

Dér. du lat. *Sibilare*, m. sign.

Siblado, *s. f.* Sifflement, coup de sifflet.

Siblaïre, *s. m.* Siffleur, celui qui a l'habitude de siffler.

Dér. de *Sibla*, siffler.

Siblamén-d'âourèïo, *s. m. comp.* Bourdonnement dans les oreilles, tintement d'oreilles.

Dér. du lat. *Sibilus*.

Siblé, *s. m.* Sifflet, petit instrument à vent qui sert à siffler. — *Coupa lou siblé*, couper la parole, empêcher de répondre. *Ènta dou siblé*, greffer en flûte. — *Siblé dé crèstaïre*, flûte de Pan. — *Voy. Crèstaïre.*

Siblo, *s. f.* Cible ou sible. Plaque en bois, en carton ou en métal peinte en blanc et sur laquelle sont tracés des cercles concentriques et servant de point de mire et de but à ceux qui s'exercent au tir des armes à feu.

Siblo-z-y, *loc. imp.* que l'on adresse à une personne pour l'engager à souffler une réponse à celui qui est embarrassé pour la faire.

Sica, *s. m.*, que l'on devrait peut-être écrire **Sicap**. — *Dé soun sica*, de sa tête, de son chef, de son estoc, de son propre jugement, de son propre mouvement, sans que cela lui ait été suggéré. *Aquò vèn pa dé soun sica*, ce n'est pas de son propre jugement qu'il a pris cette détermination. *A forço sica*, il a beaucoup de jugement.

Dér. du lat. *Sic*, ainsi, et de *Cap*, tête; de sa tête.

Sicrè, *s. m.* Secret, ce que l'on tient caché, ce que l'on ne doit pas faire connaître ou divulguer; procédé, recette, moyen que l'on découvre ou que peu de personnes connaissent pour faire certaines choses, produire certains effets; moyen, invention tenus secrets. — *Garì dàou sicrè*, guérir par des formules cabalistiques en usage chez les campagnards.

Dér. du lat. *Secretum*, fait de *Secretus*, part. passé de *Secernere*, séparer, mettre à part.

Siètro, *s. f.* Dossière d'un harnais de charrette. On dit aussi *Sufro*. C'est le surdos, large bande de cuir qui porte sur la sellette du cheval attelé au brancard d'une voiture ou d'une charrette.

Dér. du lat. *Suffrago*, jarret des jambes de derrière des quadrupèdes, parce que cette bande de cuir empêche le tablier de la charrette de tomber sur le train de derrière et les jambes des chevaux.

Siéï, *Nom* de nombre. Six, nombre pair, qui suit le nombre impair cinq et précède le nombre sept.

Dér. du lat. *Sex*, m. sign.

Siétado, *s. f.* Assiétée, plein une assiette.

Dér. de *Siéto*, assiette.

Siéto, *s. f.* Assiette; ustensile de table rond et plus ou moins creux, sur lequel chaque convive prend pour manger, une certaine portion des mets qui sont servis. — *Siéto bécudo*, écuelle à bec. *Siéto crouséludo*, assiette creuse et profonde qui sert d'assiette à soupe aux paysans. — *Voy. Bécu* et *Crouséla.*

Sifè, *adv.* Si fait, expression que l'on emploie pour affirmer une chose contredite par un autre interlocuteur. — *Sès pa 'na à Nime? Sifè.* Vous n'êtes pas allé à Nimes? Si fait. Emprunt fait au français.

Dér. du lat. *Sic factum*, oui bien.

Signâou, *s. m.* Signal, signe dont on est convenu pour donner quelque avis; seing ou signature; marque ou tache naturelle de la peau que l'on apporte en naissant.

Dér. du lat. *Signum*, m. sign.

Signoûs, *adj. m.* Bois noueux.

Simbèl, *s. m.* Appeau, chanterelle : oiseau que les oiseleurs mettent dans une cage, dans le voisinage de leurs filets, pour attirer d'autres oiseaux; signe, signal, enseigne. Au fig. occasion, cause, sujet.

Dér. du lat. *Symbolum*, signe, indice pour avertir.

Simoûs ou **Cimoûs**, *s. m.* La lisière d'une toile, ce qui est à la cime, à la partie supérieure d'une pièce de drap ou de toile ou d'un tissu quelconque; ce qui la borde.

Dér. de l'ital. *Cimossa*, dér. du lat. *Cima*, bout, extrémité. — *Voy. Cur dé camiso.*

Simousso, *s. f.* Lisière d'un drap de lit. — *Fin coumo uno simousso*, mou comme de la charpie.

Même étym. que *Simoûs*. — *Voy.* c. m.

Simplardarìè, *s. f.* Badinage, paroles badines, niaiseries, bêtises, simplicité.

Dér. do *Simple*, niais, idiot.

Simplardéja, *v.* Se livrer à des niaiseries, des enfantillages.

Dér. de *Simple.*

Simplardije ou **Simplige**, *s. m.* Nigauderie, bêtise, enfantillage.

Dér. de *Simple.* — *Voy.* c. m.

Simple, *s. m.* Imbécile, niais, idiot, nigaud, benêt.

Dér. du lat. *Simplex*, formé de *Sine plicis*, sans plis, sans arrière pensée.

Digitized by Microsoft®

Sinagogo, *s. f.* Synagogue, temple où s'assemblent les juifs pour se livrer à l'exercice de leur culte. Au fig. une réunion où tout le monde parle à la fois, où il est impossible de rien entendre ni de se faire entendre. — *O quinto sinagogo!* Dieu! quel brouhaha, quel vacarme!

Du lat. *Synagoga*, m. sign., dér. du grec Συναγωγή, congrégation, assemblée.

Sinodi ou **Sénodi**, *s. m.* Synode, assemblée ecclésiastique catholique ou protestante. Au fig. une personne très-ennuyeuse, une conversation ennuyeuse, une demande importune, une narration assommante.

Dér. du grec. Σύνοδος, m. sign.

Sinna, *v.* Signer; apposer sa signature au bas d'une lettre, d'un contrat, d'un document écrit.

Dér. du lat. *Signare*, fait de *Signum*, signe, parce que jadis on n'écrivait pas son nom, mais un paraphe ou un signe, pour toute signature.

Sinne, *s. m.* Signature, seing. — *Faïre soun sinne*, apposer sa signature. Signe, marque, geste. — *Acò 's sinne dé plèjo*, cela présage la pluie; c'est signe de pluie. *Sé fas lou sinne, faraï lou co*, si tu lèves la main sur moi, je te frapperai. *Faïre lou sinne*, lever la main ou le bâton pour frapper.

Dér. du lat. *Signum*, m. sign.

Sinné, *s. m.* Le signet d'un livre. Dim. de *Sinne*.

Siou, siouno, *adj. poss. m.* et *f.* Sien, sienne. — *Chasquun lou siou*, à chacun le sien. *Acò 's siou*, cela est à lui. *Aquél ome és tout siou*, cet homme n'est occupé que de lui-même; c'est un égoïste, il n'aime que lui.

Dér. du lat. *Suus, sua, suum*.

Sioula, *v.* Pousser un cri aigu et perçant comme font les jeunes filles qui folâtrent; glapir en chantant.

Dér. du lat. *Sibilare*, siffler.

Sioule, *s. m.* Cri aigu et perçant, habituel aux jeunes filles qui folâtrent.

Dér. du lat. *Sibilus*, sifflet.

Sioune, siouno, *adj. poss. m.* et *f.* Sien, sienne, autre forme du pr. poss. *Siou*, dont l'emploi est le même. — *Voy.* c. m.

Sioure, *s. m.* Chêne-liège; écorce du chêne-liège. Sorte de chêne vert dont l'écorce supérieure se détache et dont on fait des planches de liège dont le tissu léger et spongieux est impénétrable à l'eau. On en fait des bouchons, des bouées pour les vaisseaux, des chapelets pour les filets, des scaphandres pour nager, des semelles intérieures pour les chaussures, etc.

Du lat. *Suber*, dér. de *Sub*, parce qu'anciennement les femmes en mettaient sous leurs souliers pour se préserver de l'humidité ou pour paraître plus grandes.

Sirò, *s. m.* Sirop, liquide visqueux ordinairement sucré.

Dér. du lat. *Sirupus*, m. sign.

Siroutéja, *v.* User de sirops, de médicaments sirupeux. — *Sé faï qué siroutéja*, il ne fait que se médicamenter avec des douceurs.

Sirvén, *s. m.* Serviteur, domestique, valet. Nom pr. d'homme.

Dér. du lat. *Serviens*, m. sign.

Sirvénto, *s. f.* Servante, domestique femme. Nom pr. de femme.

Sisampo, *s. f.* Vent glacial; bise très-froide.

Si-vous-plè ou **Sîou-plè**, *loc. adverb.* S'il vous plaît; si cela peut vous être agréable.

Empr. fait au français.

Só, soto, *adj. m.* et *f.* Sot, sotte, sans esprit et sans jugement; impertinent. En langage de nourrice un enfant qui n'est pas sage. — *Sò coumo uno banasto, coumo un paniè. Voôu maï èstre sò qué pignastre*, mieux vaut biaiser que se raidir, que s'opiniâtrer.

Dér. du sax. *Sot*, m. sign.

Sofio ou **Rougéto**, *s. f.* Sauvages la confond avec la Rabanénque ou l'Hombre. Crespon en fait le Spirlin, *Cyprinus bipunctatus*, Linn. Ce poisson, qui ne dépasse guère, dans la partie haute du Gardon, une longueur de quinze centimètres, atteint dans la partie basse de cette rivière, c.-à-d. entre le pont Saint-Nicolas et son confluent avec le Rhône, jusqu'à vingt-cinq ou trente centimètres de longueur. Il a le dos grisâtre, les côtés d'un brun vert; deux rangs de points noirs le long de la ligne latérale qui est rouge; ventre blanc et très-brillant, nageoires rougeâtres, à l'exception de la dorsale qui est verdâtre. Il est très-agile dans ses mouvements et on ne le trouve que dans les eaux vives dont le fond est caillouteux. Ce signalement qui légitime très-bien son second nom de *Roujéto*, s'applique à notre *Sofio*, qui ne serait donc pas l'hombre mais le spirlin.

Soissanténéja, *v.* Approcher de la soixantaine, de l'âge de soixante ans.

Dér. de *Soissanténo*, soixantaine. — *Voy.* c. m.

Soissanténo, *s. f.* Soixantaine; l'âge de soixante ans. — *Saras la soissanténo?* vous devez approcher de la soixantaine?

Dér. de *Soissanto*, soixante. — *Voy.* c. m.

Soissanto, *nom* de nomb. Soixante; réunion de six dizaines d'unités.

Solo, *s. f.* Nom d'une sorte de chaussure à semelles de bois, armées de pointes de fer dentelées, qui servent à blanchir les châtaignes, à les dépouiller de leur écorce, dans quelques cantons des Cévennes; semelle de bas, de chausson, semelle de flanelle que l'on met dans les chaussures.

Solo, *s. f.* Sole commune ou perdrix de mer, *Pleuronectes solea*, Linn. *Solea vulgaris*, Diet. des sc. nat. Poisson de l'ordre des Holobranches et de la famille des Hétérosomes, à corps dissemblable, que l'on pêche dans la Méditerranée et dont la chair est très-délicate.

Le nom de la sole lui vient de sa forme plate et allongée qui la fait ressembler en effet à une semelle.

Digitized by Microsoft®

Son, *s. m.* Somme, sommeil, envie de dormir. — *Ai fa un bon son,* j'ai fait un bon somme. *Lou son m'arapo,* le sommeil me prend.

Dér. du lat. *Somnus,* m. sign.

Son, son,
Vène, vène,
Son, son,
Vène bou.
Lou son-son vôou pa vèni,
Lou toto voudriè dourmi.
Son, son,
Vène, vène,
Son, son,
Vène bon.

Chant de nourrice qui sert à endormir les jeunes enfants.

Sono, *s. f.* Sonnerie, annonce, symptôme, présage. — *Michanto sono,* triste présage, fâcheux symptôme. Se dit d'un symptôme avant-coureur d'une grave maladie, de la mort, d'une fâcheuse nouvelle.

Dér. du lat. *Sonus,* son, bruit, éclat.

Sôou, *s. m.* Sol, surface du sol. — *Sé ficha dou sôou,* se laisser tomber, faire une chûte. *Pèrdre sôou,* perdre terre. *Sé rabala pér lou sôou,* se rouler à terre.

Dér. du lat. *Solum,* m. sign.

Sôou, *s. m.* Sou, monnaie autrefois en usage, équivalente à la vingtième partie de la livre et valant douze deniers. Le sou est aujourd'hui représenté par la pièce de cinq centimes.

Au moyen-âge on comptait par sous d'or ou d'argent, dont la valeur était beaucoup plus considérable que celle du sou commun.

Dér. du lat. *Solidus,* ou *sollus,* tout, entier, unité. — *Poulit coumo un sôou,* joli comme un ange; gentil à croquer. *Brave coumo un sôou,* se dit d'un enfant bien sage, d'un homme qui a un bon caractère.

Sôouquo, *s. f.* Billon, labourage par planches d'une largeur arbitraire qui divisent le champ labouré en zones longitudinales de largeur à peu près égale et parallèles entre elles.

Sopha, *s. m.* Sofa, canapé et par extension un fauteuil.

Dér. du turc qui l'a emprunté de l'arabe *Ssoffah* ou *Sophah,* banc, estrade.

Sorbo, *s. f.* Corme ou sorbe; fruit du cormier, qui a des qualités astringentes très-prononcées.

Dér. du lat. *Sorbum,* m. sign.

Sore, *s. f.* Sœur, dans le langage populaire. Fém. de *fraïre,* frère. On dit aussi *Sur,* qui est un terme plus raffiné se rapprochant du français.

Dér. du lat. *Soror,* m. sign.

Sorgo, *s. f.* Source. — *Tène sorgo,* tenir tête ou compagnie à quelqu'un; servir d'interlocuteur, donner la réplique à quelqu'un.

Sossèio, *s. f.* Chaussée; nom d'une promenade d'Alais qui longe la rive gauche du Gardon à l'arrivée de Nîmes et d'Uzès, entre le mas de Nègre et le Pont-Vieux. Cette promenade, plantée d'une magnifique allée d'ormes, a été créée en 1813, avec l'aide des prisonniers russes, qui y furent employés. C'est la plus suivie en hiver par les habitants d'Alais. — *Voy.* les *Recherches historiques sur Alais,* p. 366.

Sou, *s. m.* Gros billot de bois; grosse pièce d'un tronc d'arbre. Billot de cuisine sur lequel on dépèce la viande. Billot sur lequel on frappe pour opérer le décorticage des châtaignes sèches enfermées dans un sac ouvert des deux bouts. — *Dourmi coumo un sou,* dormir comme un sabot. *Pica coumo sus un sou,* frapper sans raison, sans discernement. *Soucas,* augm. de *Sou.*

Soubarbo, *s. m.* Sous-barbe; barbe en collier qui encadre le visage. Mode vulgaire, en usage sous la royauté de juillet et aujourd'hui à peu près abandonnée.

Soubéïran, soubéïranno, *adj. m.* et *f.,* pris quelquefois substantivement et employé aussi comme nom pr. d'homme. Souverain, souveraine; principal, ale; supérieur, eure; haut, haute. — *La carièïro Soubéïrano* à Alais, la rue haute, la plus rapprochée du château seigneurial. Le portail *Sobéïran* à Collias, la porte principale ou du nord, par opposition au portail *Sobtéïran,* la porte inférieure ou du midi.

A Remoulins, la *Soubéïrano,* quartier de territoire qui longe la rive droite du Gardon jusqu'aux limites de Fournès et Sernhac et qui devait faire partie du domaine royal avant l'acte d'échange du 7 mars 1290, passé entre Philippe le Bel et Brémond III, d'Uzès.

Dér. du lat. *Superans.*

Soubra, *v.* Ménager, dispenser, mettre de côté; affranchir, être en excédant. — *Soubra dos anèlos,* supprimer ou laisser sans usage deux anneaux d'une chaîne, c.-à-d. mettre le point d'attache au troisième anneau à partir de l'extrémité de la chaîne. — *Lou pan y-a soubra,* il a eu du pain de reste.

Dér. du lat. *Superare.*

Soubrasa, *v.* Fourgonner, soulever la braise d'un foyer pour lui donner de l'air. — *Soubrasa sous ésclos,* passer de la braise et des cendres chaudes dans l'intérieur des sabots pour en chasser l'humidité ou leur donner un peu plus de chaleur.

Soubre-jour, *s. m. comp.* La seconde moitié du jour, la portion de la journée comprise entre midi et le coucher du soleil.

Soubre-sèmmano, *s. f. comp.* La seconde moitié de la semaine comprise entre le jeudi et le dimanche suivant; par extension un jour de la semaine autre que le dimanche ou le lundi.

Soubros, *s. f. plur.* Restes, excédants, reliefs d'un repas ou de ce qui a été servi à un convive qui n'a point achevé de manger.

Digitized by Microsoft®

Soucaras, *s. m.* Augm. de *Soù*. Grosse souche de bois; billot de grosse dimension.

Dér. de *Soù*.

Soucarèl, *s. m.* Champignon du genre des Agarics, qui vient par touffes sur les souches des arbres morts. Les meilleurs sont ceux qui croissent sur les souches de peupliers, de mûriers ou de chênes verts. — *Un fricò dé soucarèls*, un ragoût de champignons.

Dér. de *Soù*, tronc d'arbre ou billot.

Soucì, *s. m.* Souci, souci des jardins, *Calendula officinalis*, Linn., plante de la famille des Composées corymbifères; souci sauvage, souci des champs, *Calendula arvensis*, Linn. Souci, peine, chagrin, préoccupation. — *N'agués pa soucì*, ne vous préoccupez pas de cela. *Aï bièn dé soucì*, je suis bien inquiet.

Dér. du lat. *Solisequium*, *Solsequium*, fait de *Sol*, soleil, et de *Sequi*, suivre, parce que sa fleur, comme celle du tournesol, suit le cours du soleil.

Soucì (San), *s. m. comp.* Homme imprévoyant; qui ne se préoccupe de rien de sérieux. *Quinte san soucì!* quel homme indifférent!

Soucianço, *s. f.* Souci, inquiétude, préoccupation.

Dér. de *Soucì*. — *Voy.* c. m.

Soucianço (Én), *loc. adv.* En repos, tranquillement, sans se remuer. — *Ès toujour én soucianço*, il vit tranquillement, sans travailler, sans préoccupation.

Cette locution nous paraît être une altération du mot *Insoucianço*, dér. du fr. insouciance.

Soucita (Sé), *v. pr.* Se soucier, s'intéresser à quelque chose. — *Mé n'én soucite pas*, cela m'est indifférent; je ne m'en soucie pas.

Dér. de *Soucì*.

Souçoun, *s. m.* Soupçon, pressentiment, opinion désavantageuse sur quelqu'un ou quelque chose, mais sans complète certitude.

Dér. du lat. *Suspicio*, m. sign.

Souçouna, *v.* Soupçonner, avoir une opinion désavantageuse mais dubitative.

Dér. de *Souçoun*, soupçon.

Soudado, *s. f.* Famille de cochons; compagnie de porcs réunis dans la même étable. — *Aï cdousì lou pu bèl dé la soudado*, j'ai choisi le plus bel échantillon du troupeau.

Sou-dis, *loc. adv. affirmat.* Terme parasite qui revient très-souvent dans la bouche des hommes du peuple, dans une narration. — *Diguè, sou-dis*, il dit (dit-il). C'est le *qui dit* des troupiers. *Sou-diguè, sou-disiè* sont des formes de la même locution

Sou-faï, *loc. adv. affirmat.* analogue à la précédente et qui s'emploie dans le même sens. — *Sou-faguè, sou-fasiè*, sont des formes de la même locution.

Soufra, *v.* Soufrer, mettre du soufre; brûler une mèche soufrée dans une futaille; soufrer une vigne pour la préserver ou la guérir de l'oïdium.

Dér. de *Soufre*, soufre.

Soufraje, *s. m.* Soufrage, action de soufrer, soufrer une futaille; soufrage d'une vigne pour la préserver ou la guérir de l'oïdium.

Dér. de *Soufre*, soufre.

Soufre, *s. m.* Soufre, substance non métallique que l'on trouve dans le voisinage des volcans, tantôt cristallisée en octaèdres, tantôt et le plus souvent en masses amorphes ou en poussière fine comme dans les solfatares. Cette substance est employée à une foule d'usages.

Dér. du lat. *Sulfur*, m. sign.

Soufrì, *v.* Souffrir, pâtir, ressentir de la douleur; endurer, supporter; languir, patienter. — *Podou pa sé soufrì*, ils ne peuvent se supporter, vivre ensemble. *Pode pa mé soufrì din môun oustâou*, je ne puis rester dans ma maison. *Soufris-té*, reste tranquille, sois moins turbulent, se dit à un jeune enfant qui ne peut rester en place.

Dér. du lat. *Sufferre*, formé de *Sub*, par-dessus, et de *Ferre*, porter.

Sougna, *v.* Soigner, avoir soin de quelqu'un ou de quelque chose; travailler, traiter avec soin, avec sollicitude. — *Sougna-vous bé*, prenez soin de votre santé.

Souï, *pr. pers. du pr. de l'ind.* du v. *Èstre*, je suis. — *Souï roustì*, je suis un homme perdu, je suis bien malade.

Dér. du lat. *Sum*, m. sign.

Souïar, souïardo, *s. m.* et *f.* Homme malpropre, crasseux; un souillon, une servante malpropre.

Souïardo, *s. f.* Petit cabinet ordinairement dépendant de la cuisine et spécialement affecté au lavage de la vaisselle.

Souïè, *s. m.* Soulier, chaussure en cuir. — *Prène la voituro dé moussu souïè*, faire une route à pied. *Souïè*, n. pr. d'homme et de lieu.

Dér. du lat. *Solea*, semelle, ou de *Solum*, sol, parce que la chaussure appuie sur le sol.

Souïro, *s. f.* Une truie. Au fig. une femme de mauvaise vie, une souillon.

Péj. *Souïrasso*.

Dér. du lat. *Suillus*, *suilla*, qui tient du cochon.

Soul, oulo, *adj. m.* et *f.* Seul, seule. Dim. *soulé, souléto*, seulet, seulette; solitaire, isolé. — *Manjo soun pan soul*, il mange du pain seulement. *Un gousto-soul*, un sournois, un égoïste, un misanthrope.

Dér. du lat. *Solus*, seul.

Soulado, *s. f.* Jonchée d'herbes ou de fruits. — *Uno soulado dé garbos*, une jonchée de gerbes, une airée. On dit aussi *un couvèr-sôou*, un sol couvert.

Dér. du lat. *Solum*, sol.

Soulaïrôou, *s. m.* Lieu exposé au soleil, galerie abritée et exposée au midi, cagnard, abri où l'on prend le soleil; n. pr. d'homme. On dit aussi *Souréïadoù*.

Dér. du bas lat. *Solarium*, qui désignait un plancher d'appartement. Le *solarium invanatum* était un étendoir, un belvédère, une terrasse couverte au haut d'une maison. — *Voy.* aussi *Courédoù*.

Digitized by Microsoft ®

Sou-lâoupio, *s. f.* Abri formé par un auvent qui s'avance en saillie sur une façade de maison.

Une *lâoupio* ou laupie n'est autre chose qu'un auvent. *La sou-lâoupio*, c'est le dessous d'un auvent, la portion du sol que l'auvent abrite.

Soulas, *s. m.* Soulagement, consolation, aide, protection. — *Faïre soulas*, tenir compagnie dans une circonstance difficile, triste ou pénible.

Dér. du lat. *Solatium*, consolation, soulagement.

Soulda, *s. m.* Soldat, militaire, homme de guerre. — *Siès un bon soulda*, tu es courageux, tu ne crains pas bruit.

Dér. du lat. *Solidum*, paye, solde, parce que dans l'origine la paie était d'un sol.

Souldato, *s. m.* Femme d'un soldat: virago; femme à allures masculines. — *Acò's uno soulduto*, c'est une Marphise.

Dér. de *Soulda*.

Soulédre, *s. m.* Le vent d'ouest; le vent dont la direction se déplace avec le cours du soleil et qui est occasionné par la raréfaction que cet astre produit dans l'air.

Dér. du lat. *Sol*, soleil.

Soulénguo, *s. m.* Le filet ou frein de la langue; membrane placée au-dessous de la langue et qui la régit. Son développement anormal occasionne une difficulté plus ou moins grande dans l'articulation des consonnes; on peut atténuer ce défaut par une incision convenable. — *Y-an biên coupa lou soulénguo*, il a le filet bien coupé, dit-on d'un bavard.

Souloumbra (Dé), *v. pr.* Se mettre à l'ombre ou à l'abri du soleil.

Dér. du lat. *Subtus umbram*.

Soumïa, *v.* Sommeiller, roupiller, être assoupi, dormir d'un sommeil léger.

Dér. du lat. *Somnus*, sommeil.

Soumïaje, *s. m.* Demi-sommeil, somnolence, sommeil léger.

Dér. du lat. *Somnus*, sommeil.

Soumousta, *s. m.* Surmoût, vin tiré de la cuve sans être cuvé ni pressé. On donne aussi ce nom au vin fait avec le moût séparé de la grappe et du raisin, sorte de tocane.

Le vin de Tavel est fabriqué par ce procédé.

Soun, *s. m.* Le bout, l'extrémité, le fond de quelque chose. — *Aou soun dâou pous*, au fond du puits. *Aou soun dé la carriëïro*, au bout de la rue.

Dér. du lat. *Summum*, m. sign.

Soun, *pr. poss. m.* Son, au fém. *Sa* et au plur. *Sous* et *Sas*. — *Coumo faï soun fièr!* comme il est fier! *Coumo faï soun ome!* comme il fait l'important!

Dér. du lat. *Suus, sua, suum*.

Souna, *v.* Appeler, sonner, rendre un son. — *La mésso sono*, la messe sonne. *Mé sounarés én passant*, vous m'appellerez en passant. *L'aï souna, m'a pa réspoundu*, je l'ai appelé, il ne m'a pas répondu.

Dér. du lat. *Sonare*, m. sign.

Sounado, *s. f* Coup de cloche, sonnerie. — *La darièro sounado*, le dernier coup de cloche, le dernier appel de cloche.

Dér. de *Souna*, sonner.

Sounaïa, *v.* Sonner, agiter des cloches ou des sonnettes d'une manière continue et ennuyeuse.

Dér. de *Sauna*, sonner.

Sounaïo, *s. f.* Sonnaille, clochette au son sourd, que les bergers suspendent au cou de leurs moutons, ânes ou chèvres.

Dér. de *Soun*, son.

Sounaïre, *s. m.* Sonneur, celui qui est chargé de sonner les cloches.

Dér. de *Soun*, son.

Sounarïè, *s. f.* Sonnerie, le bruit des cloches, le son simultané de plusieurs cloches mises en branle.

Dér. de *Soun*, son.

Sounal, *s. m.* Clocher, tour élevée dans laquelle sont suspendues des cloches.

Dér. de *Soun*, son.

Souncò ou **Sounquò**, *adv.* Excepté cela. — *Dégus n'es pa cdouso d'aquò souncò tus*, personne n'est cause de cela si ce n'est toi. *Séra pa d'iuèï ni déman, souncò divèndre*, ce ne sera ni aujourd'hui ni demain, mais après-demain.

Souné, *s. m.* Sifflet en os ou en métal avec lequel on imite le cri ou le chant d'un oiseau; et par extension, appeau, chanterelle; oiseau que les oiseleurs mettent dans une cage près de leurs filets et qui attire par son chant d'autres oiseaux. — *Voy. Simbèl*.

Sounglé, *s. m.* Un grapillon, une petite portion d'une grappe de raisin, brin que l'on en détache. — *N'én vole pa qu'un sounglé*, je n'en veux qu'un brin, un grapillon.

Dér. de *Soun*, bout. *Sounglé*, petit bout.

Sounja, *v.* Rêver, penser, réfléchir. — *Sé sounja*, penser, avoir la pensée. *Mé sounjave*, je me disais. *Mé souï sounja*, j'ai pensé, j'ai réfléchi.

Dér. du lat. *Somniare*, faire des songes.

Sounlèou, *s. m.* Nausée, envie de vomir, répugnance, dégoût. — *Acò mé dono lou sounlèou*, cela me soulève le cœur, me donne des nausées.

Sounlèva, *v.* Soulever, exhausser, exciter l'indignation, soulever le cœur, faire éprouver du dégoût.

Dér. du lat. *Sublevare*, m. sign.

Sounquò, *adv.* Excepté, sauf. — *Voy. Souncò*.

Soupa, *s. m* Souper; le dernier repas du jour, le repas du soir.

Dér. de *Soupo*, soupe, parce qu'on mange habituellement la soupe le soir.

Soupa, *v.* Souper, prendre le repas du soir. — *Avèn soupa*, nous avons soupé; *un soupo sans lun*, un avare.

Soupèto, *s. f.* Dim. de *Soupo*, soupe; bouillie, soupe légère que l'on prépare pour les enfants et pour les malades ou les convalescents.

Digitized by Microsoft ®

Soupiëïro, *s. f.* Soupière, sorte de plat profond et orné d'un couvercle, dans lequel on sert la soupe, le potage.

Dér. de *Soupo*.

Soupiè, èro, *s. m.* et *f.* Mangeur de soupe; celui ou celle qui en mange volontiers, beaucoup et souvent.

Dér. de *Soupo*. — *Voy.* c. m.

Souplè (A), *loc. adv.* A l'abri, à couvert. — *Sèn à souplè*, nous sommes à l'abri.

Littéral. *Soust-plèjo*, à l'abri de la pluie.

Soupléja (Sé), *v. pr.* Se mettre à l'abri de la pluie.

Dér. de *Sou-plèjo*, à l'abri de la pluie.

Soupo, *s. f.* Soupe ou potage, ordinairement composé de tranches de pain minces trempées dans un bouillon gras ou maigre. — *Soupo coufido*, soupe mitonnée. *Soupo liso*, potage sans garniture. *Soupo dé maldoute*, potage de santé. *Taïa la soupo*, dresser le potage.

Dér. du celt. *Soub*, ou de l'anglo-saxon *Suplen*, tremper dans le bouillon ou dans un liquide quelconque.

Souquado, *s. f.* Ce qu'un cep de vigne porte de raisins.

Dér. de *Souquo*, souche.

Souqué, *s. m.* Le surplus, la bonne-mesure, la réjouissance, le comble, ce qui est en dehors de la ligne de compte. — *Voy. Chiqué.*

Souquo, *s. f.* Souche, cep de vigne. — *Souquo dé pisaïre*, billot sur lequel on bat les châtaignes.

Sour, Sourdo, *s. m.* et *f.* Sourd, sourde; atteint de surdité; qui n'entend pas bien, ou n'entend pas du tout. Au fig. qui a l'air de ne pas entendre, qui n'obéit pas.

Dér. du lat. *Surdus*, sombre, confus. qui ne peut être perçu.

Sour, Sourno, *adj. m.* et *f.* Noir, obscur, sombre, ténébreux.

La grotte de la Baume, située dans la commune de Sanilhac, sur la rive gauche du Gardon, porte le nom de *Bâoumo sourno*, grotte sombre.

Sourbiè, *s. m.* Cormier, arbre fruitier qui produit des cormes, appelées *Sorbo* en languedocien.

Sourbiëïro, *s. m.* Champ planté de cormiers.

Dér. de *Sourbiè*, cormier.

Sourciè, *s. m.* Sorcier, magicien, devin.

Ce terme peut venir de la bass. lat. *Sortiarius*, ou peut-être de *Sourço*, source, parce que l'on donne ce nom aux hydroscopes ou chercheurs de sources.

Sourdaras, *s. m.* Péj. de *Sour*, sourd; celui qui est très-sourd; qui n'entend absolument rien de ce qu'on lui dit.

Sourdije, *s. m.* Surdité, privation plus ou moins complète du sens de l'ouïe.

Dér. du lat. *Surditas*, m. sign.

Sourëïa, ado, *adj. m.* et *f.* Hâlé, noirci, brûlé par le hâle. — *Sé sourëïa*, v. pr., prendre le soleil, s'exposer, se chauffer au soleil. On dit proverbialement : *Qué pér Caléndos sé sourëïo, per Pascos crémara sa légno*, celui qui prend le soleil pour la Noël, est souvent obligé de se chauffer à Pâques. C'est le proverbe français : « Noël a son pignon et Pâques son tison. »

Dér. de *Sourél*, soleil

Sourëïado, *s. f.* Rayons de soleil; action plus ou moins prolongée des rayons du soleil; exposition aux rayons du soleil. — *Prène uno bono sourëïado*, s'exposer longuement au soleil. Au fig. *Y manco pas uno sourëïa lo*, se dit d'une personne qui, malgré sa jeunesse, a beaucoup de présence d'esprit, de bon sens et de raison. *Faï uno sourëïado*, il fait une éclaircie à travers les nuages dont le ciel est couvert.

Dér. de *Sourél*, soleil.

Sourëïadoù, *s. m.* Un étendoir, une galerie abritée et exposée en plein midi; abri où l'on prend le soleil. On dit aussi *Soulaïrdou*. — *Voy.* c. m.

Sourëïan, *s. m.* La chaleur du soleil; un endroit où cette chaleur se concentre plus particulièrement. — *Sé métre dou sourëïan*, s'exposer aux rayons du soleil.

Dér. de *Sourél*, soleil.

Sourél, *s. m.* Le soleil, astre lumineux qui éclaire le monde et dont la présence sur l'horizon constitue le jour. — *Faï bon sourél*, le soleil est ardent. *Lou sourél nourìs tout*, le soleil féconde tout. *Prène lou sourél*, s'exposer aux rayons du soleil. Au fig. *Acampa'n co dé sourél*, avoir un peu trop bu; se griser.

Dér. du lat. *Sol, solus*, seul, unique au monde, sa splendeur effaçant celle de tous les autres astres.

Sourtì, *v.* Sortir, passer du dedans au dehors; être issu; commencer à sortir de terre en parlant des semences, lever, pousser, germer. — *L'an sourtì dé soun oustâou*, on l'a dépossédé de ses biens. *Las boucos m'an sourti*, mes lèvres se sont enflées.

Dér. du lat. *Sortire*, tirer au sort.

Sourtido, *s. f.* Sortie, issue. — *Aquél oustâou a dos sourtidos*, cette maison a deux issues. *La sourtido de vèspro, dé l'assémblado*, la sortie des vêpres, de l'assemblée, du prêche.

Dér. de *Sourtì*, sortir.

Souscava, *v.* Creuser en dessous, miner, sonder, prendre en sous-œuvre. Au fig. sonder la pensée d'une personne, tâcher de lui arracher des aveux.

Dér. du lat. *Subtus cavare*, creuser en dessous.

Souspésa, *v.* Soupeser, lever un fardeau avec la main et le soutenir pour juger de son poids et l'évaluer approximativement.

Sousqua, *v.* Sangloter, pousser des soupirs; souffler, ranimer le feu.

Sousta, *v.* Épargner, pardonner, épauler, soutenir. — *Pér uno fès, té souste*, pour une fois, je te pardonne, je t'excuse.

Dér. du lat. *Subtus stare*.

Souste, *s. m.* Soutenu, garanti, abrité. — *Souï souste*, je suis gardé, terme de jeu de cartes qui signifie que l'on est gardé sur une carte élevée soutenue par d'autres cartes de même couleur.

Digitized by Microsoft®

Soustèlo, *adj. m.* et *n. pr.* d'homme et de lieu. Subtil, fin, dissimulé, rusé. Ce nom a été sans doute donné au lieu de Soustelle, près d'Alais, parce que cette localité se trouve située dans une vallée retirée, cachée, dissimulée. Le ruisseau torrentiel appelé le *Rieusset*, qui suit le fond de cette vallée, est un affluent du Galeizon. Cette commune est du reste composée de plusieurs hameaux dispersés, dont les noms suivent : 1° Le château de Soustelle et l'église Saint-Pierre; 2° Périès; 3° Peyraube; 4° Vammale; 5° Olympie; 6° Le mas-Rôou; 7° Camp-Figoux; 8° Arbousses; 9° Bougères; 10° La Grave; 11° Le Soulier; 12° La Croix-des-vents.

Soustène, *v.* Soutenir, prêter appui, étayer. Au fig. affirmer. — *Sé soustène*, se maintenir, se conserver.

Dèr. du lat. *Sustinere*.

Soustéra, *v.* Recouvrir de terre, enfouir, enterrer. Se dit des animaux morts que l'on enfouit dans la terre.

Dèr. du lat. *Subtus terra*.

Soustièn, *s. m.* Soutien, étai, appui, défenseur. — *Soustièn dé famïo*, soutien de famille.

Dèr. du lat. *Sustentatio*, m. sign.

Soustira, *v.* Soutirer, transvaser.

Sousto, *s. f.* Crédit. — *Prène à la sousto*, prendre à crédit; mais aujourd'hui on dit plus habituellement : *prène à crédi*. *Soustos* au plur., corde à garrotter qui fait partie d'un agrès de bât de mulet.

Soustre ! *interj.* Juron adouci employé à la place d'un mot plus grossier.

Soustréja, *v.* Prononcer des paroles grossières telles que le juron dont il est parlé à l'article précédent.

Dèr. de *Soustre*.

Souta, *v.* Terme de vigneron; couder un avantin, faire des provins, recourber un sarment de vigne que l'on couche dans la terre pour qu'il prenne racine. On appelle aussi cette opération *faïre dé cabus*. — *Voy. Cabus, Cabussa* et *Cros*.

Soutièïro, *s. f.* Un silo, une conserve, une cache à chataignes, marrons ou autres productions de la terre.

Dèr. par altérat. de *Soutèro*, sous-terre.

Soutisiè, èïro, *s. m.* et *f.* employé aussi adjectivement. Celui ou celle qui injurie ou insulte habituellement; celui ou celle qui tient des propos grossiers, inconvenants, obscènes.

Dèr. de *Soutiso*, sottise.

Soutiso, *s. f.* Injure, insulte, tort, préjudice; paroles grossières.

Souvén, *adv.* Souvent, fréquemment.

Dèr. du lat. *Sæpe* ou *Subinde*.

Souvénénço, *s. f.* Souvenir, souvenance. — *N'oï souvénénço*, je me le rappelle, j'en ai gardé le souvenir.

Souvèni (Sé), *v. pr.* Se souvenir, se rappeler. — *M'én souvène*, je me le rappelle. *Vdoutres, vous én souvèngue*, je vous prends à témoin.

Souvèntos-fès, *adv.* Souvent, bien souvent, plusieurs fois. — *Voy. Souvén*.

Su, *s. m.* Le devant de la tête, la région frontale ou coronale du crâne.

Dèr. du grec ψυχή, âme, esprit, sens, raison.

Sup, supo, *s. m.* et *f.* Myope, celui qui a la vue courte et ne voit distinctement les objets qu'avec des lunettes à verre bi concave.

Subre-cièl, *s. m. comp.* Ciel de lit; dais dressé au-dessus du lit dans une chambre de parade.

Subredén, *s. m.* Surdent, *s. f.* Dent surnuméraire qui pousse hors de la ligne des autres dents et s'éloigne plus ou moins de l'arcade alvéolaire.

Dèr. du lat. *Super*, sur, et *Dens*, dent.

Suça, *v.* Sucer, aspirer un liquide avec les lèvres, dissoudre dans la bouche certaines substances fondantes telles que les sucreries, la réglisse, les gommes, etc.; gruger, pressurer.

Dèr. du lat. *Sugere*, m. sign.

Sucé, *s. m.* Hochet des enfants qu'ils portent fréquemment à la bouche.

Dèr. de *Suça*, sucer.

Sucra, *v.* Sucrer, mettre du sucre dans un liquide ou un mets, saupoudrer avec du sucre. — *Sucra-vous*, prenez du sucre.

Dèr. de *Sucre*, sucre.

Sucre, *s. m.* Sucre, substance extraite des végétaux et qui possède une saveur particulière à laquelle elle donne son nom. Cette substance est soluble dans l'eau et est employée dans une foule de préparations domestiques ou médicales et dans la confection des sirops et des liqueurs douces.

Dèr. du lat. *Saccharum* dont la racine vient du sanscrit *Schakar*.

Sugo-man, *s. m. comp.* Essuie-mains, pièce de linge ou serviette dont on se sert pour essuyer les mains après les avoir lavées.

Suito, *s. f.* Chouette-effraie. — *Voy. Béou-l'oli*.

Sujè, *s. m.* Sujet, motif; personne, individu. — *N'avès pa sujè dé faïre acò*, vous n'avez aucun motif de faire cela. — *Michan sujè*, mauvais sujet, polisson.

Sujo, *s. f.* Suie, matière noire plus ou moins dure ou épaisse que la fumée dépose dans les tuyaux de cheminée.

Dèr. du celt. *Suga*.

Surje, *s. m.* Suint, sueur huileuse qui transpire de la peau des bêtes à laine. — *Sénti lou surje*, avoir l'odeur du suint. *Lano surjo*, laine non lavée, prise dans son état naturel, laine en suint à laquelle on attribue de grandes vertus résolutives, parmi le peuple.

Surjé, *s. m.* Surget, terme de couturière; sorte de couture qui se fait en tenant les deux étoffes qui doivent être jointes, appliquées l'une sur l'autre, bord à bord, de manière à les traverser toutes deux à chaque point d'aiguille.

Surjèn, *s. m.* Eau qui jaillit du sol sur un plan horizontal et recouvre la surface environnante.

Dèr. du lat. *Surgere*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Surmounta, *v.* Surmonter, s'élever au-dessus, franchir. Au fig. venir à bout, vaincre, dompter. — *Sé surmounta*, se surmonter, se vaincre soi-même.

Sur-qué-tout, *adv.* Par dessus tout, au-dessus de tout.

Surtout, *adv.* Surtout, principalement, par dessus tout.

Sus, *prép.* Sur, dessus; on dit aussi *Désus*, locut. prép. qui a la même signification.

Dér. du lat. *Susum* et *Sursum*.

Susa, *v.* Suer, rendre par les pores de la peau le liquide désigné sous le nom de sueur; suinter en parlant des corps inanimés; travailler beaucoup, se donner de la peine. — *Aquél carcul m'a fa susa*, ce problème m'a donné beaucoup de peine à résoudre. *Susa très camisos*, tremper de sueur trois chemises.

Dér. du lat. *Sudare*.

Susa-l'ancro, *v.* Éprouver beaucoup de résistance, avoir grand'peine. — *Faïre susa l'ancro*, donner du fil à retordre.

Susaïre, *s. m.* Celui qui sue facilement; par ironie et antiphrase, un fainéant, un paresseux. — *Quinte susaïre!* quel fainéant! *N'és pas un fort susaïre*, ce n'est pas un fort travailleur.

Suscle, *s. m.* Petit poisson méditerranéen; mendole *(Mœna)*. — *Voy. Cagarèl* et *Picarèl*.

Susari, *s. m.* Suaire, linceul dans lequel on ensevelit un mort. — *Bouta âou susari*, ensevelir, envelopper un mort d'un linceul.

Susoû, *s. f.* Sueur, odeur de gousset.

Susoun, *s. f.* Nom pr. de femme. Suzon, dim. de Suzanne.

Susourléja, *v.* Suer légèrement et d'une manière continue, suotter.

Susprène, *v.* Surprendre, prendre sur le fait; tromper, abuser, étonner, attaquer par surprise. Au fig. un mets qui a été saisi, c.-à-d. dont la partie superficielle a été attaquée par un feu trop vif. Se dit surtout du pain mis dans un four trop chauffé et qui est brûlé à la surface tandis que l'intérieur manque de cuisson. — *L'èr m'a susprès*, l'air frais m'a saisi.

Suta, *v.* Exciter, hâter, pousser, harceler, faire dépêcher, diligenter.

Suvi, *v.* Suivre, accompagner, escorter, aller à la suite de quelqu'un ou de quelque chose; parcourir une route. Se dit des animaux qui sont en rût.

Dér. du lat. *Sequi*, suivre.

T

TAB TAB

T, seizième consonne et vingtième lettre de l'alphabet. Elle a été employée dans l'antiquité au lieu du C ou du D et de l'L; comme lettre numérale, T vaut 160, et avec une ligne au-dessus 160.000.

Ta, *s. m.* Bouchon de liége ou autres substances, telles que le bois, le verre, etc.

Ta, *adj poss. f.* Ta. — *Ta fenno*, ta femme.

Dér. du lat. *Tua*.

Taba, *s. m.* Tabac, Petun nicotiane, herbe du grand prieur, herbe de la reine *(Nicotiana tabacum* Linn.), plante de la famille des Solanées, originaire de l'Amérique méridionale et cultivée en France depuis 1559, époque à laquelle Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, la présenta à la reine Catherine de Médicis, après l'avoir lui-même reçue d'un Flamand qui arrivait de la Floride. Son nom lui vient de *Tabaco* ou *Tabago*, contrée du littoral de la mer des Antilles où les Espagnols le trouvèrent pour la première fois. — *Y-a dé taba!* il y a du grabuge!

Taban, *s. m.* Taon *(Tabanus)*, sorte de mouche très-grosse, à deux ailes de couleur ordinairement sombre, qui s'acharne sur les chevaux, les bœufs, etc., pour sucer leur sang et dont la piqûre est si aiguë et si douloureuse qu'elle va jusqu'à les rendre furieux. Ce nom de *Taban* se donne aussi par extension à une foule d'autres insectes, tels que certains coléoptères qui sortent au crépuscule et à d'autres grosses mouches au corps velu, au vol bruyant, parmi lesquelles on peut citer le Bourdon. — *Taban-mérdanciè*, scarabée stercoraire, *Scarabæus stercorarius*, Linn.

Dér. du lat. *Tabanus*.

Tabanéja, *v.* Ne s'emploie qu'au figuré avec la signification de s'agiter dans le vide, sans but préconçu, à seule fin de se donner un mouvement inutile. Se dit en parlant d'un tâtillon, de celui qui a la prétention de toucher à tout, et surtout à des choses qui lui sont étrangères.

Dér. de *Taban*.

Tabatéja, *v.* Prendre fréquemment du tabac à priser; priser constamment et par manie; avoir sans cesse recours à la tabatière.

Dér. de *Taba*, tabac.

Tabatéjaïre, *s. m.* Celui qui a sans cesse la tabatière à la main.

Tabé, També ou **Atabé**, *adv.* Aussi, aussi bien, tout de même. — *Tabé ou faraï*, tout de même je ferai cela. *Toujour y sèrco nouèso, tabé soun pas amì*, il lui cherche toujours querelle, aussi sont-ils loin de s'entendre.

Tabò, *interj.* Cri de guerre des écoliers qui se battent à la fronde ou à coups de poings.

> Vouì, tabò pér lou vièl Alais!
> Tabò dé léngo amaï dé flòundo!

(Lafare-Alais, *Las Castagnados. — Rocho et Plagnòou*, 2e édit. p. 227.)

Digitized by Microsoft®

Sauvages fait venir cette expression par corruption de *Tèn bò!* tiens bon ! ne lâche pas.

« Je serais tenté, dit Lafare *(Las Castagnados,* Notes, p. 389), de chercher une autre étymologie au mot *Tabò*. En latin, *Tabes* ou *tabum,* qui fait au datif et à l'ablatif *tabò,* signifie ce sang épais et noir qui s'échappe à flots des blessures et forme des mares sur le champ de carnage. Pourquoi ne serait-ce pas là l'origine de notre *Tabò!* vrai cri de guerre et de sang, alors ; mais, dans ce cas, il aurait pris naissance à une époque où la guerre était une vérité et ce ne seraient point des enfants qui l'auraient poussé les premiers. »

Tabòsi, *s. m.* Nain, avorton, personnage de taille exiguë.

Dim. de *Ta,* bouchon.

Tabouïè, *s. m.* Un courtaud, un petit ragot.

Dim. de *Ta,* bouchon.

Tacha, *v.* Tâcher, s'efforcer de faire. — *Tacha mouïèn,* faire en sorte ; garnir de clous à tête large, appelés *tacho,* des semelles de souliers ou de sabots.

Dér. du lat. *Satagere,* s'empresser.

Tachaïre, *adj.* Celui qui fabrique des clous à tête large appelés *tacho* dont on garnit les semelles de gros souliers.

Dér. de *Tacho.*

Tacha-mouïèn, faire en sorte. — *Voy. Tacha.*

Tacho, *s. f.* Clou à large tête dont on garnit la semelle des souliers de fatigue. Ces sortes de clous sont désignés dans le commerce sous le nom de *pastres,* parce que les bergers ou pâtres en font un grand usage.

Dér. du celt. *Tach,* clou. — *Faïre dé tacho,* claquer des dents en grelottant de froid. *Rire coumo uno tacho,* comparaison extravagante, amphigourique, du nombre de celles qui ont la prétention d'être d'autant plus expressives qu'elles ont moins de sens. Le languedocien n'est pas le seul à les affectionner, à les inventer; d'autres langues en font sans doute de même, et le français ne dit-il pas, entre autres choses, s'amuser comme un croûton de pain derrière une malle? A force de se griser de mots incohérents, on s'imagine mieux exprimer sa pensée et l'on éblouit son monde; et le fait est que la chose finit par être reçue pour valable. La preuve qu'il en est ainsi, et que si l'on dit quelque chose c'est justement le contraire de ce qu'on devrait dire, la voici : *Rire couma uno tacha* est bien pris affirmativement; c'est rire de bon cœur, à montrer sa dernière dent, mais sans *cacalas,* sans éclats, de ce rire muet du trappeur de Cooper, devenu légendaire. Et que peut-il y avoir de moins gai, de moins disposé à rire qu'un clou de soulier, *tacha,* assommé pour entrer dans la semelle, foulé aux pieds, écrasé sous le poids du corps, traîné dans la boue? En le supposant animé, ce serait l'être le plus malheureux de la création. Cette fois, on dit donc bien réellement le contraire de ce qu'il faudrait.

Tachoù, *s. m.* Dim. de *Tacha (Voy.* c. m.). Petit clou court et à tête élargie.

Ta-d'houïèïro, *s. m.* Bouchon en verre qui sert à boucher un huilier; littéralement bouchon d'huilier.

Tafanàri, *s. m.* Le derrière, les fesses et plus particulièrement l'anus.

S'il faut en croire Honnorat, ce mot dériverait du grec Ταφος, anus. Nous lui laissons la responsabilité de cette affirmation que rien ne semble justifier.

Tafatas, *s. m.* Taffetas, étoffe de soie tissue comme la toile; c'est l'étoffe nommée cendal chez les anciens; onomatopée imitant le bruit produit par le froissement de cette étoffe.

Tafatassaïre, *s. m.* Tafetassier, fabricant de taffetas.

Dér. de *Tafatas,* taffetas. On dit aussi *Tafataire.*

Tafo, *s. f.* Éclat, blancheur de la neige. — *Blan coumo la tafo dé la nèou,* blanc comme neige.

Tafura, *v.* Fureter, chercher minutieusement avec un sentiment de curiosité.

Tafuraïre, *s. m.* Fureteur, celui qui cherche avec curiosité et persévérance; esprit curieux et investigateur.

Taï, *s. m.* Blaireau, Taisson, *Taxus* ou *Meles.* Cet animal est assez commun dans nos pays; il offre une singularité : son pelage est d'un gris brun à la surface et noir en dessous, ce qui est l'inverse de ce que l'on remarque chez presque tous les autres animaux. Le Blaireau est solitaire, défiant, paresseux, passant les trois-quarts de sa vie dans son terrier, dont il ne sort guère que la nuit; mais il s'en écarte peu, car il a les jambes trop courtes pour fuir le danger, s'il se présentait loin de son refuge. Tout cela fait douter qu'il fasse chère vie et qu'il puisse s'engraisser à devenir un type d'obésité comme le suppose le dicton languedocien : *Gras coumo un taï.* Ceci s'explique : autrefois les charlatans avaient mis en très-grande vogue, comme panacée, la graisse de blaireau; ils en vendaient considérablement, et il fallait bien supposer que l'animal qui en fournissait tant était bien gras; seulement les badauds achetaient de toute autre graisse, qui était également bonne, et c'est ainsi que se font les réputations.

Taïa, *v.* Tailler, inciser, couper, séparer, diviser; donner une forme convenable, enlever à un arbre les rameaux inutiles; limiter ce qu'on doit faire, tailler la besogne; faire une incision à la vessie pour en retirer la pierre. — *Sé taïa,* s'entailler, se faire une entaille avec un instrument tranchant.

Dér. du lat. *Talea,* taille.

Taïan, *s. m.* Tranchant des outils.

Taïado, *s. f.* Taillis, bois taillis mis en coupes réglées; bois qui commence à repousser.

Taïaduro, *s. f.* Coupure, entaille, balafre, estafilade.

Taïo, *s. f.* Taille, coupe, action de couper, de tailler les arbres, les pierres, etc.; incision, coupure.

Taille, hauteur et grosseur du corps humain et de celui des animaux; la taille d'un vêtement, la partie qui recouvre la longueur du dos.

Digitized by Microsoft®

En terme de musique, la partie qui, dans un chœur, se trouve comprise entre les ténors et les basses.

Tribût, impôt, contribution.

Taille, morceaux de bois fendus en deux parties égales, sur lesquels le vendeur et l'acheteur font des encoches pour marquer la quantité de marchandises prises. Le vendeur conserve la *souchè* et l'acheteur la seconde partie appelée *échantillon*, que l'on contrôle en les appliquant l'une contre l'autre.

Taïo (Faïre), Expression employée pour indiquer que l'on prend à crédit chez un fournisseur en marquant sur la taille en bois les quantités de marchandises livrées à crédit par le commerçant. — *Voy.* l'art. précédent.

Taïos, *s. f. plur.* Impôts, contributions, tribut, tailles. — *Léva las taïos*, lever les impôts, percevoir les contributions.

Taïoù, *s. m.* C'est en général une portion peu volumineuse d'un objet comestible, coupé par un instrument tranchant; c'est, en français, un morceau de viande, de lard; une tranche de pâté, de jambon, de saucisson, de fromage; un tronçon de poisson, d'anguille, de saucisse, de boudin. — *Lou taïoù*, se dit dans les campagnes, du morceau de lard que l'on met dans la soupe de ménage pour la rendre plus savoureuse.

Dér. de *Tal*.

Taïsa (Sé), *v.* Se taire, garder le silence, cesser de parler, ne pas faire de bruit. — *Ah! taïsa-vous!* ou simplement *Taïsa-vous!* est souvent une exclamation d'étonnement, de surprise employée dans le sens de : Que me dites-vous là! Est-ce bien possible?

Dér. du lat. *Tacere*, m. sign.

Taïssariè, *s. f.* Tisserie, tisseranderie; le métier de tisserand; le quartier habité par ces artisans. Il y a à Alais la rue Tisserie et à Paris celle de la Tixeranderie.

Taïssougnèïro, *s. f.* Terrier de blaireau. Nom pr. d'homme.

Dér. de *Taï* ou *Taïssoù*, blaireau.

Taïtéto (Faïre), *loc. adv.* Tâtonner, chercher une chose à tâtons.

Taï-touè! Loc. interj. pour imposer silence : Tais-toi! Laisse-moi tranquille! As-tu fini?

Taïu, *s. m.* Bière, cercueil.

Taïu, udo, *adj. m.* et *f.* Tranchant, affilé, qui coupe ou taille facilement.

Dér. de *Tal*, tranchant.

Taïur, *s. m.* Tailleur; ce mot s'applique à tous les ouvriers dont le métier est de tailler. — *Taïur dè pëiro*, tailleur de pierre. Mais il est à remarquer que, lorsqu'on emploie ce mot sans autre indication, il signifie seulement un tailleur d'habits.

Dér. de *Tal*.

Taïurdo, *s. f.* Couturière, celle qui taille et fait les robes ou autres vêtements de femmes.

Dér. de *Taïur*, tailleur.

Tal, *s. m.* Tranchant, le fil, le côté qui coupe, en parlant d'un instrument tranchant. — *Vira lou tal*, émousser, ébrêcher.

Tal, talo, *adj. m.* et *f.* employé quelquefois substantivement. Tel, telle. — *Un tal, uno talo*, un tel, une telle.

Talabréna, ado, *adj. m.* et *f.* Tâcheté, moucheté, bigarré, tigré, bariolé de diverses couleurs.

Dér. de *Talabréno*. — *Voy.* c. m.

Talabréno ou Blèndo, *s. f.* Salamandre, sourd, mouron *(Salamandra)*. Ce reptile batracien, assez semblable de forme au lézard gris, a la peau tuberculeuse, luisante comme le crapaud; les formes massives, les mouvements paresseux, les habitudes tristes et solitaires. Il y a la Salamandre terrestre et la Salamandre aquatique; la première se tient dans les lieux ombragés et humides, sous les pierres et les racines et ne va à l'eau que pour y déposer son frai. L'autre y passe sa vie, bien qu'il lui soit nécessaire de venir à la surface pour respirer; elle en sort aussi quelquefois pour chercher sa proie à terre. Nous avons dans le pays la première espèce et plusieurs variétés de la seconde. On avait fait à la Salamandre une réputation prodigieuse dont il ne reste plus rien. En revanche, on lui a découvert une faculté bien enviable : celle de se refaire, à plusieurs reprises, les membres qu'elle a perdus. Cela vaut mieux assurément pour elle que de résister aux flammes dont, par ses habitudes, elle n'a guère à s'inquiéter.

Talamén, *adv.* Tellement, de telle sorte; on l'emploie aussi dans un sens affirmatif. — *Talamén, bé talamén*, certes, assurément, certainement, sans doute.

Dér. de *Tal*, tel.

Talan, *s. m.* Talent, aptitude naturelle, disposition, instruction, connaissances, science. — *Ès un ome dè talan*, c'est un homme instruit. *A forço talan*, il a beaucoup d'instruction.

Talén, *s. f.* Désir, envie; faim, envie de manger, appétit. — *Aï talén*, j'ai faim.

Dér. du grec Θέλειν, désirer, vouloir.

Talèou qué, *adv.* Aussitôt que, dès que. C'est une contraction de l'expression *Tan-lèou-qué, doutan-lèou-qué...*

Tal-lis, *s. m.* Coupure nette; tranche, incision sans bavure, coupure lisse.

Talocho, *s. f.* Oiseau de petite dimension, sorte de palette sur laquelle le plâtrier dépose le plâtre gâché.

Du vieux fr. *Taler*, battre, meurtrir.

Taloù, *s. m.* Talon, partie postérieure du pied, d'un soulier, d'une botte, d'une bottine, d'un bas; partie d'une hache, d'une bèche, d'une serpe, d'une faux, opposée au tranchant.

Dér. du lat. *Talus*, m. sign.

Talounado, *s. f.* Empreinte d'un talon dans un terrain inculte. Au fig. vanterie, fanfaronnade, gasconnade.

Tal-vira, *v.* Émousser, ébrêcher le tranchant d'un outil.

Tamarisso, *s. m.* Tamarise *(Tamarix)*, arbrisseau de la

Digitized by Microsoft®

famille des Portulacées dont on connait deux espèces dans le Languedoc : le tamarisc de France ou de Narbonne *(Tamarix gallica*, Linn.), qui croit le long des ruisseaux ; le tamarisc d'Allemagne *(Tamarix germanica*, Linn.) beaucoup plus petit que le précédent.

També, *adv.* Aussi, aussi bien, de même, également, pareillement ; soit, j'y consens.

Comp. de *Tant* et de *Bèn*.

Tambour, *s. m.* Tambour, instrument formé d'une caisse cylindrique dont les deux fonds sont recouverts de peau et dont on se sert dans les armées pour marquer les différentes allures du soldat ; dans les casernes il règle les heures du service ou des repas. — *Lou tambour das cagardoulos*, le tambour des escargots, c.-à-d. le tonnerre, précurseur de la pluie qui fait sortir les escargots de leurs retraites. *Tambour dé masco* ou *dé basco*, tambour de basque. *Tambouriné*, petit tambour, dim. de *Tambour*.

Dér. de l'arabe *Tambur*.

Tambourgnè, *s. m.* Celui qui bat du tambour.

Dér. de *Tambour*.

Tambourin, *s. m.* Tambourin de Provence, sorte de tambour à caisse très-allongée et d'un moindre diamètre que le tambour ordinaire ; on ne le bat qu'avec une seule baguette, avec laquelle on marque la mesure et dont on accompagne le son avec un galoubet. C'est un instrument de ménétrier.

Dér. du grec Τύμπανον *(Tympanion* ou *tympanon)*, tambour sur lequel on ne battait qu'avec une baguette.

Tambourina, *v.* Tambouriner, battre le tambour ou le tambourin ; faire une criée, une publication au son du tambour, donner une volée à quelqu'un.

Tambourna, *v.* Battre du tambour.

Tammièl, *adv.* Tant mieux.

Tampis, *adv.* Tant pis.

Tanloro, *s. m.* Ecervelé, un homme dont la tête tourne à tous les vents, qui n'a aucune idée fixe.

Tanqua, *v.* Fermer, barrer, bâcler une porte au moyen d'une barre en bois placée derrière à l'intérieur ; arrêter une pâte molle ou un liquide au moyen d'une vanne mobile qui l'empêche de se répandre outre mesure ou au-delà d'un espace déterminé ; arrêter, saisir.

Dér. de *Tanquo*. — *Voy.* c. m.

Tanquo, *s. f.* Barre que l'on met en travers, derrière une porte pour l'arrêter, la bâcler, la fermer à l'intérieur. Sorte de vanne mobile dont se servent les boulangers pour arrêter la pâte dans le pétrin.

D'après l'auteur de la Statistique des Bouches-du-Rhône, ce mot serait ligurien.

Tant, *adv.* Tant, autant, tellement, si fort, en si grand nombre, à tel point ; si, aussi. — *Tant-fa-tant-ba*, autant de gagné, autant de dépensé ; sitôt dit, sitôt fait. *Tant-y-a qué mouriguè*, bref, en résumé, par le fait, il mourut. *Tant-si-pu*, si peu que... très-peu. *Pér tant qué m'én digues*, quoi que vous me disiez. *Acò's tant de fa*, c'est autant de fait.

Dér. du lat. *Tantum*.

Tantaravèl, *s. m.* Houblon, *Humulus, lupulus*, Linn. Plante grimpante appelée aussi vigne du Nord et que l'on emploie dans la confection de la bière. On le cultive en grand dans le nord de la France.

Tanto, *s. f.* Tante, la sœur du père ou de la mère ; on donne aussi ce nom à la grand'tante.

Suivant Huet et Ménage, du lat. *Amita*, en y présupposant un *t*, *tamita* ; ce qui paraît justifier cette étymologie c'est qu'on disait jadis *anto* au lieu de *tanto*.

Tantòs, *s. m.* — *Sus lou tantòs*, sur le soir, dans l'après-midi.

Tantòs, *adv.* Tantôt, dans peu de temps, dans un instant ; il y a un moment, aussitôt.

Dér. de l'ital. *Tosto, Tantosto*, ou du lat. *Tam citò ?*

Tanur, *s. m.* Tanneur, corroyeur, peaussier, mégissier. Ce nom s'applique, comme on voit, indistinctement à tous ceux qui s'occupent des diverses préparations que l'on fait subir aux peaux.

Le tanneur tanne les cuirs dans une fosse à tan.

Le corroyeur corroie, graisse, assouplit, donne le dernier apprêt aux peaux déjà tannées.

Le mégissier prépare les peaux blanches et les peaux à poil.

Le peaussier donne les premiers apprêts au parchemin et au vélin.

Le chamoiseur emploie les peaux de toute nature et les passe à l'huile.

Dér. de *Tan*.

Tâou, talo, *s. indéf.* — *Un tâou, uno talo*, un tel, une telle.

Tâou, talo, *adj. indéf.* — *Tâou ménaço qu'a bèlo pôou*, tel affecte de menacer qui tremble de peur.

Dér. du lat. *Talis*.

Tâouïè, *s. m.* Etal, établi, planche à porter le pain, banc en pierre ou en bois placé devant un magasin ou une boutique et sur lequel on étale des marchandises ; table de magnanerie sur laquelle on élève les vers à soie. — *Dourdo lous tâouïès*, se dit de quelqu'un qui va étourdiment, comme un imbécile, un idiot.

Dér. de *Tâoulo*, table.

Tâoulado, *s. f.* Une table garnie et entourée de convives. — *Sian uno bèlo tâoulado*, nous étions nombreux à table. *Uno tâoulado dé câoulés, de faviôous, d'âoubèrginos*, une planche ou un carré de choux, de haricots, d'aubergines.

Dér. de *Tâoulo*, table.

Tâouléja, *v.* Rester longtemps à table.

Tâouléjaïre, *s. m.* Celui qui se plaît à table.

Tâoulo, *s. f.* Table, meuble ordinairement en bois, servant à manger, à jouer, à écrire, etc. — *Métre la tâoulo, léva la tâoulo*, préparer le repas, desservir une table.

Dér. du lat. *Tabula*, planche.

Digitized by Microsoft ®

Tâoulo, *s. f.* Planche ou carré de légumes ou de jardinage. — *Uno tâoulo d'espinars, dé lachugos, dé cébos*, une planche, un carré d'épinards, de laitues, d'ognons.

Dér. du lat. *Tabula*.

Tâoulo-doublo, *s. f.* Table pliante, ronde ou carrée.

Tâoupado, *s. f.* Taupinière, petit monticule de terre qu'une taupe retire en creusant ses galeries. On dit aussi *Tâoupiëïro*.

Dér. de *Tâoupo*, taupe.

Tâoupén, *adj. m.* De la nature de la taupe, qui a des mœurs analogues. — *Un ra tâoupén*, un mulot ou rat des champs, qui creuse des galeries comme la taupe et forme des taupinières.

Dér. de *Tâoupo*, taupe.

Tâoupéto, *s. f.* Taupette, petit flacon de pharmacie ou de confiserie.

Tâoupiëïro, *s. f.* Taupinière. On dit aussi *Tâoupado*. — *Voy.* c. m.

Dér. de *Tâoupo*, taupe.

Tâoupo, *s. f.* Taupe, *Talpa*. Par son genre de vie, la taupe n'a pas besoin d'y voir parfaitement; elle a cependant des yeux qui y voient fort clair. Aveugle ou non, elle n'en remontrerait pas moins à tous nos mineurs, et il n'est pas d'ingénieur qui pût trouver à reprendre à ses travaux; mais les agriculteurs lui font une guerre acharnée. Ce n'est jamais dans les terres incultes ou fortes que s'établit la taupe; il lui faut les terres souples et cultivées, engraissées de fumier, dans lequel elle trouve des vers dont elle fait sa pâture préférée. Mais cet ordinaire ne lui suffit pas et les racines des plantes lui fournissent de copieux suppléments.

Tapa, *v.* Boucher, fermer avec un bouchon; couvrir. — *Tapa'no porto*, boucher une porte avec une cloison. *Tapa lou fiò*, couvrir le feu. *Sé tapa*, se couvrir, se tenir chaudement. *Tapa-vous biën*, couvrez-vous bien.

Dér. de *Ta*, bouchon.

Tapaje, *s m.* Tapage, bruit, grand désordre accompagné de bruit. — *Faïre tapaje*, faire du tapage.

Dér. du grec Πάταγος, bruit, fracas, craquement, par la transposition du π et du τ.

Tapajur, *s. m.* Tapageur, celui qui fait du tapage.

Dér. de *Tapaje*.

Tapâou, *adv.* Aussi, si peu, non plus. — *Tapâou y-anaraï pus*, aussi n'irai-je pas.

Composé de *Tant* et de *Pâou*.

Taparas, *s. m.* Sorte de poudingue ou conglomérat lacustre très-commun dans le Gard et qui, au-dessous de la terre végétale, forme une couche imperméable plus ou moins épaisse. Cette imperméabilité du sol rend la terre infertile, et on ne peut la rendre productive qu'en brisant et extrayant ces bancs de poudingues quand ils n'ont pas une épaisseur trop considérable.

Dér. de *Tapa*, boucher, couvrir, parce qu'en effet cette poudingue recouvre le sol et le bouche pour ainsi dire en le rendant imperméable. On désigne aussi ces poudingues sous le nom de *Cistre, Cistras*.

Tapas, *s. m* Gros giffle, soufflet fortement appliqué.

Tapé, *s. m.* Nain, courtaud, petit avorton. — *Lou tapé*, le jeu du bouchon.

Dér. et dim. de *Ta*, bouchon.

Tapériè, *s. m.* Câprier cultivé, *Capparis spinosa*, Linn., arbrisseau de la famille des Capparidées et dont les baies se conservent dans le vinaigre pour l'assaisonnement des mets.

Le câprier croit naturellement en Grèce et dans les îles de l'Archipel. C'est de là qu'il doit avoir été transporté en Italie et dans la Provence.

Dér. du grec Ταπεινός, rampant.

Tapéro, *s. f.* Câpre; baie de câprier confite dans le vinaigre et servant de condiment pour relever les mets. — *Voy. Tapériè*.

Tapo, *s. f.* Tape; coup légèrement appliqué avec la main sur la joue ou toute autre partie du corps en signe de familiarité ou de correction anodine.

Dér. du français *Tape*, m. sign.

Tapo-quiou, *s. m. comp.* Le gratte-cul, baie rouge de l'églantier, *Agalanciè (Voy.* c. m.). Il est ainsi nommé parce que l'on compose avec cette baie des conserves astringentes qu'on emploie pour arrêter la diarrhée. Tape-cul, tilbury, sorte de voiture légère à deux roues.

Taqua, *v.* Tacher, faire une tache, souiller, salir. Au fig. flétrir, déshonnorer.

Dér. de *Taquo*, tâche.

Taquo, *s. f.* Tâche; empreinte d'huile, de graisse, d'encre, de vin, etc.; salissure de boue, souillure au propre et au figuré. — *Lèvo biën uno taquo*, il avale volontiers un verre de vin, c'est un excellent buveur. *Acò's taquo d'oli*, c'est une chose indélébile, ineffaçable; une injure ou un service rendu que l'on n'oublie jamais, un fait qui laisse un souvenir impérissable. *Uno taquo din l'iël*, une taie.

Du bas bret. *Tach*, souillure, ou de l'arabe *Taca*, tâche.

Taquo-d'oli, *s. f. comp.* — *Voy. Taquo*.

Tar, *s. m.* Tard, longtemps après midi, aux approches de la nuit, après la nuit close. — *Sus lou tar*, sur le soir, dans la soirée.

Tar, *adv.* Tard, au delà du temps fixé, du temps ordinaire, du temps convenable. — *Un pâou tardé*, un peu tard.

Dér. du lat. *Tardè*, m. sign.

Tarabastéja, *v.* Faire du bruit, du fracas, s'agiter pour peu de chose, importuner, troubler, ravauder, tracasser.

Dér. de *Tarabast*, tarabat, sorte de crécelle dont les religieux se servaient jadis pour éveiller ceux qui, pendant la nuit, devaient chanter l'office et dont on se sert encore pour les offices de ténèbres pendant la semaine sainte. Billot, bâton ou crochet en bois qu'on mettait en travers au cou des chiens pour les empêcher de chasser seuls et d'aller dans les vignes.

Tarabastéjaïre, *s. m.* Homme importun, esprit tracas-

Digitized by Microsoft®

sier, qui s'agite constamment à propos de rien ou de peu de chose.

Dér. de *Tarabast.*

Tarabastèri, *s. m.* Tracas, vacarme. — *Voy. Tarabastéja.*

Tarabastiè, *s. m.* Homme tracassier, qui s'agite beaucoup, un brouillon.

Dér. de *Tarabast.* — *Voy. Tarabastéja.*

Taraïre, *s. m.*, ou **Taradouïro,** *s. f.* Grande tarière ou bondonnière servant à percer la bonde des tonneaux. Elle est munie d'une légère amorce.

Tarasquaïre, *s. m.* Un des hommes qui sont employés à faire mouvoir la tarasque pendant les fêtes de Sainte-Marthe, à Tarascon-sur-Rhône.

Dér. de *Tarasquo,* dont l'étymologie vient de l'espagn. *Tarasca,* fantôme.

Tarda, *v.* Tarder, différer, ne point arriver assez tôt, se mettre en retard.

Dér. du lat. *Tardare,* m. sign.

Tardé, *adv.* Dim. de *Tar,* tard; un peu tard. — *Voy. Tar.*

Tardiè, èïro, *adj. m.* et *f.* Lent, en retard; tardif, qui vient tard, qui ne mûrit que dans l'arrière-saison.

Dér. de *Tar,* tard.

Taréïrôou, *s. m.* Grande manne d'osier ronde et en forme de cône tronqué renversé, qui sert à transporter la vendange ou autres productions végétales.

Targa (Sé), *v. pr.* Se targuer, se prévaloir, tirer avantage, faire parade.

De *Targo,* targe, bouclier que l'on plaçait devant soi pour se défendre.

Targo, *s. f.* Targe, bouclier; trogne, bonne mine, mine fière, démarche assurée.

Tariblamén, *adv.* Terriblement, énormément, beaucoup, très-fort. — *A plougu tariblamén,* il a plu énormément.

Tarible, blo, *adj. m.* et *f.* Terrible, gros, énorme, redoutable. — *Un ome tarible,* un homme athlétique.

Dér. du lat. *Terribilis,* m. sign.

Tarnagas ou **Margasso,** *s. m.* Noms donnés, le premier surtout, beaucoup plus usité, au genre Pie-grièche, *Lanius.* Parmi les cinq variétés plus ou moins répandues dans le pays, le languedocien distingue : 1° *lou tarnagas dé la bèlo mèno* (pie-grièche grise, *Lanius excubitor,* Temm.), de la grosseur d'un merle, cendré sur le corps, blanc dessous, avec la queue et une bande autour de l'œil noires, et du blanc parsemé sur les parties les plus foncées; 2° *lou tarnagas dé la tèsto roujo* (pie-grièche rousse, *Lanius nifus,* Temm.), plus petit que le précédent; le dessous du corps blanc, sauf les flancs lavés de roux; tout le dessus d'un noir profond, avec un demi-cercle blanc sur les ailes, le derrière de la tête d'un roux ardent; 3° *lou tarnagas téré* ou *térén* est la femelle de ce dernier : l'épithète de *téré* lui vient de ce qu'elle place son nid plus près de terre que la première espèce. Pie seulement par sa couleur, la pie-grièche, par son bec recourbé, ses ongles crochus, et surtout ses instincts audacieux et cruels, est un véritable rapace qui chasse et dévore les petits oiseaux qu'il attire en imitant leur ramage. Ses différents noms ont voulu dépeindre son caractère : le latin *Lanius* ayant la signification de boucher, le grec Ἄγριος, Sauvages, a fait grièche. *Margasso* est le parfait équivalent du nom français, par la contraction d'*agasso,* pie, et de *mari, marido,* mauvais, méchant, à moins que la première syllabe ne vienne de *mas, maris,* mâle, c.-à-d. forte, courageuse. *Tarnagas* enfin comprend toujours le mot *Agasso,* mis au masculin *agas,* précédé de *tarn* qui, avec une légère altération, peut être *car* ou *carn,* — ce dernier mot, vieux roman — de *Caro, carnis,* chair, ce qui équivaudrait à pie carnassière. Le français donne justement le nom de pie-grièche à une femme criarde, acariâtre. Comment le languedocien a-t-il été si mauvais observateur cette fois que de faire de son *tarnagas* le synonyme de sot, de balourd? La pie-grièche se précipite souvent sur les appeaux des oiseleurs, qui la prennent ainsi dans leurs filets : a-t-on attribué à l'aveugle sottise ce qui est l'effet de son audacieuse rapacité? La captivité doit aussi l'affecter beaucoup, et, dans les premiers moments surtout, elle doit en paraître comme hébétée. Jugé dans ces circonstances, le *Tarnagas* a pu être pris pour un sot, et devenir ainsi le prototype de l'espèce.

Tarnâou, *s. m.* Un gros, une drachme, la huitième partie de l'once; le gros pèse trois deniers, et le denier un grain.

Ce mot paraît être dérivé de *ternarius* ou de *ternalis,* de trois, parce que le gros est composé de trois deniers.

Taro, *s f.* Tare, déchet, déduction faite sur une pesée de denrées ou de marchandises du poids de l'enveloppe ou du récipient qui sert à les contenir; vice, défaut, défectuosité. — *Vigno èn taro,* une vigne en sève ou en fleur.

De l'arabe *Tharah,* rejeter, rebuter; ou de *Talah,* défaut, vice.

Taros, *s. f. plur.* Défauts, vices. — *Voy. Taro.*

Tartanis-tartanas! *interj.* Onomatopée employée dans le jeu de cache-cache.

Tartano ou **Tartanas,** *s. m.* Le milan et principalement la buse. Le milan est fort rare dans nos contrées; la buse, au contraire, y est commune. On peut établir, en règle générale, que, parmi les oiseaux de proie diurnes, les plus gros, en bornant toutefois cette classe à ceux qui font la guerre à nos basse-cours, sont confondus sous le nom de *Tartano,* comme les petits le sont sous celui de *Mouïcé.* Quant aux plus gros, tels que l'aigle, le vautour, dont quelques variétés habitent les montagnes voisines et nous visitent quelquefois, ils conservent leurs noms français légèrement assaisonnés à la languedocienne.

Ce nom a sans doute été donné à la buse parce que ses ailes sont triangulaires et en forme de voile latine, comme celle du vaisseau appelé tartane, qui sert à la pêche et au cabotage sur la Méditerranée. Le nom de cette embarcation paraît lui-même dérivé du celtique.

Digitized by Microsoft ®

Tartèlo (Faïre la). Mot qu'emploient les gamins en jouant à pile ou face, pour indiquer que leur adversaire cherche à tricher, en faisant retomber la pièce du côté qui peut le faire gagner.

Tartèlèto *s. m.* Bonbon, petite tarte.

Tartifle, *s. m.* La pomme de terre.

Dér. par corruption de l'allemand *Kartoffel*, dont la prononciation se rapproche beaucoup du mot *Tartifle*.

Tassèla, ado, *adj. m.* et *f.* Tacheté, moucheté, qui a des taches sur la peau.

Tassèou, *s. m.* Tasseau, morceau de bois servant à soutenir une tablette, une étagère, un rayon de bibliothèque; grosse pièce faisant tache que l'on met sur une autre étoffe; emplâtre, tache.

Tasso, *s. f.* Tasse, petit vase servant à boire du café, de la tisane ou autres breuvages que l'on prend à petites doses.

Dér. du celt. *Tass*, m. sign.

Tasso, *s. f.* Taxe, taux, prix, cours, tâche. — *L'an més à la tasso*, on le fait travailler à la tâche. *Acò's la tasso*, c'est la taxe, le prix fixé.

Dér. du français Taxe.

Tasta, *v.* Goûter, déguster, essayer, éprouver; agir avec circonspection, sonder le terrain.

Dér. du lat. *Tactum*, supin de *Tangere*, toucher.

Tasto, *s. f.* Dégustation, essai d'un fruit, d'une liqueur, mais surtout des melons, du fromage, du vin et de l'huile; échantillon. — *Prène un mèloun à la tasto*, choisir un melon en en goûtant plusieurs. *Mé pourtaran la tasto d'aquèl vi*, on m'apportera l'échantillon de ce vin. *Douna à la tasto*, offrir à l'essai.

Dér. de *Tasta*, goûter.

Tastoù, *s. m.* Reste de pâte dont on fait de la galette ou une fouace qui imite grossièrement une forme humaine appelée *Èstève*. — *Voy.* c. m.

Tastounéja, *v.* Tâtonner; chercher à tâtons dans l'obscurité. Au fig. tâtonner, procéder avec hésitation, avec incertitude, faute de lumières ou de renseignements précis.

Tavèl, *s. m.* Pile, tas, agglomération. — *Tavèl (Tavèou*, en provençal), village du canton de Roquemaure, a la même signification que réunion, agglomération d'habitations, centre habité.

Té, *s. m.* Une goutte; la roupie qui pend au nez; gouttière, chenal par lequel les eaux d'un toit s'écoulent sur le sol. — *N'én vole pa qu'un té*, je n'en veux qu'une goutte, une larme.

Tè, *pr. pers. de la 2e personne.* Te, toi, à toi. — *Tè vése*, je te vois. *Prén-té gardo!* prends garde à toi. *Garo-té d'aquì*, ôte-toi de là. *Dé qué té prèn?* qu'est-ce qui te prend? *Tè iè parlère coumo fòou*, je lui parlai d'importance.

Dér. du lat. *Te*, ou du grec Τε, te, tu, toi.

Tè! *interj.* Tiens! vraiment! Est-ce bien vrai! Est-il possible! *Tè, véjo-lou!* Tiens, vois-le! *Tè tu, tè iéou!* s'emploie en parlant de gens qui se disputent et se renvoient réciproquement des injures.

Tèbès, éso, *adj. m.* et *f.* Tiède. — *Aïgo tébéso*, eau tiède.

Dér. du lat. *Tepidus*, m. sign.

Técha, *v.* Dégoutter, tomber goutte à goutte. — *Soun nas técho*, son nez dégoutte. *Técho*, il pleut légèrement, il bruine. *Aquél ron técho*, l'eau suinte de ce rocher.

Técho, *s. f.* Goutte. — *Voy.* aussi *Té* et *Dégoù*.

Téchoù, *s. m.* Petite goutte. Dim. de *Té* et de *Técho*. On dit aussi *Téché*.

Tèfle, *s. m.* Gros morceau, grosse pièce. — *Tèfle dé pan*, un quignon, un gros morceau, un chanteau de pain; un buffle, un animal de grosse taille; un homme obèse, joufflu; un soufflet appliqué sur la joue.

Tègne, *v.* Teindre, donner à une étoffe ou à toute autre chose une couleur voulue, en la plongeant dans une dissolution liquide préparée à cet effet.

Dér. du lat. *Tingere*, m. sign.

Tèïous, ouso, *adj. m.* et *f.* Filamenteux, fibreux, coriace, comme la teille du chanvre, la filasse.

Tèl, tèlo, *s. indéf.* — *Un tèl, uno tèlo*, un tel, une telle. Se dit dans un sens général pour désigner vaguement une personne dont on parle. On dit aussi: *un tâou, uno talo*.

Dér. du français.

Tèlado, *s. f.* Une pièce de toile.

Dér. de *Tèlo*. — *Voy.* c. m.

Tèlatiè, *s. m.* Marchand de toile, tisserand, marchand toilier.

Tèlèto, *s. f.* Éblouissement, obscurcissement de la vue chez les moribonds, dont la cornée devient trouble et opaque. — *La tèlèto*, le voile de la mort.

Tèlo, *s. f.* Toile, tissu de fil de lin ou de chanvre, tissu ou filet des araignées. On le dit aussi pour le lé ou largeur d'une toile. — *Tèlo d'oustâou*, toile de ménage. *Tèlo cruso*, toile écrue, non lessivée, non blanchie. *Las tèlos sé toquou*, je suis sans le sou.

Dér. du lat. *Tela*, formé par syncope de *Texula*.

Tèlo, *s. indéf. f.* Telle. — *Madamo uno tèlo*, madame une telle. — *Voy. Tèl*.

Témouèn, *s. m.* Témoin, celui ou celle qui a vu ou entendu un fait; preuve ou marque; fragments de pierre ou de tuile que l'on place à côté d'une borne-limite, et qui étant rapprochés, se soudent de manière à reprendre leur forme entière.

Dér. du lat. *Testimonium*, m. s.

Témpéstéja, *v.* Tempêter, faire grand bruit, se fâcher bruyamment, faire de violents reproches.

Dér. de *Témpèsto*, tempête.

Témpèsto, *s. f.* Tempête, ouragan, agitation violente de l'air, le plus souvent accompagnée de pluie, d'éclairs et de tonnerres.

Dér. du lat. *Tempestas*, tempête.

Témpiè ou **Trémpiè**, *s. m.* Pluie abondante, qui pénètre très-avant dans la terre et suffit à alimenter les sources

Digitized by Microsoft®

et les fontaines et à les faire grossir. — *A fa un bon trempiè,* la pluie a bien trempé la terre.

Dér. de *Trempa,* mouiller.

Tempièïra, *v.* Tremper, saturer d'eau. — *A bièn tempièïra,* la pluie a bien trempé la terre ou l'a bien abreuvée; il a plu abondamment.

Dér. de *Tempié.* — *Voy.* c. m.

Témple, *s. m.* Temple; édifice consacré au culte protestant. — *Anan dou témple,* nous nous rendons au service religieux dans le temple protestant.

Dér. du lat. *Templum,* m. sign.

Tempourì, *v.* Finir son temps, sa tâche, sa journée, son année; supporter la grande chaleur, le grand froid, le vent, la pluie, et en général les températures extrêmes. — *L'on po pa tempourì,* on ne saurait tenir contre ce froid, contre cette chaleur. *Pode pa lou tempourì,* je ne puis le supporter; se dit en parlant d'un fâcheux, d'un homme ennuyeux.

Dér. du lat. *Temporis,* gén. de *Tempus,* temps.

Tempouros, *s. f. plur.* Les saisons, mais surtout le renouvellement de chaque saison, les Quatre-Temps ou saisons de l'année que l'Église consacre au jeûne et à l'abstinence; la saison des semailles ou autres opérations principales de l'agriculture.

Dér. du lat. *Tempora.*

Tén, *s. m.* Temps, durée qui s'écoule d'une époque à une autre plus ou moins éloignée; loisir; délai; terme; saison propre à chaque chose; occasion; état, disposition de l'atmosphère. — *Sèn dou bèou tén,* le beau temps est arrivé. *Prou tén et bèlo ouro,* se dit de celui qui néglige ses affaires, qui croit toujours avoir le temps d'y songer, de s'en occuper, et ne s'en occupe jamais.

Dér. du lat. *Tempus,* m. s.

Tén, téncho, *adj. m.* et *f.* Teint, teinte, qui a été plongé dans un bain de teinture.

Dér. du lat. *Tinctus,* m. s.

Tèn, 3e pers. de l'ind. du verbe *Ténì* ou *Tène,* tenir. Il ou elle tient.

Dér. du lat. *Tenere,* tendre.

Ténal, *s. m.* Locution employée comme terme de comparaison : *Maïgre coumo un ténal,* sec comme un hareng, maigre comme un cent de clous. Le mot *Ténal* dérive peut-être de tenaille, outil qui rappelle vaguement, avec sa tête et ses deux branches, les bonshommes naïfs que les enfants dessinent sur les murs.

Ténchura, *v.* Teindre, donner de la teinture à une étoffe, passer une couleur à l'huile, au vernis ou à l'eau sur une porte, une fenêtre, un meuble, une construction en bois. — *Aï ténchura ma porto,* j'ai passé de la peinture sur ma porte.

Dér. du lat. *Tingere,* m. s.

Ténchurié, ténchurièïro, *s. m.* et *f.* Teinturier, celui qui exerce le métier de teindre les étoffes.

Dér. du lat. *Tinctor,* m. s.

Ténchuro, *s. f.* Teinture, liqueur préparée pour teindre: impression de couleur que cette liqueur laisse sur les étoffes; l'art du teinturier.

Dér. du lat. *Tinctura,* m. s.

Téndièïro, *s. f.* Amorçoir, tarière dont les charpentiers se servent pour commencer un trou dans le bois.

Dér. de *Tendre,* diriger.

Téndl, *s. m.* Piège pour prendre les petits oiseaux, composé d'une pierre plate soulevée d'un côté de manière à présenter une inclinaison d'environ 45°, et soutenue sur un appui fragile composé de quatre bûchettes disposées de telle sorte que le moindre attouchement les détraque et fait tomber la pierre sur l'oiseau. — *Voy. Léco.*

Téndïos? *s. f plur.* Terme de laboureur. Ce sont deux verges ordinairement en fer qui passent à travers le sep d'une charrue et le relient au mancheron.

Dér. du lat. *Tenere,* tendre.

Téndos, *s. f. plur.* — *Téndos dâou col,* les muscles, les tendons du cou.

Téndroù, *s. f.* La tendreté d'une viande, d'une salade, du pain, d'un comestible quelconque, qualité de ce qui est tendre ou facile à couper; les châtaignes qui, après le dépiquage, ne sont pas encore complètement desséchées. — *Y'a dé téndroù dinc aquélo pisado,* il y a des tendrons dans cette quantité de châtaignes sèches soumises au dépiquage.

Tène, *v.* Tenir, être ferme; être lié, attaché, collé; ressembler. — *Tène pè,* piéter; marcher avec quelqu'un d'un pas égal, le suivre de près. *Fasès mé tène acò,* faites-moi passer cela. *Quan ténèn dâou més?* combien avons-nous? quel est le quantième du mois? *Tèn dé soun pèro,* il a les qualités ou les défauts de son père. *Sé tèn bièn,* il s'habille avec goût.

Dér. du lat. *Tenere,* tendre.

Ténésoù, *s. f.* Constance, fermeté, cohésion, solidité. — *Lou ten n'a jés dé ténésoù,* le temps est inconstant, variable.

Dér. de *Tène,* tenir.

Téngudo, *s. f.* Lieu où l'on se tient habituellement; maisons que l'on fréquente ordinairement; habitat, en parlant des plantes; gîte, en parlant des animaux. — *Acò soun sas téngudos,* c'est là qu'il se tient d'habitude.

Dér. de *Tène,* tenir.

Ténguén-ténguén, locut. employée en Languedoc et équivalente à donnant-donnant, tenant-tenant. Cette expression est très-employée parmi les enfants qui, en voulant troquer une bagatelle contre une autre, se défient l'un de l'autre et conviennent, en prononçant cette locution, de se nantir réciproquement, mais seulement à demi, de ce qu'ils veulent échanger.

Dér. de *Tène,* tenir. — *Voy.* c. m.

Ténì, *v.* Tenir, avoir à la main ou entre les mains; posséder; être lié, attaché; prendre, recevoir; avoir hérité; proférer, tenir des propos; avoir de la ressemblance; entretenir, accomplir, garder, effectuer. — *Tenì d'à-mèn.*

Digitized by Microsoft ®

surveiller, épier. *M'ou tène dé di* ou *pér di*, je me le tiens pour dit. Ce mot s'emploie d'ailleurs dans le même sens que *Tène*, dont il est un équivalent.

Dér. du lat. *Tenere*, tendre, à cause de l'état de tension où sont les muscles de la main quand on tient quelque chose.

Ténquo, *s. m.* Coup, brèche. — *A rèçuupégu uno ténquo*, cet objet est écorné, fendu, il a reçu une brèche.

Ténta, *v.* Tendre des toiles sur le devant des maisons ou au-dessus des rues pendant les grandes chaleurs de l'été pour se garantir des rayons du soleil. Dans certains pays, et notamment à Avignon, on tend des toiles au-dessus des rues où passent les processions de la Fête-Dieu.

Dér. du lat. *Tenere*, tendre.

Ténto, *s. f.* Tente, pavillon militaire, abri de toile sous lequel on campe; banne, toile que l'on tend pour se mettre à l'abri de la pluie et du soleil.

Dér. du lat. *Tentorium*.

Téouiè, *s. m.* Tuilier, ouvrier qui fabrique des tuiles avec de l'argile cuite.

Dér. du lat. *Tegularius*, m. s.

Téouièïro, *s. f.* Tuilerie, fabrique de tuiles; briqueterie, usine où l'on fabrique et où l'on cuit des briques d'argile.

Dér. du lat. *Tegularium*, m. s.

Téoulado, *s. f.* Toiture faite avec de la tuile et, par extension, une toiture en général.

Dér. de *Téoule*, tuile.

Téoule, *s. m.* Tuile, sorte de plaque en argile cuite et ordinairement cintrée, qui sert à couvrir les maisons, à construire des toitures; une visière de casquette. — *Faïre lou téoule*, avoir l'air malade ou déconfit.

Dér. du lat. *Tegula*, de *Tegere*, couvrir.

Téoule-vis, *s. m. comp.* — *Téoulado à téoule-vis*, toiture à tuile découverte, sans doublure de planches ou de briques plates.

Téoulisso, *s. f.* Toiture de maison construite avec de la tuile. On dit aussi *Téoulado* et *Couvèr*. — *Voy.* c. m.

Dér. de *Téoule*, tuile.

Tèoune, **tèouno**, *adj. m.* et *f.* Mince, aminci, grêle, frêle, terne, pâle, sans couleur.

Dér. du lat. *Tenuis*.

Térado, *s. f.* Champ, plantation, pièce de terre semée ou complantée d'une même espèce d'arbres ou de plantes. — *Uno térado dé bla*, un champ de blé. *Uno térado dé trufos*, un champ de pommes de terre. *Uno térado d'amouriès*, une terre plantée de mûriers.

Dér. de *Tèro*, terre.

Téragnas, *s. m.* Rocher pourri ou pierre morte; roche qui s'effrite et se décompose à l'air, qui se réduit en poussière ou en écailles; terrain inculte, rocailleux et couvert de broussailles.

Dér. de *Tèro*, terre.

Téraïè, *s. m.* Potier de terre, faïencier, revendeur d'ouvrages en poterie, en faïence, en porcelaine.

Dér. de *Tèro*, terre.

Téraïo, *s. f.* Poterie, vases en terre cuite, ustensiles de cuisine en terre cuite, vaisselle en poterie. La poterie de Saint-Quentin, près d'Uzès, est très-usitée dans les environs d'Alais. Cette poterie est commune, mais solide et légère. — *Lava la téraïo*, laver la vaisselle.

Dér. de *Tèro*, terre.

Téraïre, *s. m.* Territoire; l'ensemble du territoire d'une commune; surface de pays dépendant d'une même juridiction. — *Téraïre loubâou*, portion de terroir alternativement formé de rochers et de terre végétale, présentant des veines et des cavités. — *Téraïre bravén*, sorte de terrain lacustre, ancien fond d'étang.

Dér. de *Tèro*, terre.

Téralado, *s. f.* Terreau, terre neuve, limon transporté sur une terre maigre pour l'engraisser; terreau, humus des forêts et des bois, fumier réduit en poudre noirâtre que l'on emploie pour cultiver des plantes délicates ou rares.

Dér. de *Tèro*, terre.

Térassiè, *s. m.* Terrassier, ouvrier terrassier, ouvrier que l'on emploie dans les travaux de terrassement, surtout dans la construction des routes. Se dit, par extension, d'un homme qui cherche à agrandir son champ aux dépens de ses voisins par des empiétements successifs.

Dér. de *Tèro*, terre.

Téré, *s. m.* Sorte de raisin bon à manger que l'on cultive dans le Languedoc. Il y en a de plusieurs espèces : le *téré* proprement dit d'un rouge brun; le *téré-bouré*, rouge pâle et blanchâtre; le *téré-éscalan*, dont les grains sont très-lâches et très-espacés.

Téréja, *v.* Remuer, gratter la terre, comme font les enfants en se jouant par terre ou sur un tas de sable.

Dér. de *Tèro*, terre.

Térino, *s. f.* Terrine, vase en terre évasé servant à la cuisine. Ce mot s'emploie surtout pour désigner un bassin de garde-robe ou de chaise-percée; un bassin de malade, plat, évasé, que l'on fait glisser dans un lit, sous le malade.

Tèrme, *s. m.* Terme, borne, limite d'un champ, d'un territoire, d'un domaine. — *Planta tèrme*, procéder à un bornage, à une délimitation de propriétés contiguës.

Dér. du lat. *Termen*, terme.

Tèrméja, *v.* Aborner un champ, y planter des bornes.

Dér. de *Tèrme*, terme.

Tèro (Faïre), *loc. adv.* Succomber à une grande douleur. — *Né fara tèro*, il en mourra de chagrin.

Tèro-bravénquo, *s. f. comp.* Terre forte et argileuse des terrains lacustres.

Tèro-labourivo, *s. f. comp.* Terre labourable, propre à être labourée, à recevoir la semence.

Tèro-loubâou, *s. f. comp.* Terrain rocailleux, mélangé de terre végétale.

Téroûs, ouso, *adj. m.* et *f.* Terreux, euse; mélangé ou souillé de terre.

Dér. de *Tèro*, terre.

Digitized by Microsoft ®

Térubin, *s. m.* Toupie de grosse dimension. On dit aussi *Turbin*.

Tès, *s. m.* Tèt; morceau de poterie cassée; fragment d'un pot cassé, d'une faïence, d'un verre. — *Aquél fricò sén lou tès*, ce ragoût à l'odeur de poterie brûlée. Il existe près de Rome une colline assez élevée appelée *Monte-Testaccio*, entièrement formée par des débris de poterie cassée et dont l'origine n'est point encore expliquée.

Dér. du lat. *Testa*, vase de terre cuite.

Téscoû, *s. m.* Le coin de la charrue qui assujétit le mancheron à la queue du soc et dont l'enlèvement suffit pour démonter la charrue.

Téso, *s. f.* La gomme, la sève qui découle des arbres résineux.

Téstari, *s. m.* Tètu, entêté, opiniâtre.

Dér. de *Tèsto*, tête.

Téstéto, *s. f.* Petite tête, tête d'agneau, de chevreau. — *Aï més uno téstéto*, j'ai mis à cuire une tête d'agneau.

Dim. de *Tèsto*, tête.

Téstièïro, *s. f.* Chevet d'un lit: le chatourné d'un lit; pièces qui font partie d'un bois de lit du côté du chevet; tètière, portion de la bride qui passe sur la tête du cheval.

Dér. de *Tèsto*, tête.

Tèsto, *s. f.* Tête, portion du corps de l'homme ou de l'animal qui contient le cerveau, les organes de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat. — *Ès un home dé tèsto*, c'est un homme intelligent. *Faï coumo lous aïés, travaïo dé tèsto*, c'est un homme qui réfléchit continuellement. *Grosso tèsto pâou dé sén*, celui qui a une grosse tête a souvent peu de bon sens. *Parla dé tèsto*, être dans le délire. *Tèsto dé fol n'a jamaï blanquì*, tête de fou n'a jamais blanchi. *Aquél éfan a bono tèsto*, cet enfant est intelligent, il a de la mémoire, il apprend facilement. *Tèsto d'aïé*, une tête d'ail, l'ensemble des gousses qui la composent. *Tèsto d'ase*, tètard, larve de la grenouille. *Tèsto duro*, intelligence lente, conception difficile, celui qui possède ces défauts. *Tèsto séquo*, étourdi, évaporé, qui ne sait pas se conduire. *Tèsto-flou*, jeu de pile ou face. Contraction de l'expression *Tèsto ou flou*, tête ou fleur, parce que jadis les pièces de monnaie françaises présentaient, d'un côté l'effigie du souverain et de l'autre l'écu fleurdelisé aux armes de France.

Dér. du lat. *Tèsta*, employé dans le sens de crâne.

Téstoû, *s. m.* Teston, ancienne monnaie de France ainsi nommée parce qu'elle portait sur l'avers l'effigie du roi régnant. Les premiers testons furent frappés sous Louis XII; ils valaient d'abord dix sous, leur valeur s'éleva jusqu'à vingt-quatre sous.

Téstoulo, *s. f.* Morceau de tuile cassée, débris de tuile ou de brique.

Dér. de *Tès*, tèt.

Tèstu, *s. m.* Gros marteau de maçon employé dans les démolitions de maçonneries, et servant à dégrossir ou briser les moëllons bruts. Ce marteau est pointu d'un côté.

Téstudo (Piolo), *s. f.* Hache à talon ou à marteau.

Tèt, *s. m.* Toit, toiture, couverture de maison.

Dér. du lat. *Tectum*, m. sign.

Téta, *v.* Têter, se dit d'un enfant à la nourrice. — *Éncaro této*, il n'est point encore sevré. *Avédre lou téta dous*, être persuasif, avoir la langue dorée. *Téta* se dit aussi dans le jeu de boules pour indiquer que la boule touche le but.

Dér. du celt. *Tetar*, ou du grec Τιτθή, mamelle.

Tétaïre, *s. m.* Rejetons, branches gourmandes des arbres; un enfant qui demande souvent à têter, un rude têteur.

Tétarèl, *s. m.* Le hochet ou suçoir des petits enfants. On appelle aussi *Tétarèl* ou *tétarèlo*, celui ou celle qui fait métier de têter les femmes que le lait incommode.

Tétin, *s. m.* Le sein d'une femme, le pis d'une vache, d'une chèvre, d'une brebis.

Dér. du grec Τιτθή, mamelle.

Tétinardo, *s. f.* Une grosse femme aux fortes mamelles, et par ironie une grosse commère, une grosse maritorne.

Dér. de *Tétin*, sein.

Tétino, *s. f.* Le pis des animaux et en particulier d'une chèvre, d'une vache, d'une brebis qui portent du lait.

Dér. de *Tétin*. — *Voy.* c. m.

Této, *s. f.* Châtaigne bouillie, marron bouilli que l'on mange comme en têtant; on l'appelle aussi *Cdoudéto*. — *Ès fla coumo uno této*, il est mou comme un linge mouillé. *Té crébe coumo uno této*, je te crève comme une vessie, une outre.

Této-lèbre, *s. m.* Nom vulgaire du *Lychnis sylvestris alba simplex*, ou Compagnon blanc. — *Voy. Cdoulichoû.*

Tï, *s. m.* Mouvement convulsif et involontaire de quelque muscle; geste singulier et non justifié que l'on fait par habitude et sans raison; tic, grimace habituelle; caprice, passion; maladie ou mauvaise habitude du cheval qui le porte à mordre sa mangeoire ou à frapper dessus avec la tête. — *Prène lou tï*, s'entêter. *Préne à tï*, prendre en grippe. *Aquò ès soun tï*, c'est son habitude, sa manie, son caprice, son défaut. *A lou tï dé béoure*, il a la manie de boire.

Tïa, *v.* Tuer, ôter la vie d'une manière violente; détruire, fatiguer à l'excès, éprouver un violent chagrin. — *La barbasto a tïa lous amouriès*, la gelée blanche a brûlé la feuille. *Aquél chagrin mé tuïo*, ce chagrin me tue.

Dér. du grec Θύω, immoler, tuer.

Tïadoû, *s. m.* Tuerie, abattoir, lieu où les bouchers tuent les animaux de boucherie.

Dér. de *Tïa*, tuer.

Tïadouïro, *s. f.* Tuerie, massacre, carnage, boucherie; coupe-gorge; endroit dangereux, escarpé, difficile à franchir, où l'on court risque de la vie.

Dér. de *Tïa*, tuer.

Tïaïre, *s. m.* Tueur de cochons, égorgeur, garçon boucher.

Dér. de *Tïa*, tuer.

Digitized by Microsoft®

Tiba, *v.* Tendre ou étendre en tirant. On dit aussi *Tibla*. — *Tiba uno cordo*, tendre une corde. *Sé tiba*, se serrer la taille. *Ès tiba*, au fig. il est ivre. On suppose que ce mot vient du celtique.

Tibage, *s. m.* Une mangeaille. — *Avèn fa un tibage*, nous avons fait un repas homérique. — *Voy. Couflage* et *Ramplimèn*.

Dér. de *Tiba*, tendre.

Tiblado, *s. f.* Une truellée. Au fig. une grande cuillerée de potage.

Dér. de *Tiblo*, truelle.

Tiblassado, *s. f.* Augm. de *Tiblado*. Une grosse truellée de mortier, de plâtre, etc., au fig. une grande cuillerée de potage.

Dér. de *Tiblo*, truelle.

Tiblo, *s. f.* Truelle, outil de maçon qui sert à prendre le mortier, à l'étendre; il sert aussi à gâcher le plâtre, à le délayer et à polir les enduits.

Dér. du lat. *Trulla*, plat, écuelle.

Ticun, *s. m.* Personne capricieuse, qui a contracté une habitude, un tic, une manie. — *Acò's un ticun*, c'est un maniaque.

Tièïro, *s. f.* File, rangée, rang, ordre, suite; une allée d'arbres; un rang de pieux, de ceps de vigne, de choux.

Tico-taco, *s. m.* Tic-tac, terme servant à exprimer le battement du cœur. — *Soun cur i fasiè tico-taco*, son cœur battait avec force.

Tifo-tafo, Bagarre, dispute, émeute, échaffourrée, tapage. — *Y-âoura quâouco tifo-tafo*, il y aura du grabuge.

Tignassiè, ièïro, *s. m.* et *f.* Celui ou celle qui a une chevelure épaisse, rude et inculte. — *Tignassiè téstu*, homme à la tête ébouriffée, mal peignée, hirsute, et dont l'entêtement n'est pas moindre.

Tignasso, *s. f.* Teignasse et non tignasse d'après l'abbé de Sauvages; chevelure mal peignée, vieille perruque. — *Tignasso dé candi*, une perruque de chiendent, une chevelure d'un blond fade. *Tignasso*, dit Sauvages, est corrompu du fr. teignasse dérivé à son tour de teigne, maladie de la tête qui provoque la chûte des cheveux, dont la perruque dissimule l'absence. C'est pour obvier aux conséquences de cette maladie que la perruque a été sans doute inventée, et les teigneux avaient, plus que personne, le plus grand intérêt à l'adopter.

Dér. de *Tigno*, teigne.

Tignos, *s. f.* Les engelures qui surviennent aux pieds et aux mains; tumeur phlegmoneuse, accompagnée de démangeaisons et occasionnée par le froid. On dit aussi *Cidoulos*. — *Voy.* c. m.

Timbourlo, *s. f.* Sonnette de bélier qui rend un bruit sourd et que l'on suspend au cou des chefs du troupeau.

Timbra, *v.* Tendre fortement. Se dit d'une corde à boyau de violon, de guitare, de harpe et de tambour. — *Timbra un tambour*, tendre la double corde à boyau placée sous la peau inférieure d'un tambour et que l'on serre avec une vis à écrou pour précipiter ses vibrations.

Timbra, ado, *adj. m.* et *f.* Tendu, tendue. — *Tiro aquélo cordo et faï la biên timbra*, tire cette corde et tends-la bien.

Dér. du v. *Timbra*.

Timbre, *s. m.* Timbre, marque imprimée; petite cloche dépourvue de battant et que l'on frappe avec un marteau. On l'a appliqué aux horloges, aux pendules, aux portes d'entrée des maisons pour remplacer le marteau.

Timoù, *s. m.* Timon, longue pièce de bois qui sort de l'avant-train d'une voiture ou d'un chariot et à laquelle on attelle les chevaux; gouvernail d'un vaisseau, d'un bâteau, qui sert à le diriger.

Dér. du lat. *Temo, onis*, flèche de char, appareil qui sert à le conduire, à le traîner.

Timoù, *s. f.* Tumeur, tuméfaction, soulèvement de la peau ou de la surface d'un organe, produit soit par un corps étranger qui cherche à pénétrer au dehors, soit par un amas plus ou moins profond de liquide, soit enfin par un développement de tissus organisés.

Timouniè, *s. m.* Cheval attelé au brancard d'une charrette.

Tinado, *s. f.* Une cuvée; plein une cuve; ce que l'on fait à la fois de vin dans une cuve; une cuvée de linge lessivé.

Dér. du grec Τινός, cavité, chaudron.

Tinâou, *s. m.* Cuve vinaire; cuveau en maçonnerie ou en bois où l'on met à fermenter le raisin préalablement foulé sur un plancher supérieur.

Étym. du mot précédent.

Tino, *s. f.* Cuve en bois servant à lessiver le linge: fosse où les tanneurs font macérer les peaux dans la chaux détrempée, pour les épiler.

Étym. des deux mots précédents.

Tintamarado, *s. f.* Tintamarre, bruit insolite et intense; vacarme, bruit désordonné et confus.

Dér. de *Tinta*, frapper, tinter, et de *Marro*, sorte de bêche ou de houe qui sert à bêcher la terre et sur laquelle les paysans frappent pour marquer l'heure des repas et en donner le signal à leurs compagnons.

Tin-tin! *interj.* Onomatopée traduisant le son des pièces d'argent. — *Té pagaraï tin-tin!* je te payerai comptant, argent sonnant. Cette locution désigne aussi le son d'une petite cloche. *La campano a fa tin-tin*, la cloche a sonné, a tinté. *Lou tin-tin dé la campano*, le tintement de la cloche. Dans ce dernier cas l'expression *tin-tin* est employée substantivement.

Tiou, tîouno, *pr. poss. m.* et *f.* de la 2e *pers. du sing.* Tien, tienne; qui est à toi, qui t'appartient. — *Aquò és tiou*, cela est à toi.

Dér. du lat. *Tuus*, dér. du grec Τεός, m. sign.

Tîoune, *pr. poss.* seconde forme de *Tiou*, dont la signification est la même et dont le féminin est aussi *tiouno*.

Nous devons faire remarquer toutefois que *Tioune* s'emploie plus souvent substantivement pour le tien, ton bien,

Digitized by Microsoft®

ton avoir, ce que tu possèdes. — *Siès din lou tioune,* tu es établi dans ton bien, dans ton héritage, sur tes domaines.

Même étymologie que le mot précédent.

Tira, *v.* Tirer, amener vers soi, dans le sens où l'on marche; dévider la soie du cocon; tirer ou puiser de l'eau dans un puits, dans un réservoir; tirer un coup de fusil. — *Tira d'aïgo,* puiser de l'eau. Au fig. *Tira d'aïgo,* signifie être mal dans ses affaires, être réduit aux expédients. *Faïre tira soun pourtrè,* se faire peindre. *Tira dé la,* traire une vache, une chèvre, etc. *Tira un cò dé fusil,* tirer, décharger un coup de fusil. *Quan tiro vosto roumano?* combien pèse votre balance romaine? quelle est sa portée? *Tira un plan,* lever un plan; tromper quelqu'un par de faux récits; lui donner le change sur les véritables intentions que l'on a. *Tira dré,* aller droit devant soi, suivre le droit chemin. *Tira d'urgén,* retirer, toucher de l'argent. *Un émplastre qué tiro,* un emplâtre qui provoque la suppuration. *Tiro,* se dit au jeu de boules quand un joueur lance la sienne contre le but ou contre celle de son adversaire, pour la chasser. *Tira péno* ou plutôt *Traïre-péno,* être en souci sur le compte de quelqu'un, sur le dénouement d'une affaire. *Tiro dé soun païre,* il ressemble à son père, il a ses manies, ses qualités, ses défauts. *Tiro-té d'aquì,* retire-toi de là ou tire-toi de là comme tu le pourras. *Faïre tira sous papiès,* faire expédier, transcrire un extrait d'un acte de naissance, de mariage, de décès, ou tout autre document particulier.

Tira, *v.* Oter, enlever, arracher, retirer. — *Y-an tira dé san,* on l'a saigné. *Tiro-mé 'quèlo éspigno,* ôte-moi, arrache-moi cette épine.

Dér. de l'ital. *Tirare,* ou de l'espagnol *Tirar,* par corrupt. du lat. *Trahere.*

Tira (Sé), *v. réfl.* Se tirer, se dégager, se délivrer, échapper. — *M'én souï tira d'uno bèlo!* je l'ai échappée belle! je me suis tiré d'un fier embarras! *Sé tira d'én dé souto,* se tirer de dessous. *Lous èrs sé tirou,* il y a un courant d'air. *Sé n'ès tira las braïos nétos,* il s'en est tiré sain et sauf.

Tiradìs, isso, *adj. m.* et *f.* Qui est souvent tiré, qui se renouvelle souvent. *Aïgo tiradisso, pous tiradìs,* fontaine, source, puits dont l'eau est souvent puisée.

Dér. de *Tira.*

Tiradoù, *s. m.* Tiroir, sorte de boîte carrée enchassée dans une table, une armoire, une commode, et qu'on ouvre à volonté en la tirant à soi.

Dér. de *Tira,* tirer.

Tiradoù, *s. m.* Atelier de filage de soie, où on la dévide sur le cocon, et dans lequel sont établis plusieurs tours à tirer ou à filer. — *Voy. Tiraje.*

Tiraïro, *s. f.* Tireuse ou fileuse de soie; l'ouvrière qui la dévide sur le cocon, au moyen de l'eau chaude. On disait aussi jadis *Tiraïre,* pour désigner les ouvriers mâles employés à ce dévidage; mais depuis de longues années, le dévidage des cocons est exclusivement réservé aux femmes dans la région alaisienne.

Tiraje, *s. m.* Filature: atelier où l'on tire la soie du cocon en le plongeant dans l'eau chaude. On appelle aussi l'atelier où l'on tire la soie, *tiradoù;* celui où on la mouline, *moulì dé sédo.*

Tirassa, *v.* Traîner; traîner après soi, traîner par terre: au fig. dire à quelqu'un des paroles méprisantes.

Dér. du lat. *Trahere* ou du grec Τιτάσσω, mouvoir, agiter, secouer.

Tirassa (Sé), Se traîner, languir, se traîner par terre, dans la saleté. — *Sé po pas tirassa,* il ne peut pas se traîner.

Tirasso, *s. f.* Tirasse ou traînasse, filet aussi large que long qui sert à prendre les oiseaux; herse, traînoire ou traîneau dont on se sert dans certaines fermes pour traîner du fumier, des pierres, etc., sur un terrain où les voitures ne peuvent passer.

Tirlan, *s. m.* Chenapan.

Tirlintèïno, *s. f.* Tiretaine, sorte d'étoffe dont la chaîne est de fil et la trame de laine. Ce nom, qui s'applique à une étoffe fragile, s'emploie au fig. pour déprécier une chose. — *Aquò 's pas que dé tirlintèïno,* se dit d'une chose de mauvaise qualité, et même d'un homme de peu de valeur au point de vue de l'honorabilité.

Sauvages pense que la tiretaine a pris son nom de la ville de Tyr où on l'aurait fabriquée dans l'antiquité; mais cette étymologie ne nous paraît devoir être acceptée qu'avec la plus grande réserve.

Tiro, *s. m.* Différend, débat, contestation sur le prix, la valeur d'un objet; écart dans deux évaluations distinctes d'une denrée, d'une marchandise. — *Sèn dé tiro dé trés frans,* nous sommes en discord de trois francs. *Dé quun sès dé tiro?* De combien différez-vous dans vos appréciations, pour la conclusion de votre marché? *Sèn dé tiro dé quicon,* nous sommes en discord d'une faible différence. *Soun pas dé tiro qué dé l'amitiè,* ils n'ont aucune sympathie l'un pour l'autre.

Tiro-lancè ou Tirlancò, *s. m.* Bilboquet; amusette pour tuer le temps, amuser les enfants, leur faire prendre patience; pour aider les personnes désœuvrées à tuer le temps dont elles ne connaissent ni le prix ni l'emploi.

Tiro-larigò (A), *adv.* En français *à tirelarigot.* A foison, en abondance, à profusion, avec excès. Expression éminemment rabelaisienne, fréquemment employée par l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel.* — *Manjèn et béguèn à tiro-larigò,* nous mangeâmes et nous bûmes à tirelarigot, à profusion, à ventre déboutonné. On dit aussi vulg. en fr. : à bouche que veux-tu.

Tirolo, *s. f.* Poulie, appareil mécanique composé d'une chape qui soutient le rouet, au moyen d'un boulon de fer. Le rouet tourne sur cet axe, et reçoit dans la gorge creusée sur sa tranche la corde qui se déroule dans la gorge et à laquelle sont suspendus les fardeaux que l'on veut élever

Digitized by Microsoft®

ou descendre. Les doubles poulies destinées à soulever de lourds fardeaux sont appelées moufles. On dit aussi *Poulèjo* et *Carèlo*. — *Voy.* c. m.

Tiro-longo, *s. f.* Délai, retard. — *Aquò faï uno grando tiro-longo*, cela éprouve bien des retards, cela traîne fort en longueur. On donne aussi ce nom à une ruelle étroite et longue telle que la ruelle d'Alais qui s'ouvre entre le Palais de justice et le couvent des Dames-Blanches et se prolonge sur une grande étendue, à travers les jardins du Plan-d'Alais, dans la direction du couchant au levant.

Tiro-pèou, *s. m.* Tiraillement des cheveux; l'action de tirer les cheveux à quelqu'un. — *Crégne lou tiro-pèou*, j'ai les cheveux très-sensibles, je souffre quand on me les tire. — *Jouga à tiro-pèou*, se prendre aux cheveux pour se disputer quelque chose qu'on a jeté à terre, comme lorsqu'on jette des dragées ou de l'argent à une troupe de polissons.

On appelle aussi *Tiro-pèous*, les têtes de bardane, *Lappa major* et *minor*, plante à larges feuilles qui croît au bord des chemins, dans les décombres, autour des habitations, et dont les capitules portent un involucre à folioles imbriquées dont les extérieures, terminées en pointe aiguë et recourbée en hameçon, s'accrochent aux cheveux avec une grande ténacité.

Tiros, *s. m. pl.* Les tirants de la viande de boucherie, les aponévroses et les tendons blancs, flexibles et difficiles à couper par un effort de tension.

Dér. de *Tira*, tirer.

Tisoù, *s. m.* Tisonnier, instrument de forgeron qui sert à attiser le feu et qu'il ne faut pas traduire par *Tison*.

Tisso (Èn), *s. f.* Manie, habitude, tic, forte envie. — *Préne én tisso*, prendre en grippe, en aversion; avoir une dent contre quelqu'un.

Togno, *s. f.* Femme difforme, stupide, grossière.

Tombo-lèvo, *s. m. comp.* Chance alternativement bonne ou mauvaise, qui submerge ou remet à flot. Se dit d'un homme qui après avoir été à deux doigts de sa perte, se relève et remonte sur sa bête.

On donne ce nom en Provence à un filet que l'on plonge dans le Rhône et que l'on relève à volonté au moyen d'un jeu de bascule ingénieusement combiné.

Tompo, *s. f.* Bassin, réservoir; a la même signification que *Toumplino*, bassin, réservoir, en provençal, dérivé lui-même de *Toumple*, gouffre, abîme.

Tonquo, tounquarèlo, *s. f.* Sotte, stupide, grossière, correspondant à *Togno (Voy.* c. m.), qui devrait plutôt s'écrire *Tonio*, forme vulgaire du nom d'Antoinette et fém. de *Tòni*, Antoine.

Toquo, *s. f.* La touche ou le but, au jeu de mail. Pierre que la boule doit toucher ou approcher le plus près pour gagner la partie; bûchette dont les enfants se servaient jadis pour toucher les lettres qu'ils épelaient sur l'abécédaire. — *Ès à la toquo*, il en est à la croix de par Dieu. Il s'emploie aussi dans le sens d'époque : *Sé conouïssou dé longo toquo*, ils se connaissent de longue date, depuis longtemps. *Sèn toquo-toquo*, nous sommes côte à côte, à côté l'un de l'autre; nous sommes voisins.

Toquo, *v.* Il touche; 3me *pers. du présent de l'indicatif du verbe Touqua*, toucher. — *Toquo-lou!* touche-le! frappe-le! ne le manque pas!

Tord, torso, *adj.* Tordu, tordue. — *Dé fiou tord, dé lano torso*, du fil tordu, de la laine tordue.

Toro, *s. f.* Chenille; on donne aussi ce nom à l'aconit, au cormier des oiseleurs, à la chrysomèle de l'osier franc; mais surtout aux plantes et aux insectes dans lesquels on soupçonne une qualité malfaisante.

Torou, *s. m.* Un tronçon, une tranche d'un bois cylindrique; un rondin; une grosse pièce en bois de grume, ronde et entière.

Le mot *Tourodouïro*, qui désigne une scie à deux mains, employée à débiter le bois ou la pierre de taille, dérive de *Torou*.

Tosse, *v.* Tordre, donner le tords au fil, à la soie, à la laine; câbler de la corde, de la ficelle, un lien d'osier. — *Sé po pus tosse*, il ne peut ni se tourner, ni se baisser. — *Tosse uno amarino*, tordre un lien d'osier. *Y-a pas rès à tosse*, il n'y a rien à prendre, rien à gratter, rien à manger.

Totò, tototo, *s. m.* et *f.* Petit enfant, bambin, bébé. Dim. de *Pichò, pichoto, Pichouté*.

Tou, *s. m.* Un égoût, un cloaque. On dit aussi *Touat* ou *Grun*.

Tout, *adv.* Tout. — *N'én vèn dé pértout*, il en vient de toutes parts. *Dé pértout* est un italianisme; c'est le *da per tutto* des Italiens.

Tout, touto, *s. indéf. m.* et *f.* Tout. — *N'ès pas lou tout*, ce n'est pas le tout. *Mé n'a di dé las toutos*, il n'est pas d'injures qu'il ne m'ait adressées.

Dér. du lat. *Totum*.

Tout, touto, *adj. m.* et *f.* Tout, toute.

Dér. du lat. *Totus, tota*, m. sign.

Toul *interj.* Onomatopée employée dans le jeu de cligne-musette, pour indiquer que le jeu est fait, que l'on est caché. Oui, c'est fait!

Touchì, *s. m.* Tuchin, touchin ou coquin. Nom qui fut donné à des troupes de paysans des environs de Nimes, qui, excédés du poids des impôts qu'ils supportaient presque seuls, prirent les armes et commirent toutes sortes de pilleries dans les maisons des riches. Cette qualification, *Touchì dé Bènobre*, est restée appliquée aux habitants de Vézénobres, que l'on accusait d'avoir reçu chez eux ces révoltés et favorisé leurs pillages. — *Touchinarìè*, coquinerie. *Touchinat*, rebellion.

Toucho, *s. f.* Tournure, allures grotesques. Emprunté à l'argot parisien. C'est quelque chose de plus que *binette*. *Toucho* se dit des dehors d'un personnage, considérés dans leur ensemble. *Quelle bonne touche!* s'écrie-t-on à l'aspect d'un grotesque. Ce terme a dû naître dans les ateliers

Digitized by Microsoft®

de peinture, dit M. Lorédan Larchey *(Excentricités du langage français)*.

Toufo, *s. f.* Mouffette, exhalaison pernicieuse qui se développe dans les mines, dans les souterrains profonds où l'air ne circule pas.

En terme de *magnanerie*, c'est une chaleur concentrée, une vapeur suffocante, un coup de chaleur forte et subite qui survient dans les appartements où l'on élève les vers à soie. Cette influence relâche les fibres des vers à soie, les rend languissants et les tue, si l'on n'y apporte un prompt remède. C'est une sorte d'asphyxie.

Dér. du grec Τῦφος, fumée, stupeur.

Tougnas, asso, *s. m.* et *f.* Péjoratif de *Toni* et de *Togno*. Sobriquet donné à un homme, à une femme. Gros Antoine, gros benêt, gros pataud, gros imbécile, gros joufflu, paysan lourd et grossier, gros nigaud.

Touïàou, touïàoudo, *s. m.* et *f.* Surnom donné à un gros joufflu, un gros poupard, un gros plein-de-soupe. On dit aussi *Moutiflàou*.

L'augmentatif *Touïàoudasso* s'applique aussi à une grosse femme joufflue, une grosse maman.

Touïsso ou **Bouïssounado**, *s. f.* On donne ce nom aux buissons ou haies vives qui entourent un champ sous forme de clôture.

Dér. du grec Τοῖχος, mur, rempart.

Toulipo, *s. f.* Tulipe.

Toumba, *v.* Tomber, chûter; démolir, renverser, abattre; être entraîné de haut en bas par son propre poids. Ce verbe, neutre en français, est le plus souvent actif en languedocien, ce qui occasionne pour les habitants du Midi une foule d'erreurs grammaticales. — *Mé siéï toumba*, je suis tombé. *Aï manca mé toumba*, j'ai failli tomber. *Toumba un oustàou*, abattre une maison. *M'a toumba*, il m'a renversé. *La tàoulo tombo*, il n'y a pas de pain sur la table. *Avès toumba quicon*, vous avez laissé tomber quelque chose. *Mé toumbaraï, té toumbaras*, je tomberai, tu tomberas. *Toumba dé soun lon*, tomber à plat. *Acò's toumba én prouvèrbi*, cela est passé en proverbe. *Acò toumbè pas dou sòou*, cela ne tomba pas à terre, ne fut pas oublié. *Las mans mé tombou*, je ne me sens pas les mains du froid qu'il fait; j'ai l'onglée. *Tomban lou cas*, le cas échéant. *Podé pas y toumba*, je ne puis y réussir, le moyen m'échappe. *Toumba dé vi, dé bouïoun*, répandre du vin, du bouillon. *Tomban-lévan*, à grand'peine, cahin-caha, tant bien que mal.

Dér. de *Toumbo*, c.-à-d. aller dans la tombe, en bas.

Toumbado, *s. f.* Vogue, affluence. — *Aquélo boutigo, aquélo àoubèrjo a uno forto toumbado*, il y a grande affluence de clients dans ce magasin, dans cette auberge; tout le monde y afflue.

Dér. de *Toumba*, tomber.

Toumbaduro, *s. f.* Chûte; effets, conséquences, blessures, contusions, produits par une chûte.

Dér. de *Toumba*, tomber.

Toumbaïre, *s. m.* Langueyeur de porcs, ainsi désigné parce qu'il abat ces animaux pour examiner s'ils sont atteints de la lèpre.

Dér. de *Toumba*, tomber.

Toumbarèl, *s. m.* Tombereau, sorte de charrette servant ordinairement à transporter des matières terreuses ou pierreuses et que l'on décharge en lui imprimant un mouvement de bascule en arrière.

Dér. de *Toumba*, tomber.

Toumbarèla ou **Toumbarélado**, *s. m.* ou *f.* Charge d'un tombereau, plein un tombereau. — *Un toumbaréla dé sablo*, plein un tombereau de sable.

Dér. de *Toumbarèl*, tombereau.

Toumbo, *s. f.* Un caveau mortuaire, une tombe maçonnée, et non pas une simple fosse, que l'on appelle *un cros*.

Dér. du lat. *Tumba*, m. s.

Toumo, *s. f.* Fromage mou, fraîchement caillé, une jonchée. — *Blan coumo uno toumo*, pâle comme un fromage frais.

Toumplè, *s. m.* Gouffre, abîme, endroit profond d'une rivière ou d'une vallée. On trouve dans la commune de Concoules, sur une partie profonde de la rivière de l'Amalet ou Homolet, un hameau de deux ou trois maisons qu'on appelle *Lou Toumple*.

Toun, *s. m.* Ton, le son de la voix, la note musicale; air, manières. — *As manqua lou toun*, tu n'as pas saisi l'air de ce chant. *Avié un toun dé crésénço*, il avait un air de fierté. *Lou toun faï la cansoun*, le ton fait la chanson.

Dér. du lat. *Tonus*, m. s.

Toun, *adj. poss. m.* dont le *fém.* est *Ta*. Au *plur. Tous, Tas*. — *Toun chi, ta parâoulo, tous amis, tas tèros*, ton chien, ta parole, tes amis, tes propriétés. *Coumo fas toun fièr!* comme tu es fier!

Dér. du lat. *Tuus, tua*.

Tounaïè, *s. m.* Tonnelier, fabricant de tonneaux, de foudres, de cuves vinaires en bois.

Dér. de *Tounèl*, tonneau.

Toundar, *s. m.* Mouton nouvellement tondu très-ras.

Dér. de *Toundre*, tondre.

Toundéïre, *s. m.* Tondeur, celui dont le métier est de tondre les moutons, les chevaux, les chiens.

Dér. de *Toundre*, tondre.

Toundésoù, *s. f.* La tonte des troupeaux, l'époque où a lieu cette opération, l'action de tondre les animaux.

Dér. de *Toundre*, tondre.

Toundràou, *s. m.* Sot, nigaud, niais, crédule; qui se laisse mystifier, gruger, tondre sans résistance.

Dér. de *Toundre*, tondre.

Toundre, *v.* Tondre les bêtes à laines, les chevaux; couper les cheveux ras. — *T'an toundu*, on t'a coupé les cheveux très-court. *Acò's toundu*, voilà une affaire réglée. *Sé laïssa toundre*, se laisser gruger, se laisser voler. *Falié vèni quan toundian, dourias agu dé lano*, se dit prover-

Digitized by Microsoft®

bialement à celui qui n'arrive pas à temps pour profiter d'une bonne occasion.

Dér. du lat. *Tondere*, m. s.

Toundre! *interj.* Adoucissement apporté parmi le peuple à un juron plus accentué, dont il existe diverses variantes et notamment le mot *Foundre!* qui se rapproche davantage du type original. Cette interjection est surtout employée par les femmes, et n'indique pas, chez celui ou celle qui la prononce, un degré de colère ou d'impatience bien caractérisé.

Toundu, do, *adj. m.* et *f.* Tondu, tondue; qui a les cheveux coupés ras. Au fig. celui qui est volé, grugé, mystifié.

Dér. de *Toundu*, tondu, à cause de son aspect lisse.

Toundudo, *s. f.* Petit pain de millet noir ou sarrazin, ou de maïs, pesant et indigeste, cuit dans l'eau bouillante. Dans quelques parties du Gard, le petit pain de maïs porte le nom de *Mïas* et dans les pays du nord celui de Gaude.

Dér. de *Toundre*, tondre.

Toupé, s. *m.* Toupet, touffe de cheveux placée au-dessus du front. Au fig. effronterie, audace, outrecuidance, impudence, — *Quinte toupé!* Quel toupet! quel effronté!

Dér. du bas all. *Topp*, touffe de cheveux.

Toupì, *s. m.* Pot de terre à poignée, qui sert ordinairement à faire cuire la viande du potage ou la viande à l'étouffée. — *Toupì méjancié*, pot de grandeur moyenne. *Lou toupì vèsso*, le pot répand par ébullition. Au fig. sot, niais, imbécile, dépourvu d'intelligence. *Nèci coumo un toupì*, bête comme un pot. *Toupinas*, gros nigaud, grosse bête.

Toupina, *s. m.* Potage grossier cuit dans un pot; sorte de panade épaisse et gluante.

Dér. de *Toupì*, pot.

Toupinado, *s. f.* Une potée, plein un pot.

Dér. de *Toupì*, pot.

Toupinèl, èlo, *s.* et *adj. m.* et *f.* Sot, sotte; borné, bête comme un pot.

Dér. de *Toupì*, pot.

Toupino, *s. f.* Vase de terre de plus grande dimension que le *Toupì*. On lui donne en quelques localités du Gard le nom de *Glouto*. Vase en terre servant à faire nicher les moineaux.

Dér. de *Toupì*, pot.

Touqua, *v.* Toucher, manier, palper, tâter; chasser devant soi, mener, conduire en se tenant derrière; frapper, corriger; concerner, importer; émouvoir; éprouver. — *Aquélo maldoutiè l'a touqua*, cette maladie l'a fortement éprouvé. *Sé noun siès brave, té toucaraï!* si tu n'es pas sage, je te corrigerai d'importance! *S tèr os sé toquou*, leurs propriétés sont contiguës. *Toquo toun chival*, donne un coup de fouet à ton cheval. *Las tèlos sé toquou*, je suis sans ressources, je n'ai plus un sou.

Touquadoù, *s. m.* Conducteur ou meneur de bêtes de trait ou d'animaux de boucherie, tels que bœufs, chevaux, etc.; celui qui les touche ou les chasse devant lui, avec un fouet, un trident ou un aiguillon.

Dér. de *Touqua*, toucher.

Touquéja, *v.* Toucher, manier, palper à plusieurs reprises. Ce verbe s'emploie dans un sens fréquentatif, à la place du verbe *Touqua*, toucher.

Tour, *s. m.* Mouvement circulaire; métier à filer la soie; tour de promenade; tour d'adresse, de prestidigitation; machine qui sert à façonner le bois, la pierre, les métaux, etc. — *Faïre soun tour*, fienter, en parlant des petits enfants.

Toura, *v.* Scier en travers, un billot de bois, un tronc d'arbre.

Dér. de *Torou*, billot, rondin. — *Voy.* c. m.

Touradouïro, *s. f.* Le passe-partout des scieurs de long; scie à deux manches, adaptés aux deux extrémités de la lame, et qui sert à débiter le bois, la pierre, etc. Cette scie à quatre mains est maniée par deux ouvriers placés en face l'un de l'autre et tirant alternativement. Dans certaines localités du Gard on donne à cet outil le nom de *Loubo*.

Dér. de *Torou*, tronc, billot de bois.

Touraïo et Tourasso, *s. m.* Grosse et vieille tour. Augm. de *Toure*. — *Voy.* c. m.

Touras, *s. m.* Fièvre éphémère des femmes en couches; tumeur qui vient au pis des chèvres.

Tourdre, *s. m.* Une Tourde, et non pas un Tourdre. Grive des vignes; merle-grive *(Turdus musicus*, Tem.). Dessus du corps d'un gris brun, poitrine d'un jaune roussâtre, avec des tâches brunes; gorge et flancs blancs. Longueur 0m20 cent. La *Céséro*, la *Gamégno*, le *Couchacha*, variétés de la même famille, sont souvent désignés sous le nom commun de *Tourdre;* mais les gourmands savent en faire la différence, et préfèrent de beaucoup ce dernier, quand il est en bon point, assurés que c'est de lui qu'Horace, qui s'y connaissait aussi, a dit : *Obeso nil melius turdo.*

Toure, *s. f.* Tour, construction qui, dans un château, une église, une enceinte de ville forte, dépasse en hauteur le restant des constructions, et leur sert de défense ou d'ornement; nuages lourds et floconneux qui présagent un orage, et que les météorologistes désignent sous le nom de *Cumuli*.

Touril, *s. m.* Petite tour, claperole de forme circulaire, construite à pierres sèches et servant à indiquer un tracé, une limite, un terrain mis en défense; moulin à tourille dont la roue horizontale est indépendante. — *Lou mouli dâou Tourìl* ou *dâou Tourèl*, sur la Cèze, au tournant de la Tune, dans la commune de Peyremale.

Dér. du lat. *Turris*, tour. On dit aussi *Tourïo*. — *Voy.* c. m.

Tourìl, *s. m.* Soupe à l'ognon.

Tourïo, *s. f.* Tourelle, petite tour, claperole, moulin à tourille. — *Voy. Tourìl.*

Digitized by Microsoft

Tourmèntino, *s. f.* Térébenthine, gomme ou suc résineux qui découle du térébinthe, du mélèze et de plusieurs espèces de pins. Le terme languedocien est une corruption du mot français.

Tourna, *v.* Remettre en place; rendre une chose prêtée; revenir à une chose. — *Tournas acò ounte èro,* remettez cela à sa place. *Y-as-ti tourna sa barioto?* Lui as-tu rendu sa brouette? *S'atrouvus la soupo bono, tournas-y,* si vous trouvez le potage à votre goût, revenez-y.

Tourna, *adv.* De nouveau, derechef, encore, une seconde fois. — *Vène dé la vilo, y vôou tourna,* j'arrive de la ville, j'y retourne. *Tourna dire,* redire, dire de nouveau.

On dit aussi *Tourna-maï,* adv. comp. dans le même sens et dans celui de « plus encore. »

Tournè, *s. m.* Rouet à pédale, machine servant à filer. Cet instrument, plus encombrant que la quenouille, et difficile à transporter hors de la maison, constitue cependant un perfectionnement sur la première, et permet de produire trois fois plus de fil et un travail plus parfait.

Dim. de *Tour.*

Tournéja, *v.* Tourner, façonner au tour. Au fig. tourner, rôder autour. On dit aussi, dans le même sens, *Virouléja.*

Tournïoù, *s. m.* Tourneur, ouvrier qui façonne des ouvrages au tour.

Dér. de *Tour.*

Touroun, *s. m.* Sorte de nougat blanc fait avec des amandes grillées, du miel et du sucre.

Dér. du lat. *Torreo,* griller, torréfier.

Tourqua, *v.* Torcher, nettoyer, essuyer, frotter. — *Sé tourca,* se torcher. *Sé torquo pas lou nas émb'uno fusto,* il ne se torche pas le nez avec un soliveau; comme on dirait en français : il ne se mouche pas des pieds.

Dér. de *Torquo,* bouchon de paille.

Tourtïoù, *s. m.* Sorte de pâtisserie indigeste, confectionnée avec de la fleur de farine, des œufs et du sucre, et formant une sorte de bracelet appelé *brassadèou,* en Provence.

Dim. de *Tourto,* tourte. — *Voy.* c. m.

Tourto, *s. f.* Pain de ménage, pain bis, de forme circulaire, en forme de couronne.

Dér. de *Tour.*

Tourto-douço, *s. f. comp.* Tarte, sorte de pâtisserie composée de deux feuilles de pâte recouvrant une couche de confiture, de crème, de frangipane, etc.

Tourtouïèïro, *s. f.* Câble de charrette ou de chariot que l'on tend au moyen d'un tour mis en mouvement par une barre, pour assujettir le chargement en diminuant quelquefois son volume.

Dér. du lat. *Tortus,* tordu.

Tourtouro, *s. f.* La tourterelle (colombe tourterelle, *Columba turtur,* Temm.), oiseau de l'ordre des pigeons, nombreux dans le Midi. Cette dénomination s'applique également à la tourterelle à collier.

Tourtugo, *s. f.* Tortue. *Testudo,* Linn. Animal à quatre pattes, classé par Linné dans le premier genre de son ordre des Reptiles, et par Al. Brongniart dans le premier ordre des Reptiles appelés par lui Chéloniens. Il en existe plusieurs espèces; la plus connue est la tortue grecque, *Testudo græca,* Linn. La plus commune en Europe est la Tortue d'eau douce, *Testudo lutaria,* Linn.

Dér. du lat. *Tortus,* tortu, à cause de la forme des pattes de la tortue.

Tous, *s. f.* La toux, phénomène physiologique lié à la fonction de la respiration et qui consiste dans une expectoration forte, rapide et sonore, déterminée par l'irritation de la membrane muqueuse des voies aériennes, ayant pour but d'expulser les corps étrangers qui causent cette irritation. — *Michanto tous, marido tous,* une toux de mauvais augure. *La tous passo bé as cas,* la toux passe bien aux chats, les défauts de jeunesse finissent toujours par se guérir.

Dér. du lat. *Tussis,* m. s.

Tousélèïro, *s. f.* Champ de froment ou de touselle.

Dér. de *Tousèlo,* touselle.

Tousèlo, *s. f.* Froment, touselle, blé sans barbe, *Triticum hibernum aristis carens.* Il en existe deux espèces: la *tousèlo blanco* et la *tousèlo rousso,* qui sont cultivées dans nos contrées, et très-employées dans la panification, chez les populations rurales des pays de plaine.

Toussan, *n. pr. f.* La Toussaint, la fête de tous les saints, qui se célèbre le 1er novembre de chaque année. — *Pér Toussan, l'oulivo à la man,* à la Toussaint, il faut commencer la cueillette des olives.

Mot composé, formé de *Tous* et de *San,* tous les saints.

Toussi, *s. m.* La toux. — *Lou toussi m'arapo,* la toux me prend, je sens que je vais tousser. — *Voy. Tous.*

Dér. du lat. *Tussis,* m. s.

Toussilage, *s. m.* Tussilage, *Tussilago farfara,* Linn., plante pectorale commune dans tous les terrains humides et argileux du département du Gard. Elle est connue sous le nom vulgaire de *Pdouto-d'ase,* pied-d'âne ou pas-d'âne, à cause de la forme de ses feuilles. Ses fleurs, ses feuilles et ses racines sont adoucissantes et pectorales, et employées comme telles dans les campagnes.

Dér. du lat. *Tussis,* toux, parce qu'on l'emploie habituellement pour combattre cette affection.

Tout, *s. m.* Tout, l'ensemble d'une chose considérée dans son entier. — *Lou tout ès dé s'éntèndre,* le tout est de s'entendre. *Acò n'ès pas lou tout,* ce n'est pas le tout... *Ès pa lou tout d'acouménça, fóou acaba,* ce n'est pas le tout de commencer, il faut finir. *N'y èn diguè dé las toutos,* il n'est pas d'injures qu'il ne lui ait dites.

Tout, o, *adj. m.* et *f.* Tout, toute; au pl. *toutes* et *toutos,* tous, toutes.

Tout, *adv.* Tout, tout-à-fait, entièrement. — *A l'èr tout nèci,* il a l'air tout hébété. Tout, adverbe, s'emploie souvent avec un suffixe : *Tout-aro,* tout-à-l'heure; *tout-aréto,* dans

Digitized by Microsoft ®

un petit moment. *Tout plan-plan,* tout bas, tout doucement, sans se presser. *Tout d'un tén,* entre-temps.

Dér. du lat. *Totus,* m. s.

Toutaréto, *loc. adv.* Il n'y a qu'un instant, dans un instant.

Dim. de *Toutaro.* — *Voy.* ce mot.

Toutaro, *adv.* Tout-à-l'heure, dans un moment, bientôt. — *Toutaro y sèn!* nous allons arriver au moment critique; je m'en vais le mettre à sa place.

Loc. comp. de *Tout* et de *Aro,* à présent.

Toutes, os, *adj. m.* et *f. pl.* Tous, toutes. — *Toutes lous biôous dé la Camarguo pourièn mourì què noun m'én vèndrìè uno bano,* tous les héritages pourraient pleuvoir, qu'il ne m'en reviendrait pas une obole.

Tout-éscas, *loc. adv.* Tout à l'heure; il n'y a qu'un instant.

Tout-éscasséto, *loc. adv.* Dim. de *Tout-éscas;* il n'y a qu'un très-petit instant.

Tout-houro, *s. f.* Grosse prune oblongue, d'un rouge brun, bonne à manger en confiture et en marmelade. C'est une variété de la prune Perdrigon.

Tout-obro, *s. m.* Ouvrier, manœuvre dont l'aptitude se prête à toute sorte de travaux.

Mot composé de *Touto,* toute, et *Obro,* œuvre, travail.

Tout-un, *adj. ind.* Tout un, la même chose. — *Acò 's tout-un,* c'est tout un, c'est une même chose.

Trabado, *s. f.* Une travée, terme de charpenterie; la travée d'un pont suspendu ou métallique est la partie du plancher comprise entre deux points d'appui, culées ou piles. Un pont à trois travées est un pont suspendu ou métallique composé de trois planchers soutenus par deux culées et deux piles en rivière.

Dér. du lat. *Trabs,* m. s.

Trabasta, *v.* Pencher d'un côté, avoir une tendance à tourner sens dessus-dessous. Se dit surtout d'un bât de mulet ou de la charge d'une bête de somme lorsqu'ils penchent d'un côté plus que de l'autre, faute souvent d'avoir suffisamment sanglé le bât; se dit aussi par extension de toute autre chose qui perd son équilibre.

Dér. de *Tra* pour *Trans,* au-delà, et de *Bast,* bât.

Trabuqua, *v.* Trébucher, broncher, faire un faux pas, tomber le corps en avant.

Dér. de *Trabuc,* chute, culbute.

Tracan, *s. m.* La marche des affaires, le tran-tran du jeu, du négoce. Dim. *Tracané.* — *Quinte tracan!* quelle multiplicité d'affaires! *Faïre soun tracané,* faire tranquillement son petit commerce, ses affaires journalières.

Tracana, *v.* Terme de manufacture de soie : *envider* une seconde fois la soie qui avait été mal envidée une première fois.

Tracané, *s. m.* Dim. de *Tracan.* — *Voy.* c. m.

Trachèl, *s. m.* Touffe de laine ou d'étoupe; touffe de cheveux coupés; masse floconneuse de diverses substances filamenteuses. — *Trachèl dé nèou,* flocon de neige.

Dér. du lat. *Truncatus,* détaché, coupé.

Trafi, *s. m.* Tracas, trouble, désordre; chose difficile et embrouillée. — *Lou trafi d'un oustâou,* le tracas d'un ménage. Au fig. les soucis, les peines, les tourments que l'on éprouve, auxquels on est exposé.

> Pauri cor doulènt qu'avès voste abounde
> Di *tràfi* dòu mounde...
>
> Léontine Goirand.

Traficho, *s. f.* Gros clou allongé dont la tête est ordinairement triangulaire et qui sert à fixer les chevrons sur les poutres et les charpentes.

Le lat. *Fixorius clavus* répond au terme languedocien.

Trafiqua, *v.* Rôder dans une maison, déplacer les objets, les remettre en place, tracasser par ses manières les gens du logis; fréquenter une maison, un pays, un lieu. — *Tout lou jour trafico,* toute la journée il tourne et retourne, place et déplace. *Trafiquo moun oustâou,* il fréquente ma maison, il y vient journellement.

Trafiquan, *s. m.* Trafiquant, commerçant; intrigant; celui qui achète et revend toutes sortes de marchandises.

Dér. de *Trafiqua.* — *Voy.* c. m.

Trahì, *v.* Venir à bout de couper, de trancher avec les dents ou de mâcher un aliment dur ou coriace. — *Pode pa trahì la crousto,* il m'est impossible de mâcher la croûte de pain.

On dit aussi *Véncì,* dans le même sens.

Traïo, *s. f.* Traille, câble d'un puits à roue qui supporte les godets et sert à puiser l'eau d'un réservoir inférieur pour l'amener dans un réservoir supérieur; câble en chanvre ou en fil de fer tendu en travers d'une rivière pour faciliter le passage d'un bac. On fabriquait jadis les câbles de puits à roue avec des sarments de vigne sauvage entrelacés; on en fabrique encore en sparterie.

Les sarments de vignes portent encore, dans le Var, le nom de *Traïo,* synonyme de *Tréïo.*

Traïre, *v.* Tirer, lever, jeter, lancer, tomber, marcher. — *Traïre dé pèïros,* tirer de la pierre de taille d'une carrière; jeter des pierres contre quelqu'un. *Aquélo pèïro traï dé fiò,* cette pierre lance des étincelles. *Traï dé nèou,* il tombe de la neige. *Mâou-traïre,* mal tourner, aller de mal en pis, empirer, se débaucher. *Fénira pér mâou traïre,* il finira par se gâter. *Traïre-mâou,* avoir de fâcheux pressentiments sur une chose ou sur quelqu'un, être en peine sur le compte d'une personne, sur les suites d'une affaire.

Dér. du lat. *Trahere,* tirer.

Trambla, *v.* Trembler, être agité, craindre, avoir peur. L'expression *Qué faï trambla,* est prise comme terme du plus haut degré de comparaison. — *Y-a d'aïgo qué faï trambla,* il y a une quantité d'eau effrayante. *A d'èsprì qué faï trambla,* il a beaucoup d'esprit. *Y-a dé castagnos qué faï trambla,* il y a une superbe récolte de châtaignes, les châtaigners sont chargés de fruits. *Acò faï trambla,* ce récit, cet événement, cette catastrophe sont effrayants.

Dér. du lat. *Tremulare,* dim. de *Tremere,* m. s.

Digitized by Microsoft®

Tramblamén, *s. m.* Tremblement, agitation, action de trembler, frisson. — *Acò és un affaire dâou tramblamén,* se dit d'une chose extraordinaire, inouïe, effrayante. *Y-aviè la troupo, la musiquo et tout lou tramblamén,* il y avait à cette cérémonie, les soldats, la musique et tout ce qui s'ensuit.

Tramble, *s. m.* Frisson, impression de froid, qui caractérise la première période d'un accès de fièvre; impression de peur et d'effroi. — *M'a prés un tramble,* j'ai été saisi par des frissons; j'ai eu une peur atroce.

Tramo, *s. f.* Trame, fils conduits par la navette entre ceux qui forment la chaîne; laine grossière et pleine de bouchons qui s'arrête au bas du peigne et qu'on sépare de la laine fine, laquelle devient alors de l'étaim, dont le poil, plus net et plus long, a plus de force pour être employé à la chaîne des étoffes.

Dér. du lat. *Trama,* m. s.

Tranché, *s. m.* Tranchet, outil de cordonnier, sorte de longue lame d'acier, munie au sommet d'un tranchant en biseau latéral et qui sert à couper le cuir.

Transi, do, *adj. m.* et *f.* Transi, saisi par le froid, par la peur; ayant l'air malheureux, misérable.

Dér. du lat. *Transire,* aller au-delà, du côté opposé; verbe qui, dans la basse latinité, signifiait mourir, passer de vie à trépas.

Transidoù, *s. m.* Le flanc, la partie latérale du ventre. — *M'a piqua dou transidoù,* il m'a frappé au flanc.

Trantaïa, *v.* Chanceler, vaciller, perdre son équilibre. — *As trop bégu, trantaïes,* tu as trop bu, tu chancelles.

Trâou, *s. m.* Trou; ouverture percée dans un corps quelconque, intentionnellement ou non; perforation accidentelle. — *M'én siéï sourtì émb'un trâou à la tèsto,* je me suis sorti de la bagarre avec une blessure à la tête. On appelle aussi *trâou* les petites excavations pratiquées par les enfants pour jouer aux billes, dans le jeu de fossette. *Aï fa trâou,* ma bille est entrée dans la fossette. *Lou trâou d'dou quiou,* l'anus, le fondement. *Un trâou dé ra,* un trou de rat. Au fig. on dit : *Ès nascu dinc un trâou,* il est né dans un misérable village, il n'a l'usage de rien, il ignore les plus simples lois de la politesse. *Béou coumo un trâou,* il boit comme un trou. *Faïre un trâou à la luno,* faire une dette que l'on ne paye pas, s'endetter, mettre la clé sous la porte. *Tapa sous trâous,* payer ses dettes. *Faïre un trâou pér n'atapa un âoutre,* déshabiller saint Pierre pour habiller saint Jean; faire une nouvelle dette pour en solder une ancienne. *Mé sariéï més dinc un trâou,* je me serais réfugié dans un trou (tellement j'avais honte ou tellement j'avais peur).

Dér. de la bass. lat. *Traugum.*

Trâouqua, *v.* Percer, trouer, pratiquer un trou, une ouverture; ouvrir, pénétrer. — *Trâouqua uno bouto,* mettre un tonneau en perce. *Trâouqua uno dén,* percer une dent, en parlant des jeunes enfants. *A las mans trâoucados,* c'est un panier percé, il dépense l'argent sans compter. *Résoùs trâouquados,* paroles, discours inconsidérés, déraisonnables, insensés.

Dér. de *Trâou,* trou.

Trâouquê, *s. m.* Dim. de *Trâou.* Petit trou, petit pertuis, faible ouverture.

Dér. de *Trâou,* trou.

Trâouquïa, do, *adj. m.* et *f.* Dim. de *Trâouqua.* Criblé, percé de petits trous en grand nombre, comme l'est un crible; plein d'yeux comme le pain bien levé et bien travaillé, et comme le fromage de gruyère; vermoulu.

Trapo, *s. f.* Trappe, petite ouverture, petite porte servant ordinairement de communication entre un étage supérieur et un étage inférieur.

Dér. de l'anc. allemand *Trapp,* m. s.

Trapò, *s. m.* Trapu; court de taille; court et gros. On dit aussi *Trapé.*

Trapoù, *s. m.* Petite trappe; terrine au riz ou au gruau.

Trapougniéïro, *s. f.* Chattière. On dit aussi *Catougnéïro.* — *Voy.* c. m.

Tras (Dé), *adv.* Derrière, à côté, au-delà, de l'autre côté. — *Dé tras aquel oustâou,* derrière cette maison. *Aquél oustâou done sus lou dé tras,* cette maison donne sur le derrière de la rue. *Tras lou sère,* de l'autre côté de la colline.

Dér. du lat. *Trans,* au-delà.

Trassèjà, *v.* Ravauder, ranger des hardes, des meubles; remanier l'ordonnance d'un ameublement, dans une maison.

Trassije, *s. m.* Etat valétudinaire, mauvaise santé, mauvais penchant.

Trasso, *adj. m.* et *f.* Se dit en parlant de choses usées, vieilles, de peu de valeur; d'une santé usée; d'une chose mince, fragile, facilement destructible. — *Un trasso dé capèl,* un vieux chapeau. *Dé trassos dé groulos,* de vieilles savates. *Un ome trasso,* un homme chétif, malingre, sans vigueur. *Un trasso d'ome,* un homme de peu de valeur, mauvais sujet. *Souï biên trasso,* je suis bien affaissé, bien affaibli. *Papiè dé trasso,* papier Joseph.

Dér. de l'italien *Strassa,* guenille.

Trassun, *s. m.* Rebut, déchet, portions de denrées à rejeter. — *Lou trassun das poumos, das castagnos,* le rebut, des pommes, des châtaignes.

Trassuègno, *s. f.* Péjoratif de *Trassun,* le rebut du rebut.

Trata, *v.* Traiter, servir, donner à manger chez soi, ou dans un restaurant, chez un traiteur; injurier. — *Trato lous vouyajurs,* il donne à manger aux voyageurs. *M'a biên trata,* il m'a servi un excellent repas. *M'a trata dé voulur,* il m'a traité de voleur, il m'a appelé voleur.

Travaïa, *v.* Travailler, agir; façonner, exécuter un travail; cultiver; troubler, inquiéter, tourmenter; se déjeter, se tourmenter, en parlant des ouvrages en bois. — *Sén nascu pér travaïa,* nous sommes nés pour le travail. *Travaïa soun bé,* cultiver sa propriété. *Aquélo afâïre mé travaïo,* cette affaire m'inquiète. *Aquò és mâou travaïa,* c'est mal agir de faire ainsi.

Dér. de *Traval,* travail.

Digitized by Microsoft ®

Travaïadoù, *s. m.* Travailleur de terre, journalier, manœuvre, paysan, cultivateur.

Dér. de *Traval*, travail.

Travaïaïre, ro, *s. m.* et *f.* Travailleur, travailleuse; laborieux, porté au travail, qui aime à travailler. *Ès un bon travaïaïre*, c'est un homme laborieux.

Dér. de *Traval*, travail.

Traval, *s. m.* Travail, ouvrage; difficulté, peine, fatigue; agitation, bruit, vacarme. — *Quinte traval ès pas acò!* quel travail pénible! quelle affaire difficile à débrouiller! *Y-a dé traval!* cette difficulté n'est pas facile à résoudre. *Lou traval fa yé faï pas pòou*, le travail accompli ne lui fait pas peur; se dit d'un paresseux avéré.

Travès, *s. f.* Travers, étendue en largeur; revers de colline, de côtean, penchant de montagne, surface de terrain en pente. — *Sé métre én travès*, se mettre en travers. *Mésura én travès*, mesurer dans le sens de la largeur. *Cassa sus lous travès*, chasser sur le penchant des vallées.

Dér. du lat. *Transversum*.

Travès (Dé), *loc. adv.* De travers, de guingois, de côté, à contre-sens. — *Parla dé travès*, parler contre les règles du bon sens, d'une manière insensée. *Dé résoùs dé travès*, des paroles inconvenantes. *Préne las câousos, lous homes dé travès*, donner aux choses une fâcheuse interprétation; prendre les hommes à rebrousse-poil, les contrarier, les blesser au moral.

Travès (Pér), *loc. adv.* Par le travers. — *Sé podes pas douboura aquélo fusto pér lou bout, prén-la pér travès*, si tu ne peux soulever cette pièce de bois dans le sens de sa longueur, prends-la par le travers.

Travéssan, *s. m.* Pièce d'assemblage de menuiserie, posée en travers pour en affermir d'autres; traversin, long oreiller cylindrique posé en travers du lit et sur lequel repose la tête. On dit aussi *Travéssiè*.

Dér. de *Travès*.

Travéssiè, *s. m.* Traversin; traversine ou étrésillon, pièce de bois entaillée qui en assujétit ou en soutient plusieurs autres; pièces de bois posées en travers d'une charpente.

Travèsso, *s. f.* Ruelle traversière, reliant deux autres rues parallèles plus larges ou plus longues; chemin de traverse, présentant un raccourci sur la route ordinaire. — *Travésséto*, dim. de *Travèsso*. — *Travéssasso*, augm. de *Travèsso*; à Alais, *la Travéssasso* est une rue qui relie la place de la République à la place Florian, appelée aujourd'hui rue des Hortes.

Travèsso, *s. f.* La traverse, le vent qui traverse, du couchant au levant, la ligne nord-sud considérée comme point de départ dans la rose des vents; vent du nord-ouest ou même le vent d'ouest. — *Un co dé travèsso a éscavarta las nivous*, un vent d'ouest a dispersé les nuages.

Travète, *s. f.* Solive, soliveau ordinairement soutenu en dessous par les grosses poutres d'un plancher et sur lequel s'appuient et sont cloués les planches qui soutiennent le carrelage.

Dér. du lat. *Trabs*, poutre.

Trébouli, *v.* Tressaillir; fermenter; être surexcité, agacé, exacerbé. — *Mé fas trébouli*, tu m'impatientes, tu m'agaces.

Dér. de *Tré* pour *trans* et de *Boulì*, bouillir. — *Voy. Èntrébouli*.

Trèboulino, *s. f.* De l'eau, du vin, du café trouble ou toute autre liqueur non limpide. — *Ès pu qué dé trèboulino*, ce ne sont que des effondrilles. Au fig. trouble, émotion, effroi.

Dér. de *Trébouli*.

Tréfouli, *v.* Être transporté de joie, d'impatience; trépigner, tressaillir, griller d'envie. — *Tréfoulìs d'énvéjo dé partì*, il meurt d'envie de partir.

Tréïas, *s. m.* Vigne ou treille rustique, plantée en pleine campagne, non disposée en tonnelle, mais qui vient naturellement, soutenue par de simples perches ou adossée à un arbre.

Péjor. de *Tréïo*, treille.

Tréïo, *s. m.* Treille, cep que l'on fait monter sur les arbres ou plutôt devant une façade de maison et que l'on dispose parfois en berceau; sorte de danse nationale en usage à Béziers depuis un temps immémorial, et dans laquelle danseurs et danseuses tiennent des cerceaux qui forment comme une treille en tonnelle au-dessus de leurs têtes.

Tréje, *nom de nombre, m. s.* Treize.

Dér. du lat. *Tredecim*, m. s.

Trélu, *s. m.* Changement de lune, à partir du troisième quartier, correspondant à la pleine lune; éclat, lueur, clarté.

Dér. du lat. *Translucere*, se réfléchir, luire au travers.

Trélunqua, *v.* Entrer dans son plein, en parlant de la lune. — *La luno a trélunqua*, c'est aujourd'hui pleine lune.

Dér. du lat. *Translucere*, se réfléchir, luire au travers.

Trélusi, *v.* Briller, reluire. On dit aussi *Éntrélusì*, entreluire; entrevoir; luire vaguement, à-demi. — *L'aï vis éntrélusì*, je l'ai entrevu.

Dér. du lat. *Translucere*.

Trémoula, *v.* Trembler, frissonner, frémir, grelotter. — *Trémoula dé pòou*, frissonner d'épouvante. *Avié uno fré qué trémoulavo*, il grelottait de froid.

Dér. du lat. *Tremulare*, trembler.

Trémpa, *v.* Tremper, mouiller, saucer; mettre, laisser macérer dans un liquide. — *Trémpa la soupo*, verser le bouillon sur les tranches de pain. *Bouta la mérlusso à trémpa*, mettre la morue dans l'eau pour la dessaler.

Dér. du lat. *Temperare*.

Trémpe, pe, *adj. m.* et *f.* Trempé, ée, abondamment mouillé; être en nage, ruisselant de sueur. — *Trémpe coumo un rat*, mouillé comme un rat. *Trémpe coumo uno soupo*, mouillé comme une soupe.

Dér. de *Trémpa*, tremper.

Digitized by Microsoft®

Trémpiéïro, *s. f.* Tonneau, baril où l'on met la piquette. — *Bouto trémpiéïro*, tonneau à piquette.

Dér. de *Trémpo*, piquette.

Trémpo, *s. f.* Piquette de vin, que l'on prépare avec du marc de raisin, sur lequel on fait cuver de l'eau ordinaire pendant quelques jours, ce qui donne une sorte de vin plus ou moins léger. — *Trémpo parisiéno*, piquette dite parisienne, que l'on prépare en remplissant une barrique de grains de raisins non foulés, et achevant de remplir le récipient avec de l'eau ordinaire. Au bout de quelques jours on commence à soutirer le liquide au moyen d'un robinet établi au fond de la futaille, et on remplace par de l'eau ordinaire la quantité de piquette soutirée, de manière à ce que le tonneau reste toujours plein du liquide, qui va s'affaiblissant de jour en jour. *Trémpo dé la prémiéïro*, piquette que l'on fait avec du marc non lavé. *Trémpo dé la sécoundo* piquette plus faible que l'on prépare avec le marc qui reste après en avoir obtenu la première piquette. *Pdoure coumo la trémpo*, pauvre comme un rat d'église. *És afatiga coumo un pdourc ome qué coulo sa trémpo*, il se démène comme une corneille qui abat des noix.

Trémpo, *s. f.* Trempe, qualité, sorte, espèce. — *Dé gens dé bono trémpo*, des gens honorables.

Trémuda, *v.* Changer, déplacer, transvaser; transformer, convertir, métamorphoser, transfigurer. — *Trémuda lou vin*, transvaser le vin.

Dér. du lat. *Transmutare*, m. s.

Tréna, *v.* Tresser, tordre, entrelacer; trainer, tirer après soi, entrainer.

Dér. de *Tréno*, tresse.

Trencado, *s. f.* Tranchées, coliques éprouvées par les femmes en travail d'enfant.

Dér. du lat. *Truncare*, trancher.

Tréno, *s. f.* Tresse, natte de cheveux ou de cordons.

Trénquéja, *v.* Piocher, travailler la terre à la pioche.

Dér. de *Trénquo*, bêche.

Trénquéjaïre, *s. m.* Travailleur de terre; celui qui travaille avec une bêche.

Dér. de *Trénquéja*, bêcher.

Trénquiéïro, *s. f.* Crevette des ruisseaux et des fontaines, *Grammarus pulex*, Linn., crustacé de l'ordre des Astacoïdes et de la famille des Capités.

On croit, parmi le peuple, que si l'on avalait vivant un de ces insectes, on en éprouverait de vives tranchées : de là son nom de *Trénquiéïro*. On le désigne aussi sous le nom de *Trénquo-l'aïgo*.

Trénquo, *s. f.* Une pioche, une bêche; sorte de houe; hoyau.

Dér. du lat. *Truncare*, trancher.

Trénquo-largo, *n. comp. f.* Pioche, houe à lame large.

Trénténéja, *v.* Approcher de la trentaine; être âgé d'environ trente ans. — *Acouménce dé trénténéja*, j'approche de la trentaine.

Dér. de *Trénto*, trente.

Trénténo, *s. f.* La trentaine; les approches de l'âge de trente ans. — *Aï passa la trénténo*, j'ai plus de trente ans. *Siès sus toun trénto-un*, tu es en grande toilette. *Marcha us soun trénte-un*, aller sur un grand ton, marcher avec fierté, se pavaner.

Dér. de *Trénto*, trente.

Trénto, *n. de nomb.* Trente.

Trépa, *v.* Courir, sauter, folâtrer, gambader, bondir, se jouer comme les jeunes chiens, les jeunes poulains.

Dér. de l'ital. *Trepare*, m. s.

Trépadisso, *s. f.* Course folâtre, avec gambades et sauts joyeux.

Dér. de *Trépa*.

Trépadoù, *s. m.* Endroit où les enfants jouent et prennent leurs ébats; sorte de plancher, disposé en plan incliné, servant à entrer dans un bac ou à en sortir. On trouve souvent des quartiers de territoire désignés sous le nom de *Trépaloù* ou *Trépéloù*, notamment dans les communes d'Alais et d'Allègre, et l'abbé de Sauvages se demande si cette désignation indiquerait un lieu d'assemblée pour les louveteaux. D'un autre côté Ducange mentionne le mot bas latin *Trespallum* comme désignant le lieu des exécutions, où l'on pendait et que l'on doit traduire par les trois piliers. A Nimes, en effet, le lieu désigné sous le nom des *Trés piéloun*, est encore occupé par les trois piliers qui soutenaient le gibet sous l'ancien régime.

Trépaïre, *s. m.* Celui qui aime à sauter, à guimbader, à courir.

Trépl, *v.* Piétiner, fouler aux pieds. — *An trépl moun bla*, on a foulé aux pieds mon champ de blé; on l'a piétiné.

Dér. de *Trépa*. — *Voy.* c. m.

Trépido, *s. f.* Les traces d'un piétinement, un endroit foulé et piétiné, qui porte l'empreinte des pieds.

Trépo-trépo, *loc. adv.* Expression usitée pour indiquer l'envie, l'impatience que l'on éprouve de faire quelque chose que l'on désire. — *Sa léngo y faï trépo-trépo*, sa langue lui démange, il voudrait parler coûte que coûte.

Dér. de *Trépa*. — *Voy.* c. m.

Trés, *n. de nomb.* Trois. — *Dormou dns trés*, se dit des vers-à-soie, pour indiquer qu'ils entrent dans la troisième mue. *N'doutres trés*, nous trois. *Faïre trés-trés*, grelotter, claquer des dents sous l'impression du froid ou de la peur.

Trésana, *v.* Tressaillir, s'agiter convulsivement, s'évanouir.

Tréscantoù, *s. m.* Le point ou aboutissent trois chemins; carrefour formé par trois rues ou trois routes allant dans des directions différentes et formant par conséquent trois angles aboutissant à un même sommet.

Comp. de *Trés*, trois, et de *Cantoù*, coin.

Trescol, *s. m.* Crête de colline, colline à triple sommet et présentant par conséquent trois échancrures ou trois cols. Nom de lieu; le hameau de *Trescol*, qui fait partie de la commune de la Grand'Combe.

Digitized by Microsoft®

Trescoula, *v.* Disparaître furtivement, passer outre, passer par delà la colline ou la montagne. — *Lou sourél a trescoula*, le soleil a tombé derrière la montagne. On emploie aussi cette expression dans le sens de couler à travers, filtrer, suinter.

Dér. de *Trans*, au-delà, et de *Coula*, couler.

Trescoulé, *s. m.* Dim. de *Trescol*.

Trespana (Sé), *v.* Tomber en avant, dans une course rapide ; se fendre la tête à la suite d'une chûte faite en courant.

Trespassa, *v.* Passer par delà, dépasser, et par extension trépasser, mourir, passer de la vie à la mort. — *Mé trespasso dé touto la tèsto*, il me dépasse, il est plus grand que moi de toute la tête. *Émb'uno pèïro trespassariéï lou Pont-dâou-Gard*, en lançant une pierre je dépasserais la hauteur du Pont-du-Gard.

Dér. de *Trans*, au delà, et de *Passa*, passer.

Trèso, *s. f.* Coiffure de femme, sorte de capuchon muni de deux barbes qu'on peut croiser sur la poitrine et attacher sur le dos.

Dér. de *Trèso*, Thérèse.

Trèso, *n. p. f.* Thérèse, du grec Θηι, Θηρος, bête farouche.

Tresploumba, *v.* Surplomber, pencher, en parlant d'un mur, d'un rocher à pic, d'une falaise. — *Un ran qué tresploumbo*, un rocher qui surplombe.

Dér. de *Trés* pour *Trans*, au-delà, et de *Ploumb*, aplomb.

Trespougne, *v.* Piquer, larder avec une aiguille ou un poinçon ; piquer à l'aiguille une jupe, une courte-pointe, une étoffe quelconque à arrière-point. — *Pér bièn énsaca las sâoucissos, fâou las trespougne*, pour bien tasser la viande dans les saucisses, il faut piquer le boyau.

Dér. de *Trè*, entre, et de *Pougne*, piquer.

Trespourta, *v.* Transporter, exciter des transports, mettre hors de soi. — *L'amour lou trésporto*, il est transporté d'amour, il aime comme un insensé. *Lou mâou lou trésporto*, la douleur, la souffrance qu'il éprouve le met hors de lui.

Dér. de *Trés* pour *Trans*, au-delà, et de *Pourta*, porter.

Tressusa, *v.* Suer, transpirer, émettre une sueur froide et subite, causée par un malaise, une appréhension, une crainte, l'annonce d'un malheur.

Dér. de *Trés* pour *Trans*, au-delà, et de *Susa*, suer.

Tressusoù, *s. f.* Sueur froide et subite, causée par un malaise, une faiblesse, une crainte, un événement fâcheux et inattendu ; les sueurs glacées qui précèdent la mort. — *Mé faï vénì la tressusoù*, il me met sur les épines, il me fatigue, il m'ennuie à mourir.

Dér. de *Trés*, pour *Trans*, au-delà, et de *Susoù*, sueur.

Téstoulo ou mieux **Téstoulo**, *s. f.* Fragment de tuile cassée.

Dér. de *Tès*, tût, tesson, fragment de poterie cassée.

Dér. du lat. *Testa*, qui désigne généralement toute espèce de vase en argile cuite ou en terre de potier.

On voit près de Rome, entre le pied du Mont-Aventin et la rive gauche du Tibre, une colline artificielle désignée en italien sous le nom de *Monte-Testaccio*, et entièrement composée de tessons d'amphores ou autres poteries. Des opinions diverses ont été émises pour expliquer les raisons qui peuvent avoir motivé cet énorme amas de débris.

Trêva, *v.* Hanter, fréquenter ; aller et venir dans un même lieu ; y faire des apparitions fréquentes, en parlant surtout des revenants et des esprits ; rôder. — *Quâou sèn trèvo, sèn dévén*, qui saint fréquente, saint devient ; dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. *Lous lous trèvou din la gnuè*, les loups rôdent pendant la nuit. *Lous morts trèvou dinc aquél viél castél*, les esprits hantent ce vieux château.

Du Gallois *Tréfa*, habiter.

Trévélì (Sé), *v.* S'élimer, s'user, en parlant d'une étoffe, d'un vêtement. — *Aquélo camiso couménço à sé trévélì*, cette chemise commence à s'user.

Dér. du grec Τρίβω, τρίβειν, user par le frottement.

Trévira, *v.* Bouleverser, mettre tout sans dessus dessous ; troubler. — *Sé trévira*, s'alarmer, s'émouvoir, s'épouvanter, changer de couleur, pâlir d'épouvante, d'émotion ou de surprise ; être effaré.

Dér. de *Tré* pour *Trans*, et de *Vira*, tourner.

Trïa, *v.* Ce terme à deux sens différents : trier et éplucher. Il signifie aussi choisir, distinguer. — *Trïa dé bajanos*, éplucher des châtaignes bouillies. *Trïa la salado*, éplucher la salade. *Trïa âou dé*, trier sur le volet. *Sé trïa*, se choisir, faire bande ou ménage à part. *Trïa sas niéïros*, s'épucer.

Triaclo, *s. f.* Thériaque, composition pharmaceutique employée par l'ancienne médecine et dans laquelle entrent soixante-et-douze substances différentes ; boisson désagréable au goût, vin frelaté.

Dér. du lat. *Theriaca*, m. s.

Trïado, *s. f.* Les objets de choix, la première qualité d'une marchandise, d'une denrée ; le dessus du panier.

Dér. de *Trïa*, trier.

Trïaïre, arello, *s. m. f.* Celui ou celle qui fait le triage d'une denrée, d'une marchandise ; qui épluche la salade, écosse les légumes frais ; trie la première qualité d'une récolte de fruits ; fait le triage des laines dans une fabrique. On dit aussi *Triaïro* pour désigner une personne qui, dans les filatures, est occupée à trier les cocons.

Dér. de *Trïa*, trier.

Trïaje, *s. m.* Triage, action de trier, de choisir, séparer ce qui est bon de ce qui est de rebus.

Dér. de *Trïa*, trier.

Trïâou, *s. m.* Câble, corde à puits en sparterie, qui sert à descendre et retirer le seau destiné à puiser l'eau. Ce câble est ainsi nommé parce qu'on se servit d'abord, pour cet usage, de sarments de vigne entrelacés, ou *Tréïo*. On devrait, en effet, écrire et dire : *Tréïdou*.

Trïate, *s. m.* Théâtre. On dit aussi *Tïatre*.

Dér. du lat. *Theatrum* et du grec Θέατρον.

Digitized by Microsoft®

Tribe, *s. m.* Touffe d'herbe ou de foin sur le bord des chemins ou dans les bois, où les loups et les chiens ont coutume d'uriner ou de fienter. Ceux qui sont fréquentés par les loups, sont situés sur les plateaux montagneux ou les cols où aboutissent divers sentiers formant carrefour, ce qui revient au *Trivium* latin, ou carrefour formé par le croisement de diverses routes.

Dér. du grec Τρίβος, chemin, sentier battu.

Tribla, *v.* Tripler; devenir triple.

Dér. de *Trible*.

Trible, o, *s.* et *adj.* Triple, qui contient trois fois l'unité.

Dér. du lat. *Triplus*, m. s.

Trico, *s. m.* Jeu de paume ou de tripot; rondin, gros et court bâton, gourdin, sorte de trique.

Tricò, *s. m.* Tricot, tissu qui s'exécute avec des aiguilles longues et mousses.

Tricouta, *v.* Tricoter, faire du tricot; donner une volée de coups de bâton. — *L'aï bièn tricouta*, je lui ai appliqué une rude tripotée de coups de trique.

Dér. de *Trico*. — *Voy.* c. m.

Trido, *s. f.* Proyer, bruant-proyer. — *Voy. Cincérisi*. — *Faïre la trido, faïre lou mantèlé*, être tout frileux, tout ébouriffé, être gravement malade.

Trigòs, *s. m.* Bruit, tapage; fatigue, travail fatigant; chagrins, peines, ennuis, tracasseries. On dit aussi *Trimal*. — *Luèn ddou trigòs*, loin du bruit, dans le calme.

Trigoussa, *v.* Traîner, houspiller, tirailler, secouer avec violence, entraîner quelqu'un malgré lui. — *Sé trigoussa*, se battre, se tirailler, se prendre aux cheveux, lutter. *Sé po pas trigoussa*, il ne peut se traîner; il est malade.

Trima, *v.* Trimer, peiner, fatiguer, travailler, marcher. — *Fòou trima pèr gagna sa pâouro vido*, il faut se donner de la peine pour gagner de quoi vivre.

Trimal, *s. m.* Fatigue, labeur, travail, longue course.

Trin, *s. m.* Train, tapage, potin, vacarme.

Trin (Èn), *loc. adv.* — *Siéï mdou én trin*, je suis indisposé, languissant, malade.

Trinqua, *v.* Rompre, casser; trinquer, choquer le verre en buvant avec un compagnon.

Dér. du lat. *Truncare*, couper, et de l'all. *Trinken*, boire.

Trinquaïre, *s. m.* Celui qui aime à trinquer, à boire; celui qui casse, qui brise.

Dér. de *Trinqua*, couper ou trinquer.

Trinquo-taïo ou **Tirasséto**, *s. f.* Nom de plante. Renouée des petits oiseaux, *Polygonum convolvulus*, Linn. On désigne aussi cette plante dans certaines localités sous les noms de *Jinoüiado, Tirasso, Couréjolo*.

Le village de *Trénco-taïo*, situé sur la pointe septentrionale du Delta de la Camargue, ne payait, dit-on, jadis aucun impôt. Son nom est synonyme de taille-rompue. On marquait, en effet, autrefois cet impôt sur une latte de bois refendue appelée *taille*, d'où l'impôt prit ce nom. Le village précité en ayant été exempté, le bâton sur lequel on marquait ses impôts avec des encoches, fut rompu, *trénca*, comme étant devenu inutile.

Trïoulé, *s. m.* Trèfle, et particulièrement le trèfle rampant. Chant mêlé de traits et de roulades, mais dépourvu de toute méthode et comme peuvent les exécuter des paysans sans instruction.

Tripaïo, *s. f.* Tripaille; l'ensemble des boyaux d'un animal, des intestins de l'homme.

Dér. de *Tripo*, boyau.

Tripiè, *s. m.* Tripier, celui qui prépare et vend les boyaux des animaux tués à la boucherie. — *Coutèl tripiè*, couteau de tripière, à deux tranchants. Au fig. un homme à double face, qui souffle le froid et le chaud, qui manque de franchise et agit d'une façon diamétralement opposée, selon les circonstances.

Tripos, *s. f.* et *pl.* Tripes, boyaux, intestins des animaux et de l'homme. — *Rèndre sas tripos*, être pris d'un vomissement violent et prolongé.

Dér. de l'espagnol *Tripa* ou de l'italien *Trippa*, m. s.

Tripo-liso, *s. f. comp.* La partie supérieure du côlon, le premier boyau au-dessus des boyaux grêles, que l'on emploie comme enveloppe ou sac dans la confection des saucissons ou cervelas.

Dér. de *Tripo*, tripe.

Tripo-quioulâou, *s. f. comp.* Le boyau gras, boyau-culier ou rectum, qui aboutit à l'anus.

Dér. de *Tripo*, tripe.

Triquétéja, *v.* Agiter des cliquettes. — *Voy. Triquétos*.

On obligeait jadis les lépreux des maladreries du moyen-âge à agiter des cliquettes entre leurs doigts, quand ils se montraient en public, pour avertir les passants et les tenir à distance.

Triquétos, *s. f. pl.* Cliquettes, jeu d'enfants composé de deux galets longs et plats, ordinairement en micaschiste, ou de deux fragments de côtes de cheval ou de bœuf, qu'on agite de manière à produire un cliquetis en les tenant entre les trois premiers doigts de la main. — *Voy. Triquétéja*.

On dit aussi *Criquéto*.

Triquo, *s. f.* Trique, gros bâton qui sert ordinairement à frapper.

Triquo-niquo, *s. m.* Un homme qui s'attache à des vétilles, à des choses insignifiantes; un tâtillon. — *Uno vèsto dé triquo-niquo*, une veste faite d'une étoffe fragile, usée, sans valeur.

Dér. du lat. *Tricæ, nugæ*.

Tris, so, *adj. m.* et *f.* Trituré, réduit en poudre plus ou moins fine, pulvérisé. — *Tèro trisso*, terre légère, meuble, sablonneuse; exténué, pauvre, manquant de tout.

Dér. du lat. *Tritum*.

Trissa, *v.* Triturer, broyer, piler, pulvériser. Au fig. ce terme s'emploie avec la signification de manger avec appétit. — *Trisso bièn!* il triture bien, c'est un joyeux convive! *Trissa de sâou*, piétiner sur place. Se dit surtout

Digitized by Microsoft®

d'un cheval qui trotte sans avancer. *Trisso-ménu,* trotte-menu. *Trisso-moutos,* brise-mottes; maillet de bois à long manche servant à émotter; l'ouvrier qui en fait usage.

Trisséto, *s. f.* Nom de plante, *Alsina media,* Morgeline ou mouron blanc; *Stellaria media,* stellaire intermédiaire. On la donne ordinairement à manger aux petits oiseaux. En médecine, elle est recommandée pour la guérison des ulcères du poumon. Elle pousse ordinairement dans les jardins potagers.

Trissoù, *s. m.* Pilon, ou plutôt le mortier, comprenant aussi le pilon; appareil qui sert à triturer, broyer, piler, pulvériser.

Dér. de *Trissa,* triturer.

Triste, to, *adj. m.* et *f.* Triste, peiné, affligé. On le dit aussi d'une chose fâcheuse, désagréable, affligeante, pénible, difficile à supporter; d'un objet, d'une denrée de mauvaise qualité. — *Triste sujè,* mauvais garnement. *Aquél bla és bièn triste,* ce blé est d'une mauvaise venue, d'une mauvaise qualité. *Tristas,* enclin à la tristesse.

Dér. du lat. *Tristis,* m. s.

Tristé, *s. m.* Soupente; sorte de grenier ou de plancher en bois, suspendu sous le plancher d'une pièce quelconque, d'une habitation, dont il fait partie intégrante et forme une dépendance. Elle sert ordinairement de réduit où couchent les domestiques et n'occupe qu'une partie de la hauteur de la pièce qui la contient, dont elle reçoit le jour et la communication avec le reste de la maison.

Dér. du bas lat. *Transtega* ou *Tristega; cubiculum superius.*

On donne aussi à la soupente le nom de *Pousta,* parce qu'il est ordinairement construit en planches ou *post.*

Trïun, *s. m.* Épluchures, denrées de rebut, retranchées et choisies sur celles qui sont de bonne qualité. Se dit surtout des épluchures faites sur les châtaignes et qui représentent la plus mauvaise qualité. — *Quan véndès lou trïun?* combien vendez-vous les épluchures?

Dér. de *Tria,* trier.

Tro, *s. m.* Trot, allure du cheval, intermédiaire entre le pas et le galop. — *Té faraï marcha dou tro,* je te ferai suivre la ligne droite.

Dér. du cat. *Trot,* m. s.

Tro, *s. m.* Morceau, portion d'un objet. — *Un tro dé pan,* un morceau de pain. *Un tro dé car,* un morceau de viande. *A cha tro,* morceau par morceau.

Dér. du cat. *Tros,* m. s.

Tro, *s. m.* Tonnerre, bruit de la foudre. On dit aussi *Tron.* — *Ès un tron dé Diou,* c'est un diable incarné. *Lou tron lou péto,* il a le diable au corps, il s'impatiente. *Lou tron té cure!* que le tonnerre te vide le corps! *Tron dé milo!* mille tonnerres! *Tron dé Diou!* tonnerre de Dieu!

Dér. du lat. *Tonitru,* m. s.

Trop, *adv.* Trop, adverbe de quantité, plus qu'il ne faut, avec excès. — *Madamo dé Trop,* une fille nouvellement née, venant après d'autres enfants et formant surcroît dans la famille, arrivant au monde sans être désirée.

Dér. du cat. *Trop,* m. s.

Trouba, *v.* Trouver, inventer; se livrer à la poésie, genre de littérature qui exige beaucoup de talent, d'invention, d'imagination. M. Gabriel Azaïs fait dériver ce mot du lat. *Turbare,* remuer, « parce que, dit-il, pour trouver, il faut ordinairement remuer. »

Troubadour, *s. m.* Nom donné aux poètes des XII^e^ et XIII^e^ siècles, qui contribuèrent pour une large part à la formation définitive du langage méridional, désigné sous le nom de langue romane.

On appelait *Troubaïre,* trouvères, ceux qui chantaient dans la langue d'Outre-Loire. Cette qualification est pourtant employée pour désigner aussi les poètes du Midi. La région d'Alais compte trois troubadours romans qui ont été l'objet d'une étude publiée dans les *Mémoires de la Société scientifique et littéraire d'Alais,* t. XIII, 1880, p. 129-151. Ce sont Azalaïs de Porcairargues, Clara d'Anduze, et Pierre de Barjac.

On sait que les poètes méridionaux de nos jours ont adopté la qualification de *Félibres.*

Dér. de *Trouba,* trouver.

Troubaïo, *s. f.* Trouvaille, découverte, invention; idée originale.

Dér. de *Trouba,* trouver.

Troucho, *s. f.* Truite, truite commune, *Salmo-fario,* Linn. Ce poisson, qui varie beaucoup selon l'âge et les eaux dans lesquelles il vit, se distingue surtout par les taches noires ou brunes et rouges sur les flancs, qui tigrent le fond bleuâtre, blanc, jaune doré ou même brun foncé de sa peau. C'est le meilleur de tous les poissons qui fréquentent nos rivières. Quelques sujets atteignent, dans le Gardon, le poids de six kilogrammes.

Trougno, *s. f.* Trogne, figure bouffie, rouge et luisante, qui caractérise habituellement les ivrognes et les goinfres de profession. — *Faïre la trougno,* avoir l'air de mauvaise humeur, faire la mine, exprimer son mécontentement par l'expression du visage.

Trouïa, *v.* Fouler les raisins sur la cuve, piétiner, exprimer le jus des raisins; patauger dans un bourbier. Au fig. piétiner sur place, être incapable de prendre une résolution.—*Dé qué trouïo?* pourquoi hésite-t-il ? *Trouïan,* nous foulons notre vendange.

Dér. du lat. *Torculum,* pressoir.

Trouïadoù, ouïro, *s. m.* et *f.* Cuve ou fouloire servant à fouler la vendange.

Dér. de *Trouïa,* fouler.

Trouïaïre, *s. m.* Fouleur de raisins après la vendange.

Dér. de *Trouïa,* fouler.

Troumpa, *v.* Tromper, tricher, duper, causer une déception. — *Aquél bla m'a troumpa,* j'ai mal apprécié le rendement de ce blé, j'aurais cru à une plus grande (ou

Digitized by Microsoft ®

plus faible) quantité de récolte. *Sé troumpa,* se tromper, se méprendre, tomber dans l'erreur.

Dér. du catal. *Trompar,* m. s.

Troumpaïre, arèlo, *s. m.* et *f.* Trompeur, trompeuse; celui ou celle qui trompe, qui induit en erreur.

Dér. de *Troumpa,* tromper.

Troumpéta, *v.* Sonner de la trompette; trompeter. Au fig. divulguer, médire, cancaner. — *L'a prou troumpéta pér la vilo,* il l'a passablement répété par la ville.

Dér. de *Troumpéto,* trompette.

Troumpétaïre, *s. m.* Trompette, celui qui publie, qui annonce à son de trompe, dans une ville; trompette municipal.

Dér. de *Troumpéto,* trompette.

Troumpéto, *s. f.* Trompette, instrument à vent, en métal, clairon militaire. — Au fig. *lou troumpéto dé la vilo,* un bavard, une colporteuse de cancans ou de médisances.

Dér. de *Troumpo,* trompe.

Troumpo-la-mort, *s. m. comp.* Celui ou celle qui a échappé heureusement à plusieurs accidents graves pouvant occasionner la mort.

Dér. du français.

Trouna, *v.* Tonner, se dit du bruit de la foudre. Au fig. *Trouna,* gronder, maugréer, tempêter. — *Ris quan trono,* il ne rit, il ne plaisante jamais. Se dit d'un caractère sombre, hargneux, atrabilaire.

Dér. du lat. *Tonare,* m. s.

Trounado, *s. f.* Court orage, accompagné de pluie. Au fig accès de mauvaise humeur.

Dér. de *Trouna,* tonner.

Trounché, *s. m.* Mouton ou brebis armés de très-petites cornes.

Dér. du lat. *Truncus.*

Trounfle, *s. f.* Terme de jeu de cartes. Le jeu de la triomphe. La triomphe est trèfle. — *Jogue dé trounfle,* je joue du trèfle. Au fig. victoire, triomphe.

Dér. du lat. *Triumphus,* m. s.

Troupèl, *s. m.* Troupeau, troupe d'animaux de même espèce rassemblés en un même lieu. Se dit surtout des animaux domestiques ou de basse-cour. — *Un troupèl dé chivals, dé bidous, dé moutous, dé pors, dé fédos, dé dindos,* un troupeau de chevaux, de bœufs, de moutons, de cochons, de brebis, de dindons. *Un troupèl dé mounde,* une foule de gens.

Dér. de *Troupo,* troupe.

Troupélado, *s. f.* Une troupe de gens assemblés; une foule, une multitude. — *Uno troupélado d'éfans,* une multitude d'enfants. *Uno troupélado dé méssorgos,* une bordée de mensonges.

Dér. de *Troupèl,* troupeau.

Troupo, *s. f.* Troupe, rassemblement, foule, multitude; les troupes militaires, les soldats. — *Ès à la troupo, dins la troupo,* il est militaire, il est soldat.

Dér. du bas-lat. *Troppa,* m. s.

Troussa, *v.* Couper, tordre, plier, envelopper. — *Troussa un pérdigal,* plier les pattes d'un perdreau, le trousser, le disposer de façon à être mis en broche.

Dér. de *Tro ou Tros,* morceau. — *Voy.* ce mot.

Trousso, *s. f.* Faix ou charge liés dans un gros drap ou *bourén,* qui sert à serrer et à transporter de la paille, du foin, des récoltes encombrantes et légères. — *Uno trousso dé païo,* un faix de paille.

Dér. de *Troussa,* plier, envelopper.

Trouta, *v.* Trotter, aller au trot. — *Y vaï coumo un ase quan troto,* il y va bon jeu, bon argent.

Dér. du lat. *Tolutarius,* trotteur.

Tru, *s. m.* Troc, échange. — *Tru pér tru,* troc pour troc, échange de deux objets sans soulte ni retour.

Tru, *s. m.* Avarie, dommage, tare, choc, blessure, contusion, difficulté. — *Préne tru,* prendre mal, éprouver un malheur.

Trucal, *s. m.* Butte, tertre, monticule.

Dér. de *Truc,* difficulté à surmonter.

Truéjéto, *s. f.* Cloporte, insecte aptère, d'environ un centimètre de longueur, de couleur gris cendré, qui habite les endroits humides, sous les pierres, les troncs d'arbres ou autres abris qui le cachent. Au moindre attouchement, il se roule en boule comme le hérisson, et *clot* ainsi sa *porte,* ne présentant à l'ennemi que la partie la plus résistante de son corps, formée par une carapace imbriquée; il échappe même quelquefois en roulant, s'il se trouve sur un plan incliné. Cet insecte ne sort que la nuit. Les Latins le nommaient *Porcellio.* Dans certaines localités, on l'appelle aujourd'hui *Porcelet de Saint-Antoine* : c'est le même ordre d'idées qui lui a valu dans notre pays le nom de *Truéjéto* (petite truie), de ce qu'on avait cru lui trouver quelque analogie, bien éloignée sans doute, d'habitudes ou de forme avec le pourceau. L'ancienne médecine employait le cloporte comme dépuratif, et en cataplasmes, comme résolutif.

Truèjo, *s. f.* Truie, femelle du porc. S'applique au fig. dans le langage populaire, à une femme sale et dégoûtante. — *La truèjo a énvéssa lou tdouiè.* Se dit d'une maîtresse dont la malencontreuse intervention vient rompre un mariage qui est sur le point d'être conclu.

Dér. du bas-lat. *Troja,* m. s.

Trufa, *v.* Truffer, bourrer de truffes. — *Trufa, ado,* truffé, truffée, parfumé, préparé aux truffes. *Sé trufa,* se moquer, railler, tourner en ridicule.

Dér. du bas-lat. *Trufare,* m. s.

Trufaïre, aïro, *adj. m.* et *f.* Moqueur, euse.

Dér. de *Sé trufa,* se moquer.

Trufo, *s. f.* Truffe noire, *Tuber cibarium,* Linn. On l'appelle aussi *Rabasso.* Les paysans cévenols appellent *Trufo* la pomme de terre, et pour en distinguer la truffe ordinaire, ils appellent celle-ci *trufo négro.*

Trufo-mando, *s. f.* Nom de plante. La garde-robe, santoline, petit-cyprès. *Santolina chamæcyparicios,* Linn. Sous-arbrisseau d'une odeur forte, qui croît dans les envi-

Digitized by Microsoft®

rons de Nîmes. On suppose que, par son odeur, elle écarte les insectes des étoffes de laine : de là son nom peu mérité de garde-robe.

Trufo-nègro, *s. f. comp.* — *V. Trufo.*

Trunle, *s. m.* Gros, bouffi, ventru. — *Un gros trunle*, un gros ventru. *Sémblo un trunle*, il a l'air d'un ballon, d'une citrouille.

Dans la basse latinité on appelle *Trullus* un édifice de forme ronde et convexe, comme la voûte d'un four ou la coupole d'un édifice byzantin.

On désignait une partie du palais des empereurs de Constantinople sous le nom de *Trullum*. Elle était recouverte d'un dôme. Le palais de Constantin, à Arles, était aussi appelé *La Trouille ;* une des tours du palais des papes d'Avignon porte le nom de tour de Trouilhas, et plusieurs châteaux du Languedoc ont aussi reçu la même désignation qui dérive de la même origine. Cette appellation s'applique au palais principal, à l'habitation souveraine d'un empire, d'une principauté, ou même, par extension, à l'habitation principale d'une simple seigneurie, relevant du suzerain.

Truqua, *v.* Troquer, échanger ; heurter, choquer, frapper ; cogner, heurter contre un obstacle, se faire une contusion.

Dér. de *Tru.* — *Voy.* ce mot.

Truquétéja, *v.* Chopiner, boire du vin abondamment, à tout propos.

Dér. de *Truquéto*, mesure pour le vin. — *Voy.* ce mot.

Truquétéjaïre, *s. m.* Celui qui boit du vin à chaque instant et à tout propos. Dimin. d'ivrogne, mais ayant une signification analogue.

Dér. de *Truquéto.* — *Voy.* ce mot.

Truquéto, *s. f.* Mesure pour le vin au détail ; huitième partie de la pinte d'Alais. Celle-ci étant de 1 litre 90, la *Truquéto* équivaut exactement à 0 litre 2375, soit environ un quart de litre ou plutôt un verre de vin rempli à rasade.

Tubâou, *s. m.* Sot, niais, imbécile.

Tucle, *s. m.* Myope, celui qui a la vue basse. On dit aussi *Sup* ou *Calu*.

Au XIVe siècle, les rebelles des Cévennes furent appelés *Tuchins, Tucles* ou *Coquins*, sans doute parce qu'ils exerçaient de préférence leurs attaques et leurs brigandages à la faveur de la nuit et des ténèbres.

Le village de Vézenobres fut un de leurs principaux repaires, et les habitants de cette localité en ont conservé la dénomination. On dit encore *Touchì dé Bénobre*, Tuchins de Vézenobres, en parlant de cette population.

Tufériè, *s. m.* Truffier, chercheur de truffes noires.

Dér. de *Tuféro*, truffe.

Tuféro, *s. f.* Pomme de terre, *Solanum tuberosum*, Linn., plante de la famille des Solanées, dont il existe un grand nombre de variétés. On l'appelle aussi *Trufo.* — *Voy.* ce mot.

Tuïa, *v.* Tuer, occire, donner la mort. — *Sé tuïa*, prendre une peine excessive pour venir à bout d'une chose.

Tuïadoù, *s. m.* Abattoir où l'on tue les animaux de boucherie destinés à la vente.

Dér. de *Tuïa*, tuer.

Tuïo-mounde, *s. m.* Coupe-gorge, endroit désert et dangereux, favorable à un guet-à-pens.

Dér. de *Tuïa*, tuer.

Tuïo-vèrme, *s. m.* Premier repas léger que font ordinairement les ouvriers et les paysans, en se levant de grand matin.

Tulin, *s. m.* Nom d'oiseau. Tarin, gros-bec tarin, *Fringilla spinus*, Temm. Il a le dos vert nuancé de brun noirâtre ; la queue et les ailes bariolées de jaune et de noir, le sommet de la tête noirâtre ; tout le reste du corps jonquille, sauf l'abdomen, qui est blanchâtre. Le tarin vit longtemps en volière ; il est vif et gai, et son chant n'est pas sans agrément. Il s'apprivoise et s'accouple facilement avec le chardonneret et le cini, mais surtout avec le canari. De ce dernier accouplement naissent de très-bons chanteurs.

Par analogie avec le gros bec du Tarin, on dit communément à Alais, en parlant d'un homme qui a un gros nez : *Quante tulin!* quel nez !

Tuno, *s. f.* Bassin, réservoir, cuve, citerne. Le plateau qui domine le cours de la Saône et sur lequel est bâti le couvent des Carmes de Lyon comprend un quartier dit des *Tunes*. On y trouve *la grande* et *la petite Tune*.

Ces désignations de quartiers se retrouvent dans l'arrondissement d'Alais : *las Tunos*, dans la commune d'Aujac ; *la Tuno*, qui s'applique à un grand détour du lit de la Cèze, existant jadis dans la commune du Chambon, en aval du confluent de l'Homol, à l'endroit où l'isthme formé par ce détour accentué a été coupé pour redresser le lit de la rivière en amont du moulin du Tourrel ou Tourril. Avant que cette coupure fût effectuée, le lit de la Cèze formait, sur ce point, comme un vaste bassin ovale, qui avait valu à ce quartier le nom de *Tuno*.

Faïre tuno, signifiait, en vieux français, faire ripaille, se remplir largement l'estomac, considéré comme un réservoir de bombance.

Dans le langage alaisien, *Tuno* s'applique aussi à un lieu éloigné : *Ès én Tuno*, il est loin, là-bas, au diable, à Tunis (?) que l'on appelait Thunes dans le vieux langage français.

Dér. du bas-lat. *Tuna*, m. s.

V. dans les *Mém. de la Société littéraire*, hist. et archéol. de Lyon, année 1876, p. 483, l'article de M. le baron Raverat, portant pour titre : *Le ténement de Thunes*.

Le nom de *Concoules, conculiæ*, petites conques, petits réservoirs, a la même origine.

Turgan, *s. m.* Lotte, *Gardus Lotta*, Linn., poisson de rivière qui ne pèse pas au-delà d'une demi-livre (250 grammes) et qui est aussi délicat que la truite. Il a deux barbillons à la mâchoire supérieure, et un à chaque angle de la bouche ; six osselets à la nageoire de l'anus ; le dos tacheté de noir. Ses œufs sont, dit-on, un poison pour la volaille

Digitized by Microsoft®

et provoquent l'urticaire chez l'homme, comme ceux du barbeau. C'est ainsi que Sauvages décrit le *Turgan ;* mais Crespon, bon observateur aussi, dans la description qu'il donne de la Lotte, diffère quelque peu de la précédente, et prétend d'ailleurs que le nom de *Turgan* est donné, sur les bords du Gardon, à la Vaudoise (*Cyprinus leuciscus,* Bloch.), qui a le dos rond et brun, le ventre argenté, les nageoires grises, la caudale et la dorsale marquées de noirâtre avec un peu de rongeâtre sur les autres, le corps étroit, le museau un peu proéminent, ne dépassant guère 34 centimètres de longueur. Ce poisson se multiplie beaucoup ; il est très-farouche. Sa chair est légère et d'une digestion facile, mais trop remplie d'arêtes. Cette dernière circonstance, qui le rend désagréable à manger, prouve évidemment que ce poisson appelé *Barbél,* entre le Pont Saint-Nicolas et le Rhône, n'est pas notre *Turgan* de la Gardonenque, qui est fort recherché, qui a peu d'arêtes, et serait bien alors, en effet, la Lotte décrite par Sauvages, dont les qualités s'accordent parfaitement avec celles que l'on reconnaît au *Turgan.*

Turgno ou **Turgo** ou **Tourigo**, *s. f.* Brebis bréhaigne ou stérile ; celle qui n'a jamais porté. On dit bréhaigne par opposition à portière ou brebis portière, celle qui a déjà porté.

Turno, *s. f.* Caverne habitée ; mauvais cabaret, habitation d'apparence misérable ou mal famée.

Tus ou plutôt **Tust**, *s. m.* Choc, coup que l'on se donne en heurtant quelqu'un ou contre un corps dur.

Dér. de *Tusta,* frapper, heurter.

Tus, *pr. pers.* Toi.

Tusta, *v.* Frapper, heurter. Se dit aussi d'un orateur qui perd la tête, s'embrouille et frappe à tous les coins pour retrouver ses idées. — *Tusto pér tout,* se dit également d'un homme difficile dans son choix, et qui heurte à toutes les portes pour trouver une femme à sa convenance.

Dér. du grec Τύπτω, m. s.

Tustado, *s. f.* Coup, choc, heurt, tape, bourrade.

Dér. de *Tusta,* frapper.

Tustadoù, *s. m.* Marteau de porte, heurtoir.

Dér. de *Tusta,* frapper.

Tusto-balustro (**A**), *loc. adv.* A la bonne aventure, au hasard, à la bonne venue, inconsidérément, à l'étourdie.

Tutéja, *v.* Tutoyer. C'est, dit Sauvages, un raffinement de politesse qui a introduit, dans les langues européennes modernes, l'usage de parler au pluriel en ne s'adressant qu'à une seule personne.

Cet usage n'existait pas jadis. On se tutoyait chez les Latins, comme chez les Grecs, et comme cela a lieu aujourd'hui encore dans les langues orientales, même quand on s'adresse à des personnes du plus haut rang.

Tutou, *s. m.* Tuteur. Celui qui dirige l'éducation, l'existence et les intérêts d'un enfant jusqu'à l'âge de sa majorité. Un échalas, un support employé pour soutenir les plantes, les arbres fruitiers, qui fléchissent à cause de leur faiblesse ou à cause de la grande quantité de fruits qu'ils portent.

Dér. du lat. *Tutor,* m. s.

U

U, *s. m.* Cinquième voyelle et vingt-unième lettre de l'alphabet. Dans le dialecte cévenol *U* s'emploie pour l'adjectif numéral *Un.* — *U pàouquè,* un peu, une petite quantité ; un peu de temps, un faible intervalle. *Prénès n'én u,* prenez-en un.

Ucre, *s. m.* Œil. — *Y-a ficha 'n cò dé poun din sous ucres !* il lui a donné un coup de poing dans les yeux.

Ugno, *s. f.* Ugne, sorte de raisin dont il existe deux espèces : l'*Ugne* blanche et l'*Ugne* noire. L'une et l'autre ont le grain sphérique, qui les distingue de l'*Uïado* ou *Coupado,* dont le grain est oblong.

L'*Ugne* mûrit de bonne heure ; elle est d'une digestion facile et on la donne aux convalescents.

Uïa, *v.* Remplir, tenir plein un tonneau ou un vase contenant du vin, à la suite du déchet qui s'opère par l'évaporation, dans les premiers mois de la mise en fût.

Il est à remarquer que, par un singulier phénomène, cette évaporation est plus considérable par un temps humide, avec vent du sud et une forte dépression barométrique, tandis qu'elle est presque nulle quand souffle le vent du nord.

Uïado ou **Coupado**, *s. f.* Œillade. Cette qualité de raisin non mentionnée par Sauvages est pourtant une des plus délicates de celles que l'on récolte, ou plutôt que l'on récoltait, hélas ! jusqu'à ces dernières années dans le Gard, d'où elle a presque complétement disparu, comme tant d'autres. Celles que produisait le territoire de Saint-Jean-du-Pin, près d'Alais, jouissaient surtout d'une réputation méritée.

Le grain de ce raisin, dont la saveur se rapproche de celle de l'*Ugno,* est oblong, à peau fine et délicate.

Uïaje, *s. m.* Remplissage d'une futaille dont le contenu a diminué par suite de l'évaporation.

Uïâou, *s. m.* La dent de l'œil ou dent œillère, dont il existe deux dans la mâchoire supérieure, correspondant au-dessous de l'œil.

Dér. d'*Iuèl,* œil.

Uïé, *s. m.* Œillet ; petit trou circulaire, bordé d'un cercle ordinairement métallique et dans lequel on passe le ferret d'un lacet.

Digitized by Microsoft®

Un, uno, *adj. de nombre.* On dit aussi *u, uno.* (*Voy.* ce mot.) *Quint'uno!* quelle bêtise! quel mensonge! quelle mystification! quelle énormité! *Mé n'a di uno qué crèmo âou lun,* il m'a raconté, il m'a dit une chose inouïe, incroyable.

Uni, unido, *adj. m.* et *f.* Uni, unie. D'une couleur, d'une nuance uniforme.

Upo, *s. f.* Huppe, et par extension les sourcils et les cils. On dit d'une personne affaiblie, percluse: *Pot pas léva l'upo,* elle ne peut pas ouvrir les yeux, elle ne peut remuer ni pied ni patte.

Us, *s. m.* Usage, coutume, habitude. — *Counouïsse lous us dé l'oustâou,* j'ai l'habitude de cette maison, j'en connais les aîtres.

Dér. du lat. *Usus,* usage.

Usaje, *s. m.* Coutume, usage, habitude; solidité, durée, résistance. — *Aquèlo vèsto m'a fa forço usaje,* cette veste a longtemps résisté à l'usure.

Dér. du lat. *Usus,* usage.

Usanço, *s. f.* Usure, détérioration, déchet.

Dér. du catal. *Usansa,* m. s.

Uscla, *v.* Flamber, griller, brûler, roussir. — *S'uscla lous pèous, las ussos,* se griller les cheveux, les sourcils.

Dér. du lat. *Ustulare,* m. s.

Uscla, ado, *adj. m.* et *f.* Roussi, flambé, grillé, brûlé.

Usso, *s. f.* Sourcil. *Faïre las ussos,* froncer les sourcils. — *Un co dé poun sus l'usso,* un coup de poing au front. *Fasiè d'ussos coumo dé brosso,* il hérissait ses sourcils d'un air courroucé.

Ustancîo, *s. f.* Ustensile, outil, tout ce qui sert au menu ameublement d'un ménage et principalement de la cuisine, tels que la vaisselle, la batterie de cuisine, etc.

Dér. du lat. *Ustensilia,* m. s.

Usunfui, *m. s.* Usufruit, jouissance des récoltes, des revenus d'un héritage dont la propriété appartient à un autre.

Dér. du lat. *Usufructus,* m. s.

V

V, *s. m.* Dix-septième des consonnes et vingt-deuxième lettre de l'alphabet. Dans un grand nombre de dialectes méridionaux du Sud-Ouest de la France, le *V* se prononce *b,* mais il ne doit jamais être remplacé par cette dernière lettre, dans l'orthographe des mots où il est employé.

Les latins l'employaient pour *U* dans beaucoup de cas.

Vacanço, *s. f.* Place ou fonction inoccupées, vacantes, dépourvues de titulaire.

Vacant, *s. m.* Un terrain inoccupé, une parcelle non cultivée et pouvant servir d'emplacement pour une construction.

Dér. du lat. *Vacantem,* m. s.

Vachéïrious, *s. m. pl.* Les quatre derniers jours du mois de mars et les trois premiers du mois d'avril, composant une période que l'on considère, à tort ou à raison, comme étant souvent fatale aux récoltes, et durant laquelle les gelées blanches brouissent quelquefois les jeunes bourgeons.

On appelle aussi ces sept jours *lous Cavaliès,* dénomination que l'on applique également aux saints grêleurs ou vendangeurs, tels que Saint-Georges, Saint-Marc, Sainte-Croix, Saint-Jean et Saint-Médard, dont les fêtes sont décriées parmi le peuple, à cause des pluies, des grêles, des orages qui les accompagnent souvent de près ou de loin.

Vacina, *v.* Vacciner, donner la vaccine.

Dér. du lat. *Vacca,* vache.

Vacino, *s. f.* Vaccine; vaccin.

Dér. du lat. *Vacca,* vache.

Vaïèn, ènto, *adj, m.* et *f.* Diligent, actif, laborieux.

Dér. du lat. *Valentem,* vaillant: mais il ne s'emploie plus, en languedocien, avec cette dernière acception.

Vaï-et-vèn, *s. m. comp.* Va-et-vient. Cette expression s'emploie avec la même acception qu'en français. Elle exprime l'action de se promener de long en large, sans but déterminé.

Val, *s. m.* Val, vallée. Ce terme devait être jadis employé au féminin puisqu'on le retrouve dans les noms de lieu féminin. *La Val, Valborgno, Valérdougo, Valérisclo, Vâoumalo, Valgalgo, Valëïguièïro,* etc. — *Voy.* ces mots.

Dér. du lat. *Vallis,* m. s.

Vala, *s. m.* Fossé, lit de ruisseau, ruisseau lui-même. Tranchée faite de main d'homme pour défricher un champ, donner un écoulement aux eaux. — *Passa à vala,* passer un champ en friche à tranchées, le défoncer à une grande profondeur. *Dé l'obro, lou vala,* c'est par l'œuvre que l'on juge l'ouvrier. *S'én ana coumo un vala,* s'éloigner, disparaître, s'en aller sans dire mot, sans demander son reste.

Dér. du lat. *Vallatus,* m. s.

Vala-mahistre, *s. m. comp.* Fossé ou lit de ruisseau mayronal, c'est-à-dire d'un ruisseau qui reçoit tous les autres affluents de la région ou d'un même quartier de territoire, et dont le sol n'appartient pas aux riverains par moitié, comme cela a lieu pour les fossés qui formaient limite divisoire entre deux héritages situés sur un même plan horizontal; car pour deux pièces de terrain contiguës, mais situées sur deux plans différents, l'usage veut que la berge de soutènement, qui borde la parcelle supérieure, appartienne à cette parcelle, tandis que le fossé creusé au pied de cette même berge doit appartenir à la parcelle située en contre-bas, d'où l'axiome suivant: *Ribo d'dou, vala dé-bas,* c.-à-d. la berge appartient au propriétaire d'en haut, le fossé appartient au propriétaire d'en bas.

Digitized by Microsoft®

Formé de *Vala*, fossé, et de l'*adj. Mahistre*, magistral, principal ou mayronal.

Valabrégo, *s. f.* Vallabrègue, village du canton d'Aramon, autrefois situé dans une île du Rhône qui s'est depuis soudée à la rive gauche du fleuve. Cette appellation a la signification de vallée double ou à deux lèvres *(brégo)*, à cause des deux branches du Rhône qui l'entouraient jadis et la placaient entre deux rives, l'une orientale regardant la Provence, et l'autre occidentale en face du Languedoc.

Valâourio, *s. f.* Nom de lieu et d'une rue d'Alais orientée du levant au couchant, et partant de la place de l'Hôtel-de-Ville pour se terminer à la rue Bouquerie, qui en forme le prolongement, à partir du carrefour des rues Raymond-Pelet et du Doyenné.

Dér. du lat. *Vallis auraria*, vallée ou rue du vent ou de l'*aure*.

Vala-ratiè, *s. m. comp.* Fossé de drainage, creusé en tranchée dans une pièce de terre marécageuse pour favoriser l'écoulement des eaux, et rempli de menues pierres ordinairement recouvertes de dalles minces.

Composé de *Vala*, fossé, et de *ratiè*, pour les rats; fossé habité par les rats.

Valborgno, *s. f.* Nom de lieu. Vallée borgne, c'est-à-dire qui n'a qu'une ouverture inférieure, un seul débouché en aval, celui d'amont étant clos par des crêtes ou des plateaux élevés. La ville de Saint-André-de-Valborgne, chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan, est située dans la vallée dite Valborgne, formée par la branche du Gardon de Saint-Jean-du-Gard, qui prend son origine sur le flanc oriental du Causse ou Calm de l'Hospitalet, et débouche dans la vallée principale de la Gardonenque, un peu en amont de Saint-Jean-du-Gard.

Valérisclo, vallée close, a la même origine. — *Voy.* ce mot.

Formé de *Val*, vallée, et de *borgno*, borgne.

Valé, *v.* Valoir, avoir du prix, du mérite; rapporter, produire, procurer, tenir lieu, profiter, être utile, aider. — *Sé faïre valé*, se donner de l'importance. *Sé faïre bièn valé*, acquérir de l'estime, de la considération, par son mérite ou sa conduite. *Sé faïre mdou valé*, perdre par sa conduite l'estime des honnêtes gens *Faïre valé uno plaço*, s'intéresser à quelqu'un pour lui obtenir une place, des fonctions qu'il désire remplir. *Pdou-vâou*, vaurien, homme de peu de valeur.

Valénço, *s. f.* Valeur, vaillance; vaillantise.

Valérâougo, *s. f.* Nom de lieu. Chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan, sur la rivière de l'Hérault qui lui donne son nom. — *Valérâougo*, vallée de l'Hérault. (*Arauris* en latin.)

Valérisclo, *s. f.* Vallée haute de l'Auzonnet, affluent de la Cèze, au milieu de laquelle se trouve le village de Saint-Jean-de-Valériscle qui emprunte son nom. Cette dénomination offre une signification identique à celle de *Valborgno*.

Dér. du lat. *Vallis clausa*, vallée fermée ou close, cette vallée étant en effet fermée à son orgine par les hauteurs de Portes.

Valgalgo *s. f.* Valgalgue, *Vallegualga*, nom donné à la vallée haute du ruisseau du Grabieu, affluent du Gardon, et qui se jette dans cette rivière au nord de la ville d'Alais après avoir reçu le ruisseau de Bruège. Cette vallée a donné son nom à deux localités du canton d'Alais-Est, Saint-Martin et Saint-Julien-de-Valgalgue, situées toutes deux au passage de l'ancienne voie Régordane, aujourd'hui route nationale n° 106, de Nimes à Moulins, dont la direction est sensiblement parallèle, sur cette région, aux cours du Gardon et du Grabieu entre lesquels elle se trouve comprise.

A part le ruisseau du Grabieu et ses affluents, cette vallée large et plate est sillonnée par une multitude de petits ruisseaux, qui la coupent dans tous les sens et qui lui ont valu sa dénomination : *Valgalgo*, *Val-dus-aïgos* ou *Val-éïgouso*, synonyme de *Valiguièïro* ou *Val-éïguièïro*. — *Voy.* c. m.

C'est à l'origine de cette vallée, au levant du village de Saint-Julien-de-Valgalgue, que fut fondé, en 1229, le monastère des religieuses de N.-D. des Fons ou de Sainte-Claire-d'Alais, de l'ordre de Cîteaux, dont il reste encore la chapelle convertie en filature. Cette abbaye est placée à côté d'une source abondante qui alimentait le couvent.

Dér. du lat. *Vallis aquaria*, m. s.

Valiguièïro, *s. f.* ou plutôt **Val-éïguièïro**, *Vallis aquaria*, vallée des eaux, synonyme de *Valgalgo*. C'est le nom d'une petite rivière, affluent du Gardon, qui traverse les territoires de Valliguière, de Castillon, de Saint-Hilaire-d'Ozilhan et de Remoulins. Elle donne son nom au village de Valliguière, situé près de sa source, et qui fait partie du canton de Remoulins. Elle longe sur une grande partie de son cours la route nationale n° 86, de Lyon à Beaucaire, qui fut jadis l'ancienne voie romaine de Nimes à *Alba-Helviorum*.

Dér. du lat. *Vallis aquaria*, m. s.

Vanmalo, ou plutôt **Vâounmalo** ou **Valmalo**, *s. f.* Vallée mauvaise, dangereuse. On trouve *Vanmalo* dans la commune de Soustelle, et la *Combe de Valmale*, en aval du Pont-du-Gard, rive droite. *Malaval* a la même origine.

Dér. du lat. *Vallis mala*, m. s.

Van, *s. m.* Van. Appareil en osier qui sert à vanner le grain et les légumes, à le dépouiller de la balle, des pellicules ou menues pailles qui s'y trouvent mêlées.

Dér. du lat. *Vannus*, m. s.

Van, *s. m.* Élan. — *Prène van*, prendre son élan, reculer pour mieux sauter. *Grand van, pichò co*, se dit de celui qui fait beaucoup d'embarras pour arriver à un mince résultat. *Douna lou van*, donner l'autorisation, le ban des récoltes, du grapillage; élargir le bétail, lui donner la clé des champs; mettre un prisonnier en liberté; donner la fuite à l'eau d'un bassin, d'un réservoir; au vin d'une futaille. *Très mèmbres tout d'un van*, trois pièces de plain-pied, dans une maison.

Vau, *v.* Ils vont, trois. pers. plur. du verbe *Ana*, aller. — *Coumo y vau!* quelle ardeur!

Digitized by Microsoft ®

Vana, *v.* Vanner, dépouiller le grain des pellicules ou pailles légères qui y sont mêlées.

Dér. de *Van*, van.

Vanèlo ou mieux **Vanèou**, *s. f.* ou *m.* Vanneau *Vanellus cristatus*, oiseau aquatique de l'ordre des Échassiers et de la famille des Tenuirostres. Il est remarquable par l'aigrette longue et noire qui se relève sur le derrière de sa tête, et il est fort recherché par les gastronomes, sans toutefois mériter l'exagération du dicton : « Qui n'a pas mangé de vanneau, n'a pas mangé de bon morceau. » Son nom français, dont le languedocien n'est que la traduction, lui vient, paraît-il, de ce que son vol, quoique léger, se fait entendre d'assez loin et imite assez bien le bruit du van dont on se sert pour vanner le blé.

On appelle aussi *Vanèlo*, *Banèlo* ou *Gaféto*, la mouette *(Larus)* en y comprenant les mouettes, mauves ou goëlands, car des nombreuses variétés de ce genre d'oiseau qui sont ici de passage et dont plusieurs restent sédentaires sur nos côtes, on ne saurait trop à laquelle appliquer plus particulièrement ces noms, y compris même le *Gabian*.

Dér. du lat. *Vanellus*, m. s.

Vanèlo, *s. f.* Nonchalance, paresse. — *Quinto vanèlo !* quelle paresse ! On emploie aussi ce terme substantivement dans le sens de paresseux, fainéant.

Vano, *s. f.* Vanne, couverture, courte-pointe, couverture de coton ou de laine dont on recouvre un lit. — Dim. *Vanoù*, petite couverture, couvre-pieds. *Vano piquado*, couverture piquée. Vanne de moulin.

Vanta, *v.* Vanter, prôner, faire l'éloge, relever les qualités d'un homme ou d'une chose. — *Sé vanta*, se vanter, se glorifier, à tort ou à raison.

Dér. du lat. *Vanitare*, m. sign.

Vantaciou, *s. f.* Louange, flagornerie, vanterie.

Dér. de *Vanta*, vanter.

Vantèto, *s. m.* Vantard, fanfaron. — *Ès un vantéto*, c'est un vantard, un homme qui se glorifie constamment, qui fait sans cesse son éloge.

Dér. de *Vanta*, vanter.

Vantouèr, *s. m.* Éventail.

Dér. de *Vén*, vent. Régulièrement on devrait dire *Véntouèr*.

Vâougrand, *s. f.* Nom de lieu, vallée grande ; large vallée.

Vâoumagno, *s. f.* Même signification que *Vdougrand*.

Dér. du lat. *Vallis magna*, m. s.

Vâoupièïro, *s. f.* Nom de lieu, dans les communes de Valleraugue et de Sumène. Localité ruinée, située sur le territoire de Théziers ; terrier de renards.

Dér. du lat. *Vulpes* ou *Vulpis*, renard.

Vâourièn, *s. m.* Vaurien, mauvais sujet, coquin ; homme sans moralité, sans probité.

Dér. de *Vdou* et de *Rièn*, qui ne vaut rien.

Vâouriènaïo, *s. f.* Race de vauriens, famille de coquins, mauvaise engeance.

Dér. de *Vdourièn*, vaurien.

Vâoutres, **os**, *pr. pers. de la 2e pers. plur.* Vous. On l'emploie aussi pour *vous âoutres*, *vâoutres* étant en effet une contraction de *vous âoutres*.

Comp. de *Vous* et de *Aoutres*.

Va-qué-va, *adv.* Vaille-que-vaille.

Vaquiè, **èïro**, *s. f.* et *m.* Vacher, vachère, celui ou celle qui prend soin des bœufs ou des vaches, dans un domaine, ou qui fait métier d'élever les bœufs et les vaches.

Dér. de *Vaquo*, vache.

Vaquo, *s. f.* Vache, femelle du taureau. — *La vaquo a bon pè !* expression employée par les plaideurs, pour indiquer qu'ils ont des ressources suffisantes pour soutenir un procès onéreux. *Lou planchè dé las vaquos*, le plancher des vaches, la terre ferme. *Qué sé fiche la vaquo, mès qué lou védèl tète !* peu importe la mère, si le fils se porte bien ! *Parlo francés coumo uno vaquo éspagnolo*, se dit d'un homme ou d'une femme qui ont la prétention de s'exprimer en français, mais qui ne peuvent y parvenir que d'une manière très-défectueuse.

Varaïa, *v.* Roder en tous sens, fureter, chercher, bouleverser, brouiller.

Varaïaïre, **aïro**, *s. m.* et *f.* Celui ou celle qui rôde, furète, brouille et bouleverse toute chose.

Dér. de *Varaïa*, rôder.

Varaïre, *s. m.* Nom de plante de la famille des Colchicacées, qui s'applique à l'Ellébore de toutes les espèces : blanc, *Veratrum album*, Linn. ; noir, *Helleborus niger*, Linn. ; vert, *Helleborus viridis*, Linn. Cette plante fleurit en hiver et sa racine est vénéneuse.

Varal, *s. m.* Mêlée, attirail, multitude d'affaires, trouble, désordre, confusion, remue-ménage. — *Voy.* aussi *Rambal*.

Variso, *s. f.* Varice, veine très-renflée qui se manifeste ordinairement dans les jambes.

Dér. du lat. *Varicem*, m. s.

Varlé, *s. m.* Valet, domestique, serviteur ; valet de ferme, laboureur ; valet de meunier. — *Varlé-dé-vilo*, valet-de-ville, appariteur. Un des quatre personnages qui figurent sous ce nom dans un jeu de cartes. Terme de menuiserie : instrument en fer qui sert à assujétir une pièce de bois sur l'établi, pendant qu'on la travaille. *A varlé fóou pas chambrièïro*, à un valet on ne fournit pas une domestique.

Dér. du bas-lat. *Vassaletus*, vassal, subalterne.

Vas, *s. m.* Mesure de quantité équivalant au nombre cent. Ce mot s'emploie particulièrement dans les environs de Nimes, et surtout à Besouce. — *Un vas dé cébos*, un cent d'ognons.

Vaso, *s. m.* Vase, ustensile destiné à contenir une liqueur ou des grains. Poterie d'ornementation ; pot où l'on tient des fleurs dans les jardins ou sur une fenêtre.

Vè ! *interj.* Vois ! expression employée pour exprimer la surprise ou l'admiration. — *Oï vè !* oh ! vois ! *Tè, vè !* tiens, vois !

Dér. de *Vè*, seconde personne du futur absolu de l'impératif du verbe *Vèïre*, voir.

Digitized by Microsoft®

Védèl, *s. m.* Veau, le petit de la vache. — *Aoura la vaco amaï lou védèl*, se dit d'un homme qui épouse une fille déjà enceinte. *Brama coumo un védèl*, crier comme un brûlé, comme un veau.

Un éboulis de terre ou de mur reçoit aussi, au figuré, le nom de *Védèl*.

Dér. du lat. *Vetillus*, m. s.

Védèla, *v.* Vêler, mettre bas un veau. Au figuré s'ébouler. — *Aquèlo faïsso a védéla*, ce mur de soutènement s'est éboulé.

Dér. de *Védèl*, veau.

Védèlé, *s. m.* Maladie inflammatoire des enfants.

Védïa, *v.* Attacher les sarments de la vigne aux échalas, les provins et les jeunes plants aux tuteurs.

Dér. de *Védil*. — *Voy.* ce mot.

Védil, *s. m.* Lien fait avec un rameau d'osier; brin de jonc ou de rameau flexible dont on se sert principalement pour attacher aux échalas les jeunes plants de vigne, les provins et les jeunes plants aux tuteurs, les branches des arbres fruitiers en espalier à leurs supports.

Védïo, *s. f.* Le cordon ombilical. — *Nousa la védïo*, nouer le cordon. *Coupa la védïo*, couper le cordon.

Les femelles des animaux, qui mettent bas, coupent avec les dents le cordon sans le lier, et il n'en survient aucun accident; les enfants périraient si l'on oubliait de faire cette ligature.

Dér. de *Védil*, lien.

Véïa, *v.* Veiller, passer la veillée; se coucher tard.

Se dit de ce qui surnage à découvert dans un liquide quelconque, de ce qui surmonte et dépasse le liquide contenu dans un vase. — *La raquo véïo din la cournudo*, la grappe surmonte le moût contenu dans la cornue. *La car véïo din lou toupi*, la viande surmonte le bouillon dans le pot au feu.

Véïado, *s. f.* Veillée. Le temps que passent, réunis dans une maison, les parents, amis ou voisins, pendant les longues soirées d'hiver.

Dér. de *Véïa*, veiller.

Véïèto, *s. f.* Veilleuse; lamperon d'une lampe, lampion d'une lanterne. On dit aussi *Véïuso*.

Dér. de *Véïa*, veiller.

Véïra, *s. m.* Maquereau, *Scomber*, poisson de mer très-connu dans les poissonneries. Il est moins gros dans la Méditerranée que dans l'Océan. *Véïra* vient du latin *Varius*, tacheté, moucheté et de couleur changeante, car le maquereau, de jaune qu'il est, change de couleur en sortant de l'eau, et devient vert-bleuâtre ou irisé.

Véïra, *v.* Il verra. 3e pers. du futur absolu de l'indicatif du verbe *Véïre*, voir. Tourner, approcher de la maturité, en parlant des fruits et surtout du raisin.

Véïrado, *s. f.* La saison d'automne; les approches de la maturité des fruits et surtout du raisin.

Véïre, *s. m.* Le verre. Verre à vitre, verre à boire, verre à lunettes. Corps transparent et fragile produit par la fusion d'un mélange de sable siliceux et de sel ammoniac. Depuis quelques années, on fabrique des verres trempés dans un corps gras et beaucoup moins cassants que le verre ordinaire.

Dér. du lat. *Vitrum*, m. s.

Véïre, *v.* Voir, apercevoir, examiner, observer; fréquenter. — *Vaï, y vése!* va, j'y vois clair! *Y véï pas pu uièn qué soun nas*, il ne voit pas plus loin que son nez. *Mé n'a fa véïre!* il m'a fait la vie dure! *N'a jamaï vis lou sourél qué pèr un trdou*, il n'a jamais rien vu, il ne connaît rien, tout l'étonne. *Té vése vénì!* je vois où tu veux en venir! *Vése pas lou moumèn dé partì*, je suis impatient de partir. *Qudou a jomaï vis?* qui a jamais vu pareille chose? *Pér véïre!* voyons! Je voudrais bien voir cela.

Dér. du lat. *Videre*, m. s.

Véïrié, *s. m.* Verrier, ouvrier qui fabrique, qui travaille le verre; le marchand qui vend des objets en verre.

Dér. de *Véïre*, verre.

Véïrièïro, *s. f.* Verrerie; usine où l'on fabrique les objets en verre.

Dér. de *Véïre*, verre.

Véïroù, *s. m.* Vairon, *Cyprinus phoxinus*, Linn., petit poisson qui recherche les eaux limpides et courantes à fond graveleux. Il nage avec grâce et se rapproche souvent des bords.

Véïrun, *s. m.* et nom propre de personne. Ce nom est très-commun dans la Lozère et dans la région d'Alais. Sauvages l'identifie avec le nom d'un saint originaire du Gévaudan, saint Véran ou Vérain. Nous serions plutôt tenté de croire que ce mot est une variante de *Véïroù*, vairon, petit poisson de rivière de couleur irisée comme le *Véïra* ou maquereau, et que l'on appelle aussi *Rovalio*. — Voy. *Véïroù*.

Dér. du roman *Vair* ou *Vaire*, dérivé lui-même du lat. *Varius*, de diverses couleurs.

Véïssèlo, *s. f.* Vaisselle et en général tous les vases qui servent à contenir des liquides, tels que futailles ou tonneaux.

Véjan! *prem. pers. du pluriel du futur absolu de l'impératif du verbe Véïre*, ou *interjection*. Voyons! — *Véjan s'ou foras!* voyons si tu feras cela! Nous allons voir si tu auras cette audace!

Vèjo! *deux. pers. du sing. du fut. abs. de l'impératif du verbe Véïre*, ou *interj.* — *Vèjo-lou!* regarde-le! *N'y-én diguè : Né vos? Vèjo-n'aquì!* il l'agonisa d'injures.

Vélo, *s. f.* Voile, pièce de toile forte que l'on attache aux antennes des vaisseaux pour recevoir le vent et presser la marche des navires. — *Ddou vén, la vélo*, suivant le vent, la voie.

Dér. du lat. *Velum*, m. s.

Véloù, *s. m.* Velours, étoffe de soie ou de coton à poil ras et touffu, doux au toucher.

Dér. du lat. *Villosus*.

Vélouta, *v.* Velouter, donner à une étoffe tissée les propriétés, la nature du velours.

Dér. de *Véloù*, velours.

Digitized by Microsoft ®

Vélouta, ado, *adj. m.* et *f.* Velouté, ée; qui est de la nature du velours.

Dér. de *Véloù,* velours.

Vélouté, *s. m.* Nom de plante de la famille des Synanthérées. Œillet d'Inde, *Tagetes erecta,* Linn. La tige de cette plante est peu rameuse et porte des feuilles ailées, d'un vert clair, à folioles linéaires, ponctuées et dentées. Les fleurs sont radiées, solitaires; le calice simple à côtes anguleuses; la corolle d'un jaune éclatant plus ou moins foncé. Il en existe plusieurs variétés, les unes à fleurs orangées, rayées de jaune ou veloutées; d'autres à fleurs doubles. Ces plantes sont originaires du Mexique; elles séduisent la vue par la richesse de leurs couleurs, mais elles exhalent, quand on les touche, une odeur forte et désagréable.

Vén, *s. m.* Le vent; air agité, souffle, courant d'air. — *Vaï coumo lou vén,* il va comme le vent.

Véna, ado, *adj. m.* et *f.* Veiné, ée; qui présente des veines de diverses nuances ou de diverses couleurs.

Dér. du lat. *Vena,* veine.

Vénado, *s. f.* Veine, filon métallifère; filet d'eau qui jaillit à travers les rochers.

Vencì, *v.* Vaincre, surmonter une difficulté; avoir le dessus dans une discussion; triompher d'un adversaire, d'un ennemi.

Dér. du lat. *Vincere,* m. s.

Vendéïre, éïro, *s. m.* et *f.* Vendeur, venderesse. Celui qui fait une vente.

Dér. de *Véndre,* vendre. — Voy. ce mot.

Véndimia, *v.* Vendanger, récolter les raisins.

Dér. du lat. *Vindemiare,* m. s.

Véndimiaïre, aïro, *s. m.* et *f.* Vendangeur, euse; l'ouvrier qui est employé aux vendanges.

Dér. de *Véndimia,* vendanger.

Véndimio, *s. f.* Vendange; l'époque des vendanges; le raisin recueilli pendant les vendanges et destiné à la fabrication du vin. — *Pér véndimios,* au temps des vendanges. *La véndimio sé vén trénto frans,* le raisin se vend à raison de trente francs les cent kilos. *Moure dé véndimio,* trogne d'ivrogne, figure barbouillée de raisin.

Dér. du lat. *Vindemiare,* vendanger.

Véndo, *s. f.* La vente. Vente, aliénation d'une chose à prix d'argent; débit de denrées ou de marchandises.

Dér. du lat. *Venditus, part. passé* de *Vendere,* vendre.

Véndre, *v.* Vendre, aliéner. Au fig. trahir. — *Sé véndre,* se vendre, recevoir de l'argent ou un bénéfice quelconque pour commettre une action honteuse, lâche ou indélicate.

Dér. du lat. *Vendere,* m. s.

Véndu, do, *adj. m.* et *f.* Vendu, e. On l'emploie aussi substantivement. — *Un véndu,* se disait jadis d'un remplaçant militaire. On l'applique aussi en politique, à celui qui abandonne son parti et embrasse une cause adverse pour des motifs d'intérêt.

Dér. du lat. *Venditus.*

Vèngu, do, *adj. m.* et *f.* Venu, e. — *Mâou vèngu,* mal venu, qui n'a qu'un développement incomplet. *Aquél bla és mâou vèngu,* ce blé n'a pas réussi.

Vèngudo, *s. f.* Venue, arrivée. — *Un amouriè d'uno bèlo vèngudo,* un mûrier vigoureux, qui a jeté des branches fortes et vigoureuses.

Dér. de *Vèni,* venir.

Vèni, *v.* Venir, arriver; provenir; naître, croître; devenir. — *Ès vèngu,* il est arrivé. *Vaï vèni,* il va venir. *Faï pas qu'ana el vèni,* il ne fait qu'aller et venir. *Soun gran vènié dé Ginouïa,* son grand-père était originaire de Génolhac. *Ès vèngu gran,* il a grandi.

Dér. du lat. *Venire,* venir.

Vènja, *v.* Venger. — *Sé vènja,* se venger, avoir satisfaction d'une insulte, d'un outrage.

Dér. du lat. *Vindicare,* m. s.

Vènjadisso, *s. f.* Vengeance. On dit aussi *Vènjènço.*

Vènjan! *prem. pers. du futur abs. de l'impératif du verbe Véïre.* Voir; employé comme *interj.* Voyons! — *Vènjan, s'âourés aquél toupé!* voyons un peu si vous aurez le front de faire ou de dire cela.

Dér. du *v. Véïre,* voir. — *Voy. Véjan.*

Vènjando, même signification que *Vènjan.* — *Voy.* ce mot.

Vènjan-véïre! *interj.* Redondance réduplicative de *vènjan!* voyons! traduction littérale de celle qui est employée en mauvais français, par les gens du peuple : *Voyons-voir!*

Véno, *s. f.* Veine; vaisseau sanguin qui ramène vers le cœur le sang porté aux extrémités du corps par les artères; filon minéral; raies de colorations diverses qui apparaissent dans le bois, les terrains, les marbres; petit filet d'eau souterrain. — *Mé fas faïre dé vénos!* tu me surexcites, tu m'irrites au plus haut degré, tu m'agaces.

Dér du lat. *Veno,* m. s.

Vénta, *v.* Venter, souffler; venter ou éventer le blé ou autres grains en le lançant en l'air avec une pelle ou une fourche en bois pour en chasser la poussière et la balle. — *Sé vénta* ou plutôt *sé vanta,* s'éventer avec un éventail.

Dér. du lat. *Ventus,* vent.

Véntadouïro, *s. f.* Pelle ou fourche en bois à fourchons plats et rapprochés, qui sert à venter ou éventer le blé en le lançant en l'air.

Dér. de *Vénta,* venter ou éventer. — *Voy.* ce mot.

Véntrado, *s. f.* Ventrée, portée; les petits que les femelles d'animaux font en une seule fois; la quantité d'aliments que l'on a absorbée dans un copieux repas.

Dér. de *Véntre,* ventre.

Véntre, *s. m.* Ventre; la partie de l'abdomen qui contient les boyaux. — *Rampli soun véntre,* faire un repas copieux. *Véntras,* gros ventre.

Dér. du lat. *Ventrem,* m. s.

Véntrèsquo, *s. f.* Le petit lard qui recouvre le ventre et la poitrine du cochon; panse, bedaine.

Dér. de *Véntre,* ventre.

Digitized by Microsoft ©

Vèntrudas, asso, *s. m.* et *f.* Péjoratif de *Véntru, do,* ventru, e. Se dit de quelqu'un qui est très-ventru.

Véousage, *s. m.* Veuvage, état de viduité.

Dér. de *Véouse,* veuf.

Véouse, so, *s. m.* et *f.* Veuf, ve. Le mari qui a perdu sa femme; la femme qui a perdu son mari. — *Tirassa un véouse,* se dit d'une jeune fille dont le vêtement s'accroche à un buisson, et qui, par cela même, est, dit-on, prédestinée à épouser un homme veuf.

Dér. du lat. *Viduus,* m. s.

Véouso, *s. f.* Nom de plante. Scabieuse, *Scabiosa atropurpurea,* Linn., et en général toutes les scabieuses. Genre de la famille des Dipsacées. La Scabieuse des Veuves a été admise dans nos jardins. On la croit originaire des Indes; elle a des fleurs d'un pourpre foncé, avec des anthères blanches.

Les scabieuses, négligées par les botanistes des premiers siècles, ont été dotées, par leurs successeurs, de propriétés qui leur ont valu pendant longtemps une grande réputation, fondée, comme beaucoup d'autres, sur des idées superstitieuses. La seule dénomination de Scabieuse (de *Scabies,* gale), en annonçant la vertu curative de la gale, établissait déjà une erreur.

Vèr, *s. m.* Aulne ou vergne, *Betula ulnus,* Linn., *Alnu glutinosa,* W.; arbre très-commun dans le Gard, le long des cours d'eau. C'est à cette essence d'arbres que beaucoup de localités doivent leur nom dans notre région: La Vernède, la Vernarède; Vers, Vern ou Verns dans le Midi; Verneuil et Vernon dans le Nord. Ces noms ont la même signification qu'en français le terme *Aulnaie,* qui désigne un lieu planté d'*Aulnes,* comme la Nougarède indique un lieu planté de noyers; la Pommarède, l'Elzière, la Felgère, etc., des terrains plantés de pommiers, d'yeuses, et où pousse la fougère, etc.

Ce genre de plantes, de la famille des Amentacées, avait été réuni par Linné au bouleau. C'est un des arbres qui végètent le mieux dans les terres humides et marécageuses, dont il fait l'ornement et la richesse. Il s'élève parfois jusqu'à quinze et vingt mètres. Cet arbre brave également les grands froids et les grandes chaleurs. On le trouve depuis la Laponie jusque sous le soleil brûlant de l'Algérie. Pline dit que, de son temps, on le plantait le long des rivières pour les contenir dans leur lit. Le bois d'aulne acquiert en séchant une teinte rougeâtre. Il prend très bien le noir. Pline et Vitruve assurent que les pilotis d'aulne sont d'une éternelle durée. L'écorce de cet arbre sert à teindre les cuirs en noir; on lui attribue de grandes vertus fébrifuges.

Vèr, *s. m.* Le vert, la couleur verte. — *Métre dou vèr,* mettre au vert, faire manger des herbes vertes, au printemps, aux mulets et aux chevaux, pour les rafraîchir. *L'an més dou vèr,* on l'a mis à la portion congrue, on lui a retranché une partie de l'argent dont il disposait mal à propos.

Dér. du lat. *Viridis.*

Vèr, Verdo, *adj. m.* et *f.* Vert, verte; de couleur verte; fruit qui n'est pas mûr; bois qui n'est pas sec; vin fait avec des raisins insuffisamment mûrs. Au fig. se dit d'un homme encore vigoureux malgré son âge avancé.

Dér. du lat. *Viridis,* m. s.

Vèr, *prép.* Vers, du côté, dans la direction de; cette locution s'emploie aussi pour désigner une date approximative: *Vèr Nouvè,* aux environs de la Noël.

Dér. du lat. *Versus,* m. s.

Véramén, *adv.* Vraiment, en vérité. — *Véramén vous ou dise,* je vous le dis en vérité.

On dit en latin dans le même sens: *Amen, Amen, dico vobis.*

Vèrbal, *s. m.* S'emploie dans le sens de procès-verbal.— *Lou gardo m'a fa un vèrbal,* le garde champêtre m'a fait un procès-verbal. Les paysans prononcent souvent *Barbal* pour *Vèrbal.*

Dér. du lat. *Verbalis,* m. s.

Vèrbalamèn, *adv.* Verbalement, de vive-voix. — *Ço qué m'avié di vèrbalamén, vouïèï qué m'ou dounèsse pér écrì,* je voulais qu'il me donnât par écrit ce qu'il m'avait dit de vive-voix.

Dér. du lat. *Verbalis.*

Vèrbouïssé ou **Bréségoù,** *s. m.* Nom de plante. Petit houx, houx frelon, fragon piquant, *Ruscus aculeatus,* Linn. Cet arbrisseau, de la famille des Smilacées, croît partout dans les bois montueux des contrées tempérées de l'Europe, mais principalement dans le Midi. Il a l'aspect d'un petit myrte; les feuilles sont dures, ovales, d'un vert métallique, piquantes à leur sommet; la tige est du même vert que les feuilles. Ses baies d'un rouge vermillon ont une saveur fade et douceâtre; elles sont de la grosseur d'une petite cerise, sessiles et collées sur le revers de la feuille. La racine et les fruits de cet arbrisseau passent pour apéritifs, diurétiques et emménagogues.

Dér. de *Vèr* vert, et de *Bouïssé,* buisson, buisson vert.

Vèrdastre, o, *adj. m.* et *f.* Verdâtre, tirant sur le vert.

Dér. de *Vèr,* vert.

Vèrdé, *s. m.* Verdet ou vert de gris, oxyde de cuivre.

Dér. de *Vér,* vert.

Vèrdò ou **Argnè,** *s. m.* Nom d'oiseau, Martin-Pêcheur, Alcyon, *Alcedo ispida,* Temm. C'est le plus bel oiseau d'Europe qui, par ses magnifiques couleurs, peut rivaliser avec les plus brillantes espèces des tropiques. On l'appelle *Vèrdé,* à cause des teintes verdâtres qui chatoient sur sa robe d'azur, et *Argnè,* de ce que l'on a cru qu'en le mettant desséché dans une armoire, son odeur en chassait les teignes *(Arnos);* mais loin d'en préserver les étoffes de laine, on voit souvent, dans les collections d'oiseaux empaillés, l'*Argnè* être un des premiers atteints par ces insectes.

Vèrdèja, *v.* Verdoyer, verdir, reverdir, tirer sur le vert.

Dér. de *Vèr,* vert.

Vèrdiè, *s. m.* Verdier, nom propre d'homme et nom d'oiseau. Verdier, plus souvent appelé *Vèrdun.* — *Voy.* c. m.

Digitized by Microsoft ®

Vèrdoù, *s. m.* Verdeur, verdure; saveur du vin qui est vert, c'est-à-dire composé avec du raisin incomplètement mûr; vigueur de la jeunesse.

Dér. de *Vèr*, vert.

Vèrdun, *s. m.* Nom d'oiseau et nom propre d'homme. Verdier, gros bec verdier; *Fringilla Chloris*, Temm. Le mâle a toutes les parties supérieures, la gorge et la poitrine d'un vert jaunâtre et le ventre jaune; la femelle est d'un gris cendré, légèrement teint de verdâtre en-dessus. De tous nos oiseaux des champs, le verdier est peut-être le plus facile à prendre, à quelque piège que ce soit, et celui qui s'apprivoise le plus aisément. A peine prisonnier, et semblant ne pas s'apercevoir de sa captivité, il se met à manger et à faire entendre son ramage éclatant et varié. Il parvient à prononcer quelques mots. On l'appareille avec le canari, et les mulets qui en proviennent sont les plus estimés pour la vigueur et pour le chant.

Vère ou **Vèri**, *s. m.* Verrat, cochon mâle et entier; escargot de grande taille et non comestible.

Le cochon domestique descend du sanglier, qui ne se rencontre plus vivant dans nos contrées; mais il en existait encore dans nos bois au siècle dernier, comme l'attestent plusieurs documents.

Dér. du lat. *Verres*, m. s.

Vèrgnièïro, *s. f.* Nom générique donné à la foule des petits poissons de rivière que l'on appelle le fretin, parmi lesquels sont comprises les espèces qui ne grandissent point, telles que : la *Loquo*, le *Vèïroù*, l'*Ase*, le *Gòfi* ou goujon, etc.

Vèrgo, *s. f.* Verge, baguette, badine, gaule.

Dér. du lat. *Virga*.

Vèrgougno, *s. f.* Honte, vergogne, timidité. — *Faïre vèrgougno*, faire honte, intimider. *Acò és uno vèrgougno!* c'est une chose honteuse! *Déourias avé vèrgougno!* vous devriez être honteux!

Dér. du lat. *Verecundia*.

Vèrgougnoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Honteux, timide, qui éprouve un sentiment de pudeur naturelle. — *Siègues pas vèrgougnoùs!* ne sois pas timide.

Dér. de *Vèrgougno*, timidité.

Vèrì, *s. m.* Venin, poison; malice, haine concentrée. — *A dé vèrì*, se dit d'une personne naturellement méchante et vindicative. Le brou de la noix.

Dér. du lat. *Venenum*, m. s.

Vèrinado, *s. f.* Eruption, enflures ou pustules qui surviennent sur diverses parties du corps et notamment aux lèvres, à la suite de diverses circonstances, et qui sont souvent attribuées à des causes imaginaires. Sortes de fluxions érésypélateuses produites quelquefois par une secousse morale, un effroi violent éprouvé d'une manière inattendue, le contact de certains sucs de plantes ou de substances vénéneuses.

On donne aussi le nom de *Vèrinado* à l'Euphorbe des moissons, *Euphorbia vegetalis*.

Dér. de *Vèrì*, venin.

Vèrinoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Venimeux, euse; vénéneux, euse. — *Uno èrbo vèrinouso*, une plante vénéneuse. *Uno bèstio vèrinouso*, un animal venimeux.

Dér. de *Vèrì*, venin.

Vèrma, *v.* Diminuer, abaisser; lâcher, laisser retomber peu à peu; amoindrir. — *Lou toupì a vèrma*, le potage a diminué. *Lous jours vèrmou*, les jours décroissent. *Laïsso vèrma*, laisse retomber peu à peu. *Vèrma lous gages*, diminuer les gages, le traitement.

Vèrme, *s. m.* Ver, nom donné indistinctement à tous les animaux à sang blanc qui rampent sur la terre ou qui vivent dans le corps de l'homme, des animaux, des fruits, des plantes, etc.

Tuïa lou vèrme, faire le matin une petite collecte de la plus grande simplicité, un repas succint, arrosé d'un verre de vin, *Frustulum*.

Dér. du lat. *Vermis*, m. s.

Vèrmèna, ado, *s. m.* et *f.* Vermoulu, attaqué, rongé des vers; véreux, en parlant des fruits.

Dér. de *Vèrme*, ver.

Vèrmènoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Véreux, euse; rongé des vers; vermoulu; sujet aux vers.

Dér. de *Vèrme*, ver.

Vèrminado, *s. f.* Maladie vermineuse causée par une invasion vermiculaire fréquente chez les enfants en bas-âge.

Dér. de *Vèrme*, ver.

Vèrmino, *s. f.* Vermine, toute espèce de vers et par extension tous les insectes qui pullulent sur les personnes et les objets malpropres; tels que poux, puces, punaises, etc.; les gueux, les mendiants, les gens de basse extraction, les vagabonds, etc. — *Aquél éfan a la vèrmino*, cet enfant a une maladie vermineuse; il est attaqué des vers.

Dér. de *Vèrme*, ver.

Vèrmïoù, *s. m.* Kermès, gallinsecte, que l'on recueille sur le petit chêne vert épineux *Quercus coccifera*, Linn., et que l'on appelle aussi graine d'écarlate. Il sert à préparer la couleur rouge la plus estimée avant la découverte de la cochenille. — *Vèrmïoù* est évidemment le diminutif de *Vèrme*, ver, bien qu'on puisse le prendre pour la traduction littérale de Vermillon, qui, du reste, a sans doute la même origine.

Vèrnarèdo, *s. f.* Terrain ou région complantée d'aulnes (*Vèrno* en languedocien). Nom propre de lieu équivalent comme signification à l'appellation française *Aulnaie*. Plusieurs localités du Gard portent ce nom dans lequel ont été introduites certaines variantes : La Vernarède, commune du canton de Génolhac; La Vernède, hameau et fermes de l'arrondissement d'Uzès et de Nimes; Vers, commune du canton de Remoulins; Verns, hameau de la commune du Chambon, et peut-être même Hiverne, hameau de la commune d'Aujac.

Dér. de *Vèrno*, aulne.

Vèrquièïro, *s. f.* La dot d'une fille.

Digitized by Microsoft®

« Ce terme, défiguré dans bien des endroits, dit Sauvages, pourrait bien être, en dernière analyse, *Vérguièïro*, comme on le prononce dans certaines localités. Or, *Vérguièïro* n'est pas bien loin de *Virguièïro*, qui se rapproche du lat. *Virgo*, fille; d'où on aurait fait, dans la basse latinité, *Verqueria*, pour indiquer ce qui appartient à une fille, son apanage, sa dot.

« Mais il est plus simple de prendre *Vérquièïro* dans l'acception de la basse latinité *Vercheria*, terme qui, dans un ancien titre cité par Ducange, signifie une portion de champ ou d'héritage, un fonds de terre : *Volumus quod qui habent vineas, hortos vel Vercherias.....* »

Vértél, *s. m.* Fusaïole; peson de fuseau. Bouton en bois, en verre, en poterie ou en métal qui sert de volant au fuseau et le fait tourner plus longtemps.

Cet objet remonte à la plus haute antiquité. On en trouve dans les stations préhistoriques, gauloises et romaines.

Dér. du lat. *Verto*, je tourne.

Vértu, *s. f.* Force, vigueur, robusticité, en parlant de l'homme, des animaux et des plantes; propriété, efficacité en parlant des choses.

Dér. du lat. *Virtus*, m. s.

Vérturioùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Fort, vigoureux, robuste, résistant.

Dér. de *Vértu*, force, vigueur.

Vès, *prép.* Vers, dans la direction, chez, auprès, du côté de. — *Démore vès la plaço dé l'Abadiè*, j'habite près de la place de l'Abbaye. *Anas vès vosto tanto*, allez chez votre tante. *L'aï vis qu'anavo vès Anduso*, je l'ai vu allant dans la direction, du côté d'Anduze.

Dér. du lat. *Versus*, m. s.

Vès ou **Bès**, *s. m.* Nom de plante. Bouleau blanc, *Betula alba*, Linn., genre de la famille des Amentacées. Les bouleaux et les aulnes *(Alni)* forment, d'après Tournefort, deux genres distincts que Linné avait conservés dans ses premiers ouvrages : il les a ensuite réunis et le langage de nos pays les rapproche et les confond quelquefois. Aujourd'hui la plupart des botanistes modernes les tiennent séparés.

L'écorce du bouleau sert à diverses préparations. La sève de cet arbre est, de toutes les substances végétales, celle qui fournit le meilleur moyen d'imiter le vin de Champagne, qu'on falsifie à Londres et à Hambourg avec diverses baies, surtout celles du *myrtillus*.

Le *Vès*, comme la *Vèrno*, a donné son nom à diverses localités du Gard. — *Voy. Vérnarédo.*

Vès, Vers, village du canton de Remoulins. — *Cébo dé Vès*, oignons de grosse taille que l'on récolte sur le territoire de Vers. — *Bès* ou *Bez*, village du canton du Vigan; *Bessèges*, dans l'arrondissement d'Alais; les hameaux de *Besses*, *Bessède*, *Bessières*, *Bessettes*, dans le Gard; *Bessas*, dans l'Ardèche, etc.

Dér. du lat. *Betula*, bouleau.

Vésl, ino, *s. m.* et *f.* Voisin, ine; qui est situé ou qui habite à proximité d'une autre chose ou d'une autre personne. Proche, touchant, contigu. — *L'aïgo és un mari vésl*, le voisinage des cours d'eau est dangereux.

Dér. du lat. *Vicinus*, m. s.

Vésia, ado, *adj. m.* et *f.* Délicat ou douillet; mignard, miévre. — *Acò 's un vésia*, c'est une poule mouillée, un mignard. *Un parla vésiu*, un langage mignard et affecté. *Un éfan vésia*, un enfant gâté. *Faï la vésiado*, c'est une minaudière, une sucrée.

Dér. de l'it. *Vezzoso*, mignon.

Vésiada, *v.* Choyer, gâter, soigner, dorloter, traiter avec délicatesse. — *Sé vésiada*, se soigner avec trop de délicatesse, se dorloter. *Vésiada un éfan*, élever un enfant trop délicatement, avec trop de complaisance.

Dér. de l'it. *Vezzeghiare*, m. s.

Vésiadamén, *adv.* Avec trop de délicatesse, de mignardise.

Dér. de *Vésiada*, dorloter, soigner.

Vésiaduro, *s. f.* Mignardise, délicatesse affectée. — *N'és pas maldou qué dé vésiaduro*, il n'est malade que par trop de bien-être. On dit d'un cheval fringant : *Crèbo dé vésiaduro*, il gambade, il folâtre parce qu'il est trop dru. — *La vésiaduro lou gagno*, il commence à s'enorgueillir.

Dér. de *Vésiada*, soigner, dorloter.

Vésinaje, *s. m.* Voisinage, proximité; l'ensemble des habitants logés dans le même quartier d'une ville ou d'un village.

Dér. de *Vési*, voisin.

Vésinéja, *v.* Se fréquenter entre voisins; être en bons rapports avec les gens de son voisinage.

Dér. de *Vési*, voisin.

Vésito, *s. f.* Visite; action d'aller voir une personne par déférence, par civilité, par devoir, par amitié; visite de médecin; inspection, recherche, perquisition.

Véspiè, *s. m.* Guêpier, nid de guêpes formé de plusieurs rayons horizontaux et superposés, reliés entre eux à la partie centrale. On dit au figuré : *Bouléga lou véspiè*, susciter des querelles; réveiller le chien qui dort.

Dér. de *Véspo*, guêpe.

Vèspo, *s. f.* Guêpe; mouche carnassière et frugivore dont il existe plusieurs variétés. Comme les abeilles, dont elles sont une élégante mais mauvaise copie, celles qui vivent en société ne font point de provisions pour l'hiver; aussi, après de terribles discussions intestines, qui bouleversent les guêpiers, la faim et le froid les font d'ordinaire presque toutes périr.

Quelques femelles fécondées, qui échappent au désastre et se remisent pendant l'hiver dans quelque trou, suffisent pour former, au printemps, une nouvelle colonie et perpétuer cette race toujours trop nombreuse. Le *Grâoule* ou frelon est la plus grosse et la plus mauvaise espèce de guêpes.

Dér. du lat. *Vespa*, m. s.

Digitized by Microsoft®

Vèsprado, *s. f.* Le soir, la vesprée en vieux fr., la soirée, la veillée. — *Nous sèn pérménas touto la vèsprado*, nous nous sommes promenés toute la soirée. *Véndraï vous véïre din la vèsprado*, je viendrai chez vous dans la soirée.

Dér. de *Vèspre*, soir.

Vèspre, *s. m.* Soir. — *Lou vèspre*, le soir. *Dé vèspre*, ce soir. *Bon vèspre*, bonsoir, bonne soirée. *Rouge dé vèspre, bèou tén déou èstre*, ciel rouge le soir, espoir de beau temps.

Dér. du lat. *Vesper*, m. s.

Vèspros, *s. f. p.* Les Vêpres. Vêpres, partie de l'office religieux qui se dit ou se chante dans l'après-midi.

Dér. du lat. *Vesper*, dér. de *Vesperæ*, et sous-entendu *horæ* ou *horæ vespertinæ*. On les disait anciennement à six heures du soir.

Vèssa, *v.* Verser, se répandre par les bords. Se dit d'une liqueur qui se répand d'elle-même d'un vase trop plein. — *Lou toupì vèsso*, le bouillon, l'eau du pot se répand. On verse une liqueur d'un vase dans un autre en inclinant le vase qui la contient.

Dér. du lat. *Versare*.

Vèssarò, *s. m.* Vesce cultivée, vesceron ou vesce sauvage, blanche ou brune, *Vicia sativa*. Vesce à feuilles étroites, *Vicia angustifolia*. Plante de la famille des Papillonacées. — *Voy. Vésso*, vesce.

Vèsso, *s. f.* Vesce *(Vicia)*. La vesce fournit un excellent fourrage; on la cultive pour la nourriture des bestiaux. Les tiges, lorsqu'elles ont été battues, sont encore bonnes pour nourrir les moutons. Cette plante sert aussi à fertiliser les terres : pour cela il faut la renverser avec la charrue, lorsqu'elle est en fleurs. Cet usage était connu des Romains. Les graines servent particulièrement de nourriture aux pigeons.

Dér. du lat. *Vicia* et de *Vincire*, lier, à cause des tiges grimpantes et des vrilles qui caractérisent cette plante.

Vèstì, *s. m.* — *Un vèstì*, un vêtement. *Bos vèstì*, bois en grume, dont l'écorce n'a point été enlevée. *Bla vèstì*, blé dont la balle est adhérente au grain.

Dér. du lat. *Vestire*, vêtir.

Vèstì, do, *adj. m.* et *f.* Vêtu, vêtue. — *Bièn vèstì*, bien vêtu, vêtu avec soin. Se dit au fig. de celui qui a une belle fortune. *Vèstì dé sédo*, un porc, un pourceau, ainsi désigné par un jeu de mots rappelant les soies qui forment la fourrure de cet animal.

Dér. du lat. *Vestire*.

Vèstì, *v.* Vêtir, revêtir, habiller; fournir des vêtements.

Dér. du lat. *Vestire*, vêtir.

Vèsto, *s. f.* Veste, sorte de justaucorps sans basques qui compose le vêtement supérieur des paysans méridionaux. Dim. *Vèstéto, Vèstouno*, petite veste.

Dér. du lat. *Vestis*.

Vèto, *s. f.* Ruban étroit et grossier, ordinairement en fil de chanvre ou de soie de rebut, servant à attacher les cheveux, les vêtements.

Dér. du lat. *Vitta*, bandelette. — *Voy. Cabiè*.

Vèzénobre, *s. m.* nom propre de lieu. — *Voy. Bénobre*.

Vi, *s. m.* Vin, liqueur extraite du raisin fermenté. — *Vi dé prénso* ou *dé déstré*, vin de pressurage.

Dér. du lat. *Vinum*, m. s.

Viaje, *m. s.* Voyage, la route que l'on parcourt pour se rendre d'un lieu à un autre. — *Un viaje dé fé*, une charretée de foin. *Viaje blan*, course inutile. On dit aussi : *un viaje*, une fois. *Aquésto viaje*, cette fois. *Un âoutre viaje*, une autre fois. *Lou grand viaje*, le dernier voyage, la mort.

Dér. du lat. *Viaticum*.

Viâouïè, *s. m.* Violier ou giroflée. Genre de la famille des Crucifères. Le nom vulgaire de giroflée est une corruption de χεὶρ, main (prononcez *Khir)*, et de *flos*, fleur. L'espèce la plus connue est la giroflée jaune ou violette *(Cheiranthus cheiri*, Linn.), cultivée dans les jardins et dont l'odeur approche de celle de la violette.

Viâoulé, *s. m.* Violet, la couleur violette. *Lou viâoulé*, le violet.

Viâouléto, *s. f.* Violette, *Viola odorata*, Linn., genre type de la famille des Violariées, d'une odeur suave. Cette plante croît également dans le Nord et dans le Midi, aux lieux couverts, dans les prés, les bois, le long des haies. Elle était en grande vénération chez les Athéniens, qui la nommaient *Ion*. Pour justifier cette étymologie, les poètes grecs ont prétendu que Jupiter, ayant métamorphosé en génisse la belle *Io*, fit naître la violette pour lui procurer une pâture digne d'elle.

Viâouloun, *s. m.* Violon, instrument de musique en bois et à quatre cordes dont on joue avec un archet.

Patience-violon, *Rumex pulcher*, Linn., genre de la famille des Polygonées, caractérisée par ses feuilles radicales en forme de violon, qui croît communément sur le bord des routes et dans les lieux incultes.

Dér. de l'ital. *Violino* ou *Violone*, m. s.

Viâoulouna, *v.* Violonner, jouer du violon.

Dér. de *Viâouloun*, violon.

Viâoulounaïre, *s. m.* Celui qui joue du violon.

Dér. de *Viâouloun*, violon.

Vibre, *s. m.* Castor, bièvre, en latin *Fiber*. Quadrupède amphibie qui tend à disparaître, traqué par les chasseurs dans toutes les parties du monde. Ce n'est que par une très-rare exception qu'on rencontre encore quelque castor égaré sur les bords du Gardon ou du Rhône, où on le voyait assez souvent autrefois; et c'est en vain qu'on y chercherait des traces de leurs constructions modèles.

Notre savant et éminent compatriote, M. J.-B. Dumas, le célèbre chimiste, a choisi pour emblème un castor construisant sa maison, avec cette devise en exergue : *Quâou travaïo faï soun mas*, celui qui travaille édifie sa maison, allusion délicate au modeste point de départ de ses propres destinées.

Vicâri, *s. m.* Vicaire, le prêtre qui aide et remplace au besoin le curé dans l'exercice de ses fonctions. On dit aussi *ségoundari*.

Dér. du lat. *Vicarius*.

Digitized by Microsoft®

Vice, *s. m.* Vice, défaut, ruse, adresse, malice, fourberie. — *Aquél éfan a dé vice,* cet enfant est rusé, madré, roué pour son âge. *Un chival qu'a dé vice,* un cheval vicieux.

Dér. du lat. *Vitium,* m. s.

Vicioûs, so, *adj. m.* et *f.* Vicieux, rusé, madré, malicieux, fourbe. Se dit d'un traité, d'un contrat qui manque de quelque formalité essentielle.

Dér. du lat. *Vitiosus,* m. s.

Vidasso, *s. f.* Existence pénible, misérable; mauvaise vie, vie de débauche. — *Michanto vidasso!* triste existence!

Augm. et péjor. de *Vido.* — *Voy.* c. m.

Vido, *s. f.* Vie, existence; état des êtres animés, tant qu'ils ont en eux le principe des sensations et du mouvement; l'intervalle de temps qui s'écoule entre la naissance et la mort d'un être vivant. Au fig. la conduite et les mœurs. — *Faïre la vido,* avoir une conduite débauchée. *Cèrca sa vido,* mendier pour vivre. *Dé ma vido vidanto, aviéï pa vis acò!* jamais de la vie, au grand jamais, je n'avais été témoin d'une chose semblable!

Dér. du lat. *Vita,* vie.

Viédase ou Aoubèrgino, *s. m.* Aubergine melongène, *Solanum melongena,* Linn. Plante de la famille des Solanées, dont le fruit est un aliment fort agréable. C'est une grosse baie, très-lisse, allongée, ordinairement de couleur violette, quelquefois jaune. Selon Hasselquist, les *Poma sodomitica* de la vallée du Jourdain, près de la Mer morte, seraient les fruits du *Solanum melongena;* mais c'est une erreur, ces fruits appartiennent à *l'Asclepias gigantea,* Linn. Cette plante, très-commune dans les jardins potagers du midi de la France, est originaire des Indes; c'est la *Mérinjano* des Provençaux. On apprête ses fruits de différentes manières, en leur adjoignant, le plus souvent, ceux du *Solanum licopersicum,* Linn., ou pomme d'amour.

Le nom de *viédase* donné à ce légume lui a été attribué par analogie avec sa forme particulière : *Veretrum asini.*

Au fig. *Viédase,* se dit d'un homme dissimulé, faux, d'un gredin.

Viédase! *interj.* Peste! diantre! fichtre!

Viéïèsso, *s. f.* Vieillesse, âge avancé. Mot français tourné en languedocien.

Viéïje, *s. m.* Décrépitude, en parlant des personnes; vétusté, en parlant des choses. — *Mouri dé viéïje,* mourir de vieillesse. On dit aussi *Viéïounje.*

Dér. de *Viél,* vieux.

Viéïo, *s. f.* Vielle, instrument de musique à clavier dont jouent ordinairement les mendiants de la Savoie.

Viéïun, *s. m.* Vieillesse avancée, décrépitude. — *Voy.* aussi *Viéïje* et *Viéïounje.*

Viél, iéïo, *s.* et *adj. m.* et *f.* Un vieux, une vieille, un homme, une femme d'un âge avancé. *La viéïo disié toujour qué vouïé pa mouri,* une certaine vieille femme disait toujours qu'elle ne voulait pas mourir, (sous entendu : parce qu'elle était bien aise de connaître toutes les inventions nouvelles qui se produisent journellement). *Pdoure, viél et maldou!* pauvre, vieux et malade! trois des pires conditions de l'humanité réunies sur un seul individu.

Vije, *s. m.* Rameau, pousse, scion d'osier, dont on fait des ouvrages de vannerie; la plante elle-même, laquelle est une variété du saule, qui forme le genre type de la famille des Salicacées.

En botanique, l'osier est appelé saule hélix, *Salix helix,* Linn. On l'emploie avec avantage pour fixer, par ses racines, les sables mobiles, et fixer les berges le long des cours d'eau. Ses rameaux longs et pliants servent de liens. On en fabrique des paniers, des corbeilles d'un usage très-répandu. La piqûre d'un insecte, le *Cynips du saule,* occasionne, vers l'extrémité des rameaux, une excroissance rougeâtre, en forme de tête écailleuse, qu'on nomme *rose de saule,* et que l'on retrouve sur le saule marceau. C'est encore sur cette espèce et plusieurs autres qu'on trouve le beau *Capricorne à odeur de rose, Cerambix moschatus,* Linn.

Il existe encore diverses sous-variétés de cet arbuste, telles que *l'osier rouge* ou *verdiau, l'osier brun, l'osier jaune* ou *amarinier,* etc.

D'après Servius, le nom latin du saule, *Salis,* viendrait de *Salire,* monter, parce que le saule croît très-vite; selon Theis, du celtique *Sul,* proche, et *Lis,* eau.

Vijèïro, *s. f.* Oseraie, saulaie, saussaie. Lieu planté d'osiers ou de saules de toute espèce. Ces plantations sont fréquentes sur les bords du Gardon où elles servent de défense contre les crues torrentielles de cette rivière. On dit aussi *Sâouzédo.*

Dér. de *Vije,* osier.

Vignâou, *s. m.* Vignal ou garde-vignes, employé municipal chargé de garder la vendange, au moment de la maturité du raisin. Au moyen âge, les gardiens des récoltes portaient surtout le nom de *bagné,* bannier *(bannerius),* dérivé de ban, criée publique, proclamation, défense. Ce terme est aussi employé comme nom propre d'homme.

Dér. du bas-lat. *Vinearius,* en vieux fr. Vignau.

Vigno, *s. f.* Vigne, *Vitis,* Linn. Genre type de la famille des Vitifères. Arbrisseau sarmenteux connu de tout le monde et dont le fruit produit le vin.

L'époque à laquelle remontent la connaissance de la vigne et l'usage du vin se perd dans la nuit des temps. La Bible en fait honneur à Noé. D'autres veulent qu'Osiris, le Bacchus des Grecs, ait trouvé la vigne dans les environs de Nysa, dans l'Arabie-Heureuse, d'où il l'aurait transportée dans les Indes.

Les Phéniciens, qui parcouraient souvent les côtes de la Méditerranée, en introduisirent la culture dans les îles de l'Archipel, la Grèce, la Sicile, en Italie et dans le territoire de Marseille. De là, elle s'étendit progressivement dans les Gaules, où elle occupait déjà une partie des côteaux de nos départements méridionaux, lorsque Domitien fit arracher toutes les vignes qui croissaient dans la Gaule, à la suite d'une année où la récolte du vin avait été aussi abondante

Digitized by Microsoft®

que celle du blé était chétive et misérable. Cette destruction, qui remonte à l'an 92, dura deux siècles entiers, et ce n'est que sous le règne de Probus que l'interdiction fut levée. Deux cents ans après, la reproduction de la vigne avait fait de rapides progrés dans nos pays, et s'était même avancée dans le nord de la Gaule. Les vins de France sont de beaucoup les plus estimés du monde et, certains crûs ont acquis une renommée universelle et incontestée.

Le terrible fléau dit *Phylloxera vastatrix,* qui a pris naissance sur le territoire de Pujaut (Gard), vers l'année 1862, et qui continue depuis lors ses ravages, a presque entièrement détruit les vignes de nos contrées méridionales et menace de s'étendre sur toute la France et sur les pays circonvoisins. L'avenir seul prouvera que la reconstitution de la vigne par les plants américains, essayée sur une large échelle, peut nous rendre cette source de richesses dont nous sommes privés depuis si longtemps.

Les principales espèces de raisins de nos contrées portent les noms vulgaires suivants :

Baraqué.
Bèouno.
Blanqué.
Claréto-blanquo.
Claréto-roujo.
Coulidor-roussè.
Coulidor-vèrdâou.
Coupado-blanco.
Coupado-roujo.
Coupado (grosso) négro.
Dalican.
Du
Éspar.
Éspiran ou *Aspiran* ou *Piran*
Gamé ou *Larda.*
Gamé négre.
Granaïróou.
Grè.
Gragnóou.
Larda ou *Gamé.*
Madélèno.
Moulan.
Musca-blan.
Musca-nègre.
Musca-grè.
Paièïrès.
Pâoure.
Pichoto méno.
Picopoulo bouréto.
Picopoulo calosso.
Picopoulo fialaïro.
Picopoulo (grosso ou *farnouso)*
Picopoulo (pichoto).
Rasin dé pocho.
Rousérgò.
Sadoulo-bouvièl.
Sâouro.
Téré calos.
Téré (gros).
Téré (pichò).
Téré rouje.
Ugno blanco.
Ugno négro.
Ugno d'Éspagno ou *Ugnéto rousso.*
Ugno d'Usès.

Vignoù, *s. m.* Petit carré de vigne.

Dér. de *Vigno,* vigne.

Vilagnè, *s. f.* Vilenie, saleté, ordure, grossièreté, impolitesse; action mauvaise; propos indécents; femme de mauvaises mœurs.

Vilaje, *s. m.* Village, agglomération d'habitations d'une faible importance, mais supérieure à celle d'un simple hameau, et ordinairement habité par des cultivateurs et des propriétaires fonciers. — *Vilajas,* gros village. *Vilajoù,* petit village.

Dér. du bas-lat. *Villaticum,* m. s.

Vilèn, ène, *s.* et *adj. m.* et *f.* Un ladre, un avare. — *Quand un vilèn s'alargo, tout y vaï,* il n'est chère que de vilain. Dans certaines localités des Cévennes, on appelle le diable : *lou vilèn.*

Vilain, e, *adj. m.* et *f.* Rustre, grossier, sale, malpropre, désagréable, fâcheux, avare. — *Hou! lou vilèn!* oh ! le vilain ! se dit à un enfant qui touche ou fait des saletés.

Dér. du bas-lat. *Villanus,* et du lat. *Villa,* métairie.

Vilèn-mèrle, *s. m.* Un homme désagréable, mal élevé, grossier, grincheux, mauvais-coucheur, acariâtre, rageur.

Vilo, *s. f.* Ville, agglomération considérable d'habitations disposées par rues et jadis entourées de remparts et de fossés. — *Vilasso,* grande ville ordinairement peu agréable. *Viloto,* petite ville assez agréable.

Il faut bien se garder de traduire le latin *Villa,* métairie, maison de campagne, hameau, par le mot français ville.

Vinaïgra, *v.* Vinaigrer, préparer, accommoder, assaisonner un mets avec du vinaigre. — *Dé courals à la vinaïgrado,* des poivrons à la vinaigrée, préparés au vinaigre.

Dér. de *Vinaïgre,* vinaigre.

Vinaïgrado, *s. f.* Plat de légumes assaisonnés à l'huile et au vinaigre; sorte de salade.

Dér. de *Vinaïgre,* vinaigre.

Vinaïgre, *s. m.* Vinaigre, vin devenu acide, employé comme condiment dans les usages de la table et de la cuisine ou dans la parfumerie. Mot composé de *Vin,* vin et *aïgre,* aigre. — *Pisso-vinaïgre,* individu acariâtre, aigre dans ses relations, dans ses manières, dans ses paroles, mauvais coucheur, d'humeur difficile. Mot composé, dér. de *pissa,* pisser, et *vinaïgre,* vinaigre.

Vinaïgre ! *interj.* Cette onomatopée est employée comme encouragement à travailler plus vite; à presser le mouvement soit dans le travail, soit dans un exercice du corps, tel que le saut à la corde que les enfants pratiquent en hiver.

Vinaje, *s. m.* Au moyen-âge, droit seigneurial perçu sur le vin. Addition d'une certaine quantité d'alcool à un vin faible pour lui donner un degré suffisant. Pot de vin payé à celui qui fait conclure un marché.

Dér. de *Vin,* vin.

Vingt, *adj. num.* Vingt, nom de nombre correspondant à vingt unités.

Dér. du lat. *Viginti.* — *Voy. Cén.*

Vinoùs, *s. m.* Sorte de champignon de couche, de couleur vineuse.

Dér. de *Vin,* vin.

Vinoùs, so, *adj. m.* et *f.* D'une couleur vineuse, rougeâtre, approchant de celle du vin.

Dér. de *Vin,* vin.

Vinténo, *s. f.* Une vingtaine d'objets, vingt environ.

Dér. de *Vin,* vingt.

Viou, vivo, *adj. m.* et *f.* Vivant, e; vif, vive, alerte, éveillé, pétulant. — *Aïgo-vivo,* eau vive au moment où elle sort de la source; *fiò viou,* un feu ardent. *Mé taïère én*

Digitized by Microsoft ®

jusqu'dou viou, je me coupai jusqu'à la chair vive. *Viou!* interj. Vite! dehors! à la porte!

Dér. du lat. *Vivus.*

Viôouiè, *s. m.* Giroflée. — *Voy. Vïdouiè.*

Viôure, *v.* Vivre; être vivant; subsister; se nourrir. — *Aï pér vioure,* j'ai de quoi vivre, j'ai des revenus suffisants pour me nourrir et m'entretenir.

Vioure, *s. m.* Nourriture, aliments, ce qui sert à la nourriture de l'homme, provisions de bouche, comestibles; façon de vivre, habitudes. — *Sdoupre-vioure,* savoir-vivre, éducation.

Vira, *v.* Tourner; se mouvoir circulairement; retourner dans un autre sens. — *Vira dé caïre,* tourner de côté, mettre de champ. *Vira dé biaï,* placer commodément, dans le sens voulu. *Lous doubricòs virou,* les abricots commencent à mûrir. *Vira cabosso, vira canturlo,* devenir fou, insensé, perdre la boule. *Vira l'aïgo,* détourner le cours de l'eau, arroser une planche de jardinage. *Vira l'aste,* tourner la broche. *Vira lous iuèls,* loucher. *Lou rasin aïgre mé faï vira las dèns,* le raisin qui n'est pas mûr m'agace les dents. *Viro dé piquo,* il tourne pique. Au fig. c'est le moment où les coups vont pleuvoir. *Vira lou quiou,* tourner le dos, s'en aller, rompre avec quelqu'un. *Vira casaquo,* changer d'opinion; abandonner une idée, un parti, pour en suivre un autre. *Vira lou troupèl,* détourner le troupeau de la direction qu'il a prise. *Vira lous cantoùs,* tourner les coins, arrondir les angles. *Ès countén coumo qué tout vire,* de quelque façon que les choses marchent, il se déclare satisfait.

Dér. du lat. *Gyrare,* tourner.

Virado, *s. f.* Le tournant d'un chemin, d'une rue; action de tourner, de se retourner. Au fig. émotion, secousse, effroi; maladie violente qui éprouve fortement, mais qui dure peu.

Dér. de *Vira,* tourner.

Viradouïro, *s. f.* Petite pelle ou spatule de fer ou de cuivre percée de trous, comme une écumoire, et qui sert à retourner ou à retirer la friture de la poële.

Dér. de *Vira,* tourner.

Viraïre, *s. m.* Celui qui tourne le volant d'une machine d'imprimerie, la roue d'un cordier, la meule d'un coutelier.

Viraïro, *s. f.* L'ouvrière employée au tour qui sert à dévider la soie.

Dér. de *Vira,* tourner.

Viro, *s. f.* La retourne dans le jeu de cartes; la carte que l'on retourne pour faire connaître l'atout. — *Viro dé piquo!* c'est le moment propice pour recevoir des taloches; c'est à présent que les coups vont pleuvoir.

Viro-bourdouïro, *s. f. comp.* — *Sé métre dé viro-bourdouïro,* se coucher la face contre terre; se mettre à l'envers.

Viro-col, *s. m. comp.* Torticolis; refroidissement ou affection rhumatismale qui empêche de tourner le cou sans éprouver une douleur plus ou moins vive.

Comp. de *Viro,* tourne, et de *Col,* cou.

Viro-froumage, *s. m. comp.* Culbute, chûte à l'envers, comme celle d'un fromage frais que l'on retourne sur une assiette pour le servir.

Viro-gâou ou **Viro-gâouto,** *s. m. comp.* Soufflet rudement appliqué. — *Y'a baïla un viro-gâou,* il lui a administré un soufflet, une giffle.

Comp. de *Viro,* tourne, et de *Gâou* pour *gâouto,* joue.

Viro-passo, *s. f. comp.* Culbute, virevolte; tour que l'on fait sur soi-même, sans changer de place. — *Faïre la viro-passo,* faire la culbute.

Dér. de *Vira,* tourner, et de *Passa,* passer.

Viro-sourél, *s. m. comp.* Nom de plante. Tournesol *Helianthus annuus* Linn., genre de la famille des Composées; tribu des radiées. Cette plante est originaire du Pérou; elle représentait pour les anciens habitants de cette contrée l'emblème du soleil, c'est-à-dire de l'astre qu'ils adoraient comme le père de la nature. L'habitude que nous avons de la voir fréquemment est cause de notre indifférence à l'admirer. On ne peut cependant se refuser à lui accorder une attention bien naturelle qu'elle provoque par sa fleur, du plus bel éclat, quelquefois d'un pied de diamètre, inclinée sur sa tige et constamment tournée vers le soleil.

L'hélianthe tubéreux ou topinambour est également une plante de la même tribu. On la croit originaire du Chili.

Viro-t'én-laï, *s. m. comp.* Soufflet, giffle, coup de poing fortement appliqué. Même signification que *Viro-gâou.* Littéralement, cette expression signifie : tourne-toi là-bas ou de l'autre côté.

Viro-tour, *s. m. comp.* Virevolte, consistant à tourner sur place, volte-face. — *Faguè un viro-tour et partiguè,* il fit volte-face et partit.

Viroù, *s. m.* Vrille. Le mot perçoir est impropre, dit Sauvages; l'amorçoir est la plus petite espèce de tarière; le foret est un instrument tout différent de la vrille. L'avant-clou, la percerette, ne sont pas des termes français acceptés.

Dér. de *Vira,* tourner.

Virougnèïro, *s. f.* Vrille de grande dimension, tarière, bondonnière.

Dér. de *Vira,* tourner.

Viroula, *v.* Tourner, tournoyer, rouler, culbuter, cabrioler.

Fréquentatif de *Vira,* tourner.

Viroulé, *s. m.* Tourniquet, toton; cabriole, pirouette; tourbillon formé par les eaux courantes ou dormantes qui s'échappent ou se précipitent vers le fond, en forme d'entonnoir.

Dér. de *Viroula,* tourner.

Virouléja, *v.* Tournoyer, aller de çà de là, sans motif apparent; s'agiter dans le vide. — *Fas qué virouléja!* tu ne fais que t'agiter en tous sens.

Viroun-viréto, *s. m.* Géranium ou bec de grue, à cause de la forme du fruit, genre type des géraniacées. Le caractère le plus saillant de cette plante consiste dans le fruit qui présente la forme d'un long bec affilé; ce bec est le prolongement en crête de cinq capsules réunies autour d'un axe central.

Digitized by Microsoft®

Notre contrée possède diverses espèces de géraniums, parmi lesquelles nous citerons le géranium sanguin, le géranium des prés, le géranium velouté, le géranium dit *Herbe à Robert, Geranium rubertianum* Linn. Les anciens désignaient ce dernier sous le nom de *ruberta, rubertiana,* puis, par altération, *rupertiana, robertiana* et enfin *Herbe à Robert.*

Vis, to, *part. passé* du verbe *Vèïre,* voir. Vu, vue. — *Passo qué t'aï vis!* décampe au plus vite!

Dér. de *Vèïre,* voir.

Visaja, *v.* Envisager, regarder en face, entre les deux yeux et quelquefois d'un air menaçant. — *M'a visaja,* il m'a regardé d'un air insolent. *Sé visaja,* se regarder face à face.

Dér. de *Visaje,* visage.

Visaje, *s. m.* Visage, figure, face.

Dér. du lat. *Visus,* m. s.

Visoù, *s. m.* Prunelles de l'œil; vers qui prennent naissance sur la viande corrompue.

Dér. du lat. *Videre.*

Vispre, o, *adj. m.* et *f.* Apre au goût, acre. — *Aquélo pruno ès vispro,* cette prune est âpre.

Visproù, no, *s. m.* et *f.* Jeune enfant lutin, diablotin, espiègle.

Vitamén, *adv.* Vite, rapidement, vivement. — *Fasès aquò vitamén,* faites vite cela.

Vite, *adv.* Vite, promptement, rapidement, vivement. — *Fasès vite,* dépêchez-vous, faites vite.

Vitraïre, *s. m.* Vitrier, l'ouvrier qui pose les vitres.

Dér. de *Vitro,* vitre.

Vitraje, *s. m.* Chassis en bois, en fer, en un métal quelconque, garni de vitres; l'ensemble des vitres d'un bâtiment.

Dér. de *Vitro,* vitre.

Vitro, *s. f.* Vitre, plaque ou carreau de verre que l'on pose à une croisée, à un dôme.

Dér. du lat. *Vitrum,* verre.

Volo-biôou, *s. m.* Surnom burlesque donné par dérision aux habitants de Saint-Ambroix, au sujet desquels a été inventée une légende dont le récit a fourni le sujet d'un poème héroï-comique au félibre alaisien Albert Arnavielle.

Composé de *Volo,* vole, et de *Biôou,* bœuf; bœuf qui vole.

Voste, o, *adj. poss. de la 2me pers. du pluriel.* Votre, qui est à vous, qui vous appartient.

Dér. du lat. *Vestrum,* m. s.

Vostre, *s. m.* — *Lou vostre,* le vôtre, ce qui est à vous, ce qui vous appartient, votre propriété, votre domaine. *Sès din lou vostre,* vous êtes dans vos possessions, vous cultivez votre domaine.

Dér. du lat. *Vestrum,* m. s.

Vostre, o, *pron. poss. m.* et *f.* — *Lou vostre, la vostro,* le vôtre, la vôtre. *Vèïci moun oustâou, vaquì lou vostre,* voici ma maison, voilà la vôtre.

Dér. du lat. *Vester, vestra, vestrum,* m. s.

Voto, *s. f.* Fête votive ou patronale, qui est une occasion de réjouissances annuelles dans chaque commune du midi de la France, telles que luttes, courses de taureaux, bals champêtres, jeux d'adresse, etc.

Dér. du lat. *Votum,* vœu.

Votro! *interj.* Mes compliments! Votre serviteur!

Vouè! *interj.* Ouais! Vraiment!

Vougué, *v.* Vouloir. — *Fôou vougué,* il faut vouloir. On dit aussi *Voulé.* — *Voy.* ce mot.

Voui, *adv.* Oui; particule affirmative opposée à la particule négative *nou,* non, et qui sert à affirmer une chose.

Formé par contraction du lat. *hoc illud,* c'est cela.

Voula, *v.* Voler, se mouvoir dans l'espace avec des ailes, courir rapidement. — *Courissiè qué voulavo,* il courait si vite qu'il semblait voler.

Dér. du lat. *Volare,* m. s.

Voulado, *s. f.* Volée, l'étendue du vol d'un oiseau entre deux repos; bande d'oiseaux volant de concert. — *Uno voulado dé pijouns,* une troupe, un vol de pigeons. *Tira à la voulado,* tirer au vol. *Prène la voulado,* prendre son vol, partir. Au fig. une volée de coups de poings ou de bâton, une tripotée.

Dér. de *Voula,* voler.

Vouladoù, *adj. m.* Se dit d'un oiseau, d'un volatile parvenu à l'âge de croissance où il est susceptible de prendre son vol, où il est capable de voler. — *Aoucèl vouladoù,* oiseau prêt à s'envoler hors du nid. On dit aussi *Vouladìs.*

Dér. de *Voula,* voler.

Voulaje, ajo, *adj. m.* et *f.* Volage, inconstant, changeant, sans consistance.

Dér. du lat. *Volaticum.*

Voulaje (Fiò). Eruption cutanée très-bénigne et fugitive, commune chez les enfants en bas-âge, sorte de rougeole.

Voulan, *s. m.* Grande faucille des moissonneurs.

« Lou voulan dâou ségaïre anavo dé davan. »

Paul Gaussen.

Voulastréja, *v.* Voleter, voltiger en tous sens, s'essayer à voler, voler à plusieurs reprises, vol pénible d'un oiseau blessé.

Dér. de *Voula,* voler.

Voulé, *v.* Vouloir, désirer d'acquérir, de posséder; désirer, souhaiter. — *Mé n'én voulès?* vous me gardez rancune? *N'ès pa maldou sé voulès, mès sé porto gaïre bièn,* à proprement parler, il n'est pas malade, mais il n'en vaut guère mieux.

Dér. du lat. *Volere,* m. s.

Voulounta, *s. f.* Volonté, bonnes dispositions que l'on a à faire une chose; aptitude, ardeur au travail.

Dér. du lat. *Voluntatem,* m. s.

Voulountoùs, ouso, *adj. m.* et *f.* Doué de bonne volonté, plein d'ardeur pour le travail, naturellement porté au travail, à l'étude; obéissant, docile, souple de caractère. Au fig. qui se plie facilement, flexible comme l'osier employé dans la vannerie.

Digitized by Microsoft®

Voulur, urdo, *s. m.* et *f.* Voleur, voleuse; petite aigrette qui surmonte les graines de certaines plantes, que le vent fait envoler.

Vou'n, *adv.* Où. — *Vou'n-t-anas?* où allez-vous? On dit aussi *Énté-anas?* ou *Ént'anas?*

Dér. du lat. *Ubi,* m. sign.

Vounze, *adj. num.* Onze, nombre composé d'une dizaine plus un.

Dér. du lat. *Undecim,* m. s.

Vous, *pr. pers. de la 2me pers. du plur.* Vous, à vous.

Dér. du lat. *Vos,* m. s.

Vraï, *adj. m.* Vrai, conforme à la vérité. — *Vraï?* Est-ce bien vrai? Contraction de *Véraï.*

Y

La lettre Y est la vingt-quatrième de l'alphabet. Dans les idiomes romans, elle n'a pas d'autre valeur que celle de l'*i*. Dans les mots français dérivés du grec, on l'emploie de préférence à cette dernière lettre, pour indiquer leur origine.

Dér. du lat. *Y* correspondant à l'Υ grec.

Y, *adv.* Y, là, dans cet endroit, à cela, à lui, à elle, lui, à lui. — *Dounas-y dé pan,* donnez-lui du pain. *Y-anarai,* j'irai. *Y pourtaraï,* je le lui porterai. *Y saraï,* j'y serai. *Anas-y,* allez-y. *Vous y fisés pa,* ne vous fiez pas à lui.

Dér. du lat. *Ibi,* là.

Z

La lettre Z est la vingt-cinquième et dernière lettre de l'alphabet et la dix-neuvième des consonnes.

Elle a été empruntée au latin qui, lui-même, l'a prise au grec Ζ.

Za! *interject.* — *Za! l'arapè,* Crac! il le saisit.

Zèou! *interj.* Mot employé pour exprimer le bruit que font certains corps durs, secs et solides. — *Zèou és parti, s'és coupa,* crac, il est parti, cet objet s'est cassé, cette étoffe s'est déchirée.

Zingo-zango! *s. f.* Bruit successif et alternatif comme celui d'un corps qui frotte ou râcle sur un autre dans un mouvement de va-et-vient; secousse imprimée en poussant et retirant alternativement un objet avec la main.

Zoù! *interj.* Cette onomatopée correspond exactement au *Zôou* des Provençaux. Cri des foules, pour s'encourager mutuellement à une manifestation, à une émeute, à des voies de fait contre un personnage, une assemblée ou une action qui a soulevé l'indignation publique. Les méridionaux ont emprunté ce cri à la langue grecque, si fertile en onomatopées, et qui a laissé bien d'autres traces dans notre langage.

Dér. du grec Σοος, Σοω, élan, essor, croissance, ou de Σαω, vivre.

Alais, 20 septembre 1883.

FIN

Digitized by Microsoft®

51. Jules Gabriel DE VINOLS, Vocabulaires patois vellavien-français et français-patois vellavien (1891)
52. François Juste RAYNOUARD, Résumé de la grammaire romane (1838)
53. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 1 (A-B) (1836)
54. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 2 (C) (1836)
55. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 3 (D-E) (1838)
56. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 4 (F-K) (1838)
57. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 5 (F-K) (1838)
58. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 6 (F-K) (1838)
59. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 7 (F-K) (1843)
60. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 8 (F-K) (1843)
61. François Juste RAYNOUARD, Lexique Roman – 9 (Appendice) (1843)
62. François Juste RAYNOUARD, Lexique Roman – 10 (Index A-E) (1843)
63. François Juste RAYNOUARD, Lexique Roman – 11 (Index F-Z) (1843)
64. Général PLAZANET, Essai d'une carte des patois du midi (1913])
65. Joseph ANGLADE, Notes languedociennes, in Revue des Langues Romanes (1900)
66. Léon LAMOUCHE, Note sur la classification des dialectes de la langue d'oc (1900)
67. François VIDAL, Étude sur les analogies linguistiques du roumain et du provençal (1885)
68. Émile de LAVELEYE, Histoire de la langue et de la littérature provençales (1845)
69. Joseph LHERMITTE dit SAVINIAN, Grammaire provençale (sous-dialecte rhodanien). Précis historique de la langue d'oc (1882)
70. Henri GILBERT, La covisada (1928)
71. Achille LUCHAIRE, Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon (1881)
72. Joseph ANGLADE, Pour étudier les patois méridionaux (1922)
73. J. T. AVRIL, Dictionnaire provençal-Français – 1 (A-M) (1839)
74. J. T. AVRIL, Dictionnaire provençal-Français – 2 (N-Z) (1839)
75. Nicolas BÉRONIE & Joseph-Anne VIALLE, Dictionnaire du patois du Bas-Limousin (Corrèze) (1821)
76. Justin Edouard Matthieu CÉNAC-MONCAUT, Dictionnaire gascon-français, dialecte du département du Gers (1863)
77. Eugène CORDIER, Études sur le dialecte du Lavedan (1878)
78. Damase ARBAUD, De l'orthographe provençale (1868)
79. Maximin D'HOMBRES & Gratien CHARVET, Dictionnaire languedocien-français - 1 (A-E) (1881)
80. Maximin D'HOMBRES & Gratien CHARVET, Dictionnaire languedocien-français - 2 (F-Z) (1881)

1. Albert DAUZAT, Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne (1906)
2. Albert DAUZAT, Glossaire étymologique du patois de Vinzelles (1915)
3. Vastin LESPY et Paul RAYMOND, Dictionnaire Béarnais ancien et moderne (1887)
4. Joseph ANGLADE, Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen-Âge (1921)
5. Joseph ANGLADE, Grammaire de l'ancien provençal ou ancienne langue d'oc (1921)
6. Henry DONIOL, Les patois de la Basse-Auvergne. Leur grammaire et leur littérature (1877)
7. Darcy Butterworth KITCHIN, Old Occitan (Provençal)-English Glossary (1887)
8. Karl BARTSCH, Altokzitanisch (Provenzalisch)-Deusch Wörterbuch (1855)
9. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 1 (A-B), (1878)
10. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 2 (C), (1878)
11. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 3 (D-Enc), (1878)
12. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 4 (Enc-F), (1878)
13. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 5 (G-Mab), (1878)
14. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 6 (Mab-O), (1878)
15. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 7 (P-Rel), (1878)
16. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 8 (Rel-Sut), (1878)
17. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 9 (Sut-Z), (1878)
18. François MALVAL, Étude des dialectes romans ou patois de la Basse-Auvergne (1877)
19. Joseph ROUMANILLE, Glossaire Occitan (Provençal)-Français (1852)
20. Emil LEVY, Petit dictionnaire Ancien Occitan (Provençal)-Français (1909)
21. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 1 (A-B) (1846)
22. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 2 (C-D) (1846)
23. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 3 (E-O) (1846)
24. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 4 (E-O) (1846)
25. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 5 (P-R) (1847)
26. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 6 (S-Z) (1847)
27. Jules RONJAT, Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes (1913)
28. Vincenzo CRESCINI, Glossario Antico occitano (provenzale)-italiano (1905)
29. Henri Pascal de ROCHEGUDE, Essai d'un glossaire occitanien (1819)
30. Abbé de SAUVAGES, Dictionnaire français-languedocien 1 (A-G) (3e éd.1820)
31. Abbé de SAUVAGES, Dictionnaire français-languedocien 2 (H-Z) (3e éd.1821)
32. Achille LUCHAIRE, Glossaire ancien gascon-français (1881)
33. Camille CHABANEAU, Grammaire limousine (1876)
34. Aimé VAYSSIER, Dictionnaire patois de l'Aveyron 1 (A-Greda) (1879)
35. Aimé VAYSSIER, Dictionnaire patois de l'Aveyron 2 (Gredo-Z) (1879)
36. Jean-Baptiste CALVINO, Nouveau dictionnaire niçois-français (1905)
37. Jean-Pierre COUZINIÉ, Dictionnaire de la langue romano-castraise 1 (A-F) (1850)
38. Jean-Pierre COUZINIÉ, Dictionnaire de la langue romano-castraise 2 (G-Z) (1850)
39. Joseph ROUMANILLE, De l'orthographe provençale (1853)
40. Jean DOUJAT, Le dictiounari moundi (1811)
41. Louis BOUCOIRAN, Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux - 1 (A-C) (1898)
42. Louis BOUCOIRAN, Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux - 2 (D-L) (1898)
43. Louis BOUCOIRAN, Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux - 3 (M-Z) (1898)
44. John DUNCAN CRAIG, A Handbook to the Modern Provençal Language, (1863)
45. Joseph-Pierre DURAND DE GROS, Études de philologie et linguistique aveyronnaises (1879)
46. Oskar SCHULZ-GORA, Altprovenzalisches Elementarbuch (1906)
47. Eduard KOSCHWITZ, Grammaire historique de la langue des félibres (1894)
48. François ARNAUD & G MORIN, Le langage de la vallée de Barcelonnette (1920)
49. Harry EGERTON FORD, Modern Provençal Phonology And Morphology (1921)
50. Pedro VIGNAU Y BALLESTER - La lengua de los trovadores (1865)